This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

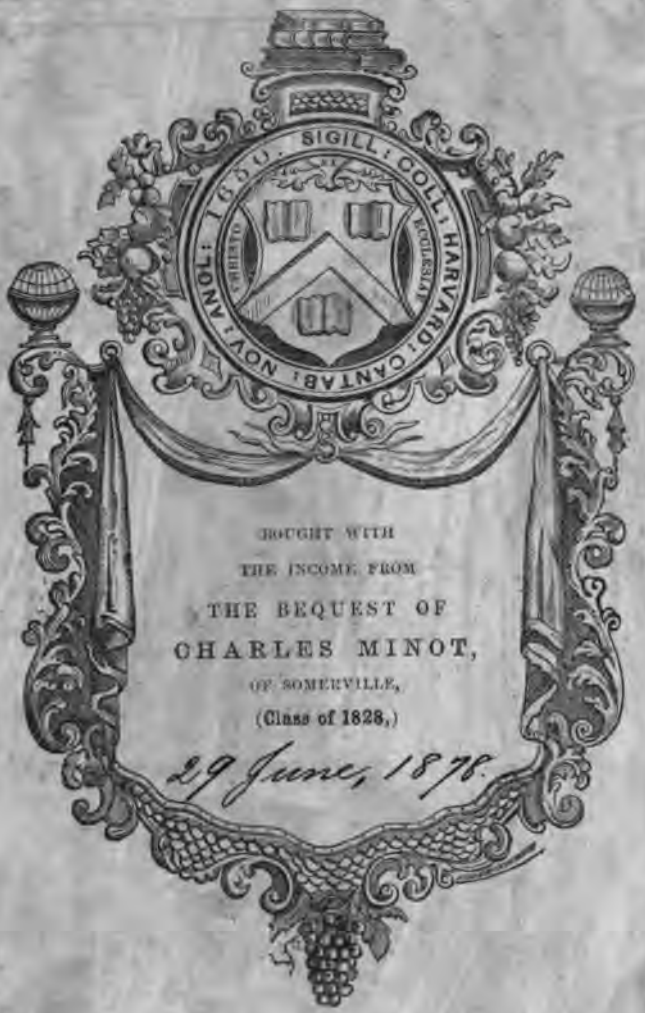
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google



BOUGHT WITH
THE INCOME FROM
THE BEQUEST OF
CHARLES MINOT,
OF SOMERVILLE,
(Class of 1828.)
29 June, 1878.

Digitized by Google

Digitized by Google

WID-LC
AP
20
.R255
ser. 2
vol. 43

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

CONTEMPORAINE

Digitized by Google

En vertu des traités internationaux relatifs à la propriété littéraire, la reproduction et la traduction des articles de cette REVUE sont interdites.

Digitized by Google

REVUE

CONTEMPORAINE

QUATORZIÈME ANNÉE

2e SÉRIE.—TOME QUARANTE-TROISIÈME

LXXVIIIme DE LA COLLECTION

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE CONTEMPORAINE

1, RUE DU PONT-DE-LODI, 1

1865

Les auteurs et les éditeurs se réservent tous droits de traduction et de reproduction.

Digitized by Google

~~Fil, 1~~
~~PFr 3313~~
Δ
WID-LC
AP
20
.R255
ser. 2
vol 43

HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY

1878, June 27.
Kind friend.

Digitized by Google

CONSTANTINOPLE

EN 1864

I

En l'an 1281 de l'hégire, c'est-à-dire aujourd'hui, Constantinople n'est plus l'indolente cité des mystérieux harems, des farouches Osmanlis, des marchés d'esclaves, des caravansérails, telle qu'elle apparaissait naguère dans une poésie plus colorée qu'exacte. L'amphithéâtre de Constantinople s'élève bien toujours en face du Bosphore, entre le Pont-Euxin et la mer de Marmara; mais les flots du détroit ne s'ouvrent plus pour engloutir ces sacs funèbres d'où sortaient, aux heures sombres, des sanglots et des plaintes. Le turban du janissaire est accroché dans la boutique des fripiers; le yatagan et le fusil de l'Arnaute se vendent aux touristes anglais dans les magasins de bric-à-brac, et ajoutons que, pour suffire à la consommation, Birmingham fait concurrence à Damas. Le Bosphore ne charrie plus les caravelles, les felouques à six rames, les chébecs,

> Galères capitanes,
> Caïques et tartanes,
> Qui portaient aux sultanes
> Des têtes et des fleurs.

Moins poétique, mais plus utile et toujours aussi beau, le Bosphore berce sur ses flots et abrite dans ses golfes des navires de commerce de tout pays, bricks, goëlettes et trois-mâts exportant les blés, les tabacs, les soies, le coton et toute sorte de matières premières, im-

Digitized by Google

portant les productions les plus diverses de l'Europe. La vapeur, sifflant et tourbillonnant à toute heure du jour, lance ses panaches de fumée jusque dans l'intérieur des kiosques qui bordent le détroit, et les poteaux télégraphiques, avec leurs fils tendus, se dressent sur le rivage comme autant de jalons du progrès moderne.

Constantinople reçoit chaque jour, par les centaines de bâtiments qui se croisent dans sa rade, toutes les découvertes de la science, toutes les nouveautés de l'art, toutes les frivolités de la mode : le dernier roman, la plus fraîche partition, l'étoffe *la mieux portée*, y sont accueillis avec un égal succès, non pas seulement dans le salon levantin, mais encore dans le harem musulman. Il n'est pas une idée, un progrès, une fantaisie même, nés en Europe, qui ne reçoivent à Constantinople des lettres de naturalisation, et par l'Europe, nous entendons surtout la France, dont la langue, employée officiellement dans les chancelleries ottomanes, à la rédaction des notes ministérielles et des dépêches diplomatiques, est parlée par tous ceux et même toutes celles qui se piquent d'élégance et de distinction. L'Europe est donc aujourd'hui à quelques tours de roue de distance de Constantinople, qui n'ignore rien de ce qui s'y passe; comment se fait-il que Constantinople soit toujours à mille lieues de l'Europe ?

Certes, les touristes n'ont jamais manqué à leur mission, et, grâce à leurs récits, l'Europe connaît les aspects grandioses de Stamboul, de la Corne-d'Or, où toutes les flottes du monde tiendraient à l'aise, le Bosphore dont les rives semées de yalis et de jardins se courbent en méandres qui découpent dans l'ensemble une suite de tableaux merveilleux. Qui ne pourrait aujourd'hui décrire l'entrée de Constantinople avec la pointe du sérail d'un côté, Scutari et l'antique Chalcédoine de l'autre; au fond, les îles des Princes, et, sur le dernier plan, le mont Olympe et le golfe de Bithynie ? Qui ne pourrait savamment parler de Sainte-Sophie, des bazars, de Top-Hané, de l'Arsenal, des palais impériaux, des Eaux-Douces d'Asie, de Kiat-Hané? Mais qui connaît les éléments multiples dont se compose la population de cette vaste et belle cité? A tous les points de vue, Constantinople offre et offrira longtemps encore de nombreuses et intéressantes études, non pas seulement au touriste en quête d'imprévu, au poète amant des beaux sites et des cieux splendides, mais au philosophe, à l'économiste, à l'archéologue. Il y aurait, nous n'en doutons pas, un réel intérêt à fouiller dans tous les coins de cette ville pour y évoquer les souvenirs du passé. La conquête n'a pas tant fait de ruines qu'on ne puisse y retrouver la Bysance de Constantin et d'Alexis Comnène. Sans parler des monuments qui subsistent encore dans leur intégrité, la colonne brûlée, la colonne de

Digitized by Google

Théodose, celle de Marcien, le serpent de bronze et l'obélisque de l'Hippodrome, les édifices génois qui bordent la double rive du port et la ceinture de remparts dont une partie vient d'être abattue à Galata, au grand regret des archéologues, par les soins de la municipalité ; que de fois ne nous est-il pas arrivé à nous-même, dans nos pérégrinations à travers le dédale des rues de Constantinople, dans les ravins des environs ou sur les rives du Bosphore, de nous heurter aux débris d'un cirque, d'un palais, d'un aqueduc, et, en nous aidant de Gyllius et de Ducange, de ressusciter facilement par la pensée ces témoins d'un autre âge? Il nous paraît étrange que les antiquités si nombreuses encore de Constantinople n'aient pas sollicité la curiosité des archéologues français; car nous ne connaissons à cet égard, comme travaux de date récente, que les recherches d'un savant allemand, M. le docteur Dethier, établi depuis plusieurs années en Orient. Mais laissons le passé : s'il nous plaît de trouver des ruines, nous avons, sans remonter bien loin dans nos souvenirs, toutes celles que l'incendie amoncelle chaque mois dans les nombreux quartiers de la ville. Le feu impose à Constantinople une contribution annuelle de dix millions de francs, dit-on, et de vingt ans en vingt ans en renouvelle l'aspect. Cependant, depuis que des ordonnances de police ont forcé les propriétaires à reconstruire en pierre, il est plusieurs de ces quartiers qui tendent à s'immobiliser. C'est ainsi que Péra, la ville de la diplomatie, et Galata, le comptoir du commerce franc, doivent à de récentes constructions une physionomie tout à fait européenne. Des maisons en pierre et à plusieurs étages, des rues suffisamment larges et éclairées au gaz, un conseil municipal qui surveille la voirie et la police des deux faubourgs, des cafés élégamment ornés, des passages, de riches magasins, des librairies, des ateliers de photographie, des étalages de gravures, d'étoffes, de bijoux, un théâtre italien, un théâtre français, un Château des Fleurs, plusieurs cafés-concerts, de confortables habitations, les palais des légations, une Bourse, des casinos et des cercles, des comités de bienfaisance, forment un ensemble qui rappelle une cité européenne. De l'autre côté du port, Stamboul, où se trouvent aussi mêlés à la ville musulmane les quartiers arméniens, grecs et israélites de Yeni-Capou, Psamatia, Phanar, Djubali, Balata, etc., Stamboul a conservé une physionomie bien distincte; mais la pierre commence à y remplacer aussi le bois, et bientôt l'éclairage des rues permettra aux Musulmans de circuler, après le coucher du soleil, sans l'indipensable lanterne en papier que le moindre coup de vent incendie, laissant le porteur aux prises avec l'obscurité, les dépressions du sol, les chiens errants et les gardes de nuit. Grâce à cet éclairage, ils pourront franchir le pont qui, jeté

Digitized by Google

sur le port, sépare Stamboul de Péra et de Galata, et venir plus souvent se mêler aux fêtes et aux réunions qui se multiplient dans la ville européenne, où plusieurs quartiers sont occupés, dès longtemps, par des Musulmans et des Chrétiens orientaux.

Il y a douze ans, alors que les rues de Péra et de Galata, étroites, sombres, tortueuses et pleines d'ornières, se présentaient comme autant de coupe-gorge où les plus hardis s'aventuraient seuls, le soir, un fanal d'une main, le pistolet ou la canne plombée de l'autre, on se fréquentait peu en dehors des relations nouées et entretenues par les affaires. Le soir, chacun se confinait dans sa demeure, d'autant plus retiré et cantonné que de massives portes, aujourd'hui détruites, isolaient complétement les quartiers les uns des autres. Quelques bals d'ambassade réunissaient, à de rares intervalles, en hiver, les principaux habitants européens et indigènes : puis, la fête finie, chacun se détachait du faisceau et courait reprendre sa vie d'intérieur aussi murée que possible. On se divisait par communauté, par caste, par groupe, par famille. Arméniens, Grecs, Israëlites, chacun vivait à part, côte à côte, sans jamais se mêler. Les jalousies de race, les préjugés religieux entretenaient cette humeur farouche autant que les difficultés matérielles de communication. Les Européens eux-mêmes se classaient par colonie, isolés les uns des autres et promptement habitués à ce genre de vie, fuyant tout contact, se défiant des visages nouveaux, épiant sans cesse, et se renfermant jalousement dans leur intérieur. C'est aux incendies qui ont élargi les rues, au gaz qui les a éclairées, à la pierre substituée au bois dans les nouvelles constructions, qu'est dû un notable changement d'habitudes qu'on peut signaler comme un progrès important dans la vie orientale. Les diverses races s'y fréquentent, sans cesser de se haïr, disons-le cependant. Mais enfin on se réunit, on se voit, on cause; puis la navigation à vapeur s'est multipliée, apportant à doses plus abondantes la vie européenne à Constantinople. Chacun en prend sa part, et de cette co-participation résulte un rapprochement inévitable. Aux mêmes sources l'on puise les mêmes idées, les mêmes besoins. La vie intellectuelle se développe et avec elle le désir de se répandre davantage au dehors. Il faut des journaux, des livres, des théâtres à cette société nouvelle, et ce sont pour tous les mêmes théâtres, les mêmes livres, les mêmes journaux; il y a donc forcément communauté et simultanéité d'impressions. C'est dans un ordre secondaire d'idées, mais non moins digne de considération, un acheminement vers la fusion que la Porte poursuit depuis de longues années et que le sultan Abdul-Azis a, en quelque sorte, voulu symboliser en formant autour de sa personne une garde d'honneur composée de représen-

Digitized by Google

tants de toutes les races soumises à son sceptre depuis la Bosnie jusqu'à l'Arabie. Enfin la femme turque elle-même, comme initiation à la vie de l'Europe, commence à subir l'influence qu'exerce partout la mode française; elle se tient au courant de nos nouveautés, étudie nos mœurs, nos habitudes de toilette, apprend à parler notre langue et noue des relations suivies et presque intimes avec les dames chrétiennes de Péra.

Disons aussi que l'influence de l'Europe, nous ne parlons pas en ce moment de politique, mais de finances et d'industrie, a modifié des habitudes qui contribuaient à maintenir la séparation des races. Des institutions de crédit, de puissantes entreprises sont venues mêler tous les intérêts, et chose remarquable, les innovations introduites par l'Europe ont été plus facilement acceptées des Musulmans que des Chrétiens. La raison est facile à comprendre. Le commerce, l'industrie et la finance se trouvaient entre les mains de ces derniers qui avaient leur routine et qui ne sortaient pas d'un cercle d'opérations où l'argent se gagnait abondamment et sans effort. Le Musulman, étranger à ce genre d'affaires, mais disposant de forts capitaux, n'a pas hésité à les confier à des entreprises recommandées par des noms honorables et garanties par son gouvernement; tandis que le Chrétien n'y voyait qu'une concurrence écrasante pour lui. Celui-ci boude, mais cette bouderie ne durera pas; il comprendra que, si son règne financier est fini, son intérêt lui défend de s'abstenir; suivant l'exemple du Musulman, il souscrira à son tour à des entreprises qui font fructifier son argent, et refera à bonne école son éducation commerciale et financière pour seconder plus tard les efforts de l'Europe, au lieu de les contrarier par une opposition rancunière et puérile.

Il faut donc le reconnaître, depuis quelques années, les préjugés tendent à s'effacer, la routine à disparaître; l'activité intellectuelle se développe, en même temps que la fusion s'opère entre les intérêts. Et comme il y a un enchaînement fatal dans les idées, et qu'un progrès en appelle nécessairement un autre, les écoles, les centres d'enseignement se multiplient. L'instruction est libre et gratuite en Orient, chez les Chrétiens comme chez les Musulmans, et ce sont des dons volontaires qui pourvoient anx plus fortes dépenses. Loin de mettre obstacle à ce développement, le sultan, lorsqu'un appel est fait à sa munificence, pour la création d'une école chrétienne, d'un établissement de charité ou même pour la construction d'une église, prélève sur sa liste civile la somme nécessaire, lorsqu'il ne prévient pas lui-même la demande. Les communautés non musulmanes luttent d'ardeur dans cette œuvre de régénération. Les revues, les journaux littéraires et scientifiques se succèdent avec une rapi-

Digitized by Google

dité qui témoigne du libéralisme de la Sublime Porte, en même temps que les feuilles européennes, même les plus hostiles au gouvernement ottoman, circulent librement dans tout l'empire. Il y a donc là un mouvement très marqué, quoique confus encore et mal réglé. Le Chrétien oriental a l'intelligence vive et prompte, le don des langues et une singulière aptitude pour les affaires : le Grec, plus actif, plus entreprenant, l'Arménien, plus posé, plus réfléchi, mais tous deux avides de savoir et désireux d'arriver. Peu scrupuleux autrefois sur les moyens d'acquérir influence et fortune, ils verront fonctionner ces entreprises utiles à tous les intérêts, où les bénéfices se mesurent plutôt sur la grandeur et le mouvement des affaires que sur les convoitises de la spéculation, et ils finiront par comprendre qu'on réalise des bénéfices plus nombreux et plus honorables en engageant ses capitaux dans la grande industrie, dans le haut commerce, qu'en demandant son gain quotidien au change des monnaies et à l'usure. C'est à ce point de vue que nous saluons avec plaisir les entreprises formées déjà en Turquie ou proposées au gouvernement, banque, docks, magasins généraux, phares, chemins de fer, routes, sociétés pour l'exploitation des forêts et des richesses métallurgiques, etc. Mais, faut-il le dire, ces entreprises n'ont pas moins rencontré d'opposition, dans le principe, de la part des Européens établis en Orient que de celle des Rayas, et cela par les mêmes raisons. L'Européen devenu Oriental, en un mot, le Levantin, avec les habitudes et les préjugés locaux, entés sur les préjugés nationaux qu'il a précieusement conservés comme le dernier vestige du caractère européen peu à peu effacé en lui par la vie orientale, le Levantin se sent débordé par le nouvel élément qui s'introduit en Turquie depuis trois ou quatre ans. Habitué à se considérer comme le représentant de l'Europe et à tirer d'assez grands avantages de cette représentation, il se voit forcé d'abdiquer, de marcher à la suite des nouveaux venus ou de retourner à son humble comptoir de négociant en demi-gros et détail. Cette déchéance le froisse et l'indispose contre la Sublime-Porte, qui préfère l'expérience des notabilités financières venues d'Europe, aux notions d'économie politique et sociale puisées dans la vente du sucre ou dans l'aunage des draps d'Allemagne.

Quoi qu'il en soit, Constantinople qui, il y a dix ans encore, présentait une agglomération de petites villes juxtà-posées, rivales les unes des autres, avec les préjugés de clocher, les mœurs casanières et la routine provinciale, est devenue, moralement parlant, une immense cité ouverte à tous les bruits du dehors, où la vie intellectuelle se développe par le contact et par l'imitation, où les plus hautes questions se discutent, une véritable capitale où se débattent

Digitized by Google

au grand jour tous les intérêts de l'Empire, un centre où toutes les races se retrouvent, non plus pour maintenir entre elles une infranchissable ligne de démarcation, mais pour suivre côte à côte la voie du progrès. Nous aurons atteint notre but si nous avons fait comprendre que Stamboul la bien gardée, Bysance la poétique, n'a été pendant longtemps qu'une petite et mesquine ville respirant l'ennui et l'égoïsme, et qu'aujourd'hui, sous la pression des idées du dehors, elle s'efforce de conquérir la place qui lui convient, au profit de la régénération de l'Orient. Matériellement parlant, nous pourrions regretter, à Péra, cette substitution de lourdes maisons en pierre aux élégantes constructions en bois, peintes de diverses couleurs, à large toiture, qui font de l'ensemble de Constantinople, vu de la rade, le plus magnifique et le plus curieux panorama du monde. Ces constructions avaient leur raison d'être : grâce à leur légèreté, à leur élasticité, elles résistaient mieux aux secousses des tremblements de terre assez fréquents dans les siècles précédents. A vrai dire, n'eût été l'incendie, fléau plus destructeur encore, nous aurions vu disparaître avec chagrin ces maisons élégantes, spacieuses, à paliers immenses, à chambres hautes, vastes, aérées, où la brise circulait partout en été, à l'ombre d'un toit indien qui les abritait du soleil, et faciles à chauffer en hiver à l'aide du *mangal* (brasero) en cuivre. Mais le feu, le feu qui mettait dix minutes à réduire en cendres une maison de dix pièces, et quelques heures à détruire tout un quartier, le feu qui, chaque semaine, chaque jour et souvent deux ou trois fois dans la même journée, venait épouvanter une population d'un million d'âmes ! Aujourd'hui, grâce à la pierre, le canon d'alarme qui, dressé en batterie sur une colline de la rive asiatique du Bosphore, domine toute la ville et ses environs, et correspond avec les tours de Galata et du Séraskiérat, le canon d'alarme fait moins souvent entendre ses sept coups réglementaires ; les crieurs publics, armés de leur retentissant bâton ferré, vont moins souvent par toute la ville annoncer l'incendie, se renvoyant de rue en rue, de quartier en quartier, le cri lugubre : *Yangheun var* (il y a le feu) ! Ces fantastiques pompiers qui, demi-nus, sans souliers, poitrine ouverte, bondissent par les rues avec des cris sauvages, renversant tout ce qui leur fait obstacle, font moins souvent aussi trembler le sol sous leurs courses éperdues. La pierre commence à protéger Constantinople contre l'incendie, la pierre, avec ses six étages, ses étroites fenêtres, ses cheminées qui fument, ses appartements sans air et sans soleil, la pierre qui convertit les anciens coupe-gorge de Péra si pleins d'ombre et de lumière, d'une couleur si chaude, en autant de rues de Paris. Il n'est pas un architecte européen qui ait songé à reproduire avec les nouveaux maté-

Digitized by Google

riaux la charmante architecture des maisons en bois : tous à l'envi ont tenu à aligner des constructions lourdes, massives, sans style, et à faire de la ville ce que la réforme avait fait du costume turc.

Cependant il reste à Constantinople beaucoup à acquérir pour être franchement une des capitales de l'Europe. Il lui reste surtout à se débarrasser d'une foule de superstitions qui contrastent singulièrement avec les idées modernes. Les unes et les autres font bon ménage et ne s'excluent pas encore dans les têtes orientales. Il y aurait un curieux volume à écrire sur ce côté des mœurs de Constantinople, et il serait intéressant de montrer, auprès d'une certaine instruction européenne, un incroyable mélange de paganisme et de christianisme, la croyance aux génies familiers (*stikio*), le culte des images de sainteté avec son cortége de légendes, une confiance illimitée dans les rebouteurs et dans les sorciers. Sur cette espèce de terrain neutre de la superstition se retrouvent Musulmans, Grecs, Arméniens, Israélites, auxquels viennent se joindre les Levantins. Mais le *stikio* est exclusivement grec : il habite au fond des puits, d'où il sort le soir pour honorer de son amitié ou pour poursuivre de sa rancune les gens de la maison, objet de sa sympathie ou de son antipathie. Aux favorisés, toutes les chances qui font les petits bonheurs de la vie, et quelquefois même la découverte d'un gros trésor. Aux disgraciés, toutes les mésaventures possibles, lait tourné, café renversé, lampe éteinte et même soufflets et coups de bâton prodigués par une main invisible. Le stikio revêt toutes les formes, jeune homme élégant, belle fille, et parfois aussi nègre épouvantable. Il joint de sérieuses qualités à un fond regrettable de malice ; mais son plus grand tort à nos yeux, c'est d'intervenir trop facilement dans les affaires de famille et de se rendre trop souvent complice des fautes et des mensonges des serviteurs en assumant la responsabilité de leurs délits.

Le culte des images constitue, chez les Grecs et chez les Arméniens, une véritable religion. Ces images peintes sur bois sont, avec celle de la Panaya (Sainte-Vierge), appendues dans les appartements, aux places d'honneur et éclairées nuit et jour par une lampe. Il faut absolument que cette lampe soit toujours allumée ; car les saints tiennent beaucoup à y voir clair, et si pendant la nuit la lampe vient à s'éteindre, ils en préviennent les gens de la maison par des rêves et des cauchemars. Il faut bien prendre garde aussi que le moindre accident, fût-il tout à fait involontaire et expié par le repentir et la prière, n'arrive à l'image révérée ; car le saint s'en venge cruellement. Nous avons connu une vieille femme qui, ayant laissé par mégarde tomber de l'eau sale sur un saint Nicolas, fut instantanément frappée de paralysie.

Digitized by Google

Il est, dans le sexe masculin, certains esprits forts qui haussent les épaules au nom du *stikio* ou devant l'image sainte, mais il n'en est pas qui conteste le savoir et la puissance des rebouteurs. Ces derniers sont grecs, arméniens, juifs et même turcs : les uns remettent les membres fracturés, atrophiés, meurtris, par des frictions accompagnées d'une prière ; d'autres guérissent les érésipèles en y appliquant un drap rouge ou une pièce d'argent qui pompe et absorbe le mal. D'autres cicatrisent les plaies au moyen d'un cataplasme de chair de poisson. Il en est qui magnétisent la maladie par le geste ou par le regard. Certaines femmes emploient une liqueur rouge au traitement d'une sorte de maladie de langueur particulière, disent-elles, au pays. On les fait venir dans les cas désespérés. Bref, cette médecine, qui rappelle les âges fabuleux, fait une rude concurrence à la médecine légale et diplômée ; car, si, par respect humain et par déférence pour la civilisation, on consulte officiellement un véritable médecin, dès que le mal s'aggrave, on appelle secrètement l'empirique.

Enfin, l'on a aussi recours aux sorciers, qui disent la bonne aventure, en étudiant simplement les lignes de la main ou en montrant, dans l'eau d'un puits, les personnes et les objets que l'on désire voir. Une négresse musulmane et un vieil israélite sont actuellement en possession de la confiance publique, et on les consulte pour les maladies, pour les objets perdus ou volés, etc. A certains jours de l'année, on a aussi les visites aux *ayasmas* (fontaines) de Baloukli, du prophète Elie, dont les eaux ont toute sorte de vertus curatives et fécondantes.

Il peut paraître étrange qu'une capitale d'un grand empire renferme encore de semblables superstitions. Rien de plus vrai cependant; nous n'en avons même mentionné que les traits généraux, car il en est une foule qui se rapportent à toutes les heures de la journée, à tous les actes de la vie, sans parler des astrologues officiels, que les Turcs consultent pour connaître, d'après l'inspection des astres, les jours heureux et les jours néfastes. Nous qui avons longtemps habité l'Orient, nous nous sommes fait à cette anomalie qui maintient la superstition à côté d'un réel progrès intellectuel, et nous n'oserions pas jurer que le clergé oriental ne favorise pas des préjugés dont le maintien lui livre plus facilement la conscience de ses ouailles.

Dès que ces superstitions auront disparu, les Orientaux seront complétement *européanisés*, mais alors aussi auront disparu de précieuses qualités qui n'ont que faire dans notre civilisation raffinée ; le culte de l'hospitalité développé au plus haut point, une grande douceur de mœurs, une bonhomie qui forme surtout le trait

Digitized by Google

distinctif du peuple turc, bonhomie poussée si loin, que, malgré les réformes introduites dans l'administration, un accès libre est accordé à tout le monde chez les ministres et les hauts fonctionnaires, qu'on peut voir à toute heure du jour, sans lettre d'audience, sans l'habit noir du solliciteur, entre l'ambassadeur qui vient traiter les plus graves questions, et le mendiant qui vient tendre la main ; bonhomie patriarcale, haine de l'étiquette, unie cependant à une exacte politesse, voilà ce qu'on remarque dans les rapports sociaux en Orient, et voilà aussi ce qui tend à changer. On n'est plus Oriental, on n'est pas encore Européen : c'est une époque de transition où, dans l'ordre moral comme dans l'ordre matériel, Constantinople perd chaque jour de son ancien caractère. Mais les anomalies diminuent peu à peu, et le don d'imitation, secondé par une vive intelligence, rapproche de plus en plus les Orientaux de l'Europe. Il est certains bals, certaines réunions qui soutiendraient par leur tenue la comparaison avec les salons de Paris. Les Orientaux aiment et cultivent la musique, et le répertoire italien n'a plus pour eux rien de secret. Du reste, voici le niveau du goût oriental : en musique Verdi, comme Alexandre Dumas en littérature, et Volney en philosophie, le *Trovatore*, les *Trois Mousquetaires*, les *Ruines*. Pour en revenir à Péra, il possède une salle d'opéra assez spacieuse, distribuée à l'italienne, avec des loges louées par abonnement. Un orchestre de cinquante musiciens, des artistes recrutés en Italie composent un ensemble satisfaisant ; car il suffira de dire que Mme Penco, MM. Scalèse, Corsi, Negrini et tant d'autres artistes en renom, ont passé une ou deux saisons à Constantinople.

Le théâtre français, installé depuis deux ans sous la direction d'un Arménien, fait un peu de tout, depuis la comédie en cinq actes et en vers ou prose jusqu'au mélodrame de l'Ambigu et à la farce du Palais-Royal. Ce n'est pas tout encore : un théâtre arménien joue en langue turque soit des pièces traduites du français ou de l'italien, soit des œuvres originales, dues à de jeunes auteurs, qui rachètent leur inexpérience par des mérites réels. Les artistes, hommes et femmes, se sont formés tout seuls, entre eux, et la vocation leur tient lieu des qualités qui ne s'acquièrent que par l'étude.

Enfin la comédie de salon, jouée entre deux paravents, compte à Péra des adeptes très passionnés, très convaincus, sinon très habiles, et Constantinople fournit à l'art scénique autant de jeunes premiers, d'ingénues, de fortes coquettes, de pères nobles et de Dugazons qu'il en faut pour massacrer décemment les œuvres du Théâtre-Français.

Ce qu'il faudrait généralement se garder de faire, et malheureusement les touristes n'y manquent jamais, c'est un parallèle entre la

Digitized by Google

société de Constantinople et la société parisienne. C'est mal juger les choses que de les rapporter toutes à un type unique. Un long séjour dans le Levant nous a permis de comparer, non pas l'Orient avec l'Europe, mais Constantinople avec Constantinople, l'Orient de 1850 avec l'Orient de 1864; et c'est avec un sérieux intérêt que nous suivons les progrès sensibles d'une société dont les efforts, souvent maladroits sans doute, mais courageux et sincères, font naître le sourire de la raillerie sur les lèvres du Parisien égaré à Constantinople. Ils mériteraient plutôt l'indulgence et des encouragements, car ils témoignent d'un retour à la vie, et ce retour, de quelque façon qu'il se manifeste, doit être salué avec sympathie. L'Orient secoue sa torpeur et veut vivre de la vie des sociétés modernes; or, ce que l'on prend le plus vite à une civilisation que l'on veut imiter, ce sont ses plaisirs, ses modes et aussi ses ridicules; mais, en même temps, on s'initie à ses mœurs, à ses études, à ses progrès, et le niveau se relève insensiblement. Quel est l'homme sérieux qui n'a eu dans sa jeunesse son heure de *gandinisme?* La société naissante de Constantinople n'en est encore que là; mais, là aussi, c'est du mouvement, de la vie. Ajoutons que le *gandin* de Péra devient un très positif calculateur à Galata, et qu'au théâtre ou au bal, tout en ajustant son pince-nez, il n'oublie pas l'agio du jour et le cours des consolidés. Quant à la femme, arménienne, grecque, levantine, etc., elle a vite appris de l'Europe ses plaisirs et ses modes. Le théâtre et le bal lui semblent de beaucoup préférables à la vie de recluse qu'elle menait il y a douze ans encore. Mais il est en Europe des qualités sérieuses qui font de la femme la plus frivole en apparence, la compagne dévouée du mari : la femme orientale s'en tient à la première partie du programme et croit faire assez pour la communauté en l'enrichissant chaque année d'un enfant qu'elle n'élève pas elle-même. Il est vrai, et ceci est une excuse, qu'elle pourrait demander où s'enseigne le dévouement, où s'apprennent le travail et la vie de famille. Une jeune fille levantine, grecque ou arménienne, sort du couvent ou d'un pensionnat quelconque, sachant un peu lire et très peu écrire; mais le plus souvent c'est dans sa famille qu'elle a fait son éducation, confiée exclusivement aux soins d'une institutrice qui est arrivée en Orient avec un nom très noble, plus de prétentions que de diplomes, et un fonds inépuisable de récits sur l'illustration de ses ancêtres. La jeune fille apprend surtout ce qu'on ne lui enseigne pas : livrée à elle-même, au milieu d'une famille qui ne compte pas moins de huit à dix enfants tous abandonnés aux soins des servantes, elle passe son temps à regarder par la fenêtre, à *poser* dans le *mirador* à côté de sa mère qui sommeille pendant les trois quarts de la journée et qui ne s'éveille que pour l'encourager à trouver un

Digitized by Google

mari. Car la grande, l'unique préoccupation de la femme en Orient est de se marier vite. Nous l'avons dit, les familles se composent de nombreux enfants, cinq ou six au minimum, dix et quelquefois quinze ou seize, parmi lesquels le sexe féminin domine. Les jeunes filles étant plus nombreuses, trouvent plus difficilement à se marier, et le sexe barbu se voit l'objet de prévenances, d'assiduités et de cajoleries réservées en Europe à la plus belle partie du genre humain. Tout, dans une famille, est donc mis en usage pour trouver un mari : la plus riche toilette, la coquetterie la plus agaçante, et même un peu de légèreté, un peu d'éclat qui engage et compromette l'amoureux : la fin excuse les moyens. Au théâtre, à la promenade, la place d'honneur est réservée à la jeune fille parée comme une châsse ; la mère, modestement vêtue, la suit à distance respectueuse, et rappelle par toutes ses attitudes le type de la mère d'actrice. Billets doux, rendez-vous, échange de serments et de bagues, quelquefois, à la rigueur, un enlèvement suivi d'un peu de scandale et de la bénédiction paternelle, tout est permis, sauf la mésalliance. Oh ! les Levantins sont intraitables à cet égard. En Orient, on ne trouve point de noblesse, point d'aristocratie de race, point d'aristocratie d'intelligence, pas même d'aristocratie d'argent. Les fortunes s'y fondent par des moyens à la portée de chacun : tel qui vend aujourd'hui des allumettes chimiques dans les rues peut, en s'inspirant d'exemples récents, rêver un comptoir de banquier et plus qu'une honnête aisance. Les carrières libérales y sont peu courues, et enfin chez les Levantins venus d'Europe en désespoir de cause, chez les Chrétiens comme aussi chez les Musulmans, la noblesse n'existe absolument pas. Les qualifications honorifiques dérivant de l'exercice d'un emploi sont toutes personnelles, et certains noms historiques, portés aujourd'hui, ont été adoptés par les premiers venus, après l'extinction des familles vénitiennes, génoises, pisanes, qui les avaient illustrés en Orient. Cependant on a des susceptibilités castillanes : nous ne savons comment expliquer cette superbe qui ne permet pas, par exemple, à un marchand de drap de donner sa fille à un tailleur, et, si nous descendons quelques échelons, à un charpentier d'épouser la fille d'un cordonnier.

Bref, la jeune fille, conciliant les exigences de son cœur avec celles de son rang, épouse celui qu'elle a choisi ; mais il lui faut un riche trousseau, des cachemires, de la soie, du velours et surtout des diamants. Pas une servante n'épouse un marmiton sans exiger au moins une bague en brillants. Le trousseau peut manquer de linge, mais s'il ne contient pas la moindre douzaine de chemises et de mouchoirs, au moins compte-t-il douze robes de moire, de soie, de damas. Exagération du luxe, absence du nécessaire. Le mariage fait, madame

Digitized by Google

se lève tard, passe une bonne partie de la journée sur le sofa, frileusement enveloppée dans sa pelisse, buvant force tasses de café, fait ou reçoit de temps à autre quelques visites, oublie le peu qu'elle a appris, ne lit, n'écrit, ne travaille jamais, et laisse tous les soins du ménage à un nombreux domestique, toutes les charges de la communauté au mari. Celui-ci part, dès le matin, pour Galata, passe sa journée à son comptoir, à Khaviar-Khan ou à la bourse, et le soir rentre chez lui harassé, pressé de souper et de dormir. L'hiver, le couple, riche ou non, va au théâtre, où il possède, sinon une loge entière, du moins un quart de loge. Le dimanche, la messe du matin et la promenade du Grand-Champ servent de prétexte à une exhibition de véritables toilettes de soirée. Les bals d'ambassade réunissent enfin toutes les fractions de la société de Constantinople. Au printemps, dès que luisent les premiers rayons du soleil de mai, toute cette société prend sa volée, et va s'abattre sur le quai de Thérapia, de Buyukdéré, de Yenikeui, sur les rives du Bosphore, dans le golfe de Kadikeui ou sous les ombrages des îles de Khalki et de Prinkipo. On abandonne la maison de ville à la garde d'une famille pauvre, qui trouve ainsi un logement gratuit, et on loue pour six mois et fort cher à la campagne une maison en bois où l'on se tient enfermé toute la journée. La femme sommeille sur son éternel sofa et ne sort que le soir, dans une éblouissante toilette, pour venir s'asseoir dans un café au bord de la mer. Quant au mari, il entreprend chaque matin, quelque temps qu'il fasse, une traversée d'une heure ou deux en kaïk ou en bateau à vapeur, pour se rendre à Galata. Il refait, le soir, en sens inverse, le même voyage, et arrive fatigué, affamé, somnolent, à sa maison de campagne. Ce voyage se répète tous les jours, et non pas sans danger quelquefois. Le kaïk, cette frêle embarcation, peut être renversé par un grain subit. Sur le bateau à vapeur d'un faible tonnage s'entassent trois ou quatre cents passagers qui se placent partout où deux pieds peuvent se poser, sur le pont, à l'avant, à l'arrière, sur les tambours, sur le plat-bord : ce ne sont, de tous côtés, que des grappes humaines balancées au roulis du navire enfoncé profondément dans l'eau sous le poids de sa cargaison. Voilà dans quelles conditions se fait la villégiature à Constantinople. Elle avait jadis sa raison d'être, alors que la peste sévissait périodiquement. On quittait la ville ravagée par le fléau pour respirer l'air pur et fortifiant de la mer. La peste a disparu, mais l'usage du *gueutch* a survécu, et qu'on soit commis à trois mille francs par an ou banquier à millions, on a sa maison de campagne, comme on a son entrée au théâtre et sa carte d'invitation aux bals officiels. Pour suffire à toutes ces dépenses, frais de déplacement, de voyage quotidien, etc., il y a sans doute des grâces

Digitized by Google

d'état. La vie de Constantinople renferme une foule de mystères qu'on peut constater, mais non pas expliquer. Enfin l'existence de la femme levantine se résume ainsi : ne rien savoir des travaux, des affaires du mari, lui laisser toutes les charges, ne participer qu'aux bénéfices, n'intervenir, le cas échéant, que pour se porter propriétaire exclusive de la majeure partie de la fortune convertie en diamants et en cachemires, valeurs insaisissables, n'apparaître, par conséquent, dans la communauté que pour frustrer des créanciers, puis rentrer dans cette vie végétative qui consiste à faire beaucoup d'enfants, s'allonger sur un sofa, boire du café, perdre une fois par semaine toute une longue journée dans ces énervants étouffoirs qu'on appelle bains turcs, prendre à ce métier un embonpoint soigneusement entretenu et développé par l'abus du pilaw, et arriver ainsi de sofa en sofa, à l'âge où l'on ne peut plus être mère, où l'on songe à marier ses enfants, et par conséquent où l'on prend à son tour cette attitude humble et résignée dont nous parlions plus haut.

Hâtons-nous d'ajouter qu'il est des familles vraiment patriarcales où la femme occupe dignement la place qui lui est due, où la mère, tout entière à ses devoirs, sait se faire obéir et respecter, et, compagne dévouée du père, étend dans tout l'intérieur sa douce et salutaire influence. Disons aussi que l'exemple de l'Europe commence à se faire sentir dans l'éducation des jeunes chrétiennes orientales. Grâce aux maisons d'enseignement fondées par les sœurs de Sion et par des institutrices honorables, la génération qui se forme aujourd'hui promet de ne pas imiter ses devancières et de prendre en sérieuse considération le beau rôle qui revient à la femme dans la famille, aussi bien en Orient qu'en Europe. Faut-il dire aussi que nos observations ne s'appliquent pas à la femme musulmane? Nous ne parlons pas de la dame du harem servie par de nombreuses esclaves et condamnée par son rang à l'oisiveté, mais de la bourgeoise turque : non-seulement celle-ci s'occupe du ménage, mais elle se livre à des travaux lucratifs dont le produit augmente le budget de la communauté. Dans la basse classe, Musulmanes, Chrétiennes et Israélites se vouent courageusement aux ouvrages de couture, de broderie, à une foule d'industries réservées à la femme. Faisons remarquer qu'en cela les encouragements et les moyens d'exécution viennent du gouvernement ; car, dans les écoles gratuites pour les filles, des maîtresses enseignent aux jeunes élèves, outre la lecture, l'écriture et l'arithmétique, la couture, la broderie, etc. Notre critique ne s'appliquait donc qu'à la Levantine d'un rang plus élevé, à celle qui, favorisée par la fortune ou plutôt obéissant à la vanité la plus déplacée, considère comme un déshonneur de faire œuvre de ses dix doigts et de prendre le moindre intérêt aux occupations du mari.

Digitized by Google

II

Ce ne sont pas les mœurs qui constituent le plus sérieux obstacle au développement complet et rapide de Constantinople ; cet obstacle, nous le verrions plutôt dans cet ensemble de difficultés politiques qu'on appelle la question d'Orient. A Dieu ne plaise que nous prétendions la réveiller; mais, d'un moment à l'autre, il peut entrer dans les convenances d'une puissance quelconque de la remettre sur le tapis, et nous devons, en prévision d'une éventualité, sinon probable, du moins possible, soumettre à nos lecteurs les pièces du procès. Depuis que tant de graves complications ont surgi en Amérique, en Danemark, en Italie, en Pologne, le silence s'est fait autour de la question d'Orient, la plus importante, sans contredit, de toutes celles qui s'agitent dans le monde; car telle est son importance absolue, qu'aucun intérêt ne peut se débattre sans que, par des voies plus ou moins détournées, il n'y aboutisse fatalement. Elle est donc toujours actuelle. Par une singulière disposition des éléments complexes qui la composent, tour à tour effet et cause, elle se trouve toujours à l'un des points du cercle dans lequel tourne la politique européenne. Nous qui aimons la Turquie, gardons-nous bien de rompre ce silence, car il est le plus grand service qu'on puisse lui rendre, et nous sommes convaincu que la question d'Orient se résoudrait peu à peu, par cela même qu'il n'en serait plus parlé. Nous ne voulons donc qu'établir une sorte de tableau de la situation, et joindre de nouvelles notes au dossier, sans faire une revue rétrospective qui nous entraînerait trop loin.

Damas, le Liban, la Moldo-Valachie, la Servie, le Monténégro, l'enquête provoquée par la Russie sur la condition des Chrétiens ottomans, tous ces incidents qui agitèrent si profondément les derniers temps du règne du sultan Abdul-Medjid, se sont dénoués sans compromettre l'équilibre de la Turquie. Voici quatre ans que le Liban, pacifié, est régi par un gouverneur chrétien dont le mandat vient d'être renouvelé, du consentement de toutes les puissances signataires de la convention. La forteresse de Belgrade appartient toujours aux Turcs, et le prince Couza sollicite la sanction de la Sublime Porte pour les coups d'Etat périodiques qui modifient la constitution des Principautés-Unies. Cette situation respective, qui provoquait naguère de si ardentes réclamations, se maintient aujourd'hui sans tiraillement, par cela même que la question d'Orient n'est plus à l'ordre du jour. Enfin, la question financière se résout par une com-

Digitized by Google

binaison fort simple, depuis qu'on s'occupe moins de l'Empire Ottoman; car il est à remarquer que, jusqu'à la fin du règne d'Abdul-Medjid, par une fatalité peut-être explicable, le gouvernement turc ne pouvait songer à régulariser ses finances sans qu'aussitôt une complication diplomatique, des troubles intérieurs ne vinssent absorber son attention et ses ressources. Que de projets de banque et d'emprunts ont été soudainement réduits à néant, sous nos yeux, par l'une de ces surprises de la fatalité! Aujourd'hui, la Turquie peut les défier, car sa situation financière s'est améliorée sans ces moyens désespérés qui sauvent le présent en sacrifiant l'avenir. Le papier-monnaie, dont la dépréciation souvent inexplicable rappelait le temps des assignats, a disparu; la dette a été consolidée, et les valeurs turques jouissent d'une grande faveur aussi bien auprès des capitalistes européens que de la spéculation indigène. Une banque anglo-française s'est fondée avec le concours de plusieurs fortes maisons de Paris et de Londres. Nous sommes donc bien loin de l'époque où Khaviar-Khan seul florissait.

Khaviar-Khan était et est encore, nous nous plaisons à le croire par amour du pittoresque, une espèce de cité sise à Galata, et composée de plusieurs ruelles obscures et fangeuses sur lesquelles ouvrent des comptoirs à un étage, portes en fer et fenêtres grillées, et des boutiques où s'étalent le khaviar et toutes les fournitures dont la vente constitue le métier de *ship-chandler*. A certaines heures du jour, négociants, commerçants, changeurs, courtiers et agioteurs, parmi lesquels dominait l'élément grec, se réunissaient dans toutes ces ruelles, debout sur les seuils, sur les marches de pierre, assis sous les auvents des boutiques, sur des tabourets, en plein ruisseau, fumant ou égrenant le chapelet (*tesbih*) en guise de passe-temps. Là, au milieu du choc des nouvelles les plus contradictoires, on discutait, gesticulait, s'injuriait, se gourmait, et l'on débattait les prix de la place : point de valeurs industrielles et commerciales à coter, pas d'actions à échanger, mais de l'or, toujours de l'or, anglais, français, russe, turc, à vendre, à acheter, à troquer contre du papier; et c'était un si audacieux trafic, que les délicats ne pouvaient que prendre en horreur cet effronté métal. Khaviar-Khan était la Bourse de Constantinople, et presque une puissance. En vain le gouvernement l'attaquait-il par notes et mémorandums; en vain, à diverses reprises, le fit-il fermer; en vain la municipalité édifia-t-elle, en face de Khaviar-Khan, une Bourse coquette, aérée et couverte, avec une élégante corbeille qui n'attendait plus que sa garniture d'agents de change, Khaviar-Khan tint bon jusqu'à la destruction du papier-monnaie. On y débat encore le prix du sucre et du khaviar, mais on n'y agite plus le sort de la Turquie. Si Khaviar-Khan est en déca-

Digitized by Google

dence, en revanche, la Banque est en pleine prospérité, et les actionnaires touchent des dividendes dignes de considération.

Depuis trois ans, grâce à l'initiative de Fuad-Pacha, le gouvernemend publie une sorte de budget annuel qui, s'il n'est pas encore soumis au contrôle et au vote d'une Chambre, présente des données assez exactes sur la situation financière de la Turquie, et permet de s'en rendre compte. Ce qu'il importe de constater, c'est que la Turquie n'a jamais escompté ni compromis l'avenir au profit du présent. Ses ressources sont bien loin d'être épuisées, car tout est encore à exploiter dans ce pays vierge : voies de communication, chemins de fer, canalisations, exploitations de mines et de forêts, desséchements, défrichements, cultures, usines, établissements de toute sorte, tout est à entreprendre dans cette contrée où tous les produits possibles ouvrent un champ sans limite aux efforts de l'industrie, aux ambitions de la finance. Pendant longtemps, la Turquie a pu maintenir l'équilibre entre les recettes et les dépenses avec le droit de capitation, les dîmes et les impôts les plus rudimentaires ; plus tard, quand l'équilibre s'est rompu entre le doit et l'avoir, il lui a fallu recourir à la voie onéreuse des emprunts, à l'aliénation d'une partie de ses revenus, à l'émission d'un papier-monnaie sans garantie. Aujourd'hui, elle se trouve en présence d'une situation, sinon florissante, du moins plus favorable que celle d'autres grands Etats, et, de plus, elle possède des ressources qui n'ont point encore été utilisées.

Naguères encore, lorsque la Sublime Porte réclamait le concours de l'Europe, ou d'écrasantes conditions lui étaient imposées, ou d'illusoires propositions lui étaient adressées, et si, dans le nombre, il lui arrivait une offre sérieuse faite par des noms recommandables, on voyait, au moment de la conclusion, surgir autour du contrat toutes les influences rivales qui se disputent la prééminence en Turquie, et qui s'emparaient de ce nouveau terrain pour engager une de ces luttes toujours nuisibles aux véritables intérêts de l'Orient. Il a fallu à la Sublime Porte des prodiges de diplomatie et de patience pour parvenir à doter la Turquie d'institutions d'une incontestable utilité. L'intérêt mieux entendu de l'Europe se trouvant aujourd'hui d'accord avec celui de la Sublime Porte, il est facile à celle-ci d'appliquer ses efforts au développement de l'agriculture et de l'industrie, et de seconder ainsi les vues du Sultan.

Lorsqu'il n'était que prince héritier, jouissant d'une liberté exceptionnelle, qu'il devait à la tendresse de son frère, Abdul-Aziz possédait sur la côte d'Asie, à deux lieues de Constantinople, une ferme-modèle dont il surveillait lui-même l'exploitation. Il s'y rendait presque chaque jour à bord d'un yacht à vapeur qu'il commandait. Ajoutons ici qu'à son avénement au trône, il fit cadeau de cette

Digitized by Google

ferme à son neveu et successeur Murad-Efendi, en l'engageant à y consacrer ses loisirs. Abdul-Aziz s'était aussi formé lui-même une très belle collection de minéraux. A ces goûts sérieux, il joignait et joint encore ceux du sport. Il aime la chasse, l'équitation, les exercices du corps, et, si nous ne nous trompons, il est aujourd'hui membre honoraire d'un jockey-club fondé à Smyrne par M. le comte de Bentivoglio, consul général de France. Ces goûts ont nécessairement trouvé des imitateurs parmi la jeunesse ottomane. Chaque année, au printemps et à l'automne, des courses ont lieu aux environs de Constantinople, de vraies courses, avec tribunes, juges, commissaires, jockeys, pesage, paris et le reste. Enfin, sur les eaux du Bosphore, chaque année également, par les soins d'un comité mixte et avec le concours de l'amirauté ottomane, des régates s'organisent avec yachts, yoles, caïques, courses à l'aviron, courses à la voile, etc. Sans vouloir prétendre que steeple-chase et régates puissent contribuer à l'amélioration de la race chevaline et de l'art nautique en Orient, nous estimons que ces passe-temps exercent sur la jeunesse ottomane une heureuse influence, qui la rapproche de notre civilisation. C'est en se laissant guider par ses prédilections particulières que le Sultan a su prendre l'initiative des améliorations qu'il veut introduire dans la production des richesses naturelles de l'empire, si abondantes et si peu exploitées jusqu'à ce jour. A cette production se rattache toute une série d'entreprises et de travaux destinés à la développer : routes, chemins de fer, manufactures, établissements de crédit, et surtout encouragements aux producteurs. C'est dans cette pensée que le Sultan inaugurait, il y a deux ans, une exposition nationale, en faisant de la décoration même du Medjidié la première des récompenses décernées par un jury. Dans un voyage à Brousse, il se faisait présenter les principaux fabricants et producteurs de la province, chrétiens pour la plupart, leur accordait des décorations et leur conférait des titres honorifiques jusqu'alors réservés presque exclusivement aux Musulmans. Cet ensemble d'efforts n'a produit encore aucun résultat bien sensible, mais il révèle une tendance qu'il est juste de signaler.

Mais en poussant la nation ottomane dans la voie du progrès agricole et industriel, il était nécessaire de lui assurer la tranquillité et une protection efficace. Qui veut la paix doit se préparer à la guerre, dit un vieil axiome, c'est-à-dire avoir sur pied une armée nombreuse, disciplinée et bien entretenue. La dernière campagne du Danube avait démontré que, si le soldat ottoman possédait les qualités que la nature départit aux races guerrières, l'administration militaire était des plus déplorables. C'était une réforme complète à effectuer, et si elle avait eu lieu plus tôt, peut-être n'aurions-nous

Digitized by Google

pas eu à assister aux massacres de Damas. Le Sultan l'a entreprise, et aujourd'hui la Turquie possède les éléments d'une bonne armée. Le costume a été changé, et au lieu de la tunique collante et du pantalon qui faisaient du troupier turc la carricature du soldat européen, un uniforme inspiré par les exigences du climat et les habitudes locales lui rend la liberté de ses allures et lui donne cette prestance, cette solidité de tenue qu'il ne trouvait pas sous des vêtements étriqués, auxquels son corps ne pouvait se prêter. Cette réforme avait nécessairement pour corollaire la réorganisation de la flotte. La situation géographique de l'empire ottoman l'oblige à entretenir une marine considérable ; aussi, pour réparer les désastres de Sinope et d'une mauvaise administration, le Sultan a commandé des vaisseaux cuirassés en Angleterre ; il a fait construire des bâtiments sur les chantiers de Constantinople et d'Ismidt, et la Turquie possède aujourd'hui les éléments d'une marine qui pourra un jour lui payer par des services sérieux tous les sacrifices qu'elle lui coûte. Sous le règne du sultan Abdul-Medjid, par suite d'une légitime réaction contre les excès qui avaient compromis l'existence de l'empire et déterminé la destruction du janissarisme, l'élément civil avait pris entièrement le dessus sur l'élément militaire, et cette supériorité, s'exagérant parfois jusqu'à l'oppression, après avoir reconstitué l'autorité souveraine et un gouvernement régulier, après avoir sauvé la Turquie, fut sur le point de la perdre, ainsi qu'il arrive toujours lorsqu'un excès est opposé comme réactif à un autre excès. Quand, n'ayant plus de rébellion à dompter, la Turquie se trouva en face d'un danger extérieur, l'amoindrissement de l'esprit militaire la livra presque sans défense aux attaques de l'ennemi, et ce fut le courage individuel des soldats, des citoyens, devrions-nous dire, qui la sauva plutôt que l'organisation de ses armées. Aujourd'hui, que l'on peut rendre sans danger à l'élément militaire l'importance qui lui convient dans un pays où les questions intérieures se compliquent facilement de questions extérieures, ce serait méconnaître la véritable situation et les intérêts de la Turquie que de ne pas développer son armée et sa marine. Un Etat qui peut mettre sur pied, en cas de guerre, une armée de cinq cent mille hommes et équiper une flotte de cinquante vaisseaux, se voit en temps de paix traiter avec une considération qui éloigne les occasions de conflit et amoindrit l'importance de certains incidents diplomatiques.

Dans cette rapide énumération des incidents qui composent l'histoire politique de Constantinople en 1864, n'oublions pas un fait qui a préoccupé un instant la presse européenne, nous voulons parler de l'émigration circassienne. La Russie a une ingénieuse et expéditive manière de pacifier. Les Polonais transportés en Sibérie,

Digitized by Google

les Circassiens exilés en Turquie, tels sont les moyens qui lui servent à rendre le calme aux contrées qu'elle soumet. Les Circassiens, chassés de leurs montagnes, ont donc dû demander l'hospitalité à la Turquie : ils sont venus, mais exténués de fatigue et de misère, important le germe d'épidémies qui ont amené une mortalité exceptionnelle. La faim et le désespoir ont décimé ces exilés, et leur émigration, loin de fournir un nouvel élément de population à la Turquie, a apporté la mort partout où elle s'est fixée. Cependant la Sublime Porte ne s'est pas lassée, et, malgré les répugnances de ses sujets, les Circassiens n'ont cessé de trouver un asile en Turquie. Ces répugnances s'expliquent d'elles-mêmes, et nous les ferions facilement apprécier à nos lecteurs si nous ne craignions d'affaiblir par le dégoût physique l'intérêt qui s'attache à toute nationalité opprimée et persécutée. Mais il nous sera permis d'avouer que si jamais nationalité a soumis à une dure épreuve cet intérêt, c'est bien celle que la Russie vient d'exiler du Caucase. La race circassienne est chétive, ignorante, superstitieuse, et ne connaît, en fait de commerce et d'industrie, que le trafic de ses filles élevées en vue de la servitude. Il est vrai que cette servitude est douce ; que la jeune Circassienne, éprouvée par toute sorte de privations, n'a pas à regretter la liberté de ses montagnes : car esclave dans un riche harem, dans le sérail impérial, elle peut devenir épouse légitime, sultane, et jouir de tous les droits de la femme libre. Mais il en serait autrement que le Circassien n'en considérerait pas moins sa fille comme un objet de trafic. Nous avons connu beaucoup de ces montagnards, et nous n'avons jamais tant admiré, qu'après les avoir vus, la grandeur du sentiment national et la force de l'amour de la liberté, qui, de pareilles gens, fit des héros de taille à défendre pendant tant d'années leur indépendance contre les efforts de la Russie. Le Circassien, établi à Constantinople dans un quartier voisin de Top-Hané, passe sa journée à fumer et à secouer sa vermine, et lorsque ses moyens lui permettent une petite débauche, il s'unit à quelques-uns de ses compatriotes : on fait une cotisation et l'on va à l'Atbazar acheter un cheval de rebut. On le tue, on l'apprête, et jamais société savante, vouée à la tâche ingrate de propager l'hippophagie, n'a éprouvé plus de satisfaction à faire des prosélytes que les Circassiens n'en ont à se gorger de ce mets *national*. Voilà un nouvel exemple qui prouve que souvent ce dont l'Europe se targue comme d'un progrès n'est qu'un emprunt. Les Circassiens sont donc hippophages comme les anciens Scythes, et l'hippophagie nous vient du Caucase et du Daghestan.

Après l'émigration circassienne, la Porte s'est occupée, dans un autre ordre d'idées, d'une question qui n'a cependant qu'une mi-

Digitized by Google

nime importance pour qui connaît l'Orient. Nous voulons parler des conversions protestantes. Le protestantisme s'efforce de convertir les Musulmans, docile sans doute à l'inspiration d'un homme d'Etat, longtemps ambassadeur à Constantinople, d'après qui la Turquie ne pouvait se sauver qu'en troquant le Koran contre la Bible. C'est méconnaître l'esprit et le caractère des populations orientales. Quant à la Sublime Porte, elle laisse faire; car la tolérance qu'elle montre depuis tant d'années lui est d'autant plus facile, en cette circonstance, qu'elle sait combien le prosélytisme religieux a peu de prise sur l'Orient. Elle n'a interposé son autorité que pour interdire aux convertis, devenus à leur tour convertisseurs, l'entrée des mosquées, dont ils prétendaient faire le théâtre de leurs prédications. C'était maintenir le respect dû à une croyane établie et protéger en même temps les nouveaux missionnaires. Si nous insistons quelque peu sur cet incident, c'est qu'il sert à démontrer une fois de plus l'esprit de tolérance de la Sublime Porte, non moins réel et non moins sincère que le respect des Turcs pour toutes les religions. Nous pourrions citer de nombreuses preuves de ce respect qui revêt le plus souvent toutes les apparences de la vénération; en voici une qui se renouvelle tous les ans, au cœur même de Péra, sous les yeux de la population chrétienne. La Fête-Dieu est célébrée avec pompe par le clergé catholique du quartier européen. Pendant une quinzaine de jours, chaque dimanche et chaque jeudi, deux églises, l'une à Galata et l'autre à Péra, font chacune dans les rues de leur circonscription une procession avec le Saint-Sacrement, des reposoirs à divers endroits, des tentures et des drapeaux à toutes les maisons, une pluie de fleurs tombant de toutes les fenêtres. Les filles et les garçons des écoles chrétiennes portent des bannières, puis viennent des saint Jean avec la houlette et la peau de mouton, des saint Georges avec le casque et la lance, représentés par des enfants de familles riches et dévotes. Bref, c'est tout à fait la procession italienne avec sa pompe plus théâtrale que religieuse; mais là n'est pas l'intérêt. Le cortége est précédé de plusieurs cavass (gendarmes) musulmans qui ouvrent les rangs de la foule; aux bannières succède une double haie de soldats turcs avec la musique militaire. La croix, portée par un des prêtres de la paroisse, est flanquée, à droite et à gauche, de deux soldats d'élite; derrière le Saint-Sacrement marchent, le sabre à la main, formant comme une escorte d'honneur, les officiers qui commandent ces troupes. Le cortége est fermé par un piquet de soldats. Lorsque le Saint-Sacrement s'arrête devant un reposoir, au moment où les fidèles s'agenouillent pour recevoir la bénédiction, un roulement de tambour se fait entendre; la musique joue le salut impérial, exclusivement réservé au Sultan,

Digitized by Google

et les troupes présentent les armes, non pas seulement avec l'ensemble et le sérieux que prescrit la discipline, mais avec un sincère respect et toutes les apparences du recueillement. A l'une de ces processions, à laquelle nous assistions, tandis que la foule se tenait agenouillée, le front courbé sous la bénédiction pastorale, un Grec trop orthodoxe restait debout, regardant d'un air narquois, le chapeau enfoncé sur la tête. Un cavass l'aperçoit, d'un revers de main fait tomber le chapeau et fait signe au Grec de s'agenouiller ou de se retirer.

Une procession grecque parcourait un jour les rues fort étroites de Galata, lorsque arrive en sens contraire la voiture de Méhémet-Ali-Pacha, beau-frère du sultan et alors ministre de la marine, que précédait un piqueur à cheval. Les cavass, qui marchaient en tête de la procession, lui font signe de s'arrêter; il obéit. Cependant la voiture s'est approchée : Méhémet-Ali-Pacha la fait ranger dans une rue latérale, met pied à terre avec les officiers de son escorte et assiste respectueusement au défilé de la procession. Dirons-nous aussi que quand un patriarche, un archevêque ou le grand rabbin passent en costume devant un corps de garde, les soldats doivent leur rendre les honneurs militaires? Citons un autre fait moins officiel et, par conséquent, plus caractéristique. Un convoi funèbre montait un jour la grande rue de Péra, précédé d'un nombreux clergé et suivi d'une foule immense. Au même moment, une brigade d'infanterie, avec tambours et musique, descendait cette rue. Le général se porte aussitôt en tête, impose silence aux tambours et à la musique, fait ranger ses soldats le long des maisons, et les deux régiments ne reprennent leur marche que lorsque le convoi est passé.

A ce respect de Turc, dont pourraient témoigner tous nos prêtres français et surtout nos sœurs de charité, qui sont, de la part des Musulmans de toute classe, l'objet de la plus affectueuse vénération, faut-il que nous opposions l'intraitable intolérance des chrétiens, les insultes que se prodiguent Grecs et Catholiques aux jours de fête et qui aboutiraient facilement à de sanglantes collisions, si l'autorité turque ne s'interposait pour faire respecter la tranquillité publique? Le Samedi-Saint, à minuit, les Grecs s'installent dans leurs églises et dans les cours qui les précèdent, un cierge allumé d'une main, un pistolet de l'autre. C'est à partir de cette heure, pour célébrer la résurrection du Christ, un feu roulant qui ne cesse que trois jours après. Des troupes turques stationnent au dehors pour veiller au maintien de l'ordre; mais malheur au Catholique qui se hasarde dans la pieuse cohue! Bousculé, traité de *chien de latin*, incendié par les bourres de pistolets, il s'échappe à grand'peine, sanglant,

Digitized by Google

meurtri, ahuri. Il est à remarquer que cette épithète de *chien*, dont nous attribuons l'insultant monopole aux Turcs, ne nous est adressée à nous, Catholiques, avec une intention injurieuse, que par d'autres Chrétiens. On se traite de *chien*, non pas de Turc à Chrétien, mais de Musulman à Musulman, souvent avec une sorte de brusquerie amicale. Ce chien de Moustapha, *Keupek*, *Keupoghlou* (chien, fils de chien), comme on dirait trivialement : ce coquin de Paul, est-il amusant! a-t-il de l'esprit, ce gredin! Les Orthodoxes nous appellent très nettement *chiens de latins*, et sans la moindre intention plaisante.

Ce qui donne surtout la mesure de l'intolérance des Chrétiens d'Orient, ce sont les persécutions dont les Israélites sont l'objet de leur part, à l'époque de Pâques. Il y a quelques années, il était impossible à un israélite de se montrer en public pendant toute la semaine sainte, sous peine de se voir battu jusqu'au sang. Grâces aux mesures de rigueur prises à cet égard par l'autorité locale, les mauvais traitements sont aujourd'hui épargnés aux Israélites, et encore ne leur conseillerions-nous pas de trop se produire dans certains quartiers, tels que ceux de Tatavla et de Skordalia, attenant à la ville européenne et habités par des ouvriers et des mendiants orthodoxes. Mais si on ne les assomme plus, on continue à les brûler en effigie chaque année à Arnaout-Reuï, charmant village grec situé sur la rive européenne du Bosphore. On dessine sur une immense feuille de papier la caricature d'un Israélite, et quelques gens du peuple vont de porte en porte montrer le dessin, sur lequel les dévots jettent, avec une injure, des pièces de cuivre, d'argent ou d'or, selon leur fortune ou leur piété. La quête finie, on se rend à l'église, on brûle l'effigie grotesque, puis on va au cabaret, où l'on se grise consciencieusement, et la fête se termine par quelques coups de couteau échangés fraternellement. Car cette dévotion, qui n'admet aucune transaction avec les cultes voisins, se montre du moins fort tolérante pour les vices des fidèles croyants : on vole et l'on communie, on assassine et l'on se confesse, presque simultanément. En honorant les saints et leurs images, en brûlant force cierges, le pécheur le plus récidiviste a tout droit à l'absolution. On trouve beaucoup de paganisme dans les rites chrétiens de l'Orient; les saints grecs ne sont que des dieux de l'Olympe baptisés, et encore leur culte est-il souvent mêlé de scènes scandaleuses. L'orthodoxie compte, bon an mal an, de cent vingt-cinq à cent cinquante fêtes religieuses. A l'une d'elles, qui se célèbre à Arnaout-Reuï pendant l'hiver, l'évêque, entouré de tout son clergé et en présence d'une foule immense d'hommes, de femmes, de jeunes filles, d'enfants accourus de tous les points de Constantinople, s'avance sur le bord du quai, et après

Digitized by Google

quelques prières jette une croix dans la mer. Une vingtaine de gaillards, nus comme Adam avant le péché, se précipitent aussitôt dans les flots, et celui qui rapporte la croix reçoit un cadeau de quatre ou cinq cents francs, bu en partie le soir avec les concurrents moins heureux. Or, nous avons vu un jour l'évêque, un beau vieillard à longue barbe blanche, d'humeur badine sans doute, faire simplement le geste de jeter la croix. Trompés par ce mouvement, les plongeurs se précipitent à l'eau, cherchent et reviennent piteusement à la surface pour voir la croix que le prélat balance ironiquement sur leur tête. Mouillés et grelottants, ils remontent sur le quai, au milieu des rires de la foule. Enfin l'évêque se décide à lancer pour tout de bon le symbole sacré, et la croix est repêchée par l'un des plongeurs.

C'est peut-être dans l'intolérance même des chrétiens que nous trouverions la raison de tant de troubles qui ont éclaté en Orient et dont la Sublime Porte a dû assumer la responsabilité. Faut-il rappeler qu'en 1827 tous les Arméniens catholiques de Constantinople furent exilés en Angora? Entassés sur d'étroits navires, jetés en Asie, dépouillés de leurs biens, peu habitués aux fatigues et aux privations, ils commencèrent un long voyage dont les étapes furent semées de nombreux martyres. Or, qui les avait condamnés à l'exil? Leurs frères, leurs compatriotes, les Arméniens non unis, qui, par tous les moyens dont ils disposaient au profit de leur haine religieuse et soutenus aussi par la Russie, avaient su obtenir de la Sublime Porte, mal conseillée et surtout mal renseignée, cette inique sentence d'exil.

III

Constantinople, on peut le dire, représente la Turquie; elle en est l'âme, elle est le centre de toutes les affaires, le point où convergent toutes les questions. Il faut expliquer ici comment une centralisation complète, absolue et disons exagérée aujourd'hui qu'elle n'est plus nécessaire, a été le salut de la Turquie sous le règne précédent, et surtout le salut des communautés chrétiennes de l'empire, dont le sort intéresse si vivement l'Europe.

Les communautés non musulmanes de la Turquie jouissent de nombreux priviléges qui en font autant de nations dans la nation ottomane. Ces priviléges ne leur furent pas explicitement concédés dans les premiers temps; mais, pour les rendre plus précis et plus étendus, les chefs de communauté surent profiter peu à peu d'une confusion, impossible à éviter, du pouvoir temporel et du pouvoir

Digitized by Google

spirituel. La Sublime Porte laissa faire et consentit à reporter sur les chefs ecclésiastiques une partie des attributions du gouvernement. Bien plus tard, lorsque l'autorité souveraine s'éparpilla en quelque sorte sous les coups redoublés d'innombrables rebelles, qui visaient à l'indépendance pour mieux opprimer les populations, lorsqu'une mortelle décentralisation, prélude de la dissolution de l'empire, s'opéra, les communautés chrétiennes virent leurs priviléges disparaître selon le caprice de tous les rebelles gouverneurs de provinces. Elles ne furent plus que des vaincus traités en parias par de fanatiques révoltés : Tirsemiklioglou à Silistrie, les Dayis en Servie, Dagh-Devirèn à Andrinople, Ali-Pacha en Albanie, Galiondji dans la province de Brousse, Tchopanoglou en Anatolie; depuis Angora et Amassia jusqu'à la Caramanie, les Kara-Osmanoglou et les Davagli dans le Surouken et le Mentcha, Kutchuk-Ali en Cilicie; les beys de Mésopotamie, les pachas électifs de Bagdad, les Keulurens de l'Irak. Les Chrétiens n'eurent pas seulement à subir la tyrannie de ces vassaux émancipés, ils souffrirent du despotisme de leurs propres chefs. Les Knezs de Bosnie, de Macédoine et de la Haute-Albanie abusèrent de leur autorité pour pressurer les populations et tyranniser leurs coreligionnaires. Enfin le sultan Mahmoud, en détruisant le janissarisme, en soumettant, les uns après les autres, tous les gouverneurs révoltés, en reconstituant l'empire, substitua à toutes ces tyrannies un pouvoir central, et fit revivre, sous la surveillance de la Sublime Porte, tous les priviléges des communautés. La centralisation sauva donc non-seulement la Turquie, mais les Rayas. Elle s'est continuée sous le règne du sultan Abdul-Medjid et a même dû s'exagérer, car les fonctionnaires manquaient à la réforme. Le règne d'Abdul-Medjid, fertile en résultats qui seront plus tard appréciés, malgré de nombreuses fautes, a reconstitué et affermi l'autorité, et en même temps formé une génération de fonctionnaires pénétrés des idées modernes. La centralisation, qui, depuis quelques années, faisait peser sur le gouvernement de Constantinople, une écrasante responsabilité, sans lui donner les moyens de la protéger par un contrôle immédiat et par de promptes et faciles enquêtes, cette centralisation n'a plus sa raison d'être. La Sublime Porte n'a plus de vassaux ni de feudataires, elle n'a que des sujets. En fractionnant le pouvoir ou du moins ses moyens d'action, en divisant, comme il le fait en ce moment, l'empire en cinq ou six gouvernements généraux, le Sultan inaugure un système de décentralisation qui permet d'espérer que le gouvernement de Constantinople, débarrassé d'une foule de questions secondaires, pourra se vouer exclusivement à des questions d'un ordre plus général, et étendre sur tous les habitants

Digitized by Google

de l'empire une protection assez efficace pour rendre inutiles les priviléges des communautés non musulmanes.

Chaque groupe de Rayas, et par chacun d'eux nous entendons les Grecs orthodoxes, les Grecs catholiques, les Latins, les Arméniens non unis, les Armeno-Catholiques, les protestants, les Bulgares uniates, les Israélites, compose une communauté ayant à sa tête un patriarche, un archevêque ou un grand rabbin; un conseil national composé de laïques et d'ecclésiastiques, et par délégation, dans les provinces, des archevêques, des évêques, des conseils communaux, des notables (*tchorbadji*). Ces derniers font partie du *medjliss* (conseil), où sont représentées toutes les communautés de la province, de la ville. Cette organisation, essentiellement municipale, réunit donc au même titre et avec les mêmes droits les mandataires de toutes les classes de sujets ottomans. Mais, en dehors de cette représentation, où se discutent les intérêts généraux, où se débattent les questions mixtes, la communauté ne relève plus que de son chef, qui, généralement nommé par voie d'élection, est, quelque nom qu'il porte, le maître spirituel de ceux de sa religion, et, vis-à-vis de la Sublime Porte, un fonctionnaire investi du pouvoir temporel dans l'administration de leurs affaires. Il représente l'autorité du Sultan; aussi, son élection doit-elle être revêtue de la sanction impériale. A son tour, il nomme et dépose évêques et prêtres, et promulgue toutes les ordonnances ecclésiastiques émanées d'un synode, dont il est le président. Comme chefs civils, les patriarches et les évêques sont de droit, et au même titre que les gouverneurs musulmans, membres des conseils supérieurs des provinces. Ils président à la répartition qu'ils lèvent par l'entremise du bas-clergé. L'état civil des membres de la communauté se trouve dans leurs chancelleries; c'est là que sont inscrits naissances, décès, mariages, et tous les actes de la vie civile. Les patriarches et les évêques font exécuter les testaments, jugent les affaires civiles, avec le droit non-seulement d'appliquer des amendes, mais aussi de décréter les châtiments corporels. L'autorité de la Sublime Porte n'intervient, à leur réquisition, que comme exécutive. De plus, l'enseignement étant libre, en ce sens que la Sublime Porte s'abstient scrupuleusement de toute ingérence en cette matière vis-à-vis de ses sujets Chrétiens, le chef de chaque communauté peut être considéré comme une sorte de ministre de l'instruction publique, et, à ce titre, il lève chaque année, sur les familles, une contribution assez lourde; il a le droit exclusif d'ouvrir ou de fermer des écoles et de prescrire l'enseignement. En revanche, les membres de la communauté jouissent du droit d'élire et de déposer leur chef, de faire entre eux la répartition des impôts. La communauté possède donc une organisation

Digitized by Google

essentiellement démocratique, et ses chefs élus ont dans leurs attributions l'administration de la justice, des finances et de l'enseignement. Les abus dont peuvent se plaindre les Rayas ont pour complices, sinon pour auteurs, leurs propres représentants, chefs spirituels et temporels, qu'ils ont choisis parmi eux. Aussi, maintes fois, à leur requête même, la Sublime Porte a-t-elle dû intervenir, comme autorité souveraine, pour réprimer des abus de pouvoir. Depuis quelques années, afin de se conformer aux stipulations du dernier Hatti-Houmayoun, elle travaille énergiquement à opérer la séparation du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel dans les communautés, et cela avec d'autant plus de raison, qu'en réformant elle-même sa législation, en ne laissant au Koran qu'un caractère exclusivement religieux, en élaborant un Code civil, un Code pénal, un Code commercial, etc., elle rend la justice uniformément applicable à toutes les classes de ses sujets. Autrefois, en effet, lorsque le Koran était tout à la fois l'Evangile et le code des Turcs, il eût été impossible d'imposer aux chrétiens la juridiction musulmane, et c'est de cette impossibilité que naquit l'organisation tout à la fois temporelle et spirituelle des communautés de Rayas. La Sublime Porte se voit aidée, soutenue dans cette tâche par la partie libérale, laïque et ecclésiastique, de chaque communauté ; mais elle a contre elle le haut clergé, que la réforme réduirait au seul exercice du pouvoir spirituel.

Cette séparation est une œuvre si délicate, que la Porte ne l'aborde jamais qu'avec toutes sortes d'hésitations ; aussi, quoique le gouvernement et les chrétiens libéraux soient d'accord sur le principe, les impatiences des uns s'augmentent, dans la pratique, avec les temporisations de l'autre, et c'est ainsi que s'expliquent ces véritables révolutions qui éclatent au sein des communautés, ces luttes qui ensanglantent le pavé des églises, et qui aboutissent à la rédaction de nouvelles constitutions sanctionnées par la Sublime Porte. La Sublime Porte crée des tribunaux, cours de première instance, cours d'appel, cour de cassation, dont les juges, conseillers, assesseurs, présidents, sont aussi bien choisis parmi les Chrétiens que parmi les Musulmans. Nous avons personnellement connu plusieurs de ces magistrats arméniens, grecs, israélites, siégeant à côté de leurs collègues musulmans, avec la même autorité et un égal prestige. L'égalité, si heureusement établie en ce point, s'étend et se développe de manière à faire bientôt disparaître, avec des priviléges surannés, la choquante inégalité entre les Chrétiens et les Musulmans, qui existe encore au détriment de ces derniers, qu'aucun privilége n'a jamais soustraits à l'autorité directe, immédiate de la Sublime Porte.

C'est dans cette inégalité que nous devons chercher la principale

Digitized by Google

cause de ces bouillonnements, de ces explosions, de ces crises qui troublent périodiquement l'Orient; car elle provoque ou les efforts réactionnaires des Musulmans ou de nouvelles exigences de la part des Chrétiens. Trop souvent aussi, ces troubles s'expliquent par la haine qui divise tous les sujets non musulmans de la Sublime Porte. Cette haine, disons-le tout d'abord, est exclusivement religieuse; car le sentiment politique n'existe pas chez eux, et les idées qu'éveille ce mot n'ont pas encore pénétré dans l'intelligence de ces races, qui sentent plus qu'elles ne raisonnent et qui n'ont conservé aucun souvenir précis de nationalité. Un nom de race ne désigne généralement en Orient qu'un culte. Un Grec se nommera Grec s'il est Orthodoxe. S'il est Catholique, ne l'appelez jamais Grec, car il vous répondra : non, je suis Catholique. Ainsi de l'Arménien non uni, de l'Arméno-Catholique, de l'Alepin, du Maronite. Les souvenirs nationaux n'ont persisté que chez les Slaves ottomans. Il n'y a pas de citoyens en Orient parmi les Chrétiens, il n'y a que des croyants. Or nous y avons en présence d'abord l'orthodoxie grecque, docile instrument de la politique russe, et le catholicisme. Les communautés catholiques orientales appartiennent à l'Eglise grecque par la liturgie et les cérémonies du culte, et ne se rattachent au saint-siége que par la reconnaissance de l'autorité spirituelle du pape.

Le rite grec est professé par une population de douze millions d'individus qui se refusent le nom de Grec pour prendre celui d'Orthodoxe, population répandue dans les diverses parties de la Turquie d'Europe, et dans l'Asie Mineure où, non-seulement elle n'a pas le sentiment national, comme nous le comprenons en Europe, mais où elle ne sait parler que la langue turque. A ce rite appartiennent une partie des Slaves de la Turquie, Bulgares, Bosniaques, Herzégoviniens, dont la majorité est musulmane, et enfin les Albanais (Skepetares) descendants des Epirotes de Pyrrhus, qui se partagent entre l'islamisme, l'orthodoxie et le catholicisme. Slaves et Skepetares ressentent la haine la plus invétérée contre les Grecs; et s'ils s'accordent quelque peu en orthodoxie, sur tout le reste, ils sont ennemis irréconciliables. Fondus depuis 1765 dans la communauté placée sous l'autorité du patriarche de Constantinople, les Slaves rêvent d'obtenir une Eglise distincte, qui ne laisse plus rien de commun entre eux et le sang grec. En Asie, l'orthodoxie est aussi professée par des Syriaques, et dans le Lazistan, par la tribu des Cromlis qui appartiennent officiellement à la religion musulmane, et secrètement à la religion chrétienne. L'île de Crète nous montre ces deux religions se partageant, non-seulement les villes, les campagnes, mais encore les familles. Les Grecs sont donc disséminés sur toute la surface de l'empire ottoman, depuis les Balkhans jusqu'à

Digitized by Google

Jérusalem, mêlés, mais non pas unis aux Slaves, aux Musulmans, aux Arméniens. Quant à ces derniers, ils se divisent en Arméniens non-unis, en Arméno-catholiques et en protestants. Les premiers, beaucoup plus nombreux, relèvent, spirituellement parlant, du patriarche suprême d'Ekmiadjin, résidant dans l'Arménie russe, et ont à Constantinople un patriarche qui représente la communauté vis-à-vis de la Sublime-Porte.

Ces communautés ont des écoles, des centres de réunion, des journaux dont la plupart sont imprimés en langue ottomane avec des caractères grecs ou arméniens; car si les Rayas parlent le turc, généralement ils le lisent peu et l'écrivent moins encore, et cette ignorance explique combien peu d'entre eux ont pu être admis aux fonctions publiques où la connaissance de la langue officielle est absolument nécessaire. Cependant nous devons dire que depuis ces dernières années, grâce aux efforts mêmes de la Sublime-Porte, ses bureaux comptent un plus grand nombre de fonctionnaires chrétiens traités sur le pied de l'égalité par leurs collègues musulmans. Il ne tient qu'aux Rayas d'augmenter encore ce nombre, et certes la Sublime-Porte ne manquera jamais à les y encourager, car il lui convient de mêler le plus possible tous les éléments qui composent son empire. Cette vérité n'est méconnue que par ceux qui ont intérêt à empêcher l'œuvre de fusion. Quant aux fonctions qui confèrent une autorité tout à fait supérieure et bien en évidence sur un ensemble de populations, le progrès des idées n'est pas encore tel que la Sublime-Porte puisse les confier indistinctement à tous ses sujets, Rayas ou Musulmans. Un Grec ne veut pas obéir à un Arménien, à plus forte raison à un Israélite, et réciproquement. On peut seulement confier aux Rayas des fonctions qui, si hautes qu'elles soient, ne leur attribuent aucune autorité exclusive et trop nettement accusée, comme le ferait le gouvernement d'une province, à moins qu'il ne s'agisse du Liban ou de l'île de Samos : encore cette dernière étant exclusivement grecque, la Sublime-Porte ne peut y envoyer qu'un gouverneur grec. Le jour où elle pourra déléguer indistinctement et partout son autorité à des fonctionnaires d'après leur valeur personnelle seule et sans égard à leur religion, l'œuvre de régénération sera accomplie en Turquie, et la question d'Orient aura dit son dernier mot. Nous n'en sommes pas encore là.

Pour compléter cette nomenclature des communautés non musulmanes qui ont de nombreux représentants à Constantinople, citons les Israélites, population laborieuse, tranquille, unie, intéressante, qui, poursuivie par la haine des autres communautés, ne trouve d'appui et de défense qu'auprès de la Sublime-Porte. Citons encore parmi tous ces sujets, mais à titre de simple renseignement et sans

Digitized by Google

leur attribuer aucune importance politique : 1° les Chaldéens (anciens Kardaques), chrétiens pour la plupart. Ils habitent le Kurdistan; 2° les Sabéens, d'origine chaldéenne. Ils prétendent descendre de ceux que baptisa saint Jean le précurseur, et rendent un culte aux astres. Ils habitent la province de Bassorah; 3° les Syriens eutychéens ou jacobites, ainsi nommés du moine Jacob Baradarzanzale qui introduisit chez eux le monophysisme; 4° les Samaritains, qui suivent la loi de Moïse et habitent Naplouse. Ce sont, depuis la plus haute antiquité, les ennemis des juifs; 5° les Chemsiyès, adorateurs du soleil, établis aux environs de Merdin; 6° les Cosaques Zaporogues, émigrés en Dobrobja, aux environs de Brousse, et sur les bords du Kisil-Irmak, depuis Catherine II; 7° les Croates du district de Bagna-Louka; 8° les Tzinganes ou Bohémiens, qui, sauf en Moldo-Valachie, où ils sont sédentaires, mènent cette vie d'aventures qui les a conduits du fond de l'Inde dans toutes les parties du monde. Ces *Roumna-Chal*, pour nous servir du nom qu'ils se donnent et qui signifie *homme errant*, vont de ville en ville, de province en province, sans jamais se fixer nulle part, campant sous des tentes en dehors des cités et exerçant les métiers de forgeron et de chaudronnier. Leurs femmes, au teint cuivré, aux dents blanches et aiguës, élancées, bien faites, bien campées sur la hanche, disent la bonne aventure, vont danser leurs danses aussi bizarres qu'obscènes sur les places publiques et aux mariages musulmans, et exercent d'autres métiers moins honnêtes encore.

C'est dans ce fouillis de races si différentes de caractère et de religion, qui se croisent sans se mêler, que la Sublime-Porte s'efforce d'introduire l'unité politique, œuvre difficile, mais non impossible comme le serait la reconstitution de plusieurs nationalités qui exigerait d'abord un triage par province, par ville, par village, sur toute l'étendue de l'empire. Grecs en Asie, Arméniens en Europe, mélange de Slaves, de Syriaques, de Latins, d'Epirotes, d'Arabes, de Turcs, comment classer géographiquement toutes ces races pour reconstituer avec chacune d'elles une nationalité distincte? Il serait plus facile, ce nous semble, de hâter une fusion politique et sociale qui, en absorbant des restes de nationalités impossibles à reformer, préserverait l'Orient de la ruine où le précipiteraient d'interminables guerres nées de haines religieuses et d'antipathies de races, et d'appeler toutes les populations orientales à se régénérer, sous la protection d'une nationalité commune?

Digitized by Google

IV

La question d'Orient peut se formuler ainsi : un vaste empire composé de populations diverses qui, différant d'origine et de religion, ont perdu tout souvenir d'un passé historique, n'ont aucune aspiration politique et vivent côte à côte, sans se mêler, séparées par des haines exclusivement religieuses, sous l'autorité d'un prince musulman? Le problème consiste à opérer entre elles une fusion politique et sociale, à les rattacher à un drapeau, non pas celui d'une nationalité dont il serait impossible de préciser les termes et de définir les limites, mais celui d'un Etat constitué sur les bases des sociétés modernes.

Cette œuvre de fusion, vers laquelle tendent depuis de longues années tous les efforts de la Sublime-Porte, efforts constamment méconnus par ceux qui ignorent l'Orient et toujours contrariés par ceux qui ne peuvent les méconnaître et dont l'ambition en appréhende le succès, pourrait s'accomplir en moins de temps qu'on ne le pense. Nous avons dit que la Porte se croyait aujourd'hui assez sûre de son autorité pour tenter un essai de décentralisation en créant cinq ou six gouvernements généraux ou vice-royautés. Dans chacune d'elles, à côté du gouverneur, se trouvera, un fonctionnaire choisi généralement parmi les Chrétiens, sorte d'agent politique qui sera chargé des relations entre l'administration et les représentants étrangers, pour toutes les questions découlant des traités. Cette création, qui appelle les Rayas à de hautes fonctions, a un double but; d'abord, elle leur donne les moyens d'apprendre l'art de gouverner, de façon à ce qu'on puisse leur confier un jour des emplois plus élevés encore, et, en second lieu, elle active l'œuvre de fusion. Malheureusement, la Porte trouvera dans ses bureaux peu de fonctionnaires chrétiens capables de seconder ses vues et de répondre à sa confiance. Leur ignorance de la langue ottomane leur interdira, pendant quelque temps encore, l'accès aux grandes fonctions, et la Porte ne peut être rendue responsable de cette exclusion ; car ses écoles sont ouvertes gratuitement aussi bien aux Rayas qu'aux Musulmans, non pas seulement pour toute la durée des cours, mais pour les examens de clôture et pour l'admission aux emplois mis au concours.

La Porte a donc pris en sérieuse considération l'œuvre de fusion dont l'achèvement peut seul sauver l'Empire Ottoman, l'Orient et les races chrétiennes comme les Musulmans, qui le peuplent. D'où viennent les obstacles qui s'opposent à la réalisation de cette œuvre,

Digitized by Google

au point de la remettre chaque jour en question et d'alarmer sans cesse ceux qui considèrent l'intégrité et l'indépendance de la Turquie comme une nécessité européenne?

D'abord, pour les esprits prévenus, du passé de l'islamisme; mais à ce point de vue ne serait-ce pas le plus noble moyen de faire expier aux Musulmans leur passé et leur tache originelle que de leur imposer la défense de l'intégrité de l'Europe sur les rives du Danube et sur les bords de la mer Noire, et la mission de régénérer l'Orient? Un autre obstacle, plus sérieux, provient moins des différences de religion dans un pays où les cultes les plus divers sont également libres, également reconnus et protégés, que de la politique même de l'Europe.

Nous ne voulons pas trop insister sur ce sujet délicat; mais il est impossible de nier que la Turquie possède encore aujourd'hui cinq ou six tuteurs, dont l'un est notoirement son ennemi et aspire à recueillir son héritage, et qui sont loin de s'entendre entre eux. Maintenir l'équilibre entre toutes ces influences qui se contrecarrent sans cesse, voilà la tâche à laquelle est vouée la Sublime-Porte, tâche absorbante qui l'absout du reproche d'inertie et de mollesse. Sa seule force consiste, en certains cas, dans l'antagonisme même de ces influences qui la laissent parfois de côté pour se combattre directement et face à face. L'inertie dont on lui fait un crime est, en d'autres cas, sa seule défense, et les lenteurs dont on accuse son administration ont pour but de donner à ces influences le temps de s'user ou de s'accorder.

Les agents chargés de faire prévaloir ces influences sont investis d'une sorte d'autorité proconsulaire, sans contrepoids, sans contrôle, qui s'augmente de toute l'apparente faiblesse de la Sublime-Porte, et qui s'exagère par les abus qu'elle est fatalement condamnée à commettre. Cette omnipotence s'étend des agents supérieurs des puissances aux agents subalternes qui les représentent, jusque dans les plus humbles bourgs de la Turquie. Qu'on ne croie pas que ce soient toujours des causes politiques d'un ordre élevé qui poussent ces derniers agents à faire montre de leur toute puissance. Comme ils vivent les uns près des autres dans une petite ville, il résulte de ce contact intime des froissements de vanité, des rivalités auxquelles l'élément féminin n'est pas toujours étranger, et ils transportent facilement sur le terrain de la politique rancunes et jalousies nées dans un boudoir, dans une salle à manger, à une table de whist. De chancellerie à chancellerie, on fait alors assaut de mauvais vouloir, et les procès mixtes deviennent interminables. D'autre part, l'autorité locale est mise en demeure de venger tous ces ressentiments privés; mais, pour satisfaire l'un, il faut mécontenter l'autre,

Digitized by Google

et soit que nous restions à Constantinople où se débattent les grandes questions, soit que nous passions dans les provinces et dans les plus infimes villes, nous trouvons toujours, d'un côté, cet antagonisme d'influences, cette intervention constamment contradictoire dans l'administration intérieure, et, de l'autre, un gouvernement forcé de délaisser les intérêts de son pays et la direction des affaires pour se vouer à la tâche ingrate de concilier toutes ces influences, et d'éluder cette intervention qui parfois, pour s'entretenir la main, ne recule pas devant une modeste question de boutons d'uniforme, comme nous pourrions le prouver par une anecdote que..... nous gardons pour nous.

Nous l'avons déjà dit, loin de nous la pensée de réveiller la question d'Orient, et, par conséquent, la prétention de la résoudre. En esquissant rapidement la situation de Constantinople, nous avons effleuré bien des points délicats et assez importants pour mériter une étude spéciale. Nous laisserons le lecteur tirer lui-même la conclusion.

C'est au nom du progrès et de la civilisation, quoiqu'on ait bien abusé de ces deux mots, au point de vue industriel et financier, que nous demandons l'intervention européenne en Orient. Les résultats déjà acquis prouvent qu'elle peut arriver jusqu'à corriger les défauts que l'on a si souvent reprochés aux Orientaux, tels, par exemple, qu'une certaine nonchalance physique due aux douceurs d'un climat généreux, aux caresses d'une nature trop facile, une sorte d'imprévoyance, d'insouciance du lendemain, de fatalisme, si l'on veut, commun aux Musulmans et aux Chrétiens. Ces défauts ne sont pas incurables, et les dures épreuves des dernières années les ont déjà singulièrement amendés à Constantinople. Espérons que la contagion de l'exemple gagnera les provinces, et que là aussi nous assisterons un jour au réveil des populations. Espérons également que peu à peu l'Europe comprendra la nécessité de rester neutre en Orient. Alors peut-être verrons-nous le calme y renaître, le niveau s'établir entre toutes les populations, la fusion s'opérer sans secousse, et de ce chaos composé d'éléments si divers, mais non pas incompatibles, qu'on appelle la question d'Orient, sortir une nation nouvelle, pleine de séve et d'avenir, non plus la Turquie, mais l'Empire Ottoman, non plus des races distinctes et péniblement groupées sous un même sceptre, mais un seul peuple, vivant de la même vie politique, uni par les mœurs et les intérêts, priant, non pas au pied des mêmes autels, mais dans la même langue et avec le même cœur, pour le souverain et la patrie !

GEORGES NOGUÈS.

Digitized by Google

DE L'APPLICATION

DE

L'ANALYSE MATHÉMATIQUE

A L'ÉCONOMIE POLITIQUE

I. *Recherches sur les Principes mathématiques de la Théorie des Richesses*, par M. COURNOT. Paris, Hachette. 1838. — II. *Principes de la Théorie des Richesses*, par le même auteur. Paris, Hachette. 1863.

« Tout ce que l'homme peut mesurer, calculer, systématiser, finit par devenir l'objet d'une mesure, d'un calcul, d'un système ; partout où des rapports fixes peuvent se substituer à des rapports indéterminés, la substitution s'accomplit en définitive. » Ainsi s'exprime M. Cournot au début de ses *Recherches sur la Théorie des richesses*, et c'est en vertu de ce principe qu'il a dû se croire autorisé à présenter, sous une forme mathématique, des idées qui n'avaient guère revêtu jusqu'à présent que la forme littéraire. Lorsque des faits nouveaux se révèlent, ou, ce qui revient au même, lorsque des faits anciennement connus commencent à être observés dans un esprit scientifique, une science nouvelle prend naissance. Obligée de se contenter, dans son premier âge, d'observations superficielles et d'aperçus généraux, elle reste livrée, pendant un temps plus ou moins long, aux disputes des métaphysiciens et aux amplifications des rhéteurs. Mais bientôt se fait sentir le besoin d'observations précises, de déductions rigoureuses, de résultats nettement définis ;

Digitized by Google

la science à ce moment sort du cadre de la littérature (amusante ou ennuyeuse, peu importe), pour prendre son rang dans la hiérarchie scientifique ; et si les phénomènes qu'elle étudie sont de nature à être soumis au calcul, si les lois qu'elle recherche sont susceptibles d'être réduites en formules, c'est à l'analyse mathématique qu'elle emprunte nécessairement ses méthodes de discussion et d'investigation. Telle est la marche qu'ont suivie, sans exception, toutes les sciences qui ont atteint aujourd'hui l'âge viril, et telle est sans doute la marche que suivra la science économique, la dernière venue dans l'ordre chronologique aussi bien que dans l'ordre logique, mais l'une des plus dignes à coup sûr de fixer l'attention des géomètres philosophes.

Il est vrai que l'analyse mathématique a déjà pénétré depuis longtemps et par plusieurs côtés dans le domaine de l'économie sociale. Qu'est-ce, par exemple, que la théorie des intérêts composés et des annuités, qui se trouve exposée dans tous les éléments d'algèbre? Qu'est-ce surtout que la théorie de la population et des assurances, dont se sont occupés tous les géomètres qui ont écrit sur le calcul des probabilités, sinon des chapitres détachés de la science économique, auxquels la précision des données a permis d'acquérir de bonne heure une forme définitive? On peut dire la même chose de la théorie arithmétique du change. Mais la construction isolée de ces deux ou trois théories partielles n'a point contribué à l'avancement de l'édifice principal : la physique sociale se trouve, sous ce rapport, à peu près dans le même état que la physique proprement dite. Ces théories partielles n'ont exercé aucune influence sur le développement général de la science, parce qu'elles portent sur des problèmes trop particuliers, envisagés d'ailleurs à un point de vue trop restreint, parce qu'elles laissent complétement à l'écart les phénomènes généraux de la production et de la transformation des valeurs. Si l'on veut établir enfin sur des bases mathématiques la science économique, ce sont les questions fondamentales, et non les problèmes accessoires, qu'il faut résolûment aborder avec les méthodes, et surtout avec l'esprit de l'analyse. C'est ce qu'a essayé de faire M. Cournot ; et, en réservant notre opinion sur quelques points secondaires, nous croyons qu'au fond il a réussi.

I

M. Cournot s'est fait une place à part, et une place très élevée parmi les penseurs de ce temps par deux ouvrages considéra-

Digitized by Google

bles [1], que nous ne saurions nous permettre d'apprécier en quelques mots; nous voulons nous borner ici à examiner les principes de la théorie des richesses, tels que l'auteur les a formulés, en insistant principalement sur le côté mathématique de cette théorie, et en distinguant avec soin les résultats que nous regardons comme définitifs de ceux qui nous paraissent contestables et sujets à révision. Toutefois, cette théorie n'est pas isolée dans la pensée de l'auteur; la science économique forme une partie intégrante du système général des sciences, et il n'est pas sans intérêt de rechercher par quelle voie un esprit si éminent a été conduit à appliquer, comme il le dit, « sa logique et son algèbre » à un sujet qui jusqu'ici paraissait rebelle à toute algèbre, sinon à toute logique. On sait que les géomètres philosophes se partagent en deux grandes écoles, qui renouvellent de nos jours, sous une forme plus savante, le primitif antagonisme de Pythagore et de Thalès : l'une, dont les tendances spiritualistes sont nettement accusées, reste fidèle aux traditions de Descartes et de Leibnitz, et conserve le goût des spéculations métaphysiques dans une époque où la métaphysique est peu en faveur; l'autre, qui reconnaît pour chefs d'Alembert, Condorcet, Laplace, et à qui l'on reproche, à tort ou à raison, des tendances matérialistes, repousse absolument toute conception *à priori*, toute recherche relative à la causalité des phénomènes, à la finalité des choses. De la seconde école procède Auguste Comte et toute la philosophie positive; M. Cournot, au contraire, est un disciple de Leibnitz, autant du moins que peut l'être aujourd'hui un philosophe qui a reçu la haute culture scientifique. Il ne croit pas précisément aux monades, mais il croit encore moins aux atômes; il se plaît à retrouver au fond de toute question l'éternelle antithèse de la matière et de la force, de la substance et de la cause, et il incline à anéantir la matière pour ne laisser subsister que la force. Il est très éloigné d'adopter l'hypothèse de l'harmonie préétablie; mais il cherche à creuser plutôt qu'à combler l'abîme qui sépare le monde inorganique de la nature organisée et vivante. Mais si un peu de savoir éloigne du scepticisme, beaucoup de savoir quelquefois y ramène. M. Cournot n'est point de ces esprits tranchants, qui, ne voulant voir qu'une seule face de chaque problème, hasardent sans scrupule les solutions les plus téméraires, et suppléent par l'audace de leurs affirmations à la timidité de leur exégèse. Abordant les questions les plus délicates avec une hardiesse pleine de mesure, et avec l'habitude toute mathématique d'envisager les

[1] *Essai sur les Fondements de nos connaissances et sur les Caractères de la critique philosophique. — Traité de l'Enchaînement des idées fondamentales dans les sciences et dans l'histoire.*

Digitized by Google

choses sous tous leurs aspects, il ne craint pas d'avouer que la solution se trouve le plus souvent « dans un ordre d'idées que la raison n'atteint pas. « Tandis qu'Auguste Comte proscrit d'une manière absolue toute spéculation qui n'est point susceptible d'être vérifiée par l'expérience ou démontrée par le calcul, M. Cournot se plaît à rechercher les causes premières et les causes finales des phénomènes, ne fût-ce que pour déclarer que ces causes premières et finales « échappent le plus souvent à toute discussion rationnelle. » Il fait ainsi profession d'incompétence dans la plupart des cas où Auguste Comte fait profession d'indifférence ; et il est curieux de constater que ces deux esprits également vastes et vigoureux, mais partis de pôles opposés, s'accordent dans leurs conclusions beaucoup mieux que l'un ou l'autre ne voudrait peut-être en convenir. C'est par les tendances qu'ils diffèrent, bien plus que par les résultats.

Il y a cependant une question qui se rapporte directement à notre sujet, où cet accord ne se soutient pas, et où M. Cournot nous paraît avoir pleinement raison. Il s'agit du principe célèbre de la subordination des sciences, qui constitue un des points fondamentaux de la philosophie positive, et, on peut le dire, de toute philosophie qui ne reste pas systématiquement étrangère au développement scientifique. Aux yeux des positivistes, la philosophie n'est pas autre chose que l'ensemble des connaissances humaines, disposées suivant un certain ordre qui permet d'en saisir les connexions et l'unité. Cet ordre méthodique est celui de la *généralité décroissante* et de la *complication croissante ;* de sorte qu'à la base du système on rencontre d'abord les faits les plus généraux et les plus simples, objet des mathématiques ; de là, on s'élève par degrés à des faits de plus en plus complexes et à des lois de plus en plus particulières, en abordant successivement l'astronomie, la physique, la chimie, la biologie, et enfin les sciences sociales, qu'Auguste Comte et ses disciples groupent sous le nom de *sociologie.* A mesure que les phénomènes se compliquent, ils offrent moins de prise au calcul, d'où résulte que le rôle des mathématiques, considérable en astronomie, s'amoindrit quand on passe à la physique, et s'annule tout à fait dans la biologie et dans la sociologie. Cet effacement progressif des mathématiques ne dépend pas de l'imperfection actuelle de nos connaissances, mais tient à la nature des choses ; et s'il était possible de se méprendre à cet égard sur la pensée d'Auguste Comte, les écrits de ses disciples les plus autorisés, M. Littré et M. Stuart Mill, suffiraient à dissiper toute illusion. Au point de vue de cette école, il n'y a donc pas lieu de chercher à appliquer l'analyse mathématique à l'étude des problèmes sociaux.

Mais ce point de vue est inexact, et M. Cournot nous paraît avoir

Digitized by Google

atteint une conception plus juste et plus profonde lorsque, au lieu d'ordonner nos idées fondamentales selon une série linéaire et progressive, il signale dans le passage des phénomènes chimiques aux phénomènes biologiques le point obscur qui divise le système de nos connaissances en deux séries divergentes et symétriques. De même, dit-il, que la vertu magnétique n'est pas uniformément répartie sur toute la longueur d'un barreau aimanté, mais au contraire accumulée vers les deux pôles, ainsi la clarté intuitive n'appartient pas au même degré à tous les termes dont se compose la nomenclature des sciences, et elle semble plutôt se concentrer sur les deux termes extrêmes. C'est dans la partie centrale ou moyenne que s'épaissit l'obscurité, que toutes les difficultés s'accumulent; mais à mesure qu'on s'éloigne du point nodal dans un sens ou dans l'autre, la lumière devient de plus en plus vive. Rien de plus clair, d'une part, que les idées de nombre, de figure et de force, sur lesquelles est fondée l'explication des phénomènes astronomiques ; et, d'autre part, rien de plus facile à saisir que les idées de probabilité, de compensation fortuite et de liberté morale, qui servent de base à la science de ces faits auxquels donne lieu l'agglomération des hommes en grandes masses. Tandis que nous sommes condamnés à n'avoir jamais qu'un sentiment obscur du principe de la vie et de ses opérations instinctives : aux deux extrémités du barreau, la raison, le calcul, le mécanisme, nous donnent à la fois la première clef de l'étude de la nature et l'explication des dernières phases des sociétés humaines.

Telle est la pensée dominante dont il faut chercher les développements et les preuves dans le *Traité de l'enchaînement des idées fondamentales*. Quoique l'auteur n'ait pas toujours été aussi explicite que nous l'aurions désiré, on peut conclure de ses principes que la physique sociale se rattache à la théorie mathématique des chances au même titre que la physique proprement dite se rattache à la géométrie et à la mécanique. Demandons-nous, en effet, à quelles conditions on peut, nous ne disons pas construire, mais seulement concevoir une physique sociale. Il faut qu'à tous égards puisse s'appliquer ce que les géomètres ont appelé la *loi des grands nombres*. Il faut embrasser un champ d'observation assez étendu pour que tous les effets des causes fortuites, toutes les irrégularités dues aux caprices de la liberté, se compensent, de manière qu'il ne reste plus dans les valeurs moyennes que l'empreinte des causes régulières et permanentes. Il faut, en un mot, que toute personnalité disparaisse dans le sein d'une vaste société, de manière que chaque individu puisse être considéré comme une sorte de molécule organique, dont les mouvements, à la vérité, sont volontaires et libres,

Digitized by Google

mais dont la sphère d'action est très restreinte, et dont la part d'influence s'amoindrit sans cesse à mesure que l'on embrasse un temps plus long et une plus large surface. Du concours de toutes les activités indépendantes, et de la compensation de toutes les causes accidentelles, résultent des phénomènes généraux, qui sont gouvernés par des lois aussi constantes que les phénomènes astronomiques ou physiques, et que par conséquent on peut se proposer de soumettre au calcul. Mais les méthodes de calcul sont disparates comme les objets auxquels elles s'appliquent. Les mouvements des corps célestes que l'astronome observe, les mouvements moléculaires que le physicien cherche à démêler, sont régis par les lois de la mécanique rationnelle, qui considère les effets produits par des causes ou des forces mathématiquement définies; au contraire, les phénomènes auxquels donne lieu le développement des sociétés humaines dépendent d'une autre mécanique, non pas supérieure, mais différente, qui a précisément pour objet la recherche des faits constants qui résultent de la compensation des causes fortuites, c'est-à-dire de cette branche des mathématiques qu'on appelle le *calcul des probabilités*. Si Pascal en créant, pour se distraire de ses souffrances, le calcul des probabilités, n'a eu en vue que la solution de quelques problèmes futiles de jeux et de paris, s'il n'a pas eu une pleine conscience de son œuvre, les successeurs immédiats de ce grand homme, Jean de Witt [1] et surtout Jacques Bernoulli [2], se sont rendu un compte plus exact de la portée de la nouvelle analyse, et ont aperçu nettement le rôle qu'elle est appelée à remplir dans la solution des problèmes économiques. Dès son origine, le calcul des probabilités s'est annoncé comme la partie rationnelle et mathématique des sciences sociales.

Toutefois, ce n'est pas à ce point de vue général que s'est placé M. Cournot pour introduire l'analyse mathématique dans l'économie politique. Promoteur d'une théorie nouvelle, il a commencé par le commencement. Il n'a pas abordé les questions difficiles qui exigeraient l'emploi des méthodes propres au calcul des probabilités, par exemple, celles qui se rapportent à la formation et à l'ac-

[1] Jean de Witt, grand-pensionnaire de Hollande, qui n'était pas seulement un homme d'Etat du plus haut caractère, mais encore un géomètre distingué, est l'auteur de la première table de mortalité (1671) et le fondateur de la théorie des rentes viagères.

[2] Jacques Bernoulli, l'aîné de cette illustre famille qui remplit de son nom l'histoire des mathématiques au commencement du XVIIIe siècle, entreprit, à l'instigation de Leibnitz, un grand ouvrage intitulé *Ars conjectandi*, que la mort ne lui permit pas d'achever. Les trois premières parties sont à peu près complètes; mais, de la quatrième, qui devait être la plus importante, il ne nous reste guère que des têtes de chapitres et des sommaires, qui suffisent néanmoins pour nous faire connaître l'étendue du plan qu'avait conçu l'auteur. On y lit en effet : *Pars quarta. Tradens usum et applicationem precedentis doctrinæ in civilibus, moralibus et œconomicis.*

Digitized by Google

cumulation des capitaux, à la répartition des revenus aux divers étages de la société, aux variations des fonds publics sous l'influence des causes commerciales et financières (les causes politiques étant en dehors de toute théorie). Il s'est borné à reprendre, avec une rigueur et une précision trop négligées jusqu'ici, les problèmes élémentaires qu'agitent depuis un siècle les diverses écoles économiques, et qui dépendent de cette branche de l'analyse qui a pour objet l'étude des fonctions arbitraires, assujetties seulement à satisfaire à des conditions déterminées. Ce sont les principes mêmes de la science dont M. Cournot a entrepris la révision. L'auteur avait exposé ses idées, il y a plus de vingt-cinq ans, dans une brochure de deux cents pages qui passa inaperçue, soit que, par sa forme sévère, elle s'adressât à un trop petit nombre de lecteurs, soit plutôt qu'elle ne parût pas en temps opportun : on n'avait pas encore reconnu, comme aujourd'hui, la stérilité dont sont nécessairement frappées toutes les doctrines qui manquent de précision ; la discussion purement littéraire n'était pas encore épuisée. Mais l'année dernière, M. Cournot a repris la question, en lui donnant, dans un ouvrage plus étendu et moins technique que le premier, les développements philosophiques qu'elle comporte : cette fois, l'attention publique n'a pas fait défaut, et plusieurs économistes distingués ont consacré des articles spéciaux à l'examen de la nouvelle doctrine. Malheureusement, ils s'accordent à conclure que l'introduction de l'analyse dans les discussions économiques est tout au moins superflue, quand elle n'est pas périlleuse. Nous ne saurions adopter cette conclusion. Il aurait mieux valu sans doute, pour la propagation des idées nouvelles, qu'elles fussent acceptées sur le champ par des écrivains suffisamment autorisés ; mais puisque les économistes paraissent disposés à méconnaître, pour le moment, l'importance et la fécondité des ressources que l'analyse met à leur disposition, qu'il soit permis à un mathématicien d'insister auprès d'eux, dans l'intérêt de la science qu'ils cultivent, pour les empêcher de porter un jugement précipité.

II

Pour entrer dans les idées de l'auteur, il faut avant tout attacher au mot *richesse* un sens nettement défini. Quelques économistes ont cru devoir établir une distinction formelle entre ce qu'ils appellent la *richesse d'usage*, par opposition à la *richesse évaluée*[1]. La richesse

[1] *Les Libres-Echangistes et les Protectionnistes concilités*, par M. Du Mesnil-Marigny. Paris, Guillaumin. 1860. — Nous citons cet auteur d'autant plus volontiers, qu'il est un

Digitized by Google

d'usage d'un pays, indépendante du prix des marchandises, consiste dans la somme des satisfactions que chaque habitant de ce pays peut en moyenne se procurer; elle se mesure par la quantité de grains, de viande, d'étoffes, etc., que chacun peut annuellement consommer. La richesse évaluée, au contraire, se mesure par la somme d'argent équivalente à l'ensemble des biens et marchandises que le pays possède. C'est de la richesse évaluée que dépend principalement la puissance extérieure d'un peuple; c'est de la richesse d'usage que dépendent le bien-être, l'aisance et souvent la moralité des individus; et ces deux sortes de richesses ne s'accroissent pas et ne diminuent pas toujours en même temps. Que cette classification soit légitime au point de vue de l'administrateur et de l'homme d'Etat, nous ne le contestons pas; mais, au point de vue de la théorie, il importe de séparer l'idée abstraite de *valeur d'échange*, idée fixe, susceptible, par conséquent, de se prêter à des combinaisons rigoureuses, d'avec les idées accessoires d'utilité, d'appropriation aux besoins et aux jouissances de l'homme, que chacun peut apprécier à sa manière, attendu qu'il n'y a pas de mesure fixe de l'utilité des choses. La théorie ne peut s'occuper que de la richesse *évaluée* ou *évaluable*, et, si l'on veut s'entendre, il convient d'identifier absolument le sens du mot *richesses* avec celui que présentent ces autres mots : *valeurs échangeables*. A la vérité, la richesse ainsi conçue n'a qu'une existence abstraite ; car, à la rigueur, de toutes les choses que nous apprécions, ou auxquelles nous attribuons une valeur d'échange, il n'y en a point que nous puissions à notre gré, et aussitôt qu'il nous plaît, échanger contre toute autre chose de même prix ou valeur. Dans l'acte de l'échange, comme dans la transmission du mouvement par les machines, il y a des frottements à vaincre, des pertes à subir, des limites que l'on est assujetti à ne pas dépasser. Mais, comme l'observe fort bien M. Cournot, les progrès des procédés commerciaux tendent à rapprocher de plus en plus l'état réel des choses de cet ordre de conceptions abstraites sur lequel seul on peut asseoir des raisonnements théoriques. En fait de négoce, tout devient de plus en plus susceptible d'évaluation et, par conséquent, de mesure; les démarches pour parvenir à l'échange se résolvent en frais de courtage, les délais en frais d'escompte, les chances de perte en frais d'assurance, et ainsi du reste. C'est ainsi que, dans la cons-

de ceux qui ont essayé d'appliquer les méthodes et les formules de l'algèbre à la discussion des problèmes économiques. Mais, tout en reconnaissant qu'on trouve dans son livre plusieurs vues ingénieuses et beaucoup de détails intéressants, nous sommes obligés d'avouer que la partie mathématique nous a paru absolument insignifiante. Parce qu'on aura représenté deux nombres par a et b, et leur somme par $a + b$, ce n'est pas à dire qu'on aura fait de l'algèbre : ce serait prendre la forme pour le fond.

Digitized by Google

truction d'une machine à vapeur, on se rapproche des conditions de la mécanique rationnelle, et l'on diminue les pertes de travail en évitant les chocs par l'emploi de la détente, et en atténuant le frottement par la précision des engrenages.

Ces remarques en amènent une autre qui n'est pas moins importante : c'est que la théorie n'est applicable qu'à un état social très avancé, à une époque de civilisation très perfectionnée, où l'influence des circonstances initiales (pour employer le langage des géomètres) est entièrement éteinte. Pour rendre compte de la propriété et de l'échange, la plupart des économistes se croient obligés de remonter au berceau de l'espèce humaine, de nous faire assister au groupement des individus en famille, des familles en tribus, des tribus en nations ; de nous expliquer comment le premier qui creusa un fossé ou qui bâtit une palissade put dire légitimement : ce champ est à moi. Tout cela appartient sans doute à l'histoire de la civilisation ; mais ce premier chapitre de l'histoire, d'ailleurs si difficile à écrire, rentre dans le domaine de l'ethnologie, et non dans celui de l'économie politique. On ne croit plus, de nos jours, à l'hypothèse absurde d'un contrat social, en vertu duquel les hommes auraient constitué, par mesure législative, la propriété, l'héritage ; mais, pour ne citer qu'un exemple célèbre, lorsque Ricardo veut établir sa théorie de la rente, il nous décrit les premières phases de la formation d'une colonie ; il nous montre les premiers émigrants se partageant les terres les plus fertiles et les mieux situées, puis les derniers venus réduits à cultiver les terres les plus ingrates et les plus éloignées du marché central, et il fait consister la rente des premiers dans la différence des prix de revient entre les produits similaires des terres des deux catégories. Tout cela peut être vrai, mais tout cela est de nulle valeur dans une théorie qui ne peut devenir applicable qu'à une époque où tous les agents naturels de la production sont depuis longtemps appropriés. Faut-il répéter, après Mirabeau, que nous ne sommes pas des sauvages arrivant nus sur les bords de l'Orénoque ? La science économique doit se borner à observer et à discuter les faits qui se passent sous nos yeux ; les questions d'origine appartiennent à un autre ordre de recherches. Mais, par une contradiction singulière, M. Cournot, après avoir posé ce principe, reprend pour son compte la théorie de Ricardo, et s'attache à la préciser, à en simplifier l'exposition, à en développer les conséquences. On lui a reproché sévèrement cette inadvertance[1] ; on l'a accusé de ne pas être « au courant de la science » et de « croire à la rente avec la foi du charbonnier. » La vérité est que, dans notre état social, la rente ne peut

[1] *Journal des Economistes*, août 1864.

Digitized by Google

résulter que d'un monopole. Quand l'Etat, par exemple, s'attribue le monopole de la vente du tabac, il se crée une véritable rente, qui n'est d'ailleurs qu'une des formes de l'impôt. Quand un inventeur découvre un nouveau procédé de fabrication, s'il prend un brevet, ou, mieux encore, s'il garde son secret, il se crée une rente, que l'on peut d'ailleurs considérer comme la juste récompense de son travail ou de son génie. Mais, le propriétaire d'un champ n'est pas un rentier, dans la véritable acception du mot; car, à moins d'être premier occupant (ce qui rentre dans les circonstances initiales dont la théorie n'a pas à tenir compte), il a acquis ce champ, par lui ou par ses auteurs, en raison du revenu qu'il peut produire. S'il loue son champ à un fermier, le fermage qu'il touche ne représente que l'intérêt de son capital; s'il l'exploite lui-même, son revenu se compose 1° de cet intérêt; 2° de son bénéfice comme entrepreneur d'industrie. Cette doctrine s'accorde au fond avec les idées de M. Cournot. Que l'auteur se soit montré un instant infidèle à ses propres principes, cela est vrai. Qu'il soit puni de sa méprise par la raillerie, c'est dans l'ordre. Mais cette méprise est heureusement sans influence sur la théorie; il suffit de remplacer, dans quelques paragraphes, le mot *rente* par le mot *profit*, et les formules ne donneront lieu à aucune équivoque.

Cette petite querelle étant écartée, observons avec l'auteur que si tous les économistes, depuis Adam Smith, se sont accordés à proclamer comme une sorte d'axiome, ou plutôt comme un résultat d'expérience, que le prix d'une denrée varie en raison directe de la quantité demandée et en raison inverse de la quantité offerte, tous se sont pareillement accordés à ne faire aucun usage de ce prétendu principe. C'est qu'en effet cette fameuse formule est un véritable nonsens. Nous savons bien que l'on ne prend pas ici les expressions de *raison directe* et de *raison inverse* dans le sens précis que l'arithmétique a consacré (et puisqu'on ne prend pas ces expressions dans un sens précis, on a déjà tort de les employer[1]); mais que signifient au juste les mots d'*offre* et de *demande?* La demande consiste-t-elle dans ce désir d'acheter à bas prix qui conduit dans les encans tant de gens qui n'achètent pas? L'offre consiste-t-elle au contraire dans ce vague désir de vendre à haut prix, qui amène sur les marchés tant de denrées qui ne trouvent pas d'acheteurs? Il est impossible de comprendre sous quel rapport la théorie ou la pratique auraient à tenir compte d'une demande qui n'est pas suivie d'achat, d'une offre qui n'est pas suivie de débit; et si la demande et le débit sont synonymes, il résulte de la formule cette conséquence absurde

[1] Une remarque analogue s'appliquerait à la célèbre proposition de Malthus, qui veut que la production croisse en progression arithmétique, tandis que la population tend à croître en progression géométrique.

Digitized by Google

qu'une marchàndise est d'autant plus achetée ou débitée qu'elle est plus chère. Il faut reconnaître qu'en écartant des cas très exceptionnels et très peu importants, dont une théorie générale n'a pas à s'occuper, la demande ou le débit d'une marchandise se règle sur le prix, et non le prix sur la demande. En d'autres termes, et pour employer le langage des géomètres, qu'il serait impossible d'éviter ici, à moins de s'embarrasser dans des périphrases inextricables, le prix est la variable indépendante indiquée par la nature du problème, de même que le temps est la variable essentiellement indépendante qui entre dans toutes les équations de la mécanique rationnelle. La demande ou le débit est une *fonction* du prix ; c'est ce que les géomètres expriment d'une manière concise en écrivant $D = F(p)$.

Dans cette équation, p est le prix de l'unité de la denrée que l'on considère ; D est le nombre d'unités de cette denrée qui sont débitées dans l'unité de temps, ou, si l'on veut, dans l'intervalle d'une année, car l'année est l'unité naturelle du temps dans les questions économiques ; F représente une fonction essentiellement empirique, dont la forme varie d'une denrée à l'autre, mais qu'il est permis, dans une première approximation, de regarder comme constante pour la même espèce de denrée, pendant le temps qu'embrassent les observations. Connaître la forme de cette fonction, ce serait connaître, pour la denrée que l'on considère, la *loi du débit*. Il est bien clair qu'on ne doit pas s'attendre à ce que cette loi puisse être exprimée par une formule algébrique, pas plus que la loi de la mortalité et que toutes celles dont la détermination est l'objet de la statistique; ce serait à l'observation à fournir les moyens de dresser entre des limites convenables la table des valeurs correspondantes de p et de D. Mais lors même que l'on ne parviendrait pas à construire cette table (ou la courbe qui la représente), il ne serait pas moins à propos d'introduire, au moyen d'un signe indéterminé, la loi inconnue de la demande dans les combinaisons analytiques : car l'un des usages les plus importants de l'analyse consiste précisément à assigner des relations déterminées entre des quantités dont les valeurs numériques, et même les formes algébriques, sont absolument inassignables. C'est ainsi que, sans connaître la fonction qui exprime la loi de la mortalité, sans connaître davantage celle qui exprime la répartition de la population suivant les âges, les géomètres ont établi entre ces deux fonctions une relation fort simple ; de telle sorte que, dès que les observations statistiques auront permis de construire une table de mortalité suffisamment exacte, on pourra, sans recourir à des observations nouvelles, déduire de cette table celle qui représente la proportion des divers âges au sein d'une po-

Digitized by Google

pulation stationnaire, ou même au sein d'une population progressive, pour laquelle on connaît l'excès annuel des naissances sur les décès. Or, on ne saurait douter que, dans l'économie sociale, il n'y ait une foule de quantités ainsi liées les unes aux autres par des rapports assignables, d'après lesquels on pourrait choisir la quantité la plus facile à déterminer empiriquement, pour en déduire ensuite théoriquement toutes les autres. Voyons si ce ne serait pas précisément le cas, dans la question qui nous occupe. En faveur de l'importance et de la nouveauté du sujet, nous espérons que le lecteur voudra bien nous permettre l'emploi de deux ou trois symboles analytiques, sans lesquels il nous serait impossible de rendre notre pensée. Nous userons de la permission, nous n'en abuserons pas.

Nous admettrons que la fonction F (p) est continue, ce qui suppose que la denrée dont il s'agit est une denrée de grande consommation, et que son marché est très vaste : il n'y aurait pas lieu de construire une théorie pour des denrées exceptionnelles et pour des marchés très étroits. Nous en conclurons immédiatement que les variations de la demande sont sensiblement proportionnelles aux variations du prix, tant que celles-ci restent de très petites fractions du prix originaire. Ces variations sont d'ailleurs de signes contraires, c'est-à-dire qu'à une augmentation de prix correspond une diminution de la demande ; en d'autres termes, la dérivée F' (p) est essentiellement négative. Mais si la fonction F (p) est continue, la fonction p F (p), qui exprime la valeur totale du débit annuel, l'est aussi. Cette nouvelle fonction deviendrait nulle si p était nul, puisque la consommation d'une denrée reste toujours finie, même dans l'hypothèse d'une absolue gratuité ; elle deviendrait encore nulle si p était infini, car on peut toujours assigner par la pensée au nombre p une valeur assez grande pour que la denrée cesse d'être demandée et produite à ce prix. Entre ces deux limites extrêmes, il y a donc une valeur de p qui rend maximum le débit annuel, et qui est donnée par l'équation $F(p) + p.\,F'(p) = o$.

En admettant qu'il soit impossible de construire empiriquement, pour chaque denrée, la table de la fonction F (p), il s'en faut bien que les mêmes obstacles s'opposent à la détermination approximative de la valeur de p, qui satisfait à l'équation précédente ; et lors même que cette détermination serait encore impossible, il serait néanmoins facile de savoir (par la comparaison des variations de la demande aux variations du prix) si le prix courant, à une époque donnée, tombe en deçà ou au delà de cette valeur. Or, M. Cournot a montré qu'un grand nombre de problèmes économiques, et des plus importants, comportent des solutions différentes, selon que les

Digitized by Google

prix courants des denrées que l'on considère sont inférieurs ou supérieurs à la valeur qui produit le maximum du débit annuel. La construction d'une table où l'on trouverait, pour les denrées d'une haute importance économique, les prix correspondants au débit maximum, ou, à défaut de cette table, la distribution des principales denrées en deux catégories, selon que leurs prix courants sont inférieurs ou supérieurs à cette limite, serait le travail statistique le plus propre à préparer la solution pratique et rigoureuse des problèmes relatifs à la théorie des richesses.

Nous insisterons sur ce premier résultat, parce qu'il nous paraît propre à faire bien comprendre aux personnes peu versées dans les mathématiques le rôle que l'analyse est appelée à remplir dans une foule de problèmes qui ne comportent pas de solution *à priori*. Ces personnes attachent d'ordinaire peu de prix à la précision des idées, à la rigueur des démonstrations. On peut même dire qu'en général elles ne se rendent pas exactement compte de ce qu'il faut entendre par la précision et la rigueur scientifiques ; et si nous voulions trouver, non pas dans les écrits des philosophes, qui sont coutumiers du fait, mais dans ceux des économistes les plus justement célèbres, des exemples de discussions soi-disant complètes, de démonstrations prétendues rigoureuses, qui cependant ne supportent pas l'examen, on sent assez que nous n'aurions que l'embarras du choix. Abstenons-nous donc de nous prévaloir d'avantages qui ne sont pas également appréciés par tout le monde, et bornons-nous à mettre en lumière l'importance du premier résultat que nous venons d'obtenir. Pour faire mieux saisir notre pensée, nous emprunterons le secours d'une science qui se trouve en ce moment à l'ordre du jour, c'est-à-dire de la météorologie. Les phénomènes météorologiques étant complétement soustraits à l'action de l'homme (car les influences locales des défrichements et des reboisements sont évidemment négligeables, au moins dans une première approximation), il est certain que *le temps* qu'il fera en un lieu donné, à un instant donné, par exemple, à Paris, le 1er janvier 1965, à midi, est dès à présent aussi bien déterminé que le sont pour la même époque les positions de Jupiter et de Saturne. On conçoit donc *à priori* la possibilité d'insérer dans la *Connaissance des Temps* des prédictions météorologiques à longue échéance, de même qu'on y insère depuis deux siècles des prédictions astronomiques ; et comme il y a toujours des esprits aventureux que la lenteur du progrès impatiente, et qui veulent à tout risque devancer leur époque, il s'est trouvé des astronomes amateurs qui se sont chargés de remplir les lacunes de nos éphémérides. Sous l'influence d'un préjugé très répandu, qui n'est peut-être qu'un reste de l'astrologie judiciaire, ils ont cru trouver une

Digitized by Google

relation entre les variations météorologiques et les phases de la lune ou les trajectoires des étoiles filantes. Ils réussissent généralement quand ils ont la sagesse de se borner à annoncer de la pluie en pluviôse, du vent en ventôse, de la chaleur en thermidor; mais, en dehors de ces prophéties banales, ils ne sont parvenus à prouver qu'une chose, c'est qu'ils n'ont point suffisamment étudié la question, et l'on ne discute même pas, entre gens compétents, de prétendues théories, dont le ridicule a déjà commencé à faire justice. Dans l'état actuel de la science, les prédictions à longue échéance sont absolument impossibles, et les observateurs sérieux ne se font aucune illusion à cet égard. Tout en réservant les droits de l'avenir, ils se bornent à enregistrer les faits, à discuter les nouvelles que le télégraphe leur transmet de divers points de l'Europe, et à en tirer des inductions prochaines, qu'ils ne donnent d'ailleurs que comme des probabilités. Nous ne contestons en aucune façon l'utilité pratique immédiate ni l'utilité théorique, plus ou moins éloignée, d'un semblable travail; mais le problème météorologique reste à peu près entier, et l'on doit se demander à quoi tient notre impuissance à le résoudre. Cette impuissance tient peut-être en partie à ce que le réseau des observations n'est pas assez étendu ni assez continu ; mais elle tient surtout, quelque étrange que cela paraisse, à l'imperfection actuelle de l'analyse mathématique. C'est l'analyse qui pourrait seule, en déterminant les lois générales des mouvements de l'atmosphère, enseigner aux observateurs dans quel sens ils doivent diriger leurs efforts. Dans l'état actuel, les observateurs ne savent réellement pas ce qu'il convient d'observer; ils notent des faits presque au hasard, accumulant dans leurs registres des masses de chiffres dont ils ne peuvent tirer aujourd'hui, et dont peut-être ils ne tireront jamais qu'un parti médiocre. C'est ainsi que les statisticiens entassent chaque année dans les cartons des ministères et sur les bureaux des Chambres de volumineux documents, compilations indigestes qui contiennent peut-être les matériaux avec lesquels on construira plus tard la science économique, mais qui ne peuvent aujourd'hui servir de base à aucune discussion rationnelle. Une analyse perfectionnée pourra seule indiquer aux statisticiens, comme aux météorologistes, les faits sur lesquels ils doivent porter leur attention; et en attendant que l'analyse soit en état de fournir ces indications, il faut savoir se contenter de vagues aperçus et d'inductions toujours contestables.

Après avoir posé les bases de sa méthode, M. Cournot étudie successivement, en procédant du simple au composé, l'influence du monopole sur les denrées qui sont libres de frais de production, et sur celles qui sont sujettes à des frais de production ou à des impôts;

Digitized by Google

puis l'influence de la concurrence, d'abord limitée, ensuite indéfinie; il examine la manière dont se fixent les prix et dont se répartissent les bénéfices, lorsque plusieurs producteurs concourent à la création d'une même denrée ; il détermine enfin les effets de la communication des marchés sur le revenu social, nominal ou réel. Il parvient ainsi à de véritables théorèmes, qui mériteraient de fixer l'attention des géomètres, indépendamment de toute application économique. Mais on conçoit que nous ne pouvons pas ici pousser plus loin l'analyse d'un pareil ouvrage. Nous nous bornerons à signaler un point important, où nous croyons que l'auteur s'est trompé, pour avoir adopté trop exclusivement des idées fort répandues en Angleterre. Il s'agit de l'influence des frais de production sur les bénéfices des producteurs, dans le cas de la concurrence indéfinie.

Préoccupé de la théorie de Ricardo, M. Cournot admet que l'exploitation des terres arables, des mines, des carrières, de la richesse foncière en un mot, peut donner une rente, malgré la grande division des propriétés, qui établit entre les producteurs une concurrence que l'on peut regarder comme illimitée ; tandis que l'industrie proprement dite ne saurait jamais donner une rente, si ce n'est dans le cas où les effets d'un monopole individuel ou collectif ne sont pas entièrement éteints. Nous croyons que cette prétendue différence entre l'industrie agricole et l'industrie manufacturière n'existe pas, attendu que, si l'on écarte, comme on doit le faire, les circonstances initiales dont la théorie n'a pas à s'occuper, on n'achète un fonds productif quelconque qu'en raison du revenu qu'il peut rendre. Quoi qu'il en soit, voici comment M. Cournot essaye de rendre compte de cette différence réelle ou imaginaire. Il représente par φ (D) les frais de production de la quantité D de la denrée que l'on considère, et il observe avec raison que la valeur absolue des frais de production ne pouvant pas décroître lorsque la quantité produite augmente, la dérivée φ' (D) est essentiellement positive. Mais cette dérivée, dit-il, peut être croissante ou décroissante lorsque D croît ; elle est croissante dans le cas d'une entreprise agricole, et décroissante dans le cas d'une entreprise manufacturière, c'est-à-dire que les frais de production, dans le premier cas, croissent plus rapidement que la quantité produite, et moins rapidement dans le second cas. En fait, l'expérience prouve qu'un propriétaire foncier qui améliore judicieusement sa terre voit sa production croître plus rapidement que ses frais, tout aussi bien que le manufacturier qui améliore son outillage. Au point de vue mathématique, l'erreur consiste, selon nous, à regarder la fonction φ (D) et sa dérivée comme continues, tandis que ces fonctions sont essentiellement discontinues. En effet, dans l'hypothèse d'une concurrence illimitée,

Digitized by Google

chaque producteur, ne pouvant pas influer sur l'état du marché, porte sa production jusqu'au point où l'accroissement des frais tend à dépasser l'accroissement du produit, *avec l'outillage et les procédés dont il dispose;* jusqu'à ce point, la dérivée φ' (D) est croissante dans tous les cas. Arrivé à ce point, si le producteur ne fait pas ses frais, ou si ses bénéfices ne lui paraissent pas suffisants, il faut qu'il s'arrête ou qu'il perfectionne ses procédés d'exploitation ; mais lorsque l'outillage ou les procédés se modifient, la fonction φ (D) change brusquement de forme. C'est ce que M. Cournot a négligé de remarquer, et c'est ce qui rend fautives quelques-unes de ses formules. Nous avons cru devoir relever et corriger cette erreur, parce qu'elle est assez grave pour compromettre aux yeux de quelques personnes une théorie qui se recommande d'ailleurs par tant de points à l'attention des géomètres et des économistes.

III

Il y a une autre question sur laquelle M. Cournot ne peut pas espérer, pour le moment, de se trouver d'accord avec l'école dominante, mais sur laquelle toutefois il est à croire qu'on finira par s'entendre ; nous voulons parler de l'effet de l'abaissement des barrières sur le revenu social. Fidèle à sa méthode de procéder du simple au composé, l'auteur considère d'abord deux marchés A et B, entre lesquels il existe une barrière qui prohibe la circulation d'une seule denrée M. Si cette barrière n'existait pas, la denrée M pourrait être avantageusement exportée de A en B ; la barrière tombe, l'exportation se produit, quelle sera l'augmentation ou la diminution du revenu social en A et en B? L'auteur démontre que le revenu *réel* augmente en A et diminue en B; en observant toutefois que la diminution du revenu B peut être nulle, lorsqu'il s'agit d'une denrée qui ne peut pas être produite en B, avant comme après la suppression de la barrière. Il touche ainsi (en apparence plutôt qu'en réalité) à l'arche sainte du libre échange, et le *Journal des Economistes* lui reproche vivement sa témérité. On lui fait observer que les produits ne se payent qu'avec des produits, et l'on prétend qu'après l'abaissement de la barrière les deux marchés doivent se trouver dans des conditions symétriques. Mais puisque les données du problème tel qu'il est posé ne sont pas symétriques, pourquoi les résultats le seraient-ils? Après avoir lu attentivement la démonstration et la critique, nous sommes forcé d'avouer que la démonstration nous a paru irréprochable et que la critique ne nous a pas

Digitized by Google

convaincu ; nous n'en concluons pas toutefois que la doctrine du libre échange est fausse ou chimérique. On rétablirait la symétrie entre les deux marchés A et B en supposant que la barrière primitivement interposée entre ces deux marchés empêchait la circulation d'une seconde denrée N susceptible d'être exportée de B en A, et en admettant de plus que c'est précisément avec cette denrée N que le marché B, tout compte fait, après la suppression de la barrière, paye la denrée M. Or, c'est à peu près ainsi que les choses se passent lorsque deux gouvernements concluent un traité de commerce. La nation B abaisse ou supprime des droits de douane sur divers produits M, M', M'', provenant de A, à condition que la nation A abaissera ou supprimera de son côté les droits établis sur d'autres produits N, N', N'', provenant de B. Dans une pareille transaction, les deux parties trouvent leur bénéfice, quoique ordinairement dans des proportions inégales. Mais faut-il se priver soi-même d'un bénéfice, parce qu'on risquerait de procurer au voisin, par la même occasion, un bénéfice plus grand? Ce serait une singulière façon d'entendre les affaires.

Au reste, ce n'est là que le petit côté de la question. La théorie ne doit pas être confondue avec les systèmes, bien que, dans l'enfance des sciences, l'esprit de système se charge nécessairement d'ébaucher les théories ; et, comme le dit fort bien M. Cournot, si les systèmes ont leurs fanatiques, la science qui succède aux systèmes n'en a jamais. Si la doctrine du libre échange était en opposition avec la théorie (ce que nous ne croyons pas d'ailleurs) ce serait un malheur, non pour la théorie, mais pour la doctrine. Mais une discussion complète et rationnelle du libre échange serait évidemment prématurée. Il est plus à propos d'examiner, avec M. Cournot, jusqu'à quel point sont fondées les prétentions de l'économie politique à influer directement sur les affaires d'Etat et à donner aux gouvernements des conseils que ceux-ci, à la vérité, veulent bien lui demander quelquefois. Sans remonter au temps de Turgot, lorsque Robert Peel, en 1846, fit prévaloir dans le parlement anglais la réforme des *corn-laws*, qu'il avait si longtemps combattue à la tête du parti tory, il répondit à ses anciens amis devenus ses adversaires : « De plus mûres réflexions et une nouvelle lecture d'Adam Smith m'ont convaincu de ma première erreur. » Jamais l'économie politique ne reçut un plus éclatant hommage ; cependant, il est bien difficile de croire que des questions d'une telle importance pratique se résolvent *par raison démonstrative*, et, sans faire injure à la mémoire du grand ministre, il est permis de penser que les vrais motifs qui dirigeaient sa conduite étaient tirés de l'ordre politique plutôt que de l'ordre purement scientifique. Robert Peel n'avait-il

Digitized by Google

pas encore lu ou relu Adam Smith lorsque, deux ans auparavant, il faisait rendre le bill qui arrête à la somme fixe de 214 millions de livres l'excédant des billets de la banque d'Angleterre sur son encaisse métallique? Depuis cette époque, l'économie politique a obtenu le périlleux honneur de siéger dans les conseils de tous les gouvernements de l'Europe; elle paraît appelée à jouer dans notre siècle le rôle qui échut dans le siècle dernier à la philosophie humanitaire. Que les études philosophiques et économiques exercent à la longue une influence légitime et salutaire, en modifiant la manière de concevoir l'administration de la chose publique et en rendant impossible le retour de certains abus trop flagrants, de certaines injustices trop criantes, nous l'accordons volontiers; ce que nous redoutons, c'est la confusion de la pratique et de la théorie, c'est l'envahissement de la science par la politique. Sans doute, l'économie politique n'a pas à craindre d'être compromise aux yeux de la postérité par des disciples tels que Frédéric, Joseph ou Catherine; nous croyons néanmoins que la science n'a rien à gagner à quitter le domaine paisible de la pure spéculation pour servir de texte ou de prétexte à des polémiques passionnées, en se mêlant de ce qui ne la regarde pas. Pour que les prétentions gouvernementales de l'économie politique fussent justifiées, il faudrait deux choses, à savoir : que le point de vue de l'homme d'Etat fût nécessairement le même que celui de l'économiste et que la science pût nous offrir, sinon un *optimum* vers lequel nous devons tendre sans jamais espérer de l'atteindre, du moins un *criterium* certain pour distinguer en toute circonstance le bien du mal et le mieux du bien, le progrès réel du progrès chimérique. Or, cette double condition est fort loin d'être remplie.

En premier lieu, l'homme d'Etat, obligé de tenir compte d'une foule de circonstances, de traditions et même de préjugés que la science néglige ou dédaigne, ne peut pas envisager les choses au même point de vue que l'économiste; la politique est un art qui vit de transactions, de compromis et quelquefois de sous-entendus; la science vit d'absolu. Mais entre la politique et la science économique il y a encore une incompatibilité plus radicale. Aux yeux de l'homme d'Etat, chaque nation constitue une individualité puissante, qui naît, se développe et meurt, comme tout être vivant, et qui, dans le cours de son existence, est continuellement appelée à lutter et à contracter avec d'autres individualités du même ordre; l'homme d'Etat doit donc se préoccuper avant tout des conditions de vitalité et de grandeur de la nation qu'il gouverne. La science économique au contraire, lors même qu'elle refuse d'en convenir, est essentiellement cosmopolite, et c'est précisément de cet esprit de cosmopolitisme qu'est née la doctrine du libre échange. Elle ne connaît point

Digitized by Google

de frontières; elle comprend à peine cet être de raison que l'on nomme l'Etat. Une autorité publique ayant pour unique mission de maintenir l'ordre entre les citoyens, voilà son programme de gouvernement; des gendarmes pour faire respecter les propriétés et les personnes, des juges pour envoyer au bagne ou ailleurs les voleurs et les assassins, voilà les seuls agents dont ce gouvernement ait besoin, les seuls fonctionnaires dont les appointements ne doivent pas être rangés dans la catégorie des dépenses improductives. Dans l'ordre purement spéculatif, on peut s'amuser à soutenir, si l'on veut, qu'un gouvernement ainsi réduit à sa plus simple expression vaudrait bien nos machines compliquées; on peut même prétendre, en regardant les choses de très haut et en négligeant des détails importuns, que les peuples civilisés se rapprochent sensiblement, à chaque étape séculaire, de cet idéal économique. Mais quand on descend des hauteurs de la spéculation dans l'ordre des faits réels, il faut bien reconnaître que nous sommes encore fort éloignés d'un état social qu'un physicien-géomètre appellerait l'état final, ou plutôt l'état pénultième de l'humanité.

En attendant un avenir si lointain et peut-être si peu désirable, l'économie politique peut-elle au moins nous offrir un critérium qui nous permette d'apprécier en connaissance de cause les faits dont nous sommes témoins, de prononcer que tel événement est favorable ou défavorable, que telle mesure législative est utile ou nuisible? Pour répondre à cette question, il suffit d'observer que la fin des choses nous échappe aussi bien que leur origine, et que, dans l'ignorance où nous sommes des conditions de l'optimum économique, il arrive dans un grand nombre de cas que nous ne pouvons pas dire au juste en quoi consiste ce que l'on appelle le progrès. Assurément on ne conteste pas que tout ce qui augmente à la fois la population d'un pays et le bien-être de ses habitants, toute invention qui accroît la production en diminuant le travail, ne soit un bien, dans quelque sens qu'on veuille prendre ce mot : le doute commence lorsqu'un avantage ne peut être obtenu qu'au prix d'un sacrifice. Vaut-il mieux acheter au prix d'un plus rude labeur un accroissement de population, ou payer par un déchet de population plus d'aisance, de loisir, d'élégance, et souvent même de moralité dans la vie commune? Le procès toujours pendant entre la grande et la petite culture rentre dans ce problème. Celle-ci donne plus de produits, nourrit un plus grand nombre d'hommes, mais au prix d'une plus grande dépense de travail ; l'autre donne un plus grand produit net pour un moindre produit brut : lequel vaut le mieux ? Un ministre comme Sully, qui se préoccupe avant tout de la puissance de l'Etat, opterait sans doute pour la combinaison qui donne au souverain

Digitized by Google

plus de soldats robustes et plus d'argent pour les payer ; la solution opposée plairait peut-être mieux au moraliste : mais au sens scientifique la question ne pourrait même pas être nettement posée. On s'accorde généralement à reconnaître qu'une trop grande inégalité de fortune entre les citoyens d'un même pays est un mal ; on convient aussi d'autre part qu'un nivellement absolu serait incompatible avec le jeu des fonctions sociales. En admettant donc qu'il y ait encore aujourd'hui de trop grandes inégalités, et que tout ce qui les atténue soit un bien, il faut admettre aussi qu'un moment viendra où un plus grand progrès du nivellement sera nuisible ; mais quand s'opérera ce *changement de signe?* Personne ne pourrait le dire, personne ne pourrait déterminer cette échelle de distribution de la richesse qui satisfait le mieux au vœu de l'égalité démocratique, sans tarir les sources mêmes de la production. Rien ne serait plus facile que de multiplier ainsi les questions sur lesquelles la logique, le calcul n'ont aucune prise, et qu'il faudrait cependant savoir résoudre pour avoir le droit de formuler une opinion scientifique sur les phénomènes les plus importants qui se passent sous nos yeux.

Il est vrai que les questions de cet ordre échappent à l'action des politiques aussi bien qu'aux déductions des économistes. Si la science est impuissante à les résoudre, il n'est au pouvoir d'aucun gouvernement de faire échouer les solutions que la nature a préparées. Mais il se présente chaque jour une foule de problèmes relativement secondaires, sur lesquels la pratique gouvernementale est bien obligée de prendre parti : la science est-elle en mesure de formuler un principe certain qui puisse guider le législateur au milieu du conflit des intérêts contradictoires? En matière d'application gouvernementale, l'économie politique a dit depuis longtemps son premier et son dernier mot, lorsqu'elle a proclamé cet adage fameux : *Laissez faire, laissez passer.* Qu'il s'agisse des douanes et des octrois, des courtiers et des agents de change, de l'émission des billets au porteur, de la vente des denrées alimentaires, du commerce de l'argent, des relations entre les ouvriers et les patrons, le principe du laissez faire répond à tout, et donne en tout et partout la solution définitive. Aux yeux des économistes, tout compromis entre la liberté et la réglementation est une solution qui peut s'imposer aux gouvernements à titre de nécessité temporaire, mais qui conserve un caractère essentiellement provisoire. Cependant on ne saurait prétendre que ce principe appliqué à toutes les questions doive nécessairement produire le maximum d'effet utile, tant dans l'intérêt général que dans l'intérêt privé, ou que la liberté porte toujours avec elle son correctif. Il serait facile au contraire de citer des exemples où ce correctif n'existe pas, et où l'intérêt privé est en opposition

Digitized by Google

manifeste avec l'intérêt général. Il n'y a que les marchands d'opium qui trouvent bon que les Chinois aient la liberté de s'empoisonner avec ce funeste narcotique, et tout le monde sait qu'un défrichement à peu près général serait la conséquence prochaine de l'abolition des lois restrictives qui régissent les eaux et forêts.

Malgré quelques réserves qui nous paraissent légitimes, nous croyons pour notre part que le principe du laissez faire doit prévaloir en définitive, non pas à titre de vérité scientifique, mais d'abord à titre de réaction contre l'abus du principe contraire, et ensuite parce qu'à défaut d'un critérium rigoureusement démontré il convient de laisser agir la nature : c'est ce que fait un médecin prudent en présence d'une maladie dont la thérapeutique ne fournit pas le traitement rationnel. Nous croyons d'autant plus volontiers au triomphe de la liberté économique, que la liberté en toutes choses, quels que soient ses avantages et ses inconvénients, a par elle-même des attraits bien faits pour séduire les âmes fières et les esprits généreux. Nous y croyons surtout parce que, si la maxime du laissez faire est dans l'intérêt des gouvernés, à qui elle remet le soin de leur propre fortune, elle est bien plus encore dans l'intérêt des gouvernants, qu'elle décharge d'une rude besogne et de pénibles soucis : l'autorité, comme on l'a dit, est responsable de tout; la liberté n'est responsable de rien. Mais puisque tous les conseils que l'économie politique peut donner aux gouvernements se réduisent en dernière analyse à un seul, puisque ce conseil a été formulé depuis un demi-siècle avec une autorité, un savoir, une éloquence, qu'on ne dépassera jamais, puisque les gouvernements sont parfaitement disposés à le suivre dans les limites où ils le jugent compatible avec leur mission propre, puisqu'enfin, sur ce point capital, la cause est plaidée, entendue et gagnée, il serait temps que la science s'occupât un peu moins de la pratique gouvernementale et un peu plus de la pure théorie. Observer et discuter les faits, chercher à en déterminer les lois, et laisser aux mécaniciens, aux ingénieurs, aux praticiens en un mot, quel que soit le nom qu'on leur donne, le soin d'en tirer, à leurs risques et périls, des applications utiles, telles sont les limites que la physique proprement dite s'est depuis longtemps imposées, telles sont aussi les limites dans lesquelles la physique sociale devrait se renfermer.

Un des titres du ministre actuel de l'instruction publique à la reconnaissance du pays sera certainement l'introduction de l'économie politique dans les cadres réguliers de l'enseignement universitaire. Quelques personnes, regardant l'économie politique comme une émanation de la philosophie, et se souvenant d'ailleurs qu'Adam Smith a été philosophe avant d'être économiste, auraient voulu que

Digitized by Google

les chaires nouvelles fussent annexées aux facultés des lettres : c'eût été faire remonter la science vers son origine, et la condamner à vivre indéfiniment sur trois ou quatre vérités devenues banales; c'eût été justifier ce mot trop célèbre et trop répété, que l'économie politique n'est qu'une littérature ennuyeuse. Pour nous, en prévision d'un avenir moins éloigné peut-être qu'on ne le suppose, nous aurions souhaité qu'il fût possible de confier aux facultés des sciences le soin d'organiser et de développer le nouvel enseignement; mais nous reconnaissons volontiers qu'une telle solution eût été prématurée. En remettant cet enseignement aux facultés de droit, le ministre a pris un moyen terme que nous ne saurions qu'approuver. Cependant, l'idée économique n'est pas moins distincte au fond de l'idée juridique que de l'idée politique; on lira avec intérêt, dans le *Traité de l'enchaînement des idées fondamentales*, les beaux chapitres que M. Cournot consacre à développer ces curieux contrastes. Si l'avenir, comme nous le croyons, se charge de mettre en lumière des oppositions encore peu apparentes, si la physique sociale parvient, comme nous l'espérons, à se constituer définitivement sur des bases mathématiques, il pourra devenir nécessaire de considérer un cours d'économie politique, non plus comme un appendice des cours de droit politique ou civil, mais comme le complément naturel d'un cours de calcul des probabilités. Malheureusement, le calcul des probabilités n'est guère plus en faveur aujourd'hui que ne l'était, il y a peu de temps, la philosophie elle-même; les éléments de ce calcul, qui devraient, à notre avis, être compris dans le programme du baccalauréat, ne sont pas même exigés des candidats à l'école polytechnique, ne figurent même pas dans le programme de la licence. La théorie des probabilités, élémentaire ou transcendante, n'est exigée dans aucun examen; ce qui revient à dire, pour qui connaît le fond des choses, qu'elle n'est point enseignée en France. Cette science toute française n'est représentée dans nos facultés par aucune chaire spéciale, et c'est assurément une des lacunes les plus regrettables de notre enseignement supérieur. Mais, après avoir tant insisté dans cet article pour engager les économistes à s'abstenir de donner des conseils aux gouvernements, lors même qu'ils en sont priés, nous ne voulons pas nous exposer au ridicule de nous démentir à deux pages d'intervalle, en proposant des avis qu'on ne nous demande pas à ceux qui sont chargés de la tâche difficile d'aligner un budget toujours trop étroit.

CH. SIMON.

Digitized by Google

LES

INDUSTRIES PARISIENNES

LA DÉCORATION DE LA PORCELAINE

I

Qui ne s'est demandé une fois dans sa vie, par quel procédé cette porcelaine si blanche et si glacée, qui repousse le crayon et le pinceau à l'aquarelle, et sur laquelle rien n'adhère, si elle est seulement un peu mouillée, accepte les peintures et les dorures que le décorateur y applique, et les retient avec plus ou moins de force, et quelques-unes — invinciblement?

La réponse à cette question est bien simple. Trois agents sont indispensables pour arriver à ce résultat : un mordant, un fondant, et le feu. Le mordant — c'est l'essence de térébenthine qu'on broie avec les oxydes colorants de toute nuance : elle fait adhérer le pinceau. Le fondant — c'est le verre fusible et incolore qu'on mêle à ces couleurs, avant le broyage. Le feu — en déterminant la fusion de cet amalgame et brûlant l'essence, incorpore à la glaçure de la porcelaine la peinture qu'on y a faite et la purifie de tout corps étranger. Voilà le principe.

Mais il implique des difficultés déjà vaincues. Il a fallu trouver des oxydes métalliques fixes, de toutes couleurs; mettre assez de fondant pour vitrifier ces oxydes; en mettre assez peu pour qu'ils ne disparaissent et n'écaillent point; le composer assez tendre pour

Digitized by Google

qu'il respecte la nuance, et même en développe l'éclat ; surtout lui assigner une composition mixte qui, ménageant d'une part la couleur, la marie d'autre part avec la glaçure, moins fusible que lui, dont le vase est déjà revêtu. Il y a ici beaucoup à innover.

La palette varie de composition, suivant qu'elle est destinée à la porcelaine tendre ou à la porcelaine dure. Dans la théorie, la différence réside essentiellement dans la préparation des fondants. Dans les résultats, les couleurs de porcelaine tendre sont plus douces à l'œil, plus délicates, moins variées aussi que les couleurs de la porcelaine dure. Elles sont compatibles avec les *fuyants perdus*, le *flou*, malheureusement peu praticables sur la seconde de ces porcelaines. Enfin l'incorporation des tons au vernis de la porcelaine tendre est si parfaite que, non-seulement le doigt ne palpe aucune rugosité en les touchant, mais encore l'œil ne doit discerner, entre la partie peinte et la partie restée blanche, aucune différence de glaçure.

Inscrivons dans ces préliminaires, afin de n'y plus revenir, à quels signes autres que celui-là on distingue à première vue une pièce en porcelaine tendre. L'aspect de l'émail ou mieux du vernis de cette porcelaine suffit pour cela : c'est celui du lait[1].

Prenez maintenant une feuille de papier blanc et placez dessus un morceau de verre mince, également bien net, dans un endroit où le soleil ne donne pas : vous aurez l'aspect de la porcelaine dure.

De plus, la porcelaine tendre n'est qu'un peu translucide. La porcelaine dure est presque aussi transparente que le cristal opale. Ajoutons, en passant, que l'excès de transparence, dans cette dernière, est un défaut. Il tend à augmenter, depuis que les fabricants Limousins exagèrent, par économie, la fusibilité des pâtes. Nous

[1] Pour les personnes que cela intéresse, nous dirons que la porcelaine tendre française, dont la mode favorise aujourd'hui la résurrection, est un produit complétement artificiel composé du mélange de :

Sel marin	7 parties.
Alun	3 1/2
Soude	3 1/2
Gypse (de Montmartre)	3 1/2
Sable (de Fontainebleau)	60
Nitre fondu	22 1/2
	100 parties.

Ce mélange est cuit jusqu'à la *fritte* ou commencement de fusion, puis broyé et mêlé lui-même à 25 p. 100 de craie blanche et de marne calcaire d'Argenteuil ou d'Epinay, délayée et broyée. C'est là le *magma* que l'on façonne dans des moules, avec le secours de la colle de poisson, pour vaincre sa tendance à se fendre et à se désagréger.

Nous voilà bien loin du simple kaolin de la porcelaine dure. Nous nous éloignons autant de la nature, s'il s'agit de composer le vernis de la porcelaine tendre : soude, potasse, litharge et 25 p. 100 de sable de Fontainebleau calciné, que l'on fondait ensemble, et que l'on broyait pour les refondre, au lieu de mouiller tout bonnement de la poudre de feldspath, comme on le fait pour préparer la *trempe* de la porcelaine dure.

Digitized by Google

disons qne c'est un défaut, parce que l'opacité relative du champ est une condition nécessaire à l'effet produit par la décoration qu'on y pose. Autre chose est une fresque, autre chose une peinture sur verre. C'est dans les données de la fresque, évidemment, que doit rentrer la décoration d'une poterie.

II

La décoration de la porcelaine est une industrie qui occupe, à Paris seulement, 1,872 ouvriers, dont 458 ouvrières; qui est exercée par 187 patrons et dont le peu de prospérité relative fournit toutefois encore au commerce tant intérieur qu'extérieur, un mouvement financier de 5,372,100 francs par an.

Nous venons de dire que c'est une industrie, et nous voudrions pouvoir dire que c'est un art. Oui, c'en est un, si l'on considère le nombre assez grand de peintres, artistes dignes de ce nom qui, rebutés par l'encombrement des classiques avenues, ont quitté, celui-ci l'atelier d'Hamon, de Scheffer ou de Couture, celui-là l'école de Rousseau et de Flers, pour transporter, sur l'émail laiteux de la porcelaine tendre ou sur l'émail cristallin de la porcelaine dure, ce troisième sur la faïence crue, les figures, les arbres, les animaux dont ils couvraient auparavant des toiles. Mais, ce qui, à notre sens, n'est point un art, c'est l'espèce de prostitution qu'ils font de leur talent, pour étaler des tableaux proprement dits sur des assiettes, sur la panse d'une soupière ou d'un vase, alors qu'une meilleure entente de l'art décoratif leur interdirait, sur des objets d'usage ou même d'ornement, une imitation déplacée de la nature.

Hâtons-nous d'ajouter pourtant que la volonté personnelle de ces peintres-artistes, le goût excellent de plusieurs d'entre eux n'a vraiment là rien à voir : ils obéissent à une exigence commerciale qui a pris, à une époque bien antérieure à leur venue, la force d'une tradition. Nous comptons même démontrer que les artistes ne sauraient choisir un *excipient* plus parfait que certains produits céramiques façonnés en plaques rectilignes, les plaques de faïence et de biscuit de porcelaine en particulier, pour y fixer en traits indélébiles les conceptions du génie. La toile se crève ; le panneau est mangé par les vers ou disparaît dans un incendie ; la peinture à l'huile, quelle que soit l'excellence des couleurs et du vernis employés, se rancit, s'altère. Au contraire la peinture à l'émail, convenablement traitée, reste à jamais parée de sa fraîcheur et de sa jeunesse. Et, quand la sécheresse proverbiale de la peinture sur porcelaine dure

Digitized by Google

sera vaincue par le perfectionnement des fondants, quand l'incorporation des couleurs dans la couverte feldspathique sera plus complète, alors la peinture sur porcelaine sera la reine des peintures! Exposée à l'air libre, elle ne demandera que la pluie du ciel, pour conserver son éclat. Elle bravera le temps, et le chef-d'œuvre de quelque Raphaël, enfoui sous terre durant des siècles, reparaîtra, semblable à lui-même, dès qu'on l'exhumera. Un coup d'éponge lui vaudra tous les rentoilages, tous les *repeints*, tous les vernis dont l'art de Zeuxis et d'Apelles est encore tributaire. Que dis-je? Si l'art nouveau dont je parle, qui compte déjà des adeptes fervents, avait été connu des anciens, nous posséderions la plupart des chefs-d'œuvre des maîtres grecs. Les terres cuites dites étrusques n'en sont-elles pas la preuve?

Nous en avons une autre. Sans parler ici de cette exécution d'une des loges de Raphaël, sur carreaux de faïence, par M. Paul Balze, laquelle subit victorieusement à cette heure toutes les intempéries dans la cour de l'Ecole des Beaux-Arts, et dont il sera plus amplement question dans notre étude sur la faïence, sans rappeler les charmants paysages peints sur faïence au grand feu, par notre confrère, M. Bouquet, et qui sont dans les vitrines de tous les marchands de tableaux, d'autres artistes du premier ordre n'ont-ils pas profité de la découverte du *coulage*, pour la fabrication des grandes surfaces de porcelaine dure, en exécutant pour Sèvres, soit des copies des maîtres, soit des originaux, sur ce kaolin vitrifié? Les magasins de la manufacture impériale renferment une remarquable collection de ces tableaux. Qui n'y a vu et admiré *l'Ecole d'Athènes*, *la Messe de Bolsène*, *la Délivrance de saint Pierre*, d'après Raphaël, par Constantin? Le peintre d'Urbin ne désavouerait point ces copies. On peut citer avec les mêmes éloges : *la Maîtresse du Titien*, transportée sur porcelaine dure par Béranger; le *Portrait de van Dyck*, par Mme Jacotot; *la Vierge au voile*, par Mme Ducluzeau; le *Charles Ier*, par Mme Pauline Laurent, enlevée si jeune à cet art dans lequel elle n'avait été surpassée par personne.

On compte encore, parmi les merveilles de ce genre, sorties de la manufacture de Sèvres, des copies de tableaux des fleuristes flamands, par M. Jacobber; des figures originales peintes sur tendre, par M. Hamon, et quelques autres. Dans cet ordre de productions, la porcelaine et la faïence appartiennent à la haute peinture; mais, dans l'ordre céramique, elle répudie fortement, qui ne le sent? la substitution de la peinture au décor. Elle repousse Prud'hon, si elle accepte Boucher. Cette vérité, le directeur de cette *Revue*, le premier, et, après lui, M. Adalbert de Beaumont, l'ont mise diverses fois en lumière; elle finira, nous l'espérons, par triompher.

Digitized by Google

Pour entrer sans retard dans le vif de la question décorative, nous allons étudier rapidement les procédés et les ressources du métier. Nous conclurons ensuite à ce qui lui manque. Nous parlerons aussi des circonstances regrettables qui l'empêchent de suivre chez nous sa véritable voie.

III

Je veux vous raconter l'histoire de cette opulente assiette, de cette tasse élégante et fine, depuis le moment où, débarquée de Noirlac ou de Limoges, de Saint-Léonard ou de Champroux, elle a passé des mains du déballeur dans les mains, blanches comme elle, qui en font usage. Et, pour choisir la série d'opérations la plus compliquée qui les résume toutes, je choisirai cette assiette de dessert que le luxe a parée, avec plus de profusion que de discernement, de tout ce qui constitue, dans les modes actuelles, la *vaisselle riche.*

Les objets indispensables dans un atelier, tant au travail du poseur de fonds qu'à celui de ses camarades, sont : un assortiment de couleurs minérales achetées chez les fabricants de couleurs céramiques ; mais quelques-unes (les plus délicates ou celles dont on veut garder le secret) préparées dans un laboratoire attenant à l'atelier et fermé par la clef du maître; de l'essence rectifiée, de l'essence grasse, de l'essence de lavande et de l'esprit de vin; des pinceaux de toutes dimensions en martre et en petit-gris ; des couteaux à palette, des grattoirs, des molettes et des glaces à broyer, des palettes en porcelaine et des godets couverts pour les essences. Est-ce tout ? Oui, ou peut s'en faut. Car, ai-je besoin d'ajouter : un beau jour de ciel pris sur les pentes nord du toit, si la position du bâtiment le permet? Quant à la température, 16 à 18 degrés en hiver sont un *minimum* indispensable ; car on devine que tout figerait dans une atmosphère moins douce, à commencer par les liquides gras qu'on emploie, et à finir par les doigts agiles qui manient le crayon, le couteau à palette et le pinceau.

Le premier peintre sur porcelaine qui s'empare de l'assiette est l'ouvrier *poseur de fonds ;* car un atelier de décorateur se compose d'hommes spéciaux, ne faisant, ne sachant faire le plus souvent qu'une chose. Ainsi le veut fort justement l'économie, qui procède toujours et partout par la division du travail.

Voilà donc mon poseur de fonds installé sur son tabouret et tenant, sur la main gauche ouverte, l'assiette vierge encore. De la

Digitized by Google

droite, il saisit le *putois*, gros pinceau coupé carrément par le bout, avec lequel il puise largement sur un carreau de verre où la teinte plate de la nuance voulue a été préparée, malaxée longtemps au couteau, par le *poseur* lui-même, après le *broyeur*, en vue de supprimer toutes les chances d'inégalités dans la nuance. Quand il en a mis partout, rapidement, sur le bord ou *marli* de l'assiette, *en tirant à lui;* quand il a rejoint, en tournant l'assiette sur sa main, le point de départ, et mêlé comme il faut, par des coups d'allée et de venue, la teinte sous laquelle doit disparaître la jonction, le poseur de fonds saisit un putois sec, et il commence à *putoiser* sa première couche, pour la fondre et l'unir. Le peintre sur toile se livre à une opération analogue quand il passe au blaireau des chairs, des nuages, un ciel; mais il opère beaucoup moins longtemps et aussi moins rudement. En outre, il est rare que la première couche suffise à la richesse de ton que l'on veut obtenir. Quand donc cette première couche est à siccité, le poseur de fonds recommence.

Dans certains cas plus rares que celui des menus objets, soit, par exemple, lorsqu'il est aux prises avec une superficie importante, et surtout dans la pose des fonds sur porcelaine tendre (jardinières, vasques, potiches, etc.), le poseur de fonds a recours au tamisage sur mordant. Il imbibe d'essence toute la surface à colorer; puis il la couvre de la couleur broyée avec son fondant, réduite en poudre et placée dans un petit tamis bien fin. Sur porcelaine dure, on reproche aux teintes ainsi posées, de glacer moins à la cuisson que celles posées par le putois; mais, à moins d'une habileté aujourd'hui, hélas! de plus en plus rare, les fonds au putois manquent de cette parfaite égalité qui défie la critique des connaisseurs.

Mon assiette destinée au dessert de quelque opulent amphitryon, n'est encore, pour les profanes, qu'une assiette souillée d'une teinte morne, baveuse et maussade. Mais patience : un décorateur s'en empare. Il se charge de nettoyer la place des *filets*, des *contre-filets*, des médaillons, bordures, fleurs en groupes ou en guirlandes, rinceaux ou nielles, qui s'épanouiront sur le bord. Voyez-le établir avec dextérité l'assiette au centre du plateau d'un petit tour portatif appelé tournette, qu'il tient entre ses jambes, et qu'il lance facilement par une pression de la main sur la tige de cette machine élémentaire. L'ouvrier trace alors, et tandis que l'assiette tourne, la place des filets, à l'aide d'une mixtion noire comme l'encre, très fluide, qui n'est autre chose que de la lavande et du noir de fumée. Ce travail se fait au moyen d'un pinceau long et peu fourni, qui se couche sur l'assiette et dont le choix dépend de la largeur même du filet à enlever.

Il y a des fonds résistants, ceux au grand feu principalement,

Digitized by Google

sur lesquels les filets d'or et d'autres décorations se posent sans enlevage préalable; mais alors la décoration se fait sur des fonds déjà cuits. Ici il y a nécessité, au contraire, *d'ouvrir la tranchée* dans le fond de couleur, pour que le filet d'or pose à nu sur la porcelaine.

Cependant la mixtion a dévoré le fond de couleur crue, et maintenant l'ouvrier enlève la trace noire au chiffon. Voici le bord de l'assiette, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur du marli, nettoyé circulairement et aussi blanc que neige. Mais ce n'est pas tout; les ornements et les peintures dont nous parlions tout à l'heure ne pourront ici, pas plus que l'or, être posés sur le fond de couleur. Il faut que là aussi *le sec reparaisse*. Donc, au moyen d'un poncis finement troué à l'aiguille et indiquant les contours du projet, puis de la *poncette* imprégnée de poudre de fusain, le décorateur décalque, remplit de mixtion au pinceau, essuie tour à tour les places de la décoration future. Cette main d'œuvre expéditive est nouvelle; autrefois, tout récemment encore, c'était au grattoir seulement que se pratiquaient ces enlevages, et cela prenait des journées. Ce qu'il faut de savoir-faire, pour ces seules opérations préparatoires, les patrons qui ont formé des élèves le savent. Il faut du temps, de la couleur, beaucoup de couleur et de temps, pour produire..... un décorateur capable de poser et de nettoyer simplement des fonds!

Et qu'avons-nous obtenu après tout? Une assiette qui ne ressemblait pas mal à un morceau de papier de tenture découpé avec des ciseaux et collé sur un cercle de papier blanc! C'est seulement à cette heure que l'*ornemaniste*, ou que le *fleuriste*, ou que le peintre de figures, d'oiseaux, de camaïeux, va commencer! Il s'agit pour lui d'ébaucher pour une première cuisson; car il ne pourra terminer, c'est-à-dire ombrer, nuancer, accentuer, repiquer, cerner au besoin, que pour la seconde. Que Dieu lui épargne la troisième, fatale trop souvent, nécessaire pourtant aussi quelquefois!

L'art apparaît. Les Saint-Jean et les van Spaendonck au petit pied, les Ciceri et les Philastre en miniature, chargés de débiter en petite monnaie les caprices grandioses de l'artiste du Vatican, ou les Rosa Bonheur de la porcelaine ont préparé leurs riches palettes et leurs mignons pinceaux. On dirait toutefois des aquarellistes; car au lieu de garder les *clairs à allumer* pour la fin, ils posent en premier toutes ces tendres nuances que le peintre à l'huile garde généralement pour l'heure finale des glacis. A la brosse, les disciples de Rembrandt *accrochent* en terminant des vivacités éblouissantes sur leurs toiles! On dirait alors que le soleil même vient complaisamment poser, sur leur commandement, un rayon! Les peintres sur porcelaine ne doivent pas compter sur la fin pour éclairer le tableau.

Digitized by Google

Les blancs ne sont point admis sur la porcelaine, excepté dans quelques décors spéciaux, où ils se posent en relief et purs, en imitation des émaux de Limoges, ou mêlés de carmins et d'autres couleurs, en imitation des décors chinois. En thèse générale, les clairs *les plus clairs* de cette rose, de ce visage, ce seront les blancs de porcelaine même que vous y aurez réservés!

Et puis, comme il ne s'agit point ici de la puérile *décalcomanie*, qui n'est qu'un collage de découpures sur l'émail et qui n'y adhère pas plus qu'un pain à cacheter, sachez bien, avant de commencer ce métier, cet art, que la palette céramique a des trahisons, que les couleurs changent au feu. Preuve en soit, ce carmin délicieux, rival des joues de votre petite fille, et qui est lie de vin sur la palette. Preuve en soit, cet or mat ou bruni qui, sur le carreau de verre où le puise votre brosse, est du plus beau *chocolat*. Ce pourpre, qui semble du sang de veau caillé, sera, après la cuisson, de la nuance chaude du vin de Bourgogne. Ce turquoise, vrai ciel d'Orient, qui s'emploie pour les *vergiss mein nicht*, est verdâtre quand vous l'employez. Pour connaître la palette, il faut donc avoir cuit, en les numérotant de façon à s'y reconnaître, une cinquantaine d'échantillons.

J'ai parlé de *filets*. L'heure du *fileur* est venue. Mais, que dis-je? Mme X... n'a-t-elle pas commandé ses assiettes à son chiffre gracieusement enlacé et surmonté de sa couronne de marquise ou de comtesse? Elle le veut placé au milieu de l'assiette et point en médaillon sur le marli, comme cela se pratique assez souvent. Que le fileur attende ou dore autre chose, ne fût-ce que des tasses de limonaderie : l'*imprimeur* sur porcelaine a le chiffre et la couronne de Mme X... à faire!

IV

Tout un outillage, tout un atelier.

L'imprimeur a sous la main dans la pièce où il travaille à part, une presse en taille douce et une presse lithographique, selon qu'il devra tirer les épreuves d'une gravure sur planche de métal ou d'un simple dessin sur pierre. Les gravures sur cuivre ou sur métal fusible sont préparées pour les impressions qui se répéteront quelques centaines de fois. Celles sur acier coûtent le plus; mais elles serviront à des impressions par mille. La lithographie, introduite tant pour l'or que pour les couleurs par M. Edouard Honoré, convient mieux pour les impressions de caprice et d'accident.

Digitized by Google

L'impression sur porcelaine nous est revenue, après s'y être copieusement pratiquée, de chez nos voisins d'Angleterre, qui passent pour l'avoir inventée. En 1750, le docteur Weles imprimait en effet des porcelaines à Worcester. Ce procédé appliqué à l'or est entré dans la pratique à Sèvres en 1808.

Une douzaine d'épreuves lithographiques du chiffre et de la couronne en question est tirée. La décalqueuse prend les assiettes, après en avoir soigneusement frotté le fond intérieur, avec du blanc d'Espagne délayé, puis ressuyé et enlevé lui-même au chiffon. Elle transporte adroitement, du plateau humide où elles attendent, une des douze épreuves du chiffre et de la couronne sur le centre de l'assiette, déterminé par un trait à peine visible et fait à la mine de plomb. Puis elle imbibe encore le papier, à l'envers (devenu le dessus) au moyen d'une petite éponge, et par là, elle prélude à la séparation de l'encre lithographique et du papier qui la porte. Le papier, pour que l'opération réussisse, devra se dessaisir de l'encre entièrement. Il y a double motif pour atteindre ce but. Premièrement, s'il restait trace de l'impression sur le papier, autant de perdu pour la porcelaine : nécessité absolue de retoucher. Secondement, cette encre lithographique n'est pas celle que vous croyez : elle est préparée avec de l'or, afin que tout soit or, sauf le mordant, et que le trait s'accuse en or franchement après la cuite. Jusqu'à ce jour, il faut l'avouer, nous sommes, pour la fabrication du papier destiné à cette impression, restés tributaires de l'Angleterre. C'est le seul bon et, par conséquent, ce n'est pas le plus coûteux.

Avec une roulette de caoutchouc ou de drap, la décalqueuse presse en tous sens l'épreuve contre la porcelaine, comme si elle voulait incruster la première dans la seconde. En *roulant* l'épreuve, elle a soin de ne l'arracher ni la déchirer. Puis elle enlève, en passant adroitement le bout du doigt sur le papier, ce papier redevenu blanc et aussi vierge en apparence qu'avant d'avoir servi; enfin, elle le jette dans un tiroir, où tous ces débris de papier, invisiblement chargés de quelques atômes d'or, qui seraient perdus sans cela, seront repris plus tard pour être brûlés et former des *cendres aurifères*, que l'on traitera..... comme les sables californiens, quoique avec moins de profit !

Le chiffre couronné est là gluant encore sur l'assiette. Il convient de le poudrer d'or, afin de fortifier le trait. Tout cela paraît noir ou chocolat, nous l'avons dit; mais le feu va venir et tout classer à sa nuance. Le feu, dans l'art céramique, est le pire fléau ou un grand magicien : pas de milieu !

Digitized by Google

V

L'assiette est retournée aux mains du fileur. Il l'ajuste de nouveau sur la tournette, en dore le bord, qu'il recouvre au pinceau jusqu'à la limite de l'épaisseur de ce bord, de telle façon que l'œil ne découvre aucune partie blanche en dehors du filet, en embrassant la surface de l'assiette, même de *trois quarts*. Il fait pareillement les autres filets, contrefilets, etc.

Enfin, avec plus de peine qu'il n'en a eu pour la *filer*, il ressaisit l'assiette entre deux doigts et la jette (c'est le mot et la chose) sur la pile des autres assiettes,.... sans jamais la casser. Et il faut bien qu'il la jette ; car, s'il la posait, l'or dont il vient de l'engluer jusqu'au bord extrême lui resterait en partie aux doigts !

L'assiette est partie pour *le séchoir*, une armoire de tôle où règne la température des tropiques, grâce au feu que l'on entretient dessous, dans un appareil *ad hoc*. Quand elle sort du séchoir, elle est ressuyée ; mais elle n'est pas cuite. Il faudra qu'elle subisse un *premier feu de moufle*.

La moufle est une boîte cintrée par le haut, une guérite en terre réfractaire, fermant par une porte de la même substance, munie d'une manière de télescope, de lunette sans verres, de trompe rigide si vous l'aimez mieux. A quoi sert cet appendice ? Nous y viendrons. Une moufle, suivant les dimensions qu'on veut lui donner, contient de vingt-cinq à soixante douzaines d'assiettes ou leur équivalent en autres objets divers. Elle est maçonnée dans un four en briques, sorte de niche où le feu, allumé sur une grille et produit par de longues bûches de bouleau bien sec, enveloppe bientôt de flammes gaies et claires la moufle close et lutée avec le plus grand soin.

La première fois qu'une moufle neuve est soumise à l'action du feu, on la cuit à vide. Mais cette précaution, qui achève de la bien sécher, ne la met pas à l'abri des fentes ultérieures, dont elle se lézarde de fournée en fournée, jusqu'au moment où le *rattacheur* la recoud avec des tenons de fil de fer, travail qui la rend, qui le croirait ? quand ces mille fentes sont bien lutées ou garnies, une fois plus solide et meilleure que précédemment, quand elle avait ses parois intactes !

Vous avez vu la moufle vide ; nous passons à l'enfournement. Travail délicat, travail d'architecte, d'équilibriste et d'émailleur tout ensemble ! Pourquoi ? C'est qu'il faut à la fois : ne perdre aucune place ; n'établir aucun contact entre les parties décorées des

Digitized by Google

porcelaines; et, tout en mettant les pièces les unes sur les autres en véritables châteaux de cartes, les disposer de manière à ne pas les voir s'écrouler.

Les assiettes, que l'on met plus volontiers au four en premier lit, se rangent communément en *roules*, sur leur tranche, trois par trois, séparées par une plaquette parallélogrammique de biscuit. Puis on pose les mêmes plaquettes sur la tranche supérieure du premier roule, et on échafaude un second roule, si besoin est, ou des pièces diverses distribuées selon leur décor, leur forme, leur volume, leur poids; car telle pièce ne doit pas sentir le voisinage trop ardent des parois; telle autre le supportera mieux, n'ayant point de peintures, mais bien des dorures ou même des bleus de cobalt, des verts de chrôme, teintes solides qui n'ont presque rien à redouter.

Et tandis qu'on enfourne, un petit feu est déjà allumé; car il faut, quand l'encastage sera fini, que la main du *moufletier* ne puisse plus supporter la chaleur des parois, sous peine d'avoir, au défournement, *des vapeurs* sur les porcelaines, vapeurs émanées, pendant la cuisson, des parties grasses ou humides de la peinture! On l'a vu, on le voit encore, tout dans la décoration de la porcelaine est précaution, parce que tout est danger. Cependant tout est bien, on l'espère! Le chef d'atelier est venu donner à l'enfournement son coup d'œil. Lutons la porte et montons la muraille en briques qui forme le devant du four; mais réservons un vide pour le passage du bout de cette lunette, de cette trompe en terre dont nous avons parlé, grand tube conique, largement ouvert à l'intérieur de la moufle, adhérant à la porte de la susdite et présentant son petit bout au dehors. Ce goulot reçoit lui-même un bouchon de terre à brique, traversé et comme embroché d'une petite verge de fer au bout de laquelle, dans la moufle même, est attaché un tesson de porcelaine barbouillé de carmin. Ce tesson, c'est *la montre*. C'est elle que l'on consultera, au cours de la cuisson, sur le point où en est la cuisson même. Si le carmin est terreux, rien n'est cuit. S'il est frais et glacé, en refroidissant, tout est bientôt à point. Mais, s'il écaille..... il est trop tard. La moufle est trop cuite, la fournée est aux trois quarts perdue.

VI

Jusqu'ici, nous n'avons vu figurer dans ces travaux presque aucune femme. Et, en effet, il n'y a que des blouses et des vareuses dans l'atelier. En quelques maisons, cependant, les décalqueuses se-

Digitized by Google

condent utilement l'imprimeur. Quant aux dames artistes, elles restent chez elles : elles envoient leurs ouvrages pour la cuisson.

La pipe et le cigare sont bannis. Le tabac à priser devrait l'être. C'est même un inconvénient que de laisser chanter dans l'atelier. Ainsi le veut le succès. Toute l'intelligence, toute l'attention, toute la propreté, tous les efforts doivent concourir incessamment à la réussite d'une chose difficile. Le pinceau, attardé et rendu peu maniable par l'essence, traîne, accroche, s'écarte du but. C'est un combat. A main levée, et même avec un appuie-main, le peintre, ici, ne ferait rien qui vaille. C'est pour cela que les tables sont garnies de tablettes saillantes, arrondies par le bout, étroites, affermies sur une jambe scellée par terre et destinées à recevoir l'avant-bras droit de l'artiste, du coude au poignet. Par ce moyen, ce poignet arrive à une fixité sur laquelle le battement du pouls n'a plus d'influence, et les doigts jouissent d'une merveilleuse liberté.

Mais l'heure des femmes est venue, je veux dire l'heure des *brunisseuses*. On a défourné. Elles essayent l'or avec leurs agates emmanchées de longs manches à pleine main. Les ors mal cuits, qui bouillonnent, sont mis à part pour être retouchés au second feu. Les ors trop cuits, qui sont durs, seront recouverts d'une couche. L'on n'oublie pas que tout métal, or, argent ou platine, sort mat de la moufle. Excepté un lustre d'or dont nous parlerons en temps et lieu, tout or brillant est l'œuvre des *brunisseuses*.

Pendant l'*essayage*, l'heure du déjeuner a sonné pour l'atelier des peintres. Les uns déjeunent à l'atelier. Les autres se rendent dans la *crémerie* voisine. Malheur au patron s'il a donné de l'argent d'avance ; car, de la crémerie, le peintre est souvent tenté de passer au billard, surtout quand l'ouvrage abonde, au lieu de rentrer au bercail. O billard, jeu favori des ouvriers parisiens, voilà de tes coups ! Et quel cercle vicieux ! Si le patron gronde au retour, l'ouvrier ira chercher fortune ailleurs. S'il ne trouve pas d'ouvrage, il retournera au billard. Il lui prendra aussi, une fois au moins dans sa vie, la fantaisie de s'établir en chambre, pour être *son maître !* Si vous avez besoin de lui, vous irez l'y chercher. Nous verrons plus loin si c'est l'avantage de tout le monde !....

Pour le présent, ne sortons pas de l'atelier ; car nous avons toujours notre assiette à finir. On la pare pour le dernier feu. L'or, essayé par l'agate, a résisté suffisamment. Les couleurs du fond, les ébauches de fleurs, de figures ou d'ornements, sont d'une fraîcheur et d'une pureté irréprochables. Il n'y a donc plus qu'à les terminer.

Elles vont l'être. Elles le sont, et le moufletier leur fait subir, dans les conditions déjà décrites, un enfournement final. Cette fois, les peintures sur porcelaines reparaîtront au jour avec toutes les

Digitized by Google

apparences d'une aquarelle vernie. Les brunisseuses dégrossiront l'or avec l'agate, puis le poliront avec l'hématite rouge. Les parties dorées qui doivent rester mates seront frottées légèrement au sablon ou au papier gris. Quelques-unes appellent la gravure, travail de hachures simples ou croisées, qui s'opère avec l'agate pointue, maniée comme le crayon, mais par des mains viriles; car la brunisseuse ne sait que brunir : elle ne sait pas dessiner. C'est la mère de famille sédentaire et rangée qui, ordinairement, tandis que son mari travaille dehors de son côté, exerce cette petite industrie du brunissage à côté de son pot-au-feu, en commun avec ses filles. Mais il y a une cinquantaine de *vierges folles* parmi ces ouvrières, comme il s'en trouve dans toutes les industries parisiennes !

Quoi qu'il en soit, l'assiette est parachevée. Savamment enveloppée dans un papier de soie plissé comme une fustanelle, et dans une robe de papier bleu formant pardessus, elle part, au fond d'un panier garni de rognures, pour le faubourg Saint-Germain ou pour le faubourg Saint-Honoré, son dernier logis, bien différente, la provinciale, de ce qu'elle était en arrivant à Paris, en vrac, dans du foin berrichon ou limousin !

VII

Les opérations précédemment décrites s'appliquent plus spécialement à la porcelaine dure (silicate double d'alumine et de magnésie), qui, formée d'un kaolin fourni par la nature, et enduite d'une mince trempe de feldspath, puis soumise au grand feu des fours à porcelaine (point des moufles ci-dessus mentionnées) présente une sonorité de cloche, un émail brillant comme de l'eau, une demi-transparence et cette blancheur, un peu insolente par son excès même, à laquelle les amateurs préfèrent la vieille porcelaine tendre, avec ses émaux moins résistants, mais son opacité plus congruente à la peinture, son air d'être *née toute peinte*, parce que l'œil et le doigt ne sauraient distinguer la peinture de l'émail.

Le peu que nous dirons ici de la porcelaine tendre tient, non à son peu de mérite, mais à son peu d'importance dans les transactions qui n'ont pas les curiosités pour objet. Nous n'avons pas non plus à entrer dans le détail de la fabrication de cette porcelaine. Ses dérivés jouent un rôle immense dans la production anglaise; mais cette production porte principalement sur la *porcelaine tendre naturelle*, un excipient dont la composition ne présente aucune des difficultés inhérentes à la *porcelaine tendre artificielle française* ou

Digitized by Google

vieux Sèvres, mais qui offre pourtant à la coloration des ressources analogues, à cause de la nature stannifère et plombifère à la fois de son vernis.

En France, la porcelaine tendre artificielle, bannie (comme nous le verrons dans une rapide monographie de la manufacture royale) à l'arrivée de M. Brongniart en 1800, se réfugia à Sceaux, à Tournay, à Arras, à Saint-Amand-les-Eaux, et ces quatre fabriques survécurent ainsi seules au XVIIIe siècle. La décoration de la porcelaine tendre de Saint-Amand, pratiquée par un nombre d'autant plus restreint de décorateurs, que la porcelaine même est plus rare, est bornée en général à l'imitation des anciennes peintures de Sèvres et de Vincennes. On les copie avec plus ou moins de perfection, mais servilement. De même que les anciens moules de vases dans les styles de Louis XV et de Louis XVI servent encore au façonnage de la pâte tendre, de même les poncis des anciens peintres servent aux modernes décorateurs, dont, il faut l'avouer, le talent d'exécution l'emporte parfois sur celui de leurs devanciers.

Au résumé, les pièces défectueuses ou médiocrement réussies passent dans le commerce des *antiquités* et des *objets d'art*. Elles se vendent cher aux amateurs peu éclairés. Les belles pièces qui, parfois, sont supérieures aux mêmes pièces produites il y a cent ans, surtout en ce qui touche la peinture, vont s'étaler sous les vitrines des marchands de la rue de la Paix et du Palais-Royal. Un artiste beaucoup trop modeste et sa fille, toute jeune élève de cet excellent maître, M. et Mlle Moriot (de Sèvres), exécutent ce qu'il y a de plus fin et de plus agréable en peinture sur tendre dans le commerce actuel. M. Adolphe Moriot a le coloris de la plus grande fraîcheur. Nous mettons une sorte de coquetterie à lui rendre cet hommage, qu'il est incapable de solliciter.

VIII

L'histoire de la porcelaine dure et de la porcelaine tendre en France est une histoire toute moderne, et absolument distincte de celle des faïences de Rouen et de Moustiers, dont nous parlerons dans un travail particulier, en même temps que des majoliques, des faïences hispano-mauresques et des merveilleuses faïences de Perse, les plus décoratives de toutes les poteries connues jusqu'à ce jour. L'histoire des deux porcelaines, en France, se résume à peu près dans celle de la manufacture royale établie d'abord à Vincennes, puis à Sèvres, où nous la voyons encore aujourd'hui.

Digitized by Google

Les porcelaines ont partagé, avec les tapisseries de haute lice et les glaces, l'honneur des prédilections souveraines. La *fièvre de la porcelaine* prit tous les princes d'Occident à l'aspect des vaisselles japonnaises et chinoises introduites en Europe par les navigateurs portugais et hollandais. Mais il ne s'agit bientôt plus de se procurer seulement ces merveilles à grands frais ; il fallut en pénétrer le secret et parvenir à les contrefaire.

Nous laisserons de côté, comme étrangers à notre sujet, les récits relatifs à ces recherches passionnées, l'histoire de la découverte d'un premier gisement kaolinique à Vicence par les Médicis, qui firent faire, sous leurs yeux, de la porcelaine dure dès 1560 ; la création de la manufacture de Meissen par l'électeur de Saxe, qui obtint, de l'espèce d'incarcération laborieuse de l'alchimiste Bœttger, le commencement d'une réputation céramique survivante encore, malgré le goût généralement détestable des produits de cet établissement. Circonscrit à la question décorative française, nous devons remonter seulement à l'introduction de la porcelaine et au parti que nos artistes surent en tirer dès cette époque.

En France, la porcelaine tendre date de 1695. Pendant soixante ans, on en fit à Saint-Cloud, à Chantilly, à Orléans, à Villeroy ; enfin, sous le patronage direct du roi, à Vincennes. C'est dans le château même qu'était la fabrique. Un sieur Gravant faisait les pâtes, nous avons indiqué par quel procédé. Un sieur Mathieu composait les décorations. Au résumé, la partie artielle était inspirée ou dirigée par Bachelier, peintre de talent, fondateur de l'école gratuite de dessin, tandis que Boileau dirigeait l'ensemble de l'administration, dans une position analogue à celle occupée aujourd'hui, avec tant d'éclat, par M. Régnault (de l'Institut). Ce sont donc Bachelier et Mathieu qui doivent être considérés comme les pères de la décoration porcelainière à la manufacture royale, tandis que l'industrie privée inscrit en tête de ses décorateurs Chicoineau, fondateur de la première manufacture de Saint-Cloud. Bachelier et Mathieu n'abandonnèrent point la tradition chinoise du décor. Toutes leurs données ornementales sont encore asiatiques. Sans doute, le caractère Louis XV s'empreint de plus en plus fortement dans les formes ; mais enfin c'est la peinture chinoise qui domine, peinture décorative au premier chef.

Bientôt trop à l'étroit à Vincennes, la compagnie privilégiée qui exploitait sous le nom et avec la participation du roi, fit construire par l'architecte Lindet, sur l'emplacement de la maison de Lully, à Sèvres, une porcelainerie plus vaste, où fut transféré le personnel, avec les matériaux de fabrication, en 1756. On l'a constamment agrandie depuis lors. Le rachat de la manufacture par le roi, en

Digitized by Google

1760, mit à la disposition de Boileau, conservé à la direction, un fonds de 96,000 livres. Cinq ans plus tard, la découverte du kaolin de Saint-Yrieix (Haute-Vienne) ouvrit à la porcelainerie de Sèvres un horizon nouveau, et causa la ruine de la pâte tendre, préparée déjà par la découverte d'un gisement inférieur en qualité à celui de Saint-Yrieix : le gisement kaolinique d'Alençon, abandonné aujourd'hui.

Les inconvénients notoires de la faïence sont en effet à reprocher, en partie, à la pâte tendre elle-même. Outre la difficulté d'une réussite constante dans la composition de cette dernière, la délicatesse de son vernis, favorable à la peinture, ne l'est pas à l'usage de la table. Les émaux se souillent, s'altèrent, s'enlèvent promptement. Le vinaigre chaud les dévore. Les corps gras, à cause des acides qu'ils renferment, ne les épargnent pas. L'émail feldspathique seul est inaltérable. Aussi, dès la découverte du secret si simple du *tseki* ou porcelaine dure des Chinois, dès la constatation de l'existence des gisements de Passau, puis d'Alençon, enfin de Saint-Yrieix, la porcelaine tendre fut reléguée au second plan de l'industrie céramique. La faïence n'eut plus que le troisième rang. Nous dirons ailleurs quels regrets elle mérite ; la possibilité, la probabilité même de sa résurrection. Ici, nous constatons sa ruine industrielle consommée avec le XVIIIe siècle, qui l'avait tant encouragée.

La mort de Boileau arriva en 1773. L'administration de Parent, habile initiateur industriel, mais mauvais comptable, fut heureusement corrigée par celle de Régnier, homme intègre et laborieux, qui conduisit la fabrication jusqu'au milieu des tempêtes révolutionnaires, et qui eut les honneurs de l'incarcération en 1793. Aux ravissants camaïeux monochromes, dont Boucher lui-même avait fourni les modèles, aux fonds pleins, rehaussés d'œils de perdrix, de rinceaux légers en or et de perles d'émail en relief incrustées par le procédé de Parpette, qui en accompagnent agréablement les chaudes teintes (le bleu de Sèvres, les pourpres, le jonquille), avait succédé l'intervention des éventaillistes, qui, toute gracieuse sans doute, habitua trop le public à accepter le paysage et les sujets polychrômes sur des vaisseaux à usage culinaire. Enfin, quand éclata la Terreur, les attributs composés de bonnets phrygiens, de piques, de petites guillotines (!) remplacèrent, d'une façon odieuse et ridicule à la fois, les galantes conceptions de l'ère monarchique.

Ce furent Salmon, Hettlinger et Meyer, un triumvirat, qui sauvèrent la manufacture *nationale* sous le Directoire. Ils exécutèrent un service, demeuré célèbre, pour la table des citoyens directeurs, facturé, disent les archives de Sèvres, 2,304,240 francs *en assignats*. Sous Brongniart, enfin, fut arboré le style décoratif dit de l'Empire.

Digitized by Google

Aux vases de Clodion, de Falconnet, de Larue, à leurs délicieuses figurines, dont les modèles enrichissent le musée céramique de Sèvres, comme pour montrer d'où l'on est parti..... et descendu; aux urnes grecques, au vase médicis, moins tourmentés de forme et de décor, succèdent les formes raides, les anses de bronze rapportées, les tableaux d'histoire copiés, avec une magistrale pédanterie, sur des panses de coupes et de vases. Vers 1820, Chenavard essaye d'introduire le style de la Renaissance; Dieterle, après lui, puise dans toutes les époques; mais la surcharge contrecarre la sagesse de ces retours à la tradition céramique ancienne. Au résumé, le style dit Empire domine encore jusqu'en 1847. Le procès de ce style est tellement instruit désormais, que nous n'avons point à nous y appesantir. Certes, M. Brongniart fut un savant de premier ordre, un administrateur habile, un initiateur infatigable au point de vue des *procédés*. Son livre et son musée resteront pour sa gloire et celle de la manufacture de Sèvres. Mais M. Brongniart n'était pas artiste; il ne s'en vantait pas. Jamais la modestie du vrai savant ne fut même poussée plus loin que par lui. Il aurait consulté un journalier, un enfant, plutôt que de manquer l'occasion de recueillir une notion utile. Il n'imposa donc pas un style à la décoration de la porcelaine : il subit le style dominant, comme toutes les industries de l'époque. Il ne lui fut point donné d'innover. Mais telle a été l'influence de la manufacture royale sur l'industrie privée, que celle-ci en est encore à ce système, qui fait un tableau d'une assiette. A peine si le tardif réveil des études céramo-archéologiques tend à substituer aujourd'hui les imitations de faïences et de poteries anciennes à la peinture de paysage, dans des écuelles destinées aux salsifis et aux petits pois! Comptons toutefois, au nombre des tentatives heureuses de la direction de Brongniart, le beau décor du service dit *de chasse*, dont Louis-Philippe fit un si habituel usage. Décoré d'ornements en or très finement fouillés, enrichis de rappels d'attributs cynégétiques dans les torsades de la bordure, ce service, imprimé en or et rehaussé de touches au pinceau, présente, au centre des pièces, un chiffre enlacé, L. P. couronné, celui du roi. Il rentre mieux dans le domaine de la vraie porcelaine que les services beaucoup plus riches, soit, par exemple, celui *des châteaux royaux*, employé, à Fontainebleau, dans la décoration d'un salon que tout le monde a visité, et qui offre, dans les cadres circulaires d'une boiserie, des vues de toutes les résidences royales, depuis Marly jusqu'au château d'Eu, exécutées sur des assiettes.

Mais ce que nous oserons reprocher, même au *service de chasse*, c'est l'absence de perspective, l'impossibilité de considérer les pièces à quelque distance sans perdre la vue des éléments principaux de

Digitized by Google

leur décoration. C'est justement le mérite des bordures employées sur la faïence de Moustiers, des ornements dans le style Bérain, des motifs d'enfants dessinés par Boucher, pour les camaïeux bleuâtres ou roses des tasses de Vincennes et de vieux Sèvres, que de présenter à distance des masses distinctes, d'un riche aspect, et tellement meublantes que le concours d'autres couleurs ne se fait nullement regretter. L'entente de la décoration céramique, entrevue ainsi par le XVIIe et le XVIIIe siècles, alors même que la tradition primitive orientale allait se perdant, cette entente a manqué à tous les décorateurs postérieurs à la Révolution. Ceux qui ont voulu réagir contre l'école de David, dans l'art céramique, n'ont pas, il faut le reconnaître, été jusqu'ici les plus forts.

VIII

La conquête la plus gracieuse, la plus conforme au génie décoratif qui soit issue des ateliers de la manufacture de Sèvres, depuis cinquante ans, est celle dont M. Ebelmen, enlevé sitôt à l'administration, où il avait remplacé M. Brongniart, sur le refus de M. Honoré, a doté l'art céramique; je veux parler de l'ornementation en pâte, modelée sur fonds de couleur. Sous la direction de M. Ebelmen, M. Choiselat a modelé, en barbotine (ou pâte claire), au pinceau, des fleurs, des insectes, des figures nues et drapées, d'une incroyable délicatesse. Ces apparitions légères, sur des fonds au grand feu, dont on peut toujours modérer le ton, donnent à la porcelaine dure ce qui lui manque le plus : un *flou*, qui semblait, avant les travaux de M. Choiselat, le privilége exclusif de la porcelaine tendre. La donnée artistique de M. Choiselat ne nous paraît même point surpassée par les sujets mythologiques dus au pinceau vaporeux de M. Abel Schilt, qui sont encore l'incursion d'un art étranger. Au résumé, si la porcelainerie de Sèvres a peu à ambitionner sous le rapport des *procédés*, et rien sous celui des *talents*, elle aurait plus de sévérité à montrer dans le choix des premiers, et beaucoup de sobriété à introduire dans l'emploi des seconds.

Pourquoi tant de défiance contre la peinture monochrôme, qui, rehaussée sobrement de touches dorées, offre un champ si fécond encore à l'imagination, à l'invention? Nous admirions naguère, dans la collection de M. Charles Davillier, un plat en faïence de Perse, dont le décor consiste en tiges fleuronnées et palmées, exécutées en bleu de cobalt ordinaire, et dont certaines réserves, toutes serties par ce bleu robuste et chaud, sont teintées de *turquoise*, ce frais

Digitized by Google

bleu de cuivre que Sèvres a imité, de loin, sur porcelaine dure, avec un mélange d'alun, de carbonate de cobalt et de carbonate de zinc. En contemplant cette pièce, merveilleuse d'effet malgré sa simplicité, nous nous demandions pourquoi l'on va souvent chercher si loin des modèles que l'on a si près de soi. Sans doute, le vrai turquoise, celui de cuivre, appliqué à la porcelaine dure, est encore un secret pour la manufacture de Sèvres ; mais l'industrie privée le possède et lui en ferait part à des conditions peu onéreuses. La manufacture impériale y gagnerait une teinte qui, au lieu de paraître grise à la lampe comme le faux turquoise de carbonate de cobalt, en reçoit plus de franchise et d'éclat que de la lumière du jour. Nous croyons qu'un service de dessert décoré dans le style du plat de M. Davillier laisserait loin derrière lui des services beaucoup plus somptueux et beaucoup plus chers. Ce serait une révolution dans l'art. Enfin, le décorateur qui reprendra hardiment les poncis de Moustiers, leurs bordures à pointes tombantes, avec des enlevages à la hampe dans le goût des nielles, captivera l'attention publique. L'industrie privée, si elle prenait l'initiative de cette résurrection, serait accusée peut-être, par l'amateur ignare, d'imiter les impressions de Creil, de Montereau, de Sarreguemines ; mais, prise par Sèvres, l'initiative serait acceptée comme venant de haut, et le mérite de cette décoration, senti par les gens de goût, permettrait à l'autre industrie de marcher résolûment dans la même voie, en abandonnant les bizarreries et les pauvretés dont sont inondées les vitrines des marchands. C'est là ce qu'il s'agit de transporter courageusement sur la porcelaine dure, en luttant contre la résistance de l'émail feldspathique à l'incorporation des couleurs de moufle, résistance qui nuit au glacé, et qui nécessite une étude nouvelle et approfondie des fondants.

Le potier de Rungis (M. le marquis de Monestrol), qui a attiré l'attention sur lui dans les dernières expositions céramiques de Paris et de Bayonne, a étudié spécialement, paraît-il, la modification des émaux appliqués à la pâte de kaolin. Il se vante, à bon droit sans doute, de savoir tremper et cuire cette porcelaine dans une couverte permettant l'emploi de tous les tons de la palette tendre. Il est malheureux qu'il se dise lui-même, dans une brochure, résolu à mourir avec ses secrets, à l'exemple de son devancier Bernard Palissy. Mais alors il faut procéder sans lui à la recherche en question. Il faut forcer, entre autres, dans ses retranchements, le mystère de la couleur dite *haricot de Chine*, qui n'est évidemment ni une couleur au grand feu de nos fours, ni pourtant un fond posé au putois pour le feu de nos moufles, ainsi que le démontrent les *coulures* de cobalt craquelé qu'on aperçoit au revers. Le haricot de Chine est, selon

Digitized by Google

nous, un émail mixte, appliqué à l'excipient par soufflage. Qu'y aurait-il d'impossible à M. Régnault, après sa remarquable découverte d'un gris-pourpre[1], gris au jour, pourpre à la lumière, couleur qu'il a, dit-on, obtenue en traitant le chrôme par un excès de carbone? Outre le turquoise et le haricot de Chine, le violet pensée du vieux Sèvres est digne aussi de décorer le Sèvres nouveau.

IX

On serait cependant injuste envers l'industrie privée si on l'accusait de s'être traînée constamment dans une ornière, et si l'on ne mentionnait ici les grands et méritants efforts de quelques industriels parisiens du siècle dernier, dont les noms appartiennent à l'histoire de l'art. Pour apprécier le mérite de ces efforts, il faut songer aux conditions étroites et précaires de l'industrie céramique du temps de Louis XV et de Louis XVI.

La constitution d'un privilége au profit de tout inventeur qui voulait exploiter son invention sans concurrents rendait la royauté juge et partie dans l'exercice de la porcelainerie, puisque celle de Vincennes, puis de Sèvres, était royale. La royauté française devait tenir aux bénéfices énormes de Meissen, dont le spectacle l'avait tentée. C'est pour se les garantir que, après avoir fait cause commune avec la première compagnie porcelainière française, celle de Charles Adam, en 1745, Louis XV signa, en 1763, l'ordonnance qui prohibait toute imitation et contrefaçon.

Mais la manufacture royale, comme les autres usines à secrets, eut ses transfuges ; et, l'amour de la porcelaine trouvant des adeptes jusque dans la famille de Bourbon, nous voyons, dès 1772, une fabrique patronnée par Mgr le comte d'Artois, celle du sieur Bourdon des Planches, établie au faubourg Saint-Denis, du côté de la foire Saint-Laurent. On y cuisait au charbon de terre, longtemps avant M. Vital-Roux, comme on le voit, de la porcelaine de kaolin que l'on ven-

[1] A part ce fond nouveau de chrôme carbonaté, dû à la découverte de M. Regnault, et qui est voisin du pourpre, il n'y a aucun rouge au grand feu sur pâte dure que les rouges de fer. Aucun n'approche de la nuance dite *haricot de Chine*, et, par les Chinois, *tsi-hong-yeou*. De quel métal cette chaude et belle couleur est-elle le produit? Du cuivre oxydulé enveloppé et comme surpris, dit-on, par un grand feu d'un degré inférieur au nôtre, dans une couverte plus fondante que le feldspath, et soit *stannifère*, soit mêlée de *chaux*. Des essais nombreux ont été faits à Sèvres. Ils ont produit des échantillons remarquables, sans doute, mais ni constants ni concluants. On est plus près du *rouge flambé* que du *haricot*. (Voir *Traité des Arts céramiques*, Brongniart, t. II, p. 83, et *Leçons de céramique*, Salvétat, t. II, p. 467 et suiv.)

Digitized by Google

dait ensuite, toute décorée, dans un magasin établi au bâtiment neuf des Théatins, sur le quai de ce nom.

Le transfuge qui avait jeté les fondements de cette maison était Pierre-Antoine Hannong, directeur passager de la manufacture de Vincennes. N'ayant pas été plus heureux dans ses opérations particulières qu'il ne l'avait été à Vincennes, par l'effet de sinistres obstinés dans ses fournées, il fut poursuivi par ses créanciers, et il eut trois fois recours à l'autorité royale pour obtenir des sursis. Enfin la fabrique de la foire Saint-Laurent n'existait que par tolérance, puisqu'elle faisait concurrence à la porcelainerie du roi. Cependant Barrachin, puis Bourdon des Planches, successeurs de Hannong, relevèrent leurs affaires ; mais ils le durent en grande partie au concours puissant que leur apporta le nom de Mgr le comte d'Artois.

L'arrêt de 1784, en interdisant l'établissement de nouvelles fabriques de porcelaine, la peinture polychrôme dans les fabriques existantes, ainsi que l'exécution des statuettes en biscuit, la décoration des figurines émaillées et généralement toutes les décorations réservées à la manufacture royale, *à cause de leur grand genre*, frappait de saisie et de confiscation toutes les contrefaçons, prescrivait aux usines déjà créées *la marque de fabrique*, sous la sanction d'une amende de 3,000 livres. C'était pourtant une sorte de consécration de leur existence : ce que la loi ne défend point, elle l'autorise.

Aussi trouve-t-on, dans les Archives, un état des manufactures parisiennes d'alors, *dont le privilége pouvait être confirmé.* C'est à cette liste que nous empruntons les divers noms des fabricants de l'époque [1].

Un nouvel arrêt de 1787, préparé par les vues libérales de M. d'Angivilliers, autorise *toutes les usines de Paris*, y compris celle du comte d'Artois (qui, paraît-il d'après cela, n'était pas la seule à contrefaire les produits de Sèvres), à employer l'or en bordures et œils de perdrix, et à façonner le kaolin en statuettes ne dépassant point douze ou dix-huit pouces de haut.

La porcelainerie du comte d'Artois employa beaucoup aussi, dans ses décorations, soit en filets de bord, soit en bouquets égayés de diverses nuances, un certain rouge violacé, avant-coureur de notre pourpre actuel. Rubans onduleux, croisés d'une guirlande de lauriers, rinceaux d'or, tels furent encore les motifs favoris de cet atelier, dont la marque distinctive était le C. P. couronné (Charles-Philippe d'Artois, depuis Charles X). Cette usine importante passa plus tard aux mains de M. Schœlcher.

[1] Nous avons résumé ou extrait cette statistique du bel ouvrage de MM. Albert Jacquemart et Edmond le Blant.

Digitized by Google

Nous omettons à dessein les fabriques de Chantilly, de Lunéville, de Vaux, près Meulan, pour arriver aux fabriques de Paris et de ses environs les plus immédiats, Bourg-la-Reine, le Gros-Caillou, la rue de la Roquette, la basse Courtille et le faubourg Saint-Antoine.

La porcelainerie de Bourg-la-Reine succédait à celle de Mennecy, fondée par le duc de Villeroy. Elle était de pâte tendre. Jacques et Jullien, ses directeurs, ont prospéré sans patronage. B. R. était la marque de leurs produits. Des filets roses, en hachures partant du bord, les anses touchées dans le même ton et le même style, des bouquets exécutés parfois sur un côtelé en spirale, tels sont les types, connus encore, de la décoration adoptée par Jacques et Jullien. On suit, dans les archives de l'industrie, l'existence de cette maison, de 1773 à 1788.

La fabrique du Gros-Caillou n'est connue que par le nom de son fondateur, Advenir Lamarre, et par son monogramme A. D. enlacés. Même observation pour celle du faubourg Saint-Antoine, dirigée par un sieur Morelle et dont les produits, aujourd'hui introuvables, portaient les lettres M. A. P. (Morelle, à Paris).

Souroux a travaillé rue de la Roquette, sous le monogramme S. Filets d'or *hachés*, fleurettes bleues (les bluets dits *à la Reine*), pâte jaunâtre, voilà tout ce que nous révèlent les tessons de cette production, continuée par Pétry, ascendant probable de M. Pétry (de la maison Pétry et Ronsse). La Courtille ou rue Fontaine-au-Roi : — la marque de cette fabrique (deux flambeaux croisés en cobalt au grand feu) ayant, à cause de sa ressemblance avec les deux épées de la manufacture saxonne, attiré sur J.-B. Locré, son fondateur, les foudres d'un arrêt prohibitif de son industrie, deux sursis lui furent accordés à sa demande. Mais c'est encore en franchissant les limites posées par la législation d'alors à l'emploi des couleurs, à la statuaire en biscuit, à l'emploi des ors, que cette maison produisit des œuvres dignes de souvenir. Le procédé du *coulage* fut pratiqué dès cette époque, dans l'usine de Locré, ainsi que d'autres innovations remarquables. L'arrêt de 1784 rendit à MM. Locré et Russinger leur liberté d'action. Ils ne purent toutefois en profiter, n'ayant pu satisfaire à certaines formalités qui étaient prescrites. Bords couverts roses, bouquets polychrômes, statuettes et pendules en biscuit genre Sèvres, tels sont les éléments du succès obtenu, dans une vie de luttes, par Russinger, dont la fabrique fut achetée par M. Pouillat au commencement du présent siècle. La rue de Reuilly eut aussi sa manufacture dès 1774, sous la marque L, du nom de son fondateur J.-J. Lassia. Quoiqu'il ait beaucoup produit, il n'obtint jamais de privilége. Il en sollicitait un comme inventeur de la porcelaine allant au feu, vraisemblablement durcie, dans cette vue, par une addition

Digitized by Google

de sulfate de baryte. Cette fabrication fut réputée pour la pureté de son décor et des nuances qu'elle employait. Vincent Dubois, rue de la Roquette, *Aux trois Levrettes*, exerça notre industrie dès 1774, toujours en guerre avec la législation restrictive du temps. Il obtenait tantôt sursis, tantôt tolérance.

Rangeons encore parmi les industries parisiennes celle de Pierre Déruelle, qui ouvrit, à Clignancourt-sous-Montmartre, en 1771, une fabrique importante dont la marque fut d'abord un moulin à vent. En 1775, Déruelle obtint le patronage officiel de Monsieur, frère du roi Louis XVI, et la marque M couronné remplaça le moulin à vent. On peignit, dès l'origine, en or et en polychrômie, comme à la manufacture de Sèvres. *Indè iræ.* Descentes de police chez Déruelle, saisies de tasses et de soucoupes richement décorées. Entre les luttes contre l'administration et les luttes contre les difficultés de l'art lui-même, que de courage et de persévérance il fallait à ces industriels! Les peintures de la fabrique de Monsieur sont vives et touchées avec esprit; le blanc de la porcelaine est beau; l'or est d'un éclat superbe. Cette maison occupait une centaine d'ouvriers. Le dépôt dans Paris était au coin de la rue de Chabannais.

Deux bustes remarquables, l'un de Louis XVI, l'autre du comte de Provence (Monsieur, frère du roi), de grandeur naturelle, sont les seuls vestiges de la fabrique de Saint-Denis. M. Riocreux, le savant conservateur du musée de Sèvres, n'en a jamais retrouvé d'autres. Le premier buste porte la date de 1779, le second de 1780. Leur marque ne laisse aucun doute sur le lieu de leur origine.

Mais ce n'était pas assez que les comtes de Provence et d'Artois prissent sous leur patronage la concurrence faite par l'industrie privée à l'industrie officielle : la reine Marie-Antoinette, favorable comme eux aux porcelaines, s'intéressa particulièrement à la fabrique d'André-Marie Le Bœuf, rue Thiroux, fondée avant 1778. La manufacture de la Reine partagea ses productions en deux classes : pièces soignées et vraiment remarquables de galbe et de décor; services communs, barbouillés de fleurs grossières, pour le commerce courant et bourgeois. Ainsi fit son apparition, dans l'industrie céramique, la production si regrettable de la *camelote.* Comme si la simplicité du décor ou son absence même n'eussent pas mieux valu, pour les petites bourses, que des enluminures qui ne font que souiller un émail si beau! La marque de fabrique était l'A couronné (Antoinette) imprimé en rouge, en vignette à jours. Il est à remarquer qu'aucune pièce de cette manufacture n'est décorée de figures. Le dépôt était tenu au quai Conti, par Granger.

Nous arrivons à la plus remarquable porcelainerie parisienne de la fin du XVIIIe siècle : celle de Dihl et Guérhard, rue de Bondy, placée

Digitized by Google

sous le patronage du jeune duc d'Angoulême, Louis-Antoine, depuis dauphin. L'immense élan de l'industrie céramique et le nom du prince couvrirent ces industriels pendant quelques années. Le bleu de cobalt au grand feu (bleu de Sèvres) appliqué à toutes sortes de pièces, notamment à de grands vases, les fonds de moufle diaprés de fleurs, d'arabesques, de rinceaux, de bouquets de fleurs en haut relief rivalisant avec ceux exécutés et chiffonnés si artistement par Humber et Mlle Chanou, de la manufacture royale, inspirés eux-mêmes par les bouquets de Meissen, tous les genres de décoration furent abordés et traités par les fabricants de la rue de Bondy, d'une façon supérieure, sinon toujours comme goût, du moins comme exécution. Le monogramme C.-A. entrelacé et le plus souvent couronné, quelquefois (surtout au commencement des travaux) la signature en toutes lettres de Dihl tracée au pinceau, telles sont les marques de cette fabrique. Les pièces hors ligne, notamment celles que possède le musée de Sèvres, portent tout au long : *Manufacture de Mgr le duc d'Angoulême.*

La Révolution n'interrompit point ces travaux. Les industriels artistes eurent le courage et le bonheur de persévérer. Dihl ajoutait foi au retour de temps plus heureux. D'ailleurs il s'était proposé, comme récompense de ses grands travaux, la direction de la manufacture de Sèvres. Il croyait à cette récompense, parce qu'il s'y sentait tous les droits. Il fut déçu dans cet espoir. M. Brongniart fut nommé directeur de Sèvres, au sortir de ces tourmentes anarchiques. Il faut le dire : l'illustration scientifique d'Alexandre Brongniart a été consacrée à jamais par deux œuvres capitales : le Traité des Arts céramiques, le Musée céramique de Sèvres ; et Dihl n'eût sans doute exécuté ni l'un ni l'autre. Mais, si le concours de M. Riocreux a secondé M. Brongniart d'une façon si remarquable et si prisée par lui-même, dans la création du musée, le concours de Dihl ne lui aurait pas été moins favorable dans les travaux décoratifs, que, de son aveu, M. Brongniart entendait moins que la science minéralogique. Sèvres aurait dû s'assimiler un pareil talent.

La maison Nast, la seule peut-être qui ait enrichi son propriétaire, fut construite, en 1780, rue Popincourt, par Le Maire, achetée par M. Nast trois ans plus tard, puis transférée par son frère et lui rue des Amandiers. On y fit avec succès les cabarets, les services de table, les vases, mais dans le style qui commençait à poindre, retour prétendu à l'art grec, à l'étrusque, et qui ne fut que le reniement de toutes les profusions, de toutes les intempérances du style de Louis XV, y compris malheureusement sa grâce, sa variété, son ampleur. Cette maison a beaucoup honoré toutefois l'industrie parisienne. Ses procédés étaient savants, ses façons délicates, ses fonds

Digitized by Google

de couleur admirables. Le fini des anses, des garnitures, beaucoup exécutées en biscuit et dorées à l'or mat, fait reconnaître encore à première vue les produits de cet établissement.

A la suite de ces mentions, nous pourrions inscrire encore la manufacture du duc d'Orléans, au Pont-aux-Choux, fondée par M. Outrequin de Montarey, et dont les décors consistaient en oiseaux et fleurs ; la marque de fabrique était *J. M.* Mais l'entreprise ne prospéra point. Notons enfin la manufacture de la petite rue Saint-Gilles, fondée vers la fin du XVIIIe siècle, par messire François-Maurice Honoré, escuyer, conseiller du roi, quartenier de la ville de Paris. Cette manufacture, d'un aspect imposant, était construite au fond d'un jardin qui donnait par une grille sur le boulevard, en face du parc et de l'hôtel Beaumarchais. Elle fut transportée à la Seinie, près Saint-Yrieix (Haute-Vienne) en 1814. M. Honoré lui donna pour directeur Anstett, qui sortait de chez Dihl, où il avait beaucoup appris. Son fils, Edouard Honoré, s'associa à Dagoty, et ces deux générations de céramistes laborieux ont jeté un incontestable éclat. Rivaux de Nast, continuateurs de Dihl, ils ont tenté plusieurs fois le retour à la saine théorie. Mais le courant, l'influence de Sèvres, la nécessité d'une grande production les ont entraînés malgré eux. Des procédés curieux de fabrication, dont la place ne se trouve point ici, le *coulage* des plaques et des tasses, le calibrage des assiettes à l'exemple de Sèvres, d'autres procédés de l'invention de M. Edouard Honoré lui-même, et tendant à populariser les décorations monochrômes ou polychrômes à l'imitation de Moustiers et des faïences arabes, ont laissé des traces dans le souvenir des amateurs. Nous avons vu des planches gravées et des pierres destinées à ces impressions qu'on enluminait ensuite au pinceau. Un de ces services a conservé une sorte de célébrité, le service sans filets d'or et à fleurs chinoises. Ces fleurs de teintes vives et fraîches, jetées pour ainsi dire au hasard, résolvent à peu de frais un des problèmes de la décoration céramique.

Cette porcelainerie, mentionnée avec éloge dans l'ouvrage de M. Brongniart, avait subi en 1822 une seconde translation à Champroux (Allier). Les marques ont été successivement *F.-M. Honoré*, *Honoré et Dagoty*, fabrique de l'impératrice; et *Ed. Honoré*. M. Edouard Honoré mourut en 1855.

Voilà, sans entrer dans la monographie des fabriques du troisième ordre telles que celles de Choisy-le-Roi, de la barrière de Reuilly, de la rue de Crussol, etc., de quoi donner une idée complète de l'industrie céramique décorative, à Paris, dans les temps qui nous ont immédiatement précédés.

Au résumé, les conquêtes de tous ces industriels laborieux et

Digitized by Google

intelligents ont porté plutôt sur des procédés que sur la création d'un style décoratif particulier. On a suivi pas à pas la manufacture royale, et c'était justice. Seulement on regrette qu'elle-même se soit séparée de la faïencerie, avec tout l'orgueil que lui inspirait la découverte du kaolin. Cette substance laisse loin derrière elle, il est vrai, toutes les terres cuites par les Occidentaux anciens et modernes; il faut en proclamer la blancheur, la solidité, la pureté. Mais cet orgueil a trompé, dès l'origine, la manufacture royale; elle a trouvé toute décoration connue indigne d'une pareille substance. Et pourtant sa blancheur même répudiait *le tableau*, qui ne peut souffrir que le *cadre d'or*, et qui jure avec le blanc de la neige, de la porcelaine et du papier. Que n'a-t-on persévéré dans l'étude des Japonais, des Chinois, des Persans!....

X

La généralité des articles dits de Paris, dont la porcelaine décorée n'est pas le moindre, est affectée à une double destination : la France, l'étranger. En France, il se consomme annuellement aujourd'hui pour environ 4,502,800 fr. de porcelaine décorée; Paris en exporte pour 870,300 fr. dans le monde entier; total : 5,373,100 fr. de production. La majeure partie de cette somme totale est fournie à la province et à l'étranger; la moindre partie à Paris même et ses environs immédiats. Cette moindre partie est soignée, caressée par le producteur parisien. Il en attend plus particulièrement sa réputation. Le reste est généralement ce qu'on est convenu, dans le commerce, d'appeler *la camelote*, c'est-à-dire toute marchandise fabriquée, à l'escient de son producteur, avec de mauvais moyens.

Dans les mille industries qui s'appliquent aux modes, chacun connaît la différence entre le bon et le médiocre. Elle porte sur des questions d'étoffe, de coupe, de nuance, d'assemblage, que toutes nos dames savent admirablement résoudre. Mais, dans l'art céramique, la distinction n'est bien faite que par les gens du métier. Le goût public est *déformé* ou, si vous le préférez, il n'est pas formé encore. Quant à la question technique, elle n'est connue que d'un très petit nombre d'initiés. De là une foule de mécomptes. Il faut avoir manié beaucoup de porcelaine, pour classer soi-même les cinq choix de porcelaite blanche qu'elle comporte puis pour discerner un bouquet peint pour 5 ou 6 francs, d'un bouquet de 2 fr. 50; enfin, la dorure qui résiste de la dorure qui ne tient pas. Malheur donc aux maisons (en bien petit nombre) qui se sont opiniâtrées à dorer

Digitized by Google

comme on dorait à Sèvres il y a trente ans! Cette persévérance louable serait un motif de haute préférence, sans doute; mais la concurrence est effrénée. Et comme tout marchand se vante de débiter exclusivement ce genre de dorure, ou bien avoue, en face de l'évidence, que les dorures de porcelaine ne sont rien moins qu'éternelles, mais ajoute que toute dorure est exactement dans le même cas, le décorateur qui dore bien risque fort, s'il est peu connu, d'en être pour ses frais supplémentaires! Voici la vérité : l'or à la couperose, appliqué à une couche et demie ou deux couches, tient parfaitement quand il est bien cuit. L'or préparé au mercure ne tient guère. Il n'est là que pour mémoire, comme le *lustre d'or* des Chinois, et c'est celui que l'on emploie presque partout. Pour l'œil, l'épaisseur de l'or et sa solidité se jugent à son brillant chaleureux. Il faisait même saillie, dans le temps où l'on employait (à Venise, par exemple) l'or de trois sequins, pour dorer une tasse et sa soucoupe. Au rebours, l'or des dorures commerciales est terne, cuivreux, d'un jaune pâle et peu résistant au linge avec lequel on l'essuie. Dans l'article courant, destiné à la *vile multitude* ou à l'exportation, les fonds de couleurs sont inégaux, piquetés, incorrectement cernés par les filets d'or ou de couleur; les décorations de toutes sortes sont brossées avec négligence, au moyen de tons faux et criards. L'ensemble de cette décoration paraît, au résumé, destinée plutôt à pallier les défauts de la porcelaine blanche qu'à l'embellir.

Mais le grand nombre des consommateurs, quand la *quantité* de décoration est à peu près la même, ne voit pas clairement la différence entre un service de table de 700 ou 800 fr. et un autre de 1,800 ou 2,000 fr. Il y a aussi des gens qui prétendent s'y connaître, et qui reprochent au producteur, comme défauts, des incorrections inévitables, moins sensibles qu'un fond terne, qu'un ajustement de mauvais goût dont ils ne se doutent point. Enfin, si l'on groupait toutes les personnes capables d'apprécier les mérites et les difficultés de l'art céramique, on n'en composerait pas une clientèle qui pût suffire au soutien d'une seule porcelainerie d'art. Que conclure de cet état de choses affligeant?

Du moins, dans les années où commença chez l'étranger le goût de la porcelaine française, pouvait-on travailler avec conscience; car on travaillait avec profit. Une ancienne maison, par exemple, fabriquait encore, il y a trente ans, des aiguières, des bardaques, des services à café dits (on ne sait trop pourquoi) *fitz-james*, pour les Etats barbaresques, pour Constantinople, pour le sultan. Mais alors aucune limite n'était posée à l'artiste. On lui demandait le beau, comme l'entendaient les musulmans avant l'invasion de

Digitized by Google

l'*étriqué* dans leurs mœurs. Aussi une aiguière se vendait-elle 300 ou 500 fr., avec sa décoration persane ou turque. La bardaque (tasse à eau couverte dans le genre de la tasse dite *à la reine*) 75 fr. pièce. Une de ces mignonnes tasses en coquille d'œuf, appelées *sherbets*, qui entrent dans la composition des fitz-james, de 8 à 10 fr., selon son décor et l'épaisseur de la couche d'or bruni qui doublait de *vermeil* sa concavité. Tandis qu'aujourd'hui l'aiguière levantine est facturée 60 fr.; la bardaque, 2 fr. 50 c.; les sherbets, 40 ou 50 fr. *le cent.* Ils ne valent plus que 20 fr. le cent en porcelaine blanche. On devine ce que signifient ces chiffres dans une affaire où l'art doit réclamer ses droits.

L'intermédiaire a d'abord tout accaparé sur les bénéfices. Puis la notoriété de l'impôt exorbitant qu'il prélevait sur l'acheteur lointain, est arrivée aux oreilles de ce dernier. Il a réclamé aigrement. Le commissionnaire a consenti au rabais..... sur le prix de l'objet, mais point sur son bénéfice. Je pourrais citer tel article tombé à 25 p. 100 de sa valeur première, sur lequel le bénéfice proportionnel du commissionnaire est double de ce qu'il était. Or, aucune industrie de luxe n'a plus souffert que la décoration de la porcelaine, de la concurrence engendrée par ces exigences. Les *chambrelans* (ou petits décorateurs en chambre) se sont multipliés, croyant arriver à ruiner leurs concurrents, avant d'être ruinés eux-mêmes. Point. La ruine commune a été, est encore le dénoûment de cette lutte. Et, si les chemins de fer ont supprimé l'intermédiaire dans beaucoup de contrées, en rendant son office inutile, il pèse toujours d'un poids énorme sur les expéditions d'outre-mer.

La main d'œuvre est ce qui souffre le plus. En effet, comme les vrais talents ont leurs exigences légitimes, le peintre-artiste n'est employé que pour l'article de Paris vendu à Paris, qui est, statistiquement, la moindre production. Et encore ! On lui demande des pochades à tant la douzaine, afin de profiter de sa main, de son nom ; mais on répudie celles de ses œuvres dans lesquelles il serait tenté de résumer son habileté et son savoir. Veut-on juger de la décadence d'après des documents irréfutables ? Il n'y avait, en 1849, que 160 décorateurs patrons, et il y a 187 industriels de cette nature aujourd'hui. Mais s'il y a 27 décorateurs de plus, il y a 876 ouvriers, hommes ou femmes, de moins qu'en 1849, puisqu'alors on comptait, non pas comme aujourd'hui, 1,872 ouvriers, mais bien 2,748 ! Et ces 27 décorateurs de plus, établis pour leur compte, sont des patrons..... qui n'ont pas d'ouvriers ! Il y en a même bien plus de 27 qui se trouvent ainsi réduits à eux-mêmes, obligés de tout faire : il y en a 80 ; puis 62 qui ont moins de 10 ouvriers, et 45 seulement qui en ont encore 10 et plus. Et, sur ces 45 industriels fortunés, il

Digitized by Google

y en a 3, il est vrai, qui font jusqu'à 300,000 fr. d'affaires par an; mais, sur les 80 qui travaillent tout seuls, il y en a 33 qui font moins de 2,000 fr. de bénéfices, c'est-à-dire qui meurent littéralement de faim, puisque la moyenne du prix des logements à l'usage de la décoration sur porcelaine est de 1,086 fr. Il ne reste 914 fr. à ces *patrons solitaires* pour vivre eux et leur famille, c'est-à-dire pour se nourrir et pour s'habiller, puisqu'il leur faut acheter leurs instruments de travail, pinceaux, couleurs minérales, essences, etc. Plus heureux donc sont encore les 407 ouvriers qui, travaillant dans l'atelier d'un patron, gagnent 5 fr. par jour; car, n'ayant de loyer que leur logement personnel, soit en moyenne 300 fr., et gagnant 1,500 fr. par an, ils ont du moins 1,200 fr. pour leurs besoins immédiats, et ils n'ont point leurs couleurs ni leur mobilier industriel à acheter, car ils ne payent que leurs pinceaux.

Il y a bien, il est vrai, 43 décorateurs qui gagnent 8 fr., 5 qui en gagnent 9, et 4 qui en gagnent 12; mais on voit que c'est l'aristocratie du métier. Ces gens d'un talent hors ligne ne font pas règle.

Ce que nous venons de dire ne s'applique qu'aux hommes; car il n'y a pas une seule femme dont la journée dépasse 4 fr. 50; et, sur les 458 femmes, décalqueuses, brunisseuses, employées dans l'industrie décorative de la porcelaine, il y en a plus de la moitié dont le salaire moyen est 2 fr. ou 2 fr. 50 c., qu'elles travaillent à la journée ou à leurs pièces.

Le patron d'un atelier de décor prend généralement, en outre, autant d'apprentis qu'il le peut. Comme les contrats d'apprentissage sont un lien fort affaibli par la facilité que l'élève a de s'y soustraire, le patron tient plutôt à réunir beaucoup d'élèves qu'à les conserver. Mais il faut que le travail, peu ou point rétribué, de ceux-ci (de 25 cent. à 1 fr. par jour), abatte le plus fort et le plus gros de la besogne. De là une lutte incessante entre le patron et l'élève qui a ou croit avoir quelque talent, et que les patrons concurrents du sien surveillent avec jalousie, afin de l'attirer chez eux aux approches de l'hiver par l'appât de quelques pièces de cent sous, quitte à le congédier dès la fin de janvier, temps où la morte-saison commence pour trois mois. Habitué par là à la vie nomade, aux bénéfices d'accident, ne tenant à aucun atelier par ces liens heureux qui, jadis, rivaient pour toute leur vie les bons ouvriers à la maison-mère, l'élève peintre sur porcelaine passe le plus clair de son temps dans la dissipation, prend goût à l'estaminet, où le chef d'atelier, en cas de besoin pressant, va encore le chercher et lui paye d'avance *une corvée :* c'est le mot. En combien de circonstances la liberté n'est que le droit à la misère! Et que la leçon du loup de la fable est

Digitized by Google

mauvaise! Nul ne peut, dans l'ordre social, se vanter d'être absolument libre. La sagesse véritable consiste, non dans l'absence, mais bien dans le choix réfléchi du collier.....

Parlerons-nous ici de la condition des femmes (en petit nombre) qui s'occupent de l'industrie décorative? Les femmes peintres sur porcelaine travaillent presque toutes en chambre cehz elles. L'expérience a démontré l'impossibilité, pour elles, du travail en commun dans un atelier.

Il y a là un chapitre de l'histoire du cœur féminin à écrire. Il prouverait, si nous osions nous charger de le faire, que les femmes ne sont guère nées pour vivre en société..... avec les femmes. Le grand écueil de ces sortes d'ateliers est la distribution des ouvrages. Croirait-on que la première quinzaine a toujours suffi pour allumer de telles animosités, pour déterminer de telles révoltes contre les moindres critiques du patron, que tout patron ayant essayé de gouverner un faible essaim de dames ou de demoiselles artistes, n'a pas tardé à en reconnaître l'impossibilité? Mieux vaudrait commander un bataillon de zouaves ou un escadron de lanciers. Ces dames n'ont pas encore trempé un pinceau dans le godet à essence, qu'elles se sont comptées, toisées, dévisagées. Une telle est jolie, mais coquette; elle compte sans doute sur ses beaux yeux pour attirer les préférences du patron; elle aura les meilleures pièces. Qu'on la surveille!.... Telle autre est laide et maigre; elle sera le souffre-douleur..... ou le noyau des mécontentes. Je m'arrête; je crains de me compromettre d'une façon trop grave en médisant de la plus aimable moitié du genre humain.

Travaillant généralement chez elles, ainsi que nous l'avons vu plus haut, les brunisseuses n'ont pas de ces frottements continus entre elles; aussi plus de facilité à les conduire. Pour vivre en paix avec elles, il suffit d'être scrupuleusement équitable dans la répartition des pièces qui sortent de la moufle : elles sont à leurs pièces; ouvrières et patrons y ont leur profit. Sur 458, 425 sont dans leurs meubles et mènent une vie régulière. Elles savent lire et écrire; mais leur gain, par quinzaine, dépasse rarement 25 ou 30 fr. Il a toujours tendu à décroître, depuis que l'or à brunir, employé moins solide et plus mince, exige un frottis moins long pour revêtir tout son éclat. Enfin la concurrence, poussée à bout par le bon marché, a enfanté l'or sans brunissage, connu dans le commerce sous le nom de son inventeur; c'est une dorure qui sort en effet toute brunie des moufles. Cette dorure, employée pour la décoration des vases dont les forains chargent leurs tourniquets, pêle-mêle avec des lapins vivants et des hommes de pain d'épice, ne peut rester longtemps à l'air sans se ternir, ni supporter le moindre frottement. L'inventeur

Digitized by Google

a pris un brevet d'invention, et il a tiré de son invention presque une fortune..... C'est pourtant (soit dit sans offenser personne) de la dorure sur porcelaine, comme du carton peint est un arbre ou un rocher.

Une des causes de la prompte altération des couleurs tient au calcul du fabricant de porcelaine blanche, qui attendrit son émail feldspathique afin d'abréger ses fournées. Cet attendrissement de la couverte réagit sur la palette ; il rend la nuance incertaine et multiplie les erreurs. Le pourpre, qui est un sel d'or, a presque disparu, depuis quelques années, des ateliers, à cause de l'altération des couvertes. Plus sensible que les autres couleurs, il laisse le décorateur dans l'incertitude complète du résultat que la moufle donnera : un violet terne, un ton lie de vin apparaît, alors qu'on espérait une tout autre nuance. Il y a aussi des couleurs auxquelles le commerce a presque entièrement renoncé, tant à cause de leur prix que des soins qu'elles nécessitent. Nous voulons parler des couleurs au grand feu, employées autrement qu'en fonds pleins. En effet, excepté le bleu sur tendre de vieux Sèvres, on n'en voit presque plus dans les magasins de porcelaines modernes ; ni le vert de chrôme, ni les bruns produits par le mélange du manganèse et de l'oxyde de fer, ni les jaunes, ni les roses dont on a oublié la recette, bien que Sèvres, qui la connaît, pût encore la fournir à l'industrie privée. Mais ces colorations s'obtenant au cours du travail de la fabrication même, l'industrie parisienne, qui pourrait en tirer un si beau parti, répugne à des travaux exigeant plusieurs transports de la fabrique à Paris, et de Paris à la fabrique. En moyenne, trois voyages et des chances nombreuses de déchets ou de pertes ; toute cette manutention est onéreuse, et la cuisson à Paris le serait plus encore. Le fond le plus à la mode de tous les fonds de couleur au grand feu est aujourd'hui le céladon ; il a le grand mérite de se contrefaire admirablement au feu de la moufle ; ce qui simplifie les questions de transport et de bris des pièces en chemin.

Un état de souffrance qui tend à démoraliser de plus en plus le décorateur de porcelaine, l'impossibilité de rien faire comme il le pourrait et, quelquefois comme il le voudrait, l'oubli graduel des procédés que leur prix élevé rend inutiles, l'emploi de substances moins fines, parce qu'elles coûtent un peu moins, l'économie sur le combustible, l'économie sur la main-d'œuvre..... voilà le tableau sincère de cette industrie digne d'un meilleur sort.

Nous venons de passer en revue les signes affligeants de la décadence de l'art céramique, en ce qui touche la décoration de la porcelaine. Nous aurions, au contraire, d'importants progrès à constater dans la fabrication provinciale de la porcelaine blanche, qui vient

Digitized by Google

ensuite presque toute à Paris, afin d'y être décorée. Il y a pourtant quelques ateliers importants de décoration à Limoges. De même on compte, dans Paris, environ 12 petites fabriques de porcelaine blanche; mais ces fabriques ne sauraient alimenter en aucun cas les 180 ateliers de peinture et de dorure de Paris. Ces fabriques de Paris et des communes suburbaines produisent surtout des figurines, des bénitiers, des fleurs en relief, des tasses, des soucoupes, des boîtes à épingles, des porcelaines pour lampes, etc. Quelques-unes ont un four. D'autres font cuire leurs produits dans une sorte de four banal à raison de tant par cube. Ni avenir, ni prospérité présente : tel est le dernier mot de ces usines.

XI

La façon de procéder des industriels français ne serait-elle point pour beaucoup dans leurs déboires? A part la pression qu'exercent sur eux les intermédiaires, qui, après tout, s'ils les rançonnent, du moins les font travailler, ces industriels n'ont-ils pas à souffrir de leur penchant invincible pour l'isolement?

Nous voyons, en effet, qu'au lieu d'associer, comme les céramistes anglais, des capitaux importants leur permettant de peser sur les marchés, par l'ubiquité de leur production même; au lieu de réaliser, par le grand nombre des objets similaires et usuels incessamment fabriqués, des économies notables résultant de la simple division du travail, les décorateurs parisiens multiplient les petits ateliers. Les fabricants de porcelaine blanche, une quinzaine de grandes usines provinciales exceptées, fondent incessamment de petites usines. Les objets de pure fantaisie qui sortent de là n'ont qu'un succès éphémère. Tel imagine de fabriquer des statuettes en biscuit, enluminées à froid avec des couleurs au vernis, statuettes généralement médiocres et quelques-unes ridicules. Tel autre consacre son four à la cuisson de bouquets de fleurs en porcelaine, renouvelés de la Saxe et de Sèvres, mais que leur fragilité et l'imperfection de leur décoration en couleurs pseudo-naturelles, empêchent de flatter autre chose qu'un caprice. Quelques ouvriers artistes portent pourtant très loin l'art de confectionner ces fleurs artificielles; mais elles ne sont appliquées à aucune décoration durable. Ce sont des objets d'étagère, sans débit considérable ni certain. C'est une prodigalité inouïe d'inventions stériles. L'inépuisable imagination du décorateur français (preuve en soient les étoffes et les papiers peints!)

Digitized by Google

produit du nouveau, à la façon dont les organes abdominaux de l'araignée dévident un câble sans fin.

A cette facilité, heureuse et désespérante à la fois, est venu s'ajouter, depuis que les publications d'art mettent les œuvres artielles de tous les temps à la portée de tout le monde, le vaste champ du passé, où la précipitation va glaner sans discernement et ajoute à la confusion générale. Et non-seulement les industries de luxe, celle des bronzes, celle de la bijouterie et de l'orfévrerie se réveillent enfin, étonnées de ce qu'elles-mêmes ont pu produire depuis le commencement du siècle; mais l'architecture, pour qui l'heure de ce repentir bienfaisant n'a pas sonné, travaille à la façon des frontispices de romances et de journaux illustrés. Les caprices désordonnés du crayon s'imposent à la pierre. La tour de Babel menace de nouveau les cieux. De ces causes de décadence, il ne peut sortir, avec le temps, qu'un immense dégoût de la profusion; s'il ne tardait pas trop, il sauverait encore l'industrie céramique au point de vue de l'art. Au point de vue industriel, le remède n'est pas là tout entier.

Assurément, il faut qu'un ornemaniste d'un talent sobre et d'un caractère résolu, familier avec les traditions diverses, leurs qualités, leurs erreurs, se mette à la tête de la réforme. Mais ce n'est pas tout. Quand il aura, en quelques années, fait prévaloir la saine doctrine ornementale, il aura initié le public, sapé l'erreur et ébranlé le style hybride sur ses derniers fondements. Son œuvre demeurerait toutefois incomplète et, pour lui-même sans profit matériel (ce qui serait injuste, s'il est vrai, comme le dit l'Ecriture, qu'il ne faille pas museler le bœuf qui dépique le grain!). Cet ornemaniste initiateur doit être doublé d'un sérieux industriel, d'un capitaliste puissant, qui entende à la fois les exigences du goût et la division du travail, car nous avons confessé que l'initiateur privé ne ferait point de prime-saut sa fortune! Il se trouvera pourtant, nous en sommes bien persuadé. Mais il sera longtemps seul. Et ce qu'il faut, ce n'est point un producteur isolé; ce sont, comme en Angleterre, des maisons puissantes, versant la production nouvelle sur le monde entier. C'est l'industrie céramique rajeunie et puissante comme l'industrie lyonnaise, comme l'industrie de Saint-Gobain.

Parviendra-t-on à changer le caractère français en ce point? inoculera-t-on l'esprit d'association aux capitaux, comme on parvient si difficilement à l'inoculer aux populations ouvrières? Quelques grandes institutions de crédit ont démontré le parti à tirer des réservoirs communs, pour l'irrigation de tous les canaux de l'activité humaine. Mais si l'esprit français saisit encore l'avantage d'une association de ce genre, d'une confiance donnée à une grande opération collective, il se range beaucoup plus volontiers à l'obli-

Digitized by Google

gation de contribuer par une cotisation que par un travail ! Proposez à un homme de vous confier 1,000 fr., que vous ferez valoir dans telles ou telles conditions déterminées, il y consentira. Mais, si vous lui dites, qu'étant peintre sur porcelaine, il gagne à peine 5 fr. par jour, que vous lui ouvrez un atelier où il sera chauffé, éclairé, fourni d'instruments, mais où il devra son assiduité sans aucune exception, sinon le repos du dimanche ; où il n'accomplira, d'un bout de l'année à l'autre, que le même travail, une fleur des bouquets qu'il a jusqu'ici peints en entier, un détail de l'ornementation qu'il est habitué à traiter dans toute ses parties : à ces conditions, au lieu de 5 fr., vous lui proposez 10 fr ! Sur trois ouvriers parisiens, il y en a deux qui refuseront.

En Angleterre (qu'on nous permette de citer les céramistes anglais une dernière fois !) l'ouvrier n'a pas ces répugnances. La division du travail est arrivée à ce point, que le même ouvrier fait toujours la même chose, sans se rebuter jamais. Il en est de la décoration ainsi conçue, comme de l'horlogerie du Jura, de la Chaux-de-Fond ou de Genève. A chacun sa roue, son ressort, son pivot. L'assembleur ne sait qu'assembler. Le guillocheur ignore la confection de tout ce qui n'est pas la boîte. Ainsi de suite. Il est vrai que, dans ce système, on fait cent mille pièces sans changer de modèle, sans s'arrêter. Cela suppose l'adoption de ces modèles, sinon pour toujours, du moins pour un certain temps. Arrière le caprice trop maladif de la mode. Ce qui a été jugé beau et bon avant-hier doit être encore jugé tel aujourd'hui.

Voudrons-nous entrer dans cette voie ? La faïencerie de Creil et Montereau y est entrée depuis de longues années. Le nombre de ses modèles, tant de formes que de décors, est excessivement restreint. Jusqu'au déluge récent des importations céramiques anglaises, cette maison a prospéré. Nous croyons que le déluge anglais passera et que l'industrie française de Creil et Montereau aura une longue prospérité encore ; ainsi de Sarreguemines ; ainsi de Nevers, qui tend à la résurrection ; ainsi (pourquoi pas ?) de la porcelaine ; mais nous avons dit clairement à quelles conditions.

Une des conséquences heureuses de l'ordre nouveau sera l'abolition de la *camelote*, la constance et l'uniformité de choix des produits.

Cela tiendra à la perfection toujours acquise dans le travail par son infinie division. Telle maison sera connue pour un service qu'elle fabriquera et décorera exclusivement. On ira l'y chercher. On l'y trouvera toujours conforme à lui-même. Mais cet ordre meilleur ne prévaudra qu'à la condition de quelques sacrifices bien entendus d'amour-propre. La ligne de démarcation entre le décorateur artiste

Digitized by Google

et l'ouvrier sera plus profonde. L'intérêt de l'ouvrier proprement dit en souffrira-t-il? Non, si, comme nous le croyons, il trouve son bénéfice dans un meilleur salaire et, en tout cas, dans la certitude de travailler toujours. *L'ouvrier ouvrera, l'inventeur inventera.*

A une époque récente encore, un des industriels les plus réputés dans la fabrication de la porcelaine dure réalisa, sur le papier, un projet d'union entre les principales fabriques, tendant à centraliser leurs produits dans un dépôt d'une importance supérieure à celui des cristaux de Baccarat et de Saint-Louis. Toutes les questions que nous venons d'effleurer étaient abordées et résolues. Les attributions de chacun étaient claires et rassurantes. Le tarif commun, établi d'un commun accord, mettait le prix de revient à l'abri des emportements de la concurrence. Il fut impossible de réunir trois volontés pour l'accomplissement de ce projet!

Nous nous estimerions heureux si nous laissions au moins dans le souvenir de nos lecteurs la trace de ces deux vérités, par lesquelles nous terminerons :

Premièrement, si dix ouvriers se partagent la décoration de 50 pièces par jour, cinquante ouvriers en débiteraient non pas 250, mais 1,000, par la division du travail. Le chiffre de la production étant quadruplé, le salaire pourrait augmenter, pour chaque ouvrier, et le prix diminuer, tout en assurant encore au patron intelligent un bénéfice double. C'est élémentaire.

Secondement, le secret du retour de l'art céramique à de meilleures données artielles est celui-ci : penser moins à la décoration de la porcelaine qu'à la décoration par la porcelaine!

Il y a peu d'années, l'industrie des bronzes, grâce à son retour aux saines leçons de l'art grec, renaquit de ces scories mêlées de clinquant et de zinc, où elle s'était engloutie depuis trente ans. La faïence, descendue des hauteurs où les XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles l'avaient vue monter, aux plus vils usages et presque au néant, compte aujourd'hui, dans Paris seulement, 53 décorateurs artistes! Ne serait-ce pas le tour des porcelainiers de prendre foi en eux-mêmes et de rompre avec une tradition fatale?

OSCAR HONORÉ.

Digitized by Google

PIERRE ET MARIETTE

PREMIÈRE PARTIE

Le père et la mère Gibert, mes vieux et pauvres voisins au village, étaient de bonnes gens qui, après avoir mis au monde et élevé à grand'peine dix ou douze enfants, ne savaient plus au juste ce qu'étaient devenus tous les membres de cette nombreuse maisonnée.

« Il y en a que la mort a pris chez nous, répondaient-ils, quand on les questionnait sur cette étrange dispersion, d'autres qui sont allés finir au loin, à l'armée, où ils avaient dû se rendre, étant tombés au sort; d'autres qui sont partis plus tôt, plus tard, et dont nous n'avons jamais plus entendu parler. Jean, notre second, nous a écrit une fois, il y a environ vingt ans, nous demandant les papiers qu'il lui fallait pour se marier, en quelque pays de la montagne. Est-il maintenant mort ou vivant, maître ou valet, riche ou pauvre? C'est ce que nous ne pouvons dire. La Berthe, notre quatrième, s'était faite servante à la ville; elle nous est venue voir, il y a environ douze ans; depuis, où est-elle allée? Rémy, un de nos derniers, aurait passé les mers pour aller faire fortune en des pays où il y a, dit-on, de l'or et de l'argent à pleines charretées dans les champs. Fasse Dieu qu'il en revienne! Enfin, de tous, il n'y a que Pierre, le dernier, dont nous ayons des nouvelles et des marques d'amitié. Jusqu'à l'âge de seize ans, il est resté ici, travaillant la terre, et cette condition lui paraissait convenir; mais on lui a fait entendre, comme à tant d'autres, qu'il aurait un sort plus heureux en apprenant un état de fabrique. Claude Bérard, qui est maître ouvrier à la ville, le voyant dégourdi, vigilant, l'a engagé comme apprenti. Son apprentissage fini, il a voulu voyager, voir du pays. De

Digitized by Google

pays en pays, il est allé jusqu'à plus de cent lieues d'ici, au delà de Paris, à E....., où il est maintenant depuis environ deux ans. Mais il ne nous oublie pas pour ça. Tous les trois mois, il nous envoie une lettre, nous donnant de ses nouvelles, et nous en demandant des nôtres. Son intention est de rester encore quelque temps là-haut, pour tâcher de devenir aussi habile que possible, puis il reviendra ici; alors les sommes qu'il gagnera le mettront à même de nous faire passer, comme il dit, une tranquille vieillesse. En attendant, chaque fois qu'il nous écrit, sa lettre contient un petit billet pour aller toucher quelques écus au bureau de la poste. Le brave enfant! c'est bien grâce à lui que nous arrivons à vivre sans être une charge aux gens charitables du pays..... »

Quand une lettre de Pierre arrivait, c'est-à-dire dans la première huitaine de chaque trimestre — époque à laquelle il avait coutume d'envoyer à ses parents la petite rente qu'il se faisait un rigoureux devoir de leur servir — les deux vieillards me l'apportaient; puis la mère Gibert s'asseyait en face de moi, les mains croisées sur son large tablier à bavette, les yeux avidement fixés sur mes lèvres; le père Gibert s'accotait à un meuble, une main dans le gousset de son gilet, l'autre repliée contre son menton; et, sous la grande aile du feutre qui rabattait ses gros sourcils gris, je voyais luire un regard animé d'une tranquille mais profonde joie; et je lisais lentement, pour que mes auditeurs pussent bien savourer les bonnes paroles de leur cher absent.

Chacune des lettres de Pierre formait une sorte d'histoire intime des trois mois qui venaient de s'écouler. C'étaient de longues et franches causeries, dans lesquelles il n'omettait rien de ce qui avait touché à son existence. En voyage, il racontait les incidents de la route, les rencontres faites; stationnaire, il disait les moindres événements de son atelier, un gain inespéré, une tâche ingrate, un chômage; un caractère de camarade ou de patron, une promenade; les labeurs de la semaine comme les distractions du dimanche; les économies réalisées comme les petites dépenses folles; les idées sérieuses comme les projets de plaisir..... que sais-je? On comprenait que les heures qu'il passait à faire ces lettres étaient pour lui pleines d'attraits, de charmes; il les prolongeait; il s'y attardait. Une lettre partie, il en commençait une autre, qui était son refuge en cas d'ennui, son heureux témoin en cas de joie.

La lecture achevée, les vieillards me reprenaient la lettre, non qu'ils tinssent à la conserver pour se la faire relire, car, dès la première audition ils en avaient retenu les principaux passages avec cette facilité de mémoire propre à la plupart des gens illettrés, mais

Digitized by Google

le père Gibert devait la représenter, pour pouvoir toucher au bureau de poste du bourg voisin le montant du mandat que la lettre avait apporté. Il ne m'est donc resté entre les mains aucune des lettres adressées par Pierre à ses parents. Mais il arriva que Pierre crut en certaines circonstances devoir correspondre directement avec moi. J'ai toujours gardé cette correspondance : je vais la transcrire, sans observer, bien entendu, les pittoresques irrégularités orthographiques dont elle fourmille, et qui n'offriraient aucun intérêt.

Peut-être, en *redressant* les mots, la tentation me viendra-t-elle de modifier aussi les phrases, quand il me semblera que, par excès de rudesse et de simplicité, elles pourraient déconcerter ou offusquer le lecteur.

En vérité, j'aurais le champ large, mais je tâcherai de n'en profiter que dans une juste mesure, pour éviter, s'il est possible, le double écueil d'avoir fait trop ou pas assez. Ce n'est point là, j'en conviens, une modeste prétention que celle de vouloir échapper à tous les reproches ; mais pour approcher du but, ne faut-il pas y viser, sinon avec la certitude, au moins avec le désir de l'atteindre?....

Je n'ai point coutume de t'écrire, dit Pierre dans une première lettre qu'il m'adressait après une année de séjour environ dans une des villes industrielles du nord de la France, et, bien sûr, en recevant cette lettre, tu vas te demander ce que je te veux. Mon Dieu! à proprement parler, je ne te veux rien. Alors, pourquoi écrire? Je suis presque en peine de te le dire. Mais, prends que demain j'arrive au pays, que je vais te trouvèr, et que, pendant une heure, ou même deux, je te conte une foule de petites choses qui me seraient advenues : tu me prêterais l'oreille sans te fâcher, je le sais.

Eh bien! prends que ma lettre, c'est moi; et que je me suis mis à te conter comment j'ai passé mon dernier dimanche. Cela ne t'amusera guères peut-être, car il ne s'agit après tout que d'une promenade que j'ai faite et de gens que j'ai rencontrés. Mais d'ailleurs il y a déjà longtemps que je voulais t'envoyer une lettre pour te remercier de la peine que tu prends de me répondre à chaque fois que j'écris à mes deux pauvres vieux. Ce sera donc une occasion de te dire merci. Oui, merci! tu me fais grand plaisir en me donnant longuement des nouvelles de mon père et de ma mère, et je suis bien certain que de leur côté, ils te tiennent, eux aussi, en profonde amitié. Tu n'auras pas besoin de leur faire savoir que je t'ai écrit : ils s'en étonneraient; ils voudraient entendre lire ma lettre ou au moins ils te demanderaient ce qu'il y a dedans, et tu vas voir que ce serait les faire songer pour peu de chose, puisque je veux seulement te raconter la

Digitized by Google

façon dont j'ai employé un jour de chômage. Non, ne leur en dis rien : c'est inutile.

Comment il s'est fait que je sois allé ce dimanche-là me promener tout seul par les champs, par les bois, dès le matin, il faut que tu le saches. Un jour de la semaine, je m'étais dit : « Depuis le temps de mon apprentissage, où presque tous les dimanches de la belle saison, je partais, au soleil levant, de la ville, et faisais gaillardement mes trois lieues pour aller au pays, d'où je revenais le soir au soleil couchant, depuis ce temps, il ne m'est plus arrivé de me trouver à proprement parler dans la pleine campagne. Il y a tantôt trois ans de cela. C'est long. Je m'y voudrais retrouver une fois. Il me semble que j'en éprouverais un vrai plaisir. Je sais bien que, quand on a travaillé la terre jusqu'à seize ans, on peut dire qu'on s'est assez vu dans la campagne ; mais autre chose est d'y être pour travailler, ou bien pour se promener. Pourquoi donc n'irais-je pas dimanche prochain? » Je m'étais parlé ainsi.

Il faut te dire que les dimanches ordinaires, pour nous autres ouvriers, sont presque tous les mêmes. Les plaisirs ne changent guères. La matinée se passe on ne sait comment, à parler, à arranger ses habits, à se nettoyer. On dîne. Après dîner, on se trouve deux, trois, quatre de l'atelier, et l'habitude est d'aller boire quelque chose ensemble en faisant une petite partie. Refuser, ce serait vouloir être traité de fier, ou d'avaricieux. Au bout du compte, on dépense quelques sous, qu'on ne regrette pas, vu que l'après-dînée a eu un emploi agréable.

Je sais bien qu'il y en a qui font grands frais et grand tapage ; mais ceux-là, on n'est pas obligé de les suivre ; au contraire. Ils se ruinent la bourse et la santé. Qu'ils s'avisent de me trouver trop rangé, je me moque de leur avis ! Mais, pour beaucoup d'argent, je ne voudrais pas risquer de sembler sauvage aux autres qui s'amusent tranquillement; d'ailleurs j'aime à m'amuser tranquillement autant que le premier venu. Il faut bien se distraire un peu le septième jour, quand on a bravement travaillé pendant six ; on n'en recommence que plus bravement la semaine suivante.

Donc, je m'étais dit que je voulais passer une journée loin de la ville, à peu près comme je les passais quelquefois étant enfant, mais je n'en avais rien fait savoir aux camarades d'atelier, pour deux raisons : la première c'est qu'il s'en serait peut-être trouvé quelqu'un qui m'aurait offert de venir avec moi ; et je ne m'en souciais point, voulant être maître d'aller, venir, et faire à ma guise, une fois parti ; la seconde, c'est que les camarades, pouvant croire que je leur faussais compagnie par avarice, n'auraient pas manqué de se moquer, en m'appelant ours et en me souhaitant bien du plaisir.

Digitized by Google

Me voilà donc parti le dimanche matin, à la *piquette* du jour, comme on dit chez nous, tout seul, portant bonnement dans ma poche, pour manger, du pain et du fromage sec, qui me devaient faire vivre comme il m'était arrivé plus d'une fois de vivre en mes jeunes ans. Me voilà sortant de la ville, où chacun dormait encore, et suivant le courant de la rivière. Il faisait très beau. Un petit vent frais, prenant l'eau à rebours, la frisait tant soit peu, et, me soufflant à la figure, me semblait apporter au cœur la gaieté.

Je voyais par ici des prés mûrs, bons à faucher, par là des champs de pommes de terre en fleurs, des seigles dont les épis *changeaient* déjà, des froments encore bien verts mais hauts et drus à faire plaisir..... Puis des cerisiers rouges de cerises, ce qui ne faisait pas de peine aux moineaux. Et je me disais : il est loin, le temps où j'allais, fauchant, binant, moissonnant !.... Il me semblait y être encore, et ressentir ma première jeunesse. Puis j'entendais la caille qui faisait, cachée dans les herbes : *clan clan clan ! clan clan clan !....* Et je comptais les coups qu'elle chantait, parce que je me rappelais ce dicton du pays :

Tant la caille chante de coups,
Tant le bichet[1] de blé vaudra de fois vingt sous.

Puis, prenant par les sentes des prés ou des champs, je faisais de temps à autre s'envoler des alouettes qui montaient, montaient en chantant ; et à en juger par l'endroit où elles allaient s'abattre après qu'elles avaient fait bien du bruit en l'air, je me disais que je saurais trouver leur nid, comme alors que j'étais petit : mais je ne voulais pas entrer dans les *pièces* pour les chercher ; et, d'ailleurs, qu'en aurais-je fait ?....

Voyant à ma gauche — j'avais alors marché plus d'une heure et demie — un grand coteau boisé, je quittai les bords de la rivière pour gagner ce coteau : parce que le soleil était haut déjà, et que la chaleur commençait à se faire sentir.

Une demi-heure plus tard environ, je me trouvai en plein bois ; un grand bois de chênes, par places très fourni, ailleurs découvert, et s'étendant loin derrière le coteau.

Je m'assis pour me reposer, sous les branches, à un endroit où je vis de l'eau sortir du pied d'une roche toute verte de mousse. J'avais là fraîcheur et tranquillité. Point d'autres bruits que le léger bruit des feuilles qui bougeaient un peu par moments. Pour toute vue, cette roche entourée d'arbres, de buissons, d'herbes. Vraiment,

[1] Le bichet, ancienne mesure de capacité pour les céréales, usitée dans plusieurs provinces de la France centrale : il est pris ici pour un cinquième d'hectolitre environ.

Digitized by Google

ce m'était un agréable changement, à moi, accoutumé aux murs gris de la fabrique et au tapage des métiers. La marche m'avait donné appétit. J'attaquai ma provision, buvant l'eau de la roche, que je prenais froide et belle dans ma main.....

Et, comme pour faire plus gai mon repas, voilà qu'au moment où j'en étais aux premières bouchées, j'entendis un son de cloche d'église qui sonnait au loin, et presque du même son que la cloche de chez nous. C'était, autant que je pus croire, pour une messe qui allait se dire dans quelque village des environs.

Mon repas dura bien une heure, parce que j'avais grand plaisir à le faire. Ayant mangé tout ce que j'avais apporté, et bu, tant que j'eus soif, de cette bonne eau, je m'étendis douillettement, le dos sur l'herbe épaisse, les mains jointes sous ma tête..... Et, après que j'eus regardé pendant quelque temps, à travers les trous des branchages, les nuages passer dans le ciel, je sentis mes yeux se fermer, et, ma foi! je m'endormis du plus fort sommeil dont je me rappelle avoir dormi, si fort qu'il dut se prolonger au moins deux heures.

Il eût même, je crois, duré davantage, n'était qu'un gros merle noir, venu, je suppose, pour boire de la même eau que moi, prit sûrement peur en me voyant, et se sauva, en faisant le tapage que ces oiseaux ont coutume de faire quand on les effraye.

N'importe! comme je n'avais pas l'intention de passer ma journée à dormir, je me lève et me mets à rôder dans ce bois, où je me plaisais beaucoup.

A un endroit en pente et un peu découvert, faisant face au soleil, j'aperçois dans l'herbe une belle petite fraise rouge. Je me baisse pour la ramasser, et, en la ramassant, j'en vois deux ou trois autres, que je prends encore, et que je mange, ainsi que la première. Et je me crois tout à fait revenu à autrefois!

Me voilà mis en gourmandise. Cherchant des fraises d'ici, de là, je ne tarde pas à arriver dans un petit quartier où il y en avait comme dans une vraie fraisière de jardin. En passant la main sous les feuilles plates pour les relever, j'en trouvais, j'en trouvais!....

J'avais mangé les premières une à une, mais l'idée me vint d'en faire une cueillette pour les emporter à la ville, où, à souper, je m'en régalerais avec les camarades de pension.

J'arrange donc au pied d'un arbre avec des baguettes feuillées que j'entrecroise, une façon de petit panier, pour y déposer mes fraises, à mesure que j'en aurais empli le creux de ma main.... Et marchant plus d'une fois à quatre pattes pour passer sous les branches basses, je me mets en quête.....

Il y eut bientôt dans mon petit panier vert un joli petit tas d'un rouge à égayer les yeux, et d'une odeur à ranimer un moribond.

Digitized by Google

Mais comme plus on a, plus on veut avoir, et que la récolte n'était pas finie aux alentours, je voulais du petit tas en faire un gros, et je m'actionnais de plus en plus pour y parvenir.

J'étais au fort de ma quête, et joyeux de voir ma provision augmenter à plaisir, quand tout à coup, dans l'épaisseur du bois, j'entends des cris qui étaient, à ne pas s'y tromper, ceux d'un enfant qui a peur.

Laissant tomber une poignée de fraises que je tenais, je cours à l'endroit où l'enfant devait être, et je trouve une petite fille d'une sixaine d'années, paraissant en effet prise d'une grosse frayeur ; car elle était comme retenue en place, bien que voulant se sauver, et elle regardait derrière elle, avec de grands yeux tout effarés.

Je lui demande ce qu'elle a ; aussitôt la pauvrette de venir à moi en me tendant les bras, et en criant : « La bête ! la bête !....

— La bête, fis-je, quelle bête ?

— Là-bas ! par terre !.... » Elle me montrait une espèce de talus pierreux, et, tout en parlant, tout en me montrant cet endroit, elle pleurait, pleurait à chaudes larmes.

Je lui dis : « Ne pleure pas, je vais la tuer, la bête. » Et, cassant une branche, j'allai vers le talus.

Je n'eus pas longtemps à chercher : c'était un serpent gros au plus comme le doigt, qui se chauffait au soleil sur les pierres. Au bruit que je fis, il voulut se sauver, mais je courus, et, d'un coup de la branche, je l'étourdis ; puis, sous mon talon, je lui écrasai la tête.

La petite m'avait regardé faire en retenant ses pleurs. Je lui dis : « Voilà, la bête est morte ; elle ne te fera plus peur. »

Alors elle vint en courant, pensant voir le serpent étendu, ne bougeant pas ; mais comme il se tordait, se roulait ainsi qu'ils font toujours, même longtemps après qu'on les a tués, la petite se mit de nouveau à crier en se sauvant.

Je courus après elle, et l'ayant rejointe, je tâchai de la consoler, de lui faire entendre qu'il n'y avait pas de frayeur à prendre, et que d'ailleurs j'étais là pour la garantir. Mais c'étaient paroles perdues ; la pauvre petite se désolait à fendre le cœur : les larmes roulaient sur ses joues comme une pluie, ses dents claquaient, elle grelottait.

Je la fis asseoir sur l'herbe, et, baissé à côté d'elle, je lui parlais doucement, je caressais ses petites mains.... Mais toujours elle pleurait, toujours elle regardait craintivement du côté du serpent, toujours elle tremblait. J'appréhendais de la voir tomber en convulsions, comme autrefois mon plus jeune frère, qui en est mort. Je ne savais plus, ma foi, de quelle façon m'y prendre pour la calmer, quand j'avise ma jolie cueillette de fraises tout près de là. « Attends, petite, attends. » Et d'aller au plus vite prendre à deux mains tout

Digitized by Google

le tas, que j'apporte et que je verse sur les genoux de la petite, dans le creux que faisait son tablier. « Vois-tu, c'est pour toi ! »

Alors la petite oublia au moment même son chagrin, et, me regardant étonnée : « Tout ça pour moi, bien vrai ?

— Oui, bien vrai. »

Et la voilà souriant, bien que ses yeux fussent encore mouillés ; puis se levant, un coin de son tablier dans chaque main, et disant : « Je vais les faire voir à grand-papa. »

Il fallut ces paroles de la petite pour me faire songer que je ne m'étais pas encore inquiété de savoir comment elle se trouvait toute seule au milieu d'un bois. Je lui demandai où était son grand-papa ; elle me répondit : « Il est là-bas, avec papa, et maman, et Mariette, et M. Blavin. »

Et, tout en me répondant, elle trottait du côté où, à son dire, étaient ses parents. Je la suivais de crainte qu'elle ne se perdît dans le bois, et je lui faisais des demandes :

« Comment s'appelle-t-il, ton papa ?

— Il s'appelle M. Bouffet, me répondit-elle gentiment.

— Qu'est-ce qu'il fait ?

— Il est contre-maître tisseur dans la fabrique de M. Giraud, vous savez bien ?

— Oui, je sais. (Je connais, en effet, cette fabrique, c'est la plus forte du pays.) Qui est-ce que tu appelles Mariette ?

— C'est ma grande sœur.

— Et M. Blavin ?

— C'est le mari de ma grande sœur.

— Son mari ?

— Oui, mais ils ne sont pas encore mariés.

— Ah ! ils vont se marier ; ils ne sont que prétendus ?

— Oui.

— Qu'est-ce qu'il fait, M. Blavin ?

— Il est commis de fabrique.

— Dans la même fabrique que ton papa ?

— Non, dans une autre, dans celle de M. Vorel.

— Et toi, comment t'appelles-tu ?....

Elle allait me répondre, quand quelqu'un que l'on ne voyait pas cria : « Juliette ! Juliette ! es-tu là ?

— Oui, grand-papa, me voilà ! »

Et un bon vieux se montra au tournant d'un sentier. Il semblait essoufflé d'avoir couru.

La petite alla vers lui. Je m'arrêtai, la regardant courir. Du moment qu'elle avait trouvé ses gens, je n'avais plus besoin de l'accompagner.

Digitized by Google

Le vieux disait, en s'essuyant le visage avec son mouchoir : « Ah ! petite sotte ! m'as-tu causé de l'ennui ! »

Mais la petite n'entendait pas ses remontrances, et, arrivant près de lui, elle ouvrit son tablier : « Vois-tu, grand-papa, vois-tu ?

Il lui demanda si c'était elle qui avait ramassé toutes ces fraises.

Elle répondit : « Oh ! non. C'est le monsieur qui me les a données, le monsieur qui a tué la bête.

— La bête ! Quelle bête ? Mon Dieu ! fit le grand-père en ouvrant de grands yeux.

— Oui, la bête : elle voulait me mordre ; mais le monsieur, il l'a tuée. »

Et elle se retourna pour me montrer à son grand-père. Alors le vieux : « Je ne sais pas ce que tu veux dire ; je vais prier ce monsieur de me l'expliquer. »

Voyant qu'il venait vers moi, j'allai vers lui, pour qu'il n'eût pas la peine de faire tout le chemin.

Il me fit un très honnête salut, que je lui rendis de mon mieux, puis il me demanda de lui faire savoir ce qui s'était passé. Je lui dis que sa petite-fille avait tout bonnement pris peur d'un serpent ; mais qu'elle n'avait point couru de danger, ce serpent n'étant pas de ceux dont la morsure est mauvaise. En dépit de cette assurance, et bien que la petite n'eût aucun mal, il ne se tint pas pleinement satisfait avant d'avoir vu le serpent mort ; et encore quand il le vit, prit-il la fillette dans ses bras en disant : « Pauvre chérie, si cette méchante bête t'avait blessée et fait mourir ! Tu vois ce que c'est que de s'éloigner toute seule. »

Il était pâle à l'idée du malheur qui aurait pu arriver à la petite, et dont vraiment il s'effrayait bien sans raison.

Je pensais qu'après cela le grand'père allait tout simplement me laisser en emmenant la petite. Point. Ne parlant plus du serpent, mais des fraises que la fillette avait dans son tablier, il me dit que c'était trop de bonté à moi d'avoir donné à l'enfant cette provision amassée sûrement à grand'peine, et que je comptais sans doute emporter pour m'en régaler avec ma famille.

Je lui répondis que je n'avais point de famille avec qui me régaler, que je demeurais à la ville comme simple ouvrier étranger, que j'avais amassé ces fraises en m'amusant, et que, du moment qu'en les donnant à la petite j'avais pu la guérir de sa frayeur, c'était tout plaisir pour moi ; enfin que si je tenais à en avoir il me suffisait de recommencer à en chercher, et que c'était peut-être bien ce que je comptais faire pour passer le temps.

Il me dit alors, en me serrant la main, que j'avais l'air d'être un bon et honnête garçon, et que puisque j'étais seul à me promener pour

Digitized by Google

passer le temps, je lui ferais plaisir en acceptant de prendre part à une petite collation que la famille devait faire sur l'herbe. Il ajouta que certainement son gendre et sa fille seraient bien aises de me remercier, pour le secours que j'avais donné à leur enfant.

Je tâchai de m'en défendre, disant que ce secours n'était rien; tout autre à ma place ayant dû et pu faire ce que j'avais fait; je m'excusais aussi par la raison que je ne connaissais pas les autres personnes de sa famille, et que je n'avais pas faim.

Mais il ne voulut pas m'entendre. Il me dit : « Eh! pardienne, n'ayez pas peur, il n'y a là-bas que des gens qui vous recevront bien. Mon gendre est aujourd'hui contre-maître, mais il a été ouvrier comme vous l'êtes, et comme je l'ai été moi-même; aussi n'est-il pas fier, sinon avec les fainéants, et à voir votre mine, je me porterais garant que vous n'en êtes pas un. Ma fille et ma petite-fille l'aînée ne sont pas non plus des orgueilleuses. D'ailleurs elles travaillent toutes deux à la fabrique du père; ma fille est contre-maîtresse des ourdisseuses, et Mariette est avec elle. Mon gendre a voulu ça, et il a eu raison; il faut un état à une fille, même quand elle peut compter sur un petit avoir. On ne sait pas ce qui peut arriver. L'argent, ça se perd, tandis que la vigilance et l'adresse, ça reste. Quant à M. Blavin, mon futur petit-fils, le prétendu de Mariette, qui est avec nous, ce n'est pas non plus un mauvais garçon. Allons! vous me feriez de la peine en refusant, et je croirais que c'est vous qui êtes fier. »

Le bon vieux ayant ainsi parlé, il n'y avait guère moyen de ne pas faire selon sa volonté. D'ailleurs il m'avait pris le bras, et s'appuyait dessus comme si nous eussions été en grande et ancienne connaissance; et moi, j'avais comme une joie de me trouver en sa compagnie, parce qu'il me semblait être un bien brave homme.

Nous étions partis pour rejoindre ses gens. En marchant, il me faisait lui dire d'où j'étais, en quel pays j'avais travaillé, si j'étais content dans mon atelier.....

La petite trottait devant nous, alerte, contente, tenant toujours relevés les deux coins de son tablier.

Nous arrivâmes à un endroit du bois où les arbres étaient naturellement écartés de façon à laisser libre une place d'une trentaine de pas, couverte d'herbe. La famille avait choisi cet endroit pour y faire son repas, comme j'en pus juger par une nappe étalée sur le gazon et toute garnie d'assiettes, de verres, de bouteilles, de plats pleins de viandes.

La mère et la fille, tournant le dos au côté par où nous arrivions, préparaient, je crois, quelque salade. L'avant-train d'un char-à-bancs

Digitized by Google

dételé de son cheval, qui paissait l'herbe un peu plus loin, leur servait de table.

Le père, un petit homme sec de corps et de manières, faisant tourner dans ses doigts une tabatière de corne, se promenait autour de la nappe, en parlant avec son gendre prétendu, un jeune homme assez grand et gros en proportion, qui fumait fièrement un cigare.

La petite fille alla en courant vers la nappe, et vidant son tablier dans une assiette, qui se trouva pleine à déborder, elle cria :

« Voilà ! C'est le monsieur qui m'a donné tout ça !

Alors chacun de ces gens, après avoir vu ce que la petite avait déposé dans l'assiette, me regarda qui avec un air, qui avec un autre ; le père avec un air hautain, la mère avec un air étonné, le prétendu avec un air suffisant. Quant à la demoiselle, c'est à peine si tout d'abord elle se retourna ; je pus seulement voir qu'elle avait une gentille et douce figure, mais elle semblait ennuyée.....

Au surplus, j'éprouvais quelque gêne de me trouver devant tous ces visages nouveaux pour moi ; j'étais fâché d'être venu. Je saluai toutefois aussi civilement que je pus, mais je ne savais guère quel propos tenir; heureusement le grand-père prit soin de parler à ma place.

A l'entendre encore, on aurait été en droit de croire que, sans moi, la petite n'en serait pas réchappée. Il ne démordait pas de l'idée que ce serpent était bien une mauvaise bête : quelque vipère de la pire sorte.

Sur ces paroles, le père et la mère s'avancèrent pour me témoigner, en me faisant bon accueil, tout le gré qu'ils me savaient, et la demoiselle, se tournant entièrement cette fois, me laissa voir son joli visage, où il y avait un bon sourire, qui me parut être bien réellement pour moi.

Le prétendu, lui, resta à l'écart, et, comme j'allais parler pour démentir honnêtement les dires du grand-père, qui m'attribuaient trop de mérite, il me coupa la parole en disant au bon vieux d'un ton moqueur :

« Allons donc, grand papa, vous vous faites des frayeurs sans motifs, il n'y a pas de serpents venimeux dans nos bois ! »

C'était justement ce que j'aurais dit — toutefois en prenant un autre air — aussi ne manquai-je pas de l'appuyer :

« Mais oui, monsieur ; vous avez raison, je ne crois pas, moi non plus, qu'il y ait des vipères dans ce pays. »

Je ne sais point s'il comptait que j'allais le contredire ; mais il eut l'air tout étonné de mes paroles. Je m'apprêtais à continuer, toujours pour me défendre d'un honneur qui ne m'était pas dû, mais il ne m'en laissa pas le temps.

Digitized by Google

« Du reste, reprit-il, tuer un serpent même venimeux n'est pas une grande affaire, c'est simple comme bonjour. »

A la vérité, c'était peut-être bien encore là ce que j'allais dire; mais il me parut que ce jeune homme aurait pu s'épargner la peine de le dire à ma place.

Je jetai sur lui un coup d'œil pour tâcher de connaître la raison qui le faisait me suppléer en paroles avec une complaisance assez peu faite pour me plaire. Je vis seulement qu'il avait l'air de me regarder de travers, mais je n'en pus comprendre le motif.

Or, comme je ne suis ni plus bête ni plus endurant qu'un autre, et que je n'ai guère coutume de chercher des querelles à personne, je n'aime pas non plus qu'on m'en cherche, j'allais, je crois, tout brusquement dire à ce commis, non pas de se mêler de ses affaires, mais au moins : « que si le *tuage* d'un serpent était chose simple comme bonjour, » encore fallait-il savoir s'y prendre, et que tout le monde ne le savait peut-être pas.

Ma réplique était prête; mais je fus doublement empêché de la faire. D'abord le père se mit à dire à son futur gendre : « C'est égal, Blavin, c'est égal; ce jeune homme n'a pas moins assisté la petite; nous lui devons obligation. »

Puis comme, au moment de parler après lui, il m'arriva par hasard de regarder du côté de la demoiselle, je pus voir qu'avec ses yeux, qu'elle leva après les avoir tant soit peu tournés du côté de son prétendu, elle me fit un signe qui signifiait à ne pas m'y tromper : « Laissez, ne prenez pas garde à ses propos. »

Franchement, je fus quelque peu surpris de voir qu'elle ne faisait pas plus de cas de ce jeune homme qui était sur le point de devenir son mari; mais la raison de ces choses ne me regardait pas. Cependant, comme il me plaisait mieux de faire au gré d'une jolie demoiselle que de me disputer avec un jeune homme, je mis en oubli ma pensée de réplique méchante.

Le prétendu parut d'ailleurs, lui aussi, de son côté, quitter la partie, non sans doute qu'il eût dit tout ce qu'il avait au bout de la langue, mais parce que, je suppose, il ne tenait nullement à contredire son beau-père.

« N'est-ce pas, dit le grand-père en me montrant à son gendre, n'est-ce pas, Bouffet, que ce jeune homme nous fera plaisir en dînant avec nous?

— Eh! certainement, certainement, répondit le père; j'allais l'inviter, si vous ne l'aviez pas fait, beau-père. »

Le vieux reprit :

« D'autant mieux qu'il se trouve ici en pays de connaissance, par

Digitized by Google

sa profession ; car il faut que vous sachiez qu'il est ouvrier tisseur à la fabrique de M. Giraud. »

Le père dit :

« Eh bien, il ne pouvait mieux rencontrer. Pour être devenu contre-maître, je n'ai pas perdu la mémoire du temps où j'étais simple ouvrier, et les braves ouvriers sont sûrs de me trouver toujours prêt à les bien recevoir. Si j'ai quelque avoir, il est acquis en travaillant..... »

Depuis que le grand-père avait fait savoir que j'étais simple tisseur, il me semblait que le prétendu, le commis, me toisât de sa hauteur, et qu'il fît plus ouvertement mine de se tenir à l'écart, comme s'il eût dû s'abaisser en me parlant. La chose, à bien la prendre, était, selon mon avis, si sotte, que le meilleur moyen d'y répondre devait être de n'y pas faire attention. Mais on ne se commande pas toujours autant qu'on voudrait ou qu'il le faudrait; c'est pourquoi, prévoyant qu'il pourrait bien m'arriver de me rebiffer contre ce commis, s'il s'avisait de me dédaigner trop ou de me piquer, et d'ailleurs ne voyant pas quel motif j'aurais de demeurer dans une compagnie où je gênais quelqu'un, je pris de nouveau le parti de m'en retirer, pour aller finir ma journée comme je l'avais commencée, c'est-à-dire seul.

Cette fois, je sentais ma volonté bien ferme. Me voilà donc remerciant ces gens de leur honnêteté, et leur souhaitant le bonjour pour les quitter. Le père aussitôt de me remontrer qu'il ne m'est plus possible de refuser; que j'ai accepté l'invitation du grand-père, et que je n'oserais pas y manquer.

Le grand-père et la mère s'en mêlent. Je réponds que je dois être de retour à la ville de bonne heure.

Alors le père :

« Mais non, mais non, c'est une défaite, cela. Vous avez peur, je gage, de nous gêner ; pourtant je vous assure que vous nous ferez grand plaisir. » Et se tournant vers le commis : « N'est-ce pas, Blavin ? »

Blavin répond d'un air qui, comme on dit, n'était pas l'air de sa chanson : « Comment donc ! certainement ! »

Puis la petite se met aussi de la partie, et me prenant par la main : « Restez, monsieur, je vous aimerai bien. »

Mais tout cela ne me décidait pas. Je faisais toujours valoir mes motifs; et je me vis sur le point d'être dégagé.

Le père, toujours alléguant que je donnais de mauvaises raisons, s'avisa de prendre encore une fois l'avis du commis : « N'est-ce pas, Blavin ?

Et Blavin de répondre cette fois :

Digitized by Google

« Mon Dieu, beau-père, *ce garçon* peut en effet avoir ses affaires.»

Il avait pris le ton le plus vain pour dire *ce garçon.* Je me sentis rougir. Le père repartit :

« Allons donc ! des affaires, un dimanche !

Le commis : « Eh pourquoi pas, beau-père. Ce garçon doit le savoir mieux que vous. »

Cet autre *garçon* fut dit encore plus dédaigneusement que le premier. Je me tenais, c'est le cas de le dire, à quatre pour ne pas river rudement le clou au commis. Disposé, bien disposé à m'en aller, sans m'être disputé, j'évitais de regarder ce vaniteux dont les airs n'auraient pas manqué de me pousser à bout. En revanche, je ne me dispensais pas de regarder la demoiselle, afin de me faire commander, par sa douce figure, la patience dont j'avais besoin pour ne pas me chamailler avec son prétendu.

Jusqu'alors, la demoiselle n'avait rien dit pour m'engager à rester; mais tout aussitôt que le commis eût parlé de façon à laisser comprendre que mon départ ne le chagrinerait point, la voilà qui fait un pas vers moi, et qui me sourit gentiment en disant :

« Pourquoi donc, monsieur, vous faire tant prier, alors que tout le monde veut vous garder ? »

C'étaient les premiers mots que je lui entendais dire. Je fus tout remué en moi de sa voix, tant elle la fit douce, et tant était gracieuse la mine qu'elle prit en me parlant. Pourtant encore, je me préparais à lui répondre, à elle, ce que j'avais répondu aux autres, vu que j'étais toujours résolu à quitter la compagnie. Mais se baissant pour prendre l'assiette où la petite avait mis les fraises que je lui avais données, elle me dit encore en souriant :

« Vous ne pourriez pas, d'ailleurs, nous laisser manger tout seuls ces bonnes fraises que vous avez ramassées ; ce serait vouloir nous faire passer pour gourmands, en ayant l'air de ne pas l'être du tout. » Et elle ajouta vivement : « N'est-ce pas, monsieur Blavin? »

Le commis ne s'attendait pas à cette demande, que d'ailleurs la demoiselle lui fit d'un petit ton malin. Il répondit, un peu interloqué :

« Oui, mademoiselle, oui ! » Mais, encore une fois, l'on voyait bien qu'il ne parlait pas selon sa pensée. Je ne m'y trompai point ; et sur cet empressement de la demoiselle à taquiner son prétendu, je me dis : « Voilà, certes, un joli ménage qui se prépare ! »

La demoiselle, tenant l'assiette pleine de fraises, me dit de nouveau :

« C'est moi qui vais les accommoder; vous saurez me dire si je m'y entends. »

Et en parlant de la sorte, elle tournait le dos au commis, et me

Digitized by Google

faisait entrevoir un fin rire qui me disait, clair comme le jour, qu'il n'y avait pas moyen de m'en aller.

Et comme, en même temps que j'apercevais ce rire, j'apercevais une espèce de grimace sur la figure pincée du prétendu, je me laissai tenter à l'idée d'être en même temps contrariant au commis, dont les façons me revenaient si peu, et obéissant à la demoiselle, dont les façons me revenaient tant. Je me dis : « Ma foi, tant pis ! arrivera ce qui pourra ! » Et, m'adressant à la demoiselle, de l'air le plus civil que je sus prendre, pour tâcher de faire endèver le commis : « Il n'y a aucune raison à trouver contre les vôtres, mademoiselle : à moins d'être malhonnête au dernier point, je ne saurais pas refuser. »

Le grand-père, le père et la mère firent tous trois à la fois : « Ah ! très bien ! très bien ! »

Alors, la demoiselle s'en alla tranquillement vers le char-à-bancs, où elle se mit à accommoder les fraises. Le prétendu y alla aussi peu après. La mère arrangeait le couvert ; le père et le grand-père parlaient avec moi ; et, pendant ce temps, la petite s'amusait à donner des poignées d'herbe au cheval, qui les mangeait en branlant la tête.

Le père, parmi d'autres choses, me dit que si, à l'occasion, j'avais besoin de sa recommandation, je devrais ne pas me gêner. Je vis par là, qu'en dehors d'une forte vanité touchant sa petite richesse, dont il parlait à tout propos, il était un assez bon homme. Je lui fis des remerciements.

Tout en causant, je regardais le prétendu et la prétendue, qui étaient devant moi, le dos tourné, et je pouvais comprendre que le commis, s'efforçant de faire le gracieux avec la demoiselle, ne tirait d'elle que des paroles sèches. Je devinais cela aux mouvements de tête et haussements d'épaules qu'elle faisait, et je me disais à nouveau : « Drôle de ménage, tout de même ! »

Le repas étant prêt, on s'assit en rond sur l'herbe, autour de la nappe. Le commis se trouvait entre la demoiselle et la mère ; moi, entre le grand-père et la petite fille, en face des deux prétendus. C'était le père qui avait assigné les places ; la demoiselle, pour sa part, ne semblait pas fort contente de la sienne, car non-seulement elle détournait son visage pour ne pas voir son prétendu, mais aussi, à chaque fois qu'il s'avisait de lui parler d'un peu trop près, elle plissait ses joues et sont front, comme font certaines gens en entendant crier une lime, ou en touchant quelque étoffe velue.

Je compris par là que le mariage était arrangé entre les parents et le jeune homme, sans l'agrément de la demoiselle !.... « Encore un mariage d'argent, me disais-je, c'est sûr. Diables d'écus ! ils ont

Digitized by Google

déjà tant causé de mauvais mariages, et voilà qu'ils vont encore faire leur vilaine besogne accoutumée ! »

Je comprenais aussi que la demoiselle, n'osant pas dire en face à sa famille que ce garçon lui déplaisait, s'efforçait, par tous ces petits moyens, de lui faire entendre, à lui, l'aversion qu'il lui inspirait.

Ayant cru voir clair dans ces affaires, et bien que vraiment il n'y eût rien là qui me regardât, je me dis que, si je pouvais aider la demoiselle à contrarier le commis, je le ferais avec plaisir. Mais je fus forcé de m'en tenir à l'intention ; et cela, en quelque façon, pour obéir aux ordres de la demoiselle elle-même.

Chose drôle, chaque fois que le commis pouvait trouver l'occasion de me lancer quelque mot désobligeant, il n'y manquait pas ; chaque fois, j'étais tout prêt à le relever bravement, car je sentais le besoin de me défendre ; mais chaque fois, avant de parler, il m'arrivait, malgré moi, de regarder la demoiselle, comme pour lui dire : « Vous avez vu qu'il m'a attaqué, et vous allez voir qu'il va être touché au vif. » Et toujours la réplique que me faisaient les yeux de la demoiselle était pareille à celle que j'avais bien comprise la première fois : « Laissez donc ! ne prenez pas garde à lui ! » Et quand la demoiselle m'avait parlé de cette manière, je ne sais pas comment cela se faisait, mais je ne songeais plus nullement à me rebiffer contre le commis.

Une fois pourtant, je pus lâcher mon mot. C'est qu'auparavant je n'avais pas regardé la demoiselle. Mais quand je portai les yeux vers elle, après ma belle action dont j'étais fier, il me sembla voir qu'elle avait l'air peiné. Elle me faisait entendre ainsi, me sembla-t-il, qu'elle voulait se mêler seule de ses affaires. Je me promis donc bien de ne pas recommencer.

Aussi, dès ce moment, le commis eut-il beau jeu avec moi, et en profita-t-il, pensant peut-être qu'il m'intimidait.... Mais si je le rencontrais ailleurs, et qu'il voulût me molester, je lui montrerais bien de quel bois je me chauffe quand je suis entièrement maître de n'écouter que mon humeur.

Quand le moment fut venu de manger les fraises amassées par moi, le commis ne s'avisa-t-il pas de refuser d'y goûter, prétendant qu'il ne les aimait pas, mais en vérité pour me faire une espèce de malhonnêteté.

J'en eus la preuve. Le père ayant dit : « Comment, Blavin, des fraises accommodées par ma fille ! » Aussitôt, Blavin de répliquer : « Ah ! pardon, beau-père ! pardon, mademoiselle ! par cette seule raison, je me ferai violence pour en manger ! »

Et il en prit, et il les mangea, sans avoir sûrement la moindre violence à se faire pour s'en bien régaler.

Digitized by Google

La demoiselle le comprit facilement, et elle ne fit que rire de sa gauche politesse, ainsi que moi de sa malhonnêteté manquée.

Le repas achevé, et comme on prenait le café, que la demoiselle avait fait et que la mère servait, le père dit qu'il fallait chanter à la ronde pour s'égayer. L'honneur fut au grand-père. Il dit, sans se faire prier, une chanson de son temps; puis on pria le commis; il répondit qu'il voulait bien chanter, mais après la demoiselle. Alors le père voulut faire chanter sa fille; mais elle s'y refusa, disant qu'elle ne savait point de chansons.

« Allons donc, fit le père, tu chantes toujours en travaillant; on n'entend que toi du matin au soir, dans l'ourdissage. »

La fille répondit : « Il fut un temps, oui; mais plus à présent, n'est-ce pas, maman?

— C'est vrai, dit la mère, plus du tout. »

Alors le commis : « Mais vous n'avez pas pour cela oublié les chansons que vous saviez. »

Et la demoiselle séchement : « Pardonnez-moi, monsieur. »

Le commis insista : « Rien qu'un petit couplet, allons!

— Non, monsieur.

— Pour m'engager à chanter.

— Non, monsieur.

— Eh bien, mademoiselle, je vais vous donner le bon exemple.

— Comme il vous plaira, monsieur.

— Je vais chanter, mais à la condition que vous chanterez à votre tour.

— Je ne sais pas chanter.

— Pardon!

— Non, monsieur. »

Le père s'en mêla : « Allons, Blavin, laissez-la dire. Chantez d'abord; Il faudra bien qu'elle chante ensuite. »

Il avait prononcé ces dernières paroles en jetant sur la demoiselle un coup d'œil de colère qui la fit trembler, et qui parut troubler aussi le grand-père.

Toujours est-il que voilà Blavin qui se lève, qui se campe, une main au flanc, qui passe ses doigts dans ses cheveux, qui fait des *hum! hum!* des *la! la!* comme pour essayer sa voix; qui dit de l'excuser, vu qu'il est un peu enrhumé; qui semble avoir commencé, et s'arrête pour faire d'autres *hum! hum!....*

Enfin il est parti; il se met à chanter. On aurait pu avoir compassion de lui, tant il paraissait être en travail. Il allongeait le cou, il roulait les yeux, il se haussait sur le bout de son pied, comme pour attraper avec sa bouche pincée les oiseaux au vol; il mettait la main

Digitized by Google

sur son gilet, il se pressait l'estomac..... Qui sait tout ce qu'il fit, ou ne fit pas?

Il chanta ainsi trois couplets, où je ne compris rien, foi de mes jours!.... Quand il eut fini, il se rassit d'un air fatigué et content, comme on ferait en terminant une rude corvée produisant un gros gain.

Tout le monde, excepté la demoiselle — qui d'ailleurs n'avait guère écouté — tout le monde dit que c'était fort bien, moi comme les autres, pour être poli envers les gens de la famille. Le commis parut croire que c'était une moquerie de ma part; il me lança une œillade fière qui voulait dire : « Faites-en donc autant, vous! » Je pensais : « Mon Dieu, je n'en vois pas la nécessité. »

Il pria encore la demoiselle, mais la demoiselle refusa encore. Alors le père, d'un ton sec et fâché : « Eh! ne la priez donc pas, si elle ne veut pas chanter, qu'elle reste; fi de ses grimaces! »

Je pus comprendre en ce moment à quel point elle craignait son père, car, sur ces propos, je la vis toute rougissante et prête à pleurer.

Le grand-père, qui la vit comme moi, et qui avait l'air peiné de ce qui arrivait, le grand-père dit, mais sans trop d'audace : « Eh! là, Bouffet, pourquoi aussi la voulez-vous tourmenter, cette petite? »

Le père répondit brusquement, en singeant le ton piteux que le grand-père avait pris : « Si je la tourmente, c'est qu'elle le mérite. Je ne suis pas si faible que vous, moi; je n'entends pas de pareilles simagrées. »

La réplique avait été si vive, que le grand-père parut hésiter à continuer de défendre sa petite-fille. Je vis clairement par là que, à l'occasion, M. Bouffet ne se faisait pas craindre seulement de ses enfants.

Le grand-père reprit pourtant : « Voyons! c'est qu'elle n'est pas disposée à présent, elle le sera peut-être tantôt. Passons son tour; il reviendra. » Et me frappant doucement sur l'épaule : « Ça, vous, jeune homme; chantez-nous quelque chose.

— Oui, c'est ça, » dit le père, faisant mine de ne plus prendre garde à la désobéissance de sa fille.

La petite Juliette me dit aussi : « Oui, chantez, monsieur, chantez. »

Je ne tenais guère à me faire entendre, surtout que je sais bien être un piètre chanteur; toutefois, pensant que, si je le faisais, je couperais court à la petite discussion dont la demoiselle était peinée, je m'y décidai.

Je dis : « Qui fait ce qu'il peut, fait ce qu'il doit; je vais donc vous chanter une chanson de mon pays. »

Digitized by Google

Je vis le commis se rengorger et me regarder avec une façon de rire en dessous, comme pour dire, en se moquant : « Ah, ah ! nous allons bien voir ; ça va être drôle ! »

D'autant je ne faisais pas de mon chant une chose de vanité, bien au contraire, je laissai le commis penser tout ce qui lui plut, et, sans autre cérémonie, je me mis à dire ma chanson.

Je pris la première venue de celles qui se chantent chez nous, et que je n'ai entendu chanter en aucun autre pays ; en faisant ainsi, s'il arrivait que ma chanson ne fût pas trouvée belle, on devait être au moins forcé de la trouver nouvelle.

Il paraît que je n'avais pas trop mal choisi, car tous — le commis excepté cependant — me dirent que ma chanson était jolie ; j'en eus plaisir, par honneur pour notre pays, d'où je l'avais apportée. La demoiselle assura qu'elle aimerait bien la savoir.

Aussitôt le commis, d'un ton piqué : « A quoi vous servirait de la savoir, mademoiselle, puisque vous ne chantez plus ? »

Méchant, maladroit, qui ramenait juste le sujet que je pensais avoir fait oublier. Et vite alors le père de répliquer : « Très bien ! Blavin, voilà qui est parlé ; ne la ménagez pas ! »

Le grand-père, voyant que les choses allaient encore se gâter pour sa petite-fille, qu'il paraît aimer beaucoup, se pressa de lui dire, en faisant sa voix très douce : « Chante, Mariette ; chante, ma mignonne, je t'en prie. »

Sans faire réflexion que j'allais peut-être donner mon avis mal à propos, je ne pus me retenir de dire presque en même temps que le grand-père : « Oui, chantez, mademoiselle. »

La demoiselle lui répondit à lui : « Oui, grand-père » ; et à moi : « Oui, monsieur. »

Et elle chanta d'une gentille petite voix fine une petite chanson toute gentille.

Quand elle eut fini, le commis, prenant tout de suite la parole : « Merci, mademoiselle », dit-il, voulant faire entendre, par dépit, qu'il croyait qu'elle avait chanté pour lui.

La demoiselle, sans plus de façon, lui répliqua : « Il n'y a pas de quoi, monsieur. »

Le grand-père se chargea encore de couper la conversation : « Maintenant, fit-il, c'est à ma petite Juliette. »

Alors la petite dit une chanson qu'elle avait apprise à l'école, et dont on s'amusa beaucoup.

Puis le père dit la sienne et la mère aussi.

Puis, s'étant levé, on se promena aux alentours : le commis avec le père d'un côté ; le grand-père, la petite Juliette et moi de l'autre.

Digitized by Google

Pendant ce temps, la mère et la demoiselle enlevaient le couvert, et replaçaient tout dans la voiture.

Le bon vieux paraissait m'avoir pris en amitié et en pleine confiance. Nous allions bras dessus bras dessous par les sentiers du bois ; la fillette, courant d'ici et de là, coupait des fleurs et cherchait des fraises.

Il me conta peu à peu — les vieux aiment conter — toute sa vie depuis le temps où il était garçon jusqu'aujourd'hui. En riant, il me parla de ses petites *farces* de jeunesse, en pleurant presque, de sa pauvre femme morte. Puis, il fut question de sa fille, la fleur des bonnes femmes, de son gendre, un honnête homme qui n'avait que le seul défaut d'être trop entier dans ses volontés, principalement envers ses enfants. Enfin, il me parla de ses deux petites-filles, et Dieu sait si alors il se trouva là où il aimait se trouver !

A l'entendre, le cher grand-père, il n'y a rien au-dessus de sa Mariette ni de sa Juliette : sa Mariette surtout, vu qu'elle est, à ce qu'il dit, le portrait vivant de sa défunte femme : même visage, même voix, même caractère, tout est de même, et partant tout est pour le mieux. Il en eut pour une demi-heure à m'entretenir d'elle, à me faire sa louange ; et, franchement, il ne me semblait pas qu'il en dît plus qu'il n'y en avait. Le peu de temps que j'avais vu la demoiselle m'ayant suffi pour me disposer à croire tout le bien qu'on saurait dire d'elle.

Tout d'un coup, baissant la voix et me tirant plus proche de lui, comme s'il eût craint d'être surpris : « Et pourtant voilà que je suis bien ennuyé depuis deux mois environ à cause de ma bonne petite Mariette, de ma jolie petite Mariette..... N'est-ce pas qu'elle est jolie ? »

Je répondis, sans penser faire un mensonge : « Ah ! sûrement ! »

« Ah ! ah ! fit-il avec une mine fière, vous seriez bien le premier à être d'un autre avis. Sa beauté, on la voit ; quant à sa bonté, il faut la connaître de longue date, comme moi..... Mais revenons à nos propos. Mon Dieu ! je peux bien vous en parler..... Je ne sais pas pourquoi, mais vous m'allez, vous. Je répondrais de vous comme si nous nous étions toujours fréquentés.

— Merci, monsieur, vous êtes bien bon.

— Oui, c'est comme ça ; votre air me revient. Je vous disais donc que j'avais de l'ennui ; c'est à cause du mariage qui est près de se faire. Figurez-vous — bien entre nous au moins — que ma pauvre petite Mariette n'est pas du tout entichée de son prétendu.

— Ça se voit un peu.

— Oui, n'est-ce pas, ça se voit ? Vous l'avez vu, vous..... à la bonne heure, vous comprenez les choses. Eh bien ! figurez-vous que

Digitized by Google

Bouffet, mon gendre, ne veut pas le voir, ne veut pas le comprendre. Il s'est coiffé de son Blavin, le diable ne l'en décoifferait pas ; et quand il a quelque chose en tête, lui, la peste s'il l'a au talon..... Oui, je vous le demande, pourquoi tient-il tant à son Blavin ? Pourquoi veut-il que sa fille l'épouse ! Parce que ce garçon a aujourd'hui une assez bonne place et semble être en passe de devenir quelque jour fabricant. C'est un petit point de vanité de la part de Bouffet. Vous comprenez, ça le flatte de penser qu'il pourra peut-être dire un jour : « mon gendre le fabricant, » lui qui a commencé par pousser tout bonnement la navette, comme vous et moi. Quant à Blavin, s'il veut la Mariette, je suis certain que les écus du père le séduisent plus que les bonnes qualités de la fille. Que n'ai-je pas fait entendre à Bouffet là-dessus? « Si j'avais pensé comme vous, lui ai-je dit—et j'en avais le droit; car, moi aussi, je n'étais pas sans quelque épargne — je ne vous aurais point donné ma fille, vu que vous n'étiez alors qu'un simple tisseur ; et peut-être m'en serais-je repenti. Faites donc comme j'ai fait. Pardienne ! il s'en est présenté, des messieurs, pour demander ma fille, mais comme ils ne lui plaisaient pas, je les ai *congédiés*; et je vous l'ai donnée, à vous qui lui conveniez. Laissez donc Mariette choisir son mari, et, du moment que vous serez sûr qu'elle a fait choix d'un honnête et bon sujet, ne vous inquiétez pas trop de la condition du prétendant. S'il n'a rien de plus que son courage et son travail, ce sera un tant pis pour un tant mieux ; ce que vous lui donnerez avec la fille mettra l'aisance en son petit ménage, et le ménage ira bien, surtout, je vous le répète, si vous ne forcez pas le choix de Mariette. Réfléchissez bien, Bouffet, réfléchissez bien..... »

Je lui ai dit cela, et bien d'autres choses encore. « Laissez donc, beau-père, laissez donc, m'a-t-il répondu, je ne fais rien sans avoir bien réfléchi. Blavin est le mari qu'il faut à Mariette. Il la trouve à son gré ; quand je lui ai demandé, à elle, si elle voulait le prendre pour mari, elle m'a répliqué qu'elle ferait à ma volonté. C'est donc preuve que j'ai bien choisi. Car enfin, elle sait que je ne la violenterais pas. »

« Oui, pensais-je, quand il me parlait ainsi, la pauvre petite sait encore bien mieux en quelle colère il se mettrait, si elle osait tant seulement le contredire ; » et vous verrez que, par crainte de son père, elle se laissera marier à ce Blavin, comme un mouton se laisse mener à la boucherie. Ah ! si j'étais maître, il ne serait plus question de ce mariage, je vous jure ! Mais, avec Bouffet, il n'y a pas un retour de décision à espérer. Sa femme, ma fille, qui voit bien que ce projet ne sourit guères à Mariette, a voulu faire opposition ; ça a causé une dispute terrible. Il n'a que ce défaut, d'être volontaire et

Digitized by Google

entêté, mais il l'a au plus haut point. Enfin, tant y a que, n'osant pas même se plaindre à sa mère de peur que le père ne s'en aperçoive, ma petite Mariette n'a que moi à qui conter son chagrin; aussi, à chaque fois qu'elle vient me voir, est-ce pour pleurer, pleurer.....

— Comment, à chaque fois qu'elle vient vous voir, dis-je au grand-père, vous ne demeurez donc pas avec eux? »

Il me répondit :

« Non. Quand j'ai perdu ma pauvre femme, il y a une dizaine d'années, ils m'ont bien offert de me prendre, mais je n'ai pas accepté. Dieu merci! j'avais devers moi un petit pécule, et d'ailleurs je travaillais encore. Etre chez eux à leur charge m'aurait chagriné; y être en payant m'aurait gêné. J'ai donc pris une petite chambre tout près de leur maison, et je mange dans une pension où viennent deux ou trois de mes anciens camarades de fabrique; l'un veuf comme moi, les autres vieux garçons. Depuis quatre ans, je ne travaille plus; mon chétif revenu me suffit; je vis tranquillement, me promenant, faisant la conversation d'ici et de là. Le matin, je vais prendre la petite Juliette, pour la mener à l'école; à midi, je vais la reprendre; puis, l'après-dînée, j'en fais autant. Le long du jour, je vais par la ville et les faubourgs. Je m'arrête aux constructions en chantier; je connais les maîtres entrepreneurs, je parle avec eux, je leur dis mon avis sur la façon dont la bâtisse est disposée : « Si j'étais de vous, ou de l'architecte, ou du propriétaire, je n'aurais pas mis l'escalier à cette place, j'aurais percé là une fenêtre; voilà sur ce toit une cheminée qui ne tirera pas, il la faudrait plus haute. Oh! ce balcon n'a pas bon air!.... » Que sais-je? Tout ça en ami, et, deux ou trois fois, il s'est trouvé qu'on a tenu compte de mes idées. D'autres fois, il s'agit des travaux que la commune fait faire; alors, comme je ne suis pas du conseil, tout ce que je pourrais dire ne changerait rien; mais je n'en pense pas moins; je discute avec des gens qui pensent aussi de leur côté; ça m'occupe. Il n'y a que le soir que je m'ennuie un peu. Je ne vais guère chez les enfants, par cette raison que Bouffet aime assez à faire la partie—moi de même—mais il est mauvais joueur, il veut toujours que nous jouions, et, pour peu que je le gagne, il se met dans des rages!.... Je reste donc chez moi, et deux fois la semaine, ma petite-fille, l'aînée, vient me tenir compagnie; elle joue avec moi, sans se fâcher — ni moi non plus — mais je crois que mon jeu ne l'amuse guère, quoique ce soit toujours elle qui me le propose. D'ailleurs, je ne la garde pas trop tard; bien que leur maison soit assez voisine de la mienne, je ne voudrais pas que l'heure avancée trouvât la petite dans la rue; ce n'est ni sûr ni convenable. Du reste aussi, je me couche tôt pour

Digitized by Google

pouvoir me lever de même, car je n'ai pas de plus grand plaisir que d'aller me promener de grand matin quand il fait beau..... A propos, si par hasard, votre journée finie, il vous arrive une fois de passer dans mon quartier, et qu'il vous prenne l'idée de me dire un bonsoir, n'oubliez pas que vous me ferez grand plaisir. Je suis toujours rentré à la nuit tombante, vous êtes sûr de me trouver. La maison fait le coin de la rue du Versoir et de la rue Saint-Jean, au deuxième. Vous appellerez d'en bas : « Papa Guilloux!.... » L'escalier est noir. Je vous éclairerai pour monter; et moi de mon côté, j'irai peut-être un jour vous voir à votre atelier. Je connais bien votre contremaître et d'autres de vos camarades. Nommez seulement le papa Guilloux, vous verrez si ce nom sera nouveau. »

Ainsi parla le bonhomme, qui me dit encore bien d'autres choses que j'ai oubliées. Notre promenade dura longtemps.

Quand nous nous retrouvâmes près des autres personnes, il était question du retour à la ville, car le soleil baissait, et l'on avait plus de deux lieues à faire.

On attela le cheval. Le commis voulut s'en mêler; mais il n'y entendait rien. Il se fit pincer le doigt au sang en accrochant un trait.

Il fallut tirer un verre et de l'eau du caisson de la voiture, pour qu'il se lavât le doigt, et la mère dut lui faire un bandage avec un bout du ruban qui servait de jarretière à la petite.

La demoiselle ne s'inquiéta guère de l'accident arrivé à son prétendu. Enfin, l'on monta en voiture. Nous étions assis sur trois bancs : le père et la demoiselle sur le premier, la mère et le commis sur le second, le grand-père, la petite Juliette et moi sur le dernier.

Après que nous eûmes marché environ un quart-d'heure par les chemins du bois, nous rejoignîmes la grande route à l'entrée d'un village.

Le commis voulait qu'on s'arrêtât, pour qu'il pût offrir quelques rafraîchissements.

Je ne sais pas si je me figure des choses qui n'étaient point; mais il me sembla qu'en faisant cette offre, il avait moins l'intention de se montrer généreux envers la famille de sa prétendue que celle de me mettre dans l'embarras; car je n'aurais pas manqué d'y être s'il m'eût fallu ou me rafraîchir à son compte, ou refuser de faire comme les autres. A vrai dire, j'avais la ressource d'offrir à mon tour; toutefois, la première politesse venant de lui, il aurait pu s'arranger de façon à ne pas accepter la mienne, et je serais resté lui devant quelque chose : ce qui m'aurait fortement gêné.

Mais, Dieu merci! chacun de la famille trouva de soi une raison pour me tirer de peine.

Le père dit : « Non, Blavin; c'est inutile, vous êtes trop poli. »

Digitized by Google

La mère : « Ça nous retarderait. »

La demoiselle : « Je n'ai besoin de rien. »

Le grand-père : « Si je prenais la moindre des choses, ça me ferait mal. »

On ne s'arrêta donc pas, encore que le commis y parût tenir beaucoup.

Nous ne fîmes que traverser le village.

Le soleil se cachait. C'était l'heure de la prière du soir. Je reconnus le son de la cloche qui sonnait, pour être celui que j'avais entendu le matin. Les femmes, les jeunes filles passaient allant vers l'église, leur livre à la main ou dans la poche de leur tablier. Quelques-unes seules, d'autres se tenant par le bras, trois, quatre, causant, riant. Les hommes buvaient dans les cabarets. Les garçons, sur la porte, regardaient passer les filles, et quelquefois les accostaient ; telles répondaient, telles passaient fières.....

L'église est vieille, le clocher carré, plat dessus. Les moineaux, les martinets volaient en tapageant à l'entour, comme chez nous. Le cimetière est à côté, comme chez nous, entouré d'une clôture basse; on voit au milieu, plantées dans les herbes, les croix de bois des pauvres gens; le long des murs, les pierres des riches — comme chez nous.

Tout cela me fit un effet dont le grand-père put s'apercevoir; car en ce moment il me parlait, et je n'étais guère à ce qu'il me disait.

« A quoi pensez-vous donc ? » me demanda-t-il.

Je lui répondis : « Ces gens, cette église, ce son de cloche, ce cimetière, me font souvenir de mon pays ; il me semble y être, un jour de dimanche, à la même heure..... Eh ! tenez, cette bonne vieille femme qui vient là, à gauche, la tête basse, les mains sous son tablier à bavette, elle a tous les airs de la mère Gibert. J'ai envie de l'aller embrasser. »

Alors la demoiselle, dont j'avais été entendu, bien que parlant pour le seul grand-père, la demoiselle me dit :

« La mère Gibert, c'est votre mère, n'est-ce pas, monsieur ?

— Oui, mademoiselle. Il ne faut pas vous étonner si je l'appelle de cette manière. Chez nous, c'est la coutume. »

Le commis s'avisa de dire, comme s'adressant à la demoiselle : « Drôle de coutume ! »

Et la demoiselle aussitôt, sans me donner le temps de répliquer, car je n'aurais pas manqué de le faire : « Du moment que c'est la coutume, ce n'est plus drôle. »

Il ne releva pas le propos.

La voiture s'était ralentie pour traverser le village, dont les rues

Digitized by Google

étaient pleines de monde. A la sortie, elle reprit le trot; et une heure plus tard, à la nuit close, nous rentrions en ville.

Un peu auparavant, le grand-père, qui était resté assez longtemps sans parler, se pencha vers moi, et me dit tout bas à l'oreille : « Ça, je pense bien que de tout ce que je vous ai raconté aujourd'hui, vous n'irez rien redire nulle part. Je vous crois trop honnête garçon, trop raisonnable.....

— Soyez tranquille, lui répondis-je; je vous le promets et je n'ai qu'une parole.

— J'en suis bien assuré, fit-il. Que voulez-vous? J'ai confiance en vous..... »

Comme je loge dans le faubourg, je dus descendre le premier de la voiture. On arrêta, je sautai à terre. Je souhaitai le bonsoir à tous, en les remerciant de la gentille journée qu'ils m'avaient fait passer. Le père, en me touchant la main, me rappela qu'il était à ma disposition si j'avais quelque jour besoin de lui. Le grand-père me dit : « A revoir! » La petite voulut m'embrasser. La mère me salua très honnêtement et la demoiselle aussi. Quant au commis, encore que, par égard pour la famille, je lui eusse adressé un salut particulier, il ne me répondit que par un signe de tête, en faisant entendre une sorte de heu! heu! plein de suffisance.

Enfin, quand la voiture repartit, me laissant, je redis adieu à tous; tous me le rendirent; la dernière voix que j'entendis dans le bruit des roues, fut la voix fine et douce de la demoiselle. Il me semble qu'elle soit restée en mon oreille..... Je ne l'oublierai plus.

Et voilà l'histoire de mon dimanche passé à la campagne. J'ai employé deux dimanches à te conter ces choses, mais je ne les regrette pas. Pendant tout le temps que je t'ai écrit, j'ai cru être encore à ce joli jour.

Tu n'as pas besoin de dire chez nous que je t'ai envoyé cette lettre. »

Sa missive achevée, Pierre semblait l'avoir rouverte pour y ajouter ces deux lignes :

« Je n'ai encore revu personne de tous ces gens, mais s'il m'advient quelque chose de nouveau, je te le saurai dire. »

On affirme que dans beaucoup de lettres il faut chercher la pensée principale à la fin, et parfois même dans le *post-scriptum*. Après y avoir bien réfléchi, je pus me persuader que la lettre de Pierre donnait raison à cette affirmation.

En m'écrivant il « avait cru être encore à ce joli jour » et s'il lui

Digitized by Google

« advenait quelque chose de nouveau, il me le saurait dire. » Ces quelques mots, joints à la recommandation réitérée de discrétion envers ses parents, ne résumaient-ils pas et sa lettre, et les préoccupations sous l'empire desquelles il me l'avait adressée?

Il était évident pour moi que, sans savoir, ou sans oser se l'expliquer, Pierre rapportait à une « jolie journée » le charmant souvenir qu'il avait emporté d'une jolie personne.

Pouvait-il en effet, lui, honnête et humble, s'avouer la nature vraie du sentiment qu'il éprouvait? Cette jeune fille étrangère, rencontrée par hasard et pour laquelle il s'imaginait n'avoir ressenti rien de plus qu'une certaine compassion, n'était-elle pas la fiancée, la promise d'un autre? D'un sot, d'un brutal, il est vrai, à qui sans doute il eût été bon d'enlever sa victime; mais Pierre se trouvait-il dans les conditions propres à assurer le triomphe de cette audacieuse tentative?

Quoi qu'il en fût, plutôt que de garder pour lui seul l'histoire de cette journée, ou de risquer de la profaner en la confiant au premier venu de ses camarades, Pierre avait imaginé de me la raconter à moi, confident très éloigné et forcément très discret.....

Plus avancé que Pierre dans l'âge du cœur, je devais à une triste expérience de savoir comprendre l'étrange et délicate situation où il se trouvait sans en avoir conscience. J'aurais pu, j'aurais dû l'avertir, l'éclairer; je n'en fis rien cependant. D'abord — raison hypocrite peut-être — parce que sa lettre ne demandait point de réponse; ensuite parce que je n'ignorais plus qu'en pareil cas tous les avis, tous les conseils, sont d'une complète inutilité; enfin, et surtout, je crois, parce que l'attente des problématiques éventualités avait éveillé en moi un vif sentiment de curiosité.

J'attendis. Un mois, deux mois se passèrent sans qu'une seconde lettre m'arrivât. Pourtant dans l'intervalle, Pierre écrivit comme de coutume à ses parents, à l'époque ordinaire, et, dans sa lettre, rien de plus pour moi que le laconique bonjour par lequel il terminait d'habitude.

Déjà même je regardais le récit que Pierre m'avait fait comme la première page d'une histoire du cœur qui, ainsi que beaucoup d'histoires de ce genre, ne serait jamais continuée, lorsque enfin, au bout de trois mois environ, Pierre rompit le silence. Sa lettre commençait ainsi :

« N'as-tu pas oublié cette lettre que je t'ai envoyée il y a déjà longtemps? Non, je pense. Ma promenade dans le bois, la rencontre que je fis d'une petite fille, puis le dîner avec la famille et mon retour à la ville. Je t'avais raconté tout cela bien au long.

Digitized by Google

» Depuis, ah ! que de choses !.... Une seule lettre ne suffirait pas à te les porter toutes, et pourtant je veux toutes te les dire. Aujourd'hui, je vais t'en raconter ce que je pourrai; puis, dimanche prochain, je t'en raconterai encore un peu, et ainsi de dimanche en dimanche, jusqu'à ce que je n'aie plus rien à t'apprendre..... »

En effet, pendant plusieurs semaines, les lettres de Pierre se succédèrent. Je vais les transcrire ainsi que j'ai transcrit la première, mais en les reliant les unes aux autres, comme si elles n'en faisaient qu'une. Ce sera me conformer à l'intention du narrateur, car, si cela eût dépendu de lui, il n'eût pas manqué de supprimer les interruptions, qui pour moi coupèrent son récit :

« Si je ne t'ai pas récrit plus tôt, c'est que de jour en jour quelque chose nouvelle m'advenait, qui toujours devait être, me semblait-il, suivie de quelque autre que j'espérais et que je t'aurais voulu apprendre. Mais toujours ce n'était pas celle que j'attendais. Changement sur changement : des mois ont passé. A présent, c'est autrement.....

De la journée au bois deux souvenances différentes m'étaient restées : une souvenance gaie, une souvenance triste.

J'avais des pensées gaies en me rappelant ma course au soleil levant, mon repas sur l'herbe, et aussi le civil accueil de la famille ; mais les pensées tristes me venaient sitôt que je me rappelais ce qui avait rapport à cette pauvre demoiselle, que le père voulait marier contre son gré.

Toutefois, comme il s'était écoulé plus d'un mois et que je n'avais revu aucune de ces gens, je commençais à perdre un peu ces pensées. Mais un soir, après ma journée de travail, il m'arriva par hasard de passer dans le quartier où demeurait le grand-père..... Je dis par hasard, mais peut-être était-ce parce que le ressouvenir était plus fort en moi ce soir-là, que j'avais pris de ce côté.

Ayant reconnu la maison indiquée, et vu la lumière à une fenêtre du second, je me risque à tâtons dans l'escalier ; mais après quelques marches, ne sachant pas où je vais, j'appelle : « Monsieur Guilloux ! » Alors une porte s'ouvre, et je vois en haut des degrés le grand-père portant une lampe. Il dit : « Qui est là ? — Je réponds : C'est moi, Gibert.

— Ah ! c'est vous, montez, montez. »

Je monte. Quand je suis à la dernière marche, il me prend par la main, et me tirant dans la chambre : « Entrez, vous êtes un brave garçon d'avoir tenu votre promesse. Asseyez-vous. »

Jusqu'à ce moment, ayant la lueur de la lampe en pleine figure,

Digitized by Google

je n'avais rien pu distinguer dans la chambre : mais le bon vieux s'étant retourné pour fermer la porte, j'aperçus, se tenant debout près de la fenêtre, dans la mi-ombre, une personne que d'abord je ne reconnus point. Je la vis mieux quand le père revint avec la lumière, et en même temps d'ailleurs, j'entendis qu'elle me disait : « Bonsoir, monsieur. » C'était la demoiselle.

Je demeurai sans répondre, car j'étais comme on est quand on vient d'avoir une frayeur, ou plutôt, j'étais comme je n'avais jamais été de ma vie : tout surpris, tout gêné.....

Je n'avais pas compté la trouver là.

Le grand-père, remarquant l'air drôle que je devais avoir, me dit : « C'est ma petite-fille, c'est Mariette ; est-ce que vous ne la remettez pas ? »

Je lui répliquai, mais encore un peu embarrassé : « Pardonnez-moi, monsieur Guilloux. » Puis, m'adressant à elle : « Je vous salue, mademoiselle; allez-vous bien?

— Merci, monsieur, très bien ! » dit-elle.

En vérité elle dut me juger suffisamment emprunté.

Elle se tenait debout, mais une chaise était derrière elle, et une autre à côté. Je compris par là qu'à mon arrivée elle causait avec son grand-père, et que je les avais dérangés. Je pouvais voir aussi, quoiqu'elle détournât presque son visage, qu'elle avait les yeux rouges comme ayant pleuré.

Je voulus donc me retirer ; mais le grand-père me retint ; et, en outre, la demoiselle dit que c'était son heure de s'en aller.

« Eh bien ! va, petite, » fit le grand-père. Et il la reconduisit avec la lampe.

J'entendis qu'en la quittant sur l'escalier il lui dit à voix basse : « Va, du courage : tout n'est pas encore perdu. »

Il revint bientôt, et à peine assis à côté de moi :

« Ah ! mon pauvre ami, vous me voyez bien ennuyé.

— Ennuyé, monsieur Guilloux, comment donc ?

— Eh ! mon Dieu ! toujours par le maudit entêtement de Bouffet. Il n'en démord pas touchant ce mariage. Il veut qu'on l'achève dans la quinzaine. Aussi ma pauvre Mariette est-elle au désespoir. Quand vous êtes arrivé, je me morfondais à la consoler, lui disant maintes choses que je ne pensais pas : car j'ai bien peur qu'il n'y ait plus rien à tenter contre la volonté du père. Je lui ai parlé. Il n'a pas semblé m'entendre. J'ai pris à part Blavin pour lui faire comprendre qu'il aurait tort d'épouser une femme dont il n'est pas aimé. Il m'a répondu que l'amour viendrait après le mariage, qu'il saurait bien le faire venir. — Et comment? lui ai-je demandé. — Quand elle verra comme je l'aime ! — m'a-t-il répondu ; et ça d'un air qui

Digitized by Google

me laisserait croire qu'il en est vraiment amoureux : autre malheur, car alors il s'acharnera, lui aussi..... l'intérêt, c'est fort, mais l'amour l'est bien plus ; s'il y a les deux, qu'est-ce que ce sera ? Toujours est-il que Mariette ne peut pas voir ce prétendu en face..... et je sais bien que je ne l'aime pas plus qu'elle. »

Je ne pus m'empêcher de dire au grand-père que, pour ma part, ce commis ne me revenait guères.

« A la bonne heure ! fit-il. Je suis aise que vous soyez de mon avis ; n'est-ce pas qu'il a l'air plein de suffisance ?

— Certes !

— Il n'y a qu'à l'entendre chanter.

— Oui, il est drôle quand il chante.

— Et avez-vous vu comme il est douillet ?

— Oui, je l'ai vu ! »

Nous étions lancés sur le compte du Blavin : le grand-père passant toute sa colère, moi, ne songeant pas que je me mêlais peut-être de choses où je n'avais rien à voir. Nous ne quittâmes ces propos que pour en prendre d'autres, sur le compte de la demoiselle ; mais alors Dieu sait s'ils furent différents !

« Donner à ce Blavin si prétentieux, si vain, ma petite Mariette si simple, si franche.

— Oh ! oui, monsieur Guilloux, la franchise est dans ses yeux.

— Dans ses yeux et dans son cœur.

— Je le crois.

— A ce gros mal-tourné, ma jolie petite Mariette ?

— Oh ! oui, elle est bien jolie !

— N'est-ce pas ? et douce !

— Ça se devine.

— Et de plus gaie, rieuse, un oiseau n'est pas plus réveillé, plus chanteur. Vous ne l'avez vue que triste et soucieuse, parce que cette vilaine affaire de mariage l'ennuie, la tourmente ; si vous l'aviez connue auparavant ! Ajoutez qu'elle est bonne travailleuse, adroite.

— Oui !

— Et économe ! un vrai trésor de femme, quoi ?

— Un vrai trésor, vous dites bien, monsieur Guilloux..... »

Oh ! comme nous nous accordions sur tous les points ! lui, jugeant par sa profonde amitié, moi, trouvant un grand plaisir à lui donner pleinement raison. Je n'aurais pas su le contredire.

Nous restâmes à parler ensemble bien tard ; et en nous quittant nous étions amis autant que le peuvent être un homme de son âge et un garçon du mien. Il fallut lui promettre que je reviendrais.

Et, dès ce soir-là, je fus grandement tracassé d'avoir dans l'esprit et les propos du grand-père et le visage triste de la demoiselle. Je

Digitized by Google

cherchais un moyen d'empêcher ce mariage : si je l'avais trouvé, j'aurais couru le dire au grand-père ; mais je ne le trouvais pas, et cela me causait comme un mal.

Maintes fois, je me remontrais bien que ces choses n'étaient nullement les miennes, que je ne devais pas à tel point m'inquiéter du sort d'une fille dévolue à un épouseur du choix de son père. C'étaient remontrances perdues : le tracas était en moi, je ne pouvais le chasser.

Le jour, à la fabrique, il m'arrivait de rester accoudé sur mon *battant*[1] ; la navette à la main, sans songer à la pousser, et les yeux perdus dans mes *lisses*[2], qui ne bougaient pas. Le contre-maître, s'apercevant de ce repos, me criait de sa place : « Eh bien ! Gibert, qu'est-ce qu'il y a donc ? »

Alors moi, sans lui répondre, vu que j'étais fautif, je me remettais à *battre*[3], et, tout en battant, je suivais encore ma pensée sur ce mariage, dont il me semblait que je ne pouvais pas prendre mon parti, comme si j'eusse été en droit de m'y opposer ou de m'en chagriner.

Aux heures de repas, je ne plaisantais plus avec les camarades de la pension. La nuit même, en dormant, je rêvais à ces choses..... ou bien elles m'ôtaient le sommeil.

Une semaine environ après ma visite au grand-père, un matin, quelque peu avant l'heure du dîner, comme j'étais tout juste à un de ces moments de repos où il m'arrivait d'être, malgré moi, plusieurs fois par jour, voilà qu'au milieu du bruit des métiers, j'entends le contre-maître crier : « Hé ! là-bas, Gibert ! »

Croyant qu'il me voulait ainsi avertir de mon chômage, en quoi il aurait eu raison, je me mets tout honteux à la besogne.

Mais il me crie encore : « Hé ! Gibert, montrez-vous ! C'est quelqu'un qui vient vous voir ! »

Pendant que je me penchais en dehors de la ligne des métiers pour regarder, j'entends dire par un voisin, qui avait été plus preste que moi : « Tiens ! c'est le père Guilloux ! Bonjour, père Guilloux, comment ça va ? Quel hasard de vous voir à la fabrique ?

— Eh ! eh ! répondit le père Guilloux d'un air tout gaillard, dont je fus étonné ; je passais par là devant en me promenant, l'idée m'est venue de monter. Je suis assez connu pour entrer partout. On sait bien que ce n'est pas moi qui dérangerais personne du travail.

[1] Le battant du métier.
[2] Les *lisses*, cordes qui élèvent et abaissent les fils de la *chaîne*.
[3] Faire mouvoir le battant.

Digitized by Google

— Oh! non, » fit mon voisin.

Le père Guilloux me tenait déjà par la main, et me disait en particulier : « Vous voyez, je vous rends votre visite.

— Vous êtes bien honnête, monsieur Guilloux. »

En lui répondant, je le regardais de plus en plus surpris, car vraiment il avait la joie dans les yeux.

Il me dit : « Allez, mon garçon, battez comme si je n'étais pas là : il ne faut point que le travail souffre. »

Je recommençai à travailler. Il s'accota au montant de mon métier et me parla de différentes choses, mais d'aucune ayant rapport à la demoiselle, et moi naturellement je n'osais lui faire la moindre demande. Ce n'était pas faute d'envie, car je ne pouvais m'expliquer sa mine contente, l'ayant laissé si ennuyé huit jours auparavant.

Cependant la cloche du dîner sonna. Je quittai ma place, ainsi que les autres ouvriers. Le père Guilloux descendit en même temps que nous, causant avec celui-ci, avec celui-là..... Mais arrivé dans la rue, à quelques vingt pas de la fabrique, il me prit par le bras, comme il avait déjà fait une fois dans le bois; et, me tirant à l'écart, il me dit d'un air secret :

« Il faut que vous sachiez la bonne nouvelle.

— La bonne nouvelle, monsieur Guilloux?

— Oui, je n'ai pu m'empêcher de venir vous la dire. Nous venons de faire un grand pas.

— Nous? qui ça, nous?

— Eh bien! pour l'affaire du mariage, vous savez?

— Ah! oui, je sais!.... dites vite, M. Guilloux. »

J'avais l'air de le presser tant, qu'il me regarda dans les yeux avec ses yeux brillants de plaisir, et me serrant très fort la main : « Je me disais bien que vous ne seriez pas indifférent à ce qui m'arrive..... Apprenez donc que le mariage..... »

Il parlait trop lentement pour le désir que j'avais d'entendre les derniers mots. Je voulais aller plus vite :

« Eh bien! le mariage, il est rompu?

— Rompu, non, pas tout à fait; mais il est remis à six mois, d'un commun accord entre Bouffet et Blavin. C'est un heureux commencement.

— Oui! Et comment cet accord a-t-il pu se faire?

— A proprement parler, c'est un coup de grand courage de Mariette; mais j'y suis bien pour quelque chose. A la veille des fiançailles, elle a dit hautement à Blavin devant son père « que si on la » voulait contraindre à l'épouser, on serait cause d'un malheur, vu » qu'elle se ferait mourir plutôt que devenir sa femme. » Jugez si Bouffet s'attendait à pareille chose, lui qui n'avait jamais entendu sa

Digitized by Google

fille lui dire seulement non. Ça l'a surpris à ce point qu'au moment même il n'a pas trouvé un mot à répliquer, et que, Mariette l'ayant laissé avec Blavin, ils ont décidé de remettre la partie à six mois. A les croire, ils ne renonceraient ni l'un ni l'autre; mais à mon avis, on peut dire que c'est une affaire dont on ne parlera plus, ou sinon il faudrait vraiment que Bouffet fût un mauvais père, et que Blavin n'eût pas pour deux liards de cœur. Qu'en pensez-vous?

— Je pense comme vous, monsieur Guilloux; car enfin ni l'un ni l'autre ne voudraient mettre la demoiselle en passe de faire ce qu'elle a dit.

— Ce qu'elle a dit? Quoi donc?

— Eh mais, ce malheur dont elle a parlé.

— Enfant que vous êtes! ne comprenez-vous pas que c'était simplement pour les effrayer?

— Enfant tant que vous voudrez, monsieur Guilloux, mais ça s'est vu dans mon pays, cette chose-là; une fille qu'on voulait forcer à épouser celui qu'elle n'aimait pas.....

— Je sais bien, je sais bien; mais laissez-moi donc vous dire..... Croyez-vous que l'idée d'une pareille menace serait venue à Mariette, si je ne m'étais pas avisé de l'avoir pour elle? Le jour d'auparavant, je lui avais fait la leçon.

— Ah! c'est vous, monsieur Guilloux, qui avez eu cette idée?

— Oui; et ne trouvez-vous pas qu'elle était bonne, puisqu'elle a si bien réussi!

— Sûrement, monsieur Guilloux; mais encore.....

— Encore quoi, mon garçon?

— Il me semble que ça a dû faire quelque chose à la demoiselle, quand elle a parlé de cette triste chose. Bien qu'elle ne pensât pas ce qu'elle disait, elle n'a pas dû le dire sans songer qu'elle pourrait parler selon la vérité.

— Croyez-vous? Peut-être bien après tout! et alors j'aurais eu tort de ne pas chercher un autre moyen. C'est vrai, ça a dû l'attrister. Pauvre mignonne! Mais bast! je ne savais plus à quel saint me vouer. Cette idée m'est venue, je l'ai prise. Enfin, c'est passé, et comme il ne fait pas doute pour moi qu'on ne parlera plus de rien, ne revenons point sur les chemins, bons ou mauvais, qui nous ont menés à bon port..... Mais je vous fais perdre l'heure de votre repas, et pour vous entretenir de choses qui ne peuvent pas vous intéresser au point que vous en oubliiez l'appétit que, tout naturellement, vous devez avoir.

— Pardon, monsieur Guilloux, ça m'intéresse beaucoup.

— Oui, vous êtes un brave garçon, plein de complaisance pour un vieux qui vient vous ennuyer de ses affaires..... Allons, voilà que je

Digitized by Google

babille encore, que je vous retiens..... Adieu, mon ami, adieu! ou plutôt au revoir, car je pense bien que vous ne passerez pas dans mon quartier sans monter chez moi, et que même vous saurez venir exprès.

— Je vous le promets, monsieur Guilloux.

— Allez dîner. Bon appétit! »

Et, prêt à me quitter, il me retint encore : « Il est bien entendu, n'est-ce pas, que tout ça, c'est toujours entre nous, vous comprenez.....

— Soyez tranquille, monsieur Guilloux. »

Là-dessus, il s'éloigna.

Je restai à la même place, le regardant qui s'en allait alerte et gai. Je comprenais bien qu'il fût ainsi en joie, vu la chose heureuse qu'il m'avait annoncée, et il me semblait que j'aurais dû, moi aussi, en avoir du plaisir, puisque ce mariage, dont l'idée me peinait pour la demoiselle, était rompu. Dès ce moment même, j'aurais dû être débarrassé de toutes les pensées qui m'avaient occupé pendant les dernières semaines..... Et, pourtant, c'était tout le contraire..... Au lieu de me sentir gai, j'avais en moi un ennui dont je cherchais la raison sans la trouver aucunement. Au lieu d'en avoir fini avec les rêveries, j'en étais comme plus chargé.

Je me rendis à la pension pour dîner ; mais je n'eus ni l'envie, ni la force de manger. Et, dans l'après-midi, je n'eus point d'entrain au travail. J'aurais voulu être, non pas à mon métier, non pas au milieu de la fabrique, parmi les ouvriers, mais en quelque endroit seul, comme par exemple dans le fond d'un bois épais, pour m'y promener ou m'y asseoir, et songer tout à mon aise..... à quoi? sur quoi? En vérité, je ne l'aurais pas su dire.

Ce qui me faisait encore plus désirer d'être loin de tout le monde, c'est qu'après la rentrée à la fabrique, la visite du père Guilloux fut un sujet de jaserie pour les ouvriers.

Tout d'abord, il y en eut un qui voulut savoir où et comment j'avais fait sa connaissance.

N'ayant jamais parlé de ma promenade au bois, et ne tenant point à en raconter l'histoire à des gens qui n'auraient sûrement fait qu'en rire, je répondis par un petit mensonge, qui ne pouvait, après tout, causer de tort à personne.

Un second ouvrier, puis un troisième se mêlèrent à la conversation, puis tous. Celui-là disant : « C'était le bon temps que le temps du père Guilloux; on mettait de l'argent de côté : il vit de ses rentes, le vieux. »

Un autre reprenait : « Le père Bouffet, son gendre, n'est pas non plus sans avoir du pain sur la planche. »

Digitized by Google

Un autre jeune garçon : « Ni sans avoir une belle fille ; la connais-tu, Gibert ? »

Je répondis : « Non, » parce qu'il me semblait que si je disais le contraire on me ferait d'autres demandes gênantes ; et aussi parce que je crus, par ce moyen, détourner ou faire cesser la conversation. Mauvaise idée que j'eus là.

Le jeune homme reprit : « Si tu ne la connais pas, c'est tant pis pour toi ; elle en vaut la peine.

— Ah ! oui, fit un autre.

— Mais on dit qu'elle va se marier avec le commis de chez Vorel.

— Ah ! il a de la chance, celui-là.

— Certes ! la petite est à faire envie..... »

Enfin, du moment qu'ils furent lancés, ils eurent bien l'air de ne plus vouloir s'arrêter. C'était à qui dirait son mot.

J'entendais tout et j'en souffrais ; mais sans rien pouvoir, ni oser répliquer, puisque j'avais prétendu ne pas connaître la demoiselle.

Je prenais toutefois quelque patience, parce qu'après certaines paroles qui n'étaient pas suffisamment respectueuses pour la demoiselle, j'avais le plaisir d'en entendre bientôt certaines autres, montrant que sa bonne réputation était bien établie dans le pays.

J'aurais toutefois donné tout ce que j'avais pour mettre fin à ces propos.

Je tâchais bien de me rendre sourd, en travaillant de tout mon courage. Mais par malheur je ne pouvais parvenir à n'entendre pas ce qui se disait,

D'ailleurs peu à peu, de plaisanterie en plaisanterie, les choses avaient pris un train tout autre qu'au commencement, et à mesure qu'il en allait ainsi, je sentais ma patience s'user.

Pourtant je me commandais encore, et d'ailleurs je vis le moment où tout finissait pour le mieux ; car, trouvant sans doute que ces babillages faisaient tort à la besogne, le contre-maître cria :

« Holà ! vous autres, en voilà assez pour une fois : laissez-moi cette fille tranquille; m'est avis qu'il n'y a pas à jaser sur son compte; c'est pourquoi, poussez vos navettes sans vous occuper d'elle. »

Le plus grand nombre des ouvriers, qui n'entendaient pas méchanceté à la chose, ne se firent pas répéter ce commandement.

« Oui, c'est vrai, dirent-ils, laissons cette brave fille tranquille. »

Et ils se remirent à faire leur ouvrage, bouche close.

J'étais tout aise. Mais voilà que ce même jeune garçon qui avait commencé à parler de la demoiselle — une assez mauvaise tête d'ailleurs — se prit à dire :

« Bah ! cette fille-là est bien comme les autres. Et si on en jase, c'est qu'on est maître de le faire. »

Digitized by Google

J'aurais dû penser que s'il parlait ainsi, c'était par manière de ne pas obéir sans s'être rebiffé un peu — comme du reste il en avait l'habitude — mais en entendant ce vilain propos, juste au moment où j'étais content de voir tous les autres ouvriers approuver l'opinion bonne du contre-maître, j'eus un déplaisir si fort que je sentis d'abord comme un grand feu me passer par tout le corps..... Puis, je ne me rendis plus compte de ce que je fis..... Je sais seulement que je sortis de ma place, et que je courus.....

Quand je me reconnus, je tenais le garçon qui avait parlé couché sous moi, devant son métier, et je lui serrais le cou de mes deux mains.

On nous sépara. On m'emporta.

Voyant qu'après s'être relevé, il voulait venir contre moi, je cherchais à me dégager des bras qui me tenaient, pour lui faire face; mais on nous empêcha de nous battre encore. On le gardait à un bout de l'atelier, moi à l'autre.

Il criait, il m'insultait, il m'appelait de tous les noms.

Moi, ce moment de folie passé—je peux bien dire de folie—j'étais assis, cherchant à comprendre ce que je venais de faire; ma tête pesait, mes bras étaient rompus, je ne respirais qu'à peine.

Plusieurs ouvriers étaient devant moi, me regardant. Le contremaître vint, qui me dit :

« Ah ça, Gibert, êtes-vous donc devenu fou? »

Je lui répondis :

« Oui, apparemment.

— Il le faut bien, reprit-il. Comment, sans que Freulot vous dise rien, et sans lui rien dire, vous tombez sur lui comme une bombe, et vous le serrez à l'étrangler : Qu'est-ce que ça signifie? A la vérité, il ne parlait pas trop bien de la fille Bouffet, mais je crois qu'il le faisait pour rire; et d'ailleurs, puisque vous ne la connaissez pas, qu'est-ce que ça peut vous faire qu'on en parle bien ou mal? »

Sans réfléchir, et relevant vivement la tête, je commençai de répliquer :

« Ce que ça peut me faire?.... C'est que..... »

Mais je m'arrêtai à temps; et rebaissant la tête, je ne dis plus mot.

« C'est que..... quoi? » me demanda le contre-maître.

Je lui dis alors : « Rien, rien! vous voyez bien que c'est une folie qui m'a pris.

— Bon! fit-il, mais tâchez qu'elle ne vous reprenne plus, au moins. »

Je répondis : « Non! »

Et je retournai à mon métier, pour me remettre à travailler, mais

Digitized by Google

j'étais tout tremblant, j'y voyais trouble, et je n'avais pas la force de relever mon battant.

Alors je dis au contre-maître, qui me regardait :

« Je me sens malade, je ne peux pas travailler, je m'en vas. »

Il me dit : « Oui, c'est bien, allez-vous-en. »

Pour sortir, il me fallait passer devant Freulot. Comme je passais, il me cria : « Tu penses bien que nous n'en avons pas fini nous deux, hein? et qu'il nous faudra régler notre compte? »

Mon premier sentiment en l'entendant fut encore un sentiment de colère; je crois même que je fis un pas pour recommencer à me battre avec lui, et, cette fois, jusqu'à ce qu'un de nous deux fût mort : mais heureusement la pensée me vint que, par une nouvelle affaire, je n'aboutirais qu'à donner un nouveau sujet de jaser sur le compte de la demoiselle, dont j'aurais tant voulu qu'on n'eût pas même prononcé le nom.

C'est pourquoi, m'approchant de Freulot, je lui dis du ton le plus tranquille que je pus prendre :

« Ecoute, Freulot, tu te trompes si tu crois que j'ai su ce que je faisais tout à l'heure. Je n'ai point agi à cause de ce que tu as dit, vu que je serais bien en peine de répéter tes paroles, je ne les ai pas entendues; mais c'est un égarement d'esprit qui m'a pris, une folie qui m'est venue..... J'ai été sur toi comme j'aurais été sur un autre. J'en ai regret, et si tu veux oublier ça, oublie-le..... Mais si tu ne veux pas, et si tu as encore le désir que nous nous expliquions d'une autre manière, eh bien! je suis ton homme : sors maintenant avec moi, ou dis-moi en quel endroit il faudra que je t'attende ce soir, après la journée : je n'y manquerai pas. »

Il avait cessé de travailler pour m'écouter; mais il se remit à la besogne en me répliquant : « C'est bon! nous nous retrouverons. » Je lui dis : « Comme il te plaira! » Et je sortis.

EUGÈNE MULLER.

(*La 2e partie à une prochaine livraison.*)

Digitized by Google

LE

THÉATRE CONTEMPORAIN

L'ARTISTE ET LE POÈTE AU THÉATRE

I

Un trait assez caractéristique de cette époque, en ce qui touche les artistes et les écrivains, est l'intérêt qui s'attache, non pas seulement à leurs œuvres, mais surtout à leur personne. On ne se contente pas de voir l'acteur sur la scène, on le suit dans les coulisses, on l'y observe avec curiosité. Ce n'est pas uniquement par ses symphonies et par ses opéras qu'on veut connaître Mozart, c'est aussi par sa correspondance. Il y a, dans une curiosité de ce genre, une part à faire à un sentiment naturel et très légitime : qui de nous n'aime à reporter sur l'écrivain, le musicien, le peintre quelque chose de la sympathie que leurs œuvres nous inspirent? Désir bien juste, mais parfois bien imprudent; car si, chez Mozart, la connaissance de l'homme complète l'artiste en le faisant aimer, que de fois ne pourra-t-elle pas gâter nos impressions enthousiastes, et nous faire regretter d'avoir voulu voir de trop près ceux qu'il ne faut souvent connaître que par leurs œuvres?

Mais si l'on remarque que l'intérêt qu'inspire l'artiste en général se porte non-seulement sur les hommes d'un mérite supérieur, mais même sur des talents plus modestes, on devra penser qu'il s'y trouve autre chose qu'un besoin de sympathique admiration, et que la curiosité pure et simple y a sa part aussi. Je ne crois pas faire du pa-

Digitized by Google

radoxe à plaisir en disant que cette curiosité n'est qu'une nouvelle manifestation des tendances bourgeoises de cette époque. C'est le bourgeois surtout qui se plaît à saisir l'artiste dans son atelier, l'écrivain dans son cabinet, comme on se plaît à étudier par soi-même les mœurs des peuples étrangers. Ne peut-on pas voir ici un sentiment semblable à celui qui pousse trop souvent les femmes honnêtes à s'enquérir curieusement de ce qui touche celles qui ne le sont pas? On aime à vivre dans son pays ; mais on veut savoir parfois ce qui se passe dans celui des autres. On se demande si des hommes qui, de loin, nous paraissent fort différents de nous, le sont comme ils le semblent, s'ils parlent notre langage, s'ils vivent comme nous vivons. Cette curiosité n'est pas nouvelle, et, dans la *Critique de l'Ecole des Femmes*, nous trouvons déjà l'amusant tableau d'une société bourgeoise que la maîtresse de maison avait voulu régaler de la présence d'un bel esprit :

Je me souviens toujours du soir qu'elle eut envie de voir Damon, sur la réputation qu'on lui donne et les choses que le public a vues de lui. Vous connaissez l'homme et sa naturelle paresse à soutenir la conversation. Elle l'avait invité à souper comme bel esprit, et jamais il ne parut si sot, parmi une demi-douzaine de gens à qui elle avait fait fête de lui, et qui le regardaient avec de grands yeux, comme une personne qui ne devait pas être faite comme les autres. Ils pensaient tous qu'il était là pour défrayer la compagnie de bons mots, que chaque parole qui sortait de sa bouche devait être extraordinaire, qu'il devait faire des impromptus sur tout ce qu'on disait et ne demander à boire qu'avec une pointe. Mais il les trompa fort par son silence, et la dame fut aussi mal satisfaite de lui que je le fus d'elle.

Quoi de plus charmant et quoi de plus vrai ? Car, si nous n'y apportons plus la même naïveté qu'autrefois, il est évident, à l'empressement qu'on met à connaître ce qui concerne les artistes et les écrivains, que, pour beaucoup d'entre nous, ce sont encore « des personnes qui ne doivent pas être faites comme les autres ! » Mais si ce Damon, dans lequel les uns voient le portrait de La Fontaine, et les autres, celui de Molière lui-même, si ce bel esprit, qui trompait si plaisamment l'attente des convives, était une exception au temps de Louis XIV, il serait encore plus difficile à rencontrer chez nous. L'artiste moderne se prête, en général, assez complaisamment au rôle qu'on se plaît à lui donner ; il se résigne, au besoin, à être regardé par les autres comme un homme différent d'eux, dont chaque parole est à recueillir, chaque trait original à noter, et volontiers, pour leur plaire, il ne demandera à boire qu'avec une pointe. Les curieux sont ainsi facilement admis à voir de près ceux qui tra-

Digitized by Google

vaillent pour nos jouissances intellectuelles, et plus d'un Damon est aussi célèbre par ses bons mots privés que par ses œuvres publiques.

Il ne faut donc pas s'étonner, avec l'intérêt qui se porte sur la personne de l'artiste et de l'écrivain, et qui le suit parfois dans les moindres actions de sa vie, dans le détail le plus insignifiant de ses habitudes, si le personnage a pris, sur la scène moderne, une importance à laquelle l'ancien théâtre ne l'avait pas accoutumé. Il ne faut pas non plus s'émerveiller si, dans notre comédie, qui pousse tout au sérieux et a découvert tant de nouveaux sacerdoces, il est presque toujours présenté sous un jour favorable et de nature à lui concilier toutes les sympathies. Je ne pense pas que les anciens écrivains eussent le dessein de rabaisser les arts, dont ils devaient, comme les nôtres, comprendre les beautés, ni les lettres, au milieu desquelles ils vivaient; mais il est certain que, portés ici, comme en tout le reste, à voir les choses sous leur côté comique et réjouissant, ils n'ont envisagé le poète et l'artiste, lorsque, par hasard, ils leur ont donné une place dans leurs œuvres, que sous un aspect satirique, ne nous montrant guères que de mauvais poètes et des artistes ridicules. Il en était ainsi dans la comédie antique; par exemple, dans *les Oiseaux*, d'Aristophane, où l'auteur égaye la scène par la venue d'un poète besoigneux, qui accable Pisthétérus des enthousiasmes de sa lyre intéressée, et dont celui-ci ne peut se défaire que par le don d'un vêtement. Il en fut de même chez le grand écrivain dramatique des Anglais : les mauvais poètes l'amusent comme notre Molière, et, s'il nous fait voir un musicien, ce sera un personnage comique, altéré comme un héros de Rabelais.

Certes, si l'on voulait chez nous réveiller la satire, la matière ne ferait pas défaut à la verve comique. Je ne parle pas de l'artiste mendiant et affamé; nous sommes, sur ce point, plus délicats qu'Aristophane, et la misère est chose sacrée; puis les arts sont bien émancipés, et l'on y fait fortune comme dans la finance. Mais quelle heureuse veine satirique ne pourrait-on pas trouver dans les travers de ces parasites de la musique, de la peinture ou des lettres, qui abritent, sous les pompeux prétextes de l'art, les rêves d'une puérile ambition! Combien ne voyons-nous pas de peintres qui prennent à Van Dyck la grâce de sa tournure, la coupe de sa barbe, la forme de son chapeau et les draperies de son manteau, tout jusqu'à son sourire, mais hormis son pinceau; d'ailleurs fort pénétrés de l'importance d'un art, qu'ils ne connaissent guères plus qu'on ne saurait l'espagnol pour se travestir en toréador, et fort dédaigneux du bourgeois, dont ils ne diffèrent que par le costume! N'avons-nous pas aussi nos pianistes acrobates, comme les nomme si justement

Digitized by Google

l'auteur des *Guêpes*, dont les longs cheveux s'inclinent, à l'*andante*, sur les touches, comme pour y pleurer, prêts à être rejetés en arrière d'un mouvement héroïque, lorsqu'éclate l'*allegro;* dont toute la puissance semble résider dans cette chevelure, qui, coupée par quelque Dalila, emporterait le talent de l'artiste avec elle; gymnastes agréables, qu'on aurait grand plaisir à voir s'il ne fallait en même temps les entendre. Et ces poètes, dont on ignore les poésies, qui ont arraché quelque notoriété à une camaraderie complaisante, qui s'étalent partout, dont chacun connaît le nom sans savoir pourquoi, et qui se prélassent dans leur célébrité d'emprunt, au grand ébahissement du public, qui s'étonne, n'ayant jamais rien lu d'eux, mais qui s'étonnerait bien davantage s'il en avait lu quelque chose? Que de types comiques enfin ne trouverait-on pas ici, et d'autant plus aisés à observer de nos jours, que la personne de l'artiste y est plus en vue!

Et il ne faut pas croire que, si nous reculons devant la satire, ici comme ailleurs, ce soit la marque d'un progrès dans l'estime et l'honneur dont les arts doivent être entourés. Pense-t-on que les auteurs des temps passés aient ressenti moins que les nôtres la grandeur du rôle de l'artiste et de l'écrivain? En ce qui touche le dernier, on aurait peine à l'admettre, et il faut dire, au contraire, que railler les méchants poètes, c'est une manière, et la meilleure peut-être, de rendre justice aux bons. Quant aux arts eux-mêmes, sur lesquels les écrivains dramatiques des siècles antérieurs ont rarement tenu à nous faire connaître leurs impressions et leurs pensées, je n'estime pas que les traits mordants qu'ils lancent, en passant, à quelques-uns de leurs adeptes puissent nous autoriser à croire que le sentiment de leur grandeur ait dû leur échapper. Tout au contraire, Shakespeare, dont je viens de rappeler la tendance à poursuivre de quelques railleries le personnage du musicien, est celui des vieux écrivains où éclate, à diverses reprises, la plus évidente impression des beautés de la musique. Et, chose étrange, on retrouve chez le poète anglais, qui par tant de points a devancé son siècle, je ne sais quel sentiment tout moderne de cet art, dont il associe merveilleusement la poésie rêveuse à celle qui émane de la nature. Nulle part, ce sentiment de la musique, mêlé aux rêveries d'une belle nuit, n'a trouvé une expression plus élevée que dans le passage suivant du *Marchand de Venise*, dont la poésie contemporaine s'est si souvent inspirée;

Comme le clair de lune dort doucement sur ce banc! — Venons nous y asseoir, et que les sons de la musique — glissent jusqu'à nos oreilles! Le calme, le silence et la nuit — conviennent aux accents de la suave harmonie. — Assieds-toi, Jessica. Vois comme le parquet du ciel — est

Digitized by Google

incrusté de disques d'or lumineux. — De tous ces globes que tu contemples, — il n'en est pas jusqu'au plus petit — qui, dans son mouvement, ne chante comme un ange, — en perpétuel accord avec les chérubins aux jeunes yeux ! — Une harmonie pareille existe dans les âmes immortelles ; — mais tant que cette argile périssable la couvre — de son vêtement grossier, nous ne pouvons l'entendre[1].

Quoique les rêveries du poète et les réflexions du penseur semblent ce qui domine tout d'abord dans ces vers, il s'en dégage, ce me semble, un parfum de *dilettantisme* très sensible, et je crois que tout esprit qui ressent les impressions musicales jusqu'à l'enthousiasme trouvera ici chez le poète anglais ce je ne sais quel signe auquel les vrais fervents se reconnaissent entre eux. S'il n'est donc jamais venu à la pensée du grand écrivain de prendre pour héros quelque artiste, comme nous aimons tant à le faire aujourd'hui, on aurait tort d'en conclure qu'il ignorât les transports que nous inspire l'amour de l'art, dont le nom chez nous revient plus souvent sous la plume du dernier des poètes qu'on ne le rencontre dans toutes les œuvres réunies des siècles passés. Il ne faudrait pas dire enfin que notre propension à mettre en scène des hommes de génie témoigne d'un respect plus grand pour l'art et pour les lettres que n'en avaient nos devanciers.

Il n'en faut voir que deux causes, dont l'une, d'ailleurs très honorable, est le besoin senti par nos écrivains d'arrêter le courant des idées bourgeoises, exclusivement utilitaires, et d'opposer une sorte d'aristocratie de l'intelligence à l'envahissement de la féodalité industrielle[2] ; et la seconde, qui semble d'abord contredire la première et se concilie fort bien avec elle, n'est autre que cette curiosité même de la société bourgeoise, que nous remarquions plus haut, de connaître et d'explorer un monde qui n'est pas le sien. On s'intéresse aux doutes, aux espérances, aux souffrances et aux joies de l'artiste et du poète ; on passe à travers ces sentiments comme à travers les émotions et les péripéties d'un voyage ; on regarde tout curieusement, on se fait tout expliquer par l'écrivain cicérone ; puis, le temps du voyage passé, on se hâte de regagner la maison, où l'on rentre avec autant de plaisir qu'on en est d'abord sorti. Ainsi, l'auteur s'épuise à plaider une thèse, où l'on ne cherche que le talent de l'avocat ; il s'adresse en vain à un public, qui veut être amusé, non convaincu ; celui-ci afflue, écoute, applaudit, se déclare charmé, et retourne à ses affaires.

[1] Scène XX, traduction F.-V. Hugo.

[2] Il faut rendre à César ce qui est à César. Je rappelle à ceux qui l'auraient oublié que ce mot, qui me semble caractériser très justement les tendances actuelles, appartient au phalanstérien Fourrier.

Digitized by Google

De là vient, ce me semble, que notre époque, que l'art ne tourmente pas, si l'on excepte la musique, qui aura trouvé son grand siècle dans le nôtre, a toujours le nom de l'art à la bouche et sous la plume. Les fervents en embrassent la défense avec d'autant plus d'ardeur peut-être qu'ils se sentent en minorité, et les autres écoutent comme on fait d'un conte fantastique, auquel on ne croit pas, mais qui pique la curiosité. Il est certain, du reste, que le personnage de l'artiste et du poète a pris, à un titre ou à un autre, une place digne d'attention dans le théâtre contemporain. Voyons donc quelle est cette place et quel homme on a fait de lui.

II

Nous avons vu ailleurs la sympathie de l'auteur des *Faux Bonshommes* pour les artistes. Nous avons remarqué dans le rôle qu'il aime à leur donner un certain parti-pris qui en gâte parfois l'heureux effet. Quelque admiration qu'on doive professer pour l'art, et quelque faible qu'on ressente, par suite, pour ceux qui vivent dans les hauteurs de l'idéal, il faut craindre de tomber dans une exagération qui voudrait faire de la personne de l'artiste le résumé de toutes les perfections. Faut-il à M. Barrière un caractère noble et grand, ou tout au moins aimable et séduisant, il ira chercher aussitôt un poète ou un musicien, un peintre ou un sculpteur. On ne peut mieux choisir, j'en conviens; mais l'abus d'un tel choix met injustement en doute le mérite de beaucoup d'honnêtes gens, qui ne sont ni écrivains ni artistes. Pourquoi supposer, ou paraître supposer du moins, que, hors du monde des artistes, on ne peut rencontrer un grand caractère? Voilà pourtant ce qui semble ressortir de la lecture des meilleures œuvres de l'écrivain dont nous nous occupons.

M. Barrière, qui sourit, j'en suis sûr, de la simplicité du théâtre de la Restauration, nous fatiguant de l'éternel héroïsme de ses braves militaires, ne s'aperçoit pas qu'il ne tiendrait qu'à lui que ses artistes vinssent à les remplacer, et qu'à tout prendre, il fait à peu près pour ceux-ci ce que Scribe a fait pour les colonels. Je conçois l'ennui qu'on a fini par épouver devant la monotonie de ces colonels sans peur et sans reproches, législateurs prétentieux du code de l'honneur; mais, à vrai dire, il nous est tout aussi aisé de croire à la perfection des militaires qu'à celles des artistes, et si le type de la Restauration est devenu l'objet de quelques justes railleries, ce n'est pas à dire qu'il soit faux en lui-même; ce qui est faux, c'est de supposer

Digitized by Google

que les hommes d'épée aient le privilége exclusif de la loyauté et qu'il ne batte des cœurs droits que sous le drap de l'uniforme; ce qui est faux enfin, et ce que l'instinct du public finit toujours par condamner tôt ou tard, c'est tout ce qui, en littérature, part moins de l'observation que du système et du parti-pris.

Il faut donc y prendre garde : le personnage de l'artiste ou du poète est assurément l'un de ceux qui peuvent se concilier le plus facilement la faveur du public ; il nous tient à la fois par l'intelligence et par le sentiment; il a ce qui brille et ce qui charme; l'élévation de son esprit nous porte tout naturellement à supposer (parfois à tort, mais qu'importe?) l'élévation même de son cœur; il nous attaque donc de tous les côtés par lesquels nous sommes prenables. Mais les éloges à outrance finissent par faire douter du mérite de ceux qu'on loue, et plus d'une cause a été ruinée par l'exagération et le zèle de ses défenseurs. Il est à craindre que l'artiste ne perde les sympathies d'un public favorablement disposé, si, non content d'en jouir largement, il prétend à les accaparer. Il ne faut pas, par exemple, qu'il croie que le nom seul qu'il porte suffit à répondre de toutes les qualités d'un grand cœur et d'un grand esprit. Il en est pourtant ainsi chez l'auteur que j'ai cité. « Si tu veux louer César, a dit Shakespeare, dis César, sans rien ajouter davantage. » Volontiers, l'auteur des *Faux Bonshommes* dirait de même : « Si tu veux louer l'artiste, contente-toi de lui donner son nom. » Pour lui, qui a dit artiste a tout dit. « Vous si bonne! » s'écrie Frantz dans la jolie bluette du *Piano de Berthe*, en parlant à Mme de Beaumont, « si jolie! si artiste enfin! » Il me paraît évident qu'il y a ici une gradation, quoique j'aie peine à la comprendre. Ce n'est même pas assez dire; il y a autre chose et plus qu'une gradation : le dernier mot ne surenchérit pas seulement sur les autres, il ne se contente pas de les compléter et d'en être comme le couronnement; on sent qu'il a la prétention de les résumer et de les renfermer en lui-même. Le nom d'artiste est pour l'auteur la quintessence de la louange, ce sont tous les éloges condensés en un seul mot, et, quand on a dit ce mot, il ne reste plus qu'à se taire.

Ceci pourrait s'appeler du fanatisme. D'ailleurs, dans l'aveuglement avec lequel l'écrivain prend parti pour l'artiste, il fait peut-être un peu bon marché du sans-façon de son personnage, qualité souvent exacte et qui témoigne de l'observation de l'auteur, mais qu'il ne faudrait pas toujours prendre pour un agrément de plus. A voir le ton qu'il lui prête et l'approbation qu'il paraît lui donner, on ne peut s'empêcher de songer par moments à ces enfants terribles sortis du fin crayon de Gavarni, qui décochent si rudement les vérités aux visiteurs, mais que leurs parents ne cessent de trouver

Digitized by Google

charmants et de vouloir faire admirer par ceux-mêmes qu'ils bafouent. Dans les artistes de M. Barrière, il est rare qu'il n'y ait pas un peu de Dégenais. Je n'y vois pas d'inconvénients; je demande seulement à ne pas être obligé de les trouver toujours aimables et de bonne compagnie.

Une œuvre où l'auteur a mis, dans la peinture de ce personnage, moins d'admiration systématique, c'est la comédie tirée de *la Vie de Bohème*. Ici, à vrai dire, Mürger, son collaborateur naturel, avait fourni des types dont on pouvait modifier les développements, mais non les caractères. C'est une œuvre curieuse, que cette peinture un peu vive de mœurs singulièrement faciles, et qui semblerait aujourd'hui bien plus originale si elle n'avait tenté beaucoup d'imitateurs. On y voit un poète, un philosophe, un peintre et un musicien, associés dans une commune poursuite de l'idéal et de repas problématiques, narguant la mauvaise fortune avec un courage mêlé d'insouciance, héritiers, à n'en pas douter, de ce Figaro, qui riait des choses pour n'avoir pas à en pleurer, légers pourtant à tous égards, et « passant une moitié de leur vie à chercher de l'argent pour payer leurs créanciers et l'autre moitié à fuir leurs créanciers quand ils ont trouvé de l'argent. » La délicatesse est, en effet, la moindre de leurs qualités, et, au milieu des rudes combats de leur existence aventureuse, il semble qu'ils n'aient pu trouver le temps d'en faire une plus ample provision que le héros espagnol de Le Sage. Il y a quelque chose de très vivant et de très vrai dans ces natures, riches de jeunesse et d'imagination, vivement impressionnables au sentiment du beau, ardentes, et même pleines de cœur, mais moins bien douées du côté de la conscience que le premier rustre venu. Tels sont les héros de *la Vie de Bohème*, qui séduisent par leur courage et leur gaieté, et qui froissent par leur insouciance.

Ce n'est pas un des côtés les moins originaux de leur physionomie, que leur langage pittoresque, leur style tout hérissé d'images étranges et inattendues. La bizarrerie ne nous en frapperait plus, comme il y a quinze ans, aujourd'hui qu'il a fait fortune un peu plus qu'il ne faudrait, comme celui de Mme de Léry, dont il ne diffère que par les nuances, chaque jour plus faibles, séparant l'atelier du salon. Ce sont les héros de *la Vie de Bohème* qui, les premiers, nous ont doués de ce langage qu'auraient envié, au débraillé près, la fille et la nièce du bon Gorgibus; ce sont eux qui ont imaginé de dire, pour exprimer simplement leur étonnement : « Je danse sur la corde roide de la surprise. » Que depuis, nous ayons, pour ainsi dire, pris au sérieux ces excentricités de la langue de Bohème; que nous ayons trouvé de bon goût d'y voir des modèles de conversation dramatique, ce n'est pas à Mürger, ce n'est pas à M. Barrière qu'il

Digitized by Google

faut s'en prendre, qui, j'imagine, ne pensaient pas à les donner comme tels, mais bien comme des traits caractéristiques particuliers à leurs personnages. L'originalité d'un tel style dans la bouche du musicien Schaunard n'a rien qui nous étonne et qui nous choque, et si, à l'annonce de Musette, que ses meubles sont « sous le glaive de la loi, » il répond par cette plaisanterie dite d'un ton sérieux de reproche : « Aussi quelle imprudence d'avoir des meubles chez soi, » nous en rirons de bon cœur, parce que c'est Schaunard qui parle. Mais ce style, mais ce tour de plaisanterie ne devraient pas être employés hors du cercle des personnages chez qui ils sont admissibles, et c'est là ce qu'on a trop oublié.

Aujourd'hui, on ne peut le nier, nous en sommes là sur la scène, et même dans le monde, que dire simplement ce qui devrait être simplement dit semble chose plate et fastidieuse. Une dent sera une molaire ou une incisive, jamais une dent; un père se nommera un auteur, une voiture un véhicule, et celui-là serait bien fraîchement débarqué parmi nous qui dirait un père et une voiture. Il faut venir de je ne sais quelle sous-préfecture de l'Aveyron ou des Basses-Alpes pour citer un proverbe tel qu'il est et sans le défigurer. Du goût qu'on met dans ces transformations, je n'en parle pas; par horreur de la vulgarité, c'est dans la trivialité que nous nous jetons. Cette originalité même, après laquelle nous courons, comme si la vraie originalité se trouvait jamais là où on la cherche, cette originalité est si commune maintenant, tant d'écrivains s'empressent de nous en donner des modèles que nous nous empressons d'imiter, que, si quelqu'un avait l'idée de revenir à la simplicité, elle semblerait vraiment originale, tant elle est devenue rare. Il ne faut pas désespérer qu'il en soit un jour ainsi; car, avec tous les tours ingénieux que nous nous efforçons de donner à nos plus vulgaires pensées, on s'apercevra bientôt que la manière la plus nouvelle et la plus inattendue de demander à quelqu'un des nouvelles de sa santé, sera de lui dire : comment vous portez-vous?

C'est en soulevant avec curiosité le voile derrière lequel elle entendait rire et s'agiter ce monde à part des ateliers, que la société bourgeoise s'est lancée dans cette voie, où l'applaudit et l'encourage une littérature complaisante. Il fallait laisser l'artiste faire de belles choses en disant des folies; il fallait lui laisser à lui un langage, dont la légèreté trompe les fatigues de ses tâtonnements fiévreux, que le doute traverse. Mais point : nous nous inquiétons peu des chefs-d'œuvre, et c'est dans l'excentricité de ses allures que nous étudions l'artiste, comme une gravure de mode. Ce que nous voulons connaître de lui, c'est sa façon de causer en maniant la brosse ou le ciseau : nous furetons dans son atelier avec une curiosité indiscrète,

Digitized by Google

et nous ne sommes satisfaits que lorsque nous avons vu comment on y vit et ce qu'on nous y cache.

C'est là ce qu'ont bien compris plusieurs des écrivains qui ont mis les artistes en scène, par exemple, les auteurs d'*Un Mariage de Paris* [1], tiré de l'amusante nouvelle du *Buste*, celui de la comédie de *Piccolino* [2], et tant d'autres qu'il faudrait citer. Ici, nous ne trouvons pas ces théories sur l'art, ces aspirations vers l'idéal, si communes à présent. Non : c'est en déshabillé que nous aimons à voir l'artiste, et c'est bien ainsi qu'on nous le montre. L'atelier ouvre ses portes toutes grandes. Voulez-vous le connaître : entrez et voyez. Les auteurs du *Mariage de Paris* ne nous font pas même grâce de la chanson fameuse des *Crocodiles*, si connue du côté de la rue des Martyrs. J'y vois jusqu'à ce détail, qui nous initie aux mœurs artistiques : on entend dans la coulisse le cri des artistes : Prrrrrr ! J'ignorais, pour ma part, que tel fût le cri des artistes, et l'on a bien raison de dire que l'on apprend tous les jours quelque chose. C'est que les auteurs de cette comédie savent bien que rien de ce qui touche les artistes n'est indifférent au public ; aussi font-ils dire à leur jeune héroïne, lorsqu'elle demande au sculpteur Daniel Périn de lui raconter sa vie : « C'est toujours assez intéressant pour nous autres gens du monde ; et la vie d'artiste, avec tous ses petits mystères, a je ne sais quoi qui stimule notre curiosité. »

Piccolino, que je viens de citer, a aussi le tort de trop prendre au sérieux l'intérêt que peuvent inspirer *ces petits mystères*. L'auteur s'imagine trop volontiers qu'on lui doit savoir gré de nous initier à la pièce qui se joue dans la coulisse, en ce qu'elle a d'insignifiant et en ce qu'elle peut exciter de curiosité puérile. Ce n'est peut-être pas qu'il se trompe tout à fait, et il se peut que le public y prenne goût véritablement ; mais n'est-il pas fâcheux qu'on l'encourage dans ce souci des bagatelles de l'art ? N'est-il pas regrettable qu'on nous habitue ainsi à regarder l'artiste par les petits côtés, qu'on nous le montre dans ses *charges*, qu'on nous le fasse entendre dans son *argot ?* Je ne vois pas ce que le type y gagne, et je ne vois que trop ce que notre goût y perd. Il serait temps peut-être de renoncer à cette mise en scène réaliste de l'atelier et à ce ton éternellement gouailleur, qui sent la mystification et rappelle un peu trop la chanson des *Crocodiles* et les poésies de la même école.

[1] MM. About et de Najac.
[2] M. Victorien Sardou.

Digitized by Google

III

Du reste, si la mode est à l'étude et à l'observation des mystères, petits ou grands de la vie d'artiste, si le décorateur (j'en appelle aux souvenirs de chacun) a eu vingt-fois à reproduire cet intérieur d'atelier, régulièrement orné d'un plâtre de la *Vénus* de Milo, il faut reconnaître qu'on a souvent pris les choses de plus haut que nous ne venons de le voir. L'existence de l'artiste et du poète a été étudiée dans ce qu'elle a de véritablement attachant, soit qu'on prenne celui-ci aux heures cruelles de la création, car il enfante, comme la femme, dans la fièvre et l'angoisse, assailli par mille doutes, mille inquiétudes et mille dégoûts de son œuvre, qu'il faut sans cesse combattre et surmonter, soit qu'on observe en lui la passion, plus vive, plus ardente, plus riche dans son expression ; mais aussi, souvent moins durable, et, dit-on parfois, moins vraie que chez les autres hommes.

Parlons d'abord de la façon dont on a fait aimer les artistes et les poètes au théâtre. On y dit assez volontiers que ces hommes n'ont pas le temps d'aimer d'un amour véritable, à moins qu'il ne leur arrive, comme il est advenu à quelques grands hommes, de rencontrer une femme, au cœur et à l'esprit élevés, qui s'associe à leurs enthousiasmes et à leurs travaux, au lieu de les entraver, et qui devienne l'incarnation vivante de leur art lui-même. C'est alors une passion chaste et pure, et, comme une sorte d'adoration, qui grandit jusqu'au génie. Hors de là, l'homme qui s'est voué à la poursuite de l'idéal n'aurait que de ces amours qui ne vont pas au delà de l'imagination, et laissent le cœur libre pour ne pas tuer la pensée. C'est ce qu'a très finement rendu l'auteur de la *Métromanie*, par ce vers qu'il met dans la bouche d'un poète :

De l'amour seulement nous sommes amoureux.

Le théâtre nous montre même des artistes érigeant le fait en principe, et s'interdisant la passion, comme des hommes qui craignent de dépenser dans leur vie réelle les sentiments dont leur vie idéale se nourrit. « Nous autres artistes, dit le peintre de *Diane de Lys*, nous n'avons pas le temps d'aimer sérieusement..... Que deviendraient les tableaux et les statues pendant que nous aimerions ? » « Si je faisais la folie d'aimer sérieusement..... » dit de même le peintre Frédéric dans *Piccolino*. Bien d'autres encore. La plupart

Digitized by Google

des écrivains même, ont pris à tâche de forcer la légèreté des sentiments, et, par suite, la facilité des mœurs de leur personnage, non pas, évidemment, sans la pensée de lui donner une grâce de plus aux yeux d'une partie de leur auditoire féminin. Ils ont cru qu'il y avait certains défauts que les femmes faisaient plus que de pardonner, et se sont souvenus du passage de La Bruyère : « A un homme vain, indiscret, qui est grand parleur et mauvais plaisant, qui parle de soi avec confiance et des autres avec mépris, impétueux, altier, entreprenant, sans mœurs ni probité, de nul jugement et d'une imagination très libre, il ne lui manque, plus pour être adoré de bien des femmes, que de beaux traits et la taille belle. » Qu'on y ajoute donc le génie, que l'auteur ne refuse jamais à son artiste ou à son poète, et, pour faire un nouvel emprunt à cet écrivain qui a tout vu et tout prévu, « ce goût qu'ont tant de femmes romaines pour ce qu'on appelle des hommes publics, et exposés par leur condition à la vue des autres, » et il semble que le triomphe du personnage ne doit plus rencontrer d'obstacles. Il en peut rencontrer cependant, et La Bruyère aurait calomnié les femmes si, ce qu'il a dit de beaucoup d'entre elles, il eût prétendu l'appliquer à toutes : il en est, il faut l'espérer, qui seraient plus touchées par ce qu'a de sympathique un amour vrai que séduites par le bon air que donne à un homme ce gaspillage des sentiments. Enfin, le rôle de séducteur universel, à l'examiner de près, a son côté ridicule, et le personnage qui se conforme trop bien au portrait tracé par l'auteur des *Caractères* a, d'ailleurs, tout juste autant de raisons pour déplaire à une moitié de l'auditoire qu'il pourrait en avoir de plaire à l'autre.

Peut-être, en effet, penserais-je autrement si j'appartenais à cette autre moitié; mais, je l'avoue, ce rôle de don Juan, riche d'imagination et pauvre de cœur, qui daigne se laisser aimer bien plus qu'il n'aime, ne me paraît pas devoir relever beaucoup le héros et le présenter sous un jour heureux. S'il peut y avoir une certaine vérité dans ce type du poète « amoureux de l'amour seulement », c'est là peut-être une de ces vérités qui ne sont pas toujours bonnes à dire; car il en rejaillirait quelque défaveur sur ses œuvres, et nous ne pourrions plus croire à la sincérité de ses impressions. Ce ne serait pas fausser le type que de lui donner un amour plus profond, et ce serait le rendre plus franc et plus sympathique.

Il peut arriver parfois, il est vrai, que l'élévation même de l'idéal qu'il se forme en amour puisse, par lassitude de chercher une femme qui le réalise, jeter l'artiste dans des aventures où le cœur semble avoir peu de part; mais ceci est moins commun peut-être qu'on ne pourrait le croire. Sans doute, l'idéal de l'artiste paraît difficile à réaliser. Mais faut-il oublier les illusions que nous nous faisons sur la

Digitized by Google

personne aimée, et d'autant plus que nous sommes plus hommes d'imagination? Faut-il rappeler notre facilité à la façonner telle que nous la rêvons, notre erreur de croire que nous l'aimons parce que nous avons trouvé en elle ce que nous cherchions, lorsqu'il faudrait le plus souvent retourner la proposition et dire que nous trouvons en elle ce que nous cherchions, parce que nous l'aimons? Ne refusons pas à l'artiste et au poète l'amour véritable, ce sentiment grand et profond, en dépit de ses erreurs, plein de dévouement et d'abnégation, qui remplit tout un cœur, toute une vie, et résiste même à cette découverte que l'objet aimé n'est pas tel que nous avions cru d'abord le voir. Reconnaissons que cette passion ardente et incurable que Molière a donnée à Alceste, pour une femme qu'il sent lui-même être indigne de lui, n'est pas sortie du cerveau, mais du cœur même du mari de la Béjart. Ainsi l'a pensé Musset lorsque, dans son drame d'*André del Sarto*, il a donné au peintre, pour une femme froidement ingrate, cet amour dont il meurt. Ainsi, lorsque, chez certains de ces hommes qui vivent par l'imagination, la hauteur de leur idéal s'oppose à la durée de leurs sentiments et les jette même dans des amours faciles et changeantes, il en est qui, moins exigeants ou plus aveugles, savent aimer sans les raffinements d'un esprit chercheur et inquiet, avec cet abandon et cette simplicité qui ne viennent que du cœur. Ceux-là peut-être sont les forts.

Il est une chose que n'ont pas fait assez souvent ressortir ceux qui se sont attachés à l'étude de notre personnage, c'est qu'il y a parfois dans un grand esprit l'étoffe d'un cœur naïf et simple. Rien n'est charmant, bien plus! rien n'est beau comme ce constraste, et que dis-je ce contraste? c'est cette harmonie qu'il faut dire. De ce mélange d'une grande simplicité de désirs avec une grande élévation de pensées naît un caractère, incontestablement vrai, sinon commun, et de nature à se concilier facilement la sympathie du spectateur. Pour moi, une chose m'a toujours étonné, c'est qu'un tel homme, aisé à contenter parce qu'il trouve en lui-même plus que la vie réelle ne pourrait lui offrir, ne se rencontrât pas plus communément dans le monde des arts et des lettres, et que si souvent, au contraire, à côté de l'amour du beau, la soif des plaisirs, du luxe et des jouissances de toute sorte travaillât l'artiste et le poète. Que le vulgaire demande à une vie agitée et tout extérieure ce plaisir que ses pensées ne peuvent guère lui donner, je le conçois. Mais que, dans cette poursuite de jouissances mesquines auprès de celles qu'il peut se créer, l'artiste le suive, qu'il le dépasse même, voilà ce qui me surprend. Que devrait lui importer d'habiter la maison de Socrate? et quel palais ne serait une masure à côté de ceux qu'il rêve? Quels jardins et quels parcs lui faut-il? la création n'est-elle

Digitized by Google

pas à lui tout entière, à lui qui sait en comprendre toutes les grâces et les splendeurs infinies? Et quelle femme répondra jamais assez à toutes ses aspirations, pour qu'il ne doive pas se contenter d'une âme aimante et sûre? Je me plais, je l'avoue, à me figurer ainsi l'artiste, vivant d'une vie sans ambition et sans fracas, retiré à l'écart dans la grandeur de ses pensées.

Ce type est rare, je le sais, mais il faut bien l'admettre, puisque plus d'un, et des premiers, s'est chargé de nous en montrer le modèle. Le grand Corneille s'abaisse-t-il à se faire voir à nous vivant en bourgeois de Paris, fier et pauvre comme ces Romains et ces Espagnols qui sont, l'a dit Fontenelle, plus Romains et plus Espagnols dans ses ouvrages que dans leurs histoires? Qu'a-t-il besoin d'apparat, lui qui vit avec des héros? Et, lorsque parcourant la correspondance de Mozart, nous trouvons, au lieu d'un maître dogmatisant, un causeur naïf et aimable, et presque un enfant, l'artiste y perd-il à nos yeux? Lorsque même un de ses amis nous raconte l'avoir vu sautant de joie autour de sa chambre, après avoir fait un de ses beaux quatuors, l'impression de ses œuvres en est-elle diminuée? Pour moi, j'aime, au contraire, cette simplicité chez ce musicien admirable, l'émotion de ses chants m'en paraît plus sincère, et ce trait me grandit son génie.

Le théâtre, je l'ai dit, a rarement donné à l'artiste un caractère de ce genre. Il en est cependant, et dans des œuvres qui ne sont pas les moins bonnes. Mme Sand, dans une charmante comédie de sentiment, *Maître Favilla*, a tracé le portrait d'un musicien, empreint de cet idéal aimable, qui rend souvent ses personnages meilleurs que nature. Des noms italiens et allemands, et je ne sais quel souffle d'Hoffmann passant à travers la donnée de son œuvre, permettent de la suivre dans un monde qui, vu de près, serait peut-être trop parfait pour qu'on pût y croire. Tout ce que l'art du musicien peut exprimer de tendresse et, pour ainsi parler, de bonté, se reflète dans l'âme limpide de maître Favilla. Un mot le peint: « Je ne sais pas, dit-il quelque part, tendre la main à un homme sans lui ouvrir aussi mon cœur. » Comme Alceste, ce misanthrope qui ne l'est que par excessive loyauté, il n'admet pas que la politesse puisse être autre chose que l'expression d'une sympathie véritable. O nature primitive, et qu'à bon droit on peut trouver digne de l'auteur des *Contes fantastiques!* Faut-il s'étonner alors que, tout artiste remarquable qu'il soit, maître Favilla reste étranger à l'intelligence de ses intérêts, que nous le voyions se confier, comme en tutelle, aux soins de sa femme et de ses enfants, et que même nous le trouvions, au début de l'œuvre, la tête affaiblie par la perte d'un grand seigneur allemand qui l'avait acueilli et traité en ami, installé dans le château de

Digitized by Google

celui-ci, avec la persuasion qu'il en est le maître et que le baron de Muhldorf l'a nommé son héritier? Tel est l'intérêt que l'auteur sait appeler sur cet aimable visionnaire que le spectateur ne peut songer au côté comique d'une pareille situation, et ne sent que la crainte qu'on n'ébranle la raison de Favilla en voulant l'éclairer, crainte qui, suspendue sans cesse sur la famille inquiète du pauvre musicien, forme l'action très simple et très saisissante du drame.

Deux autres œuvres, qui ont quelque analogie entre elles, et dont chacune met en scène deux types d'artiste très opposés l'un à l'autre, ont reproduit dans celui de leurs personnages qu'elles présentent à la sympathie du public, cet artiste modeste, passionné pour ses travaux, qui semble se contenter des jouissances que l'art lui procure, et s'écrierait volontiers avec le poète :

Flumina amem silvasque inglorius!

Ces œuvres sont les comédies de *Dalila* et de *la Pierre de touche*[1], remarquables toutes deux, quoique la première convienne mieux à la lecture qu'à la représentation, et que la seconde n'ait pu se faire bien venir du public, en dépit de maintes idées justes et nouvelles, et de caractères vigoureusement étudiés. Les personnages dont je parle sont le maëstro Sertorius et le peintre Spieghel, qu'il faut comparer aux musiciens Roswein et Frantz, qui en sont comme les revers. Ce n'est pas hardiment, du reste, et avec le désir d'accaparer notre attention que le type ici s'offre à nous, et ce n'est que par opposition, et presque comme figure de second plan, qu'il nous est donné de l'observer ; il semble qu'il veuille garder dans l'œuvre le rôle modeste qu'il accepte dans la vie réelle. A peine saurions-nous que ces deux personnages ont du talent, si l'élévation des idées artistiques que l'auteur de *Dalila* prête à Sertorius dans ses conseils à Roswein, ne nous faisait sentir que c'est un maître qui parle, et si l'impression profonde que ressent Spieghel à l'audition de la symphonie de Frantz ne nous indiquait que celui-là est le véritable artiste, celui du moins qui sent réellement, sinon celui qui crée. Au contraire, les deux personnages de Roswein et de Frantz se dessinent en pleine lumière, le premier, tête faible et cœur lâche; le second, plus méprisable encore, égoïste à l'âme sèche et étroite, à qui la fortune souffle une vanité mesquine et fait renier ses amis, sa fiancée et jusqu'à son art lui-même, tous deux cependant hommes de génie, comme le poète le dit de Roswein, et quoi que disent les auteurs de *la Pierre de touche*, qui, après avoir fait produire à Frantz une admirable symphonie, s'efforcent de nier ensuite son mérite artis-

[1] De MM. Emile Augier et Jules Sandeau.

Digitized by Google

tique pour les besoins de leur thèse. De cette donnée des deux œuvres, l'accord d'un beau talent et d'un..... triste caractère, on a voulu conclure à une sorte de croisade entreprise par les auteurs contre le caractère même de l'artiste, et cette idée, choquant un préjugé qui veut que les grands esprits soient de belles âmes, peut expliquer, mais par un malentendu peut-être, l'acharnement du parterre contre *la Pierre de touche*, comédie d'un rare mérite.

Il est cependant bien vrai que l'artiste qui a reçu, par une faveur spéciale, le don de créer, n'est pas toujours celui à qui les émotions de l'art inspirent les plus purs et les plus nobles sentiments, et que, près de lui, on en peut trouver un, moins bien doué du côté de la faculté créatrice, qui sent avec toute son âme. Celui-là sera l'artiste dans le sens aimable et sympathique du mot, celui qui transporte dans sa vie la sincérité de ses impressions et la jeunesse de ses enthousiasmes. L'autre pourra le surpasser par ses œuvres; mais pour le voir avec certain prestige, c'est par celles-ci seulement qu'il faudra le connaître. Aux ambitions élevées de l'artiste, il joindra des ambitions mesquines et des joies de la création, aspirant à descendre, il voudra se jeter dans les enivrements du luxe : « C'est un artiste, ma chère princesse! dit l'auteur de *Dalila*, par la bouche de Carnioli. Vous ne connaissez pas cette race puissante et débile, séduisante et perfide!.... Des imaginations plus ardentes et plus mobiles que la flamme!.... Des cœurs vaniteux, faibles, passionnés et sensuels!.... Un attrait irrésistible vers tout ce qui brille, vers tout ce qui caresse l'orgueil, vers tout ce qui flatte l'aristocratie naturelle et voluptueuse de leurs instincts!.... L'or, le luxe, la soie, le velours, les fleurs, les mains blanches et l'hermine parfumée des duchesses! Voilà ce qui fascine! » Il faut le reconnaître, tout en faisant sa part à l'exagération de Carnioli, il est dans le monde des arts des natures qui unissent cette puissance de la conception à ces faiblesses du caractère; il en est, et parmi les plus grands esprits.

Le tort des auteurs de la *Pierre de touche*, c'est de n'avoir pas reconnu ce fait assez franchement, c'est de s'être laissé troubler par les sifflets irréfléchis de leur public, et d'avoir, par exemple, écrit dans leur préface : « On nous reproche d'avoir donné du génie à ce misérable (le musicien Frantz); mais quand une seule œuvre, si belle qu'elle fût, impliquerait le génie, quand nous n'aurions pas vu avorter tant de glorieuses espérances, Frantz, en renonçant à son art, ne montre-t-il pas lui-même qu'il n'était pas un véritable artiste? Non, nous n'avons jamais pensé à donner du génie à cet homme; nous voulons croire que le caractère et le talent sont solidaires. » Ah! laissez Frantz avoir du génie! Que nous importe? Ce qu'il faut admirer chez

Digitized by Google

l'homme de génie, ce n'est pas cette faculté naturelle, dont il n'est, en quelque sorte, que dépositaire ; c'est l'usage qu'il en sait faire et le respect qu'il se porte à lui-même. Lorsque Frantz déchirera de ses mains la partition de sa symphonie, parce qu'on lui en aura fait une condition pour qu'il puisse obtenir le titre de chevalier, l'impression que vous voulez produire en nous n'en sera que plus grande, si vous lui supposez du génie, et il n'en sera que mieux ce « misérable » dont vous parlez. On peut regretter que MM. Augier et Sandeau n'aient pas eu le courage de pousser jusqu'au bout la peinture de leur caractère et de ne rien céder à leur public, lorsque le public avait tort.

Mis en opposition avec celui du compositeur, le caractère du peintre Spieghel est un des meilleurs, un des plus sympathiques et des plus sûrement tracés qui soient sortis de la plume de ces écrivains. L'admiration qu'il manifeste pour les œuvres de Frantz, l'amitié fraternelle qu'il lui porte dans la pauvreté et cette abnégation entière avec laquelle il se voue à sa fortune nous font aimer l'homme et l'artiste à la fois. Quelle place tient-il dans l'art dont il est le représentant? Nous ne le savons pas ; mais quelle que soit cette place, nous sentons que celui-là ne reniera jamais la peinture, car il en a la foi et le respect. La droiture et la loyauté sont entières chez Spieghel, et la franchise de son amitié se trahit par un mot très heureux dans sa simplicité spontanée. Lorsque Frantz se trouve à la tête d'un héritage considérable, le peintre le félicite, tout heureux de la bonne fortune de son ami : « Tu voulais la richesse, tu l'as. » Et le musicien, oublieux de ses instincts égoïstes, car la joie rend bon, répliquant aussitôt : « Nous l'avons! — Parbleu, » s'écrie Spieghel. Ce « parbleu, » si plein de confiance en l'amitié du musicien, est un trait de caractère des plus fins ; c'est là une de ces nuances où excellent les auteurs du *Gendre de M. Poirier* et qui d'un mot peignent tout un personnage.

Plus tard, lorsque Spieghel a appris à connaître quel était l'homme en qui il avait placé sa confiance et son amitié, et à qui il avait sacrifié son amour pour une jeune fille, qu'ils aimaient tous deux au temps de la pauvreté, il a des indignations, je dirais presque des imprécations, auxquelles je trouve peu de choses comparables dans le théâtre contemporain. Je sais bien qu'il s'y mêle certaine histoire d'un chien, dont s'est émue la délicatesse des habitués du Théâtre-Français, qui songeaient peut-être alors, avec regret, à cette tragédie de de Belloy, où quatre vers ne sont que suffisants pour tourner autour du nom de l'animal sans le prononcer. Frantz, sur les sollicitations d'un des courtisans de sa fortune, a fait tuer le chien Spark, qui a partagé la misère des deux artistes. En face de ce trait, qui est

Digitized by Google

une révélation, la douleur et le mépris, lentement amassés dans le cœur de Spieghel, éclatent alors, et il faut avouer qu'il est difficile à l'émotion vraie d'aller plus loin. Je dois citer ce passage d'une œuvre injustement traitée, et ceux qui me liront penseront peut-être qu'il est regrettable qu'on n'en ait pas appelé du public d'hier au public d'aujourd'hui : « Ce n'est pas lui seulement (le chien) que je pleure, dit le peintre, ce n'est pas lui seulement qui est mort ; c'est l'amitié qui remplissait ma vie. Je crois tout de toi maintenant. Ce dernier trait a déchiré le voile que j'épaississais sur mes yeux, et je vois toute ton âme. O égoïste ! ô ingrat ! ô lâche ! Je t'ai nourri, nourri de mon pain, de mon cœur, de mon espérance. J'ai fait de mon talent litière à ton génie..... Si tu m'avais demandé mon sang, je te l'aurais donné ! Et sache tout ! je l'aimais, elle..... Oui, je l'aimais comme tu n'es pas capable de l'avoir aimée un seul instant ! Ce qui me donnait la force de te sacrifier ma vie, c'est qu'elle approuvait mon sacrifice, et qu'elle m'en payait par un regard. Eh bien ! quand j'ai découvert qu'elle t'aimait, toi ! je t'ai pardonné ton bonheur et j'en suis resté le témoin. Et comment m'en as-tu récompensé ? tu m'as amené au point de trouver un âcre plaisir à te reprocher mes bienfaits !.... Après m'avoir pris mon talent, m'avoir pris Frédérique, tu m'as pris la gloire, le but et la consolation de tous mes sacrifices ! Il me restait mon chien, tu me l'as ôté..... Ah ! tu devais pourtant bien sentir dans ton cœur que je n'avais pas d'autre ami ! Mais tu l'as tué pour te débarrasser de son maître..... Sois content..... je m'en vais. »

Il faut aussi parler de la conclusion de cette œuvre, qui peut avoir été pour quelque chose dans son insuccès. Si les auteurs de *la Pierre de touche* avaient voulu se conformer aux errements connus du théâtre dans les œuvres qui touchent à la question d'argent, après le testament du comte Sigismond, qui venait d'enrichir Frantz, ils eussent fait trouver, dans les papiers du vieil amateur, un codicille transportant à Spieghel cette fortune, dont le musicien n'eût ainsi été mis en possession que par erreur. Tel est notre mode ordinaire de procéder, qu'après avoir, durant cinq actes, stigmatisé l'influence dépravatrice de la richesse, et prouvé, aux applaudissements du public, qu'il est possible d'être heureux sans elle, nous ne connaissons d'autre heureuse issue aux complications du drame, que d'enrichir nos héros au moment où la toile tombe, toujours aux applaudissements du public. Cette conclusion a ceci, au moins, de fâcheux, qu'elle fait douter singulièrement de la conviction de l'orateur et de l'auditoire. Il est certain, toutefois, que l'auteur modeste, qui, sans ambition de rien découvrir, suit prudemment cette route battue, a l'assurance que la foule, qui à la chute du rideau, se précipite tumul-

Digitized by Google

tueusement dans les couloirs en échangeant ses impressions, n'aura pour lui que des éloges, et se retirera sans inquiétude ni regrets sur le sort de ses personnages. Au lieu de cela, les écrivains dont je parle ont trouvé bon (étrange témérité) de se montrer logiques jusqu'au bout et conséquents avec eux-mêmes. Ils ont pensé que Frantz serait assez puni s'ils le laissaient avec cette richesse, qu'il avait si avidement désirée, abandonné de ses seuls amis, qui le méprisent, entouré de nobles ruinés qui, avec des caresses sous lesquelles on sent la griffe, l'exploitent en le dédaignant; sur le point de devenir le gendre d'une margrave intrigante, dont la fille stupide ne cache pas les sentiments que lui inspire son cousin Conrad, trop pauvre pour l'épouser. Pour mieux faire comprendre que la fin de la comédie est le commencement de l'expiation, ils ont abaissé la toile au moment où un domestique annonce ce lieutenant Conrad, dont l'uniforme bleu de ciel ne nous est connu que par les éloges enthousiastes qu'en a faits la jeune Dorothée. Tout cela était trop peu pour la satisfaction de nos instincts de justice. Délaissé par ses amis, livré à ses ennemis, marié à une femme qui en aimera un autre, Frantz n'a pas paru puni tant que la fortune lui restait. On n'a pas compris que toute la portée de la conclusion était dans ces mots prophétiques que prononce Spieghel en sortant avec Frédérique : « Regarde-nous bien, Frantz, c'est le bonheur qui sort de chez toi pour n'y plus rentrer. » Et cela est vrai; le bonheur suit Spieghel, qui s'en va, aimé de Frédérique, s'asseoir, dans une vie modeste, au repas savoureux gagné par le travail. — Mais n'est-il pas curieux de penser que les auteurs de *la Pierre de touche* auront échoué pour avoir eu l'imprudence de mettre leur conclusion d'accord avec leur principe?

IV

Si, maintenant, il nous plaît de passer, de cette étude faite sur la personne de l'artiste, à celle qui porte plutôt sur l'art même, sur ses luttes et ses travaux, les sujets d'observation ne nous manqueront pas; car nulle époque n'aura été, plus que la nôtre, curieuse de voir l'artiste et le poète à l'œuvre, de l'interroger sur le pourquoi de ses créations, et de l'entendre dérouler ses théories. Et ce n'est pas l'artiste seulement qui expose les théories de son art! Qui de nous n'a aujourd'hui les siennes? Qui ne les expose avec confiance? Les mystères de l'art nous sont, à nous entendre, mieux connus qu'aux contemporains de Raphaël et de Michel-Ange. Cela est possible après tout; il y a des siècles où l'art agit, d'autres où il parle. Au

Digitized by Google

nôtre, il parle un peu trop; ce qui fait demander à Musset, dans *André del Sarto :* « moins de préfaces et plus de livres. »

Le théâtre n'a pas échappé aux théories sur l'art, qui semblent si peu convenir à ses besoins d'action et de mouvement. Comment en aurait-il été autrement, du moment qu'il voulait observer l'artiste à l'œuvre? Dans le véritable enfantement de ses travaux, la pensée de l'artiste se replie silencieusement sur elle-même. On ne pouvait donc le faire agir; il fallait le faire parler. Aussi, que de définitions de l'art, variées assurément, car chacun a la sienne. Nous avons vu, chose inconnue avant ce siècle, le tableau des aspirations, des doutes et des rêves de gloire d'un artiste suffire à occuper, presque seul, une œuvre de plusieurs actes, comme *la Vénus de Milo*, de M. d'Assas. Phidias et Praxitèle, rapprochés par un anachronisme, que les nécessités théâtrales peuvent faire pardonner, parlent de l'art, en beaux vers, il est vrai; mais que sont toutes les théories modernes qu'on peut prêter à ces grands hommes, à côté de leurs marbres, qu'il nous est encore donné d'admirer dans les musées de Londres et de Florence? L'écueil de ces œuvres, qui veulent transporter les pensées de l'artiste sur la scène, c'est de ne pas présenter le caractère de celui-ci sous son vrai jour; car il est homme d'action, non de parole. Il y a cependant, dans *la Vénus de Milo*, des idées artistiques qui, par l'ardeur de leur expression, sont bien placées, même à la scène, à la condition de savoir se borner à temps. Telle est cette définition un peu vague, mais vivement imagée :

L'art, c'est la flamme
Qui brûle, c'est le dieu qui bouleverse l'âme,
C'est le don merveilleux de deviner le beau,
C'est ce je ne sais quoi qui pousse le ciseau,
Quand l'âme du sculpteur, d'un démon obsédée,
Parvient à condenser en marbre son idée,
Et que le front brisé du Jupiter nouveau
Laisse échapper Pallas de son puissant cerveau.

Mais un point sur lequel on ne saurait trop insister, c'est que la littérature n'a rien à gagner à l'envahissement de l'art militant par la théorie et la critique. Lorsque je vois nos arts et nos lettres, si riches d'ingénieux aperçus, parler bien mieux et avec bien plus d'autorité que les devanciers, sur les choses que les devanciers faisaient peut-être mieux et avec plus d'inspiration, lorsque je les entends raisonner avec complaisance au moment où ils devraient agir, sachant mieux ce qu'il faudrait faire qu'ils ne savent faire ce qu'il faudrait, je ne puis m'empêcher de songer au pédagogue de la fable, sermonant l'enfant qui se noie, au lieu de lui tendre la main. Le poète n'a que trop raison; nous soignons plus aujourd'hui nos pré-

Digitized by Google

faces que nos livres, l'artiste fait plus de critique d'art que d'art même, et, lorsque nous venons au théâtre pour voir des hommes qui vivent et agissent, on nous montre souvent des rhéteurs qui déclament. Que dirait-on d'un hôte à la table de qui l'on serait venu s'asseoir, l'appétit fort aiguisé, et qui n'offrirait à ses convives que la lecture des plus succulentes recettes de Carême, faite devant des plats vides? Je crois que la faim des convives s'accommoderait mieux d'aliments moins recherchés, à la condition d'y goûter autrement qu'en imagination. Eh bien! l'auteur dramatique qui donne aux idées théoriques une trop large place dans ses œuvres fait-il autre chose qu'un tel hôte? Ce sont des faits que nous lui demandons, et ce sont des mots qu'il nous donne.

Je ne connais qu'une manière pour la critique de se mêler au drame sans le refroidir : c'est de s'y présenter sous la forme de la satire, qui lui communique sa vie et son action. Ainsi a fait l'auteur des *Précieuses ridicules* et des *Femmes savantes*, qui va, dans le *Mariage forcé*, jusqu'à se prendre à des systèmes de philosophie, sans cesser d'être pour cela ni moins comique ni moins vivant. Voilà la seule forme de critique possible au théâtre : elle n'enseigne point à bien faire; mais, à la façon des Spartiates, elle fait agir devant nous ceux qui font mal, pour que nous ne soyons pas tentés d'agir comme eux. Je ne vois guère que le *Misanthrope*, où Molière dogmatise en matière littéraire; mais il faut ici tout le génie de l'écrivain pour faire admettre des digressions théoriques, qui, disons-le, n'en restent pas meilleures en principe.

Il est arrivé quelquefois à la comédie contemporaine de donner à la critique cette forme animée qui porte plus sûrement que les discours ambitieux de la théorie ; mais ce fait s'est produit bien rarement. Je n'en vois guère que deux exemples. Le premier se trouve dans une des meilleures comédies de M. Emile Augier, qui se rattache, avec le *Gendre de M. Poirier* et la *Pierre de touche*, à ce qu'on pourrait appeler sa seconde manière : c'est l'œuvre intitulée *Ceinture dorée*. Nous y rencontrons un amusant personnage, le musicien Landara, pianiste-philosophe et penseur, qui ne fait point de la musique pour charmer, comme il est aisé de s'en apercevoir en l'écoutant, mais pour développer quelque thèse sociale ou économique. Le musicien Landara a composé une symphonie humanitaire, qu'il intitule le *Veau d'Or*, et dans laquelle il a la prétention d'avoir énergiquement flétri les vices du temps. A certain moment, il la joue dans un salon où se trouve un millionnaire de réputation un peu douteuse, et, prévenu par de mauvais plaisants que « celui-ci a vu dans l'adagio un fait personnel, » il se défend chaleureusement de toute allusion, attaquant les fripons et non les riches, dit-il à ce

Digitized by Google

millionnaire. Le court dialogue, où il expose ses principes à l'homme d'affaires Balardier, est d'un bon comique : « Monsieur, je le vois, dit Landara, est de la vieille école; monsieur voudrait réduire la musique à l'expression des sentiments ?—Et monsieur est de l'école? — Idéologue, monsieur. — Idéologue ? — Oui, monsieur, les temps sont accomplis. L'esprit humain change d'instrument d'âge en âge, et tandis qu'il en use un, un autre se prépare. Ouvrez l'histoire : A l'enfance des langues, quel est l'instrument de la pensée ? L'architecture. Quand la langue est formée, la pensée s'en empare et laisse de côté l'architecture en décadence..... Aujourd'hui nous en sommes à la décadence de la langue, mais la musique est prête. — Eh bien. monsieur, puisque la musique est prête, faites-moi le plaisir de me jouer sur le piano ce que vous venez de me dire là. — Je croyais que vous parliez sérieusement. — Et moi que vous plaisantiez. »

Le musicien Musaraigne, dans *Piccolino*, reproduit à peu près le même type, mais avec des visées moins ambitieuses. Celui-ci encore ne pense pas que le poète seul soit un peintre, au pinceau près, suivant le précepte d'Horace. Il prétend pouvoir aussi, avec des sons, exprimer toutes sortes de pensées et d'actions, moyen commode de converser avec les indigènes dans un pays dont on ignore la langue. Par malheur, ceux auxquels il s'adresse, n'étant pas à la hauteur de ses conceptions, ne comprennent jamais exactement ce qu'il veut leur faire entendre. Il y a, dans ce personnage et dans le précédent, une bonne pensée de satire artistique ; et quoiqu'il n'en faille pas exagérer la portée en condamnant sans réserve des compositeurs d'un mérite véritable, il est bon de rappeler à chaque art qu'il doit rester chez lui et se méfier de certains entraînements auxquels le grand Beethoven lui-même n'a pas toujours su résister.

Hors ces théories qui se produisent indirectement dans un but de satire, il faut éviter, au théâtre, la critique artistique et littéraire, qui ne peut que ralentir le mouvement et refroidir les effets de la scène. Voilà pourquoi il y a danger à y mettre trop souvent les personnages du poète et de l'artiste, qui entraînent l'écrivain à dogmatiser plus que le théâtre ne le comporte. Quelques mots de théorie sur l'art, jetés en passant, y sont admissibles, puisque aussi bien le goût du siècle s'en accommode; mais c'est une œuvre périlleuse, dans laquelle on s'expose à être singulièrement froid, que de faire reposer sur de pareilles idées, beaucoup trop abstraites, tout l'intérêt d'une œuvre dramatique. Je crois que l'écrivain fera bien de ne se jeter dans la théorie que pour accuser, au début, les traits principaux de son personnage, avant de le faire agir. Ainsi fait Mme Sand, dans *Maître Favilla*, lorsqu'elle met dans la bouche de son héros un éloge de Mozart, bref, enthousiaste, et de nature à nous faire con-

Digitized by Google

naître celui qui parle, dont l'esprit tendre et aimable est en parenté intellectuelle avec le maître allemand :

Oui, mes enfants, voilà le maître des maîtres, Mozart ! Celui-là n'est ni un Italien, ni un Allemand, il est de tous les temps et de tous les pays, comme la logique, comme la poésie, comme la vérité ; il sait faire parler toutes les passions, tous les sentiments dans leur propre langue. Il ne cherche jamais à vous étonner, lui, il vous charme sans cesse ; rien ne sent le travail dans son œuvre. Il est savant, et vous n'apercevez pas sa science. Il a le cœur ardent, mais il a l'esprit juste, le sens clair, la vue nette. Il est grand, il est beau, il est simple comme la nature !.... Tiens ! regarde ce bassin d'eau brillante et tranquille qui reflète les arbres immobiles et les oiseaux voyageurs, comme un miroir de cristal ! voilà Mozart !

Ici, d'ailleurs, il faut le dire, le charme merveilleux du langage fait admettre le hors-d'œuvre ; mais un tel passage, comme les conseils littéraires d'Alceste, ne doit être imité qu'avec une grande discrétion.

Le moyen le plus sûr et le plus dramatique de nous intéresser aux travaux de l'artiste, celui qui permet à ses aspirations de se traduire au dehors d'une façon vivante et passionnée, c'est de nous le montrer aux prises avec les mille obstacles qui le séparent du but rêvé : les dédains et les rebuts de ceux qui peuvent ouvrir les portes de la renommée ; les railleries des hommes qui le méconnaissent ; les doutes de ceux qui l'entourent, dont il s'irrite sans cesse, lorsque, plus malheureux encore, il ne s'en laisse pas gagner ; les espérances déçues et les promesses hypocritement prodiguées ; tant d'écueils contre lesquels se brisent les plus rudes patiences, et qui en ont dû rebuter plus d'un, qui avaient tout, hors le courage, pour devenir de grands artistes ou de grands écrivains. Quelle foi en lui-même, quel orgueil, peut-être, ne faut-il pas souvent à celui qui se jette dans cette voie ardue des arts et des lettres, pour supporter ces épreuves, dont la raillerie n'est ni la moindre ni la moins commune ! Il faut s'y résigner : pour ceux qui vous entourent et vous ont vu bégayer vos premiers essais, pour le vulgaire enfin, qui n'admet le mérite que consacré par le succès, on est presque ridicule, jusqu'au jour où l'on devient célèbre. Jusque-là, artiste ou poète, il faut savoir faire bon marché de l'amour-propre, renoncer à persuader aux hommes qui se disent *sérieux* que l'on vaut quelque chose, et se répéter, avec résignation, la parole d'Ovide chez les Scythes :

Barbarus hic ego sum, quia non intelligor illis.

Malheur à celui qui ne sait pas comprendre cette loi et en accepter modestement les rigueurs. Il aigrira son âme dans les luttes de la

Digitized by Google

vie, au point de ne plus entièrement nous plaire, si sympathique que soit la cause de ses colères. Tel est le héros du drame d'Alfred de Vigny, *Chatterton*, qui finit par se tuer plutôt que d'accepter un emploi servile, à la vérité, et qui taxe le monde d'ingratitude pour ne pas lui avoir donné la gloire à dix-huit ans. Il y a dans le cœur de Chatterton une amertume assurément excusable, mais qui nous repousse un peu, comme la rudesse de certains malheureux, qu'on plaint profondément, et que l'on voudrait aimer plus qu'on ne peut le faire. Il en était déjà de même du portrait, un peu trop historique peut-être, que Gœthe avait fait, dans le drame du *Tasse*, du poète napolitain. Mis en rapports fréquents avec le courtisan Antonio, homme d'une puissance d'esprit réelle, mais toute portée vers l'habileté des expédients et la pratique des affaires, le poète est jeté dans l'aigreur par cette irritation sourde que cause sans cesse à l'homme d'imagination la morgue railleuse de l'homme pratique. Rien ne peut, du reste, froisser plus durement l'artiste et le poète, qui sent sa supériorité, que de ne la pouvoir prouver contre les hommes habiles aux choses de la vie, qui l'écrasent presque toujours dans le cours de celle-ci, et dont souvent la postérité seule le venge. La lutte est ici émouvante ; mais, quoiqu'on ne puisse qu'y prendre parti pour le poète, il y perd un peu trop de cette sérénité avec laquelle on aime à se le représenter.

Dans ces combats que l'artiste peut avoir à soutenir contre les choses et contre les hommes, le plus rude lui vient du doute de ceux qui l'entourent et surtout de ceux qui l'aiment. Arrêtons-nous sur ce dernier point. Il y a là une situation attachante, ce me semble, et qui a rarement été mise en lumière. Le plus souvent, le théâtre nous montre l'artiste, le poète, jeune et ardent, aux prises, soit avec un père dur et jaloux de son autorité, soit avec un parent moins proche, qui lui impose sa protection plus qu'il ne lui accorde son amitié, luttant contre des idées étroites et obstinées pour suivre la voie où il se sent appelé. Mais l'étude serait-elle moins curieuse et moins vraie à le mettre en face d'une amitié véritable et expansive, qui le heurterait sans cesse et presque sans y penser, doutant de la valeur de l'artiste et ne pouvant assez cacher ses doutes? Je sais qu'il y a là des nuances délicates, qui seraient peut-être plus faites pour l'analyse du romancier que pour l'action du poète dramatique. L'œuvre, toutefois, vaudrait la peine d'être tentée, et il y aurait, par exemple, un émouvant tableau à faire des souffrances de l'artiste sentant son talent dénié et mis en doute par la femme qu'il aimerait et dont il serait aimé. Cette idée a inspiré une comédie où malheureusement l'exécution des détails ne répond pas à la conception première, mais qu'il faut signaler : elle se nomme *Peintres et Bourgeois*. A voir ici

Digitized by Google

la modération avec laquelle le peintre Raoul se débat contre les préjugés bourgeois établis à son foyer, la résignation douloureuse avec laquelle il voit son mérite méconnu et sa voie entravée par celle qui devrait l'encourager et le soutenir, on se demande comment, à côté de la signature de M. Jules Renoult, se trouve le nom de M. Henry Monnier. Il y a, dans cette œuvre, une étude heureuse, une observation véritable ; mais la forme y gâte le fond. Elle est écrite dans cette prose rimée empruntée à Collin d'Harleville, quand il était si facile d'employer la prose commune, celle de M. Jourdain.

V

Il arrive souvent que l'écrivain qui veut produire le type de l'artiste ou du poète sur la scène, au lieu de prêter la vie à un héros imaginaire, va réveiller dans sa tombe quelques-uns de ces grands hommes dont la grandeur semble se doubler encore par l'éloignement. Nous avons eu déjà l'occasion d'en rencontrer plus d'un exemple, comme *le Tasse* de Gœthe, *André del Sarto* de Musset. Combien n'en faudrait-il pas citer si l'on voulait être complet ! Et quel est le grand nom qui, de nos jours, n'ait retenti sur la scène ! Eschyle, Sophocle, Praxitèle, Phidias, Horace, l'Arioste, Salvator Rosa, Benvenuto Cellini, Cervantès, Shakespeare, Molière, Voltaire, Bossuet lui-même !.... Je m'arrête. Il serait plus aisé et plus court de citer les morts illustres qu'on n'a pas fait comparaître à la rampe, que de dire tous ceux dont on a troublé le repos. Il y a, je le veux bien, quelque chose qui semble habile à se placer ainsi sous le patronage d'une gloire indiscutée : les œuvres du héros parlent pour lui, et, de ce côté, les sympathies du spectateur lui sont d'avance tout acquises. Mais quels dangers dans la tâche de faire revivre de tels hommes ! Quels obstacles peut-être insurmontables !

Je ne puis, dans les limites de ce travail, m'étendre longuement sur cette question intéressante ; il y aurait toute une étude à faire sur l'apparition des grands hommes au théâtre. Il faut cependant dire quelques mots de l'opportunité de ces résurrections. Je n'en vois presque aucune, pour ma part, qui puisse laisser entièrement satisfait, et je ne sais rien de plus périlleux et de moins sûr que de lutter, dans le réalisme de la scène, avec le souvenir de ces grandes figures, qui ont pour elles le prestige du lointain. Ces hommes, qui nous semblent si imposants par leurs œuvres, comment les voir agir et parler dans la vie commune, sans que leur physionomie y perde quelque chose de son autorité ? Et, si cela était possible, qui donc

Digitized by Google

pourrait se vanter de réussir en une pareille tâche? Il y a quelques années, nous avons vu l'un des premiers écrivains de ce siècle échouer à vouloir faire revivre notre Molière, bien qu'une langue, à peine modifiée, nous rapproche de lui, et que deux cents ans seulement nous en séparent. Il faut laisser les artistes et les écrivains vivre dans leurs œuvres; c'est là qu'ils sont vivants, là qu'ils sont immortels. Je ne crois pas qu'il soit possible, même à un grand homme, d'en faire revivre un autre; chacun d'eux a sa forme et sa pensée; et je doute que Molière lui-même, s'il l'eût tenté, fût parvenu heureusement à ranimer la figure de Plaute ou d'Aristophane.

Tel est, pour l'écrivain dramatique, le danger de s'attaquer à un grand nom : s'il veut le montrer dans sa gloire, il en sera presque nécessairement écrasé; s'il le prend dans la vie familière, il le rappetissera à nos yeux. Quelque sublime d'ailleurs que puisse être le génie d'un homme, se faire voir de trop près sera toujours défavorable à sa grandeur. Nous avons vu, pour ne parler que de la musique, de vrais grands hommes parmi nous; mais quand tel d'entre eux passait, grêle et mal fait, sur nos trottoirs, que nous le voyions couvrir avec soin sa tête dénudée d'une chevelure étrangère, ne fallait-il pas quelque effort de réflexion pour penser que nous venions de coudoyer l'héritier et l'émule de Glück? Il y a, dans l'admiration ardente où nous jette le souvenir des plus grands hommes, quelque chose que l'on pourrait comparer à l'effet de ces horizons vaporeux et bleuâtres qui bornent une vaste plaine à quelques lieues de distance : une teinte délicate et fondue leur donne un aspect comme aérien, et nous invite à nous en approcher; mais le charme semble fuir devant nous, il n'est jamais là où nous sommes, et le prestige s'en efface à mesure que nous en approchons. Ne voyons donc les grands hommes que par leurs œuvres, où ils ont mis toute leur âme; et ne rapprochons pas les distances si nous voulons garder entiers nos enthousiasmes.

Si tout ce que nous venons de dire est vrai, il ne semblera pas étonnant que ceux qui ont fait paraître sur la scène de célèbres artistes aient mieux réussi lorsqu'ils réveillaient le souvenir d'un nom plus modeste, que quand ils rappelaient la figure de ceux qu'on peut nommer, comme les Shakespeare, les Molière ou les Raphaël, les grands hommes entre les grands hommes. C'est ainsi que Musset a pu reproduire heureusement le personnage d'André del Sarto. Ce n'est pas que ce peintre ne soit, peut-être, un des quatre ou cinq premiers entre les maîtres italiens, et une telle assertion ne semblerait pas une hardiesse, dite de l'autre côté des Alpes; mais ce nom, moins populaire en France, parce que les tableaux de l'artiste florentin y sont rares, se prêtait mieux à la lumière de la rampe que

Digitized by Google

celui d'un peintre que nous aurions pu mieux connaître et mieux apprécier.

Est-ce par cette raison que Benvenuto Cellini, qui n'est pas tout à fait, comme statuaire, l'émule des Ghiberti et des Michel-Ange, a inspiré de belles scènes à M. Paul Meurice? Il y en a une autre raison encore, et Cellini est, par exception, un de ces artistes qu'on peut faire revivre presque sans danger, parce qu'il fut, comme personne, le représentant de la vie et du mouvement dans l'art. Ses mémoires, ardents et passionnés, sont une suite de drames des plus saisissants. C'est l'artiste militant par excellence : convaincu, obstiné, sauvage et violent parfois, il effraye souvent, mais presque toujours il entraîne. La fonte de son *Jupiter*, œuvre dont la tentative semblait insensée à son époque et qui n'avait pas eu de pareille depuis l'antiquité, qui faillit tant de fois être abandonnée, où le métal serait venu à manquer au dernier moment si le sculpteur et ses ouvriers n'avaient jeté tout ce qu'ils avaient de vaisselle d'étain dans le gouffre dévorant, cette fonte, aux émotions profondes, a fourni à M. Meurice une scène tout à fait remarquable. Le parti qu'il en a tiré est très grand ; mais il faut reconnaître ce que les mémoires de l'artiste, sur ce point, présentent par eux-mêmes d'animé et de dramatique.

VI

Il est une chose, que chacun a pu penser en voyant, au théâtre, la peinture de ce personnage de l'artiste ou du poète : c'est que, le plus souvent, l'écrivain ne s'en sert que pour se peindre lui-même. Ses théories personnelles sur l'art, ses goûts, ses moindres préférences et jusqu'à ses habitudes, il nous fait connaître tout cela par la bouche de son héros, où l'on retrouve aisément sa propre et fidèle image. Le changement opéré à cet égard dans le théâtre, depuis ce siècle, est bien curieux à observer. Dans l'ancienne comédie, l'auteur se tenait à l'écart autant qu'il pouvait. Assurément, il nous faisait connaître le fond de sa pensée, mais sans digression, et uniquement sur les personnages et la donnée de son œuvre ; pour cela, il parlait par la bouche d'un raisonneur fort sensé, un peu bourgeois (le théâtre l'était alors), dont les idées morales étaient souvent très élevées, les idées artistiques rares et timides. Sans doute, ce raisonneur était le confident des pensées intimes de l'auteur, mais il n'était pas l'auteur lui-même ; la personne de celui-ci se dérobait à la connaissance du spectateur. D'ailleurs, à côté des théories de ce personnage, il y avait un mode plus puissant et plus réellement dramatique

Digitized by Google

pour la communication des idées entre l'auteur et le public, c'était l'enseignement de l'exemple, l'éloquence de l'action et la logique des faits eux-mêmes. L'auteur dramatique raisonnait moins qu'il ne donnait à penser. Il agissait et laissait au spectateur le soin de conclure.

Autre est notre système. J'ai dit, en commençant, que l'intérêt se portait, à présent, autant sur la personne de l'écrivain que sur ses œuvres. C'est ainsi que nous aimons à sentir l'auteur partout. Nous voulons savoir ce qu'il pense sur les points les plus insignifiants. Nous le consulterions, au besoin, sur la forme d'un chapeau et la longueur d'un cachemire. Il se prête, du reste, de si bonne grâce au rôle que nous lui faisons jouer! Avis, impressions, confidences, il ne nous refusera rien. Il n'est pas bien étonnant alors que le personnage de l'artiste et surtout du poète, soit pour lui une occasion qu'il ne peut s'empêcher de saisir de se donner lui-même en spectacle à notre curiosité et de nous raconter sa vie. Il sait que rien de ce qui touche les grands hommes ne nous est indifférent, et il nous initiera à mille détails de son histoire privée, qui seraient les plus oiseux du monde sans une pareille considération. Il ne se contentera pas de parler par la bouche de son poète, comme Molière par celle de son raisonneur, le poète et lui ne font qu'un; et c'est même, à vrai dire, plutôt le personnage figuré qui s'absorbe dans le personnage réel, que le réel ne prend corps dans son ombre de héros. De cette façon, lorsque nous mettons en scène une figure historique, nous la faussons en lui prêtant toutes nos pensées, tant est forte cette démangeaison de communiquer au public nos impressions personnelles. Il arrive quelquefois que ce n'est pas la personnalité même de l'auteur qui apparaît ainsi dans l'œuvre, mais celle du comédien; nous avons vu un acteur statuaire jouer le rôle de Benvenuto Cellini, des tragédiennes en représenter d'autres dont le nom n'était là que pour la forme, et quel que fût le mérite de l'œuvre où ceci s'est produit, il était évident que l'attrait pour la foule était dans cette exhibition d'un goût douteux. Ce n'est pas l'un des caractères les moins curieux de ce siècle d'exploitation que cette fureur d'exploiter sa célébrité.

A Dieu ne plaise que je conteste tout ce que peut gagner une œuvre artistique à ce que, sous l'artiste, on sente l'homme avec la profondeur, la sincérité de ses émotions, en un mot avec cette expression vivante et impérissable de sa pensée qui fait trouver à l'artiste des concitoyens en tout pays, des contemporains en chaque siècle. Qu'il soit amoureux et jaloux, en peignant l'amour et la jalousie, rien de mieux. Mais si nous retrouvons dans ces œuvres son âme tout entière, il faudrait que nous n'y vissions jamais cette

Digitized by Google

préoccupation de faire parler de lui et ce besoin puéril d'attirer l'attention, qui poussait Alcibiade à couper la queue de son chien, pour voir son nom mêlé aux propos des diseurs de riens dans la frivole Athènes. Le moi est haïssable, a-t-on dit, et si *les Confessions* peuvent se pardonner à Rousseau, il faudrait que ses imitateurs montrassent tous du moins autant de génie pour justifier tant d'orgueil. On a parfois vanté ce caractère de personnalité qui domine nos arts et notre littérature; mais il ne faut pas s'y tromper. La vraie personnalité dans les arts, la bonne du moins, est celle par laquelle l'artiste nous communique fortement l'impression éprouvée au moment où il a conçu son œuvre, de telle façon que l'homme s'y fasse sentir partout sans s'y montrer. Croyez-vous que la pensée d'un vrai poète ne soit pas éternellement vivante dans les toiles de Claude Lorrain? et comment l'artiste pourrait-il nous faire mieux connaître et aimer l'homme que par cette traduction si ardente, et, si je puis dire, si passionnée de l'impression, évidemment sincère, des beautés de la nature? Quiconque est doué du sentiment de ces beautés, quiconque a admiré les horizons italiens sous l'éclat de leur lumière dorée, se verra porté à aimer, dans le grand peintre, un compagnon de ses impressions. Voilà par où la personnalité de l'artiste doit se faire jour dans ses ouvrages. Mais nous l'entendons autrement aujourd'hui; et ce que nous demandons au peintre, c'est de se profiler sur le devant du tableau, le béret sur la tête et le cigare à la bouche.

Il faut voir dans tout ceci, à n'en pas douter, l'une des causes qui ont si souvent fait reparaître, dans le théâtre moderne, ce personnage de l'artiste et du poète, si rare dans l'ancien. Le choix de ce type n'est, le plus souvent, qu'une des formes de cette autobiographie qui s'est fait une si large place dans la littérature contemporaine. Dans ce champion de l'idéal sur le terrain des lettres, de la musique, de la peinture, il n'y a pas à s'y méprendre, ce n'est pas un type abstrait que nous voyons (notre réalisme a horreur des abstractions), mais la personne même de l'auteur, son portrait, et bien plutôt en photographie qu'en peinture. Est-ce œuvre de charité en faveur des biographes futurs, auxquels on prépare des documents et l'on évite des recherches fatigantes et compliquées? On serait parfois tenté de le croire, et il n'y aurait, dans cette manière de faire, qu'un inconvénient : c'est que, de toutes ces lettres de change tirées sur la postérité, elle n'en laissât protester plus d'une, et que quelques-uns de ces piédestaux qu'on se bâtit assez volontiers à soi-même n'attendissent un jour leurs statues. Mais peut-être n'est-ce point une telle préoccupation qui nous poursuit. L'esprit railleur et sceptique de ce temps ne croit qu'à peine à la postérité. Incertain

Digitized by Google

de ce qu'elle nous réserve un jour, nous trouvons bon de jouir à l'avance de ce qu'elle ne donne qu'en perspective, et nous escomptons notre gloire future au profit du temps présent.

On ne peut nier qu'aujourd'hui, si les réputations passent vite, elles se fondent de même et ne se font pas attendre. Ce n'est plus aux hasards d'un avenir problématique que l'on confie sa gloire : on en savoure, tout vivant, la douceur. On connaît l'odeur de l'encens, pour l'avoir respirée : des mains amies l'ont brûlé devant nous; la nôtre, souvent : et quelle main plus amie que la nôtre ? Hélas! cette célébrité d'un jour, qui a de la mode tout l'engouement et aussi toute la fragilité, combien lui ont survécu ! Mais ce n'est là qu'un motif de plus d'en jouir largement, tant que nous la tenons. Et, puisque la foule, dans ses ébahissements badauds, aime à se repaître de la vue des grands hommes en déshabillé, montrons-nous à elle sans voiles ; ouvrons-lui les portes de notre maison ; qu'elle assiste ainsi au spectacle de notre vie privée, et nous à celui de notre célébrité. Ne lui cachons rien, pas même nos faiblesses, ne savons-nous pas que tout ce qui nous touche doit l'intéresser et lui plaire? Rien n'est petit dans une grande existence : ouvrons-lui donc notre cœur tout entier. A quoi bon faire un choix dans nos récits? Ce qu'elle nous demande, c'est l'inventaire exact de nos pensées et de nos actions. Elle veut connaître notre langage ordinaire, et savoir « si nous ne demandons à boire qu'avec une pointe », être initiée à nos goûts, nos habitudes, nos vertus et nos vices. Parlons-lui donc de nous, et elle nous écoutera.

Contre cette tendance trop commune à se mettre soi-même en scène, directement ou indirectement, il y aurait beaucoup à dire, mais bien peu à faire, puisque la tentation, grande chez l'écrivain, n'est que trop favorisée par le plaisir que la foule semble prendre à ces exhibitions. Cependant, l'auteur pourrait songer qu'il y a souvent, chez ceux qui l'interrogent sur sa vie, plus de curiosité que de sympathique admiration, et méditer la parole d'un sage, sous le patronage de qui je veux me placer en terminant. Je me souviens, en effet, d'avoir lu, dans les lettres d'un missionnaire sur la Chine, plusieurs maximes de Confucius, dont l'une surtout était digne de remarque. Le philosophe du Céleste-Empire y recommandait une chose, qui était de parler de nous-mêmes le moins possible, soit en bien, soit en mal : en bien, parce qu'on ne nous croirait pas, et en mal, parce qu'on nous croirait.

JULES GUILLEMOT.

Digitized by Google

LE

CZAR PIERRE EN FRANCE

(1716)

La visite du czar Pierre le Grand en France n'a pas encore été l'objet d'une étude spéciale. Pourtant ce fut un événement assez important, d'un caractère surtout assez nouveau, car il était rare à cette époque de voir les souverains entreprendre de si longs voyages. Celui-là fut l'un des épisodes les plus curieux du commencement du XVIIIe siècle; la vue d'un czar authentique consola la cour de Versailles d'avoir été, quelques années auparavant, la dupe d'un ambassadeur de Perse apocryphe. Les mémoires de Saint-Simon, le journal de Dangeau et divers manuscrits conservés à la Bibliothèque impériale et aux archives départementales de Châlons et d'Arras, donnent, sur le voyage de Pierre le Grand, les détails les plus circonstanciés. Nous avons pensé qu'il pouvait être intéressant de grouper ces documents de manière à former une relation suivie du séjour que fit le grand empereur moscovite dans notre patrie. La récente excursion de l'empereur Alexandre II sur notre territoire donne à un travail de ce genre une sorte d'actualité, bien que les circonstances aient singulièrement changé dans le long intervalle qui sépare ces deux visites, entre lesquelles vient se placer le souvenir des deux excursions moins pacifiques d'Alexandre Ier à Paris, en 1814 et en 1815.

I

Pierre le Grand aimait passionnément les voyages; il les aimait

Digitized by Google

surtout pour étudier les institutions des anciens Etats européens et reconnaître ce qu'il en pourrait emprunter et approprier à son jeune et immense empire. Il connaissait déjà la Hollande, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Autriche et les Etats du nord. Dès le commencement de son règne, il avait manifesté le désir de venir en France; Louis XIV l'en avait fait poliment dissuader, au grand regret du czar, qui cependant ne jugea pas à propos d'insister. Mais, sitôt qu'il eut appris la mort du grand roi, il revint à son projet, et chargea le prince Kourakin, son ambassadeur et son beau-frère, de faire part au régent du désir qu'il avait de venir à Paris. Le duc d'Orléans n'était pas Louis XIV, et, malgré les graves et nombreuses difficultés religieuses, administratives et financières qui le préoccupaient à cette époque, il dut souscrire au vœu du czar. Celui-ci d'ailleurs s'était arrangé pour qu'on ne pût le refuser sans affront. En notifiant ce désir, ou plutôt cette résolution de venir à Paris, l'ambassadeur russe annonça qu'en ce moment même son souverain quittait la Hollande.

C'est le 27 mars 1716 que cette nouvelle fut connue à la cour, comme le constate le journal du marquis de Dangeau. On ajoutait même alors que Pierre Ier serait accompagné par la czarine; mais, pour plus d'une raison peut-être, il préféra venir seul. Dès le 4 avril, le régent envoya à Dunkerque, au-devant de cet hôte illustre, l'un des gentilshommes ordinaires de la chambre du roi, M. de Libois, avec des officiers et des voitures. Il fut décidé que l'Etat payerait tous les frais du séjour, dont on évaluait alors la durée à trois mois au moins, et que tous les honneurs souverains seraient rendus au czar, « si toutefois, ajoute Dangeau, l'auguste visiteur daignoit y consentir. » On sera sans doute bien aise de connaître le texte même de la circulaire adressée à l'occasion de l'arrivée du czar aux cours souveraines de Paris. Le voici :

De par le Roy! — Nos amés et féaux, le czar de Moscovie devant arriver incessamment en cette ville, nous avons voulu vous le faire savoir et vous dire, de l'avis de notre très cher et très amé oncle le duc d'Orléans régent, que notre intention est que vous ayez à vous assembler pour luy aller rendre les honneurs qui sont deubs à un prince de son sang, et dans les forme et manière accoustumées en pareille occasion, au jour et à l'heure que le grand maître des cérémonies, que nous envoyons exprès, vous le dira plus particulièrement. Sy n'y faites faulte, car c'est notre bon plaisir. Donné à Paris le 6e may 1716. (Bib. imp. fonds *Clérembault*, *Mélanges*, vol. 347.)

Pierre débarqua en effet à Dunkerque, le 23 avril. Le régent y avait envoyé, pour représenter le roi, le marquis de Nesle, qui devait

Digitized by Google

amener le czar jusqu'à Beaumont, où le maréchal de Tessé attendait avec les équipages de grand gala. Le marquis de Nesle était un des plus fastueux courtisans de l'entourage du régent, et, dans cette circonstance, il crut devoir se surpasser encore en magnificence. Il avait emporté des habits en assez grand nombre pour pouvoir en mettre chaque jour un nouveau, ce qui lui valut cette observation ironique du czar : « En vérité, je plains M. de Nesle d'avoir un si mauvais tailleur qu'il ne puisse pas trouver un habit à sa guise[1]. »

Le 2 mai, Pierre le Grand arriva à Calais ; le lendemain, il vint coucher à Boulogne, le surlendemain à Montreuil. L'intendant de la généralité d'Amiens, M. de Bernage, avait fait disposer des relais de soixante chevaux de cinq en cinq lieues depuis Calais jusques à Beauvais, « ce qui ne fut pas d'un médiocre embarras. » Voici dans quels termes un anonyme, dont l'intendant adressait la lettre en grand secret au duc de Noailles, raconte les incidents du séjour du czar à Calais :

« M. le marquis de Nesle arriva icy 2e may, à onze heures du matin. Il eut son audience du czar à une heure après midy et fut reçu très gracieusement, et Sa Majesté nous a paru sensible à cet honneur. C'estoit hier la Pasques. Sa Majesté fut à la chapelle depuis quatre heures du matin jusques à neuf, qu'on lui servit à dîner. J'allay voir la cérémonie qui est assez belle, avec une musique qui n'est pas désagréable. Le prince baisa tous les seigneurs et ses domestiques; il dîna en public, mais après le dîner il se renferma avec tous les seigneurs, qui burent avec lui jusques au soir. Plusieurs se retirèrent *bien conditionnés;* on nous avoit averty de l'usage, parce que, parmi eux, c'est un jour de réjouissances. Sa Majesté est sorty à huit heures du soir, *incognito*, pour aller voir ses musiciens, logés dans un cabaret; elle y but avec eux pendant une demi-heure et vint se coucher. Pour mieux célébrer la fête, elle parut magnifiquement vêtue, ce qui ne luy étoit point arrivé depuis longtemps, estant toujours vêtue très simplement d'un habit brun. Elle mit un cordon bleu de son ordre de Saint-André. Le czar est sorti à pied pour aller se promener au port; il est dans la magnificence d'hier, qui lui sied à merveille. C'est un prince de grande mine et très aimable, quand on le connaît. »

Ces indications s'accordent à merveille avec le portrait du czar à cette époque, tracé de main de maître par Saint-Simon. « C'était, dit-il, un fort grand homme, très bien fait, assez maigre, le visage assez de forme ronde, un grand front, de beaux sourcils, le nez assez court sans rien de trop, gros par le bout; les lèvres assez grosses, le

[1] *Mémoires de d'Argenson.*

Digitized by Google

teint rougeâtre et brun, de beaux yeux noirs, vifs, grands, perçants, bien fendus; le regard majestueux et gracieux quand il y prenoit garde, sinon sévère et farouche, avec un tic qui ne revenoit pas souvent, mais qui lui démontoit les yeux et toute la physionomie, et qui donnoit de la frayeur. Cela duroit un moment, avec un regard égaré et terrible, et se remettoit aussitôt. Tout son air marquoit son esprit, sa réflexion et sa grandeur, et ne manquoit pas d'une certaine grâce. Il ne portoit qu'un col de toile, une perruque brune, ronde, comme sans poudre, qui ne touchoit point ses épaules, un habit brun, juste au corps, uni, à boutons d'or, veste, culottes, bas, point de gants ni de manchettes, l'étoile de ses ordres sur son habit, et le cordon par-dessous, son habit souvent déboutonné tout à fait, son chapeau sur une table, et jamais sur sa tête, même dehors. Dans cette simplicité, quelque mal voituré et accompagné qu'il pût être, on ne pouvoit se méprendre à l'air de grandeur qui lui étoit naturel. »

Le czar voyageait d'une façon fort capricieuse; il modifiait sans scrupule son itinéraire, ce qui causait à l'administration les plus grands embarras pour assurer le service des chevaux et surtout celui des vivres, car les Russes mangeaient et surtout buvaient largement. Il voulut prolonger son séjour à Calais jusqu'au 6 mai; puis, sans faire annoncer son départ, il partit brusquement pour Amiens, qu'il ne fit que traverser, désirant coucher à Beauvais, au moins à Breteuil, où la nuit, en effet, le força de s'arrêter. A la nouvelle du passage du czar, l'intendant de la généralité d'Amiens s'était hâté de convoquer les principaux fonctionnaires, de réunir les chevaux nécessaires dans la cour de l'évêché, et de faire disposer un magnifique dîner dans une des salles du palais épiscopal. Il avait envoyé sa voiture à la porte de la ville, afin que le czar ne fût pas obligé de faire son entrée dans une espèce de phaéton découvert et porté sur des brancards, comme une litière, dont il se servait depuis Calais, à cause de l'état déplorable des routes. Mais ce pauvre M. de Bernage en fut pour ses frais; le czar fit demander les chevaux avant d'entrer en ville, « et, étant monté dans son carrosse, Sa Majeté Czarine, raconte l'intendant, avoit déjà traversé Amiens en diligence, sans vouloir arrester ni voir personne. Il appréhendoit même si fort d'estre suivy, qu'il ne descendit de son carrosse qu'à plus d'une lieue de la ville, où il remonta dans sa voiture. Ainsy tous les préparatifs que je faisois depuis trois jours n'ont servy de rien qu'à faire rafraîchir ses principaux officiers[1], lorsqu'ils sont venus prendre leurs relais à

[1] Le czar avait avec lui douze ou quinze officiers et autant de domestiques. Le régent lui en envoya un certain nombre, sous les ordres de M. de Verton, l'un des maîtres d'hôtel du roi, que Pierre prit en grande affection. Parmi ces officiers, on remarquait les

Digitized by Google

l'évêché. On dit que ce qui l'a porté à passer si vite dans Amiens est l'idée qu'on lui avait donnée de la curiosité importune des habitants ; car il ne hait rien tant que la foule des gens empressés pour le voir. Tout ce qui m'a fait plaisir, ajoute philosophiquement M. de Bernage, est que, malgré les variations perpétuelles de sa marche, il n'a manqué ny d'équipages, ny de relais sur sa routte, et qu'il n'a tenu qu'à luy d'être traité plus convenablement à son rang[1]. »

II

Pendant ce temps, on avait tout préparé à Paris pour recevoir dignement le czar : on disposa avec un grand luxe les appartements de la reine mère, au Louvre ; mais on mit également en état l'hôtel de Lesdiguières, près de l'Arsenal. On prévoyait, en effet, que le czar ne voudrait probablement pas demeurer dans une maison appartenant au roi. L'hôtel de Lesdiguières était la propriété du duc de Villeroy, qui ne l'habitait pas, ayant son logement à la cour. Le 7 mai, Pierre dîna à Beaumont, où il rencontra le maréchal de Tessé ; il monta dans le carrosse d'apparat, mais il voulut être seul, et fit son entrée le soir à neuf heures, à Paris. Le czar se rendit directement au Louvre. Dès qu'il eut vu l'arrangement somptueux qu'on avait fait pour lui, et notamment le lit, qui n'était autre que celui que Mme de Montespan avait fait faire pour Louis XIV, il demanda à être conduit « dans l'autre maison, » sans vouloir même toucher au magnifique souper qui était servi. Il trouva encore l'hôtel Lesdiguières beaucoup trop splendidement décoré, surtout le lit, « propre seulement pour parer, » et il fit dresser son lit de camp dans un cabinet[2].

Le lendemain, le régent vint, vers dix heures du matin, faire sa visite officielle. Le czar fit quelques pas hors de son cabinet, embrassa le prince avec un grand air de supériorité, lui montra la porte de son cabinet, et, se tournant à l'instant sans nulle civilité, y entra. Ils s'assirent dans des fauteuils, en face l'un de l'autre, et le prince Kourakin leur servit d'interprète. Sa visite dura une

princes Kourakin, Dolgorouki ; les comtes Jagouzinski, Savara Gouzinski, de Tolstoi, Areskin, Nareskin ; le général Bouterlin, le baron de Soufflroeff. Le séjour du czar coûta au roi six cents écus par jour.

[1] *Lettre de M. de Bernage au maréchal d'Huxelles*, 7 mai 1716. Cette dépêche, comme la précédente, existe à la Bibliothèque impériale. (*Supplément français*, no 2,291.)

[2] Je me sers, pour ce récit, du *Journal* de Dangeau, que Saint-Simon et Duclos ont à peu près copié pour cet épisode, et des *Nouvelles à la main*, rédigées par le sieur Sergent, pour le duc de Lorraine et conservées à la Bibliothèque impériale. (*Collection de Lorraine*, vol. 574.)

Digitized by Google

heure, et Dangeau raconte que « Son Altesse trouva au czar beaucoup d'esprit. » Le 10, le jeune roi se rendit à l'hôtel de Lesdiguières à quatre heures du soir; le czar le reçut à la portière de son carrosse et le conduisit dans le salon en le tenant par la main et lui donnant constamment la droite. Louis XV débita très gracieusement le petit discours qu'on lui avait appris, et Pierre, le prenant par les bras, le souleva à sa hauteur pour l'embrasser. Il le reconduisit de la même façon, au bout de quelques minutes, et l'embrassa encore à plusieurs reprises. Comme, en descendant l'escalier, il le tenait seul par la main, le maréchal de Villeroy dit au czar : « Sire, vous le voyez, nous le laissons sous votre conduite. » Le lendemain, Pierre le Grand se rendit aux Tuileries, où le même cérémonial fut observé. Puis, se trouvant un peu débarrassé des solennels ennuis de l'étiquette, il ne perdit pas un moment pour utiliser son séjour à Paris.

Il visita tous les établissements de la capitale, non dans le fastueux appareil d'un souverain, mais en homme avide d'apprendre, de comparer, et qui connaît le prix du temps. Au besoin, il savait très bien se contenter de la plus humble voiture de place pour faire ses courses. Un jour, son carrosse n'étant pas prêt, il monta tranquillement dans celui de la maréchale de Matignon, qui stationnait devant son hôtel, et se fit conduire ainsi à Boulogne. Dès qu'il lui venait la fantaisie de sortir, il prenait le premier équipage qui se trouvait à sa portée. Aussi, le maréchal de Tessé donna des ordres pour qu'il y eût constamment des voitures prêtes à la disposition de l'auguste voyageur. Le 14 mai, dès six heures du matin, le czar était dans la galerie des plans-reliefs, au Louvre, avec les maréchaux d'Asfeldt et de Villars; il se rendit ensuite au jardin des Tuileries. Dans la journée, il visita Madame, mère du régent, qui l'avait fait complimenter par son chevalier d'honneur. A l'exception du fauteuil, le cérémonial, dans cette visite, fut le même que pour le roi. Le duc d'Orléans vint prendre le czar chez Madame et le conduisit dans sa loge à l'Opéra. Au milieu de la représentation, le czar demanda à boire de la bière, que le régent lui offrit lui-même avec la serviette, ce qui surprit passablement l'assemblée. Pierre le Grand se retira avant la fin du spectacle. Le lendemain, il courut chez divers ouvriers et marchands, s'arrêtant à tout ce qui le frappait, faisant force questions avec l'aide du prince Kourakin, et donnant partout, dit Duclos, des preuves de son savoir et de son habileté. Il visita notamment dans le plus grand détail la manufacture de tapisseries des Gobelins, dont le roi lui offrit de magnifiques produits. Il alla deux fois à l'Observatoire, demeura longtemps au Jardin des Plantes et ne négligea aucune des indications qu'il put recueillir relativement aux arts mécaniques.

Digitized by Google

Le 16, Pierre se rendit aux Invalides, dont le maréchal de Villars et sa femme lui firent les honneurs. Il voulut tout voir; assista au dîner des soldats, goûta de leur soupe, de leur vin, dont il but à leur santé; causa avec eux à l'aide de l'interprète, il les appela « camarades; » il ajouta que lui-même connaissait par expérience les dangers et les fatigues de l'existence militaire, et que, pour se faire aimer du soldat, il fallait être, à l'occasion, familier avec lui. Le maréchal, auquel s'adressaient ces paroles, répondit qu'avec de pareils sentiments, on pourrait conquérir l'univers. Dans l'infirmerie, Pierre s'arrêta au lit d'un vieux soldat qui paraissait à l'agonie, il lui tâta le pouls et déclara qu'il ne mourrait pas; prédiction qui se réalisa. Le lendemain, il se rendit à Meudon avec le prince Ragotzi; le 18, il passa la journée à Issy, chez le maréchal d'Estrées, dont il examina avec un vif intérêt la belle collection de cartes et d'objets relatifs à la marine. Le 19, il recommença ses visites chez les ouvriers, et se fatigua à tel point que le lendemain il fut pris d'un violent accès de fièvre, qui l'empêcha d'assister à un dîner préparé par le régent, et que « l'on estimoit bien avoir coûté plus de deux mille escus. » Le 21, il se trouva assez bien remis pour aller chez la duchesse de Berry, au Luxembourg, et passa le lendemain samedi, à Bercy, chez M. Pajot d'Onz-en-Bray, directeur de la ferme de la poste, qui avait, dans sa maison de campagne, une précieuse collection de « curiosités tant naturelles que mécaniques, » dit Saint-Simon.

Résolu à voir en très peu de temps tout ce que Paris pouvait offrir alors de remarquable et d'utile, le czar ne posait véritablement nulle part. Malgré les fatigues du jour, il n'oubliait pas le chapitre des plaisirs. Ce fut principalement à Trianon, lieu propice pour de tels mystères, que ce chapitre fut traité de façon, sinon à scandaliser la cour du régent, ce qui eût été par trop difficile, du moins à l'étonner. Le czar était d'une ponctualité rigoureuse dans les heures de ses repas : il dînait à onze heures et soupait à huit. Sa table fut constamment servie avec beaucoup de splendeur, quoique dès le début il eût fait diminuer notablement son ordinaire. Il mangeait prodigieusement et buvait à chaque repas deux bouteilles de vin, une d'eau-de-vie ou de genièvre. Duclos, du reste, remarque que plusieurs des officiers de sa suite, entre autres son aumônier, qu'il aimait tout particulièrement, « lui tenoient tête là-dessus. »

Le dimanche 23, le czar alla trouver le régent à Saint-Cloud. En revenant, il s'arrêta un moment au château de Madrid, puis s'en vint au Palais-Royal, chez la duchesse d'Orléans, « où il ne laissa pas de montrer un grand air de supériorité, ce qu'il avoit bien moins marqué chez Madame et chez madame la duchesse de Berry. » Dans la matinée du 24, il se rendit incognito aux Tuileries, où le

Digitized by Google

maréchal de Villeroy lui montra les diamants de la couronne. « Après avoir admiré longtemps toutes ces richesses, il remercia le maréchal de Villeroy qui, voyant qu'il se disposoit à s'en aller, lui proposa de voir encore le plus grand trésor de France. Le czar ne comprit point d'abord ce qu'il vouloit dire; mais luy ayant fait entendre qu'il vouloit parler du roy, dans le moment il luy dit qu'il luy feroit un extrême plaisir, et aussitôt prit le chemin de son appartement; mais le maréchal le pria de rester dans le sien, et luy dit qu'il alloit luy amener Sa Majesté, ce qu'il fit. Aussitôt qu'il l'eût aperçu, il alla au-devant et l'embrassa avec des démonstrations de tendresse et d'affection qui touchèrent tous ceux qui furent présents. Le roy resta un moment avec luy, après quoy il retourna dans son appartement. » A ce récit de Saint-Simon, il faut ajouter les détails suivants, empruntés aux nouvelles à la main du sieur Sergent, dans lesquelles on trouve sur cette excursion de Pierre le Grand, bien des particularités curieuses que, malheureusement, nous ne saurions transcrire toutes ici, parce qu'elles montrent parfois le grand homme trop en déshabillé. Donc, après le départ du jeune roi, « le maréchal dit au czar qu'il avoit pris la liberté de luy proposer de voir le roy parce qu'il savoit qu'il l'aimoit beaucoup. Le czar, qui ne peut parler françois [1], luy respondit sur-le-champ et sans interprète, en frappant de sa main sur le cœur, démontrant ainsi la cordialité et la sincérité. » Après le dîner, Pierre partit pour Versailles, où il devait séjourner pendant quelques jours avec le duc d'Antin : on y avait préparé les appartements de la Dauphine, mais le czar n'en voulut pas, et fit, suivant son habitude, dresser son lit dans un petit cabinet.

Pendant trois jours, il parcourut tous les environs, jusqu'à Marly, dont la machine l'intéressa vivement. Il coucha à Trianon, où les anciens appartements de Mme de Maintenon furent, dit-on, le théâtre d'une orgie qui indigna Blouin, ex-valet de chambre de la marquise, peu accoutumé à voir de pareilles scènes. De là, par une transition un peu brusque, il faut en convenir, Pierre revint à Paris pour assister à la procession de la Fête-Dieu et fut entendre l'office à Notre-Dame. Le 30, il alla dîner avec M. de Bellegarde chez le duc d'Antin à Petit-Bourg, et partit ensuite pour Fontainebleau, où le comte de Toulouse avait tout fait préparer pour une grande chasse en forêt avec un déjeuner au pavillon de la grande pièce d'eau. Mais le czar vit d'un œil assez indifférent les magnificences de Fontainebleau, et s'amusa médiocrement de la chasse, pendant laquelle il faillit faire

[1] « Le czar entendoit bien le françois, dit Saint-Simon, et, je crois, l'auroit parlé s'il eût voulu; mais par grandeur, il avoit toujours un interprète. Il savoit parfaitement l'allemand et le latin. »

Digitized by Google

une chute fort grave. Ce soir-là, il fut coucher à Petit-Bourg, s'embarqua le lendemain au bas de la terrasse, s'arrêta à Choisy, chez Mme la princesse de Conty, « qui fut honnête, mais légère, » remarque Dangeau, et revint à Paris, d'où il repartit le 9 juin, afin d'aller passer encore une semaine à Versailles et à Trianon, au grand regret du fidèle Blouin.

Le czar, qui avait tant désiré de venir à Paris tandis que Louis XIV vivait encore, voulut du moins voir sa veuve octogénaire et délaissée. Il espérait remporter de cette entrevue un souvenir intime, une impression en quelque sorte vivante du grand roi, de cette splendeur éclipsée, qui jadis éblouissait de loin ses regards. Il insista pour faire ce pèlerinage, et avec une telle vivacité qu'on n'osa s'y opposer. Le 11 juin, il alla donc visiter la maison de Saint-Cyr en grand détail. « Il y fut reçu comme le roy, dit Saint-Simon. Il voulut voir aussi Mme de Maintenon qui, dans l'apparence de cette curiosité, s'étoit mise au lit, ses rideaux fermés, hors un qui ne l'étoit qu'à demi. Le czar entra dans sa chambre, tira les rideaux des fenêtres, puis tout de suite ceux du lit, regarda bien la marquise tout à son aise, ne lui dit pas un mot, ni elle à lui et s'en alla sans lui faire aucune sorte de révérence. Je sus qu'elle en avoit été fort étonnée et encore plus mortifiée, mais le feu roi n'étoit plus là ! » On reconnaît bien dans ce récit la haine de Saint-Simon, haine que ne désarment ni l'abandon, ni la décrépitude de son ancienne ennemie. Nous ne saurions croire que l'attitude du czar ait été telle qu'il la dépeint, en présence d'une personne de cet âge, dont la vue devait évoquer d'imposants souvenirs dans une âme telle que la sienne, et sa curiosité ne pouvait être sans mélange de quelque respect. Suivant une version toute différente, attribuée à Mme de Maintenon elle-même, quelques mots auraient été échangés entre eux. Le czar aurait demandé ou fait demander à la marquise si elle était malade, et quel était son mal ; elle aurait répondu que c'était seulement « une grande vieillesse. »

Le 14 juin, Pierre visita la Sorbonne, où il fut reçu en grande cérémonie par les docteurs. Quand il aperçut dans la chapelle la statue du cardinal de Richelieu, il courut l'embrasser, et l'on dit qu'il s'écria : « Grand homme, si tu vivais encore, je te donnerais la moitié de mes Etats, pour que tu m'apprennes à gouverner l'autre. » L'on ajoute que, cette apostrophe ayant été traduite aux assistants, l'un d'eux observa que le grand homme aurait été bien capable de ne pas laisser longtemps au czar cette autre moitié. Mais ce sont là des détails au moins suspects, et si nous les indiquons, c'est qu'ils attestent la vive impression produite sur les contemporains par le voyage du prince moscovite. A l'occasion de cette visite, les

Digitized by Google

docteurs de la Sorbonne présentèrent au czar « orthodoxe » un mémoire sur la réconciliation des Eglises latine et grecque, par la médiation de l'Eglise gallicane.

Le même jour, Pierre dîna à Paris chez le duc d'Antin, et en présence d'une brillante assemblée : le duc avait eu l'attention de placer dans la salle à manger un grand portrait de la czarine. « M. d'Antin, dit Saint-Simon, lui fit raser l'appartement bas et l'avertit que Mme la Duchesse y étoit avec des dames qui avoient grande envie de le voir. Il ne répondit rien et se laissa conduire. Il marcha plus doucement, tourna la tête vers l'appartement où tout étoit debout sous les armes, mais en voyeuses. Il les regarda bien toutes et ne fit qu'une très légère inclination de tête à toutes à la fois sans tourner le long d'elles et passa fièrement. » Pierre sentait bien qu'aux yeux de ces beautés « sous les armes, » il n'était après tout qu'un barbare, objet de la curiosité du moment. Bien qu'il n'eût pas cru devoir se soustraire complétement à cette exhibition, il est visible qu'elle blessait son amour-propre.

Cependant le jour fixé pour son départ approchait. Le mercredi 16 juin, le czar passa avec le régent la revue des différents corps composant la maison du roi et des gardes françaises, dans la plaine des Sablons, en présence de toute la famille royale, mais il fit si peu d'attention aux manœuvres de ces belles troupes, qu'elles en furent très mécontentes. Cette attitude, dont il est assez difficile de deviner le motif, ne s'accordait pas avec la conduite qu'il avait tenue aux Invalides. Peut-être était-il fortement préoccupé de la conférence politique qu'il comptait avoir, et qu'il eut effectivement avec le régent, aussitôt après la revue. A la suite de cet entretien, qui se prolongea beaucoup, le czar alla dîner à Saint-Ouen, chez le duc de Tresme. Saint-Simon note qu'à ce dîner le souverain moscovite, pris d'un accès inaccoutumé de courtoisie, pria la marquise de Béthune, fille de son hôte, de se mettre à table avec lui. Ce fut, dit Saint-Simon, la seule femme de la société qui, pendant tout son séjour, ait eu publiquement cet honneur. Le lendemain, il voulut retourner une dernière fois à l'Observatoire et dîna chez le maréchal de Villars. Le 18 enfin, le régent vint de fort bonne heure faire ses adieux au czar, qui, immédiatement après, se rendit aux Tuileries, mais sans aucun cérémonial. « On ne peut montrer plus d'esprit, de grâces et de tendresses pour le roi que le czar en fit paraître en toutes ces occasions, et le lendemain encore, que le roi alla lui souhaiter à l'hôtel de Lesdiguières un bon voyage, où tout se passa ainsi sans cérémonies. »

La veille de son départ, le czar, voulant voir la manière dont se rendait la justice dans le premier tribunal de France, vint au

Digitized by Google

Parlement, qui se réunit à cette occasion en séance extraordinaire, et procéda avec la même solennité que dans les occasions où il était honoré de la présence du roi. Le procès-verbal de cette séance existe aux Archives de la cour. Pierre fut amené par le maréchal de Tessé à l'hôtel du premier président et reçu par les deux frères de ce magistrat, l'abbé et le bailli de Mesmes. En attendant l'heure, le czar se promena dans la bibliothèque, où, avisant un grand globe géographique, il remarqua que la mer Caspienne y était mal indiquée, et rectifia lui-même l'erreur. A neuf heures, il fut conduit, par la porte du greffe, en la grand'chambre et se plaça dans une des lanternes à côté de la cheminée. On plaida une affaire peu importante, ce dont l'avocat général de Lamoignon s'excusa, en trouvant moyen d'adresser quelques compliments au czar. Il dit, entre autres, qu'on avait vu plusieurs fois les souverains des empires voisins du nôtre admirer les profondeurs des lumières et la sagesse des jugements de la cour, mais qu'il n'y avait point d'exemple qu'un prince aussi éloigné de nous, aussi puissant dans l'Europe et dans l'Asie eût désiré d'être témoin de cette auguste séance ; — que si l'histoire doit être chargée du soin de transmettre à la postérité les vertus et les grandes actions de ce héros, ce temple de la justice doit compter cette journée entre les plus illustres, et les annales de la cour doivent à jamais en conserver la mémoire. » Tous les membres de la cour, en entrant et en sortant, s'inclinèrent devant le czar, qui leur rendit leur salut : il se retira ensuite à la buvette, où il se fit montrer en détail les robes des magistrats, puis il adressa quelques paroles de remercîment au premier président et remonta en carrosse.

III

Pierre le Grand quitta définitivement Paris le 20 juin, sans escorte ni appareil. Il était resté en tout vingt-sept jours, et, dans ce court espace de temps, il avait vu, observé, deviné bien des choses qui, à cette époque surtout, échappaient aux souverains dans leurs propres Etats. On a vu qu'il ne s'arrêtait pas aux palais, et qu'il visitait beaucoup plus volontiers les ateliers et jusqu'aux mansardes. Il ne s'était pas arrêté à la surface brillante et polie de la société française ; son regard d'aigle en avait pénétré les couches inférieures ; il fut, paraît-il, vivement ému du contraste de tant de faste avec tant de misère. En partant, il fit cette observation, que ce luxe exorbitant de la cour pourrait bien exercer une influence fâcheuse sur l'avenir

Digitized by Google

du pays. « Du reste, il s'en alla, dit Saint-Simon, charmé de la manière dont il avait été reçu, de tout ce qu'il avait vu, de la liberté qu'on lui avait laissée, et dans un grand désir de s'unir étroitement avec le roi, à quoi l'intérêt de l'abbé Dubois et de l'Angleterre fut un funeste obstacle, dont on a encore grand sujet de repentir. »

Quoi qu'on en ait dit, et notamment malgré les assertions du correspondant du duc de Lorraine, le czar laissa de bons souvenirs à la population parisienne. Il n'accepta qu'un seul cadeau : deux belles tapisseries des Gobelins, et refusa une magnifique épée à poignée enrichie de diamants. De son côté, il remit son portrait orné de pierreries aux maréchaux de Tessé et d'Estrées et au duc d'Antin, avec cinq médailles d'or et onze d'argent représentant les principales actions de son règne. Il fit également un riche présent à M. de Verton, qu'il demanda, en outre, comme chargé d'affaires à sa cour, et laissa une gratification de vingt mille écus pour les domestiques qui avaient été attachés à son service. Dangeau et Saint-Simon affirment cette libéralité du czar, et leur témoignage est ici d'un autre poids que les méchancetés du chroniqueur Sergent. Mais à la cour, on avait été peu satisfait du czar, et le mécontentement était réciproque. Les princes en particulier avaient voulu faire leurs conditions pour venir le voir, demandant qu'en retour il allât faire visite aux princesses, « ce qu'il rejetta, dit Saint-Simon, avec une grande hauteur, et les princes s'excusèrent sur son incognito pour feindre de ne lui devoir aucun honneur[1]. »

Le czar, comme je l'ai déjà dit, quitta Paris le 20 juin, tout à fait incognito, dans une chaise de poste, et coucha à Livry. Il s'en alla de la même façon irrégulière et capricieuse qu'il était venu, donnant toujours bien des soucis et de l'occupation à ceux qui avaient mission de pourvoir à ses exigences. M. de Pointel, intendant de Soissons, ordonna que « dans tous les lieux où il changeroit de chevaux, on mit force viandes, beaucoup de vin et de bierre et toutes sortes d'autres provisions prestes, en cas qu'il luy prit fantaisie de s'y ar-

[1] Voici le résumé exact du séjour du czar à Paris, d'après la *Gazette* et le *Mercure:* 24 mai, visite au roi, Versailles; 25, Trianon; 26, Marly, Versailles; 27, Paris, Fête-Dieu; 28, la Monnaie, la Bibliothèque; 29, courses dans les ateliers; 30, Petit-Bourg, Fontainebleau ; 31, chasse au cerf, Petit-Bourg; 1er juin, retour à Paris, par Choisy, arrivée au port de l'Abreuvoir; 2, Saint-Denis et Saint-Ouen; 3 Trianon; 4 et 5, Versailles; 6, 7, 8 et 9, Clugny, Marly; 10, concert, bal, feu d'artifice à Marly; 11, Saint-Germain, Saint-Cyr, Trianon; 12, Versailles, Chaillot, chez la reine d'Angleterre; Paris, visite à la Monnaie, où l'on frappe devant le czar la médaille commémorative de son séjour; 13, visite du nonce, souper chez l'intendant de Toulouse; 14, Imprimerie royale, le collége des Quatre-Nations, la Sorbonne, ascension des tours de Notre-Dame; 15, les Gobelins, visite chez la duchesse de la Ferté, chez le comte de Toulouse, promenade au Cours; 16, revue, Saint-Ouen; 17, l'Observatoire, souper chez le maréchal de Villars; 18, Delisle le géographe, visite au roi, au régent, à Madame, séance d'opération d'une cataracte; 19, séance de Parlement, Académie des sciences, visite au roi; 20, départ.

Digitized by Google

rester. » Il fit également disposer un appartement dans son hôtel « où il comptoit tâcher de l'amener », et transmit partout les ordres du roi pour qu'on continuât à le recevoir avec tous les honneurs dus à un souverain. Pierre coucha effectivement le 21 à Soissons, mais en repartit de très bonne heure le lendemain, pour se rendre à Reims et aller souper à Charleville. L'intendant de Châlons vint à sa rencontre à Isle, et lui offrit à Jonchéry-sur-Vesle une collation aux frais de la municipalité rémoise. Cette collation était des plus substantielles, conformément aux avis de M. de Pointel, qui écrivait à son collègue de Châlons : « Au surplus, j'ai fait faire à Soissons un souper dans lequel il y aura bien de la grosse viande, des jambons, des langues, du pain bis, car il est bon de vous faire remarquer que cela est fort de son goût [1]. » Le menu de ce pantagruélique repas a été conservé dans les Archives départementales de la Marne : on y remarque six jambons pesant soixante-huit livres, six grands pâtés de venaison, deux poinçons de bierre et un de vin, « six flacons d'eau-de-vie de Coygnac à trente sols l'un. » Lasomme totale dépensée par la municipalité de Reims à cette occasion fut de quatre cent cinquante-cinq livres treize sols, y compris les frais accessoires.

Le czar ne s'arrêta que deux heures à Reims. Il y fut reçu en souverain : deux salves de dix-huit coups de canon saluèrent son entrée, le corps de ville le reçut à la porte de Paris, et l'archevêque lui fit offrir quelques rafraîchissements. Pierre répondit à cette civilité par un remercîment laconique ; il se fit conduire à l'abbaye de Saint-Remy, pour voir la sainte ampoule, puis à l'église de Saint-Nicaise — démolie pendant la Révolution — célèbre alors dans toute l'Europe à cause d'un de ses piliers — le troisième de la grande nef à droite), dit le pilier tremblant, qui s'agitait très fortement quand les cloches sonnaient en volée. Le czar examina soigneusement cette singularité architecturale, et consigna quelques remarques à ce sujet sur son carnet. Il ne voulut rien voir de plus à Reims, et reprit immédiatement après la route de Charleville, où il devait s'embarquer sur la Meuse pour gagner Liége. Il arriva le soir à Charleville, dont la municipalité n'avait rien négligé pour recevoir dignement cet hôte auguste. Elle avait fait disposer un bateau richement décoré et orné de pavillons aux armes de Russie ; de son côté, l'intendant de Châlons avait largement pourvu à l'approvisionnement [2].

[1] Lettre de l'intendant de Soissons à celui de Châlons. (*Archives de la Marne.*)

[2] La somme totale de la dépense soldée à cette occasion par la ville s'élève à quatre mille trois cent vingt-sept livres, dont six cent quarante-sept seulement pour les vivres. Pour cette courte traversée, on embarqua cent soixante-dix livres de viande, à cinq sols; un chevreuil, trente-cinq poulets ou poules, six « gros dindons, à trente sols; » quatre-vingt-trois livres de jambon de Mayence, à dix sols; deux cents écrevisses, deux cents

Digitized by Google

Il s'embarqua le 24 juin pour gagner Spa, où la czarine l'attendait.

Pierre le Grand avait encore, en venant à Paris, un autre but que celui d'étudier les mœurs et l'industrie françaises. Il aspirait à remplacer, vis-à-vis de la France, la Suède, qui avait perdu toute son influence ; à hériter des subsides que la cour de Versailles payait à celle de Stockholm, en s'engageant, pour ce prix, à nous soutenir contre l'Autriche. Il eut à ce sujet plusieurs entrevues avec les maréchaux d'Huxelles et de Tessé, mais le régent, craignant de froisser l'Angleterre en contractant une alliance intime avec un prince qui était au plus mal avec elle, évita adroitement de donner une réponse positive et laissa partir son auguste visiteur sans rien conclure. Les négociations furent continuées pendant le second séjour du czar en Hollande et aboutirent au traité du 15 août 1717, entre la France, la Russie et la Prusse. Ce traité posait ouvertement les bases d'une convention commerciale et, de plus, énonçait dans quelques articles secrets de vagues promesses de secours mutuels. C'est de ce traité, complément et corollaire de la mémorable visite de Pierre le Grand, que date le commencement de relations diplomatiques suivies entre la Russie et la France.

EDOUARD DE BARTHÉLEMY.

œufs, « à trente sols le cent; » un saumon « de quinze livres, à vingt-cinq sols l'une ; » deux grosses truites, trois pièces de bierre, etc. (Ordonnance de payement, datée du 29 novembre 1718. — *Archives de Châlons.*)

Digitized by Google

REVUE CRITIQUE

La Bible comprise ou le véritable Progrès, suite d'Essais philosophiques et religieux, par l'auteur de *Rêveries et Vérités*, 2 vol. in-8°. Paris, Hachette. 1864.

Ce n'est pas un livre de science non plus qu'un livre de critique que l'ouvrage dont nous annonçons le titre. C'est un recueil de méditations ou pour mieux dire de rêveries sur plusieurs choses qu'on sait et sur beaucoup d'autres qu'on ignore. Qu'il y ait çà et là, au milieu de ce crépuscule, quelques lueurs de vérité, c'est incontestable ; mais ceux qui iront y chercher une nouvelle clef de la Bible seront, je crois, bien trompés, et après avoir lu laborieusement ces deux volumes, ils seront tentés de demander la clef de la clef. Pour moi, je le confesse en toute humilité, j'aurais quelque peine à dire comment l'auteur de *la Bible comprise* ou du *Véritable progrès* comprend la Bible et veut qu'on la comprenne, et ce qu'il entend par le *véritable progrès* et où il le place. Est-il en effet nécessaire d'écrire deux gros volumes pour dire qu'il faut se placer à un point de vue élevé et ne pas s'attacher trop servilement à la lettre quand on lit l'*Ecriture*, et que le véritable progrès est dans l'intelligence de l'Evangile et dans sa diffusion sur toute la surface de la terre ?

Il a paru, il y a une vingtaine d'années, quatre volumes modestement intitulés, je crois, *Essais sur le christianisme*. M. Nicolas, leur auteur, avec un enthousiasme tout à fait sincère et une érudition d'homme du monde, y célébrait l'identité des leçons de la science et des enseignements de la Bible, La thèse était édifiante, exposée d'une manière claire et spécieuse, et fut, si j'ai bonne mémoire, fort goûtée dans les pensionnats. L'auteur de *la Bible comprise*, avec une égale sincérité, un bagage scientifique plus solide, un esprit plus libre et plus hardi, mais moins net, un style mou, commun, monotone, parfois singulièrement incorrect, avec le ton dédaigneux d'un prophète incompris, paraît avoir voulu rajeunir cette thèse, bien qu'il s'en défende en plusieurs endroits. Lorsque Bacon écrivait qu'un peu de philosophie éloigne de la religion, mais que beaucoup de philosophie y ramène, il voulait dire, j'imagine, que plus on pénètre profondément les secrets de la nature, mieux on découvre l'ordre qui y règne, l'art infini qui y éclate, mieux on aperçoit l'éternel géomètre qui a construit le monde et en a ordonné toutes les parties. Il n'y a pas de pensée plus vraie. La haute science rapproche de Dieu. On ne comprend guère qu'un grand savant ne soit pas une âme religieuse. Mais Bacon n'entendait pas

Digitized by Google

que le dernier mot de la science est d'expliquer, de justifier et de confirmer la *Révélation*. Les Livres Saints ne sont pas des écrits scientifiques. Ceux qui les ont rédigés ne songeaient pas à donner des leçons d'astronomie, de cosmologie ou de géologie et n'en savaient pas plus long sur tout cela que leurs contemporains. Leurs erreurs ou leurs façons de parler fautives sont celles de leur temps et n'affaiblissent en rien la haute valeur des *Ecritures*. L'auteur de *la Bible comprise* reconnaît qu'il ne faut chercher dans l'Ecriture que ce qui est nécessaire pour l'édification et le salut. Pourquoi donc alors, après avoir exposé rationnellement le système du monde et les phases diverses par lesquelles il a passé avant d'arriver à l'état où il est aujourd'hui, dans des pages où la fantaisie, je le crains, tient plus de place que la science véritable, vouloir contrôler ces théories et ces hypothèses par les récits bibliques et justifier une cosmogonie scientifique (tout au moins donnée comme telle) par la cosmogonie scripturaire? Du reste, ces deux cosmogonies me paraissent aussi poétiques, j'entends aussi peu scientifiques l'une que l'autre.

En somme, *la Bible comprise* est un ouvrage où la foi, l'imagination et la science sont étrangement mêlées : foi vive, sincère, passionnée, mais libre, ne relevant que d'elle-même, impatiente de toute tradition et de toute autorité, et se perdant dans les interprétations les plus nouvelles. Science de bon aloi, je veux le croire, mais pleine de dédain pour les méthodes vraiment scientifiques et leurs sages lenteurs, se plaisant dans les *constructions à priori*, et tranchante à l'excès dans ses affirmations sur des points où l'observation n'atteint pas; science de poète qui effleure du pied la terre, puis ouvre ses ailes et s'en va dans un autre monde raconter la genèse du nôtre, et ses vicissitudes et les évolutions de la matière cosmique passant par une multitude de gradations de l'état de pure lumière en l'état où nous voyons le monde aujourd'hui, sortant du soleil par effluves enflammées, se refroidissant par son seul mouvement, se condensant peu à peu, engendrant son atmosphère, comme l'araignée sa toile, produisant des êtres organisés, plantes, animaux, l'homme enfin, puis se refroidissant de plus en plus, se solidifiant et se soudant de toutes parts, de telle sorte qu'à la fin, les volcans éteints au dehors ne laissant plus par leurs soupiraux fermés s'échapper le trop-plein des gaz produits par le bouillonnement intérieur, ce globe éclate comme une chaudière où la vapeur trop comprimée n'a plus d'issue; les différents morceaux roulant dans l'espace puis rentrant peu à peu dans le vaste sein du soleil qui les absorbe. Voilà en deux mots l'histoire du passé et de l'avenir de notre planète, selon l'auteur de la *Bible comprise*. Est-ce le vrai? Dieu le sait, mais je l'ignore, et l'auteur de cette belle histoire n'en sait guère plus que moi, non plus que toutes les académies et sociétés savantes du monde.

Je croyais que Laplace avait mathématiquement démontré que les rouages de notre système ne se fatiguaient pas et n'étaient pas exposés à se déranger comme ceux d'une machine construite par un de nos artisans, et qu'ils n'auraient nul besoin de requérir un jour, comme avait dit Newton, la main réparatrice du souverain ouvrier. L'auteur de *la Bible comprise* réfute ce qu'il appelle l'erreur de Laplace sur la perpétuité du

Digitized by Google

monde. En quoi il est plus orthodoxe sans doute, mais l'orthodoxie a-t-elle quelque chose à faire en astronomie? Le globe terrestre va-t-il toujours se refroidissant suivant une loi fixe et dans une proportion continue? La distance de la terre au soleil change-t-elle et a-t-elle changé? Oui, répond l'auteur de *la Bible comprise*, à ces deux questions. Je crois que les savants disent non. Mais sur ces points j'avoue mon incompétence. Je ne sais pas non plus si la matière n'est rien autre chose que de la lumière condensée, et si, avant la race humaine qui peuple aujourd'hui les deux hémisphères, il a paru trois séries successives de races humaines inférieures à la nôtre, toutes choses qui sont affirmées dans l'ouvrage dont je parle, comme si cela ne devait faire aucun doute. On a publié récemment un livre dans lequel on prétend faire remonter l'âge de l'humanité bien au delà de l'époque qu'on lui assigne ordinairement. On y dresse une chronologie qui donne à la race humaine vingt et quelques mille ans d'existence. Il est probable, en effet, que l'humanité est plus vieille que les six ou sept mille ans qu'on lui accorde communément, mais nous n'avons pas de mémoires sur ces époques reculées, et l'humanité historique est plus jeune encore. Nous sommes les derniers venus dans le monde. Comparés au règne végétal, nous sommes d'hier. Il est même bien heureux pour nous que nous soyons venus si tard sur la terre, selon l'auteur de *la Bible comprise*, car si, pendant des millions d'années, la terre n'avait été hérissée de forêts, si ces forêts n'avaient été, par suite de bouleversements providentiels, enfouies dans le sol et ne s'y étaient transformées en houille, comment pourrions-nous aujourd'hui chauffer nos usines et nos machines à vapeur? C'est pour nous que Dieu a réservé, mis à part et comme emmagasiné à l'avance ces trésors de chaleur et de force, afin d'aider notre faiblesse. Voilà certes un singulier abus des causes finales! Assurément l'homme est le roi de la nature, mais c'est plus encore par droit de conquête que par droit de naissance. L'auteur de *la Bible comprise* écrit imperturbablement que tout ce qui se trouve sur la terre a été fait pour l'homme, comme s'il avait assisté au grand conseil que Dieu tint avec lui-même le jour de la création. C'est là aussi sans doute qu'il a appris « que les plantes qui ornaient le paradis étaient les plus belles de leur espèce que le monde puisse jamais connaître..... que de même le cheval auquel Adam fut appelé à donner un nom, était le type de la perfection. C'est là, ajoute notre auteur, c'est là le motif pour lequel les chevaux qui nous viennent d'Arabie sont ceux que nous regardons comme en approchant le plus (de la perfection). » T. II, p. 216.

Je n'en finirais pas s'il me fallait marquer ici tous les passages que j'ai notés sur mon exemplaire et qui sont de nature, je crois, à étonner le lecteur.

On dispute sur la question de savoir si les diverses races humaines sont sorties d'un seul couple. Les adversaires de l'unité opposent les différences de couleur..... etc. Cette difficulté, qui n'est pas bien sérieuse et que les partisans de l'unité résolvent victorieusement, est singulièrement tranchée par l'auteur de *la Bible comprise* : « Le vrai châtiment de nos premiers parents, écrit-il, fut que l'enfant conçu dans le péché vint au

Digitized by Google

monde *noir*. La faute était punie. Abel, qui lui succéda, fut blanc; mais Caïn (le nègre) en fut jaloux et le tua..... Les enfants de Caïn furent les fils des hommes. Ceux de Seth, troisième fils d'Adam, étaient blancs et s'appelèrent fils de Dieu. *Les fils de Dieu voyant que les filles des hommes étaient belles en prirent pour leurs femmes.* Les différentes nuances de certaines races en sont naturellement provenues. » t. II, p. 268.

Encore deux exemples de libre interprétation biblique : On sait que Dieu, dans l'Ancien Testament, est désigné tantôt sous le nom d'*Elohim*, tantôt sous le nom de *Jéhovah*. Plusieurs critiques autorisés voient dans ces deux noms deux points de vue différents, et dans le nom de *Jéhovah* l'expression d'un monothéisme plus accusé et plus pur. *Elohim*, en effet, est un pluriel qui signifie les dieux, les puissances. L'auteur de *la Bible comprise* voit dans ce mot le dogme de la Sainte-Trinité. *Elohim* signifie pour lui le Père, le Fils et le Saint-Esprit, trois personnes consubstantielles, et la preuve qu'il en donne, c'est que le verbe qui, dans le premier verset de la Genèse, a pour sujet *Elohim* et qu'on traduit par *créa* (*bara*) est au singulier. D'où la traduction exacte de ce verset est à ses yeux : Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, au commencement, créa le ciel et la terre.

Je suivrai la gradation et je terminerai par l'interprétation la plus singulière. Aussi bien il s'agit d'un passage auquel l'auteur de *la Bible comprise* attache une grande valeur, car il l'a pris pour épigraphe de son ouvrage. Voici ce passage, il se trouve dans le livre apocryphe de Daniel : *Tu autem, Daniel, claude sermones et signa librum, usque ad tempus statutum plurimi pertransibunt et multiplex erit scientia*, XII, 4. J'ai dit le livre apocryphe. C'est je crois un fait acquis que le livre de Daniel n'est ni de son temps ni de son époque, mais notre auteur n'en convient pas et ne doute pas de son authenticité. Or, que voit-il dans cette phrase. Laissons-le dire lui-même : « Nos traducteurs français se laissent souvent aller, quand certaines expressions mystérieuses échappent à leur compréhension, à les modifier de manière à leur donner un sens à eux, fort différent de celui que l'original devait impliquer. Mais il n'en est généralement pas de même pour les autres langues. C'est donc sur les meilleures autorités que nous pouvons vous déclarer que la véritable signification de ce passage est : « *Mais toi, Daniel, ferme ces paroles et scelle ce livre jusqu'au* » *temps déterminé, où plusieurs se transporteront avec rapidité d'un lieu* » *à un autre et où la connaissance sera augmentée.* » Ce livre a donc été fermé pendant de longs siècles à l'intelligence humaine, et le jour où la prédiction s'accomplit; le jour où, par l'inspiration du Très-Haut, le monde est doté de *bateaux à vapeur*, de *chemins de fer*, de *télégraphes électriques*, le jour où les communications entre les hommes acquièrent une rapidité inconnue jusqu'alors, les sceaux du livre sont rompus, et le monde émerveillé reconnaît que ses connaissances se sont, en tout et pour tout, en un laps de temps fort bref, accrues de la manière la plus remarquable. S'il est une autre explication possible des divines paroles que nous venons de citer, et dont l'authenticité repose sur les témoignages les plus incontestables, nous avouons franchement qu'elle nous échappe. T. II, p. 491. » Le *plurimi pertransibunt* signifie, il est vrai, beaucoup passeront, mais

Digitized by Google

non *en chemin de fer*. En vérité, voir la prédiction des chemins de fer, des bateaux à vapeur et du télégraphe électrique dans le livre de Daniel, n'est-ce pas introduire la fantaisie dans l'explication des *Ecritures*, et n'avais-je pas bien le droit de dire en commençant que *la Bible comprise* est un recueil de rêveries ? B. AUBÉ.

Le premier Livre des Chroniques de Jehan Froissart, texte inédit, publié d'après un manuscrit de la bibliothèque du Vatican, par M. le baron KERWYN DE LETTENHOVE, membre de l'Académie royale de Belgique, 2 vol. in-8°, papier vergé. Bruxelles, Heussner. 1863.

Il y a quelques années, l'Académie française mettait au concours une étude sur l'Hérodote du moyen âge, sur le conteur le plus original, le plus vif et le plus piquant des gestes féodaux ; j'ai nommé Froissart. Jamais l'heure n'avait été plus favorable ; jamais le chanoine de Chimay n'avait été peut-être aussi goûté ni aussi populaire. M. de Barante l'avait mis en relief dans sa belle *Histoire des ducs de Bourgogne* ; les critiques les plus autorisés, M. Villemain, M. Ampère, M. Nisard, M. Sainte-Beuve, l'avaient loué avec une prédilection que Fénelon avait déjà ressentie lorsqu'il vantait ce je ne sais quoi *de court, de naïf, de hardi, de vif et de passionné* qui distingue la langue du bon et doux chroniqueur. Un érudit, M. Lacabane, consacrait, au nom de la Société de l'Histoire de France, ses veilles laborieuses à préparer une édition complète et définitive de cet écrivain de frontière, mi-Français, mi-Flamand, dont la prose est pourtant demeurée l'un des modèles non surpassés de notre littérature chevaleresque. Malgré ce goût de plus en plus éclairé du public lettré de France, ce fut un Belge qui remporta la victoire. La patrie du gai troubadour, Valenciennes, n'avait pas souffert qu'on lui disputât l'honneur d'élever une statue à Froissart, et nous laissâmes sans peine, presque sans combat, M. Kerwyn de Lettenhove lui élever un monument non moins durable dans l'étude couronnée par l'Académie [1].

C'est encore M. de Lettenhove qui a, aujourd'hui, l'honneur de donner, avant tout autre, un texte inédit du premier livre de Froissart.

Nous savions déjà, par Froissart lui-même, qui ne s'en cache pas, à la différence de certains écrivains modernes, qu'il avait emprunté une grande partie de ses récits sur le règne de Philippe de Valois, à la chronique de Jehan-le-Bel, récemment publiée par le savant M. Polain, archiviste de la province de Liége. Dès l'âge de vingt ans, le clerc de la reine d'Angleterre, Philippe de Hainaut, avait pris *grand'plaisance* à recueillir les faits et déduits des nobles chevaliers, à s'instruire de leurs prouesses et à mettre en virelais leurs amours. Mais, à vingt ans, on n'entre pas tout armé dans le camp de l'histoire ; et, avant de cultiver son propre fonds, il faut pendant quelque temps labourer le champ d'autrui. Froissart commença par être compilateur : la chronique de Jehan-le-Bel lui servit de canevas pour y broder çà et là quelque fleurettes juvéniles. Il étendit le texte, il le recouvrit avec cette abondance aisée et naturelle qui est le charme distinctif de

[1] Froissart, *Etude littéraire sur le XVIe siècle*, 2 vol. in-12. Bruxelles, Decq. 1857.

Digitized by Google

son style; il en usa avec d'autant plus de confiance que « monseigneur Jehan-le-Bel, chanoine de Saint-Lambert de Liége, y avait mis grand'cure et bonne diligence, n'y plaignant aucuns frais ni dépenses. » L'histoire, comme le fait très bien remarquer M. Sainte-Beuve, était alors un luxe; elle supposait des voyages coûteux, des fréquentations illustres, des relations étendues; ne s'y appliquait pas qui voulait, surtout quand l'apprenti historien était un humble clerc de la chambre d'une reine, *moult* discret et courtois, *moult* aimé des grands seigneurs et des grandes dames, *moult* curieux de gloire, mais n'ayant ni la liberté ni la bourse nécessaires pour quêter au loin ses renseignements.

Ce premier essai du chroniqueur, dont on peut faire remonter la rédaction à l'année 1377, et dont les manuscrits de Valenciennes et d'Amiens nous ont conservé le texte à peu près pur, était le seul connu jusqu'à ce jour. L'édition de M. Buchon, préparée en grande partie par le savant Dacier, s'était bornée à le reproduire, non sans quelques variantes empruntées à divers autres manuscrits, mais, au demeurant, presque tel qu'il était sorti de la plume de Froissart, à une époque où celui-ci n'était guère encore que le copiste de Mgr Jehan-le-Bel. On pouvait donc se dire, en parcourant l'édition du *Panthéon historique*, dont je ne nie pas l'utilité, mais dont M. Kerwyn de Lettenhove m'autorise aujourd'hui à contester la valeur, au moins en ce qui concerne le règne de Philippe de Valois : « Ceci est du Jehan-le-Bel arrangé par Froissart. »

Cependant, le chapelain de Guy de Blois avait annoncé lui-même qu'i remplirait tant qu'il vivrait son rôle de chroniqueur, remaniant, corrigeant, modifiant, augmentant sans cesse « la haulte et noble matière » qu'il s'était donné mission « d'ouvrer et de forger. » Arrivé à l'âge mûr, Froissart avait rejeté les vêtements d'emprunt derrière lesquels se déguisait sa jeunesse, et s'était mis à travailler sur son propre fonds. Il ne se contentait plus de *multiplier et d'accroître* une œuvre étrangère, pour le bon plaisir de son très cher seigneur et maître; il était *entré,* selon son expression, *dedans sa forge* avec une provision personnelle et complète. Tous les documents qu'il avait péniblement et longuement recueillis dans ses chevauchées, aux cours d'Angleterre, de France, de Brabant, de Foix et d'Italie, toutes ces précieuses *informations* glanées par lui dans les châteaux de la Touraine, de la Gascogne, de l'Ecosse et de la Flandre, et dont il *engrossait* avidement son trésor, tous ces menus détails dont il s'enquérait auprès des anciens chevaliers et des hérauts d'armes, avec autant de constance et de vivacité qu'il s'informait du siége de Calais ou de la bataille de Poitiers, qu'étaient-ils devenus, quelle place occupaient-ils dans ses récits postérieurs, là où l'auteur, quittant les lisières, se montrait vraiment libre et original? Comment retrouver, en un mot, les couches, les alluvions successives de ce génie curieux et infatigable?

Personne n'avait répondu à ces questions, parce que, jusqu'à nos jours, personne, ou presque personne, n'avait songé à les poser. Ni l'érudit M. Dacier, qui avait pourtant le génie des recherches, ni son correspondant La Porte du Theil, qui avait compulsé pour lui les manuscrits de Froissart conservés à Rome, ni M. Buchon, qui s'était contenté de la tâche fort in-

Digitized by Google

grate d'éditer un écrivain dont on ne possédait pas le texte définitif et avoué de l'auteur, ni les historiens modernes, qui avaient largement puisé dans cette mine inépuisable, n'avaient hasardé de ce côté des recherches dont on semblait prévoir l'insuccès. Seul, M. Lacabane, dont le sens critique est difficile à surprendre, protestait contre une opinion commune, que des découvertes imprévues devaient bientôt démentir, et attendait patiemment que le jour vînt de faire un choix entre les différentes versions de Froissart, comme l'historien aurait pû le faire lui-même s'il avait été son propre éditeur.

De toutes les richesses exhumées depuis quelque temps de la poussière des bibliothèques et des archives, la plus précieuse est assurément le texte inédit que vient de publier M. le baron Kerwyn de Lettenhove. En parcourant les manuscrits de la bibliothèque Vaticane, à Rome, placée sous l'intelligente direction de Mgr de San-Marsano, M. de Lettenhove découvrit avec surprise, dans un volume qui avait passé des mains de Paul Pétau en celles de la reine Christine de Suède, une rédaction presque entièrement nouvelle, appartenant évidemment aux dernières années de la vie de Froissart, c'est-à-dire aux années 1400 à 1402. Dans ce texte, l'historien septuagénaire a définitivement sacrifié son premier modèle, Jehan-le-Bel; il a fait table rase de l'imitation, jusqu'à supprimer le célèbre épisode de la passion d'Edouard III pour la comtesse de Salisbury, qu'il avait emprunté à la chronique de son précurseur. Il y a introduit des parties inédites, telles que la séance du Parlement d'Angleterre, dans laquelle Edouard III consulte les prélats, nobles et *consauls des chités* sur ses prétentions au trône de France. D'autres passages ont été considérablement accrus et modifiés, comme l'arrivée des secours envoyés d'Angleterre à Jeanne de Montfort, assiégée à Hennebon, le discours de Godefroy d'Harcourt à Edouard III, pour l'engager à débarquer en Normandie, et l'arrestation de Gauthier de Mauny par le roi de France. Enfin, les meilleurs tableaux, les récits les plus admirés ont reçu des touches nouvelles; la forme a été revue et ravivée; les dialogues et les reparties se multiplient sous la plume agile du chroniqueur, dont la vieille expérience a appris que la vérité ne plaît pas toujours par elle-même, mais qu'il faut encore la rendre aimable; les épisodes abondent, les anecdotes chevaleresques et militaires, qui sont ses vignettes à lui, sont artistement semées, pour reposer l'attention, à la suite des longs discours ou des grands tableaux; puis, ce qui est un signe caractéristique, et ce qui fait à nos yeux l'incontestable mérite du texte de la Vaticane, les réflexions politiques, les pensées morales, les sentiments philosophiques sur les hommes et sur les choses, arrivent à leur place là où le lecteur les aurait en vain cherchés dans les textes précédents, quand le jeune et charmant conteur ne songeait qu'à l'enquête curieuse et à la vive représentation des faits. Il a, chose étonnante dans une nature aussi pétillante, aussi mobile et aussi livrée à l'impression du dehors, il a des aperçus de la plus haute raison; il juge d'un mot les gouvernements et les princes; il condamne leurs fautes, il prévoit leurs chutes et prédit leurs malheurs; il s'émeut non-seulement des infortunes royales et des désastres de la no-

Digitized by Google

blesse, mais encore des misères du petit peuple; on sent que l'âge l'a fait plus compâtissant et plus attendri; si dans la répression de la Jacquerie, par exemple, après la peinture énergique des horreurs dont elle s'est souillée, il se réjouit, avec les nobles et les grands, de la destruction de « ces vilains, noirs et petits, et très mal armés, » il compare amèrement « les festes en bien, joie et reviel, » qui suivirent la trêve de 1340, avec la désolation des « povres gens dou païs de Hainnau, léquel avoient perdu le lor (le leur) à ce commencement par la guerre et ars (brûlés) lors hostels et lors maisons. »

Nous pourrions poursuivre plus loin ces curieux rapprochements. Nous pourrions facilement démontrer, à l'aide du texte découvert par M. Kerwyn de Lettenhove, que Marie-Joseph Chénier était bien loin de la vérité quand, dans un accès d'humeur démocratique, il qualifiait le bon chanoine de *valet de princes*. Nous laissons à d'autres le soin de faire ces remarques et d'établir ces parallèles. Ce que nous voulions dire seulement, c'est que les érudits trouveront, dans le manuscrit de la reine Christine, possédé primitivement par la maison de Moreuil, dont les relations avec celles de Beaumont et de Blois, pour qui Froissart écrivait, sont bien connues, tous les éléments de recherches neuves et piquantes, non-seulement sur le style de notre meilleur chroniqueur, mais encore sur son caractère, sur son esprit, sur ses sympathies intimes, sur les sources diverses de son inspiration. Ils y trouveront surtout les traces irrécusables des changements apportés dans sa pensée par l'expérience, par les méditations de la vieillesse, et pourront rendre à son savant éditeur ce témoignage qu'avant lui on ne connaissait pas encore tout Froissart, et qu'après lui, il sera difficile de le mieux faire connaître. HENRI BEAUNE.

Nouvelles Etudes d'Histoire et de Littérature, par D. NISARD. Paris, Michel Lévy.

Les morceaux d'histoire et de littérature que renferme ce volume ont déjà paru dans le *Moniteur :* ils sont donc connus, et il y aurait peu de chose à en dire si la réunion de ces éléments divers, de ces articles variés ne constituait comme une nouvelle œuvre, devenue homogène par la synthèse, une œuvre qui ne peut être bien comprise qu'après la lecture de toutes ses parties. Il suffit de lire une seule de ces *Etudes* pour reconnaître le talent du critique, mais il faut les lire toutes pour saisir l'esprit de leur auteur. C'est qu'en effet un même souffle agite toutes ces pages ; des principes toujours les mêmes guident tous ces jugements. M. Nisard suit une ligne, il obéit à une logique, il apporte dans la critique historique une sorte de tactique. Toujours fidèle aux moyens qui ont assuré la réussite d'une première campagne, il n'en entreprend une seconde qu'en se souvenant de l'ancienne. Pour voir clair dans l'histoire de tous les temps, il s'y fait pour ainsi dire précéder par ses idées. Elles vont (s'il est permis de personnifier des idées) elles vont en avant, aplanissent la voie, préparent la matière, ébauchent le bloc, et ne laissent d'autre besogne au maître que les finesses de l'art, le fini de l'œuvre. Voilà la statue; elle est élégante, mais peut-être manque-t-elle de force, peut-être l'inspiration

Digitized by Google

qui l'a conçue est-elle un peu trop uniforme. César, Napoléon, Louis XIV se ressemblent, Colbert, Démosthène, Isocrate, Royer-Collard ont un air de famille dans la galerie de M. Nisard. Je ne veux pas dire que ces personnages aient été laborieusement rapprochés, et péniblement tiraillés pour de vaines comparaisons, pour de plats parallèles; on connaît trop M. Nisard pour s'y méprendre. Non, mais ils se ressentent un peu d'une uniformité de procédé dans l'investigation critique qui les juge. M. Nisard apporte dans sa méthode historique, je dirais presque des idées arrêtées, des principes invariables, qu'il applique rigoureusement à toutes les histoires, ancienne, moderne, contemporaine, à César comme à Louis XIV, à Louis XIV comme à Napoléon Ier, à Napoléon Ier comme à Napoléon III. Je me borne à constater ici cette tendance de M. Nisard, dans ce que j'appellerai la critique triomphante, par opposition à sa critique militante.

Dans la critique militante, c'est-à-dire dans la guerre littéraire, dans la polémique (car M. Nisard a des adversaires), il n'y a qu'à admirer son attitude. Il n'attaque pas, mais toujours sur la défensive, il sait riposter vivement : il lutte jusqu'à la victoire mais se garde de l'extrême. Il est courtois, relève son adversaire tombé, panse ses blessures et lui tend la main. Il guerroie plutôt qu'il ne bataille ; il se garde des sorties farouches, des haineuses interpellations qui avivent la lutte, des provocations qui ensanglantent le combat et appellent le carnage. Il se plaît aux tournois généreux, à la gracieuse passe d'armes. Jetant un voile sur la contradiction, et masquant l'antagonisme, il est parvenu à introduire dans la controverse une sorte de spectre solaire doucement nuancé, où les couleurs les plus opposées se rejoignent sans effort, sans brusque transition. Il a réconcilié le oui et le non, et en a fait deux amis. Il charme son adversaire, l'attire à lui, l'emmène, et le force à voyager de concert. La route était ardue, les escarpements paraissaient infranchissables ; aux degrés abrupts M. Nisard a substitué la douce montée qui serpente. Vous voici au but.

Qu'il ait à combattre M. Thiers, M. C. Rousset, ou M. de Saulcy, ses armes sont les mêmes, car la cause qu'il défend est la même. M. Nisard a pris en main la défense des rois et empereurs. Ces hauts et puissants clients ne pouvaient avoir un meilleur avocat. Quelle habileté dans le plaidoyer ! Qu'on lise la réfutation du vingtième volume de M. Thiers. Il fallait venger Napoléon d'un jugement trop sévère, et, de plus, châtier le juge injuste. M. Nisard a merveilleusement réussi. La réparation est éclatante, et le châtiment vif. Comment dire à l'illustre historien que son style laissait bien souvent à désirer, que ses récits trop minutieux étaient prolixes et fatigants, que ses jugements étaient prévenus et partiaux, et que l'esprit de son livre était souvent la flatterie de la foule et la recherche de la popularité ?

M. Nisard prélude par une mélodie douce aux oreilles de M. Thiers : c'est un délicieux bourdonnement d'éloges qui charme la victime, prépare le sujet. Quelques passes de plus et voilà M. Thiers magnétisé, dominé, vaincu. Il avouera tout ce qu'on voudra. Ces choses désagréables qu'il

Digitized by Google

fallait lui faire entendre, il se les dira lui-même. Voilà la difficulté tournée et la besogne achevée. Et tout cela a été fait de si bonne grâce, si légèrement, si promptement! Certes, M. Nisard a la main légère, mais là n'est pas tout son talent. Son adresse extrême n'est pas un tour de force passager. Sa dextérité de praticien n'est que le complément de ses richesses de savant. Sa critique toute gracieuse est solidement étayée; son argumentation fine est abondante et nette. M. Nisard est aussi beau raisonneur que beau diseur. Je le répète, sa réfutation du vingtième volume de M. Thiers est aussi élégante que victorieuse.

Mais Louis XIV aussi a été attaqué, et l'auteur de l'attentat est M. Camille Rousset. Il faut exécuter le coupable; la tâche sera peut-être plus difficile, car ici les sympathies de la foule ne sont pas pour la victime. N'importe, M. Nisard se met bravement à l'œuvre; il trouve des forces dans son affection, j'allais dire dans sa religion, et il sort triomphant encore de cette périlleuse entreprise. La défense du grand roi est brillante, persuasive, concluante même; cependant certaines objections sont plutôt effeuillées qu'arrachées, et il est possible qu'elles refleurissent un jour. Ainsi, par exemple, un des arguments de M. Nisard est celui-ci : Attaquer Louis XIV, c'est attaquer le grand siècle, attaquer le grand siècle, c'est ravaler la France. Donc, etc. Ce raisonnement est-il bien décisif, faut-il admettre aussi pleinement la solidarité d'un roi et de son siècle, faut-il surtout invoquer le patriotisme d'un peuple à l'appui d'un trône qu'il a renversé? Je doute que cet appel soit entendu, maintenant surtout que de l'aveu, même de M. Nisard, la démocratie « ne coule plus seulement à pleins bords, » mais qu'elle « déborde. »

Les préférences littéraires de M. Nisard sont en accord avec ses affections politiques. Voici quelques lignes qui renferment, ce nous semble, la double profession de foi du lettré et de l'homme de parti : « Pour les orateurs, écrit-il, pour les orateurs modernes, est-ce que la Révolution française, qui a *déchaîné* toutes les paroles, est-ce que les institutions de la libre Angleterre ont produit l'égal de Bossuet? On lit avec plaisir dans les histoires des extraits de discours, certains passages mémorables, quelque *lieu commun* rajeuni par l'à-propos, un mouvement, un cri; *quel discours* lit-on d'un bout à l'autre, comme une oraison funèbre de Bossuet? » Le commentaire de ces lignes est facile et court. Jamais la parole de Bossuet n'a été *déchaînée*, et l'à-propos du grand orateur est de louer à tout propos. N'a-t-il pas dit dans l'une de ses oraisons funèbres que le passage du Rhin était « le prodige du siècle et de la vie de Louis le Grand? » Aujourd'hui que de vieilles querelles sont apaisées, et que certaines qualifications ne sont plus un signe de ralliement ni un cri de guerre, je ne vois aucun danger à dire de M. Nisard, qu'il est demeuré classique, et purement classique. C'est, je crois, rendre hommage à sa vie tout entière. Il tient son drapeau haut et ferme, c'est le drapeau du XVIIe siècle. Il combat bravement pour cette relique sacrée des temps aristocratiques, et si la cause qu'il défend chancelle un peu, si le temps de conquérir des prosélytes est passé, il reste encore des défaillants qu'on peut soutenir, des partisans qu'il est possible de conserver. Depuis long-

Digitized by Google

temps, M. Nisard est un maître de la critique ; il est aussi excellent écrivain qu'excellent grammairien, homme de goût, juge fin, habile discoureur, savant, érudit. Il suffisait d'indiquer ou plutôt de rappeler, à propos de ce nouveau volume, les tendances de l'écrivain, la nature de son esprit, de ses idées, de ses doctrines, enfin les éléments de sa méthode critique.

LOUIS LIÉVIN.

La Liberté civile, nouvelle Étude critique sur les Publicistes contemporains, par M. BERTAULD, professeur à la faculté de droit de Caen, 1 vol. in-8°. Paris, Didier.

Inscrire au frontispice d'un ouvrage le mot liberté, et signer le livre du nom d'un professeur de droit, c'est un sûr moyen d'attirer les lecteurs dans un moment où toutes les nuances de l'opinion, les unes de bonne foi, les autres avec une arrière-pensée, s'unissent pour demander le « couronnement de l'édifice. » L'histoire, d'ailleurs, nous montre qu'à toutes les époques, depuis que le monde est sorti des ténèbres et des défaillances des premiers âges, ce mot magique a eu le pouvoir de passionner les hommes, qu'il a eu ses apôtres, ses confesseurs, ses persécuteurs et ses martyrs. Nous tenons de Dieu la liberté morale que personne ne peut nous ravir, puisqu'elle a pour refuge notre propre conscience. Mais il n'en est pas de même des autres libertés. Les peuples qui possèdent la liberté nationale ne l'ont conquise qu'au prix des plus grandes luttes, et il n'est peut-être pas un coin de l'Europe qui n'ait été rougi du sang versé pour cette noble cause. Quant à la liberté politique, peu de pays en jouissent pleinement, quoiqu'elle ait déjà amené bien des troubles et des révolutions. La dernière et la plus importante des libertés, la liberté civile ou individuelle, est encore pour ainsi dire en litige. Lorsqu'une nation s'est affranchie de toute dépendance extérieure, lorsque le gouvernement théocratique ou de droit divin a fait place à un gouvernement librement accepté par tous ; lorsque enfin chaque citoyen exerce, au moyen de représentants, une influence légitime sur les actes de la puissance souveraine, il reste encore à régler dans quelles limites ce même citoyen pourra user de ses facultés physiques et intellectuelles dans le milieu où la société l'a placé. Voilà justement le sujet du livre de M. Bertauld. Il a pris pour cadre une galerie de publicistes dont il a comparé les théories contradictoires, résumé et jugé les controverses avec beaucoup de bon sens et d'impartialité. Dans cet ouvrage d'analyse et de critique, l'auteur place la liberté individuelle en face d'autres libertés individuelles, en face de l'Etat, enfin, en face des obstacles qu'elle peut se créer elle-même.

L'éminent professeur définit la liberté : l'affranchissement pour l'activité individuelle de tout pouvoir qui n'est pas avoué par la justice et par la raison. A son avis, l'homme doit être libre même de mal faire en tant que ses actions n'attentent pas aux droits de ses semblables. Aussi, considère-t-il toute exagération dans la justice préventive comme une atteinte à la liberté. Les droits de l'individu et ceux de la souveraineté sociale se touchent et se bornent réciproquement ; mais il est extrêmement difficile de fixer une limite entre ces deux espèces de droits. John Stuart Mill, l'un des plus célèbres et des plus originaux publicistes anglais de notre temps,

Digitized by Google

a entrepris cette tâche. Le droit du fils naturel à la recherche de la paternité; le droit d'un homme pauvre au mariage; l'obligation de faire instruire ses enfants : toutes ces questions ont été discutées avec beaucoup de sagacité par M. Mill, mais il ne les a pas résolues. Il s'est contenté de poser ailleurs les principes suivants : On ne doit pas nuire aux intérêts des autres quand ces intérêts peuvent être regardés comme des droits; il faut participer aux charges de l'Etat qui ont pour but de défendre ses membres contre les dommages et les vexations. La discussion du droit de propriété amène sur le tapis l'examen des doctrines de MM. Thiers, Troplong, Benjamin Constant, Cousin et autres. Les théories étranges de M. Proudhon sont analysées et critiquées par M. Bertauld avec talent et autorité. Entre les doctrinaires, les partisans de la toute-puissance de l'Etat et les individualistes, grandes sont les différences d'opinions au sujet de la souveraineté sociale. Benjamin Constant ne veut à cette souveraineté d'autres bornes que la raison et la justice. Bien différent de lui, Daunou se préoccupe surtout des droits des individus, et il n'a guère foi dans les lumières de l'opinion. M. de Lamartine a peur de la liberté; il voudrait presque supprimer le libre arbitre et ne faire de chaque citoyen qu'un rouage uniquement destiné au fonctionnement et à la puissance de l'Etat. Dupont White n'est pas loin de partager les idées du grand poète; mais ils sont tous les deux contredits par Bastiat, notre célèbre économiste, qui, au lieu de considérer l'individu comme le serviteur de la souveraineté sociale, voudrait que celle-ci fût simplement la servante de l'individu. C'est pousser un peu loin l'amour de l'indépendance personnelle.

Il s'agit maintenant des devoirs de l'Etat, de son avenir, de son but; M. Dupont White croit que l'importance de l'Etat doit augmenter en raison directe du perfectionnement des individus. MM. Odilon Barrot et de Broglie, qui demandent à grands cris la décentralisation, espèrent le contraire. D'après Macaulay, le but du gouvernement est de tenir la balance entre l'aristocratie et les basses classes. Quant à la forme de gouvernement, J. Stuart Mill soutient que si un peuple a la passion de commander et de multiplier les fonctions publiques, le gouvernement représentatif n'est pas son fait.

Dans la dernière partie de son ouvrage, qui traite de la liberté individuelle en face d'elle-même, M. Bertauld parle de la surveillance de l'Etat sur les contrats intervenant entre les particuliers. Il discute ensuite sur le droit de répression et l'organisation de la justice. Faut-il introduire l'institution du jury dans les affaires civiles? MM. Emile de Girardin, de Tocqueville et Proudhon le demandent formellement. L'auteur, au contraire, prétend que cette mesure ouvrirait la porte à l'arbitraire, et que, s'il y a des réformes à accomplir, elles doivent porter sur l'amélioration du corps judiciaire.

Dans cette rapide analyse, beaucoup de questions secondaires et de noms propres ont été omis. Il faut lire l'ouvrage pour apprécier combien d'érudition, de droite raison et de bon sens pratique M. Bertauld apporte dans la discussion de ces nombreux problèmes qui, s'ils ne sont pas tous résolus, sont au moins éclairés d'une lumière nouvelle dans le livre de *la Liberté civile*.

ANATOLE MOULHARAC.

Digitized by Google

Marseille, les Portefaix et le Dock. Paris, Guillaumin. 1865.

Dans la 4e livraison de 1862, la *Revue* a publié un curieux travail de M. Rondelet sur la *Corporation des Portefaix* de Marseille. On a pu voir quelles singulières traditions se perpétuent dans le sein de cette société; on a souri à la lecture des extraits de ses règlements portant, par une étrange contradiction, la double empreinte du moyen âge et du socialisme moderne. Eh bien! cette société dont l'existence nous reporte si loin en arrière, a voulu s'affirmer de nouveau par une sorte de coup d'Etat. Guidée par un esprit d'aveugle hostilité contre le dock de Marseille, la majorité a cru pouvoir expulser de l'association ceux de ses membres, en nombre considérable cependant, qui ont consenti à travailler dans cet établissement. Cette mesure entraînait, d'après les statuts de la société, la confiscation, au profit de la communauté, des sommes versées par les dissidents depuis leur entrée dans la corporation; sommes qui ne laissent pas d'être considérables. Car n'est pas membre de l'association qui veut: il faut non-seulement être agréé, mais encore payer un droit d'entrée de mille francs et subir un prélèvement sur tous les salaires. Par la décision qu'elle a prise, la corporation a donc lésé de graves intérêts. Naturellement il y eut résistance, puis procès. Le tribunal de Marseille n'a pas sanctionné cette confiscation. Mais la majorité ne s'est pas tenue pour battue, et elle s'est pourvue par voie d'appel. Aujourd'hui, elle attend l'arrêt de la cour impériale d'Aix. C'est dans ces circonstances qu'apparaît la brochure, sans nom d'auteur, dont nous signalons la publication. Elle n'a pas pour objet de défendre les intérêts privés qui s'agitent devant les tribunaux; mais elle montre nettement, sans passion comme sans réticence, les inconvénients et les dangers qui résultent d'un état de choses aussi abusif que suranné. Il peut sembler étrange qu'en plein XIXe siècle, il soit encore nécessaire de combattre, devant l'opinion publique, une institution qui continue le moyen âge au milieu de nous. On l'a dit avec vérité, le régime des corporations, c'est la féodalité dans l'industrie. Jamais cette définition n'aura été mieux appliquée qu'à la corporation des portefaix de Marseille: il faut lire, pour s'en convaincre, l'intéressant écrit que nous avons entre les mains. On verra à quelle hauteur les portefaix élèvent leurs prétentions, et avec quels soins—« savants et naïfs à la fois » — comme le dit fort bien la *brochure*, ils ont prévu et réglé minutieusement tout ce qui pouvait assurer leur domination exclusive sur les ports de Marseille. Ce serait à ne pas croire, si l'auteur n'avait pris la précaution de citer le texte même des dispositions dont il signale les énormités. Au moment où les questions qui ont trait à l'organisation et à la liberté du travail sont à l'ordre du jour, la brochure *les Portefaix et le Dock* présente un véritable à-propos, et sera goûtée avec plaisir par les esprits sérieux que touchent ces graves et importantes matières. E. L.

Digitized by Google

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

LES ROMANS EN 1864 : *Contes à Ninon*, par M. Emile ZOLA. — *Fidès*, par M. Paul DELTUF. — *Annette Laïs*, par M. Paul FÉVAL. — *Un Mariage scandaleux*, *les Deux Filles de M. Plichon*, par André LÉO. — *Contes de la Montagne*, *Contes des bords du Rhin*, *Contes fantastiques*, *Daniel Rock*, *l'illustre Docteur Mathéus*, *l'Ami Fritz*, *les Confidences d'un Joueur de clarinette*, *le Fou Yegof*, *Madame Thérèse*, *le Conscrit de* 1813, par ERCKMANN-CHATRIAN.

Peu de livres ont été loués comme le petit volume jaune de M. Emile Zola, les *Contes à Ninon* ; ç'a été un véritable concert. Les critiques ont embouché de tous côtés leur trompe la plus joyeuse, et lui ont sonné leurs plus belles fanfares, tant qu'à la fin, M. Emile Zola lui-même, à ce qu'on m'assure, s'est trouvé un peu fatigué de cette musique. Son volume est charmant en effet, mais ne justifie pas tant d'allégresse ; on ne donne point du cor pour une fauvette comme pour un cerf. C'est pourtant ce qu'ont fait la plupart de nos amis, et ils ont eu grand tort, s'il est vrai que l'auteur des *Contes à Ninon*, dans sa modestie assurément excessive, a fini par croire qu'ils se moquaient de lui. Ils ne se moquaient point, mais je suis tenté de croire que le plus grand nombre n'avaient pas ouvert son livre, et s'empressaient à le louer sans l'avoir lu. Ils ont prédit à l'écrivain le plus bel avenir; il ont vanté à l'envi tous les trésors de son esprit et de son style; ils l'ont comparé aux plus grands génies passés et présents ; ils ont osé prononcer le nom de Voltaire ; on ne jette pas plus gaiement un pavé à la tête des gens !

Heureusement, M. Emile Zola, qui a eu le talent d'écrire de jolis contes, a eu la sagesse de ne point perdre la tête et d'accueillir avec réserve cette petite fête improvisée en son honneur. Je tiens de bonne main qu'il rabat beaucoup de ces éloges outrés, et par conséquent assez fades, qui inspiraient déjà à La Bruyère une si verte page. Le fait est qu'il y a dans les *Contes à Ninon* de l'esprit, de la jeunesse, de la grâce mignarde, une très grande coquetterie de pensée et de style; on y découvre sans cesse l'auteur soigneux, qui lisse et polit son plumage, on s'y plaît à mille gentillesses d'oiseau babillard et printanier, mais du diable si ce gazouillement fait songer à Voltaire !

Après cela, voici comment les choses se passent : on ouvre le livre à la première page, et l'on tombe sur ces lignes : « A dix-sept ans, le fils du roi dut assister à un festin donné par son père à tous les grands gosiers du royaume. Là encore, il commit sottise sur sottise. Il se contenta de

Digitized by Google

quelques bouchées, parlant peu, ne jurant point. Son verre risquant de rester toujours plein devant lui, le roi, pour sauvegarder la dignité de la famille, se vit forcé de le vider de temps en temps en cachette. » Ce dernier trait est vif, et là-dessus on crie au Voltaire; quelque autre, je n'en doute pas, aura crié au Rabelais, parce qu'il est question des *grands gosiers* du royaume.

J'ai lu jusqu'au bout cette aimable fantaisie que l'auteur a intitulée *Simplice*, et, en vérité, rien ne ressemble moins à *Candide ;* on aura cru que l'analogie des noms devait entraîner l'analogie des choses. Simplice est un prince charmant, un filleul des fées, qui s'en va vivre dans la forêt avec les bêtes et avec les fleurs. Il passe son temps « à surprendre au fond d'une allée un papillon chiffonnant la collerette d'une marguerite ». Singulier plaisir que Victor Hugo a déjà exprimé en vers dans les mêmes termes. A la fin, il devient amoureux de la belle Fleur-des-Eaux, et meurt enivré du parfum qu'elle exhale, en la pressant sur ses lèvres. Un savant qui passait par là rencontre sous son pied la fleur flétrie et la baptise grossièrement *anthapheleia limnaia*. Vous le voyez, c'est une petite féerie en quinze pages ; le ton précieux va bien en un pareil sujet, et si la bijouterie littéraire est permise quelque part, assurément c'est bien là !

Aussi bien, on devine le sens de ce petit conte; le caprice ailé, l'idéale fantaisie méconnue, écrasée quelquefois par la réalité brutale : c'est ce que M. Emile Zola, sans doute, a voulu peindre, et le tableau n'en est point rare; mais il y a mis de la finesse, une certaine discrétion, de la poésie, oui de la poésie ; riez, si vous voulez, de ce mot banal ; si usé qu'il soit, il dit encore tout ce qu'il veut dire, affreux réalistes, et vous le comprenez malgré vous.

J'ai lu, dans un autre genre que *Simplice*, un conte plus contemporain intitulé les *Voleurs et l'Ane;* mais celui-là, je ne l'ai pas lu jusqu'au bout, par la bonne raison que la fin est absente. Une erreur de pagination a coupé net le dénouement, et cherchez si bon vous semble, vous ne trouverez point dans tout le volume ce dénoûment coupé. A vrai dire, on le devine, et Antoinette appartiendra au troisième larron. Il me semble que M. Emile Zola réussit moins dans ce genre imité d'Alfred de Musset et d'Henry Mürger que dans la fantaisie pure à la Charles Nodier ; il n'y est pas tout à fait à l'aise, et ne se sent pas les coudées franches. On voit bien, par un cri qui lui échappe, que les héroïnes en sont trop vulgaires, que l'idéal en est trop bas. « Ah ! comme il ment, ce poète, Ninon, et comme son mensonge est séduisant ! Qu'il ne soit jamais homme, l'éternel enfant, et qu'il nous trompe encore lorsqu'il ne pourra plus se tromper lui-même. Il vient du paradis et nous en conte les amours. Il a rencontré là-haut Musette et Mimi, deux saintes, et il s'est plu à les faire descendre parmi nous. Elles n'ont fait qu'effleurer la terre de leurs ailes et s'en sont allées dans le rayon qui les apportait. Aujourd'hui, les cœurs de vingt ans les cherchent et pleurent de ne pouvoir les trouver. »

En vérité, elles ont bien fait de partir !

Leurs crimes noirciront un large bréviaire
Qui brûlera les mains et les cœurs de vingt ans !

Digitized by Google

On l'a dit et redit, mais il faut le redire encore, et c'est un clou qu'on n'enfoncera jamais assez : la Bohême n'est pas un asile, c'est un tombeau! Malheureusement, on s'y laisse prendre, et les plus rusés y perdent quelque plume. Le *Troisième Larron*, de M. Emile Zola, me paraît posséder la sottise nécessaire pour y laisser toute une aile..... mais les brocheurs ont gardé pour eux ce fatal dénoûment! Malgré le dépit qu'on en éprouve, il reste encore dans les *Contes à Ninon* de quoi faire passer deux heures agréables, et je ne dirais pas cela d'un livre sur cent. Quand j'ai demandé à nos amis quelle mouche les avait piqués d'aller décrocher Voltaire, ils m'ont répondu naïvement qu'on ne dirait jamais assez de bien de M. Emile Zola, parce que c'est lui qui est chargé d'adresser aux critiques les livres de la maison Hachette..... Et ainsi s'est trouvée justifiée la parole du prophète : « Si tu allumes pour autrui le soleil de la réputation, un rayon en descendra jusqu'à toi! » Ils sont gentils, nos amis!

Ils n'ont guère parlé d'*Annette Laïs :* c'est pourtant un des meilleurs romans de Paul Féval, un des plus gais, un des plus comiques, un des plus hardis, un des plus passionnés, un des plus impossibles. On le lit tout d'un trait, comme il doit avoir été écrit. Il fourmille de scènes choquantes, d'extravagances, de notes criardes, de bizarres et monstrueuses péripéties, on le lit tout de même; il vous irrite, on le lit; il vous énerve, on le lit; il vous enivre, on le lit; on ne peut pas s'empêcher de le lire; on le dévore, ou plutôt il vous dévore; le feu sacré y est. Paul Féval est tout ce qu'on voudra, un romancier de la vieille garde, un conteur à l'ancienne mode, l'homme du feuilleton, du journal, un célèbre du temps de Louis-Philippe, une espèce de doublure des Dumas et des Sue, doublée elle-même par les Ponson ou les Montépin, enfin Paul Féval est tout ce qu'il vous plaira qu'il soit; mais il a du talent, de la verve du moins comme dix. Ce qu'il en a dépensé dans ce roman d'*Annette Laïs* est incroyable. Dès la première scène, vous avez, crayonnées, ou plutôt peintes à grands coups de brosse, dix figures bouffonnes qu'il vous est impossible d'oublier. Paul Féval a écrit un nombre incalculable de scènes bretonnes, mais l'intérieur breton qui sert comme de vestibule à ce nouveau roman est, comme on dit, la chose la plus réussie qu'il ait faite. L'oncle Bélébon, qui a tout l'esprit de la famille, est un chef-d'œuvre; mais ce chef-d'œuvre même ne saurait être comparé à la tante Kerfily Bel-Œil.

Vous m'en voudriez de ne pas vous montrer ce portrait : « Kerfily Bel-Œil était louche comme Vénus, mais moins jeune et moins belle; ma tante Renotte la paysanne, dont je n'ai pas encore parlé, disait qu'elle avait un petit *zieu* et un grand *zieu*. Son grand zieu était certes un beau zieu, mais son petit zieu avait des fantaisies extraordinaires. A la moindre émotion, il allait et venait, tournant et pirouettant comme un zieu enragé. On s'habituait à cela; néanmoins ma tante Bel-Œil était restée fille. Elle était sentimentale, on trouvait toujours à son chevet des romans traduits de l'allemand, où Dieu s'appelait le souverain architecte de l'univers, et où l'on déplorait amèrement le malheur qui poursuit les cœurs sensibles; de ces romans où le jeune baron de Rosenthal dit à Pulchérie : « Cruelle! faut-il me percer le sein à tes pieds! » La lecture de ces atten-

Digitized by Google

drissantes choses excitait les fringales de son zieu, qui dansait la carmagnole en versant des larmes abondantes. Elle était du parti de ma sœur la marquise ! »

Tante Bel-Œil n'est-elle pas un admirable grotesque ? Je sais bien que Paul Féval nous vend à la douzaine des phrases comme celle-ci : « Nul ne *réfugie* plus son angoisse dans la foi..... » Ou encore : « Si l'homme qui *servait d'appui aux délices de sa démarche* avait été son amant, je serais mort cette nuit là, » et toutes sortes de gentillesses auprès desquelles pâlit le « voiturez-nous les commodités de la conversation ; » mais ce qui ne passerait pas chez un autre va naturellement chez Paul Féval ; c'est emporté avec le train du récit, on n'y fait pas attention, on a autre chose à faire, on ne s'amuse pas à ces bagatelles, on se trouve pédant de s'y arrêter. En résumé, je ne connais rien qu'on lise avec plus de plaisir que cette histoire d'*Annette Laïs*. L'auteur nous dit que c'est un récit d'amour, et, en effet, cette passion s'y étale dans toute sa gloire, après y avoir sévi dans toute sa violence. Le chevalier de Kervigné, Breton bretonnant, épouse, au demeurant, une danseuse du Théâtre-Beaumarchais, et toute l'habileté de Paul Féval n'est point de trop pour nous préparer à ce singulier dénouement. Pour moi, je ne me suis jamais étonné qu'il soit si habile, mais je me demande quelquefois comment on peut être si fécond ; ces gens-là font un roman par mois, comme une bonne poule pond un œuf par jour ; cela fait par an douze romans, un zodiaque ! On ne le croirait jamais, si les méchantes langues ne se chargeaient de tout expliquer. « Vous savez, me chuchote quelqu'un dans l'oreille, que Paul Féval a un frère, à Rennes ou à Vannes, qui lui fait tous ses romans bretons ! » Je souris d'un air incrédule. Pourtant, depuis que je sais qu'il y a deux personnes dans Erckmann-Chatrian, rien ne m'étonne, et je crois à tous les mystères de la collaboration.

M. Paul Deltuf était, il y a deux ou trois ans (il est encore, je le pense), une des espérances du roman contemporain. A son talent délicat, ingénieux, plein de fines ressources, on ne pouvait reprocher qu'un défaut, que j'appellerais volontiers le découragement, ou, si l'on veut, l'incertitude. Il commençait à merveille un roman où, sous toutes les grâces du sentiment, un esprit distingué montrait sa pointe et trahissait à la dérobée des trésors d'observation piquante, un fonds acquis de vérités neuves, une horreur instinctive de la vulgarité. Puis tout à coup, par un brusque écart, en si beau chemin, il vous plantait là, comme s'il eût été embarrassé de poursuivre sa route. Il semblait languissant, découragé, c'est le mot ; une sorte de paresse avait envahi sa pensée ; on eût dit qu'il ne croyait plus lui-même à l'histoire qu'il racontait, et qu'il avait honte de la finir. Il la finissait comme il pouvait, mais sans passion, sans haleine, afin d'en être délivré. C'était visible : son roman l'ennuyait.

Je connais ces défaillances, et les vrais artistes en sont quelquefois moins exempts que les autres ; elles tiennent, le plus souvent, à une modestie excessive ; on doute de soi, on se dégoûte de ce qu'on fait, on n'est pas sûr d'avoir une vocation, pas même sûr d'avoir du talent ; on a mille envies de jeter la plume, on interrompt, on abandonne, et si on reprend

Digitized by Google

plus tard, le fil est rompu, on oublie son développement, on fait un second, un troisième roman à la suite du premier, on construit de pièces et de morceaux une œuvre qui n'a que de belles parties. Je me souviens d'avoir appelé autrefois cette faiblesse un manque de sincérité, comme il arrive chez les gens qui n'écrivent que pour écrire ; chez M. Paul Deltuf, c'est tout simplement un manque de confiance. Il a peur, et ne sera un bon romancier que du jour où sa foi en lui-même sera complète. L'orgueil le sauverait, la modestie le tue.

Le nouveau roman qu'il nous donne est intitulé *Fidès*. C'est l'histoire d'une jeune fille qui a perdu, quelques jours avant de se marier, le fiancé qu'elle aimait, et qui, depuis ce temps, refuse d'en accepter un autre. Dans le monde, où l'on rit de tout, on appellerait Fidès une veuve avant la lettre. Veuve inconsolable dans tous les cas, et qui regarde l'idée seule d'un second mariage comme une infidélité. Elle désespère un brave garçon nommé Mercœur ; mais celui-ci n'a pas sa constance, et finit par aimer ailleurs. Toute autre que Fidès en aurait du dépit ; mais cette fille extraordinaire n'en éprouve que de la joie, et met tout en œuvre pour assurer le bonheur de son volage amant. Elle y parvient et Mercœur épouse Cécile au dénouement. Ce sujet est naturellement un peu triste et terne, un peu gris, pour dire le mot, et M. Paul Deltuf en a fait une assez fine grisaille. Mais on souffre de voir ainsi les jeunes renoncer aux couleurs éclatantes. On préfère encore les décorations écarlates de M. Paul Féval. J'étais frappé naguère d'une comparaison qui, pour être triviale, n'en exprime pas moins ce qui nous manque à tous tant que nous sommes, dans cette génération déshéritée : « Il nous manque le lièvre, sans lequel il n'y a point de civet, » disait cette comparaison. Paul Féval a le lièvre, c'est-à-dire le principal ; nos sauces valent mieux que les siennes ; pourquoi faut-il que le gibier soit absent?

J'arrive en toute hâte aux deux auteurs de romans qui ont fait le plus avantageusement parler d'eux en cet an de grâce 1864, à savoir André Léo et Erckmann-Chatrian. Deux romans ont suffi à la réputation d'André Léo : *un Mariage scandaleux* et *les Deux Filles de M. Plichon*. La première de ces deux histoires rappelle d'assez près la *Valentine* de George Sand, et ce pseudonyme d'André Léo prêtant d'ailleurs au rapprochement, le parallèle est pour ainsi dire né de lui-même. La ressemblance réelle n'y est pourtant point, et à peine pourrait-on trouver entre George Sand et André Léo un air de famille. Ces deux auteurs ont le même penchant à cacher sous des fictions romanesques une idée sociale, à montrer un but à leurs contemporains à travers les aventures qu'ils leur racontent, mais passé cela, toute analogie cesse ; les idées divergent aussi bien que l'exécution, on se sépare dans le fond et dans la forme.

Au reste, André Léo semble avoir redouté et décliné d'avance toute comparaison, en disant expressément, dans le *Mariage scandaleux*, que les écrivains des premières années de ce siècle ont trop exalté la fatalité de la passion, et en soutenant que le sacrifice est au contraire notre premier devoir. Si cette thèse est aujourd'hui celle de George Sand, c'est que les temps sont bien changés ; ce n'était pas, dans tous les cas, la thèse

Digitized by Google

d'*Indiana* ni de *Valentine*. André Léo, tout au contraire, l'a placée, dès le début, dans la bouche de son héroïne, Lucie Bertin. La petite bourgeoise qui porte ce nom devient amoureuse d'un simple paysan appelé Michel et finit par l'épouser au grand scandale des Poitevins qui les entourent. Voilà tout le roman ; mais il est bien rempli par la masse de caractères et d'épisodes dont l'a bourré l'auteur. Ces caractères et ces épisodes me paraissent un peu trop nombreux, et quelquefois on s'y perd, ou du moins on s'y perdrait si André Léo n'avait répandu sur tout ce fourmillement le don suprême, la vie.

Oui, la vie, la séve abonde dans ce *Mariage scandaleux*, et si de temps en temps la vue se trouble à regarder l'ensemble, on n'a qu'à fermer un instant les yeux, pour saisir distinctement toutes ces figures l'une après l'autre avec le trait toujours précis et toujours net qui les caractérise. Ce sont pour la plupart des figures vulgaires, des paysans avides ou grotesques, des ambitieux de village, des commères, des pies borgnes de petite ville, des lovelaces de canton ; mais elles vivent, elles sont animées, illuminées du rayon divin de l'existence ; ce sont bien réellement des êtres et non des idées, la réalité les a touchées, elles ont l'aimant, elles ont la flamme. Sur ce groupe se détachent Michel et Lucie doucement idéalisés, moins en eux-mêmes que par le voisinage. L'auteur ne les a pas faits plus grands ni plus beaux que nature, mais il a pris soin de les entourer, de les encadrer à souhait pour faire ressortir toute leur beauté intime et toute leur grandeur naïve. On s'y intéresse très sérieusement et ce long roman ne fatigue jamais, ce qui est assurément le grand art.

J'ai dit ailleurs, avec une sincérité dont je ne me repens point et qu'un auteur doit, je pense, regarder comme une marque de sympathie, comment l'art secondaire, l'art de l'écrivain s'y laisse quelquefois désirer. Quelle que soit l'attention qu'on prête à cet encombrement de scènes, on s'y embrouille de temps en temps, elles vous éblouissent, elles *papillotent*, parce que la lumière est partout, au lieu d'être savamment ménagée et amenée, par grands éclairs, sur le point principal. Les ombres manquent à ce tableau, il est trop du haut en bas en plein soleil. Je sais bien que, dans la vie, les scènes se succèdent ainsi, sans préparation, sans lien, sans rappel, que la passion grandit de jour en jour et, pour ainsi dire, à petits coups incessamment frappés et redoublés comme sur une enclume ; mais un roman réclame un peu plus de convention ; il faut que l'intérêt augmente à chaque minute, que les épisodes se suivent, avec une marque distincte, et sans monotonie ; en général, on ne se souvient que de ce qui frappe, et c'est pourquoi deux épisodes, trois ou quatre grandes scènes suffisent à un roman. Il ne faut pas que l'inspiration s'y répande en gerbe comme d'un bassin, mais monte droit au ciel d'un jet vigoureux et vainqueur.

George Sand le sait bien. Prenez *Valentine*, vous n'y démêlerez, dans cet orage d'amour, que trois ou quatre grands cris, trois ou quatre grandes scènes ; on les nommerait par leur nom, la scène du piano, la scène de la pêche, la scène de la glace, la scène de la chambre, la mort ; elles ont toutes leur valeur et leur place. Au contraire, dans ce *Mariage*

Digitized by Google

scandaleux, nos chers amoureux recommencent vingt fois la même querelle et se perdent en redites..... Mais peut-être est-ce trop insister ? A-t-on le courage d'en vouloir longtemps à un écrivain qui a toujours le droit de vous répondre que la nature procède ainsi, qu'il n'a fait que l'imiter, qu'on est toujours porté à mettre dans un premier roman tout ce qu'on sait, tout ce qu'on a vu, toutes les observations qu'on a recueillies..... Et c'est vrai, il y a une espèce de furie pour un premier roman comme pour un premier crime, on donne vingt coups dans la même entaille, et l'on balafre inutilement les morts.

Déjà, dans les *Deux Filles de M. Plichon*, l'arbre s'est émondé de lui-même, on y voit des jours, un coin du ciel, la lumière s'est faite dans ce talent touffu. Malheureusement, c'est un roman par lettres, et les lettres ont bien vieilli depuis *Werther*. Elles forcent d'imaginer des correspondants inutiles; celui du William d'André Léo, peut bien passer pour un correspondant insupportable; mais à cela près, la fable marche avec beaucoup plus d'aisance que le *Mariage scandaleux*. William s'éprend de la cadette des deux filles, qui n'est qu'une pensionnaire, et va l'épouser après un assez long temps d'une cour assidue, lorsqu'il se sent amoureux de l'aînée, qui est une femme. Comment un homme sérieux aboutit à la femme en débutant par la pensionnaire, telle est toute l'idée, tout le développement de ce livre ingénieux. Les deux filles sont bien saisies ; l'homme est moins heureusement rendu; mais il est dit que les hommes seront toujours désagréables. En résumé, l'écrivain a voulu mettre sous nos yeux un mariage vraiment digne de ce nom, un mariage qui contienne autre chose que les trois ingrédients ordinaires : la vanité, l'égoïsme, et.... (mais on ne dit pas le nom de ce troisième; Champfort l'appelle, je crois, fantaisie). Le spectacle aurait un grand intérêt si nous étions plus attentifs à ce qui nous touche réellement; il en a un fort vif pour tous les gens qui réfléchissent encore au but de l'homme en ce monde. Que ces gens-là soient assez nombreux pour faire la fortune d'un auteur et d'un éditeur, c'est ce que nous souhaitons bien sincèrement à André Léo. Les autres, les insouciants, les sceptiques, seront frappés, quoi qu'ils en aient, de rencontrer un roman français où la passion soit violente sans être trop indiscrète; j'avoue que, pour ma part, j'aurais reconnu à ce trait une main de femme. La réalité dans ces deux romans est bien la réalité, bien vue, bien rendue, sincère, précise, indiscutable; mais féminine, c'est-à-dire qu'elle ne choque jamais, et que les détails en sont choisis. Voici, par exemple, Mme Bertin, une bonne et pauvre bourgeoise, qui reçoit à l'improviste une visite de cérémonie : « Ils entraient. Mme Bertin fait quelques pas au-devant d'eux le sourire sur les lèvres, en attachant les galons de son tablier des dimanches, qu'elle vient de mettre par-dessus l'autre : *mais celui-ci, plus long, dépasse de deux pouces au moins.* » Ce tablier vaut de l'or ; mais il ne pouvait être trouvé que par une femme. Or, *le Mariage scandaleux* et les *Deux Filles de M. Plichon* sont pleins de tabliers pareils à celui de Mme Bertin.

M. Erckmann-Chatrian (un seul écrivain en deux personnes, c'est convenu) avait écrit dix volumes avant le *Conscrit de 1813*; mais c'est le

Digitized by Google

Conscrit de 1813 qui a fait sa gloire. Pour lui, comme pour les autres, depuis qu'il a obtenu une espèce de célébrité, on a évoqué les noms d'Edgard Poë, d'Hoffmann, de Rabelais, de Voltaire, etc. Pourquoi ne pas dire simplement ce que vaut un homme, sans faire des comparaisons qui l'accablent?

Les dix ou douze volumes déjà publiés par M. Erckmann-Chatrian forment trois groupes bien distincts : 1° Les *Contes fantastiques*, divisés en *Contes fantastiques* proprement dits, en *Contes des Bords du Rhin*, et *Contes de la Montagne*; ce sont trois désignations différentes d'une même série, d'un même genre et pour ainsi dire d'une même œuvre ; 2° les œuvres de fantaisie, les purs romans, comme l'*Ami Fritz* ou le *Joueur de clarinette*; 3° les romans historiques, le *Fou Yégof*, *Madame Thérèse*, le *Conscrit*, *Waterloo*. Nous allons dire un mot, un seul mot, sur ces trois groupes, en apparence distincts et fort peu différents en réalité.

L'Alsace en fait l'unité; l'Alsace allemande est la patrie d'Erckmann-Chatrian, la patrie de ses héros, la patrie de ses livres; ce sont ses mœurs, ses habitants, son ciel et son soleil qu'il peint, qu'il embellit, qu'il exploite, il les a mis partout. Dans les *Contes* (*Daniel Rock* et *l'illustre docteur Mathéus* en font partie) l'influence d'Hoffmann se fait sentir; l'imitation est évidente, Erckmann-Chatrian n'est pas encore tout à fait lui-même. Vous connaissez le fantastique d'Hoffmann; lisez le *Combat d'ours* et le *Combat de coqs*, vous aurez l'équivalent de ses plus beaux contes. *Maître Daniel Rock* est un forgeron entêté qui tue les ingénieurs par haine du progrès et qui se met en travers des locomotives pour les empêcher de passer. Ce héros bizarre n'est pas sans grandeur, et si ce n'est pas l'œuvre la plus aimable, c'est peut-être la plus forte d'Erckmann-Chatrian. M. Sardou s'en est moqué à l'occasion des *Ganaches*; il a eu tort: Daniel Rock est une plus belle *ganache* que toutes les siennes.

Les simples romans de mœurs ont eu plus de succès que les *Contes*. L'*Ami Fritz* et le *Joueur de clarinette* révélèrent chez l'auteur un peintre de genre. Il sait intéresser sans intrigue, sans roman presque, avec des tableaux alsaciens, avec des scènes allemandes, avec des amours de Phalsbourg, de Saverne, un peu enjolivées, à vrai dire, pour la circonstance, avec les chopes, avec la bière, avec la grosse et bonne vie naïve de ces pays-là, avec la poésie réelle qu'elle contient ou qu'elle contenait autrefois; ce petit grain, savamment ménagé, nous a un peu reposés des violences ordinaires de nos romans. Mais le public a réservé toute sa faveur aux romans militaires en général et au *Conscrit de* 1813 en particulier. Voyons donc ce qu'il y a dans ce *Conscrit*. Il y a un procédé perpétuel, un art très adroit, qui consiste à raconter aussi naïvement que possible et à peindre avec simplicité les choses telles qu'elles sont. Voici, entre autres portraits, celui de Napoléon : « Tout à coup, le sergent tout pâle, dit : Le voilà ! Et penché en avant, sur les genoux, une main à terre et l'autre levée, il cria d'une voix éclatante : *Vive l'Empereur !* Puis il tomba la face à terre et ne remua plus ! Et moi, me penchant aussi pour voir, je vis Napoléon qui montait dans la fusillade, son chapeau

Digitized by Google

enfoncé dans sa grosse tête, sa capote grise ou verte, un large ruban rouge en travers de son gilet blanc, calme, froid, comme éclairé par le reflet des baïonnettes. » *Son chapeau enfoncé dans sa grosse tête!* Tout est là; ce trait net, rapide, et vrai éclate à chaque instant dans Erckmann-Chatrian. C'est aussi un réaliste; mais avec mille adoucissements d'humour alsacienne et de sentiment.

Un grand et sincère patriotisme, uni à une véritable horreur de la guerre, lui a permis de multiplier à la fois dans le *Conscrit* les scènes belliqueuses et les scènes touchantes, c'est-à-dire de prendre notre cœur français par deux côtés à la fois. Nous aimons la poudre et nous craignons le sang; en s'adressant à ce double instinct de notre nature, on est toujours assuré de réussir. Malheureusement, avec son incontestable talent de conteur, avec son adresse à nous saisir par l'endroit faible, avec sa merveilleuse facilité à faire le naïf, Erckmann-Chatrian abuse un peu trop des mêmes procédés, des mêmes tableaux, des mêmes figures, des mêmes ressources et, si je l'osais dire, des mêmes roueries d'émotion et de peinture. Il parle quelque part de la flamme des lances *échancrée en queue d'hirondelle*, et cette précision nous ravit, quoique subtile. Ailleurs il dit : « Maître Daniel *toussa légèrement*, prit son manteau et donna sur la tête de l'ingénieur un coup de marteau qui l'abattit à ses pieds. » Le *toussa légèrement* nous comble de joie. Eh bien, le *toussa légèrement* et la *queue d'hirondelle*, c'est-à-dire la réalité des petites choses, décrite exprès dans les grandes occasions, voilà tout Erckmann-Chatrian.

C'est aussi tout Mérimée; mais Mérimée trouve cela naturellement, sans le chercher et comme d'instinct, il n'a pas besoin de se planter en Alsace pour arriver à ce trait net et décisif, il ne s'y trompe, n'y bronche, n'y revient jamais; jamais il ne frappe deux coups; tandis qu'Erckmann-Chatrian est plein de redites. Mais tel qu'il est, ce n'est pas un romancier ordinaire; un homme qui a mis dans la bouche d'un conscrit un pareil récit de la bataille de Lutzen et de la bataille de Leipsick, prend rang immédiatement parmi les meilleurs romanciers. La naïveté, même feinte, est une belle chose, et quand c'est un art, c'est encore un grand art; je pense qu'on ne fâcherait pas M. Erckmann-Chatrian en lui disant qu'il est le Knauss ou même le Marchal des romanciers alsaciens. Seulement, il fera bien de quitter l'Alsace, sur laquelle il nous a tout dit ou à peu près. On voudrait le voir ailleurs; ce talent a besoin de sortir de chez lui pour s'affirmer; il est jusqu'ici un peu trop particulier, trop local. D'ailleurs l'Alsace est un trop petit monde, trop Allemand, trop endormi pour nous plaire toujours; l'élément romanesque n'y trouve pas son compte, et si on veut en avoir une preuve, on n'a qu'à ouvrir les premiers romans d'Erckmann-Chatrian, les *Contes*, par exemple, on n'y rencontre pas une femme. Décidément, les femmes romanesques sont trop rares dans ce pays-là pour inspirer longtemps un romancier. Quant à moi, je préfère même au *Conscrit*, l'*Ami Fritz* ou le *Joueur de Clarinette*. J'y trouve plus de sentiment vrai, plus de grâce fine, plus de naturel. On a toujours ainsi quelques œuvres un peu dédaignées dont on raffole; ceux qui préfèrent la *Traviata* de Verdi à toutes ses œuvres bruyantes me comprendront certainement.

A. CLAVEAU.

Digitized by Google

CHRONIQUE POLITIQUE

14 janvier 1865.

Le décret qui a nommé le prince Napoléon à la fois membre et vice-président du conseil privé a été accueilli par l'opinion publique avec une faveur marquée, et les renseignements qui nous ont été en même temps fournis par le journal officiel sur les attributions et les travaux de ce conseil n'ont fait que rendre la satisfaction générale encore plus vive. Il est, en effet, de bon augure pour la prospérité et pour l'avenir de notre pays, que d'importantes questions comme celle de la constitution de l'Algérie, comme celles de la décentralisation administrative et de l'organisation de l'instruction publique doivent être prochainement examinées et discutées sous la présidence d'un prince dont on connaît la haute capacité aussi bien que les opinions libérales. Le cousin de l'Empereur a mûrement étudié tous ces graves problèmes, et nous sommes convaincus qu'en prêtant au conseil privé le concours de ses lumières, il contribuera puissamment à en assurer la prompte et heureuse solution. Il a prouvé, pendant qu'il a été chargé de l'administration de l'Algérie, qu'il comprenait mieux que personne les besoins et les intérêts de nos colonies, et qu'il savait s'affranchir de tous les préjugés et de toutes les traditions routinières qui les ont jusqu'ici empêchées de se développer et de prospérer; il a fait voir en toute occasion combien il sentait les inconvénients de l'excessive centralisation qui pèse sur notre pays, et les dangers économiques et politiques qu'elle entraîne après elle; il s'est montré particulièrement pénétré de la nécessité d'instruire le peuple, et de faire circuler jusque dans les derniers rangs de la société la vie intellectuelle et morale; il a pris enfin, vis-à-vis de toutes les questions intérieures ou extérieures qui intéressent vivement la France, une attitude si hautement intelligente et si profondément patriotique, si conforme surtout au sentiment national, qu'il est naturel aujourd'hui que le pays entier applaudisse chaque fois que le prince Napoléon recevra de son auguste parent un nouveau témoignage de confiance, chaque fois que son influence dans les conseils de la couronne semblera se fortifier et grandir.

Nous sommes bien loin du reste de vouloir établir la moindre corrélation entre le décret qui a paru dans le *Moniteur* du 3 janvier et l'Encyclique pontificale du 8 décembre, et nous repoussons au contraire de toutes

Digitized by Google

nos forces la supposition émise par quelques journaux, qu'en introduisant dans le conseil privé un adversaire déclaré des doctrines ultramontaines, le gouvernement impérial aurait voulu prendre sur la cour de Rome une sorte de revanche. Ce serait faire injure à la fois au prince Napoléon et à l'Empereur, que d'attribuer au langage ou aux actes d'un gouvernement étranger quelque influence sur l'adoption d'une mesure que recommandaient les considérations les plus élevées. Nous ne voyons pas d'ailleurs ce qui, dans la déclaration intempestive du Saint-Siége, aurait pu blesser le gouvernement français et lui inspirer le désir de riposter à son tour par une démonstration hostile. Ce n'est pas évidemment par esprit d'animosité contre la France ou contre ses institutions que Pie IX a cru devoir condamner des principes que nous regardons comme les bases les plus essentielles de notre droit public, c'est pour obéir aux traditions constantes de l'Eglise romaine, c'est pour se conformer aux maximes qui sont depuis des siècles le fonds même de sa politique; nous ne pouvons donc en savoir mauvais gré au Saint-Père, et la seule réponse qu'il convînt à notre gouvernement de faire au manifeste pontifical, la seule manière dont il eût le droit — nous dirions volontiers, le devoir — de témoigner qu'il ne se soumettait pas aux doctrines de l'Encyclique, c'était de maintenir avec calme et dignité les principes qu'elle réprouve, et de faire voir que, malgré tout son respect pour l'autorité religieuse des Souverains Pontifes, il ne pouvait leur permettre de s'immiscer dans la constitution civile de l'Etat. C'est ce que le cabinet impérial a fait avec autant de fermeté que de modération, d'abord par la circulaire adressée le 1er janvier aux évêques par M. le garde-des-sceaux, ensuite par le décret qui a été signé le 5 janvier et publié le lendemain dans le *Moniteur*. La première partie de l'Encyclique ainsi que le document qui y est annexé sous le titre de : « *Syllabus complectens præcipuos nostræ ætatis errores*, » a été formellement repoussée par le gouvernement, et les évêques ont été invités à ne la point reproduire dans leurs mandements ou leurs instructions pastorales; la dernière partie, celle qui annonce un jubilé universel pour 1865, a été reçue et transcrite suivant les formes ordinaires sur les registres du conseil d'Etat, mais « sans aucune approbation des clauses, formules ou expressions qu'elle renferme, lesquelles sont ou pourraient être contraires aux lois de l'Empire, ainsi qu'aux libertés, franchises et maximes de l'Eglise gallicane. »

La défense de publier du haut de la chaire chrétienne la première partie de l'Encyclique a causé quelque émotion dans une certaine presse, et il s'est même rencontré des évêques qui, au risque de jeter le trouble dans les consciences, ont osé protester contre le décret du 5 janvier. Il était évident qu'en prononçant cette interdiction, le gouvernement n'avait pas outrepassé les limites de son autorité; le texte de la loi du 8 germinal an X était trop positif et trop clair, et à moins de vouloir rejeter le Concordat tout entier, à moins de vouloir annuler la bienfaisante convention qui a restauré en France le culte catholique et repousser au nom de l'Eglise tout contrôle comme toute protection de l'Etat, il était impossible de refuser au pouvoir civil le droit d'examiner le manifeste pontifical et de

Digitized by Google

décider s'il pouvait être sans danger publié dans l'Empire ; ne pouvant nier la légalité du décret, on a cherché à en contester l'équité. Eh ! quoi, s'est-on écrié, « les mécréants, les libres penseurs, les hétérodoxes de toute nuance » auraient la liberté de publier, de commenter, de travestir les actes émanés « de l'autorité la plus vénérable qui soit sur la terre » et les ministres de l'Eglise n'auraient pas la permission de les communiquer à leur tour à leurs diocésains, pour les leur montrer sous leur véritable jour ? est-il juste que les apologistes de la religion soient réduits au silence quand ses détracteurs ont la licence de parler? est-il équitable d'autoriser l'attaque et d'interdire la défense? Ce n'est assurément ni équitable ni juste. Seulement le vénérable archevêque de Cambrai — car c'est lui qui pousse ces plaintes — se trompe, quand il croit avoir moins de facilités pour défendre l'Encyclique que ses contradicteurs n'en ont pour l'attaquer. Ne peut-il pas, aussi bien qu'eux, recourir à la presse? n'y a-t-il pas des journaux religieux qui s'empresseront d'ouvrir leurs colonnes à son apologie des doctrines ultramontaines? ne peut-il suivre l'exemple qui lui a été donné par quelques-uns des membres les plus distingués de l'épiscopat, et fulminer à son tour une ou plusieurs brochures contre les adversaires de la cour de Rome? Le seul moyen de publier leur opinion que la circulaire ministérielle ait retiré aux évêques c'est précisément celui dont les champions des libertés gallicanes ne sauraient user. Les « libres penseurs » ne disposent pas, comme le clergé, d'innombrables tribunes d'où ils puissent chaque jour exposer leurs doctrines et communiquer leurs sentiments à des milliers d'âmes dociles; et si, dans l'une de ces deux ou trois chaires d'où il leur est quelquefois permis de se faire entendre, un de ces « mécréants, » comme dit monseigneur de Cambrai, s'avisait de critiquer l'Encyclique du Saint-Père, si, en Sorbonne par exemple, une voix s'élevait pour venger nos institutions et nos lois injurieusement condamnées, l'honorable prélat peut être sûr que le gouvernement pousserait le respect de la neutralité jusqu'à réprimer à l'instant ce zèle indiscret. Mais le gouvernement ne veut pas non plus que, du haut de cette tribune sacrée qu'il a relevée, des prêtres qu'il a lui-même désignés à l'investiture pontificale abusent de l'autorité dont il a contribué à les investir pour ébranler les bases de son propre pouvoir et miner jusqu'aux fondements de la société; voilà ce qui paraît, aux yeux de certaines gens, le comble de l'injustice et de la partialité.

Malheureusement, l'exemple de Mgr l'archevêque de Cambrai a été suivi, et plusieurs prélats ont protesté à leur tour, avec des arguments analogues, contre le décret du 5 janvier. L'un d'eux même, un des plus vénérables par son grand âge aussi bien que par l'illustration de son nom, n'a pas cru devoir tenir compte de l'invitation qui lui avait été adressée par le gouvernement, et s'est permis de lire, du haut de la chaire de sa cathédrale, l'Encyclique tout entière, sans en excepter les parties dont la publication avait été interdite. C'est là un fait douloureux et dont nous osons à peine entretenir nos lecteurs. Nous aurions voulu demander à Mgr l'évêque de Moulins comment il entend concilier la démarche qu'il vient de faire avec les devoirs de citoyen et la fidélité qu'il doit au chef de

Digitized by Google

l'Etat; mais, sur un rapport soumis à l'Empereur par M. le garde-des-sceaux, un recours comme d'abus a été exercé contre Mgr de Dreux-Brézé devant le conseil d'Etat, et la conduite de ce prélat va être prochainement appréciée avec trop de solennité et d'autorité, pour que nous ne comprenions ce qu'il y aurait à la fois de téméraire et d'inconvenant de notre part à formuler d'avance notre opinion personnelle. Nous nous permettrons seulement de constater, dans la conduite et le langage de Mgr de Dreux-Brézé, une petite inconséquence dont nous avons en vain cherché l'explication. Ce respectable évêque a cru pouvoir dispenser les curés de son diocèse de lire l'Encyclique à leurs paroissiens, en se fondant sur ce que « la publicité que la presse laïque avait donnée à ces actes apostoliques, les avait déjà portés à la connaissance des fidèles par d'autres voies que les canaux accoutumés de la hiérarchie ecclésiastique ; » est-ce qu'il n'aurait pas pu, pour le même motif, s'abstenir également de communiquer l'Encyclique aux habitants de sa résidence? Et s'il a bien voulu supposer que les gens des campagnes et des plus petites bourgades avaient pu connaître par la presse laïque les instructions du Saint-Père, n'aurait-il pas dû, à plus forte raison, admettre que les bourgeois de la ville de Moulins avaient pu lire les journaux? Pourquoi donc traiter les citadins autrement que les villageois, et convient-il à un évêque d'avoir deux poids et deux mesures?

Si les questions religieuses ont encore quelquefois le don de passionner les esprits, les questions financières auront toujours le pouvoir de les préoccuper. On attendait donc avec une vive impatience le rapport que M. Fould devait adresser à l'Empereur, et dont les favorables conclusions avaient été d'avance annoncées par le *Moniteur*. Ce rapport a paru, et les espérances qu'avait fait concevoir la note du journal officiel se sont trouvées amplement justifiées. L'année 1863, qui, dans les prévisions du gouvernement, devait ajouter 43 millions à nos anciens découverts, ne les augmentera que de 28 millions ; de sorte que l'ensemble des découverts, calculé à 972 millions lorsque l'emprunt de 300 millions fut émis pour atténuer la dette flottante, n'est, en réalité, que de 960 millions, et se trouve, par suite de cet emprunt, réduit à 660 millions. La balance de 1864 ne peut encore être établie, à cause de la nouvelle législation sur les sucres qui retarde la perception des droits et qui ne permettra qu'en 1865 de réaliser environ 50 millions afférant aux recettes de 1864. Cependant M. Fould croit pouvoir affirmer dès à présent que l'année qui vient de finir se soldera en équilibre. 1865, grâce à la plus-value des impôts directs et indirects, grâce surtout à la diminution des dépenses extraordinaires de la marine et de la guerre, offrira un excédant de recettes de 18 millions, et tout porte à croire que l'année suivante en présentera un plus considérable encore. Ainsi pour laisser de côté toutes les hypothèses, même les plus vraisemblables, et pour nous en tenir uniquement aux faits accomplis, M. Fould a réussi, en moins de trois ans, à rétablir l'équilibre dans nos budgets et à réaliser les promesses contenues dans le sénatus-consulte de 1861. Quant à l'ère bénie des excédants de recettes que M. le ministre des finances veut bien nous faire en-

Digitized by Google

trevoir, nous croyons, comme lui, qu'elle s'ouvrira un jour pour la France, pour peu que le gouvernement impérial parvienne à faire partager aux autres gouvernements de l'Europe les sentiments pacifiques dont lui-même est animé. C'est une tâche facile en apparence : car, entre tous les gouvernements européens, il n'en est pas un seul qui ne proteste sans cesse de son aversion pour la guerre. Mais aussi longtemps qu'ils ne pousseront pas cette sainte aversion jusqu'à se désister de toutes les prétentions mal fondées qu'ils élèvent encore, aussi longtemps qu'ils ne renonceront pas volontairement à toutes les possessions qu'ils ont injustement acquises et qu'ils ne retiennent que par la force, le monde ne jouira que d'un repos précaire et restera sous l'éternelle menace d'une conflagration universelle. Car, comme l'Empereur Napoléon III l'a fort bien donné à entendre le 1er janvier, dans sa réponse au Corps diplomatique, l'amour de la paix ne saurait être séparé de l'amour de la justice et du respect du droit, et il ne saurait y avoir de paix durable aussi longtemps que les aspirations légitimes des peuples n'auront point été satisfaites.

En attendant, l'Italie entre franchement dans la voie des économies et des réductions militaires. La *Gazette de Turin* a publié, il y a quelques jours, une longue liste des places fortes qui n'étaient point nécessaires à la défense du pays et qui allaient en conséquence être désarmées et évacuées par leurs garnisons ; et depuis, non content d'avoir renvoyé dans leurs foyers un grand nombre de soldats, le ministre de la guerre songe à resserrer les cadres, et s'informe, par l'intermédiaire des chefs de corps, des officiers qui accepteraient volontiers des congés illimités. Cependant, les mesures financières qui avaient été adoptées, sur la proposition de M. Sella, pour remédier aux embarras momentanés du Trésor, ont réussi au delà même des espérances de ce ministre. Lorsqu'il avait conseillé, il y a deux mois, d'exiger le payement anticipé de l'impôt foncier, il ne s'était dissimulé ni les objections qu'un pareil expédient devait soulever, ni l'opposition qu'il pouvait provoquer si le patriotisme des populations ne venait heureusement étouffer la voix des intérêts privés. Il n'était guère juste de faire porter tout le poids de cette mesure sur la propriété immobilière ; et pourtant, aussi longtemps que le cadastre de la richesse mobilière n'était pas régulièrement établi, il était impossible de rien demander à cette dernière espèce de revenu sans tomber dans l'arbitraire. Il n'était guère opportun d'imposer de nouvelles charges à la propriété foncière précisément au moment où les contributions qui pesaient sur cette même propriété venaient d'être augmentées dans un grand nombre de provinces ; et pourtant la nécessité de faire face aux besoins immédiats du Trésor était tellement impérieuse, que le ministère ne pouvait s'arrêter à aucune de ces considérations. Des calamités imprévues sont venues rendre encore plus lourds les sacrifices que le gouvernement était obligé de demander au peuple italien. Les provinces centrales ont été ravagées par des inondations qui ont enseveli sous les eaux des villages entiers, ruiné les habitants des campagnes et fait périr jusqu'à l'espérance de la moisson prochaine. En même temps, la crise monétaire, dont souffre aujourd'hui toute l'Europe, sévissait dans les villes, et la rareté du numéraire para-

Digitized by Google

lysait l'industrie et arrêtait l'essor du commerce ; et cependant, dès le 31 décembre, M. Sella pouvait annoncer à Victor-Emmanuel qu'environ les cinq sixièmes de l'impôt foncier de 1865 étaient déjà rentrés dans les caisses de l'Etat ; 38 provinces sur 59 avaient acquitté le montant intégral de leur contribution immobilière ; Turin même, malgré la perturbation que le transfert de la capitale a portée dans la situation financière de cette ville, malgré le détriment que ce changement a causé aux fortunes particulières, malgré le mécontentement qu'en ont ressenti un certain nombre de ses habitants, avait rivalisé de désintéressement avec les autres municipalités italiennes, et fourni plus des quatre cinquièmes de sa quote-part. C'est un résultat dont l'Italie peut à bon droit s'enorgueillir, et qui prouve d'une manière éclatante qu'elle est beaucoup plus unie et par conséquent beaucoup plus forte que ses ennemis, et ses amis mêmes, ne l'avaient cru jusqu'ici. Pourquoi faut-il qu'au moment même où toutes les parties de la monarchie italienne viennent de manifester ainsi leur solidarité et leur concorde, le Parlement s'obstine à ranimer des dissensions éteintes en se livrant à d'inutiles débats sur les déplorables événements de septembre ? Nous avons été dans le temps plus sévères qu'aucun autre organe de la presse française pour le cabinet que cette échauffourée a précipité du pouvoir, et nous n'avons pas hésité à faire retomber sur lui ou sur ses agents une partie de la responsabilité du sang versé ; mais nous croyons qu'aujourd'hui une discussion parlementaire sur ces tristes journées ne peut servir qu'à irriter les esprits et à éterniser les dissentiments, et nous sommes convaincus que ni la nation italienne, ni ses ministres actuels n'ont rien à gagner à ce que la faiblesse ou l'impéritie de leurs prédécesseurs soient davantage mises au jour.

L'Italie va-t-elle enfin être reconnue par l'Espagne ? Ces deux filles de la civilisation romaine, qui ont entre elles tant d'analogie, qui ont presque le même caractère, les mêmes mœurs, la même langue, vont-elles enfin se réconcilier et renouer l'une avec l'autre des relations amicales ? C'est ce qui semble ressortir du commentaire que les sénateurs espagnols ont ajouté sur ce point aux paroles assez ambiguës de la reine : « Le sénat se félicite d'apprendre par l'auguste bouche de Votre Majesté, que la plus grande prudence dirigera son gouvernement pour apprécier convenablement le moment où les affaires d'Italie arriveront à une situation définitive, arrêtées qu'elles sont en ce moment par de récentes combinaisons politiques, sans que l'Espagne, pays éminemment catholique, cesse de témoigner, d'une manière digne de ses traditions, du profond respect et du constant amour filial qu'elle conserve pour le Souverain Pontife, père commun des fidèles. » Mais ce commentaire lui-même est encore passablement obscur, et nous ne serons complétement éclairés sur les intentions du gouvernement espagnol vis-à-vis de l'Italie que par la discussion qui s'ouvrira sans doute bientôt sur ce point important à la Chambre des députés. Nous savons, en revanche, ce que le cabinet Narvaez compte faire à l'égard de Saint-Domingue ; il est résolu à rappeler ses troupes et à laisser aux Dominicains une indépendance qu'ils ont si énergiquement défendue. Mais ce qui nous a particulièrement frappés dans le projet de loi

Digitized by Google

que le président du conseil a en conséquence soumis aux Chambres, ce sont les considérants dont il l'a fait précéder. Il a expressément déclaré que, si le gouvernement espagnol avait consenti à faire flotter son drapeau sur la partie orientale de l'île d'Haïti, c'est parce qu'il croyait satisfaire ainsi aux intérêts et aux vœux unanimes des habitants; mais aujourd'hui qu'une pareille illusion n'est plus permise, aujourd'hui que les populations dominicaines repoussent toute tutelle étrangère, et qu'il devient évident que l'Espagne ne pourrait les retenir sous sa domination qu'en employant des moyens violents « également contraires à ses propres intérêts et aux principes du droit international moderne, » le maréchal Narvaez n'hésite pas à conseiller aux Chambres de mettre fin à une guerre funeste, et d'abroger le décret royal du 19 mai 1861 par lequel le territoire de la république dominicaine a été incorporé dans la monarchie espagnole. Ce langage, selon nous, à la fois si digne et si sage, a été assez froidement accueilli par les députés, et l'un d'eux même n'a pas craint de qualifier « d'humiliante » la proposition du ministère. Elle serait humiliante en effet s'il s'agissait d'avouer que l'Espagne est impuissante à dompter quelques milliers d'hommes mal disciplinés et mal armés; mais personne ne doute qu'elle ne réussît bientôt à réduire les Dominicains s'il lui convenait d'y consacrer toutes ses ressources et toutes ses forces. Qu'y a-t-il donc de si blessant pour son orgueil à se désister d'une entreprise dont les fruits ne sauraient être proportionnés aux sacrifices qu'ils devraient coûter? Qu'y a-t-il de pénible pour son amour-propre national à s'incliner devant un principe qui a reçu dans ces temps derniers de si éclatants hommages et à reconnaître aux Dominicains un droit que l'Angleterre a reconnu aux Grecs des îles Ioniennes, le droit de disposer d'eux-mêmes?

C'est d'autant plus une nécessité pour les Espagnols d'abandonner Saint-Domingue, que leur querelle avec le Pérou s'envenime de plus en plus et qu'au moment où nous écrivons, les hostilités ont probablement déjà éclaté. Plusieurs Etats de l'Amérique du Sud semblent prêts à embrasser le parti de la république péruvienne, et il n'est guère douteux que, si le Mexique était encore gouverné par Juarès, il n'eût saisi avec empressement cette occasion de satisfaire ses rancunes contre son ancienne métropole. L'Espagne a donc bien sujet de se féliciter d'une expédition à laquelle elle s'est d'abord associée et qu'elle a ensuite désertée en la calomniant. Mais ce n'est pas seulement de l'autre côté des Pyrénées que l'on commence à rendre plus de justice à la politique du gouvernement impérial, et en France même l'opinion publique se réconcilie chaque jour davantage avec une entreprise dont on n'avait point d'abord entrevu les féconds résultats. La brochure de M. de Valori en est une nouvelle preuve [1]. L'auteur de l'*Expédition du Mexique réhabilitée* n'est point un serviteur dévoué du gouvernement; il appartient — nous nous en serions aperçus lors même qu'il n'aurait pas eu soin de nous en prévenir — au parti de « l'opposition catholique, » et naturellement ses opinions diffèrent des nôtres sur plus

[1] *L'Expédition du Mexique réhabilitée au triple point de vue religieux, politique et commercial*, par le prince Henri de Valori. Paris, Dentu. 1864.

Digitized by Google

d'un point : il trouve par exemple qu'en contribuant à fonder l'unité italienne, nous avons travaillé « contre les intérêts et contre la gloire de la France ; » il voudrait que nos troupes restassent éternellement à Rome pour y protéger le principe religieux, au Mexique pour y défendre le principe monarchique ; il regarde la sécularisation des biens de l'Eglise comme un des plus grands crimes de la Révolution, comme la porte par où le paupérisme est entré dans le monde et soutient, contrairement aux notions les plus élémentaires de l'histoire, qu'au temps où les couvents étaient riches, la misère était bien moins grande qu'aujourd'hui ; et la conclusion qu'il tire de cette singulière erreur, c'est qu'on a eu tort d'ôter aux prélats mexicains les immenses richesses — dont ils faisaient pourtant, de son propre aveu, un assez mauvais usage — et qu'au lieu de suivre les errements de Comonfort et de Juarès, le général Bazaine aurait dû faire droit aux réclamations du clergé. Mais, ces réserves faites, nous ne pouvons qu'applaudir à la vive et piquante leçon que M. de Valori vient de donner à ceux de ses amis politiques qui ont blâmé par esprit de parti l'expédition mexicaine. M. de Valori reproche à M. Thiers, et même à ce « roi des orateurs qui est à la fois un homme de bien et un grand citoyen » c'est-à-dire à M. Berryer, de n'avoir envisagé que le petit côté de cette grande entreprise, et il les engage à détourner un moment leurs yeux de la « créance Jecker » pour considérer les immenses conséquences qui peuvent résulter pour notre avenir commercial et politique de la régénération de l'empire mexicain par les armes et par l'influence de la France. Il montre les dangers dont nous sommes menacés par la prodigieuse expansion de la race anglo-saxonne; il rappelle ces paroles de M. de Tocqueville : « A une époque que nous pouvons dire prochaine, puisqu'il s'agit de la vie des peuples, les Anglo-Américains couvriront seuls tout l'espace compris entre les glaces polaires et les tropiques ; ils se répandront des grèves de l'Océan Atlantique jusqu'aux rivages de la mer du Sud ; » et il se demande ce que deviendraient nos intérêts, les intérêts de la race latine tout entière dans le Nouveau-Monde, si la prévoyance du gouvernement impérial ne mettait aux envahissements de la république étoilée une barrière infranchissable. Car ce n'est pas seulement au point de vue politique et militaire, que les marchands de New-York voudraient posséder tout le continent américain, c'est encore et surtout dans un intérêt commercial et industriel. S'ils étaient une fois maîtres de toutes ces contrées si riches en matières premières aussi bien qu'en métaux précieux, qui les empêcherait d'obliger le monde entier à leur payer tribut ? Ne dépendrait-il pas d'eux de ruiner notre commerce, d'affamer notre industrie et de produire à leur gré sur notre marché monétaire les crises les plus terribles ? M. de Valori l'a parfaitement prouvé et il a fait voir en même temps que le seul moyen de conjurer ces périls, c'était de constituer solidement et de soutenir, aussi longtemps qu'il serait nécessaire, le nouvel empire mexicain.

Ce qui donne une opportunité toute particulière aux considérations que nous venons d'emprunter à la remarquable brochure de M. de Valori, ce sont les importants succès que les armées fédérales ont remportés durant la dernière quinzaine. Nous sommes loin de regarder la

Digitized by Google

cause des confédérés comme perdue ; nous espérons, au contraire, qu'ils tiendront tête longtemps encore à leurs adversaires, et qu'à force d'héroïsme et de persévérance, ils forceront, tôt ou tard, le cabinet de Washington à reconnaître leur indépendance ; mais nous sommes obligés d'avouer que jamais, depuis le commencement de la guerre, ils n'avaient essuyé des revers aussi nombreux et aussi graves que ceux qu'ils viennent coup sur coup d'éprouver. Dans le Tennessee, le général Hood a échoué dans son attaque contre Nashville, et s'est fait battre par le général Thomas ; il a perdu la moitié de son effectif, presque toute son artillerie, et en ce moment, serré de près par son vainqueur, il cherche à mettre en sûreté les débris de son armée. Dans la Géorgie, le général Hardee s'est estimé heureux de pouvoir évacuer Savannah avec les 15,000 hommes qu'il commandait ; mais il laisse cette place importante aux mains de Sherman, qui peut, dès aujourd'hui, se porter sur Charleston et intercepter les communications de cette ville avec le reste du territoire confédéré. Dans le Kentucky, le général Lyon a été battu par les fédéraux à Hopkinsville, et mis en pleine déroute ; à Murfreesboro, enfin, le général Forrest, qui s'était jusqu'ici signalé par tant d'heureux coups de main, a également essuyé une grave défaite, et le bruit a couru qu'il avait péri sur le champ de bataille. Il est vrai que les unionistes n'ont point réussi dans leur expédition contre Wilmington ; après avoir bombardé les fortifications pendant deux jours avec 600 canons et lancé plus de 30,000 projectiles creux ou pleins, l'escadre a été obligée de se retirer, et le général Butler, qui a voulu attaquer par terre le fort Fisher, a été repoussé avec une perte d'environ 1,500 hommes. Mais, si sensible qu'ait été cet échec pour l'amour-propre des fédéraux, il est bien loin de compenser, pour les confédérés, les cruels désastres qu'ils viennent de subir. D'imposantes colonnes unionistes parcourent les Etats du Sud sans rencontrer d'autre obstacle que quelques places fortes qu'elles vont successivement isoler et investir ; et si, comme il n'est que trop aisé de le prévoir, ces places finissent par succomber l'une après l'autre, si Lee et Beauregard, par un de ces coups de fortune et de génie dont ils semblent avoir perdu le secret, ne réussissent pas auparavant à changer la face des affaires et à reporter la guerre sur le territoire ennemi, qu'adviendra-t-il de la Confédération, que deviendra l'indépendance de ces 8 millions d'hommes, qui soutiennent, depuis quatre ans, une lutte inégale contre le despotisme du cabinet de Washington ? Nous connaissons assez, il est vrai, l'héroïque opiniâtreté des Américains du Sud, pour être sûrs qu'ils repousseront jusqu'à leur dernier soupir le joug qu'on veut leur imposer ; nous sommes convaincus qu'après que les fédéraux se seront emparés de toutes leurs places fortes et auront détruit toutes leurs armées, ils auront encore, pendant longtemps, à combattre contre les populations insurgées, contre d'innombrables troupes de partisans, contre d'insaisissables bandes de guérillas ; mais ces sortes de résistances ne peuvent se prolonger éternellement, et la victoire reste toujours, en définitive, aux gros bataillons.

Les derniers événements de Pologne en ont fourni une nouvelle preuve. Vit-on jamais une insurrection mieux organisée, mieux disciplinée et mieux

Digitized by Google

conduite? Vit-on jamais un peuple animé d'une résolution plus énergique, plus déterminé à briser ses fers ou à mourir? Et cependant en moins de deux ans le gouvernement russe est sorti vainqueur de cette crise redoutable, et il n'a plus aujourd'hui à se préoccuper que des moyens d'en prévenir le retour. La première mesure à laquelle il a recouru a été de transformer, de renouveler la classe si considérable et si patriotique des possesseurs du sol, soit en distribuant les terres aux paysans, soit en transportant en masse les propriétaires polonais dans l'intérieur de l'empire pour établir sur leurs domaines des colons moscovites. En même temps on a modifié l'organisation municipale, de manière à ôter au clergé et à la noblesse des campagnes toute influence sur l'administration des communes, le clergé catholique a été également exclu de la surveillance des écoles, et l'enseignement même de la religion n'a été laissé aux curés que sous le contrôle et avec l'autorisation de la commission supérieure de l'instruction publique. Mais c'est surtout contre les couvents que le gouvernement russe a tourné son principal effort. Les couvents polonais étaient à la fois le rempart de l'orthodoxie religieuse contre les envahissements du schisme et le dépôt de toutes les traditions nationales ; ils avaient aidé les insurgés de leur appui moral ainsi que de leurs ressources matérielles, ils leur avaient donné asile, et plus d'un religieux s'était mêlé aux bandes pour panser les blessés et consoler les mourants. Un ukase impérial a supprimé les couvents, à l'exception d'un petit nombre qui, sous le nom de « couvents classés » seront surveillés par l'Etat, dont l'Etat réglera la dépense et limitera le personnel, et où l'on n'entrera qu'après avoir justifié de sa vocation, non pas devant l'évêque, mais devant le gouverneur civil et la commission administrative de l'intérieur et des cultes. Voilà les moyens auxquels la Russie a recours pour « dénationaliser » la Pologne ; nous sommes bien loin, comme on voit, non-seulement des stipulations du traité de Vienne, mais même des *six points* que la diplomatie européenne avait presque fait adopter au prince Gortschakoff; et pourtant, malgré nos vives sympathies pour une nation malheureuse, nous sommes obligés de convenir que le czar est forcé d'agir ainsi et qu'aussi longtemps que l'Europe voudra lui laisser la possession de ses provinces polonaises, elle ne pourra sans inconséquence lui demander de les traiter autrement.

Les Polonais ont-ils beaucoup plus à se louer de l'Autriche et de la Prusse? En 1863, la première de ces deux puissances leur a témoigné d'abord quelque intérêt et s'est jointe à la France et à l'Angleterre pour obtenir de la Russie un adoucissement à leur sort. Mais bientôt cette bienveillance apparente s'est changée en une hostillité d'autant plus redoutable qu'elle se déguisait encore. La police moscovite a été avertie secrètement des préparatifs qui se faisaient en Gallicie, des détachements qu'on avait laissés s'organiser et s'armer sur le sol autrichien ont été dénoncés aux Russes et poussés par les baïonnettes autrichiennes dans de véritables guet-apens, où ils ont presque tous péri. Quelque temps après, l'état de siége était proclamé; des patriotes, incarcérés depuis six mois, livrés aux tribunaux militaires; des proscrits qui avaient cru trouver un

Digitized by Google

asile en Autriche expulsés par la frontière russe. Le Reichsrath a protesté contre cet état de choses, et cependant l'état de siége n'a point été levé, les conseils de guerre fonctionnent encore, et il ne se passe pas de jour où quelque patriote polonais ne soit condamné pour sa complicité morale avec les insurgés du royaume. La Prusse du moins a eu le mérite de se prononcer franchement, dès le premier jour, contre la nationalité polonaise ; on se rappelle la fameuse convention du 8 février 1863 ; mais ce qui est encore plus instructif, c'est le procès qui vient de se dérouler devant la haute cour de Berlin. Cent quarante-neuf Polonais, parmi lesquels se trouvaient les plus riches propriétaires et les plus grands noms de la province de Posen, un comte Dzialynski, un prince Radziwill, un prince Czartoryski, des membres de la chambre des députés, MM. Guttry et Niegolewski, des ecclésiastiques en grand nombre, ont été accusés d'avoir, en prenant part à l'insurrection contre la Russie, commis envers la Prusse le crime de haute trahison, sous prétexte que « cette insurrection ayant pour but le rétablissement de la Pologne dans les limites de 1772, la favoriser c'était favoriser le démembrement de la monarchie prussienne. » Ce système, soutenu par le procureur général, M. Adlung et l'assesseur, M. Mittelstædt, n'a pas été complétement adopté par la cour ; du moins le ministère public n'a obtenu qu'une faible partie des peines qu'il demandait. La plupart des accusés a été acquittée, et aucun d'eux — aucun du moins des accusés présents — n'a été condamné à plus de deux ans d'internement dans une forteresse. M. Adlung avait réclamé quatre condamnations à mort et quinze, dix ou cinq ans de travaux forcés pour le plus grand nombre des inculpés.

Autant il est facile à la Prusse et à l'Autriche de s'entendre quand il est question de sévir contre les malheureux Polonais, autant il leur est difficile de se mettre d'accord quand il s'agit de régler le sort des duchés qu'elles ont enlevés au Danemark. La situation diplomatique est encore aujourd'hui ce qu'elle était il y a quinze jours. La Prusse n'a pas encore communiqué au cabinet de Vienne les conditions auxquelles elle consentira à se dessaisir du Schleswig-Holstein ; c'est, dit-on, le prince Frédéric-Charles qui doit porter ces propositions à l'empereur François-Joseph ; on compte beaucoup à Berlin sur l'influence personnelle de ce prince, et l'on pense qu'ayant commandé en chef les armées alliées et pu apprécier, mieux que personne l'importance stratégique et militaire des duchés, il pourra combattre avec quelque succès les objections que le cabinet autrichien pourrait faire aux prétentions prussiennes. Ce que veut du reste M. de Bismark, n'importe pas moins à l'Allemagne entière qu'à la Prusse elle-même ; il veut une forte position maritime qui commande à la fois la mer Baltique et la mer du Nord ; il veut réunir ces deux mers par un large canal qui sera sans cesse ouvert à la marine allemande et qui lui permettra de pénétrer dans la Baltique sans avoir besoin, comme auparavant, de la permission des puissances scandinaves. Grâce à ce canal, la Baltique cessera d'être un lac russe et suédois pour s'ouvrir au commerce et aux flottes germaniques. Il semble qu'un pareil projet ne devrait trouver d'opposition ni de la part de l'Autriche ni de la part de la Confédération ; et

Digitized by Google

pourtant la défiance qu'inspire le caractère personnel de M. de Bismark est si grande, qu'on a peur qu'il ne veuille, sous prétexte de conclure une convention maritime avec les duchés, confisquer à son profit toute leur indépendance politique; mais il est bien à craindre qu'en cherchant à éviter un danger peut-être imaginaire, on ne se précipite au-devant d'un péril trop réel. Si le ministre prussien éprouve à Vienne trop de résistance, s'il ne peut obtenir les justes concessions qu'il demande, il est fort probable qu'il restera dans les duchés, et ce ne sera ni M. de Mensdorff ni M. von der Pfordten qui viendront l'en chasser. Pour fuir le fantôme d'une annexion déguisée, on aura rendu inévitable une annexion trop réelle. Ce résultat serait déplorable à tous égards; il serait fâcheux pour l'Allemagne qu'il livrerait à la confusion et à la discorde, et qu'il conduirait tôt ou tard à un fatal déchirement; il serait regrettable pour la Prusse elle-même, qui s'aliénerait ainsi la plus grande partie de la Confédération et qui perdrait en influence ce qu'elle gagnerait en territoire; et si quelque grande puissance voulait intervenir un jour dans le débat, soit pour défendre les intérêts injurieusement lésés du duc d'Augustenbourg, soit pour faire respecter les vœux des populations opprimées par leurs prétendus libérateurs, nul ne pourrait prétendre qu'elle n'eût pas pour elle la justice et le droit.

ALEXANDRE PEY.

ALPHONSE DE CALONNE.

Paris. — Imprimerie de Dubuisson et Ce, rue Coq-Héron, 5.

Digitized by Google

LES
ANTIQUITÉS PRIMITIVES
DU DANEMARK

L'AGE DE FER[1]

PREMIÈRE PARTIE

PÉRIODE D'INCINÉRATION

Le fer, qui a donné son nom au troisième âge, est encore notre plus utile métal ; l'âge de fer s'étend donc à proprement parler jusqu'à nos jours ; mais, au point de vue des antiquités primitives, il s'arrête à l'époque de l'établissement définitif du christianisme dans les divers pays : en Danemark, il commence plus d'un siècle avant l'ère chrétienne et se termine sous le dernier roi païen Sven ou Svenon Ier, qui régna de 986 à 1014. On peut évaluer sa durée à plus de onze siècles ; dans ce long espace de temps, bien des révolutions se sont accomplies en Danemark ; les croyances, les coutumes, les mœurs ont changé, et avec elles les objets dont nous cherchons et étudions les restes ; bien des peuples se sont éteints, ou du moins ont perdu leur nom avec l'indépendance ou l'hégémonie ; d'autres se sont établis en Danemark, et de la fusion des nou-

[1] Voir, pour l'Age de Pierre et l'Age de Bronze, la *Revue*, 2e série, t. XXXIV, p. 277 (livr du 31 juillet 1863, ; t. XXXVII, p. 160 (livr. du 15 janvier 1864).

Digitized by Google

veaux venus avec les descendants des aborigènes s'est formée la nation danoise, qui depuis s'est perpétuée à peu près sans mélange de nouveaux éléments.

La connaissance des antiquités de l'âge de fer nous autorise à affirmer que, dans la première moitié de cette période, le Danemark n'était pas habité par un seul et même peuple, et les documents écrits nous aident à préciser les faits tirés d'inductions archéologiques. Nous ne sommes pas réduit à dire les peuples de l'âge de fer, comme nous avons dit les hommes de l'âge de pierre ou de l'âge de bronze. Les géographes et les historiens grecs et latins, les annalistes francs et saxons, les poëmes scandinaves et anglo-saxons, enfin les souvenirs des temps payens, consignés dans les Sagas islandaises et les chroniques danoises, nous fournissent les noms des habitants du Danemark et quelques détails sur leur religion, leurs institutions, leurs mœurs. Les sources de nos connaissances se multiplient à mesure que nous approchons des temps modernes ; il semblerait que plus elles sont abondantes, plus notre tâche se simplifie; elle se complique au contraire ; car les renseignements ne sont pas tellement clairs qu'il ne faille mettre beaucoup d'attention à les bien interpréter ; souvent ils paraissent être contradictoires, presque toujours ils sont insuffisants. Ce sont des lueurs incertaines, qui éclairent différents points de l'horizon, comme pour mieux faire voir combien il reste de ténèbres à dissiper. Si l'archéologue se bornait à présenter les objets tels qu'il les distingue à première vue, l'aspect de ces figures incohérentes aurait de quoi rebuter les spectateurs les plus attentifs. Il doit s'efforcer de restituer de toutes pièces l'édifice qu'il veut exposer aux regards des amateurs d'antiquités ; mais les recherches les plus assidues ne lui font pas toujours retrouver, sous des amas de décombres, les matériaux épars des monuments en ruines.

La plus grande difficulté de la tâche que nous nous sommes imposée, c'est de mettre d'accord des faits disparates, des notions d'ordres différents. Pour les âges précédents, il fallait bien se borner à observer les antiquités et à les décrire fidèlement ; pour l'âge de fer, il faut de plus rechercher à quel peuple elles appartiennent ; non-seulement les grouper d'après leur nature, mais encore les classer par nations et par périodes successives ; montrer jusqu'à quel point les données de l'archéologie s'accordent avec celles des monuments écrits. Il est difficile, à la vérité, d'établir cette concordance ; mais il nous semble que ce n'est pas impossible, après les importantes découvertes de ces dernières années et avec les faits nombreux que nous fournissent l'archéologie, l'histoire et la linguistique. Si nous réussissons à coordonner les connaissances ré-

Digitized by Google

cemment acquises avec celles que l'on possédait déjà, nous aurons une série de notions précises sur l'état du Danemark pendant sept à huit siècles, que les meilleurs historiens rangeaient dans la période mythique.

I

Strabon dit que de son temps, c'est-à-dire au commencement de notre ère, les pays situés au delà de l'Elbe étaient totalement inconnus des Grecs et des Romains. Pomponius Méla, qui écrivait vers le milieu du premier siècle, est le plus ancien géographe qui parle clairement de la presqu'île et de l'archipel danois : « Au delà de l'Albis (Elbe), dit-il, est le grand golfe Codan (mer Baltique) rempli d'îles, grandes et petites ; aussi la mer, qui pénètre au sein des terres, n'est-elle large nulle part et n'a-t-elle aucunement l'aspect d'un océan ; mais, comme ses eaux baignent partout des rivages et les inondent souvent, elle ressemble aux fleuves par ses sinuosités et ses débordements. Là où elle touche les côtes, resserrée entre les rives d'îles peu éloignées et partout à une distance à peu près égale, elle coule comme une manche étroite ; elle se courbe ensuite dans l'inflexion d'une longue péninsule, sur laquelle vivent les Cimbres et les Teutons. » (*De situ orbis*, liv. III, ch. III.) Il est impossible de mieux peindre, en quelques traits, l'archipel danois avec ses *fjords* ou golfes profonds et ses détroits semblables aux méandres d'un fleuve. Le golfe Codan ne peut être que la partie occidentale de la mer Baltique ; si l'on supposait que le géographe a voulu décrire le golfe où se décharge l'Elbe, on ne comprendrait pas qu'il ait parlé de grandes îles : l'archipel frison ne se compose que d'îlots. Où trouverait-on d'ailleurs, « dans ce golfe que nous avons appelé Codan, la Codanonie qu'occupent encore les Teutons et qui surpasse les autres contrées, aussi bien par l'étendue que par la fécondité. » (Pomponius Mela, *De situ orbis*, III, VI.) La Codanonie ou Scandinavie, comme on lit dans quelques manuscrits, est évidemment la partie méridionale de la Suède actuelle. Il ne faut pas s'étonner d'y trouver des Teutons, ni croire que c'étaient des Allemands. Le nom de Teuton signifie tout simplement *hommes*, *peuple ;* on le retrouve sous des formes analogues en bas-breton (*tutt*), en mœsogotique (*thiuda*), en anglo-saxon (*theod*), en scandinave (*thiod*), en vieil allemand (*diot*), et comme finale dans les mots *Svithiod* (peuple ou royaume de Suède), *Gotthiuda* (peuple gotique). Le Thyland, *amt* de Thisted, en Jutland, s'appelait autrefois Thiod, et, jusqu'au IXe siè-

Digitized by Google

cle, le même nom s'appliquait aux « Nordmans d'où sont descendus ceux qui parlent la langue théodisque. » (Raban Maur, IV, 333.)

Les Cimbres et les Teutons, qui ravagèrent les Gaules et l'Italie, entre les années 114 et 101 avant notre ère, venaient des contrées lointaines, glacées par les frimas et baignées par la mer cimbrique, c'est-à-dire de la Suède et du Danemark, où nous les retrouvons avec Tacite et Pomponius Méla. De quelle race étaient-ils? Quant aux Cimbres, presque tous les écrivains s'accordent à les appeler soit Gaulois, soit Celtes, soit Celto-Scythes [1]. L'archéologie et la philologie viennent corroborer ces témoignages : les antiquités de l'âge de bronze offrent de surprenantes analogies dans tous les pays occupés par les Cimbres, Kimris ou Cymbris : le sud de la Suède, les îles et la péninsule danoise, le Mecklembourg, les pays frisons du Hanovre, les Pays-Bas, la Gaule, les îles Britanniques. Les langues parlées dans toutes ces contrées ont conservé un certain nombre de radicaux qui leur sont communs, mais qui ne se retrouvent pas ailleurs ; il faut donc croire que ces mots sont d'origine cimbrique [2]. Ainsi, de déduction en déduction, nous arrivons à conclure que les Cimbres étaient des Celtes, et que c'est à eux que la Scandinavie doit la connaissance des premiers métaux. Il nous est facile maintenant de déterminer la durée approximative de l'âge de bronze dans les pays baltiques ; nous savons par Diodore de Sicile (V, 32) et Plutarque (*Marius*, XI) que les Cimbres étaient les descendants des Cimmériens du Pont-Euxin. Strabon rapporte en effet, d'après Ephore, que les demeures souterraines des Cimmériens se nommaient *argilles*, mot que Merlin et Taliessin emploient avec la même signification sous la forme d'*argel*.

C'est en 631 avant notre ère, que les Cimmériens établis près du fleuve Tyras (Dniester) furent refoulés par les Scythes qui fuyaient eux-mêmes devant des hordes de Massagètes. Ils n'eurent qu'à remonter le long du Dniester, suivre le versant septentrional des monts Carpathes, puis descendre l'Oder, jusqu'en Poméranie, où nous commençons à trouver des traces de leur séjour. Une partie d'entre eux s'y établirent ; d'autres continuèrent leur migration le long de la mer Baltique ; un détachement s'avança dans la péninsule Cimbrique, d'où il passa dans les îles danoises et en Suède. Cependant la masse de la nation longeait les côtes de la mer du Nord (l'Océan brumeux, comme disent les traditions cimbriques), sous la conduite de Hésus le Fort et pénétrait dans les Gaules, en

[1] Voir *Origines et migrationes Cimbrorum*, par Fr.-E. Schiern. Copenhague, in-8°. 1843.

[2] N.-M. Petersen, *Haandbog i den gammel-nordiske Geographi*, in-8°, p. 188-196. Copenhague, 1631. — C.-A. Holmboe, *Norsk og Keltisk : om det norske og keltiske Sprog indbyrdes Laan*, in-4°. Christiania, 1861.

Digitized by Google

franchissant les embouchures du Rhin. L'arrivée des immigrants dans un pays déjà peuplé ne fut pas sans produire des troubles ; aussi, dès l'an 587, voyons-nous la Gaule agitée par de violentes convulsions, qui se firent sentir jusqu'en Italie [1]. Quant aux Teutons, Plutarque nous apprend qu'ils différaient des Cimbres « par la langue et les clameurs. » (*Marius*, 15.) C'est assez pour que nous sachions qu'ils n'étaient pas des Celtes, trop peu pour nous éclairer sur leur origine. Mais quelques-uns de leurs noms propres nous autorisent à croire qu'ils étaient de race germanique, et la position de leur pays, qu'ils appartenaient à la branche septentrionale ou nordmanique.

II

En résumé, les Cimbres introduisirent en Danemark l'usage du bronze vers l'an 630 ; ils furent maîtres du pays pendant cinq siècles ; un peu avant l'an 114, les Teutons vinrent s'établir à côté d'eux et leur firent probablement connaître le fer et l'argent ; les rapports des deux peuples paraissent avoir été pacifiques, puisqu'une partie d'entre eux se concertèrent pour une expédition au sud. Les Cimbres qui étaient restés en Skanie, dans la Halland et les îles danoises furent bientôt expulsés par les aborigènes, les hommes de l'âge de pierre, ou tout au moins perdirent leur nationalité. Ceux de la péninsule cimbrique se fondirent peu à peu avec les Nordmans, tout en conservant leur nom jusqu'au IIe siècle de notre ère. Leur civilisation ne fut pas supplantée tout d'un coup par celle de l'âge de fer. « Les antiquités semblent indiquer qu'il y a eu une période de transition, où le fer a été plus précieux que le cuivre et où on l'a employé avec beaucoup de parcimonie. On a par exemple ajouté un taillant de fer à une hache de bronze, et revêtu de fer les deux tranchants d'un poignard de bronze. Sur une hache de cette période de transition, on trouve déjà une inscription runique. Mais comme les antiquités de ce genre sont extrêmement rares, il est probable que cette période n'a pas été de longue durée [2]. » On peut lui attribuer quelques rares celtes en fer et certaines sépultures où des armes et des instruments de bronze sont mêlés avec des objets de fer et d'argent.

Dans un tumulus de la paroisse de Gjemsing, près de Struer

[1] Am. Thierry, *Hist. des Gaulois*, t. Ier, introd. — Schiern, *Orig. et migr. Cimbrorum* ; — *Myvyrian archaiology of Wales*, I, p. 80, 152 ; II, p. 57.

[2] *Ledetraad til nordisk Oldkyndighed*, in-8°, p. 60-61. Copenhague, 1836.

Digitized by Google

(amt de Ringkjœbing), on a découvert quantité d'urnes rangées dans le plus bel ordre, mais si fragiles qu'elles tombèrent en poussière au premier contact. Il y avait des fragments d'une épée ou plutôt d'un sabre de fer, puisque cette arme était à un seul tranchant; une fibule d'argent, un anneau d'or, une broche de bronze et un couteau du même métal. — Le tertre appelé Pugehœi, dans la paroisse de Nimtofte (amt de Randers), renfermait, entre autres objets, un petit couteau de bronze, des fragments d'un couteau en fer, dont la poignée était entourée de cordelettes d'argent; des débris d'une belle fibule de fer, revêtue d'un métal jaune; en outre des restes d'une belle casserole, une petite pince à épiler, un grand crochet, deux anneaux, trois aiguilles, la garniture d'un seau, le tout en bronze; enfin des urnes faites sans l'aide du tour et ornées de simples dessins en creux. — Dans un petit tertre, situé près de Nykjœbing en Sélande, étaient juxtaposés deux caveaux formés de petites dalles debout, dont l'un qui avait 0m,60 de long sur 0m45 de large, renfermait quelques os consumés, une poussière rouge ressemblant à de la rouille de fer, un petit couteau à manche recourbé, une pince à épiler et un bouton double. Dans l'autre caveau, un peu moindre, on trouva de la même poussière, un couteau de bronze et des os consumés. — Dans un tertre situé à Askeby (île de Mœen), on découvrit, sous un petit tas de pierres, des fragments de deux vases en bronze, d'une fibule d'argent et d'un *paalstav* de bronze ou celte à large taillant. — Il a été exhumé, d'un tumulus de l'île de Fœr, une urne remplie d'ossements, sur lesquels était posé un ombon de fer déformé, et au-dessus des fragments d'une belle épée de fer, dont la poignée se terminait au bas par une courte branche transversale, en haut par un gros pommeau. La lame à double tranchant devait avoir 0m,80 de long sur 0m,08 de large, avant d'avoir été brisée et recourbée. Le feu, par lequel avait passé l'épée, avait probablement consumé la garniture de la poignée. A côté de l'urne gisaient deux plaques de fer, une fibule ovale, trois couteaux et une pointe de javelot recourbé, le tout en fer. Dans le même tumulus, on découvrit à un autre endroit une pince à épiler et des fragments de deux poignards de bronze, dont l'un avait été brisé et recourbé à dessein. — A Glemminge en Skanie, il y avait un tertre de 3 mètres de hauteur sur 10 mètres de diamètre, consistant en terre sablonneuse mélangée de cailloux. Au milieu, à la profondeur de 0m,16, on trouva une arme brisée, reposant sur une pierre plate et recouverte de deux autres, renfermant une matière grasse et noire, du charbon et de petits débris d'ossements. A 1 mètre plus bas, il y avait une autre urne d'argile, contenant des ossements calcinés et un petit couteau de bronze; à côté et un peu plus bas, de grands

Digitized by Google

clous de fer auxquels adhéraient des morceaux de bois, peut-être les restes d'une barque. Au même niveau, mais plus au sud, on trouva une troisième urne, remplie d'ossements d'une jeune femme, entre lesquels gisait un fragment de couteau de bronze. Les os qui n'avaient pu tenir dans l'urne étaient à côté. — A Siversted, entre Slesvig et Flensborg, on a trouvé, dans un champ de sable mouvant, quantité d'urnes enfermées entre des dalles dressée, ou posées sur des pierres plates, et contenant des cendres, des os calcinés, entre lesquels gisaient divers objets de bronze ou de fer, comme des couteaux, des ciseaux, des pinces à épiler, des fibules, des broches [1].

III

Du temps de Pline l'Ancien, c'est-à-dire au premier siècle de notre ère, les Cimbres étaient déjà germanisés, ou, plus exactement, nordmanisés. Cet auteur en parle comme d'une fraction des Istævons, qu'il dit être une des cinq branches de la race germanique, et qu'il place tout près du Rhin. (*Hist. nat.*, liv. IV, ch. XXVIII.) Au reste, sa division paraît avoir été plutôt politique qu'ethnographique ; elle se rapporte vraisemblablement aux fédérations entre lesquelles se répartissaient les peuples germaniques; car dans un autre passage, il dit que les Cimbres avec les Teutons et les nations des Chauces font partie des Inguæons. (*Hist. nat.*, IV, XIV.) Les Inguæons ou Ingæves, comme il les appelle autre part, occupaient l'ancien pays des Cimbres depuis l'Ems jusqu'aux profondeurs de la Scandinavie. Chez Tacite, les Ingævons sont une des trois branches issues de Mannus, l'ancêtre supposé des Germains. (*Germ.*, II.) On retrouve leur nom, en islandais, dans *Ingifrey*, *Ingvifrey* et *Ingunarfrey* (maître des Inges), qualification du dieu Frey ; dans *Ingvathiod* et *Ingvaæld* (Suédois, Norvégiens), en anglo-saxon, dans *Fréa Ingvina* et *Eodor Ingvina* (maître et seigneur des Ingvines), périphrases par lesquelles le poëme de Beowulf désigne Hrodgar, roi des Danois [2]. Ainsi les Ingæves sont des Scandinaves ; on n'en peut

[1] Sur les celtes de fer, voir *Antiquarisk Tidsskrift*, ann. 1846-1848, p. 25 et 202-203; 1849-1851, p. 38; — *Nordisk Tidsskrift*, in-8°, t. II, livr. II, p. 253. 1834;— *Rapport annuel* (Aarsberetning) du comité archéologique, ann. 1844, p. 131.—Sur les sépultures : *Nordisk Tidsskrift*, t. III, livr. II, p. 308, 329, 332, ann. 1836; — *Aarsberetning*, ann. 1843, p. 13-14; — *Antiq. Tidsskrift*, ann. 1846-1848, p. 202; ann. 1849-1851, p. 115; ann. 1855-1857, p. 74-76; — *Neunter Bericht der K. Schleswig-Holstein-Lauenburgischen Gesellschaft für die Sammlung und Erhaltung vaterlændischer Alterthümer*, p. 35-39. Kiel, 1844; et *Annaler for Nord. Oldkyndighed*, ann. 1861, p. 31.

[2] Sveinbjœrn Egilsson, *Lex. poeticum ant. linguæ septentr.*, gr. in-8°, p. 438, 902.

Digitized by Google

douter en lisant la description que Pline donne de leur pays. « On commence, dit-il, à avoir des notions plus claires à partir de la nation des Ingæves, qui est la première au delà de la Germanie. Là, l'immense mont Sævo, qui n'est pas inférieur aux chaînes Riphæennes et se prolonge jusque vers le promontoire des Cimbres, forme un vaste golfe, appelé Codan, qui est rempli d'îles. La plus remarquable se nomme Scandinavie et la grandeur en est inconnue; seulement une partie est habitée par la nation des Hillevions, qui occupe cinq cents villages et considère l'île comme un autre monde. On pense que l'Eningia (Finlande?) n'est pas moindre ; quelques-uns rapportent qu'elle est habitée jusqu'à la Vistule par les Sarmates, les Vénèdes, les Scires, les Hirres. Il y a un golfe appelé Cylipenus, à l'entrée duquel est l'île Latris ; près de là un autre golfe, le Lagnus, limitrophe des Cimbres. Le promontoire des Cimbres, en s'avançant au loin dans les mers, forme une péninsule qui s'appelle Cartris. » (*Hist. nat.*, IV, XXVII.)

Dans ce passage, Pline jette un coup d'œil d'ensemble sur les pays situés autour de la Baltique; prenant pour point de départ les monts qui divisent l'île, c'est-à-dire la presqu'île scandinave, il traverse la Suède, passe en Finlande, revient par les contrées situées au sud de la Baltique et se retrouve dans le bassin occidental de cette mer. Ne connaissant qu'une partie des Alpes scandinaves, il les nomme d'après leur extrémité méridionale; cette chaîne se termine dans l'île de Hisingen, près du village de Sæve, vis-à-vis la pointe de Skagen (Jutland), à l'endroit où les eaux de la mer du Nord viennent se confondre avec celles de la Baltique ou Sinus Codanus. Les Hillevions sont apparemment les habitants du Bohuslæn actuel, dont l'ancien nom scandinave, Alfheim, a trait, soit à la position de cette province entre le Gautelf (fleuve Gœtique) et le Raumelf (fleuve des Raumes ou Glommen), soit à ses habitants : les Alfes, Elfgrimes ou Elfbos. Notre sujet ne comporte pas un commentaire sur l'Eningia et ses habitants; venons donc de suite au golfe Cylipenus. Les savants sont loin d'être d'accord sur la position à lui attribuer; il est vrai que Pline en parle immédiatement après avoir mentionné la Vistule; mais il ne dit pas que ce golfe soit dans les mêmes parages; le contexte indique au contraire qu'il faut chercher le Cylipenus non loin du promontoire des Cimbres (Jutland). Certains arguments, dont on n'avait pas encore tiré parti, nous confirment dans cette opinion ; le nom de Cylipenus nous paraît être celtique et venir des mots *cwll*, cime, colline et *penn*, tête; il signifierait alors

Copenhague, 1860. — P.-A. Munch, *Ethnogr. du Danemark*, dans *Annaler*, p. 320-321, ann. 1848.

Digitized by Google

le golfe de la Tête-de-Colline. Or, lorsqu'on pénètre dans le Kattegat par le Sund, sa principale entrée au sud, on remarque tout d'abord, sur la droite, un promontoire abrupte, le Kullaberg, qui s'élève d'un seul jet à 130 mètres au-dessus du niveau de la mer. Formant la tête de la colline qui divise la Skanie, il s'avance majestueusement dans la mer et offre le point le plus éminent des côtes du Kattegat; on l'aperçoit depuis la pointe de Skagen, qui est à 20 myriamètres, et marque la limite extrême du même golfe. Rien d'étonnant donc que le Kullaberg ait donné son nom au Cylipenus, qu'il domine dans toute son étendue. Ce point établi, il nous est plus facile de trouver l'île *Latris;* plusieurs géographes pensent que c'est la Sélande, dont l'ancienne capitale s'appelait *Hleidre*, dans les Sagas; *Lethra*, chez Saxo; *Lederun* chez Thietmar de Merseburg; aujourd'hui Leire, petit village à l'ouest de Roeskilde. Malheureusement pour cette hypothèse, les noms en question désignent une ville, non pas une île. Il faut donc chercher Latris ailleurs; si maintenant nous regardons à l'extrémité opposée du Kattegat, nous trouvons, à peu près à l'entrée, l'île de Lessœ, autrefois Hlersey; mais de même que les mots danois *Leire*, *Veir* (temps), *viis* (sage) s'écrivaient autrefois *Lethra*, *Vedr*, *vitr;* et que les mots français *père*, *frère*, *verre*, *larron* viennent du latin *pater*, *frater*, *vitrum*, *latro;* de même *Hlersey* peut fort bien être une contraction de *Latris*, avec addition du mot *ey* (île).

Non loin du Cylipenus se trouve le golfe Lagnus, qui doit avoir reçu son nom des Cimbres établis sur ses bords; en cymrique *llwch*, en irlandais et en écossais *loch*, en bas-breton *laguenn*, signifient lac; le Lagnus est donc un golfe qui ressemble à un lac; or, de toutes les eaux qui baignent le pays des Cimbres, il n'en est pas à qui cette qualification convienne mieux qu'au Liimfjord, dont l'embouchure, longue de 40 kilomètres, n'a pas plus de 1 à 2 kilomètres de large. Il ne nous reste plus qu'à déterminer la position du promontoire des Cimbres; ce doit être le Jutland, et la péninsule qui le termine doit alors correspondre au Vend-Syssel; on admet généralement que le nom de ce canton, situé au nord du Liimfjord, vient soit du scandinave *vind*, soit du cymrique *gwynt*, *went*, qui signifient vent, et s'appliquent parfaitement à un pays exposé à tous les orages. Aussi l'ancien nom, Cartris, paraît-il avoir eu le même sens, puisque le vent se nommait, en islandais, *kâri*, et dans Ossian *charchar*.

Les auteurs latins, comme on le voit, nous donnent, sur l'ancien état des pays septentrionaux, des notions plus précises qu'on ne l'admet généralement : il suffit de les bien interpréter. A la fin du Ier siècle de notre ère, Tacite nous fournit des détails non moins pré-

Digitized by Google

cieux sur les divers peuples alors établis dans les contrées scandinaves. Après avoir parlé des Chauces, des Chattes et des Cherusces, qui occupaient le bassin du Weser, entre l'Ems et l'Elbe, il ajoute : « Sur le même golfe de la Germanie, sont les Cimbres, voisins de l'Océan, petit peuple, mais dont la gloire est grande; sur les deux rives (du golfe situé à l'embouchure de l'Elbe), il reste des vestiges étendus de leur ancienne renommée, des camps, des espaces dont les dimensions peuvent encore nous donner la mesure du nombre et de la force des Cimbres, et nous faire ajouter foi en la grandeur de leur armée. » (*Germ.*, ch. XXXVII.) Ces enceintes sont peut-être les antiques fortifications qui coupent en long et en large la péninsule cimbrique; ou bien Tacite aurait-il pris pour des remparts ces digues colossales que les riverains de la mer du Nord devaient alors, comme aujourd'hui, élever pour se protéger contre l'irruption des flots?

En quittant les Cimbres, Tacite continue ainsi : « Maintenant il faut parler des Suèves, qui ne forment pas un peuple unique comme les Chattes et les Tenctères. Ils occupent la plus grande partie de la Germanie, et ils sont encore divisés en nations distinctes et portent des noms spéciaux, quoiqu'ils soient tous compris sous la dénomination commune de Suèves. Une coutume particulière à cette nation, c'est de relever la chevelure et de la serrer d'un lien. C'est ainsi que les Suèves se distinguent des autres Germains, et leurs hommes libres des esclaves. Il en est rarement de même, et seulement pendant la jeunesse, chez d'autres nations, soit par suite d'une affinité avec les Suèves, soit plutôt par esprit d'imitation. Chez les Suèves, on conserve jusqu'à la calvitie les cheveux rejetés en arrière et on les lie d'ordinaire sur le sommet de la tête. Les principaux d'entre eux ajoutent des ornements. Tel est le soin, bien innocent, qu'ils prennent de leur extérieur; car ce n'est pas par amour ou pour plaire, c'est pour que, dans les combats, ces ornements les fassent paraître plus grands et plus terribles aux yeux de l'ennemi. — Les Semnons se disent les plus anciens et les plus nobles des Suèves. (Comme ce peuple n'habitait pas un des pays scandinaves, nous supprimons ici presque tout le chap. XXXIX.) Ils occupent cent villages; leur haute stature leur fait croire qu'ils sont les premiers des Suèves.—Le petit nombre au contraire fait la noblesse des Langobards; entourés de quantité de très puissantes nations, ils cherchent la sécurité, non dans la soumission, mais dans les combats et les périls. Ensuite viennent les Reudignes, et les Avions, et les Angles, et les Varines, et les Eudoses, et les Suardons, et les Nuithons, qui sont défendus soit par des fleuves, soit par des forêts. Ils n'ont rien de remarquable en particulier, si ce n'est qu'ils rendent un culte commun à Nerthus, c'est-à-dire à la terre-mère. Ils croient qu'elle intervient

Digitized by Google

dans les affaires humaines et se transporte chez les peuples. Dans une île de l'Océan, il y a une forêt vierge, où est un char sacré, couvert d'un voile, et que le prêtre seul peut toucher. Celui-ci sait quand la déesse se trouve dans le sanctuaire, et il suit avec beaucoup de vénération le char traîné par des vaches. Ce sont des jours de joie et il y a fête dans tous les lieux qui sont honorés du passage et de la visite du convoi. On ne commence pas de guerre, on dépose les armes et on renferme toute espèce de fer ; c'est alors seulement que l'on connaît la paix, que l'on aime le repos, jusqu'à ce que le prêtre ramène au temple la déesse rassasiée du commerce des mortels. Bientôt le véhicule, les vêtements, et, s'il faut le croire, la divinité même, sont lavés dans un lac mystérieux, par le ministère d'esclaves que le même lac engloutit aussitôt. De là une terreur secrète et une sainte ignorance de ces mystères que pénètrent seuls des hommes voués à la mort. » (*Germ.*, XXXVIII-XL.)

Les adorateurs de Nerthus « s'étendaient jusqu'aux contrées les plus reculées de la Germanie. » (*Germ.*, XLI.) Une partie, si ce n'est la totalité d'entre eux, habitaient les pays scandinaves ou en étaient originaires. Le soin de la chevelure, qui les distinguait d'avec les Sudmans, ou Germains du Sud, n'était pas leur seul point de ressemblance avec les Nordmans, chez lesquels on trouve en si grand nombre les diadèmes, les peignes, les broches et autres ornements de tête. Nerthus est le Njœrd des Eddas, et les noms de ces deux divinités viennent, l'un du gotique *airtha*, l'autre du scandinave *jœrd* (terre), devant lesquels on a placé un *N* euphonique [1]. Or Njœrd est le père des dieux Vanes, dont son fils Frey, Ingvifrey, est le plus éminent. Les adorateurs de Nerthus sont donc identiques avec les Ingævons, adorateurs de Frey, ceux des descendants de Mannus qui, d'après Tacite, sont établis le plus près de l'Océan. On peut concevoir maintenant pourquoi l'auteur de *la Germanie*, après avoir mentionné les Ingævons dès le commencement, ne reparle plus d'eux dans le cours de sa description ; c'est qu'il les appelle Suèves. Cette synonymie établie, on peut en induire que les adorateurs de Nerthus étaient des Nordmans, et c'est prouvé pour les mieux connus d'entre eux. D'abord, quant aux Langobards, Paul Diacre, leur historien national, dit positivement (*De gestis Longobardorum*, I, ch. II, III) qu'ils habitaient dans les anciens temps une île de l'extrême nord, appelée Scandinavie ; une grande famine força une partie d'entre eux à émigrer, et ceux qui furent désignés par le sort partirent sous la conduite des frères Ibor (Ivar) et Agio (Aki). La même tradition subsistait encore en Danemark, au XIIe

[1] P.-A. Munch, *Ethnogr. du Danemark*, dans *Annaler*, p. 272-273. 1848.

Digitized by Google

siècle, et Saxo l'a consignée dans le VIIIe livre de sa chronique ; enfin il existe une vieille chanson danoise, relative au même événement [1]. On ne sait pas ce qu'étaient les Reudignes, ni les Suardons; les Eudoses peuvent être les Euthions, que Venantius Fortunatus nomme entre les Danois et les Saxons; ces deux noms sont peu éloignés de celui d'Eotes, que le poëme de Beowulf applique aux Frisons (vers 2137, 2169, 2275) ; les Avions étaient les insulaires (*avi*, île en gotique) ; les Angles ont émigré en Angleterre, mais ils ont laissé leur nom « au pays nommé Angul, que l'on dit être resté désert depuis ce temps, entre les provinces des Jutes et des Saxons. » (Béda, I, 15.) D'après le chroniqueur Ethelwerd, « c'est de cette ancienne Anglie (aujourd'hui pays d'Angel), située entre les Saxons et les Giothes, que les Angles sont venus en Bretagne. » (Savile, p. 833.) La rivière Varne, qui baigne le Mecklembourg, rappelle les Varines ; quant aux Nuithons, s'il est vrai que le *N* initial de leur nom soit euphonique comme dans Nairthus, ils pourraient bien être les mêmes que les Veders ou Vedergeates, peuple du Jutland, illustré par Beowulf.

Dans les temps qui ont précédé les grandes migrations, les peuples changeaient sans cesse de nom et de demeure ; aussi Ptolémée, qui écrivait un demi-siècle après Tacite, donne-t-il de nouveaux noms aux habitants de la Scandinavie : « Au col de la péninsule cimbrique, dit-il, habitent les Saxons ; au-dessus des Saxons, dans la même chersonèse, les Sigoulons à l'ouest, ensuite les Sabalingies, puis les Kobandes, au-dessus desquels les Khales ; encore au delà les Phoundouses, qui sont le plus à l'occident ; les Kharoudes plus rapprochés de la mer, et les Cimbres les plus septentrionaux de tous. — Au-dessus de la péninsule cimbrique sont les trois îles Alocies ; mais à l'est de la Chersonèse, quatre îles, qui sont appelées scandiennes, dont trois moindres et une très grande. Celle-ci, qui est la plus orientale et située vers l'embouchure de la Vistule, s'appelle proprement Scandea ; elle est habitée à l'ouest par les Khaidines, à l'est par les Phauonas et les Phiraises, au sud par les Gautas et les Daukions, au milieu par les Leuons. » (*Geogr.*, liv. II, ch. XI.)

De tous ces noms, il en est très peu qui soient mentionnés par d'autres écrivains, les Saxons s'appellent aujourd'hui Holsteinois ; les Sigoulons sont peut-être les Angles; les Cimbres paraissent avoir donné leur nom au pays de Himmer, qui forme la pointe nord-est du Jutland ; les îles Alocies doivent être l'île Morsœ, avec le Thyland et le Vendsyssel, qui faisaient autrefois deux îles ;

[1] *Danmarks gamle Folkeviser*, édit. Svend Grundtvig, in-4°, t. Ier, p. 317-326. Copenhague, 1853.

Digitized by Google

leurs habitants sont nommés Hâleyges dans l'*Ynglinga-Saga* (ch. XXVI et XXVIII), et il ne faut pas les confondre avec ceux du Hâlogaland en Norvége. Dans les îles scandiennes nous reconnaissons la Fionie, Laaland-Falster, la Sélande et la péninsule Scandinave; les Gautas sont les Gœtes de Suède et les Daukions, les ancêtres des Danois, qui ont possédé le Halland, la Skanie et le Bleking jusqu'en 1658.

Après Ptolémée, il faut franchir quatre siècles pour rencontrer des écrivains qui ajoutent à nos connaissances sur les pays scandinaves; on trouve alors Procope, Jornandès et les traditions jutlandaises, qui font le sujet du poëme de Beowulf. Procope, à l'exemple de Pline, qui appelait Bretons les Kimris de la Belgique (*Hist. nat.* XXV, III; Schiern, p. 37-39), confond les Cimbres du Jutland avec les Cymbri du pays de Galles, et nomme Brittie la péninsule Cimbrique. « Cette île est possédée, dit-il, par trois nations nombreuses : les Angiles, les Phrissons (Frisons) et ceux qui ont le même nom que l'île[1]. » Chez lui, l'île de Thulé est la Scandinavie, et il nous apprend que ses habitants adoraient beaucoup de divinités des airs, des eaux et de la terre, et qu'ils faisaient de nombreux sacrifices en leur honneur. Regardant comme la meilleure victime le premier prisonnier qu'ils faisaient dans chaque bataille, ils l'immolaient à Mars, le plus vénéré de leurs dieux; au lieu de l'égorger, ils le précipitaient sur des pointes de lance ou le pendaient à un arbre. Cette dernière circonstance est confirmée par d'anciens poëmes scandinaves, où Odin est surnommé *Hângatyr* (le dieu des pendus), et nous verrons plus loin que les sacrifices humains faisaient incontestablement partie de la religion des Ases.

Procope affirme que les Vandales, les Gépides, les Rugiens parlaient la même langue que les Visigots et les Ostrogots (*Vand.*, I, II; *Got.*, III, II); ce qu'il dit des Hérules donne à penser qu'ils étaient d'origine nordmanique; le royaume qu'ils avaient fondé au nord du Danube ayant été détruit par les Langobards vers l'an 500, une partie d'entre eux se fixèrent en Dacie; d'autres se dirigèrent vers le nord, traversèrent le pays des Sklaves, puis des contrées désertes, arrivèrent au pays des Varnes, passèrent à côté des peuples danois sans être inquiétés, et allèrent s'embarquer pour l'île de Thulé, c'est-à-dire la péninsule scandinave, où ils s'établirent à côté des Gautes (*Guerre got.* II, XIV et XV). Ne dirait-on pas que ces Hérules sont retournés tout droit vers leurs frères, au berceau de la race? Plus tard, ceux du sud ayant tué leur roi, en envoyèrent chercher un

[1] *Guerre gothique*, IV, 20; — E.-C. Werlauf, *Notions de Procope sur les pays septentrionaux*, in-4°. Copenhague, 1841. (Extr. de *Mém. histor-philos. de l'Académie des sciences de Danemark*, 4e série, t. VII.)

Digitized by Google

autre parmi les princes émigrés au nord. Quelques noms propres, les seuls restes de leur langue, nous autorisent à classer les Hérules parmi les Nordmans. La même race comprend aussi les Gautes et leurs proches parents, les Suédois, les Norvégiens, les Reidgotes ou Jutes, les Frisons, les Angles, et peut-être les Francs, que le géographe de Ravenne (liv. III, ch. II) fait venir du Danemark. Nous savons déjà que les Langobards étaient originaires de la Scandinavie; ils descendaient des Viniles, dont les Burgondions formaient la principale tribu (Pline, *Hist nat.* IV, XIV). Les Bourguignons, Niflungs de l'Edda poétique qui les classe parmi les Gots, font donc aussi partie de la famille Nordmanique; ils ont, en effet, laissé leur nom à l'île de Bornholm, qui s'appelait Borgundarholm en vieux scandinave et Burgendaland en anglo-saxon. Les Gots, les conquérants de la Normandie et les Rosses, compagnons de Rurik, avaient également pour berceau la Scandinavie, que Jornandès qualifie si justement de *mère des peuples et fabrique des nations* (*vagina gentium et officina nationum*). Les divers peuples que nous appelons Nordmans n'étaient pas seulement issus des mêmes ancêtres, ils avaient aussi la même religion, des institutions analogues; leurs langues offraient plus de rapports entre elles qu'avec aucune autre, et les idiomes qui en sont dérivés ont en commun des centaines de radicaux, c'est-à-dire des milliers de mots, qui ne se trouvent pas dans les dialectes sudmaniques ou allemands. Les Nordmans ne se ressemblaient pas moins entre eux pour le caractère : tous ils étaient doués de cet esprit conciliant qui les a rendus si sympathiques aux nations étrangères. Partout où ils se sont établis, ils n'ont pas tardé à se fondre avec les habitants du pays, soit en leur donnant leur langue, leurs mœurs, leurs institutions, comme aux Celtes des îles Shetland, des Orcades, des Hébrides, aux Suomalais de la Finlande, en un mot, aux peuples inférieurs en culture; soit en adoptant la civilisation des vaincus, comme en Italie, en Espagne, en Bourgogne, en Aquitaine, en Neustrie. Cette assimilation de l'un des peuples à l'autre s'est faite d'elle-même sans violence, naturellement. Lors même qu'elle n'a pas été complète, les deux peuples juxtaposés n'en ont pas moins vécu en bons termes, et, malgré la différence d'origine, n'ont pas laissé de se regarder comme frères. Aussi, partout où de purs Nordmans ont eu l'hégémonie, l'unité nationale n'a-t-elle pas mis plus d'un siècle ou deux à se constituer; c'est qu'au lieu de perpétuer des distinctions impolitiques entre eux et les peuples soumis, ils les ont admis au partage de leurs priviléges, qui sont devenus le droit commun. Leur mission, pour être différente de celle des Grecs et des Romains, n'a pas été moins belle; elle a consisté à unir ce qui

Digitized by Google

était divisé. C'est à ce rôle providentiel que se rapporte le nom adopté par plusieurs des peuples nordmans; ils s'appelaient Gautes dans le pays qui fut le berceau de la race; Reidgotes, ensuite Jutes, dans la péninsule cimbrique; Ostrogots et Visigots dans les contrées danubiennes, plus tard en Italie et en Espagne. Ces noms fatidiques viennent d'un verbe qui signifie fondre, fusionner, et qui se trouve sous des formes peu différentes en mœsogotique (*gjutan*, fondre; *gaut*, il a fondu; *gutans*, fondu); en ancien scandinave (*gjuta*, *gaut*, *gotinn*); en anglo-saxon (*geótan*, *geát*, *goten*); en danois (*gyde*); en suédois (*gjuta*); en frison (*giete*); en hollandais (*gieten*); en allemand (ancien, *kiuzan;* moderne, *giessen*). Les Nordmans sont la race fusioniste par excellence; en quoi ils se distinguent essentiellement des Sudmans. Ces derniers travaillent depuis un millier d'années à s'assimiler tous les peuples voisins; plus d'une fois, ils ont rempli de cadavres les profondeurs qui les en séparaient; ils ont bien pu refouler, exterminer les récalcitrants; mais ils n'en ont pu faire de vrais Allemands, lors même qu'ils sont parvenus à leur imposer leur langue et leurs institutions. Tant qu'ils sont les plus forts, on les supporte avec impatience; s'ils viennent à faiblir, on se soulève contre eux, on applaudit à leurs revers. Une grande partie des contrées cis-rhénanes et cis-alpines sont maintenant délivrées du joug des Allemands, et la France n'a pas peu contribué à cette œuvre d'affranchissement, mais bien des peuples qui sont trop loin d'elle attendent encore l'heure de l'émancipation. Ainsi, la race sudmanique est impuissante à s'assimiler les peuples étrangers; ses membres parlent le même idiome, et ils n'ont jamais réussi à s'entendre complétement entre eux; bien moins encore avec les étrangers. Quoiqu'ils aient été longtemps soumis au même sceptre et qu'ils ne soient séparés par aucune barrière infranchissable, ils s'accoutumeront difficilement à se regarder comme citoyens d'un même état. C'est que chez le Sudman, le principe de la personnalité domine; chaque état, chaque province, chaque commune, chaque personne même, tient à conserver son individualité, tout en voulant absorber celle du voisin; mais comme aucun n'a cette force qui domine, ce charme qui séduit, ou cet esprit humble qui se soumet, chacun vit à part dans son isolement. Tous sont jaloux de leur propre indépendance, mais ils ne veulent pas respecter celle d'autrui.

La race nordmanique, que nous venons de caractériser en général, comprend plusieurs peuples qui cessent d'appartenir à notre sujet, dès qu'ils se séparent de la souche commune; les seuls qu'il faille étudier plus amplement, dans un essai sur les antiquités primitives du Danemark, sont les Reidgotes, c'est-à-dire les Jutes, les Angles

Digitized by Google

et les Frisons, peut-être aussi les Langobards et les Francs primitifs; les habitants des îles danoises, de la Skanie et du Halland n'étaient pas de cette race, et ils ne se sont nordmanisés que dans la seconde moitié de l'âge de fer; nous ne nous occuperons d'eux qu'après avoir traité des Reidgotes. Ceux-ci ont ajouté au nom de leur famille le mot *reid*, qui signifie char, équitation et qui a trait aux beaux et célèbres chevaux du Jutland. Les Reidgotes sont donc les Gots cavaliers; on ignore à quelle époque ils sont venus s'établir dans la péninsule cimbrique, mais on sait qu'elle portait leur nom dès les temps mythiques et qu'elle l'a conservé jusqu'à la fin de l'âge de fer. Frères ou peut-être descendants des Teutons, ils se sont fondus avec les Cimbres, et fractionnés en une foule de tribus que mentionnent Tacite et Ptolémée ; mais celles-ci n'ont eu qu'une existence éphémère et, au temps des migrations dans les îles Britanniques (V^e^ et VIe siècles), elles étaient réduites à trois : les Jutes ou Reidgotes septentrionaux; les Angles établis dans la partie orientale du Slesvig; enfin, les Frisons qui en occupaient les côtes occidentales et s'étendaient le long de la mer du Nord, depuis le Vidaa jusqu'aux bouches du Rhin. Ces peuples ne devaient pas différer sensiblement l'un de l'autre : les Frisons occidentaux qui, depuis un millier d'années, sont séparés de leurs frères, ne se distinguent presque pas des Frisons de la loi danoise, et bien que, depuis une dizaine de siècles, ils n'aient plus de relations avec les Jutes, ils leur ressemblent pourtant plus qu'à aucun autre peuple. Quant aux Angles, longtemps après leur émigration, ils continuèrent à se regarder comme concitoyens des Jutes; c'est ce qu'atteste une loi rendue au VIIe siècle par le roi Ina, et qui a été reproduite quatre siècles plus tard dans les lois d'Edouard le Confesseur : « Lorsque les Gutes (Jutes) viennent (en Angleterre), ils doivent être accueillis et protégés comme des frères alliés, des parents et proprement comme des citoyens de ce royaume. Car ils sont issus du noble sang des Angles...., comme les Angles du sang des Gutes, et ils forment toujours un même peuple et une seule nation [1]. »

Les Angles, ayant commencé à écrire des livres à une époque où les souvenirs de la mère patrie étaient encore vivaces, nous ont conservé de précieux détails sur les mœurs des Reidgotes. Dans leurs plus anciennes homélies, il est fait allusion aux croyances religieuses de leurs ancêtres, qui étaient identiques avec les doctrines des Eddas, et le poëme anglo-saxon de Béowulf, composé en Angleterre au VIIe ou au VIIIe siècle, est évidemment fondé sur les traditions jut-

[1] Lambardi, *Leges Anglorum priscæ*, p. 136, 138, 148. 1644; — P.-G. Thorsen, *De Danske Runemindesmærker*, gr. in-8°, t. Ier, p. 211. Copenhague, 1864.

Digitized by Google

landaises. Le poète anonyme chante les exploits accomplis par son héros chez les Jutes, les Danois et les Francs ; quoiqu'il ne soit pas contemporain des événements qu'il célèbre, on voit qu'il les connaissait exactement ; ce qu'il dit s'accorde fort bien avec les antiquités et avec ce que nous apprennent les Eddas et les Sagas ; nous pouvons même, en un certain point, le contrôler par les témoignages des historiens francs et scandinaves. Il est dit dans le poème que Higelac, oncle de Béowulf, alla attaquer avec sa flotte le pays des Frisons, qu'il fut vaincu par les Hetvares et succomba en se battant contre les Francs. (V. 5824-5833, 2420.) Grégoire de Tours raconte les mêmes faits : sous le règne du fils de Clovis, Théodoric ou Thierry, roi d'Austrasie (511-533), « les Danois, dit-il, avec leur roi nommé Chochilaich, équipent une flotte et arrivent en Gaule par mer ; ils opèrent une descente et dévastent un canton de Théodoric, font des captifs et se disposent à regagner leur patrie, avec des navires chargés de prisonniers et de dépouilles ; mais leur roi reste sur le rivage, attendant que la flotte ait gagné le large pour s'embarquer à son tour. Lorsque Théodoric eut appris que cette contrée avait été ainsi ravagée par les étrangers, il envoya son fils Théodebert avec une forte armée et un grand appareil militaire. Celui-ci tua le roi, vainquit l'ennemi dans une bataille navale et ramena tout le butin à terre. » (Liv. XXXII, ch. III.) Les *Gesta Francorum* (ch. XIX), rapportent cet événement à peu près dans le mêmes termes ; ils ajoutent seulement, pour en mieux préciser la date et le théâtre, qu'il eut lieu, en 515, dans le canton des Attoariens. Ces données ont une grande importance en ce qu'elles nous permettent d'identifier le Higelac de Béowulf avec le Chochilaich des historiens francs. Hrodgar, Helga et leur père Healfdene, rois de Danemark et suzerains de Higelac, sont évidemment les mêmes que Hroar, Helge et leur père Halfdan, mentionnés dans les *Gesta Danorum* de Saxo (liv. II) et dans l'*Ynglinga-saga* de Snorre Sturleson (ch. XXXIII). Or ces princes étaient eux-mêmes contemporains du roi de Suède Adils, qui régnait sept générations (c'est-à-dire en en comptant trois par siècle, 231 ans) avant la grande bataille de Brâvalla, livrée vers 730. La concordance de Béowulf avec les historiens les plus dignes de foi augmente à nos yeux l'autorité de ce poème ; c'est pour nous une abondante source de renseignements ; d'un autre côté, les Eddas et l'histoire de Snorre Sturleson nous fourniront également de précieuses données pour compléter le tableau de la civilisation reidgotique, que nous allons tracer principalement d'après les documents archéologiques.

Digitized by Google

IV

Comme les Cimbres, les Gautes et les autres Nordmans, les Reidgotes brûlaient les cadavres ; c'est ce qui nous permet de distinguer leurs tombeaux de ceux des Danois contemporains. Voici la description de quelques-unes de ces sépultures ; dans le tumulus de Steenhœi, paroisse de Nœvling (amt d'Aalborg), on a trouvé des fragments d'urnes, plusieurs objets d'or, d'argent et surtout de bronze, qui s'étaient collés ensemble en fondant ; il y avait entre autres une queue d'oiseau d'un travail remarquable, une rose, un fruit, du feuillage, un éperon. — Le tumulus de Thorshœi, à Store-Ramsing (amt de Viborg), recélait des urnes cinéraires, des fragments d'un mors, d'une épée de fer, d'une boucle de fer, d'un vase de bronze, d'ornements en partie dorés, deux étriers, des cheveux, du cuir.—Dans un tertre situé près de Mœllerup, paroisse d'Œrum (amt de Viborg), qui recouvrait deux cercles de pierres concentriques, on a trouvé des urnes cinéraires, et au milieu du cercle intérieur une grande pierre plate, sur laquelle étaient des os brûlés, deux gobelets d'argent, ornés à l'extérieur de grossières ciselures dorées, un petit vase et d'autres objets de bronze.—Du milieu d'un tertre, situé dans la paroisse de Gjerum (amt de Hjœrring), on a exhumé un chaudron de bronze orné de canelures autour du ventre, et de cercles concentriques au fond ; entouré de terre, mais posé sur un tas de petits cailloux, il renfermait des os calcinés, entre lesquels plusieurs fragments de fer, qui avaient passé par un feu ardent et auxquels adhéraient des morceaux de verre et de bronze ; d'autres débris étaient détachés. Sur un des côtés du même tumulus, on trouva un amas de cendres et de charbons, des tessons, des fragments de bronze fondu, des gouttes de métal et des morceaux d'une breloque d'or. — Sous un amas de pierres, entre Ris et Bodum, au nord d'Aabenraa (Slesvig), on a découvert une cognée de fer, des éperons d'airain avec pointe de fer ; une passoire et une casserole, toutes deux en bronze et de forme romaine; celle-là, placée dans celle-ci, et renfermant, avec les débris d'un verre, un anneau rompu, en bronze plaqué d'or. Il y avait une épée et quelques vases d'argile, que l'on croit avoir été des urnes. — Dans un tumulus de la paroisse d'Egebæk (amt de Flensborg), on a trouvé une urne remplie d'ossements carbonisés et renfermant une fibule romaine en bronze [1].

[1] Sur ces sépultures, voir *Aarsberetning*, p. 29. 1838; — *Ant. Tidsskrift*, p. 38 et 111,

Digitized by Google

Nos notions sur les rites funéraires des Reidgotes seraient bien restreintes s'il ne nous était donné de les compléter par des documents écrits. Voici comment le poëme de Béowulf décrit les funérailles de Hnæf, qui avait été tué dans une bataille contre les Frisons : « Le meilleur guerrier des belliqueux Skyldings (Danois) fut alors étendu sur le bûcher, où étaient également placés une cotte rougie de sang, un porc (cimier de casque) tout doré, un sanglier dur comme le fer, et beaucoup de braves morts de leurs blessures. Hildeborg (sœur de Hnæf) fit aussi lier son propre fils sur le bûcher, pour le faire brûler comme holocauste. A son épaule, l'infortunée se lamentait, poussait des cris, mais le héros montait (au ciel) ; les grandes flammes s'élevaient vers les nuages, sifflaient sur l'éminence. Le casque de fer fondait, les blessures bruissaient et le sang jaillissait du cadavre brûlant : le plus avide des éléments dévora ce qui restait des guerriers morts [1]. »

Sur le point d'expirer, Béowulf dit à son compagnon : « Que les braves amoncellent, au bord de la mer, un tertre d'où mon bûcher puisse briller ; que le tumulus s'élève haut sur le cap Hronesnæs, pour me rappeler au souvenir de mes guerriers. » Sur un promontoire éminent d'où le héros devait dominer après sa mort, comme il avait dominé de son vivant, on dressa un grand bûcher, décoré de casques, de boucliers et de brillantes cuirasses, puis on y mit le feu, après avoir étendu le cadavre au sommet. La noire fumée monta en l'air et des lamentations accompagnèrent le pétillement des flammes qu'avivait le souffle du vent. Lorsque le bûcher fut réduit en cendres, on éleva sur l'emplacement un tertre haut et large, auquel on travailla dix jours. Après avoir entouré le tombeau d'un cercle de pierres, on y déposa les richesses que Béowulf avait enlevées au dragon, dans la lutte qui lui coûta la vie ; personne n'eut besoin d'ajouter des présents pour relever l'éclat des funérailles, mais douze orateurs chevauchèrent autour du tertre, en célébrant par des chants et des discours les louanges du prince regretté.

Ces cérémonies offrent une grande conformité avec celles qui sont mentionnées dans les Eddas et dans l'*Ynglinga-saga*. « Le frère de Balder, dit la Vala dans sa prédiction, ne se lava pas les mains, ne se peigna pas la chevelure, avant d'avoir mis sur le bûcher le meurtrier de Balder. » Le *Hâvamâl*, ce recueil de proverbes et de préceptes attribués à Odin lui-même, ne connaît d'autres rites funéraires que l'incinération ; voici deux de ces sentences : « Mieux vaut être

1840-1851 ; — V. Boye, sur les commencements de l'âge de fer en Danemark, dans *Annaler*, p. 31, 32, 47-50. 1860.

[1] *Béowulf*, suivi de *Scopes widsid*, ou le *Voyage du poète*, texte anglo-saxon et trad. danoise par Fr. Schaldemose, in-8°, p. 52, vers 2210-2240. Copenhague, 1847.

Digitized by Google

aveugle que brûlé, » c'est-à-dire mort; « il ne faut pas louer la journée avant la nuit, ni l'épouse avant qu'elle soit brûlée. »

La nouvelle Edda décrit en ces termes les funérailles du dieu Balder : « Les Ases portèrent le cadavre de Balder vers son vaisseau, qui s'appelait *Hringhorni*, et qui était extraordinairement grand ; ils voulurent le lancer en mer pour brûler le cadavre dessus, mais ne pouvant le faire bouger de place, ils durent envoyer chercher au Iotunheim la géante Hyrrokin, qui vint à cheval sur un loup, avec des vipères pour rênes; lorsqu'elle eut mis pied à terre, Odin chargea quatre forts guerriers de garder le loup ; mais ils ne purent le contenir avant de l'avoir jeté à terre. Hyrrokin s'approcha de la proue et lança le vaisseau d'un seul effort et avec une telle vitesse que les rouleaux s'enflammèrent, et que toute la terre en trembla. Thor, irrité, saisit son marteau et aurait brisé le crâne de la géante, si tous les dieux n'eussent intercédé pour elle. Le cadavre de Balder fut alors porté sur le navire ; sa femme Nanna, fille de Nep, était si affligée que son cœur se brisa de douleur et qu'elle expira ; elle fut aussi placée sur le bûcher, auquel on mit le feu. Thor s'approcha et le bénit avec son marteau ; voyant courir devant lui le nain Lit, il le lança d'un coup de pied dans les flammes, qui le consumèrent. Il vint toute sorte de créatures à ces funérailles ; d'abord Odin et, avec lui, Frigg, les Valkyries et son corbeau; Frey était dans une voiture traînée par le pourceau Gullinbursti (soies d'or) ou Slidrugtanni (grands dents) ; Heimdall était à cheval sur son coursier Gulltopp ; Freya vint dans une voiture attelée de ses chats. Il y avait aussi quantité de Hrimthurses (géants des frimas) et de Bergrises (géants des montagnes). Odin posa sur le bûcher l'anneau Draupnir, qui, dès lors, eut la propriété de se dédoubler en huit anneaux toutes les neuf nuits. Le cheval de Balder fut conduit sur le bûcher avec son harnachement complet. »

Dans cette description, il y a certainement des traits de fantaisie, mais il y a aussi des circonstances parfaitement conformes à la réalité, comme l'incinération sur un vaisseau, les présents funéraires, l'usage de brûler le cheval du défunt, les sacrifices humains. Sur ce dernier point, l'Edda poétique nous fournit les détails les plus positifs : après avoir fait assassiner Sigurd, qu'elle ne pouvait voir uni à une autre femme, Brynhild, sa première fiancée, ne put lui survivre ; elle fit tuer huit de ses esclaves et cinq de ses suivantes, puis se perça le sein d'un glaive. Le troisième chant sur Sigurd décrit ainsi les dispositions qu'elle fit pour ses funérailles : « Qu'elles s'avancent maintenant, dit-elle, celles qui veulent recevoir de l'or ou de moindres présents ; je donne à chacune bijou doré, couverture, draps et vêtements splendides. Toutes se taisent; mais, après avoir réfléchi,

Digitized by Google

elles répondent toutes ensemble : Assez de morts pour cette fois; nous voulons vivre, il faut que les servantes du palais fassent les préparatifs convenables. Enfin la jeune femme, vêtue de lin, prononça ces sages paroles : « Je ne veux pas qu'à cause de moi l'on se sacrifie à regret; mais sur votre bûcher il brûlera moins de richesses et de bijoux d'or, lorsque vous viendrez là-bas me retrouver. » Parlant ensuite de Gudrun, épouse de Sigurd, elle ajouta : « Il siérait mieux à notre sœur Gudrun de suivre au tombeau son premier mari, si elle pouvait écouter de bons conseils ou que son cœur ressemblât au nôtre. » Se tournant vers son mari Gunnar : « Je veux t'adresser une prière, dit-elle, ce sera la dernière en ce monde. Fais dresser dans la plaine un bûcher assez large pour y placer tous ceux qui meurent avec Sigurd. Entoure-le de tentures et de boucliers, et enveloppe les cadavres de tapis aux brillantes couleurs. Brûle à mon côté un guerrier hun, et, près de celui-ci, mes pages ornés de parures, deux à la tête, ainsi que deux faucons..... Les belles portes du Valhall ne tomberont pas sur les talons de Sigurd, puisque ma suite l'accompagne, et notre cortége ne paraîtra pas misérable; nous sommes suivis de cinq femmes esclaves, de huit pages de bonne famille, et de l'esclave que mon père a fait élever avec moi, que Budle a donné à sa fille. »

Selon l'auteur de l'*Ynglinga-saga*, Odin « avait établi que tous les morts seraient brûlés avec tout ce qu'ils possédaient; il dit que chacun arriverait au Valhall avec autant de richesses qu'il y en aurait eu sur son bûcher, et jouirait de ce qu'il aurait lui-même enfoui en terre. Les cendres devaient être jetées en mer ou bien enterrées. On devait élever des tertres en mémoire des hommes distingués, mais ériger des *bautastènes* (pierre debout) en l'honneur de tous ceux qui auraient eu du courage, et cette coutume dura longtemps. — Odin mourut de maladie en Suède; sentant sa fin approcher, il se fit marquer d'une pointe de lance, et il s'attribua tous les hommes qui périraient par les armes..... Il fut brûlé, et on lui fit des funérailles magnifiques. C'était la croyance des Suédois que plus haut s'élevaient les flammes, plus serait considéré au ciel celui qui était sur le bûcher, et qu'il serait d'autant plus riche que l'on brûlerait plus de richesses avec son cadavre. » (Ch. VIII et X.)

Ces passages de l'*Ynglinga-saga* nous font comprendre pourquoi les sépultures de l'âge de fer, datant de l'époque d'incinération, sont si peu nombreuses comparativement à celles de l'âge de bronze; les deux périodes ont eu une durée à peu près égale, c'est-à-dire d'environ cinq siècles chacune; en admettant, avec toute vraisemblance, que la population ait été aussi dense dans l'une que dans l'autre, il devrait rester autant de tombeaux de la dernière que de la première; s'il n'en est pas ainsi, c'est que, dans l'âge de fer, on n'élevait pas

Digitized by Google

de tertres ou de bautastènes à tous les décédés ; ces monuments étaient réservés les uns aux personnages distingués, les autres aux braves ; quant aux morts ordinaires, on se bornait à brûler leur cadavre, et à enfouir les cendres dans la terre ou à les jeter à l'eau ; si du moins on les avait enfermées dans des urnes, un certain nombre de celles-ci seraient parvenues jusqu'à nous ; mais on ne prenait pas même toujours ce soin pour les cendres des hommes éminents, que l'on se bornait souvent à recouvrir d'un tertre ou d'un tas de pierres.

Nous avons déjà parlé des tertres ; quant aux bautastènes, on n'en trouve plus en Danemark que dans l'île de Fuur (Jutland) et dans celle de Bornholm, qui, pour la période d'incinération de l'âge de fer, ne se rattache pas aux autres îles danoises, mais au Jutland ou plutôt aux pays gautiques de la Suède. A mi-chemin entre la ville de Svanike et l'église d'Œstermarie (Bornholm) est situé, près du Gyldensaa, le remarquable bocage de Louisenlund. Sous l'ombrage des hêtres s'élèvent, dans l'espace de quelques hectares, une cinquantaine de pierres debout, dont la hauteur varie de deux à trois mètres. Ces monuments ont été respectés dans cette île pierreuse ainsi que dans toutes les contrées montueuses de la Suède ; mais en Jutland, où il n'y a pas de carrières, l'homme fait servir à ses constructions les blocs erratiques répandus sur la surface du sol ; on voit encore les paysans raser d'énormes tertres pour extraire les dalles du caveau ; leurs ancêtres ne se donnaient vraisemblablement pas tant de peine ; ils préféraient naturellement les pierres isolées et notamment les bautastènes. Les mêmes besoins ont occasionné la destruction des monuments en forme de vaisseau, dont les côtés et les mâts étaient marqués par des pierres de diverses grandeurs. Ils sont assez communs en Norvége et en Suède, surtout dans le Bleking et l'île de Gotland, mais il n'en reste plus dans les pays Reidgotiques, si ce n'est dans la petite île de Hjarnœ, à l'entrée du golfe de Horsens. On sait qu'il y en avait aussi près de la mer dans l'amt d'Aabenraa en Slesvig [1].

V

Les monuments funéraires qui ont échappé à la destruction nous font connaître les sépultures des Reidgotes éminents; celles des hommes du peuple nous sont moins bien connues, parce qu'elles n'avaient

[1] Vorsaae, *Blekingske Mindesmærker*, et *Danmarks Oldtid*, p. 88.

Digitized by Google

rien pour attirer l'attention : les urnes cinéraires, que met à jour le soc de la charrue ou la pioche du manœuvre sont rarement recueillies ; quant aux cendres isolées, il y a longtemps qu'elles sont confondues avec la terre, et les objets à demi fondus ou carbonisés qui les accompagnaient, n'ayant rien pour les protéger, ont été corrodés ou sont tombés en poussière. Lorsque par hasard le travailleur en exhume les restes informes, il ne daigne pas les ramasser ou bien les jette pêle-mêle au milieu de sa ferraille. Mais lorsque des objets de ce genre se sont trouvés réunis dans des lieux de dépôts ou de sépultures communes, ils ont fini par éveiller l'attention des paysans, qui n'ont pas tardé à les mettre sous les yeux des archéologues. On a beaucoup discuté sur l'origine des antiquités que l'on tire de certaines tourbières. Les uns ont pensé qu'elles avaient été cachées soit par des pirates, soit par un corps d'armée qui n'aurait pu les retirer : d'autres, qu'elles provenaient de troupes qui se seraient noyées, soit en fuyant, soit en passant ou en combattant sur la glace. Mais l'absence de squelettes humains, jointe à ce que plusieurs des objets sont fondus ou carbonisés, déformés ou brisés de la manière la plus bizarre et déposés dans un certain ordre artificiel, prouve assez que ces suppositions n'ont rien de fondé. Il n'y a qu'une seule hypothèse qui puisse expliquer toutes ces circonstances, et elle est si naturelle qu'elle aurait dû frapper les esprits ingénieux qui ont écrit sur cette matière. Tout nous porte à croire que ces lacs et ces tourbières qui sont pour nous de riches conservatoires d'antiquités, étaient pour les Reidgotes des lieux de sépulture commune ; c'est là que l'on jetait les cendres du bûcher avec les objets épargnés par les flammes ; mais comme il était à craindre que des armes et des parures en trop bon état ne fussent un appât pour la cupidité, on avait soin de les tordre et de les briser pour les mettre hors d'état de servir.

Dans ces lacs sacrés, nous ne trouvons pas seulement l'application du précepte d'Odin, qui ordonnait de jeter les cendres à l'eau, nous y voyons aussi l'imitation des funérailles de Balder. Le choix d'un navire pour bûcher n'est pas un mythe, c'était un usage dont les historiens nous ont conservé quelques exemples. Le roi de Suède, Hake, ayant reçu de graves blessures et voyant qu'il ne vivrait pas longtemps, se fit porter sur son navire avec les cadavres et les armes des guerriers morts. On disposa le gouvernail, on hissa les voiles et l'on mit le feu à l'embarcation, qui fut poussée par les vents et s'éloigna toute enflammée. Cet événement resta longtemps célèbre. — Le vainqueur de Brâvalla, Sigurd Ring, ayant été blessé dans une bataille en Norvége, fit élever sur le rivage un tumulus auquel il donna son nom, puis il fit transporter les cadavres de ses

Digitized by Google

guerriers sur un vaisseau, où il monta lui-même, s'assit à la proue, fit déployer les voiles et se perça de son glaive après avoir mis le feu au navire; selon l'usage de ses ancêtres, il aimait mieux aller vers Odin dans toute sa pompe royale, que de s'éteindre de vieillesse. — Le roi de Danemark, Frode le Pacifique, après une bataille, livrée aux Russes, et où il périt beaucoup de monde, fit enterrer les soldats, mais brûler les chefs sur leurs navires[1].

Parmi les cimetières aquatiques les plus remarquables, il faut citer les tourbières de Thorsbjerg, de Nydam et de Sœnderballe, sur la côte orientale du Slesvig; l'étang du moulin de Vingsted, le lac de Dallerup, la mare de Hedelis-Kjær et la tourbière de Trine, sur la côte orientale du Jutland; les tourbières de Flemlœse, de Villestofte et de Vie, dans la partie septentrionale de la Fionie; enfin celle de Rœmmere dans l'île de Bornholm.

La tourbière de Thorsbjerg est encore la seule qui ait été complétement fouillée sous la direction d'un archéologue et décrite par lui dans un ouvrage aussi savant que précieux pour ses gravures[2]. Elle est située dans la paroisse de Sœnderbrarup (amt de Gottorp), à 22 kilomètres au nord-est de Slesvig. Occupant le fond d'un entonnoir formé par des éminences sablonneuses et argileuses, sa superficie est d'environ quatre hectares. Il y avait déjà longtemps que les extracteurs de tourbe en tiraient des objets d'antiquité, lorsqu'en 1858 des fouilles scientifiques furent entreprises par le directeur du musée de Flensborg. Mais l'affluence des eaux et la profondeur des objets enfouis mettaient obstacle à la marche régulière des investigations; il fallut dériver les eaux, avant de poursuivre les fouilles, qui eurent lieu dans les étés de 1860 et de 1861, en présence de C. Engelhardt et de V. Boye, jeune archéologue, déjà plein d'expérience, à qui l'on doit d'excellentes publications. On ne trouva d'antiquités que dans un enfoncement, à l'est de la tourbière, sur une surface d'environ 850 mètres carrés. Les bords du marécage ont été autrefois couverts de bois, notamment de sapin, de bouleau, d'aune et de chêne, dont il reste des souches; les antiquités se trouvent plus bas que le chêne, qui ne croissait pas encore dans cette contrée, mais au niveau du sapin, qui a disparu depuis. A une profondeur de 2 à $3^{m},50$, les antiquités avaient subi l'influence de l'air; elles étaient noircies du côté supérieur, percées par les vers,

[1] Snorre Sturleson, *Ynglinga-Saga*, ch. XXVII; — N.-M. Petersen, *Danmarks Historie i Hedenold*, t. Ier; — Saxo, *Gesta. Danorum*, liv. V.

[2] *Sœnderjydske Mosefund. — I. Thorsbjerg Mosefund* (les trouvailles dans les marais du Sudjutland. — I. Tourbière de Thorsbjerg), par Conr. Engelhardt, directeur du musée de Flensborg, in-4°, texte avec 18 planches de figures, gravées sur cuivre par J.-M. Petersen. Copenhague, 1863.

Digitized by Google

rongées par les insectes ; la face inférieure, au contraire, était restée claire et polie, comme celle des objets enfouis plus bas. A une profondeur de 2^{m},50 à 5 mètres, la tourbe est plus noire, plus mûre ; c'est dans cette couche, légèrement affaissée au milieu, que l'on a recueilli la plupart des antiquités, surtout vers le centre de l'enfoncement. Elle repose sur une masse de feuilles et de plantes marécageuses, impropres à faire de la tourbe, et où l'on n'a trouvé que des objets lourds, et notamment des vases d'argile remplis de pierres pesant jusqu'à 7 kilogrammes.

Le lieu de dépôt était mis en communication avec la terre ferme au moyen d'un pont fait de branches d'aune, de bouleau et de noisetiers supportées par des pieux. Une partie des objets paraissaient avoir été disposés dans un certain ordre ; on remarquait, par exemple, des flèches réunies en faisceau ; des planchettes de boucliers posées l'une sur l'autre et retenues ensemble par une pointe de javelot qui les traversait ; des pointes de piques, des fragments de lame d'épée et d'ombons de boucliers, enveloppés de cottes de mailles. Les pièces de la même armure ou du même harnachement se trouvaient aussi quelquefois rapprochées l'une de l'autre ; presque tous les ombons de boucliers étaient ensemble, de même que les objets d'or ; les monnaies, quoique isolées, n'occupaient qu'un espace restreint. — Ces objets avaient servi longtemps ; les uns même avaient été restaurés ; il est d'autant plus remarquable qu'on les ait tordus, rompus, hachés pour la plupart, avant de les jeter à l'eau. Une des cottes de mailles avait été coupée par le milieu, et chaque moitié déposée dans un vase d'argile ; des vases enfouis loin l'un de l'autre contenaient des fragments d'un même objet ; des hampes de lances étaient coupées par morceaux, des arcs brisés, des armes incomplètes ; à un pantalon, il manquait une jambe ; à un manteau, l'une des manches ; il y avait relativement peu d'objets en bon état ; à la vérité, cette tourbière corrode le fer, au lieu de le conserver comme le bois et les étoffes ; les seuls objets de fer qui fussent un peu intacts se trouvaient dans la couche supérieure, ou bien enveloppés dans des cottes de mailles, qui étaient elles-mêmes enfermées dans des vases. Les traces du feu étaient visibles sur plusieurs de ces antiquités, les unes carbonisées, les autres en partie fondues, suivant leur nature.

Les trente-sept monnaies romaines qui font partie de cette trouvaille lui donnent une date approximative ; la plus ancienne porte l'effigie de Néron, la plus récente a été frappée, en 194, sous le règne de Septime Sévère. Il ne faut pourtant pas se renfermer exactement entre ces deux limites ; les monnaies romaines peuvent avoir fait de longs détours et être restées bien des années en route avant

Digitized by Google

de parvenir en Danemark, et rien ne prouve qu'elles aient été enfouies aussitôt après leur arrivée; la tourbière peut avoir servi de cimetière même après le IIIe siècle de notre ère; car, à partir de cette date, les peuples se mettent en mouvement, les grandes migrations se préparent, et les guerres interrompent les relations commerciales entre le Nord et le Sud. On ne découvre dans les pays scandinaves que très peu de monnaies des derniers empereurs d'Occident. Il est possible que les Reidgotes n'en aient plus possédé au IVe et au Ve siècle, c'est-à-dire vers la fin de la période d'incinération; d'un côté, l'absence de monnaies postérieures à l'an 200 ne prouve pas que la tourbière de Thorsbjerg ait alors cessé d'être un cimetière; d'autre part, la différence de niveau entre les objets fait croire qu'ils ont été déposés à diverses époques.

La tourbière de Nydam est située dans la paroisse de Œstersottrup (Slesvig), à 7 kilomètres au nord-ouest de Sœnderborg et à 1,300 mètres à l'ouest du détroit d'Als, avec lequel elle était autrefois en communication. Environ 100 mètres carrés ont été explorés dans des fouilles exécutées, en 1859, 1862 et 1863, sous la direction de C. Engelhardt; elles n'ont pu être continuées en 1864 par suite de l'occupation du pays de Sundeved par les troupes allemandes, et l'on n'en connaît les résultats que par quelques rapports publiés dans les journaux. Les antiquités, jetées pêle-mêle, se trouvent à une profondeur de 1 à 2 mètres, dans une couche de 0m,30, au point de contact de la terre d'alluvion et du sol argileux, mêlé de coquillages blancs, qui faisait anciennement le fond du bras de mer. Elles étaient hors d'état de servir, comme celles du Thorsbjerg-mose, avec lesquelles la plupart sont identiques; mais, par une heureuse circonstance, le métal y est moins oxydé et l'on a recueilli une cinquantaine de glaives d'acier, autant d'ombons de boucliers, non pas en bronze comme à Thorsbjerg, mais la plupart en fer. Parmi les nombreuses hampes de flèches, quatre portaient des caractères runiques. Trente-cinq monnaies romaines, frappées depuis le règne d'Adrien jusqu'à celui de Macrin, assignent à cette trouvaille la même date qu'à celle de Thorsbjerg. Deux bateaux chargés d'armes et des squelettes de chevaux rappellent certaines circonstances des funérailles de Balder. — Dans un autre marais du Slesvig, situé près de Sœnderballe, à 1,500 mètres du Gjenner-fjord et à égale distance d'Aabenraa et de Haderslev, on a trouvé plusieurs petits vases d'argile, identiques pour la forme et les ornements avec ceux du Thorsbjerg-mose; il n'y a pas encore été fait de fouilles systématiques.

L'étang du moulin de Vingsted, situé dans la paroisse de Bredsten, tout près de la rivière de Veile, à 9 kilomètres au sud-ouest du

Digitized by Google

golfe et de la ville de ce nom, recèle des armes, des harnais de cheval, des bijoux d'or, le tout analogue aux antiquités du Thorsbjerg-mose. Plusieurs de ces objets sont détériorés et ont passé par le feu. — Un pêcheur a tiré du lac de Dallerup, situé dans la paroisse de Thyrsted, à 4 kilomètres au sud de la ville et du golfe de Horsens, des lames d'épées damasquinées, des fragments de poignées d'épées, des pointes de flèches, un mors en fer. — Le Hedelis-kjær, amas d'eau occupant le fond d'un entonnoir, tout près du presbytère de Skjœdstrup, à 13 kilomètres au nord de Aarhuus et à 2 kilomètres de l'anse de Kalœ, recouvre également des antiquités de l'âge de fer ; on en a tiré des épées damasquinées, dont l'une singulièrement tordue ; six pointes de lances ; trente-deux pointes de flèches, une belle hache, plusieurs ombons et des garnitures de boucliers en fer et en bronze ; huit pointes d'angons, quatre lames de couteaux ; des boucles de ceinturons, une bague d'or et un anneau de bronze. — Près de Fuglsang, dans la paroisse de Thorslev (Jutland), à 14 kilomètres à l'ouest de la ville maritime de Sæby, est le Trine-mose, tourbière dans laquelle on a trouvé quantité de pièces de harnachement, analogues à celles du Thorsbjerg-mose, des boucles de ceinturons et des garnitures de fourreaux d'épées.

De la tourbière de Flemlœse, située à 9 kilomètres à l'est de la ville maritime d'Assens (Fionie), on a exhumé à diverses époques des fragments de lames et de fourreaux d'épées ; des angons, des pointes de javelots en os et en fer, un couteau, une boucle de ceinturon, des vases d'argile et de bois, deux pierres à aiguiser, en forme de navette, une voiture à deux roues, un fragment de peigne. — La tourbière de Vie, située entre Næsbyhoved-Broby et Allesœ (Fionie), à 7 kilomètres au nord-ouest d'Odense, est l'un des plus riches dépôts d'antiquités. Il y avait déjà longtemps qu'elle était connue pour telle, lorsque en 1859 M. Herbst, l'un des inspecteurs du Musée de Copenhague, entreprit des fouilles systématiques dans une partie du marais. Il est à regretter que ce savant n'ait pas encore publié de rapport détaillé sur ses importantes investigations. Parmi les centaines d'armes qu'on a recueillies dans la Vie-mose, il y a des épées, dont l'une porte des caractères latins, des pointes et des hampes de lances, des sabres, quantité d'ombons en fer et de garnitures de boucliers, des poignées et des fourreaux d'épées, dont l'un a une inscription runique ; un arc de bois, des flèches avec pointes de fer et d'os, des éperons, des instruments de fer, une petite enclume, des marteaux, des tenailles, une lime, un ciseau de menuisier, une houe, une faucille, la proue d'un bateau. Ces objets, analogues à ceux de Nydam et du Thorsbjerg-mose, paraissent être moins anciens : il n'y a qu'une monnaie romaine et peu d'objets de

Digitized by Google

même origine. — Non loin du Vie-mose est le marais de Villestofte, dans la paroisse de Paarup, à 7 kilomètres du golfe d'Odense. On y a trouvé une bouterolle d'épée en os, des garnitures de fourreaux et de baudriers, un peigne en os. — Ces trois cimetières aquatiques sont les seuls connus dans l'archipel danois, où les rites de l'inhumation ont dominé pendant tout l'âge de fer. Plusieurs trouvailles attestent que les mêmes coutumes ont régné en Fionie pendant une partie de la première période de l'âge de fer ; l'incinération n'a dû être en usage dans l'île qu'au temps où les relations avec l'empire romain avaient déjà cessé, c'est-à-dire au IVe et au Ve siècle de notre ère ; dès le VIe siècle, elle fait place à l'inhumation ; les sépultures lacustres doivent être les traces d'un établissement des Reidgotes au nord de la Fionie ; il est remarquable que deux des tourbières soient situées dans les environs d'Odense (le sanctuaire d'Odin), et la troisième près d'Assens (le promontoire des Ases). Quant à l'île de Bornholm, il n'est pas douteux que la civilisation gautique n'y ait régné pendant la première moitié de l'âge de fer ; dans le Rœmmere-mose (paroisse de Ruthsker), on a trouvé deux vases en bronze, des garnitures de boucliers et de baudriers en bronze, une épée de fer ; dans le lac de Borre, au pied de l'ancien château appelé Lilleborg, on a trouvé des anneaux d'or en spirales et des monnaies romaines, dont seize étaient du IIIe siècle [1].

VI

Maintenant que nous avons déterminé quelles antiquités appartiennent à la période d'incinération, fait connaître les circonstances et les lieux dans lesquels elles se trouvent, il nous reste à les classer et à les décrire méthodiquement : ce coup d'œil systématique nous donnera occasion de rechercher leur provenance, de passer en revue le costume, les mœurs et les institutions des Reidgotes, d'étudier leurs arts, leurs procédés techniques, leur industrie, leur commerce ; en un mot, de tracer un tableau, sinon complet, du moins authentique de leur état de civilisation.

Dès le commencement de l'âge de fer, les habitants du Danemark, aussi bien dans les îles que sur la péninsule, apprennent à connaître non-seulement le métal qui donne son nom à cette période, mais encore l'argent, l'électre qui en est un alliage, l'airain qui

[1] Sur les découvertes faites dans les tourbières, voir l'ouvrage déjà cité de Conr. Engelhardt ; —Worsaae, dans le *Bulletin de l'Académie des sciences du Danemark*, 1857 ; — V. Boye, dans *Annaler*, 1860.

Digitized by Google

remplace le bronze, sans parler du zinc et du plomb, qui sont rarement employés seuls, le verre, l'ivoire, l'agate. L'airain diffère du bronze en ce que le zinc ou un alliage de zinc et d'étain y tiennent lieu de l'étain employé dans le bronze; il n'y a d'ailleurs pas de proportion régulière dans les alliages, et l'airain varie de la couleur rouge du cuivre à la teinte blanchâtre de l'argent. Au temps où l'argent commença à s'introduire en Jutland, il était naturellement plus rare que l'or, dont il y avait déjà de grandes provisions; aussi passait-il pour plus précieux, c'est ce que Tacite a remarqué des Germains : « Ils recherchent plus l'argent que l'or, dit-il, non pas qu'ils le préfèrent, mais parce que les pièces d'argent sont d'un usage plus facile pour acheter des choses communes et de bas prix. » (*Germ.*, ch. v). Ne serait-ce pas plutôt parce que l'argent valait mieux pour eux que l'or? Un peuple qui avait coutume de briser les métaux et de les peser n'était pas embarrassé pour faire de la petite monnaie. Dans l'ancienne Edda, il est dit que la déesse Freya, pour aider à recouvrer le marteau de Thor, « donnerait sa robe ailée, fût-elle faite d'or; qu'elle la cèderait même, si elle était d'argent. » Cette gradation est pour nous une preuve de plus que, à une certaine époque, l'argent a été, chez les hommes du nord, le plus précieux des métaux. Il était évidemment importé, puisqu'il n'y en a jamais eu de mine en Danemark. On n'oserait même pas affirmer que le minerai de fer y fût dès lors fondu et forgé. Il est certain, du moins, qu'un très grand nombre d'objets y sont venus tout faits, avec les monnaies, dont l'origine romaine est incontestable. On lit des caractères latins sur plusieurs épées des tourbières de Nydam et de Vie; un ombon de bronze, provenant du Thorsbjerg-mose, porte des majuscules pointillées qui forment le nom de ÆL. ÆLIANUS. Les broches à cheveux et les beaux gobelets d'argent exhumés d'une éminence du village de Byrsted (paroisse de Veggerby, dans l'amt de Aalborg)[1], la tête de Jupiter trouvée à Hostrup (paroisse d'Ensted, dans l'amt d'Aabenraa), et plusieurs des objets provenant des tourbières, rappellent tellement le style classique, qu'on ne peut les attribuer à des orfévres du nord. Ceux-ci ne manquaient pourtant pas d'habileté dans le dessin géométrique ; mais ils ne savaient pas représenter la nature : comme exemples de ce qu'ils faisaient en ce genre, on peut citer les grossières figures des deux cornes d'or, des bracteates, des deux plaques de cottes de mailles et de la bande de ceinturon trouvées à Thorsbjerg. Les formes et les dessins sont plus variés, moins typiques que dans l'âge de bronze; une plus grande liberté règne dans l'ornementation, mais les figures d'êtres

[1] Worsaae, dans *Annaler*, p. 396, avec 1 pl. 1849.

Digitized by Google

animés sont raides et sans grâce, d'ordinaire à l'état de repos. Les Reidgotes, en s'assimilant les Cimbres, avaient adopté aussi un certain nombre de leurs formes, comme pour les pointes de piques, les fibules, les peignes, les pinces à épiler. Les poignées d'épées de cette période ressemblent plus à celles de la précédente qu'à celles de la suivante; elles n'ont pas de barre transversale et ne s'élargissent que très peu au point de contact avec la lame. L'influence cimbrique ne s'est fait sentir que partiellement chez les Reidgotes, mais il nous semble qu'on ne peut la nier.

La connaissance de nouveaux métaux, la domestication du cheval, les progrès de la navigation, l'extension du commerce et l'importation d'objets fabriqués par les Romains ou leurs sujets, le perfectionnement de l'art de tisser, l'usage du tour à potier et à menuisier, l'emploi de nouveaux ornements, comme les lignes ogivales, les *z* croisés, que l'on dit être l'emblême du marteau de Thor, c'est-à-dire de la foudre, les larmes ou silhouettes de poire, toutes ces nouveautés n'auraient pas suffi à constituer pour les Reidgotes une notable supériorité sur les Cimbres, s'ils n'avaient de plus, en leur qualité de Nordmans, possédé l'écriture runique. L'Edda attribue à Odin l'invention des runes; mais ce mot signifie les dogmes religieux, les sciences secrètes, les mystères, les formules magiques, la parole et la poésie, tout aussi bien que les lettres, l'écriture. Lors de sa première entrevue avec Sigurd, la Valkyrie Brynhild lui expliqua en ces termes l'usage des runes : « Si tu veux être vainqueur, il faut connaître les runes de la victoire et les tracer sur la poignée de ton glaive, quelques-unes sur le fourreau, quelques-unes sur la lame, en nommant deux fois Tyr (le dieu, de la guerre et la lettre T); — il faut connaître les runes du breuvage, si tu ne veux être trahi par la femme, en qui tu as confiance; il faut les graver sur la corne à boire et sur le revers de la main, ainsi qu'un *naud* (N) sur l'ongle; — il faut connaître les runes de la délivrance, si tu veux assister et délivrer les femmes en couches; trace-les sur la paume de la main, applique-les sur les phalanges, en invoquant le secours des déesses; — il faut connaître les runes des flots, si tu veux sauver les coursiers voilés de la mer; grave-les sur la proue et sur le gouvernail; marque-les avec le feu sur les avirons, et les récifs ne seront pas si escarpés ni les vagues si noires que tu n'échappes au péril; — il faut connaître les runes des branches, si tu veux devenir médecin et guérir les blessures; grave-les sur l'écorce et sur le tronc des arbres, dont les rameaux penchent vers l'est; — il faut connaître les runes de l'éloquence, si tu veux que personne n'exerce sa colère sur toi; il faut les filer, les tisser, les combiner au tribunal où se rendent les jugements suprêmes; — il

Digitized by Google

faut connaître les runes de mémoire, si tu veux être plus intelligent que les autres; c'est Hropter (Odin) qui les a inventées, qui les a gravées le premier. » Dans tous ces passages, il s'agit, à la vérité, de signes cabalistiques, mais qui avaient une forme constante, qui se perpétuaient par la tradition et dont quelques-uns ont fini par devenir des caractères alphabétiques. Les anciens qui attribuaient tant d'efficacité aux runes, pouvaient bien croire qu'outre la puissance elles donnaient encore la connaissance de l'avenir. Aussi, plusieurs savants ont-ils pensé qu'il est question d'elles dans le chapitre x de la *Germanie :* Les Germains, dit Tacite, « sont très attentifs aux augures et aux présages; leur manière de consulter le sort est simple; ils prennent un scion d'arbre fruitier, le coupent en petits bâtons, qu'ils distinguent par certains signes et qu'ils jettent sans ordre et au hasard sur un tapis blanc; puis, suivant que la divination est publique ou privée, le pontife de la cité ou le père de famille, priant les dieux et les yeux levés vers le ciel, prend trois des bâtons et tire augure de la marque qu'ils portent. » Cette description nous fait comprendre le passage de l'ancienne Edda, où il est dit qu'il fallut agiter les bâtons, pour savoir ce que présageaient les mauvais rêves de Balder.

Sous le nom de Germains, Tacite comprenait tout à la fois des Nordmans et des Sudmans; ces deux branches de la même race ont l'une et l'autre fait usage des caractères magiques; mais là s'arrête la conformité; tandis que la famille méridionale s'immobilisait dans les pratiques superstitieuses, les Nordmans transformaient les signes cabalistiques en des caractères d'alphabet, et s'élevaient à la connaissance de l'écriture. Cette découverte doit avoir eu lieu avant la dispersion des peuples nordmans, ou tout au moins avant l'interruption de leurs rapports mutuels, car tous ont possédé les mêmes lettres dans leur forme primitive; des runes anciennes sont inscrites sur des pierres monumentales dans les pays des Gautes et des Angles; en Jutland, on ne les trouve que gravées sur des objets plus mobiles, mais dont plusieurs sont indubitablement reidgotiques. Sur un massif collier d'or, découvert en Valachie (1838) avec beaucoup d'autres objets du même métal, on lit, en runes anciennes, le nom du peuple gotique, de qui provient sans doute ce riche trésor, du poids de 20 kilogrammes. Parmi les antiquités bourguignoges et franques exhumées du champ de bataille de Charnay-les-Chalon, on remarque une fibule d'argent sur laquelle est gravée l'ancien alphabet runique[1]. Dans toutes les contrées sudmaniques, au contraire, on

[1] *Mémoire sur les Sépultures des Barbares de l'époque Mérovingienne, découvertes en Bourgogne, et particulièrement à Charnay*, par H. Baudot, in-4°. Dijon, 1860.

Digitized by Google

n'a trouvé que six inscriptions runiques, et encore sur des médailles dont l'origine sudmanique n'est aucunement prouvée. Aussi Wilhelm Grimm est-il forcé d'avouer « qu'aucun monument authentique portant des runes *allemandes* n'a été découvert en Allemagne[1]. » Pourquoi donc alors ce terme délusoire de runes allemandes?

Plusieurs écrivains anciens nous parlent de l'écriture runique. Au milieu du VIe siècle, l'évêque Venantius Fortunatus, qui avait été élevé à Ravenne, capitale des Ostrogots, prie un ami, auquel il adresse une lettre en vers (*Carmina*, VII, XVIII), de lui répondre soit en caractères latins, soit « en runes barbares peintes sur des tablettes de frêne. »

Barbara fraxineis pingatur runa tabellis.

Le poème de Béowulf, qui est fondé sur des traditions du même siècle, mentionne « une poignée de glaive, faite de l'or le plus pur, sur laquelle des runes, tracées correctement, indiquaient à qui avait appartenu, dans les temps anciens, la meilleure des armes. » (Vers 3386-3394.) On lit dans la *Vœlsunga-saga*, qui fut à la vérité rédigée au XIIIe siècle, mais qui se rapporte à la première période de l'âge de fer, que Gudrun envoya une lettre runique à ses frères, les princes bourguignons, pour les prévenir des mauvais desseins d'Atle, son mari; mais que le messager changea les runes de manière à leur donner un sens contraire (ch. XLII). « La lettre écrite de la main du roi de Suède, avec des caractères nationaux, » que saint Anschair, l'apôtre des Scandinaves, rapporta à l'empereur Louis le Débonnaire (830), était sans doute en caractères runiques.

Comme on l'a dit, il y a deux sortes d'alphabets runiques; l'un qui est l'héritage commun de tous les Nordmans, l'autre qui est spécial aux Scandinaves. Dans tous les pays où ils ont été l'un et l'autre en usage, il est facile de prouver que celui-ci est le plus moderne, puisque l'usage s'en est perpétué jusqu'au XVIe siècle; l'autre, au contraire, était oublié dès les temps païens; contemporain des rites de l'incinération, il a dû tomber en désuétude avec eux. Il nous a été conservé dans le traité *De accentibus*, par Isidore, qui doit être le savant évêque visigot de Séville, mort en 636. Le plus ancien manuscrit où il se trouve est celui de saint Galles, qui date du IXe siècle; le copiste l'a nommé angulisque ou anglais, pour le distinguer de l'alphabet nordique ou scandinave qu'il reproduit également. Un autre écrivain du IXe siècle, Raban Maur, archevêque de Mayence, le donne aussi dans l'un de ses ouvrages : « Nous reproduisons ci-dessous, dit-il, les lettres dont se servent les Marco-

[1] *Ueber deutsche Runen*, in-12, p. 163. Gœttingue, 1821.

Digitized by Google

mans (hommes des frontières), que nous appelons Nordmans, et dont sont issus ceux qui parlent la langue theodisque. C'est avec ces caractères que transcrivent leurs chants, leurs incantations, leurs présages ceux qui suivent encore les rites du paganisme. » (T. IV, p. 333 des *Opera*, édit. de Cologne, 1627.) Le même alphabet forme l'exergue d'une bractéate découverte, en 1774, à Vadstena, dans l'Œstergœtland (Suède) ; on le lit, avec quelques modifications, sur la fibule de Charnay. Renfermant beaucoup plus de caractères que l'alphabet moderne, avant que celui-ci n'eût été complété dans les temps chrétiens, il se compose de 24 lettres divisées en trois sections. La plupart d'entre elles sont connues, tant par le nouvel alphabet que par les manuscrits gotiques; mais il en reste quatre ou cinq dont la valeur est douteuse, et qui rendent fort incertaine la lecture des inscriptions en runes anciennes. La plus grande difficulté consiste dans la brièveté des inscriptions; il n'est même pas probable que toutes puissent être déchiffrées; il est possible que les unes, en leur qualité de grimoire cabalistique, aient été destinées à n'être comprises que des initiés, et que les autres, notamment les exergues des bractéates, se composent d'initiales ou de mots incomplets, comme c'est l'usage dans les inscriptions des monnaies et médailles. Ajoutons que l'on ne connaît encore qu'un nombre restreint d'inscriptions en runes anciennes; après les découvertes récentes dans les tourbières de Nydam, de Thorsbjerg et de Vie, on n'en compterait peut-être pas plus d'une centaine. M. G. Stephens, professeur d'anglais à l'université de Copenhague a formé une collection complète de toutes celles qui sont connues, et on peut en ttendre prochainement une édition splendide, contenant, avec une interprétation nouvelle le fac-simile des inscriptions et la figure des objets sur lesquels elles se trouvent[1].

Les inscriptions en runes anciennes se lisent ordinairement de gauche à droite, souvent aussi en sens inverse ou bien en boustrophédon. Parmi les vingt-deux que l'on a trouvées en Danemark, surtout dans les pays reidgotiques, quatre sont gravées sur des bois de flèche du Nydam-mose, une sur un fourreau d'épée du Vie-mose, trois sur un ombon de cuivre et une bouterolle d'épée du Thorsbjergmose, une sur un diadème d'or massif, une sur une fibule, une sur

[1] Sur les runes anciennes, outre l'ouvrage de W. Grimm, voir Finn Magnusen, *Runamo og Runerne*. Copenhague, in-4°. 1841, formant aussi le t. VI, 4e série, de *Mémoires de l'Académie des sciences de Danemark*, et P.-G. Thorsen, *De danske Runemindesmærker*, gr. in-8°, t. Ier, p. 323-359. Copenhague, 1864. — Hanus, dans son Mémoire sur les runes slaves, a donné une bibliographie à peu près complète de tous les livres et mémoires relatifs aux runes, dans *Archiv für Kunde OEsterreichischer Geschichtsquellen*, éd. par l'Académie des sciences de Vienne, in-8°, t. XVIII, p. 1-114, 1857.

Digitized by Google

une bague d'or, une dizaine sur des bractéates, la plus célèbre sur une des deux fameuses cornes d'or. Le diadème a été trouvé, avec un squelette de bœuf, dans un tumulus de la paroisse de Dalby (Slesvig); formé d'une barre d'or, qui est aplatie par devant et ornée d'étoiles, il pèse environ 400 grammes et est estimé 900 fr. En dedans sont gravées cinq runes, qu'on lit *Ludr ô* (Ludr ou Clotaire possède); la fibule a été trouvée à Himlingœie, près Vallœ (Sélande), dans une éminence naturelle qui a servi de cimetière payen; elle est d'un métal plaqué d'argent; richement décorée à l'extérieur, elle porte à l'intérieur quelques caractères runiques, légèrement tracés, qu'ont lit *Thorir ô* (Thorer possède); — les bractéates sont des médailles, faites d'une mince feuille de métal dont le revers est creux ou plat. Il est vraisemblable que c'étaient des décorations à l'usage des troupes romaines. Les plus anciennes datent du règne de Constantin le Grand; l'une d'elles, trouvée en plein champ, dans la bruyère de Randbœl en Jutland, aura été rapportée par quelque Reidgote qui avait servi à Constantinople dans le corps des Varæges ou auxiliaires septentrionaux. Ce corps existait depuis le IIIe siècle, et Nestor dit qu'il se composait de Rosses, de Suédois, de Norvégiens, d'Angles et de Gots (Ed. Schlözer, II, 175). Outre les médailles des empereurs, il y a des bractéates qui ont été faites de monnaies pehlviques, arabes, franques, anglo-saxonnes, auxquelles on soudait un anneau, parfois même un large bord; quelques-unes sont des imitations barbares de ces monnaies; d'autres enfin, coulées ou frappées à l'effigie d'un dieu ou d'un héros, paraissent être des amulettes; elles portent tantôt un cavalier ou simplement sa tête, sur un animal plus ou moins fantastique, tantôt un guerrier qui lutte contre des monstres, ou bien elles représentent des scènes très variées. Parmi les accessoires, on remarque assez souvent un ou deux oiseaux que l'on a pris pour les corbeaux d'Odin, le double Z croisé qui passe pour l'emblème du marteau de Thor, le S à trois crochets et même la croix. Une cinquantaine de bractéates barbares portent des runes anciennes, parfois répétées plusieurs fois dans le même ordre, comme les abracadabras; une dizaine d'autres, dont l'inscription est en runes modernes, ont toutes été trouvées en Danemark [1].

Les deux cornes d'or avaient été perdues ou cachées, à peu près au même endroit, dans la bruyère de Gallehuus, enclave jutlandaise, située dans le Slesvig, à 2 kilomètres au nord de Mœgeltœnder; l'une fut trouvée en 1639, par une pauvre paysanne, qui de son

[1] Thomsen, sur les Bract., dans *Annaler*, 1855, avec figures; dans *Atlas de l'Archéologie du Nord*; Thorsen, I, 324-359.

Digitized by Google

pied nu avait plusieurs fois heurté le précieux objet sans le remarquer ; l'autre fut découverte, en 1734, par un manœuvre qui creusait la terre, et à la fin du siècle passé un laboureur déterra aussi un morceau d'or massif en forme de doigt recourbé. Serait-ce un débris d'idole ? on ne peut le dire et on ignore même ce qu'est devenu ce fragment ; quant aux deux cornes, qui étaient gardées dans le cabinet royal de curiosités, elles ont été volées et fondues en 1802 ; un moulage qu'on avait fait pour le cardinal Borgia disparut dans un naufrage et la forme avait été brisée. On ne les connaît plus que par des descriptions et quelques dessins, exécutés d'après les originaux, mais qui diffèrent légèrement entre eux. Les deux cornes étaient tronquées vers la pointe, de sorte qu'on ne sait pas bien si c'étaient des cornes à boire, ou bien des oliphants, comme le *Gjallarhorn* de Heimdall ; il faut remarquer à ce propos que l'or n'a pas toute la sonorité qui convient aux instruments de musique. Toutes deux ressemblaient à des cornes de taureaux et pesaient chacune plus de trois kilogrammes ; elles étaient formées d'une plaque d'or recourbée et revêtue à l'extérieur de plusieurs bandes d'or plus pur. Sur ces bandes étaient moulées, gravées et soudées beaucoup de figures variées : des rosaces, une fleur de lis qui paraît être une arme, des étoiles, des poissons, des oiseaux, des quadrupèdes, notamment des cerfs, des chevaux, des monstres, des centaures, des hommes cornus ou à tête de dauphin ou de sanglier, des tricéphales, des macrocéphales, des cavaliers, des guerriers et chasseurs, armés d'épées ou de sabres, d'arcs, de piques, de boucliers ; il y a aussi des scènes de chasse, des danses, des jeux de balle, des cérémonies, des sacrifices humains, le tout analogue sur les deux cornes. Seulement sur celle de 1734, on lit de plus une inscription en runes anciennes, gravée très distinctement autour du bord supérieur. Elle se compose de trente-deux lettres, divisées en quatre mots ou parties, dont l'une écrite avec des caractères plus grêles. Une vingtaine de savants, qui ont essayé de déchiffrer cette inscription, lui ont donné des sens très différents ; les uns croient qu'elle est en celtibérien, d'autres en vieil allemand, ou en anglo-saxon, ou en frison, ou en ancien scandinave, ou en gotique ; plusieurs s'accordent à dire que cette corne n'a pas été fabriquée en Jutland, parce que les centaures et divers autres monstres n'appartiennent pas à la mythologie septentrionale. L'inscription a très bien pu être ajoutée plus tard. L'interprétation la plus généralement admise est celle qu'en a donnée le Danois J.-H. Bredsdorf, en 1838, et qui a été reproduite avec de légères modifications par l'historien norvégien P.-A. Munch. Ce dernier affirme qu'elle est dans un dialecte gotique presque identique à la langue d'Ulphilas, et lit *ekhlevagastim holtingam*

Digitized by Google

horna tavido, qu'il traduit ainsi : moi, Hleva, j'ai fait la corne pour les hôtes holsteinois (ou habitants des forêts). Quoique cette explication et plusieurs autres soient très savantes et fort ingénieuses, celle que doit publier le professeur Stephens ne sera nullement superflue et nous regrettons de n'en avoir pu profiter.

VII

Après avoir étudié les antiquités, qui nous renseignent sur les rites funéraires, les arts et l'écriture, en un mot sur l'état intellectuel des Reidgotes, il nous reste à observer le côté plus matériel de leur civilisation ; quelques vêtements, des parures, des instruments agricoles, des harnais, des embarcations et des armes, nous donneront idée de leur costume et de leurs occupations.

Les eaux du Thorsbjerg-mose, qui corrodent le plus dur des métaux, conservent au contraire les objets de bois et les étoffes ; on y a trouvé deux manteaux déchirés, une chemise et deux pantalons, de laine tissée ; deux sandales et des fragments d'une troisième. Le plus complet des manteaux mesure près de 1^{m},40 de large sur 1^{m},12 de hauteur ; bordé de tous côtés et garni de franges au bas, il a perdu sa couleur primitive dans la vase noirâtre de la tourbière. Il était roulé sur lui-même, ainsi que l'autre manteau, qui est vert avec bordure jaune. — La chemise ou blaude a 0^{m},90 de haut sur 0^{m},55 de large ; le corps se compose de deux pièces de laine cousues ensemble ; les manches sont d'un tissu plus fort. — Des deux pantalons, le moins détérioré a 1^{m},07 de large à la ceinture et 1^{m},25 de haut, sans compter 0^{m},31 pour les bas, qui sont adhérents. Six bandes cousues autour de la ceinture servaient à retenir un ceinturon ; il manquait une jambe à ce pantalon, et il ne restait que de larges pièces de l'autre. Ces étoffes, avec leurs dessins à carreaux, attestent de grands progrès dans l'art de tisser, si toutefois elles ont été fabriquées dans le pays. — Les sandales sont faites de cuir et ressemblent à nos souliers, si ce n'est que l'empeigne est remplacée par des cordons et deux bandes qui se boutonnent ; les parties visibles sont imprimées et l'une d'elles a des clous de cuivre à tête argentée. — Nous ne possédons pas d'habits de femme, mais il reste un assez grand nombre de parures et d'objets de toilette : des fibules, des bracelets, des anneaux, des breloques, des colliers, des diadèmes, des broches ; la plupart de ces objets étaient d'ailleurs communs aux deux sexes.

Les fibules sont fort nombreuses et de formes très variées ; les

Digitized by Google

unes d'origine romaine, les autres de fabrication barbare. Les bracelets et les bagues servaient aussi bien aux échanges qu'à la parure; c'étaient les monnaies du temps, et les princes généreux sont surnommés briseurs d'anneaux, aussi bien dans les Eddas que dans le poëme de Béowulf. Les pendeloques paraissent être d'origine romaine; de grosses perles de verre colorié, d'agate, d'ambre ou de fils de métal, doivent avoir fait partie de colliers ou avoir tenu lieu de boutons. Il y a peu de colliers, quoique les hommes et les femmes en portassent également; la déesse Freya était parée du célèbre *brisingamen* ou torque resplendissant, et Béowulf d'un magnifique collier d'or. Les peignes, les diadèmes et les broches sont indispensables aux peuples chevelus, comme étaient les Reidgotes et en général tous les Nordmans; aussi trouve-t-on des peignes dans les tourbières; nous avons déjà parlé du diadème de Ludr et de son inscription runique ; enfin, plusieurs broches romaines ont été découvertes à Byrsted, dans l'amt d'Aalborg.

Les seuls instruments d'agriculture que nous connaissions par les trouvailles de Thorsbjerg, de Nydam, de Vingsted, de Flemlœse et de Vie, consistent en voitures, en râteaux de bois et en faucilles, sans parler de maillets de bois et de pieux semblables à ceux dont on se sert encore pour attacher les vaches au pâturage. La voiture à deux roues, qu'on a exhumée de la tourbière de Flemlœse, il y a une quarantaine d'années, n'a malheureusement pas été conservée; c'était la seule complète qui remontât à ces temps reculés; on ne connaît plus que des fragments de roue en chêne, provenant du Nydam-mose.

Le cheval paraît avoir été introduit par les Reidgotes dans la péninsule cimbrique; il était consacré au dieu Frey, et les Nordmans mangeaient de sa chair dans leurs sacrifices solennels. Le coursier partageait souvent la sépulture de son maître ; aussi, plusieurs marais et des tertres renferment-ils des squelettes ou des ossements du noble animal, des brides, des mors, des rênes en cuir, des étriers, des éperons, mais pas de fers ni de selles, quoiqu'il en soit parlé dans Béowulf. Le nombre et la richesse de ces harnachements, souvent dorés ou argentés, le goût avec lequel ils sont travaillés, tout indique que les Reidgotes étaient amateurs d'équitation ; ils s'appelaient en effet les Gots cavaliers, et les deux chefs de la première migration anglo-saxonne se nommaient *Etalon* (Hengist) et *Cheval* (Horsa).

Les moyens de transport par terre ne pouvaient suffire aux habitants d'une péninsule ; il leur fallait aussi des embarcations, et nous pourrions supposer qu'ils en avaient, quand bien même il n'en serait pas question dans les Eddas et dans Béowulf. Ce dernier poëme

Digitized by Google

parle non-seulement de navires aux extrémités recourbées, faits de fortes poutres, enduits de poix, munis d'ancres, de mâts, de voiles et de cordages, mais encore de diverses expéditions maritimes. Les Nordmans se sont de bonne heure distingués des Sudmans par leur expérience dans les arts nautiques. Ce que Tacite rapporte de ceux de Suède s'applique en plusieurs points à leurs frères du Jutland. « Les cités des Suions, situées sur l'Océan lui-même, dit-il, sont puissantes aussi bien par leurs flottes que par leurs hommes et leurs armes. Leurs navires diffèrent des nôtres en ce que les deux extrémités sont toujours construites de manière à faciliter l'abordage. On ne les manœuvre pas avec des voiles ni des rames disposées en rang sur les bords ; mais les avirons sont mobiles comme dans quelques embarcations fluviales, et on les porte tantôt d'un côté tantôt de l'autre suivant le besoin. » (*Germ.*, XLIV.) Telle est la forme des embarcations du Nydam-mose. La plus grande a 23 mètres de long ; elle est plate au milieu, mais fortement courbée à l'avant comme à l'arrière, et sa proue est ornée d'une figure de dragon. Construit de planches de chêne fixées à la membrure par des boulons de fer, ce bateau était chargé d'épées, de heaumes, de boucliers et d'autres armes, le tout évidemment du même âge que les autres objets de la tourbière. Un trou, pratiqué au fond, dénote qu'il a été coulé à dessein. A côté se trouvait un autre bateau de même forme, mais il n'avait que 14 mètres de longueur et les planches en sapin étaient fixées avec de simples chevilles de bois. La poupe et la proue s'étaient détachées du corps de l'embarcation, et comme celle-ci penchait sur le côté, une partie du contenu avait glissé au fond de l'eau. Il restait pourtant assez d'objets à l'intérieur pour montrer que ce bateau était contemporain du premier. On remarquait entre autres deux perches octogonales, peut-être des gaffes, de 8 mètres de long ; une douelle de seau de bois, des hampes de lances, une claie d'osier, huit épées damasquinées, plusieurs fourreaux de bois, dont un avec sa garniture de bronze, plusieurs bouterolles du même métal. Les rames sont de même forme et de même longueur que celles de nos bateaux. Dans la Vie-mose, on a trouvé la proue d'une embarcation.

A en juger par le nombre des objets, la navigation tenait moins de place que la guerre dans la vie des Reidgotes ; leur équipement militaire consistait en armes défensives : le casque, la cotte de mailles, le bouclier ; et en armes offensives : l'épée, la hache, le javelot, la lance, l'arc, les flèches.

Les casques de la tourbière de Nydam n'étant pas encore décrits, nous ne pouvons parler que de ceux du Thorsbjerg-mose ; l'un est de fabrication romaine, l'autre de provenance barbare. Celui-ci est

Digitized by Google

proprement un heaume, puisqu'il couvrait non-seulement le front, le vertex, la nuque, le cou, mais encore le menton et les joues, en un mot toute la tête et le visage, à l'exception de la bouche, du nez et des yeux. Fait de feuilles d'argent soudées à de minces plaques de bronze, il se compose de deux parties principales : le masque et la couronne. Celle-ci, rejetée sur l'occiput et se mouvant sur des charnières, se relevait pour permettre l'introduction de la tête. Le visage est encadré de cordons et de bandes se terminant en ogive sur le haut du front, et d'un large bourrelet argenté et doré. Le tout est d'un bel aspect et d'un bon travail, quoique le style ne soit rien moins que classique ; on pourrait dire que c'est de l'art gotique, puisque les lignes ogivales sont le trait le plus caractéristique de ce précieux morceau d'orfévrerie. Ce casque ne pèse pas plus de 800 grammes ; mais il faut remarquer que les lames intérieures de bronze sont en partie corrodées. Sa légèreté ferait croire que c'était plutôt un masque d'histrion qu'une armure de guerre, si les estafilades qui y sont marquées pouvaient laisser des doutes sur sa destination. L'autre casque n'est guère moins léger, quoiqu'il ait fait partie d'un uniforme romain. Il est d'airain très mince ; on n'en possède malheureusement que la partie postérieure et un magnifique serpent qui lui servait de cimier. La tête d'aigle en airain, trouvée dans le Vie-mose, doit avoir également surmonté un casque romain.

Plusieurs des têtes représentées sur des bractéates barbares sont couvertes d'un heaume analogue à celui du Thorsbjerg-mose, ou bien d'un casque orné d'un serpent recourbé. Le poëme de Beowulf décrit des heaumes fermés, auxquels était vissé, comme cimier, un sanglier de métal, que ne pouvait mordre ni la hache ni l'épée. Il parle aussi de brillantes cottes de mailles dont quelques anneaux étaient d'or. Celles que l'on exhume des tourbières sont faites d'anneaux d'acier qui se tiennent cinq à cinq; elles se fermaient au moyen d'agrafes plus ou moins belles, en bronze ou en acier ; sur le devant de quelques-unes d'entre elles était fixée une plaque circulaire de $0^{m},13$ de diamètre, en bronze revêtu d'une feuille d'argent, avec certains ornements dorés. Les deux seules plaques qui nous soient parvenues présentent un singulier mélange d'art classique et de barbarie gotique. Sur l'une, on voit des cercles concentriques, des têtes de Méduse, des dauphins, des oies, des scorpions, des serpents d'un goût assez pur. Un artiste de la décadence a modifié le moule en y ajoutant quatre figures semblables représentant un guerrier assis, la tête couverte d'un casque, la poitrine et les bras nus, une main appuyée sur le derrière du siége, l'autre sur un bouclier, la ceinture et les jambes entourées d'un manteau. Après que la plaque eut été coulée, un barbare s'est permis d'y river deux oies et deux carpes

Digitized by Google

détachées de quelque bas-relief romain, et quatre grossières chimères. — L'autre plaque, qui a les mêmes dimensions, est identique dans sa partie centrale, composée d'une rosette en relief et de têtes de Méduse ; mais le reste est d'un modèle différent ; quelques figures de dauphins ont été seules reproduites ; les autres sont remplacées par des chèvres fantastiques.

Les boucliers, ronds et plats, mesuraient entre 0m,60 et 1m,20 de diamètre. Ils se composaient de minces planchettes d'aune, plus rarement de chêne ou de sapin, réunies on ne sait trop comment. Quelques-uns paraissent avoir été recouverts de cuir ; le tour de ceux de Thorsbjerg avait pour bordure un cercle de bronze. Vis-à-vis de la poignée de fer ou de bois fixée au milieu, se trouve une ouverture et un ombon, le plus souvent en forme de demi-globe, parfois cônique. Quelques ombons étaient doublés à l'intérieur de bois ou d'osier tressé. La plupart de ceux du Thorsbjerg-mose sont d'airain, quelques-uns d'argent avec des parties dorées ; ceux des tourbières de Nydam et de Vie sont, au contraire, en fer. Les minces planchettes n'offraient pas une bien-grande résistance ; aussi la plupart sont-elles coupées et les morceaux raccommodés avec des bandes de métal. Béowulf se servait de larges boucliers de tilleul ou de hêtre, bordés d'or, et c'est seulement pour combattre des êtres surnaturels que le héros en fit fabriquer un de fer.

Les épées de la période d'incinération sont faciles à reconnaître, en ce que la poignée n'a pas de garde et présente seulement une très courte barre transversale ; c'est la partie de l'arme qui est généralement la mieux conservée, grâce à sa garniture de bronze ou d'argent. Les fouilles de Thorsbjerg n'ont pas donné de lames complètes ; mais quelques fragments indiquent qu'elles ressemblent à celles du Nydam-mose, du Vie-mose et du Hedelis-Kjær. La longueur totale de l'épée varie de 0m,60 à 1 mètre. La lame, droite et plate, d'ordinaire à deux tranchants, a, de chaque côté, deux ou quatre facettes, mais pas toujours une arête médiale. Les sabres ne sont pas rares dans le Vie-mose ; on n'en a trouvé qu'une poignée à Thorsbjerg, où l'on a également découvert une épée et deux pointes de lance et de flèche en bois ; ces armes postiches jouaient probablement le même rôle que nos fleurets.

Les fourreaux consistent en deux minces planchettes réunies par une bordure de métal ; ils se terminent au bas par une bouterolle en bronze ou en fer, quelquefois en argent. Ceux du Nydam-mose n'ont pas d'orifice de métal comme ceux du Thorsbjerg-mose. Une courroie, passant sous une jolie garniture de métal fixée au fourreau, servait à le rattacher soit à un ceinturon, soit à un baudrier. Quelques-uns des ceinturons étaient ornés de plaques de métal, parmi

Digitized by Google

lesquelles on range une bande de bronze arquée, plaquée d'argent, et richement décorée de figures en relief. Au milieu, ce sont des poissons, un oiseau, des chimères à tête de cheval, de chèvre, de porc, de loup, le tout d'un dessin barbare; sur les deux bords une série de têtes humaines, vues de profil, l'une argentée, l'autre dorée et ainsi de suite, qui ont été copiées sur des modèles romains de la décadence.

Les haches pouvaient tout aussi bien servir aux usages domestiques qu'aux exercices militaires; quelques-unes ressemblent beaucoup à nos cognées; les manches sont de frêne ou de hêtre, la longueur varie entre $0^m,65$ et $0^m,92$. Les pointes de lances, analogues à celles de l'âge de bronze, ont une douille qui se prolonge, sous forme de nervure, jusqu'au bout de la lame; certains traits barbelés rappellent les angons des Francs; les pointes de flèches étaient lisses ou barbelées; quelques-unes sont en os. Les hampes de lances en frêne tourné, dont on possède une grande quantité, mesurent de 1 à 4 mètres; plus grosses au milieu qu'aux extrémités, elles n'ont pas de bouterolle; les flèches n'ont que de $0^m,70$ à 1 mètre de long; quant aux arcs, il ressemblent à ceux des temps postérieurs.

Les armes des Reidgotes sont à elles seules plus nombreuses que toutes leurs autres antiquités réunies. Il n'y a rien là de surprenant: ce peuple, qui formait l'avant-garde de la race nordmanique, avait naturellement à défendre la péninsule jutlandaise, qui met les pays scandinaves en rapport avec le reste de l'Europe, et il soutint contre les Saxons de longues luttes, dont le souvenir nous a été conservé par la tradition. Mais, inférieur en nombre, il aurait sans doute fini par succomber s'il neût appelé à son secours les Danois, habitants des îles voisines, dont nous avons maintenant à nous occuper.

E. BEAUVOIS.

(La 2e partie à une prochaine livraison.)

Digitized by Google

LA

LITTÉRATURE DU COLPORTAGE

EN FRANCE

Histoire des Livres populaires ou la Littérature du colportage, par Charles NISARD. 2 vol. in-12. Paris, Dentu. 1864. — *Livres populaires imprimés à Troyes, de* 1600 à 1800, par Alexis SOCARD, 1 vol. in-8°. Paris, Aubry.

Qui ne connaît l'*Almanach Liégeois*, l'*Almanach de Mathieu Laensberg ?* Qui n'a manié ce format familier, qui n'a tenté d'entr'ouvrir ces pages rebelles ? Que d'obstacles à l'entrée de ce petit livre mystérieux ? Les feuillets effarouchés fuient précipitamment sous les doigts trop confiants qui les abandonnent à eux-mêmes, les lignes tortueuses courent obliquement sur un papier rocailleux, les mots trébuchent, les lettres frémissent comme agitées du souffle des oracles, et tout ce sabbat typographique tourbillonne jusqu'à ce que, le papier manquant sous ses pieds, il s'évanouisse ainsi qu'un fantôme, ne laissant après lui que des syllabes et des demi-syllabes, assez pour éveiller la curiosité, pas assez pour la satisfaire. Il n'est pas donné à tous d'aborder le livre du destin, ni de déchiffrer ce texte hiéroglyphique qui n'a pas eu de commencement et qui n'aura jamais de fin. Ainsi l'a fait la brocheuse impitoyable. Cet *Almanach Liégeois* triple en sa puissante unité, impénétrable, éternel, qui recèle dans ses flancs des tempêtes, des tremblements de terre, des cataclysmes effroyables et de douces prédictions, de joyeux horoscopes, de consolantes prophéties, tour à tour terrible et débonnaire, est présenté ici, moins pour les excellentes choses qu'il contient que

Digitized by Google

pour sa forme extérieure qui, toute rude qu'elle est, a pourtant servi, je n'ose dire de modèle, mais de type à une nombreuse famille de livres, à une bibliothèque féconde, spécialement réservée au peuple. On peut dire que c'était la gangue qui recouvrait le diamant, l'écorce épineuse qui recélait le fruit nourrissant, la pomme de la science. Cependant ces laideurs physiques, qui auraient pu passer pour des obstacles, ne rebutèrent personne, et pendant plus de deux siècles, cette bibliothèque mal vêtue eut la vie large et facile, entretenant grassement des tribus de colporteurs, des générations d'imprimeurs et d'éditeurs. Tout son bonheur vint de ce qu'elle fut ignorée de ceux qui auraient pu lui nuire. Son obscurité fit sa force. Elle s'adressait au peuple, à une époque où le peuple était peu de chose. « Tout ce qui n'est que peuple est compté parmi nous pour trop peu de chose » disait d'Alembert. Cela était si vrai que le XVIIIe siècle, qui toucha à tout, passa sans s'en apercevoir à côté des lectures du peuple. Elles furent oubliées dans l'encyclopédie. Ainsi liée à l'état de choses qui aimait à se passer de ce qui n'était « que peuple » la Bibliothèque populaire fonctionna comme un rouage caché de la machine monarchique, et elle ne s'arrêta qu'après la grande explosion. Comme une vieille industrie, elle fut ruinée par le perfectionnement. Toutefois, elle ne mourut pas brusquement, « elle eut, dit un de ses historiens, une agonie lente et tranquille, les pittoresques l'achevèrent, et l'enterrèrent sous leurs larges feuilles à deux sous. » Ceci est dit de la *Bibliothèque Bleue*, qui n'est pas toute la littérature populaire, mais qui la personnifie suffisamment, pour qu'on ne craigne pas d'étendre ce certificat d'enterrement, non-seulement à Troyes, le foyer principal, mais encore à toutes les villes qui alimentaient le colportage. Rouen, Beauvais, Lille, Montbelliard, pourraient faire le même aveu par la bouche de leurs bibliographes. Dans son histoire des *Livres populaires*, M. Ch. Nisard a donc à la fois dressé un catalogue et un nécrologe. Appelé, il y a quelques années, à réorganiser le colportage moderne, il n'a pas voulu rompre totalement avec l'ancien, sans écrire sa curieuse histoire. L'occasion fit l'historien.

Secrétaire de la commission qui devait réviser les statuts de cette vieille institution, et lui donner des lois nouvelles, M. Nisard vit affluer dans ses bureaux d'innombrables légions de pétitionnaires sollicitant la précieuse estampille. Dans la foule étaient les derniers exemplaires de la *Bibliothèque Bleue*, humbles débris d'une glorieuse armée. M. Nisard interrogea curieusement ces vieux champions d'une vieille cause, s'intéressa à eux, et, comme il vit qu'ils allaient périr, eux et leur mémoire, faute d'une inscription commémorative, il les préserva à jamais de l'oubli, en leur élevant un mo-

Digitized by Google

nument collectif, qui leur assurera, nous l'espérons, une légitime immortalité. Leur histoire est en effet curieuse et méritait d'être écrite et conservée; elle explique le génie populaire et cela peut intéresser, maintenant que le peuple est devenu quelque chose. Elle se rattache aux plus anciennes traditions de la France, et relie à travers les siècles des milliers de générations qui marchaient à côté de la vie civilisée sans s'y mêler, dont les imaginations dociles, se disaient satisfaites, à mille ans de distance, des mêmes tableaux qui avaient enchanté leurs ancêtres. Un paysan contemporain de Voltaire était encore ému des mêmes aventures qui avaient passionné un soldat de Charlemagne. C'est que les colporteurs avaient pris la succession des *jongleurs*, et qu'ils vendaient après dix siècles, ce qu'on avait chanté jadis. La chanson de geste du trouvère était devenue peu à peu la petite brochure qu'on connaît. L'imprimerie avait tué le moyen âge, et remplacé la harpe par la presse. Mais, à part ce changement inévitable et fatal, le fond des récréations intellectuelles du peuple demeura le même depuis Charlemagne jusqu'à Napoléon, jusqu'à ce qu'un conquérant nouveau substituât sa légende à celle de l'ancien. De tels héros font des littératures, et le souvenir de Napoléon défrayera longtemps les récits populaires.

La *Bibliothèque Bleue* naquit heureusement. Elle fut toujours favorisée et protégée. Son privilége était large et étendu, elle s'y épanouissait à l'aise. Il était permis à ses éditeurs d'imprimer leurs livres « en telle forme, marge et caractère, et autant de fois que bon leur semblerait.» Que veut-on de plus? C'est la formule de la liberté absolue en librairie, et la formule, on peut le croire, était suivie à la lettre. Pour la marge et le caractère, qu'on se souvienne du *Mathieu Laensberg*, et l'on verra ce que l'on pouvait tirer d'un privilége en en abusant. Quant au « nombre de fois qui semblait bon. » n'ayant d'autres limites que la discrétion des intéressés, il pouvait être considéré comme infini. Du reste ils avaient le droit de « vendre, faire vendre, et débiter dans tout le royaume, » et pareil droit oblige. Il fallait que les éditions fussent nombreuses, et non-seulement les éditions, mais encore les exemplaires; ce qui n'est pas la même chose. C'était la liberté de la presse en sens inverse, et tout le bénéfice en revenait à ceux qui l'exerçaient directement. Rien ne gênait les opérations de la librairie populaire, il fallait être aussi expéditif que productif; les éditeurs, hommes de saine pratique, ne perdaient ni une minute, ni une goutte d'encre en indications bibliographiques. Date, nom d'auteur, pagination, tout cela était exclu des clichés comme y occupant une place inutile. Quel libraire eût daigné donner la date d'un livre qui n'avait rien à redouter des caprices de la mode, et n'avait nul besoin de se rajeunir

Digitized by Google

pour plaire? On ignorait ce subterfuge des éditeurs modernes qui consiste à raccourcir chaque année d'au moins trois mois, pour arriver plus vite à la suivante, ce qui fait que les mois d'octobre, novembre et décembre qui, en réalité, sont les pères de la librairie, ne jouissent jamais de la gloire de leurs enfants; il est vrai qu'ils n'ont pas à rougir de leurs sottises, et c'est une compensation. Si cette méthode trompeuse était inconnue à nos anciens éditeurs, il faut avouer que, ne reculant pas devant la suppression totale de toute l'année, ils entraient ainsi plus de plain-pied dans le domaine de l'actualité, patrone des libraires. Mais ce n'était pas là leur préoccupation; elle n'était pas davantage dans l'art de numéroter les pages. Qu'aurait-on gagné à cette besogne ingrate? Rien. La vente n'eût pas monté d'un exemplaire, peut-être même eût-elle diminué, car l'absence d'une page, trahie désormais par son numéro d'ordre, eût jeté un trouble inutile, sinon dans le sens du texte, au moins dans la conscience littéraire des lecteurs. Cela était à éviter soigneusement. Quant aux auteurs, dont la plupart étaient des ecclésiastiques qui font profession d'humilité, les nommer pouvait blesser leur modestie, et il était impossible que cela ajoutât un sou aux vaillantes recettes des entrepreneurs. Tout se passait donc avec la plus grande simplicité, sans apprêt, sans luxe. Les cahiers des brochures étaient honnêtement enfilés avec une simple ficelle qui, s'écartant inconsidérément du dos du volume qu'elle aurait dû serrer de près, apparaissait çà et là, à tort toujours, et souvent à travers le milieu même des feuilles. La difficulté de la lecture, déjà préparée par ce brochage négligé, était considérablement augmentée par les allures sans façon des caractères qui, humiliés, s'il est permis de le dire, de se trouver sur un papier dont les pores semblaient vus au microscope, crachaient l'encre dans tous les sens, et se refusaient ainsi à un examen qu'ils redoutaient. Ajoutez à cela que le papier, sous son épiderme rude, montrait une certaine couleur indécise, très éloignée du blanc certainement, mais assez voisine du bleu pour attirer l'attention des érudits. Ne serait-ce pas là, se sont-ils demandé, l'origine de cette dénomination de *Bibliothèque Bleue*, qui a été appliquée à toute la collection? C'est probable, ont-ils dit; mais d'autres sont venus qui ont fait observer que le papier de la couverture étant d'un bleu incontestable, il n'y avait pas à chercher ailleurs, et que cela seul avait déterminé les parrains. Une troisième opinion se forma, non pas pour concilier les deux précédentes, ce qui aurait été contraire aux principes de l'érudition, mais seulement pour se former. Celle-là s'arrêta peu aux apparences extérieures, et déclara que la couleur n'avait, dans le cas, aucune importance, et qu'on avait seulement voulu, par cette désignation de *Bibliothèque Bleue*,

Digitized by Google

signifier un emblème, l'emblème de l'imagination qui chasse dans le bleu immatériel, dans l'empyrée. Cette troisième opinion est bonne, mais les deux premières sont excellentes, et l'on peut dire que la librairie populaire est également bleue, quant au fond et quant à la forme. Nulle part, l'imagination n'a joué un plus grand rôle ; nulle part les avantages extérieurs d'un livre n'ont été moins considérés.

Telle était l'enveloppe ; que renfermait-elle ? Quelle était la littérature de cette librairie, et que lisait-on dans la *Bibliothèque Bleue?* La question est facile à poser, mais il n'est pas aussi aisé d'y répondre, c'est tout au moins très long. M. Nisard a consacré quatorze chapitres et deux gros volumes à analyser et à classer la cargaison du colportage, et on lui a reproché d'avoir été incomplet, d'avoir glissé sur ce qu'il aurait dû approfondir. A ceux qui ont dévoré son ouvrage et qui ne sont pas rassasiés, il est en droit de répondre : qu'inventeur de la matière, il était libre d'en disposer comme il l'entendait, et qu'un homme qui s'est donné la peine d'analyser des centaines d'almanachs, de romans, de cantiques, de manuels, est en droit d'en oublier au moins autant, sans qu'on puisse se permettre de lui en faire un reproche. Il faut au contraire le remercier, tant pour ce qu'il a donné que pour ce qu'il a gardé. Réfléchissons qu'aux beaux jours du colportage, un seul éditeur de Rouen annonçait dans son catalogue douze cents romans destinés aux plaisirs de la foule, et il en oubliait. Ne fallait-il pas qu'on nous donnât un compte rendu exact et détaillé de ces douze cents fantaisies? Cet éditeur n'était pas seul à Rouen, et Rouen n'était pas seul à produire. M. Nisard a agi sagement en choisissant et en élaguant. Tel qu'il est, son livre est unique et sans précédent, et il jette la lumière dans un coin sombre et retiré de l'histoire littéraire, où nul critique n'avait encore pénétré. On doit donc de la reconnaissance à l'auteur qui nous a mis dans la main un fil pour nous guider à travers ces catacombes de la littérature, où sont entassés tous les débris des vieux poëmes, tous les vers tronqués et écourtés qui n'ont plus cours, tous les squelettes des chants du moyen âge, en un mot, tout le grimoire de la vieille société. Nous ne suivrons pas cependant notre conducteur dans les quatorze arrondissements de sa nécropole, et nous remplacerons son abondante classification par une division plus large et plus commode : celle du bien et du mal, du bon et du mauvais, distinction primordiale de toute chose, qui simplifiera notre sujet en resserrant ses limites. Ainsi divisée, la littérature populaire qui mérite quelque examen se réduit à un petit nombre de romans et de Noëls qui, indépendamment de leur antique origine, qui les rend respectables, ont encore un mérite littéraire qui les rend dignes

Digitized by Google

d'être étudiés. Cette distinction faite, la curiosité peut s'amuser du reste, mais le goût n'a plus qu'à en souffrir, et l'on peut s'en épargner l'épreuve.

L'histoire est le commencement de toutes les littératures ; l'histoire romanesque ou le roman historique, peu importe, le germe de toute œuvre d'imagination est dans un fait vrai, qui est le premier anneau de la tradition. Mais le fait, dans ces temps reculés,

De bouche en bouche allait croissant.
Avant la fin de la journée
Il se montait..... à plus d'un cent.

Il était centuplé comme l'œuf de la fable. Les peuples, dans leur jeunesse, sont, en effet, comme les femmes dans leur vieillesse, ils ne savent ni garder un secret, ni faire un récit exact. L'exagération et l'amplification allant en raison directe du temps qui s'écoule, les mythologies et les légendes ne tardent pas à se montrer, en attendant que viennent les romans : on chante jusqu'à ce qu'on écrive. Alors, les grands romanciers, ce sont les grands hableurs, ceux qui savent retenir autour d'eux un auditoire attentif, bouche béante et regard dilaté. Le narrateur est presque un charlatan, les auditeurs sont presque des badauds ; je dis presque, car entre celui qui parle et ceux qui écoutent, il y a un lien mutuel de sincérité, qui, avec le temps, s'affaiblit considérablement, du moins d'un côté. Le travail auquel se livrent les imaginations incultes de ceux qui veulent intéresser, qui briguent le succès, qui prétendent à la vogue, est tout entier dans l'application d'une recette simple et infaillible. Convertir les dizaines en centaines, les mille en millions sans faire d'autre opération d'arithmétique qu'une simple substitution de chiffre ; n'accepter que les kilomètres comme unité de distance, en user de même pour les autres mesures de capacité, et, en général, étendre la recette à tous les règnes de la nature. Le monde prend alors des proportions honnêtes, et l'imagination peut s'y ébattre à l'aise. Les montagnes s'élèvent, les mers se creusent, les arbres grandissent, les animaux se perfectionnent sans qu'il soit besoin de croiser les races, le paysage ainsi disposé et préparé, l'homme paraît. Quel homme ! Il jongle avec les rochers, déracine les forêts et met les lions sous son bras ; il boit des rivières, avale des troupeaux, et couche sur tout un continent. Il secoue les dieux sur leurs trônes vénérables, gourmande les entêtés, stimule les fainéants, et se prend parfois à arrêter le soleil et à décrocher les étoiles. Il est vraiment le roi de la création, et la création vaut la royauté. A l'origine, tous les peuples se complaisent dans l'énormité, et c'est là toute leur philosophie. Humiliés de se sentir si petits, ils grandissent leurs au-

Digitized by Google

teurs comme s'il devait en rejaillir quelque chose sur eux. Chez tous, on retrouve ces traditions communes, cette imagination matérialisée qui boursoufle tout, qui ne crée rien, mais qui entasse la matière sur la créature. C'est qu'à ces époques, l'homme arrachait sa vie à la nature, plutôt qu'elle ne la lui donnait. Il luttait pour ses besoins, il luttait pour ses plaisirs; toujours la lutte, par conséquent toujours la force. Peu à peu, toutes ces âpretés s'effacent, les besoins deviennent plus faciles à satisfaire, l'industrie supplée aux muscles, le repos et bientôt le loisir succèdent au travail. La femme, jusqu'alors négligée et méprisée parce qu'elle était utile, devient un objet d'adoration, d'autant plus sacré qu'il est plus frivole. C'est la seconde période des enfantements de l'imagination. On passe du cycle carlovingien à l'*Amadis*.

Quelque histoire du roman que l'on écrive, telle est l'origine, et telle est la progression que l'on rencontre. D'abord des chanteurs et des conteurs, plus tard des écrivains; d'abord des géants, plus tard des poupées. Les romans de la bibliothèque populaire appartiennent presque tous à la première période, à la période des grossissements, et cela s'explique. Une fois les peuples assis et en voie de civilisation, la société se forme, les classes s'établissent et se séparent, la besogne est divisée, et il y a toujours une part pour les lutteurs, pour les hommes à force physique. Les uns pensent, les autres agissent. Le corps social est constitué; désormais, il a des bras qui ne feront plus autre chose que de fouiller la terre pour lui, et en faire sortir des palais et des moissons. Ceux-là demeurent le peuple primitif, et seuls ils en conservent le nom, seuls aussi ils en gardent les goûts. Le temps n'entame pas leur crédulité, et leur vie de chaque jour leur apprend sans cesse à honorer la force et la vigueur. Les siècles, en les réservant toujours pour les mêmes travaux, leur ont aussi gardé les mêmes récréations; seulement, ils n'écoutent plus chanter, ils lisent; mais, je le répète, ce qu'ils lisent est ce que l'on chantait il y a mille ans, et l'esprit de leurs pères, qui a passé en eux, s'ouvre encore avec plaisir à ces simples conceptions, qui célèbrent leurs aptitudes et fêtent les qualités dont ils sont le plus fiers. Tous ces beaux exploits qui les ravissent, les trouvères les chantaient à leurs ancêtres : ce sont les grands coups d'épée de Charlemagne et de ses paladins, ce sont quelques-uns de ces romans connus sous le nom de *Romans des Douze Pairs*. Tant de récits, tant de légendes sont sortis de cette grande épopée française, devenue commune à la majeure partie de l'Europe, et qu'on a nommée *cycle carlovingien*. C'est de ce cycle carlovingien, et de lui seul, qu'ont été tirés les romans qui font partie de la *Bibliothèque Bleue*. Quant au *cycle breton*, qui comprend la fameuse épopée du fameux roi

Digitized by Google

Arthur, les romans de *la Table Ronde*, il n'a pas été mis à contribution par nos éditeurs. D'où vient cette préférence et cette exclusion? Il a cependant des titres célèbres : *La Mort d'Arthur*, *Lancelot du Lac*, *Sir Tristan*, *La très élégante*, *délicieuse*, *melliflue*, *et très plaisante Histoire du très noble roi Perceforest.* Hé quoi, aucun de ces superlatifs, pas même *melliflue*, n'a été assez puissant pour faire lever l'interdit, et la reine Pédauque, « largement pattue comme sont les *oies*, » et le Gobelin Orion, qui « venait dans le vent, » et Mélusine, qui se changeait en serpent tous les samedis! pas un de ces enchanteurs n'a pu séduire les farouches Oudot père et fils, ou l'impitoyable Garnier! Cette omission de *la Table Ronde* vient-elle de ce que, « dans *la Mort d'Arthur*, par exemple, sont estimés les plus nobles chevaliers ceux qui..... commettent les plus abominables adultères par les artifices les plus adroits, comme sir Lancelot, avec la femme du roi Arthur, son maître; sir Tristram, avec la femme du roi Marc, son oncle; sir Limerock, avec la femme du roi Lot, qui était sa propre tante, etc.? »

Si j'ai bien démêlé la raison de l'abstention, en ce cas, des éditeurs populaires, c'est un motif qui les honore, car le mauvais exemple pouvait gagner les sujets et la déconfiture des rois devenir contagieuse. « Tout l'intérêt de ces romans, a dit Roger Ascham, à qui j'ai emprunté les lignes précédentes, consiste en deux choses principales, homicide et libertinage[1]. » Le peuple en effet ne devait pas manger de ce pain-là; et plût au ciel que l'on eût toujours écarté de lui, aussi scrupuleusement, tous les sujets de scandale, tous les motifs de dégradation morale qui, pour n'avoir pas été empruntés au cycle breton, n'en eurent pas moins sur lui, quand on l'en abreuva, une influence pernicieuse et irrémédiable.

Nous n'avons donc à nous occuper que du cycle carlovingien et de la légende de Charlemagne, de Charlemagne grand guerrier plutôt que législateur, de l'ami de Roland et non du protecteur d'Alcuin. C'est Charlemagne à la longue épée, aux grands pieds, aux forts poumons, au vaste crâne, en un mot c'est le géant et non le grand homme qui plane sur ces romans légendaires. Il les anime de son *olifant* puissant, mais il ne les illumine guère de son intelligence. Le meilleur moyen de donner au lecteur une idée du genre et de justifier, je l'espère, ce que j'en ai dit, est de faire ici un extrait. Les *Quatre Fils Aymon* et leur célèbre cheval Bayard pourraient nous fournir plus d'une page intéressante, je préfère cependant m'adresser à un personnage un peu moins célèbre peut-être mais dont l'histoire a eu le rare bonheur d'être jugée « curieuse et intéressante » par Walter Scott, qui s'y connaissait. Après avoir dit ce

[1] *Œuvres* de Roger Ascham, t. IV.

Digitized by Google

qu'était Huon de Bordeaux (c'est le nom du personnage), je transcrirai une page de son histoire, qui permettra de juger ce qu'est le roman à sa période héroïque ou herculéenne.

Huon de Bordeaux était un duc de Guyenne qui attira par ses vertus l'attention de Charlemagne. On a fait remarquer que la Guyenne n'existait pas de ce temps-là, mais le puissant empereur ne vit pas là un obstacle sérieux. Il envoya donc quérir Huon dans son duché. Le duc se mit en route; mais le bruit de son mérite s'était déjà répandu, et l'un des fils de Charlemagne, appelé tout simplement Charlot, craignit que le voisinage d'un homme aussi accompli ne lui fût défavorable. Il résolut donc de se défaire de Huon, avant qu'on pût établir la comparaison qu'il redoutait. Le jeune Bordelais devait traverser un bois solitaire; ce fut là que Charlot dressa ses embûches. Attaqué, Huon, qui était brave et fort, se défendit comme on le suppose, et, dans la chaleur de l'action, il eut le malheur de pourfendre l'envieux Charlot. C'était une mauvaise recommandation pour arriver à la cour que de s'y présenter sous de tels auspices : meurtrier du fils du roi et, comme cela doit être, meurtrier du fils favori. Huon n'hésita pas cependant à affronter le courroux impérial doublé du ressentiment paternel. Il se borna à dire la vérité et étonna l'empereur par sa fermeté. « Hé bien, dit Charles en admiration, je te pardonne; mais à une condition, c'est que tu accompliras de point en point la pénitence que je vais te dicter : »

Je te dirai où tu iras, puisque tu veux que j'aie merci de toi; ma volonté est que tu ailles à Babylone auprès de l'amiral Gaudisse, pour lui dire ce que je te dirai. Prends garde à ta vie; quand tu seras arrivé, tu monteras au palais, tu attendras l'heure du dîner et que tu le voies assis à table; il faut que tu sois bien armé, l'épée nue à la main, afin que tu tranches la tête au premier baron que tu verras manger à table tel qu'il soit, roi ou amiral.

Après cela, tu te fianceras avec la belle Escalmonde, fille de l'amiral Gaudisse, et l'embrasseras trois fois en la présence de son père et de tous ceux qui seront là présents. Apprends que c'est la plus belle pucelle qui soit au monde. Tu diras ensuite de ma part à l'amiral Gaudisse qu'il ait soin de m'envoyer mille éperviers, mille ours, mille vautours enchaînés et mille jeunes valets, aussi mille des plus belles pucelles de son royaume; et avec ce, je te convie que tu me rapportes une poignée de sa barbe et quatre de ces dents mâchelières. « Ha! Sire, dirent les barons, vous désirez sa mort en le chargeant d'un tel message. — Vous dites la vérité, dit le roi; car s'il ne fait que j'aie la barbe et les dents mâchelières sans aucune tromperie ni mensonge, qu'il ne revienne jamais en France se montrer devant moi, car je le ferai pendre. — Sire, dit Huon, m'avez-vous dit toutes vos volontés?

Digitized by Google

— Oui, dit le roi; ma volonté est telle, si vers moi tu veux avoir paix. — Sire, répondit Huon, au plaisir de Notre-Seigneur, je ferai votre message, je ne crains pas la mort. »

Voilà un pardon bien sévère et bien injuste; sévère par les difficultés de la pénitence et injuste par la répartition du châtiment. Si l'empereur n'oublie pas assez la culpabilité de Huon, il ne tient pas grand compte non plus de l'innocence de l'amiral Gaudisse. Cet amiral est intéressant. Il s'est retiré de la cour et n'est probablement plus en service actif, si l'on en juge par le choix de sa résidence. Il est donc, oubliant dans les délices de Babylone et son escadre et Charlemagne, livré tout entier aux joies de l'amitié et de la famille, et considéré comme doit l'être un ancien amiral. Voilà qu'un soir, au moment où il va se mettre à table, un étranger se présente dans la salle à manger. A son costume, Gaudisse reconnaît en lui un compatriote, c'est une aubaine pour un Européen qui vit à l'orientale. Comblé d'égards et de civilités, interrogé sur les nouvelles de l'Occident, l'étranger ne répond que d'un air distrait, il observe attentivement les convives; tout à coup, comme un furieux, il se précipite sur le premier qu'il voit manger. Et l'amiral voit rouler sur la table la tête de son meilleur ami. La belle Escalmonde, qui probablement lorgnait le bel étranger, pousse un cri terrible, Gaudisse reste cloué sur son siége autant par la stupéfaction que par la douleur. Avant qu'il ait pu reprendre quelque sang-froid, il aperçoit sa fille dans les bras du meurtrier qui se *fiancie* à elle et qui l'embrasse avec transport jusqu'à trois fois. Ce sont de rudes coups pour un vieillard, ce n'est pourtant pas tout. « Monsieur l'amiral, dit alors le convive extravagant, je me présente ici de la part de l'empereur Charlemagne et je viens vous prier de lui envoyer mille éperviers, mille ours, mille vautours enchaînés et mille jeunes valets..... aussi mille des plus belles pucelles du royaume. » En disant cela, il se jette sur l'infortuné Gaudisse, lui arrache la barbe, lui casse la mâchoire à coups de pommeau d'épée, puis, s'éloignant de quelques pas : « Monsieur l'amiral, j'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle Escalmonde, votre fille. — Avec plaisir, dit Gaudisse, réunissant ce qui lui reste de souffle et crachant ce qui lui reste de dents.

Quelles scènes! Quelles mœurs! Quels temps que ceux où des demandes en mariage ainsi formulées réussissaient! Huon de Bordeaux revient en France triomphant, marié et accompagné de son beau-père, qui a oublié la scène du dîner et qui a présidé lui-même à l'embarquement des présents destinés à Charlemagne. Qu'importaient à ceux qui se passionnaient pour ces entreprises difficiles, les conve-

Digitized by Google

nances et les impossibilités morales? ils ne voyaient que les obstacles physiques qu'il fallait surmonter, tout insurmontables qu'ils parussent. Ils s'intéressaient à la façon dont Huon de Bordeaux s'y prendrait pour arracher la barbe à l'amiral Gaudisse. Une tête tranchée d'un seul coup, cela prouve la force, l'adresse, et cela édifie les spectateurs. Une barbe arrachée, des dents cassées, une jeune fille fiancée, cela amuse. Et ce tribut levé sur l'amiral Gaudisse, reflet des richesses de la reine de Saba, ce tribut vraiment babylonien et si difficile à colliger. Mille ours dans la campagne de Babylone! Mille pucelles dans Babylone! Mille, le chiffre au delà duquel il n'y a plus rien que la fin du monde. Comme tout cela sent son époque! Des éperviers et des jeunes filles! la chasse et l'amour, toujours la force. Il n'est question ni d'or, ni de pierreries, les ornements ne viendront que plus tard, la femme n'est pas encore un idéal que l'on pare, c'est une proie qu'on ravit. Les sens étouffent le sentiment. Mais remarquez au milieu de toute cette barbarie, de toute cette ménagerie, la noblesse de l'âme qui commence à poindre, le caractère chevaleresque qui se montre : « Sire, dit le héros, *au plaisir de Notre-Seigneur*, je ferai votre message, je ne crains pas la mort. » Noble réponse! Dieu et mon roi! dira-t-on bientôt. Dieu et la patrie, dira-t-on plus tard. Ainsi grandira le sentiment qui fera des héros à toutes les époques.

Tel est le roman, fils de la rude tradition, tout imprégné du milieu sauvage qui l'a inspiré, tel est le thème flexible que chacun pliait au gré de sa passion et tournait au courant de son imagination. Quelle était la première version? Une chronique rimée et chantée par un trouvère, improvisation primitive où chacun tenait à honneur de mettre du sien, thème poétique de mille variations, large critérium du talent des auteurs. Ces auteurs-acteurs, qui changeaient de nom selon les pays, ménestrels, minnesingers, troubadours, trouvères, mais dont la mission était partout la même, allaient ainsi par les chemins, s'arrêtant dans les châteaux, faisant halte dans les camps, prêts à divertir la compagnie, comme à enflammer les courages, ressassant dans leur mémoire des milliers de vers, en ajoutant, en transposant, mais trouvant toujours l'épisode approprié, et ne s'écartant pas du sujet consacré par l'usage et par le goût du public. Ils chantaient, en s'accompagnant de la harpe, Arthur ou Charlemagne. La musique aidait au poëme. L'importance de l'instrument était, du reste, universellement reconnue ; la législation elle-même le déclarait inviolable. Le ménestrel n'avait pas de lit, mais il avait sa harpe qu'on ne pouvait saisir. Comme c'était là son unique bien, meuble ou immeuble, les garanties des créanciers étaient illusoires. La vieille lutte de l'artiste et du créancier commençait mal pour ce

Digitized by Google

dernier. Sous l'empire d'un tel privilége, l'abus n'était pas loin, et le temps vint où l'existence errante des ménestrels ne fut plus qu'un honteux vagabondage. Bientôt les harpes grincèrent sous des doigts malhabiles, qui avaient désappris l'art du divin Orphée; les légendes guerrières, les actions héroïques ne trouvèrent plus pour les célébrer que les voix éraillées de quelques mécréants sans mémoire, plus capables de dévaliser le château que d'en charmer les habitants. Entre les mains de tels dépositaires, le feu sacré était menacé de s'éteindre. Heureusement les moines, seuls lettrés d'alors, prirent soin du foyer poétique, et surent l'entretenir un peu chèrement peut-être. Ils lavèrent à grande eau les manuscrits de Tite-Live et de Tacite, qui ne contenaient que les trois quarts de l'histoire romaine, et transcrivirent proprement sur le parchemin ce qui restait des chants des ménestrels. C'est ainsi que nous avons l'*Histoire romaine*, par Freinshemius, et des romans carlovingiens, inventés par on ne sait qui, et composés par des moines. Seulement on remplaça les vers démembrés, par une saine prose, qui subit, on peut le croire, quelques modifications avant son introduction dans la bibliothèque bleue. On voit la filiation des romans populaires : tradition, poëme, version en prose, trois transformations avant d'arriver aux honneurs du colportage. Quant à ces récits transparents, à travers lesquels nous revoyons les époques, ils ne renferment ni allusion, ni intention, ni sens caché, ni apologue, ni peinture préméditée. On n'a pas voulu, dans les *Quatre Fils Aymon*, retracer un tableau des disgrâces encourues par des vassaux rebelles, pas plus qu'on n'a cherché dans *Huon de Bordeaux* à donner une idée du caractère despote et fantasque de Charlemagne. Les faits sont éloquents et en disent assez ; d'ailleurs, la légende ne veut pas d'épigrammes.

Les curieux de détails sur ces vénérables romans trouveront de quoi se satisfaire dans le livre de M. Nisard. Ils y verront comment se déroulaient ces interminables aventures, coupées d'interventions supérieures, célestes ou diaboliques. Il fallait du merveilleux à tout prix. D'honnêtes princesses accouchaient de petits chiens ! d'autres, plus soumises aux lois de la nature, mettaient au monde des enfants viables et robustes, mais les infortunées se les voyaient enlever par le diable, qui se chargeait de leur âme, ou par des bêtes féroces, qui ne les laissaient manquer de rien, mais qui, avec leur lait, leur communiquaient leurs instincts. Contrairement à Romulus, qu'une semblable éducation conduisit à fonder une ville, ces enfants étaient enclins à ravager et à détruire. Témoins *Robert le Diable* et *Valentin Ourson*. De tels princes ne pouvaient agir que dans un monde fictif, sans chronologie sans géographie, sans lois, sans hiérarchie. On voyait aussi des

Digitized by Google

rois demander religieusement une dispense au pape, afin d'épouser leur fille chérie. Des princes du sang enfourchaient un bidet et, suivis d'un fidèle serviteur, allaient au petit trot, sans faste et sans étiquette, demander la main d'une princesse voisine. Quand ils arrivaient, la place était prise par un heureux rival, mieux équipé, qui remplaçait avantageusement la royauté par la richesse. Le prince du sang remontait à cheval et s'en revenait vexé, mais il n'en résultait aucune guerre de succession. De telles mœurs royales n'existent plus aujourd'hui que dans ces féeries somptueuses et surtout fructueuses pour leurs auteurs, qui retracent, avec quelques nuances d'argot en plus, des scènes analogues, où la dignité du pouvoir et le cérémonial des cours sont absolument inconnus. Le peuple a toujours aimé la royauté en déshabillé. Louis XIV n'a jamais été aussi populaire que Henri IV. Le seul point de contact de ces fictions hardies avec la vie réelle, est une préoccupation religieuse et politique qui domine toute cette époque, historiquement et poétiquement. Les Sarrazins menacent continuellement la chrétienté. On trouve dans tous les récits des traces de la terreur et de la haine qu'ils inspirent. Ils sont partout, sur terre et sur mer, faisant des prisonniers, rançonnant les honnêtes gens; aussi l'opinion publique traite-t-elle ces ennemis acharnés de chrétien à Maure. Tout héros bien constitué en doit tuer pour sa part une centaine de mille. Quoi d'étonnant? La grave histoire elle-même ne les ménage guère, et il est peu de pages où ils ne soient « taillés en pièces. » Cette vigoureuse expression, si familière au genre sérieux, donne, on le pense bien, une grande latitude à un genre moins strict. N'oublions pas cependant qu'au milieu de toutes ces extravagances et de ces exagérations effrénées, on rencontre de belles pages, et que M. Victor Hugo, dans son *Mariage de Roland*, n'a dédaigné ni le plan, ni la mise en scène primitive du grand combat de Roland et de Renaud dans *les Quatre Fils Aymon*. Cette conception large et puissante de deux héros tous deux invincibles, combattant le jour, combattant la nuit, sans cesse, et atténuant la brutalité de cet acharnement par une lutte, également interminable, de générosité et de grandeur d'âme, cette grande scène épique, je le répète, appartient aux *Quatre Fils Aymon*.

Telles sont ces vieilles chroniques romanesques, dont le fond, d'abord historique, s'altère peu à peu, comme la monnaie qui circule : la date et l'effigie effacées ne laissent soupçonner de l'époque que son antiquité, mais le métal sonne clair et franc comme aux premiers jours. Ainsi le génie populaire, dans ces productions sans auteur, apparaît vivant. Tel il a été, tel il est. Ignorant, superstitieux, quelquefois grossier, mais toujours de bonne foi, même dans son exagération. Emu, religieux, naïf et poétique, il a inspiré ces

Digitized by Google

romans étranges, mais toujours énergiques et pittoresques, pleins de tous les défauts et de toutes les qualités, et préférables en leurs irrégularités à tout ce qu'avait produit dans le genre l'art littéraire, avant le premier quart du XIXe siècle. Qu'aurait pensé le peuple de d'Urfé, de Gomberville, de Mlle de Scudery? Aurait-il su se plaire à ces amoureuses subtilités, à ces afféteries sentimentales, fades, fausses et prétentieuses? Non, le peuple dédaigne l'éducation première qu'il faut aux initiés de toutes ces belles choses, de toutes ces belles manières; il se passe d'échafaudages galants pour édifier sa passion, s'il la sent en lui, il l'exprime vivement, sans rien faire passer par l'alambic. Il se soucie peu de la vérité historique; il a même une telle aversion pour la simplicité et la nudité d'un fait, qu'il l'habille toujours à sa façon; mais cet amour du travestissement ne s'étend ni aux choses de l'esprit, ni aux sentiments. Il aime le merveilleux, mais il déteste le précieux. Par suite même de sa franchise d'impressions, il est tout porté à la franchise de l'expression. Cet amour de la vérité morale se retrouve dans ses lectures et dans ses chansons, dans ses romans et dans ses Noëls. Si Huon de Bordeaux agit comme un fou, il sent comme un homme. C'est donc là un caractère commun à la prose et aux vers, et une transition naturelle de l'une aux autres. Nous allons trouver, dans la poésie populaire, des sensations également vraies, également habituelles et sincères, mais tempérées par la religion, plus douces, plus gaies. Il y a de la philosophie dans les Noëls, mais une philosophie de bonne humeur, voyant juste, mais voyant avec bonhomie, détournant ses regards des tristesses de la vie, pour sourire à ses consolations.

Noël! Autrefois le peuple en allégresse criait : Noël! Depuis, il a crié bien d'autres choses, mais jamais il n'a rencontré un cri qui valût celui-là. Noël! vive Jésus, ou plutôt Jésus est né! Le peuple avait raison de s'en réjouir, il savait bien que la naissance du Christ était pour lui l'événement heureux par excellence; aussi ne manquait-il aucune occasion de montrer qu'il s'en souvenait. Le roi passait, Noël! les Anglais étaient battus, Noël! Le passage du souverain et la défaite des Anglais ont toujours été les deux grandes joies du peuple français. En cela, le caractère populaire n'a pas varié; il n'y a eu de changement que dans la façon de célébrer ces moments bienheureux. L'expression du bonheur est devenue plus personnelle dans l'antipathie comme dans la sympathie. On a dit franchement vive le roi et à bas les Anglais, mais il n'en demeure pas moins que le cri de Noël, outre son sens démocratique, indiquait encore une manifestation joyeuse, une heure chère à la foule. Hélas! le cri n'est plus et l'acclamation si expressive a cessé de retentir depuis longtemps! Il est regrettable que le peuple, en devenant plus ex-

Digitized by Google

pansif, ait ainsi négligé de perpétuer le souvenir de sa première émancipation; mais si *Noël* s'est dissipé, les *Noëls* ont survécu. Chacun sait que le pluriel de ce cri d'allégresse désigne tous les chants, cantiques, strophes et en général toutes pièces de vers sur la naissance de Jésus-Christ. Si ce n'était leur simplicité et leur peu de lyrisme, je dirais que ce sont des odes chantées par de bonnes gens au Dieu des bonnes gens. Le poète, c'est encore le peuple. C'est un poète sans trépied, sans délire, n'ayant que l'inspiration qui convient à son sujet, assez audacieux pour méconnaître les règles de la poésie, mais assez fier pour dédaigner ses ressources. S'il brave la rime qu'elle lui impose, il rejette l'allégorie qu'elle lui offre. Il dit les choses simplement, présente les idées sous leur vrai jour et se moque des législateurs du Parnasse qui ont codifié le style noble. Cette irrévérence ne nuit pas à son originalité, et si l'on veut bien se reporter aux scènes qu'il doit peindre, on verra qu'il est bien l'artiste prédestiné et nécessaire, le seul qui puisse conserver à la *Nativité* son vrai caractère. Le poète à réputation, l'homme à talent s'y prendra autrement, comme nous le verrons; il fera honneur à lui-même, et au Pinde dont il est un nourrisson; il aura des succès à la ville, car ses vers sont très beaux; mais il sera facile de voir que le Christ ne l'a pas inspiré et qu'il s'est trop souvenu qu'il faisait profession de poésie. Le *Noël*, au contraire, saura animer la tradition sans la surfaire; il décrira sans renchérir et, n'ayant aucune préoccupation de métier, pas même celle d'être vrai, il sera tout à la fois touchant, poétique et inimitable dans le déploiement de ces facultés naturelles et recherchées, qu'il n'aura rien fait pour acquérir, mais qu'il aura prises en lui-même. Il oublie volontiers qu'il s'agit de la nativité d'un Dieu, pour ne plus voir que la naissance d'un petit enfant. Il réduit ainsi à ses vraies proportions cette fameuse scène de l'*Adoration des Bergers* qui, chez lui, peut s'appeler surtout la *Curiosité des Bergères*.

C'est le matin, le bruit se répand dans Bethléem qu'un enfant divin est né dans une grotte, à quelque distance du village. On sort des maisons, on s'interroge, on se groupe, enfin on va voir. Les hommes partent les premiers, ce qui peut paraître anormal, mais le sentier est rude pour se rendre à la grotte, et si la nouvelle était fausse on se serait fatigué pour rien. C'est un risque que les bergers doivent courir avant les bergères. Ils vont donc et reviennent. Rien de plus vrai. Le nouveau-né est bien un Dieu, et la visite des femmes ne sera pas perdue. Ici, grande agitation dans le camp féminin, préparatifs de départ, les coquettes s'attifent, les bonnes âmes songent à la layette et se munissent de quelques langes qui pourront servir; on caquette, on gesticule, enfin on va se mettre en route,

Digitized by Google

quand une commère prudente soulève une objection. Mais, dit-elle :

La garde à la porte
Nous repoussera,
Et de cette sorte
Qui y entrera ?
Non les simples femmes,
Non la pauvreté,
Mais les grandes dames,
Et de qualité.

Voilà la grande objection. Ce sont de pauvres femmes, de simples femmes, et la garde les repoussera comme c'est l'usage. Hé bien non cette fois, répond l'une d'elles mieux avisée ou mieux renseignée :

C'est notre Messie
Qui nous est donné.
Tu ne verras point
Ni de grosses gardes,
Ni de hoquetons,
Ni de hallebardes,
Ni de mousquetons.

Le couplet énumère pour mieux affirmer. Il proclame un principe de liberté, pas de gardes, pas de priviléges, et il indique le caractère essentiel de la nouvelle religion : relever de leurs déchéances les pauvres et les humbles. On peut voir aussi là, par cette prise de possession du nouveau-né, qui est déjà presque exclusive et intolérante, la vraie nature des Noëls et leur couleur toute populaire. De même que le Messie n'est pas donné à tout le monde, de même le Noël ne s'adressera pas à tous.

Ainsi rassurées, les bergères partent définitivement et vont de si bon cœur qu'elles dépassent la grotte. Elles s'égarent un instant, reprennent la bonne voie, enfin arrivent. Joseph est à la porte. Peut-on voir ce fils adorable? lui demandent-elles; ou bien, dort-il? Heureusement il ne dort pas et la députation est introduite. De ce moment ce ne sont plus des bergères qui viennent adorer un Dieu, ce sont des voisines et des curieuses en visite. Le but de l'expédition a perdu toute sa solennité, mais il n'a rien perdu de son intérêt. Les femmes, livrées à elles-mêmes et mises à leur aise par l'accueil cordial qu'elles reçoivent, remplissent la grotte de bruit et de mouvement, entourent successivement la crèche où est l'enfant, la mère qui se tient auprès et le père qui va et vient, répondant à toutes les questions qu'on lui fait, et Dieu sait si sa complaisance est mise à l'épreuve. Les commères ne demandent pas mieux que d'adorer leur Messie; elles y sont toutes disposées, mais il faut avant que leur curiosité soit satisfaite. Ce défaut produit l'effet d'une réserve calculée. Il semble qu'elles veulent marchander leur culte, prendre leurs précautions et bien s'assurer qu'elles ont réellement

Digitized by Google

sous les yeux le Sauveur du monde. Ce n'est là cependant que l'importance secondaire ; ce qui est capital pour elles c'est le menu des détails, et les circonstances de la conception les intéressent bien plus que l'authenticité du nouveau-né. Aussi elles insistent, comparent, disputent et semblent jeter déjà sur le berceau du Christ quelques semis de controverse. Ce n'est pourtant pas le scepticisme qui les travaille (une seule a douté, elle s'en excuse), ce qui les pousse ainsi à l'indiscrétion, à l'importunité, c'est la curiosité, cette curiosité populaire qui, dans la moindre circonstance, garnit les toits des maisons et fait plier les arbres sous le poids des assistants. Elles veulent savoir pour savoir; d'abord c'est l'amour désintéressé de la science, mais il faut rattacher à cette grande cause principale l'intérêt qu'une jeune mère inspire toujours à de pauvres femmes, qui connaissent de la maternité ses charges plutôt que ses joies. Il y a de la compassion dans la démarche des bonnes Galiléennes, et il n'est pas mauvais de leur rappeler que tout ce qu'elles voient était écrit, que les doléances ne conviennent pas et qu'il y a dans cette réalité misérable un sens prophétique et non un dénûment lamentable. Tout, dans cette naïveté populaire des Noëls, se ressent de la personnalité des curieuses. Toutes les questions qu'elles posent ont une signification et semblent un retour sur elles-mêmes :

Saint Joseph, dites-le-nous,
Quels sentiments eûtes-vous
Quand vous vîtes la grossesse
De la divine princesse?
Ne fûtes-vous point jaloux,
Saint Joseph, dites-le-nous.

Avouez-le franchement,
Parlâtes-vous rudement?
Ne fut-elle point grondée?
Fut-elle point maltraitée?
Souffrit-elle innocemment?
Avouez-le franchement.

Autant de demandes, autant d'impertinences, mais aussi autant de choses bonnes à savoir. Marie n'est-elle pas des leurs? Certes elles ne croient pas que le miracle puisse se reproduire à leur bénéfice, mais de ce que l'élue de Dieu a été prise parmi elles, il en résulte comme une sorte de solidarité glorieuse, comme un précédent victorieux qui venge les épouses soupçonnées. Joseph a été jaloux, au point même qu'il « apprêta son paquet; » il était jaloux à tort; il n'en faut pas davantage pour intéresser toutes les femmes. L'aveu du bon Joseph, outre qu'il est consolant, est de plus engageant; aussi voyez l'audace du deuxième couplet; les questionneuses en ont conscience, car cette fois elles font appel à la franchise de l'interpellé. Elles comprennent qu'un honnête homme peut bien avouer un

Digitized by Google

moment de jalousie en pareille circonstance, mais qu'il peut faire ses réserves sur la question des mauvais traitements. « Nous vous pardonnons ; avouez-le franchement. » Et cet « avouez-le franchement » est dit d'un ton qui croit connaître la vérité, comme on dirait : avouez que vous êtes un fripon à un escroc émérite, sans se préoccuper de ses dénégations. Cette excessive liberté ne déplaît pas à Joseph ; il est innocent du cas ; il ne proteste qu'avec douceur ; il avoue qu'il n'eut ni colère ni haine, mais que ce fut la « peine la plus rude qui pût jamais lui survenir. » Il est, du reste, dans tous ces Noëls, d'une longanimité que rien ne lasse, et il est toujours prêt à donner des renseignements. Enfin le chœur lui laisse un instant de repos, et c'est au tour de Marie à monter sur la sellette. On pourrait croire que les abondantes explications de l'époux vont contribuer à abréger l'examen de la femme, et que la curiosité un peu calmée se contentera de quelques indications sommaires. L'essaim, bien au contraire, revient à la charge, plus bourdonnant que jamais, plus exigeant, plus minutieux. La déléguée qui prend la parole au nom de la compagnie s'explique là-dessus de manière à ne laisser aucun doute à la patiente. La Vierge s'engage à tout raconter avec grand soin, sans taire le moindre point, et tout au long. A ce prix, elle obtient un peu de silence. Son récit achevé paraît satisfaisant, et les commères ne se permettent plus qu'une seule question, qui est le couronnement de toutes les autres, et comme le bouquet de ce feu d'artifice d'indiscrétions. Fut-il besoin d'une sage-femme ? Non, dit la Vierge, et tout le monde sort.

On voit quel est le ton des Noëls. Il est familier et tout à fait populaire. Tout ce qui pourrait élever l'inspiration du poète, et prêter à l'enthousiasme, en un mot tout ce qui n'est pas le fait lui-même, est laissé de côté. La grandeur du sujet, ou plutôt la fureur poétique qu'un poète avisé saurait y découvrir, ne se montre nulle part. Les contrastes habiles, les métaphores brillantes, les images vives, le pathétique, le prophétique, et toute la rhétorique et toute la poétique ne sont aucunement soupçonnés. Le poète en est-il moins touchant ? Manque-t-il pour cela le but ? Loin de là, il y atteint plus sûrement. En se maintenant dans une sphère plus accessible, en se gardant de l'emphase, en conservant aux épisodes leur couleur simple et naïve, il ouvre à toutes les intelligences un horizon moins vaste mais plus pur, où chacun voit clair, et découvre nettement le berceau du Christ et l'humble point de départ d'une religion qui doit consoler les affligés, et non susciter des fanatiques. Ce que veut le poète c'est peindre le peuple au peuple, le peuple curieux, bavard, indiscret, puéril, mais prompt à s'enflammer pour le bien, généreux et dévoué. Ainsi reflété dans les Noëls, avec ses travers et

Digitized by Google

ses qualités, avec ses mœurs, il s'y reconnaît et s'y complaît. Et il n'y a rien dans ces cantiques qui ne soit la reproduction d'un sentiment vrai; il n'y a pas dans toute la conduite de l'action une fausse démarche, et si toutes les questions sont malséantes, il n'en est pas une d'impropre.

Il est possible que cette vérité n'ait été obtenue qu'au prix de la couleur locale; il est possible que l'Orient ne s'accommode pas de cette pétulance, et que toutes ces Galiléennes ainsi habillées en Cauchoises ou en Bourguignonnes révoltent le goût des amateurs, mais quant à ce qui est de l'effet produit, de l'influence obtenue, et de l'efficacité de l'enseignement religieux, nul doute que le sacrifice des costumes orientaux n'ait été préférable à un scrupuleux respect des traditions, qui peut-être eût frappé les mémoires sans arriver jusqu'aux cœurs. Peut-on regretter que la Vierge, dépouillée de son auréole, ait été, dans les Noëls, plutôt féminisée que divinisée ? Non, si on lit ces deux couplets :

A la venue de l'ange
Je sens mon cœur
D'une manière étrange
Battre de peur,
Et d'autant plus que m'ayant saluée,
Il m'avait fort louée
Et fait beaucoup d'honneur.

Après que l'ange a parlé :

Ce discours m'épouvante.
Hélas! pourquoi
Louer une innocente ?
Disais-je en moi.
Pourquoi louer une âme si petite
Qui n'a point de mérite
Ni de vertu en soi ?

C'est là, dira-t-on, une vierge un peu de campagne, un peu timide. Il est vrai, mais c'est ainsi que parle la nature, et c'est cette vierge-là, cette innocente, cette « âme si petite » que le Noël aime à chanter, c'est la mère qu'il faut à Jésus, humble et sainte. Veut-on voir sur quel ton la haute poésie le prenait, avec la salutation angélique? Qu'on ouvre le poëme de Sannazar sur le même sujet, de *Partu Virginis*, et l'on verra que la situation n'est pas comprise de la même façon :

..... Stupuit confestim exterrita virgo,
Demisitque oculos, *totosque* expalluit *artus*.

Que nous sommes loin de cette peur virginale, et de cette pudeur contenue du Noël ! Ici, c'est de la stupeur, de la terreur; la jeune fille, frappée dans tous ses membres, se sent défaillir, ses forces l'abandonnent, son sang ne circule plus, et certainement elle s'éva-

Digitized by Google

nouirait si le poète n'avait soin de l'affermir sur la solide et obligatoire comparaison épique : *Non secus ac*, etc. Le doux frémissement des ailes de l'ange est remplacé chez Sannazar par le fracas d'une envergure démoniaque. Ce n'est plus la colombe, c'est le vautour. Ainsi lancé dans sa pièce de vers, Sannazar compose en lauréat ferré, et quand il arrive au moment même de la conception, il s'écrie :

Deus ille Deus! *totosque* per *artus*
Dat sese, miscet que utero.....

Totosque per artus..... très bien, ce sont là des fins de vers à apprécier, mais ce n'est pas sur un pareil rhythme que doit naître un « doux Jésus. »

Entre les bras de Dieu m'étant remise,
J'étais toute soumise
A tout ce qu'il voulait.

Sans vouloir ternir la gloire de Sannazar, il est permis de préférer à ses éclatantes fanfares, ce petit air tout aussi expressif et bien plus conforme au caractère d'une jeune fille visitée simplement par un ange, presque un frère, et non terrifiée par une effrayante apparition.

On voit, d'après cette comparaison, ou du moins j'ai voulu montrer par ce rapprochement, que le Noël dans sa simplicité, frappait quelquefois plus juste sinon moins fort, que la poésie pompeuse, et qu'en dehors de tout procédé poétique, par la simple observation des convenances entre les personnes et leur langage, il arrivait à la vérité toujours, au charme souvent, et quelquefois à l'expression la plus parfaite d'une situation intéressante.

Il y a cette différence entre les Noëls et les cantiques, que les premiers ne concernent que la *sainte famille*, et que les seconds s'entendent de tout sujet religieux ou biblique, traité en petits vers et noté en petite musique. Il y a des cantiques sur *sainte Geneviève*, sur *saint Alexis*, sur *saint Eustache* et sur le *Sacrifice d'Abraham*, et sur une foule d'autres saints ou patriarches. Noëls et cantiques semblent donc se tenir de bien près, cependant la différence est grande entre eux. Dans les cantiques, plus d'harmonie, plus de naturel, plus d'inspiration sincère, mais un mélange de mauvais goût, de faux brillant, d'emphase, d'antithèses, de grotesque et de tragique, et avec cela un sérieux imperturbable, qui peut faire croire tout aussi bien à une mystification qu'à une absence de talent poétique. Et l'on est vraiment plus porté à la première explication qu'à la seconde, en voyant la confusion des événements, l'incohérence du dialogue, l'inconséquence des scènes et le désordre de langage qui règne dans ces compositions. Par exemple, saint Eustache,

Digitized by Google

accompagné de sa femme, désire passer en Egypte, pour des raisons qu'il importe peu de connaître. Pour cela, il s'adresse à un nautonnier, et lui manifeste son intention de prendre passage à son bord. Ecoutez la réponse que fait le nautonnier :

Embarquez-vous et traversons les *mers;*
Parmi ces *eaux*, je me sens tout *en flammes.*
Au premier port, malgré tes pleurs amers
Te débarquant, je veux ravir ta femme.

Ces quatre vers renferment et condensent en eux toutes les bizarreries du genre, et je n'ai pas besoin de les relever. Tout le monde a fait justice de ce nautonnier bel esprit, mauvais rimeur, coquin impudent qui dévoile ses plans ténébreux, et qui se permet de prêter à saint Eustache une pusillanimité toute gratuite. Saint Eustache est un ancien général d'armée, qui, dûment averti comme il l'est, n'hésitera pas, au lieu de verser des pleurs amers, à jeter par-dessus bord ce drôle « tout en flammes ». Il serait facile, par d'autres exemples, de montrer qu'il n'y a plus dans ces cantiques le moindre sens commun, et que, volontairement ou non, par impuissance ou par plaisanterie, le poète n'a plus ni respect, ni conscience de son sujet. Ecoutons Abraham sur le point d'accomplir son cruel sacrifice :

Bras trop dur, cruel bras, laisse-moi soupirer
Et ne sois pas si prompt à tremper cette lame
Dans le sang de mon sang, dans l'âme de mon âme.....
Donne-moi le temps de respirer!

« Donne-moi le temps de respirer ! » venant après une apostrophe de cette couleur, est dans notre théâtre moderne, dans les vaudevilles-bouffes, ce qu'on appelle un effet comique. Abraham a là un effet sûr. Je ne parle pas de ce début qui rappelle l'Alaric de Scudéry; on peut y voir, sans trop d'efforts, ou une parodie, ou un reflet de l'esprit tragique du temps. S'il n'y a pas mauvaise intention, il y a mauvaise imitation. Le goût de citer pourrait nous entraîner loin, aussi ne ferai-je pas d'extrait du curieux et scabreux cantique de *Joseph trahi par ses frères*, je ne redirai pas avec quelle verdeur et quelle vivacité Mme Putiphar fait au chaste Joseph sa fameuse proposition. Tout le monde connaît la belle conduite du jeune homme, et l'on sait ce qu'elle lui attira. On sait aussi le dépit de cette femme incontinente et dédaignée; elle rejette la faute sur l'innocent, et, devant son mari édifié, elle accable d'injures le séducteur prétendu. De toutes les épithètes dont une femme, en pareil cas, peut chercher à noircir celui qui lui a fait l'affront, il n'en est pas de plus imprévue que celle dont Joseph est affublé dans le cantique. Mme Putiphar le signale à son mari comme un « critique ».

Digitized by Google

« Ce critique ! » dit-elle. Il y a évidemment là plutôt une intention d'épigramme moderne qu'une qualification biblique, même injurieuse. Eût-il été critique, Joseph n'en était ni plus ni moins coupable aux yeux de Putiphar ; il passait pour un malhonnête homme dans tous les cas, quelle que fût sa profession. On peut croire que le vilain rôle que le poète fait jouer ici au critique est une vengeance privée. Si, au contraire, cette singulière appellation n'est qu'un remplissage, nous retombons dans l'absurde. C'est en effet l'alternative que nous offrent les *Cantiques spirituels :* les regarder comme des bouffonneries plus ou moins réussies, rimées par des clercs de procureur, ou bien les laisser de côté, comme de plates rapsodies, indignes même du bon sens populaire.

Ainsi peut se terminer ce rapide examen de l'ancienne littérature du colportage. Romans héroïques et Noëls, prose et vers, voilà le meilleur de cette célèbre bibliothèque qu'on nous disait plus haut enterrée maintenant sous les feuilles illustrées. Ce n'est pas que les colporteurs limitassent à ces deux genres seuls la provision des campagnes, le chargement de leurs balles, mais c'est dans ces deux genres surtout qu'une révolution profonde s'est opérée. Car pour ce qui est des *Manuels* de toute sorte, *Médecine*, *Magie*, *Art de plaire*, *Art d'aimer*, *Art de se faire des rentes*, il n'y a pas eu de grands changements dans les offres et dans les demandes. Il n'y a pas d'époques dans l'histoire de la faiblesse et de la superstition humaines, ou plutôt il n'y en a qu'une invariable, immuable, éternelle. Dans cette question, du reste, le peuple n'est plus seul en cause, et toutes les intelligences, toutes les classes de la société se nivellent sous la baguette des magiciens. Aux unes des formules pour chasser les revenants, aux autres du *fluide* pour les attirer. Chaque village a son sorcier, chaque salon a son spirite. Celui-là tire les cartes et n'est qu'un escroc, celui-ci soulève la table et n'est qu'un charlatan, mais tous deux sont également recherchés. L'un bourre sa paillasse de gros sous, l'autre crève son portefeuille de billets de banque. Voilà la nuance. Il est vrai que le peuple, plus fort en nombre, est aussi plus fort en crédulité, il a quelques superstitions de plus. Les bonnes femmes s'imaginent que les chats ont en naissant un ver dans le bout de la queue, et que c'est là leur péché originel. La circoncision pratiquée par le tondeur peut seule assurer à ces animaux une existence heureuse. Ce n'est pas là un mauvais préjugé, puisqu'il fait vivre une industrie. Les jeunes filles ont foi dans les réussites, et elles battent les cartes comme elles effeuillent la marguerite, et pour le jeune homme brun et pour le jeune homme blond. Il y a de la gentillesse dans cette croyance, qui n'a jamais fait brûler personne ; il faut donc en prendre son

Digitized by Google

parti gaiement et laisser se débiter des millions d'exemplaires de la *Véritable explication des Songes*, du *Parfait oracle des Dames et des Demoiselles*, et de la *Grande Cartomancie*, et du *Petit Magicien*, et du *Petit Escamoteur*, enfin de tous ces traités qui, en apprenant à bien connaître l'autre monde, vous aident à passer légèrement et sans regret sur tout ce qu'on ignore dans celui-ci. Ne pouvant avoir le nécessaire, contentons-nous du superflu. La nature n'a plus de secrets, vive le surnaturel, qui en a encore quelques-uns !

Il est encore pour le peuple une lecture impérissable, qui survivra à tous les cataclysmes littéraires, et qui demeurera intacte au milieu de toutes les réformes d'instruction, si radicales qu'on les imagine. Je veux parler des almanachs. L'almanach, comme je l'ai dit en commençant, est éternel. C'est l'encyclopédie des bonnes gens qui ne se piquent pas de philosophie, c'est l'ami que l'on consulte à toute heure et qui répond à toutes les questions, qui raconte le passé, explique le présent et prédit l'avenir, le guide de toutes les affaires, le conseiller de toutes les actions. Il récrée l'imagination, cultive l'intelligence, réchauffe le cœur, donne les phases de la lune, les éclipses de soleil, les éphémérides de l'histoire, réveille les affections, évoque les souvenirs, guérit les maladies, explique les caractères et détaille les humeurs. Lui seul connaît la cause des choses, en prévoit les effets et en commente les conséquences. Il classe les saisons et rectifie leurs écarts. Le premier, il chante le printemps et clôt l'hiver. Il donne la liste des saints et établit le bilan du paradis, fait espérer les bons et trembler les coupables. Il rappelle les débiteurs à leur devoir, affirme les créanciers dans leur droit et fait battre le cœur des fiancés et des prisonniers. Comme le phénix, il renaît chaque année de ses cendres au milieu des fêtes et des festins, Sisyphe toujours jeune qui pousse gaiement le rocher de l'éternité. Que n'y a-t-il pas à dire sur l'almanach ! C'est le temps, c'est l'espérance, c'est l'homme. On pourrait rajeunir le mot de Buffon et dire : l'almanach, c'est l'homme. Il marque sa naissance et toutes les étapes de sa vie ; il est là pour les succès ; il est là pour les revers ; il rit et pleure avec lui, le ravit et le désole. O almanach ! Heureux qui te collectionne longuement et peut relire sans amertume toute l'histoire de sa vie dans tes colonnes sévères. On peut te contester tes titres littéraires, mais ta suprême utilité te garantit assez l'immortalité ! Almanach est une désignation générique d'une foule presque innombrable d'espèces différentes. Il y a autant d'almanachs que de journaux, que de corps d'états, que de sociétés industrielles, que de professions diverses. Jamais ces petites brochures multicolores n'ont joui d'une vie aussi intense et d'une

Digitized by Google

gloire aussi universelle. Quelques particuliers même ont leur almanach qui leur est propre, qui porte leur nom, qui raconte leur vie tout en la facilitant, et dont les exemplaires s'enlèvent comme le pain de chaque jour.

On le voit, l'ère des almanachs est brillante, que si quelques-uns ont disparu, c'est qu'ils n'étaient plus nécessaires, et il faut s'en féliciter quand on sait que ce sont des almanachs, comme le *Kalendrier des Bergers*, qui s'adressaient au public qui ne savait pas lire. La ruine de celui-là doit nous rendre fiers, car il n'y a pas un demi-siècle qu'il se vendait encore à trois cent mille exemplaires. Il en est de même du *Compost des Bergers*, destiné, il est vrai, aux bergers lettrés, mais qui leur donnait à lire de singulières choses et leur enseignait de singuliers remèdes contre une foule de maladies, et notamment contre le mal caduc.

Soufflez en l'oreille droite du tombé du mal caduc les mots : *Gaspar fert myrrham, thus Melchior, Balthasar aurum*, il se relève sur l'heure ; et, pour le guérir radicalement, il faut avoir trois clous de fer de la longueur de son petit doigt ; enfouissez-les profondément au lieu de sa première chute, et sur chacun nommez le nom du malade.

Le *Compost*, encouragé sans doute par le succès de ces remèdes économiques, affichait la prétention de guérir également certaines maladies morales qui affligent les bergers comme les rois, et qui leur viennent du caractère inconstant de leurs femmes. Si donc un berger ressentait quelques symptômes, et s'il préférait la certitude au doute, il n'avait qu'à se procurer un morceau de la « pierre qu'on appelle aimant » et à le glisser sous l'oreiller de sa femme :

Si elle est chaste et honnête, dit le *Compost*, elle embrassera son mari, sinon elle se jettera aussitôt hors du lit.

Ce devait être une heure solennelle dans la vie du berger, que celle où il en était réduit à employer l'aimant et en attendre l'effet. Etait-ce là un remède bien efficace ? On peut en douter, surtout si le berger laissait à sa femme la liberté de lire l'almanach. Comment, en effet, surprendre une femme avertie ! Ne regrettons donc pas le *Compost*, laissons-lui ses clous et son aimant, et tenons-nous-en à ce remède contre la goutte, qui n'a pas cessé d'être pratiqué, nous aimons à le croire, puisqu'il est tiré d'un recueil (*la Science des Gens de campagne*) qui n'a pas cessé d'être colporté :

Prenez de la bouse de vache, *telle quantité qu'il vous plaira*, faites-la *fricasser* avec du beurre et l'appliquez deux fois par jour sur le mal.

Voilà un remède qui laisse de la latitude au malade, et dont la

Digitized by Google

dose n'est pas étroitement déterminée. On peut en user à discrétion, *ad libitum*, selon les tempéraments et selon l'intensité de la douleur. J'ai voulu citer ce remède pour dire impartialement le bien et le mal. S'il n'y a plus de calendrier à l'usage des gens qui ne savent pas lire, ce qui est un bon symptôme, il est bon de se souvenir qu'il y a encore des empiriques pour dicter des ordonnances, et des malades pour les exécuter. C'est ainsi que nous trouvons partout, dans le colportage, la division que j'ai faite au commencement de ce travail, du bon et du mauvais, dans les œuvres d'imagination comme dans les ouvrages de pratique. Je me suis peu étendu sur le mal, et je n'ai rien dit, comme je n'en dirai rien, des opuscules immoraux, orduriers même, qui, colportés concurremment avec les Noëls et les braves romans carlovingiens, atténuaient un peu l'effet des bonnes lectures et des chants honnêtes. C'est là un mal qu'il ne faut décrire qu'à condition de savoir le guérir. La question des livres religieux est également délicate, et j'ai cru bien faire en évitant d'examiner si l'on avait apporté, dans le choix des lectures du peuple sur cette matière, tout le discernement désirable. Cette réserve, qui m'a été imposée par le respect que l'on doit à la bonne volonté et aux efforts du clergé, efforts et bonne volonté qui ne peuvent être mis en doute, a eu pour effet de m'interdire toute la partie des *Légendes et Vies des Saints*. Il eût été curieux pourtant, tout en reconnaissant la pureté des intentions, d'étudier la pauvreté des moyens, de signaler, par ci par là, quelques élans de zèle mal calculés, comme celui de l'honnête ecclésiastique qui, voulant voir partout des saints, commit la bévue de prendre le mot grec συνωρις, qui signifie couple ou paire, pour un saint dont la vie devait être édifiante. Il écrivit une *Vie de saint Xinoris*. On eût encore relevé, sans malveillance aucune, cette propriété extraordinaire de la *Vie de sainte Barbe*, qui mettait à l'abri de la foudre tous ceux qui en achetaient un exemplaire, et, sans y mettre de malice, on eût pu demander si *Sainte Tanche*, dont la vie nous est racontée en détail, ne serait pas une excellente compagne pour *Saint Xinoris*. On aurait pu signaler, sans les contester, quelques miracles vraiment dignes d'attention, mais il a fallu renoncer également à traiter ici cette partie thaumaturgique, qui veut tant de circonspection, et qu'une interprétation malveillante aurait pu rendre ridicule. Peut-être nous-même aurions-nous été forcé de conclure que, sous le rapport de l'enseignement religieux, émanant directement du sein de l'Eglise (et non de la foi elle-même, comme les Noëls), le peuple n'avait pas été très favorisé, et que mieux aurait valu pour lui que l'on colportât tout simplement *Télémaque* et tous les traités d'éducation de Fénelon, que cette nourriture un peu indigeste, quoique

Digitized by Google

spéciale des *Légendes et Vies des Saints*. Nous en dirons autant, puisque l'aveu est risqué, de certaine *Vie de Jésus*, où le supplice de Judas Iscarioth est décrit avec tant de minutie et d'amour, que l'on se prend à souhaiter, dans l'intérêt même de Jésus et de sa doctrine, que Judas n'eût jamais été puni de sa trahison. Le malheureux est en effet condamné à mourir en vingt-deux jours.

Le premier jour, on lui coupe une oreille ; le deuxième jour, un bras ; le troisième jour, l'autre bras ; le quatrième jour, la seconde oreille ; enfin, le cinquième, le jugement prescrit qu'on lui oste une courroye du col jusqu'aux cuisses ; le sixième, une autre courroye ; le septième et huitième, qu'on lui lève les soles des pieds..... le quatorzième jour, qu'on lui arrache toute la barbe ; le dix-huitième, qu'on lui ôte la langue et la bouche ; le dix-neuvième, qu'on lui ôte une cuisse.... enfin, le vingt-deuxième jour, on *le* brûle.

Ce mode d'écrire la vie de Jésus est discutable, et pourrait presque excuser l'école moderne d'avoir examiné les choses à un autre point de vue, moins orthodoxe, mais plus indulgent.

Nous avons ainsi passé en revue presque toute l'ancienne littérature du colportage, analysant ce qui n'est plus, et indiquant seulement ce qui sera toujours. Nous avons essayé de donner une idée de ce vieux génie populaire, rude et barbare dans ses romans, mais qui s'assouplit et s'adoucit dans ses chants religieux, dans ses Noëls ; nous avons cherché à expliquer par l'immobilité du peuple courbé sur son travail, la persistance de son goût dans la même veine de fiction, et, par cela même, la vogue constante de ces récits violents du cycle de Charlemagne. Nous avons fait voir, dans les Noëls, l'amour du peuple pour la vérité des sentiments, contrastant avec son goût pour les événements merveilleux. Enfin, nous avons attribué l'existence de cette littérature spéciale à l'isolement où vivait le peuple, et à l'oubli où il était plongé, rendant ainsi l'ancienne organisation sociale solidaire des bons et des mauvais effets, responsable de l'influence bonne et mauvaise que dut avoir sur l'esprit des masses ce chaos littéraire, si mélangé et si abandonné à lui-même. Aujourd'hui, il n'est plus de littérature populaire, dans le sens exclusif, il n'y a plus qu'une littérature nationale, que chaque jour un effort nouveau rend accessible à tous. Les grandes vérités n'apparaissent plus comme des lumières trop éclatantes pour les yeux du peuple, on ne flatte plus aujourd'hui les faiblesses de son intelligence, et les hésitations de sa pensée, on renverse les unes, on dissipe les autres en l'initiant sans cesse aux œuvres du progrès et aux grandes lois sociales et fraternelles de la société moderne.

LOUIS LIÉVIN.

Digitized by Google

PIERRE ET MARIETTE

DEUXIÈME PARTIE

Le récit de Pierre continuait ainsi :

Une fois dans la rue, je sentis que le grand air me faisait du bien. C'est pourquoi, au lieu de gagner ma chambre comme j'y étais d'abord décidé, j'allai m'asseoir sur un banc, dans un endroit retiré de la promenade publique, qui est peu éloignée de ma fabrique.

Là, je me pris à songer sur ce qui venait de se passer, et plus je songeais, plus je trouvais que c'étaient choses fâcheuses, car je me disais : « Le bruit de ma lutte avec Freulot ne manquera pas de se répandre au dehors, il courra les fabriques ; et si ce bruit arrive aux oreilles de la demoiselle ou de ses parents, quelle peine pour eux tous! d'autant plus qu'on aura eu soin d'arranger l'affaire de manière à bien assurer hautement que je me suis battu pour la demoiselle. En supposant même que j'aille partout répétant le contraire, et mettant la chose, comme je l'ai déjà fait, sur le compte d'un moment de folie, mon démenti ne ferait que donner plus de force aux bruits répandus. Les uns et les autres diraient : « Comment accorderez-vous ça? il prétend qu'il ne connaît pas la fille, et il lui prend une colère, qu'il appelle une folie, juste au moment où l'on parle mal d'elle, et il est l'ami du grand-père : c'est louche. »

Les gens, après tout, seront en droit de juger ainsi, et Dieu sait les suppositions qu'alors ils feront, quand pourtant il n'y en a point à faire.

Telle était ma pensée, et, comprenant le mal que j'avais causé, je voulus en chercher le remède.

[1] Voir 2e série, t. XLIII, p. 95 (livr. du 15 janvier 1865).

Digitized by Google

Tout bien pesé, il me sembla que le meilleur serait de quitter le pays, où j'étais d'ailleurs depuis assez longtemps.

Par là, je mettrais fin aux bruits, et du même coup je retrouverais sûrement ma tranquillité perdue. Rien ne me retenait dans cette ville; j'en avais encore une ou deux à visiter avant de retourner dans notre pays, et puisque j'avais fixé mon retour à une année de là, il me fallait bien ce temps pour achever mon voyage. D'autre part, fâché d'avoir pu occasionner des ennuis à une honnête personne, je me disais que, si quelque jour elle ou ses parents avaient connaissance des bavardages, ils pourraient voir qu'on les avait faits en dépit de moi, et, qu'en tous cas, je n'avais compté en tirer ni profit ni plaisir, puisque j'étais parti. Sans m'expliquer pourquoi, j'avais à cœur de ne pas laisser à ces gens, à la demoiselle surtout, l'occasion de me croire méchant ou malhonnête..... Puis enfin, à tout prendre, et quoi qu'il en fût, mon tour d'ouvrier voyageant n'était pas fini, il fallait le finir.

La nuit venue, je me rendis chez le contre-maître. Je le trouvai soupant avec sa femme et ses enfants. Comme motif de mon départ, je lui dis que je me sentais pris de ce mal qu'on appelle mal du pays, que l'ennui me tenait loin de mes parents, et que je comptais retourner auprès d'eux.

Il me répliqua : « J'aurais dû le penser, car depuis quelque temps vous êtes tout autre que d'habitude, j'en avais même une certaine inquiétude pour vous. »

Aise de voir qu'il prenait si bien la chose, j'en profitai pour le prier de ne parler de rien aux camarades d'atelier.

« Je comprends, dit-il, vous avez peur qu'ils ne vous contrarient sur les motifs, et ça pourrait bien en effet leur arriver. Mais soyez tranquille, je garderai le secret. Vous finirez votre pièce, et je crois qu'elle avance ; vous partirez, et ce sera seulement quand vous ne serez plus là que je ferai savoir, si on me la demande, la cause de votre départ. »

Tout allait au mieux ; cette *cause* qu'on saurait, devant détourner les suppositions et expliquer mon emportement. Je remerciai le contre-maître et le quittai. — La nuit, je dormis à peine.

Le lendemain matin, j'allai au travail à l'heure ordinaire. Freulot ne me dit rien ; le contre-maître l'avait, je pense, raisonné la veille. Tous les autres ouvriers furent avec moi comme auparavant.

J'avais pour un peu moins de cinq journées de travail à l'achèvement de ma pièce. L'affaire avec Freulot s'était passée le mardi ; vers onze heures, le lundi suivant, je *déchargeai* mon métier [1]. En

[1] Enlever du métier la pièce d'étoffe achevée.

Digitized by Google

revenant de dîner, je passai au bureau, où je trouvai mon compte réglé et mon livret signé. A trois heures, je quittai la fabrique pour n'y plus rentrer.

Il ne me restait plus qu'à payer ma pension et le loyer de ma chambre, pour être en état de me mettre en route vers M..... autre ville de fabriques qui est à une dizaine de lieues d'ici.

Chose singulière; tous les jours précédents, et même encore une heure plus tôt, c'est-à-dire tant que le vrai moment de partir n'était pas tout à fait venu, j'avais cru que je saurais quitter sans peine ce pays où je ne me trouvais aucune attache; mais quand je me vis hors de la fabrique, et en quelque façon sur le point de sortir de la ville, il me sembla que la force me manquait pour m'en aller ailleurs.

Tout en marchant, je me pris à regarder les maisons, les rues que je n'avais songé jamais à regarder, je crois; je fixais mes yeux jusque sur les gens qui passaient, que je ne connaissais point, et dont je n'avais nulle raison de me soucier. Et je pensais : « Saurais-je vivre dans un autre pays, parmi d'autres gens? »

Des envies de pleurer me venaient, à moi qui pourtant n'avais pas pleuré en quittant mon père, ma mère, mon pays d'enfance, encore que ma mère pleurât toutes ses pleurs, encore que le pays me fût en grand amour. Il me semblait que, cette ville quittée, dans une autre je ne trouverais aucun plaisir et que je n'y pourrais pas travailler. J'étais enfin comme si on m'eût dit : « Ailleurs, tu seras mort. »

Pourquoi étais-je ainsi? Je ne le comprenais pas, mais je me trouvais tout dérouté, tout assourdi.

Rôdant par la ville, sans savoir où j'allais, je passai devant ma pension, je n'y entrai pas; devant la maison où était ma chambre, je n'y montai pas.

A la nuit tombante, très loin de chez moi, je rencontrai un ouvrier que je connaissais et qui travaillait dans une fabrique fort distante de la mienne. Il me dit : « Tiens, tiens, Gibert, il paraît que tu n'aimes pas à entendre parler mal des jolies filles, toi. »

Je lui répondis : « Je ne sais pas ce que tu veux dire.

— Bah! fit-il, si tu ne le savais pas, est-ce que tu rougirais comme ça. Mais je ne te blâme point; ce Freulot est un mauvais drôle; tu as bien fait de le châtier. »

Et il passa son chemin.

A l'idée que l'affaire avait déjà été racontée au dehors de la fabrique, et aussi en pensant que je n'avais pas su m'empêcher de rougir devant cet ouvrier qui m'en parlait, je me dis de nouveau que

Digitized by Google

mon départ ne pouvait être renvoyé, et de nouveau je me sentis courageux.

Aussitôt donc, je marchai vers mon quartier, bien décidé à régler tous mes comptes dans la soirée, afin de me mettre en route sans retard, sinon le soir même, au moins le lendemain matin.

Pour me rendre dans mon quartier, je devais traverser celui du père Guilloux. Si c'eût été de jour, j'aurais fait un détour pour éviter toute rencontre, car je me doutais bien que si le père Guilloux avait appris le bruit qui courait, sa rencontre m'eût été grandement embarrassante. Mais la pleine nuit était proche, je pouvais être sûr de n'être pas vu ; je suivis le droit chemin.

Arrivé dans la rue du père Guilloux, je vis du coin que sa fenêtre était éclairée. N'étant plus qu'à quelques pas de l'allée, j'apercus une personne y entrer, et, passant en face, sans vouloir m'arrêter, j'entendis dans l'allée noire une petite voix disant : « C'est moi, grand-père ; venez m'ouvrir ! »

Du coup, je fus comme retenu en place, je m'arrêtai les yeux tournés sur cette allée dont le fond s'éclaira..... et dans la lueur je vis la demoiselle qui montait lestement les degrés. Puis l'allée redevint noire. Alors, je regardai vers la fenêtre, et, sur les rideaux blancs, je vis d'abord deux ombres passer, se croiser, puis une seule qui se tint presque immobile.

Et je demeurai à regarder cette ombre..... Et tout le temps que je pus la voir, je ne songeai nullement à quitter la place où je m'étais arrêté : mais je ne songeai pas non plus à m'expliquer ce que je faisais là. J'y étais, j'y restais : regardant l'ombre. L'idée ne me venait ni de porter ailleurs les yeux, ni de continuer ma route.

La visite de la demoiselle ne fut pas longue. Bientôt il n'y eut plus de clarté à la fenêtre, et l'allée s'éclaira de nouveau. Alors je me reculai pour n'être pas reconnu.

J'entendis la demoiselle qui disait : « Bonne nuit, grand-père, à demain. — Bonsoir, petite », répondit le grand-père.

Elle sortit de l'allée, et se mit à cheminer vite le long des maisons. Moi, je la suivis d'assez près pour la voir, mais d'assez loin pour qu'au cas où elle se retournerait, elle ne s'aperçût point que je marchais sur ses pas. Ne me reconnaissant pas, elle m'eût pris pour quelque mauvais sujet ; me reconnaissant, qu'eût-elle pensé de moi ?

Elle alla au plus à cent pas, puis elle ouvrit la porte d'une maison, entra, referma la porte..... et je ne la vis plus.

Un instant plus tôt, quand je la suivais, ne distinguant guère que son petit bonnet blanc au-dessus de son corps presque perdu dans la nuit, je me sentais leste, heureux ; mais quand elle eut

Digitized by Google

refermé la porte et que je restai sans elle dans la rue, ce fut comme si je recevais un grand coup, comme si un malheur m'était advenu, comme si tout ne m'eût été plus rien.

Un banc de pierre se trouvait là, devant une maison : lourd, fatigué, pris d'un froid chagrin, je m'y assis..... Je n'aurais pas pu aller plus loin.

Et alors..... alors seulement je compris ce qu'il en était de moi... Je compris pourquoi les inquiétudes, les tristesses qui m'empêchaient de travailler, de dormir, de manger,.... pourquoi ma colère contre Freulot — et surtout pourquoi la peine que j'avais du départ.

Je me levai, et me mis à marcher à grands pas, en me disant : « Pauvre fou que tu es ! est-ce possible ?.... » Puis riant d'un rire gêné : « Non, ce n'est pas possible ; ce n'est point vrai ! »

Pourtant, comme arrivé devant la maison où elle était entrée, je m'y sentis arrêté malgré moi, force fut bien de me dire : « Si ! c'est vrai ! c'est bien vrai ! »

Je demeurais là, étonné, me cherchant, joyeux, peiné, près de rire, près de pleurer. Je ne saurais te dire comment j'étais, ni ce que j'éprouvais. Tu as peut-être passé par là ; moi, je n'y avais pas passé encore. Oh ! quelle passe !

Il me souvient que, dans la ville où je travaillais avant de venir ici, il y avait plusieurs jeunes garçons, mes camarades d'atelier, avec qui j'allais le soir et le dimanche ; chacun avait sa bonne amie parmi les ouvrières de la fabrique ; moi, j'en eus bientôt une aussi, pour n'être pas en reste sur les autres, mais ce n'était qu'un amusement ; on riait, on s'embrassait, on allait se promener, danser..... A peine si j'y pensais en travaillant..... Je partis sans la regretter, sans même lui dire adieu.....

Quelle différence cette fois ! Pendant plusieurs semaines, je n'avais eu d'autres pensées en tête, j'en avais perdu le courage au travail, le sommeil ; et pourtant à peine l'avais-je vue et entendue parler deux ou trois fois.

Mais il n'était pas moins vrai que je l'aimais à n'avoir plus la conscience de moi-même.

Quand je me fus bien dit et répété que je ne me trompais point, j'en vins à me demander ce qu'il pourrait résulter pour moi de cet attachement que mon cœur avait pris ; et je trouvais tant de motifs qui m'auraient dû défendre de penser à elle, que j'éclatais de rire par manière de me moquer de moi-même.

Et sans plus oser jeter un seul coup d'œil sur cette maison où elle était, je m'en allai, riant toujours et me disant encore : « Fou ! fou ! peux-tu être fou à ce point. Toi, aimer une demoiselle si jolie, si pleine de toutes les bonnes qualités, et riche, et promise à un autre ;

Digitized by Google

crois-tu que jamais elle ferait seulement attention à toi qui n'es qu'un pauvre ouvrier, et qui as des manières communes, paysannes? Non ! ça ne saurait être, et d'ailleurs quand même, par impossible, ça serait, qu'en arriverait-il pour toi, pour elle?.... Son mariage est fixé; le père, ferme dans sa volonté, n'abandonnera pas ses projets, quoi qu'en dise le grand-père. Ah! certes, s'il ne fallait, pour répondre à la vanité du père que faire preuve d'un fier courage de travailleur, et pour gagner le cœur de la fille que l'aimer plus qu'aucun ne pourrait l'aimer, oui, tu serais en droit d'avoir quelque espérance, mais rien de tout cela ne peut suffire. Il faudrait montrer de la richesse d'un côté et peut-être faire comme qui dirait un miracle de l'autre. Oh oui un vrai miracle! Mais à quoi vas-tu bien songer, mon pauvre Pierre? laisse ces pensées folles. Un mal t'est venu au cœur. Rappelle-toi le dicton que les vieilles gens de chez nous font entendre aux jeunes :

Amoureux qui te plains,
Va te guérir au lointain.

» Allons, Pierre, va au lointain, pars, c'est le remède, en route ! en route ! Le départ te sera peut-être rude, mais c'est l'affaire d'une heure, d'un moment pour partir, et d'une semaine, mettons d'un mois, pour oublier. L'amour, après tout, est une maladie qui se doit guérir comme les autres. J'en ai tant entendu raconter de ces histoires de jeunes gens qui voulaient se marier en dépit de leurs parents, qui prétendaient ne pouvoir vivre l'un sans l'autre, et qui, au bout d'un certain temps, sans s'être mariés, redevenaient pourtant aussi tranquilles qu'auparavant; oui, j'en ai connu beaucoup de ceux-là. On nomme cela des histoires de jeunesse, on en rit quand on les conte, et ceux à qui elles sont arrivées en rient souvent plus fort que les autres. Et encore ces jeunes gens qui ont guéri de l'amour, s'étaient fréquentés, s'étaient fait des promesses..... Tu guériras donc bien plus aisément, toi qui n'as fait que voir une demoiselle deux ou trois fois, sans lui dire même un seul mot d'amitié et sans savoir si tu serais jamais aimé d'elle. Oui, va-t'en ; c'est le moyen d'éviter à coup sûr bien des tracas et peut-être aussi des affronts..... Va-t'en ! le plus tôt sera le mieux. »

En me parlant ainsi, j'étais arrivé sur la grande place, où sont les bureaux des voitures des différents pays. Sans hésiter, j'allai à celle de M... pour savoir à quelle heure elle partait et pour retenir une place.

La personne qui tenait le bureau me dit : « Nous partons à six heures du matin, et vous arrivez bien à temps pour vous faire inscrire, car il ne reste plus qu'une seule place. »

Digitized by Google

Je lui répliquai, en plaisantant : « Il ne m'en faut pas deux, je me contenterai bien de celle qui reste, inscrivez-moi donc. »

Et je lui donnai une pièce de quarante sous comme arrhes.

Il me dit encore : « Si vous avez des bagages, vous ferez bien de les remettre ce soir.

— Oui, dis-je, c'est comme ça que je l'entends. Aussi ne vais-je pas tarder à revenir. »

Par l'observation qu'il venait de me faire, il m'avait donné l'idée de déloger dès le soir même de ma chambre, encore que la voiture ne dût me prendre que le lendemain matin. Ce serait un premier pas fait, en ce moment où je me sentais bien décidé, et une précaution prise contre la faiblesse qui pourrait me venir, si je passais encore une nuit sous mon toit accoutumé.

Je me rendis d'abord à la pension, où je ne m'attablai qu'un instant et pour la forme. Je réglai mon compte, et, sans rien dire de mes projets à personne, je sortis.

Ma chambre était proche, j'y montai. J'eus bientôt ramassé tout ce qui m'appartenait, dont je remplis ma malle, ne gardant sur moi que mon argent. Puis j'allai régler mon compte avec le logeur.

Quelques minutes plus tard, chargé de ma malle, j'étais de retour au bureau de la voiture.

« Maintenant, me dit l'employé, si vous craignez de vous oublier demain matin, vous n'avez qu'à faire savoir au garçon l'endroit où vous couchez, il ira vous réveiller à cinq heures et demie. »

« Il y a, je crois, dis-je, une auberge ici à côté, j'y vais prendre un lit. Comme j'ai l'habitude de me lever matin, je ne pense pas manquer l'heure; mais c'est égal, pour plus de sûreté, on peut venir m'appeler. »

J'entrai dans l'auberge; on me conduisit dans ma chambre, puis je me couchai, et j'éteignis en hâte la lumière, afin de dormir.

Tout cela (je veux dire tout ce que j'avais fait depuis le moment où je marchais dans la rue en me sermonnant moi-même), tout cela s'était passé sans qu'une seule idée de tristesse ou de regret me fût revenue; le mouvement, les propos des uns et des autres, mon petit déménagement, m'avaient fait oublier presque jusqu'aux motifs de mon départ.

Bien que n'ayant pas dépensé beaucoup de force depuis le matin, je me sentais rompu comme j'aurais pu l'être après une longue journée de pénible travail. Mes yeux se fermèrent bientôt, et je m'endormis d'un sommeil si profond que je n'en fus tiré que par des coups frappés à ma porte.

Je me levai sur mon séant, tout étonné d'avoir laissé passer l'heure où j'avais coutume de m'éveiller; toutefois, en voyant qu'il

Digitized by Google

faisait à peine jour, je dis, m'adressant à une personne qui tenait la porte entre-baillée : « Est-il donc déjà cinq heures et demie?

— Non! me fut-il répondu par cette personne; il n'est que cinq heures au plus. Pardon, monsieur, de vous déranger un peu trop tôt, mais une chose nous arrive..... »

C'était le conducteur de la voiture.

« Quelle chose?

— Voici ce que c'est : Hier au soir, après qu'on vous a eu inscrit, une dame est venue qui est obligée de se rendre à B...., le premier relais de la route, pour des affaires de famille. Toutes les places étant prises, elle se désolait. Alors nous lui avons dit qu'on tâcherait d'arranger cela ce matin si, comme nous l'espérons, un des voyageurs voulait faire preuve de complaisance; et, ma foi! comme vous êtes le plus proche, c'est à vous le premier, je vous en demande pardon, que nous avons pensé.

— Comment! fis-je presque en colère à l'idée d'un empêchement à mon départ, avez-vous cru que je céderais ma place à cette dame? Non point! Qu'elle ait des affaires, ça se peut; mais moi aussi, j'ai des affaires, et des affaires pressantes. J'ai retenu ma place, il faut que je parte, je partirai! Adressez-vous à quelqu'un qui ne soit pas pressé d'arriver..... »

Mais le conducteur riant doucement : « Pardon, monsieur, vous ne comprenez pas. Il ne s'agit point de céder votre place; mais vous savez peut-être que nous sommes taxés par la régie pour le nombre des voyageurs. »

Alors moi : « Ah oui! je sais; mais vous ne tenez pas toujours compte de la taxe?

— Oh! c'est seulement pour obliger les voyageurs, comme aujourd'hui par exemple; et Dieu sait que quelquefois ça nous coûte cher, vu que les commis ne nous font point de grâce quand ils nous pincent. Bref, si ce n'était pas vous demander trop..... il s'agirait tout simplement de prendre les devants jusqu'à trois ou quatre cents pas de l'octroi, au tournant de la route, là où les commis ne peuvent plus nous voir. »

Je répondis : « Bien! je sais ce que c'est, pareille chose m'est déjà arrivée une fois. S'il ne faut que ça, je le ferai avec plaisir; d'ailleurs cette petite marche me réveillera, me dégourdira.

— Ainsi, monsieur, nous pouvons compter sur vous?

— Oui, aussi bien que sur vous-même. »

Le conducteur s'en alla après m'avoir remercié.

Comme j'avais plus d'une heure devant moi, je m'habillai lentement. Tu croiras peut-être que je faisais ainsi parce que la nuit, selon le dicton, m'avait porté conseil, ou plutôt parce qu'au lieu

Digitized by Google

d'être, comme la veille, résolu et gai, je me retrouvais pris d'ennui et de faiblesse? Point. Je venais de me demander si mon courage était toujours fort, et j'avais pu me répondre oui. Je sentais même un plaisir à en faire une sorte de bravade.

L'horloge de la ville sonnait cinq heures et demie quand je passai devant la voiture que l'on chargeait.

Le conducteur, qui m'aperçut, vint vers moi et me dit tout bas : « Voilà que vous partez : bien! Vous avez tout le temps, ne vous pressez pas trop. C'est bien entendu, au tournant, vous n'avez pas besoin d'aller plus loin.

— Oui, c'est convenu. »

Et je me mis en route.

Il faut bien confesser qu'alors je sentis un je ne sais quoi me serrer le cœur et m'ôter cette espèce d'insouciance dont je me vantais à moi-même. Malgré moi, je pensais : « Est-ce donc bien vrai que dans quelques minutes j'aurai quitté la ville? que cette voiture qui est là me prendra, m'emportera au loin, pour ne me plus ramener? me voilà même déjà marchant vers un autre pays où elle ne sera pas, où je ne la verrai plus, plus jamais de ma vie!.... »

Et ces pensées, que je me laissais aller à écouter, ne pouvaient que me rendre moins courageux. Toutefois elles ne m'arrêtaient pas, et encore qu'affligé pour suivre mon dessein, je le suivais. La raison me faisait regarder mon mal comme ne pouvant être évité.

Il en était de moi ainsi que d'un malade à qui les médecins diraient que, pour guérir, il doit subir une grande souffrance. Je voulais guérir, et si grande que fût la souffrance, je la supportais.

Je m'en allais tête basse, suivant une longue rue qui aboutit au milieu de la promenade publique, et qui se continue au delà, jusqu'à la sortie de la ville. Il me semblait à chaque pas être obligé de faire un effort pour détacher le pied que je venais de poser. Je ne levais point les yeux, de peur qu'une chose ou une personne vue ne me fît perdre la force qui me restait et dont j'avais tant besoin.

J'allais peu vite, c'est vrai; mais je n'avais pas moins gagné la promenade, que je traversai en prenant grand soin de tenir mes regards détournés de l'endroit où j'étais allé m'asseoir une fois, et qui m'aurait rappelé un des plus mauvais moments de ces derniers temps. Je l'avais même déjà plus d'à moitié traversée. Je voyais au loin la sortie de la ville, et, plus loin encore, le tournant où la voiture devait me prendre.

Il me restait un millier de pas à faire environ, lorsque je me sentis frapper sur l'épaule, et lorsque j'entendis dire : « Eh! pardieu! je ne me trompais pas : c'est lui! c'est bien lui!

— Monsieur Guilloux! fis-je tout ébahi, pris d'une espèce de

Digitized by Google

crainte, de honte, comme lorsque j'étais enfant, et qu'on me trouvait en faute.

— Eh oui! c'est monsieur Guilloux! me répliqua gaillardement le vieillard, l'on dirait que vous êtes étonné de me rencontrer dans la rue d'aussi grand matin. Ne vous ai-je pas dit que j'aimais beaucoup me promener à ces heures quand il fait beau, ainsi qu'aujourd'hui?.... Mais vous, mon garçon, si je ne suis pas trop curieux, où diable allez-vous donc comme ça? autant que je peux croire, vous ne vous rendez pas à votre fabrique, car vous prenez une direction tout opposée. »

En parlant, il avait passé son bras sous le mien, et se disposait à marcher à côté de moi.

J'étais fortement embarrassé.

« Moi, monsieur Guilloux, où je vas?.... Eh bien, mais..... »

Je ne savais que lui répondre, car je prévoyais bien que si je disais la vérité, ce seraient des questions à n'en plus finir, des pourquoi, des comment..... Et Dieu sait si je pouvais lui apprendre la raison de mon départ!

« Oh oh! fit-il en riant et en clignant de l'œil, c'est un secret; quelque petite partie, je pense. Bon! ça suffit..... Mon Dieu! il n'y a pas là de quoi vous troubler tant! C'est de votre âge : il faut que jeunesse se passe. Quand j'étais jeune, moi, je ne donnais pas ma part aux autres. »

Il reprit en riant plus fort : « Avouez cependant que vous avez l'humeur un peu matinale, mais qu'à cela ne tienne : Il me souvient bien qu'une fois, moi qui vous parle..... Enfin, je vous conterai ça un autre jour, vous n'avez pas le temps d'écouter des histoires à présent..... Allez, mon garçon, allez! que je ne vous arrête point. Amusez-vous bien, mais le plus secrètement que vous pourrez. Vous savez ce qu'on dit : « Péché caché..... » C'est pourquoi prenez que je n'ai rien vu, que je ne me doute de rien. Adieu! à revoir! »

Il avait quitté mon bras, il m'avait poussé doucement, et me tournait déjà le dos.

Alors surtout qu'il arrangeait si bien les choses de lui-même, j'aurais dû en profiter pour en finir avec sa gênante rencontre; mais il faisait certaines suppositions qui me peinaient. Il n'y voyait pas le moindre mal, lui; mais il me semblait que c'était une tache sur moi.

Sottement, je le rappelai en quelque façon, lui disant : « Mais non, monsieur Guilloux, ce n'est point ce que vous croyez. Je vais tout bonnement me promener un peu, rien autre. »

Il se retourna et me dit : « Vous chômez donc à votre fabrique? »

Digitized by Google

Il me fallut suivre la route du mensonge, et prendre la première défaite venue.

« Non, monsieur Guilloux, nous ne chômons pas, mais je manquais de trame hier au soir, et je n'en aurai que dans l'après-midi : c'est pourquoi je me promène en attendant.

— Est-ce bien vrai, ce que vous me dites là?

— Pourquoi ne serait-ce pas vrai, monsieur Guilloux?

— C'est que vous avez la mine toute confuse, et franchement, pour un simple manque de trame.....

— C'est que vous m'avez surpris, monsieur Guilloux, je ne m'attendais pas à vous trouver, et alors..... »

Il avait repris mon bras. Je regrettai bien alors de l'avoir arrêté.

Il me demanda de quel côté je comptais aller. Vite, je répondis, pensant lui ôter l'envie de me suivre : « Là-bas, hors de la ville, dans la campagne, loin.

— Vous avez raison, dit-il, le grand air des champs est bon. Quand on vient de le respirer, on rentre à l'atelier plus dispos qu'en sortant du cabaret où tant d'ouvriers, dont j'aime à voir que vous ne faites pas partie, vont passer tous leurs chômages. Je ne veux donc pas vous empêcher de faire allégrement votre course. Si j'avais encore mes bonnes jambes d'autrefois, je vous proposerais d'être votre compagnon, mais malheureusement autrefois n'est plus. »

Je me crus débarrassé de lui. Il ajouta :

« Je vais donc, si je ne vous importune pas, vous accompagner jusqu'à l'octroi, et là je vous souhaiterai bonne promenade. Allons! »

Je dis, en m'efforçant de prendre un air décidé : « Allons, M. Guilloux, allons! »

Et me voilà cheminant avec lui.

A peine avions-nous marché quelques pas, qu'il commença de me raconter cette histoire de jeunesse dont il avait parlé un moment plus tôt.

Je faisais mine de l'écouter avec une grande attention; riant quand je le voyais rire; répliquant : « oui, oui! » quand il me disait : « Vous y êtes, n'est-ce pas? Vous suivez? » Mais en vérité je n'y étais guère, je ne savais pas le premier mot de son histoire. J'avais bien d'autres pensées en tête!

J'étais certain d'arriver à temps, car l'octroi n'était plus bien loin, et j'avais un grand quart d'heure d'avance.

Lorsque nous arrivâmes à la barrière, le père Guilloux me dit : « Ah! c'est là que je dois vous quitter, je n'irai pas plus loin.

— Eh bien! adieu, M. Guilloux! »

Mais, paraît-il, l'histoire n'était pas finie : « Attendez donc!

Digitized by Google

attendez donc ! dit-il, en me tirant par le collet pour me garer d'un cabriolet qui passait, vous allez voir, figurez-vous qu'alors..... » Il continua l'histoire.

Comme je ne savais nullement où l'histoire en était, je pensais d'abord qu'il n'avait plus que quelques mots à dire, et je l'écoutais avec patience ; mais il parlait, il parlait toujours, me tenant toujours, toujours par le collet..... et le temps passait, et je croyais déjà voir venir la voiture.

Enfin, six heures sonnant, j'étais encore à côté de lui, et l'histoire ne semblait pas près de finir.

Pourtant, comprenant que je cherchais à me dégager, et ne voulant pas remettre la fin de son récit à un autre jour, il me dit : « Allons, je vois que vous avez hâte d'être à la campagne, je vais donc un peu plus loin avec vous, pour ne pas vous faire perdre du temps. Marchons ! »

Pour le coup, je me dis : « C'est fini, il ne faut point compter qu'il me laissera assez tôt pour que je puisse monter en voiture à son insu. Eh bien ! ma foi, tant pis. Il veut me suivre, qu'il me suive donc ! Je l'emmènerai aussi loin qu'il voudra venir, sans lui rien dire. Mais quand la voiture passera : « Adieu, M. Guilloux ! — Comment ? Que faites-vous donc, vous montez là-dedans ? — Oui. — Où allez-vous donc ? — Je m'en vas. — Du pays ? — Oui, du pays ! — Pourquoi ça ? Comment ? — Ah ! je ne peux vous l'expliquer, la voiture ne m'attendrait pas. — Mais !.... — Je n'ai pas le temps. Adieu, M. Guilloux, adieu ! — Et, fouette, postillon ! la voiture m'emportera, je serai tiré d'affaires. Il restera surpris ; il ne saura ce que ça veut dire..... Après tout, il y aura secret, non pas crime. »

J'étais bien décidé à faire ainsi, puisque je ne pouvais faire autrement. Je faisais marcher mon père Guilloux aussi vite que je pouvais.

Nous étions déjà loin de l'octroi. En me retournant j'aperçus venir la voiture au galop de ses quatre chevaux. Elle n'était plus qu'à deux cents pas environ. Je n'ai jamais vu voiture aller aussi vite.

En moins de rien, elle fut sur nous, juste au moment où le père Guilloux, son histoire finie sans doute, me disait : « Allons, je vous quitte, amusez-vous bien, mon garçon. »

Je fis signe au postillon. Il arrêta ses chevaux, et je m'avançai pour monter. Le père Guilloux me demandait où j'allais. Je ne lui répondais pas. Mais le conducteur montrant sa tête en dehors de la bâche qui couvrait l'impériale : « Mais monsieur, je ne peux pas

Digitized by Google

vous prendre ici. Je vous avais dit au tournant. Nous sommes en pleine vue des..... vous savez bien.

— Eh non! Eh non! Ils ne vous verront pas. D'ailleurs, il faut que je parte.

— Je ne peux pas vous prendre.

— Mais j'ai donné des arrhes.

— On vous en tiendra compte. Vous partirez demain.

— C'est ça, demain. Je vous trouve amusant..... Et ma malle que vous avez?

— En arrivant à M..... je la mettrai moi-même de côté ; vous la trouverez au bureau. Je ne peux pas me faire faire un procès-verbal. Roule, postillon! »

Le postillon fouetta les chevaux, la voiture partit.

Je criai : « Je le payerai, votre procès-verbal, entendez-vous ? » Mais il ne pouvait m'entendre; il était déjà à cent pas. Je n'ai jamais vu voiture aller aussi vite.

Bref, je restai là, penaud, au milieu de la route, en face du père Guilloux, qui me considérait les bras pendants.

J'avais vraiment un grand dépit. Levant mon poing sur ma tête : « Que le diable soit, m'écriai-je, du conducteur, de la voiture, des commis et de!.... »

Je m'arrêtai, mes yeux ayant passé sur le visage du père Guilloux, que je vis sérieux à me déconcerter. Mais lui, reprenant :

« Et du père Guilloux, qui m'a fait manquer mon départ! N'est-ce pas ce que vous alliez dire, monsieur Gibert? Dites-le donc, ne vous gênez pas; mais vous me permettrez bien de vous faire ensuite une petite observation. »

Je ne trouvais rien à lui répondre, car il avait pris, pour me parler, un ton si froid, si triste, que j'en étais à regretter d'avoir paru lui manquer de respect. Jusqu'alors, chaque fois que je m'étais rencontré avec lui, je n'avais jamais senti la différence d'âge existant entre nous; il m'avait semblé qu'il était pour moi un bon camarade, sans façon; mais, à ce moment, je le vis comme un enfant fautif peut voir son père fâché, et sa colère et sa tristesse me rendaient honteux.

Il reprit, mais alors avec un peu moins de dureté : « Convenez, mon enfant, que si vous devez en vouloir à quelqu'un, c'est à vous, et non pas à moi. Si, au lieu de me dire que vous alliez en promenade, vous m'aviez franchement avoué que vous partiez, que votre place était payée, qu'il vous fallait gagner le tournant de la route, est-ce que j'aurais songé à vous retenir? Ou même, puisque, paraît-il, vous ne vouliez pas me faire savoir votre départ, si vous

Digitized by Google

m'aviez, comme on dit, brûlé la politesse, à l'heure présente, vous rouleriez tranquillement vers M..... Qu'est-ce qui vous a empêché d'agir à votre aise? Ai-je le droit de blâmer vos actions? Est-ce que vous n'êtes pas libre de rester ici ou de partir ; de travailler ou de vous promener, sans que j'aie rien à y voir? Si je me suis mêlé de vos affaires, j'en suis fâché, bien fâché à présent; si je vous ai fait des questions, c'était, comme vous l'avez pu voir, en riant, en plaisantant et sans me douter que je vous gênais. Vous n'aviez qu'à me dire : « Papa Guilloux, je n'ai pas le temps de m'arrêter; bonjour ! » Ça m'aurait peut-être paru drôle, et d'autant plus que je n'aurais pas tardé à savoir que vous aviez quitté le pays sans même me dire adieu ; mais bah ! à mon âge, on a tant vu de choses drôles, qu'on est arrivé à ne plus s'étonner de rien. Et enfin, je vous le répète, vous êtes libre, je n'ai aucun droit sur vous. Là-dessus, quittons-nous. Si vous voulez, toutefois, que nous nous serrions la main sans rancune, serrons-nous-la, et ce sera notre dernière entrevue. »

Je lui pris en effet la main, mais ce fut pour l'empêcher de s'en aller, comme il semblait prêt à le faire, en le priant de me pardonner et le mensonge que je lui avais fait, et le moment de mauvaise humeur que j'avais eu.

Sa colère n'était pas profonde (peut-être aurait-il mieux valu pour moi qu'elle le fût), car elle le quitta aussitôt, et du moment qu'elle l'eut quitté, je me trouvai dans le plus grand embarras. En lui demandant pardon de mon mensonge, je ne faisais rien de moins que m'engager à lui dire la vérité, s'il la voulait savoir; et il va sans dire qu'à peine fûmes-nous rapatriés, il se montra curieux de connaître les motifs de mon départ. Ces motifs, les lui pouvais-je dire? Oui, j'aurais dû bravement, sans retard, à cette même place, lui avouer pourquoi je me croyais forcé de quitter le pays. Qu'avais-je à craindre pour ma franchise? Qu'aurait-il pu trouver de mauvais dans cette conduite? Rien, il me semble. Je ne risquais, au contraire, que de lui donner meilleure idée de moi. Tout d'abord, il eût été grandement surpris; mais bientôt, revenant de sa surprise, il m'eût approuvé.....

Je n'eus pas le courage d'être complétement sincère; mais, comme je savais qu'un mensonge en appelle un autre, et qu'à ce jeu je n'irais pas loin sans être pris, je tâchai, en lui répondant, de m'approcher autant que je pus de la vérité, sans avouer la principale chose.

« Si je m'en vais, dis-je, c'est que j'ai eu une sotte querelle avec un ouvrier de l'atelier, je me suis emporté comme ça ne m'était pas encore arrivé. J'ai bien su reconnaître ensuite devant tous que j'avais eu tort, mais mon amour-propre en a souffert. Alors, j'ai

Digitized by Google

résolu de partir, donnant pour raison au contre-maître que j'avais le mal du pays. Si je n'ai pas été vous dire adieu, monsieur Guilloux, c'est que je venais de faire un coup de ma tête ; je craignais de vous entendre m'adresser des remontrances..... tout se serait retrouvé en question, et il me tardait d'en avoir fini avec cette vilaine affaire. »

Telle fut l'explication que je donnai au père Guilloux. Il la trouva si bonne, qu'à son tour il me demanda pardon de s'être emporté contre moi, de m'avoir mal jugé. Puis, il commença à me faire remarquer que je poussais trop loin l'amour-propre, que si une querelle était une raison suffisante pour quitter un atelier, elle ne l'était pas pour quitter un pays où l'on est sûr de gagner bien sa vie. « D'ailleurs, dit-il entre autres choses, vous n'ignorez pas qu'ici les prix de façon sont plus élevés qu'à M..., où l'on ne fabrique guère que des articles courants. C'est donc mal comprendre vos intérêts que d'y aller. Il vous serait facile, je crois, de trouver ici à entrer dans quelque bonne maison, meilleure que celle où vous étiez, soit dit sans vouloir mépriser personne. »

Et comme nous étions toujours à l'endroit où la voiture nous avait laissés, il me dit en riant : « Ça, vous ne voulez pas attendre ici, je pense, pendant tout le jour et toute la nuit, le passage de la prochaine diligence?

— Non, mais j'ai envie de me mettre en route à pied. Je ferai le voyage en deux jours, je serai aussi vite arrivé qu'en prenant la voiture de demain matin.

— Ah ! fit-il d'un air désappointé ; ainsi vous êtes bien décidé à partir. Vous n'en démordez point. Vous ne rebrousseriez pas chemin même pour venir déjeuner avec moi si je vous invitais ? »

Il me regardait, je ne répliquai pas.

« Et que diable ! reprit-il, il faut toujours que vous déjeuniez !

— C'est vrai, monsieur Guilloux, je vous sais gré de votre offre, mais.....

— Mais vous me refusez. C'est bien, mon garçon, c'est bien ! Bon voyage, alors ! »

Il avait dit cela d'un air vraiment contrarié, et semblait vouloir me laisser. Je lui dis, en mettant à mon tour mon bras sous le sien :

« Voyons, monsieur Guilloux, vous vous fâchez toujours.

— Eh bien, oui, là ! je me fâche, dit-il, et je suis peut-être bien nigaud de me fâcher ; que voulez-vous, j'ai fait la sottise de me prendre pour vous de quelque affection, et alors..... » Il s'arrêta, c'est qu'en parlant, et comme par ruse, il essayait de faire quelques pas pour s'en retourner, comptant que je le suivrais, vu que je lui donnais le bras : mais je ne me laissais pas emmener, et il s'en éton-

Digitized by Google

nait. Toutefois il reprit : « Oui, c'est ce que je disais encore avant-hier, pas plus loin qu'avant-hier soir à ma petite-fille.....

— A votre petite-fille, monsieur Guilloux ?

— Oui; à Mariette.

— A mademoiselle Mariette ?.... »

Et sur ces mots, soit qu'il m'eût tiré plus fort, soit que je me fusse mis en marche de moi-même, il se trouva que nous cheminions ensemble vers la ville; je m'en aperçus, mais je ne fis plus résistance.

« Oui, à mademoiselle Mariette, répéta-t-il, je lui disais : « Je ne sais pas à quoi cela tient, mais j'aime la compagnie de ce garçon ; c'est au point que si je ne craignais pas de l'ennuyer, j'irais le prier de venir me voir au moins deux fois par semaine; nous trinquerions, nous ferions une partie..... je suis bien sûr qu'il ne se fâcherait pas, lui !.... mais comme je sais que la compagnie d'un vieillard n'est pas toujours amusante pour un jeune homme, je me retiens.....

— Ah ! vous avez dit ça à mademoiselle Mariette, monsieur Guilloux ?

— Oui, da !

— Et qu'est-ce qu'elle vous a répliqué ?

— Ce qu'elle m'a répliqué ?.... ma foi, il ne m'en souvient plus.

— Elle vous aurait pu dire, monsieur Guilloux, que vous aviez tort de croire votre compagnie ennuyeuse, et que si j'avais su votre désir de me voir plus souvent, je n'y aurais sûrement pas fait défaut.

— Mais, pardieu ! il m'en ressouvient maintenant, c'est presque mot pour mot ce qu'elle m'a répliqué. Est-ce drôle que vous vous rencontriez si bien d'idée avec elle ! »

Je dis : « Oui, c'est drôle, » mais sans trop savoir ce que je disais, parce que tout à coup je m'étais senti troublé de joie rien qu'en apprenant cette rencontre d'idées.

Nous cheminions toujours vers la ville, et même à grands pas; et je ne pensais point, certes, à y mettre le moindre empêchement.

Le père Guilloux reprit : « Et savez-vous ce que je lui disais encore, à Mariette ?

— Non, monsieur Guilloux, quoi donc ?

— Je lui disais : Si je pensais qu'il y eût prochainement quelque métier vacant dans la fabrique de ton père, je prierais ton père de le lui donner : ce serait un service à rendre à tous deux, en cela que, dans cette fabrique, il pourrait gagner plus que dans celle où il est, et que son entrée serait une bonne acquisition pour la maison : son contre-maître, avec qui j'ai parlé l'autre jour, m'ayant dit qu'il est aussi brave sujet qu'adroit ouvrier.

Digitized by Google

— C'est trop de bonté à vous, monsieur Guilloux, d'avoir pensé ainsi! Et votre demoiselle, qu'est-ce qu'elle vous a répliqué quand vous lui avez dit ça?

— Elle m'a répliqué que justement elle croyait que quelque tisseur devait partir ces jours-ci.

— Ah! elle a répliqué ça..... tiens!.... Elle est bien bonne..... oui, vraiment..... bien bonne..... »

Je savais de moins en moins ce que je disais; la tête me tournait presque, si bien que le père Guilloux, me regardant : « Mon Dieu! il n'y a pas là de quoi vous étonner : c'est tout simple. Comme elle travaille à la fabrique, elle est naturellement au courant des entrées et sorties d'ouvriers.

— Oui, oui, j'entends bien!.... »

Nous étions depuis longtemps rentrés en ville, et déjà nous traversions la promenade, nous dirigeant vers le quartier du père Guilloux. Il m'aurait mené loin en parlant comme il faisait.

Nous arrivâmes devant une boutique basse. Il me fit entrer, puis, après qu'il eut chuchoté quelques mots à une grosse femme qui se trouvait dans la première salle, il me mena dans une autre petite pièce, et me dit : « C'est ici que nous allons déjeuner, mais je suis obligé de vous laisser seul cinq ou six minutes; j'ai deux mots à dire à quelqu'un tout près d'ici. On mettra le couvert pendant que je serai dehors. » Et il sortit.

Lui absent, je me pris à réfléchir sur tout ce qui venait de m'arriver, mais je n'en eus guère le loisir, car le père Guilloux ne tarda pas à revenir. Il avait, en rentrant, l'air tout réjoui, tout aise.

Nous voilà mangeant, buvant face à face, causant de maintes choses excepté de mon départ; — et, en vérité, je n'y pensais plus guère.....

Quand nous eûmes à peu près fini de déjeuner, le père Guilloux, changeant subitement de conversation : « Ça, voyons, parlons peu et parlons bien; si on vous disait qu'il y a un métier à prendre dans une des meilleures fabriques du pays, dans celle de mon gendre, par exemple, est-ce que vous songeriez encore à partir pour M..... »

Je répétai : « Dans la fabrique de votre gendre, monsieur Guilloux! » Et je pensai : « Elle y travaille, je pourrai la voir tous les jours. »

« Oui, dans la fabrique de mon gendre; songez qu'on y fait les plus beaux articles, et que, partant, la façon y est mieux payée que dans nulle autre fabrique; songez aussi que, puisque vous voyagez pour vous former dans les travaux, ce vous serait une bonne aubaine d'entrer là. »

Brave père Guilloux! il cherchait pour me décider une foule de

Digitized by Google

raisons que, moi, je ne mettais guère en compte. J'avais bien d'autres idées en tête que le prix des façons et le désir de me former. Il attendait ma réponse, et je ne la donnais pas, parce que tout d'abord je ne songeais de nouveau qu'à persister dans mon projet de départ pour oublier cet amour dont je ne pouvais — me semblait-il — attendre que des peines.

« Allons ! ne sauriez-vous dire ni oui ni non ? » me demanda encore le père Guilloux.

Alors moi, par un mouvement qui fut plutôt de curiosité que de bravoure : « Et si je disais oui, monsieur Guilloux ?

— Eh bien, ce serait chose faite.

— Comment donc ?

— Tout à l'heure, quand je vous ai laissé seul, c'était pour aller parler de vous à Bouffet. Il m'a dit : « Je ne demande pas mieux que d'occuper ce garçon ; s'il veut être des nôtres, amenez-le-moi, nous nous entendrons ; un métier va être vacant dans trois jours. » Ainsi, vous voyez, pour peu que ça vous aille.....

— Ma foi ! fis-je d'une forte voix, en levant gaiement le bras, ça me va ! » Et en moi je me dis : « A la garde du bon Dieu ! Arrivera ce qui pourra ! nous verrons bien. »

C'est qu'en ce moment je me trouvais las de toujours m'efforcer de faire ce que le sort ne semblait pas vouloir qui fût fait, puisque tout se mettait à la traverse de mes projets.

Et je me sentis comme déchargé d'un poids accablant que j'avais sur le cœur. A l'idée de cette demoiselle que j'allais voir chaque jour, je me demandai pourquoi je ne lui plairais pas tout comme un autre ; à l'idée de cet amour dont je m'effrayais auparavant, j'eus honte d'avoir pu le craindre. Bref, au lieu d'être, ainsi que les jours précédents, une espèce d'enfant peureux et chagrin, je me vis redevenu un homme brave et fier de moi-même.

« A la bonne heure ! s'écria le père Guilloux. Et il commanda d'apporter du café et des liqueurs.

— Oui, c'est entendu, monsieur Guilloux, je reste.

— Vous restez, et vous viendrez quelquefois passer la soirée avec moi.

— Toutes les fois que vous voudrez, monsieur Guilloux.

— Nous parlerons des choses du métier, de votre pays.

— Nous ferons la partie, monsieur Guilloux, puisque vous aimez à jouer.

— Oui, c'est ça. A la brisque, vous connaissez bien ce jeu ?

— Pardienne !

— Etes-vous fort ?

— Eh ! assez.

Digitized by Google

— Nous verrons ça. Et si vient Mariette, elle jouera avec nous ou bien elle nous regardera. »

Nous parlâmes ainsi pendant une heure au moins ; puis il me dit :

« Allons voir mon gendre.

— Allons ! »

Et nous nous rendîmes à la fabrique.

Pour gagner l'atelier de tissage où se tient M. Bouffet, il nous fallut traverser une cour, Passant là, le père Guilloux me dit en montrant une rangée de grandes fenêtres au rez-de-chaussée : « Voilà l'ourdissage, où ma fille et ma petite-fille travaillent. »

En veine de bravoure, je tournai vivement les yeux de ce côté, mais presque aussitôt je les baissai malgré moi, parce que j'aperçus derrière une vitre la jolie figure de la demoiselle, et, qu'à cette vue, je crus sentir qu'en dépit de ma grande bravoure je rougissais.....

M. Bouffet me reçut très bien ; il me marqua le jour où je pourrais commencer. Je lui remis mon livret, que j'avais sur moi, et mon embauchage fut complet.

Au sortir de la fabrique, le père Guilloux m'accompagna encore pour la recherche d'une nouvelle chambre. Nous en trouvâmes une gentille, peu chère, dans une maison assez jolie. J'allai ensuite au bureau des voitures, non pour réclamer les arrhes que j'avais données, mais pour commander le retour de ma malle.

Et voilà comment, au lieu de quitter le pays, je m'y trouvai attaché plus que jamais.

Je me rendis à l'atelier au jour convenu. La matinée et une partie de l'après-midi se passa au montage de ma pièce. Le lendemain, je commençai à travailler. Vers le milieu du jour, M. Bouffet vint voir ce que j'avais fait, et, me frappant bonnement sur l'épaule, il me dit : « Allons ! c'est bien ! si vous continuez comme ça nous serons d'accord. »

Je ne demandais pas mieux, et je me promis bien de tout faire pour prouver à mon nouveau contre-maître l'adresse et la vigilance dont j'étais capable.

Je fus environ une semaine sans parler à la demoiselle, mais non pas sans la voir. Aux heures des repas, quand tout le monde sortait, il m'arrivait de sortir en même temps qu'elle ; puis aussi, quand elle venait au tissage, envoyée à son père par sa mère, pour des choses de l'ourdissage, elle était obligée de passer près de mon métier. Naturellement, chaque fois que je la voyais ainsi, je prenais bien garde que personne ne pût remarquer le plaisir que j'y trouvais. J'avais double raison pour cela : d'abord la crainte de faire

Digitized by Google

parler d'elle, ensuite la crainte de lui sembler trop hardi et de lui déplaire, moi qui avais tant le désir de gagner son attention.

Un matin, le père Guilloux vint à l'atelier, et me parlant à l'oreille :

« Eh bien, jeune homme, m'en voulez-vous de vous avoir arrêté sur la route de M....?

— Non, ma foi ! j'étais au moment de faire une sottise, vous m'en avez empêché, je vous en sais gré.

— Bravo ! fit-il.

— Et si vous êtes chez vous ce soir, monsieur Guilloux, je compte aller vous en remercier plus longuement. »

La nuit venue, ayant soupé, je me rendis dans la chambre du brave homme. Il m'attendait.

Un petit flacon d'eau-de-vie et deux petits verres étaient sur sa cheminée ; un peu après mon arrivée, il les mit sur la table. Il versa, nous trinquâmes. Je vis aussi à côté du flacon et des verres, sur un petit tapis plié, un jeu de cartes dans une corbeille pleine de marques. Il ne me parlait pas de jouer, mais je lui en fis la proposition, et il ne manqua pas d'accepter.

Nous engageâmes la partie à un sou les deux *manches*. Au feu qu'il y mettait, je compris que c'était pour lui un grand plaisir que de jouer.

De bonnes cartes m'étant tombées, je lui gagnai sans peine la première partie ; ça l'anima encore plus, il était tout yeux, tout attention..... Et moi, pendant que mon joueur accusait joyeusement quelque quarante ou me prenait mes brisques, je me disais : « Viendra-t-elle ? Si elle pouvait donc venir ! »

Elle ne vint pas.

Nous jouâmes jusqu'après dix heures. Je m'en allai perdant quelques sous, mais laissant le père Guilloux très content de sa soirée.

Je lui fis une autre visite trois jours plus tard, un jeudi, car je me rappelai que c'était un jeudi que j'avais rencontré la demoiselle chez son grand-père, et je crus me souvenir que le grand-père m'avait dit qu'elle venait à des jours fixes.

Justement. Ce soir-là, au moment où le père Guilloux me donnait des cartes pour la première partie, elle appela d'en bas.

Le grand-père se leva en me disant : « C'est Mariette ; ne dérangez pas le jeu, nous le continuerons comme si de rien n'était. »

Et prenant la lampe, il alla éclairer sur le palier.

J'entendis qu'elle montait. Arrivée en haut, elle embrassa son

Digitized by Google

grand-père en lui disant gaîment bonsoir, puis elle entra. (Depuis que je la connaissais, c'était la première fois que je la voyais gaie.)

Elle entrait vivement, je pourrais dire follement. Elle ne s'attendait pas à me trouver là; en m'apercevant, elle s'arrêta, en poussant un cri et en portant la main sur sa poitrine.

« Eh bien! quoi? qu'as-tu? dit le grand-père. »

Elle dit : « O mon Dieu! que j'ai eu peur! »

Et moi : « Je suis bien peiné, mademoiselle, d'en être la cause. »

Mais presque aussitôt elle me repartit, en retrouvant sa mine riante : « Oh! ce n'est rien, c'est passé! D'ailleurs la faute est à mon grand-père, qui ne m'avait pas prévenue.

— Oui, dit le grand-père, c'est ma faute; je vous en demande bien pardon, mademoiselle la peureuse. » Puis se rasseyant et reprenant les cartes : « Ça, voyons, fillette, tu n'as rien de particulier à me dire?

— Non, grand-père.

— Eh bien! assieds-toi là. Nous avions commencé une partie, nous allons la continuer; tu ne nous gênes pas. »

Alors je dis : « Mais c'est peut-être nous, M. Guilloux, qui gênerons la demoiselle; notre partie ne l'amusera guères, je pense.

— Si elle veut jouer avec nous, libre à elle, dit le grand-père. »

Elle répliqua en souriant : « Non, merci; vous êtes trop forts joueurs pour moi. »

Puis avisant un livre sur la commode, le prenant et l'ouvrant sur la table : « Je vais lire, dit-elle. »

Elle s'assit devant le livre.

Le grand-père dit : « C'est ça! Quant à nous, marchons. »

Et il acheva de donner, puis posant le talon et ramassant ses cartes, dont il paraissait content : « Ah, ah! nous allons bien voir! Jouez. »

Franchement, je n'avais que peu l'esprit au jeu. C'est que pendant que je relevais les cartes, je la voyais tout proche de moi, tout proche, à la distance d'un bras : la table où nous nous trouvions étant bien petite. Elle tournait les feuillets du livre pour trouver l'endroit où elle lirait, mais elle ne lisait pas encore, et elle regardait tantôt sur le livre, tantôt vers nous. Sous la table, nos pieds devaient presque se toucher..... Pense comme la partie devait m'intéresser!

C'était à moi à jouer le premier. Le père Guilloux me le dit. Je jetai sur le tapis une carte au hasard. Le père Guilloux s'ébahit; car je me défaisais, s'il m'en souvient bien, de quelque roi ou de quelque dame, brisant un mariage, un quarante que je pouvais

Digitized by Google

faire. Je dis que c'était un coup de ma façon que je combinais..... et je me promis d'être plus attentif..... mais je n'y réussis pas. Elle était là, sa présence m'ôtait toute possibilité d'attention au jeu.

Le père Guilloux me battit avec tous les avantages. Aussi, la partie finie, il fallait l'entendre dire en se frottant les mains, pendant que je mêlais les cartes pour donner à mon tour : « Eh bien! avec son coup de sa façon, le voilà un peu enfoncé! dis donc, Mariette?

— Oui, grand-père! repartit la demoiselle sans détacher ses yeux du livre. »

Pendant la partie suivante, je fis encore tous mes efforts pour jouer mieux, afin que le père Guilloux ne remarquât pas ma distraction, et j'y parvins un peu.

La demoiselle lisait toujours, et autant que je pouvais voir, elle était fortement attachée par les histoires du livre, si fortement que, la partie achevée, j'eus le courage,—je peux bien dire le courage, vu que c'était à proprement la première fois que je lui adressais de moi-même la parole, et, ma foi, le cœur me sautait! — j'eus le courage de lui demander ce que c'était que ce livre qui l'attachait tant, comment il s'appelait.

Elle releva la tête tout à coup, et me regarda comme avec frayeur; mais presqu'aussitôt elle baissa les yeux, et je vis qu'elle rougissait. Pour me répondre, elle chercha la première page du livre, et, l'ayant trouvée, elle lut tout haut le nom qui s'y trouvait.

Je lui dis : « Merci, mademoiselle. » Mais j'aurais bien voulu ne lui avoir rien demandé, parce que, tant à son mouvement qu'à son embarras pour dire le nom du livre; j'avais compris que, tout en semblant fortement appliquée à la lecture, elle ne lisait nullement. Je craignais de l'avoir fâchée.

Au milieu de la nouvelle partie que nous faisions, elle ferma tout à coup le livre et s'accouda dessus, en disant : « Oh! il n'est pas joli, ce livre; vous n'en avez point d'autre, grand-père?

— Ma foi non! je crois..... Ah si! j'ai mon chansonnier; mais j'y pense, il y a dedans des chansons que les petites filles ne doivent pas apprendre, laisse-le. »

Elle resta donc accoudée sur le livre fermé. Mais au bout d'un moment : « Je m'en vais, dit-elle.

— Déjà, mignonne! » repartit le grand-père.

Alors je dis : « C'est qu'il faut en convenir, monsieur Guilloux, notre jeu n'est guère plaisant pour la demoiselle. »

« Oh! ce n'est pas cela, reprit-elle; mais il faut que je m'en aille. »

Et le père Guilloux : « Eh! Mariette, à propos de chansons, le

Digitized by Google

jour où nous avons dîné au bois, M. Gibert nous en chanta une, et tu dis que tu aimerais bien la savoir. Tu me l'as même répété depuis.

— Oui, grand-père.

— Eh bien! mais ne pourrait-il pas, pendant qu'il est là, et tout en jouant, te la dire? Tu l'apprendrais? »

Elle répliqua : « Je ne demanderais pas mieux.

— Oh! monsieur Guilloux, ce que la demoiselle a dit de ma chanson ce jour-là, c'était par honnêteté, par gracieuseté; mais elle ne voudrait pas prendre la peine de retenir cette chanson campagnarde. »

Alors la demoiselle : « Je vous assure, au contraire, que je serais très aise de l'apprendre. Je pensais même à vous le demander, mais je n'osais pas. »

Puis le grand-père : « Et du moment qu'elle vous le dit, vous pouvez la croire; elle n'est pas menteuse.

— Ah! si c'est ainsi, je ne demande pas mieux que de faire plaisir à la demoiselle. »

Et je commençai à dire les mots de la chanson, sans chanter.

« Ah! mais, demanda le grand-père, est-ce que la chanson va arrêter notre jeu? Une belle idée que j'ai eue là! »

Elle dit vivement : « Mais taisez-vous donc, grand-père, vous m'empêchez d'entendre.

— Bon! fit-il, je ne souffle plus mot. »

Et ouvrant le livre, puis mettant ses lunettes sur le bout de son nez, il se prit à lire. Il était vraiment là comme s'il n'y était pas.

Par contre, oh! comme j'y étais, moi! et comme j'y étais avec elle! Après que j'eus dit un couplet, elle me le fit redire presque mot par mot, et elle les répéta. Et à chaque couplet ce fut de même. Quand elle n'avait plus rien à redire, elle me faisait voir ses jolis yeux en disant doucement : « Ensuite? » Et je continuais à lui donner des mots à répéter. Maudite chanson, elle n'eut guère de couplets.

Je n'eus pas plutôt dit : « c'est fini! » que le grand-père, posant ses lunettes : « Ah! voilà une affaire faite! dit-il, reprenons notre partie. »

Mais elle : « Patience donc, grand-père, c'est fini pour les paroles; mais je ne sais pas bien l'air, il faut que je l'apprenne.

— Encore! décidément, belle idée que j'ai eue là! » Et il se remit à lire.

Alors je chantai doucement le premier couplet; elle suivait à mi-voix. Puis, quand j'eus fini, elle chanta seule pour me faire enten-

Digitized by Google

dre qu'elle savait l'air. Et je lui indiquais les endroits où elle se trompait. Et nous fîmes de même pour les couplets suivants.

Arrivés à la fin, elle dit : « Voyons, à présent, si je la sais bien tout entière. Voulez-vous écouter, grand-père ?

— Oui, oui ! » fit-il, en quittant sa lecture.

De mémoire, elle chanta la chanson d'un bout à l'autre, sans presque se tromper, et Dieu sait si elle la chanta bien, de sa voix douce et jolie ! J'écoutais sans faire un mouvement, tant j'avais de plaisir. Il me venait par moments des envies de pleurer que son chant me causait. Tout remué en moi, et sans être maître de mes paroles, je lui dis quand elle acheva : « Oh ! que vous chantez bien, mademoiselle, et qu'il fait bon vous entendre ; j'y passerais des jours !.... »

Elle me repartit : « Si vous me faites des compliments, nous ne serons pas amis. »

Alors moi vivement : « Eh bien ! je ne vous en ferai plus jamais, je vous le promets ! »

Là-dessus, elle me regarda comme elle ne m'avait pas encore regardé ; curieusement, profondément. Mais ce ne fut qu'un coup d'œil. Aussitôt, détournant la tête et se levant : « Oh ! il est tard, il faut que je me sauve. Adieu, grand-père ! Adieu, monsieur. »

En moins de rien, elle fut sortie.

Après son départ, nous jouâmes encore environ une demi-heure, puis je m'en allai aussi.....

Le lendemain, dans la matinée, passant par hasard devant l'ourdissage, dont les fenêtres étaient ouvertes, j'entendis qu'elle chantait doucement, et c'était ma chanson.....

M'ayant aperçu, elle s'arrêta. Je me dis : « Pourquoi donc ? »

Le lundi suivant, je fus de nouveau chez le père Guilloux ; mais je ne m'attendais point à la voir, et je ne la vis point en effet. Ce n'était pas son jour.

Le jeudi, j'y retournai, comptant la trouver cette fois. Mais elle ne vint pas. Le grand-père s'en étonna, vu qu'elle manquait rarement de lui rendre visite ce jour-là. Moi, je fus doublement peiné, d'abord parce que j'avais été privé de la voir, ensuite parce qu'en ne venant pas, elle semblait me faire entendre qu'elle ne tenait nullement à me rencontrer.

Le lendemain, à l'heure du dîner, sortant de la fabrique en même temps qu'elle, et la voyant un peu à l'écart, je m'avisai de lui dire tout bas, après l'avoir saluée, selon mon habitude : « Vous n'êtes point venue chez votre grand-père hier au soir, mademoiselle. »

Elle se retourna pour me regarder, toute surprise, puis elle me répliqua sèchement : « Non, monsieur. »

Digitized by Google

Et elle pressa le pas, comme pour éviter de parler plus longtemps avec moi.

Je la laissai me devancer. Et je me trouvai pris d'une grande tristesse.

Je m'en allais tête basse lorsque, un peu plus loin, j'entendis une femme me dire bonjour. Je levai les yeux sur elle, cherchant à me rappeler où je l'avais vue.

« Vous ne me reconnaissez pas, me dit-elle, il n'y a rien de bien étonnant. Je suis ourdisseuse. Je travaillais, il y a encore huit jours, dans la fabrique où vous étiez ; mais je l'ai quittée pour faire comme vous, pour venir travailler dans celle-ci. C'est comme ça que je vous connais, pas autrement.

— Ah ! » fis-je. Et je continuai mon chemin, sans penser davantage à cette femme.

A partir de ce jour, la demoiselle, en toutes rencontres, faisait de son mieux pour éviter même de me regarder. J'en étais de plus en plus peiné ; parce que c'était pour moi un indice que je ne devais avoir aucune espérance.

Quoi qu'il en fût, j'allai pourtant, un des premiers jours de la semaine suivante, chez le père Guilloux ; nous ne fîmes que jouer, sans dire un seul mot de la demoiselle.

Mais le jeudi, jour où elle avait coutume de visiter son grand-père, je restai chez moi, obéissant à un sentiment de sotte colère.

Ce jour-là, à l'heure où je pus penser qu'elle était auprès de son grand-père, je me disais : « Je ne la gêne pas de ma présence aujourd'hui ; mais aussi elle doit comprendre que je sais me passer de la voir. »

Puis, tout fier, le vendredi, je m'en allai chez le père Guilloux, préparé à lui répondre, pour le cas où il me demanderait la raison de ce changement de jour : « J'ai pensé que j'étais une gêne à votre demoiselle. »

Je monte l'escalier, je frappe ; on me dit d'entrer, j'ouvre bravement ; mais qui est-ce que je vois ? Elle !

Et, à peine suis-je entré, le père Guilloux, nous parlant à tous deux avec une mine prétendûment fâchée :

« Ça, vous autres, on dirait vraiment que vous vous entendez comme larrons en foire. »

Je le considérai ébahi, et je la vis prendre un air embarrassé.

« Oui, reprit-il, hier jeudi, je comptais d'abord sur vous deux, puis au moins sur l'un de vous ; vous ne venez ni l'un ni l'autre, et voilà que, contre votre coutume, vous arrivez tous deux le vendredi. Vous pouviez bien venir l'un hier, l'autre aujourd'hui ; ça m'aurait fait deux soirées au lieu d'une seule.

Digitized by Google

— Je n'ai pas pu, grand-père, » dit-elle.

Et moi, qui devais tant faire une réplique méchante, je dis tout bonnement après elle : « Ça ne m'a pas été possible. »

Le père Guilloux : « Bah ! bah !.... Mais, puisque vous le dites, je vous crois comme évangile, et je vous pardonne à tous deux. Asseyez-vous. »

Nous nous assîmes, placés comme le premier jour, mais en ayant l'air de ne savoir que faire. Le père Guilloux nous parlait, nous ne lui répondions, elle et moi, que par des oui et des non ; nous ne trouvions rien à dire de plus.

J'étais devenu songeur, à l'idée qu'elle avait voulu éviter de me rencontrer, et je cherchais à deviner ce qui la rendait si contrainte en face de moi, contrainte à ce point de détourner la tête.

Pour sortir d'embarras, elle s'avisa de dire à son grand-père : « Vous ne jouez donc pas, ce soir ? »

Il répondit : « Non, ça t'ennuie.

— Moi, point du tout. Ne vous gênez pas pour moi. D'ailleurs, il faut que je rentre de bonne heure.

— Eh bien ! jouons, » dit-il.

Et je dis après lui, comme pour faire une bravade : « Oui, c'est ça, monsieur Guilloux, jouons. »

Elle sembla étonnée.

Le père Guilloux apporta les cartes ; nous coupâmes pour savoir à qui la donne. Ce fut à moi. Je battis vivement, je donnai de même, et je dis d'un air affairé : « Allons, allons, monsieur Guilloux, jouez ; mais veillez au grain, parce que je me sens en veine de gagner.

— Bon ! bon ! » fit-il en arrangeant ses cartes.

Comme en attendant qu'il engageât le jeu, j'avais jeté fièrement les yeux du côté de la demoiselle, pour la narguer encore davantage, je pus voir qu'elle me regardait ainsi qu'on regarderait quelqu'un qui viendrait à déraisonner subitement.

Mais je pris une contenance plus hautaine encore ; et tant que dura la partie, je ne fis pas plus attention à elle que si elle n'eût pas été là.

Je perdis. Alors le père Guilloux ne manqua pas de s'écrier : « Eh ! Mariette, tu vois ce grand gagneur, comme il y a à s'effrayer de ses menaces. »

Elle répondit d'un air indifférent : « Oui, grand-père, oui. » Puis se levant : « Il faut que je m'en aille ! »

Et, en effet, elle s'en alla, après m'avoir adressé, mais pour la seule convenance, un bonsoir que je lui rendis de même.

Quand elle fut partie, nous reprîmes les cartes ; mais j'étais telle-

Digitized by Google

ment enfiévré de dépit, de colère, qu'à tout coup je faisais des manques.

Le père Guilloux ne tarda pas à s'en apercevoir. Il m'en demanda la raison. Je lui répondis que je souffrais d'un grand mal de tête.

« Quoi! fit-il, et vous avez la bonhomie de jouer quand même, pour me faire plaisir. Allez vite vous reposer, mon garçon, allez vite! »

Et il n'attendit pas la fin de la partie pour me renvoyer.

Plusieurs jours se passèrent sans qu'elle changeât rien à ses façons envers moi, et même il me sembla qu'elle évitait d'avoir à me rendre un simple salut.

Voyant mes espérances perdues, je commençai à me reprocher toutes les sottises que j'avais faites, qui m'avaient amené au point où j'étais, et partant j'en voulus au père Guilloux qui m'avait retenu quand je touchais au moment de recouvrer ma liberté de cœur. Mon dépit allait croissant de jour en jour, surtout parce que je croyais comprendre qu'elle me méprisait.

« En somme, me dis-je à la fin, pourquoi prend-elle tant de soin de me faire entendre que je lui déplais, alors que je ne lui ai pas seulement dit que je l'aime? La voilà bien hautaine, ma foi, à l'égard de quelqu'un qui ne lui en a pas donné le sujet. J'ai été honnête avec elle, rien de plus; et si elle prétend me montrer du mépris, je ne suis pas, moi, fait pour le supporter. Qu'elle ne m'aime pas, bien! elle est libre; mais qu'elle me méprise, non; je ne l'ai pas mérité, je ne le veux pas. Je lui saurai dire que personne n'est en droit de me maltraiter comme elle le fait. Oui, je m'en expliquerai avec elle, puis je lui serai indifférent; je ne m'occuperai plus de la voir, de la rencontrer, j'oublierai mon amour, je lui montrerai que je sais vivre sans penser à elle, et sans qu'elle pense à moi. »

Ainsi tout mon chagrin devenait colère, toute ma déconvenue méchanceté.

Pendant une semaine, je cherchai l'occasion de lui parler seul à seule, mais je ne la trouvai pas. Ce n'était guères facile d'ailleurs. Je résolus donc de l'attendre le jeudi soir quand elle irait chez son grand-père, ou quand elle sortirait. Cet accostement dans la rue, la nuit, lui semblerait peut-être un peu osé, mais comme je n'avais point d'intention malhonnête, elle serait bien forcée de comprendre que tenant à lui dire des choses en secret, j'avais dû prendre le seul moyen possible.

Le jour fixé, et les propos que je devais lui faire entendre bien arrêtés, j'attendis le soir avec une sorte de plaisir.

La nuit tombée, j'allai faire le guet dans la rue, me promenant

Digitized by Google

d'un bout à l'autre. Je ne la voyais pas venir, mais la fenêtre du grand-père étant éclairée, je pouvais croire qu'elle était arrivée avant moi ; et que je la rejoindrais à la sortie.

Toutefois, vers les neuf heures et demie, je commençai à croire que je perdais mes pas, car elle n'avait pas coutume de s'en aller aussi tard. Mais pour ne pas risquer de la manquer, je résolus de ne pas quitter la place avant que la lumière ne fût éteinte. Plus j'attendais, plus ma fièvre augmentait.

Enfin juste à un moment où j'allais passer devant la maison, pour la centième fois peut-être, voilà que j'entendis la fenêtre s'ouvrir, et que je vis le grand-père s'y accouder tranquillement.

« Allons, me dis-je, dépité jusqu'au dernier point, il est seul, elle n'est pas venue ce soir : c'est à recommencer. »

Comme il faisait un peu clair de lune et que je sais que les vieillards ont la vue longue, pour avoir moins de chance d'être reconnu par le père Guilloux, je traversai la rue, afin de passer le long des maisons, dans l'ombre.

Mais ce fut précaution perdue ou prise trop tard. Il cria : « Eh ! Gibert ! »

Tout d'abord, j'eus envie de ne pas lui répondre, pour lui laisser croire ou qu'il s'était trompé, ou que je n'avais pas entendu. Je fis même quelques pas pour continuer mon chemin. Mais je réfléchis qu'il serait sot à moi de jouer le sourd, et lâche de m'esquiver, alors que le ton de sa voix indiquait bien qu'il avait l'assurance de m'avoir reconnu. D'ailleurs, fâché comme j'étais, je me trouvais peu en veine de lâcheté.

« Plaît-il ? » fis-je fièrement.

Je comptais qu'il allait me demander pourquoi je passais sans monter chez lui, ou bien qu'il m'engagerait à venir. Non. Il me répliqua : « Ah ! c'est bien vous. Attendez-moi un peu, je descends. »

Je lui dis du même ton qu'auparavant : « J'attends ! »

Et pendant qu'il éteignait sa lampe, fermait sa porte et descendait l'escalier, je me préparais, sans savoir ni ce qu'il me dirait ni l'accueil qu'il me ferait, à lui tenir bravement tête ; car il me semblait qu'à défaut de sa petite-fille, je devais pouvoir faire tomber sur lui mon dépit si longuement amassé et contenu.

Il me dit simplement bonsoir d'un air réservé, puis me posant une main sur l'épaule, et marchant à côté de moi :

« Causons ; voulez-vous ? »

Je lui répondis quelque peu intrigué : « Je veux bien, monsieur Guilloux. »

Il reprit : « J'espérais vous voir lundi, mais vous n'êtes pas venu ; et ce soir il s'en est encore peu fallu que..... »

Digitized by Google

Je l'interrompis brusquement : « Si je ne suis pas venu lundi c'est que je n'ai pas pu ; quant à ce soir, je m'en suis dispensé pour éviter d'être une gêne à mademoiselle Mariette. »

Alors le père Guilloux aussi tranquille que j'étais animé : « Je peux vous assurer, mon ami, que vous vous trompez en croyant être une gêne à ma petite-fille..... au moins de la façon dont vous l'entendez.

— Oh ! fis-je, comme si je ne le voyais pas !

— Si c'est votre avis, mon ami, gardez-le, encore qu'il soit mauvais ; mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit entre nous.

— Et de quoi donc, s'il vous plaît !

— O mon Dieu ! quel air vous prenez pour me parler, vous semblez tout hors de vous ; qu'avez-vous donc ?

— Rien, je vous écoute. Qu'est-ce qu'il y a ? dites !

— Je veux tout simplement vous faire un petit reproche.

— Un reproche ! répétai-je, en bondissant presque sur moi-même.

— Oui, mon garçon; un reproche ; mais si vous devez vous emporter ainsi à chaque mot, je vous laisse là sans m'expliquer.

— Allons, tenez, je ne m'emporte pas, expliquez-vous.

— Afin de ménager votre patience, car vous n'avez pas l'air d'en posséder beaucoup ce soir, je ne prendrai aucun détour. J'ai à vous reprocher, en deux mots, de n'avoir pas eu pleine confiance en moi le jour où je vous ai rencontré partant pour M..... Si vous m'aviez dit toute la vérité.....

— Toute la vérité, qu'est-ce que vous entendez par là ?

— J'entends la vérité sur ce qui s'était passé entre vous et un ouvrier de votre fabrique ; à coup sûr, je ne vous aurais pas retenu, et je ne serais pas aujourd'hui à trembler que cette vérité n'arrive aux oreilles de Bouffet, comme elle est déjà arrivée aux oreilles de ma petite-fille, par le fait d'une ourdisseuse qui travaillait là-bas en même temps que vous, et qui est à présent dans l'ourdissage de Mariette. Voyons, que me dirait Bouffet s'il apprenait cette chose, surtout en se souvenant que c'est moi qui vous ai conduit à lui ? De quoi aurais-je l'air ? Et déjà même que peuvent penser de moi ceux qui savent l'histoire, qui nous ont vus ensemble ?.... Je vous le demande. »

Je m'étais, comme on dit parfois, tenu à quatre pour l'écouter parler jusque-là. Sitôt qu'il cessa : « Et moi, monsieur Guilloux, je vous demande si je devais souffrir qu'un mauvais sujet parlât de la pire façon sur le compte de votre petite-fille?

— Cette raison est bonne, mon ami ; mais moins que vous ne le pensez. Vous avez voulu prendre la défense de ma petite-fille : c'est

Digitized by Google

bien, c'est très bien comme intention, et je vous sais gré d'avoir eu foi en son honnêteté ; mais il y a moyens et moyens, et celui que vous avez employé est bien loin d'être convenable. D'ailleurs, voyez-vous, la réputation d'une jeune fille n'est jamais bien défendue que quand elle se défend d'elle-même, sans qu'on en parle, sans qu'on la mette en cause. N'avez-vous pas compris que, par votre manière d'agir, vous donniez raison d'avance à toutes les méchantes suppositions ?

— Pardonnez-moi, monsieur Guilloux, je l'ai compris. La preuve : c'est qu'ensuite j'ai dit à qui a voulu l'entendre que j'avais eu un moment de folie.

— Oui, vous l'avez compris, mais trop tard ; et personne n'a cru à votre prétendue folie. Depuis, les commérages ont fait leur chemin. Et savez-vous bien ce qu'il en est de l'honneur d'une jeune personne quand les commérages s'en emparent ? le savez-vous ? »

Toute ma colère semblait tombée, et j'étais comme dans un sommeil d'esprit, cherchant une réponse à faire et ne la trouvant pas.

Le père Guilloux reprit : « Voilà pourtant dans quels vilains draps nous a mis tous votre manque de franchise. »

En l'entendant de nouveau faire tomber sur moi seul le reproche d'avoir causé tout le mal, je me réveillai brusquement ; de l'embarras je passai encore une fois à la colère, mon sang était agité depuis trop longtemps pour que je pusse rester calme. Troublé, étourdi, incapable de faire se suivre deux idées, me débattant sous le reproche du père Guilloux, comme un enfant aux mains d'un brutal qui le fouaille, je m'écriai :

« Eh ! ne jetez donc pas, s'il vous plaît, la faute entière sur moi ! Vous blâmez mon manque de franchise, j'aurais vraiment bien voulu vous voir à ma place..... Oui, j'aurais bien voulu vous y voir ! Pourquoi m'avez-vous accosté ? Pourquoi m'avez-vous retenu ? Je partais, il fallait me laisser partir. Tout serait fini maintenant. On ne parlerait plus de rien. Vous seriez tranquille ; moi aussi..... »

Cette singulière façon de me défendre en l'accusant faisait tristement sourire le père Guilloux ; il m'interrompit du ton le plus doux, le plus amical : « Ecoutez-moi, Gibert, nous renvoyer la faute n'est pas la réparer. Vous vous emportez..... »

Alors moi, peut-être pour cacher ma confusion, je criai encore plus fort, sans bien savoir ce que je disais : « Eh oui, je m'emporte !.... Tant pis ! Que parlez-vous de réparer ? Qu'est-ce que vous voulez que je répare ? Comment ? Par quel moyen ? Vous dites que j'ai causé du tort à votre petite-fille : Eh bien ! quel remède voyez-vous à ça ? Est-ce que, quand j'y pourrais penser, quand même ce serait mon plus grand désir,.... est-ce que jamais, moi, un pau-

Digitized by Google

vre ouvrier tisseur..... elle accepterait que..... Non, il faudrait qu'elle eût quelque amitié pour moi..... Mais elle ne peut pas seulement me voir en face..... »

En vérité, je ne savais réellement ce que je disais.

« Allons, dit le père Guilloux, voilà que vous déraisonnez à présent.

— Oh ! je savais bien, repartis-je vivement, que vous diriez que je déraisonne ! » Et frappant du pied, et élevant encore la voix : « Mais enfin, qu'est-ce que vous me voulez ? A quoi espérez-vous en venir ! » Puis m'éloignant de lui : « Oh ! tenez, faites, dites, pensez ce que vous voudrez ! pour moi, je laisse aller tout comme il plaira au bon Dieu ! Il y a assez longtemps que ces choses-là m'ennuient. J'avais fait une sottise, je la voulais réparer ; vous m'en avez empêché. Je partais, vous m'avez arrêté. Arrangez-vous donc. Je reste, je reste là où vous m'avez mis. Arrivera ce qui pourra ! J'ai la conscience nette. Arrangez-vous ! Oui, arrangez-vous !

— Voyons, mon garçon..... » dit-il en essayant de me retenir.

« Non, laissez-moi ! fis-je, bonsoir ! »

Et je m'en allai à grands pas.

Il m'appela ; mais je ne répondis rien. Et en m'en allant je l'entendis qui se disait : « Pauvre garçon, il n'a plus sa raison, c'est sûr. »

Oh non ! je n'avais plus ma raison.

Rentré dans ma chambre, fatigué comme si j'eusse charrié des fardeaux tout le jour, rompu comme si l'on m'eût frappé de mille coups, ne sentant plus ma tête tant j'y avais mal, je tombai dans un sommeil de mort, qui dura jusqu'au jour.

Au réveil, je me trouvai aussi abattu que j'étais agité la veille. J'allai à l'atelier plutôt pour qu'on ne remarquât pas mon absence que pour travailler, vu que je n'avais aucune force..... Mainte fois dans la journée, il m'arriva de rester accoudé sur mon métier. M. Bouffet, qui s'en aperçut dans l'après-midi, vint et me demanda si j'étais malade. Je lui répondis que je me sentais en effet quelque peu fatigué. Vers le soir, il revint ; je lui dis qu'au lieu de diminuer, mon malaise avait augmenté. J'ajoutai que c'était une indisposition qui me prenait quelquefois, et me forçait à un repos de deux ou trois jours ; mais que, pourtant, je ferais mon possible pour ne pas laisser chômer le métier qu'il avait bien voulu me donner.

J'avais mes raisons pour lui faire ce mensonge.

« Je serais contrarié, me dit-il, si vous étiez obligé de vous arrêter, car l'ouvrage presse. Pourtant ne vous forcez pas si vous vous sentez malade. Prenez le repos qu'il vous faudra. Si vous ne pouvez venir demain matin, envoyez-le-moi dire ; je donnerai votre métier

Digitized by Google

à un ouvrier qui attend son tour d'entrée, vous réservant une autre place qui doit être vacante dans quatre ou cinq jours, et que cet ouvrier aurait prise. »

Je le remerciai vivement, car cet arrangement servait au mieux mon projet.

Quel projet? diras-tu. Eh mon Dieu! mon ancien projet de départ, auquel j'étais pleinement revenu. L'existence que je menais n'était vraiment pas tenable. Il fallait mettre fin, une fois pour toutes, à cette suite d'ennuis qui menaçaient de devenir de plus en plus graves, sans me montrer, même au loin, aucune espérance de bon résultat.

Ma résolution était prise de nouveau, mais bien plus fermement arrêtée cette fois que la première; car l'aversion de la demoiselle me semblait démontrée, et j'avais trop à souffrir de cette aversion pour qu'il me fût possible d'y rester exposé plus longtemps. De là me venait un fort courage.

Mon plan était bien simple. Le lendemain, je laisserais l'autre ouvrier prendre ma place, puis dans la journée j'irais me dégager tout à fait auprès de M. Bouffet, et le soir je me mettrais en route.

Je ne crus pas toutefois devoir partir sans dire adieu au père Guilloux. J'étais poussé malgré moi à le revoir. J'avais un remords des sottes et dures paroles que je lui avais dites la veille. Je sentais le besoin de m'assurer le bon souvenir de ce brave homme; ce qui me serait comme une consolation; puis encore, en lui disant adieu à lui, il me semblerait dire un peu adieu à elle. C'était, en somme, une dernière faiblesse que je pouvais bien satisfaire au moment d'accomplir un grand acte de courage.

Le soir donc, à l'heure où le père Guilloux était habituellement dans sa chambre, je m'y rendis. Voyant d'en bas la fenêtre éclairée, je montai, j'entrai.

Je comptais le trouver seul, mais *elle* était là. J'en fus contrarié, car mon intention n'était pas de m'expliquer devant elle.

La demoiselle se leva, puis d'un coup d'œil fit entendre à son grand-père qu'elle se retirait. Il lui dit : « Oui, va, ma fille, laisse-nous. » Et il s'apprêtait à la reconduire.

D'abord j'éprouvai une certaine satisfaction de ce départ qui me mettait, comme je l'avais désiré, en tête-à-tête avec le père Guilloux. Déjà même je m'étais retiré de devant la porte pour livrer passage à la demoiselle; mais, tout à coup, me ravisant et reprenant ma place : « Non, restez, mademoiselle, lui dis-je. Je suis venu, c'est vrai, pour parler à votre grand-père seul, mais dans ce que j'ai à lui dire, il n'y a rien que vous ne puissiez entendre; je vous en fais le serment. »

Digitized by Google

Elle parut, non sans raison, tout étonnée du ton profondément sérieux que j'avais pris en lui parlant. Elle regarda son grand-père comme pour lui demander ce qu'elle devait faire.

Il répondit par un petit signe de tête, qui voulait dire : « Va-t'en tout de même. » Et elle marcha pour sortir.

Alors, lui rendant le passage libre : « Oh ! repris-je, allez-vous-en, mademoiselle, que je ne vous en empêche point. Je sais que ma présence vous est fâcheuse et déplaisante ; mais vous pouvez être contente, puisque c'est à présent la dernière fois que vous m'entendez, que vous me voyez. »

Déjà près de la porte, elle se retourna vivement. Le grand-père lui dit : « Reste, Mariette, pour lui prouver qu'il a tort de se faire de pareilles idées. » Puis s'adressant à moi, pendant que la demoiselle se rasseyait : « Voyons, Gibert, expliquez-vous, que venez-vous de dire, que c'est la dernière fois ?....

— Patience, monsieur Guilloux ; je vais m'expliquer clairement, vu que ce soir je n'ai pas comme hier la raison troublée. Hier, monsieur Guilloux, vous m'avez fait un reproche..... »

Il interrompit du ton le plus amical : « Mais, mon enfant, n'avez-vous pas compris que ce reproche.....

— Pardon, monsieur Guilloux, vous étiez en droit de me le faire ; je ne vous en veux point, au contraire. D'ailleurs je ne vous avais pas attendu pour m'accuser, et la preuve, c'est que par mon départ je voulais réparer la faute que j'avais commise. Ce départ a été empêché, parce que je n'avais pas eu ce jour-là toute la franchise que j'aurais dû avoir. Si je vous avais dit la vérité, vous ne m'auriez pas retenu, vous ne m'auriez pas fait entrer dans la fabrique de votre gendre et vous ne craindriez pas aujourd'hui d'être mêlé aux commérages des mauvaises langues. Je puis même dire que tous ces commérages seraient finis, car si je n'étais plus au pays qui penserait à s'occuper encore de moi ? Personne, assurément. Dans une ville comme celle-ci, qu'est-ce qu'un ouvrier étranger une fois qu'il est parti ? Un oiseau qui a passé sans laisser le moindre souvenir de lui.

» Si donc on arrivait à reparler de moi, ce ne serait que pour se moquer de mon apparente folie, et non pour y voir ce qui ne doit point y être vu. Non ! car le bon Dieu m'est témoin que si j'avais pu réfléchir aux suites de mon emportement, j'aurais su me contenir ; n'ayant jamais eu seulement l'intention de faire que mon nom fût prononcé en même temps que celui de votre demoiselle. Je peux bien le dire devant elle, puisqu'elle n'ignore rien de ce qui s'est passé. Un mauvais sujet parlait comme il ne devait point parler. Je n'ai pas pu l'entendre. Je me suis jeté sur lui comme on ferait sur

Digitized by Google

un assassin qu'on verrait près d'assassiner. Je m'en suis bien voulu ensuite, mais je n'ai pas été maître de moi. Il faut donc me pardonner.....

— Mais, mon cher ami, me dit le père Guilloux, vous êtes tout pardonné, croyez-le bien. D'ailleurs, nous n'avons jamais soupçonné en vous la moindre mauvaise intention. Au contraire, nous n'avons vu en votre action que la preuve d'un cœur honnête. N'est-ce pas, Mariette?

Elle répondit tout bas et sans lever les yeux : « Oui, grand-père. »

Alors, moi : « Merci à vous, mademoiselle, et merci aussi à vous, monsieur Guilloux. Il m'est bon, voyez-vous, de savoir que vous me tenez pour honnête. C'était même surtout pour tâcher d'avoir ce seul témoignage, que je suis venu ici ce soir, et, à présent que je l'ai obtenu, je pourrai partir tranquille.

— Partir ! » répéta le père Guilloux.

En même temps, la demoiselle, qui avait jusque-là tenu ses yeux baissés, les leva tout à coup sur moi, mais elle les rebaissa aussitôt en voyant que je la regardais. Je repris :

« Oui, monsieur Guilloux, partir. Cette visite que je vous fais, est ma visite d'adieu. Je n'ai pas voulu, cette fois, m'échapper comme un fuyard. Je n'ai aucune raison pour cela. Vous avez été bon, civil envers moi ; je me serais reproché d'avoir été incivil envers vous. Je ne vous oublierai pas, moi, monsieur Guilloux, où que j'aille, ajoutai-je, les yeux fixés malgré moi sur la demoiselle. Vous souviendrez-vous de moi, vous?

— Eh! certainement, certainement, fit le père Guilloux. Mais, enfin, quand comptez-vous donc partir?

— Demain, monsieur Guilloux.

— Demain ! »

La demoiselle fit un mouvement.

« Auriez-vous eu quelque querelle à l'atelier? Avec Bouffet, peut-être?

— Non, monsieur Guilloux, aucune querelle. Je m'en vais d'accord avec tous.

— Mais il faut une raison?....

— Une raison, monsieur Guilloux, une raison, » fis-je en le regardant d'un air embarrassé. Mais reprenant, d'un air décidé : « Est-ce que les ouvriers voyageurs comme moi ont besoin d'une raison pour changer d'atelier, de pays? Mon Dieu ! je ne crois pas. Il y a un an que je suis dans cette ville; je vais dans une autre, voilà tout. C'est ainsi que nous faisons, nous autres.

— Ça, me demanda tout à coup le grand-père, qui me regarda

Digitized by Google

d'un air inquiet, partiriez-vous sans avoir prévenu Bouffet; par un un coup de tête, laissant votre métier?.... Ce qui ne manquerait pas de causer une esclandre, des commérages dans la fabrique?

— Soyez tranquille, monsieur Guilloux, lui répondis-je, en comprenant que la demoiselle était l'objet de son appréhension, il n'y aura point de commérage ni d'esclandre par mon fait dans la fabrique. M. Bouffet est prévenu, ma place sera prise sans que personne puisse, pour ainsi dire, y faire attention. C'est assez d'avoir commis la faute une fois. Je n'y dois pas revenir. »

Le père Guilloux resta un instant pensif; puis tout d'un coup, prenant mes mains dans les siennes : « Gibert, me dit-il, d'une voix toute troublée, vous êtes un brave, un bien brave garçon. Oui, le plus honnête homme que j'aie connu. C'est bien! c'est digne, ce que vous faites! Merci, mon ami, merci! Adieu, mon cher enfant! Où que vous alliez, pensez quelquefois au père Guilloux, il pensera souvent à vous. Quand vous serez retourné auprès de vos vieux parents, parlez-leur de moi; dites-leur qu'après mes enfants, vous êtes la personne pour qui j'ai le plus d'amitié. Adieu, Gibert, adieu! »

Et il m'attira contre lui, et me serra fortement dans ses bras. Il pleurait, moi aussi, je crois.

La demoiselle nous avait regardés sans faire entendre un mot. Il semblait, cependant, qu'elle voulût parler, mais sans le pouvoir.

Appelant tout mon courage, et Dieu sait de quel courage j'eus besoin pour lui adresser la parole sans lui laisser voir ma douleur, je lui dis : « Adieu à vous aussi, mademoiselle. Que vous soyez bien heureuse! c'est mon souhait! »

Elle se leva et me répondit, mais d'une voix entrecoupée qui s'entendait à peine : « Merci, monsieur, adieu! »

Puis elle resta debout, les yeux baissés, une main appuyée sur le dossier de sa chaise.

Le grand-père, venant à moi, me dit à l'oreille : « Il la faut excuser. Vous pensez bien qu'elle sent tout le prix de ce que vous faites pour elle..... mais, vous comprenez, une jeune fille.....

— Oui, monsieur Guilloux, oui, » fis-je machinalement, occupé que j'étais à la regarder de tous mes regards, pour la bien voir une dernière fois avant de la quitter à jamais..... Ah! qu'il me fallut de force pour ne pas fondre en larmes à ce moment!

Enfin, j'allai à la porte..... Et bientôt je fus dans la rue..... puis dans ma chambre, sans m'être aperçu que j'avais fait le trajet.

Assis au pied de mon lit, la tête dans mes mains, perdu dans mes pénibles pensées, j'entendis bientôt que l'on tâtonnait à ma

Digitized by Google

porte. Je me levai, j'allai ouvrir et me trouvai en face du père Guilloux. Il paraissait tout essoufflé, tout effaré.

« C'est moi ! » fit-il en entrant à pas sourds; puis il referma la porte, et, s'asseyant en face de moi : « Voyons, Gibert, ce projet de départ est-il vraiment bien sérieux?

« Pouvez-vous encore me le demander après ce qui s'est passé chez vous tantôt?

— Oui, mon ami, je le peux, parce que depuis tantôt j'ai eu le temps de réfléchir, et j'ai trouvé que vous auriez tort de vous en aller ainsi.

— Tort, monsieur Guilloux ! comment l'entendez-vous?

— J'entends que ce départ précipité produirait un résultat tout contraire à celui que nous attendons.

— Je vous dirai encore, monsieur Guilloux, comment l'entendez-vous?

— Mon Dieu, mon enfant, pourquoi parlerions-nous à mots couverts? N'est-il pas évident que vous vous en allez dans le seul but de mettre fin, par votre absence, aux bruits qui peuvent nuire à Mariette? C'est bien ! je vous remercie encore de votre honnête intention. Mais par la raison même que tel est votre but, laissez-moi vous assurer qu'en quittant le pays de cette façon, au lieu d'apaiser les bruits, vous ne feriez que les rendre plus forts. On ne s'expliquera pas votre court séjour à la fabrique de mon gendre, on dira qu'il s'est aperçu de quelque chose, qu'il vous a chassé..... Qui sait ce qu'on dira, ou plutôt ce qu'on ne dira pas? Et, en vérité, loin de nous rendre service, vous n'aurez fait que nous causer de plus grands tracas. C'est pourquoi, mon ami, croyez-moi, réfléchissez, ne précipitez rien. Vous voulez partir, soit ; mais pas ainsi. Attendez ! Quelques jours de plus ou de moins ne sont pas une affaire. »

Je voulus l'assurer qu'il s'effrayait à tort, que mon départ ne serait pas remarqué, qu'on m'avait vu malade, qu'on s'expliquerait facilement, d'abord mon repos, ensuite mon absence.

« Non ! me répliqua-t-il avec une certaine impatience, non, vous dis-je. Vous voyez mal. Je vous répète qu'il arriverait tout le contraire de ce que vous pensez. D'ailleurs, vous saurez bien, je pense, différer d'un jour. Quand ce ne serait que pour me faire plaisir. Allons, oui, c'est entendu, reprit-il en se levant. Vous ne ferez rien, vous ne déciderez rien que nous n'ayons causé de nouveau. Venez chez moi demain soir, je vous attendrai, nous serons seuls. Nous pèserons toutes les raisons, pour et contre. La chose vaut réflexion. Réfléchissez de votre côté, je réfléchirai du mien. Et là-dessus, bonsoir, mon garçon, il est tard, très tard. A demain ! »

Il allait sortir.

Digitized by Google

« Non pas à demain, » lui dis-je d'un ton ferme.

Il se retourna en disant : « Comment ? »

Je lui répliquai bravement, car ses propos n'avaient rien changé à ma résolution : « Je veux dire, monsieur Guilloux, que demain soir je ne pourrai pas aller chez vous, parce qu'alors je serai déjà loin d'ici. »

Il s'écria en frappant du pied : « Oh ! quel entêté ! »

Mais moi : « Non, monsieur Guilloux, non, je ne suis pas un entêté. Je suis un pauvre garçon chargé de peines, tué d'ennuis, à bout de forces contre le mauvais sort, et voulant y mettre fin. Il y a trop longtemps que mes souffrances durent. Vous ne le comprenez pas, vous. Mais je n'y tiens plus, moi. Ne comptez pas me retenir. Je vous le répète encore, je ne veux pas, je ne peux pas rester. Pourquoi ?.... Faut-il donc vous le dire en toutes lettres ? Comment ne l'avez-vous pas su comprendre. Sera-t-il donc besoin de vous crier comme à un sourd que je..... que je..... »

Je n'osais pas achever.

« Quoi ? fit-il, que vous êtes amoureux de Mariette ? Ah ! pardienne ! voilà bien du mystère pour une chose qui me crève les yeux, sinon depuis plusieurs jours, au moins depuis tantôt.

— Quoi ! dis-je à mon tour, quoi ! monsieur Guilloux, vous aviez deviné ?

— Deviné, deviné ! répéta-t-il. Décidément, me prenez-vous pour un enfant ? pour un aveugle ? Est-ce qu'on fait pour une personne qui vous est indifférente les choses que vous avez faites ou que vous voulez faire pour Mariette ? Est-ce qu'on se prend à la gorge avec le premier mauvais sujet venu ? Est-ce qu'on s'en va d'une ville où l'on aimerait à rester ?.... Mais vous ne vous en irez pas, je ne le veux pas, je vous le défends, entendez-vous ?

— Vous me le défendez, monsieur Guilloux ?

— Oui. Et si vous aimez Mariette comme vous le dites, vous m'obéirez. »

Alors je perdis tout à fait patience à mon tour : « Non, m'écriai-je, non, je ne vous obéirai pas, monsieur Guilloux. Eh ! pour Dieu, finissez donc de me faire un mérite d'une action qui est toute dans mon intérêt. Il se peut qu'autrefois j'aie pensé à m'éloigner pour épargner à votre petite-fille des chagrins, des ennuis. Mais aujourd'hui ce n'est plus d'elle qu'il s'agit, c'est de moi, de moi seul. Je ne m'inquiète plus, je ne veux plus m'inquiéter de ce qui pourra advenir après mon départ. Peu m'importe ! oui, peu m'importe ! Je m'en vais parce qu'il faut que je m'en aille, parce que je souffre, que je suis las de souffrir et que je n'ai point de guérison à espérer, sinon au loin. Je m'en vais, parce que chaque jour ici je la vois, et

Digitized by Google

que sa vue m'est pénible, alors que je sens qu'elle me déteste..... ou tout au moins qu'elle ne m'aime pas. Ne pensez pas pouvoir me retenir dans ces tourments. »

Il s'approcha de moi et, me prenant les mains : « Voyons, Gibert, mon garçon..... »

Mais je tâchai de me dégager, car il me semblait que son étreinte et ses caressantes paroles allaient m'ôter tout mon courage. Il s'obstinait à me tenir, j'en éprouvais de la colère. Je criai en le repoussant : « Laissez-moi, laissez-moi donc ! Qu'est-ce que vous me voulez ? Je ne suis pas un enfant qu'on maîtrise. J'ai le droit de faire ce qui me plaît, sans que personne n'ait rien à y voir.

— Quoi ! fit-il doucement, pas même moi ?

— Non..... pas même vous ! »

Je lui répliquais ainsi, mais je me sentais gagné par sa douceur ; mais j'avais conscience que j'allais fléchir et que c'en était encore fait de mon repos. Il n'y avait plus qu'un grand élan de volonté qui pût me sauver. Je rassemblai toute celle qui me restait. J'eus bientôt pris une dernière résolution : « Vous voulez me retenir, dis-je froidement au père Guilloux, mais vous n'y parviendrez pas. Vous y parviendrez si peu, que, pour ne pas m'exposer à vous céder, ce n'est plus demain que je partirai, ce sera ce soir, cette nuit, ce sera même à présent. »

Et je me dirigeai vers la porte, bien décidé, sans plus de réflexion, à faire ce que je venais de dire. Il fallait en finir.

Le père Guilloux se jeta au-devant de moi : « Où allez-vous ?

— Où bon me semble. » Et je le repoussai.

« Ah ! fit-il en me barrant encore le passage, vous plaisantez.

— Libre à vous de le croire.

— Gibert !

— Laissez-moi ! dis-je en l'écartant pour passer, et déjà j'avais ouvert la porte, j'étais presque hors de la chambre. Mais alors il s'élança, je me sentis pris et retenu par le bras avec tant de force, que toute ma résistance n'y put rien. Il m'obligea à reculer dans la chambre, et se mettant tout blême, tout tremblant, devant la porte qu'il avait refermée : « Jour de Dieu ! cria-t-il d'une voix sourde, effrayante, croyez-vous donc que je ne saurai pas vous empêcher de la faire mourir !

— La faire mourir ! dis-je après lui, sans bien me rendre compte d'abord du sens de ces paroles.

— Oui, reprit-il vivement et comme hors de lui ; oui, si vous êtes méchant et égoïste à ce point de ne penser qu'à vous seul, si c'est votre droit comme vous venez de le crier, j'ai le droit, moi, de penser à elle. Ah ! vous dites que vous l'aimez. Soit ! en tous cas,

Digitized by Google

vous ne le prouvez guère. Mais moi aussi je l'aime, et plus que vous, et mieux que vous! C'est pourquoi je la défends contre vous, méchant, égoïste, mauvais cœur que vous êtes!.... »

Il me maltraitait ainsi, mais ses reproches ne me touchaient point. J'étais perdu dans une joie si grande, si entière!

« La faire mourir! répétai-je, mourir par mon départ : est-ce bien ce que vous avez dit, monsieur Guilloux? »

Il cria : « Eh! pardieu! je l'ai dit, faudra-t-il donc que je le redise. Oui, j'ai dit ce que je n'aurais jamais dû dire. Mais aussi vit-on jamais un garçon tel que vous? N'est-ce pas pour mon malheur, pour la confusion de mes vieux jours que je vous ai connu? N'est-ce pas la mauvaise destinée qui vous a mis sur mon chemin? Quelle excuse aurai-je? Qui est-ce qui me pardonnera si l'on sait jamais ma conduite? Sera-ce mon gendre, ma fille, les étrangers? Sera-ce même Mariette, dont je livre le secret comme on ferait, ma foi! du secret d'une fille malhonnête ou effrontée? Qui est-ce qui trouvera que j'aie agi selon la sagesse de mon âge et selon mon rang de grand-père? Suis-je tombé assez bas? Et tout cela pour m'être laissé prendre d'affection à votre égard! Oh! comme je suis puni! Ne le croyez-vous pas? » Il pleurait, le brave homme.

Je voulus le prier de me pardonner, lui jurer qu'il n'aurait jamais, par ma faute, à se repentir de sa conduite envers moi. Mais il ne consentit pas à m'entendre.

M'écartant des mains, baissant le front, s'empressant comme s'il avait eu hâte de trouver l'ombre pour s'y cacher, il s'en alla, en me défendant de le suivre — et sans m'avoir demandé de nouveau si je renonçais à mon départ.

D'ailleurs, était-il besoin qu'il le demandât pour le savoir?

Resté seul, je fus comme tout étourdi pendant quelque temps. Je pensais avoir rêvé, et rêver encore. Mais, ce premier moment passé, quelle joie! quel bonheur! J'allais, je venais, je m'asseyais, je me levais : j'ouvrais la fenêtre, parce qu'il me semblait étouffer; je la fermais, parce qu'un frisson me secouait. Je chantais, j'essuyais une larme qui me troublait la vue..... Et toujours pensant : « Elle m'aime! » Et toujours disant, soit à mi-voix, soit tout haut : « Elle m'aime! » J'étais pris d'une vraie folie, mais d'une folie bonne, douce..... C'est que jusqu'alors j'avais été si loin de croire qu'elle fût possible, cette belle chose à laquelle j'osais à peine songer. — Et c'était vrai pourtant! Aimé d'elle, moi! Oh! ce que je sentais, ce qui se passait en moi, je ne saurais le faire entendre!.... Le grand bonheur se peut encore moins dire que la grande peine.....

EUGÈNE MULLER.

(*La 3e partie à la prochaine livraison*).

Digitized by Google

LES

TRANSFORMATIONS DE LONDRES

PREMIÈRE PARTIE

« Londres, disent les Anglais, est, de toutes les villes de l'univers, la plus grande, la plus riche et la plus peuplée. » Les étrangers qui ont vécu à Londres admettent sans hésiter cette triple affirmation. Au contraire, nombre de ceux qui ne connaissent la capitale de l'empire britannique que par ouï-dire se montrent un peu plus difficiles. Ils invoquent la Chine et le Japon. Je demande à rester en Europe, où personne ne contestera que Londres occupe le premier rang sous le rapport de la grandeur, de la richesse et de la population. Ceci accepté, se présente naturellement cette question : qu'est-ce que Londres? En quoi consiste-t-il et quelle est au juste son étendue? A cette question, la réponse ne saurait être prompte ni aisée, et pour une bonne raison : les limites de Londres sont presque aussi vagues que celles de Paris sont précises, et l'on n'est pas toujours d'accord, à Londres même, sur leur emplacement. L'embarras vient de ce qu'il y a plusieurs Londres, depuis celui qui est circonscrit à la Cité (*London City*) jusqu'à celui qui embrasse une superficie de 20 lieues carrées. Entre le Londres *cité* et le Londres *province*, comme on peut l'appeler, se placent une foule de Londres arbitraires, enclavés les uns dans les autres, et au milieu desquels il est presque impossible de se retrouver. Pourtant, et fort heureusement, il existe un Londres véritable, un Londres officiel. C'est l'agglomération, sur une superficie de plus de 50 milles carrés, de cités, villes, bourgs et *suburbs*, que le Parlement reconnaît sous le nom collectif de *London*. Ce Londres-là se compose de trente-six localités autrefois distinctes, maintenant liées entre elles et soudées au Londres primitif, et assez grandes pour constituer, chacune en particulier, une ville

Digitized by Google

de premier ordre. Ce Londres s'étend de Kensington à Greenwich et de Hampstead à Wandsworth; il embrasse 8 ou 10 parcs, possède plus de 200 squares et compte 13,000 sections de la voie publique, avec 360,000 maisons[1].

L'étendue de Londres est à celle de Paris comme 31 est à 7, c'est-à-dire qu'elle égale quatre fois et demi celle de Paris. — Je parle du Paris de l'année 1864. — Il n'est peut-être pas hors de propos d'ajouter que Londres n'est pas grand seulement dans son ensemble, mais qu'il l'est aussi dans ses détails. Les « rues de Rivoli » ne s'y comptent pas, elles y forment des quartiers. Certains squares y ont la superficie du parc de Monceaux. Trois parcs ont au moins une lieue de tour. Les bassins (ou *docks*) sont d'une capacité à contenir des flottes entières de navires marchands. Enfin la Tamise, avec ses ponts gigantesques, pourrait rendre à la Seine les superbes dédains que celle-ci prodigue au Mançanarès. Voilà pour l'immensité de Londres.

Si nous considérons cette ville au point de vue de la richesse, nous trouverons que cette richesse est partout manifeste, tant dans ses rues commerçantes que dans ses rues bourgeoises et aristocratiques. La valeur des marchandises déposées provisoirement dans les magasins des docks est estimée à des centaines de millions. A l'étranger nouveau venu, il ne faut qu'une heure de promenade à travers Londres pour se convaincre que les Anglais sont bien effectivement les fournisseurs du monde entier; un peuple de boutiquiers si l'on veut, mais de boutiquiers comme tous les peuples voudraient l'être, de boutiquiers millionnaires, de boutiquiers princes. Les magasins des rues marchandes ne sont pas remplis de produits naturels ou manufacturés de toutes sortes, ils en sont littéralement bourrés. Tout ce qui, ailleurs, se vend et s'achète par kilogrammes, par brassées, par douzaines, se présente là par tonnes, par sacs et par mille. Le jour a de la peine à pénétrer dans les boutiques, à travers les entassements de marchandises de la devanture. Et ce spectacle n'est pas circonscrit au centre de Londres : à six milles de Saint-Paul, dans n'importe quelle direction, c'est la même surabondance. A Bayswater, à Hackney, à Brixton, les boutiques sont aussi fournies et aussi brillantes que dans Cheapside et Regent's street. Par ce que l'on voit, on devine ce que contiennent les fabriques et les dépôts.

La richesse de Londres n'éclate pas moins dans les quartiers de la bourgeoisie et de la noblesse. Là, ce n'est plus par le tumulte, l'agitation et le bruit d'un commerce élevé à sa plus haute puissance

[1] Paris compte 2,300 rues, places, etc., avec 50,000 maisons.

Digitized by Google

qu'elle se révèle; dans ces quartiers, où les rues silencieuses se prolongent à perte de vue, où les magnifiques terrasses s'alignent ou s'arrondissent autour des *squares* et des *crescents*, ce sont de somptueuses demeures, toutes resplendissantes de tableaux et d'objets d'art, qui attestent son opulence. Il n'est pas possible de douter que Londres soit la ville la plus riche de l'Europe. Une heure de flânerie dans ses rues vous fait comprendre ce cri de convoitise de Blucher, lors de sa visite, en 1815 : « Quelle bonne ville à piller! » Que dirait le général prussien aujourd'hui que la fortune de Londres a quadruplé?

D'après le recensement de l'année 1861, qui est le dernier, Londres comptait, à cette époque, 2,818,000 habitants. Il est probable qu'il en compte aujourd'hui 3 millions. Que Londres soit une des villes les plus peuplées de l'univers, on n'en peut douter encore moins que de ses richesses. Il n'y a qu'à voir passer, matin et soir, dans les grandes artères de la ville et dans toutes les rues de la Cité, ces bataillons sans fin de gens qui se pressent sur les trottoirs, en deux grands courants réguliers, se mouvant en sens contraire. C'est un curieux spectacle, le matin, avant les heures des affaires, que cette arrivée de 400,000 individus, négociants, banquiers, commerçants, employés et *clerks* se dirigeant, de tous les points de Londres vers la Cité, où leurs flots s'épaississent à mesure qu'ils approchent de leur destination, et je ne sais à quoi comparer ces populeux concours d'habits noirs et de chapeaux ronds, si ce n'est aux plus grosses foules de Paris les jours de grande fête. Sur certains points, ces flots de la population atteignent des proportions si incroyables, qu'il faut, pour les faire accepter, s'appuyer sur des documents officiels. M. Harvey, commissaire de la Cité, a publié, en 1859, un tableau du mouvement de la circulation sur le pont de Londres (*London-Bridge*), durant vingt-quatre heures, du 16 mars, six heures du soir, au 17 à la même heure. Ce document expose que « le nombre total des passants, tant à pied qu'en voiture, a été, pendant les vingt-quatre heures de 167,910[1], ce qui donne une moyenne de 6,996 individus par heure de jour et de nuit. Entre dix et onze heures du matin, il est passé 13,433 personnes. Entre six et sept heures du soir, 13,361. Après cette heure, le nombre a diminué. Entre deux et trois heures du matin, il a été de 200 et pendant l'heure suivante, de 111, dont 42 en véhicule et 69 à pied. Si l'on admet qu'il passe tous les jours sur le pont de Londres 167,900 individus et seulement la moitié le dimanche, on arrive, pour l'année,

[1] Dans un article sur le chemin de fer métropolitain, publié par un de nos recueils périodiques, on a donné le chiffre de 107,910 : c'est une faute d'impression, nous ne la relevons que pour qu'on ne nous attribue pas l'erreur à nous-mêmes.

Digitized by Google

au chiffre de 56 millions, c'est-à-dire à près de deux fois la population des Iles britanniques. Il est tels moments de la journée, les plus affairés, dit M. Harvey, où il se trouve à la fois sur les trottoirs du pont de Londres, 2,000 personnes. Pendant les vingt-quatre heures en question, le nombre des véhicules s'est élevé à 20,498, dont 4,483 voitures publiques et particulières, 4,286 omnibus, et 11,675 charrettes, etc.

Tels sont les principaux traits extérieurs qui dénoncent l'étendue, la richesse et la population de Londres. Il est bien d'autres signes qui pourraient donner une idée exacte de la taille du géant, de son gîte et de sa bourse. On n'aurait que l'embarras du choix. Ainsi, pour n'en citer que quelques-uns, Londres n'a pas moins de 615 bureaux de poste et de 137 bureaux de télégraphie; pour porter ses lettres, il n'emploie pas moins de 2,000 facteurs. Il lui faut 229 stations de voitures publiques; enfin, car il faut savoir se borner, aux « bons coins » ne se trouvent pas moins de 20,000 débits de boissons. Il est vrai que Londres est en Angleterre! Mais il n'importe guères. A son verre à boire, mesurez le monstre..... Eh bien, le monstre grandit tous les jours en étendue, en richesses, en population. Il est des gens qui se rappellent avoir vu les vertes pelouses de Highgate du milieu de Russell-Square. Maintenant Russell-Square est séparé de Highgate par une lieue de rues, de places, de maisons, de fabriques. Mais il n'est pas nécessaire d'avoir échangé des cheveux blonds contre des cheveux blancs pour apprécier la rapidité de l'accroissement de Londres. Au point de jonction de Kensington et de Brompton, là où l'édifice de l'Exposition fut élevé en 1862, il n'existait, quelques années auparavant, que des pâturages et des champs de navets de Suède pour le bétail. Aujourd'hui, sur ces terrains ou naguères paissaient des vaches on est tout étonné de trouver un quartier magnifique : des rues larges comme des boulevards, bordées de *mansions* monumentales ou d'élégantes villas, et des équipages somptueux à toutes les portes. Dernièrement, en me rendant de Brompton, qui fait partie de Londres, à Fulham, qui en est encore distinct, je remarquai les changements considérables qui avaient eu lieu en fort peu de temps sur plusieurs points de la route (*Fulham-Road*). Là où j'avais, quelques mois auparavant, laissé des jardins potagers, je trouvais de charmants squares entourés de maisons coquettes, avec fenêtres à glaces, rideaux de damas, en un mot tout le luxe de la ville. Ce travail d'accroissement incessant a lieu sur toute la circonférence de Londres. Partout s'élèvent et comme par enchantement de nouvelles rues, de nouvelles terrasses, de nouveaux squares. La campagne recule constamment devant cette marée montante de briques et de mortier, laissant heureusement çà et là, quel-

Digitized by Google

ques îlots de verdure. Encore un siècle d'invasion semblable et Londres ne sera plus seulement une province, mais un royaume rempli de maisons.

La population suit la même progression. Kensington qui, en 1851, comptait 120,000 âmes figure dans le recensement de 1861 pour 186,000. Aujourd'hui il en compte probablement 200,000. Pareils accroissements ont lieu dans les autres localités de l'agglomération [1]. Depuis 1859, date du rapport de M. Harvey sur le mouvement de la circulation sur London-Bridge, le nombre des véhicules et des piétons a partout augmenté. Là où la circulation était encore praticable à cette époque, elle est devenue difficile; là où elle était difficile, elle est devenue presque impossible. Le transit des marchandises est entravé à tout instant; les moyens de locomotion pour le personnel du commerce : voitures publiques, omnibus, bateaux à vapeur ne répondent plus à l'étendue des besoins. On a eu beau porter à sa plus haute expression l'application de l'axiome de la ligne droite, combiné avec la plus grande célérité possible, ces efforts échouent devant l'accroissement des distances et l'encombrement de la voie publique : tout a augmenté excepté la largeur des rues. D'accidentelle qu'elle était autrefois, la pléthore est devenue chronique. Le mécanisme général des affaires en est constamment ralenti et les Anglais savent au juste ce que ce ralentissement leur coûte. Cette situation a fait surgir toutes sortes de projets ayant pour but de mettre au service du commerce des moyens de transport et de locomotion proportionnés à son développement. Plusieurs de ces projets ont été abandonnés, mais ceux que l'on a menés à bien ou que l'on poursuit en ce moment, sont assez nombreux pour donner à la vieille métropole de l'Angleterre un caractère nouveau, qu'il nous a paru intéressant de signaler.

I

Depuis trois ou quatre ans, Londres est le théâtre d'une transformation profonde et générale; d'une de ces transformations qui changent non-seulement la physionomie d'une ville, mais encore les mœurs de ses habitants. Des ouvrages considérables, entrepris uniquement pour les services qu'ils sont appelés à rendre et n'ayant pas d'autre caractère que celui de l'utilité, viennent, malgré leur grandiose, ajouter de nouveaux éléments de laideur à ceux qui avaient

[1] Il faut en excepter la Cité (*London City*). De 1851 à 1861, la population est descendue de 55,500 à 45,500 âmes. Les Londonniens désertent de plus en plus la Cité pour les *suburbs*. Les maisons particulières se changent en bureaux.

Digitized by Google

rendu fameuse la métropole britannique. Simultanément avec ces ouvrages s'en exécutent d'autres qui, il est vrai, contribueront à son embellissement. Mais les premiers l'emportent tellement en importance sur ceux-ci, qu'ils les effaceront presque. Aussi nous avons cru devoir mettre en tête de cette étude le mot de « transformations » au lieu de celui « d'embellissements » auxquels nous ont habitués les travaux exécutés à Paris pendant ces dernières années.

Les travaux qui s'accomplissent dans les deux grandes capitales de l'Europe occidentale ne sauraient être de la même nature, par cette raison que Londres est depuis longtemps en possession de ce dont on dote maintenant Paris, à grands frais, c'est-à-dire de rues. A Paris, de quoi il s'agit, avant et par-dessus tout, c'est de substituer aux ruelles d'autrefois où gens et véhicules se pressaient pêle-mêle, des rues dont la chaussée appartienne exclusivement au charroi et les trottoirs aux piétons. Il s'agit d'abréger par des voies directes qui faisaient complétement défaut, la distance à parcourir entre les points extrêmes. Avant 1852, Paris possédait tous les attributs d'une métropole : palais, églises, colonnes et arcs de triomphe ; tout, excepté des rues. Je me trompe : en bien comptant, on en trouvait peut-être une douzaine. Les rues Saint-Jacques et de la Harpe dont on pouvait toucher en même temps les deux côtés, en étendant les bras, étaient des voies artérielles. Dans la rue de Richelieu qui apparaît aujourd'hui, aux yeux étonnés du Parisien lui-même, comme un étroit couloir, on se trouvait à l'aise malgré les nombreuses et inévitables éclaboussures des fiacres.

A Londres, il est question de bien autre chose que d'ouvrir de grandes rues. Dégager la voie publique encombrée, malgré sa largeur; diminuer la dépense de temps qu'absorbent les affaires par des moyens d'expéditions plus rapides, telle est l'idée génératrice des travaux en cours d'exécution. Un négociant anglais me disait dernièrement à ce sujet que les retards involontaires que subit le transit par suite des embarras sans cesse renaissants des rues pouvaient s'estimer sans hésitation à deux heures par jour, sur les douze accordées au travail. « Il serait curieux de calculer, ajoutait-il, et ce calcul serait digne d'un statisticien, quelle perte en argent occasionnent ces temps d'arrêt provenant de l'accroissement de la foule qui circule dans les rues et du nombre d'instruments de charroi au moyen desquels s'effectue le transport des marchandises d'un point de Londres à un autre. 1,000 livres sterling par heure, ou seulement même 2,000 livres par jour seraient un bien faible chiffre. Pourtant ce dernier monterait annuellement à 600,000 liv. [1]. » Ces paroles

[1] 15 millions de francs.

Digitized by Google

sont la meilleure explication que l'on puisse donner des travaux en cours d'exécution à Londres.

Pour réaliser cette économie de temps et ce surcroît de profit tant souhaités, ce n'est pas à de larges chaussées en ligne droite que l'on a recours comme à Paris, c'est au chemin de fer et à la vapeur. Des trains de voyageurs et de marchandises circulent déjà à travers Londres et circuleront bientôt dans tous les sens, comme en pleine campagne. En présence d'une pareille transformation de l'économie intérieure de Londres, il n'est pas étonnant que l'on ait répété ce qu'on a dit à propos de Paris : que le voyageur qui y reviendra après une absence d'une dizaine d'années, aura peine à saisir çà et là quelques restes des sites qui lui étaient le plus familiers. Quant au caractère général des deux capitales, on comprend qu'il sera bien plus profondément modifié en Angleterre qu'il ne l'est en France.

Comme Paris, Londres offre sur nombre de points l'aspect d'une ville en ruines. Des rues entières tombent sous la pioche des démolisseurs. Des tranchées s'ouvrent dans toutes les directions. Seulement ce travail de renversement étant disséminé sur une plus grande surface que les travaux de même genre à Paris, Londres n'a pas encore l'air d'une ville qui vient d'essuyer un bombardement. Si moins de rues sont destinées à disparaître de la surface du sol à Londres qu'à Paris, le nombre en est peut-être le même de celles qui ne sont que partiellement épargnées. Celles-ci sont écornées à leur extrémité, celles-là crevées dans leur beau milieu. Comme à Paris, tous les jours, l'on jette au tombereau quelque vénérable monument du passé. Dernièrement, on rasait la maison de Milton, dans Barbican, pour livrer passage au chemin de fer souterrain (le *Metropolitan railway*); le lendemain c'était le tour de la maison de Goldsmith, l'immortel auteur du *Vicaire de Wakefield.*

Les travaux de Londres sont d'une nature encore plus variée que ceux de Paris (puisque j'ai pris Paris pour terme de comparaison). Tout à la fois, on poursuit le prolongement des diverses lignes de chemin de fer de leurs gares actuelles au centre de la ville ; la construction de plusieurs ponts sur la Tamise ; l'endiguement de la rive septentrionale du fleuve sur la moitié de son étendue ; l'achèvement d'égouts gigantesques et la pose des tubes pour la transmission pneumatique, sans parler d'autres travaux de moindre importance. Déjà, le chemin de fer métropolitain est en exploitation sur la plus grande partie de son parcours, et l'on doit commencer incessamment le nivellement de la vallée garnie, non d'arbres, comme elle le fut jadis, mais de maisons, qui se creuse entre Holborn-Hill et Snow-Hill. L'impulsion est si vive, que plus rien n'arrête les imaginations, ni la hardiesse des conceptions, ni leurs dépenses excessives. Il y a

Digitized by Google

plus. On passe du possible à l'impossible, ou du moins à ce qui, aujourd'hui, paraît tel. Pendant ces derniers temps, on a demandé au Parlement l'autorisation d'exécuter des travaux, les uns moralement, les autres matériellement impraticables, notamment la création de 23 chemins de fer, les uns sur le sol, les autres dessous qui auraient traversé, morcelé, haché rues, squares et parcs. La longueur totale de ces chemins dans la Cité et sa juridiction seulement eût atteint 21 milles ou 36 kilomètres, soit 16 fois la longueur de la rue de Rivoli tout entière, du ministère de la marine à l'église Saint-Paul. La superficie du terrain, qui eût été absorbée par la mise à exécution de ces projets, est de 160 acres (ou près de 60 hectares), superficie égale au quart de l'étendue de la Cité. Ces 23 chemins auraient passé à travers 300 rues ou places : dans Cannon-Street, qui a un demi-mille de long, *treize* fois ; dans Easton-Road, *onze* fois, et à peu près de même dans bien d'autres voies publiques. La colonne commémorative du grand incendie, le *monument* eût été abattue. Particularité digne de remarque, on respectait dévotement les églises. Il n'est pas de courbes ni de déviations, de détours ni de contours auxquels la ligne la plus importante ne se prêtât d'avance, afin de ne pas entamer l'angle de la plus humble chapelle. En revanche, les cimetières, ces squares des morts, moins plaisants à la vue que ceux des vivants, étaient traités d'une façon assez cavalière. Il s'était formé aussi deux compagnies rivales pour acheter le tunnel de la Tamise et le faire servir au transit des marchandises. Deux autres proposaient d'élever sur la rivière, un peu à l'ouest de la Tour, des ponts de 820 pieds d'ouverture et d'une élévation de 100 pieds au-dessus de la marée haute. D'autres compagnies sollicitaient la sanction du Parlement pour des ponts de dimensions semblables qu'elles entendaient construire les uns en aval du fleuve, du côté de Limhouse, les autres dans les quartiers de l'ouest. Il s'agissait même, le croira-t-on, d'établir un chemin de fer au milieu du lit de la Tamise. Le Parlement a répondu à toutes ces propositions plus ou moins extravagantes par un refus formel.

Les travaux extraordinaires auxquels les Chambres anglaises ont donné leur approbation sont de nature, je l'espère, à satisfaire les Londonniens les plus amoureux de changement et à réconcilier avec leurs autorités ceux qui, il y a quelques années, se plaignaient amèrement que Londres ne suivît pas l'exemple de Paris. Leurs vœux allaient, je crois, un peu au delà du possible. Londres n'aura jamais l'éclat de Paris, par les raisons que tout le monde connaît : la nature des matériaux de construction et surtout celle du combustible dont on fait usage. D'abord, Londres n'a pas dans ses environs de ces carrières de pierre qui fournissent aux autres capitales de l'Europe des

Digitized by Google

éléments de magnificence architecturale à bon marché. Tout ou presque tout y est en briques nues ou crépies. Pour imiter la pierre de taille, les Anglais emploient, depuis une cinquantaine d'années, le ciment romain, et il faut convenir qu'ils en tirent le plus habile parti. Certaines rues de Londres ont même, grâce à cet agent, un caractère plus monumental que celles de Paris, bâties en pierre de taille. Mais la presque totalité des rues ont la physionomie triste et sombre qui résulte de l'alliance du brouillard et de la fumée. Ces interminables murailles de briques noircies, percées d'ouvertures carrées ou oblongues de diverses dimensions, qui sont des portes et des fenêtres, et ont à peine ici et là une velléité de relief ou d'ornement, nuiront éternellement à l'effet d'ensemble de Londres. Elles produiront toujours une impression accablante sur l'esprit de l'étranger, surtout sur celui qui, jugeant Londres des fenêtres de Leicester-Square, ce rendez-vous de la bohême de tous pays, ne prendra pas la peine de corriger cette première et fâcheuse impression par une promenade à travers les superbes quartiers du West-End.

Des rues du centre de la ville, il en est qui changeront de caractère par l'effet de reconstructions successives; mais il en est d'autres qui garderont leur morne aspect jusqu'à la veille du jour prédit par Macaulay, où l'habitant de la Nouvelle-Zélande contemplera du haut des ruines de London-Bridge, la plaine où s'étendait Londres. Ces rues sont celles qu'habite la population pauvre. Dans les quartiers bourgeois ou commerçants, de temps à autre, une maison de briques tombe pour faire place à une maison de plus solide apparence [1]; mais dans les quartiers des classes ouvrières, la brique remplace la brique.

Quant à la fumée, quoique la masse en soit bien moindre qu'autrefois, ce qu'il en reste est plus que suffisant pour souiller les façades et dégrader les édifices. Il fut un temps où la fumée était aussi épaisse et le ciel aussi obscurci à Londres qu'il l'est actuellement à Manchester, à Sheffield, à Glasgow et autres villes manufacturières. Cet état de choses a commencé de changer il y a une cinquantaine d'années. Nombre d'usines et de fabriques qui avaient leur siége à Londres se sont transportées dans les comtés du nord. Enfin, depuis 1858, l'obligation a été imposée à tous les industriels établis

[1] Ce changement tient en partie à la manière dont la propriété est constituée en Angleterre. Généralement, le terrain sur lequel s'élève une maison est *loué* pour le terme de quatre-vingt-dix-neuf ans. Au bout de ce temps, terre et maison font retour au propriétaire; disons plutôt, sans crainte de nous tromper, à son héritier. Celui-ci court à la maison, qui, le plus souvent, n'en peut plus, l'abat et en rebâtit une autre à la place. Comme c'est pour son compte et qu'il n'a pas les mêmes raisons qu'un locataire de terrain de faire le meilleur marché possible, il lui donne des formes solides, substantielles (*substantial*), comme disent les Anglais. De là, la différence d'aspect.

Digitized by Google

dans les limites de la métropole de brûler leur fumée[1]. Avant l'émigration des fabriques et l'adoption de la mesure dont je viens de parler, le ciel de Londres était invisible à ses habitants six jours par semaine. On ne voyait le soleil que le dimanche. C'était bien le cas d'appeler le dimanche, suivant le terme anglais, *Sunday*, jour du soleil. Du lundi au samedi il n'apparaissait que dépouillé de ses rayons, et tout rougissant comme il se montre ailleurs qu'en Angleterre, à travers des verres noircis, lorsqu'il s'agit de ses solennelles rencontres avec la lune. Le soir, dans la semaine, s'il y avait au ciel quelques éclaircies, on se montrait la lune et les étoiles comme des objets de curiosité. En revanche, il arrivait souvent dans le jour que la fumée et le brouillard s'alliant, formaient ce nuage si épais d'un jaune brun, maintenant d'une apparition fort rare, que les Anglais appellent « purée de petits pois » (*pea-soup*).

Aujourd'hui, la fumée n'est plus dégagée que par les cheminées des maisons particulières. C'est encore plus qu'il ne faut pour donner à la presque totalité de Londres une teinte de suie. Lorsqu'on débarrasse une maison neuve de ses échafaudages, sa façade de briques rouges, toute égayée de filets blancs, est fraîche et pimpante, avec ses persiennes vertes derrière les vitres. Revenez six mois après, elle est toute fanée. Que le hasard vous ramène une année plus tard, votre charmante maison vous semblera passée au noir de fumée. Sans cette fumée maudite, Londres rappellerait comme couleur, et abstraction faite du détail architectonique qui, presque toujours, laisse tant à désirer, la place Dauphine et la place Royale à Paris. Ce serait une ville d'aspect fort agréable; les maisons de briques rouges, dentelées aux angles de pierres blanches, offrent encore un très joli coup d'œil, si elles ne valent pas pour l'effet les maisons uniquement en pierre de taille.

Dans le West-End, au milieu de ces quartiers superbes que Paris est encore à envier, on peut fort bien oublier que l'on est à Londres; on ne peut l'oublier à mesure que l'on approche du centre de la ville, et dans la Cité moins que partout ailleurs. Là, monuments, édifices publics, maisons particulières, tout est plus ou moins encroûté d'une sorte de laque noire. Le magnifique dôme de Saint-Paul, qu'en 1862, à l'occasion de l'exposition universelle, on avait gratté, lavé, blanchi, est aussi enfumé qu'auparavant. Voyez sur les places et derrière les grilles des squares, les statues des princes et des grands hommes. C'est en vain que, de temps en temps,

[1] Le nombre des établissements qui brûlent leur fumée est, dans la Cité, de 397, dans tout le reste de Londres, de 7,875; en tout, 8,272. Les bateaux omnibus de la Tamise brûlent de même leur fumée. On emploie à cette fin, à Londres, 54 sortes d'appareils différents, et chacun a la liberté du choix.

Digitized by Google

on les éponge de la tête aux pieds. On les dirait barbouillées de cirage. Par le plus beau temps, on ne peut distinguer leurs traits. Dernièrement je regardais la statue de Charles Napier dans Trafalgar square ; comme de face je ne pouvais parvenir à démêler sa physionomie, je me plaçai de côté; j'obtins alors une silhouette parfaite, mais vraiment il ne s'en est jamais fait de plus noire.

Le désir de voir Londres prendre quelques-uns des airs brillants de Paris, à supposer que la chose fut possible, rend bien des Anglais non-seulement fort exigeants, mais encore fort injustes à l'égard de leur capitale. Ils ferment les yeux à ses mérites et n'aperçoivent que ses défauts ; ils reprochent à Londres d'avoir des rues étroites, des carrefours dangereux, des réduits obscurs et malsains sous le nom de cours (*courts*), et ils comparent ces infirmités de la vieille ville avec les splendeurs du nouveau Paris, comme si Londres n'avait pas aussi, et depuis longtemps, de grandes et belles rues, des places nombreuses, des parcs de l'étendue du bois de Boulogne, comme si l'on n'y ouvrait pas enfin, dans la mesure du nécessaire, des voies nouvelles. Si Paris l'emporte sur Londres en élégance et en éclat, Londres l'emporte sur Paris en confort de tout genre. L'avantage du premier coup d'œil est pour la capitale de la France, mais une longue connaissance raccommode avec la métropole anglaise. Paris peut se comparer à une beauté qui tout d'abord fascine, mais en qui, tous les jours, l'on découvre des imperfections morales d'autant plus fâcheuses que ses superbes dehors promettaient plus de bonnes qualités ; au contraire, Londres produit l'effet de ces femmes disgraciées de la nature qui, à mesure qu'on les connaît mieux, attachent de plus en plus par les dons de l'esprit et du cœur ceux qui ont le bonheur de les approcher. Londres essaye de se donner de l'élégance, comme Paris travaille à se douer de solides agréments.

Il y aurait un moyen bien simple, je ne dirai pas d'embellir Londres, mais de le *désenlaidir*. Il suffirait de ne pas rendre plus laides encore qu'elles ne le sont ces grandes bâtisses symétriques dans lesquelles les maisons se découpent par tranches. A Londres, c'est un usage très ordinaire et certainement très vieux de bâtir toutes les maisons d'une rue, d'une place ou de ce qu'on appelle des *terraces*, sur un plan uniforme. Pour donner à la ligne des constructions un caractère monumental, on fait saillir de la masse, des ailes et des avant-corps. Ces ailes et ces avant-corps se composent tantôt de deux, tantôt de trois maisons distinctes, système déplorable, qui se manifeste par le nombre des portes et par d'autres et plus tristes conséquences. Chaque occupant a l'habitude de peindre son habitation d'une couleur différente des habitations contiguës, pour que sa propriété ne se confonde pas avec celle du voi-

Digitized by Google

sin. Que l'on se figure l'effet que doivent produire ces avant-corps et ces ailes peints du haut en bas de deux ou trois couleurs tranchées. C'est la vue que présentent la plupart des plus belles parties de Londres. Et qu'on ne croie pas que le pinceau du badigeonneur, s'il a rencontré un motif d'architecture, ait respectueusement passé à côté. Nullement. La ligne à plomb a été attachée au sommet du fronton ou au milieu de l'aile, et tout ce que le fil a partagé, le pinceau l'a consciencieusement partagé aussi. Tant pis pour ce qui s'est trouvé sur sa route ! Colonnes, faisceaux d'armes, écussons, tout cela est scrupuleusement peint de deux couleurs. Est-ce une statue? D'un côté, on voit un blanc et de l'autre un mulâtre. Ce n'est pas tout ! Sur ces mêmes places où l'amour de la distinction du mien et du tien fait commettre de telles énormités, une surprise plus grande vous est réservée. Suivons de l'œil de bas en haut les lignes de ces colonnes et de ces pilastres. Que voyons-nous ! Leurs chapiteaux enveloppés d'un treillis de fil d'archal, leurs chapiteaux dans une cage ! Il n'est pas possible d'en douter. Ces garde-manger sont attachés là pour défendre les feuilles d'acanthe de l'attouchement des oiseaux et des mouches ! Voilà comment, en Angleterre, on entend le beau en matière d'architecture. On devrait bien renoncer à ces usages bizarres qui en sont la négation la plus burlesque, et Londres se trouverait considérablement amélioré dans son aspect. Ces faux monuments coupés par tranches n'auront jamais de valeur pour les gens de goût, mais au moins ils paraîtraient moins laids aux regards des profanes.

Le beau, certes, les Français peuvent, jusqu'à un certain point, avoir la prétention de l'enseigner à l'Angleterre ; quant au confort, les Anglais sont nos maîtres et nos devanciers. Je n'en veux pour preuve que tout ce qui se fait maintenant à Paris. C'est du confort et c'est anglais, que ces grandes rues ; c'est du confort et c'est anglais, que ces larges trottoirs. Ce serait du confort et ce serait anglais, qu'une maison pour chaque famille. De Louis XIV à Louis-Philippe, Paris, tout en se dotant de nouveaux monuments, est demeuré presque stationnaire sur le chemin du progrès matériel. Lorsqu'il s'est réveillé, il s'est vu de deux siècles en retard sur Londres. Qu'il le voulût ou non, il ne pouvait plus être qu'un imitateur ; il a su perfectionner en imitant ; n'eût-il pu que copier qu'il eût dû le faire. Quand une invention étrangère a du bon, il faut l'adopter en dépit des révoltes de l'amour-propre national, sous peine de rester en arrière. Les Anglais n'agissent pas autrement.

Si le nécessaire doit précéder le superflu, le confort doit s'obtenir avant de penser à l'élégance. Ce ne sont pas les moulures dorées d'une maison qui vous mettront à votre aise si ses appartements

Digitized by Google

ont des inconvénients qui affectent votre bien-être. De même ce ne sont pas des façades brillantes qui rendront la circulation plus facile si elle se trouve dans des conditions à être embarrassée. Londres l'a emporté jusqu'à ce jour sur Paris dans l'aménagement de ses rues; ce dont il a le droit d'être plus fier que de ses plus riches quartiers, c'est de l'incomparable beauté de ses chaussées et de ses trottoirs. Nulle part la moindre solution de continuité, pas plus dans les rues les plus misérables que dans les plus opulentes. Nulle part ce bitume dont les trop fréquentes réparations empestent des rues entières et entravent la circulation. Partout des dalles, dans un état d'entretien excellent. Rien de plus uni ni de plus serré que le pavage de Londres; rien de plus solidement assis que le pavé. C'est à peine si à deux pas de vous les véhicules le plus pesamment chargés, passant avec la plus grande vitesse, le font frémir sous vos pieds. Depuis deux ou trois ans, le pavé anglais, ce petit pavé de granit bleuâtre, étroit et long s'*essaye* à Paris. On peut le voir faisant ses preuves rue Saint-André-des-Arcs et rue de l'Odéon. Mais comment les fait-il? Il est ensablé simplement comme le gros pavé de grès son prédécesseur, au lieu de reposer sur une couche de béton et d'être maçonné par des coulées de ciment dans les interstices, ainsi que cela se pratique à Londres [1]. Le confort se manifeste dans la capitale britannique de bien d'autres manières : à l'intersection des rues, par des *crossings*, larges bandes de pavés plus polis, plus serrés encore que les autres, jetées en travers du pavage ou dans son sens, suivant la disposition des angles de rues; par des ilots de refuge formés de quatre bornes et d'un candélabre à gaz planté au milieu d'elles, ce qui permet de traverser en deux traits avec la plus grande sécurité les rues les plus encombrées de voitures. Un naturel de l'Océanie, ayant quelque teinture des idées d'aristocratie et de démocratie à qui l'on ferait visiter Londres et Paris ne manquerait pas de prendre le change sur les principes politiques qui régissent la France et l'Angleterre en voyant quel souci on prend à Londres du bien-être et de la sécurité du piéton, et combien il reste encore à faire à Paris sous ce rapport. Mais on ne peut tout à la fois. Déjà on s'est occupé, et on s'occupera de plus en plus, à marier comme on dit, l'utile à l'agréable. On n'a pour cela qu'à suivre de près nos voisins. Le trottoir avec le ruisseau qui le longe est d'importation anglaise. Avant qu'on l'eût introduit, les chaussées de Paris étaient formées de deux plans inclinés de pavés de grès partant du pied des maisons, avec une rigole au point de jonction. Il en était ainsi au

[1] Grâce à ce procédé, on ne repave le Strand, Piccadilly, Oxford-Street jusqu'à Cheapside qui comptent parmi les rues les plus carrossières, que tous les six ou sept ans.

Digitized by Google

commencement de ce siècle. Piétons, cavaliers, voitures, charrettes, hommes et femmes marchaient, roulaient pêle-mêle comme ils pouvaient. Pourtant un jour vint où la rue Saint-Jacques elle-même eut des trottoirs; et bien que ces trottoirs réduits à la bordure fussent si étroits qu'il eût été aussi difficile d'y trotter que de marcher sur la corde raide sans avoir appris à manier le balancier, ils produisaient un bon effet, parce qu'ils témoignaient de bonnes intentions. Aujourd'hui, on a mieux que des promesses. La largeur que l'on donne aux trottoirs des nouvelles rues de Paris semble parfaitement suffisante, quoique les Parisiens n'aient pas encore adopté cette marche méthodique pratiquée par les Londonniens d'un assentiment commun et par l'effet d'une nécessité absolue, qui facilite tant la circulation. Les femmes peuvent désormais y circuler dans leurs amples vêtements sans jeter leurs admirateurs sur le pavé. Un jour, et probablement ce jour est prochain, les îlots de refuge et les traverses passeront le détroit comme le trottoir l'a passé jadis.

Londres ne l'emporte pas seulement sur Paris en confort extérieur, je veux dire par la supériorité de la voie publique, il l'emporte aussi en confort intérieur, en d'autres termes par la distribution et l'aménagement, par l'économie de la maison — cette maison anglaise si célèbre. — Les écrivains français qui ont visité l'Angleterre se sont divisés dans le jugement qu'ils ont porté sur cette maison : les uns l'ont exaltée avec une chaleur qui n'a d'égale que la chaleur avec laquelle les autres l'ont condamnée. Son grand, son capital défaut aux yeux de quelques-uns, c'est de mettre à une trop rude épreuve les jambes des domestiques, et un peu aussi celles des maîtres. C'est un vice qui, j'en conviens, doit être pris en juste considération, surtout dans un état démocratique. Ceux qui, au contraire, ont admiré ses bonnes dispositions, tout à la fois si savantes et si simples, ceux-là ont regretté qu'il ne soit pas donné à chacun de nous, en France, et notamment à Paris, d'avoir notre logis particulier et nous nous associons pleinement à l'expression de leurs regrets.

Au premier abord, ce vœu peut paraître extravagant en ce qui concerne Paris, mais je ne vois pas à sa réalisation de plus grand obstacle qu'une routine je ne sais combien de fois séculaire. Pourquoi ce qui est possible à Londres serait-il impossible à Paris? Dira-t-on que la place manque pour bâtir? Des anciennes barrières aux fortifications s'étendent des champs de blé. Tient-on à habiter une maison en compagnie d'une douzaine de familles? Il m'est permis d'en douter. Tient-on surtout à payer deux ou trois fois plus pour être mal logé qu'on ne payerait à Londres pour l'être bien? Je cherche quelles mauvaises raisons l'on peut donner pour justifier la construction des casernes bourgeoises. La cherté du terrain? Mais

Digitized by Google

c'est prendre un effet pour une cause. A Londres non plus, le terrain ne se donne pas, il s'achète à prix d'or. Avancera-t-on que c'est parce que la vie est beaucoup plus chère, ainsi qu'on le prétend, à tout propos, dans la métropole britannique que dans la capitale française — point aujourd'hui fort douteux — qu'on y est mieux logé et à meilleur marché[1]?... Ce serait un singulier argument. A Paris, pour être chez soi, il faut être millionnaire. L'aisance ou une modeste fortune ne sauvent pas de l'encasernement et de tous les ennuis qui l'accompagnent, les uns auxquels on est fait, les autres qui sont intolérables même après la plus longue habitude. A Londres, il est peu de gens qui ne puissent être les seuls à ouvrir la porte de leur maison, depuis le duc jusqu'au simple ouvrier. Il y a des maisons pour toutes les fortunes et pour toutes les classes.

Même dans les maisons qui sont partagées entre deux et quelqnefois trois familles, — auquel cas chaque portion s'appelle un *lodging*, ou mieux, car ce mot est devenu vulgaire, — un *apartment*, — on jouit d'autant de tranquillité, d'autant de silence que dans les maisons où habite une seule famille. On n'y est guère moins indépendant. Comme ailleurs, la porte de la rue est hermétiquement fermée, et l'on s'y passe fort bien de concierge. Une clef pour les habitants, une boîte aux lettres pour le facteur, voilà qui dispense de cet agent dont aucun anglais ne voudrait subir la tyrannie. Avant de songer à la liberté politique, nos voisins ont le bon esprit d'assurer leur liberté domestique, et dans le *lodging* comme dans la maison particulière, ils déploient la même science raisonnée, la même entente sensée, pratique de la vie, comme on dit aujourd'hui. Grâce à quelques mesures bien simples, elle y est presque aussi facile que dans la *mansion*. L'on est enfin chez soi, *at home*, et l'on n'y connaît pas cette agitation stérile et continuelle de la vie de Paris; tous ces petits sujets d'irritation qui chassent l'habitant de chez lui et font qu'il ne se trouve bien que dans la rue ou au café.

Essayerai-je, après tant d'autres, de décrire cette maison anglaise

[1] Voici, quant au prix des loyers, un exemple qui pourra faire comprendre sur quelles bases ils sont généralement établis. Il s'agit d'une maison bourgeoise, tenant le milieu entre la *mansion* de la noblesse et le *cottage* de l'ouvrier. Cette maison est située dans un square de l'ouest; elle a 2 fenêtres de façade, 3 étages au-dessus du rez-de-chaussée, et compte 12 chambres. Le loyer de cette maison est actuellement de 63 liv. (dont 2 liv. pour la jouissance du square). Il n'était, il y a trois ou quatre ans, c'est-à-dire avant le commencement des démolitions occasionnées par la création des chemins de fer intérieurs, que de 52 liv., soit 1,300 fr. Au loyer actuel (de 1,550 fr.) il faut ajouter 16 liv. de taxes de toutes sortes, ce qui fait en tout 1,950 fr. Cette maison est de 6 mètres de large sur 11 mètres de profondeur; elle a de plus un jardin privé de même dimension. Le *propriétaire de la maison* paye au *propriétaire du terrain* 40 liv. par an, et a à sa charge les réparations nécessaires.

Digitized by Google

qui, bâtie sur un type unique et distribuée d'après des principes invariables[1] parce qu'ils sont excellents, offre, vaste ou petite, une si grande somme de confort? Voyez son fossé bordé d'une grille, dans lequel donnent, si souvent à travers des étagères de fleurs, les fenêtres de la cuisine; son *parlour*, au rez-de-chaussée, ou plus exactement quelques pouces au-dessus, d'où l'on domine le passant, tandis que celui-ci, déjà tenu à distance par la grille, ne peut jeter des regards indiscrets dans l'intérieur; au premier étage, le salon de réception ou *drawing-room*, qui se double quand les circonstances l'exigent, d'une chambre de derrière, avec laquelle il se confond parfaitement par l'application contre les murs des battants de la grande porte qui l'en sépare; au-dessus, enfin, les chambres de travail ou de repos, loin du bruit de la rue. Quelle est la maison anglaise où manque à l'étage le plus élevé, occupé par les domestiques, la *nursery*, chambre de la nourrice (*wet-nurse*) et de la bonne (*nurse*), où les enfants mangent dans des assiettes de bois et épellent dans des alphabets imprimés sur toile? De même, ce me semble, on ne saurait trop admirer tout ce qui se rapporte au mode d'approvisionnement de la maison anglaise. La partie du trottoir qui fait face à la maison n'est point pleine; elle est voûtée comme une cave et divisée en plusieurs compartiments qui servent, l'un de cellier, l'autre de magasin à charbon. Ce combustible est introduit dans la division qui lui est propre par une ouverture ronde pratiquée dans une des dalles du trottoir et qui se ferme au moyen d'une plaque de fer. Un escalier met le personnel de la cuisine en communication avec le dehors; c'est aussi par cet escalier que les fournisseurs de la table descendent. Du parloir, les maîtres assistent à tout sans mot dire, et la porte de la maison, hermétiquement fermée, ne s'ouvre qu'aux membres de la famille et aux visiteurs.

Indépendance, liberté, tranquillité, tels sont les avantages de la maison anglaise, avantages qu'exprime collectivement le mot *comfort*. Ferai-je mention d'une foule d'autres avantages qui, pour être de moindre importance, ne laissent pas que d'avoir de la valeur? Le gaz s'allume à tous les étages; l'eau emplit tous les jours les réservoirs, où des mécanismes aussi simples qu'ingénieux ferment les conduits qui les alimentent aussitôt qu'ils sont pleins; et cela dans les maisons les plus humbles, les plus pauvres, aussi bien que dans les plus riches. Ces dernières, celles du moins d'entre elles qui sont situées dans des squares, jouissent, lorsque le sol en-

[1] Cela est si vrai, que le nombre de chambres d'une maison étant donné, un Anglais dira, sans l'avoir vue combien elle a de fenêtres de façade, d'étages, etc. Aussi, les maisons se distinguent-elles par le nombre de chambres. On dit une *eight-roomed house*, une *twelve-roomed house*, etc.

Digitized by Google

tier est une propriété privée, du bienfait inestimable d'un silence profond pendant la nuit. Ce silence est obtenu par la fermeture des barrières ou *toll-gates* [1].

Telle est la maison anglaise, ce chef-d'œuvre d'aménagement intérieur.

On vient de voir dans quelle mesure, par l'amélioration de son extérieur, elle contribue à l'embellissement général de Londres. Le moment est venu maintenant d'entrer dans le détail des travaux d'art qui ont été achevés récemment, et de ceux qui viennent d'être entrepris dans le même but.

II

Les travaux ayant un caractère d'embellissement ou simplement d'amélioration, analogues à ceux de Paris, qui ont été exécutés à Londres pendant ces vingt dernières années, comprennent des rues, des ponts, des parcs, sans parler de l'achèvement du palais de Westminster. Aujourd'hui, on travaille tout à la fois à la création de nouveaux parcs, à l'édification du ministère des affaires étrangères et, œuvre la plus importante de toutes, au quai septentrional de la Tamise. Aussitôt le pont des Blackfriars démoli, ce dont on s'occupe en ce moment, on se mettra à en construire un nouveau. Il s'agit aussi d'embellir les alentours du palais et de l'abbaye de Westminster, qui, si beaux, si féeriques de loin, le premier édifice surtout, avec ses tours colossales, ses flèches, ses campaniles, couleur d'ambre et tout étincelants d'or, produisent, vus de près, un effet à peu près semblable à celui du Louvre avant son achèvement.

Les rues nouvelles sont au nombre de dix à douze. Sur ce nombre, deux ou trois seulement peuvent entrer en comparaison avec les voies publiques récemment créées dans la capitale de la France. Et à cela il y a une raison bien simple. La révolution que Paris accomplit tout d'un coup et après coup dans sa distribution intérieure, Londres l'a

[1] Une sorte de guérite, plantée au milieu de la chaussée, et sur les côtés de laquelle pivotent deux barrières qui, le soir, se ferment sur des bornes contiguës au trottoir, forme ce qu'on appelle une *toll-gate*. On lit sur un écriteau qui la complète, un *avis* conçu ordinairement dans ces termes-ci : « Par permission du marquis de ***, et aussi longtemps qu'il plaira à Sa Seigneurie, toutes les sortes de voitures particulières, les fiacres, les cabriolets et les personnes à cheval peuvent passer par cette grille, de sept heures du matin à onze heures du soir. Les fiacres et les cabriolets à vide, les charrettes, haquets, tombereaux (*waggons*) et camions; le bétail à cornes et autre, les ânes, les porcs et les chevaux conduits en laisse ne doivent point passer. » Un gardien à chapeau galonné veille à l'observation de cette consigne, qu'il coûte ordinairement 40 sh. (ou 50 fr.) d'amende d'enfreindre.

Digitized by Google

exécutée depuis longtemps au fur et à mesure de son extension. Si, conséquemment, on y éprouve le besoin de modifications semblables à celles qui ont lieu à Paris, ce ne peut être qu'à un degré bien moindre. Ce n'est pas que Londres n'ait ses imperfections. Comme Paris, Londres a ses rues étroites et même des quartiers tout entiers fort étranglés. Excepté quelques grandes rues, la Cité est un réseau inextricable de ruelles. Dans d'autres parties de la ville, on rencontre de temps en temps à l'improviste de ces écheveaux embrouillés de *lanes*[1], qui, dans le principe, simples sentiers tracés à travers la campagne, puis rues de villages distincts et éloignés, ont été peu à peu entourés de tous côtés par le flot envahisseur des maisons plus modernes, au milieu desquelles ils subsistent comme des bas-fonds que chacun a intérêt à éviter. Nulle part, peut-être, les exiguités de la voie publique ne sont plus sensibles qu'au pied de Saint-Paul. Presque tout l'intervalle qui sépare la cathédrale des maisons de la place est occupé sur un côté par le cimetière et sur le devant par une place inutilement déserte, au milieu de laquelle s'élève la statue d'Elizabeth. Une palissade de fer enceint cet espace, empêchant toute circulation de véhicules d'un côté, et ne laissant de l'autre que ce qu'il faut de place à deux voitures pour passer de front. La place — ou pour me servir de la dénomination anglaise — le cimetière de Saint-Paul (*Saint Paul's Church yard*) est pourtant l'artère ou aboutissent les voies de communication les plus engorgées de la Cité. Je pourrais citer encore la *Poultry*, cette partie de *Cheapside* qui, près de la place du *Royal-Exchange*, s'étrangle tout à coup comme un goulot de bouteille, et bien d'autres points qu'il importe peu de nommer. Lorsque le grand incendie de 1666 eut fait table rase de l'ancienne Cité, et alors qu'il s'agissait de faire ressusciter la capitale de ses cendres, Christophe Wren, l'architecte de Saint-Paul, traça un plan magnifique, où la variété s'unissait à la symétrie et dont toutes les parties étaient combinées de manière à rendre la circulation prompte et facile entre les points les plus extrêmes de la ville. Le roi Charles II et ses ministres adoptèrent le plan de Wren, mais la municipalité le rejeta, et la ville nouvelle fut bâtie sur le plan de l'ancienne. Aujourd'hui qu'il n'est plus possible de faire sortir d'une calamité publique tout le bien qu'on en pouvait tirer, les neveux de ces édiles à courte vue en sont aux plus amers regrets[2]. Elargir dans les quartiers d'affaires les rues étroites, en

[1] Chemins entre deux haies.

[2] En 1766, un autre architecte, Jean Gwynn, dressa un plan d'embellissement. Plusieurs des changements et des créations qu'il recommandait ont été effectués dans la suite tels ou à peu près qu'il les avait indiqués. Son projet comprenait la formation de quais sur les deux rives de la Tamise, jusqu'à London-Bridge ; ce qui est plus, on le verra bientôt, que ce qu'on entreprend aujourd'hui.

Digitized by Google

reculant l'alignement des maisons actuelles est considéré comme une entreprise impraticable à cause du prix exorbitant des terrains qu'il s'agirait d'acquérir. En bordure de ces rues s'élèvent de distance en distance des édifices particuliers qu'il faudrait abattre et toutes les finances du Trésor public ne suffiraient pas pour leur achat.

Mais si Londres a ses ruelles, si les Londonniens ont laissé échapper l'occasion de donner à leur capitale le caractère de régularité et de grandeur qui lui manque, il faut convenir que Londres a devancé Paris dans l'art de percer de grandes rues, de dessiner des quartiers spacieux, aérés, tels que ceux qui s'étendent dans l'ouest de la ville. En même temps que se bâtissaient à Paris, autour de la Chaussée-d'Antin, ces rues si étouffées des Mathurins, de la Victoire, de Saint-Nicolas et autres, entamées aujourd'hui par les démolitions, on construisait à Londres tous ces beaux quartiers situés à l'est et au nord-est de Hyde-Park, on ouvrait de grandes rues se coupant à angle droit et dont la régularité vaut encore mieux que les contours tortueux de rues étroites et humides, on attaquait d'ailleurs la monotonie qui eût pu résulter de cette régularité par l'introduction de jardins situés sur la rue (*squares*), dont la verdure devait reposer la vue des passants aussi bien que celle des habitants de la place qui s'en réservaient, comme ils en avaient le droit, l'entière jouissance[1]. Une portion de ces quartiers, située dans le Finsbury, au nord du *British Museum*, compte à elle seule vingt-deux squares alternant avec les îlots de maisons à peu près comme les cases blanches d'un échiquier alternent avec les noires ; et de quelle grandeur sont la plupart de ces squares[2] ! Ce n'est pas tout : ils ne se contentaient pas, l'équerre et la ligne à la main, de tracer des rues de 25 et de 30 yards de largeur, et de briser la sécheresse de leurs façades par des jardins de 100 yards de côté[3], ils apportaient, aux dimensions et à la distribution de ces rues, une science qui me semble être encore inconnue de nos jours sur le continent.

[1] C'est quelque chose de fort divertissant que les sorties démocratiques dont le caractère privé des squares de Londres est l'objet de la part de voyageurs français. En croyant s'élever contre un privilége aristocratique, ils attaquent un droit des plus élementaires Les squares sont le produit de plusieurs jardins particuliers réunis en un seul au lieu d'être divisés, et en façade des maisons au lieu d'être sur leur derrière. Voilà tout. Il n'y a donc pas de raison pour que le public y soit admis.

[2] Cette sorte de jardins a été imaginée sous le règne de Jacques II. Le premier fut dessiné par le duc de Monmouth et en prit le nom. Après la décapitation de ce personnage, le nom de *Monmouth* fut remplacé par celui de *Soho* qu'il a conservé. La figure de ce jardin est un carré parfait. Dès qu'il fut terminé, on se creusa l'esprit pour trouver un mot qui indiquât nettement la nature de sa forme. Toutes les langues furent interrogées, même le latin, mais sans succès. A la fin, et de guerre lasse, on l'appela tout simplement, et en bon anglais, *square*, ce qui veut dire carré ou *quarré*, suivant notre vieille orthographe. Cette dénomination s'est étendue à tous les jardins de forme rectangulaire.

[3] Le *yard* équivaut à 0m,914.

Digitized by Google

L'appropriation future de ces rues déterminait leur emplacement d'abord, puis leur largeur, sinon leur étendue, et les constructions qui les bordaient ensuite venaient leur donner leur caractère définitif. Aux rues bourgeoises, la meilleure situation et les proportions les plus grandes; aux rues marchandes, la seconde place; aux rues ouvrières, la troisième. Les Anglais, cela peut sembler un paradoxe, les Anglais ont horreur de la boutique, de tout ce qui la rappelle, de tout ce qui en approche. Ils n'admettent pas, comme nous, la promiscuité des commerçants avec les gens qui ne font point profession de vendre et d'acheter, et les gens riches ou ceux dont la fortune est nouvellement faite, entendent vivre loin du contact des gens dont la fortune est encore à faire. De là, la division des rues anglaises en général, et en particulier de celles de Londres, en rues exclusivement bourgeoises et en rues exclusivement marchandes. Mais l'habileté consiste à tenir les deux éléments aussi voisins l'un de l'autre qu'ils sont distinctement séparés. Lorsqu'un architecte anglais dresse sur le papier le plan d'un quartier nouveau, il trace des lignes parallèles représentant de grandes rues destinées à la *gentry* et à la noblesse, et il coupe ces lignes par d'autres lignes, autant que possible, à l'aplomb des premières. Dans les séries de carrés ou autres figures géométriques qu'il obtient ainsi, il tire deux lignes en croix ou deux ou trois lignes parallèles de moindre épaisseur que les premières. Ces lignes représentent les rues marchandes. Il répète la même opération dans les dernières figures et elles lui donnent les rues ouvrières, si le quartier ne doit pas être habité par des gens de grande fortune, les rues à étables (*mews*), si les habitants des rues principales sont gens qui roulent carrosse[1]. Telle est l'économie sociale des rues anglaises. A Paris, cette séparation n'existe pas; là tout est pêle-mêle. On habite le premier ou le second étage d'un palais au rez-de-chaussée duquel on débite des comestibles et dont les combles reçoivent, le soir, les garçons bouchers de la boutique en face. On paye pour cet étage autant, sinon deux fois autant, que pour la jouissance d'un hôtel (*mansion*) tout entier à Londres, et pourtant on ne peut paraître soi et sa famille sur le balcon, seul moyen de prendre l'air hors de sa collection de boîtes décorée du nom d'appartement, sans aspirer les émanations

[1] Le bureau métropolitain des travaux exige, pour toute rue nouvelle, une largeur de 60 pieds, dont 40 pour la chaussée et 20 pour les trottoirs. Cette largeur est indépendante des fossés, cours, jardins et autres espaces qui peuvent précéder les maisons. La largeur des fossés (*area*) variant entre 1 mètre et 2m,50, suivant les rues, c'est une latitude de 2 à 5 mètres de plus qui leur est ajoutée, d'où il résulte qu'à grandeur égale, une rue de Londres a plus d'ouverture qu'une rue de Paris de mêmes dimensions. La hauteur des trottoirs, leur inclinaison et d'autres détails sont déterminés par des règlements.

Digitized by Google

du magasin de fromages ouvert à côté, ou sans exposer sa femme et ses filles aux lorgnons du café voisin.

Pour en revenir aux rues nouvelles de Londres ouvertes dans les anciens districts, si dix à douze, en une vingtaine d'années, paraît un nombre insignifiant au premier abord, il ne peut en être de même lorsqu'on se rappelle la différence que je viens de signaler entre Londres et Paris. Actuellement, l'amélioration générale dans la capitale britannique provient non de l'ouverture de grandes artères dans les vieux quartiers, mais des progrès frappants qu'a faits l'architecture durant ces dernières années. Depuis le temps d'Inigo Jones et de Christophe Wren jusqu'à la fin du règne de Georges II, les Anglais n'ont pas eu de grand architecte, et pendant cette période le goût s'est corrompu graduellement, jusqu'à ce que, sous Georges III et Guillaume IV, il eût atteint les dernières limites du mauvais. C'est dans le détail surtout que la corruption éclate. Parcourez ce même quartier si bien percé, si bien aéré, des 22 squares dont nous parlions plus haut, et voyez les portes des maisons de Russell Square, constructions somptueuses du temps passé. Basses et larges, avec un cintre démesuré, ces portes, peu gracieuses déjà par leur style, sont, comme proportion, des chefs-d'œuvre de laideur, des monstruosités. Aujourd'hui, soit qu'il s'agisse d'imitations étrangères, de ces copies surtout de palais italiens, remarquables autant par le dessin que par les matériaux, et où il n'est pas rare de voir les marbres les plus précieux enchâssés dans la pierre de taille, et le double cintre des fenêtres supporté au milieu par des colonnettes de porphyre ou de Carare; soit qu'il s'agisse simplement de la maison anglaise, mais de la maison anglaise arrivée au plus haut degré de perfectionnement, telle qu'elle existe dans presque tout le West-End, le goût s'est épuré, le goût s'est raffiné; l'œil n'est plus blessé; on ne rencontre presque jamais que des sujets d'éloge et quelquefois d'admiration. La maison anglaise de nos jours, telle qu'on la construit à Londres, dans les quartiers aristocratiques, est, comme aspect extérieur, séparée par un abîme de la maison du siècle dernier. Loin, dans les quartiers de l'extrême ouest (*West-End*), de la pyramide de fumée qui est presque constamment suspendue sur Londres, elle a une façade d'une nuance claire et caressante, qui, les lignes architecturales aidant, lui donne un air avenant, air nouveau pour la maison anglaise. Le visiteur qui frappe à la porte de cette maison moderne n'est pas exposé, comme dans les anciens quartiers, aux intempéries. Il attend sous un péristyle élégant, formé par le balcon du premier étage, que soutiennent deux colonnes dressées en avant du fossé. Les colonnes de ces péristyles, en se répétant avec régularité, produisent l'effet de galeries à perte de vue. C'est le coup

Digitized by Google

d'œil que présentent les quartiers riches de Brompton, Kensington, Belgravia au sud de Hyde-Park, de Tyburnia, Bayswater, etc., au nord et ailleurs. Pimlico, dans le voisinage du palais de Westminster et aussi grand que tout un arrondissement de Paris, est bâti en entier dans ce style, dont on a fait une imitation, mais une imitation malheureuse près de l'Elysée, sur les terrains de l'hôtel Praslin. Des dix rues ou sections de rues ouvertes pendant ces dernières années [1], les plus importantes sont *Victoria-Street* dans Westminster et *Southwark-Street*, dans le district de ce nom. Victoria-Street, rue encore inachevée, se distingue de toutes les rues de Londres par une rangée de maisons colossales et d'un style uniforme, où l'on a fait l'essai du système français ou écossais, de logement en commun [2]. Ces maisons cyclopéennes, avec leur teinte de mine de plomb et leurs reliefs fortement accusés, semblent construites d'énormes blocs de fonte. A force d'être imposantes, elles ont un aspect presque terrible, et je ne m'étonnerais pas que leur air de ténébreuse grandeur fût pour quelque chose dans le peu de succès qu'elles ont eu. Chaque étage est divisé pour deux familles, mais la moitié seulement de ces séries d'appartements est occupée. J'ai dit, quelques pages plus haut, qu'il y avait à Londres bien des maisons d'excellente apparence, où vivent par force deux ou trois familles dont la fortune n'égale pas le rang. Mais les gens qui peuvent payer le loyer de la moitié d'un étage, dans Victoria-Street, préfèrent avoir pour le même prix un hôtel à eux seuls. Si quelque chose est fait pour surprendre, ce n'est point que la moitié des séries d'appartements de Victoria-Street soit vacante, c'est qu'il se soit trouvé assez d'Anglais pour qu'une moitié soit habitée. Je ne jurerais pas, après tout, que ces Anglais ne soient des Ecossais.

Southwark-Street est la dernière grande rue ouverte à travers d'anciens quartiers [3]. Le district de Southwark, situé sur la rive

[1] Sur ces dix rues ou sections de rues, cinq ont été ouvertes de l'année 1845 à l'année 1847. Ces cinq rues ou dégagements, Spitalfields, Dock-Street, New-Oxford-Street (du n° 500 au n° 550), Endell-Street et Saint-Martin's Lane, d'une longueur totale de 2,475 yards (ou 2,264 mètres), ont coûté à la municipalité la somme de 837,500 liv. sterl. (20,937,000 fr.). En 1858 et 1859, on a accompli d'autres travaux du même genre. Deux rues nouvelles, l'une dans Spitalfields, l'autre dans Pimlico, ont été ouvertes, au prix de 274,100 liv. sterl. ou 6,852,500 fr. Je passe sous silence divers percements de minime importance comme travail et dépenses, tels que la communication entre Bedford-Street, Covent-Garden et Cranbourn-Street, qui vient de prendre le nom de Garrick-Street.

[2] Cette construction a 450 pieds de long; elle contient 530 chambres donnant sur la rue ou sur sept cours; elle a coûté 330,000 liv. (ou 8,250,000 fr.), dont 200,000 pour le terrain et 130,000 pour la bâtisse.

[3] L'achat des immeubles par le bureau métropolitain des travaux a coûté 372,954 liv. (9,323,000 fr.).

Digitized by Google

sud de la Tamise, est un district pauvre. Il y a là nombre de ruelles dont les maisons de briques, habitées principalement par des familles d'ouvriers et de marins, ont uniformément, dans toute leur longueur, tantôt un étage et tantôt deux. C'est à travers ces petites rues que passe la voie nouvelle. Cette rue, dont la situation correspond assez bien à celle du boulevard Saint-Germain à Paris, part du Pont de Londres, incline légèrement au sud, dans sa course vers l'ouest, puis, arrivée à la moitié de sa longueur, se relève lentement vers le nord-ouest, et termine son arc de cercle à Blackfriars road, un peu au-dessous du pont de ce nom. L'œuvre de la démolition et du déblai est entièrement terminée, et l'on procède actuellement à celle de la reconstruction, mais c'est avec une grande lenteur. Quelques maisons terminées, plusieurs autres commencées font brèche seulement aux palissades parallèles au trottoir qui marquent l'alignement. Dans la plupart des constructions nouvelles, et au grand avantage de leur aspect, la brique noire et la brique rouge sont introduites comme élément d'ornementation dans le corps de briques jaunes. J'ai remarqué, entre autres, un grand entrepôt à peine terminé, où les briques de couleur forment, dans la façade, des combinaisons géométriques d'un effet original. Destinée à être bordée d'édifices riches, en conséquence de son caractère de rue artérielle, Southwark-Street écrase déjà de la masse de ses rares constructions les rangées de maisons lilliputiennes qu'elle traverse. Southwark-Street est encore curieuse à étudier pour la manière dont le bureau des travaux dispose d'un terrain nouveau. De distance en distance et alternant presque avec les candélabres à gaz, se dressent de grands écriteaux, où le *Board of Works* informe le public qu'il *loue* le sol par voie d'adjudication. C'est donc sur des terrains tout simplement en location que s'élèvent les constructions dont je viens de parler. Il doit pourtant y avoir quelques francs-tenanciers (*freeholders*), à en juger par cette inscription, qu'on lit sur pierre de taille enchâssée dans un mur de brique, à l'angle d'une rue débouchant sur la nouvelle chaussée. « Ce mur est la propriété entière (*the sole property*) de Charles-Arthur et de Guillaume Pott. » A ces grands travaux de voirie exécutés, en cours d'exécution et en projets, si j'ajoute l'élargissement graduel de plusieurs rues, Newgate entre autres, suivant le procédé qui était en faveur à Paris sous le roi Louis-Philippe, j'aurai donné, je crois, l'énumération complète des changements qui, à Londres, se rapprochent le plus des principales transformations de la capitale de la France.

Parmi les rues nouvelles que je viens de passer en revue, il n'en est point que l'on puisse comparer, sous le rapport de l'importance et de la beauté, aux grandes artères de Paris récemment ouvertes. Il

Digitized by Google

faudrait remonter dans la passé de Londres, jusqu'au règne de Georges IV, pour trouver Regent-Street, rue passante plus que commerçante qui est restée la plus belle rue du centre de Londres; Regent-Street est aussi large qu'un boulevard. Les magasins y sont superbes; mais il ne faut pas lever les yeux plus haut que l'enseigne. Ce qui est par-dessus est horrible. Dans les premiers temps, cette rue, malgré son architecture aussi détestable que prétentieuse, fut fort exaltée en Angleterre; pourtant il se trouva des Anglais qui ne se laissèrent point prendre aux mauvais pastiches de Nash, son architecte. On fit même courir un quatrain dont voici la traduction :

Auguste, pour bâtir, à Rome fut renommé; — Et il laissa de marbre ce qu'il avait trouvé de brique. — Mais notre Nash aussi n'est-il pas un très grand maître? — Il nous trouve tout brique et nous laisse tout plâtre[1].

Regent-Street fut longtemps réputée la rue la plus belle de l'Europe. Malgré sa partie en arc de cercle vraiment imposante et connue sous le nom de *quadrant*, elle est détrônée aujourd'hui, je ne dirai pas par la rue de Rivoli avec ses lourdes et disgracieuses arcades et sa façade mesquine, mais par les lignes monumentales des boulevards de Sébastopol et de Strasbourg, et le serait à moins. Il est vaguement question maintenant d'ouvrir à Londres une voie magistrale qui, partant de l'arc triomphal de marbre (*Marble-Arch*), au coin de Hyde-Park, irait aboutir au pied d'Aldgate prenant ainsi en écharpe le rectangle de maisons et de rues compris entre les deux voies artérielles au nord, de Holborn et d'Oxford-Street, au sud, de Fleet-Strand et du Strand. J'aurai à reparler de ce projet, à propos des chemins de fer.

III

Les derniers ponts construits à Londres sont ceux de Chelsea et de Lambeth. S'il est quelque chose dont Londres puisse justement s'enorgueillir, c'est assurément de la beauté de ses ponts. Tout en reconnaissant que les Anglais ont été servis par la largeur de la Tamise et par la profondeur de son encaissement, il faut leur accorder que tout le monde n'aurait pas su tirer si bien parti de ces deux

[1] Augustus at Rome was for building renown'd,
And of marble he left what of brick he had found;
But is not our Nash, too, a very great master?
He finds us all brick and he leaves us all plaster.

Digitized by Google

avantages. Ces ponts allient les proportions les plus grandioses aux formes les plus hardies. En cinq bonds, London-Bridge saute de la rive du Middlesex à celle de Surrey. Le Pont-Neuf, qui est le plus considérable des ponts de Paris, passerait comme un train de bois sous l'arche centrale de London-Bridge. Les ponts édifiés récemment portent à dix le nombre des ponts de Londres. C'est peu, si l'on considère que la distance entre les deux ponts extrêmes, London-Bridge et Battersea-Bridge, est de 5 milles ou 8 kilomètres. C'est beaucoup au contraire si on les regarde du point de vue de l'art et de la dépense [1].

Les ponts récemment construits de Chelsea et de Lambeth sont des ponts suspendus. Le premier, avec ses quatre tours de fer, reposant sur deux piles, sa douce couleur grise, ses lampes en forme de boules blanches, ses armoiries et les filets d'or qui courent le long de toutes les arêtes, produit l'effet le plus pittoresque, mais c'est un effet qui jure avec le ciel brumeux et les tons noirâtres de Londres. Il a quelque chose d'oriental dans sa forme et dans sa couleur. Lambeth-Bridge, tout en fer également, est l'antithèse du pont de Chelsea : il est noir, de la forme la plus simple, et n'a rien d'avenant dans son apparence. A ces deux ponts il convient d'ajouter le nouveau pont de Westminster. Il a été reconstruit sur l'emplacement de l'ancien pour s'harmoniser avec le style gothique du palais de Westminster qui lui est contigu. Ce pont, avec ses grandes arches de fer, surbaissées, d'une courbure élégante, sa belle couleur vert-sombre, relevée de quelques motifs dorés, allie à la grandeur et à la force une distinction exquise.

L'architecture *médiévale* est actuellement en grande faveur en Angleterre. Elle n'y domine pas en souveraine, mais elle y a au moins d'aussi nombreux et puissants partisans que le style dit classique. On essaye de donner à Londres à peu près la physionomie d'une ville du moyen âge. Les partisans du style *médiéval* s'appuient pour faire valoir leur préférence sur le succès du palais de Westminster. Ils opposent cet édifice à la Galerie nationale, dans Trafalgar square : le premier, bâti sur l'emplacement le plus désavantageux, et produisant un effet pittoresque, l'autre, pitoyable malgré l'excellence de sa situation. A quoi les partisans du style classique répondent que Londres, avec sa population énorme, variée, son incessante activité, ses manufactures et ses navires, ses parcs et ses squares, n'a rien de commun, avec l'idée qu'on se fait d'une

[1] Le pont le plus long est celui de Waterloo. Il mesure 1,326 pieds. Le moins long, celui de Southwark (700 pieds). London-Bridge, le plus dispendieux, a coûté 50 millions de francs, ou autant que le Louvre neuf. Le moins cher de tous est le pont de Lambeth ; il n'a coûté que 750,000 fr.

Digitized by Google

ville au moyen âge; que Paris bien qu'en pays catholique, est tout classique, et qu'à plus forte raison Londres doit l'être dans son architecture. Ils pourraient dire aussi que le bâtiment de la Galerie nationale n'a rien d'antique, et qu'il serait difforme partout. Cependant l'on déserte le classique non-seulement à Londres, mais dans toute l'Angleterre, pour ce style, dit médiéval, mélange confus des trois styles gothiques anglais et des gothiques de France, d'Allemagne et d'Italie, style qui a reçu la dénomination de victorien (*victorian*) du nom de la reine. Toutefois, un artiste éminent, M. Barry, qui vient de mourir, a construit dans ces derniers temps de beaux édifices dans le style de la renaissance italienne, entre autres l'hôtel du Reform-Club.

La fontaine monumentale du parc de Victoria est dans ce style victorien, et le pont des Blackfriars le sera de même, sans parler d'un nombre déjà considérable d'églises et d'établissements publics ou particuliers. Le nouveau pont sera bâti sur l'emplacement de l'ancien, qui ne date que de l'année 1769. Ce dernier était fort beau; mais, outre le défaut d'être un peu étroit, il avait celui d'être fortement en dos d'âne, défaut rendu plus sensible par le viaduc horizontal d'un chemin de fer qu'on vient de construire à quelques mètres de distance et dont il sera question plus loin. Le nouveau pont sera composé de fonte de fer et de pierre. Il aura cinq arches. L'arche centrale aura 189 pieds d'ouverture; les deux contiguës 176 chacune; les deux riveraines, chacune 167 pieds. La hauteur comprise entre le niveau des eaux au plus fort de la marée, et la clef des voûtes est de 27 pieds. Quoiqu'on doive réduire de moitié l'inclinaison des deux côtés du tablier, cette hauteur sera maintenue sous les voûtes, par la substitution du fer à la maçonnerie. Sur le tablier du pont nouveau sera étendue une épaisse couche d'asphalte qui servira de lit à ce pavage de granit appelé par les Anglais *stone pitching*. Il sera couronné d'une belle corniche surmontée d'une riche balustrade en fer. La jonction des arcs en fer des voûtes sera masquée par des colonnes de granit rouge reposant sur les piles. Ces colonnes, qui doivent être polies avec soin, auront 18 pieds de haut et près de 7 pieds de diamètre. Elles seront ornées de bancs et de chapiteaux d'un grand style, et couronnées de balcons en pierre blanche qui serviront de lieu de retraite et de repos aux piétons [1].

Avec la construction de ces ponts, qui contribuent si puissamment à l'embellissement de Londres, on mène de front, depuis plusieurs années, des œuvres d'agrément et de confort, je veux dire la créa-

[1] Le coût du pont, y compris la passerelle provisoire en bois, dont on use en ce moment, doit être de 263,000 liv. ou 6,575,000 fr.

Digitized by Google

tion de nouveaux parcs et l'ornementation des anciens. Les parcs de Londres sont aussi fameux que ses squares, et ils le méritent bien. Dans le travail de refonte générale de Paris, on a fait entrer le bois de Boulogne, qui était un parc en expectative, et l'on n'a pas eu tort; mais là, comme en tant d'imitations, on ne s'est pas contenté d'atteindre le but, on l'a dépassé. Le bois de Boulogne et après lui celui de Vincennes peuvent être des lieux de promenade, ce ne sont point, comme les parcs anglais, des lieux de délassement. S'imaginer que l'on est à la campagne et n'avoir pas la liberté de fouler le gazon sont deux idées contradictoires. Le charme disparaît et l'on ne veut pas d'une promenade,

Qui d'un délassement *vous* fait une fatigue.

Le dernier parc que l'on ait terminé à Londres est celui de Victoria, situé dans les districts du nord-est. Ce parc a été doté par la libéralité de miss Burdet-Couts d'une fontaine monumentale comme on en chercherait vainement une pareille à Londres. *Victoria-Park* possède tous les attributs d'un parc, mais il y manque ce qui n'est pas moins indispensable que la verdure et les eaux : je veux dire le silence. On se passerait bien en effet du chemin de fer qui court sur sa lisière et des coups de sifflets assourdissants qui s'en élèvent. On n'a pas attendu que ce parc fût terminé pour en entreprendre un autre au nord de la métropole. Celui-ci s'appelle, du nom de la princesse de Galles, *Alexandra-Park*. On met maintenant la dernière main au parc de Battersea, situé au sud-ouest de Londres, sur la rive méridionale de la Tamise. *Battersea-Park* qui, avant 1848, formait un terrain vague connu sous le nom de *Battersea-Field*, a été dessiné, planté d'arbres et de fleurs, et sa pièce d'eau, semée d'îles, a été peuplée d'oiseaux aquatiques, comme celles des autres parcs de Londres. Ce parc est devenu le jardin, le lieu de promenade des habitants de Pimlico et de Chelsea. Il est placé sous la protection directe de la reine, qui, lorsqu'elle réside à Buckingham-palace, vient s'y promener une ou deux fois par semaine ou y envoie ses plus jeunes enfants. Il ne faut pas encore demander à Battersea des ombrages. En attendant qu'il puisse en fournir, ce n'est qu'un parc de fleurs; mais à ce titre, il est le premier des parcs de Londres. D'une étendue de 480 acres (174 hectares) [1], avec bois et eaux courantes, il ne le cédera probablement pas en beauté aux anciens. Dans l'ornementation de ces derniers, les Anglais font preuve de goût et d'originalité. Dernièrement, ils ont orné Hyde-Park, du côté de

[1] Le jardin des Tuileries n'en a que 19. Battersea-Park ne vient, pour la grandeur, qu'après Kensington, Gardens et les parcs de Hyde, du Régent et de Victoria.

Digitized by Google

Park-Lane, de superbes plates-bandes. La sculpture est même intervenue comme motif d'ornementation[1]. Plus récemment, on a terminé dans Regent's-Park une transformation complète de la partie que l'on appelle le premier parc (*First Park*). Il y a là plusieurs allées de marronniers, bordées de bancs et entourées de toutes parts de vastes gazons. On a donné à ces allées l'aspect de jardins, et au moyen de lits de fleurs artistement dessinés, de vases et de vasques disposés avec une symétrie qui n'exclut pas la variété, on est parvenu à créer une promenade où les ressources de l'art se trouvent alliées au charme de la nature. Ces ornementations, sobrement distribuées, apportent un élément de variété de plus dans l'aspect des parcs, sans détruire leur caractère champêtre.

On élève en ce moment, entre la Trésorerie et le parc de Saint-James, un édifice d'une étendue considérable et de style certainement autre que le style victorien, quoiqu'il soit difficile d'en préciser le caractère. Il rappellera un peu la renaissance française et beaucoup la renaissance italienne. Ce bâtiment sera le siége du ministère des affaires étrangères. Partout ailleurs qu'à Londres, on eût choisi, pour une construction de cette importance, un emplacement qui la fît valoir et dont, en retour, elle eût été l'ornement. Mais, comme la plupart des édifices de la métropole britannique, il sera si mal placé, entouré qu'il est de rues misérables, qu'il ne saurait, fût-il une merveille, contribuer à l'embellissement de la ville.

IV

L'œuvre la plus considérable de celles qui allient le caractère de l'embellissement à celui de l'utilité publique est le quai actuellement en construction sur la rive septentrionale de la Tamise, depuis le pont de Westminster jusqu'à celui des Blackfriars, dans cette partie du fleuve qui se courbe comme un arc fortement bandé, dont la flèche serait pointée vers le nord-ouest. Dans l'axe de cette flèche, est situé le pont de Waterloo et, un peu sur sa gauche, le pont (maintenant viaduc) de Hungerford. Le *Thames-Way* ou *Thames-Bank*, car on n'est pas encore tombé d'accord sur sa dénomination, est le premier quai dont la Tamise sera bordée dans son passage à travers Londres. L'absence de quais dans la partie de la ville comprise entre les ponts de Westminster et des Blackfriars n'a certainement pas nui à la prospérité de la capitale britannique, attendu que

[1] Je ne parle pas du mausolée du prince Albert, le gros œuvre de maçonnerie n'étant pas encore terminé.

Digitized by Google

le mouvement commercial sur la rivière n'est actif qu'en aval de London-Bridge, où se trouvent les bassins (*docks*) qui ont remplacé les degrés (*stairs*) primitifs. Mais, au point de vue de la commodité et de l'agrément, on considérait la capitale de l'Angleterre comme privée de l'appendice nécessaire de la rivière qui la traverse, de même qu'on regarderait comme sans cheminée la maison qui n'en aurait d'autre que celle de la cuisine. Le quai projeté va modifier profondément la physionomie du fleuve. Depuis le Pont-de-Londres jusqu'à Chelsea, les deux rives de la Tamise, la rive méridionale surtout, présentent le spectacle d'entrepôts de toute nature, avec leur attirail de grues et de chaînes pendant à tous les étages, d'usines, de brasseries, de gazomètres, de chantiers de construction de bateaux et de chalands, se succédant les uns aux autres avec toute la variété désordonnée qui peut résulter de l'assemblage fortuit des choses les plus diverses. La double ligne de ces établissements, noirs ou enfumés, est interrompue des deux côtés par les étroites ouvertures des rues qui descendent vers la rivière et viennent se terminer brusquement sur un mur à pic, hérissé d'un garde-fou. Elle est embellie (si le mot est ici à sa place), sur la rive septentrionale, par les jardins et les édifices gothiques du Temple, par l'imposante façade de Somerset-House, et par deux ou trois hôtels élégants, précédés de jardins, situés à peu de distance du palais du Parlement; sur la rive du sud, elle l'est par le vieux château seigneurial de Lambeth, résidence de l'évêque de Londres. Cette double chaîne d'établissements de tous genres est dominée, de distance en distance, par les arches grandioses de cinq ou six ponts gigantesques, qui les écrasent de leur masse. Vus du haut des ponts, ces chantiers, ces magasins, ces bateaux, ces chalands sont tellement réduits, rapetissés par la distance, que l'on a peine à les distinguer les uns des autres. On dirait presque un amas confus de ruines et d'épaves. Si leurs lignes ne sont pas imposantes, aperçues de loin et de haut, leurs abords ne sont pas plus flatteurs, vus de près. La marée, en se retirant, laisse à découvert, sur les deux rives du fleuve, des flaques d'une fange noire et fétide, où bateaux, chalands, pièces de bois, mâtures, etc., enfoncent et demeurent échoués jusqu'au flux suivant. Les ondes du fleuve, agitées par les roues rapides des bateaux à vapeur omnibus, qui se succèdent sans interruption, viennent déferler sur ce limon et en soulèvent des émanations pestilentielles. Comme lieu de promenade, les bords de la Tamise *n'existaient* donc pas. Aussi Paris, comparé à Londres, pouvait-il justement s'enorgueillir de la double ligne de ses quais. Maintenant, par un retour de fortune propre aux choses d'ici-bas, les rives de la Tamise, inférieures jusqu'à présent à celles de la Seine, vont probablement les surpasser en beauté.

Digitized by Google

L'avantage proviendra non des édifices qui bordent actuellement ou borderont bientôt le fleuve, non pas précisément non plus de la façon monumentale dont le quai sera construit, mais du spectacle que la large surface de la Tamise, sillonnée comme elle est, en tous sens, par les steamers, présentera, comparée au lit étroit et inanimé de la Seine. Pour le moment, il est vrai, il n'est question de doter d'un quai que la portion de la rive nord du fleuve, comprise, ainsi que je l'ai dit, entre les ponts de Westminster et des Blackfriars. Mais il faut croire que ce quai sera ultérieurement prolongé jusqu'à la Tour. S'arrêter définitivement à ce dernier pont serait commettre une bien grande faute. Peut-être, si l'on ne songe pas à pousser plus avant, c'est que l'on craint de rencontrer des obstacles légaux plus redoutables que les difficultés matérielles. On pourra juger de ce qu'il peut arriver par les destinées du quai actuel. Projeté sérieusement dès le commencement de ce siècle, c'est par des obstacles de ce genre que sa construction a été retardée jusqu'à ce jour. On les a levés à la fin, mais ce n'a pas été sans peine, Voici d'ailleurs le fait en deux mots. Le plan du quai, dressé par les commissaires des bois, terres et forêts, ne fut pas plutôt publié, que les commissaires de la Trésorerie le déclarèrent impraticable. Les objets en vue par la création du quai en question étaient, suivant les premiers de ces fonctionnaires, le dégagement des grandes voies publiques qui convergent autour du palais de Westminster, l'amélioration de la navigation, enfin, l'établissement d'un égout collecteur le long de la Tamise. Les commissaires de la Trésorerie le repoussaient comme préjudiciable aux intérêts de la couronne, de ses fermiers et locataires. Suivant eux encore, loin de débarrasser les rues voisines du Parlement d'une partie de leur encombrement, le projet en question l'augmentait en faisant que les véhicules de toutes sorte, qui viennent de Belgravia, de Millbank, de Pimlico et des autres quartiers occidentaux de Londres, ou qui s'y rendent, seraient attirés à l'angle même du pont de Westminster, au lieu de passer dans Parliamentary-Street, leur voie ordinaire.

Les commissaires de la Trésorerie appelèrent, au secours de leur opposition, les droits respectifs de la couronne et de la municipalité de Londres sur la Tamise. Or, ces droits, voici quels ils sont : La corporation de la Cité a été, jusque dans ces derniers temps, conservatrice du fleuve, en vertu d'un ancien don royal. Il y a quelques années, elle prétendit avoir droit aussi au lit de la rivière. Cette prétention ne fut pas admise par la couronne et devint le sujet d'un procès qui s'est terminé en 1856, par un compromis[1]. La couronne

[1] C'est depuis ce procès que le lord-maire, nouvellement élu chaque année, se rend de

Digitized by Google

abandonna le lit de la Tamise à la municipalité, à la charge par celle-ci de payer annuellement au bureau des bois et forêts un tiers des sommes provenant de la vente ou du loyer de quelque partie du fleuve que ce fût, et d'appliquer les deux tiers restants à l'amélioration de la navigation. De ce compromis avaient été exceptées toutes les portions du lit de la rivière qui se trouvaient en façade de propriétés appartenant à la couronne ou à quelques-uns de ses services; tel était l'état des choses lorsque le plan du quai fut connu. Après bien des pourparlers et des correspondances entre les commissaires des eaux et forêts et ceux de la trésorerie, il a été décidé que la couronne, après comme avant la construction du quai, serait maîtresse de toutes les portions du lit de la rivière et quelle aurait droit à un tiers du montant des sommes à provenir de la vente des autres portions, c'est-à-dire de ces parties du lit reconquises qui seraient, sur deux ou trois points, comprises entre le quai et la limite actuelle des maisons.

Quant aux locataires de la couronne (dont les protestations furent si étranges qu'on s'en est amusé non-seulement en France, mais même en Angleterre), tout ce qu'ils obtinrent, ce fut des indemnités pécuniaires. A leurs protestations contre la construction d'un quai en façade de terrains sur lesquels s'élèvent leurs hôtels, il fut répondu avec raison que les convenances et les agréments du public ne pouvaient être sacrifiés au caprice de quelques individus, parce qu'ils payaient loyer à la couronne. En vain, les amis du duc de Buccleuch, l'un des opposants, élevèrent la voix au sein du Parlement pour soutenir ses prétentions, la Chambre des communes pensa qu'il n'était pas juste que Sa Grâce gardât le monopole des exhalaisons malsaines de la Tamise et que le public ne le partageât point avec elle. Il fut, en conséquence, décidé que le quai partirait du pont même de Westminster, conformément au projet, et non d'un point quelconque, en aval, comme on avait essayé de l'obtenir. Ce rapide aperçu des résistances qu'il a fallu vaincre pour le quai de de Londres pourra donner une idée des difficultés que l'exécution de grands travaux d'utilité publique rencontre parfois en Angleterre. Maintenant qu'on a trouvé des termes d'accommodement en ce qui concerne la partie de la Tamise comprise entre le pont de Westminster et des Blackfriars, il n'y a pas de raison pour qu'on n'en trouve point pour celle qui s'étend du dernier pont à la Tour. En tous cas, la partie comprise entre le pont de Westminster et celui de Lambeth, sur la rive sud, est selon toute apparence celle qui sera

Guildhall jusqu'à Westminster en voiture, au lieu de faire une partie du trajet par eau en pompeux attirail, ainsi que c'était précédemment la coutume.

Digitized by Google

dotée la première d'un quai, après l'achèvement des travaux en cours d'exécution.

Le quai actuellement en construction commencera à la culée septentrionale du pont de Westminster, au point correspondant à celui d'où, au côté opposé, part la terrasse du palais du Parlement. De ce pont au pont des Blackfriars, il décrira un arc de cercle d'une longueur de 2,042 mètres (2,235 yards), et sera coupé en trois sections par les ponts de Hungerford et de Warterloo, sous les arches desquels il passera. Au pont de Hungerford, le parapet du quai se soudera à l'une des deux grandes piles, seuls restes du pont suspendu. Au pont de Waterloo, il se raccordera de même à la première pile du côté du nord, de sorte que la première arche du pont fera voûte[1].

Une ligne continue et uniforme de quais ne produirait pas un grand effet architectural, surtout si l'on considère que ces quais ne seront pas construits au niveau du tablier des ponts, mais passeront entre leur culée et leur première pile[2]. La monotonie pourrait seule sortir d'une pareille disposition. On a cherché le moyen d'éviter ce grave défaut et l'on y a réussi sans peine. On a pensé que les trois sections, d'inégale longueur, dans lesquelles le quai est partagé par les deux ponts intermédiaires, devaient être traitées chacune à part. Chaque section sera donc ornée, à son milieu, d'un embarcadère d'un caractère imposant, qui fera saillie dans la rivière. La section comprise entre les ponts de Westminster et de Hungerford aura pour motif principal la belle porte monumentale inspirée par Inigo Jones, que l'on voit maintenant au bas de Buckingham-Street, et que chaque marée vient battre de ses flots limoneux. Elle sera soigneusement débâtie et reconstruite sur son nouvel emplacement comme il a été fait à Paris à l'égard de la fontaine Médicis. Au milieu de la seconde section du quai, à égale distance des ponts de Hungerford et de Waterloo, se déroulera un perron de 60 pieds de large. Cet embarcadère se projettera de même dans la rivière et sera flanqué de pieds-droits qui se termineront par des figures mythologiques appropriées à la scène. A mi-chemin du pont de Waterloo à celui des Blackfriars, s'élèvera un troisième débarcadère pour bateaux à vapeur, en remplacement du pont de bateaux qui existe

[1] Le quai aura 33 mètres de large, les deux tiers pour la chaussée, le reste pour les promeneurs du pont de Westminster à l'extrémité orientale du Jardin du Temple. A partir de ce point jusqu'au terme de son parcours, cette largeur sera réduite d'un tiers. Le total de la dépense, y compris les indemnités pour expropriation, est estimé à la somme de 1,500,000 liv. (37,500,000 fr.).

[2] Entre Westminster-Bridge et Temple-Bar, l'élévation du parapet, à la marée haute, sera de 4 pieds 1/2. De Temple-Bar, le niveau du quai s'élèvera graduellement pour se raccorder avec le pont des Blackfriars.

Digitized by Google

actuellement au bas de Essex-Street, et il aura le même caractère de grandeur architecturale. Sur un haut et large piédestal, placé au centre, Neptune, le trident en main, conduira ses chevaux marins. Toutes ces parties du quai seront ornées de nombreuses statues et de bas-reliefs. Les pieds-droits s'élèveront de 30 pieds au-dessus du niveau de la chaussée. La nécessité de remplacer toutes les stations, aussi laides que fragiles, des bateaux à vapeur omnibus devient un motif d'ornementation d'autant plus heureux qu'il a sa raison d'être. Au bas de chacun des ponts de Hungerford, de Waterloo et de chaque côté, par égard pour la symétrie, existera un escalier monumental qui conduira de la chaussée à la rivière. Le mur de revêtement du quai sera aussi orné de motifs d'architecture et de sculpture, et sa continuité sera rompue, de distance en distance, par des blocs de granit supportant de riches cadélabres à gaz et par des balcons destinés à recevoir des siéges pour les promeneurs. On ne plantera point d'arbres pour ne pas donner au quai l'aspect d'un canal ; mais les maisons, d'un style monumental et uniforme que l'on élèvera le long du quai seront précédées de jardins dans le goût des parterres de Hyde-Park.

Plusieurs rues doivent s'ouvrir pour mettre divers points de Londres en communication directe avec ce quai. La principale est celle qui, partant du pont des Blackfriars, aboutira sur la place du Royal-Exchange. Cette voie nouvelle aura 1,007 yards de long. Les autres rues occasionneront de bien moindres sacrifices. L'une d'elles partira du palais des fêtes (*Banqueting-House*) à Whitehall, cet édifice qui vit tomber la tête de Charles Ier. Les rues de Norfolk, de Surrey d'Arundel et autres seront prolongées, et, en débouchant sur le quai, prendront la forme de croissants ou demi-lunes. Ces croissants seront des jardins semblables aux autres *crescents* de Londres, mais ils en différeront en ce qu'ils seront publics.

Comme on vise à donner une largeur à peu près uniforme à la rivière dans son passage à travers Londres et qu'elle forme un coude profond entre Whitehall Stairs et l'Adelphi, l'espace à combler entre le parapet et les parties actuellement sèches de la rive varie de 130 à 450 pieds de largeur. C'est dire qu'il y aura amplement place pour des constructions qui ne soient pas écrasées par le voisinage du palais de Westminster, cette forêt pétrifiée en pleine floraison, ni par Somerset-House, édifice babylonien.

On a mis la première main aux travaux du quai de la Tamise dans les derniers jours de l'année 1863, on ne pense pas qu'il soit terminé avant deux ou trois ans. Les travaux en cours d'exécution comprennent, outre le quai proprement dit et ses approches, une voie souterraine correspondant à la chaussée et dans laquelle

Digitized by Google

seront placés les conduits pour l'eau et le gaz et les fils de la télégraphie, de sorte que, lorsque ces agents de transmission auront besoin de réparations, il ne sera pas nécessaire de toucher à la chaussée. Au-dessous de cette route souterraine courra le grand égout faisant partie du système de drainage, dont le plan a été arrêté dernièrement. Les fondations de cet ensemble de quais et de chemins couverts repose à 14 pieds au-dessous des basses eaux, sur un lit de gravier de 15 à 25 pieds d'épaisseur au-dessous duquel s'étend un gisement d'argile. La partie extérieure du mur de soutènement sera de granit provenant des carrières du duc d'Argyll, dans l'île de Mull.

Ce quai, le premier dont Londres pourra s'enorgueillir, aura un caractère vraiment grandiose. Ce sera un beau spectacle, le soir, à l'heure de la promenade ou au retour des affaires, que celui que, du haut du pont des Blackfriars, présentera le panorama de ponts, de palais et de jardins gigantesques ou gracieux auquel il servira de soubassement ; que cette perspective d'arches, de colonnades, de façades et de toits imposants ou hardis, se terminant par le palais de Westminster, ce « rêve de pierre, » avec ses flèches, ses campaniles, ses clochetons perçant le ciel vaporeux de leurs pointes enflammées par les derniers rayons du soleil couchant. Au caractère de poésie vague et mystérieuse qu'offrira cette succession de palais et d'édifices se découpant sur le ciel mélancolique du nord, le quai, avec ses divinités fluviales, veillant du haut du parapet sur les ondes obscures, ajoutera le caractère sévère et monumental d'un môle antique. Le changement que ce quai opérera dans l'aspect de Londres sera merveilleux. L'unique crainte des habitants est, dit-on, qu'il soit trop embelli : je crois plutôt qu'une fois terminé, ils n'auront plus qu'une pensée, qu'un désir : celui de posséder sur l'autre rive du fleuve un quai semblable, d'où ils puissent, tout à leur aise, contempler leur premier ouvrage.

JUSTIN AMÉRO.

(La 2e partie à la prochaine livraison.)

Digitized by Google

L'EMPIRE

OU

LE PARLEMENT

Ce n'est pas sans tristesse que nous interrogeons les signes du temps : depuis quelques années déjà, le courant de l'opinion se porte, avec une persévérance et une vigueur qu'il serait puéril de contester, vers ce qu'on appelle, bien à tort selon nous, la solution libérale de toutes les questions politiques. Pour bien des esprits en effet, et j'entends des plus distingués, liberté est synonyme de toute-puissance du Parlement. On disait autrefois, et plus justement, que le régime parlementaire était, de fait, le monopole politique d'une certaine classe de la société ; les temps et la signification des mots ont changé. Une opposition qui se croit modérée parce que ses vues ne vont pas à la destruction de l'Empire gagne chaque jour du terrain ; quatre grands journaux politiques, fondés d'abord pour poursuivre d'autres desseins, ont été forcés, par la loi du succès nécessaire à ces sortes d'entreprises, de se mettre dans le courant dominant, et, en s'y jetant, d'en décupler la force. Tout député qui n'entend pas être privé des caresses de l'opposition commence, sans doute, son discours par un hommage rendu à l'Empire et à l'Empereur, mais le termine invariablement par le vœu de voir couronner l'édifice. Deux hommes du beau monde ne s'abordent pas dans la rue sans se féliciter de la marche de l'opinion. Il devient évident, enfin, qu'on ne saurait être accepté, lu ou écouté qu'en se faisant précéder d'une préface libérale ; il y a dix

Digitized by Google

ans, on ne pouvait faire figure ou faire son chemin qu'en exaltant à tout propos le principe d'autorité.

Ces symptômes du temps ont leur gravité : quand un mouvement d'opinion se dessine avec une pareille puissance, il devient à la longue difficile d'y résister. C'est en vain qu'on chercherait à se tirer d'embarras en se fiant au Gouvernement du soin d'arrêter le torrent quand il commencera à faire des ravages ; l'Empire est astreint, plus encore que toute autre institution politique moderne, à donner satisfaction à l'opinion dominante, et il vaut mieux, à tout prendre, se mêler à la foule, avec l'espérance de la guider, qu'essayer de lui barrer le chemin avec la presque certitude d'être renversé par elle. Sans doute, il vaudrait beaucoup mieux, et avant qu'il ne fût trop tard, faire comprendre à cette masse toujours bien intentionnée qu'on veut la prendre pour dupe, qu'on l'entraîne vers un avenir incertain, plein de déceptions et de périls pour elle, et qu'il y va de ses plus graves intérêts de ne pas écouter ces professeurs de fausse liberté qu'elle rencontre aujourd'hui partout ; sans doute, il serait désirable de lui rappeler que, sur presque tous les points, l'Empire a remanié la législation française dans un sens fort libéral ; que c'est là un souci qui ne paraît pas avoir beaucoup préoccupé ses prédécesseurs. Il faudrait lui dire et redire que le gouvernement parlementaire n'a su dénouer dans le sens de la liberté aucune des grandes questions de politique extérieure ; qu'en s'accordant à lui-même et à ses partisans patentés une liberté politique véritable il n'avait garde d'en user de même à l'égard du peuple tout entier ; que ce peuple, dont les droits, l'influence, les prérogatives ont été sans cesse agrandis depuis douze ans, était tenu systématiquement à l'écart de la scène politique, et qu'enfin jamais gouvernement au monde ne fit pour les besoins matériels et moraux des classes pauvres la dixième partie de ce que l'Empire a fait pour elles.

Oui, il faudrait tout cela, et encore que des hommes de talent, que des hommes expérimentés, que des écrivains en possession de la faveur publique eussent la force et la volonté de faire remonter à la foule honnête et abusée le courant qui l'entraîne. C'est ce que nous essayerons dans la mesure de nos forces, sans nous dissimuler les difficultés de l'entreprise. Que peut une voix isolée devant cette clameur qui semble universelle, parce qu'elle reste sans contradictions ? Que peut-elle sinon satisfaire aux scrupules d'une conscience exigeante, d'un esprit opiniâtrément convaincu ?

Digitized by Google

I

En vérité, cependant, il devrait suffire, pour l'édification de tous, de remettre sous les yeux du public, sans phrases et sans commentaires, les douloureuses péripéties du gouvernement fondé en 1830. Ce serait là un tableau d'histoire contemporaine très intéressant, mais que nous ne voulons pas aborder aujourd'hui. Les étrangers, d'ailleurs, qui voient souvent plus clair que nous dans nos propres affaires, parce qu'ils sont plus impartiaux, se chargent chaque jour de cette tâche en comparant, pour l'instruction de leur pays, ce que nous sommes avec ce que nous étions, et ce dont on nous menace pour l'avenir. Ils sont, j'imagine, stupéfaits autant que charmés de nous voir courir si étourdiment sur une pente fâcheuse, et les notes secrètes de leurs ambassadeurs révéleront plus tard à nos enfants la témérité et la folie dont ils nous accusaient. Il me semble que je lis, comme si je les avais sous les yeux, les dépêches de ces diplomates, et que leur conclusion, presque générale, se formule à peu près en ces termes : « Tout va bien ici pour nous. » Il y a dix ans, tout allait mal pour eux. Quand ils retournent dans leurs cours respectives, ils s'empressent autour du souverain, et, après les formules de politesse, on aborde aussitôt la grande, la principale question, celle de laquelle toutes les autres dépendent : la France ! Alors on se raconte tout bas que ce pays n'est plus si à craindre ; dans quelques années, on pourra reprendre sans danger les entreprises que l'on médite contre la liberté des peuples ; la France va retomber sous le joug du régime parlementaire, sa fougueuse démocratie sera de nouveau muselée, elle n'inquiètera plus le monde par ses visées ambitieuses, par les problèmes dangereux qu'elle soulève à chaque instant ; l'aristocratie bourgeoise reprendra faveur ; elle ne permettra plus qu'on discute ces terribles questions ; elle les enterrera comme autrefois. C'était le bon temps, ajoutent les deux interlocuteurs ; ce bon roi Louis-Philippe : quel homme aimable et charmant ! Comme il avait su deviner qu'une chambre bourgeoise toute-puissante ne permettrait jamais qu'on fît la guerre, non pas pour une idée, grands dieux ! mais même pour des intérêts évidents ; comme il se moquait doucement et spirituellement des cris féroces de l'opposition, conduite à l'assaut par MM. Thiers, Barrot, Duvergier de Hauranne ; comme il les laissait à leur aise crier par-dessus les toits que le régime parlementaire avait couvert la France de honte, qu'il avait semé la plus infâme corruption dans tous les rouages du Gouvernement, qu'il courait à la banqueroute par un gaspillage sans

Digitized by Google

nom des ressources publiques ! Ce bon roi laissait dire et laissait faire ; n'avait-il pas la majorité de la Chambre avec lui !

C'était, il est vrai, un spectacle satisfaisant pour un ennemi de notre grande Révolution, que cette société française incessamment agitée par les violences de la tribune et de la rue. Quel heureux exemple à mettre sous les yeux de peuples impatients du joug et frémissant sous la main du maître ! Voyez-vous, ces Français, disait-on, avec toutes leurs belles théories, les voilà descendus au rang de puissance de second ordre, leur rôle, dans ce monde, fut un moment éclatant, mais il est terminé ; ils ne savent que pérorer à la tribune ou se battre dans les rues ; seriez-vous donc tentés de les imiter ?

Avec le second Empire, les diplomates étrangers étaient devenus soucieux ; l'expérience de 1789, après un long sommeil, paraissait se continuer avec de grandes chances de succès ; un régime sincèrement démocratique était inauguré ; il donnait au peuple une part certaine dans le gouvernement de la société ; et, spectacle bien fait pour confondre nos adversaires, cette transformation grandiose se faisait successivement, sans bruit, sans scandale, sans la plus petite émeute ; la Révolution s'affirmait chaque jour davantage, non plus seulement dans les livres ou dans les chartes, mais dans les faits.

Heureusement pour eux, nos rivaux étrangers ont, depuis quelque temps, de quoi se rassurer. Le Parlement a repris faveur dans l'opinion publique, et son retour d'influence s'est manifesté par des signes non équivoques. Si, depuis trois ans, certaines questions extérieures n'ont pas été abordées avec cette décision à laquelle l'Empire nous avait habitués, quelle est la cause de ces hésitations ? Demandez-le au régime parlementaire ; son passé vous répondra suffisamment.

Mais nous nous laissons aller à médire du régime qui a pris naissance en 1830, ce n'est pourtant pas là le but que nous poursuivons aujourd'hui. Qu'importe, en effet, peut-on nous dire, que le gouvernement parlementaire ait fait une aussi pauvre figure, et qu'il ait eu une fin aussi triste, la faute en est aux hommes et non à l'instrument ; des hommes nouveaux apparaîtront ; ils profiteront des erreurs de leurs devanciers, et sauront allier le principe de force et d'autorité qui fait la gloire de l'Empire avec le principe de liberté sur lequel reposait la monarchie parlementaire.

Cette réponse contient, à notre avis, une double erreur, car il est facile de prouver : 1° que le régime parlementaire est tombé à cause de ses vices mêmes, et non par la faute de ceux qui le maniaient ; 2° que l'alliance de l'Empire et du Parlement est une pure illusion, et qu'il est de toute nécessité de faire un choix entre les deux institutions politiques.

Digitized by Google

II

Et d'abord le gouvernement parlementaire n'avait pas le sentiment de sa durée, sentiment nécessaire à tout pouvoir régulier. L'histoire du monde ne fournit pas d'exemple d'une société régulière, marchant dans sa voie, et accomplissant sa tâche, qui n'est autre que le progrès de l'homme vers son but divin, sans qu'on ait vu à sa tête un gouvernement à la fois capable de concevoir des pensées élevées et de s'assurer une existence assez longue pour les réaliser. Que le gouvernement fût aristocratique à la manière de Rome, de Venise ou de Londres; qu'il fût despotique comme ceux de Pierre de Russie ou de Louis XIV ; que le pouvoir fût entre les mains d'une race conquérante ou dans celles d'un monarque, ce pouvoir, s'il fut digne de ce nom, eut toujours ses traditions passées, ses vues d'avenir, et tout au moins un but déterminé. En dehors de ces conditions, il n'y eut et il n'y aura jamais de gouvernement possible.

Je n'ai pas besoin de dire que les sociétés modernes ne se contenteraient plus d'une aristocratie ou d'un despotisme sans contrepoids ; le nombre et la gravité des intérêts modernes ne supporteraient plus le pouvoir capricieux d'un homme ou d'une caste ; mais la multiplicité même des besoins auxquels le gouvernement doit satisfaire rend plus nécessaire que jamais l'esprit de suite et de durée; car sans cet esprit, la société ne tarderait pas à devenir confusion et chaos ; plus on s'agite en bas, plus on doit être stable en haut.

Aussi, n'a-t-on jamais vu en France, comme en tout autre pays du globe, qu'une république démocratique eût la moindre chance de durée. Qui dit démocratie dit du même coup société remuante, tourmentée de besoins réels et de désirs chimériques, tendant sans cesse au changement. Le gouvernement républicain, de son côté, est le type du pouvoir éphémère, son essence est le changement. Lui donner pour base la démocratie, c'est-à-dire des besoins, des aspirations aussi changeants que lui-même, c'est créer le désordre, l'instabilité et l'impuissance.

A cette sentence on opposera peut-être l'exemple des Etats-Unis d'Amérique ; mais l'exemple bien compris est une confirmation de notre jugement. Quand l'Union américaine se fonda, ce fut sur une grande masse d'intérêts conservateurs et aristocratiques. A mesure que ces éléments s'affaiblirent ; à mesure qu'ils furent envahis et recouverts par la démocratie, le gouvernement devint plus difficile. La crise, longtemps retardée par cette circonstance que l'Union

Digitized by Google

pouvait livrer au flot croissant du peuple des espaces presque illimités, a cependant éclaté, et, aujourd'hui, on peut l'affirmer : ou la guerre, par les épreuves qu'elle inflige, par la discipline qu'elle impose, créera une nouvelle masse d'éléments conservateurs, ou l'Union achèvera de se dissoudre, emportant avec elle l'exemple décevant d'une république démocratique.

De même qu'une république ne peut être qu'aristocratique, de même, et pour de semblables motifs, une démocratie ne peut être que monarchique. Si elle prétend mener à bonne fin de vastes projets, s'affirmer et grandir, il faut qu'elle s'incarne dans un prince qu'elle contrôlera avec vigilance, sans doute, mais qu'elle ne rendra pas impuissant; il faut qu'elle ait à sa tête une personnification d'autant plus haute, que ses rivales, les aristocraties voisines, la regardent avec un sentiment mêlé de crainte et de mépris, d'autant plus haute encore que sa nature, agitée et mobile, lui impose, pour ainsi dire, l'obligation de placer son gouvernement dans une région sereine, élevée, inaccessible aux caprices de l'opinion : agir différemment, c'est méconnaître un des besoins les plus impérieux des hommes comme des sociétés, le sentiment de la durée et de la sécurité; sans lui, on peut concevoir de vastes desseins, mais non pas les exécuter.

Le régime parlementaire en France portait dans son sein les principes contradictoires de la république et de la démocratie ; c'est pourquoi il ne put réussir. C'était bien, en effet, une république, puisque le roi n'avait légalement aucune autorité. Cette royauté sans puissance était un rouage parfaitement inutile dans une démocratie; aussi, la logique des choses la fit-elle disparaître en 1848. Ce fut plutôt un mot qui disparut qu'une chose ; car le gouvernement baptisé par Lafayette du nom de la meilleure des républiques n'avait de la monarchie que le titre. Que l'on veuille bien ne pas se méprendre sur notre intention, que l'on ne s'arrête pas à la signification étroite des mots, qu'on ne regarde qu'à leur portée morale, et l'on accordera que l'assimilation que nous venons de faire du gouvernement parlementaire avec une république démocratique est parfaitement juste. Sans doute, les deux institutions ne sont pas identiques, et on peut relever entre elles certaines différences qui ne nous échappent point. Sans doute, on pourrait énumérer avec complaisance les pouvoirs nombreux que la Charte de 1830 accordait au roi. A lire le préambule de la Constitution, on aurait dit qu'il était le souverain absolu du pays. Il avait le droit de déclarer la guerre, de conclure des traités avec les puissances étrangères, le droit de nomination à tous les emplois publics, etc., etc. Tout cela était écrit, mais ce n'était qu'écrit. Si un prince ne peut pas prendre une

Digitized by Google

mesure si insignifiante ou si peu importante qu'elle soit, sans l'assentiment du ministre compétent, et si les ministres émanent ou relèvent d'une autre volonté que de la sienne, que devient son pouvoir? Il faut donc admettre que les deux institutions, république démocratique et régime parlementaire, se ressemblent sur un point essentiel, et qui leur donne leur véritable caractère : dans un cas comme dans l'autre, la direction suprême des affaires publiques est confiée à une réunion d'hommes dont le pouvoir est éphémère; M. Thiers, M. Guizot, M. Molé, tout comme les ministres de la république, avaient bien leur programme politique, et se promettaient assurément de faire, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, de bonnes et grandes choses, mais qu'est-ce qu'un pouvoir qui ne dispose pas en moyenne le plus d'une ou deux années, et qui, au sentiment accablant de sa courte durée, joint les rudes soucis d'une lutte de chaque jour contre des adversaires acharnés? On lui demande de gouverner, et il ne peut être occupé qu'à se défendre.

III

Cette instabilité de position chez les exécuteurs de la pensée publique, chez les mandataires du peuple, ne présente pas en Angleterre les mêmes inconvénients ; car, derrière eux, pour les soutenir et les diriger, il y a un maître qui veille, un maître véritable, dont les intérêts sont immenses et vivaces, un maître qui a de profondes racines dans le passé et dans le respect de tous ; un maître capable de modération et de sacrifices, car il a du temps et de l'espace devant lui ; celui-là peut vouloir avec autant d'énergie que d'esprit de suite ; il a une politique personnelle ; aussitôt que son intelligence a été ouverte, il a appris dans le sein de sa famille les griefs, les craintes, les espérances de son parti ; on lui a fait connaître le fort et le faible des ennemis qu'il rencontrera, on l'a encouragé à se raidir et à combattre tant qu'il restera une chance de victoire et à savoir céder quand toute espérance de vaincre sera perdue. Voilà bien une organisation politique sérieuse qui couvre la surface entière du pays, qui détient toutes les places importantes dans les fonctions politiques, dans l'armée, dans la justice, dans la marine, dans l'administration, et sans la permission de laquelle rien d'important ne se fait dans la libre Angleterre. Quand, au début de ce siècle, cette aristocratie, devina dans l'empereur Napoléon Ier l'ennemi le plus redoutable de ses principes, quand elle se vit en présence de la démocratie couronnée, elle fit d'incroyables dépenses d'hommes et d'ar-

Digitized by Google

gent pour l'abattre, et elle réussit dans sa rude entreprise. Quelles furent les raisons de sa victoire, ou tout au moins quelles sont les armes qui lui permirent de vaincre? Elle avait un but certain, nettement indiqué à tous et par les intérêts les plus évidents, et par la tradition la plus incontestable, elle était, par sa position, au-dessus du peuple qu'elle gouvernait, et par suite dans une région où les murmures, les impatiences, les caprices du moment ne pouvaient atteindre; enfin, elle avait devant elle le temps, sans lequel rien de solide, rien de positif ne s'établit dans le monde.

Où trouver quelque chose d'analogue dans notre France actuelle? Qu'étaient-ce donc que ces deux cent mille électeurs qui, par la Chambre et par les ministres, gouvernaient réellement le pays? Avaient-ils politiquement un passé et un avenir; étaient-ils réunis dans le sentiment d'une politique commune, dont on pût dessiner les lignes principales, les caractères essentiels; d'une politique quelconque, mais une et susceptible d'être discutée, adoptée ou rejetée en connaissance de cause?

Cette classe politique se distinguait-elle du reste du peuple par des caractères faciles à saisir et ne pouvait-on pas prétendre avec raison que la limite où elle finissait et la limite où elle commençait étaient également insaisissables? C'était non une classe de la société dans l'ordinaire acception du mot, mais une petite fraction de la nation entière.

Sa situation n'était ni forte ni élevée; son pouvoir, qui datait du jour où elle parvenait à payer un cens déterminé, était précaire et de courte durée. Il était impossible à un électeur de se préparer à recevoir la couronne qui l'attendait, et il pouvait la perdre par un revers de fortune; sa puissance éphémère ne passait pas à ses enfants; maintenu par sa position en contact perpétuel avec le peuple, il était peuple lui-même; il en épousait les querelles et les injures; il était, comme lui, capricieux et inconstant; représentant d'une démocratie mobile, c'était un miroir fidèle où venaient se réfléchir les mille courants d'opinion qui peuvent agiter un grand pays. Le corps électoral de cette époque pouvait donc être un contrôle sérieux et nécessaire du Gouvernement, c'était même très certainement un moyen d'études indispensable pour qui avait besoin d'étudier cette société française sous toutes ses faces, avec ses aspects si nombreux et parfois si contradictoires, mais ce ne pouvait être le Gouvernement lui-même.

Il ne sera que juste d'ajouter que les difficultés auxquelles se heurta la classe moyenne étaient en France beaucoup plus grandes qu'elles ne l'eussent été dans tout autre pays. Ce n'est pas d'aujourd'hui, en effet, qu'on a accusé les Français d'être discoureurs, lé-

Digitized by Google

gers, aimant le bruit, l'éclat et surtout le changement. César a pensé et dit de nos ancêtres les Gaulois ce que nous pensons et ce que nous disons tous de nous-mêmes, et c'est une vérité que nos voisins d'outre-Manche ont souvent reconnue, en avouant que les Anglais ont autant de peine à se défaire d'une mauvaise institution que nous en avons à en conserver une bonne.

Si l'on veut bien se rappeler en outre que nous sommes en pleine démocratie, et que les passions envieuses sont plus à redouter dans ce milieu politique que dans tout autre, on ne s'étonnera plus que le pouvoir de la bourgeoisie ait été si violemment attaqué, et que ses mandataires, les ministres tout-puissants, n'aient pu réaliser tout le bien qu'on pouvait attendre de leurs rares talents. En définitive, le gouvernement d'une société quelconque doit savoir allier, dans une sage mesure, le principe du mouvement et le principe de la conservation ; on conçoit donc bien qu'une aristocratie puisse se servir avec avantage d'un Parlement, car elle peut toujours opposer son calme aux emportements d'une Assemblée, son sentiment de la tradition à l'ardeur pour les nouveautés ; mais faire jouer ce rôle à l'électeur, qui n'a pour parchemins que ses 200 fr. d'impôts, ce sera toujours un jeu dangereux.

IV

Le sentiment de la durée est nécessaire à tout gouvernement, et plus indispensable en France que dans toute autre contrée du globe ; lui seul, en outre, permet et conseille de véritables sacrifices à ses opinions, à ses intérêts mêmes, sacrifices qu'un pouvoir politique vraiment digne de ce nom doit être toujours prêt à faire.

Or, il n'est que trop clair que le corps électoral censitaire de 1830 n'était pas constitué de manière à pouvoir suivre une pareille conduite ; quand bien même cette collection d'individus n'aurait pas été empêchée, par son nombre beaucoup trop considérable, et par ses éléments constamment variables, de se concerter, de s'entendre en vue d'un but unique ; quand bien même elle aurait réussi à tomber dans un accord impossible au sujet des sacrifices à faire, elle n'aurait eu ni la force ni le courage de les consommer.

De 1840 à 1848, ce fut une thèse populaire que celle de la liberté du commerce et, naturellement, bien plus populaire alors qu'aujourd'hui, puisque le gouvernement actuel a accordé cette liberté. Il est assez instructif de comparer l'allure bien différente des deux classes dirigeantes de la nation, en France et en Angleterre, sur cette ques-

Digitized by Google

tion. Tout d'abord, on put discerner chez nous, comme cela avait eu lieu chez nos voisins, une période de discussion passionnée, où la force des deux partis se balançait ; mais les lords, qui, cependant, détiennent la terre, et qui avaient à perdre, à la réforme, une partie certaine de leur fortune et de leur influence, ne tardèrent pas à comprendre que le moment de céder était venu ; il fallait savoir se couper un bras pour sauver le reste du corps. Le mouvement déchaîné par MM. Bright et Cobden menaçait de tout entraîner ; on mit bas les armes à propos, et l'aristocratie en péril eut la vie sauve. Il y avait bien, en France, les mêmes raisons politiques d'accorder la réforme ; le peuple, ici comme là-bas, devait en profiter, et la classe régnante devait d'abord en payer les frais ; mais quelle bonne raison à donner à cet agriculteur, à cet industriel, pour l'engager à ce sacrifice ? Ne le dépouillait-on pas d'une partie de sa fortune, laborieusement et honorablement acquise, sans compensation visible ? Qu'était-ce donc que cette pure abstraction au nom de laquelle on lui demandait de se saigner de sa propre main ? C'était, disait-on, le pouvoir politique de la bourgeoisie qu'il fallait consolider, c'est sa perpétuité qu'il fallait assurer, en désarmant, par de justes et de nobles procédés, le peuple privé de droits. Mais quelle influence de telles considérations pouvaient-elles avoir sur son esprit ? Il était électeur ; mais le serait-il encore demain ? Ses fils se trouveraient-ils dans la même situation ? et s'il ne se sacrifiait ni pour lui, ni pour ses enfants, ni pour la plus grande gloire d'un parti qui n'existait pas en réalité, à quoi bon ce dévouement ? Le désintéressement politique est naturel quand on en doit retirer, même à longue échéance, honneur ou profit ; mais ne l'attendez pas de ceux à qui vous n'avez pas à offrir cette double compensation.

La bourgeoisie n'aimait guères les libertés commerciales et industrielles, elle ne sut pas non plus accepter la rude responsabilité qui incombe à tout pouvoir politique obligé de recourir au sort des armes contre de puissants voisins. N'en déplaise cependant à MM. les économistes de l'école de Birmingham, il faut savoir parfois accepter le terrible fléau de la guerre ; et d'ailleurs, tout compte fait, il est des circonstances où cette fâcheuse nécessité a ses avantages. Si l'on refuse trop longtemps, au peuple que l'on gouverne, la légitime satisfaction que réclame sa fierté outragée, on peut perdre tout à coup, par sa désaffection, par le malaise moral qui en résulte, par les troubles intérieurs qui en sont la suite ordinaire, on peut perdre, dis-je, matériellement, beaucoup plus que n'aurait coûté la guerre la plus acharnée. Si l'Espagne, singulièrement amoindrie par cet essai malheureux de régime parlementaire qu'elle poursuit depuis tant d'années, a retrouvé un peu de crédit, et, par

Digitized by Google

suite, a pu commencer son réseau de voies ferrées, tout le monde s'accorde à dire qu'il en faut rendre grâces aux coups de canon que le maréchal O'Donnel a tirés contre les Marocains.

Au surplus, la thèse que M. Cobden soutient en ce moment relève beaucoup plus de l'auteur comique que de l'écrivain politique. Si jamais, en effet, la fière Angleterre consentait à subir le rôle que cet illustre économiste prétend lui faire jouer dans le monde, il faut avouer que les Français n'auraient pas à s'en plaindre, car cette grande nation ne serait bientôt plus que le jouet et la risée de l'Europe. Prétendre, aujourd'hui surtout que les relations de peuple à peuple sont si multipliées, qu'une grande puissance peut se renfermer absolument chez elle, et se borner à donner des avis toujours peu écoutés, puisque les menaces n'aboutiront jamais ; croire que de la sorte, et en méprisant les conseils de la plus vulgaire raison, on arrivera à éviter la guerre, c'est une naïveté que ne commettrait pas le dernier de nos soldats : il sait bien que répondre à de mauvais procédés par une mansuétude à toute épreuve, c'est les provoquer, de telle sorte qu'il faut un jour ou l'autre tirer l'épée, non plus contre un mauvais sujet, mais contre cinq ou six hommes résolus.

D'ailleurs, le titre de grande puissance oblige. Une grande nation n'accomplit que la moitié de sa tâche quand elle se borne à veiller au soin de son honneur : elle a, dans le monde, le patronage nécessaire des faibles et des opprimés ; elle est chargée de répandre partout les idées de justice et d'honnêteté, et c'est une honte pour elle, honte qui peut avoir dans la suite les effets les plus douloureux et les plus inattendus, si une mauvaise action se commet impunément sous ses yeux. En politique, elle a charge d'âmes tout comme le pasteur en matière de religion.

La guerre est donc encore dans les desseins de Dieu, et si l'on pouvait en douter, les événements qui s'accomplissent chaque jour en Europe en seraient une preuve éclatante.

De 1830 à 1848, s'il faut en croire les détracteurs acharnés du règne du roi Louis-Philippe, ceux-là mêmes qui cultivent aujourd'hui si pieusement sa mémoire, les motifs de guerre n'auraient pas manqué. Pour dire toute la vérité, nous partageons complétement leur avis sur ce point. Les discours éloquents, les habiles manœuvres ont été employés à convaincre le corps électoral censitaire du besoin, de la nécessité de montrer au monde l'épée de la France, au risque de ne pas la remettre immédiatement dans le fourreau. On se rappelle trop bien à quelles mémorables circonstances je fais allusion, pour qu'il soit besoin d'en parler plus longuement. Mais tout fut inutile. Dès que le régime parlementaire fonctionna régulièrement, dès que les deux cent mille électeurs furent, chacun pour leur petite part, les

Digitized by Google

souverains de la nation, dès que la masse du peuple fut ainsi exclue légalement et de fait de toute influence directe sur le gouvernement, la guerre était impossible.

Au reste, il y avait dans la composition intime du corps électoral de cette époque, une cause particulière et fort importante cependant de la répugnance accusée qu'il montra toujours pour les entreprises guerrières. On était électeur, et par conséquent souverain, en payant deux cents francs d'impôts; mais à quel âge de la vie se voyait-on revêtu de ce pouvoir politique important? dans quel milieu social l'électeur avait-il passé les plus belles années de sa jeunesse et de sa virilité, et quelles notions politiques avait-il pu y puiser? Ce sont là des questions auxquelles tout le monde répondra facilement. Au moment où l'homme, dans la société, commence à jouir de ses droits de citoyen, le futur électeur était courbé du matin jusqu'au soir sur un comptoir de commerce, ou commis intelligent dans un grand magasin, ou organisateur habile d'une entreprise industrielle, ou bien encore, mais plus rarement, modeste débutant dans une carrière libérale; à cet âge de la vie où tout est ardeur, illusions, espérances, où les sentiments généreux de l'enfance font encore sentir leur bienfaisante influence, notre futur souverain était obscur, ignoré, et ignorant lui-même des destinées qui l'attendaient; à quarante, quarante-cinq ans au plus tôt, et souvent plus tard, le commerce ayant prospéré, l'industrie étant devenue florissante, on arrivait à atteindre le chiffre ambitionné des deux cents francs d'impôts.

Telle était l'origine de l'immense majorité des électeurs; car, pour remplir à la même date le rôle de citoyen et d'électeur, il aurait fallu se trouver dans une position tout à fait exceptionnelle, je veux dire être né de parents riches, et avoir hérité de leur fortune à une époque où la loi naturelle des choses permet de les conserver longtemps encore. Où veut-on qu'un tel homme politique ait appris les notions les plus indispensables au difficile métier qu'on lui fait remplir? Dans quelle atmosphère a grandi son esprit, et quand a-t-il pu s'appliquer à résoudre les rudes problèmes que soulève le gouvernement des hommes? Tout le monde le devine; mais ce qu'il faut retenir et rappeler, c'est que l'électeur commençait à jouir de ses droits politiques à un âge où les conseils de la raison et de la modération, le besoin du repos et le désir légitime de jouir des biens péniblement acquis, sont plus souvent écoutés que les impulsions juvéniles qui partent du cœur et qui recommandent le dévouement et le sacrifice. Je pense, pour ma part, que de tels hommes trois fois excusés déjà de ne pas subordonner leurs intérêts les plus chers à un pouvoir éphémère, le seront par surcroît, si on considère l'époque de leur vie où, pour la première fois, ils étaient appelés à

Digitized by Google

parler et à pratiquer la politique. On peut demander toutes les qualités de la jeunesse à une classe gouvernant par droit de naissance et qui se prétend éternelle; car elle contient nécessairement dans son sein des hommes à tous les âges de la vie, mais qu'exiger, sous ce rapport, d'un corps électoral qui est vieux le jour même de sa naissance?

V

Cette nature toute spéciale du corps politique qui régna sur la France pendant une longue période expliquerait peut-être bien des faits dont la véritable cause est restée obscure, jetterait du jour sur une action gouvernementale dont on n'a pas suffisamment pénétré le secret; mais je ne veux m'arrêter que sur un dernier point, qui a bien aussi son importance. Quand on veut juger les faits et gestes d'un homme ou d'une nation, on peut se placer à un point de vue particulier et prendre à tâche de séparer leurs actions en grandes ou petites, leurs pensées en larges ou mesquines.

Je ne sais si mes préventions m'abusent, mais quand on se rappelle ce que le régime parlementaire a produit, quand on retrouve l'impression générale qu'il a laissée dans l'esprit de ceux-là mêmes qui l'ont manié avec le plus d'éclat, impression qu'on serait peut-être tenté de nier aujourd'hui s'il n'en restait des témoignages éclatants dans les procès-verbaux des séances de la Chambre des députés, il semble difficile de mettre sur l'étiquette du sac qui contient ses parchemins et ses titres de gloire autre chose que le mot : « *petit* ».

Ce ne sera pourtant jamais en France une chose indifférente pour un gouvernement que de pouvoir marquer ses actes principaux au coin d'une grandeur de bon aloi. C'est une vérité si généralement admise qu'il est inutile de s'appesantir sur ce point; aussi, lorsque, dans un tel pays, on s'évertue de toutes les manières possibles à contrarier cette tendance dominante du peuple, quand on met à sa tête un pouvoir dont la principale préoccupation est de se donner à lui-même, et d'obtenir pour tous une existence régulière, confortable, exempte de soucis et d'aventures, qui ne voit ou ne veut voir dans une entreprise hardie que de la témérité, dans une pensée neuve que la fantaisie d'un esprit brouillon, aux yeux duquel l'argent est un bien et la gloire un mal, qui mesure enfin toute chose à l'utile plutôt qu'au juste; quand on procède de la sorte, quand on contrarie ainsi l'esprit d'un peuple, on ne fait pas une chose prudente, et l'expérience l'a bien fait voir.

Digitized by Google

L'intelligent souverain de 1830, qu'on réduisit à n'être rien, voulut un jour faire son métier de prince, et manifesta le désir de commencer dans la capitale quelques-uns des grands travaux qui se sont exécutés depuis ; il parla d'achever le Louvre ; il supplia qu'on le laissât faire tout seul, s'engageant à avancer tout l'argent nécessaire. On lui répondit aigrement qu'il n'était qu'un prodigue, que les Français seraient toujours les mêmes, toujours amoureux de monuments aussi grandioses qu'inutiles, qu'il était parfaitement déraisonnable d'imposer de nouvelles charges à la nation pour satisfaire d'aussi absurdes caprices ; naturellement, le projet n'eut pas de suite. Quand on voulut se mettre à construire des voies ferrées et regagner le temps perdu en vaines discussions, le système de morcellement eut seul quelques chances de succès ; on créa de petits chemins et de petites compagnies, malgré les efforts les plus sérieux faits par un illustre orateur, qui doit bien se féliciter d'avoir vu son avis prévaloir en ce point de politique intérieure, comme il a prévalu sur nombre de points essentiels de notre politique extérieure. Il ne faut pas oublier cependant un grand et beau sentiment populaire auquel on fut assez heureux pour donner satisfaction ; on ramena en France les cendres de Napoléon Ier. Cet événement produisit une grande sensation dans les masses, une sensation si profonde même, que l'homme d'Etat habile qui avait fait passer la mesure ne put en recueillir les fruits ; ce fut son adversaire politique qui reçut aux Invalides les restes du grand homme. L'effet avait dépassé de beaucoup les prévisions, et le souverain, je veux dire le corps électoral, ressentit aussitôt, comme un malaise et une inquiétude mal définis, l'atmosphère qu'il avait soulevée imprudemment lui était contraire ; il respirait mal dans ce milieu tout imprégné des souvenirs d'une époque agitée par de grandes idées, de grandes passions, de grands orages ; il eut comme le frisson, et une lueur fugitive éclaira son esprit ; les destinées futures de la France avaient un instant apparu à ses yeux. L'illustre politique qui avait conçu cette idée profonde et si sympathique au peuple n'a pas obtenu à cette époque la justice qui lui était due, mais l'avenir lui réservait de si amples dédommagements qu'il doit être consolé ; ce ne sont plus seulement les cendres de Napoléon qui reposent aux Invalides, son esprit même habite aujourd'hui le palais des Tuileries.

VI

Il serait sans doute inutile de faire appel aux enseignements que

Digitized by Google

fournit notre histoire contemporaine pour montrer que le rôle de la bourgeoisie fut bien de fait ce que la théorie du régime parlementaire exigeait qu'il fût. Ces événements sont si récents qu'ils sont encore gravés dans toutes les mémoires. Je voudrais dire cependant, en terminant, que les fautes qu'on lui a reprochées souvent avec tant d'amertume étaient à peu près inévitables, et qu'il faut en accuser la constitution politique qu'on lui avait donnée beaucoup plus qu'elle-même. Il est vrai que, fatiguée des rudes épreuves que lui imposait le règne de Napoléon Ier, elle s'éloigna de lui quand l'étoile du grand organisateur de la Révolution française vint à pâlir. Il est vrai qu'après l'avoir acclamé quand il revint de l'île d'Elbe, elle le délaissa de nouveau quelques mois après. Il est non moins certain que, pouvant donner aux Bourbons, qu'elle accueillit avec transports pour la seconde fois, un appui solide et fécond, elle se détacha d'eux peu à peu, qu'en s'effaçant elle les mit en présence de leurs plus irréconciliables adversaires et les poussa ainsi, sans le vouloir, dans une politique de violences, d'aventures et de coups d'état, qui devait bientôt les perdre ; il faut ajouter enfin que ses transports furent aussi vifs quand elle vit monter sur le trône de 1830 ce spirituel, vertueux et illustre bourgeois qu'on appela Louis-Philippe. L'enthousiasme de la bourgeoisie était sincère ; ce fut avec non moins de sincérité et de candeur qu'elle trahit l'objet de son enthousiasme : dix ans ne s'étaient pas écoulés que ses sentiments étaient totalement changés; ce fut elle qui demanda la réforme et qui fit verser le trône de son idole sur les barricades de 1848. M. Marrast et le *National*, M. Flocon et son journal ne furent pour rien dans ce dénouement, hormis qu'ils en profitèrent.

Assurément, cette conduite paraît bien légère, et je ne sais s'il existe au monde un pouvoir politique ayant la prétention de n'être plus révolutionnaire qui ait donné, en aussi peu de temps, d'aussi nombreux exemples de versatilité ; et cependant l'inconstance de la bourgeoisie était forcée. Ce fut un crime, dit-on, d'abandonner l'Empereur ; c'en fut un autre de ne pas le repousser à son retour de l'île d'Elbe, et un troisième, enfin, de l'abandonner à la veille de Waterloo. Avec plus de justice, on serait moins sévère. Il n'est que trop commode, aujourd'hui que nous sommes tranquilles dans le port, de railler ceux qui se sont trouvés au plus fort de la tempête sans boussole pour s'orienter. Ce corps politique, quelque effort qu'on ait fait pour lui donner ce caractère, n'était pas un parti ; il ne pouvait pas l'être, et le cens électoral ne le distinguait pas suffisamment du reste du peuple ; il n'avait ni les haines persistantes d'un parti, ni ses ardeurs toujours tendues vers le même but ; il était ballotté, tiraillé par des sentiments contraires,

Digitized by Google

comme la foule dont il était sorti hier et dans laquelle il pouvait rentrer demain. Dans le cabinet d'un ministre, dans les salons d'un homme de lettres célèbre ou d'une famille aristocratique, le devoir du bourgeois électeur lui paraissait aussi clair que facile; mais dans la rue, dans un café, dans la boutique d'un artisan, sous le chaume du laboureur, il devinait des pensers tout différents. Là, tout était joie et ivresse du triomphe; ici, on ne coudoyait que la tristesse et la résignation du vaincu. Comment prendre un parti définitif entre ces deux situations également dignes de l'intérêt d'une classe gouvernante? comment s'éloigner de ces vainqueurs du jour qui apportaient à la France, disaient-ils, et la paix et la liberté; qui se présentaient comme les victimes d'horribles catastrophes révolutionnaires, comme les survivants d'une race illustre, injustement dépouillée et décimée par les tribuns de la République? Mais comment abandonner aussi la cause de ces vétérans de notre grande armée, représentants vivants de notre gloire nationale; comment ne pas s'apitoyer sur la fin tragique de ce prince qui fut le plus grand des hommes de guerre, qui fut aussi le plus grand des législateurs politiques?

Un parti était difficile à prendre; aussi ne le prit-on pas. On se consola de son inaction en se faisant gloire de son impartialité et en proclamant bien haut, selon les besoins de la discussion, qu'on avait l'esprit trop juste pour se laisser emporter par les passions qui agitaient les hauteurs ou les bas-fonds de la société. C'eût été, en effet, un bon rôle que celui-là, à supposer qu'on eût poursuivi une politique constante et unique; il eût été digne d'une classe dirigeante de refuser aux partis qui se livraient bataille à ses pieds d'injustes satisfactions, de tenir la balance égale entre tous; mais, au lieu de les repousser, on les encourageait tour à tour; impérialiste enthousiaste, on se réveillait le lendemain le plus ardent des royalistes; de sorte qu'au lieu de dominer les partis, on était inévitablement traîné à leur remorque, — triste mais rigoureuse conséquence de la condition critique du corps électoral de cette époque. Il ressemblait trop au peuple pour parvenir à le gouverner.

Mais enfin cette époque était profondément troublée. On peut soutenir, non sans raison, qu'il serait injuste de porter un jugement définitif sur une institution politique qui naissait dans des circonstances si difficiles; qu'il est de toute justice de ne l'apprécier qu'après l'avoir vue à l'œuvre dans des temps plus calmes, dans une atmosphère dégagée de tous ces courants violents d'opinions contradictoires. De 1816 à 1830, de 1830 à 1848, l'expérience s'est faite, et il faut bien avouer que les résultats n'en ont pas été satisfaisants.

Le défaut principal du régime parlementaire, qui appelait à gou-

Digitized by Google

verner la France, non un parti dans la société, mais une portion vague, mobile et mal définie de la société, eut sans doute, dans les années dont nous voulons parler, sa fâcheuse influence; mais à lui seul il n'explique pas ces deux catastrophes historiques de 1830 et 1848. Dans cet espace de temps, assurément très suffisant pour permettre à la bourgeoisie souveraine de déployer à l'aise et ses vertus et ses vices, elle montra sans doute des vertus privées, mais on cherche vainement ses vertus publiques. Elle prétendait être également éloignée des excès de tous les partis, elle se piquait d'être la personnification la plus exacte de ce juste-milieu dont le nom lui est resté; raison de plus pour ne pas oublier que la société française n'était pas tout entière juste-milieu; pour se souvenir qu'en haut comme en bas de l'échelle sociale, il y avait des besoins moraux et matériels à satisfaire, que ce n'est pas gouverner que d'abonder ainsi dans son propre sens, et que le moindre des reproches qu'on puisse adresser dans ce cas au pouvoir, c'est de l'accuser de faire ses propres affaires plutôt que celles de la communauté; c'est, pour le dire en passant, un reproche qu'un gouvernement sage ne laissera jamais s'accréditer contre lui, car dans une démocratie, naturellement jalouse et envieuse, il équivaut à un arrêt de mort; il n'est que trop certain qu'en résistant, avec une énergie qui eût été de mise en toute autre occasion, aux modifications douanières, dont le but évident était de venir en aide aux classes pauvres de la société, le corps électoral, alors souverain, avait tout au moins l'apparence de chercher son bien plutôt que celui du peuple, et, quelles que soient les opinions que l'on professe à l'égard des doctrines fort controversées du libre échange, il eût été d'une bonne politique d'en faire l'essai.

C'était sans doute une conduite fort mal vue alors, que de chercher à plaire au peuple par des lois qui pussent augmenter et son bien-être matériel et sa part d'influence dans l'industrie et le commerce; l'électeur censitaire était patron, et il n'entendait pas donner des armes contre lui à ses propres ouvriers. Ouvrir la bouche pour glorifier ces théories subversives n'eût pas été prudent; on se fût attiré aussitôt un reproche sans réplique : la qualification de communiste ; et la discussion n'eût pas été poussée plus loin.

Quant à risquer la sécurité de sa fortune en donnant les mains à des entreprises aventureuses, pouvant amener quelques complications guerrières, c'eût été, dans la pensé de la bourgeoisie, le comble de la folie. L'électeur était riche et vieux; ce n'est pas dans ces conditions, ce n'est pas à cet âge qu'on court les aventures; c'est un rôle qui ne convient qu'aux jeunes gens ou à ceux qui n'ont rien à perdre. Nous avons dit que l'esprit de sacrifice était impos-

Digitized by Google

sible au corps électoral censitaire ; il le fit voir dans toutes les occasions importantes de sa vie politique ; mais alors, pourquoi s'étonner que ce pouvoir n'ait pas eu une plus longue durée ?

Au surplus, les espérances que nourrissaient les doctrinaires de l'école libérale de 1830, au sujet du corps électoral qu'ils avaient rendu tout-puissant, furent complétement déçues. Ils avaient deviné, et sans grand effort de génie assurément, que la société française avait surtout besoin, dans son gouvernement, de nombreux éléments de calme, d'ordre et de sécurité ; ils s'en remettaient, avec juste raison, à la démocratie du soin de tenir le pouvoir en haleine et de lui rappeler bruyamment les aspirations de la jeunesse et les questions d'avenir. On n'a jamais à craindre de s'endormir en France, et le goût de la nouveauté et du changement n'est pas près de s'éteindre. Ce qu'il fallait craindre en un mot, ce n'est pas l'engourdissement, c'est l'agitation à tout propos et hors de propos, la révolution. Partant de cette idée fort juste, ils avaient donné le pouvoir à une réunion d'hommes que leur âge, leurs richesses acquises devaient indiquer comme des conservateurs par excellence. Or il n'est que trop certain que ces conservateurs furent des révolutionnaires : ils ont voulu Napoléon et ils l'ont renversé, ils ont voulu et renversé les Bourbons, ils ont voulu et renversé Louis-Philippe, et s'ils n'ont pas voulu la république de 1848, il leur reste la satisfaction de l'avoir renversée.

Comment une réunion d'hommes ainsi soigneusement choisis, dans les meilleures conditions, pour être les plus calmes et les plus posés des politiques, si disposés même à respecter leur propre quiétude qu'ils ne voulurent jamais consentir à une mesure capable de traverser leur repos et d'alarmer leurs intérêts; comment une réunion pareille a-t-elle pu démentir aussi complétement les espérances que faisait concevoir son origine ? C'est ce qu'il est bien facile d'expliquer aujourd'hui que l'expérience nous a éclairés.

C'était d'abord une mauvaise condition que de les avoir voulus si amoureux de leur tranquillité présente, qu'ils ne pussent pas consentir à la voir troublée momentanément dans le but de l'assurer pour l'avenir ; c'était une condition non moins fâcheuse que de les avoir choisis de telle sorte qu'ils fussent dans l'impossibilité de sacrifier quelques intérêts minimes, avec la certitude de sauver ceux qui leur tenaient le plus au cœur. On conçoit bien qu'à se raidir de la sorte contre les exigences les plus impérieuses de la politique quotidienne, ils risquaient chaque jour de compromettre leur situation prépondérante, et qu'ils la compromettaient en effet. Ainsi ils se montrèrent toujours intraitables quand il fallait céder, et par contre, comme on va le voir, ils furent les plus faciles, les plus

Digitized by Google

légers, les plus accommodants des hommes, quand il eût été nécessaire de déployer toute leur énergie.

La politique, en effet, est un art et le plus difficile de tous les arts; l'électeur censitaire n'avait eu guère le temps de l'étudier, d'en apprendre les difficiles secrets; à défaut d'une éducation première, qui lui faisait généralement défaut, il n'avait pas la tradition, qui supplée dans une certaine mesure, chez les classes vraiment politiques, à l'intelligence et aux lumières; dans ce milieu, quand on n'est pas capable d'avoir par soi-même un jugement sain des choses, des hommes et des événements, on ouvre le code de son parti, et il vous enseigne, d'une manière au moins sommaire, ce que l'on doit dire et penser de l'événement du jour. Mais la tradition ici faisait défaut autant et plus que l'éducation; l'électeur était réduit à puiser ses impressions dans le milieu social qui l'entourait, et ce milieu était passionnément hostile à toute idée de repos, de calme et de conservation. Ce milieu remuant, bruyant, disposant de toutes les influences de la presse, ressentait, avec une amertume fort naturelle, l'affront qu'on lui faisait en l'excluant, sous prétexte de défaut de fortune, de toute participation à la vie publique; c'étaient des journalistes, des avocats, des médecins, des professeurs, des artistes, tous considérables pour leurs talents, et en possession d'imposer leurs idées, leurs ressentiments même à ces électeurs tout récemment tirés de leurs comptoirs et incapables de lutter à armes égales contre ces brillants personnages. L'électeur était presque toujours un habitant des villes, de sorte qu'il se trouvait constamment dans la compagnie de ces séduisants mais redoutables mécontents, dont l'influence finissait à la longue par s'imposer à son esprit. Ils étaient ou paraissaient être au courant de tout, parlaient sur toutes choses, traitaient avec la plume tous les sujets; un discours, un homme, un événement politique, étaient aussitôt appréciés par eux, et toujours dans un sens hostile au gouvernement. La réplique contre des contradicteurs aussi résolus, aussi fêtés par l'opinion, était bien difficile; peu à peu, sans s'en rendre compte d'abord, l'électeur cédait au courant, et tout en n'entendant pas raillerie sur le chapitre de ses intérêts, prenait l'habitude de critiquer tout ce qu'il aurait dû respecter et faire respecter, de blâmer tout ce qu'il aurait dû défendre, d'abandonner les hommes qui, à la tribune et dans le gouvernement, faisaient ses affaires, et d'exalter les plus marquants de ses véritables adversaires; en un mot, il était envahi, submergé par l'opposition, et au bout de quelques années, se trouvait opposant lui-même. Qui ne se rappelle l'avoir connu tout glorieux de son opposition, cumulant les profits de sa fortune et de sa situation officielle avec les jouissances de

Digitized by Google

l'indépendance; gourmandant d'un air digne et pénétré ce pouvoir qui était sa personnification la plus complète, et qu'il vilipendait avec une charmante liberté d'esprit? Il me semble le voir encore à l'affût des nouvelles que lui apportait son journal, épousant avec éclat toutes les querelles les plus mesquines, les plus puériles même, que des adversaires politiques se permettent toujours contre un gouvernement qu'ils veulent renverser. Il n'est pas de calomnie contre un homme en place ou bien contre le malheureux prince, autrefois si vanté, qu'il n'acceptât de la meilleure foi du monde et qu'il ne s'empressât de colporter. Les procès de presse lui étaient une occasion de faire éclater son zèle libéral; pas une liste de souscription ne s'ouvrait pour venir au secours des intéressantes victimes de la justice sans qu'il y mît son nom, et dans cette triste et dernière période du régime parlementaire, il n'est pas de banquet réformiste où il n'ait tenu à honneur de siéger; et cependant, ce malheureux et léger fondateur de la dynastie de Juillet eût été au fond de l'âme terrifié s'il eût pu croire et comprendre qu'en agissant de la sorte, il démolissait peu à peu, et d'une manière certaine, le gouvernement qui le protégeait dans ses intérêts les plus chers. Mais de l'opposition à la Révolution, le chemin était tout tracé et fut rapidement parcouru; 1840 mena à 1848.

De ce portrait sincère du corps électoral censitaire, je ne veux tirer qu'une conclusion : il n'était pas constitué de manière à gouverner un grand pays comme la France; il lui manquait et il lui manquera toujours les qualités les plus nécessaires au souverain d'une démocratie; vieux en naissant, sans tradition et sans avenir, n'ayant pas d'éducation politique suffisante, vivant dans un milieu nécessairement hostile au gouvernement, incapable à raison de son grand nombre, à raison de ses éléments variables, de s'entendre pour diriger ses efforts vers un même but, il n'avait ni la hauteur de position, ni l'élévation de vues, ni la persévérance et l'esprit de sacrifices indispensables à tout gouvernement.

Que devient alors l'objection tirée du défaut de capacité des hommes qui ont manié le régime parlementaire? Il faut la regarder comme vaine et fausse; il faut en tenir d'autant moins compte, qu'en fait, et nos adversaires seront de notre avis sur ce point, la période qui s'est écoulée de 1830 à 1848 a été très justement citée comme exceptionnellement fertile en hommes d'Etat habiles, en orateurs éloquents, en administrateurs de premier ordre. Cet aveu nous est facile, car nous avons toujours rendu pleine justice à ces hommes remarquables, et cela, à une époque où l'impartialité à leur égard était assurément plus méritoire qu'aujourd'hui.

Nous n'avons garde d'oublier qu'il nous reste à lever une der-

Digitized by Google

nière objection, fondée sur une hypothèse ; l'alliance du régime parlementaire et de l'Empire. Le Corps législatif, dit-on, choisirait des ministres comme le faisait autrefois la Chambre des députés ; mais ministres et députés seraient issus du suffrage universel, et non du suffrage restreint ; on réaliserait ainsi cette devise, qui a décoré nos monuments, mais nos monuments seulement, pendant dix-huit ans : « Liberté, ordre public. »

VII

A première vue, l'alliance que l'on désire ou que l'on a l'air de désirer paraît radicalement impossible. Si l'Empire signifie quelque chose, si la volonté énergique et presque unanime de la France doit être tenue en sérieuse considération, on se demande comment on s'y prendrait pour concilier les pouvoirs certains que le pays a entendu donner à son souverain avec ceux que l'on voudrait attribuer au Corps législatif. Il y a là une contradiction manifeste. Un peuple ne peut pas avoir deux souverains à la fois, et il va sans dire que celui des deux qui nommera les ministres sera le seul couronné. Il n'est guères qu'une manière de se tirer de ce mauvais pas : c'est de prétendre hardiment que le peuple s'est trompé il y a douze ans, ou bien encore que, les circonstances s'étant modifiées, il donnerait une autre réponse si on le consultait aujourd'hui. J'imagine que nos contradicteurs montreraient quelque répugnance à faire un nouvel appel à la nation, dans la crainte du résultat prévu d'avance ; aussi aiment-ils mieux tourner les difficultés, et, se faisant plus modestes, chercher tout simplement si l'on ne pourrait pas, au grand avantage de tout le monde, faire vivre en bonne intelligence l'Empire et le suffrage universel, avec un Parlement tout-puissant.

Pour nous, nous pensons tout sincèrement que l'accord n'est pas possible. Qu'on laisse de côté, si l'on veut, et la volonté éclatante du peuple français et la contradiction manifeste d'admettre pour le gouvernement d'un pays deux souverains à la fois ; qu'on éloigne, toute induction tirée du passé pour ne songer qu'à l'avenir ; la solution raisonnable du problème sera toujours la même. Il faut, pour bien se comprendre, en ce sujet, se rendre compte d'un fait, auquel on n'a peut-être pas attaché jusqu'ici toute l'importance qu'il mérite.

Le Corps législatif, quelle que soit sa puissance réelle ; qu'il soit souverain comme sous le règne de Louis-Philippe, ou qu'il ait seulement sa part du fardeau des affaires comme cela a lieu aujour-

Digitized by Google

d'hui, le Corps législatif sera, en tout temps, et sous tous les régimes connus, une émanation directe de la classe moyenne, une représentation fidèle de ses vœux et de ses espérances. Le suffrage universel, tout comme le vote restreint, donnera toujours la majorité, dans des élections régulières, aux représentants de la bourgeoisie; elle seule est en mesure de fournir à l'élection une grande quantité de candidats capables : hormis les cas extrêmes de révolution, cette règle ne s'est jamais démentie. La différence n'existe et ne peut exister qu'entre l'origine du pouvoir de ces diverses assemblées et les attributions politiques distinctes que la loi leur a accordées; les hommes restent les mêmes. Ce point de départ étant admis, et je n'imagine pas qu'il puisse être contesté, supposons que l'on donne tout à coup au Corps législatif le droit de désignation des ministres, qu'on lui rende la toute-puissance, et qu'ainsi, le régime parlementaire soit remis en vigueur; la composition nécessairement bourgeoise de cette assemblée, portera bientôt ses fruits; peu à peu, à petit bruit d'abord, et sans qu'on en ressente grand ombrage, la classe moyenne victorieuse va remanier la législation politique, de manière à ce que tous les rouages du gouvernement rentrent dans sa main, de manière à ce qu'elle ne rencontre plus devant elle d'obstacles légaux, de manière à ce que la direction de sa politique ne soit plus contrariée par des courants d'opinion hostile. Cette marche est absolument inévitable. Dans aucune société, on ne vit de pouvoir politique dominant ne pas tendre à se créer des facilités pour la rude tâche qu'il a acceptée, ne pas chercher à éloigner les intérêts, les idées qui peuvent faire échec à sa puissance, et la ruiner dans l'opinion publique.

Or, le premier besoin, j'allais dire le premier des devoirs d'une bourgeoisie couronnée, sera de se défaire au plus tôt du suffrage universel; c'est là son principal ennemi, son plus redoutable adversaire. Il va sans dire que la majorité de la classe moyenne n'est pas aujourd'hui dans ces sentiments, et qu'elle se récrierait avec raison contre l'écrivain qui lui prêterait de pareils desseins : elle n'est pas hostile au suffrage universel, et elle serait fort embarrassée de le remplacer par un autre mode électoral; mais il n'est pas moins certain qu'avec d'autres situations, son point de vue ne tarderait pas à changer; des besoins nouveaux amènent des pensées différentes, car tout le monde subit la force des choses. Chaque jour produit dans l'esprit de chacun son imperceptible modification; ce que l'on croyait impossible et chimérique, arrive peu à peu; quoi de plus naturel alors que la conduite et les opinions s'en ressentent? L'histoire est pleine d'enseignements à ce sujet; elle nous apprend que les Girondins eussent été stupéfaits en prenant leur siége à la Con-

Digitized by Google

vention, si on les avait accusés de suivre une politique qui ferait monter Louis XVI et la plupart d'entre eux sur l'échafaud ; elle nous fait souvenir de ces honnêtes et loyaux républicains qui fortifièrent le pouvoir du grand Bonaparte, sans se douter qu'ils lui bâtissaient un trône; elle nous montre les députés de 1815 acclamant Napoléon II, et ouvrant ainsi la porte aux Bourbons, en croyant la leur fermer; les bourgeois de Paris demandant la réforme, neutralisant, sous prétexte d'impartialité, les efforts du gouvernement et ne s'imaginant guères aboutir à la République. Sans doute, tous ces grands faits historiques qui se sont déroulés sur notre sol français n'étaient d'abord ni prévus ni souhaités; ils n'en arrivèrent pas moins, et ils n'en furent pas moins acclamés par leurs auteurs involontaires; il en serait de même de la croisade contre le suffrage universel aussitôt que le Corps législatif aurait recouvré sa toute-puissance. Au surplus, si la classe moyenne, dans sa générosité, ne voit et ne peut voir encore le changement important que ses idées viendraient à subir, ses chefs ne font pas grand mystère de leurs sentiments à ce sujet. Entrez dans un de leurs salons, et vous entendrez de singuliers aveux touchant le suffrage universel; pour eux, ce système électoral n'est qu'un instrument commode entre les mains d'un gouvernement qui vise à la popularité ; c'est la négation de la richesse et de l'instruction au profit de la misère et de l'ignorance, c'est pour se concilier l'appui des masses, dévorées de je ne sais quel appétit de gloire et de fausse grandeur, qu'on est allé à Sébastopol, en Italie, au Mexique, en Chine, en Cochinchine, et dans tous les coins de la terre; c'est pour leur complaire qu'on a édicté ces mémorables décrets décorés du nom de liberté du commerce, et qui sont tout simplement la ruine de l'honnête et paisible bourgeois; c'est pour se les rendre favorables qu'on a voté cette avalanche de lois et de règlements ministériels qui se sont proposé de conférer au même peuple des droits successivement plus étendus, d'agrandir avec une sollicitude particulière toutes les voies par où pouvaient lui arriver l'aisance, la moralité et la richesse.

Voilà les discours que la classe moyenne entendrait peut-être avec étonnement sortir de la bouche de ses chefs, et c'est cependant ceux qu'elle ne manquerait pas de tenir elle-même si la Constitution du pays venait à changer. Si les hommes manquent de logique, les événements en ont pour eux, et dans l'hypothèse où nous nous plaçons, ils auraient bientôt forcé la main à tout le monde. Il est trop évident que le suffrage universel oblige à une politique déterminée, qui a blessé certaines sympathies, certains intérêts de la bourgeoisie; un gouvernement qui se prétend armé pour donner satisfaction à la nation tout entière peut et doit savoir contrarier

Digitized by Google

momentanément les prétentions de telle ou telle partie du peuple, s'il lui paraît qu'en agissant de la sorte il fait le bien commun : or, les prétentions de la bourgeoisie ont dû être contrariées, car elle ne vise à rien moins qu'au retour de sa toute-puissance. L'idéal du gouvernement bourgeois est complétement opposé à l'idéal du suffrage universel; ils ne peuvent vivre côte à côte, et si l'un apparaît sur la scène politique, il faut que son rival disparaisse. Conçoit-on la singulière contradiction où tomberait ce régime parlementaire, manié par la classe moyenne, et se refusant à lui-même, avec un incroyable désintéressement, toutes les satisfactions, toutes les lois de première nécessité sans lesquelles il ne saurait vivre ? il aurait le pouvoir de rendre impossibles ces aventures guerrières qui sont si peu de son goût, de briser ce traité de commerce qu'il regarde comme une atteinte à sa fortune, de mettre la main sur le budget et d'en disposer souverainement pour le plus grand avantage de sa position et de son avenir; il pourrait enrayer cette tendance, qu'il trouve déplorable, à augmenter sans cesse les droits et les exigences des ouvriers des villes, qu'il emploie comme patron, des manœuvres des champs, qu'il occupe à titre de grand propriétaire; il pourrait tout cela et il ne le ferait pas! Mais il serait alors le plus inconséquent et le plus stupide des gouvernements. Et, d'ailleurs, sans parler de ces nécessités absolues auxquelles il faudra bien qu'il obéisse, ne doit-il pas aussi songer à conserver sa couronne? Tant que le suffrage universel subsistera, le député ne pourra espérer de maintenir dans la fidélité, pendant de longues années, un collége électoral avec lequel il ne se sentira aucune sympathie; aussi, n'eût-il pour le guider que l'instinct de la conservation, qu'il songerait à s'entourer d'électeurs capables de le comprendre et de l'appuyer, c'est-à-dire à élaguer l'élément populaire.

Il ne faut pas croire que ces grandes transformations de la pensée publique, en présence d'événements politiques nouveaux et considérables, soient aussi difficiles à réaliser qu'elles pourraient le paraître. En se plaçant aux deux pôles opposés, en envisageant à la fois et le sentiment dominant du jour, et le sentiment contraire qui doit envahir tous les esprits, dans un temps donné, on peut bien éprouver quelque étonnement; mais la marche des choses ne contient pas de ces surprises; la logique des événements s'y prend d'une manière délicate pour nous attirer à elle, et c'est par des moyens qui paraissent d'abord les plus inoffensifs du monde qu'elle aborde des convictions qui se prétendent inébranlables. Aussi n'est-ce pas le lendemain de la résurrection du régime parlementaire qu'on proposerait le retour au suffrage censitaire. On se bornerait, sans doute, et, ici, nous ne sommes déjà plus complétement dans

Digitized by Google

une pure hypothèse, à demander avec une apparente candeur s'il ne serait pas naturel d'exiger des électeurs qu'ils sussent lire et écrire ; quoi de plus rationnel ? Est-ce donc trop demander à des gens qui disposent en souverains des destinées du pays ? Est-il rien de plus désirable au point de vue de la diffusion de l'instruction élémentaire ? Tous les citoyens ne s'empresseraient-ils pas autour de l'instituteur primaire, pour n'être pas privés plus tard de leurs droits les plus chers? Ce serait une bien faible concession à des exigences fort raisonnables, puisque, s'il faut en croire le gouvernement, le nombre des enfants qui fréquentent les écoles va sans cesse grandissant ? C'est sans doute avec cette apparence aimable et doucereuse que la plus grande modification aux institutions politiques du jour ferait son apparition au palais Bourbon. Il est inutile de dire que la latitude de l'examinateur au grade d'électeur étant nécessairement considérable, on pourrait de la sorte éloigner du scrutin la grande majorité des votes des campagnes. Après avoir exclu les paysans comme ignorants, on ne tarderait pas à en faire autant des ouvriers des villes comme brouillons ; et, peu à peu, par une pente aussi certaine qu'insensible, on remonterait jusqu'à cet électeur à 200 fr., qui est resté le type du régime parlementaire. Ne croyez pas que ces futurs novateurs à contre-sens puissent être le moins du monde embarrassés du titre de libéraux qu'ils s'adjugent, en portant un coup funeste à la liberté électorale. Tant qu'ils ne sont pas au pouvoir, les partis prennent un médiocre souci de la logique, et les exemples de cette inconséquence plus ou moins calculée ont été malheureusement si fréquents dans notre pays, qu'on n'est pas loin de dire de la liberté ce qu'on dit de la charité : qu'elle est d'abord bonne pour soi et ses amis.

Au milieu de ces péripéties, qui pourraient bien être dramatiques, on se figure sans peine ce que deviendrait l'Empire. Privé du suffrage universel, il n'a plus sa raison d'être : c'est le consentement unanime des citoyens qui a fait reparaître cette forme de gouvernement, après trente ans d'éclipse ; dès que cette unanimité du pays ne sera plus là pour conserver son œuvre, dès que le peuple aura perdu son influence sur la conduite politique du pouvoir, l'Empire aura cessé d'exister ; son nom restera peut-être inscrit, pendant quelques années de tolérance, en tête de nos institutions ; mais le fait et le nom étant en désaccord évident, un jour arrivera où le nom lui-même s'effacera ; les futurs souverains devanceront peut-être, en ce point, la logique des événements, et ils rayeront de notre charte une appellation menteuse et importune, capable de raviver, dans le cœur du plus humble des Français, l'amer regret d'avoir perdu tout droit et toute influence politiques, capable aussi de rap-

Digitized by Google

peler le souvenir dangereux d'une ère de gloire, de sécurité et de grandeur à jamais disparue !

Que les bien intentionnés en restent convaincus, l'Empire et le régime parlementaire sont des institutions inconciliables, et il faut, de toute nécessité, faire un choix entre les deux ; que la masse intelligente, mais forcément peu au courant de ces théories de philosophie politique, regarde d'un peu près à ces prôneurs de liberté, qu'elle écoute toujours avec complaisance, elle s'apercevra bien vite qu'ils la prennent pour dupe, en faisant luire à ses yeux le mirage d'une alliance impossible entre des institutions qui s'excluent, en niant, avec une imperturbable assurance, les efforts libéraux faits par le gouvernement actuel, et en ne semblant attacher d'importance qu'à une liberté politique qui n'est et ne peut être qu'un monopole entre les mains d'une classe de la nation ; qu'ils prennent garde surtout à cet argument plein de déception dont les prétendus libéraux sont prodigues envers les amis du pouvoir actuel : « N'êtes-vous pas, disent-ils, ses plus redoutables ennemis ? ne savez-vous pas que tous les gouvernements sont tombés pour avoir résisté à l'opinion publique et à la liberté ? Craignez de lui rendre le plus détestable des services en l'encourageant dans la voie des résistances, qui mène aux abîmes. » Répondez hardiment qu'en France l'Empire est libéral, et que le Parlement ne l'est pas ; que l'Empire est le gouvernement des sociétés démocratiques, et le Parlement celui des sociétés aristocratiques ; que l'un est l'avenir, et l'autre le passé.

EDOUARD BOINVILLIERS.

Digitized by Google

TRAVAUX

DES

ACADÉMIES ET DES SOCIÉTÉS SAVANTES

SCIENCES PHYSIQUES, NATURELLES ET MÉDICALES

XIII

Angleterre. Bath : *Des Figures de cohésion dans les liquides*, nouvelle théorie de M. TOMLINSON. — Paris. Académie des sciences : *Nouveaux gisements d'instruments en silex*, notes de MM. BOUDRAN et MEILLET.—*Divers bolides* signalés par MM. BOISSE, TISSOT et LARTIGUE. — *La Nouvelle planète Alcmène*, découverte par M. LUTHER. — *Périodicités de deux étoiles variables* observées par M. GOLDSCHMIDT. — *Nouveau cas de filaire sous-conjonctival*, par M. le docteur GUYON. — Bibliographie et mélanges : *La Médecine naturelle*, par M. F. CAUNIÈRE. — *La Photographie en Amérique*, par M. LIÉBERT. — *Procédé photographique au charbon*, de M. SWAN. — *Procédé argento-uranique*, de M. WOTHLY. — *Eclairage par le magnésium*, procédés de MM. SONSTADT et BROTHERS. — *Photographie reproduisant les couleurs naturelles*, essais de MM. CHAMBAY et NIEPCE DE SAINT-VICTOR.

Ce n'est pas au sein des Académies que nous recueillerons cette fois beaucoup de renseignements de nature à intéresser nos lecteurs et plus particulièrement nos lectrices, car nous nous berçons de l'illusion d'en avoir. Laissons donc de côté les gros calculs qui alourdissent les pages des *Transactions* de la Société royale de Londres, et reprenons le chemin de Bath, où nous trouverons une série de faits tout nouveaux, exposés dans une des séances de l'Association britannique, par le professeur Tomlinson, un des observateurs les plus laborieux d'outre-Manche.

Nous avons bien ici un reproche de négligence à nous faire : une partie de ces faits remonte à l'époque de la réunion de l'association, qui a eu lieu à Manchester, en 1861. Mais comment leur accorder une place dans nos comptes rendus, quand nous étions débordés par l'analyse spectrale,

Digitized by Google

le rubidium, le cæsium et le thallium, par l'homme fossile et par les générations spontanées? Nos lecteurs, d'ailleurs, n'y perdront rien, car c'est aujourd'hui seulement que le professeur Tomlinson est parvenu à donner à sa belle théorie un développement presque complet, et que nous pouvons nous-même en parler avec connaissance de cause, ayant eu du loisir pour répéter quelques-unes de ses curieuses expériences, qui sont, d'ailleurs, à la portée de tout le monde. Ce qui nous étonne, c'est qu'on ne s'en soit pas encore occupé en France. Prenons un simple verre d'eau pure, trempons un bâton de verre dans de l'huile d'olive, et déposons sur la surface de l'eau, lorsqu'elle est parfaitement tranquille, la goutte qui se forme au bout du bâton. Que voyons-nous? L'huile qui se répand aussitôt sur l'eau en y formant une espèce de pellicule liquide irisée. Observons-la : d'abord unie et non interrompue, elle ne tarde pas à se diviser en un réseau de lignes renfermant des carrés plus ou moins réguliers; puis, après de certaines évolutions assez lentes, l'huile se trouve réunie en deux ou trois gouttelettes rondes et aplaties, semblables à ce que l'on appelle communément les *yeux* du bouillon. Cette expérience très simple et presque vulgaire arrive, entre les mains du professeur Tomlinson, à la hauteur d'un nouveau moyen d'analyse qualitative. Suivons-le dans ses recherches, et substituons à l'huile d'olive l'essence de térébenthine.

Une goutte de cette substance, déposée avec toute précaution sur une surface aqueuse, s'y étend comme l'huile, mais en formant, cette fois, une figure capricieuse, ornée d'une petite frange dentelée tout autour. Après une minute d'attente, nous verrons s'y ajouter une rangée de perles en dedans de la frange ; puis, peu à peu, tout le système se rapproche du bord du verre, il se fait une déchirure au milieu, et l'île que forme l'essence se trouve munie d'un lac d'eau à l'intérieur.

Pour que ces expériences délicates puissent parfaitement réussir, il faut opérer dans un verre d'une assez grande largeur, préalablement lavé avec de l'acide sulfurique, et puis avec de la potasse caustique, afin de le rendre *chimiquement* propre, et enfin il importe de se garantir de la poussière aussi complétement que possible.

Nous en savons maintenant assez pour comprendre la théorie de l'auteur. Dans la formation de ces figures, il y a une lutte de deux forces contraires : d'abord la force d'adhésion ou attraction des deux liquides entre eux, puis la force de cohésion du liquide déposé. Cette dernière finit par vaincre l'autre, et fait en sorte que les molécules du liquide déposé se ramassent sous une forme *qui lui est particulière*. Chaque liquide a sa *figure de cohésion* spéciale, et, réciproquement, comme conséquence légitime de la figure de cohésion obtenue, on peut deviner la nature du liquide, et juger s'il est pur ou s'il ne l'est pas.

Mais ceci suppose un travail préliminaire : l'enregistrement des figures de cohésion de tous les liquides qui figurent dans le commerce. Ce travail pénible, M. Tomlinson l'a entrepris, et il en est résulté pour la science une véritable moisson de faits nouveaux, dont plusieurs intéressent surtout les théories de l'attraction, de la répulsion et de la cohésion. Prenez par

Digitized by Google

exemple un gobelet rempli d'eau, et approchez de la surface du liquide l'index mouillé d'éther : aussitôt, vous remarquerez sur la surface une dépression assez considérable juste au-dessous du doigt, qui pourtant n'y touche pas. Vous répandez sur l'eau de la poussière de lycopode, cryptogame bien connu pour sa graine impalpable et hydrofuge : alors l'éther qui s'évapore du doigt chasse la poussière, et l'eau reste à découvert. Si l'on dépose sur celle-ci une goutte d'essence de térébentine ou de vernis fait avec cette essence, la goutte se répand en pellicule, ainsi que nous l'avons dit plus haut, et alors le doigt humecté d'éther produit sur la pellicule une cavité, où l'on voit se former une magnifique série des anneaux coloriés de Newton, lesquels durent tant qu'il y a de l'éther. On peut même substituer à celui-ci l'ammoniaque, l'esprit de bois, l'alcool, le naphthe, le benzole, etc., et en obtenir des effets semblables, mais toujours modifiés suivant le liquide employé. Un phénomène des plus curieux a lieu lorsqu'on dépose sur l'eau une goutte de créosote. Cette substance y forme un disque aux reflets argentés, qui se met aussitôt à parcourir assez rapidement toute la surface aqueuse en se crispant et s'agitant avec une violence telle qu'on le prendrait volontiers pour une être vivant ; il finit par rejeter hors de sa circonférence de petits globules dont chacun se livre pour son propre compte à des évolutions semblables. Pendant ce temps, la créosote se répand sur l'eau en une mince pellicule ; le disque primitif et sa progéniture perdent de leur énergie : la pellicule se déchire en plusieurs endroits, donnant naissance à de petits lacs d'eau, où les globules voyagent comme des barques, et assez souvent en tournant sur eux-mêmes. Si au lieu de la créosote on prend du phénol, liquide que l'on tire de la créosote même ou bien du gaz d'éclairage, on obtient des phénomènes semblables, mais plus exagérés peut-être : la figure de cohésion que donne le phénol se compose, au centre, d'une lentille convexe aux bords ramifiés ; de cette lentille s'échappent des rayons de liquide lancés dans toutes les directions sur la pellicule, bordée elle-même d'une ligne ondulée.

Les mouvements saccadés et rotatoires du camphre sont connus depuis longtemps. Des fragments de cette substance jetés sur l'eau tournent sur eux-mêmes avec une certaine rapidité. Or si, au moment où ces mouvements sont le plus énergiques, on dépose une goutte d'acide eugénique (l'élément principal de l'huile essentielle de clous de girofle) sur la surface de l'eau, les fragments de camphre s'arrêtent subitement, bien que cet acide, lorsqu'il est seul, ait lui-même un pouvoir rotatoire très considérable.

La figure de cohésion de l'huile de lavande est une des plus remarquables. Dès que la pellicule s'est formée, elle se brise en une infinité de branches étoilées, de manière à donner à la surface de l'eau l'apparence du bois vermoulu. La lutte entre la force adhésive et la force de cohésion se continue ainsi pendant quelque temps : la dernière finit par l'emporter, et l'huile se réunit alors en plusieurs disques ayant des bords bien définis. Ces phénomènes sont néanmoins assujettis à un loi de saturation. Une goutte de créosote se comporte comme nous l'avons dit plus haut ; si à la

Digitized by Google

première on ajoute une seconde, elle agira comme la première, mais avec beaucoup moins d'énergie; une troisième enfin ne bougera pas, et elle se rassemblera aussitôt en une lentille à double convexité, la surface ayant atteint son point de saturation : la créosote est en effet légèrement soluble dans l'eau.

Il résulte de ces dernières expériences qu'en changeant l'excipient, c'est-à-dire le liquide qui reçoit la goutte, on doit obtenir des figures de cohésion diverses; c'est ce qui arrive si à l'eau on substitue par exemple le mercure, l'acide sulfurique, l'acide acétique, etc. Ainsi l'huile de camphre qui, sur l'eau, se répand en une pellicule bien développée, n'en forme aucune sur l'acide acétique; elle se ramasse au contraire en un petit disque qui se meut rapidement sur l'acide et lance un nombre considérable de globules soumis eux-mêmes à un mouvement de rotation très prononcé. Sur cet acide, les huiles de cajeput et de bergamotte se comportent d'une manière semblable, mais les huiles de girofle et d'amandes amères y sont complétement inertes. Nous pourrions multiplier à l'infini les descriptions de ces phénomènes, mais il nous tarde d'arriver à leur application pratique.

Prenons pour exemple l'huile essentielle de cannelle, que l'on ne trouve presque jamais pure dans le commerce, mais mélangée qu'elle est d'ordinaire avec de l'huile d'olives ou d'amandes. Pour découvrir la fraude, il faut connaître les figures de cohésion de chacune de ces trois substances. L'huile de cannelle forme une pellicule, des bords de laquelle partent, comme du même centre, des lignes ou rangées de très petits globules. La pellicule à elle seule n'a pas plus d'un pouce de diamètre; elle est argentée, ses bords sont bien définis et de petites bosses ou perles se dessinent en dedans. Bientôt et en quelques secondes, on voit s'ouvrir des trous près des bords de la pellicule, qui finit par se découper en une sorte de réseau avec deux ou trois disques plats nettement tracés. La figure de l'huile d'olives, nous la connaissons déjà : apparence irisée et réticulée. Celle de l'huile d'amandes consiste en une pellicule se terminant en dentelle, ce bord disparaît peu à peu et les interstices de cette dentelle viennent se réunir et se confondre. Le bord se sépare de la pellicule mère et forme en dehors de petites lentilles; le nouveau bord se relève un peu, les trous s'agrandissent et l'huile finit par se contracter en une seule lentille d'un centimètre et demi environ de diamètre, entourée d'une foule de petites lentilles.

Si maintenant on mêle une goutte d'huile d'olives à dix gouttes d'huile de cannelle, et si l'on dépose sur de l'eau une goutte de ce mélange, voici ce qui arrive : on obtient d'abord une belle série d'anneaux irisés, qui disparaissent en se contractant en des masses angulaires; puis une partie de la pellicule se rassemble en une lentille centrale de la grandeur d'un pain à cacheter; le reste est mince, argenté et perforé en plusieurs endroits. Enfin, l'évaporation de cette dernière partie amène la formation de quelques lentilles beaucoup plus petites et irisées. Or ces effets irisescents n'appartiennent pas à l'essence de cannelle pure; ils proviennent seulement de l'huile d'olives, d'où l'on peut conclure qu'il y a eu adultéra-

Digitized by Google

tion de l'essence par cette huile fixe, et plus cette dernière est abondante, plus ces effets sont prononcés.

L'huile d'amandes, employée dans la même proportion avec l'essence, donne d'abord les globules propres à l'essence de cannelle, puis les caractères de l'huile fixe. Ici, comme dans le cas précédent, la fraude est donc constatée, et l'on sait positivement que l'adultération s'est faite non pas par l'huile d'olives, mais par l'huile d'amandes. C'est ainsi que les figures de cohésion deviennent un moyen sûr d'analyse qualitative. N'oublions pas d'ajouter que la température est un élément important dans ces recherches, et qu'une élévation ou un abaissement considérable peuvent modifier les résultats indiqués.

Jusqu'ici, nous n'avons considéré que le cas où la pesanteur spécifique du liquide déposé est très voisine de celle du liquide qui reçoit le dépôt. Mais il y a des figures de cohésion par *submersion*, et elles arrivent lorsque le liquide déposé est beaucoup plus lourd que l'autre. Ici nous entrons dans une série d'expériences de nature à fournir un charmant passe-temps de salon. Préparons une solution filtrée de 75 centigrammes de cochenille environ dans 30 grammes d'eau ; une goutte de cette solution, déposée sur l'eau contenue dans une longue éprouvette à pied, descendra aussitôt au-dessous du niveau sous forme d'anneau horizontal. La matière colorante ne tarde pas à se masser sur deux points opposés de la circonférence de l'anneau, et à y former deux *lèvres* pendantes surmontées d'un tube colorié vertical évasé par en haut. Les lèvres descendent lentement à droite et à gauche, et enfin de l'une d'entre elles se détache un nouveau tuyau semblable au premier, mais plus petit, et il s'y fait la même évolution, jusqu'à ce que toute la hauteur du vase soit remplie de festons coloriés terminés en anneaux toujours plus petits et affectant les courbures les plus gracieuses. On peut obtenir des couleurs plus vives en faisant dissoudre dans l'eau un peu d'alun, qui forme une belle laque avec la cochenille, ou bien on peut varier les couleurs en y versant quelques gouttes d'une solution de nitrate de cuivre ou d'étain, d'ammoniaque, etc.

Si l'on remplit une éprouvette de trois onces environ d'alcool méthylé, et qu'on y dépose une goutte d'huile de lavande, celle-ci descend un peu sous la forme d'un anneau qui, plat et horizontal d'abord, se déforme en affectant deux courbures différentes. Des points inférieurs de ces courbes, on verra bientôt descendre quatre colonnes liquides terminées en anneaux ; puis, tout d'un coup, il se fera comme une légère explosion, et l'on verra toute la partie inférieure du vase remplie d'un dédale de courbes paraboliques aux axes verticaux, et dont chaque branche se termine en un anneau microscopique. Si l'éprouvette contient de l'oxalate d'ammoniaque, une goutte de solution de cochenille descendra d'abord sous forme d'un tuyau terminé par un anneau ondulé qui, par des évolutions semblables à celles que nous venons de décrire, finira par former un petit temple à arcs entrelacés des plus gracieux, et d'une symétrie parfaite. Dans l'huile de parafine, l'huile de croton tiglium forme une espèce de verre à champagne. Enfin, il n'y a pas de forme gracieuse et bizarre qu'on ne rencontre dans ces expériences en variant convenable-

Digitized by Google

ment les liquides. Quelques-unes de ces figures conservent l'apparence liquide ; d'autres affectent la rigidité du cristal ; les unes sont diaphanes, les autres opaques ; les unes laiteuses, d'autres rouges, crayeuses, etc. Lorsqu'on songe à ce fait capital, que chaque liquide prend une forme particulière et constante, on se rend compte de l'important service que le professeur Tomlinson a rendu à la science. Déjà, ainsi qu'il le dit dans son dernier mémoire lu à Bath, des industriels ont employé avec avantage, pour s'assurer de la pureté des produits qu'ils avaient achetés, quelques indications fournies par le savant professeur.

Les séances de l'Académie des sciences n'ont pas été, dans ce trimestre, aussi fécondes que d'ordinaire en sujets propres à intéresser tous nos lecteurs. La question des silex taillés y a pris toutefois une face assez imprévue. Dans notre dernier article [1], nous avons rendu compte de la découverte d'un vaste *atelier* d'instruments en silex, au Grand-Pressigny (Indre-et-Loire), où « l'on trouve, disions-nous, à chaque pas une quantité prodigieuse de *nucléus* taillés, de casse-tête, de haches, de couteaux longs de 15 à 20 centimètres, de grattoirs, de pointes de lance..... et un polissoir de haches, consistant en un bloc de grès..... tout sillonné de rainures. » Néanmoins, les objets en silex poli y étaient très rares ; et bien que le terrain, situé presqu'au sommet d'un plateau, n'eût aucun des caractères du diluvium, M. L. Bourgeois avait été d'avis que les silex du Grand-Pressigny appartenaient au même âge que ceux recueillis par M. Boucher de Perthes à Abbeville. Voilà en substance ce que nous disions il y a trois mois, sans trop nous effaroucher de cette singulière découverte.

Mais voici maintenant M. Boudran qui, dans une note adressée à l'Académie des sciences, nous rend compte de deux nouveaux gisements d'armes en silex, l'un au sud de Maintenon (Eure-et-Loir), entre l'aqueduc de Louis XIV, le chemin de fer et les coteaux qui longent la rivière ; et l'autre ?.... à Paris même ! « Le gravier avec lequel sont sablés les jardins, squares et promenades de Paris, nous dit-il, contient des trésors archéologiques. Un peu d'attention y fait découvrir une prodigieuse quantité de têtes de flèches et d'autres armes de très petite dimension. Ces pièces, parfaitement reconnaissables pour des yeux familiarisés avec les formes prismatiques et les tailles calculées des instruments de silex, dépassent rarement 3 ou 4 centimètres de longueur. »

Au sujet du gisement de Maintenon, M. Boudran dit à peu près ce que nous avons lu de celui du Grand-Pressigny, en faisant remarquer que le territoire de Maintenon était parfaitement indiqué pour une fabrication de ce genre, le terrain crétacé, où abondent les strates de silex, s'y trouvant mis à nu par suite d'une déchirure locale de la couche tertiaire due aux érosions de l'Eure. L'auteur du mémoire signale encore « cette circonstance, qu'au centre du dépôt et dans sa partie la plus riche, près du moulin de la Folie, se dressent trois groupes de ces pierres vaguement quali-

[1] Voir la *Revue* du 31 octobre 1864. p. 801.

Digitized by Google

fiées de celtiques : un menhir, un dolmen brisé et un demi-dolmen, disposés sur une ligne de quelques centaines de mètres, dans la direction du nord au sud. » Citons enfin, pour compléter la liste de ces trouvailles, une note adressée à l'Académie par M. Meillet, et d'après laquelle il aurait trouvé, près de Châtellerault, divers gisements d'instruments en silex tout aussi riches que celui du Grand-Pressigny.

Bien que nous soyons un peu révolutionnaire en fait de science, nos lecteurs nous rendront, nous n'en doutons pas, cette justice, qu'à l'endroit des silex travaillés, nous nous sommes toujours montré très docile. Nous avons soutenu M. Boucher de Perthes à une époque où il avait bien peu de partisans, et nous n'avons pas hésité à nous rallier à ces hardis explorateurs qui ont voulu reculer de plusieurs milliers d'années la première apparition de l'homme sur la terre. C'est qu'alors les recherches nous paraissaient conduites dans des conditions qui inspiraient la confiance; mais, nous l'avouons à regret, ces dernières découvertes dont nous venons de parler sont trop belles pour que nous les acceptions sans contrôle. Tant qu'il ne s'agissait que des 5 ou 6 hectares de terrain près du Grand-Pressigny, nous pouvions nous expliquer cette découverte si tardive, en supposant, chez les archéologues comme chez les géologues, une clairvoyance médiocre ou une grande négligence; mais lorsque nous voyons se multiplier ces phénomènes, nous sommes tout naturellement amenés à nous demander comment de si riches trésors ont pu dormir *à fleur de terre* pendant vingt-cinq ou trente siècles, sans appeler l'attention des savants, et, mieux encore, sans être enfouis, emportés, détruits d'une manière quelconque dans les nombreux cataclysmes qui ont dû avoir lieu dans un laps de temps si considérable?

Ceux de nos lecteurs qui ont eu occasion d'examiner quelques instruments en silex ont dû reconnaître, ce nous semble, qu'à côté de certains échantillons parfaitement caractérisés, il s'en trouve d'autres dont la destination n'est pas aussi évidente qu'on pourrait le désirer, et qui, en un mot, mettent un peu à contribution l'imagination pour se faire accorder le titre de hache, de poignard ou de grattoir. Dans un terrain diluvien non remanié, et surtout en présence d'ossements des grands pachydermes, nous concevons la valeur que l'on doit attacher à la plus petite écaille de silex; mais cette valeur lui vient uniquement de la place où on l'a trouvée. Otez-la de là, jetez-la sur les champs du Grand-Pressigny, de Maintenon ou de Châtellerault, et elle redevient un fragment sans signification aucune, à moins de preuves particulières, qui nous semblent manquer complétement jusqu'ici.

Il est sage de se méfier des opinions qui résultent d'un parti pris. L'imagination, avec une facilité étonnante, s'accommode de tout ce qui, de près ou de loin, semble de nature à lui servir d'appui. Nous avons eu, assez récemment, l'occasion de converser avec un homme très instruit, qui trouvait, dans des éclats de silex, des indications sur la mythologie des anciens. Il nous a montré quelques cailloux informes où, en y mettant beaucoup de bonne volonté, on pouvait distinguer des yeux, un nez et une bouche, absolument comme on en voit sur le disque de la lune; bref,

Digitized by Google

ces objets que d'autres appellent des grattoirs ou des poignards, il les appelait, lui, Mercure, ou Isis, ou Diane. Ces sortes de preuves ne nous paraissent pas assez concluantes pour que nous puissions croire qu'après une trentaine de siècles, les instruments de nos sauvages ancêtres soient venus se mêler au gravier de nos promenades publiques.

Nous en étions là de nos doutes lorsqu'on nous communiqua une idée formulée par le capitaine Mowat, du 9e d'artillerie. Suivant cet officier, les prétendus ateliers d'instruments en silex ne seraient autre chose que des endroits où l'on fabriquait autrefois des pierres à fusil! Nous avouons franchement que cette idée nous paraît infiniment plus probable que celle qui en ferait remonter l'origine au temps du diluvium d'Abbeville.

D'un autre côté, si nous acceptons l'hypothèse celtique, comment expliquer que tous ces prétendus instruments se trouvent réunis dans un même endroit? S'ils devaient servir, pourquoi les avait-on laissés là, au lieu de les ramasser? Les vrais instruments, on ne les trouve pas réunis; ils sont éparpillés çà et là, dans les terrains non remaniés; ou bien, si on en voit plusieurs ensemble, c'est dans les grottes qui ont servi d'habitation, mais non pas dans les champs ouverts, ni à fleur de terre. On nous répondra sans doute qu'il n'est resté sur les champs que les rebuts; mais, alors, la forme de ces instruments est donc mauvaise, peu reconnaissable? Et si le manque de poli qu'on y remarque semble confirmer cette hypothèse, que devient, dans ce cas, la théorie d'après laquelle l'état poli de ces objets indiquerait une époque de civilisation plus avancée, et l'état non poli, le contraire? Nous avouons volontiers que nos objections n'auront de valeur que lorsqu'on aura vérifié ce point d'histoire : y a-t-il eu dans les endroits désignés des fabriques de pierres à fusil? ou bien y a-t-il eu dans le voisinage des fabriques d'armes? Aussi, invitons-nous nos adversaires à éclaircir ce point le plus tôt possible, dans l'intérêt même de l'opinion qu'ils professent.

Les mois de novembre et décembre derniers ont été riches en bolides : M. Boisse en a signalé un le 11 novembre à Rodez. Ce météore était très brillant et doué d'une vitesse telle, qu'il a parcouru un arc de 70 à 80 degrés en trois ou quatre secondes, en laissant derrière lui une traînée lumineuse remarquable par sa persistance. Il n'y a pas eu d'explosion. Deux autres bolides ont été observés à Paris le 29 novembre et le 9 décembre par M. Tissot, le savant professeur de mathématiques au Lycée Saint-Louis. Le premier avait l'apparence d'une grosse fusée brûlant très régulièrement, mais seulement par places et avec peu d'énergie; le second météore était plus brillant, mais moins volumineux. Un dernier bolide enfin a été également vu à Paris le 4 décembre, par M. Lartigue. Il avait en apparence la grosseur d'une forte orange, et laissait derrière lui une traînée d'étincelles multicolores.

Signalons en astronomie la découverte d'une nouvelle planète télescopique faite à l'observatoire de Bilk, le 27 novembre dernier, par l'infatigable M. Luther. Cette planète, la 82e, trouvée entre Mars et Jupiter, a reçu le nom d'*Alcmène*. M. Goldschmidt aussi a voulu donner signe de vie, en annonçant à l'Académie que l'étoile variable V de la Vierge a une période de

Digitized by Google

250 jours, et que l'étoile variable I du Verseau a une période de 197 jours, c'est-à-dire que ces étoiles mettent chacune le nombre de jours indiqué pour passer de l'invisibilité jusqu'au maximum de leur grandeur apparente, et pour diminuer ensuite jusqu'à l'entière disparition.

M. le Dr Guyon a entretenu l'Académie d'un cas de filaire sous-conjonctival observé au Gabon. Le filaire est un ver extrêmement mince, et dont la longueur arrive rarement à deux pouces. Dans les régions chaudes de l'Afrique et de l'Amérique, ce parasite se rencontre dans la cavité de l'œil, où il occasionne naturellement des accidents fâcheux. On lira avec intérêt la description que donne M. Guyon d'une affection de ce genre : « Déjà en 1838, dit-il, j'ai eu l'honneur de soumettre à l'Académie le cas de deux filaires existant sur le même sujet, l'un dans l'œil droit, et l'autre dans l'œil gauche, mais qui se trouvaient parfois réunis dans le même œil. Le passage d'un œil à l'autre avait lieu avec la plus grande rapidité à travers le tissu cellulaire de la racine du nez. Ils étaient séparés, c'est-à-dire que l'un était dans l'œil droit, tandis que l'autre était dans l'œil gauche, lorsque l'opérateur fit l'extraction du dernier. Quelques heures après, de retour auprès de la malade pour extraire le ver de l'œil droit, l'opérateur le trouva passé dans l'œil gauche, d'où il en fit l'extraction par une nouvelle incision. Aujourd'hui, j'ai l'honneur de mettre sous les yeux de l'Académie un autre filaire provenant d'un nègre du Gabon, et dont l'extraction a été faite par un chirurgien de notre marine de l'Etat. C'est peut-être le plus grand que l'on ait encore extrait de l'œil : il mesure 15 centimètres. Cette longueur dit assez que, malgré les replis qu'il formait sous la conjonctive, il n'y était pas tout entier ; qu'il n'y était que dans une partie de sa longueur, l'autre restant engagée dans les tissus d'où il s'était avancé sur le globe oculaire. » Ce parasite est endémique dans certaines contrées. Le filaire de Médine se fait quelquefois jour à travers les téguments ; c'est ce que ne fait jamais le filaire sous-conjonctival. Quant à son extraction, elle exige une certaine dextérité, car il fuit l'instrument qui le touche ou cherche à le saisir. Pour le retirer, on incise avec une lancette, ou mieux avec des ciseaux, le pli que forme la conjonctive soulevée par une pince à disséquer ; le ver est alors à nu au fond de l'incision, où on le saisit avec une autre pince semblable.

Nous trouvons dans la *Médecine naturelle chez les anciens et les modernes*, par M. Ferdinand Caunière [1], des renseignements assez curieux sur la médecine des Malgaches. L'auteur, ayant passé plusieurs années à Madagascar, a pu étudier cette matière médicale toute nouvelle, et qui, selon lui, devrait se substituer à la nôtre. Sans nous arrêter à cette sentence rigoureuse, qui condamnerait à l'oubli les agents si précieux empruntés au règne minéral, tels que le calomel, le tartre stibié, le mercure, le nitrate d'argent, etc., pour leur substituer d'autres agents exclusivement tirés du règne végétal, nous reconnaissons sans peine que l'étude de M. Caunière peut rendre d'éminents services à la science médicale, et

[1] Paris, Dentu.

Digitized by Google

que certaines espèces de la flore de Madagascar pourraient utilement trouver place dans nos pharmacies. Ainsi, la plante appelée *Malambo*, distillant une résine amère d'une grande puissance fébrifuge, ne serait pas à dédaigner à une époque où il est déjà question de la prochaine disparition du quinquina. Nous y voyons aussi le *cachalanga* et le *ravensara*, toniques tous les deux et dont le dernier est vermifuge; l'*ambosa*, spécifique contre l'aphonie, et le *voua vountaka* pour les maladies de la peau. Enfin, la phthisie pulmonaire trouverait un excellent spécifique dans la *nepenthes distillatoria*, plante herbacée, merveilleuse à plus d'un titre. La nervure médiane de sa feuille s'allonge en forme de vrille, et supporte à son extrémité une urne membraneuse oblongue, munie d'un couvercle. Pendant la nuit, cette urne se remplit de rosée ; le poids du liquide exerce d'abord contre les parois une pression qui oblige le couvercle à se fermer; il fait ensuite plier la tige, de sorte qu'au lever du soleil toutes les urnes sont fermées et posent sur le sol ; mais vers huit heures du matin, les opercules commencent à s'ouvrir, et, dans le courant de la journée, l'eau, dont la quantité peut être estimée à la moitié d'un verre ordinaire pour chaque urne, s'évapore, et la tige se relève, pour subir un nouvel abaissement la nuit suivante.

Le *tanghin* est une plante de renommée sinistre dans les annales des Malgaches, à cause de l'amande que renferme son fruit semblable à la pêche, et qui, chargée probablement d'acide prussique, comme nos amandes amères, fournit un poison subtil, dont s'est servie la reine Ranavalo pour faire périr, dans l'espace de trente-trois ans, plus de 150,000 personnes. Le livre de M. Caunière renferme, indépendamment de ses considérations médicales, beaucoup de renseignements utiles et intéressants sur l'île de Madagascar, et nous avons peine à nous en séparer.

Mais d'autres sujets nous appellent. Passons à la photographie, où nous devons signaler de remarquables progrès accomplis pendant l'année qui vient de s'écouler. Et d'abord arrêtons-nous un instant à feuilleter la *Photographie en Amérique*, ouvrage d'un haut intérêt pour l'art qui nous occupe, par M. A. Liébert [1], photographe distingué, aujourd'hui établi à Paris, après avoir passé plusieurs années en Amérique. M. Liébert est bien connu comme l'inventeur d'une chambre solaire sans réflecteur pour l'amplification des images photographiques, appareil qui acquiert une double importance par la découverte de l'éclairage magnésique, dont nous allons bientôt parler. Son livre contient de précieux renseignements pour les photographes du vieux monde, qui ne se doutaient pas que leurs confrères d'au delà de l'Atlantique les avaient devancés dans la pratique rationnelle de leur art. Ce qui nous a surtout frappé dans l'ouvrage de M. Liébert, c'est l'aménagement d'un atelier américain. M. Liébert condamne avec raison ces pavillons vitrés, où la lumière arrive de quatre côtés aussi bien que d'en haut, et dans lesquels, dit-il, « pas un seul photographe américain ne voudrait travailler », parce qu'ils donnent des épreuves plates, sans modelé et sans les ombres portées qui font la

[1] Paris, Leiber.

Digitized by Google

beauté du dessin. L'atelier américain consiste, au contraire, en une grande pièce, couverte, dans la partie longitudinale exposée au nord, d'un toit en pente d'un angle de 60°; au centre de ce toit, il y a une ouverture occupant la moitié de la longueur sur toute la hauteur de 4 mètres environ, et vitrée avec des glaces superposées l'une à l'autre. Les glaces de ce plan incliné sont dépolies depuis le sommet jusqu'à 2^{m},50 environ du point de jonction du toit avec la muraille de côté; on choisit, pour la partie inférieure transparente, des glaces approchant le plus possible de la couleur blanche ou bleuâtre, qui sont les plus photogéniques, en rejetant celles qui, par leur teinte verte ou jaunâtre, pourraient retarder l'impression. La partie du côté de la muraille immédiatement au-dessous de ce plan incliné vitré, est également ouverte et garnie de glaces sur une hauteur de 1^{m},50. Cette partie est fermée d'un rideau bleu mobile, et toutes les parois intérieures du salon sont peintes à la colle en bleu ou en gris clair pour adoucir et atténuer l'effet de la grande lumière.

Parmi les différents procédés inventés en photographie pour obtenir des effets d'une grande vigueur, nous devons signaler celui dit *au charbon*, imaginé par M. Poitevin. Nous en trouvons dans le livre de M. Liébert une description assez concise, qui nous servira d'introduction à l'exposé des méthodes tout récemment découvertes par MM. Swan et Wothly.

« La manière d'opérer de M. Poitevin, dit M. Liébert, consiste à faire dissoudre 10 grammes de belle gélatine blanche dans 100 grammes d'eau préalablement saturée de bichromate de potasse; on délaye ensuite dans ce liquide 2 grammes environ de noir végétal bien fin, ou toute autre matière colorante en poudre; lorsque le mélange est filtré, on en couvre une feuille de papier qui, après dessiccation dans l'obscurité, sera insolée pendant quelques minutes derrière un cliché. Au sortir du châssis à reproduction, la feuille est lavée avec une éponge fine imbibée d'eau, qui facilite la dissolution des parties non impressionnées, et le dessin se trouve alors formé par les couleurs qu'on a employées. »

Nous sommes maintenant à même de comprendre les importantes modifications apportées à ce procédé par M. Swan, modifications qui font de son système un art tout nouveau. Il commence par fabriquer des feuilles d'un genre particulier, de la manière suivante : On prend 125 grammes de gélatine que l'on laisse d'abord tremper dans 500 grammes d'eau, puis on en fait la solution à l'aide d'une douce chaleur, et l'on clarifie avec un blanc d'œuf. On ajoute : 1° l'eau nécessaire pour rétablir le poids primitif; 2° une dose de 62 gr. 1/2 de sucre blanc; 3° de l'encre de Chine ou toute autre couleur bien broyée, délayée et filtrée; on en ajoute assez pour que le liquide prenne le ton que l'on désire. Ce composé, nous le représentons par A. — On fait d'autre part une solution de 30 grammes de bichromate d'ammoniaque dans 90 grammes d'eau, solution que l'on doit tenir à l'abri de la lumière et que nous indiquons par B. — On couvre enfin une plaque de cristal d'une couche de collodion de bonne qualité, que l'on laisse sécher complétement; on peut en préparer bon nombre de semblables et les garder en magasin.

Sensibilisez maintenant, à l'abri de la lumière diurne, la solution A par

Digitized by Google

un dixième environ de son poids de la solution B ; appliquez une couche de ce mélange sur la face collodionnée de la plaque, préalablement préparée, et laissez sécher. Au bout de quelques heures, lorsque cette nouvelle couche n'adhère plus aux doigts, on y passe le tranchant d'un canif tout autour, et la feuille se détache alors aisément de la glace. Elle a l'apparence d'une matière noire translucide et souple à la fois ; on peut la tenir en portefeuille pendant un jour ou deux, mais on doit s'en servir le plus tôt possible. N'oublions pas que cette feuille a une face collodionnée *non sensible* et une face gélatinisée *sensible*. Pour faire un tirage, M. Swan met la première en contact avec le cliché négatif, de sorte que la lumière frappe d'abord à travers le collodion diaphane la surface *intérieure* de la gélatine ; le quart du temps d'exposition exigé par la méthode ordinaire suffit ici pour donner une bonne impression.

Rappelons un principe qui n'est pas nouveau en photographie : c'est que plusieurs substances solubles, lorsqu'elles sont rendues sensibles à la lumière, deviennent insolubles par l'insolation. La gélatine est de ce nombre ; si l'on exposait à la lumière la surface de gélatine sans un cliché, elle deviendrait insoluble partout ; sous le cliché, les blancs, qui dans le négatif représentent les ombres et qui reçoivent la lumière à plein fouet, résisteront à l'action de l'eau ; les noirs, au contraire, se dissoudront ; les demi-tons resteront solubles en raison du degré de lumière dont ils ont été privés.

On comprend maintenant pourquoi, dans le procédé de M. Swan, on expose à la lumière le dessous de la gélatine ; c'est que le lavage se faisant du côté opposé, les demi-tons resteront. En effet, après l'insolation, on colle une feuille de papier sur le côté collodionné, et lorsqu'elle est séchée, on trempe le tout, le côté gélatinisé en haut, dans de l'eau tiède à 38° centigrades environ. La gélatine soluble s'en va, celle qui est insoluble reste, et l'image paraît sur le collodion, mais renversée. Si on veut la redresser, on colle une autre feuille sur l'image même, et si la première feuille a été collée au ciment de caoutchouc, on peut l'emporter avec la plus grande facilité, et l'on a alors une image redressée, remarquable pour sa grande finesse. Le procédé de M. Swan a fait grand bruit en Angleterre, où les photographes se sont empressés de lui payer la faible redevance qu'il exige pour son droit d'inventeur.

Mais depuis quatre mois environ, un nouveau procédé menace celui de M. Swan d'une rude concurrence, c'est le procédé *Wothlytype*, inventé par M. Wothly, d'Aix-la-Chapelle, et qui consiste dans l'emploi d'un mélange de sels d'uranium et d'argent avec du collodion. L'usage des sels d'uranium n'est pas nouveau en photographie. En 1840, sir J. Herschel annonça que les persels solubles de certains métaux se transformaient en protosels insolubles sous l'action des rayons solaires, en perdant une partie de leur oxygène, et que, dans cet état, ils pouvaient réduire les sels d'autres métaux. C'est ainsi que l'ammonio-citrate de fer, qui est un sel de péroxyde, perd un atome d'oxygène par l'insolation, et réduit ainsi le chlorure d'or, c'est-à-dire qu'il met en liberté l'or à l'état métallique. Si donc on recouvre d'ammonio-citrate de fer une feuille de

Digitized by Google

papier, et qu'on l'expose ensuite au soleil sous un cliché, on obtient une image à peine visible, mais qui, dans une solution neutre de chlorure d'or, se recouvre d'une couche de ce métal partout où le proto-citrate s'est formé. Quelques années plus tard, M. Burnett reconnut que les sels d'uranium se comportaient sous ce rapport comme ceux de fer. M. Niepce de Saint-Victor lui-même s'est servi de sels d'uranium pour obtenir des photographies coloriées, et ce n'est donc pas dans l'emploi de ces agents que consiste la découverte de M. Wothly, mais bien dans leur mélange avec des sels d'argent et avec le collodion. Voici du reste une description de son procédé :

M. Wothly enduit d'abord d'une couche d'amidon ou d'albumine une feuille de bon papier photographique, et, lorsqu'elle est sèche, il la fait passer entre deux cylindres afin de la rendre homogène et de bien incorporer l'enduit avec la substance du papier. La feuille ainsi préparée est ensuite rendue sensible par une couche d'un mélange composé de 500 grammes de collodion, 45 à 90 grammes de nitrate d'uranium, et 1 à 3 grammes de nitrate d'argent ; on applique la feuille sur cette solution à la lumière d'une bougie, et on la laisse égoutter et sécher dans l'obscurité. Pour faire un tirage, on place la feuille sous un cliché à la manière ordinaire, et on l'expose jusqu'à ce que l'on ait obtenu la vigueur désirée. C'est en ceci que paraît consister l'avantage principal de ce procédé, car dans les autres on est obligé de donner à l'épreuve un ton plus foncé que celui qu'on désire obtenir, afin de compenser la perte qu'entraînent les manipulations subséquentes. En sortant du châssis, l'épreuve passe dans un bain d'acide acétique, où elle séjourne dix ou douze minutes. Au bout de ce temps, on l'étend sur une glace et on la lave à grande eau sous un robinet, en l'épongeant soigneusement ; on la fait virer ensuite dans un bain de chlorure d'or ou d'argent, ou même d'hyposulfite de soude. Si l'on veut que l'épreuve ait une surface mate et non luisante, on supprime le collodion, et l'on dissout les sels d'uranium et d'argent dans de l'alcool étendu d'eau ; le reste de l'opération s'effectue ainsi que nous venons de dire.

Les épreuves que donne ce procédé sont remarquables pour leur finesse et leur vigueur ; les dégradations de tons que l'on peut obtenir sont plus nombreuses, et le temps d'exposition sous le cliché est beaucoup plus court : la seule question qui reste encore à résoudre est celle de la durée des épreuves. S'altéreront-elles à la longue ? Voilà ce qu'on ne sait pas encore. Toutefois, d'après quelques expériences du colonel Stuart Wortley, il y a lieu de croire qu'elles résisteront assez bien aux agents atmosphériques, les seuls qu'elles aient à redouter. M. Wortley a plongé dans une solution concentrée de chlorure de chaux, une épreuve à l'uranium et une autre épreuve à l'argent, et les y a laissées pendant toute une nuit. Au bout de ce temps, l'épreuve à l'argent s'est trouvée complétement effacée, tandis que l'autre était seulement devenue un peu pâle. On se préoccupe aussi d'une autre question. L'uranium est un métal très peu répandu dans la nature : il n'y en a guère en quantité appréciable qu'en Saxe, en Bohême et dans le comté de Cornouailles. Dès lors il est permis de se demander si

Digitized by Google

les photographes en trouveront toujours à leur disposition, dans le cas où le procédé Wothly obtiendrait la vogue? On a répondu que la demande fera naître la production, et sir J.-F.-W. Herschel vient d'indiquer une manière économique d'extraire ce métal de la *pechblende* ou urane oxydulé : on dissout ce minerai dans un acide, et l'on précipite par le ferrocyanure jaune de potassium ; on lave bien le précipité à l'eau froide par des décantations successives, puis on le dissout de nouveau par le carbonate de potasse, on filtre et l'on ajoute de la potasse caustique au liquide filtré. L'oxyde d'uranium se précipite alors sous la forme d'une belle substance jaune, et se trouve débarrassé de tout autre composé métallique, sauf peut-être un peu de potasse. On voit que ce procédé n'a rien de difficile si le photographe peut se procurer l'urane oxydulé à des prix abordables.

Mais ici ne s'arrêtent pas les découvertes qui ont enrichi l'art de la photographie pendant l'année 1864. On a longtemps cherché le moyen d'impressionner les couches sensibles par une lumière artificielle substituée à celle du soleil, et on y a réussi par la lumière électrique, par un courant simultané de gaz d'éclairage et d'oxygène, par la magnésie ou la chaux assujettie à un courant d'oxygène et d'hydrogène, etc.; mais tous ces moyens offraient des inconvénients qui les ont fait abandonner. Aujourd'hui, on en préconise un autre qui paraît satisfaire à toutes les exigences : c'est l'éclairage par le magnésium.

Ce métal, extrait pour la première fois en 1857 de sa base, qui est la magnésie, par M. H. Sainte-Claire Deville à l'aide du sodium, a la propriété de pouvoir s'allumer comme une bougie, et de brûler dans l'air avec un éclat égal, sinon supérieur, à celui de la lumière électrique. L'idée de l'appliquer à la photographie n'est pas nouvelle, car dès 1859, M. Crookes, bien connu aujourd'hui pour avoir découvert le thallium, avait annoncé qu'il faisait des recherches dans ce but. La difficulté consistait à donner au métal une forme maniable, et à pouvoir le livrer à bas prix. Le premier de ces obstacles a été vaincu par M. Sonstadt qui, en 1863, a pris un brevet pour l'étirage du magnésium en fil, du calibre d'un demi-millimètre et au-dessus. Le prix auquel on le livre dans cet état en Angleterre est aujourd'hui d'environ un centime par centimètre, du calibre d'un millimètre et demi. Pour l'employer, il a fallu d'abord construire un bougeoir exprès, avec un appareil destiné à faire avancer le fil à mesure qu'il brûle, à travers un trou pratiqué dans une plaque incombustible. Un fil isolé brûle très rapidement; mais en tordant ensemble trois ou quatre fils, on obtient une combustion beaucoup plus lente et plus régulière. On augmente considérablement l'intensité de la lumière en brûlant simultanément plusieurs fils isolés, au lieu de les brûler tordus ensemble : ils se consument plus vite, mais aussi produisent-ils l'effet voulu dans un temps beaucoup plus court. Ainsi en admettant que 75 centigrammes du métal se consument en 90 secondes, en produisant un effet photographique donné, si l'on coupe le fil en trois morceaux pesant 25 centigrammes chacun, et si on les allume simultanément, le même effet s'accomplira en 30 secondes; si on coupe le fil en 15 morceaux, du poids de 5 centigr. chacun, ils produiront ensemble la même impression photographique en six se-

Digitized by Google

condes et ainsi de suite. Il résulte de ceci que le photographe peut calculer mathématiquement et la quantité de métal qu'il lui faut, et l'intensité de lumière qu'il en doit obtenir, et la durée de l'opération, qu'il peut régler à son gré; qualités vraiment précieuses, il faut en convenir, et qui permettent de se servir de la photographie dans des circonstances où son emploi avait été jusqu'ici regardé comme impossible.

C'est le 6 mai 1864 que M. Brothers, de Manchester, a pour la première fois, et devant un public nombreux, fait un portrait à l'aide de l'éclairage au magnésium. Ce fut le vénérable professeur Faraday qui voulut bien poser comme modèle, et au bout de 20 minutes les assistants purent admirer, complétement terminé, y compris le tirage et le fixage, le portrait du célèbre savant, aussi parfait, aussi bien modelé qu'on aurait pu l'obtenir de la lumière solaire. La quantité de fil de magnésium consommée pour cette opération était un gramme, valant 1 fr. 25 cent. environ. Voici comment s'est faite la pose : le fil ayant été partagé en deux portions inégales, la plus grande tenue à sept ou huit pieds de distance de la tête du modèle a servi à l'éclairer par devant; en même temps un aide en brûlait la portion la plus petite derrière le modèle, afin d'éclairer suffisamment les ombres pour en révéler les détails : sans cette précaution on n'aurait obtenu que des ombres complétement noires.

Malgré ce beau résultat, qui n'est pas le seul, on ne saurait nier que, pour les portraits de modèles vivants, l'éclairage au magnésium n'ait un inconvénient immense : une lumière si vive, tenue à deux ou trois mètres de distance des yeux, fait grimacer le modèle. Nous avons vu la lumière magnésique, et nous ne nous expliquons pas comment le professeur Faraday a pu la supporter. Mais d'un autre côté, pour photographier les intérieurs, surtout ceux des églises (dont la lumière sombre se prête mal à la manière d'opérer ordinaire), pour la nature morte, et pour augmenter la lumière diurne dans les journées sombres, il est incontestable que l'éclairage magnésique peut rendre de grands services. Il en est de même pour les agrandissements : la lumière magnésique pénétrant dans la chambre solaire, donne des images agrandies parfaites, et l'héliostat devient dès lors inutile.

Faut-il enregistrer ici ce qui n'est encore qu'un bruit? Mais ce bruit a trait à une découverte si désirée et tellement importante, que nous ne croyons pas pouvoir nous dispenser d'en parler. Il ne s'agit de rien de moins que de la photographie aux couleurs naturelles, découverte, dit-on, à l'île Maurice, ou Ile-de-France. « La photographie, dit *le Cernéen*, journal de Port-Louis, vient d'entrer dans une phase nouvelle et inespérée, grâce à M. Chambay, véritable adepte dans l'art photographique, et qui est demeuré parmi nous pendant plusieurs années. M. Chambay a réussi à fixer les couleurs des objets; l'opération est instantanée comme dans les autres procédés; le modelé et les reliefs qu'il obtient sont merveilleux; le sang paraît circuler sous la peau, la couleur est fixée, et les portraits, d'une ressemblance parfaite, ne le cèdent pas aux plus beaux pastels, aux plus belles aquarelles. M. Chambay va partir pour Paris, où il fera une véritable révolution, non pas dans le monde politique, mais

Digitized by Google

dans le monde photographique. » Est-ce encore une déception? Peut-être le beau climat de l'île Maurice est-il plus propice à la photographie que notre ciel brumeux. Un ciel trop souvent voilé, telle est, en effet, la cause qui a entravé, cette année, les expériences de notre infatigable chercheur, M. Niepce de Saint-Victor. Malgré l'insuffisance de la lumière, lui aussi a réalisé des progrès; car, dans ses dernières épreuves, il a réussi, non-seulement à reproduire les rouges, les verts, les jaunes et les bleus, mais aussi les blancs et les noirs, jusqu'ici rebelles à ses efforts. Mais, pour fixer ces couleurs, M. Niepce est obligé d'avoir recours aux hautes températures, et, malheureusement, la chaleur affaiblit les teintes données par la lumière, et les modifie en les faisant tourner au rouge. En sortant de la chambre noire, les blancs et les bleus sont d'une pureté admirable; mais la fixation par la chaleur les ternit. Nous souhaitons que M. Niepce obtienne enfin tout le succès qui est dû à ses efforts persévérants.

HENRY MONTUCCI.

Digitized by Google

REVUE CRITIQUE

Biographies contemporaines, par A. Boullée, 2 vol gr. in-8°. Paris, Auguste Vaton.

L'histoire contemporaine, est-ce l'histoire? Vous êtes au milieu même de l'événement; il vous a atteint, il vous a ému, et vous le racontez. Que racontez-vous en réalité? Vous vous racontez vous-même, vos impressions, vos sentiments; vous avez rédigé des mémoires. Ils sont plus ou moins personnels, plus ou moins passionnés, mais votre émotion y demeure vivante malgré vous. Et si, restreignant votre point de vue, vous vous attachez à analyser l'existence de tel homme que vous avez connu, dont l'influence s'est fait sentir dans les affaires du pays, dont les revers et les succès intéressaient une cause qui était peut-être la vôtre, en racontant cette vie, quel que soit votre ferme dessein de rester impartial, il vous sera plus impossible encore de faire taire en vous l'écho retentissant des récentes polémiques, et ce n'est point une biographie, dans le vrai sens de ce mot, que vous livrerez au lecteur, c'est ou un éloge ou une critique. Histoires et biographies contemporaines ne sont que des documents qui seront consultés, jugés, pesés par la véritable histoire, à l'heure où elle pourra être écrite. Qu'on se figure un tribunal où retentissent deux voix ennemies et représentant chacune, tour à tour, l'accusation et la défense; l'auditoire, passionné, ardent, prend part au débat, la joie de ceux-ci fait la colère de ceux-là, toute l'indignation des uns est acquise à ce qui provoque l'admiration exaltée des autres; quant au juge, non-seulement il est absent, il est encore à naître; il se nomme demain. Telle est l'histoire écrite par les contemporains; et comment donc leur serait-il possible de la concevoir autrement? Voici, par exemple, un livre où ne manquent, certes, ni le talent, ni la gravité, ni l'érudition, ni la bonne foi; mais, après avoir lu le premier volume et les biographies de MM. de Villèle, Vaublanc, Hyde de Neuville, d'Haussez, Polignac, Peyronnet, si, à la première page du tome deuxième, on trouve le nom de La Fayette, on sait d'avance quel jugement est réservé à cette existence qui se heurta avec celle des trois petits-fils de Louis XV, à des heures fatales.

Il y a des doctrines qui pèsent victorieusement sur les décisions d'une conscience, si droite et si ferme qu'elle soit; ainsi, il suffit de savoir que M. Boullée ne refuse pas son approbation aux cours prévôtales, ni aux procès de tendance, ni à la censure facultative, pour savoir quel accueil il réserve nécessairement à certains noms de notre histoire. Chose étrange néanmoins, mais qui prouve combien sont divers les points de vue que l'esprit de parti ouvre sur les événements, M. Boullée se plaint souvent, et avec amertume, de la liberté perdue, de la dictature subie, et pourtant,

Digitized by Google

les fameuses ordonnances de juillet ne lui inspirent qu'un seul regret, à savoir que les mesures n'aient pas été mieux prises, et que des forces suffisantes ne les aient pas appuyées. Les événements de 1830 sont-ils des Pyrénées historiques, en deçà et au delà desquelles les choses changent de signification? Il y a bien d'autres regrets dans ces deux volumes; qu'il nous soit permis de recueillir celui qui s'attache au retrait de la loi sur la presse, si célèbre sous le nom de *loi de justice et d'amour*; M. Boullée découvre, dans cette « reculade » du ministère, la cause de tous les événements qui sont venus agiter le monde; 1830, 1848, 1851, jusqu'à la situation critique de la papauté, tout cela se trouve en germe dans le retrait de cette loi salutaire. Une si redoutable responsabilité ne nous paraît pas devoir être infligée au gouvernement de la Restauration, dans cette circonstance, et, s'il avait été plus prodigue de semblables concessions à l'opinion publique, il se présenterait devant l'histoire avec quelques fautes de moins à défendre..... ou à glorifier.

Car, c'est là l'habituelle préoccupation qu'entraîne l'étude des événements actuels et vivants; on songe plus à sa cause, à son opinion, au triomphe de ses idées ou de ses sympathies qu'à la vérité grave, forte, inflexible. Celle-ci est gênante, et elle n'intéresse pas; les autres, au contraire, vous tiennent au cœur par mille liens puissants, si bien que les défendre est une extrémité à laquelle on a peine à se résoudre. Combien plus satisfaisant est le panégyrique et la marche triomphante au Capitole, pour remercier les dieux! — Qu'on ne s'y trompe pas cependant, les observations qui précèdent ne tendent pas à diminuer l'incontestable mérite des deux volumes que nous venons de lire, et où abondent les renseignements exacts, les données précises, les pensées élevées. On ne peut d'ailleurs méconnaître, dans ces narrations, une très ferme volonté de justice; M. Boullée s'efforce, selon son expression, de « se faire postérité; » il ne se sent pas passionné, il ne se croit pas ému; il a un tel amour du juste, qu'il ne doute pas de sa propre impartialité. Il y a là une illusion; nous avons essayé de la définir. Ne laisser aucun fait dans l'ombre, suivre pas à pas, scrupuleusement, l'existence d'un homme, en dire tous les incidents, en reproduire toutes les phases, est-ce faire connaître cet homme tout entier? Une esquisse, est-ce un tableau? Que deviendra ce trait, cette simple ligne lorsque la couleur s'y posera vive et ardente? Et ici, il y a encore le cadre, l'histoire, qui fait le relief du portrait, la perspective de l'œuvre; c'est de là que viendra l'effet profond, définitif. Il est vrai que parfois le lecteur peut, en face des documents qui lui sont fournis, infirmer le jugement qu'on lui apporte; ainsi, après avoir constaté que M. de Vaublanc fut un républicain très âpre en 91, comte de l'Empire «très zélé pour le régime impérial» en 1805, et qu'il «embrassa avec ardeur la cause de la Restauration en 1814,» il hésitera à se le représenter comme « un homme d'un caractère très fortement trempé. » Mais, du moins, faut-il reconnaître que l'exposition des faits est d'une rigoureuse exactitude. Plus tard, lorsque l'heure de la véritable histoire sera venue, les études de M. Boullée apparaîtront comme un élément précieux de critique contemporaine; on y trouvera non-seulement les hommes

Digitized by Google

et les choses à leur date, avec d'amples détails, mais encore leur appréciation par une certaine opinion, la prise sur le fait de la passion vivante, témoignage d'autant plus précieux, qu'il sera fourni par une esprit plus grave et par une intention plus droite.

S'il était nécessaire de justifier par d'autres observations les réserves que nous avons dû faire à propos de la difficulté, sinon de l'impossibilité, d'écrire de réelles biographies contemporaines, nous n'aurions qu'à examiner la vie du chancelier de Lhospital, qui forme un épisode intéressant dans le livre de M. Boullée. Ici, plus à l'aise même à son insu, dégagé de toute impression personnelle, il a pu librement et abondamment développer les qualités d'un historien. Même après les beaux travaux auxquels a donné lieu l'existence de ce grand homme de bien, les pages que lui a consacrées M. Boullée sont excellentes à lire. Nous y reconnaissons bien un peu, cependant, cette tendance à traiter les grands mouvements de l'esprit humain avec une certaine aigreur; ainsi, la réforme religieuse du XVIe siècle n'est pour lui « qu'une doctrine obscurément sortie de quelques abus de discipline ecclésiastique, et qu'une habileté médiocre eût étouffée dès sa naissance; » à rapetisser ainsi les événements de cette taille, l'histoire seule s'amoindrit; mais, en somme, la vénérable figure de Lhospital nous apparaît avec tout son prestige de gravité sereine et d'éclatante vertu. Ceci est positivement une biographie : un cadre historique très sobre — tout juste ce qu'il faut pour l'itinéraire de cette existence — et l'examen intime et assidu d'un esprit, d'une âme, d'un caractère. Montaigne a dit : « Ceulx qui escrivent les vies, d'autant qu'ils s'amusent plus aux conseils qu'aux événements, plus à ce qui part du dedans qu'à ce qui arrive au dehors, ceulx-là me sont plus propres; voylà pourquoi, en toutes sortes, c'est mon homme que Plutarque. » ALEXANDRE GRESSE.

Négociations entre la France et la Chine, en 1860. — Livre jaune du baron Gros, in-4°. Paris, Dumaine.

Les événements auxquels se rapporte cette grave et intéressante publication ont déjà été racontés ici, et c'est grâce à l'obligeante communication qui nous avait été faite de quelques-uns de ces documents, que nous avons pu exposer avec quelque détail la partie toute française des négociations, relative au rétablissement du culte catholique en Chine, et aux sages mesures qui garantissent désormais sa sécurité [1]. Dans une courte, mais substantielle introduction, M. le baron Gros rend compte des motifs qui le déterminent à publier ces extraits de sa correspondance et de son journal. C'est la contre-partie obligée des détails qu'ont donnés les *blue books* du Parlement anglais, sur la mission corrélative de lord Elgin. M. Gros nous apprend aussi « qu'une auguste initiative l'a engagé à faire connaître la part que l'ambassade avait prise à l'expédition de 1860. Ce

[1] Consulter, sur l'expédition, la *Revue Contemporaine*, livraisons des 15 et 31 mars 1862, et pour la restauration du culte catholique, celle du 31 décembre de la même année.

Digitized by Google

désir, dit-il, est pour moi un ordre auquel je suis heureux d'obéir, et, pour me servir des mêmes expressions qui m'ont été adressées, et que je ne puis ni ne dois oublier, « il est toujours utile de fournir, quand on le peut, » des documents à l'histoire. »

A la fin de ce beau et utile volume, on trouve un appendice qui n'en est pas la partie la moins intéressante. Il contient de nombreux extraits des documents chinois saisis à Sine-ho, le 21 août 1860, quand les armées alliées s'emparèrent de cette position importante, qui les plaçait à revers des fameuses défenses du Peï-ho. Ces dépêches confidentielles de fonctionnaires civils et militaires, sont relatives aux premières démonstrations des forces anglo-françaises. Il y a dans ces lettres chinoises beaucoup de sot orgueil et d'enfantillage, et çà et là pourtant, une certaine finesse d'appréciation. Ainsi, l'on y voit que les Chinois avaient fort bien démêlé une nuance de dissentiment entre la politique des nations anglaise et française, lors de la rupture de 1858, et le caractère un peu raide de M. Bruce, alors représentant de l'Angleterre, est dépeint avec une exagération qui n'exclut pas la ressemblance.

M. le baron Gros démontre par des faits et des chiffres positifs, que les résultats de l'entreprise ne sont pas, comme certaines personnes persistent à le dire, tout à l'avantage de l'Angleterre. Cette puissance a employé dans l'expédition de Chine 223 navires de guerre ou de commerce, 20,000 hommes de troupes de débarquement, 48 pièces d'artillerie ; la France, seulement 150 navires, 8,000 hommes et 30 canons. Nonobstant la supériorité de moyens d'action du côté de l'Angleterre, les deux puissances ont obtenu le même chiffre d'indemnité de guerre (60 millions). De plus, pour vingt-six sujets anglais, victimes de l'attentat du 18 septembre, le gouvernement chinois a payé une indemnité de 86,000 fr. par individu, tandis qu'il en a payé 136,000 pour chacun des onze Français victimes du même attentat. Enfin, si l'Angleterre s'est fait céder en toute propriété la petite langue de terre située en face de Hong-kong, le ministre de France a obtenu, par la restauration du culte catholique, un avantage moral plus qu'équivalent.

Les passages du journal de l'ambassadeur qui relient les extraits des dépêches, donnent à cette publication l'allure et l'attrait d'une relation suivie. Tout en rendant pleine justice à la valeur des armées européennes, M. Gros ne dissimule pas certaines violences regrettables de l'invasion. Intéressant même pour les gens du monde, son livre a de plus un intérêt particulier pour les personnes vouées à la carrière diplomatique. Elles y trouveront des renseignements précieux sur la conduite d'une opération des plus compliquées ; elles y verront un mémorable exemple d'entente cordiale et soutenue entre les ministres et les généraux de deux grandes puissances alliées, d'emploi tantôt simultané, tantôt collectif des pouvoirs militaires et diplomatiques, marchant de front ou se relayant suivant les circonstances, pour aboutir finalement à un résultat dont les deux nations doivent s'applaudir.

Bon ERNOUF.

Digitized by Google

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

THÉATRES.—Gymnase : ***Les Vieux Garçons***, **comédie en cinq actes. M. Victorien Sardou.**

M. Sardou est inépuisable : il nous verse les comédies comme de l'eau ; il déborde même, et submerge tous les théâtres. Mais il paraît que cette inondation est bienfaisante comme celle du Nil, car les directeurs ne s'en plaignent pas. Que de pièces, que de comédies, de vaudevilles, d'opéras-comiques, de drames, de mélodrames, depuis ces joyeuses *Pattes de Mouche*, y a-t-il seulement cinq ans ? Rose-Chéri nous y donna ses derniers sourires. On la vit encore une fois, après ce joli rôle de femme comme il faut qu'elle jouait dans *les Pattes de Mouche*, s'essayer à cette terrible agonie de *la Dame aux Camélias*, et mourir, comme les Doche et les Page n'ont jamais su mourir. Etait-ce un pressentiment? Ce fut du moins un présage ; elle mourut bien réellement quelques mois plus tard, un an tout au plus, et Mlle Victoria s'efforça de la remplacer. Aujourd'hui, Mlle Delaporte fait de son mieux pour remplacer Mlle Victoria. Ainsi va la gloire de ce monde, ainsi passe de mains en mains, comme une succession, l'héritage du talent, s'affaiblissant et s'éparpillant toujours jusqu'au moment béni où quelque génie heureux, quelque créateur ou créatrice hardie tente une nouvelle carrière et fonde une nouvelle fortune !

Avant *les Pattes de Mouche*, d'heureuse mémoire, M. Sardou n'avait remporté au théâtre qu'un échec éclatant. Sa première comédie, *la Taverne*, tomba tout à plat à l'Odéon, et il n'en resta dans la mémoire des hommes qu'un seul vers, un seul, mais proverbial :

Un bon étudiant doit boire de la bière.

Il fallut dix ans à M. Sardou pour se relever de cette chute. Comment employa-t-il ces dix ans ? On ne sait pas au juste ; il étudia, il écrivit ; il prépara tous ses moyens, toutes ses armes ; il se recueillit enfin et se tut, car c'est bien se taire que de faire, dans la *Nouvelle Biographie générale* de Didot, des articles sur Cardan et sur quelques autres fous du temps passé. Qui aurait jamais dit que *les Pattes de Mouche* sortiraient de ce silence? Dix ans de méditations profondes, de rêveries absorbantes, dix

Digitized by Google

ans d'alchimie et de magnétisme pour aboutir à une pièce de Scribe..... on ne peut rien contre sa destinée !

M. Sardou s'est bien dédommagé depuis de l'avoir combattue si longtemps, et il lui a donné toutes les satisfactions possibles. Quelle mémoire assez heureuse retrouverait les pièces qu'il a entassées les unes sur les autres, à la suite de son premier succès ? Au Vaudeville, *les Femmes Fortes*, pièce excentrique dont les mœurs américaines fournissaient la gaieté ; *Nos Intimes*, comédie bourgeoise accueillie avec enthousiasme par la critique et par le public, grâce à cette fameuse scène du troisième acte, inutile et ridicule, ou Mlle Fargueil levait les bras au ciel en disant : « Je me suis bien défendue ! » Puis *les Diables Noirs*, un drame noir en effet, qui visait à passer pour profond. Au Gymnase, une charmante fantaisie intitulée : *Piccolino* (j'avoue mon faible, c'est pour moi la meilleure pièce de M. Sardou, comme *le Joueur de Clarinette* est le meilleur roman de M. Erckmann-Chatrian, comme *la Traviata* est le meilleur opéra de Verdi..... le meilleur, non, c'est trop dire..... enfin c'est ce qui plaît le mieux et ce qui touche le plus); une autre fantaisie, *la Perle Noire*, un peu pauvre et vide, imitée de *la Pie Voleuse*, avec cette différence que ce n'était pas une pie, mais la foudre qui y volait ou volatilisait l'argenterie, si bien qu'on avait là un dénoûment bien mieux accommodé aux exacts besoins de la physique moderne..... Puis *les Ganaches*, qui attirèrent à leur auteur de belles haines, et armèrent contre lui la plume acérée de M. Prévost-Paradol ; puis *Don Quichotte*.....; au Théâtre-Français, *la Papillonne*, qui n'alla pas loin ; à l'Opéra-Comique, deux ou trois pièces, et en cé moment même *le Capitaine Henriot ;* au Palais-Royal, *les Gens nerveux*, avec M. Barrière, et surtout *les Pommes du voisin*, farce de Ch. de Bernard, dont M. Sardou s'aida pour imiter M. Labiche..... Au théâtre Déjazet, *les Prés Saint-Gervais*, *le Dégel*, et deux ou trois autres jolies saynètes que je préfère à plusieurs de ses grandes comédies.....

Voilà son bagage, et il est bien certain que j'ai dû en omettre ; mais qu'est-ce que deux ou trois sacs de moins dans un grenier encombré ? Ce que je viens d'engranger a suffi pour faire de M. Sardou l'auteur en vogue, le favori des directeurs et du public ; ses confrères l'envient, ses rivaux le haïssent, les bonnes gens vous citent et récitent son nom tout du long avec respect : Victorien Sardou ! Et il est de fait que cela sonne à merveille. Cependant cette grande réputation était sortie des *Pommes du Voisin* un peu endommagée. Le talent incontestable qu'a M. Sardou d'exploiter des idées que d'autres ont inventées, mais mal exploitées et laissé perdre, semblait cette fois s'être mis un peu trop à l'aise, et surtout l'avoir pris d'un peu trop haut avec ceux qui lui en adressaient le reproche ; on n'était pas fâché de le prendre en faute ; les accusateurs, jusque-là circonspects, devinrent plus hardis, et tous comptes faits, il se trouva que M. Sardou parut à des gens fort désintéressés se passer un peu trop souvent la fantaisie de ces fameuses pommes du prochain dont il a eu tort de médire. Il le sentit bien et fit le diable pour se défendre ; mais il était vertement attaqué, et il ne sortit pas sans accroc de la bagarre.

Aujourd'hui, il reparaît plus fier et plus brillant que jamais, au Gym-

Digitized by Google

nase même, sur le théâtre de son premier triomphe, avec une comédie nouvelle, dont le titre est fort alléchant, *les Vieux garçons*, une grande comédie en cinq actes très remplis, et cela vaut mieux, pour rétablir son crédit, que vingt lettres d'explications, fussent-elles les plus spirituelles du monde. On vous reproche d'emprunter les pièces des autres, faites-en une qui soit à vous, et les querelleurs se tairont. C'est ce qu'a fait M. Victorien Sardou, avec un succès dont je vous parlerai tout à l'heure, quand je vous aurai donné une courte analyse de ces *Vieux garçons*.

On est à la fin de l'été, à la campagne. Les plaisirs de la villégiature, ou si l'on veut ses ennuis, rapprochent et réunissent du premier coup les principaux personnages de notre comédie. Ce sont d'abord trois ménages, trois couples assez mal assortis, quoique unis récemment, le couple Chavenay, le couple Du Bourg et le ménage Troène. Mme de Troène, qui n'est mariée que depuis un mois, est de toutes la plus mal tombée. Son mari est un gandin défroqué qui a la nostalgie du café Anglais, et qui dit à ses connaissances : « Est-ce que vous trouvez ma femme drôle? » Et de drôle, en effet, il n'y a que lui. Tout à l'heure, trois vieux garçons le remmèneront dans cette première patrie qu'il regrette, et il en reviendra, comme on dit, sous les coussins de la voiture. Il leur faudra le mettre au lit, où il ronflera trente-six heures; après quoi, si on lui confie qu'il a ronflé depuis le mardi 22 novembre jusqu'au jeudi 24, il répondra tout simplement : « Tiens, il n'y a donc pas eu de mercredi? » Mme Du Bourg a fait une plus longue étape que Mme de Troène : elle est mariée depuis quatre ans avec un excellent homme, qui lui passe toutes ses volontés; c'est pourquoi elle tourne à la dévotion et dit aux autres : « Quand vous aurez quatre ans de ménage, vous comprendrez qu'il n'y a que Dieu! » Mme de Chavenay est la plus jolie, la plus aimable et même la plus raisonnable; mais son mari l'agace à force de prévenances, d'affection et de gentillesses : « Ne comprenez-vous pas, s'écrie-t-elle, que j'ai depuis trois mois une attaque de nerfs à placer? »

Enfin, ces dames s'ennuient, ce qui se comprend, puisqu'en ce moment même leurs maris sont à la chasse, et elles s'ennuieraient bien davantage sans Antoinette. Mlle Antoinette est la propre sœur de Mme de Chavenay, une enfant curieuse, une enfant terrible. Elle vous pose à brûle-pourpoint des questions impossibles, à quoi on lui répond qu'il y a une foule de choses qu'elle ne doit pas savoir. Comme elle a, en somme, ou bien peu s'en faut, l'âge des autres, cela lui paraît bien extraordinaire, et elle se révolte, et elle questionnera les hommes si les femmes ne lui répondent point, et elle les trouve bien orgueilleuses, avec leurs petits mystères. Le mariage est donc un monstre?

Vu, comme elle le voit ou comme elle l'espère, sous les espèces et apparences d'un charmant jeune homme appelé M. de Nantya, c'est, au contraire, le bonheur, et elle en rêve. Mais de Nantya est à la chasse comme les autres, à la chasse avec Chavenay, avec Du Bourg, avec Troène, avec un vieux garçon appelé Clavières, avec un vieux garçon encore plus vieux, nommé Vaucourtois, chez lequel le célibat se trahit par des rhumatismes.

Digitized by Google

C'est le moment que choisit l'ennemi pour s'introduire dans la maison. A porte ouverte, voleur tenté. Qui, l'ennemi? Mortemer. Qui, Mortemer? Un troisième vieux garçon qui a flairé cette subtilé *odor di femina*, et qui se fait annoncer comme dame patronesse, quêtant pour de malheureux incendiés. Toutes lui confient leur aumône; il est si spirituel, si galant, il est si bien enfin, et, de fait, il est mieux que tous les maris de ces dames. Il prend l'argent pour les pauvres, mais il prend les sourires pour lui ; il le dit, et Antoinette de répondre : «.C'est la seule monnaie que je puisse vous donner! » Voilà l'homme : riche, hardi, adroit, brave, et presque beau encore, à force d'être charmant. Il est bien, disais-je, c'est très bien qu'il faut dire, et déjà ces dames le disent, et je crois même que ces messieurs l'avouent.

Comme il va sortir, ceux-ci rentrent, et il se retrouve tout de suite en pays connu, car Vaucourtois et Clavières sont des siens. Chavenay, au contraire, le redoute, et Nantya instinctivement le déteste. Chavenay et Nantya ont raison, car déjà Mortemer conspire contre eux, contre Du Bourg, contre Troène, contre les maris enfin ; il conspire avec les vieux garçons, avec Vaucourtois, avec Clavières, de pauvres complices, à vrai dire, mais on prend ce qu'on trouve..... et voilà les deux armées, les deux camps; d'un côté les maris, de l'autre les garçons. C'est à Paris que va se livrer la bataille, et je n'ai pas besoin de dire quel en sera le prix.

A Paris comme à la campagne, Mortemer est un homme dangereux, et il le sera surtout quand il aura fixé son choix; jusqu'à présent, il est indécis, il hésite, il se confie au hasard; c'est l'occasion qui avisera. L'occasion amène justement sous les griffes de ce lion affamé la pauvre Antoinette, qui revient de l'Opéra. C'est la première fois qu'elle y allait, et l'Opéra l'a rendue folle. Il faut, en rentrant, qu'elle revoie aussitôt sur son piano tout ce qu'elle a vu. Et elle joue, et elle chante, et elle mime le *Trouvère*, d'un bout à l'autre, avec mille réflexions naïves, et cette musique de Verdi lui a vraiment donné un coup de marteau.

Mortemer n'a jamais rien vu de si imprévu, de si naturel, de si adorable; elle l'enchante, l'ensorcelle avec sa grâce enfantine, et bientôt il dira : « Nous connaissons, nous autres, ce qu'il y a de plus enivrant, la femme; mais nous ne connaissons pas ce qu'il y a de plus pur, de plus frais, de plus printanier, la jeune fille! » Et là-dessus, il se décide pour Antoinette. On est tenté vraiment de le prier d'attendre un peu qu'elle ait épousé M. de Nantya. Songez donc, disait-on autour de moi, une pensionnaire ! On ne fait pas de ces choses-là !

Au reste, M. de Nantya vient justement de demander Antoinette en mariage. Il s'est avancé vers M. de Chavenay et lui a dit, comme dans les vieux drames : « Le nom que je porte n'est pas à moi, je suis un bâtard, me trouvez-vous assez honnête homme pour devenir quand même le mari de votre belle-sœur? — Assez honnête, oui, en vérité, répond Chavenay, et touchez là. — Encore un peu ils s'embrasseraient.

Mais le public ne croyait guère
Voir un bâtard en cette affaire.

Digitized by Google

Il faudra bien plus tard que ce bâtard s'explique ; en attendant, Mortemer ne songe qu'à le supplanter, et vous verrez qu'il le supplantera, car le démon lui-même vient de lui amener Antoinette. Elle est là, chez lui, éveillée et rieuse comme à l'ordinaire, curieuse encore plus, presque lutine, en pleine veine de douce gaieté et de gentille humeur. Elle ne songe à rien, elle croit que sa sœur est tout près, qui va venir, et elle se dispose à l'attendre. Elle regarde, elle questionne, elle quête et furète partout dans cette chambre de garçon, où tout parle du passé, et quel passé ! Bon ! elle s'assied sur le canapé, sur le propre canapé de Mortemer ; autant vaudrait le Sopha de Crébillon fils.

Et lui, tout haletant vers sa proie, s'approche d'elle, s'incline, s'assied à son tour, glisse à genoux..... Elle ne comprend pas, et le relève en riant : « Vous avez l'air d'un fou », lui dit-elle. Tout à l'heure elle lui dira quelque chose de plus fort : « Ecoutez-moi, M. de Mortemer ; qu'est-ce donc qu'un roué ? M. Du Bourg et mon beau-frère prétendent que vous êtes un roué...., » Et il se débat encore quelque temps sous la main victorieuse de la sainte fille, il ne croit pas à sa propre défaite, il ne croit pas à tant de candeur, il essaye un instant d'expliquer ce que c'est qu'un roué, de le montrer même..... Elle se lève, toujours souriante, le félicitant d'être le plus aimable et le meilleur des hommes. Ce trait l'achève, il plie, il s'humilie, il s'avoue vaincu : « Ma fille ! » c'est le dernier mot qui sort de sa bouche. Don Juan, vieilli, s'est relevé père de famille ! Il renvoie la pauvrette, il la chasse presque..... Grands dieux, pourvu que personne ne puisse jamais soupçonner, pourvu que personne ne l'ait vue entrer chez lui, ne l'ait vue sortir de cette maison fatale à l'honneur. On l'a vue, Nantya l'a vue, sa propre fiancée, ou du moins il l'a entrevue, il sait, il sent quelque chose. Mortemer nie, Nantya doute ; qu'ils cessent l'un et l'autre de nier et de douter. Voici sur ce canapé maudit je ne sais quoi d'oublié par Antoinette..... son mouchoir ou un gant..... Devant ce témoin muet, aussi mensonger qu'irrécusable, Mortemer n'essaye même plus de convaincre Nantya. Il ne peut plus y avoir qu'un coup d'épée entre ces deux hommes !

Mortemer s'est battu six fois, non sans plaisir, et toujours avec succès, bien qu'il eût tort. Cette septième fois, il n'est pas coupable, et c'est pourquoi il ne se bat qu'à regret. Il trouve que l'honnêteté lui a bien mal réussi ; il voudrait que ce duel n'eût pas lieu ; il s'abandonne aux sombres pressentiments ; l'armure d'acier qu'il a sur le cœur s'amollit, se détrempe ; il se laisse aller aux souvenirs tendres, à la rêverie du passé ; encore un peu, il relira ses lettres d'amour ; que dis-je ! ses lettres, ses dossiers, ses archives ; elles rempliraient un monument. Il prend la première qui lui tombe sous la main, et ne reconnaît ni le nom qui l'a signée, ni le cachet qui la ferme ; il cherche, il s'interroge, il se promène dans ses passions évanouies, il s'oublie à ce vieux songe ; il y serait encore si un de ses témoins ne lui apportait justement une lettre de son adversaire.....

Mais quoi ! cette lettre, elle est fermée du même cachet, scellée du même sceau, de ce sceau mystérieux dont il sondait l'énigme il n'y a

Digitized by Google

qu'une seconde. Il se trouble, il chancelle, il questionne Clavières, il mande Chavenay, il les somme de parler, de lui révéler le véritable nom, s'il a un nom, de M. de Nantya. Vous l'avez devinée, l'énigme, avant que Chavenay ne l'explique. Ce cachet, cette lettre, ces deux lettres, ce bâtard, tout cela est né ensemble, à la même heure, à la même minute dans l'esprit de M. Sardou, et Nantya est le fils de Mortemer, et le père ne se battra pas contre son fils; il se laissera plutôt mépriser, insulter, outrager par cet enfant furieux; il se laissera souffleter, s'il le faut, et tenez, voilà Nantya, le bras levé, qui va souffleter son père!

Nous n'eussions pas toléré ce sacrilége; en ce moment suprême, nous étions tous pour Mortemer qui criait : « Pas cela du moins, pas cela! » On emmène Nantya, on calme du mieux qu'on peut ce dénaturé innocent, on lui conseille le bon parti, qui est d'interroger Antoinette. Avec sa franchise ordinaire, elle confessera tout ce qui s'est passé, dût-elle rougir de honte, et son fiancé saura certainement à quoi s'en tenir. Elle confesse donc la vérité, à savoir que Mortemer a été « charmant avec elle, l'a traitée comme son enfant, l'a même appelée sa fille, et a fini par la pousser hors de chez lui en la suppliant de ne jamais révéler à âme qui vive qu'elle eût mis le pied dans sa maison..... » Pourquoi cela, pourquoi tant de mystère? Si elle le révèle, c'est qu'elle voit Nantya tout inquiet, et que d'ailleurs son mouchoir l'a trahie. La chère enfant fait ce récit sans broncher, sans trembler, sans rougir, et Nantya est confondu de sa candeur, comme Mortemer lui-même l'a été. Elle les dompterait tous par là, les uns après les autres.

Il nous reste à marier Antoinette et Nantya; mais il faut auparavant que le fils ait à son tour reconnu son père. Cette reconnaissance ne saurait tarder maintenant; elle aura lieu aussitôt que Mortemer sera sûr d'être pardonné. Un cri du cœur qui échappe à Nantya ne lui laissant plus de doute sur ce point, il se nomme, il se confesse, il attire son fils dans ses bras, il pleure avec lui..... douces larmes de bonheur et qui, fussent-elles amères, se sècheraient bientôt dans la joie universelle.

Cette froide analyse, tout exacte qu'elle est, trahit certainement l'auteur des *Vieux Garçons*, et ne donne qu'une pauvre idée de sa pièce. A ne regarder que ce canevas, ou plutôt ce squelette, tous les défauts sortent et s'accusent. Immédiatement on se dit : Sont-ce là les vieux garçons? Eh quoi, ces célibataires que nous sommes habitués à voir partout, ces empressés, ces réglés, ces maniaques, ces égoïstes, ces idiots, parmi lesquels vous comptez peut-être un oncle, ces vieux garçons qui n'ont pas refusé le mariage mais à qui on l'a refusé, ces employés qui se sont réveillés trop vieux, quand ils ont eu six mille francs d'appointements, pour trouver une femme à leur mesure, ces artistes, ces savants qui ont préféré aux joies du ménage les hautes joies de la science et de l'art, les vrais célibataires enfin, si curieux, si rangés, si méthodiques, espèce de conservatoires ou de musées ambulants, où il semble que la vie ne jouisse que d'un sens ou deux dans lesquels tout s'est concentré, ayant des intérêts plutôt que des goûts, des habitudes plutôt que des passions, etc. (on broderait longtemps ce portrait dans ses détails)..... nous avez-vous rien

Digitized by Google

montré de tout cela? Où sont-ils vos vieux garçons? Sur l'affiche; mais sur la scène il n'y a que des *vieux beaux*, des Don Juan fourbus, des Lovelaces retirés, des amateurs de pommes du voisin, des maraudeurs qui se sont brisés en tombant de l'arbre. Vaucourtois est perclus, Clavières est près de l'être et Mortemer abdique. Ce n'est que le petit côté du sujet.

En s'y renfermant, on y découvrait une comédie tout entière, et très suffisante, qui n'avait pas besoin de tourner au drame dès le troisième acte, pour nous émouvoir, et qui, d'ailleurs, pouvait bien se contenter de nous faire rire; on supprimait ce bâtard inattendu, ces péripéties un peu grosses et trop vulgairement tragiques, analogues à celles qu'on rencontre dans *les Misères des Enfants trouvés*; on supprimait certains stratagèmes inutiles et connus, le fameux cachet, *le cachet de ma mère*, le duel du père et du fils, enfin toutes sortes d'émotions trop violentes pour une comédie.

Il restait encore assez de scènes hardies dans la comédie même; celle du canapé est d'une audace, d'une audace..... ce diable de canapé au milieu de la scène produit sur le spectateur un double effet qui mérite d'être analysé, et que la même personne peut ressentir presque simultanément. Ou l'on se monte assez la tête pour croire à ce canapé, et à tous les coups de théâtre qui peuvent en sortir; alors on s'irrite de son effronterie; ou bien l'on n'y croit pas, on se dit d'avance avec une parfaite certitude que la scène finira sans scandale, et alors ce meuble inutile ne semble plus mis là que pour faire peur aux oiseaux.

La distribution générale de la pièce donne prise à de sérieuses critiques; les groupes y sont trop géométriques; les garçons et les maris y forment deux camps trop réguliers; ce ne sont pas deux quadrilles, comme on l'a dit, ce sont deux parallélogrammes, et voilà une comédie rectangulaire. Dans tous les cas, l'un des deux camps est singulièrement favorisé au détriment de l'autre. L'écrivain conclut à chaque instant en faveur du mari ganache, de la femme qui a ses nerfs et du bébé qui fait ses dents; le célibataire est sacrifié sans pitié, vilipendé, enterré; le seul personnage intéressant de la pièce est pourtant Mortemer, le vieux garçon; vous l'avez immolé à de trop indignes adversaires. Vous direz que la morale est parmi ces adversaires-là, et que, quand elle combat contre lui, vous n'avez pas le courage de combattre contre elle. C'est à merveille; mais, en vérité, si j'en crois deux ou trois détails de votre comédie, vous n'êtes pas si farouche de vertu que cela, et vous plaidez plutôt la thèse qui plaît au Gymnase que les principes adoptés par votre conscience. Quel puritain vous faites à certains moments, quel dragon d'austérité, on dirait presque un janséniste!

On assure que M. Sardou s'est surtout efforcé, dans ce nouvel ouvrage, d'échapper au reproche d'imitation (je ne veux pas employer ce vilain mot de plagiat) qu'on lui adresse si souvent. Il s'est contenté de s'imiter lui-même. La scène du canapé précisément, où Antoinette convertit Mortemer, ressemble beaucoup à la scène ou la petite fille des *Ganaches* convertit le républicain. D'autres détails m'ont rappelé *Montjoie* d'assez près;

Digitized by Google

mais il est vrai qu'ils appartiennent à tout le monde et que M. Octave Feuillet ne les avait pas non plus tirés de son propre fonds.

Je m'arrête : on croirait que je suis heureux de mordre à même la pièce. Je veux dire bien vite, au contraire, que cette pièce, avec tous ses défauts, avec des maladresses même qu'on ne rencontre pas souvent chez M. Sardou, a obtenu un succès dont retentit encore la salle du Gymnase. On a battu des mains, on a rappelé l'auteur et les acteurs. Les acteurs sont revenus, l'auteur est revenu ; c'était un immense tumulte de vivats, de joies, d'applaudissements. M. Sardou, en pantalon noisette, a été, un moment, le dieu de cette foule. Ce triomphe est mérité, car sa pièce abonde en jolis détails, en scènes entières qui sont charmantes. Je n'en connais pas de plus délicieuse que celle ou Mlle Delaporte raconte avec tant de vivacité ses émotions de l'Opéra, et je crois fermement qu'elle restera comme une des plus vraies et des plus heureuses de la comédie française. Il n'y en a qu'une dans ce même ouvrage qui puisse lui être comparée, c'est celle ou Mlle Montaland, ou plutôt Mme Du Bourg, qui a coqueté de fort loin avec le vieux garçon Clavières, s'imagine que son mari sait tout (hélas! il n'y a rien), et propose à Clavières de partager avec elle un petit flacon de laudanum. Du laudanum, pourquoi? Parce qu'elle a perdu un petit billet anodin qu'elle avait caché dans son gant, et qui était destiné à son innocent complice. A partir de ce passage : « Je déchire un gant, je déchire deux gants, je déchire tous les gants » (quoique ce dernier trait rappelle un peu *les autres* de l'*Avare*), la scène devient excellente, et Mlle Montaland s'en est tirée à ravir.

Au reste, M. Sardou aime à se jouer des périls; il sait le secret de s'en sauver au bon moment. Il agace le danger. Il me fait l'effet de ces picadors, qui se dérobent de côté après avoir agité leurs étoffes rouges, au moment même où le taureau fonce de ses cornes. Dans *les Vieux Garçons*, les scènes les plus risquées passent à force d'habileté, et les scènes mélodramatiques à force de mesure ; l'auteur sait le point et connaît la dose. Vous pouvez être sûr que, s'il imagine un détail invraisemblable, dont la raison du public pourra lui demander compte, il fera ce détail si joli et si amusant, qu'on n'y verra plus qu'une fantaisie de poète, sur laquelle il y aurait mauvaise grâce à se montrer trop sévère. Tel est le prétexte de Mortemer, au premier acte, pour pénétrer auprès des dames. Cet incendie est un mensonge, il n'y a eu personne de brûlé; que fera-t-il donc des aumônes qu'on lui remet, de l'argent qu'on lui donne? Le cas frise la police correctionnelle. Clavières, qui est au fait, lui dit bien : « Tu me le rendras! » Mais les autres! Eh bien, personne n'y a songé, et nous n'y avons songé nous-même que deux ou trois jours après, quand Mortemer était déjà loin. Tout ce premier acte est gai; il marche, il court, il vous tient en haleine; et que peut-on demander de plus à une exposition?

En résumé, voilà une très jolie pièce, une bonne comédie, et la meilleure, assurément, que M. Sardou ait jamais faite. Elle donne, mieux que *les Intimes* et *les Ganaches*, l'exacte mesure de son talent, et lui marque, selon nous, sa vraie place. Après *les Intimes*, on citait le mot d'une dame, d'une grande dame, très en vue à la cour : « C'est du Molière ! » En vérité, il

Digitized by Google

n'y a rien qui ressemble moins au génie naïf de Molière que l'adresse consommée de M. Sardou. Donnez *les Intimes* à Molière, donnez-lui *les Ganaches*, donnez-lui *les Vieux Garçons*, il commencera par fabriquer un type éternel qui se grave et qui vive. L'homme qui a fait *l'Avare*, *les Femmes Savantes*, *Tartufe*, n'a jamais procédé qu'en jetant du premier coup, dans son moule, une figure impérissable. C'est justement ce qu'évite M. Sardou. Il fuit les types, il éclaire des groupes, des masses, il a peur des héros. *Le Vieux Célibataire* de Collin d'Harleville est, assurément, un pauvre homme ; eh bien, on le voit mieux, il entre mieux, enfin il est plus type que tous les vieux garçons de M. Sardou. La réalité n'admet guère, je le sais, ces figures uniques et souveraines, ces fiers personnages à qui un poète fait porter tout le poids d'un ridicule ou d'un vice. La nature nuance ces difformités morales sur plusieurs individus, et nos réalistes du théâtre, les Barrière, les Dumas fils, ont, à son exemple, multiplié les variétés, classé les espèces. Mais M. Sardou, qui ne ressemble pas à Molière, n'est pas non plus un réaliste vigoureux à la manière de Barrière, pointilleux à la façon de Dumas fils. Quand il a voulu essayer de ce genre dans *les Diables Noirs*, il a complétement échoué.

M. Sardou est tout simplement, ne lui en déplaise, le premier parmi nos plus amusants et nos plus habiles faiseurs de gaies comédies. Il descend en droite ligne, mais avec quelque chose de plus, de la bonne école bourgeoise, de la bonne école française, qui a produit les Andrieux, les d'Harleville, les Picard, les Bayard et les Scribe. Ce petit ingrédient en plus est un petit grain de fantaisie qu'il porte partout avec lui, et qu'il a surtout répandu dans *Piccolino* et dans ses jolies saynètes du Théâtre-Déjazet. Voilà pourquoi je préfère *Piccolino* à toutes ses pièces à prétentions. Ici, la fantaisie apparaît sous la forme de Mlle Chaumont, qui chante en patois la *Chanson des Ecrevisses*. Allez entendre cette chanson, c'est le grain dont je vous parle, c'est la vanille de cette crème, et M. Sardou fera bien de la ménager. Il n'aura pas toujours des acteurs comme l'admirable Lafont, comme Mlle Delaporte, comme Mmes Pierson et Montaland, pour jouer ses grandes scènes ; alors sa fantaisie lui restera, et la fantaisie plaît d'elle-même. Elle est chez lui, en général, fraîche, gracieuse et, pour ainsi dire, printanière. Posséder ce petit grain-là et être d'ailleurs le meilleur successeur de M. Scribe, c'est assurément un beau lot, et voilà pourquoi le Gymnase augmente déjà le prix de ses places. A. CLAVEAU.

Digitized by Google

CHRONIQUE POLITIQUE

30 janvier 1865.

Les Chambres prussiennes ont repris, le 14 janvier, leurs travaux interrompus depuis près d'un an, et le conflit constitutionnel, un peu oublié pendant la guerre, recommence à préoccuper vivement l'opinion publique. C'est un curieux spectacle, même pour ceux qui n'y sont pas directement intéressés, que de voir les représentants soutenir contre la couronne une lutte si opiniâtre et si longue, sans que d'aucun côté la légalité ait encore été violée, de voir les deux grands pouvoirs de l'Etat aux prises depuis bientôt trois ans, sans que ni l'un ni l'autre des deux adversaires ne témoigne de lassitude, sans qu'aucun d'eux n'ait remporté d'avantage qui permette de présager l'issue du combat. C'est un spectacle instructif surtout et plein d'enseignements, et nous osons dire que jamais les institutions parlementaires n'ont été mises à plus solennelle ni plus décisive épreuve. Les apologistes de cette forme de gouvernement mettent, comme on sait, leur idéal dans le libre et volontaire accord, dans la parfaite et constante intelligence des trois pouvoirs subsistant à côté l'un de l'autre, sans hiérarchie bien déterminée ni attributions bien définies, se mouvant dans des sphères vagues et indécises, où ils doivent se rencontrer souvent sans se heurter jamais, toujours disposés à se pardonner leurs empiétements réciproques, toujours prêts à se faire des concessions mutuelles. La Prusse a déjà montré combien cette édifiante harmonie, même chez un peuple aussi sage et aussi respectueux de l'autorité que le peuple prussien, même sous un souverain aussi modéré et aussi pieusement scrupuleux que le roi Guillaume, pouvait difficilement exister; qu'elle nous prouve maintenant que ce précieux accord, une fois troublé, peut être rétabli sans des sacrifices trop pénibles ni des commotions trop redoutables, qu'elle apaise enfin le conflit qui la trouble sans qu'aucune des deux parties intéressées soit trop cruellement lésée, sans que l'autorité du roi soit humiliée ni la liberté du peuple amoindrie, et nous serons les premiers à admirer le mécanisme des gouvernements parlementaires et à reconnaître la souplesse et la force de leurs ressorts. Mais si, au contraire, il n'est mis fin à ce débat que par des moyens violents ou illégaux, si la

Digitized by Google

Prusse se voit brusquement précipitée sous le despotisme ou dans l'anarchie, ne nous sera-t-il pas permis de dire que la monarchie constitutionnelle n'est pas la solution définitive du grand problème social, et qu'en substituant à la subordination logique des pouvoirs un équilibre factice et précaire, elle expose les nations à de funestes secousses, ou les plonge dans des embarras d'où elles ne peuvent plus être tirées que par des coups d'Etat ou des révolutions?

Les réformes que le roi Guillaume a voulu introduire dans l'organisation militaire du pays ont été, comme on sait, l'origine de ce grave conflit. Jusqu'en 1860, les forces de la Prusse s'étaient composées, conformément à la loi du 3 septembre 1814, d'une armée permanente relativement assez faible, soutenue par une milice nombreuse et bien exercée. Ce système était excellent pour la défense du pays; il devenait défectueux s'il s'agissait de porter à son tour la guerre sur le territoire ennemi, ou seulement de concentrer rapidement un corps considérable sur la frontière, pour faire une de ces démonstrations menaçantes qui sont quelquefois nécessaires au succès de l'action diplomatique. On comprend donc qu'un roi, jaloux de s'immiscer dans les affaires générales de l'Europe et de faire écouter sa voix dans les conseils des grandes puissances, ait désiré réformer cette organisation et faire modifier la loi de 1814. Malheureusement, la nation prussienne est à peu près unanime pour en réclamer le maintien. Le peuple se souvient avec orgueil que les jeunes bataillons de sa milice ont lutté sans désavantage contre les vieux régiments de Napoléon Ier; les libéraux pensent, comme Montesquieu, que « pour que le pouvoir exécutif ne puisse pas opprimer, il faut que les armées qu'on lui confie soient peuple et aient le même esprit que le peuple, » et ils s'inquiètent de voir affaiblir l'institution toute démocratique de la landwehr pour augmenter les troupes permanentes, qui ne sont que trop disposées à servir les passions réactionnaires de leurs aristocratiques officiers; tous enfin s'effrayent des charges que le nouveau système doit imposer au budget, et de l'augmentation d'impôts qui peut en être la conséquence. Aussi le projet a-t-il été, dès le premier jour, énergiquement repoussé par la représentation nationale, et n'est-ce qu'à grand'peine, et sous le prétexte de maintenir l'armée sur le pied de guerre, que le gouvernement a obtenu, en 1860 et en 1861, de la Chambre, qui lui était alors si dévouée, les deux crédits de 9 millions et de 7,500,000 thalers avec lesquels il a commencé sa réforme. Ajoutons que cette demi-victoire a été son dernier triomphe, et que depuis ce temps, quoiqu'il ait deux fois dissous l'Assemblée et fait appel au pays, il est réduit à administrer sans budget régulièrement voté, faute de pouvoir faire sanctionner par les députés les dépenses qu'il a faites et qu'il continue de faire pour la réorganisation de l'armée.

On aurait pu croire que la guerre contre le Danemark serait d'un utile secours au ministère, et qu'elle l'aiderait à vaincre l'opiniâtre résistance de la Chambre. Etait-il vraisemblable qu'au moment où le cabinet se montrait disposé à prendre les armes pour une cause depuis si longtemps chère à l'opinion libérale, les députés osassent lui refuser les moyens de soutenir la lutte et l'empêcher même, autant qu'il était en eux,

Digitized by Google

de l'entreprendre ? Pouvait-on supposer qu'ils voudraient compromettre à ce point leur popularité, et laisser le beau rôle à M. de Bismark, en se mettant eux-mêmes en opposition avec le sentiment national ? Ils n'ont pas hésité pourtant, et, comptant sur le bon sens et sur la confiance du peuple prussien, sûrs que leurs commettants ne se méprendraient pas sur leurs intentions, ils ont repoussé, à une majorité considérable, la proposition que le ministre est venu leur faire, le 5 janvier 1864, d'emprunter 18 millions de thalers. Le 25 janvier, une ordonnance royale déclarait la session close, et les portes du modeste édifice qui sert provisoirement de palais aux représentants de la nation prussienne se refermaient sur eux pour ne plus se rouvrir pendant toute la durée de la guerre. Dans quelles dispositions y sont-ils rentrés le 14 janvier dernier? Quelle impression ont-ils retirée de leur contact avec leurs électeurs, de leur commerce avec leurs concitoyens? Quel changement ont apporté dans leurs idées et dans leurs résolutions les nombreux et considérables événements qui ont rempli leurs longues vacances parlementaires ? Ils doivent comprendre que l'adversaire avec lequel ils luttent si courageusement depuis trois ans reparaît aujourd'hui dans la lice plus puissant et plus redoutable, que le pouvoir royal a été consolidé par ses succès militaires et par ses victoires diplomatiques, et qu'il a conquis un prestige nouveau aux yeux des masses populaires, sinon dans l'esprit des hommes qui raisonnent et qui jugent. Le gouvernement a conscience de sa force, et rien ne le prouve mieux que la modération même qu'il a affectée dans le discours du Trône. Sûr d'être monté assez haut dans le respect de ses peuples et l'estime de l'Europe pour ne plus être atteint par le soupçon de faiblesse, le roi Guillaume a cru pouvoir quitter enfin le ton courroucé avec lequel il gourmande depuis trois ans les élus de la nation, pour leur tenir un langage bienveillant et presque affectueux. Mais autant il s'est montré conciliant dans la forme, autant il est resté inflexible sur le fond ; et son désir de vivre désormais en bonne intelligence avec l'Assemblée législative ne va pas jusqu'à lui faire la moindre concession ni le plus léger sacrifice. C'est, du moins, ce qui ressort évidemment de cette phrase qui termine le discours royal, et que Sa Majesté prussienne a prononcée avec une fermeté d'intonation toute particulière : « Je suis résolu à respecter aussi et à sauvegarder les droits que la Constitution a accordés à la représentation du pays ; mais, si la Prusse doit maintenir son indépendance et le rang auquel elle a droit parmi les Etats de l'Europe, son gouvernement doit être ferme et fort, *et il ne peut y avoir d'entente avec la représentation du pays que par le maintien de l'organisation de l'armée*, qui garantit sa vertu militaire, et, par suite, la sécurité de la patrie. »

La Chambre des députés ne s'y est pas trompée ; et, après avoir répondu comme elle devait, aux paroles courtoises de son souverain par de vives acclamations, elle a répliqué à la déclaration de guerre cachée sous ces formes polies en choisissant pour son président, par 222 voix sur 258 votants, M. Grabow, et en nommant vice-présidents MM. Unruh et de Bockum-Dolffs, chacun par 180 suffrages. M. Bockum-Dolffs appartient au centre gauche ; il a toujours figuré parmi les champions les plus ardents

Digitized by Google

de l'ancienne organisation militaire, et c'est lui qui siégeait au fauteuil de la présidence le jour où M. de Roon fit cette incroyable sortie qui est encore aujourd'hui dans toutes les mémoires et qui a si bien montré les sentiments du ministère actuel pour la représentation nationale. M. Unruh est un des vétérans de la démocratie prussienne; et quant à M. Grabow, bien qu'il ait appartenu autrefois au libéralisme modéré et qu'il ne se soit rapproché que peu à peu du parti progressiste, il préside la Chambre depuis si longtemps et avec tant de dignité, qu'il est devenu en quelque sorte la personnification de cette assemblée dans sa lutte contre le ministère. M. Grabow aime les situations nettes ; il dédaigne les ménagements oratoires, et depuis que ses collègues ont pris l'habitude de le réélire, il n'est presque jamais remonté à son fauteuil sans lancer aussitôt quelque philippique contre le gouvernement; n'ayant jamais présidé qu'une assemblée belligérante, il regarde chaque session qui commence comme une nouvelle campagne qu'il va commander, et croit ne pouvoir plus convenablement l'ouvrir qu'en tirant lui-même le premier coup de feu. On se souvient qu'en 1863 il inaugura la première séance en accusant formellement les ministres d'avoir violé la Constitution et en étalant sur son bureau les cent quatre-vingt-quatorze adresses où plus de deux cent mille citoyens faisaient acte d'adhésion à la politique de la Chambre. Cette année, il s'est borné à rappeler les principales phases du conflit, en signalant les persécutions qui avaient été exercées dans ces derniers temps contre les journaux indépendants et contre les fonctionnaires libéraux. Mais il s'est exprimé, suivant sa coutume, avec une vivacité qui eût été mieux à sa place dans la bouche d'un simple député que dans celle d'un président, qui doit donner à ses collègues l'exemple de la modération et dominer tous les partis sans en embrasser aucun. C'est ce qu'ont fait très bien remarquer M. Reichensperger en rappelant les usages du Parlement anglais, et le soin scrupuleux avec lequel le *Speaker* s'interdit de se mêler aux débats, et le ministre de l'intérieur, le comte d'Eulenbourg, en demandant à M. Grabow comment il entendait concilier un pareil langage avec la promesse qu'il avait faite de diriger toujours les discussions avec impartialité; et nous accordons volontiers que le nouveau président eût montré plus de tact politique et un meilleur sentiment des convenances s'il se fût abstenu de cette intempestive déclaration de guerre. Mais quand les organes de M. de Bismark et d'Eulenbourg, quand des journaux comme la *Gazette de la Croix* ou la *Nord-deutsche allgemeine Zeitung* prétendent que c'est au discours de M. Grabow et à l'attitude générale de la Chambre qu'il faut s'en prendre si le gouvernement ne fait point les concessions auxquelles il aurait été d'abord disposé, nous ne pouvons nous empêcher de trouver qu'ils abusent étrangement de la crédulité de leurs lecteurs; le discours du trône avait prouvé, bien avant que le président de l'assemblée eût prononcé sa malencontreuse allocution, que le roi était fermement résolu à n'accorder aucune satisfaction aux députés sur le point essentiel du débat.

L'argumentation du gouvernement, telle qu'elle ressort, non-seulement du discours du trône, mais encore des déclarations qui ont été faites

Digitized by Google

depuis par M. de Bismark à la Chambre des seigneurs, et par M. d'Eulenbourg dans la Chambre des députés, ne laisse pas que d'être fort spécieuse. La réorganisation militaire que vous avez condamnée, disent les ministres à l'opposition, et que nous avons, malgré vous, commencée et poursuivie, vient d'être expérimentée dans la guerre contre le Danemark, et les événements ont prouvé qu'elle est excellente. Vous la repoussiez principalement parce que vous la croyiez onéreuse et que vous craigniez qu'elle n'imposât de trop lourdes charges au pays; eh bien, nous l'avons en grande partie accomplie sans dépasser le dernier budget régulièrement voté et consenti par les trois pouvoirs de l'Etat, sans augmenter les impôts, sans contracter d'emprunt, grâce à la plus-value de quelques-uns des revenus publics, grâce surtout à notre habile gestion et à l'économie que nous avons apportée dans nos dépenses. Nous ne demandons qu'à continuer ainsi et nous ne comprenons pas que vous refusiez plus longtemps votre sanction à des réformes qui rendent le pays plus fort et plus respecté au dehors, sans le rendre moins riche ni moins heureux au dedans. — La guerre de Danemark, répond l'opposition, a été trop peu importante et trop courte pour qu'on en puisse tirer des conséquences; et, si elle prouvait quelque chose, elle prouverait contre vous. Vous n'avez pas confiance dans la landwehr, et vous niez qu'elle puisse rendre de bons services; les cinq mille hommes qu'elle a fournis à votre armée se sont-ils donc moins bravement battus que leurs compagnons d'armes? Vous croyez à la nécessité d'une longue éducation militaire, et vous voudriez qu'on fût obligé de rester trois ans sous les drapeaux; il y avait de jeunes soldats à Düppel et à Missunde; avez-vous remarqué qu'ils aient été moins disciplinés et moins solides au feu que vos vétérans? Nous savons, du reste, pourquoi vous êtes si jaloux de retenir les soldats un an de plus sous les drapeaux; et les indiscrétions de vos journaux vous ont trahis : ce n'est pas pour qu'ils s'exercent davantage aux manœuvres et au maniement des armes, c'est pour qu'ils y contractent « l'esprit de corps, » c'est-à-dire pour qu'ils apprennent à se considérer comme une caste étrangère et supérieure au peuple, pour qu'ils cessent de partager les sentiments et les opinions du peuple et puissent devenir au besoin, entre les mains de leurs chefs, de commodes instruments d'oppression. Dangereuse au point de vue politique et menaçante pour la liberté, votre réforme n'est pas moins condamnable au point de vue économique, et vous n'oserez sans doute pas soutenir qu'en arrachant chaque année soixante mille hommes de plus aux travaux productifs de l'agriculture et de l'industrie, vous ne causiez aucun détriment à la fortune nationale. Si nous abordons maintenant les considérations financières, nous vous demanderons de quel droit vous avez consacré à des réformes que les représentants du pays avaient repoussées l'augmentation qui s'est produite dans le revenu public. Si les recettes de l'Etat ont dépassé vos prévisions et les nôtres, il fallait nous rendre compte de cet excédant, et, nous proposer d'alléger d'autant le fardeau qui pèse sur les contribuables; en ne diminuant pas les impôts quand vous le pouviez faire, vous les avez en réalité augmentés. Vous prétendez, sous prétexte que la Constitution place

Digitized by Google

sur le même rang les trois grands pouvoirs de l'Etat, intervenir avec des droits égaux à ceux de la représentation nationale dans le règlement des dépenses et des charges publiques; mais cette prétention est en contradiction avec la pratique constante de tous les gouvernements constitutionnels aussi bien qu'avec les doctrines de tous ceux qui, depuis Montesquieu, ont cherché à établir les véritables principes de la monarchie parlementaire. Les contribuables ne peuvent être imposés que par eux-mêmes, c'est-à-dire par leurs mandataires; c'est une maxime universellement admise et d'où il ressort nécessairement que, soit pour voter le budget, soit pour déterminer l'emploi du budget voté, la Chambre des députés doit exercer une influence prépondérante.

L'opposition raisonne parfaitement, et la majorité du pays est probablement de son avis. En résulte-t-il un danger sérieux pour le ministère? Et M. de Bismark doit-il craindre que le peuple prussien, las d'envoyer à la Chambre des députés qu'on n'écoute jamais, et qu'on chasse quelquefois, ne prenne enfin le parti de recourir à des démonstrations moins pacifiques? Le premier ministre est sans inquiétude, nous en sommes sûrs; il connaît trop bien l'influence de l'aristocratie, le dévouement de l'armée et surtout le caractère calme et réfléchi de ses compatriotes. D'ailleurs les peuples, même les plus bouillants, ne se passionnent guère que lorsqu'ils voient en jeu quelqu'un de ces intérêts qui frappent aisément l'esprit ou remuent profondément le cœur des masses, que lorsque leur honneur leur semble compromis, ou leur bien-être matériel menacé. Or, le gouvernement prussien n'a mis en péril aucun de ces grands intérêts; il vient, au contraire, de donner à l'amour-propre national une satisfaction après laquelle il soupirait depuis plusieurs années, et en même temps il lui annonce que, «grâce à son habile gestion,» les ressources financières du pays se sont assez accrues, pour que des réformes considérables et une guerre coûteuse aient pu être menées de front sans appel au crédit aussi bien que sans augmentation d'impôts. Jusqu'ici donc, le débat qui s'agite depuis trois ans, entre le pouvoir exécutif et la Chambre, a été circonscrit dans ces hautes régions de la légalité et de la justice que la multitude contemple toujours avec une certaine froideur; et aussi longtemps que la violation de la Constitution n'entraînera pour les masses aucun grand préjudice matériel, il sera naturel que le peuple prussien ne prenne, d'une injure morale, qu'une vengeance morale, et se borne à maintenir paisiblement son droit en réélisant la même représentation nationale chaque fois qu'il plaira au gouvernement de la dissoudre. Nous ne nous dissimulons pas combien une situation pareille peut cacher de périls et d'orages, que le moindre événement imprévu, que le moindre accident peut faire éclater; mais, en attendant, la Prusse jouit d'un calme assez profond, et les députés eux-mêmes semblent résolus, malgré les applaudissements qu'ils ont prodigués à la vive allocution de leur président, à ne point prendre, vis-à-vis du ministère, une attitude trop provocatrice. Ils ont renoncé à répondre aux manifestations réactionnaires de la Chambre des seigneurs, en constatant de nouveau, dans une adresse au roi, le profond désaccord du gouvernement et de la nation; ils ont jugé qu'une adresse ne pourrait qu'envenimer le conflit

Digitized by Google

sans rien apprendre ni au souverain ni au pays sur les intentions de la Chambre. Les députés ont, depuis longtemps, dit leur dernier mot ; c'est à eux à attendre avec calme et dignité les propositions qu'il conviendra maintenant au cabinet de leur faire. L'adresse que M. Reichensperger avait présentée, et qui se distinguait par une certaine modération, a donc été repoussée à une majorité considérable ; et celle que M. Wagner avait à son tour proposée, au nom des conservateurs, et qui renfermait une approbation presque sans réserve de la politique ministérielle, n'a obtenu que 15 voix. C'est une nouvelle preuve que les deux grandes fractions libérales de la Chambre, les progressistes et le centre gauche, sont décidées cette année, comme les années précédentes, à réunir leurs votes dans toutes les circonstances importantes.

Il est une question cependant sur laquelle les libéraux ne pourront se prononcer avec ensemble qu'à la condition qu'un certain nombre d'entre eux sacrifieront leurs opinions personnelles au respect de la discipline et à l'intérêt du parti ; nous voulons parler de la question du Schleswig-Holstein. Si quelques libéraux regrettent que les grandes puissances allemandes aient fait si peu de cas de l'autorité de la Diète, et souhaitent sincèrement que, conformément au vœu des populations, la question de succession soit le plus tôt possible tranchée en faveur du duc d'Augustenbourg, d'autres se prononcent hautement en faveur de l'annexion et demandent que les duchés soient purement et simplement incorporés dans la monarchie prussienne. Ne serait-ce point un pas de fait vers le but que le *National-Verein* poursuit depuis quelques années avec tant de persévérance, vers la médiatisation de tous les petits Etats du nord de l'Allemagne, et leur fusion en un seul empire sous le sceptre de la Prusse ? Mais le plus grand nombre des progressistes inclinent vers une solution moins radicale ; et la *Gazette nationale* nous a récemment fait connaître leur programme : ils voudraient que le Schleswig-Holstein conservât son indépendance, et qu'il restât libre de s'administrer lui-même, mais à condition qu'il contractât avec la Prusse une union étroite, et que désormais les deux Etats n'eussent qu'une armée et qu'une flotte, qu'une seule et même représentation diplomatique, qu'une seule frontière commerciale. Nous ne comprenons pas bien ce qu'après avoir signé une pareille convention, le duc d'Augustenbourg conserverait encore des prérogatives de la souveraineté : n'ayant plus le droit ni de commander son armée, ni d'envoyer des ambassadeurs dans les cours étrangères, il ne serait en réalité qu'un préfet de la Prusse, en même temps que la Diète schleswig-holsteinoise, n'ayant de droit de contrôle ni sur les recettes des douanes, ni sur le budget de la guerre et de la marine, en serait à peu près réduite aux modestes attributions de nos conseils généraux. Si c'est là la solution que les progressistes prétendent recommander dans la Chambre des députés, nous devons les prévenir qu'ils courent grand risque de se trouver — pour la première fois depuis qu'ils exercent leur mandat — en parfaite communauté d'idées avec le président du conseil. M. de Bismark, en effet, vient encore de trahir, dans un discours qu'il a adressé à la Chambre des seigneurs, la violente tentation qu'il éprouve de s'emparer du Schleswig-

Digitized by Google

Holstein, et il n'est guère douteux qu'à défaut de l'incorporation pure et simple qu'il convoite, il ne se contentât volontiers de l'annexion déguisée que patronne la *Gazette nationale*.

Cette interminable question des duchés n'a du reste pas cessé de provoquer, entre les cabinets allemands, la correspondance la plus active ; et l'émotion qu'ont causée en Allemagne, dans ces derniers temps, les prétendues indiscrétions de la *Presse* de Vienne, nous fait un devoir de rectifier, d'après des renseignements puisés aux meilleures sources, quelques-uns des bruits qui ont couru à cette occasion. Le 14 novembre 1864, M. Karolyi a écrit de Berlin, à M. de Mensdorff-Pouilly que, bien que M. de Bismark parût avoir renoncé à l'idée d'annexer les duchés à la Prusse, il cherchait encore à retarder une solution définitive, sous prétexte de laisser l'agitation démocratique qui avait été entretenue par les commissaires fédéraux, se calmer sous l'administration plus ferme des commissaires austro-prussiens ; qu'il fallait, par conséquent, s'attendre à de nouveaux délais et à de nouvelles longueurs. M. de Bismark, en effet, n'a rompu le silence que le 13 décembre, en adressant au cabinet de Vienne une longue et importante dépêche, dans laquelle il a fait pressentir, plutôt qu'il n'a exposé, les vues de son gouvernement dans la question des duchés. Dans cette dépêche, l'homme d'Etat prussien a avoué catégoriquement que, dans sa pensée, l'annexion du Schleswig-Holstein à la Prusse eût été la combinaison la plus avantageuse, non-seulement à la maison de Hohenzollern, mais aux duchés et à l'Allemagne elle-même ; il a ajouté que, puisque cette solution semblait inspirer trop de répugnance à l'Autriche, le cabinet de Berlin voulait bien l'abandonner, mais à la condition de prendre dans les duchés les garanties nécessaires aux intérêts politiques et maritimes de la Prusse ; il s'est réservé enfin de faire connaître ces garanties dans une dépêche postérieure. Mais cette communication, qu'on attendait à Vienne avec une vive impatience, n'y a point encore été reçue, et l'on commence à craindre, en Autriche, que M. de Bismark n'ait pas irrévocablement renoncé à ses velléités annexionnistes. Ce qui donne quelque crédit à ces fâcheuses suppositions, c'est l'ordre que ce ministre vient de donner aux syndics de la couronne d'examiner à nouveau la question de succession ; on pense qu'il n'est pas très jaloux d'étayer uniquement ses droits à la possession des duchés sur l'art. 3 du traité de Vienne, qui confère à l'Autriche des titres identiques, et qu'il éprouverait quelque satisfaction, si les jurisconsultes prussiens prouvaient que la maison de Hohenzollern est réellement la légitime héritière d'une grande partie des duchés, comme M. Helwing l'a prétendu dans un ouvrage resté fameux. Ce qu'il y a de certain, c'est que, le jour même de l'ouverture des Chambres, chaque député a reçu par la poste un pamphlet où les conclusions de M. Helwing sont reproduites et développées au milieu des déclamations les plus violentes contre les Holsteinois, qui repoussent l'annexion, et en particulier contre l'université de Kiel. Serait-ce le gouvernement lui-même qui aurait pris soin de faire distribuer cette brochure ? Ce serait d'autant plus fâcheux, qu'elle a fait dans toute l'Allemagne la plus mauvaise impression.

Digitized by Google

On est plus que jamais résolu à Vienne à empêcher l'annexion des duchés, et M. de Bismark se trompe étrangement s'il croit que le cabinet autrichien puisse consentir, pour quelque indemnité pécuniaire, à un agrandissement si considérable de la Prusse. Les dépêches qu'il a reçues dans ces derniers temps de M. de Mensdorff n'ont guère dû lui laisser d'illusions, et il peut être convaincu aujourd'hui que si l'empereur François-Joseph est personnellement disposé à faire les plus grands sacrifices pour conserver l'alliance prussienne, les conseillers de ce souverain sont parvenus à lui faire comprendre que cette alliance ne doit pourtant pas être recherchée à tout prix. C'est même parce que la cour de Berlin a compris que Sa Majesté apostolique commençait à se refroidir, qu'elle a envoyé à Vienne le prince Frédéric-Charles, pour ranimer, par la présence de l'ancien commandant en chef des armées alliées, les sentiments de confraternité militaire qui menaçaient de s'éteindre. Les bruits les plus divers et les plus exagérés ont couru sur la mission que ce prince est allé remplir; on a dit qu'il avait été chargé de conclure entre les deux grandes puissances allemandes une alliance offensive et défensive; on a prétendu qu'il avait offert à l'empereur François-Joseph, en échange de son consentement à l'absorption des duchés, soit une partie de la Silésie, soit la garantie de la Prusse pour les possessions non allemandes de la maison de Hapsbourg. Nous croyons, quant à nous, qu'en faisant cette visite, le prince Frédéric-Charles n'a eu d'autre but que de resserrer les liens d'amitié qui unissent les deux familles souveraines, et nous sommes même convaincus que, s'il avait voulu faire davantage, il aurait complétement échoué. Le moment n'est pas bien choisi pour essayer de gagner l'Autriche à des propositions comme celles dont nous venons de parler, et le cabinet de Vienne vient encore de montrer, par l'accueil qu'il a fait à l'adresse de M. de Scheel-Plessen, combien il est décidé à ne favoriser ni directement ni indirectement les vues annexionnistes de M. de Bismark. Cette malencontreuse démarche de M. de Scheel-Plessen et de ses douze cosignataires n'a eu, du reste, d'autre effet que de provoquer dans le Schleswig-Holstein d'imposantes démonstrations en sens contraire. Le 12 janvier, le comité de l'association schleswig-holsteinoise à Rendsbourg a déclaré solennellement, dans une circulaire rendue publique, que, malgré leur reconnaissance pour les puissances libératrices, les duchés ne pouvaient consentir à être traités par elles comme des provinces conquises et que, si la Prusse prétendait se les annexer malgré eux, elle éprouverait à son tour une résistance non moins énergique et non moins opiniâtre que celle où s'est brisé le Danemark. Le 17 janvier, la *Gazette de Kiel* insérait la protestation suivante, émanée d'un grand nombre de nobles et de propriétaires fonciers des deux duchés : « Nous, habitants du Schleswig-Holstein, en réponse à l'adresse du baron de Scheel-Plessen et consorts, nous déclarons — sûrs en cela d'être les interprètes des sentiments de l'immense majorité de nos compatriotes — que nous voulons rester fidèles à notre seul souverain légitime, le duc Frédéric VIII, et que nous considérons comme nulle toute disposition qui aura été prise soit relativement à la constitution de notre pays, soit par rapport à ses rela-

Digitized by Google

tions avec les pays voisins, sans le consentement de notre duc et de la représentation nationale du Schleswig-Holstein. » Ce sont là assurément des démonstrations fort significatives; et, ce qui ajoute à leur portée, c'est qu'elles se produisent dans un pays militairement occupé et despotiquement gouverné par les autorités prussiennes. Nous pensons qu'elles feront quelque impression, sinon sur M. de Bismark, du moins sur les démocrates qui siégent à l'extrême gauche du Parlement berlinois.

Ce n'est pas seulement en Prusse que les ministres sont aux prises avec la majorité de la Chambre élective, et le cabinet autrichien voit à son tour se former dans le Reichsrath, jusqu'à présent si docile, une opposition qui ne tardera pas à lui créer de sérieux embarras. A Vienne, comme à Berlin, c'est sur le budget que roule la querelle; mais ce qui rend la situation de M. de Schmerling bien autrement délicate que celle de M. de Bismark, c'est que, tandis que celui-ci s'appuie, pour justifier ses dépenses, sur des excédants de recettes, le ministre de S. M. François-Joseph ne peut raisonner que sur des déficits. Les députés réclament des réductions considérables dans le budget de la guerre; M. de Schmerling et M. de Plener ne sont pas moins convaincus que les députés de la nécessité de ces réductions, et la seule chose qui les empêche de les accorder, c'est qu'ils ne savent comment les obtenir eux-mêmes de la toute-puissante chancellerie militaire. En attendant, la mauvaise humeur du Reichsrath contre le ministère vient d'être utile à Langiewicz; l'Assemblée a favorablement accueilli la pétition de l'ex-dictateur polonais, et invité le gouvernement à le faire mettre immédiatement en liberté. Rien ne prouve, il est vrai, qu'elle soit cette fois mieux écoutée qu'elle ne l'a été il y a quelques jours, quand elle a demandé la levée de l'état de siége en Gallicie; le cabinet autrichien ne se croit pas obligé de ménager la nationalité polonaise. En revanche, il commence à comprendre que le mécontentement des Magyares est pour l'empire une cause immédiate de faiblesse, et l'on assure qu'il va faire les plus sérieux efforts pour les réconcilier avec la Constitution de février; la Diète hongroise serait, dit-on, convoquée pour le 15 mai. M. de Schmerling pourrait être fier s'il décidait les députés hongrois à venir occuper enfin, dans le Reichsrath, les quatre-vingts siéges qui les attendent depuis si longtemps; il aurait doublé d'un seul coup la prospérité et la force de son pays. Mais le vaste empire des Hapsbourg souffre encore d'une plaie plus incurable et plus profonde : nous ne parlons pas ici seulement de la Vénétie, que les plus sincères amis de l'Autriche lui conseillent aujourd'hui d'abandonner, mais de l'Italie, mais de la Dalmatie, de tout ce littoral de l'Adriatique qui est si véritablement italien d'origine, de langue et de cœur; de Trieste même, dont le conseil municipal vient d'être dissous pour avoir manifesté de trop vives sympathies pour le gouvernement de Turin. C'est un véritable malheur pour l'Autriche, et même pour l'Italie, que la nature n'ait pas établi entre les deux nationalités une limite plus nettement tranchée. Si les Alpes les séparaient réellement et qu'il n'y eût plus au delà du versant oriental de ces montagnes, de populations qui eussent la prétention et le droit de se dire italiennes, l'Au-

Digitized by Google

triche pourrait peut-être consentir, pour conserver paisiblement et sans contestation le reste de ses possessions, à entrer en arrangement pour la cession de la Vénétie. Mais, comme l'ont fort bien dit quelques publicistes allemands, elle n'aurait pas plutôt évacué Venise, qu'encouragé par cette marque de faiblesse, on lui réclamerait la Dalmatie, l'Istrie et tout le littoral de l'Adriatique, et, à moins qu'elle ne fût résignée d'avance à perdre toutes ses communications avec la Méditerranée, c'est-à-dire à voir sa marine anéantie et son commerce ruiné, elle serait tôt ou tard obligée de tirer l'épée. Il vaut donc mieux, continuent les mêmes publicistes, puisqu'en aucun cas elle ne peut éviter de faire la guerre, qu'elle combatte ayant encore toutes ses possessions, c'est-à-dire toutes ses forces. Elle aura moins de peine aujourd'hui à se maintenir dans le quadrilatère qu'elle n'en aurait, après l'avoir abandonné, à conserver Trieste ou Pola. Voilà ce que pensent, avec assez de raison, beaucoup d'hommes d'Etat autrichiens, et l'on conviendra qu'une pareille conviction n'est guère faite pour hâter la solution pacifique de la question vénitienne.

En attendant, l'Italie s'organise et consolide son unité, et le Parlement de Turin multiplie les preuves de son bon sens politique et de son amour de la concorde. Nous regrettions, il y a quinze jours, que la Chambre des députés eût ordonné une enquête sur les événements de septembre, et nous exprimions la conviction que les débats qui allaient s'ouvrir sur cette enquête ne pouvaient servir qu'à perpétuer des souvenirs douloureux et à envenimer des ressentiments prêts à s'éteindre. Il ne s'agissait pas, en effet, de découvrir des coupables que la société avait le droit et le devoir de châtier, mais de signaler des imprudents que les soupçons de l'opinion publique et leurs propres regrets avaient déjà suffisamment punis. A quoi bon prouver une fois de plus que ces tristes scènes n'auraient probablement pas ensanglanté le pavé de Turin sans la maladresse et la précipitation de quelques agents de l'autorité? A quoi bon démontrer encore que les ministres tombés avaient manqué de présence d'esprit et de sang-froid dans les difficiles circonstances qui les ont précipités du pouvoir? Ne valait-il pas mieux jeter sur ce passé si proche, et déjà si lointain, le voile indulgent de l'oubli? C'est ce que M. Ricasoli n'a pas eu de peine à faire comprendre à la Chambre. « Les événements de septembre, a-t-il dit, appartiennent désormais à l'opinion publique et à l'histoire. Ne nous laissons pas distraire de nos travaux par de stériles et dangereuses discussions. L'Italie a plus besoin de réformes que de disputes. Je voterai pour l'ordre du jour. » Vivement combattu par MM. Brofferio, Crispi et Mordini, soutenu énergiquement par le ministre de l'intérieur et par le président du conseil, le baron Ricasoli l'a emporté, et sa motion a été adoptée par 140 voix sur 207 votants. L'agitation que ces courts débats ont causée dans la ville de Turin a bien fait voir combien la Chambre des députés avait sagement fait de les abréger. Le 25 et le 26, des bandes de jeunes gens ont été pousser des vivats sous les fenêtres des députés qui avaient fait l'éloge de la population turinoise; le 27, ces démonstrations ont recommencé et ont pris des proportions si tumultueuses que l'autorité a jugé nécessaire d'in-

Digitized by Google

tervenir. Mais, plus avisé que le cabinet précédent, le ministère actuel n'a point fait dissiper les attroupements par des agents de police et des élèves carabiniers ; il n'a eu recours qu'à la garde nationale, qui, sans effusion de sang, et en se bornant à faire quelques arrestations qui, pour la plupart, n'ont pas été maintenues, a réussi, en peu de temps, à rétablir l'ordre. Aujourd'hui, la tranquillité règne de nouveau dans Turin, et la Chambre discute paisiblement le projet de loi qui lui a été soumis par le gouvernement pour la réorganisation législative et administrative de l'Italie.

Lorsque l'Encyclique du 8 décembre a été connue en France et que plusieurs évêques se sont empressés d'adhérer aux doctrines qu'elle renferme, les nombreux admirateurs de Mgr Dupanloup n'ont pas été sans inquiétude sur l'attitude qu'il siérait à ce prélat de prendre vis-à-vis du manifeste pontifical. Convenait-il au spirituel académicien, au prêtre sage et éclairé, qui avait toujours si vigoureusement combattu les maximes ultramontaines de l'*Univers* et du *Monde*, d'acquiescer à une condamnation du libéralisme plus complète et plus vive que toutes celles que ces deux journaux avaient jamais formulées? Et d'un autre côté pouvait-il émettre un blâme contre le souverain pontife et se révolter contre son chef spirituel? Evidemment non, et le seul rôle qui semblait permis à Mgr Dupanloup, c'était une neutralité absolue et un silence prudent. Mais on faisait injure aux ressources de son esprit et à la souplesse de son talent. Il a eu la bonne fortune de découvrir quelques contre-sens dans la traduction que le *Journal des Débats* a donnée du *Syllabus*, et il n'en a pas fallu davantage pour que l'ingénieux évêque d'Orléans ait cru pouvoir prouver que le monde entier s'était trompé sur le sens de l'Encyclique. « Les professeurs du *Journal des Débats* » — nous ne savions pas que cette feuille ne fût rédigée que par des professeurs — ont pris des noms de lieux pour des noms d'hommes et traduit *archiep. Frising.*, qui signifie « l'archevêque de Freisingen » par « l'archevêque Fraisiny »; comment supposer, après cela, que des journalistes et des gens du monde, qui n'ont peut-être jamais fait leurs humanités, que des ministres et des conseillers d'Etat, qui sont depuis longtemps sortis du collége, aient compris quelque chose au latin cicéronien du Vatican? Et, après nous avoir ainsi convaincus d'ignorance, Mgr Dupanloup entreprend de rétablir la véritable signification des passages les plus attaqués de l'Encyclique. Il montre que le Saint Père n'a jamais prétendu condamner ni les institutions, ni les maximes libérales, mais seulement l'abus qu'on en peut faire ; il explique que, lorsque le *Syllabus* déclare que « la papauté ne doit pas transiger avec la civilisation », il ne saurait être question ici que de ce qu'il y a de mauvais dans la civilisation ; que, lorsque l'Encyclique réprouve la tolérance religieuse, elle ne veut parler que de cette indifférence qui met sur le même rang la vérité et l'erreur, et qu'elle est bien loin de blâmer la liberté des cultes; enfin, avec un certain nombre de semblables distinctions qui, sous sa plume habile, acquièrent une clarté merveilleuse, Mgr l'évêque d'Orléans fait du manifeste pontifical un véritable monument élevé à toutes les

Digitized by Google

libertés civiles et religieuses. Ce n'est certes pas nous qui lui en ferons un reproche, et il nous en coûtait trop de croire que Pie IX avait renié toutes les idées généreuses qui l'ont rendu si populaire en 1848, pour ne pas être reconnaissants à l'éloquent écrivain qui vient de nous montrer que nous nous trompions, et qu'aux yeux de quiconque sait suffisamment comprendre le latin et aussi, sans doute, « lire un peu entre les lignes » ce prétendu anathême contre le libéralisme aurait parfaitement pu être contre-signé « *Rossi* ». Mais par quelle fâcheuse inspiration a-t-il cru devoir préluder à son apologie de l'Encyclique, en répétant — dans un meilleur style — toutes les objections que la presse ultramontaine a élevées contre la Convention du 15 septembre pendant trois mois? Pourquoi s'est-il fait l'écho de toutes les injurieuses accusations, de toutes les calomnies que les pamphlétaires légitimistes ont inventées contre Victor-Emmanuel depuis cinq ans? S'il a voulu seulement prouver qu'avec de l'esprit et du bien dire on peut faire écouter patiemment la plus mauvaise cause, il a réussi; s'il a cru servir les intérêts de la religion, nous lui dirons — avec tout le respect que nous devons à son talent et à son caractère — qu'il s'est trompé.

Le Sénat et le Corps législatif sont convoqués pour le 15 février prochain; un grand nombre de projets de loi, qui intéressent au plus haut point le développement du crédit public et de la richesse nationale, seront déposés sur le bureau de la Chambre, et la session qui va s'ouvrir promet d'être féconde pour la prospérité du pays. ALEXANDRE PEY.

ALPHONSE DE CALONNE.

Paris. — Imprimerie de Dubuisson et Cᵉ, rue Coq-Héron, 5.

Digitized by Google

LA

PERSÉCUTION DE NÉRON

A l'époque de l'avénement du christianisme, il y avait dans l'empire romain un culte public, officiel, desservi par divers colléges religieux, entretenus par le trésor public et relevant du chef de l'Etat, lequel portait le titre de Souverain Pontife (*Pontifex Maximus*), et un grand nombre de cultes reconnus, autorisés ou tolérés.

Nous avons une tendance presque invincible à nous représenter toute religion sur le modèle de celle au milieu de laquelle nous vivons, c'est-à-dire comme une doctrine qui a des réponses précises à toutes les grandes questions qu'agite l'humaine curiosité, parle à la conscience par de clairs enseignements, aux yeux et à l'imagination par l'éclat d'une pompe extérieure. Nous supposons *à priori* que toute religion renferme une théologie, une morale et une liturgie. La religion de l'empire, telle que l'avaient faite le progrès du temps et l'influence du génie grec, était fort peu didactique. Elle ne contenait pas de dogmes rigoureusement formulés et n'aurait pu se résumer dans un catéchisme qu'on eût enseigné à la foule. Les noms des dieux, dont plusieurs étaient nouveaux (les légendes grecques s'étaient greffées sur les vieilles traditions latines) symbolisaient les forces actives de la nature et le jeu puissant des éléments. Mais qui donc, si ce n'est quelques érudits comme Plutarque ou Maxime de Tyr, comprenait ou cherchait le sens de ces symboles et distinguait l'esprit de la lettre? La multitude ignorante trouvait dans les cérémonies publiques un aliment suffisant à sa piété, ou le demandait à des superstitions privées et à des pratiques occultes. Les gens

Digitized by Google

éclairés estimaient que la religion était pour le peuple un frein salutaire; mais dans l'intimité, les portes closes, ils riaient avec leurs amis des cérémonies auxquelles ils présidaient en qualité d'augures ou de pontifes. La plupart des cultes étrangers étaient peu différents du culte officiel. Parfois les noms des divinités étaient autres et aussi les rites, mais le principe des systèmes était le même. Le mot vague et général de polythéisme, lequel n'est pas le nom d'une religion mais le caractère d'une classe de système religieux, convient à presque tous ces cultes aussi bien qu'au culte officiel. L'idée de religion absolue, d'où dérive l'intolérance doctrinale, était étrangère à toutes les fractions du polythéisme. Aussi ne refusait-on nulle part de rendre à l'empereur, la plus puissante, la plus efficace et la plus redoutée des idoles, les marques d'honneur qu'une basse adulation avait imaginées. Qui pouvait songer à marchander quelques grains d'encens à celui qui disposait de trente légions, personnifiait la Majesté de l'Etat, la force de la loi, la grandeur romaine? Les Juifs seuls revendiquaient le privilége de connaître et d'adorer le vrai Dieu à l'exclusion de tous les autres peuples. Aussi dans les villes mêmes, comme Alexandrie, où ils se mêlaient aux païens pour tout le reste, se tenaient-ils dans un fier isolement pour tout ce qui regardait la religion. L'introduction d'images placées sur des drapeaux suffisait à mettre les esprits en feu à Jérusalem; partout ils repoussaient avec une furieuse énergie la prétention de leur imposer le culte de la Majesté impériale. Cet esprit exclusif et intolérant les faisait mettre au ban de l'opinion. Ils s'en inquiétaient peu, et rendaient mépris pour mépris à la société païenne.

La question de savoir quelle fut la politique de Rome vis à vis des religions étrangères est une question fort difficile à trancher. Comme toute politique, la politique romaine avait des courbes et des replis infinis; elle vivait de compromis, de demi-mesures et d'expédients. Elle varia avec les temps, les circonstances et les mœurs publiques, ou, pour mieux dire, s'y accommoda.

Dès l'époque la plus reculée, Rome paraît avoir été animée d'un esprit de défiance et d'hostilité décidée à l'égard des cultes étrangers. La prescription de garder fidèlement les pratiques religieuses transmises par les ancêtres et de n'y mêler aucune nouveauté remonte, selon Denys d'Halicarnasse, à la période royale, et faisait, dit-on, partie du vieux droit papirien. Cependant, dès que la conquête commence, nous voyons les Romains pleins de ménagements pour les divinités des villes et des peuples auxquels ils font la guerre, leur offrir dans Rome un asile et des temples. Plus tard et avant même l'institution impériale, les cultes d'Isis, de Sérapis,

Digitized by Google

d'Osiris, de la Grande Mère des dieux, s'installèrent à Rome ; ouvert ou forcé, le panthéon romain se remplit peu à peu. Avant Auguste, les Juifs eurent à Rome des synagogues. D'autre part, les exécutions et les violences légales à l'endroit des sanctuaires et des cultes étrangers ne sont pas des faits rares sous la république et au commencement de l'empire. En 139 avant notre ère, le culte de Zeus Sabazius est proscrit, ses prêtres sont chassés de Rome. Ils y revinrent plus tard et le rétablirent. En 40 (av. J-C.), le Sénat décrète la destruction des temples élevés dans Rome à Isis et à Sérapis, et aucun ouvrier n'osant y mettre la main, c'est le consul L. Æmilius Paulus qui prend la hache et brise les portes de ces édifices. Plus tard aussi on les releva. On connaît la grande affaire des Bacchanales qui eut lieu en 186 (av. J-C.). C'est une véritable tragédie d'inquisition. La tolérance de la loi avait laissé grandir ce culte qu'abritait et que défendait le foyer domestique. Les défiances publiques s'éveillent le jour où l'on s'aperçoit qu'il enveloppe Rome et l'Italie entière comme d'un réseau serré et tend à se superposer aux institutions publiques. Les rigueurs furent terribles, comme on sait. Cependant, comme si le Sénat, après avoir détruit une association dangereuse par le nombre de ses membres et donné satisfaction à la morale publique, voulait réserver les droits de la conscience individuelle, l'arrêt qui dissout la *société* et interdit la célébration en commun des mystères de Bacchus se termine par la permission, sous certaines conditions strictes, d'observer individuellement ces mêmes cérémonies. Cicéron, dans son *De legibus*, a donné place à la loi qui interdit les cultes étrangers non autorisés, et Tertullien rapporte qu'il n'était pas permis d'introduire à Rome aucune divinité nouvelle sans l'agrément du Sénat.

Il y a ici à distinguer entre la théorie et la pratique. En théorie, à Rome, toute religion est subordonnée à la politique, ne vit et ne subsiste que sous le bon plaisir du souverain. En fait, le pouvoir laisse se produire librement toutes les manifestations du sentiment religieux, individuel ou public. Le Sénat, sous la république, et plus tard les empereurs, qui avaient réuni entre leurs mains toutes les attributions de la souveraineté, possèdent et exercent parfois avec sévérité le droit de surveillance et de répression en matière religieuse ; jamais cependant ni le Sénat ni aucun empereur ne s'avisa, comme Philippe II dans les temps modernes, de vouloir passer le niveau sur les consciences et ne prétendit établir dans l'empire une foi et une croyance uniformes. Il ne paraît pas enfin qu'on puisse, avec fondement, distinguer dans la multitude des cultes en vigueur une religion d'Etat et des religions dissidentes, ni qu'un système suivi d'intolérance religieuse ait jamais régné à

Digitized by Google

l'égard des prétendus cultes dissidents. S'il y eut jamais, à tous les points de vue, une religion dissidente au sein du monde romain avant que le christianisme fût connu, c'est la religion juive; s'il y eut une religion réprouvée par l'opinion, antipathique au sentiment public, c'est celle-là; eh bien, peut-on dire que la religion juive ait eu à souffrir de l'intolérance des lois romaines, que son libre exercice ait été légalement interdit ou entravé? Ce que la loi paraît avoir constamment poursuivi, ce sont les actes religieux ou prétendus tels qui n'avaient pas un caractère public ou national et dont la célébration secrète pouvait servir de prétexte ou de voile à des conspirations, à des intrigues, à des attentats contre la sûreté, l'ordre et la morale publique. Le druidisme fut persécuté en Gaule et en Bretagne, sous le règne de Claude et de Néron, moins comme une religion que comme un foyer d'opposition et de prédications hostiles. Ne représentait-il pas le patriotisme militant, ne prêchait-il pas la guerre à outrance et l'extermination des Romains? Les mœurs plus fortes que les lois, un goût général pour les coutumes étrangères, et la fusion des peuples assurèrent à Rome même une sorte de tolérance pour tous les cultes. Comment la politique romaine n'eût-elle pas souffert dans la capitale de l'empire ce qu'elle acceptait et ménageait au loin? Ne fallait-il pas que les Syriens, les Egyptiens, les Phéniciens, les Juifs établis dans la grande ville ou la traversant y trouvassent leurs sanctuaires et leurs dieux? Les philosophes disaient que toutes les religions étaient également bonnes, et les empereurs, qui n'avaient pour la plupart foi dans aucune, se souciaient peu de cette infinie diversité de croyances et de pratiques qu'ils voyaient se déployer autour d'eux et qui attiraient tant d'âmes éprises d'idéal ou curieuses de nouveautés.

Leur opinion et leur politique changèrent-elles quand le christianisme apparut? Sans doute il n'y a pas dans l'histoire de l'humanité un fait d'une plus grande portée que l'apparition de Jésus et sa prédication, mais il faut avouer que ce fait ne fit pas tout d'abord grand bruit dans l'empire. La vie de Jésus s'était écoulée tout entière dans un petit coin d'une province reculée fort pauvre en grands centres de population et de lumières, et qui n'avait que très peu de relations avec le monde païen. La tragédie qui la termina eut lieu à Jérusalem. Ce fut comme une tragédie de famille. Les Juifs seuls y jouèrent un rôle actif. Le procurateur romain qui résidait dans la ville sainte, haï des Juifs au double titre d'étranger et de représentant des maîtres, se borna à contresigner une condamnation qu'il trouvait certainement exorbitante, mais qu'il jugeait apparemment impolitique et peut-être dangereux de ne pas ratifier. Au milieu d'un pays où régnait une incessante fermentation de passions hostiles, où

Digitized by Google

soufflait presque constamment l'esprit de révolte et où la moindre émotion provoquait une levée de boucliers, il semble avoir envisagé Jésus comme le plus innocent des rêveurs et le plus pacifique des exaltés. Si Jésus fût né citoyen romain, la tiède bienveillance de Pilate eût assurément été plus efficace, mais la vie d'un Juif était à ses yeux chose vile et ne valait pas qu'il s'exposât pour le sauver à des accusations de connivence dans une entreprise dont le caractère lui échappait mais qu'on n'eût pas manqué de représenter à l'ombrageux Tibère comme un attentat politique. Voyant ses hésitations, les Juifs criaient déjà : « Si vous relâchez Jésus, vous n'êtes pas ami de César, car quiconque se fait roi trahit César[1]. » La vie d'un homme, et d'un homme innocent, valait cependant quelques efforts. Il les tenta. Le témoignage des Evangiles est ici explicite et concordant. Le procurateur romain, soit instinct de justice, soit esprit de tolérance, loin de s'associer à l'acharnement des Juifs contre Jésus, fit ce qu'il put pour le sauver. Il ne céda et ne laissa faire que par lassitude ou pour ne pas accroître une impopularité toujours importune, ou par crainte que son bon vouloir ne le compromît et ne lui attirât quelque fâcheuse aventure en haut lieu. Les gouvernements n'aiment pas en général que leurs agents leur fassent d'affaires et leur créent d'embarras, dans les choses surtout où le bien de l'administration n'est pas essentiellement intéressé. Pilate connaissait les Juifs comme les plus intraitables des sujets de Rome. Récemment, à propos d'aqueducs, pour la construction desquels il avait puisé au trésor du temple, il y avait eu à Jérusalem une émeute qu'il avait réprimée énergiquement, trop bien servi en cette circonstance par le zèle des troupes, qui avaient pris goût à la besogne et avaient été plus loin même qu'il n'eût voulu[2]. Les Juifs n'étaient-ils pas les seuls juges autorisés dans les questions qui touchaient à leur religion? En ne sanctionnant pas l'arrêt qu'ils avaient prononcé, Pilate ne se ferait-il pas accuser de vouloir détruire leur loi et d'attenter à leurs priviléges? Pourquoi se compromettre par amour d'une équité théorique, dans une affaire de peu d'importance en somme, qui n'était pas de sa juridiction, où ni l'honneur ni l'intérêt de l'autorité ne lui paraissaient engagés et où les chefs de la nation jouaient après tout le jeu de Rome, en réprimant des nouveautés qui, si inoffensives qu'elles fussent, pouvaient encore agiter les esprits? Il satisfit sa conscience en résistant un instant. Mais après une courte lutte, il se lava les mains, dit la tradition, et donna des soldats pour exécuter une sentence qui n'était pas la sienne, qu'il désapprouvait, mais n'osait pas casser décidément.

[1] *Evangile selon saint Jean*, XIX, 12, 15.
[2] Jos. phe, *Ant. jud.*, XVIII, 3, 2.

Digitized by Google

Jésus fut donc victime de l'intolérance de la loi juive. L'autorité romaine ne fit que prêter son bras et encore à la dernière extrémité. Bien plus, s'il fallait ajouter foi à l'histoire des *Actes de Pilate* envoyés à Tibère; croire au message de l'empereur au sénat pour lui proposer d'admettre Jésus au rang des dieux de l'empire, et à sa colère et à ses menaces en face du refus des sénateurs, on aurait le droit de dire qu'à la première heure l'autorité romaine fut, non pas indifférente au christianisme naissant, mais expressément sympathique et que Tibère a été une des premières conquêtes de la religion nouvelle dans le monde païen. Mais toute cette belle histoire, quoique fort ancienne, est une pure légende qu'on ne saurait prendre au sérieux, et qui ne mérite pas les honneurs de la discussion. Justin martyr et Tertullien qui, les premiers, ont fait mention des *Actes de Pilate*, les avaient peut-être lus, d'où il suivrait que, vers le milieu du second siècle, la tradition que Pilate avait écrit à Tibère à propos de la condamnation de Jésus circulait déjà, et que peut-être ces *Actes* étaient déjà fabriqués. Depuis plusieurs siècles, les Juifs alexandrins tenaient école d'interpolations et de compositions apocryphes en vers et en prose. Les chrétiens les suivirent dans cette voie. Le catalogue est long de ces pièces anonymes attribuées à des noms illustres, écrites à propos d'événements réels ou supposés, souvent dans une intention de propagande, parfois sans arrière-pensée de tromper personne, par délassement de rhéteur s'exerçant sur des sujets pieux et édifiants. Des officines des rhéteurs païens étaient sorties des *Lettres* de Pythagore, de Socrate, de Diogène le Cynique et de Cratès. Les chrétiens adoptant la même forme littéraire fabriquèrent la *Correspondance de Jésus avec Abgar roi d'Edesse*, la *Correspondance de saint Paul et de Sénèque*, la *Lettre d'Antonin le Pieux au Conseil d'Asie*, la *Lettre de Marc-Aurèle au Sénat* sur la pluie du pays des Quades, due aux prières des chrétiens, et tant d'autres mensonges aussi innocents que les fictions des poètes et les discours de nos collégiens faisant parler Annibal ou Scipion. La *Lettre* de Pilate à Tibère, trouvée dans un manuscrit de la bibliothèque du Vatican et publiée par son premier éditeur comme un monument authentique, comme les *Actes* mêmes de Pilate, appartient à cette littérature de fantaisie. Cette *Lettre* est évidemment sortie d'une plume chrétienne. « Il suffit de ne pas être dénué de jugement, a dit Casaubon au commencement du XVIIe siècle, et d'avoir quelque teinture des lettres pour saisir aussitôt la fraude. »

On sait que les Juifs essayèrent à plusieurs reprises contre saint Paul la tactique qui leur avait réussi contre Jésus, à Philippes, à Thessalonique, à Corinthe, à Jérusalem enfin devant Lysias, à Césarée devant les gouverneurs Félix et Festus : ils alléguèrent l'ordre

Digitized by Google

public et la raison d'Etat. Les magistrats romains s'émurent peu d'ordinaire de ces graves accusations. Le modéré et tolérant Gallion, proconsul d'Achaïe, plus ferme que Pilate (il siégeait à Corinthe, il est vrai, et non à Jérusalem), refusa d'intervenir comme juge entre les Juifs et les prétendus novateurs qu'on amenait devant lui et de mettre la majesté de la loi romaine au service de la synagogue dans des questions de pure doctrine. Qu'est-ce que la vérité? avait dit Pilate. Gallion répète ce mot d'une autre façon. Du vrai et du faux en matière philosophique ou religieuse le tribunal du préteur n'a pas à décider. La loi ne connaît que des délits ou des crimes déterminés. Dans cette affaire dont les Juifs faisaient grand bruit, Gallion ne vit qu'une querelle d'école et une dispute de sectaires où la loi n'avait pas à prononcer. A Ephèse, où les Juifs avaient provoqué un soulèvement populaire contre Paul et ses amis, l'autorité romaine montra la même mesure, le même esprit de tolérance et le même respect pour la légalité. Elle couvrit l'apôtre et le sauva de la fureur populaire : à Jérusalem, elle le mit à l'abri d'un guet-apens ; à Césarée, elle entendit les accusateurs et l'accusé et refusa de livrer Paul au jugement des Juifs.

Quand saint Paul arriva à Rome, il y trouva une colonie juive et un groupe de chrétiens. D'où venaient ces derniers, depuis quand étaient-ils à Rome et de qui relevaient-ils? On ne peut répondre que par conjecture à ces questions. Après la dispersion qui suivit la mort de saint Etienne, quelque membre de la secte nouvelle put être amené à Rome et y porta avec lui les premières semences de la doctrine de Jésus. Chaque frère au commencement était un missionnaire. Le prosélytisme fut un des caractères de la foi chrétienne, et, dans la confusion de Rome, nul prosélytisme n'était stérile et sans fruit. Il est absolument impossible de déterminer l'époque à laquelle il faut rapporter la première introduction du christianisme dans la capitale de l'empire. Il est plus que probable que le fameux passage de Suétone où on lit que Claude chassa de Rome les Juifs qui, à l'instigation de *Chrestus* étaient en continuelle révolte, ne fait pas allusion aux chrétiens ou cache je ne sais quelle confusion. Suétone, qui était né vingt ans après cet événement, a pu attribuer à la prédication chrétienne qui, en effet, au temps où il écrivait, suscitait depuis longtemps de vives agitations parmi la nation juive, quelque désordre venant de tout autre motif et ayant suffi pour provoquer un arrêt de bannissement. L'esprit remuant et indiscipliné des Juifs, incommode dans les provinces, n'excitait pas sans doute de sérieuses alarmes à Rome, mais pouvait irriter une police ombrageuse et prompte à frapper. L'autorité n'avait nul scrupule de légalité quand il s'agissait de cette population mêlée, flottante, venue à Rome des

Digitized by Google

quatre coins du monde et y exerçant dans l'ombre les métiers les plus suspects et les plus inavouables. Le moindre prétexte était bon pour écumer les bas-fonds de la société, et cela se faisait sans formes de procès, brutalement, par mesure administrative. L'an 19 de notre ère, plusieurs prêtres d'Isis ayant prêté leur ministère à je ne sais quelle ignoble intrigue, Tibère, après avoir fait mettre en croix les coupables, ordonnait de raser le temple d'Isis et de jeter au Tibre la statue de la déesse. La même année, pour un acte d'escroquerie commis par quelques Juifs, il enveloppait toute la colonie juive de Rome dans un édit de proscription. Quatre mille malheureux étaient *pressés*, enrôlés de force et envoyés en Sardaigne. Le fer des brigands contre lesquels on les devait employer et un climat meurtrier en feraient bientôt justice. D'autres en grand nombre qui, par scrupule religieux, refusaient de servir, étaient punis de l'exil. A lire Tacite, qui rapporte ces deux faits sans les distinguer ni marquer leurs causes, il semble qu'il s'agisse d'une véritable persécution religieuse exercée contre les cultes égyptiens et juifs, à la suite d'une délibération solennelle du sénat. Mais le témoignage plus explicite et plus circonstancié de Josèphe prouve que les cultes frappés ne reçurent alors que le contre-coup d'une mesure que des considérations étrangères à la religion et à la politique avaient dictée. L'obligation d'abjurer dans un délai déterminé imposée aux sectaires, selon Tacite, paraît fort étrange et peu conforme à la politique qui autorisait et sanctionnait en Egypte et en Judée les croyances communes. En tout cas, ce qui est certain, c'est que la proscription des Juifs et de leur culte ne fut pas maintenue sous les règnes suivants. La preuve, c'est que, trente ans plus tard, Claude les expulsait de nouveau de Rome.

A cette date, c'est-à-dire en 49, il est possible qu'il y eût déjà quelques chrétiens dans la capitale de l'empire, mais ils y vivaient obscurs et pacifiques. Faut-il supposer que ces chrétiens appartenaient à la nuance la plus tranchée, au parti de Paul, et qu'à Rome, comme en Asie, les Juifs cherchaient à le supprimer? Cette hypothèse serait soutenable si l'on n'avait contre elle le témoignage formel des *Actes*. Que disent en effet les Juifs à saint Paul, trois jours après son arrivée à Rome, quand il leur explique qu'il est la victime de la haine de ses compatriotes? « Nous n'avons reçu à ton sujet aucune lettre de Judée, et il n'est venu aucun frère qui ait transmis sur ton compte un rapport ou un bruit défavorable. Mais nous désirons apprendre de toi quelles sont tes opinions, car quant à cette secte, nous savons qu'elle est partout combattue[1]. » Or,

[1] *Act. Apost.*, XXVIII, 21.

Digitized by Google

comment les principaux d'entre les Juifs de Rome ignoreraient-ils les aventures de Paul et les ardents débats qu'excitait sa prédication, et l'opinion des Juifs de Palestine sur son compte, si, douze ans auparavant, la fermentation produite au sein de la communauté juive par l'enseignement de quelqu'un de ses disciples, avait provoqué, de la part de Claude, un édit de proscription? Comment comprendre que les Juifs de Rome pussent ignorer, l'an 62, la nature des opinions nouvelles, si à Rome même, l'an 49, ces nouveautés eussent été prêchées dans ce qu'elles avaient de plus radical et de plus hardi? L'*Epître* de Paul *aux Romains*, écrite de Corinthe dans les premiers mois de l'an 60, avait même, paraît-il, fait peu de bruit, ou été tenue fort secrète par les chrétiens de Rome, puisque les Juifs semblent n'en connaître ni la doctrine ni l'auteur. La première pierre de l'Eglise de Rome, pour le dire en passant, fut très probablement posée par une main inconnue, et, très probablement aussi, par la main d'un chrétien judaïsant. Le prétendu premier voyage de saint Pierre à Rome, vers l'an 42, appartient à la légende aussi bien que toute l'histoire de Simon le magicien, et ne repose sur aucun document sérieux. A part des difficultés de chronologie vraiment inextricables, le silence absolu de saint Paul est tout à fait incompréhensible dans l'hypothèse d'un séjour de Pierre à Rome antérieur à la date de l'*Epître aux Romains*.

Il paraît donc incontestable que, jusqu'à l'année 64, le christianisme n'eut à subir aucune persécution de la part de l'autorité romaine. Bien plus, le pouvoir politique demeura sourd aux insinuations des Juifs, qui représentaient les chrétiens comme des ennemis des lois et des factieux, et intervint à plusieurs reprises pour couvrir de sa protection, non la doctrine elle-même, mais les personnes. Comprendrait-on que Paul eût fait appel à César, si déjà le christianisme eût été proscrit et ses adeptes mis hors la loi? L'apôtre eût-il été assez imprudent ou assez aveugle pour se jeter, de propos délibéré, dans la gueule du lion, et invoquer le secours d'une loi qui l'eût condamné? Le mandataire impérial qui siégeait à Césarée, et qui avait tenu bon pendant deux ans contre les réclamations opiniâtres des Juifs, avait l'air de faiblir et, soit ennui, soit lassitude, soit pour s'éviter les embarras d'une résistance qui ne lui rapportait en somme ni honneur ni profit, semblait disposé à livrer son prisonnier. Paul se mit en garde et usa de ses droits de citoyen romain en invoquant la juridiction du tribunal suprême. Evidemment, par cet appel, Paul voulait se couvrir contre les mollesses d'un juge dont il se défiait. Il ne prétendait pas courir au martyre.

Le 19 juillet de l'année 64, un immense incendie, qui dura neuf

Digitized by Google

jours entiers, dévora une partie de Rome. Sur les quatorze régions entre lesquelles la ville était divisée, trois furent complétement ruinées, sept plus ou moins gravement ravagées, quatre seulement demeurèrent debout et intactes. On peut imaginer plus aisément que décrire l'état de Rome et l'horrible détresse d'une population d'au moins huit cent mille âmes après un tel désastre. Un peuple entier était sans asile et réduit à la plus affreuse misère. Une rumeur sinistre, recueillie par Tacite, Suétone et Dion Cassius (ces deux derniers sont même, à ce sujet, plus affirmatifs) accusait Néron lui-même d'être l'auteur de l'incendie. On disait que le prince, fatigué de plaisirs vulgaires, avait voulu se donner un amusement nouveau, et que, par un caprice vraiment monstrueux, il avait ordonné de mettre le feu à sa capitale pour jouir de la sublime horreur d'un spectacle que personne n'avait vu. On racontait que, monté au sommet d'une tour, il s'était plu à évoquer, devant le fléau qu'il avait déchaîné, l'image du dernier jour de Troie, et que, pendant que Rome brûlait et que l'écho lointain lui apportait les gémissements des malheureux, la lyre à la main, la couronne sur la tête, vêtu du costume d'Apollon Citharède, il chantait quelque poésie de circonstance.

Qui sait où peut descendre le despotisme en délire? Néron voulait-il disputer avec les dieux et montrer que, comme Jupiter, il tenait la foudre? Assurément, ces détails sont peu vraisemblables, et il est difficile de croire que Néron ait incendié Rome par goût d'un tragique passe-temps. L'a-t-il fait pour la rebâtir sur un plan nouveau et plus magnifique? Le feu va plus vite en besogne que la pioche des démolisseurs. Une fois la place nette et le terrain déblayé, les ingénieurs pourraient tirer au cordeau de larges rues, les architectes construire des maisons plus régulières et mieux ordonnées. Rome serait purifiée de l'ignominie de ces quartiers tortueux, de ces pâtés de maisons sordides et mal bâties, et l'empereur, petitement logé au Palatin, se ferait élever, dans sa Rome neuve, un palais digne de lui. C'est ce qui eut lieu en effet.

Nous n'avons pas à discuter ici une tradition dont l'invraisemblance ne prouve pas la fausseté. Néron parricide, adultère, incestueux, meurtrier de son frère, empoisonneur de son maître Burrhus, opprobre des honnêtes gens, a fort bien pu ajouter à ses crimes ce nouveau forfait. Il convient de remarquer cependant qu'il était à Antium lorsque le feu se déclara, et qu'il ne revint à Rome que sur la nouvelle que les flammes approchaient de son palais. Cet alibi, fourni par Tacite, semble assez grave contre une accusation qui, selon le même historien, n'était qu'une rumeur.

Quoi qu'il en soit, l'opinion publique grondait sourdement. Néron s'occupa d'abord d'abriter et de nourrir cette foule dénuée de tout.

Digitized by Google

Puis, comme dans toute grande calamité publique, on commença par donner satisfaction aux dieux, dont la colère avait permis un tel désastre. Restait le courroux populaire, qui continuait à se déchaîner contre Néron. Pour le détourner en lui donnant une pâture, l'empereur trouva des coupables. Ce furent les chrétiens. Les chrétiens furent immolés pour couvrir l'honneur du prince. Laissons ici parler Tacite :

Les efforts des hommes, les largesses du prince, les expiations ne pouvaient conjurer cette rumeur flétrissante, qui attribuait à Néron l'ordre de l'incendie. Pour imposer silence à l'opinion, Néron supposa des coupables et livra aux supplices les plus raffinés ces hommes détestés pour leurs forfaits, que le peuple appelait chrétiens. Ce nom leur vient de Christ, qui avait été exécuté sous Tibère par les ordres de Ponce Pilate, procurateur de Judée. Cette secte détestable, réprimée d'abord, se répandait de nouveau, non-seulement dans la Judée, où elle avait pris naissance, mais dans Rome même, où tout ce qu'il y a de criminel et d'infâme afflue des quatre coins du monde et trouve du crédit. On saisit d'abord ceux qui avouaient et, sur leur déposition, il y en eut un grand nombre qui furent convaincus sinon d'avoir incendié Rome, du moins de haïr le genre humain. On se fit un jeu cruel de leur supplice. On les couvrait de peaux de bêtes pour les faire mourir sous la dent des chiens qui les déchiraient ; on les attachait à des croix, on les allumait comme des torches, pour servir, quand le jour tombait, à éclairer la nuit. Néron avait prêté ses jardins à ce spectacle ; en même temps, il donnait des jeux dans le Cirque, se mêlant parmi le peuple en habit de cocher ou conduisant un char. Quoique les chrétiens fussent coupables et dignes des derniers supplices, un sentiment de pitié s'élevait cependant dans les cœurs, parce qu'ils semblaient sacrifiés non à l'utilité publique, mais à la cruauté d'un seul homme.

Ce passage de Tacite est d'une extrême importance. C'est le premier témoignage sorti d'une plume païenne au sujet des chrétiens, et c'est le récit authentique et circonstancié de la première persécution. L'événement n'était pas bien vieux quand Tacite écrivait. Il avait pu en être le témoin dans sa jeunesse, ou tout au moins le tenir de témoins oculaires, et des faits de cette nature se marquent dans la mémoire en traits qui ne s'effacent pas. D'autre part, il y a des détails qu'on n'invente point, et ceux que donne l'historien sont de ce nombre. Tacite ne confond pas ici les chrétiens et les Juifs. Il marque que le christianisme était sorti de Judée; que son fondateur (*auctor nominis*) avait été condamné et mis à mort sous Tibère, par le procurateur Ponce Pilate : que, réprimée de la sorte (car de quelle autre répression pourrait-il faire mention ?), la secte nouvelle s'était propagée cependant en Palestine et avait gagné jusqu'à Rome. Il savait

Digitized by Google

sans doute aussi que les Juifs reniaient les chrétiens sortis de leur sein, comme de sacriléges novateurs, les poursuivaient partout, s'efforçaient d'armer contre eux l'autorité publique en les représentant comme des agents de désordre, des perturbateurs du repos public et des factieux. Quand il note qu'on arrêta beaucoup de chrétiens sur leur aveu (*qui fatebantur*), il entend évidemment par ces mots, non la confession du crime qu'on leur imputait, c'est-à-dire d'avoir incendié Rome, mais la profession de la foi chrétienne, qu'au mépris du danger ils proclamaient hautement. Il est l'écho de l'opinion de son temps lorsqu'il parle de la haine qu'on leur portait et d'une manière générale des crimes infâmes dont on les chargeait (*ob flagitia invisos*). Il ne s'explique pas sur ces crimes plus que Pline le Jeune, qui, dans sa lettre à Trajan, écrite vers la même époque et peut-être même un peu plus tôt, se sert de la même expression, sans rien spécifier, entendant, à ce qu'il semble, que le nom seul de chrétien emportait tous les crimes (*flagitia cohærentia nomini*). De la même manière, au moyen âge, le fanatisme et les préjugés populaires avaient attaché au nom et à la personne du Juif je ne sais quoi d'infâme et de flétrissant. Pour ce qui est de cet autre grief mentionné par Tacite, la haine du genre humain (*odium generis humani*), dont les chrétiens, dit-il, furent convaincus (passage que Tillemont entend mal, à notre avis, quand il traduit que les chrétiens furent condamnés non pas tant comme coupables de l'embrasement que comme victimes de la haine du genre humain), que, faut-il y voir, et comment l'interpréter? La haine du genre humain est un caractère attribué par les païens aux Juifs, que ne justifie nullement, mais que peut expliquer l'esprit sectaire, exclusif et absolu dans ses croyances de ce peuple tenace. Par principe religieux et par tradition, le Juif ne se mêlait pas aux autres peuples. Partout, il gardait ses usages, ses coutumes et ses cérémonies, et évitait, comme une souillure, tout ce qui, de près ou de loin, sentait l'idolâtrie. Partout, il se considérait, et en dépit même des leçons de l'histoire, comme le peuple élu et prédestiné. La vieille distinction des *Grecs* et des *barbares*, qui, sous l'empire, n'avait plus qu'une valeur littéraire, les Juifs la faisaient encore à leur profit. A leurs yeux, le païen, l'incirconcis était impur, et les religions étrangères étaient autant de profanations. En Palestine, malgré les progrès du temps, qui, ailleurs, avaient rapproché les races, on avait longtemps repoussé la langue grecque et frappé d'anathème ceux qui ne craignaient pas de l'apprendre. Qu'y avait-il d'étonnant que l'esprit plus libre et plus large des païens taxât cette intolérance de fanatisme et d'insociabilité? Comment désigner autrement cet orgueilleux concentrement en soi-même, cette universelle répudiation des

Digitized by Google

coutumes et des mœurs étrangères, cette réprobation indirecte jetée sur tous les peuples dans cette prétention superbe d'être les favoris de Dieu, la race choisie et privilégiée? Or, parmi les chrétiens, beaucoup avaient conservé les préjugés judaïques, et ne condamnaient pas moins énergiquement les mœurs et les usages païens : comme les Juifs, ils s'abstenaient de prendre part à toutes les pratiques où la religion étrangère jouait un rôle et que son contact déshonorait à leurs yeux. Patients et résignés pour tout le reste, ils se relevaient par le libre culte et la foi intérieure, puisant dans cette foi l'adoucissement de toutes les douleurs, d'ineffables soulagements, la consolation et le courage. De plus, les chrétiens étaient alors dans toute la ferveur des croyances millénaires. L'Apocalypse, écrite en 68, l'atteste. Ils attendaient la catastrophe suprême et la venue prochaine de leur maître transfiguré en juge glorieux. Ils demeuraient donc à l'écart, séparant d'avance, en quelque sorte, leur cause de celle des païens. Cette idée que les destinées du monde touchaient à leur terme, cette fiévreuse attente du grand jour devait donner aux âmes chrétiennes je ne sais quoi d'austère et de recueilli qui, au milieu des bruyantes orgies de Rome païenne, dans cette société si légère, si incrédule et si vaine, faisait un singulier contraste, et aux yeux du vulgaire faisait tache. La religion païenne consistait généralement en fêtes joyeuses : c'était le culte de la nature et l'adoration de la vie : la religion chrétienne semblait être une religion de tristesse et de deuil, la méditation de la mort. Rien ne paraissait plus antisocial et antihumain, vu du dehors, que ce culte secret, morne, proscrivant tout plaisir et toute joie, prêchant aux hommes l'humiliation, le dépouillement de soi, le mépris de l'action, la vanité des choses et le néant de la vie terrestre. Tacite nous parle quelque part d'une matrone romaine de noble naissance nommée Pomponia Græcina, qui fut accusée, sous le règne de Néron, de superstitions étrangères, jugée au tribunal de ses proches, présidé par son mari, et acquittée. Elle vécut de longues années, dit-il, dans une continuelle mélancolie. A ce trait, plusieurs critiques n'ont pas hésité à reconnaître une chrétienne, sans remarquer que Tacite nous donne la raison de cette mélancolie prolongée pendant quarante ans. « Depuis la mort de Julie, fille de Drusus, victime des intrigues de Messaline, elle garda, dit-il, des habits de deuil et un visage attristé. » Or, si la tristesse, le renoncement, les macérations volontaires, l'horreur des fêtes publiques, la haine de toute joie étaient, en effet, les caractères des premiers chrétiens, on comprend que les païens les aient considérés comme des sectaires misanthropes et insociables. L'*odium generis humani* n'a pas d'autre sens. C'est subtiliser et forcer le sens des expressions que de prendre, en se couvrant de l'autorité de

Digitized by Google

quelques textes, les mots *genre humain* pour synonymes des mots *empire* ou *monde romain*, et d'expliquer la haine du genre humain reprochée aux chrétiens de la première génération par la haine de l'empire, de ses institutions et de ses lois. Haïr le genre humain, accusation vague dans sa généralité, prendrait alors la signification précise d'être ennemi de l'Etat, et les chrétiens, à ce titre, seraient tombés sous le coup de la loi de majesté (*lex Julia majestatis*). Mais la loi romaine ne faisait pas de procès de tendance : elle ne frappait les opinions et les sentiments qu'autant qu'ils se manifestaient par des actes définis et déterminés. Or, si les chrétiens contemporains de Néron, en leur qualité de membres d'une secte nouvelle, par suite du caractère extérieur de cette secte, des sentiments qu'on leur supposait, de leur vie retirée et recueillie, de leur éloignement volontaire et systématique de presque tous les actes de la vie publique des Romains, pouvaient passer pour des fanatiques, des gens insociables et misanthropes, on ne pouvait les accuser d'être les ennemis de l'Etat. Si l'on avait quelque raison de reprocher le manque de patriotisme à des hommes « qui vivaient en tout pays comme dans une demeure de passage, auxquels toute terre étrangère était une patrie et toute patrie une terre étrangère, qui professaient que leur vraie cité était dans le ciel, et, tout en obéissant fidèlement aux lois écrites, se proposaient un idéal supérieur [1], » il n'y avait dans ces sentiments et ces aspirations rien qui portât atteinte à l'Etat, ni qui donnât prise à la loi. De l'incendie de Rome, on ne les accusait pas formellement. Suétone, qui fait mention de la persécution des chrétiens comme d'une utile mesure administrative, n'hésite pas à désigner Néron comme le seul auteur de l'incendie. Dion Cassius, qui rapporte aussi très explicitement ce crime à l'empereur, ne prononce pas à cette occasion le nom des chrétiens, et Tacite, qui raconte que Néron rejeta sur eux le poids et l'infamie de ce grand forfait, loin de faire entendre qu'ils en fussent réellement soupçonnés, écrit qu'en présence des traitements atroces qui leur étaient infligés, on ne pouvait s'empêcher de prendre en pitié ces malheureux, qui semblaient immolés non à l'intérêt public, mais à la cruauté d'un seul homme. Cependant, par ces dernières paroles mêmes, il insinue assez clairement que cette exécution (à part ses horribles raffinements) était salutaire et justifiée par la raison d'Etat. Il déclare que les chrétiens sont de grands coupables et dignes du dernier supplice. A quel titre donc! Comme incendiaires? Peut-être, mais surtout comme chrétiens. Qu'est-ce à dire? Comme ennemis des dieux? Tacite, sans être un esprit fort, n'est pas un

[1] *Epître à Diognète*, 5.

Digitized by Google

païen croyant et dévot. Sa religion est celle des lettrés, celle de Pline l'ancien, une sorte de vague panthéisme. Des dieux et des cérémonies religieuses, il parle avec un respect de convenance, où la foi n'est pour rien. Il est vrai qu'on peut être incrédule pour son propre compte et intolérant pour les autres, n'avoir nulle foi dans la vertu d'un culte, et souffrir avec peine que d'autres l'abandonnent ou le répudient. C'est la foi des politiques, la seule de Tacite. Libre et platonique amant du passé, redoutant tous les ferments de dissolution que l'empire recèle en son sein, il ne peut s'empêcher d'applaudir à tout acte qui tend à fortifier ou à resserrer l'unité romaine. Autant il admire les nobles échappées d'indépendance individuelle, et les fières protestations de quelques personnalités rebelles à la servitude générale, autant il est dur pour ces autres expressions de la liberté qu'on appelle les religions étrangères. Quand il note la proscription des cultes égyptien et judaïque sous Tibère et la déportation à peine déguisée de quatre mille malheureux en Sardaigne : « S'ils venaient à succomber par suite de l'insalubrité du climat, dit-il, ce serait un fort petit dommage (*vile damnum*). » Il ne pense pas autrement des chrétiens. Des droits de la conscience il n'a nul souci, peut-être nulle idée bien arrêtée : des formes légales il ne tient nul compte. Les nouveaux sectaires sont à ses yeux de ces hommes avec lesquels les lenteurs de la légalité ne sont pas de mise. En purger Rome, c'est nettoyer la ville d'un ramas d'obscurs vagabonds qui la déshonorent, de gens sans aveu, le rebut de tous les pays, l'écume de la population. Tacite, on le sait, écrivait ses *Annales* sous Trajan. S'il les eût écrites à la fin de l'année 64, il eût, j'imagine, parlé de même des chrétiens, plus brièvement peut-être, car combien de patriciens ou de lettrés de Rome connaissaient, en l'an 64, les détails que donne Tacite, à savoir que, sous Tibère, un procurateur de Judée avait fait mettre à mort un juif appelé Christ, et que c'était de son nom que les chrétiens s'étaient désignés? Bien peu apparemment, puisque, l'an 62, les chefs de la communauté juive de Rome ignoraient le nom de Paul et ne savaient du christianisme que fort peu de chose. Sous Trajan, au contraire, les chrétiens commençaient à faire parler d'eux : En Bithynie, Pline le Jeune, ami de Tacite, s'inquiétait de leur propagande et de leur nombre, consultait l'empereur à leur sujet et instruisait contre eux. Pour Tacite donc, la légitimité de la proscription des chrétiens ne fait pas question. Au nom de l'humanité, il fait seulement une réserve et blâme les recherches de cruauté qui ont accompagné cette mesure, inspiré pour les victimes une inutile pitié et voilé pour beaucoup la raison d'Etat. Si on l'eût interrogé cependant, si on lui eût demandé en quoi la raison d'Etat était intéressée à une pareille exécution, et pourquoi l'intérêt

Digitized by Google

public exigeait la suppression des chrétiens, je crois qu'il eût été aussi embarrassé que Néron de répondre à une pareille question. Peut-être eût-il allégué l'exemple de l'agriculteur qui purge et nettoie son champ en arrachant ou en brûlant les herbes parasites.

Que le christianisme fût à leurs yeux une détestable superstition, les chrétiens des sectaires bizarres et fanatiques, voire même des hommes insociables, affiliés entre eux par de mystérieuses pratiques, était-ce assez pour considérer la secte nouvelle comme un danger public, ses membres comme des factieux et des conspirateurs placés hors la loi? Au milieu de l'éruption des superstitions orientales, dont Rome était le théâtre, quel était le caractère qui désignât les chrétiens au choix du prince et à la vindicte publique? Ne pas croire aux dieux de l'Etat, se railler de leurs ministres et des puériles cérémonies par lesquelles on s'imaginait mériter les faveurs du ciel ou détourner ses colères, était une licence libéralement accordée aux écoles philosophiques. L'Etat ne s'inquiétait guère des hardiesses, des irrévérences et de l'incrédulité hautement affichée des épicuriens et des sceptiques. Les chrétiens étaient-ils sous ce rapport plus coupables que les philosophes et plus à craindre? Le rôle de vengeur des dieux se comprend de la part de qui croit aux dieux. Mais Néron, malgré le titre de grand pontife qu'on lui donnait officiellement sur les monnaies et les monuments publics, ne fut jamais, au sens même du paganisme, un prince religieux. Rien ne prouve qu'en frappant les chrétiens, il ait songé à défendre la cause des dieux de l'empire. Il n'a pas pensé non plus à défendre les institutions de l'Etat. La défense suppose l'attaque. Or, comment soutenir sérieusement que les chrétiens fissent échec à l'empire, et que leur existence fût un péril pour l'ordre public? Il ne faut pas se laisser abuser par l'expression de « grande multitude » dont se sert Tacite en parlant du massacre des chrétiens. Elle est juste assurément appliquée à la sanglante exécution de plusieurs centaines d'innocents. Mais on sait qu'au sein de l'immense population de Rome, les Juifs, au temps d'Auguste, formaient un petit groupe de sept ou huit mille individus. Les chrétiens étaient probablement relativement aux Juifs dans le même rapport numérique que ceux-ci relativement aux païens. On en comptait peut-être à Rome sept ou huit cents, nombre énorme quand on songe à l'œuvre du bourreau, minorité imperceptible et insignifiante comparée à la population totale de Rome. Or, qui pouvait craindre que cette poignée d'hommes obscurs, sans lien avec les familles nobles ou riches, étrangers pour la plupart ou appartenant aux classes les plus infimes, pût porter atteinte aux institutions de l'Etat et y songer? Il fallait être insensé pour leur prêter un pareil dessein,

Digitized by Google

plus insensé encore pour prendre au sérieux un semblable rêve, si tant est qu'il fût entré dans quelques cerveaux chimériques? Personne n'était plus étranger au mouvement des affaires du temps, aux ambitions, aux intrigues, aux machinations politiques que ces contemplatifs qui portaient la vie comme un fardeau et leur condition sociale comme un rôle à jouer. Une des accusations adressées aux chrétiens, c'est justement leur incuriosité des choses publiques, leur vie passive et inerte. Ce n'est pas le reproche qu'on fait d'ordinaire aux conspirateurs et aux factieux. Nulle vue politique ou religieuse ne paraît donc avoir dicté à Néron l'ordre de faire main basse sur les chrétiens et de donner leur agonie en spectacle au peuple. Lorsque Charles IX, au 24 août 1572, se décida, après de longues hésitations, à exterminer les protestants, ils formaient dans l'Etat un véritable parti. Ils avaient, sur les champs de bataille et ailleurs, affirmé leur existence. Le roi avait été obligé de compter avec eux. L'opinion catholique les représentait comme des ennemis publics. A la cour, le roi entendait dire que sa couronne et sa vie étaient menacées. La situation des chrétiens était tout autre en 64. Ils vivaient dans l'ombre et le silence, nourrissant au dedans d'eux-mêmes la pensée et l'espérance du royaume de Dieu, dont ils attendaient la venue, haïs par les uns comme de ténébreux sectaires, considérés par d'autres comme d'inoffensifs rêveurs, ignorés de la plupart, insouciants de la haine, de l'ironique pitié ou de l'indifférence commune. Il est possible que l'empereur eût entendu parler d'eux par sa concubine Poppée, qui protégeait les Juifs, et même, à ce que rapporte Josèphe, était prosélyte. Il est possible que Poppée se fût rendue auprès de Néron l'organe des calomnies des Juifs à l'endroit des chrétiens. Cependant elle avait déjà l'oreille du prince quand saint Paul vint à Rome purger son appel, et on sait que l'apôtre demeura deux ans dans la capitale de l'empire, faisant de la propagande sans qu'on l'en empêchât, et jouissant d'une assez grande liberté. On sait, d'autre part, qu'à l'époque où il arriva à Rome, les Juifs vivaient, sinon en bonne intelligence, au moins pacifiquement avec les chrétiens, ignorant les causes qui, en Asie, animaient leurs frères contre la secte nouvelle et excitaient de si vives disputes. On sait enfin que, quand saint Paul comparut pour se justifier devant le prétoire (peut-être cette même année 64), les chrétiens se dérobèrent, craignant peut-être d'être enveloppés dans l'accusation, et les compagnons mêmes de l'apôtre lui firent défaut. Ce serait donc à notre avis donner dans la fantaisie que de rapporter à l'influence des Juifs sur l'impératrice Poppée, et à l'influence de Poppée sur Néron la persécution des chrétiens, et de faire de cet événement le résultat d'une intrigue d'alcôve.

Digitized by Google

Ce qui paraît plus vraisemblable, c'est que la brutale extermination des chrétiens de Rome ne fut pas le fruit d'un dessein longuement médité et concerté d'avance après mûre délibération, mais la suite d'un aveugle caprice et d'un sauvage emportement. Il y a, dans l'histoire de tous les gouvernements, de ces heures sinistres, où le pouvoir, à la suite d'un grand crime dont il ignore les coupables, frappe au hasard sur ceux que la haine, les vagues soupçons, les défiances ou seulement les préjugés aveugles signalent à ses coups. On se paye alors, en guise de légalité, de ce raisonnement sommaire : S'ils n'ont pas commis le crime, ils ont pu le commettre, ils ont pu le vouloir, ils ont dû le souhaiter et s'en réjouir ; ils en ont commis bien d'autres. L'Etat n'a rien à perdre à se défaire d'une pareille engeance, et tout à gagner. C'est le sentiment, c'est le mot de Tacite, à propos de la déportation en Sardaigne des quatre mille Juifs. C'est ce que fit Néron après l'incendie de Rome. On avait vu, pendant l'embrasement, des inconnus jeter çà et là des torches enflammées et travailler à propager le fléau. Mais quels étaient ces inconnus? Des émissaires de l'empereur? L'empereur répondait en trouvant des coupables. Il les avait cherchés dans l'obscure région où s'élaborent tous les crimes, parmi cette population interlope, nombreuse à Rome, comme dans toutes les grandes capitales, et où la police n'a qu'à étendre la main pour trouver une proie. L'opinion publique, décidément antipathique aux chrétiens, les désignait en quelque sorte d'avance à la répression. On les considérait en effet comme des gens dont la vie ténébreuse ne pouvait cacher que des infamies sans nom. L'imagination populaire se donnait libre carrière sur ce point, et chacun interprétait à sa guise l'inconnu, tous dans un sens défavorable ; car on ne se cache que pour mal faire. Peut-être aussi avait-on entendu dire à quelques chrétiens que les temps étaient proches, que la fin du monde allait arriver, et que le feu, qui jadis avait consumé Sodome et Gomorrhe, réduirait bientôt en un monceau de cendres l'orgueilleuse prostituée assise sur les sept collines. De telles paroles, entendues d'abord avec un sourire, puis rappelées, colportées, et, comme il arrive, altérées en passant de bouche en bouche, prenaient après l'événement l'apparence d'une menace, et suffisaient grandement pour donner matière aux calomnies et nourrir les soupçons. Si donc Néron était coupable en effet de l'incendie, s'il avait brûlé Rome par manie poétique, dans un accès de fureur d'artiste, par goût forcené de la ligne droite, il ne pouvait mieux se cacher que derrière les chrétiens ; il ne pouvait trouver d'accusés plus vraisemblables, et pour l'expiation, de victimes plus agréables à la foule. S'il était innocent : la voix publique semblait proclamer que le coup partait des chrétiens,

Digitized by Google

que c'étaient les chrétiens qu'il fallait frapper. Dans l'une comme dans l'autre hypothèse, Néron ne songea nullement à exercer une coercition religieuse, mais à purger Rome d'un trop-plein d'étrangers sans aveu et sans nationalité, à écumer, si je puis dire, la lie de la cité. L'incendie de Rome lui fut un prétexte pour sévir administrativement. Mais il montra dans cette mesure de violence une barbarie, un mépris de l'humanité, qui sont comme le propre cachet de ses actes. Un autre se fût borné à renvoyer les chrétiens de Rome, à les exiler, à les déporter : il les retint et fit de leurs supplices une horrible exhibition, si bien qu'à ce spectacle les cœurs s'émurent de compassion et la haine se tourna en pitié. De tous les faits historiques, il n'en est pas, je crois, qu'on puisse moins comprendre que la persécution des chrétiens, si l'on ne se fait, pour un instant, le contemporain des événements, si l'on ne se place, par la pensée, dans le milieu vivant où ils se sont produits, si l'on ne revêt en quelque sorte, par un effort d'imagination, les sentiments et les impressions des acteurs et des spectateurs de ces tragédies.

L'instruction sommaire qui paraît avoir précédé les supplices, et où l'on demandait aux accusés, avant de les livrer au bourreau, s'ils étaient chrétiens, ressemble fort à une scène d'inquisition en raccourci. Ces torches vivantes, allumées dans les jardins de Néron à la tombée de la nuit, ne sont pas non plus sans rapport avec nos auto-da-fés du XVIe et du XVIIe siècle. Cependant, est-il légitime de voir dans la boucherie ordonnée par Néron, l'intention de détruire une religion naissante ; autrement dit, la persécution de Néron a-t-elle les caractères d'une persécution religieuse? Il s'agit, on le comprend, non de justifier ni d'excuser ce qui ne comporte ni justification ni excuse, mais de marquer avec précision le vrai caractère d'un fait historique.

Lorsqu'on exterminait les Albigeois dans le midi de la France, et qu'on répandait des torrents de sang hérétique ; quand Philippe II, en Espagne, faisait torturer dans les cachots et brûler en grande cérémonie des troupeaux de Juifs et de Maures ; quand François Ier pendait les réformés ou les livrait au bûcher, et quand Louis XIV dragonnait les protestants obstinés, de quoi s'agissait-il ? De maintenir l'intégrité et l'unité de la foi catholique, de défendre l'Eglise, de retenir par la terreur les âmes tièdes et les consciences faciles à séduire, de ramener à la foi commune les infidèles et les schismatiques. La dissidence religieuse était traitée comme un crime inexpiable, et les dissidents punis comme les plus infâmes des scélérats. On appliquait à la lettre et on faisait descendre dans la pratique de la justice séculière ce mot déjà bien dur dans le domaine des opinions : Point de salut pour ceux qui ne sont pas nés dans l'Eglise ou qui en sor-

Digitized by Google

tent. Ne pas admettre la divinité de Jésus-Christ ou ne pas croire à la présence réelle telle que l'Eglise la définissait, était puni aussi sévèrement que le vol à main armée et l'homicide. Voilà l'intolérance et la persécution religieuse. Nulle définition n'est aussi claire que les exemples historiques, et les noms de Huss, de Jérôme de Prague, de Dolet, d'Anne Dubourg, sont dans toutes les mémoires. Ces malheureux ont été livrés au dernier supplice pour leurs seules opinions religieuses. En fut-il de même pour les chrétiens de l'an 64? Ils furent punis par Néron comme incendiaires. C'était le prétexte, dira-t-on, car ils étaient innocents de ce crime. Ils furent frappés comme chrétiens. Mais sait-on bien ce que ce mot emportait dans l'esprit des juges? Une dissidence en matière de croyances religieuses? Cela, sans doute, mais ce n'était pas assez. Rome et l'empire étaient pleins de dissidents, philosophes ou sectaires, qui vivaient dans la plus complète sécurité, tenant école, enseignant, faisant des prosélytes sans inquiéter le pouvoir et sans qu'on les inquiétât. Qui savait dans Rome quelles étaient au juste les croyances des chrétiens? Qui comprenait mieux que Gallion, Lysias ou Festus, les nouveautés qu'enseignaient ces demi-juifs, ces juifs émancipés, et qui s'en souciait ou les redoutait plus qu'eux? La veille du jour où Néron donne l'ordre de les exécuter en masse et de les supprimer violemment, leur chef, le plus connu et le plus attaqué allait et venait dans Rome quoique prisonnier, et prêchait librement depuis deux ans. Si Néron a frappé les chrétiens pour leurs seules croyances, qu'on dise pourquoi il a épargné les Juifs, dont les opinions religieuses n'étaient ni moins antipathiques aux païens ni moins agressives en face de l'idolâtrie, et dont l'esprit était plus manifestement séditieux. Le vrai, c'est que le caractère et la nature des opinions sont ici chose tout à fait secondaire, et la bonne raison, c'est qu'elles n'étaient pas connues. Si ces opinions ont été un des éléments de la culpabilité des chrétiens, c'est bien moins dans ce qu'elles étaient que dans ce qu'on les supposait. La multitude, qui fait l'opinion publique, est aveugle, ignorante, plus souvent conduite par l'imagination et la passion, source des préjugés, que par la droite raison. Elle ne juge choses et hommes que par le dehors, incapable qu'elle est de connaître le fond de rien. Des pratiques chrétiennes, elle ne connaissait rien que par des on-dit et de vagues rumeurs, où la fantaisie devait tenir une grande place. Mais elle voyait bien que les chrétiens étaient des hommes bizarres, qui ne ressemblaient pas aux autres hommes, qui ne partageaient ni ses goûts ni ses plaisirs, qui vivaient isolés ou ne se réunissaient qu'entre eux et secrètement. Et pourquoi faire? On ne savait; et la curiosité, amie du merveilleux et de l'horrible, inventait d'odieuses histoires, qu'on se répétait à l'oreille. Aussi les chré-

Digitized by Google

tiens étaient montrés du doigt. Ces récits de crimes imaginaires, acceptés d'autant plus avidement qu'ils étaient plus monstrueux, leur valaient l'exécration publique, et suffisaient à les rendre suspects à l'autorité.

La plupart des grands faits historiques dérivent, non d'une cause simple et unique, mais d'un ensemble de causes diverses et complexes. La persécution de Néron est de ce genre. C'est un grand événement pour nous; il était fort insignifiant pour les contemporains et eût sans doute arrêté moins longtemps Tacite si, pour ajouter en quelque sorte un trait nouveau à la figure de Néron, l'historien n'eût été bien aise de noter le caractère particulier d'atrocité qu'il donna à cette mesure. S'il fallait énumérer les causes qui armèrent le bras de Néron, voici à notre avis les principales :

En premier lieu, le soupçon du crime d'incendie. Tigellinus, dont la maison n'avait pas été épargnée (c'est par cette maison même que le feu d'abord éteint, après six jours, recommença), était un homme dont la colère était terrible : « Touchez à Tigellinus, dit Juvénal dans sa première satire, et vous flamberez en guise de torche, comme les malheureux qui fument debout le corps traversé par un pieu du haut en bas. » Ces victimes de l'infâme Tigellinus, au supplice desquels Juvénal fait allusion, ce sont évidemment les chrétiens exécutés à l'instigation du ministre de Néron.

En second lieu, leur condition sociale, et, si je puis dire, leur état civil. La plupart des chrétiens, en effet, étaient d'origine étrangère, sans nationalité et sans nom, affranchis ou esclaves, gens de rien et déclassés. Les Juifs mêmes, objet de l'universel mépris, les repoussaient et les désignaient à la haine et à la vengeance publique, sinon à Rome, au moins en Grèce et en Asie.

En troisième lieu, leurs allures ténébreuses et tous les mauvais bruits qui couraient sur leur compte, et les crimes dont l'opinion publique les chargeait. L'accusation de meurtre d'enfant, d'horribles communions avec ses chairs palpitantes, de promiscuité, formulée plus tard, couvait déjà dans les imaginations surexcitées par le mystère et avides du monstrueux.

En quatrième lieu, le caractère d'obscure affiliation. Les chrétiens ne formaient-ils pas une sorte de corporation ou, comme on disait, de *collége* extrà-légal, avec des chefs secrets et une caisse commune ? Enfin, leur éloignement volontaire des cérémonies publiques et leur mépris mal déguisé pour tous les dieux. Le mot de chrétien exprimait tout cela pour les Romains les plus éclairés du temps de Néron, et c'est pour cela qu'une note d'infamie était attachée à ce nom et que l'empereur, après l'incendie, cherchant sur qui faire un exemple, n'hésita pas à ordonner leur arrestation et leur supplice.

Digitized by Google

Il ne s'agissait pas simplement à ses yeux de nouveautés religieuses. Personne ne pouvait dire qu'il eût vu le dieu des chrétiens. Un culte sans idole et sans sacrifices confondait les idées communes. Tant s'en fallait qu'on connût leur religion, qu'on croyait généralement qu'ils n'en avaient aucune. Pendant trois siècles, chrétien sera dans l'empire synonyme d'athée. Les images peintes ou sculptées trouvées dans les catacombes sont certainement d'une époque postérieure à Néron. On ne peut guère affirmer que les catacombes fussent ouvertes de son temps. Au premier siècle, les chrétiens partageaient avec les Juifs l'horreur de toute représentation figurée de Dieu, et observaient, sous ce rapport, une des plus formelles prescriptions du mosaïsme. Le mot *superstition dangereuse* qu'emploient les trois contemporains Tacite, Pline et Suétone, est un terme commode, élastique, sous lequel se cachent à la fois une complète ignorance de la doctrine chrétienne et un acquiescement implicite aux contes et aux calomnies populaires auxquelles les chrétiens étaient en butte.

Le coup frappé à Rome eut de l'écho dans les provinces. Rien ne prouve, malgré le témoignage des écrivains chrétiens postérieurs, qu'après avoir donné de la sorte, comme il le croyait, satisfaction à l'opinion et aux colères du peuple, Néron ait de sang-froid rédigé et envoyé au loin un édit de proscription et ordonné partout d'informer et de sévir contre les chrétiens. Si l'accusation d'incendie valait quelque chose à Rome où les ravages du feu étaient partout visibles, elle ne valait plus rien, elle n'avait nul fondement à Ephèse, à Smyrne ou à Pergame. De plus, les grandes colères royales ont de rapides et terribles effets, mais elles durent peu d'ordinaire et ne se reprennent pas à deux fois pour frapper. La cruauté de Néron devait être épuisée après la fête sanglante qu'il avait donnée dans ses jardins. Nous croyons donc que Néron ne publia nul édit contre les chrétiens. Est-ce à dire qu'aucun d'eux ne fut frappé hors de Rome? Tant s'en faut. Les préfets et les proconsuls des provinces purent voir dans ce qui s'était fait à Rome par l'ordre du maître, un commandement tacite, une indication, une règle de conduite, tout au moins un exemple à suivre. Qui croira, par exemple, que Félix ou Festus, s'ils eussent appris que Néron avait fait périr les chrétiens de Rome, pendant que saint Paul était encore entre leurs mains, se fussent donné l'embarras de le protéger contre les Juifs? Ils l'eussent sans scrupule livré ou tué. La condamnation des chrétiens de Rome par Néron fut sans doute un arrêt de mort pour un grand nombre de chrétiens d'Asie. Le pouvoir central parlait en agissant, et, pour des magistrats courtisans jusqu'à la servilité, les actes du maître valaient des décrets. En fait, dans l'Asie proconsulaire, le

Digitized by Google

sang des chrétiens fut répandu largement. Là, ils étaient plus nombreux qu'en Italie, plus remuants sans doute, et mêlés à une population plus fanatique.

L'Apocalypse de saint Jean est un document contemporain (écrit deux ans avant la ruine de Jérusalem) dont le témoignage sous ce rapport est fort clair, et ne laisse place à aucun doute. Ce livre étrange, qui a tant exercé la critique et suscité tant d'explications fantastiques, n'a pas été composé sans doute pour l'enseignement et l'édification des générations futures. Il répond à des sentiments de l'époque et exprime d'une manière très vive, sous le voile d'allégories classiques en Israël, et transparentes assurément pour des hommes habitués à méditer les écrits de Daniel et des prophètes, des idées qui fermentaient depuis vingt ans dans plus d'une imagination chrétienne. On peut dire que c'est la persécution qui l'a inspiré. C'est comme un manifeste à double face, un hymne de glorification et de vengeance. D'une main, l'auteur verse à pleins flots la menace aux ennemis de Dieu, aux persécuteurs « des témoins de Jésus » ; de l'autre, l'espérance, les glorieuses consolations aux chrétiens qui ont péri, et à ceux sur qui le glaive homicide est encore suspendu. L'auteur annonce et célèbre le grand jour, le jour des suprêmes représailles où la coupe des colères célestes va déborder sur le monde, et où les fidèles et les saints seront seuls épargnés et glorifiés après une dernière épreuve. Le souvenir, ou, pour mieux dire, la pensée de la persécution palpite dans ce poème, où la passion s'exhale dans un chaos d'images bizarres, tourmentées, indécises, énormes.

Nous notons les passages qui font allusion à la persécution.

Les sept épîtres qui servent en quelque sorte de préambule à l'ouvrage paraissent destinées à soutenir le courage des fidèles, à gourmander les tièdes, à redresser ceux qui se laissent abattre, à menacer en même temps ceux qui usent des viandes consacrées aux idoles. Ce dernier trait est-il dirigé contre les disciples de Paul ? L'auteur tient la plume et écrit sous la dictée du Christ : « Tu as eu de la constance, dit-il à l'Eglise d'Ephèse, et tu as eu à souffrir à cause de mon nom et tu n'as pas faibli. » (Apoc., II, 3.) Et au chef ou à l'ange de l'Eglise de Sardes : « Tu as à Sardes un petit nombre de personnes qui n'ont pas souillé leurs vêtements et qui marcheront avec moi dans des vêtements blancs, car elles en sont dignes. » (Apoc., III, 4.) Il s'agit ici de martyrs, comme on voit, en rapprochant ce passage des chapitres VI, 10 ; VII, 9, 14.

Plus loin, l'agneau, qui est le symbole du Christ, ouvre successivement les sept sceaux du livre de l'avenir :

Digitized by Google

Et lorsqu'il ouvrit le cinquième sceau, je vis sous l'autel les âmes de ceux qui ont été immolés à cause de la parole de Dieu et du témoignage qu'ils avaient (rendu). Et ils crièrent d'une voix forte : « Jusques à quand, ô Souverain, toi qui es saint et véritable, diffères-tu ton jugement et la vengeance de notre sang sur les habitants de la terre? » Et il leur fut donné à chacun une robe blanche, et il leur fut dit de demeurer en repos pour un peu de temps, jusqu'à ce que fussent au complet et leurs compagnons de service et leurs frères, qui vont être mis à mort comme eux-mêmes l'ont été. (VI, 9, 11.)

Avant l'ouverture du septième sceau, un ange marque du signe de Dieu les fidèles afin qu'ils soient préservés des suprêmes châtiments :

Après cela, dit le livre, je vis une foule nombreuse, et personne ne pouvait la compter, tirée de chaque nation, et des tribus et des peuples et des langues; ils se tenaient debout sur le trône et devant l'Agneau, revêtus de robes blanches, et des palmes dans leurs mains..... Et l'un des anciens, s'adressant à moi, dit : « Ceux-là qui sont revêtus de robes blanches, qui sont-ils et d'où sont-ils venus? » Et je lui répondis : « Seigneur, tu le sais. » Et il me dit : « Ceux-là, sont ceux qui viennent d'une grande tribulation, et ils ont lavé leurs robes, et ils les ont blanchies dans le sang de l'Agneau; c'est pourquoi ils se tiennent devant le trône de Dieu et l'adorent nuit et jour dans son sanctuaire. Et celui qui est assis sur le trône dressera au-dessus d'eux sa tente; ils n'auront plus faim, ils n'auront plus soif; ni le soleil, ni aucune chaleur ne les frappera, parce que l'Agneau, qui est au-dessus du trône, les paîtra et les conduira vers des sources d'eaux vivifiantes, et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux. » (Apoc. VII, 9-17.)

Après les sept sceaux, viennent les sept trompettes qui sonnent les calamités et les désastres prochains, et les sept coupes du courroux de Dieu :

Et un des sept anges qui tiennent les sept coupes sortit et il s'adressa à moi en disant : « Viens, je te montrerai la condamnation de la grande impudique qui est assise sur de nombreuses eaux, avec laquelle les rois de la terre se sont livrés à l'impudicité; et les habitants de la terre se sont enivrés du vin de son impudicité (Rome)..... » Et je vis une femme assise sur une bête écarlate, pleine des noms de blasphême, et ayant sept têtes et dix cornes. Et la femme était revêtue de pourpre et d'écarlate, et couverte d'or, de pierres précieuses et de perles, tenant dans sa main un calice d'or rempli d'abominations et des souillures de son impudicité, et sur son front un nom était écrit, mystère : « Babylone la grande, la mère des impudiques et des abominations de la terre. » Et je vis la femme enivrée du sang des saints et du sang des témoins de Jésus, et je fus saisi, en la voyant, d'un grand étonnement, et l'ange me dit : « Pourquoi t'es-tu

Digitized by Google

étonné? Je te dirai, moi, le mystère de la femme et de la bête qui la porte, qui a sept têtes et dix cornes. La bête que tu as vue était, et elle n'est plus, et elle va remonter de l'abîme, et elle s'en va à la perdition, et les habitants de la terre, dont le nom n'a pas été écrit dans le livre de vie dès la fondation du monde seront étonnés en voyant la bête, parce qu'elle était et qu'elle n'est plus et qu'elle reparaîtra. C'est ici que se montre l'intelligence douée de sagesse. Les sept têtes sont sept montagnes sur lesquelles la ville est assise. Ce sont aussi sept rois : les cinq premiers sont tombés, l'un subsiste, l'autre n'est pas encore venu, et quand il sera venu, il faut qu'il dure peu. Et la bête qui était et qui n'est plus, est aussi elle-même le huitième, et elle est l'un des sept, et elle s'en va à la perdition.....

» Les eaux que tu as vues, où l'impudique est assise, sont des peuples et des foules et des nations et des langues. Et les dix cornes que tu as vues et la bête, elles haïront l'impudique, et elles la dévasteront et la mettront à nu, et elles mangeront ses chairs, et elles la consumeront par le feu. Car Dieu a mis dans leurs cœurs d'exécuter sa pensée et de donner la royauté à la bête même, jusqu'à ce que les paroles de Dieu soient accomplies. Et la femme que tu as vue est la grande ville qui possède la royauté sur les rois de la terre.. »

Après cela, je vis un autre ange descendant du ciel, ayant une grande autorité, et la terre fut illuminée de sa gloire, et il s'écria d'une voix puissante : « Elle est tombée, elle est tombée, Babylone la grande ! Elle est devenue un habitacle de démons et une prison pour tout esprit impur et odieux..... » Et j'entendis une autre voix venant du ciel qui disait : « Sortez du milieu d'elle, mon peuple, afin que vous ne preniez point part à ses péchés et que vous n'ayez point à souffrir de ses fléaux, car ses péchés se sont accumulés jusqu'au ciel, et Dieu s'est souvenu de ses iniquités. Payez-la comme elle-même a payé, et doublez deux fois en raison de ses propres œuvres; dans le calice qu'elle a préparé, préparez-lui une double rasade..... Et les rois de la terre qui se sont livrés avec elle à l'impudicité et à la mollesse pleureront et se lamenteront sur elle quand ils verront la fumée de son embrasement, se tenant à distance par crainte de son supplice, en disant : « Malheur! malheur! ô la grande ville, ô Babylone, la ville puissante, car en une seule heure est survenue ta condamnation..... Réjouis-toi à son sujet, ô ciel, et vous les saints et les apôtres et les prophètes! car, en la jugeant, Dieu vous a fait justice. »

Alors, un ange souleva une pierre semblable à une grande meule de moulin, et il la jeta dans la mer en disant : « C'est ainsi qu'avec violence sera précipitée Babylone la grande ville, et l'on ne distinguera plus sa place. Et la voix des joueurs de harpes et des musiciens, et des joueurs de flûte et de trompette ne sera plus entendue au milieu de toi..... C'est que toutes les nations ont été égarées par tes sortiléges. Et l'on a trouvé chez elle le sang des prophètes et des saints et de tous ceux qui ont été égorgés sur la terre. »

Après cela, j'entendis comme une forte voix d'une foule nombreuse dans le ciel, de gens qui disaient : *Alleluia!*

Digitized by Google

« Le salut et la gloire et la force appartiennent à notre Dieu, parce que ses jugements sont justes et véritables; car il a jugé la grande impudique, qui a corrompu la terre par son impudicité, et il a vengé sur elle le sang de ses serviteurs. »

Suit la défaite de la bête dans sa lutte contre le Seigneur. Puis, Satan est enchaîné pour mille ans, puis a lieu la dernière résurrection.

Et je vis des trônes, et ils s'assirent dessus, et il leur fut donné d'exercer le jugement; et je vis aussi les âmes de ceux auxquels on a fait la guerre à cause du témoignage de Jésus et de la parole de Dieu, et ceux, entre autres, qui n'ont point adoré la bête ni son image, et qui n'ont pas reçu sa marque sur leur front ni sur leur main; et ils vécurent et ils régnèrent avec le Christ pendant mille ans. (Apoc., XVII-XX.)

Un des résultats les plus solides de la critique de notre siècle appliquée aux écrits du Nouveau Testament et en particulier aux *Epîtres*, a été d'établir que ces pièces ont été composées, non pour les temps postérieurs et dans un but de perfectionnement et d'édification générale, mais qu'elles répondent à des besoins contemporains de l'époque qui les a vues naître, que leurs auteurs ont spécialement envisagé des circonstances présentes et locales, des intérêts particuliers et actuels, que tous les traits qu'elles contiennent et dont parfois le sens n'est pas fort clair pour nous, doivent se rapporter à des faits et à des particularités très déterminées. Si l'on met en oubli ce principe, l'Apocalypse devient une énigme indéchiffrable. Elle s'éclaire, au contraire, d'une vive et pleine lumière si on ne la sépare pas du temps où elle a paru, des idées, des sentiments, des préoccupations qui remplissaient à ce moment les âmes chrétiennes. Ce moment est donné précisément. « Les cinq premiers rois sont tombés, l'un subsiste. » (Ap. XVII, 9.) C'est le sixième, et comme il est question de Rome, « la grande ville qui possède la royauté sur les rois de la terre, » la ville « assise sur sept collines, » ce sixième roi, ou plutôt ce sixième empereur, est Galba, qui régna, comme on sait, de juin 68 à janvier 69. C'est entre ces six mois que l'Apocalypse a été écrite. Or, où l'auteur a-t-il puisé ses inspirations, si ce n'est dans le milieu frémissant des communautés chrétiennes éperdues et décimées? On y couvait sans doute de sourdes et d'inénarrables colères après les abominables violences de Néron, et leurs suites en Asie Mineure. On y nourrissait en même temps de sublimes et prochaines espérances. Le Consolateur n'avait-il pas été promis à la génération présente, et les signes avant-coureurs de sa venue marqués d'avance? quels crimes pouvait-il attendre plus

Digitized by Google

dignes d'être punis, quelles souffrances plus dignes d'être adoucies et récompensées? Le Christ, pensait-on, allait donc revenir exercer son ministère de justice. L'iniquité était au comble. Encore quarante-deux mois, écrivait le nouveau prophète, et Dieu remplira ce double office de la vengeance impitoyable et de l'infinie rémunération. Voilà le sens de l'Apocalypse. La clef de ce livre, comme l'a fort bien dit M. Reuss dans son *Histoire de la Théologie chrétienne au Siècle apostolique*, c'est le nom de *la bête* dont il est parlé aux chapitres XIII et XVII. Ce nom est donné sous le voile d'un nombre, le nombre 666, lequel est le nombre d'un homme ἀριθμὸς ἀνθρώπου. M. Reuss, le premier, je crois, a établi, de la façon la plus solide et la plus claire, que le personnage désigné par ce chiffre est Néron. Mais le nom de Néron pour les chrétiens était un objet d'horreur, le nom même de l'impiété, le nom de leur bourreau. La clef de la clef, c'est donc la persécution. C'est elle qui explique et l'exécration particulière vouée à Néron par les chrétiens, et qui a ici sa trace visible, et le symbole même qui le désigne dans ce livre, et le choix de sa personne comme antéchrist, et l'affirmation que la fin du monde est proche, et cette vive révélation des suprêmes représailles et des bienheureuses compensations. C'est la persécution, la guerre faite à Dieu et à ses serviteurs qui marque que la mesure des iniquités est remplie, la patience divine à bout, le tour de la justice arrivé, qu'il faut enfin que les pervers soient frappés, les innocents relevés et glorifiés. Qu'on fasse abstraction de la persécution, l'Apocalypse n'est plus qu'une œuvre sans date, une fantaisie d'halluciné. Pourquoi Néron serait-il l'antéchrist plutôt que Claude ou Domitien, ou Commode, ou l'un de ces monstres qui ont tenu l'empire et déshonoré par leurs infamies la pourpre et l'humanité? et pourquoi la ruine de Rome en ce moment? C'est que Néron a versé le sang des chrétiens et déchaîné la persécution ; c'est que Rome a été la complice de ce grand forfait. Pourquoi la ruine du monde est-elle annoncée pour un temps si rapproché (trois ans et demi)? C'est parce que la contagion de la grande iniquité, de la guerre faite à Dieu et à ses fidèles s'est répandue et propagée. Ce crime de Néron, de Rome, du monde, c'est la goutte d'eau qui fait déborder le vase déjà plein. N'est-il pas temps pour ceux qui souffrent que Dieu les recueille et les retire à lui, et « essuie toute larme de leurs yeux, » et leur « ouvre ses eaux vivifiantes, » et leur accorde la paix et le rafraîchissement? Il faut cependant que les chrétiens s'arment encore de patience, de courage et de fermeté. Les épîtres qui servent de prologue à l'Apocalypse les y invitent. C'est que Néron doit donner un dernier combat. « Il est la bête qui était et qui n'est plus, et qui doit remonter de l'abîme. » Il était l'un des sept rois et il sera le huitième. Galba, le sixième empereur,

Digitized by Google

durera peu; il a soixante-douze ans à son avénement, après lui viendra le septième empereur « qui n'est pas encore venu » et qui tombera bientôt ; car Néron reparaîtra et ressaisira le trône, et luttera de nouveau contre celui qui s'appelle « la parole de Dieu, » jusqu'à ce que, vaincu, il soit jeté dans l'étang de feu tout brûlant de soufre. L'auteur de l'Apocalypse est ici l'écho de la tradition populaire. On racontait, en effet, que Néron n'était pas mort, mais réfugié en Orient. Le peuple espérait son retour, plusieurs faux Néron parurent. Tacite, Suétone, Dion Cassius ont noté cette tradition.

L'Apocalypse prouve donc deux choses : d'abord l'immense retentissement produit parmi les Eglises de l'Asie Mineure, par l'immolation des chrétiens de Rome ; en second lieu, que ce fait ne fut pas isolé et circonscrit dans les murs de la capitale de l'empire, mais qu'il eut dans plusieurs villes de l'Asie son contre-coup. L'an 68, la secousse de terreur qui s'était répandue si loin après les scènes lugubres des jardins de Néron n'était pas calmée. Les violences dont les chrétiens asiatiques avaient été victimes ou qu'ils redoutaient, ajoutaient encore à l'affliction commune, suspendaient toutes les âmes au recours divin et faisaient sortir des cœurs des accents de colère, de menace et de suprême espérance. Mais rien, dans ce livre, ne prouve que Néron eût ordonné de persécuter les chrétiens en Asie, ni que la persécution ait eu, dans les Eglises mêmes nommées au préambule du poëme, un caractère de généralité ou de rigueur extraordinaire. Le zèle des agents impériaux ou le fanatisme des masses suffisent à expliquer des violences qu'on ne peut pas plus nier que mesurer et compter, sans qu'il soit nécessaire d'imaginer, avec Sulpice Sévère et Paul Orose, des décrets spéciaux émanés du pouvoir central. On comprend que Tertullien note, comme marque d'honneur pour le christianisme, d'avoir eu pour premier ennemi Néron, l'ennemi de toute vertu; mais ce qu'il ne dit pas, c'est que l'opinion publique était partout complice de Néron.

Qui pourrait maintenant soulever le voile qui nous dérobe les noms glorieux des premiers martyrs? Tacite, si soigneux de léguer à la postérité le souvenir des morts illustres, n'a vu ici qu'une foule anonyme et n'a pris la peine de distinguer personne. Les chrétiens, victimes de la première persécution, sont morts tout entiers pour nous. Dur sacrifice pour les héros vulgaires que console et qu'exalte, la pensée d'une renommée immortelle, sacrifice facile à des hommes peu soucieux des chimères de la vanité et convaincus qu'ils échangeaient, pour un bonheur éternel dans le sein de Dieu, les misères de la vie et de la gloire humaine! Du milieu de cette multitude inconnue deux noms surnagent cependant, ceux de saint Pierre et de saint Paul. Séparés par tant de points, ils eurent, dit-

Digitized by Google

on, cette destinée d'être réunis à la dernière heure sur le sanglant calvaire de Rome et de donner le même jour leur vie pour leur foi.

Rien n'est plus fuyant, plus insaisissable et plus difficile à contrôler en général que ces récits anonymes qu'on appelle traditions. C'est au vrai la partie fragile de l'histoire, et il semble que ce soit la plus solide et la plus inattaquable. On ne sait pas au juste d'où elles viennent, ni sur quoi elles reposent, et cependant, si on entreprend de les éprouver et de les soumettre à la critique, on risque fort d'être accusé de scepticisme et de paradoxe, et s'il s'agit de traditions religieuses, de témérité sacrilége.

Tout d'abord, pour ce qui regarde les traditions qui se rapportent aux dernières années de saint Pierre et de saint Paul, on est frappé d'une symétrie qui sent l'artifice.

Paul, dit-on, vint à Rome deux fois. Pierre aussi vit Rome à deux reprises et y séjourna même plus long temps que l'apôtre des gentils. Paul convertit à Rome une concubine de Néron. Pierre convertit un sénateur du nom de Pudens. Tous deux enfin, dit-on, après de nombreuses épreuves héroïquement supportées, furent arrêtés en même temps, condamnés par une même sentence et subirent le supplice la même année et le même jour, l'un par l'épée, l'autre sur la croix.

A s'en tenir aux seuls témoignages du Nouveau Testament, la dernière partie de la vie de saint Paul nous est assez bien connue. Au commencement de l'an 60, date de l'*Epître aux Romains*, Paul n'avait pas encore visité l'Italie. Les deux années qui suivirent furent remplies par son voyage à Jérusalem et sa captivité à Césarée. En 62, après son appel à César, il fut embarqué pour Rome, jeté par un naufrage à Malte, où il séjourna trois mois (*Act.*, XXVIII, 11), puis conduit à Rome. Dans le dernier verset des *Actes* il est dit qu'il demeura deux ans dans la capitale de l'Empire. La seconde *Epître à Timothée* et l'*Epître aux Philippiens* furent écrites pendant ce temps, celle à Timothée avant l'hiver de 62 ou de 63, celle aux Philippiens plus tard. En tout cas, les deux ans de séjour à Rome, attestés par le livre des *Actes*, nous mènent aisément jusqu'à l'été de l'an 64. L'incendie eut lieu à la fin de juillet, et la persécution suivit d'assez près. Paul était connu comme chrétien : « Dans tout le prétoire et partout ailleurs, écrit-il, il est devenu manifeste que c'est pour la cause du Christ que je suis dans les chaînes. » (*Ep. aux Philipp.*, I, 12, 13.) Or, est-il admissible que Néron, ayant donné l'ordre d'arrêter les chrétiens, on ait laissé échapper le plus illustre? Est-il vraisemblable qu'en même temps qu'on fouillait la ville, qu'on faisait des perquisitions et des enquêtes, on eût justement négligé celui

Digitized by Google

qui, depuis deux ans, faisait profession de prêcher le christianisme, et cela quand on l'avait sous la main? Paul fut sans doute une des premières victimes frappées à Rome. Il eut l'honneur du glaive en sa qualité de citoyen romain. Pour rejeter ces faits, il faut supposer qu'en octobre et en novembre 64, Paul n'était plus à Rome. Avec cette hypothèse, où trouvera-t-on les deux ans de séjour à Rome, marqués formellement par l'auteur des *Actes?* Il faudra supposer de plus que Paul avait été jugé, reconnu innocent et relâché. La réputation des chrétiens, même la veille de l'incendie, rend cette hypothèse invraisemblable. Il faudra coudre ensuite et ajuster ensemble plusieurs autres hypothèses. Le retour de Paul en Asie, son voyage en Espagne, sa seconde captivité et son exécution à Rome en 67; c'est quitter le terrain solide de l'histoire pour voguer en pleine légende. Si saint Paul n'a pas été martyrisé à Rome en 64, il est certain qu'à partir de ce moment il disparaît de l'histoire, et que sa trace est impossible à suivre. S'il était à Rome au moment où la persécution commença, ce qui ne paraît guère douteux, son sang fut le premier versé.

Quant à saint Pierre, le Nouveau Testament garde un silence complet sur son compte après l'aventure d'Antioche, et les rudes objurgations dont Paul alors gourmanda sa faiblesse. Plus tard en Galatie et à Corinthe, le parti judaïsant employa l'autorité de son nom pour combattre et entraver l'œuvre de saint Paul, mais peut-être se servait-on de son nom sans son aveu. Tout au moins il ne paraît pas avoir pris une part personnelle dans la défense du *légalisme* et dans la très vive opposition que Paul rencontrait ou qu'il laissait derrière lui.

La tradition d'un voyage et d'un séjour de saint Pierre à Rome avant l'an 60 est tout à fait légendaire. Paul n'aurait pas, l'an 60, dans son *Epître aux Romains*, écrit que la ville de Rome offrait à son activité et à son zèle un terrain nouveau et non encore exploité, si Pierre eût déjà porté l'Evangile dans cette ville, où s'il y résidait à ce moment-même, et d'un autre côté le silence des *Actes* sur la présence de Pierre à Rome, quand Paul y arriva en 62, serait fort difficile à comprendre. La première Epître de Pierre (la seule dont l'authenticité puisse être défendue) est datée de Babylone. On a vu dans ce nom la désignation mystique de Rome. Il est vrai que, dans l'Apocalypse, Rome est ainsi appelée. Mais l'Apocalypse fut peut-être composée après la première lettre de Pierre : et puis ce livre est écrit dans un style qui n'est pas celui de l'Epître. Le lyrisme y déborde à chaque ligne; tout y est figures et symboles. L'Epître de Pierre n'est pas montée à ce ton. On n'a pas besoin d'y chercher autre chose que ce qu'on y trouve. Rien n'est plus simple, plus familier. Les termes

Digitized by Google

dont se sert l'apôtre n'y veulent dire que ce qu'ils disent. On ne voit pas pourquoi cette Babylone ne serait pas l'ancienne cité des rives de l'Euphrate qui, bien qu'elle eût perdu son importance d'autrefois, contenait encore à cette époque, selon le témoignage de Josèphe, une très nombreuse colonie de Juifs, et pouvait, à ce titre, fournir à l'apôtre Pierre une ample matière à de nouvelles conquêtes.

On peut tirer aussi un argument contre la présence de Pierre à Rome en 63 et en 64, du silence complet des deux dernières lettres de Paul. Ces deux lettres, la *seconde à Timothée* et la lettre *aux Philippiens*, nomment un certain nombre de fidèles amis et compagnons de Paul. Pourquoi le nom de Pierre ne s'y trouve-t-il pas? « Luc seul est avec moi, » écrit Paul à Timothée. Si Pierre eût été à Rome dans les derniers temps de la captivité de Paul, comprend-on que celui-ci n'eût pas une seule fois écrit son nom, ou pour louer son zèle ou pour se plaindre de sa froideur, quand on le voit nommer tant d'inconnus : Phygelle, Hermogène, Onésiphore, Démas, Crescens, Tite, Tychique, Alexandre le fondeur, Euboulos, Pudens, Linus, Claudia, Epaphrodite?

Ces raisons négatives seraient de peu de poids en face de témoignages clairs, positifs et explicites. Mais il n'est rien de plus vague que les témoignages anciens sur la tradition du séjour de Pierre à Rome.

Clément, au chapitre v de son *Epître aux Corinthiens*, après avoir parlé des persécutions suscitées par la haine et le zèle aveugle, s'exprime ainsi : « Mettons devant nos yeux les glorieux apôtres. L'un (Pierre), après avoir essuyé, par l'effet d'un zèle injuste, non pas une ou deux épreuves, mais un très grand nombre, et avoir subi le martyre, est parvenu au séjour de la gloire qui l'attendait. » Ce passage, assurément, n'apprend rien ni sur le temps, ni sur le lieu du martyre de Pierre, ni sur le champ où son activité apostolique s'est déployée.

Le témoignage de Denys est un peu plus précis, mais il contient des erreurs manifestes, qui infirment singulièrement son autorité : « Tous deux, dit-il, en parlant de Pierre et de Paul, après avoir fondé ensemble notre Eglise de Corinthe, après avoir enseigné ensemble et prêché ensemble l'Evangile en Italie, subirent le martyre dans le même temps. » Or, il n'est pas vrai que Pierre ait participé avec Paul à la fondation de l'Eglise de Corinthe. Nous n'avons pas à rechercher ici si ce ne serait pas dans une idée de rapprochement et de fusion des tendances opposées de l'Eglise primitive, que Denys aurait, de la sorte, en dépit de la réalité, associé les deux grands apôtres, rapporté à leurs communs efforts ce qui fut en fait l'œuvre d'un seul d'entre eux, et, après les avoir réunis dans leurs travaux,

Digitized by Google

leur aurait, à la dernière heure, assigné, dans le même lieu et dans le même temps, une mort également glorieuse. Ce qui est incontestable, c'est que tout historien qui mêle à ses récits des faits inexacts et controuvés compromet son autorité et provoque, sur tout ce qu'il rapporte, des doutes légitimes.

Ce n'est guère qu'à la fin du IIe siècle et au commencement du IIIe, à une époque où les dissidences des premiers temps sont effacées et à peu près oubliées, que la tradition du séjour et du martyre de Pierre à Rome s'établit décidément. Or, à cette époque, les événements sont trop éloignés, les légendes circulent trop facilement pour qu'on puisse recevoir en toute assurance des témoignages nouveaux, et qui ne peuvent trouver un fondement solide dans les écrits des temps primitifs.

Sans doute, à Rome comme en Asie, la persécution s'appesantit sur des chrétiens de toutes nuances. On les immola sans se soucier des querelles ou des divergences d'opinion qui les pouvaient diviser, sans rechercher leur origine et leur filiation. Parmi ces malheureux, les uns sortaient de familles juives et avaient conservé plusieurs des pratiques des ancêtres, les autres sortaient de familles païennes et dédaignaient la loi juive, qu'ils ne connaissaient pas. Les exécuteurs de Néron à Rome et ses proconsuls en Asie, traitèrent les uns et les autres avec la même rigueur. Plus tard, peut-être on personnifia les deux partis, égaux devant leurs bourreaux et rapprochés par la communauté des suprêmes épreuves sous les noms de Pierre et de Paul.

Est-ce à dire cependant qu'on puisse affirmer que saint Pierre n'ait pas péri victime de la persécution de Néron? En aucune manière. Nous ne savons positivement et de science certaine ni où, ni quand, ni comment saint Pierre est mort. Cependant, son martyre sous Néron est dans la tradition un *minimum* qu'on ne peut guère, à ce qu'il semble, se dispenser d'accepter. Il est possible que saint Pierre ait été au nombre de ces martyrs inconnus immolés au fanatisme populaire à la suite de la persécution de Néron, mais la critique ne peut déterminer avec précision ni le lieu, ni la date, ni le genre de son supplice. Une tradition, dont la première trace est dans Origène et que saint Jérôme a complaisamment développée, rapporte que saint Pierre, condamné à mourir sur la croix, demanda et obtint d'être attaché la tête en bas. Un pareil trait, dit très bien Néander, porte bien plus l'empreinte de la piété maladive des temps postérieurs que de l'humilité vraiment apostolique! Ajoutons que Tertullien ne connaît pas cette partie de la tradition, car il dit expressément que Pierre, dans sa passion, n'a pas été traité autrement que le Seigneur (*Petrus passioni dominicæ adæquatur*). Il y a

Digitized by Google

quelque peu d'orgueil dans ce raffinement d'humilité prêté à saint Pierre, et encore plus d'invraisemblance. Suivre et imiter le Christ dans sa vie et dans sa mort était l'ambition et devait être le rêve des fidèles.

En somme, la persécution de Néron fut un accident dans ce règne. Elle eut la violence extrême et la courte durée d'une tempête. Née d'un accès de colère, d'un caprice brutal, plutôt que d'un dessein politique, comme les émeutes tolérées contre les Juifs au moyen âge, elle s'éteignit avec le sentiment qui l'avait dictée. La matière eût bientôt manqué, et la fureur populaire, plus que satisfaite, n'aurait bientôt plus eu où se prendre. Rome rentra donc dans le calme après ces sanglants holocaustes. Les chrétiens qui avaient échappé aux recherches demeurèrent cachés quelque temps, puis se perdirent dans la foule ; d'autres, poursuivis peut-être au loin, vinrent se réfugier dans l'ombre épaisse de Rome, et la propagande, un instant interrompue, mais exaltée par les épreuves, recommença plus activement au milieu de la confusion et des mille bruits de la grande cité.

B. Aubé.

Digitized by Google

PIERRE ET MARIETTE

TROISIÈME PARTIE [1]

Pierre s'était reconnu inhabile à traduire les impressions qu'il avait ressenties en écoutant l'heureuse indiscrétion du vieillard. Il consacrait cependant plusieurs pages à en retracer les souvenirs. On nous permettra de ne pas les reproduire et de reprendre plus loin son récit :

J'étais impatient de revoir le père Guilloux, car je lui avais avoué mon amour, et il m'avait laissé deviner celui de sa petite-fille..... Mais je ne connaissais rien de ses idées, de ses intentions à ce sujet. Désapprouvait-il cet amour, et nous conseillerait-il d'y renoncer, ou bien nous permettrait-il des espérances, et serait-il disposé à s'employer pour faire réussir nos projets ? Voilà ce que j'ignorais et ce que je voulais savoir. Mais le père Guilloux semblait mettre tous ses soins à m'éviter. Le soir, passant devant chez lui, je n'y voyais point de lumière, aux heures des repas je le guettais sans le rencontrer jamais. Je ne présageais rien de bon.

Enfin, au bout de quelques jours, un dimanche matin, je l'aperçus qui passait, je courus à lui sans plus de façon : « Serez-vous dans votre chambre demain soir, monsieur Guilloux ? J'irai.

— Non, fit-il à voix basse, en regardant tout autour de lui d'un air effrayé, non, il ne faut pas que vous veniez dans ma chambre.

— Pourquoi donc ? demandai-je inquiet.

— Pourquoi ! mais ne songez-vous pas que nous voilà plus empêtrés que jamais, et que si nous faisons la moindre étourderie, la moindre inconséquence, si on remarque quelque chose, nous sommes perdus — oui, perdus tous, vous, moi, elle. »

[1] Voir 2e série. t. XLIII, p. 95 (livr. du 15 janvier 1865); p. 276 (livr. du 31 janvier).

Digitized by Google

Je ne savais pas quel sens donner à ces propos. Il reprit avec le plus grand mystère : « Tandis qu'en menant bien notre barque, c'est-à-dire en me laissant bien la mener..... » Il s'arrêta.

« Eh bien? dis-je, curieux.

— Eh bien ! eh bien ! Est-ce que je sais, moi? Toujours est-il que si vous aimez Mariette.....

— Si je l'aime ! monsieur Guilloux.....

— Pas si haut donc ! fit-il en me mettant une main sur la bouche et en jetant encore un regard craintif à droite et à gauche, oui, si vous l'aimez, vous allez me promettre de faire tout ce que j'exigerai de vous.

— Exigez, monsieur Guilloux, je vous promets tout; que faut-il que je fasse ?

— Ce qu'il faut que vous fassiez..... Oh ! mon Dieu, c'est bien simple ; il faut que vous continuiez à travailler comme si de rien n'était, que vous soyez envers Mariette comme si vous ne la connaissiez pas, comme si vous n'aviez jamais pensé à elle. Il faut que vous ne veniez plus chez moi. Il faut..... »

Je l'interrompis, car il me semblait fort que toutes ces conditions avaient uniquement pour but d'empêcher les commérages : « Mais, monsieur Guilloux.....

— Ah ! s'écria-t-il à mi-voix, voilà comme déjà vous tenez votre parole ! Encore une fois, aimez-vous Mariette? êtes-vous un honnête garçon ? et mettez-vous quelque prix à mon estime?

— C'est bien ! dis-je alors, j'obéirai, comptez sur moi, comme sur vous, monsieur Guilloux. Ma parole est une parole d'honneur.

— J'y compte ! me répliqua-t-il. » Et il s'en alla, non pas toutefois sans m'avoir vivement pressé la main, et sans avoir jeté sur moi un de ses meilleurs regards.

Près d'un mois s'est écoulé depuis cela ; je ne sais rien de plus, mais j'obéis, comme le premier jour, aux recommandations du père Guilloux. J'attends. — Quoi ? — Je l'ignore.

Oh ! mais que de fois j'ai été sur le point de manquer à ma promesse ; car songe donc : être pris d'amour comme je le suis, voir tous les jours celle que j'aime et de qui je sais être aimé ; comprendre pourquoi elle devient confuse quand elle m'apercoit, et être obligé à ne lui rien dire, à éviter sa rencontre ! Ne pouvoir même faire un projet, faute de savoir ce qu'on veut qu'il en soit de notre amour ! C'est la tâche que j'ai promis de subir et que je subis. Faut-il que j'aime pour pouvoir être ainsi, comme si je n'aimais pas !....

Voilà, mon cher ami, tout ce que j'avais à te conter, tout ce qui

Digitized by Google

est résulté de ma promenade au bois. Qu'adviendra-t-il maintenant? Le bon Dieu le sait; moi, non. Quand je le saurai, je me hâterai de te l'apprendre.....

Je connais enfin les intentions du père Guilloux, m'écrivait Pierre quinze jours plus tard et tu vas savoir comment je suis arrivé à les connaître.

Il faut te dire avant tout que, depuis mon entrée dans la fabrique où je suis et même vers la fin du temps où je travaillais dans l'autre, au risque de paraître trop rangé, trop économe aux camarades d'atelier, je me dispense de passer la journée du dimanche avec eux, comme j'en avais l'habitude. Boire, jouer, m'ennuyait. Je faisais piètre figure parmi les autres. Ils me voyaient pensif, distrait, et me disaient : « Qu'as-tu donc? qu'est-ce qui te rend triste? » Je ne savais, je ne pouvais rien leur répondre, ne voulant pas leur livrer mon cher secret.

D'ailleurs aussi, surtout depuis ces derniers temps, je n'ai pas de plus grand plaisir que de me trouver seul, soit dans ma chambre, soit dehors, pour pouvoir bien librement penser à *elle*. Les jours de semaine, le soir, je vais du côté le plus noir, le moins passant de la promenade publique, je m'assieds sur un banc et je reste là quelquefois jusqu'au milieu de la nuit. Le dimanche, je sors de la ville, cherchant encore quelque endroit retiré.

Il y a surtout, à demi-heure environ des portes, un peu à droite de la rivière, en la remontant, certain quartier de campagne..... C'est entre deux petites côtes qui se font face et qui sont couvertes l'une d'un bois de chênes, l'autre de vergers, un fond de pré large d'une centaine de pas; au milieu du pré, des saules sont plantés tout le long d'un ruisseau, qui fait des détours dans l'herbe et les joncs..... Un chemin passe à l'endroit où le bois vient border le pré. Entre les chênes il y a des bruyères, des buissons de rosiers sauvages. Une fois dans le bois, on se croirait à cent lieues de la ville, tant il y a de tranquillité. D'ailleurs, il ne vient là que peu de monde, même le dimanche. Depuis que j'ai trouvé cet endroit, j'y suis retourné souvent. J'entre dans le bois, je m'assieds en quelque recoin bien caché; et j'y passe des heures, des demi-journées.

Or, hier dimanche, encore que l'année soit bien avancée, puisque nous voici tantôt à la Toussaint, il faisait un temps clair et doux, on aurait pu se croire au mois de mai, n'était qu'au lieu de voir les arbres tout richement habillés de leurs belles ramures vertes, on les voyait les uns jaunes, les autres déjà presque nus; n'était qu'au lieu d'entendre chanter les pinsons et les merles, on n'entendait guère que le petit cri sec de la grive, qui se tient à la cime des arbres, et

Digitized by Google

la chanson d'hiver de la *roussette*[1], qui sautille dans les buissons; n'était aussi qu'au lieu d'hirondelles, on ne voyait que les épaisses et hautes volées de bruants, de sansonnets, descendant vers notre pays; et qu'au lieu de trouver dans les prés toutes sortes de fleurs, marguerites et boutons d'or, on ne rencontrait dans l'herbe rase que ces espèces de petites tulipes, violettes, longues, pointues[2], qu'on appelle chez nous des *ferme-saisons*, parce qu'elles ne se font voir qu'aux derniers beaux jours de l'année, et parce qu'après elles il ne vient plus d'autres fleurs.

J'étais parti de chez moi vers une heure, et, arrivé à l'*endroit*, j'avais pris le long du ruisseau, en marchant sous les saules, dont les grosses têtes m'ombrageaient du soleil, encore vif pour le temps où nous sommes.

J'allai, tout occupé de mes pensées, qui étaient toutes à *elle*, quand, assez loin devant moi, je vis dans le pré, une petite fille qui paraissait très affairée à ramasser des *ferme-saisons*.

Sans prendre garde à cette enfant, je continuai à marcher; mais voilà que, lorsque je ne fus plus qu'à une vingtaine de pas d'elle, elle m'entendit, leva la tête et aussitôt, se mettant à courir au-devant de moi : « Oh ! le monsieur !.... Bonjour, monsieur ! »

Je la reconnus : c'était la petite Juliette.

Cette rencontre ne manqua pas de me contrarier, j'aurais voulu ne l'avoir point faite; l'idée me vint même de m'esquiver, parce que je pensais que la petite ne pouvait être là qu'avec toute la famille; et je n'étais guères capable de faire bonne figure en cette compagnie.

Mais déjà la fillette me tenait par la main et cherchait à m'emmener du côté du bois, en disant : « Il faut venir vers grand-papa, il est là-bas.....

— Tout seul? demandai-je.

— Non.

— Avec qui donc?

— Avec Mariette.

— Et avec qui encore?

— Personne autre.

— Ah ! »

Alors, certes, si je n'avais écouté que le désir de mon cœur, j'eusse remercié le bon Dieu qui m'avait amené là, parce que j'aurais pu y voir une belle occasion de mettre fin à l'ennuyeuse position où j'étais depuis si longtemps déjà; mais la promesse faite au père Guilloux me gênait, me retenait.

[1] Le rouge-gorge.
[2] La colchique d'automne.

Digitized by Google

Je fus encore sur le point de quitter doucement la petite, en lui recommandant de ne pas dire qu'elle m'avait vu, mais elle ne m'en donna pas le temps : « Grand-papa ! cria-t-elle joyeuse, en m'emmenant toujours ; grand-papa, voilà le monsieur ! »

A peine eût-elle crié, que le père Guilloux montra sa tête par-dessus un buisson, entre les basses branches d'un chêne.

Quand il m'eut reconnu : « Tiens ! c'est vous ! » fit-il d'un air quelque peu embarrassé.

« Oui, monsieur Guilloux, » répétai-je du même air.

Je crois que tous deux en ce moment nous aurions désiré n'être point où nous étions ; mais il n'y avait guère moyen de reculer ni pour lui ni pour moi.

A la vérité, nous aurions pu nous dire simplement bonjour, et moi passer mon chemin, lui ne pas m'arrêter ; mais il aurait fallu pour cela avoir une présence d'esprit qui nous manqua à tous deux. La conversation s'engagea ; moi, conduit par la petite ; lui, venant au-devant de moi jusqu'à la lisière du bois.

« Où allez-vous donc ainsi, mon garçon ?

— Je me promène pour passer le dimanche, monsieur Guilloux ; il fait si beau !

— Ah ! c'est bien vrai. Aussi ai-je dit ce matin à Bouffet et à sa femme : Voilà peut-être le dernier beau dimanche de l'année, comment n'en profitez-vous pas pour sortir un peu en famille ? Mais il avait affaire à la fabrique, elle dans sa maison ; alors j'ai dit aux petites : « Venez. » Et nous sommes partis.

— Vous avez bien pensé, monsieur Guilloux.

— N'est-ce pas ?..... »

Arrivant près des arbres, je vis la demoiselle qui se tenait debout, roulant dans ses doigts les feuilles d'un rameau qui pendait à côté d'elle.

— Bonjour, mademoiselle ! fis-je, sans oser la regarder trop en en face.

— Bonjour, monsieur, fit-elle, sans avoir plus de courage.

Elle était rouge comme le feu, je sentais à mes joues que je devais être à peu près comme elle : et, ma foi ! le père Guilloux me sembla tout aussi interloqué que nous.

La petite babillait, bien entendu, sans rien remarquer de notre gêne. Elle disait à son grand-père : « N'est-ce pas, grand-père, que j'ai bien fait de l'amener, le monsieur ? » Elle disait à sa sœur : « Est-ce que tu ne le reconnais pas ? c'est le monsieur qui avait tué la bête, et qui m'avait donné des fraises, tu sais bien. » Elle me disait à moi : « Mariette sait votre chanson, elle la chante bien. »

Comme ni son grand-père, ni sa sœur, ni moi, nous ne lui répon-

Digitized by Google

dions, elle nous considéra étonnée; puis prenant follement son échappée vers le pré : Ah ! je vais finir mon bouquet ! » dit-elle ; et en moins de rien, leste comme un cabri, elle fut encore au milieu du pré, ramassant des fleurs.

D'abord nous restâmes en place tous trois, la regardant : c'était pour chacun de nous une sorte de contenance. Mais cela ne pouvait pas durer.

Le père Guilloux rompit le silence. Il me dit du ton de quelqu'un qui ne sait que dire : « Ah ! vous vous promeniez ; bien, bien ! »

Je lui répondis à peu près du même ton : « Oui, monsieur Guilloux, je me promenais. »

Puis, après que nous fûmes demeurés tous deux encore un moment sans rien dire, il reprit : « Eh bien, promenons-nous. »

Et, la demoiselle lui donnant le bras, moi marchant près de lui, de l'autre côté, nous nous mîmes à suivre le chemin qui borde le bois, pour revenir sur nos pas, après avoir marché un peu.

En marchant, le père Guilloux parlait sur je ne sais quoi. De temps en temps, il me disait : « N'est-ce pas, Gibert ? » Et je répondais : « Oui, monsieur Guilloux. » Ou bien il disait : « N'est-ce pas, Mariette ? » Et elle répondait : « Oui, grand-père. » Mais elle et moi, nous répondions, je crois, à tout hasard, sans avoir écouté ce qu'il avait dit :

Pour ma part je ne savais, je ne pensais qu'une chose : c'est qu'elle était là, tout proche, et que j'étais empêché de lui parler comme j'aurais voulu le faire. Mon cœur battait, je me sentais comme des fourmis dans les bras, dans les pieds ; il me prenait des envies de crier, tant cette contrainte me faisait mal.

La petite ramassait toujours des fleurs dans le pré.

Nos allées et venues sur le chemin duraient depuis quelque temps déjà. Le père Guilloux s'usait à essayer de nous faire parler, sans tirer de nous autre chose que des *oui*, qui, bien sûr, venaient plus d'une fois à la place des *non*, et des *non* qui arrivaient pour des *oui*. D'abord, il en sut prendre son parti ; mais enfin, tout par un coup — sans doute sur quelque réponse de travers que nous fîmes l'un après l'autre — la patience lui échappa ; nous poussant tous deux à la fois par une épaule, comme s'il eût voulu nous jeter loin de lui : « Ah ! fit-il d'une voix bruyante, la peste soit des amoureux ! C'est à n'y pas tenir. Eh ! morbleu ! finissons-en avec ces airs égarés, ces esprits détraqués. Nous sommes là tous trois comme des imbéciles à nous faire des secrets, sur des choses qui ne sont plus secrètes du tout. C'est lassant ! c'est ennuyeux ! c'est nigaud ! Ce mystère ne fait qu'empirer le mal : car le mal est fait, bien fait. Finissons-en donc ! »

Digitized by Google

Ne nous étant nullement attendus à cette subite détermination du père Guilloux, nous restions tous deux plantés sur le chemin, confus, ne disant rien, ne levant pas même les yeux. Il reprit, en s'emportant encore : « Quoi ! vous voilà plus gênés, plus interloqués qu'auparavant, au diable alors ! »

Mais bientôt, se ravisant, et venant nous prendre chacun par une main : « Je vous brusque, dit-il bonnement, je n'ai pas raison. Oui, là, c'est entendu ; vous vous aimez autant qu'on peut s'aimer, comme deux braves enfants que vous êtes..... Pourquoi éviter de dire franchement les choses telles qu'elles sont, puisqu'il n'y a plus moyen de faire qu'elles ne soient point? Mon Dieu ! ce n'est pas votre faute. Est-ce que les sentiments se commandent? Je sais bien que, pour ma part, s'il m'avait fallu dans le temps renoncer à l'amour que j'avais pris pour ma chère défunte, je serais plutôt mort. Heureusement il n'y avait pas d'obstacles entre nous; tandis que vous, mes pauvres amis, que vous vous aimiez, ce n'est malheureusement pas le plus beau de votre histoire..... ni de la mienne. Oh non ! »

Sur ces propos, la demoiselle, qui était restée jusqu'alors tremblante et comme égarée, se jeta au cou de son grand-père, et cacha son visage contre le sien. Je compris qu'elle pleurait. Il l'embrassait.

Alors, tout joyeux d'échapper enfin à ma longue et dure gêne, tout ému de voir celle que j'aimais pleurant à cause de moi, je voulus lui parler, laisser ma bouche dire toutes les paroles que mon cœur avait trouvées depuis si longtemps. Il me semblait que j'allais en dire, en dire.... que je ne m'arrêterais plus. J'avais tant de pensées gardées, j'avais tant de promesses à lui faire ! Et pourtant je ne sus rien trouver, sinon ces quelques paroles : « Mademoiselle, votre grand-père m'est témoin, le bon Dieu m'entend; c'est vous que j'aime avant toute personne au monde..... oui !.... »

Le grand-père, d'ailleurs, m'interrompit : « Eh ! pardienne, elle le sait que vous l'aimez. Il s'agit bien, ma foi, de perdre le temps à le lui répéter. Laissons ces propos inutiles, laissons-les. Asseyons-nous là, au pied de cet arbre, et parlons raison, nous en avons grand besoin. Où est la petite? Ah ! je la vois; elle est bien. Asseyons-nous.

Il s'assit le premier, nous nous mîmes à côté de lui.

« Voyons, dit-il, considérons bien les choses telles qu'elles sont, et avouons-nous franchement que nous nous trouvons dans une rude passe. Vous savez, mes pauvres amis, que, s'il ne dépendait que de moi, la difficulté ne serait pas grande, mais..... »

Nous lui coupâmes tous deux ensemble la parole : elle, se penchant vers lui, et prenant une de ses mains qu'elle baisa ; moi, lui

Digitized by Google

serrant l'autre main, et disant : « O monsieur Guilloux! que vous êtes bon !

— Oui, oui, c'est bien ! » dit-il en se débattant doucement entre nous ; et, comme il repoussait nos deux mains, il arriva qu'elles retombèrent l'une dans l'autre. Alors elle et moi, au moment où nos mains se touchèrent, nous fîmes un mouvement ; elle leva les yeux, moi aussi, et nous restâmes un instant à nous regarder. Un instant, quel instant ?.... le temps qu'il faudrait peut-être pour faire un pas. Et cependant, après ce temps si court, j'aurais juré avoir dit à son cœur toutes les pensées de mon cœur, et avoir entendu toutes celles du sien.

« Mais, reprit le grand-père, vous n'ignorez point que rien ne dépend de moi. Tout ce que je peux, c'est de chercher avec vous un biais pour arriver à nos fins, vu qu'il ne faut pas compter suivre le droit chemin. Je n'ai pas attendu l'heure présente pour prendre souci de l'avenir : j'ai commencé du moment où j'ai pu m'apercevoir de votre inclination. Vous n'y avez peut-être pas seulement pensé, vous autres. Les amoureux sont ainsi : le lendemain les effraye peu ; ils s'aiment ; et puis, ma foi ! arrive qui plante ! Aussi, faut-il voir souvent ce qui arrive. Mais, moi, je me suis inquiété pour vous, présumant bien que vous n'en feriez rien. »

Tous deux encore, nous lui prîmes les mains pour lui témoigner notre vive amitié.

« Et qu'avez-vous trouvé ? lui demandai-je.

— Ce que j'ai trouvé ?

— Oui, » dit à son tour la demoiselle, en fixant sur son grand-père ses beaux yeux brillant de curiosité.

Le grand-père répliqua : « Ce que j'ai trouvé ? Eh bien, mais, ma pauvre mignonne, je n'ai rien trouvé, rien du tout. »

Elle fit : « Ah ! » et baissa la tête d'un air consterné.

Je fus, moi aussi, tristement étonné, car je m'attendais à une autre réplique.

« Mais, c'est égal, reprit le père Guilloux en relevant fièrement le front, je ne désespère pas pour cela. Non, certes, non ! Bouffet a sa volonté, mais j'ai la mienne. Il est le père de Mariette ; devant la loi, il a seul des droits sur elle ; mais elle est ma fille aussi, et, en somme, j'ai mes droits comme lui, et je compte bien les faire valoir. D'ailleurs, est-ce que le meilleur de tous les droits n'est pas celui que vous avez par le seul fait de votre amour ? Vous vous aimez ; cette raison-là vaut toutes les autres, et, quoi qu'il dise ou pense, il faudra, entendez-vous, que Bouffet la prenne en considération, cette raison. Eh ! pardieu, ce ne serait pas la première fois que l'amour des jeunes gens l'emporterait sur les calculs des parents. Nous verrons

Digitized by Google

bien ! oui, nous verrons bien ! En tous cas, je ne vous abandonnerai pas, soyez-en sûrs. Dire et croire que nous réussirons sans peine, sans combats, ce serait folie. Vous ne le pensez pas plus que moi. S'il faut lutter, eh bien, qu'à cela ne tienne ! nous lutterons courageusement tous, chacun à notre façon, chacun selon nos moyens, et le bon Dieu, sans doute, sera avec nous. Mais avant de rien tenter, voyez-vous, mes enfants, nous devons nous..... »

Il n'en put dire davantage, car à ce moment la petite, que nous n'avions ni vue ni entendue venir, tant nous étions occupés, jeta une grosse brassée de fleurs dans le tablier de sa sœur, en disant : « Voilà ! j'ai amassé tout ça ! à présent faisons des couronnes. »

Puis elle se laissa tomber assise sur les genoux de son grand-père, et me prenant une main : « Aidez-nous, monsieur. »

Le grand-père lui dit d'un air assez maussade d'aller faire ses couronnes ailleurs ; mais elle répliqua tranquillement : « Je ne sais pas les faire, moi ; il faut que Mariette les fasse. »

Je lui voulus faire entendre qu'on ne pouvait pas faire des couronnes avec ces fleurs.

« Mais si ! mais si ! » répliqua-t-elle.

Et sa sœur : « Tu vois bien qu'elles n'ont point de tiges pour les tresser. »

Aussitôt, la fillette se mit à frapper ses petites mains l'une contre l'autre, en disant : « Si ! je veux faire des couronnes, moi ! »

Le grand-père impatienté : « Mais puisqu'on te dit qu'on ne peut pas ; laisse-nous tranquilles ! »

Alors elle cria : « Eh bien, je ne les veux plus, ces fleurs ! » Et les prenant à poignée, elle commença à les éparpiller d'ici, de là. Il n'y en eut bientôt plus dans le tablier de sa sœur. Puis, elle se leva, et piétinant pour écraser les fleurs dont l'herbe était couverte : « Allez ! allez ! faisait-elle, voilà ! Je n'en veux plus, plus !.... »

— Fi ! la méchante, dit le grand-père, fi ! la petite volontaire, que c'est laid ! Va-t'en ! je ne t'aime plus. »

La petite, à qui son grand-père n'avait peut-être jamais parlé de cette rude façon, parce qu'il ne s'était jamais aperçu, comme à ce moment, qu'il l'avait habituée à n'être point contredite — ainsi que font d'ailleurs tous les grands-pères — la petite mit ses poings sur ses yeux et se prit à sangloter.

« Allons, faisons la paix ; promets-moi d'être sage, dit le grand-père tout aussitôt radouci.

— Non, » répliqua-t-elle en tordant ses épaules. Puis, toujours pleurant, elle alla pour bouder s'adosser à un arbre qui était à quelque distance.

Digitized by Google

Tourmenté de la voir si chagrine, il se leva et se rendit près d'elle pour la consoler.

Ainsi, nous demeurâmes comme seuls ensemble, nous qui étions assis presque côte à côte.

Je la vis rougir et baisser le front, et vraiment, au premier instant, je ne me sentais guère moins embarrassé qu'elle. Cependant, je m'enhardis, et prenant une de ses mains qui reposait sur l'herbe : « Pour toujours, n'est-ce pas ? » lui dis-je.

Alors elle leva vivement les yeux sur moi, et d'une voix qui semblait être comme le bruit profond de son cœur : « Oui, oui, pour toujours ! » me répliqua-t-elle. Et son regard, pourtant si doux, disait la plus entière, la plus ferme volonté. C'était le regard fier de son père, la douceur en plus..... Qu'elle était belle ainsi !

Le grand-père revenait avec la petite qui ne pleurait plus : « Tu sais, Mariette, que nous avons promis d'être rentrés avant la nuit, et nous sommes loin de la ville. Il faut nous en retourner. Allons. »

Nous nous levâmes.

« Accompagnez-nous seulement jusqu'au bout du pré, me dit le père Guilloux ; il faut être prudent.

— Vous avez raison, monsieur Guilloux. »

Il donnait le bras à Mariette ; je marchais à côté de lui ; la petite trottinait devant.

« Cette enfant m'a interrompu, reprit-il à voix basse, je voulais vous dire, mes amis, qu'avant toute chose, il faut que nous nous concertions, afin que l'un n'agisse pas de façon à rendre inutile ce qu'aura fait l'autre. Pour cela, nous avons besoin de causer longuement, sérieusement, et il n'y a guère que chez moi que nous le puissions. Donc, Gibert, si vous voulez venir jeudi, le soir, en prenant bien garde qu'on ne vous voie entrer, Mariette viendra aussi ; c'est son jour. Est-ce convenu ?

— Oui, monsieur Guilloux, c'est convenu.

— Tu entends, Mariette ?

— Oui, grand-père.

— Eh bien, me dit-il, maintenant laissez-nous.

— Oui, monsieur Guilloux. Adieu. »

La petite s'était retournée, qui, voyant que nous nous séparions, vint en courant et voulut m'embrasser. Je la baisai sur les deux joues. Nous nous dîmes adieu, et le père Guilloux ajouta à mi-voix en me serrant la main : « A jeudi.

— A jeudi, » répétai-je.

Ils s'en allèrent. Je restai à la même place tant que je pus les apercevoir, et je rentrai en ville en faisant un long détour.

Digitized by Google

C'est ainsi, mon ami, que j'ai connu les intentions du père Guilloux, et que j'ai reçu les serments de Mariette. Crois-tu que je doive être heureux maintenant? Ah oui! je suis heureux!

Le père Guilloux dit qu'il faut nous concerter pour lutter, pour avoir raison des difficultés. Des difficultés, est-ce qu'il peut y en avoir pour nous? une lutte, est-ce que nous ne sommes pas trois contre un seul? D'ailleurs, ce père Bouffet, pour être un homme vaniteux, n'est pas un mauvais père; il n'aura pas le cœur entièrement sourd, quand il saura que sa fille aime et est aimée. Que pourrait-il me reprocher? D'être pauvre; mais n'ai-je pas son exemple à suivre, et ne suis-je pas capable de le suivre? je travaillerai, je deviendrai habile ouvrier, pourquoi n'arriverais-je pas comme il est arrivé? Du courage, j'en ai. De l'adresse, je n'en manque pas plus qu'un autre. Oui, il nous entendra; il se rendra; il ne voudra pas faire le malheur de sa fille, quand il peut faire son bonheur.

Aussi, jeudi, quand nous serons réunis, pourquoi chercherions-nous des ruses, des détours, les mauvais moyens, enfin? Non, il faut que nous allions droit, et c'est ce que je proposerai de faire. A quoi bon agir en traîtres, alors que nous sommes si forts par notre amour? Ne serait-ce pas même nous déconsidérer, nous nuire? Non, pas de feintes, elles gâteraient tout, tandis que la franchise nous fera réussir, j'en ai l'assurance. C'est à ce point que si je m'en croyais, je n'attendrais pas à plus tard pour aller me déclarer au père Bouffet.

Mais, enfin, je patiente jusqu'à ce que j'aie fait approuver mes idées à Mariette et au père Guilloux; ensuite, j'agirai comme je l'entends. Quelque chose me dit que toutes les difficultés tomberont.

Ce matin, au retour du déjeuner, je me suis un peu attardé exprès, afin de passer devant l'ourdissage alors que les ouvrières seraient déjà à l'ouvrage; j'ai tâché de *la* voir par un coup d'œil jeté de côté. Je l'ai aperçue travaillant. Elle n'a pas manqué de m'apercevoir aussi, et elle m'a regardé, mais sans tourner la tête, sans lâcher les fils qu'elle tenait à la main. Il aurait fallu être bien adroit et bien averti pour pouvoir saisir cette rencontre de nos yeux, et cependant, comme nous nous étions bien vus, bien entendus!

Oh! mon ami, si tu savais que je suis heureux!

A bientôt!

« A bientôt! » disait Pierre. La lettre suivante, en effet, ne se fit pas attendre longtemps :

Oh! que j'avais raison, quand je prévoyais que les détours nous serviraient mal, et que j'aurais dû suivre mon idée, qui me conseillait d'agir selon la droiture!.... Mais apprends ce qui s'est passé.

Digitized by Google

Le jeudi soir, comme tu peux le penser, je n'arrivai pas le dernier au rendez-vous. Il faisait froid; le père Guilloux avait allumé du feu. D'abord seuls, assis chacun d'un côté de la cheminée, nous parlions de choses et d'autres en attendant Mariette, qui ne pouvait tarder.

Bientôt nous entendons qu'on monte doucement l'escalier, puis qu'on cherche à la porte.

Je dis tout joyeux : « La voilà! c'est elle! » Je me lève, et je cours à la porte, que j'ouvre vivement.

Alors, par cette porte ouverte, arrive une grosse voix qui dit sourdement : « Non, ce n'est pas elle, c'est moi! »

Qui c'était, tu le devines : le père.

Je reculai, comme si j'eusse reçu un grand coup dans la poitrine. Le père Guilloux se leva et resta appuyé au dossier de sa chaise, comme ne pouvant ni se soutenir ni faire un pas. Le pauvre homme semblait plus mort que vif ; à peine osait-il regarder du côté de son gendre. Il essaya pourtant de parler, peut-être pour se démontrer à lui-même qu'il n'était pas saisi de frayeur ; mais il ne put rien dire de plus que ces quelques mots, et encore d'une voix toute tremblante : « Ah! c'est..... c'est vous, Bouffet; tiens! tiens! bonsoir, Bouffet. »

En parlant ainsi, il essayait aussi de prendre une mine riante; mais Dieu sait comme il y réussissait.

Certes, moi aussi, j'avais eu un moment de franche frayeur, ou plutôt de grosse surprise, en trouvant le père là où je pensais trouver la fille ; mais ce n'avait été qu'un moment. Le grand-père n'avait pas encore achevé ses deux ou trois mots, que déjà j'étais à peu près remis, et j'avais compris que, si au lieu d'être devant le père Bouffet comme un honnête homme pouvant répondre de toutes ses actions, je prenais des airs d'enfant craintif, demandant pardon de sa faute, la partie serait d'emblée perdue pour moi. D'ailleurs, il m'était facile de voir, dès ce moment, quel cas il fallait faire de l'appui du père Guilloux.

A la façon dont il s'était présenté et à la façon dont il regardait le pauvre vieux qui tremblait, je ne pouvais me tromper sur les motifs qui amenaient le père Bouffet, et j'étais en droit de m'attendre à avoir une rude explication avec lui.

Je ne le quittais pas des yeux; mais faisant comme s'il ne me voyait pas, ou plutôt comme s'il ne voulait pas me voir, laissant la porte ouverte, il alla vers la cheminée, s'assit, me tournant le dos, sur la chaise que je venais de quitter, et il dit lentement : « Nous avons à causer *tous deux seuls*, monsieur Guilloux.

— Ah! oui! bien..... » fit le grand-père, toujours debout et regardant d'ici, de là, comme un homme qui a la tête perdue.

Digitized by Google

Je m'avançai, et avec le plus grand respect, mais sans m'humilier toutefois : « S'il vous plaisait m'écouter un peu, monsieur Bouffet, dis-je.

— Allons ! fit-il en se levant sans se retourner, sans me regarder, je reviendrai quand vous serez seul, monsieur Guilloux. »

Alors, frappé du froid mépris que je le voyais faire de moi, je sentis la rougeur me monter au front, la fierté me bouillir au cœur, je fus sur le point d'oublier du même coup, et ce qu'il était, et ce que j'espérais de lui. Une parole m'échappa même, que je dis d'un tout autre ton que les premières : « En vérité !.... » mais je m'arrêtai ; d'abord parce qu'un coup d'œil du père Guilloux me fut comme une prière de ne pas insister, et surtout parce qu'il avait suffi du ton de ma voix pour que M. Bouffet quittât ses façons dédaigneuses avec moi.

Me regardant en face, cette fois — hautainement, c'est vrai ; mais je ne pouvais espérer qu'il me parlât doucement : « J'ai à causer avec monsieur Guilloux, me dit-il, et non pas avec vous ; je croyais vous l'avoir déjà fait entendre. »

Je lui répondis tranquillement : « Pardon, monsieur Bouffet ; mais je ne l'avais pas encore compris, vu que vous ne me l'aviez pas dit, à moi. »

Il me jeta un coup d'œil où il y avait autant de surprise que de fierté ; je le soutins sans arrogance, mais aussi sans crainte. Et je sortis, certain que si je n'avais rien gagné sur lui par cette ferme contenance, je n'avais pu rien perdre non plus, puisque je l'avais amené à ne pas me traiter comme un lâche qui a peur.

Le lendemain matin, après une nuit d'appréhension, je me rendis comme de coutume à la fabrique ; j'arrivai juste en même temps que M. Bouffet ; il me regarda aussi bien que d'habitude, et, qui plus est, ayant quelque chose à me dire pour l'ouvrage, il me parla avec toute sa tranquillité ordinaire. On n'aurait jamais soupçonné ce qui s'était passé entre nous la veille. Je me mis à travailler. En faisant sa ronde des métiers, il vint au mien comme chaque matin, et ce fut encore sans rien laisser paraître qu'il me fit des observations sur mon travail.

Je me disais : « Que faut-il penser de ces façons ? Serait-ce que tout s'est bien arrangé avec le père Guilloux ? »

Il y avait vraiment de quoi m'intriguer. C'est pourquoi au lieu d'attendre le soir, comme je l'avais décidé pour faire une visite au père Guilloux, je m'y rendis, au risque de ne pas le rencontrer, à l'heure du déjeuner.

Bien qu'il fût plus de dix heures quand j'arrivai chez lui, je le

Digitized by Google

trouvai encore au lit, et presque incapable de me répondre, tant il était bouleversé, je pourrais même dire malade. Il était pâle, il grelottait.

Quand il m'aperçut : « Ah ! c'est vous, » fit-il, montrant à peine son visage hors des couvertures où il se tenait enfoncé.

Je lui dis : « Eh bien ! monsieur Guilloux, quelle nouvelle ? »

Pour toute réponse, il me fit entendre un gros soupir.

« Mais enfin, monsieur Guilloux, parlez moi. »

Alors, il soupira de nouveau en disant : « Ah ! mon pauvre garçon ! » Bref, il me fallut lui arracher, comme on dit, les paroles l'une après l'autre, et même je dus deviner plus de choses qu'il ne m'en apprit.

Enfin, je pus comprendre que son gendre l'avait rudement malmené. Il m'assura bien qu'il avait fait valoir toutes les meilleures raisons : comme, par exemple, mon honnêteté, ma bonne conduite, mon adresse au travail, et surtout l'inclination de Mariette ; mais je soupçonne fort le brave homme de n'avoir pas seulement répliqué un mot aux reproches, aux remontrances de son gendre. S'il s'est vanté de cette bravoure, c'était surtout pour m'amener à partager son avis, qui est que maintenant nous devons quitter nos projets, tout ce que nous pourrions faire ou dire n'ayant aucune chance de rien changer aux volontés du père.

« Voulez-vous savoir ses dernières paroles ? m'a dit le père Guilloux, écoutez-les, il m'en souvient trop bien pour que je me trompe en vous les répétant : « Vous avez agi, monsieur Guilloux, comme quelqu'un qui prendrait à tâche de causer la honte et le mépris de notre famille, et vous vous êtes cru sur mon enfant des droits que vous n'avez pas, Dieu merci ! Ce que j'ai décidé sera fait, le mariage accordé aura lieu en dépit de toutes les folles idées qui peuvent vous être venues, ainsi qu'à Mariette. Cette affaire me regarde seul ; je la mènerai à bonne fin, parce qu'elle est sérieuse et raisonnable ; tandis que si je vous écoutais, l'établissement de ma fille serait une véritable plaisanterie, et cette façon de considérer les choses ne me convient nullement. Tenez-vous donc averti une bonne fois, monsieur Guilloux, afin que je n'aie pas la peine de vous avertir de nouveau. » Voilà comme il m'a parlé. Jugez si nous pouvons encore conserver quelque espérance. Si donc vous m'en croyez, vous renoncerez, mon cher enfant ; il n'y a pas, voyez-vous, à se heurter contre ce caractère de fer.

— Ainsi vous renoncez, monsieur Guilloux, après toutes les promesses que vous m'avez faites ? Il n'y a plus à compter sur vous.

— Hélas, mon garçon, à l'impossible nul n'est tenu. »

Le pauvre vieux semblait transi de frayeur à la seule idée de

Digitized by Google

tenter quelque chose de nouveau contre la volonté du gendre. Voilà l'homme qui devait lutter, qui promettait de ne jamais nous abandonner.....

A la vérité, je ne fus pas très étonné de ce mécompte: je n'avais jamais fait grand fond sur l'appui du père Guilloux. Il est trop bon pour n'être pas faible, il est de ceux pour qui le dernier qui parle a raison. Il s'enflamme, mais son feu s'éteint vite.

Je le quittai tout consolé déjà d'avoir perdu son aide. Mais un autre coup plus rude m'était réservé.

Cette visite au grand-père m'avait retardé. En rentrant à la fabrique, je pus voir Mariette déjà au travail. Mais cette fois, contre la douce habitude qu'elle avait prise le lendemain de notre rencontre aux champs, elle ne parut point faire attention à moi; elle se détourna même comme pour refuser de me regarder.

Cinq jours se sont écoulés; dix fois depuis, elle aurait pu, par un de ces regards que personne ne saurait voir, me faire entendre que son cœur répond encore au mien; et elle n'a pas daigné me donner cette marque d'amour. — Quant au père, il continue à faire avec moi comme le premier matin. Il a, paraît-il, arrêté ce plan de conduite, qui est d'ailleurs conforme à sa manière de voir, puisqu'il traite notre amour de plaisanterie. Il ne peut pas, lui, l'homme sérieux, l'homme riche, faire attention à une lubie qui a passé par la tête d'un pauvre garçon, encore que sa fille en soit le sujet. Il ne peut pas se décider à être le beau-père d'un simple ouvrier, lui qui a cependant commencé par pousser la navette comme moi, et qui serait sûrement forcé de la pousser encore s'il lui arrivait aujourd'hui pour demain de perdre la place qu'il a. Eh bien! après tout, je le comprends! Je comprends aussi qu'effrayé par son gendre, le vieux faible grand-père veuille se tenir coi. Mais que Mariette, alors qu'elle devrait comprendre que j'ai le plus besoin de me sentir aimé et soutenu, que Mariette, elle aussi, se soit rendue en dépit de son serment, oh! je ne le comprends pas! Est-ce donc là cet amour *pour toujours* qu'elle m'a promis avec cette voix ferme, avec ce regard fier?....

J'ai passé près d'elle encore tantôt, en sortant de l'atelier; elle n'était pas seule, c'est vrai. Sa mère venait à quelques pas, les autres ouvrières s'en allaient, qui devant, qui à côté, qui derrière elle; mais n'importe, un léger coup d'œil est si vite jeté en dépit de toutes les surveillances. Eh bien, non! Elle s'est vivement détournée.

C'est fait! elle ne m'aime plus, ou, si elle m'aime encore, elle veut tâcher d'oublier cet amour. Cette pensée, jointe à celle de la vanité du père et de la faiblesse du grand-père, m'a d'abord causé du dépit, de l'ennui; j'ai été un moment dégoûté des autres, de moi, de tout.

Digitized by Google

Mais enfin, j'ai songé que j'étais bien fou de me chagriner ainsi; et depuis deux jours, je me suis remis à mener ma vie insoucieuse d'autrefois, travaillant tranquille, mangeant de bon appétit, dormant la nuit d'un bon sommeil, ne songeant qu'à moi et à mes vieux de là-bas que j'irai bientôt revoir. Je ferai tout mon plaisir d'avoir grand soin d'eux, et près d'eux j'oublierai ce père si vaniteux, ce grand-père si craintif, cette fille si..... obéissante.

Adieu, ami, quand je t'écrirai maintenant, ce sera, je le pense bien, pour t'annoncer que je vais reprendre la route de notre pays.»

Trois semaines plus tard :

« Je me croyais guéri de l'amour, mais que j'étais simple! Guérit-on ainsi de ce mal profond? Oh non! Le cœur qui en est pris s'endort peut-être un moment; il reste comme engourdi après qu'il a reçu quelque grand coup, après qu'il est tombé du haut d'un bel espoir; mais l'engourdissement passe, vient le réveil, et alors c'est plus fortement qu'auparavant que l'amour nous tient et nous commande.

Il en fut ainsi de moi. En faisant un retour sur tout ce qui venait de se passer, je me dis qu'il n'était pas possible qu'un attachement qui semblait si bien partagé s'achevât de cette brusque façon par la seule volonté d'un homme orgueilleux; et, me sentant pour ma part plus aimant que jamais, je voulus tâcher de savoir si celle qui m'avait montré de l'amour avait pu tout tranquillement prendre son parti des empêchements mis à cet amour; car si j'avais eu l'assurance d'une telle faiblesse, je l'aurais tenue en haine et en mépris, et vraiment j'aurais été guéri.

Il me fallait donc la voir, lui parler; mais cette fois encore, où et comment? Chez le père Guilloux : je n'y devais point songer, car il m'avait fait entendre qu'elle ne viendrait pas chez lui, et d'ailleurs y fût-elle venue, il aurait refusé de me recevoir en même temps qu'elle. A la fabrique : impossible. Dans la rue, le jour : on nous aurait vus, remarqués; le soir : où l'attendre? J'étais grandement embarrassé.

L'idée me vint de lui écrire, mais par qui lui faire tenir la lettre? Si, au moins, tout en s'observant bien pour n'être pas surprise, elle avait paru disposée à saisir les signes que j'aurais pu lui faire en passant de loin, je l'aurais ainsi avertie que j'avais une lettre pour elle, afin qu'elle allât la prendre en quelque endroit où je l'aurais cachée. Mais elle évitait toujours très soigneusement, quand je passais ou quand je la rencontrais, de regarder de mon côté, même en dessous, comme elle faisait si gentiment et si finement autrefois. Ainsi, par cette même raison qui me laissait croire à son manque de constance, j'étais empêché d'éclaircir mes soupçons.

Digitized by Google

Au reste, de même que les dures paroles de son père avaient pu la remplir de crainte, de même il se pouvait qu'une parole aimante de moi la reconfortât. Une jeune fille n'est pas tenue, après tout, d'avoir le plus fier des courages, surtout quand elle est menacée, maltraitée, comme Mariette avait dû l'être.

Mais comment tromper ceux qui la surveillaient? J'avais beau me creuser la tête, aucun moyen ne me venait. Enfin, j'écrivis une lettre et je la portais toujours sur moi, pour être toujours à même de la lui donner si l'occasion s'en présentait.

Dans cette lettre, je lui disais, non pas que je doutais d'elle, mais qu'avant de rien tenter auprès de son père, je voulais savoir si elle y consentait, et si, en tout cas, son amour répondrait au mien tant qu'il y aurait quelque espoir pour nous deux. Je lui disais que, pour me faire entendre son consentement, elle n'aurait qu'à mettre à son cou certain nœud de ruban bleu qu'elle portait quelquefois, au lieu du nœud gris qu'elle avait alors.

Mais, cette lettre écrite et fermée, restait à la lui donner ou faire parvenir, et c'était chose si peu aisée que je la gardai dans ma poche plus de deux semaines. Et toujours Mariette m'évitait, et toujours M. Bouffet affectait la même indifférence. Une fois, j'avais aperçu le père Guilloux, mais il avait fait mine de ne pas me voir, quoiqu'il m'eût fort bien vu. Le pauvre homme ne semblait pas entièrement remis de son assaut. Je ne pris pas garde à lui.

Enfin, un jour, un peu avant l'heure de la rentrée du dîner, le plus grand nombre des ouvriers et ouvrières étant rassemblés devant la fabrique pour attendre le coup de cloche, vint à passer un faiseur de tours d'adresse, qui, voyant tant de gens réunis, s'établit là et commença de faire ses tours.

Chacun se pressa pour le regarder; il y eut bientôt un grand cercle autour de lui. Je m'y étais mis comme les autres, et je ne tardai pas à voir de l'autre côté du cercle Mariette et sa mère, qui venaient d'arriver et qui s'étaient placées toutes deux parmi les curieux, l'une devant l'autre, la fille devant la mère.

Je pensai que le moment me serait peut-être bon pour donner ma lettre à Mariette. Donc, sans faire compte de rien, la lettre cachée dans ma main, je vais doucement, suivant le tour du cercle, comme pour chercher une place d'où je puisse bien voir, et j'arrive derrière les deux femmes; poussant peu à peu des épaules, des coudes celui-ci et celui-là, je fais si bien que je me trouve tout à fait à côté d'elles, mais en me gardant soigneusement de paraître m'en apercevoir; je tenais, au contraire, mes yeux fixés sur le faiseur de tours.....

Enfin, après m'être assuré que je devais être bien à portée, la tête détournée pour qu'on ne pût pas me soupçonner de faire attention à

Digitized by Google

ma voisine, je glisse ma main, dont la lettre sortait un peu, jusqu'à ce que je rencontre la sienne. A peine l'ai-je touchée, que la lettre est prise.

Content d'avoir si bien réussi, je pense qu'il vaut mieux que je quitte cette place, de crainte d'y être remarqué. En me retournant pour sortir du cercle, je porte, presque malgré moi, les yeux du côté de Mariette, comptant qu'après avoir consenti à prendre ma lettre, elle m'adresserait au moins un petit regard. Mais point ; je la vois toute entière occupée à regarder le faiseur de tours, et riant même de quelque propos plaisant qu'il disait en ce moment.

En revanche, j'attrapais un regard fâché de la mère, mais peu m'importait, alors que la fille avait ma lettre.

J'allai me remettre au cercle un peu plus loin. Puis la cloche sonna, et nous rentrâmes tous.

Le lendemain matin, je vis passer Mariette, elle avait encore au cou son ruban gris. Le jour suivant s'acheva de même, sans qu'elle m'eût fait la réponse attendue.

Ainsi tout était bien fini entre nous, l'orgueilleuse volonté de son père avait raison contre notre amour.

Le soir, j'étais dans ma chambre, triste à mourir..... J'entends frapper, je vais ouvrir : c'était le père Guilloux.

Son visage n'annonçait rien de bon ; car au lieu de la mine mystérieuse qu'il aurait prise sans doute, pour apporter quelque heureuse nouvelle, je lui vis l'air hautain et suffisant : l'air de quelqu'un qui ne veut pas qu'on se rende familier.

« Ah ! c'est vous, monsieur Guilloux ; entrez, asseyez-vous.

— M'asseoir, non, c'est inutile, me répond-il d'une voix froide, nous n'avons que peu de conversation à faire. »

Je referme la porte. Alors se redressant encore davantage et me regardant du haut de sa grandeur, comme un maître qui voudrait faire avouer une faute à un écolier : « Vous avez écrit à ma petite-fille ?

— Oui, monsieur Guilloux. Ce n'est pas avec vous, d'ailleurs, que je voudrais m'en cacher. »

Il me dit, toujours avec sa mine froide : « Quand vous le voudriez, vous ne le pourriez pas, puisque j'ai là votre lettre. »

Et il tire, en effet, un papier de sa poche.

Aussitôt, moi de lui demander avec confiance : « Eh bien ! quelle réponse fait-elle ?

— Comment ! quelle réponse ? Aucune, assurément.

— Aucune !

— Non, aucune.

Digitized by Google

— Pourtant, monsieur Guilloux, je ne peux être, moi, sans savoir à quoi m'en tenir.

— Vous ne pouvez, vous ne pouvez », fait-il, en paraissant quitter un peu de sa froideur, mais bien vite il la reprend pour me dire : « D'ailleurs, je ne m'inquiète point de cela ; je ne viens pas ici vous apporter une réponse, mais simplement vous rendre la lettre.

— Sans réponse : c'est donc que Mariette ne m'aime plus, qu'elle ne veut plus même entendre parler de moi ! Voilà donc la fidélité de son cœur.

— Il ne s'agit pas de la fidélité de son cœur, reprend le grand-père en faisant un effort pour continuer à se roidir dans son quant-à-soi, je ne me mêle nullement de ces choses. Voilà votre lettre, et n'en écrivez plus, entendez-vous; c'est tout ce que j'ai à vous faire savoir. »

Alors je dis en reprenant le papier : « C'est le cas qu'elle fait de moi ! bien ! monsieur Guilloux, il me sera facile de me guérir de mon amour, en voyant comme je l'avais mal placé.

— Encore une fois, dit-il un peu embarrassé, laissez vos jugements sur Mariette, elle n'est pour rien dans tout cela.

— Eh quoi ! pour rien ?

— Non ! puisqu'elle n'a pas lu, puisqu'elle n'a pas même reçu votre lettre. » Et le père Guilloux se reprenant vivement : « D'abord elle est trop honnête, trop bien élevée pour recevoir des lettres des jeunes gens.

— Comment, elle ne l'a pas reçue, quand moi-même je la lui ai donnée à la main ?

— Vous avez cru la lui donner, mais c'est la mère qui l'a prise, et c'est heureux, en vérité, car il n'était pas convenable.....

— La mère ! fis-je, tout ébahi. » Et alors je m'expliquai que j'eusse vu la fille si tranquille, pendant que la mère me jetait un regard fâché.

« Oui, la mère, dit le père Guilloux ; vous avez du même coup commis une inconvenance et une maladresse. Que cela vous serve de leçon pour l'avenir. Votre lettre n'a été ni lue, ni même ouverte. Ma fille n'avait pas besoin de la lire. Devant les ouvriers qui étaient là lorsque vous vouliez la donner à Mariette, elle a évité de faire une esclandre : elle n'en a même rien dit à son mari ; mais tenez-vous pour bien averti, car une autre fois elle ne prendrait peut-être pas autant de ménagements. Et maintenant que je vous ai dit ce qu'elle m'a chargé de vous dire, adieu ! »

Il voulut sortir, mais me mettant sur son passage et lui posant doucement une main sur l'épaule, je lui dis : « Attendez, monsieur Guilloux, ne vous en allez pas ainsi. »

Digitized by Google

Il me répliqua, mais non plus avec tant d'assurance : « Quoi ? Que me voulez-vous? Laissez-moi, je n'ai plus rien à vous dire. Je suis venu ici pour vous rendre votre lettre, pour faire la commission de ma fille, rien autre. »

Puis il sembla s'apprêter à partir malgré moi : mais je n'eus pas beaucoup à insister pour le retenir.

On eût dit que, sa commission faite, toute la force qu'il avait montrée lui manquât soudainement, et qu'il eût peur de se trouver avec moi pour son propre compte.

Je le fis sans peine s'asseoir, et m'asseyant en face de lui : « Voyons, monsieur Guilloux, vous avez fait ce que votre fille vous a commandé, c'est bien ! c'est son droit à elle de vous envoyer ; mais, mettez-vous à ma place, vous qui savez tout mon amour pour Mariette ; et dites, dites, est-ce que je peux rester sans rien savoir de ce qu'elle pense ? Qu'est-ce que je lui demandais dans ma lettre ? — Tenez, monsieur Guilloux, lisez-la. — Je voulais seulement connaître en un mot sa pensée. Franchement, monsieur Guilloux, ne suis-je pas en droit de lui demander si elle m'aime encore, si elle est prête à m'aimer toujours, comme j'y suis prêt, moi ? Parlez, qu'est-ce qu'il vous en semble ? »

Il me répondit tout contraint : « Mon Dieu, que voulez-vous que je vous dise? Je ne sais pas, moi.

— Vous ne savez pas, monsieur Guilloux, parce que vous ne voulez pas savoir, parce que vous avez peur de vous trouver encore dans les désagréments en me parlant sincèrement. Mais avez-vous à craindre que je fasse mauvais usage des paroles que vous pourriez me dire ici, entre nous, en secret? Croyez-vous donc que je ne sache pas reconnaître toute l'affection que vous me portez, et me supposeriez-vous méchant ou traître? Ignorez-vous que l'honneur de Mariette m'est chose chère : n'en ai-je pas donné la preuve une fois, dans un temps où je l'aimais sans savoir être aimé d'elle ? Jugez donc ce qu'il en doit être à présent? N'ayez donc pas peur avec moi, monsieur Guilloux ! Parlez-moi sans détours, comme le jour où vous me disiez que de nous voir nous aimer vous faisait croire être encore au beau temps de vos amours avec votre pauvre chère défunte. Souvenez-vous, monsieur Guilloux, souvenez-vous : et si vous n'êtes pas avec nous, ne soyez au moins pas contre nous. »

Il me dit alors, touché de mes paroles, mais n'osant pas encore trop s'aventurer hors de la réserve où il s'était promis de rester : « Hélas ! mon pauvre garçon, je ne suis pas maître, tout ce que je dirais ou ferais serait comme si je ne disais ou faisais rien. »

Je lui répliquai : « Aussi, monsieur Guilloux, ne vous demandé-je pas même de chercher à nous aider dans ces projets que nous avions

Digitized by Google

faits tous trois ensemble, et qui sont bien empêchés de réussir maintenant. S'il reste quelque chose à tenter, c'est de moi qu'il faut que ça vienne; votre secours ne pourrait même, je crois, que nous être contraire; M. Bouffet est fâché contre vous, il suppose que vous n'agissez que dans l'intention de contre-carrer sa volonté,

— Vous avez raison, dit vivement le père Guilloux, rien de plus, et il suffira de cette idée pour qu'il ne veuille jamais m'entendre. Il est si entêté, et si fier de sa prétendue sagesse!

— Laissez-le donc pour ce qu'il est, monsieur Guilloux, puisque vous ne sauriez avoir l'avantage sur lui; mais prenons les choses d'autre part : Il a sûrement défendu à sa fille d'aller chez vous?

— Je crois bien! sévèrement défendu en ma présence, et aussi sans doute en particulier.

— Toutefois, il ne vous a pas défendu d'aller chez lui, et vous pouvez la voir.

— Oui; je peux la voir, mais je ne peux lui parler que devant son père ou sa mère. De plus, la leçon a été si bien faite à la pauvre petite qu'elle ne m'adresse jamais la parole en particulier, et qu'elle ne m'accompagne même pas sur la porte quand je m'en vais, comme elle faisait autrefois. — A tel point que..... »

Il s'arrêta court, et parut se mordre la langue, comme regrettant d'en avoir trop dit.

Mais, je repris aussitôt : « A tel point que..... quoi donc, monsieur Guilloux? »

Il me répondit : « Rien! rien..... je voulais dire : à tel point que je trouve cette conduite envers moi d'une brutalité sans exemple. »

En dépit de sa réponse, je vis qu'il me cachait quelque chose.

Je lui dis : « Avez-vous lu la lettre que j'écrivais à Mariette?

— Non.

— Eh bien! lisez-la, monsieur Guilloux, et vous jugerez s'il y avait rien d'inconvenant.

— A quoi bon? fit-il en regardant le papier avec une espèce de crainte; d'ailleurs je n'ai pas mes lunettes.

— Alors je vais vous la lire, écoutez. » Et je lui en fis lecture. Quand j'eus fini, je lui demandai s'il trouvait que j'avais dit ce que je ne devais pas dire, et si à ma place il aurait écrit autrement.

« Eh! certes, non, me répondit-il, ce n'est pas ce qu'il y a dans votre lettre qui est mauvais, c'est la lettre elle-même : une jeune fille ne doit point en recevoir en cachette de ses parents, vous le savez bien.

— Oui, je le sais, monsieur Guilloux, mais je vous le demande, ma position était-elle supportable? alors surtout que depuis ce vilain soir je n'ai pas pu seulement obtenir d'elle le moindre coup d'œil. »

Digitized by Google

Le père Guilloux dit : « C'est par crainte de fâcher davantage son père. »

Et moi aussitôt, vivement : « Croyez-vous, monsieur Guilloux ? en êtes-vous sûr ? »

Et le père Guilloux, paraissant encore regretter ses paroles : « Mon Dieu ! ce que j'en dis, c'est par supposition ; oui, par pure supposition ; je me figure cela, voilà tout.

— Ah ! c'est que voyez-vous, monsieur Guilloux, si j'en avais l'assurance, je ne demanderais rien autre ; tandis que, savez-vous ce que je me laisse aller à croire par moments, quand je vois le soin qu'elle prend de m'éviter ? Eh bien ! je crois que son amour n'était pas fort comme le mien ; que ce n'était qu'une fantaisie ; qu'au premier commandement, à la première défense de son père elle s'est décidée sans peine à m'oublier, à ne plus m'aimer.

— Et vous avez tort ! » me répliqua le père Guilloux, mais se reprenant bien vite : « Je crois que vous avez tort. »

Je continuai sans prendre garde à ce qu'il venait de dire : « Et quand j'ai ces idées, au lieu de l'aimer, je la déteste, au lieu de l'honorer, il me semble que je ressente pour elle du dédain, ou quelque chose même de plus..... méchant ; au lieu de lui souhaiter le bonheur, il me semble que..... »

Le père Guilloux m'arrêta en avançant la main vers moi : « Taisez-vous, taisez-vous ! fit-il, Mariette ne mérite pas ces vilains sentiments.

— Pourtant, monsieur Guilloux, si elle est inconstante à ce point.....

— Eh ! qui vous dit qu'elle soit inconstante ?

— Je pourrais dire que j'en ai les preuves.

— Non, vous ne les avez pas.

— C'est votre avis, monsieur Guilloux, mais ça n'est pas le mien. Je tiens qu'il m'est prouvé qu'elle ne m'aime pas.

— C'est vous qui ne l'aimez pas, puisque vous la soupçonnez ainsi.

— Je ne l'aime pas ! Ah ! par exemple ! quand je me sens prêt à tout faire rien que pour lui obéir, si elle m'aimait..... tandis qu'elle !....

— Elle ! fit le père Guilloux, ne parlez donc pas sans savoir.

— Et ni vous non plus, monsieur Guilloux, lui dis-je avec une espèce d'emportement, ne jugez donc pas des choses dont vous êtes encore plus ignorant que moi. Je vous répète qu'elle ne m'aime déjà plus, puisqu'un mot de son père a suffi pour qu'elle consente à me regarder comme un étranger, je pourrais bien dire, en vérité, qu'elle ne m'a jamais aimé, car enfin un amour qui s'en va ainsi, à volonté..... Ah ! ah ! il y a de quoi en rire ! »

Digitized by Google

Je riais tristement en parlant de cette façon. Alors le père Guilloux, presque colère, me prenant au collet, et me secouant pour que je lui cède plus tôt la parole : « Eh ! je vous dis, moi, que vous n'êtes qu'un méchant, qu'un injuste, que vous ne méritez pas l'amour d'une brave fille.

— Ah ! ah ! dis-je en continuant à rire, son amour ! tant que je n'en aurai pas d'autres preuves !.... »

Mon rire le piqua encore davantage : « Des preuves ! il vous faut à toute force des preuves !.... » dit-il, en faisant le geste de porter la main à la poche de côté de sa redingote.

Je lui demandai vivement : « Est-ce que vous en auriez, monsieur Guilloux ? »

Ma demande parut d'abord l'arrêter ; sa main demeura en l'air, il me regarda tout interdit ; mais soit que la joie qui devait se lire dans mes yeux le commandât, soit qu'il pensât s'être trop avancé pour pouvoir reculer, ou encore soit qu'il ne sût pas comment il échapperait à l'aveu de la vérité : « Eh bien, oui ! fit-il, j'en ai ! Au diable la contrainte qu'on voudrait m'imposer ! Je suis un homme, après tout ; je sais me conduire ! Toute la différence entre eux et moi, c'est qu'eux ne veulent pas ce mariage, et que moi je serais aise de le voir s'accomplir. Ils ont leur façon de voir, j'ai la mienne. Que me feront-ils, après tout ! et, en tous cas, qu'est-ce qu'ils peuvent faire de plus à leur fille que de la marier comme ils l'entendent ? Je suis bien sot de m'effrayer pour elle et pour moi !.... »

En parlant, en se récriant de la sorte, il fouillait et refouillait dans sa poche sans y rien trouver.

« Ça mais, fit-il impatienté, où diable l'aurai-je donc fourrée ? » Et il se mit à fouiller dans une autre poche, puis il dit bientôt : « Ah ! la voilà ! »

Je m'avançai en disant : « Une lettre de Mariette !

— Non, pas une lettre, mais c'est tout comme. » Et ouvrant sa main il me laissa voir une de ces grosses pièces de deux sous blanches, anciennes, où toutes les marques sont effacées. Et comme je regardais sans paraître comprendre, il dit encore : « La pauvre petite aura craint d'être vue si elle prenait une plume, du papier pour m'écrire ; et d'ailleurs, surveillée comme elle l'est, elle aurait été embarrassée pour me donner sa lettre, tandis qu'il lui était facile de me glisser une pièce de monnaie dans la main ; c'est ce qu'elle a fait un soir en m'embrassant, quand je partais ; rentré chez moi, je n'ai d'abord pas su ce que signifiait cette pièce ; je la tournais, retournais dans tous les sens sans rien voir ; enfin j'ai mis mes lunettes, et j'ai aperçu des traits brillants ; mais ce n'est que le lendemain, au grand jour, que j'ai pu les lire.... Avez-vous de bons yeux ?

Digitized by Google

— Ah! je crois bien! Donnez, donnez, monsieur Guilloux. »

Je pris la pièce, et, la mettant à la lueur frisante de ma lampe, je lus ce que Mariette y avait écrit, sans doute avec la pointe de ses ciseaux. Sur une face il y avait :

« Je fais mine d'obéir pour ne pas fâcher davantage mon père; mais ce n'est pas mon cœur qui obéit. »

Et, sur l'autre face : « Mon cœur est donné pour toujours; on ne me fera jamais changer de sentiment. »

Quand j'eus achevé de lire, je sautai de joie, je portai la pièce contre mes lèvres, et je la baisai en m'écriant : « O Mariette! chère Mariette! pardonne-moi de t'avoir pu soupçonner! »

Au contraire de moi, le père Guilloux semblait alors dans un grand sérieux; il était debout, une main sur son front, qui se plissait, les yeux fixés devant lui.

« A quoi pensez-vous donc, monsieur Guilloux, » lui demandai-je, inquiet. »

Il ne me répondit pas tout d'abord, et resta dans ses réflexions; mais bientôt, levant la main vivement : « Jour de Dieu! fit-il, nous allons bien voir!.... Ah! Bouffet, tu veux ne penser qu'à l'argent! Ah! tu veux faire de ce mariage un compte d'écus et rien autre! Eh bien, c'est entendu! oui, c'est entendu! nous verrons, nous verrons bien! Comment cette idée ne m'est-elle pas venue plus tôt?

— Quelle idée, monsieur Guilloux?

— Laissez, laissez-moi faire! me répliqua-t-il avec un véritable élan de joie, nous le tenons, je vous dis que nous le tenons.

— Mais enfin, monsieur Guilloux, apprenez-moi.....

— C'est inutile! vu que c'est moi seul que ça regarde. Restez seulement tranquille, attendez; ce ne sera pas long. Ne bougez pas, vous aurez bientôt de bonnes nouvelles. »

Je voulus encore le questionner; il refusa de s'expliquer mieux, et il s'en alla gaillard et allègre, comme si véritablement il n'eût eu qu'à se montrer pour être vainqueur..... « Ah, ah! faisait-il en sortant, il ne s'attend pas à celle-là. Ma foi! à la guerre comme à la guerre. C'est au plus fin et au plus fort. Ah, ah! rira bien qui rira le dernier. »

Que va-t-il faire? Qu'est-ce que cette fameuse idée? Je me perds à tâcher de le deviner. Toujours est-il qu'il doit être bien sûr de son fait, car j'ai la preuve qu'il a fait mépris de la défense du père pour parler à la fille. Depuis ce matin, le nœud bleu est au cou de Mariette, et même, quand j'ai passé, je l'ai vue y porter un doigt, comme pour me faire entendre qu'elle ne l'a pas mis par hasard.

Hélas! m'écrivait Pierre au bout de quelques jours, le père

Digitized by Google

Guilloux ne sera jamais que le père Guilloux ! Tu n'imaginerais pas ce qu'était cette idée si bonne, si forte, qui devait suffire à tout arranger d'emblée, sans qu'il fût besoin de m'en mêler ; écoute donc ce que le bonhomme est allé dire à son gendre :

« Vous avez arrêté pour ma petite-fille un mariage qui ne me semble nullement lui convenir, et vous refusez de me croire quand je veux vous donner mon avis. En somme, puisque vous me traitez comme un étranger dans une affaire où mon cœur de père est aussi intéressé que le vôtre, vous ne vous étonnerez pas que je retire de cette partie, engagée sans mon aveu, un enjeu qui a dû sûrement être porté en compte, sinon par vous, au moins par le futur gendre. Le petit avoir qui me fait vivre est à moi, bien à moi, n'est-ce pas ? Je l'ai bel et bien gagné par mon travail. Personne n'y peut rien prétendre sans mon consentement. Je suis maître de le dissiper comme de le conserver. Si je veux le faire passer en des mains étrangères, sans qu'après ma mort mes enfants mêmes aient rien à en réclamer, la chose ne dépend que de moi ou, pour mieux dire, de la façon dont j'aurai été traité par mes enfants. Tout ce que j'ai est en titres que je peux vendre ou même donner sans qu'il soit besoin d'aucun acte. Eh bien ! je vous déclare ici très sérieusement que si ce mariage, que je désapprouve, doit se faire, je me regarderai comme indignement traité par vous, et que je saurai agir en conséquence. Si ce que je viens de vous dire ne change rien à vos projets, j'irai le répéter au futur gendre, qui y prendra probablement plus garde que vous. »

A ces propos du père Guilloux, M. Bouffet, comme tu le penses bien, a tout bonnement répondu en levant les épaules.

« Ah ! vous riez, monsieur mon gendre ; vous croyez que je ne ferais pas ce que j'annonce.

— Certainement non, vous ne le feriez pas, monsieur Guilloux.

— Et pourquoi, s'il vous plaît, monsieur Bouffet ?

— Parce que vous n'êtes ni un fou, ni un malhonnête homme. »

Et le père Guilloux n'a rien trouvé à répliquer.

Honteux, il m'a évité pendant plusieurs jours ; pourtant, j'ai su le rejoindre. Il m'a fallu beaucoup de peine pour lui faire avouer sa belle ruse. Enfin, il m'a tout conté, et, en achevant : « Quel homme que ce Bouffet ! s'est-il écrié. Non, voyez-vous, il n'y a rien à espérer de lui ; aussi, mon ami, renoncez, renoncez pour toujours.

— Monsieur Guilloux, lui ai-je dit alors, si vous m'aviez fait savoir ce que vous vouliez faire, j'aurais tâché de vous en détourner pour plusieurs raisons.

— Plusieurs, lesquelles donc ? m'a-t-il demandé tout étonné.

Digitized by Google

— D'abord, parce que je ne saurais, pas plus que votre gendre, regarder comme sérieuse votre prétendue menace de dissiper le bien qui doit revenir à vos enfants.

— Ainsi, vous me jugez absolument comme Bouffet? Bien! a-t-il fait sèchement.

— L'autre raison, c'est qu'une telle menace peut sembler vous avoir été conseillée par moi, et qu'ainsi, au lieu de servir mes projets, vous n'avez fait, je crois, qu'y apporter un empêchement de plus. »

Il m'a regardé un moment, silencieux, sans doute en reconnaissant que ma pensée était juste; puis, avec une note de colère :

« Prenez donc à cœur les intérêts des gens! voilà comme on vous traitera! Ah! l'on ne m'y rattrapera plus!

— Pardon, monsieur Guilloux, vous donnez à mes paroles.....

— Bon, bon! j'entends, j'entends.....

— Mais, monsieur Guilloux, comprenez-moi mieux.

— Non! j'en ai assez compris. Je suis un pauvre homme qui ne mérite pas qu'on ait égard à lui; je ne sais ni ce que je fais, ni ce que je dis. Laissez-moi donc pour ce que je vaux, vous tous qui êtes si pleins d'esprit et de sagesse, et tirez-vous d'affaire comme vous pourrez. Du diable! si je me mêle de rien. Adieu. »

Et il m'a laissé en courant de toute sa vitesse.

Et voilà où j'en suis, ou plutôt voilà où m'ont réduit toutes les pauvres manœuvres du pauvre homme. Réduit bien bas, comme tu dois en juger, car outre que le père Bouffet avait déjà pu voir que j'agissais d'une façon détournée, bien certainement, aujourd'hui, il m'attribue l'idée qui est venue au père Guilloux. Ainsi, je dois être à ses yeux un garçon faux et peu délicat. Mauvaise, bien mauvaise recommandation, qui m'ôte le peu de chance que je pouvais avoir en faisant franchement et ouvertement ma demande.

Sans doute, je suis fort encore, bien fort, puisque je sais que Mariette m'aime et qu'elle approuve tout ce que je pourrai faire pour la réussite de notre beau projet; mais que n'ai-je suivi ma première pensée? Pourquoi ai-je attendu que le père Guilloux ait tout compromis? Ma demande, je la ferai, il faut que je la fasse, quand ce ne serait que pour montrer au père que je sais une fois avouer mes intentions; mais à quoi cela me mènera-t-il? Hélas! à rien, sinon à apprendre de M. Bouffet lui-même ce que je sais déjà trop bien : qu'il ne se départira jamais de son refus. Alors, tout mon espoir sera en la contenance de Mariette; alors nous ne pourrons, elle et moi, que laisser faire au temps; elle, résistant toujours aux volontés de son père; moi, souffrant des mauvais traitements que cette conduite lui

Digitized by Google

attirera. Pauvre amie ! je m'effraye en songeant aux pénibles, aux durs moments que lui va causer mon amour ; c'est à ce point que, si je ne craignais de lui paraître lâche, inconstant, je lui dirais : « Oublions-nous, quittons cette passion qui ne peut nous donner que le malheur..... » Et je m'en irais loin pour me faire oublier d'elle..... qui ne serait jamais oubliée de moi. Ah ! je suis triste, bien triste ! »

Vingt jours écoulés :

« Si tu savais, ami !.... Tu vas savoir. Je m'étais dit que pour enlever, en tout cas, à M. Bouffet la fâcheuse idée qu'avait dû lui laisser de moi la démarche du père Guilloux, il convenait de lui faire au plus tôt ma demande, et de lui prouver, par un franc aveu de mes intentions, que je n'étais pas l'homme traître et sournois qu'il pouvait croire. D'ailleurs aussi, comme il continuait à me montrer la même indifférence, ou plutôt le même dédain, je me trouvais, envers lui, dans une situation qui ne pouvait s'accommoder avec ma fierté naturelle. Me traitant ainsi, il avait sur moi tout l'avantage de la hauteur sur l'abaissement. Je ne voulais plus de ces semblants de paix, si vraiment nous devions être en guerre.

En vérité, ma résolution prise de l'aborder, de lui parler, j'eus bien quelques appréhensions. Je laissai passer deux ou trois jours sans trouver ou sans oser trouver une occasion favorable. Enfin, hier matin, rentrant à l'atelier avant tous mes camarades, je le trouvai qui, selon sa coutume, faisait la ronde des métiers. Je savais que j'allais être rudement rebuté, mais n'importe !.... tout mon courage rassemblé, je vais à lui, et je lui dis que je serais heureux de pouvoir parler en particulier avec lui de choses étrangères au travail.

Tout d'abord, il fit comme un petit bond sur lui-même, se redressa, et me jeta un de ces coups d'œil que je lui connais, et qui sont faits pour ôter toute espèce d'audace même à de plus avisés que moi.

Je n'en fus pas le moins du monde étonné, car j'avais prévu qu'il en serait ainsi ; je m'attendais même à ce qu'il me rudoyât par quelques hautaines paroles, si toutefois il ne me tournait pas le dos sans répondre. Mais, point. Je le vis subitement changer de regard, et je l'entendis me dire d'un ton affable : « Vous avez à me parler seul à seul ?

— Oui, monsieur Bouffet, répliquai-je fort étonné.

— Eh bien, mon ami, reprit-il, venez chez moi ce soir, vers huit heures ; nous pourrons causer tout à notre aise. Je vous attendrai. »

Il m'avait appelé *mon ami*, et il me donnait rendez-vous chez lui ;

Digitized by Google

j'en fus si saisi que je le laissai s'éloigner, je crois, sans repartir un seul mot.

Dieu sait les mille suppositions que je fis tant que dura la journée et Dieu sait aussi que ces suppositions étaient peu riantes, car ce brusque changement de manières ne me promettait rien de bon. Une telle douceur après une telle rigueur ne pouvait que cacher de fâcheuses intentions.

Enfin le soir vint. Huit heures sonnant, j'arrivai chez M. Bouffet. Mon cœur battait à grands coups ; j'avais la tête comme dans le feu, et j'étais pris d'une sorte de frissonnement ; car je me doutais bien que j'allais chercher sinon une brutale avanie, au moins un refus bien désespérant.

M. Bouffet vint m'ouvrir lui-même, et me souhaita poliment le bonsoir. Il était seul dans la salle, où j'entrai. Il m'invita à m'asseoir et s'assit en face de moi : puis il me dit de l'air le plus amical : « Me voilà tout disposé à vous écouter. Voyons, qu'avez-vous à me dire ? »

Ce que j'avais à lui dire ; il me le demandait tranquillement, bonnement, alors que ma seule présence aurait dû, me semblait-il, le lui apprendre de reste, et partant lui causer une grande colère. Rêvais-je ? ou en dépit de tout ce qui s'était passé, pouvait-il se méprendre encore sur le motif de ma visite ?

« Ce que j'ai à vous dire, monsieur Bouffet..... fis-je tout interloqué.

— Oui, mon ami, reprit-il, ne craignez rien. Allons, parlez. » Et il ajouta avec un sourire plein de bonté : « Que diable ! je ne suis pas noir au point de faire peur à un grand garçon comme vous.

— Non monsieur Bouffet, non. » Et enfin me risquant, non sans appréhender l'éclat qui ne pouvait manquer d'avoir lieu. « Eh bien ! c'est que j'aime..... »

Je ne pus aller plus loin malgré tout mon courage, car il me sembla en avoir dit déjà bien long..... Mais M. Bouffet souriant encore, d'un air doucement moqueur : « Allons, je vois qu'il faudra que je parle pour vous. Ne rougissez pas, mon ami. Je sais ce que c'est qu'un amoureux. Bref, vous aimez ma fille ?

— Oui, monsieur Bouffet, » fis-je tout ébahi, et attendant toujours le moment où il changerait subitement de ton.

« Vous aimez ma fille, » répéta-t-il, et il ajouta avec la même douceur : « Eh bien ?.... »

Je pensai : il me pousse à m'expliquer pour pouvoir, sur une demande bien claire, me faire une réponse qui ne le soit pas moins. Aussi, ce fut sans trop d'assurance que je continuai, prévoyant que mes paroles allaient en quelque sorte servir contre moi. Ce que je

Digitized by Google

lui dis alors, je ne me le rappelle pas bien, mais enfin je lui fis entendre mes intentions, mes espérances. Il m'écouta tranquillement, en branlant de temps en temps la tête, avec l'air d'approuver mes propos. Quand j'eus achevé, il me dit — juge encore de ma surprise—qu'il était flatté que sa fille eût gagné l'attention d'un honnête et vigilant garçon comme moi, qu'il avait l'assurance que je devais faire le bonheur d'une femme, que, toute question de richesse laissée de côté — vu que la richesse lui importait peu — il souhaitait à tous les pères un gendre pareil..... »

« Allons, pensai-je encore, voilà qu'il me flatte pour me rendre moins pénible le coup qu'il va me porter tout à l'heure. » Et alors j'attendis ce coup. Mais M. Bouffet reprit : « Vous n'êtes pas sans savoir que j'avais d'autres projets pour ma fille, et je ne vous cache pas que ces projets tiennent encore ; un mot de moi peut y donner suite ; mais, toute réflexion faite, je ne veux pas marier ma fille autrement que selon son gré, et soit dit même en passant, je n'y ai songé en aucun temps. D'ailleurs il ne s'est jamais vu qu'on ait marié quelqu'un de force. La chose ne se fait pas en secret. Il faut des témoins. Il faut un consentement public. »

J'eus le courage, ou mieux l'imprudence, de lui dire : « Je sais bien qu'on n'use pas, à proprement parler, de la force comme on ferait pour dévaliser ou enchaîner quelqu'un ; mais il y a la force de la parole, il y a le respect imposé, qui est souvent une force plus grande que toutes les autres. »

A peine avais-je prononcé ces paroles que je les regrettai. Mais aussitôt : « Vous avez raison, me repartit M. Bouffet, aussi ne comptai-je employer aucune espèce de force. Ma fille sera mariée, soit avec vous, soit avec un autre ; mais en tous cas de son plein gré. »

Il avait dit : « Soit avec vous. » Etait-ce possible ? l'avais-je bien entendu ? Je n'osais le croire ! Une joie folle était en moi, que j'aurais voulu laisser éclater. M. Bouffet reprit : « Vous aimez ma fille. C'est bien ! Vous me faites votre demande : c'est encore bien. Mais ma fille vous aime-t-elle ? A cette question, il ne vous appartient pas de répondre, quand même vous croiriez être en mesure de le faire, et, vous devez le comprendre, moi, je ne peux rien décider sans connaître l'avis de ma fille. Je vais donc la faire venir et la consulter, et, sur sa réponse, j'aurai à régler la mienne. »

Toute ma joie s'écroula soudainement à ces paroles : « Voilà, me dis-je, où il voulait en arriver. Il l'a tantôt sermonnée, menacée d'importance. Elle va venir, et, son père présent, elle n'osera jamais avouer cet amour dont elle sait bien qu'il ne peut pas entendre parler ; et alors il me dira : « Vous voyez, elle ne vous aime pas.

Digitized by Google

Ce n'est pas moi qui vous refuse, c'est elle. Quittez vos projets; car je ne veux la marier qu'à son gré. » Et son tour sera fait, sa fourbe comédie sera jouée, il sera en droit de me traiter comme il l'entendra, si je m'avise encore d'avoir des prétentions.... Oh! qu'il ne faut jamais se hâter de croire au bonheur!

Il s'était levé, il était allé ouvrir une petite porte donnant sur un escalier, et il avait appelé sa fille.

J'entendis qu'elle descendait les degrés, puis bientôt je la vis entrer dans la salle. Elle arrivait courant, les yeux levés..... En m'apercevant, elle s'arrêta court, baissa les yeux, rougit, et ce fut d'une voix tremblante qu'elle demanda à son père ce qu'il désirait.

Je pus alors comprendre qu'elle n'était pas prévenue, car je la savais trop franche pour feindre à ce point. Mais j'en conclus seulement que le père, sûr de la crainte qu'il lui inspirait, n'avait pas même cru qu'il lui fût besoin de prendre aucune précaution.

Il lui dit en quelques mots le motif qui m'avait amené chez lui, et l'engagea doucement à déclarer en toute liberté ce qu'elle pensait de ma demande, ajoutant qu'il était décidé à faire ce qu'elle voudrait.

Plus surprise encore que je ne l'avais été (ce langage devait lui sembler quelque chose de si nouveau!) elle essaya de parler, et parut ne pas pouvoir. Elle regardait son père, me regardait aussi, puis baissait les yeux, puis nous regardait encore.

Alors le père en souriant : « Selon le proverbe, qui ne dit rien consent : est-ce donc de cette façon qu'il nous faut juger ton silence? »

Après qu'elle se fut en quelque façon assurée que la douceur de son père ne cachait pas une colère prête à éclater, elle fit un petit geste de tête voulant dire oui; mais tout aussitôt, comme si elle eût attendu quelque fâcheux effet de cette réponse, elle guetta d'un regard en dessous.

« Ainsi donc, tu consens, dit le père, c'est bien de ton plein gré?

— Oui, père », se hasarda-t-elle à dire, non sans paraître craindre encore de payer cher cette audace.

Mais M. Bouffet ne se démentit pas de son calme. « C'est bien! fit-il, du moment où vous êtes d'accord, je ne peux qu'être de votre avis. Mais mon devoir de père veut que je n'agisse pas sans prudence. On ne marie pas ses enfants pour un jour; la chose est grave et mérite qu'on prenne des précautions, s'il est possible d'en prendre. C'est pourquoi, Gibert, écoutez-moi. Vous dites que vous aimez Mariette, elle dit que cet amour lui agrée, mais qui me répond que, d'une part ou de l'autre, ou même des deux parts, cet

Digitized by Google

amour ne soit pas une fantaisie, un caprice? Qui me le prouve? Rien.

— Oh! je vous jure bien, monsieur Bouffet, que de mon côté!

— Bon! bon! Mariette en jurera sans doute tout autant du sien; mais où sont-ils, les amoureux qui ne jurent pas? Les serments d'amoureux ont mauvaise réputation. C'est donc quelque chose de plus sérieux qu'il me faut.

— Et quoi donc, monsieur Bouffet?

— Comment éprouve-t-on l'amour? Si vous ne le savez pas, je vous l'apprends : par le temps ou par l'absence. »

Je réfléchis un moment et je dis : « C'est vrai! » Mais sans savoir où il voulait en venir.

« Donc reprit-il, voici les conditions que je vous fais. Vous resterez ici, travaillant, comme à présent, dans ma fabrique, ou dans quelque autre, à votre gré, vous engageant d'honneur à ne rien dire ni faire qui puisse ébruiter notre projet. Vous me promettrez, je ne dis pas d'être comme un étranger, ni même un indifférent envers Mariette, mais de ne chercher ni à la voir autrement que par hasard, ni à lui parler en particulier, ni à lui écrire. Et si au bout d'un an..... non, mettons seulement neuf ou dix mois, vos intentions et celles de Mariette sont encore les mêmes, alors je n'aurai rien de plus agréable que de consentir définitivement.

— Dix mois! fis-je », trouvant ce délai d'une longueur effrayante.

Mariette me regarda étrangement. Je ne compris pas pourquoi.

« Non! repartit le père Bouffet, j'ai dit neuf, je ne m'en dédis pas; mais c'est là l'épreuve du temps. Préférez-vous l'épreuve de l'absence? elle sera moins longue. Vous quitterez la ville, vous irez assez loin pour que la fantaisie ne puisse vous prendre de venir vous montrer ici de temps à autre. Vous irez, par exemple, travailler à L...., il y a vingt-cinq lieues, vous y resterez seulement trois mois, et si après ces trois mois l'amour vous dit de revenir, et que Mariette vous revoie avec plaisir.... eh bien!... vous m'entendez. Maintenant choisissez. Ce sont mes conditions, dont je ne changerai rien. Au cas où vous les trouveriez trop dures, je vous dirais : « Prenez que rien ne s'est passé ce soir entre nous ; que vous aimez ma fille sans mon aveu et sans pouvoir jamais espérer l'obtenir ; que je lui défendrai de penser à ce mariage ; que j'userai même, s'il me plaît, de contrainte pour lui en faire faire un autre ; qu'enfin, au lieu d'être en bons termes, comme vous devez voir que nous le sommes, nous devenons en grande inimitié, pour n'être jamais réconciliés. Choisissez. »

Il avait retrouvé, pour dire ces derniers mots, sa voix, son air, son regard coutumiers; je venais de le revoir pendant un moment

Digitized by Google

sec, dur, hautain, volontaire, comme je l'avais presque toujours vu.

Il n'y avait pas à hésiter. « Je consens! je consens! fis-je.

— A quoi? à la première épreuve, la plus longue? »

Mariette me regardait, son regard était si vif, si pressant! Je compris qu'elle s'effrayait, elle aussi, de cette attente qui me semblait mortelle.

« Non! non! dis-je, à celle de trois mois. »

Je voulus m'assurer que j'avais parlé selon l'avis de Mariette; mais je la vis les yeux baissés et confuse. A la vérité, son père la regardait en même temps que moi.

Je demandai à M. Bouffet quand je devrais partir. « Quand vous aurez fini votre ouvrage commencé à la fabrique, me répondit-il; un départ brusque paraîtrait singulier, ferait jaser, et n'oubliez pas que tout cela doit rester dans le plus grand secret, car enfin si vous êtes un honnête homme, comme je le crois, vous ne voudriez pas, même au cas où nos projets manqueraient, que ma fille fût perdue de réputation, et qu'un autre mariage honorable fût impossible pour elle. »

Il m'assura qu'il me permettrait de dire adieu à Mariette. « Et, d'ailleurs, ajouta-t-il, je n'exige pas que vous restiez pendant ces trois mois sans écrire à personne d'ici. Il y a, au contraire, quelqu'un à qui je veux que vous donniez de vos nouvelles.

— Et à qui donc? demandai-je intrigué.

— A moi, pardienne! me répliqua-t-il en souriant; ne faudra-t-il pas que je sache où vous êtes? Quand ce ne serait que pour pouvoir être renseigné sur votre façon de vivre là-bas, c'est encore mon droit. Et qui sait, enfin, s'il me plaisait de vous rappeler avant l'époque fixée, est-ce que vous seriez alors fâché que j'eusse votre adresse?

— Oh! non! Oh! non!.... »

Quelques instants plus tard, je sortais de chez lui.

Que te dirai-je? sinon encore que je croyais avoir rêvé. Tout autre à ma place n'eût-il pas été de même?

Je courus d'un trait chez le père Guilloux. Il était couché; il ne voulait pas m'ouvrir, mais j'insistai.

Je lui rapportai ce qui s'était passé. En commençant, je le vis très étonné; mais quand j'eus fini, il me dit de l'air le plus calme et même avec une certaine suffisance qu'il ne trouvait à cela rien d'extraordinaire. « C'est le résultat de notre obstination. Bouffet a bien vu qu'il n'avait point à lutter contre nous tous. Ne vous disais-je pas que l'amour l'emporterait sur le calcul? Il a compris votre passion, l'inclination de sa fille, il a entendu mes menaces : force lui a bien été à la fin de compter avec tout cela. Peut-être n'a-t-il

Digitized by Google

pas voulu se rendre du premier coup : et je gagerais même que les conditions qu'il vous impose ne sont que pour la forme. Vous comprenez : il a son amour-propre — beaucoup d'amour-propre ! — il tient à se donner l'air prudent et sage : autant pour se faire pardonner son ancien projet que pour paraître mieux peser le nouveau. »

Je dis au père Guilloux que je regrettais presque de n'avoir pas choisi l'autre épreuve, celle qui se fût accomplie moi restant au pays ; car, m'en allant pour trois mois, j'avais quelque méfiance.

« Laissez donc, laissez donc ! s'écria le père Guilloux ; dans ces affaires-là il vaut toujours mieux prendre le plus court délai. De la méfiance, pourquoi ? D'abord Bouffet est un homme de parole. Ensuite, s'il avait eu de fourbes intentions, vous aurait-il laissé le choix ? Ne pouvait-il pas vous imposer la seule condition de l'absence ? Enfin, vous ne serez pas là, c'est vrai, mais j'y serai, moi. Je compte bien que sans en rien dire à Bouffet, vous m'écrirez, et je compte bien vous répondre, et vous tenir au courant. Je ne peux pas écrire longuement parce que ma main tremble, mais je saurais toujours tracer quelques mots pour vous avertir si quelque chose se passait qui nécessitât votre retour, au besoin, j'aurais recours à un ami. Soyez donc tranquille, je veillerai. Vous savez que je vous aime, que je ne désire rien plus que ce mariage. Encore une fois donc, vous avez bien fait de choisir les trois mois plutôt que les dix..... Dix mois ! mais j'aurais eu le temps de mourir d'ici là, et je n'aurais pas vu la noce. Mais non, non, je ne mourrai pas. J'ai encore des ans devant moi ; le contentement d'ailleurs me fera vivre. Je verrai mes petits petits-enfants, mordieu ! je les bercerai, je les embrasserai ; le premier s'appellera Gaspard, comme moi..... si c'est un garçon ; si c'est une fille, nous l'appellerons Berthe, comme ma pauvre défunte..... »

Une fois lancé dans ses prévisions, le brave homme ne s'est plus arrêté qu'après avoir passé en revue toutes les heureuses choses que d'ailleurs je me promets comme lui. Nous avons jasé longtemps. Ah ! que de châteaux bâtis ! Je l'écoutais, je me disais : Est-il enfant ? mais je ne lui cédais en rien, j'enchérissais sur ses dires, et alors je me disais : Sommes-nous enfants ?

J'ai voulu toutefois, par un reste de doute que tu dois bien comprendre, ne pas t'écrire avant d'avoir vu, à tête reposée, ce qu'il en serait les jours suivants.

Près de deux semaines ont passé, rien n'est démenti.

Dès le lendemain du beau soir, le père Guilloux a été libre comme auparavant d'entretenir Mariette. Je le vois souvent ; il me rapporte les doux, les aimants propos qu'elle lui tient, et il lui redit

Digitized by Google

les miens. Il a causé avec son gendre, et l'a vu bien franchement rallié à ce projet. Je partirai dans cinq ou six jours.....

La lettre suivante était datée de l'autre ville :

Me voilà exilé. J'ai quitté le pays où elle est, non pas cette fois triste, inquiet, abattu, et comme allant trouver l'abandon ; mais, au contraire, plein de courage, ne songeant qu'au bonheur du retour.

La veille de mon départ, j'ai fait mes adieux à Mariette et reçu les siens. Comme elle semblait attristée ! son père lui dit : « Ne t'afflige pas, ces trois mois seront bien vite passés. »

Le jour précédent, le père Guilloux m'avait rapporté une conversation qu'il avait eue avec elle. Venant à parler entre eux du père et de la mère Gibert, et le père Guilloux ayant avancé qu'il croyait que j'aidais mes pauvres vieux à vivre, elle lui dit qu'elle entendait bien qu'il en fut encore ainsi quand nous serons mariés; qu'elle se priverait, s'il le fallait, pour que je pusse continuer à leur envoyer la petite rente ordinaire. Elle a même ajouté que, si elle savait que ce mariage dût causer la misère à mes parents, elle y renoncerait, pensant acheter trop cher le bonheur si c'était au prix d'un pareil remords. Sur cela, le père Guilloux m'a dit en souriant : « Ce sont peut-être bien là des projets peu réalisables, parce que dans un jeune ménage, les économies ne sont pas toujours faciles. Mais ne vous chagrinez point : mon petit revenu me suffit de reste. Si vous ne pouvez pas faire beaucoup, je ferai un peu de mon côté, et tout s'arrangera. Le père et la mère Gibert ne souffriront pas. »

Penses-tu qu'ils soient assez bons, elle et lui, et que leurs aimantes intentions aient pu achever de me rendre heureux ?

J'ai trouvé du travail presque aussitôt après mon arrivée. J'ai écrit à M. Bouffet, il ne m'a pas répondu, mais il m'en avait averti, et je comprends bien que les convenances l'en empêchent. J'ai écrit aussi au père Guilloux, et bientôt j'ai reçu une petite lettre de lui. Je n'en attendais pas une longue, il trémble tellement qu'on a peine à le lire :

« Tout va bien, soyez tranquille, » me dit-il.

Il y a environ trois semaines que je suis ici. Me croiras-tu si je t'assure que, seul dans un pays où je ne connais ni ne veux connaître personne, loin d'*elle*, privé de la voir, le temps pour moi passe vite pourtant. Je me suis arrangé, dès les premiers jours, un train de vie qui produit cet effet. Le travail est bon et secourable compagnon. Je travaille chaque jour de tout cœur en chantant, du matin au soir, toutes les chansons gaies que je sais et surtout celle que je *lui* ai apprise, et que sûrement elle chante à voix basse pendant que je la

Digitized by Google

répète ici à pleine gorge. J'entends chacun dire en voyant ma vive et belle humeur : « C'est un vrai sans-souci que ce garçon. » En effet, ma gaîté n'est pas mensongère, et je n'ai aucune inquiétude.

Sorti de la fabrique, dès que j'ai pris mes repas, je vais, s'il fait beau, me promener seul ; s'il fait mauvais, je reste dans ma chambre, seul ; et à tout instant, à toute place, toujours occupé par la pensée de Mariette, je suis heureux, je suis gai. Le dimanche, je vais, comme auparavant, courir au loin, emportant mon doux souvenir pour compagnon. Les camarades d'atelier trouvent bien que je suis un peu trop solitaire, mais je me soucie peu de leur jugement. D'ailleurs, en me voyant toujours content, ils ne peuvent me croire avare — les avares sont tristes ordinairement — ils ne me taquinent pas. Plus d'un cherche à savoir le motif de ma conduite, qui n'est pas très naturelle après tout, mais bien fin serait celui qui me prendrait mon secret. Je m'amuse de les intriguer; ça aide encore à ma gaîté. Honnête avec tous, je ne me lie avec aucun ; ni voisin de chambre, ni voisin de table, je ne veux fréquenter personne ; toutes mes pensées de tous les moments doivent être à elle, rien qu'à elle, et je te le répète, le temps passe vite, me tenant en fête par l'idée du bonheur qui m'attend au retour ; je suis comme ne vivant pas les jours de l'absence.....

Encore dix semaines d'attente, cependant!..... Je ne pense pas te récrire avant qu'elles soient passées, ou plutôt même avant le moment où, retourné là-bas, je te chargerai d'annoncer la grande nouvelle au père et à la mère Gibert. En voilà donc pour près de trois mois.....

« Pour près de trois mois, » disait Pierre, et pourtant six semaines plus tard, une nouvelle lettre m'arrivait, portant le timbre du pays de Mariette :

Un mois s'était écoulé. J'avais écrit encore au père et au grand-père.

Le matin, j'avais reçu la réponse du grand-père, qui me disait encore : « Soyez tranquille, tout va bien, » et le soir, je soupais tranquillement à la pension, devisant, plaisantant avec ceux qui mangeaient à la même table ; je n'avais jamais été plus gai, ni aussi liant.

Entre un ouvrier d'une fabrique voisine, qui prenait ordinairement ses repas avec nous, et qui amenait cette fois un nouveau que je reconnus pour un camarade de mon premier atelier à E..... Il me reconnut aussi et parut aise de me revoir ; je lui fis place à côté de moi, et je me mis, non sans quelque plaisir, à causer avec lui — car il venait du pays où *elle* était, et, quoique me gardant bien de rien

Digitized by Google

dire qui pût lui donner le moindre doute sur mes pensées secrètes, il me semblait que ce fût un peu d'elle qu'il me parlât.

« Mais à propos, fit-il, après m'avoir annoncé telle ou telle nouvelle qu'il croyait devoir m'intéresser, je te croyais retourné dans ton pays.

— Non, au moment de partir j'avais trouvé.....

— Ah! oui, je sais, tu étais entré à la grande fabrique (c'est ainsi qu'on appelle la fabrique de M. Bouffet). Tu as bien fait, l'ouvrage y est bon, bien payé. Quant à moi, je suis toujours resté là où tu m'as vu, jusqu'avant-hier que j'ai quitté pour venir ici. »

Je me levais. Il m'arrêta : « Tiens! mais alors il y a une nouvelle à te dire, qui vient de ta fabrique.

— Quoi donc?

— Ton contre-maître, tu sais bien, le père Bouffet?

— Oui, oui. Eh bien?

— Il marie sa fille.

— Il marie sa fille! » répétai-je en retombant assis sur le banc.

L'ouvrier continua sans s'apercevoir de mon émotion, qui devait cependant être bien visible.

« Quand je dis qu'il la marie, je peux bien me tromper. »

J'avais compris ses paroles, bien que les ayant entendues comme à travers un bourdonnement de cloche qui me bruissait dans la tête. Je lui demandai vivement ce qu'il voulait dire par là.

Il me repartit : « Je veux dire que la chose, au lieu d'être encore à faire, pourrait bien être déjà faite. Il s'est trouvé qu'un ouvrier de la grande fabrique en parlait à la pension le jour où je partais; il s'étonnait que ce mariage se fût tout d'un coup raccordé après que chacun l'avait dit manqué. Quant au jour de la noce, je crois seulement que c'était un des premiers de cette semaine, donc comme nous voilà au mardi..... »

Tous les mots qu'il disait étaient comme autant de coups de couteau que je recevais en plein cœur. Je souffrais au point que je fus pris d'une espèce de défaillance et obligé de me retenir à la table pour ne pas tomber. L'autre le remarqua : « Tiens, tiens! fit-il alors, on dirait que tu es contrarié d'apprendre ça..... » Puis, portant la main à son front : « Mais, oui, je me rappelle à présent, une fois avec Freulot..... c'était au sujet de la petite Bouffet..... » Et me prenant la main : « Eh bien! là, franchement, si j'y avais pensé, je ne t'aurais rien dit; ça t'a renouvelé une vilaine affaire.... Je t'assure bien que je n'y ai point mis de malice. Il ne faut pas m'en vouloir. »

Je me levai et je sortis aussitôt, sans m'inquiéter de ce que les camarades pourraient penser de ma brusque façon d'agir.

Digitized by Google

Oh ! c'est qu'en ce moment, peu m'importaient non-seulement ces gens-là, mais toutes les gens et toutes les choses : « Elle se mariait ! elle était peut-être même déjà mariée ! » Voilà ce que je venais d'apprendre, par hasard, alors que moi, tranquillement, fidèlement, j'accomplissais les conditions qu'on m'avait faites. D'où partait ce coup de traîtrise? de son inconstance à elle, ou d'un manque de foi du père? Je voulais le savoir ! il me fallait le savoir ! Mais vingt-cinq lieues nous séparaient. Ces vingt-cinq lieues, je les ai faites. Comment? je ne saurais le dire au juste.

Autant qu'il me souvient, en sortant de la pension, je me rendis au bureau des voitures. Elles ne partaient que le lendemain. Sans réfléchir, je me mis en route, je marchai toute la nuit, puis encore une partie du jour, poussé, emporté par une fièvre, ou plutôt par une folie..... La faim me prit cependant; me fouillant, je ne me trouvai que deux ou trois petits sous dont j'achetai du pain. Plus loin, j'eus soif, je descendis par un talus de la route au bord d'un ruisseau; je m'accroupis pour boire. Il devait être alors près de midi. Le soleil était déjà bien bas quand je me retrouvai à cet endroit où j'avais bu. Accablé de fatigue, je m'étais endormi sur l'herbe. Honteux, colère, d'avoir perdu un temps si cher, je me levai, et me remis courageusement à marcher. Je n'avais fait encore qu'un peu plus de la moitié du chemin : un homme me le dit. Le soir vint, je marchais encore, puis la nuit..... Enfin, un peu avant le jour, traînant mes pieds qui brûlaient, courbé, fléchissant sur moi-même, transi, car il tombait une pluie froide, j'arrivai aux barrières de la ville. Quand je me vis là, toute ma fatigue fut comme oubliée, mon sang se réchauffa. Je courus, j'allai droit chez le père Guilloux, je montai l'escalier, je frappai à sa porte, il demanda qui était là. Je me nommai. Alors plus de bruit. Je frappai de nouveau et il se décida à ouvrir, moitié vêtu, sa lampe à la main, pâle comme un mort, tremblant.

J'entrai, et le prenant par le bras : « Est-elle mariée? est-elle mariée?

— Non, non, me répondit-il tout égaré.

— Est-ce vrai, bien vrai?

— Oui, c'est vrai, ma parole d'honneur ! dit-il de plus en plus troublé.

— C'est bien ! je vous crois; mais répondez-moi encore franchement : elle va se marier, n'est-ce pas?

— Mais !.... fit-il, en courbant les épaules, comme s'il se fût attendu à recevoir quelque mauvais coup.

— Allons ! parlez donc ! criai-je plus fort, hors de moi, en le secouant sans pitié; va-t-elle se marier, oui ou non !

Digitized by Google

— Eh bien, oui, là, dit-il en cherchant à se dégager; mais lâchez-moi, ou j'appelle du secours.

— Ah! elle va se marier! alors, alors il faut nous expliquer, expliquons-nous! Est-ce de son plein gré qu'elle se marie?

— Mon Dieu! il faut bien le croire.

— Comment, il faut bien le croire? Vous n'en êtes donc pas sûr?

— Que voulez-vous que je vous dise, moi?.... »

Mais à quoi bon te rapporter en détail ma longue explication avec le pauvre vieux. Il ne me souvient plus bien, d'ailleurs, de la façon dont toutes les choses furent dites. Allons au plus court.

Oui, mon ami, il y a par le monde des gens qui ne comprennent pas qu'on puisse aimer sans prendre conseil de l'intérêt; qui prétendent que les serments d'amoureux sont pures plaisanteries; qui disent qu'on peut aimer, ou n'aimer pas, à commandement, à plaisir; qui regardent comme un innocent tour le traître moyen qu'ils auront pris pour éloigner un honnête garçon qui s'est avisé d'aimer honnêtement une jeune fille; ils appellent cela avoir joué au plus fin, et avoir bel et bien su gagner la partie. Le père Bouffet est de ceux-là. Toute sa conduite envers moi : mensonge, fausseté.

En me proposant le choix entre les deux épreuves, il donnait un air de loyauté à sa proposition; mais il ne doutait pas du choix que je ferais, car il connaissait cet amour dont il se moquait, et il savait bien qu'il jouait à coup sûr contre mon impatience.

A peine étais-je sorti du pays depuis quelques jours que, reprenant tout à coup avec sa fille ses manières dures et volontaires, il lui avait commandé d'avoir à oublier *toute cette sotte affaire*, pour songer à l'affaire sérieuse. Et comme elle s'étonnait de le voir manquer ainsi à sa parole, il lui avait répondu en riant : « Ma parole? De quelle parole veux-tu parler? De celle que j'ai donnée avant qu'une folle idée te passât par la tête, je pense. Il n'y a que celle-là que j'avoue, et que tu devras m'aider à tenir. Quant à tout ce que j'ai fait pour te débarrasser de ce fameux prétendant, venu de je ne sais où, et parti pour je ne sais quel pays, n'ai-je pas mieux agi en ne brusquant rien, en n'ébruitant rien, qu'en laissant se faire une esclandre dont notre honneur aurait eu à souffrir? Au lieu de le renvoyer tranquillement, valait-il mieux le chasser par des fâcheries et des querelles? »

Mariette avait osé lui dire : « Mais quand il reviendra, dans trois mois?.... » Il avait répliqué, en haussant les épaules : « Quand il reviendra — s'il revient, et, tu peux être tranquille, il ne reviendra pas — eh bien! quand il reviendra, tu seras mariée; voilà! Il n'aura pas la prétention de t'épouser quand même, j'imagine. »

Digitized by Google

Mariette ne trouva rien à ajouter, tant ce raisonnement de son père la confondit.

Elle voulut alors chercher appui et consolation chez son grand-père; mais les quelques jours de répit qu'on avait laissés à Mariette avaient été bien employés auprès du pauvre homme. Son gendre et sa fille — cette dernière obéissant à son mari — l'avaient entrepris, et Dieu sait de quels raisonnements ils s'étaient servis pour avoir raison de son faible esprit. Un scrupule, ou plutôt une frayeur, l'avait saisi à l'idée de me trahir; car enfin, disait-il, lorsque je reviendrais !.... « Eh bien ! que vous fera-t-il? Que vous reprochera-t-il? De n'avoir pas empêché le mariage? Est-ce que vous le pouvez? Et ne devrais-je pas avoir plus de crainte que vous, moi qui réponds de tout? cependant, je n'en ai point. D'ailleurs, dites-moi, monsieur Guilloux, quand un jeune homme de bonne famille s'amourache de quelque fille de rien, y a-t-il un père qui regarde à employer tous les moyens pour se débarrasser de cette fille? On la paye, on la menace, on la fait partir en lui promettant qu'on la soutiendra. Oui, ça se voit tous les jours; et pourtant cette pauvre fille a quelquefois perdu son honneur avec le garçon riche; elle est tarée pour toujours; elle ne pourra plus se marier, sinon avec quelque imbécile ou quelque vaurien. Eh bien! de tout cela on ne s'en inquiète nullement. On ne pense qu'à débarrasser le jeune homme d'une chaîne gênante. Et quand on fait si bon marché de l'avenir d'une fille, vous auriez tant de scrupule envers un garçon qui ne sera ni compromis, ni perdu d'avenir, qui a les pieds blancs partout, qui pourra, s'il le veut, se marier le lendemain sans craindre un reproche.

— Mais, enfin, il aime Mariette, ce garçon.....

— Fort bien. Mais voyons encore, monsieur Guilloux. Pour vouloir faire de ce garçon le mari de votre petite-fille, d'où le connaissez-vous? Vous l'avez tout bonnement rencontré au milieu d'un bois, et vous êtes pris tout à coup de belle confiance pour lui. Sur quels témoignages?.... Il a été chez vous, parce qu'il savait que Mariette y venait, et, bien sûr, parce qu'il espérait *s'amuser*. N'a-t-il pas pu vous conter ce qu'il a voulu de sa famille? Qui vous dit qu'il n'y ait pas, parmi les siens, des voleurs? Qui vous répond même de son honnêteté? On dirait vraiment que vous n'avez jamais mis les pieds dans une fabrique, et que vous ne sachiez pas le cas qu'il faut faire des ouvriers *rouleurs* (errants). Il prétend qu'il voyage pour se rendre habile. Mais il l'est autant qu'aucun de nos ouvriers d'ici. Moi qui l'ai vu à l'œuvre, je le sais bien; il n'y en a point de plus adroit chez nous. C'est donc quelque autre motif qui l'a chassé de son pays. Ces prétendus secours qu'il envoie à ses parents, n'est-ce

Digitized by Google

pas dans le seul dessein de se faire valoir qu'il s'en est *vanté* à vous..... » Et cent autres propos tout aussi adroits.

Bref, l'on avait su tourner tout contre moi, jusqu'à mes quelques bonnes qualités, jusqu'à mes meilleures intentions. Et, enfin, l'on avait mis le grand-père dans l'état d'un moribond qui voit déjà l'enfer ouvert devant son âme; on lui avait chargé la conscience du malheur de sa petite-fille, et il ne demandait plus qu'à racheter sa faute. C'est ainsi que Mariette le trouva quand elle voulut se réconforter près de lui. Dès ce moment, la pauvre fille fut seule contre tous : contre son père, qui la menaçait; contre son grand-père, qui l'exhortait doucement à revenir à la *raison*, et qui lui *montrait l'exemple* en toute sincérité.

Mes lettres arrivèrent, dont, bien entendu, Mariette ne sut rien. Le père Guilloux avait avoué que je devais lui écrire. Il apporta sa lettre, sans l'avoir ouverte, à son gendre, et son gendre le fit me répondre. Le bonhomme était alors si bien retourné, qu'il ne fallut pas le prier beaucoup. Il trouvait au contraire une satisfaction à réparer le mal arrivé par sa faute. C'était lui qui prêchait Mariette tous les jours. Il était, en quelque façon, le porte-voix de son gendre. S'il n'osait pas dire ouvertement à Mariette que j'étais un mauvais sujet, il lui démontrait que je pouvais, que je devais l'être..... De crainte qu'il ne faiblît, on l'entretenait, on l'effrayait des suites de son imprudence.....

Mariette cependant ne se rendait pas : « Laissons passer les trois mois », disait-elle.

On fit valoir qu'ayant promis d'écrire, et n'en ayant rien fait, c'était preuve que je ne songeais plus à elle. Elle réfléchit un instant, puis répondit encore : « Laissons passer les trois mois. »

C'était seulement à son grand-père qu'elle osait parler ainsi, car elle n'avait pas l'audace de braver son père, toujours si dur dans ses propos, si tranchant dans ses résolutions.

Enfin, le père lui annonça un matin qu'il avait autorisé Blavin à revenir dans la maison, que le mariage s'achèverait dans la huitaine — la publication des bans avait été faite précédemment — et il la menaça de toute sa colère si elle s'opposait encore à sa volonté.

Elle ne dit rien d'abord de la journée; elle demanda à son grand-père si j'avais écrit; toujours certain d'agir dans l'intérêt de sa petite-fille, il l'assura qu'on était sans nouvelles de moi.

Le soir, devant toute la famille : « Ainsi donc, père, dit-elle, vous êtes bien résolu à me marier malgré moi? Si je vous priais à genoux, vous ne reviendriez pas sur votre parole, vous ne retarderiez pas l'époque de ce mariage? »

Digitized by Google

Le père ne fit que lever les épaules.

Elle reprit : « Et si je vous disais que j'ai en aversion le mariage, que je me suis promis de ne me marier jamais avec personne? Si je vous disais de me laisser vivre près de vous tant que le bon Dieu le voudra permettre, en vous aimant, vous respectant, vous servant, comme j'ai toujours fait?.... »

Le père répondit de même.

« Père, père! dit-elle en pleurant, ne me forcez pas à être malheureuse toute ma vie.

— Allons, assez! répliqua enfin le brutal; tu ne seras pas malheureuse. Au contraire, dans quelque temps, tu me remercieras de t'avoir obligée à accepter le bonheur. D'ailleurs, il y a assez longtemps que cet ennuyeux manége dure, il faut en finir. »

Et il lui tourna le dos.

Le grand-père, touché de la voir pleurer, lui dit : « Allons, du courage, ma fille! prends bravement ton parti. J'ai l'assurance que tu seras heureuse. »

Elle lui répliqua : « Oui, vos conseils sont bons à suivre, grand-père. J'ai du courage, vous le verrez bien. Je serai heureuse. »

Elle essuya ses yeux. Et on ne la vit plus pleurer.

Son futur vint; elle le reçut comme autrefois, avec indifférence, sans lui faire aucun affront.

Les préparatifs de la noce se faisaient; elle semblait les suivre sans peine. Le mercredi soir — et c'était le jeudi vers midi qu'elle devait être mariée — le père Guilloux, l'ayant vue tout à fait résignée, était rentré chez lui fort satisfait. Il dormait tranquillement quand je vins le réveiller.....

J'avais peu à peu amené le père Guilloux à me faire tous ces aveux, comme il les aurait faits à son confesseur; car j'avais regagné sur lui, par ma colère d'abord, par mes prières ensuite, tout l'avantage perdu. Bientôt il était redevenu pour moi tel qu'à mon départ. Il avait honte de sa lâche conduite; il traitait son gendre d'homme sans foi, sans cœur; il prétendait qu'avec des gens de cette trempe il n'y avait aucun ménagement à garder. Que sais-je?....

Enfin, se levant tout à coup, l'œil allumé : « Restez ici, me dit-il, je vais voir Mariette, je n'ai qu'un mot à lui faire entendre pour qu'elle retrouve toute sa volonté. Maintenant que vous êtes de retour, vous à qui on a imposé des conditions et fait des promesses, il sera facile de tout empêcher. Ce sera une esclandre, mais tant pis! C'est le seul moyen de rebuter l'autre et de forcer la main au père. Attendez et soyez certain que je ne tarderai pas à vous rapporter de bonnes nouvelles. »

Digitized by Google

Il s'en alla courant, il faisait à peine jour.

Impatient, je marchais dans la chambre. Au bout d'un certain temps, j'entendis qu'on montait l'escalier. Ce devait être le père Guilloux, j'allai au-devant de lui. Mais à peine avais-je fait deux pas vers la porte qu'on l'ouvrit brusquement, et que je me trouvai en face de M. Bouffet, dont la présence fit subitement s'éveiller en moi une profonde et vive colère. C'est que non-seulement j'étais encore tout plein du dépit que sa fourbe conduite m'avait causé, mais je me figurais, en l'apercevant, que s'il venait à la place de son beau-père, c'était encore par le fait de quelque traîtrise nouvelle dont on espérait me rendre dupe.

Après ce qui s'était passé, n'avais-je pas le droit de m'attendre à tout?

M. Bouffet entra. Le peu de jour qui venait par la fenêtre donnait sur son visage; je le reconnus tout de suite. Il devait me voir mal, lui, parce que j'avais la face dans l'ombre.

« Est-elle ici? demanda-t-il d'un air tout effaré, en s'avançant jusqu'au milieu de la chambre.

— Qui? fis-je, lui parlant presque front à front. »

Il recula comme si je l'eusse frappé rudement, et, tenant ses yeux fixés sur moi, il dit, comme en lui-même : « Lui! lui ici! »

A ces paroles, à la façon dont il continuait à me regarder, je pus comprendre qu'il ne s'attendait pas à me trouver là; mais ma colère n'en fut point diminuée.

« Oui, moi ici! dis-je en passant entre lui et la porte, que je refermai; ça vous étonne, ça ne devrait cependant pas vous étonner; car j'ai bien, il me semble, le droit de venir vous demander l'explication de votre conduite envers moi.

— Mais..... fit-il d'abord avec une espèce de crainte, de confusion; puis tout à coup retrouvant sa hauteur coutumière : Laissez-moi sortir, me dit-il d'une voix brève.

— Non, pas avant que nous nous soyons expliqués! lui répliquai-je..

— Je n'ai pas à m'expliquer avec vous, laissez-moi passer; il faut que je passe! » cria-t-il. Et il s'avançait.

Mais j'étendis tranquillement la main pour le tenir à distance, et, relevant fièrement le front et riant en manière de triste moquerie : « Ah! vous prétendez que vous n'avez pas à vous expliquer avec moi, monsieur Bouffet! » dis-je, oubliant, pour trouver plaisir à le braver, qui il était, ne voyant plus en lui que l'homme qui s'était fait un jeu de ma confiance et de mon amour. Est-ce qu'on réfléchit quand on est enfiévré de colère comme je pouvais l'être à ce moment. « Vous dites cela! mais ce n'est pas mon avis, à moi! Au sur-

Digitized by Google

plus, parlez-vous bien selon votre pensée, en disant que vous croyez n'avoir pas à vous expliquer ici? Ah! c'est qu'il vous arrive parfois de ne pas être sincère dans vos paroles. J'en sais quelque chose, moi. Voyons, convenez-en; ça nous mettra à l'aise tous deux, pour ce que nous avons à nous dire. »

Je le voyais faire des mouvements comme si mes propos eussent été autant de soufflets appliqués sur sa face. Cependant, il ne s'emportait pas; cependant, il cherchait presque à éviter mes regards qui poursuivaient les siens. Il s'avança, comme pour me prendre et m'écarter, mais le repoussant dans la chambre : « Ah! vous pensez vous enfuir, lui criai-je encore, mais non, je ne le veux pas, sans que vous m'ayez entendu vous reprocher toute votre mauvaise foi. On vous attend peut-être; pourquoi faire? Pour la noce de votre fille. Mais, je vous dis, moi, que vous n'êtes pas pressé, que vous avez le temps de m'entendre, vu que la noce ne se fera pas. Je suis venu pour y mettre obstacle. Elle ne se fera pas, je vous l'assure et vous devez le comprendre. »

Sur ces mots, et après l'avoir vu de nouveau montrer comme de la lâcheté, je le vis tout à coup reprendre ses airs d'autorité : « Mais, malheureux, fit-il, pour parler ainsi, c'est donc que vous..... » Et subitement : « Depuis quand êtes-vous ici? me demanda-t-il.

— Que vous importe, si je suis arrivé à temps pour vous empêcher d'accomplir votre projet?

— Répondez, répondez, cria-t-il, depuis quand êtes-vous ici. Dites-le, ne me trompez pas.

— C'est bon à vous, de tromper, monsieur Bouffet. »

Sans prendre garde à cette injure, il ne fit que me répéter : « Depuis quand êtes-vous ici? Malheureux, dites-le donc. »

Je me sentis forcé de répondre : « Depuis une heure.

— Savait-elle votre arrivée?

— Non!....

— Mais alors, mais alors!.... »

Il semblait hors de lui. Je le regardais sans comprendre pourquoi il était ainsi. Il marcha vers la porte, je ne pensais plus à l'arrêter.

A ce moment, le père Guilloux rentra. M. Bouffet le saisit brusquement par le bras : « D'où venez-vous?

— D'où je viens? fit le pauvre vieillard tout tremblant.

— Avez-vous vu Mariette? demanda encore M. Bouffet.

— Non! répondit le père Guilloux, je ne l'ai pas vue, je vous jure! »

Le gendre porta ses deux mains à son front et resta, comme cherchant à rassembler ses pensées.

Effrayé, essoufflé, le père Guilloux continua : « Je viens de chez

Digitized by Google

vous, c'est vrai, mais je n'y ai trouvé que la petite Juliette qui pleurait dans son lit pour qu'on vînt l'habiller. Je lui ai mis sa robe, son fichu, je l'ai amenée dans la salle, je lui ai demandé si elle savait où était sa sœur, elle m'a répondu que non. Elle m'a dit qu'elle allait s'amuser avec sa poupée, en attendant. Je l'ai laissée. Que je perde mon nom si j'ai rien dit ou fait de plus.

— Mon Dieu! qui vous demande tout ça? » dit M. Bouffet. Et comme il allait sortir, la petite Juliette arrivait avec sa poupée dans les bras :

« Grand-papa, dit-elle en rentrant, est-ce que tu la cherches, Mariette?

— Eh bien! fit aussitôt M. Bouffet en se penchant sur la petite, eh bien, si le grand-père la cherchait?

— Eh bien! fit tranquillement la petite, s'il la cherchait, je lui dirais ce qu'elle m'a dit de dire hier soir, dans notre chambre, quand nous nous sommes couchées. Je ne m'en souvenais pas tout à l'heure, mais je m'en souviens à présent. Puis, moi, je ne savais pas si grand-père la cherchait. »

Aussitôt le père la pressant : « Oui, oui, il la cherche. Eh bien! que t'a-t-elle dit?

— Elle m'a dit, repartit la petite qui faisait en parlant sauter sa poupée, elle m'a dit : « Ecoute bien, Juliette, si demain on me cherche, quand je ne serai pas là, tu diras que je n'ai pas voulu..... pas voulu..... » Ah! voilà que je ne me rappelle plus.

— Rappelle-toi! mais rappelle-toi donc! cria le père en secouant brutalement la fillette, mais se radoucissant : allons, ma Juliette, tâche de te rappeler. »

La petite parut réfléchir, puis elle branla la tête en disant : « Non, non, je ne me rappelle plus.

— Petite sotte! » fit-il, en la repoussant si brusquement qu'elle faillit tomber.

Et je ne le vis plus.....

Il me sembla entendre, mais comme dans un rêve, la petite pleurer et le père Guilloux s'écrier : « Mon Dieu! qu'est-ce que tout cela signifie? »

Je dis comme dans un rêve parce que, vaincu enfin par la fatigue, le besoin, l'émotion, je perdis à ce moment la conscience de moi-même. Ce que je fis, ce que je devins alors, je ne l'ai su que plus tard par d'autres.

Deux anciens camarades d'atelier, qui se rendaient au travail, me trouvèrent courant comme un fou dans la rue. Ils me parlèrent, je les regardai sans les reconnaître, sans leur répondre. Ils me prirent

Digitized by Google

chacun par un bras, et, à tout hasard, entrèrent avec moi dans un cabaret, pensant qu'un peu de liqueur me remettrait. Ils m'assirent sur une chaise, où je restai comme hébété, comme défaillant. On me présenta un verre d'eau-de-vie, que je vidai d'un coup; j'en demandai un autre, que je bus encore, puis un troisième — le feu de cette boisson me ranimait — j'en voulais davantage, on me refusa. Il me souvient de cela parce qu'alors j'étais revenu à moi, j'avais reconnu mes camarades, je leur parlais. Mais ce ne fut qu'un court instant. Bientôt mes idées se troublèrent encore. C'était l'effet de cette liqueur prise à jeûn, et quel jeûne! Alors je fus comme faisant un songe, un beau songe, dont je me souviens ainsi qu'on se souvient des songes. Mariette était là, devant moi, souriant de son doux sourire. Elle chantait, je chantais avec elle cette chanson du pays que je lui avais apprise. Oh! j'étais heureux comme je ne l'avais jamais été! On me disait : « Tais-toi, ne chante pas ainsi! » Je répondais : « Pourquoi? C'est pour elle, c'est avec elle que je chante. »

Et je chantais encore.....

Mais, tout à coup, le songe finit. La raison me fut rendue, entièrement rendue. Alors, j'étais dans la rue, entre mes deux camarades qui me soutenaient; j'avais en face de moi, à quelque distance, Blavin, le commis, et je l'entendais disant à un jeune homme qui était avec lui : « Oui, voilà celui qu'elle aimait. C'est pour cet ivrogne qu'elle est morte, la pauvre folle!

— Morte! criai-je, et une douleur me serra le cœur. Puis je dis encore : Ivrogne! » et je me sentis comme étouffé par la honte.

Puis je ne vis ni n'entendis plus rien.....

Quand je me reconnus de nouveau — trois jours plus tard seulement — j'étais alité dans la maison d'un de ces ouvriers qui m'avaient rencontré. Sa mère et sa femme me soignaient comme un fils, comme un frère.

Durant ces trois jours, j'avais été tantôt délirant, tantôt lourdement assoupi. On avait craint la mort. Enfin, la fièvre ayant diminué, je pus, à l'un de mes réveils, demander où j'étais; on me le dit. Alors, tout ce qui s'était passé me revint à la mémoire. Je voulus questionner encore, on me le défendit. J'étais si faible, que je n'eus pas la force de désobéir. Je ne parlais pas, on évitait de me parler. Mais ma pensée ne restait pas en repos pour cela : non, bien au contraire; car je savais que Mariette était morte, morte en m'aimant; et, avec le profond chagrin, s'était réveillé en moi le profond sentiment de honte que m'avait causé le jugement porté sur elle et sur moi par Blavin.

Digitized by Google

J'entendais encore bruire ses paroles : « C'est pour cet *ivrogne* qu'elle est morte, la *pauvre folle!....* » Moi ivrogne; elle folle! Ne m'avait-il pas vu, en effet, ivre, chantant dans la rue? et ne pouvait-il pas avec raison la dire folle, elle qui avait aimé un tel homme jusqu'à mourir pour lui?

« Ma chère Mariette, ma pauvre Mariette tant aimée, pensai-je, il manquait encore à tes malheurs, que tu croyais finir par la mort, celui-là, d'être ainsi jugée, et j'aurais donné raison à ce jugement? Mais non! ils ne pourront plus penser de même, ni lui ni les autres qui ont été en droit de penser comme lui; je te le promets. L'on ne dira plus que j'étais indigne de ton amour, et l'on saura comme le tien m'a été cher. Toi morte, est-ce que je peux encore vivre, moi qui ne serai jamais consolé? »

Ma résolution de mourir fut ainsi prise.

Me laissant revenir à la vie, à la santé — car ce n'était pas dans un lit qu'il me fallait finir — je caressais doucement le projet d'une mort bien évidente, pour qu'on ne pût point douter du motif qui m'avait guidé. L'idée de la rejoindre, de la revoir dans une autre vie m'était bonne, consolante. Je n'avais plus de tristesse. Je me sentais comme une douce espérance au cœur. Vivre me paraissait un affreux malheur. J'attendais avec impatience le moment où je pourrais accomplir mon dessein.

Je fus ainsi bien des heures sans avoir — le croiras-tu? Ah! qu'ils ne le sachent jamais! — sans avoir pensé à mon vieux père, à ma vieille mère, qui allaient rester seuls, réduits à la dernière misère, après toutes les promesses que je leur avais faites, et que je m'étais faites à moi-même, de ne les abandonner jamais. Mais cette pensée me vint enfin; et alors, une honte plus vive encore me saisit..... alors je pleurai, je priai, et, dans une sorte de rêve que je fis, il me sembla entendre Mariette me relever de mon serment de mort, et me commander de faire mon devoir de fils.

D'ailleurs, si ce n'est vraiment qu'un rêve que j'ai fait, n'ai-je pas, pour m'autoriser, le souvenir de ses sentiments envers mes pauvres vieux chéris, et n'est-ce pas pour moi un commandement?

Je ne mourrai donc pas avant que le bon Dieu le veuille. Je vivrai avec la pensée, avec l'amour de ma chère Mariette, toujours en moi. A-t-elle pu croire, en mourant, que je l'avais oubliée, trahie? Je ne le saurai que plus tard. Mais elle verra bien qu'aucune autre, jamais, ne prendra sa place dans mon cœur.

Au bout de huit jours — et il y en a quinze depuis mon malheur — l'on a pu répondre à toutes mes questions.

L'on ne sait pas à quel moment de la nuit elle est sortie de la

Digitized by Google

maison. Les parents, en se levant le matin, trouvèrent ouverte la porte qu'ils étaient sûrs d'avoir fermée la veille. Ils montèrent à la chambre de leurs filles. La petite dormait, Mariette n'y était pas. La mère supposa qu'elle était allée à l'église achever les dévotions pour son mariage. Le père courut à cette église, et ce fut après avoir cherché dans toutes les chapelles, qu'il eut l'idée de se rendre chez le grand-père, où il ne trouva que moi.

Le père sorti, la mère, appréhendant un malheur, avait couru d'un autre côté.

Il y a, près de chez eux, bordant la rivière, à l'endroit où elle a le plus de profondeur, un vieux mur soutenant une terrasse qui sert de promenade. Entre les pierres de ce mur, poussent, d'ici, delà, quelques petites touffes de branchages qui s'avancent sur la rivière.....

Des gens qui se trouvaient sur la terrasse virent un mouchoir blanc accroché à une de ces touffes, dont quelques rameaux pendaient cassés. Comme on venait de prendre ce mouchoir, la mère passait, qui, remarquant des gens rassemblés, s'approcha. Elle reconnut le mouchoir pour être celui de Mariette.

Alors on comprit qu'elle avait dû se jeter là; le poids de son corps avait rompu les branches, son mouchoir y était resté arrêté.

On ne l'a retrouvée que le cinquième jour, en face de ce village que nous traversâmes le soir du dimanche où je la vis pour la première fois. Elle a été enterrée dans ce même cimetière dont la vue m'avait troublé quand nous passions devant, à la nuit tombante, pendant que la cloche de l'église sonnait.

J'ai voulu que ma première sortie fût pour aller dire une prière sur la terre où on l'a mise. Hier, je m'y suis rendu. Arrivé sur la place du village, j'ai demandé à une femme qui passait devant le cimetière de m'indiquer l'endroit. Elle m'a répondu : « Là-bas, tout au fond, dans la terre non bénite, là où il y a ce vieillard à genoux. »

Ce vieillard, c'était le grand-père.

Je m'avançais lentement; il a retourné la tête, il m'a reconnu. Alors, se frappant le front : « Malheureux que je suis! c'est moi, moi seul qui ai tout causé! disait-il. Ah! vous ne vous rappelez pas!.... Que ne l'avait-elle oublié comme vous, elle, ce conseil que je lui donnai un jour et dont j'étais si fier que je courus m'en vanter à vous. Je lui avais indiqué une menace à faire à son père. Pouvais-je prévoir qu'elle songerait à l'accomplir jamais? »

Et se traînant sur les genoux, levant les mains au ciel, il pleurait

Digitized by Google

et répétait : « Pardonnez-moi, mon Dieu ! Pardonne-moi, ma fille, ma pauvre fille ! »

Je l'ai relevé, je l'ai emmené. J'étais venu là pour chercher un soulagement à ma vive peine, et j'ai dû, moi, si souffrant, si affligé, me faire le consolateur, le guérisseur d'un autre souffrant, d'un autre affligé.

Quand je l'ai quitté aux portes de la ville, il ne s'accusait plus de ce malheur.

J'ai su par lui que le père Bouffet, qui n'avait pas versé une larme à la mort de sa fille, venait d'être frappé d'une attaque qui l'a laissé comme en enfance. Il ne reconnaît personne, il rit à tout venant, dit des paroles sans suite.... On croit qu'il ne guérira pas.....

Je vais partir dans deux ou trois jours pour retourner au pays. J'ai voulu t'écrire tout cela pour que tu n'aies pas à me questionner quand j'arriverai ; car je te prie de ne m'en parler jamais. Tu essayerais de me consoler, tu pourrais voir autrement que moi..... et je veux garder entières mes pensées, je veux croire ce que je crois, je veux que ma tristesse soit jusqu'à mon dernier moment telle qu'elle est maintenant..... Ne dis rien au père ni à la mère Gibert ; il ne faut pas les affliger. Ne dis rien à d'autres non plus..... »

Quand Pierre arriva, un serrement de main l'assura de ma discrétion.

Devenu quelques mois plus tard chef d'un des principaux ateliers de la ville, il appela près de lui les deux vieillards qui, pendant dix années, furent l'objet de ses soins les plus tendres, les plus assidus, et qui, chargés de jours, s'éteignirent doucement en le comblant de bénédictions.

Puis, bientôt après, comme si l'activité, l'énergie, qui le faisaient citer en exemple, ne lui eussent été réellement dispensées que pour l'accomplissement de sa pieuse tâche filiale, une langueur le prit.... Il se retira au village, où il n'attendit pas longtemps que Dieu lui permît de rejoindre Mariette.

Je le vis s'endormir calme, confiant, heureux, comme un enfant la veille d'une fête.

Quelques instants auparavant, il m'avait dit : « Quand je n'y serai plus, conte, si tu veux, mon histoire : elle sera peut-être une leçon. »

Une leçon ! Comment l'entendait-il ? — Il ne s'est pas expliqué ; mais j'ai, à tout hasard, conté son histoire.

Sera-t-elle une leçon ?

EUGÈNE MULLER.

Digitized by Google

LES

LECTURES PUBLIQUES

SOUS L'EMPIRE ROMAIN ET A NOTRE ÉPOQUE

Si un contemporain de Pline et de Stace, un habitué de la maison d'Abascantius, au quartier Suburra, se trouvait transporté par aventure à la Sorbonne ou à la rue Cadet, il serait assurément fort dépaysé. La lecture, le lecteur, l'auditoire, lui seraient aussi nouveaux que le logis, et il s'étonnerait de cette étourderie du langage qui donne le même nom à deux manifestations publiques de l'esprit se produisant à un si long intervalle l'une de l'autre, sous des influences, dans des conditions et des milieux si différents. Peut-être — s'il voulait à tout prix trouver un rapprochement — se dirait-il que la nature humaine n'est pas à ce point infidèle à elle-même qu'on ne la puisse reconnaître toujours et partout, quels que soient le vêtement qui la couvre et les causes qui la font agir ; qu'en interrogeant celles-ci, on en découvrirait peut-être dans le nombre de communes à tous les temps et à toutes les civilisations. Ce ne serait, en tous cas, que les plus générales et par suite les plus vagues. En serait-il des « lectures » comme des mots et des feuilles,

Multa renascuntur quæ jam cecidere?....

Aurions-nous marché depuis dix-huit siècles pour nous rencontrer, en l'an de grâce 1865 avec les Romains de l'an 80, dans la pensée frivole d'un plaisir de désœuvrés, dans les stériles agitations d'une littérature et d'une société sous le coup d'une même décadence?

Digitized by Google

Toutes questions qui ne sont, à ce qu'il semble, ni sans intérêt ni sans actualité. Je voudrais essayer d'y répondre, en recherchant ce qu'étaient les lectures à Rome et ce qu'elles sont de nos jours.

I

Je n'ai pas dessein de refaire l'histoire, déjà faite et bien faite, des lectures publiques sous les Césars, mais il n'est guère possible de n'en rien dire, et on me permettra de m'arrêter un instant sur un fait qui a tenu une place si considérable dans l'état intellectuel et social de l'empire aux premiers siècles de notre ère.

L'âge d'or de la littérature romaine fut brillant, mais court. Les lettres n'avaient jamais eu à Rome qu'un nombre très limité d'admirateurs ; le peuple proprement dit, ou, si l'on veut, la plèbe (*plebecula*), qui comprenait déjà, au temps de César, trois cent vingt mille têtes sur quatre cent cinquante mille citoyens, n'eut jamais aucune littérature : il n'y avait pas de classe moyenne, et on serait tenté de voir une intention ironique dans le *Regere imperio populos* du poète. Il était si impossible au peuple romain de faire autre chose que, lorsqu'il eut asservi le monde, il se croisa les bras et demanda du pain et des jeux. D'ailleurs ces hommes qui envahissaient les bancs du cirque et mendiaient à la porte des grands n'étaient plus des Romains, mais des intrus venus de partout, et leur nationalité était si récente que leur langage s'en ressentait. Quoi d'étonnant qu'ils préférassent un combat de bêtes ou de gladiateurs à une comédie de Térence ! C'est tout au plus si les mimes trouvaient grâce devant leur grossièreté. Quant aux Virgile et aux Horace, la masse du public avait-elle seulement entendu leur nom ? A Athènes, depuis le citoyen le plus pauvre jusqu'au plus riche, tous étaient indigènes, tous parlaient la belle langue de Démosthènes et de Sophocle, avec quelle scrupuleuse susceptibilité Théophraste s'en aperçut ! A Rome, quelle était la marchande d'herbes qui aurait accusé Tite-Live de « patavinité ? » Une littérature vraiment nationale et qui a ses racines dans le peuple a un théâtre, une poésie dramatique parlant la langue de ce peuple, exprimant ses pensées, ses mœurs, ses passions, son caractère, ses qualités et ses défauts. Il n'y eut pas de théâtre romain. Ni dans la tragédie, ni dans la comédie (malgré l'œuvre de Plaute), n'apparaissent ces signes d'une littérature nationale ; on les chercherait sans plus de succès dans les pièces écrites pour les lectures, celles de Sénèque, de Virginius Romanus et de quelques autres. Cependant à Rome, pas plus qu'en

Digitized by Google

tout autre pays civilisé, la nature humaine n'avait renoncé à la culture de l'esprit, à l'amour et à la reproduction du beau par la parole, par le langage harmonieux de la muse. A défaut de littérature vraiment romaine, il y avait une littérature digne de prendre rang parmi les plus belles. Elle avait laissé des souvenirs et une admiration vivaces parmi les étrangers que le monde envoyait à Rome pour y continuer la culture des lettres, et surtout de la poésie. Celle-ci fut rarement un produit du sol romain : au temps de sa gloire, comme au temps de sa décadence, ses meilleurs interprètes n'étaient pas nés à Rome, à l'exception de Lucrèce et de Tibulle. Horace était de Vénouse, Properce de Ménavia, Catulle de Vérone, Ovide de Sulmone; Virgile était Mantouan; Phèdre, Macédonien. La Rome des Césars ne fut pas plus heureuse, les quelques rayons de son soleil poétique qui brillèrent alors ne partaient pas du Capitole. Sans parler de Sénèque le tragique, Lucain, Martial, peut-être Silius Italicus, étaient Espagnols; Perse était de Volterra, Juvénal d'Aquinum, Valérius Flaccus de Padoue, Stace de Naples.

Rome, comme on le voit, ne fut rien moins que le berceau des muses latines; elles y vinrent parce que tout y venait, comme les empereurs eux-mêmes, dont un grand nombre ne furent ni Romains ni même Italiens. A ces muses déjà si déchues de leurs aînées, il fallait un public. Où le trouver? Ce n'était pas dans la tourbe des prolétaires à la tunique brune, *tunicatus popellus*. On s'adressait donc aux amis des lettres, vrais ou faux amis, les vrais en petit nombre, les autres se donnant à leur égard, par calcul ou par vanité, des airs de déférence ou de protection. Car ce qui n'était d'abord qu'un usage entre familiers et en petit comité, devint bientôt une institution, presque une institution publique. Par bonheur et par malheur à la fois, il convint aux empereurs de favoriser un passe-temps qui occupait sans danger les esprits et les détournait de pensers plus importants. Sauf Tibère, qui méprisait les lettres quand il ne les craignait pas, on les voit presque tous, à l'exemple d'Auguste, assister aux lectures, même Néron, même Domitien. Je devrais dire, surtout Néron, souvent auditeur, plus souvent « lecteur » dans son palais, en plein théâtre, homme de lettres sous la toge impériale, oubliant l'empire pour la poésie, s'en souvenant contre ses rivaux, témoin Lucain; — surtout Domitien, ce Néron chauve, qui n'aimait pas les lettrés, qui chassait les philosophes, qui avait peur de tout et de tous, et quittait le fond de sa retraite pour aller entendre des vers en public, bien plus, pour en lire lui-même, qu'il n'avait pas faits. Son règne fut l'âge d'or des lectures ! Il payait sans doute ainsi un tribut à l'opinion, à l'entraînement : cette mode allait alors jusqu'à la fureur, et de telles protections n'étaient pas pour la refroidir.

Digitized by Google

Elles ne devaient pas non plus, en revanche, faire porter à l'institution des fruits bien remarquables. Quoique tous les empereurs ne fussent pas des Nérons en poésie, on s'explique trop bien l'insignifiance ou la platitude de la plupart des productions en vers de cette époque. Ecartez Martial et Stace, que reste-t-il? Ecole de mauvais goût pour les poètes, d'humiliation et de bassesse pour les hommes, l'institution des lectures publiques ne pouvait que rapetisser le talent, amoindrir le génie, s'il y en avait. Qu'on suppose, par exemple, Stace né cent ans plus tôt. Il aura toujours cette facilité à versifier qui fait de lui un autre Ovide plutôt qu'un vrai disciple de ce Virgile qu'il adorait; mais son talent réel sera plus à l'aise, il montrera plus d'esprit parce qu'il en aura moins besoin et qu'il ne sera pas forcé d'en avoir à jour fixe comme un faiseur de charades dans un petit journal; il aura plus d'élévation dans les idées, parce qu'il sera plus libre; plus de naturel dans l'expression, parce qu'il sera dispensé de faire des tours de force pour louer un Domitien, qui ne veut pas avoir l'air d'être loué, pour chanter des niaiseries, pour paraître heureux et rieur quand il est découragé, las de Rome et soupire après son pays natal, moins peut-être pour y goûter le repos que pour y échapper à la honte de n'être qu'un poète de cour et de lectures publiques. Stace a été victime de cette institution, victime de son époque, plus encore que des défauts de son esprit : si un poète comme lui s'y est fatalement perdu, que devait-il advenir des autres?

On a donc eu raison de traiter sévèrement les lectures à Rome, plus nuisibles que profitables. Et cependant, de bons esprits du temps étaient persuadés du contraire. « J'admire les anciens, écrivait Pline le Jeune, mais sans dédaigner, comme certains, les génies de notre époque. Je ne puis croire que la nature soit si lasse, si épuisée, qu'elle n'ait plus rien de bon à produire. J'ai donc assisté dernièrement à une lecture de Virginius Romanus [1]. » Pline n'estimait pas les anciens uniquement pour le plaisir de déprécier les modernes, il avait foi dans la fortune de l'esprit humain, et il avait raison. Mais compter sur les lectures pour encourager, développer le talent, pour faire éclore des Virgile ou des Cicéron, c'était se flatter étrangement. Comme il était de bonne foi, il y mettait presque de la passion : il faut voir de quel ton il se plaint de la froideur de l'auditoire, quand il a saisi quelques indices de lassitude ou d'ennui! Il est plus que peiné, il est irrité, indigné. Il n'était pas le seul dans ces sentiments; les amis auxquels il écrit les « partagent. » N'était-ce donc qu'une illusion de littérateur? Et n'y avait-il, au fond de sa pensée, aucun but plus sérieux qu'une simple distraction

[1] *Plinii Epist.*, lib. VI, ép. XXI.

Digitized by Google

à retirer de la culture des lettres? Ces jeux de l'esprit n'étaient-ils pas pour lui et pour les âmes les plus élevées de son temps, une sorte de protestation timide et voilée contre les jeux sanglants du cirque et les jeux impudiques du théâtre? Les tragédies de Sénèque ne valent rien, soit; mais, il y a dix-huit cents ans, elles valaient bien les immondes spectacles dont les yeux se repaissaient à certaines représentations, tels que l'enlèvement des Sabines, et ces drames atroces où étaient représentés au naturel les malheurs du jeune Atys, Hercule brûlé vif, Prométhée dévoré par un ours à défaut de vautour. On sait ce que Sénèque pensait du cirque; Pline pensait comme lui, et s'il s'exprime avec plus de retenue, il faut se rappeler que Trajan, son héros, jeta d'une seule fois dix mille captifs dans l'arène. Réveiller le goût des choses de l'esprit était un moyen d'atténuer le mal, au moins de protester contre lui. Protestation impuissante, dira-t-on; je le veux bien; mais honorable pour ceux qui l'ont tentée et pour les lettres qui leur servaient d'instrument. Et quand il serait démontré — ce qui n'est pas — qu'ils n'eurent pas le motif que je leur attribue, il n'en serait pas moins vrai que les lettres pouvaient seules, à cette époque, essayer ce miracle impossible. Qu'elles n'aient pas réussi, cela se conçoit : elles étaient trop étrangères à cette plèbe ignoble dont parle Tacite, *plebs sordida, circo ac theatris sueta*, pour agir efficacement sur elle. Elles ne pouvaient plus qu'une chose, protester, et offrir à ceux qui leur restaient fidèles un refuge contre les hontes du présent et les incertitudes de l'avenir. A ce point de vue, on s'explique que des hommes comme Pline aient cru à l'efficacité des lectures publiques. Erreur d'esprits honnêtes et médiocres.

La poésie y avait tenu la plus grande place; la prose n'en était pourtant pas exclue, mais, heureusement pour elle, ses plus nobles représentants n'eurent pas recours à ce moyen factice. Est-ce une des causes de sa grande supériorité sur la poésie à l'époque de la décadence? Il y en a d'autres, sans doute, telles que l'importance et la gravité des sujets, quand elle s'occupait d'histoire et même de philosophie; mais cette supériorité tient aussi à un fait plus général et que je me borne à indiquer. Malgré Lucrèce, Horace et Virgile, la littérature latine l'emporte dans la prose; elle y est plus romaine; elle y respire plus pleinement l'esprit et le caractère de ce qui fut vraiment le peuple romain. Sous ce rapport, elle n'est pas sans analogie avec la nôtre. Dans son beau siècle littéraire, Rome a des prosateurs de premier ordre : elle a César, Salluste, Cicéron, Tite-Live, comme la France, au XVIIe siècle, a Pascal, Bossuet, La Bruyère, Fénelon. Déchue de sa gloire poétique après Auguste, elle brille encore dans la prose, grâce à Tacite, à Velléius Paterculus, à Quin-

Digitized by Google

tilien, à Pline lui-même, supérieurs dans leur genre à des versificateurs comme Valerius Flaccus et Silius Italicus. Chez nous, la poésie est également bien dégénérée au temps de Voltaire, de Buffon, de Montesquieu, de J.-J. Rousseau; mais ces noms attestent que les prosateurs, avec des caractères différents, ne le cèdent pas à leurs grands devanciers. La France contemporaine trouve peut-être aussi dans la prose le plus beau diamant de sa couronne littéraire, mais elle n'est pas, Dieu merci, à bout de force morale et de vie intellectuelle; si elle a aujourd'hui, comme la Rome impériale, des lectures publiques, ce n'est certes pas dans les mêmes conditions.

II

Des lectures publiques en France, à Paris où il y a une Sorbonne, un Collége de France et tant d'autres foyers où l'enseignement le plus élevé est donné, aux frais de l'Etat, par des hommes d'un mérite incontestable et incontesté ! N'y a-t-il pas là quelque chose de surprenant? A Rome, les écrivains trouvaient, dans ces réunions, l'occasion de se faire connaître, de forcer la main à la renommée, de l'acheter au besoin : Stace venait en triomphe y lire sa *Thébaïde*, Pline, ses petits vers ou sa prose recherchée. Chez nous, rien de semblable. Les quelques centres d'enseignement où se formaient, à Rome et dans quelques grandes villes de l'empire, les rhéteurs, les philosophes, les médecins, pouvaient sembler insuffisants pour lutter contre la barbarie du dedans et du dehors. Il n'en est pas de même en France, et personne ne songe à comparer nos professeurs de facultés aux rhéteurs et aux grammairiens de ce temps-là. On ne s'est pas privé, il est vrai, du plaisir de crier à la décadence, décadence sociale, décadence littéraire. Le vaste mouvement intellectuel qui entraîne à l'heure présente le pays tout entier serait assez propre à nous édifier, s'il le fallait, sur la valeur de ces plaintes. Pour ne parler que de la décadence en littérature, nous n'y croyons plus guère, malgré le romantisme. Le romantisme était un orage littéraire; comme tous les orages, il a fait du bruit et causé quelques dégâts, mais il a fait aussi du bien. Il a purgé l'air de vapeurs malsaines, secoué les branches mortes d'un tronc vigoureux, plein de séve et de vie, qui ne demandait qu'un peu plus d'air et de lumière pour porter les fruits dont il renferme encore les germes immortels; après quoi il s'est dissipé, ne laissant sur le sol d'autres ruines que les siennes. Il n'a pas empêché Lamartine de donner ses *Médita-*

Digitized by Google

tions, ses *Harmonies*, *Jocelyn;* Alfred de Musset, ses *Nuits;* Béranger, ses *Chansons*; ét le chef lui-même du mouvement, ses *Orientales* et ses *Feuilles d'automne*, ce qu'il laissera de mieux ; et je ne compte pas les prosateurs. Ce serait là une décadence peu commune. Mais alors pourquoi des lectures? N'est-ce qu'un caprice de la mode? Court-on à la Sorbonne, au Grand-Orient, aux cours qui surgissent de toutes parts en province, comme on courait au baquet de Mesmer autrefois, et hier encore aux tables tournantes? Dans tout ce qui excite la curiosité et l'intérêt, il est sage de faire la part de la vogue, surtout en France, mais il y a dans cet empressement quelque chose de plus sérieux.

La politique aime d'ordinaire à s'introduire partout; moins discrète que jamais, aujourd'hui, elle n'a pas manqué de venir, au premier mot des lectures, passer sa tête à travers la porte entrebâillée. Elle s'est bien vite aperçue qu'elle n'avait rien à y voir, et, sagement, elle a fait retraite. Laissons là cette manière d'expliquer par elle le moindre mouvement, de quelque nature qu'il soit, et d'en faire l'unique mobile de tous les sentiments, de toutes les pensées, de toutes les actions. Ne disons pas que c'est le réveil de la vie politique; disons, pour être vrais, que c'est le réveil de la vie intelligente, le symptôme d'un immense et impérieux besoin de science et d'occupation intellectuelle.

Ce ne serait pas un recueil sans utilité, pour l'histoire de l'esprit et pour notre propre histoire, dans la seconde partie du XIXe siècle, que celui des questions exposées dans les conférences littéraires et scientifiques qui s'organisent d'un bout de la France à l'autre. On y verrait très certainement l'indice de l'état actuel des esprits en fait de science et de littérature, ce qui agrée et ce qui déplaît, ce qui intéresse et ce qui ennuie : aux sujets traités, on jugerait le public. L'auditoire fait un peu l'orateur, même quand il ne s'agit que d'instruire. A défaut de documents aussi complets, il suffirait de lire les titres seuls de ces entretiens pour être frappé tout d'abord d'un double caractère : une sorte d'émancipation et une infinie variété dans le choix des sujets; les orateurs comprennent évidemment les préférences de ceux qui les écoutent. Jusqu'à présent, l'antiquité classique ne fait guère partie du programme, et, parmi nos grands écrivains, ceux qui s'en rapprochent le plus semblent partager le même sort. Non que le public, de parti pris, mette leur mérite en doute, ni qu'il se rencontre des gens assez mal avisés pour provoquer le dédain à leur égard ou pour l'encourager. Cette fantaisie a pu se produire à un certain moment, mais l'esprit français a prouvé qu'il a trop de bon sens pour répudier ses plus nobles interprètes, et trop de goût pour ne pas les comprendre. On les admire toujours,

Digitized by Google

mais on sent qu'ils ne répondent pas directement aux tendances d'une civilisation comme la nôtre; ils n'excitent pas cette faveur qu'on accorde plus volontiers à ce qui est près de soi. On trouve que les Grecs et les Latins sont bien loin de nous, ceux qui ne craignent pas d'en parler s'excusent presque de le faire; s'ils le font, c'est en ayant soin de rajeunir de si vieux sujets. On r'ouvre la correspondance de Cicéron, mais pour en faire ressortir les traits de la vie de famille dans l'antiquité, et la comparer à ce qu'elle est aujourd'hui; on feuillète les romanciers grecs et latins, mais quel genre est plus actuel que le roman! Cette discrétion ne durera pas toujours, on reviendra, et prochainement peut-être, puiser d'une main moins réservée à ce fonds inépuisable; mais, jusqu'ici, l'antiquité est un peu dans l'ombre. Nos classiques, par contre-coup, portent la peine d'une parenté trop étroite avec ce passé : *Infelix Mantua!* Que d'esprit se dépense dans une chaire de faculté, pour réunir, s'il est question d'eux, un auditoire nombreux et sympathique, pour lui plaire, car il est un despote, lui aussi, et veut être servi selon ses goûts! Il n'en fallait pas beaucoup plus à Stace (soit dit sans rapprochement fâcheux) pour se faire agréer du sien. On ne méconnaît pas pour cela le mérite de nos classiques, mais on les traite en vieux amis avec qui l'on ne se gêne pas, et qu'on néglige sans façon pour de nouvelles connaissances. Tel qui serait indigné de voir disparaître les noms de Racine et de Molière du répertoire de la Comédie-Française se gardera bien d'aller y passer la soirée le jour où il les aura lus sur l'affiche :

> J'étais seul, l'autre soir, au Théâtre-Français,
> Ou presque seul; l'auteur n'avait pas grand succès,
> Ce n'était que Molière.....

Que l'on joue *Maître Guérin*, tout le monde s'y portera — l'auteur de ces vers charmants tout le premier, s'il vivait encore. — Il en est un peu de même aux lectures : on ira plus volontiers y entendre la critique de la dernière comédie de M. Augier, qu'un commentaire sur *Bajazet* ou sur *Cinna*. Si un causeur érudit et spirituel réveille dans l'ancien Paris les échos de Villon, c'est que Villon est le père de la bohême littéraire et le Murger du XVe siècle. Si l'on touche à des œuvres connues, classées, c'est pour ouvrir sur elles un jour nouveau, un demi-jour à défaut de la pleine lumière, et la curiosité alléchée trouve encore son compte à un entretien sur *Gil Blas*, sur les *Caractères* de La Bruyère, sur *Molière philosophe*. Ailleurs, on parle des pamphlétaires contemporains, de Courier, de Claude Tillier, qui devra peut-être aux lectures une célébrité posthume. Ces travaux détachés, qui interdisent les vues d'ensemble et les gé-

Digitized by Google

néralités, sont les matériaux d'une histoire de la littérature au goût de notre siècle; ils nous font pénétrer plus intimement dans la vie des écrivains, dans leur intimité et presque dans le secret de leur conscience d'artistes. C'est là un puissant attrait pour les auditeurs, et un stimulant pour la méthode critique. Car un fait digne de remarque, c'est que le public n'est pas attiré à ces séances par la séduction d'une œuvre nouvelle, comme il arrivait à Rome et comme il arrive encore chez nos voisins d'outre-Manche. Nos Dickens ne viennent pas y lire leurs romans inédits, à peine une modeste *nouvelle* se glisse entre deux sujets critiques. Encore moins nos poètes offrent-ils à un public bénévole les primeurs de leur inspiration. Il serait curieux de voir comment serait accueillie une tentative de cette nature, surtout pour la poésie, qui, à Rome, était au premier plan, et chez nous n'est pas même au second. Les vers, pour ne pas dire la poésie, ne sont pas en faveur, et le vent a bien tourné depuis 1830. Il est vrai qu'ils ont quelques péchés à se faire pardonner, et l'épreuve serait délicate : on hésiterait à moins. Y aurait-il à cela quelque profit pour l'art? Peut-être, en tout cas, il serait utile de tenter l'aventure; mais qui oserait se hasarder le premier? Quels sont les poètes de notre temps qui voudraient, par ces communications directes, essayer de réconcilier avec la poésie les esprits indifférents, sinon hostiles, de rallumer un feu singulièrement couvert, non pas éteint tout à fait? Qui sait? L'étincelle sacrée jaillirait peut-être de ces nouveaux foyers; on parle bien, dans ces réunions littéraires, de la musique et de la peinture, ces deux autres formes du sentiment poétique!

Cet enseignement de récente origine veut donc être de son temps; il y réussit, il en porte la marque. Ce n'est pas une raison pour qu'il n'agisse pas sur l'esprit public, dont il paraît suivre jusqu'à un certain point l'impulsion. Il cherche avant tout à se faire goûter, à ne point rebuter une société qui d'elle-même songe à renouer le fil des traditions intellectuelles qui ont fait jadis l'honneur de notre pays, mais en les agrandissant, en étendant leur salutaire influence à la masse de la nation. Une société qui puise dans un profond sentiment de sa dignité et de son rôle le courage de s'arracher — ne fût-ce que pour une heure — à l'asservissement du positivisme et de la vie uniquement matérielle, mérite d'être aidée dans ses efforts : avant de la conduire aux sommets de la science austère, il convient de lui en faire aimer les abords. D'ailleurs il ne faudrait pas croire qu'on ne touche pas, de temps en temps, à des sujets plus sérieux. L'histoire fournit son contingent, remue le sol et le passé de la Gaule gauloise et de la Gaule romaine, ou fait revivre Vercingétorix, Jeanne Darc, Louvois. Les voyageurs initient le public à leurs

Digitized by Google

excursions intrépides, et enseignent une géographie vivante. Il n'est pas jusqu'à la philosophie qui n'apparaisse modestement, ici et là, dans les provinces plutôt qu'à Paris. L'économie politique, le droit commercial, quoi encore? l'hygiène ont à leur tour la parole. Mais c'est surtout la science qui fait entendre sa voix dans ce vaste concert. Le progrès de la science, la prédominance de l'esprit scientifique allié à l'esprit industriel, constituent un des traits les plus accusés de la physionomie de notre époque. A côté d'incontestables services qu'il y aurait injustice à méconnaître, ils présentent des dangers non moins réels, mais qui ont donné lieu, il faut l'avouer, à bien des déclamations. Déplorer l'abaissement des âmes, la négation de tout idéal poétique, l'immolation de toute beauté artistique et morale sur l'autel de l'utile, c'est tomber dans le lieu commun, et se grossir le péril : d'ailleurs, fût-il aussi menaçant, ce ne serait pas le moyen de le conjurer. Il est plus conforme à la raison, croyons-nous, d'abandonner ces textes usés et de juger notre siècle tel qu'il est. Un siècle est comme un homme, il excelle rarement en tous points, et traîne son ombre derrière lui. La prééminence du nôtre est dans la science, son côté faible, dans les lettres : infériorité relative toutefois et qu'on aurait tort d'exagérer. Il ne comptera pas au nombre des grands âges littéraires, il n'a pas cette physionomie poétique et radieuse de ses aînés en Grèce et en Italie; mais il est aussi supérieur à ceux de la décadence latine que M. de Lamartine est supérieur à Stace, Augustin Thierry et M. Guizot à Lampride, à Ammien Marcellin. Au-dessus du XVIIIe siècle dans la poésie, il ne lui cédera peut-être pas dans la prose, et s'il a des allures plus mâles et plus sévères, c'est que sa pensée est plus sérieuse et porte plus haut. Laissons-le donc suivre sa voie dans la science et dans l'industrie, et au lieu de l'accuser de positivisme, faisons-lui entendre plutôt à quelles conditions et dans quelle mesure il peut y marcher avec assurance; montrons-lui que le but de la science, bien interprétée, n'est pas d'enfoncer l'homme dans la matière, et que, par sa nature, elle n'est pas plus incapable que les lettres et les arts de l'élever à ces hauteurs morales dont parle le poète, et où résident le vrai, le beau et le bien.

Travailler au bien-être général au moyen de la science et de l'industrie, c'est préparer le développement moral d'un peuple. Chez les anciens, esclavage et travail étaient deux faits sociaux corrélatifs, inséparables, nécessaires l'un à l'autre; chez les modernes, ils sont remplacés par une formule qui constate l'immense progrès moral du présent sur le passé : liberté et travail. Alliance désirable et féconde, pourvu que le travail fournisse au travailleur, à l'homme libre, la vie matérielle; problème à résoudre par l'industrie; résultat

Digitized by Google

à atteindre par la science. L'industrie unie à la science concourt donc à la moralisation de la société ; elle rend possible ce que le christianisme a depuis longtemps cherché à réaliser, ce qu'il a demandé au nom de la charité évangélique, ce qu'il a imposé comme un devoir sacré. Où elle est à craindre, à repousser, c'est, d'une part, quand elle ose faire un métier de ce qui est un art, de la pensée une marchandise, de la plume un outil, de l'artiste un artisan ; d'autre part, quand elle prétend asservir l'homme au terre-à-terre de la matière, l'hébéter dans le réalisme. Mais ce double écueil, elle peut l'éviter et l'esprit français n'est pas condamné à venir s'y briser. Il ne perdra jamais le culte du beau, parce qu'il est dans sa nature de savoir le goûter, l'apprécier avec une sûreté, un tact, une délicatesse qui font d'un public français un public athénien — et même quelque chose de mieux. Il le mettra toujours à un trop haut prix pour le sacrifier : s'il paraît l'oublier un moment, c'est pour laisser à des besoins d'une autre nature le temps de trouver une satisfaction légitime. Ce sera l'un des meilleurs préservatifs contre les envahissements de l'industrie, et, le jour où elle voudrait s'emparer de l'homme tout entier, elle perdrait son procès avec son avocat : la science ne plaiderait plus sa cause, de peur de passer pour sa complice. Quoi de plus opposé, en effet, à un réalisme étroit, au matérialisme industriel, que les grandeurs majestueuses de la science ? Quels plus vastes horizons que ceux dont elle éclaire aux yeux de l'âme la lointaine perspective ? Quoi de plus saisissant pour l'imagination, et, malgré le demi-jour, de plus fortifiant pour la pensée que les mystères dont sa main hardie ne soulève encore les voiles qu'à moitié ? Après avoir entendu une belle leçon « sur l'astronomie moderne et sur la constitution physique du soleil, » un auditoire sort-il de la Sorbonne avec un esprit plus étroit et des pensées plus basses ? La question si débattue, si importante « des générations spontanées » ne nous rendra pas moins curieux de chercher s'il n'y a rien au delà du réel, du positif, au delà de ce que l'œil voit, de ce que la main touche. Je me figure un auditeur bien imprégné de réalisme, l'appliquant à tout sans exception, résumant tout dans un mot, la matière ; il vient, attiré par un sujet comme celui-ci : *De l'homme et de son rang dans la création*[1]. Grande et belle étude pour tout le monde, pour lui spécialement curieuse et piquante ; il sait à quoi s'en tenir sur l'animal qui a nom l'homme, mais l'occasion est belle de voir ce qu'en dira « la science. » Il écoute : — Dieu a créé l'homme à son image et à sa ressemblance. — Bien, dit-il, je sais d'où cela vient, et la valeur des mots ; et il se frotte les mains.

[1] *Conférence* de M. Gratiolet à la Sorbonne.

Digitized by Google

Mais la suite l'étonne : « L'homme est poursuivi d'un incessant besoin d'activité et de domination qui le pousse à soumettre la nature ; c'est le sens de la fable antique de Prométhée dérobant le feu du ciel. L'animal, au delà de l'horizon des sens, ne connaît même pas son espèce ; l'homme se préoccupe de tous les peuples de l'univers et du passé comme de l'avenir. Dans le passé, ne pouvant scruter les premières origines, il invente des cosmogonies, que dis-je ? il veut aussi régner sur l'avenir ; il le prévoit, il s'en empare par la pensée, le conçoit sans limites, et prétend à l'immortalité. Cet instinct sublime de l'homme le tromperait-il ? Mais quel instinct a jamais trompé un animal ? Or, pourquoi cette puissance de l'instinct, toujours vraie dans les animaux, ne serait-elle menteuse que dans l'homme ! » — Voilà qui est plus sérieux pour lui ; en sa qualité d'esprit positif et pratique, il n'ose pas nier les faits, et les faits ne sont pas pour lui. Bah ! se dit-il, le singe est presque un homme, et l'homme n'est qu'un animal un peu supérieur au singe. Oui, répond la science, « l'homme par son organisation est un animal. C'est l'animal que traite le médecin. C'est ce corps vivant qui a faim et soif, chaud et froid, qui souffre ou sent la joie, qui naît comme la bête et meurt comme elle. Mais dans ce corps animal se manifestent des facultés toutes nouvelles ; ces facultés sont propres à l'homme, elles ne sont absolument qu'à lui. Le singe, le plus semblable à l'homme par son organisation cérébrale, n'en offre pas même un vestige..... Loin de rapprocher l'homme du singe, leur similitude matérielle ne fait-elle pas mieux ressortir encore la profondeur de l'abîme qui les sépare ? » — Si notre homme avait compté sur la science, il s'en ira quelque peu désappointé, et s'il n'est pas un matérialiste de parti pris, il emportera avec lui ample matière à réflexion.

Avec ses dangers, la science a donc aussi ses avantages, elle raconte à sa manière, comme le Psalmiste le dit des cieux, la gloire du Créateur. Et c'est en France surtout qu'elle trouve un langage digne d'elle. Ici, plus qu'ailleurs peut-être, le vrai, pour se faire entendre, doit revêtir la parure du beau. La place considérable que la science occupe dans les lectures publiques n'a donc rien d'inquiétant pour les amis des lettres ; quand elle s'adresse à un public lettré, elle développe et fait passer sous ses yeux de magnifiques découvertes ; lorsqu'elle instruit un auditoire qui, sevré jusqu'à présent des bienfaits de l'instruction aspire à boire, lui aussi, à la source féconde, son enseignement, plus humble, plus familier, n'en est que plus bienfaisant. Quels services ne rend-elle pas ! à quel degré ne fait-elle pas monter le niveau intellectuel et moral !

Digitized by Google

III

Si jamais l'expression consacrée, les « signes du temps, » a été d'un légitime emploi, c'est bien à propos des lectures publiques. A Rome, elles se sont produites au sein d'une irrémédiable décadence intellectuelle et sociale; elles en sont nées, par conséquent elles étaient incapables de l'enrayer. L'intervention du pouvoir leur a été plus funeste qu'utile. Elles n'intéressaient que la minorité, la foule n'en avait que faire; elles finirent par n'être plus qu'une des exigences du savoir-vivre dans la société polie et quelque peu lettrée; elles remplacèrent peut-être, en fournissant aux hommes un centre, un but de réunion, les manifestations de la vie mondaine qui n'a pu se développer que dans la civilisation moderne. N'ayant plus rien à faire sur le forum, depuis que la tribune était muette, et nulle foi n'ayant survécu chez eux à la foi politique, les Romains trompaient le vide de leurs âmes et de leurs journées par des exhibitions, je n'ose dire des parades littéraires, sans résultat comme sans but sérieux. La tradition, sinon le goût, des choses de l'esprit survivait, dans une société en ruines, à la mort des croyances, de la liberté et des dieux. Pour des âmes qui ne croyaient plus guère à rien (et auquel croire des trente mille dieux qui faisaient éclater les murs du vieux Panthéon?) pour des consciences qui se débattaient entre le mépris d'un paganisme que

Les vers sur ses autels consumaient tous les jours,

et les prédications très nobles, mais un peu froides d'un Sénèque, d'un Epictète ou d'un Marc-Aurèle, la culture des lettres devenait presque une vertu, la dernière honnêteté chez un peuple qui n'en avait plus d'autre. Parmi les misères du monde antique, agonisant dans la corruption et le sang, entre une Messaline et un Narcisse, un Vitellius et un Commode, c'était être honnête homme que de prendre au sérieux ces vaines lectures : il n'est pas donné à tout le monde d'être un Tacite ou un Thraséas, et il y a des heures dans la vie de l'humanité où c'est déjà beaucoup d'être un Pline le Jeune. Chercher dans une institution littéraire comme celle des lectures un moyen de protester contre les misères morales au milieu desquelles on est forcé de vivre, ou du moins une consolation, un abri, dût-on n'y pas rencontrer ce qu'on y cherche, n'est-ce rien? C'est

Digitized by Google

l'éternel honneur de l'étude, que de tous les remèdes inventés contre les grandes douleurs et les irréparables chutes, elle soit le plus digne et le plus sûr. Voilà la part de ceux qui croyaient sincèrement à l'efficacité des lectures publiques : ils se sont trompés sans doute, mais absolvons-les en faveur de l'intention. Quant à ceux qui obéissaient à la mode, et parfois d'assez mauvaise grâce, avouons que si le métier qu'ils faisaient n'était ni bien relevé ni bien sérieux, c'était encore un des moins mauvais qu'on pût faire à cette époque ; ne fût-ce qu'au point de vue de l'esprit, mieux valait encore bâiller à une méchante lecture que d'aller dans ces arènes immenses qui dévoraient vingt mille gladiateurs, où s'engouffraient quatre cent mille oisifs, subir cette terrible fascination du sang répandu dont Saint-Augustin sentit lui-même l'entraînement.

Si Rome avait eu un théâtre dans des conditions analogues au nôtre pendant les deux derniers siècles et quelques années de celui-ci, il est probable que les lectures y auraient fait moins de bruit et tenu moins de place. Il aurait servi de débouché et donné satisfaction à l'esprit littéraire. Sera-ce un paradoxe de dire que l'état actuel de l'art dramatique n'est peut-être pas sans influence sur la vogue de nos lectures, dans une certaine portion du public ? Jadis, le théâtre était un rendez-vous littéraire, il entrait pour une très large part dans la vie intellectuelle. Sans nous livrer à des gémissements inutiles sur sa situation présente, il est au moins permis de constater qu'il n'en est plus de même aujourd'hui. L'art dramatique est de toutes les civilisations sans doute, mais certaines conditions lui sont particulièrement favorables. Il exige, avec la connaissance de la nature et de la vie, avec le goût des lettres, la sécurité de l'esprit, le calme d'une société bien assise et sûre de son lendemain, une certaine dose de loisir, pas assez pour tomber dans le désœuvrement, assez pour être à l'abri des préoccupations et des poursuites d'une vie affairée. Le drame est l'histoire telle que les poëtes savent la faire, celle du cœur humain avec ses passions, ses joies et ses douleurs, ses rires et ses larmes, celle qu'écrivent Sophocle, Shakespeare, Corneille, Racine, Molière. Tant que cette histoire attache, captive la pensée humaine, on va au théâtre, même quand elle est mal racontée ; quand d'autres idées, d'autres soucis prennent le dessus, comme de nos jours, on n'y va pas, ou l'on y va avec indifférence, pour chercher une distraction, un repos, non pas un plaisir de l'esprit, qui semblerait encore un travail. Cette indifférence est passablement justifiée, au reste, par l'état actuel du théâtre, car les historiens à la manière de Shakespeare et de Molière, sont aussi rares que ceux qui écrivent, comme Augustin Thierry ou M. Guizot, l'histoire des sociétés et des empires. Les uns et les autres ne se ren-

Digitized by Google

contrent guère à la même époque. On ne se passionne donc pas, et cela se conçoit, pour des pièces qui ne sont, à quelques exceptions près, que de mauvais romans dialogués; on préfère à ces amusements de la scène, plus faits pour les sens que pour l'esprit, une conférence sur un écrivain qu'on ne connaissait pas ou qu'on aime à revoir expliqué, commenté; une discussion scientifique, un récit de voyage, une page d'histoire. La société française se souvient qu'elle avait établi sa réputation en Europe par la politesse de l'esprit et des mœurs et l'amour des choses intellectuelles; elle se souvient qu'une madame de Lafayette, une madame de Sablé, un Larochefoucauld, un Condé, ne savaient pas uniquement causer galanterie ou batailles, que madame de Sévigné savait le latin, sans en être plus fière, que sa fille était une très solide Cartésienne, et pas la seule. Souvenirs un peu lointains, sommeillant au plus profond de l'âme, comme ces « idées innées » que madame de Grignan acceptait si bravement de « son père Descartes » : l'occasion aidant, ils reparaissent au jour, et notre société, plus morale (quoiqu'on en dise) et plus heureuse que la brillante élite du XVIIe siècle, ne lui envie qu'une chose, sa supériorité intellectuelle.

Mais ce n'est là qu'un côté de nos lectures. Elles ne sont pas seulement une distraction élégante à l'adresse d'une minorité cultivée et désœuvrée. On leur demande plus et mieux qu'un passe-temps, on ne se contente pas, comme les Athéniens devant Gorgias ou Polus, de réjouir ses oreilles du murmure harmonieux des mots, quelle que soit la pensée. On cherche sérieusement et avant tout le vrai et la réelle instruction. Le résultat d'un siècle, ou peu s'en faut, pendant lequel ont été remuées, discutées tant d'idées dans le domaine de la philosophie, de l'histoire, de la politique, de la science, de l'art, se fait sentir aujourd'hui. On court à la science, à l'instruction même élémentaire. Tandis qu'à Paris c'est une élite qui se dispute les cartes d'entrée à la Sorbonne et ailleurs, dans telle province perdue que je pourrais nommer, des auditeurs moins choisis, mais aussi assidus, plus désireux de s'instruire, se pressent à de modestes leçons où ils apprennent ici l'arithmétique, là la géométrie, ailleurs l'histoire de leur pays. Ce mouvement entraîne ou entraînera bientôt tout le monde. Et, remarquons-le, c'est un mouvement qui tend à faire monter les couches inférieures et nullement à abaisser les sommets, mouvement issu de la démocratie moderne que la France représente et digne de toutes les deux. Voilà, si je ne me trompe, sa vraie signification et sa vraie valeur. Nul ne saurait prédire, à coup sûr, quelle sera dans l'avenir la fortune de nos lectures publiques; il y a des modes qui ont la vie dure, témoin Racine et le café, surtout le café; mais dût celle-ci n'être qu'éphémère,

Digitized by Google

elle laisserait néanmoins derrière elle des traces de son passage. Elle est, en effet, une des manifestations, la plus générale et la plus frappante de toutes, d'un fait qui domine notre siècle, l'application du principe de l'égalité par la diffusion de l'instruction. L'instruction généralement répandue fera plus encore; elle sera plus puissante pour rapprocher et concilier que les lois et les mesures administratives. On parle de décentralisation; la meilleure et la plus enviable est celle des intelligences, parce qu'elle est un lien qui fortifie l'unité morale, au lieu de l'affaiblir. On parle d'instruction obligatoire; le vaste mouvement intellectuel que nous venons de signaler, se propageant peu à peu, n'offrira-t-il pas des facilités pour la solution de ce problème? Et si l'on songe quels principes spiritualistes et chrétiens vivifient cet enseignement libre, pourquoi ne dirais-je pas cet enseignement populaire? on se convaincra que le spiritualisme n'est pas seulement (selon une éloquente parole) le drapeau de nos lycées, mais qu'il est celui de tout notre enseignement national. Je prie les amateurs, plus ou moins sincères de rapprochements historiques, de méditer ces faits, lorsqu'ils se donneront la joie de rappeler avec affectation les temps du césarisme. La démocratie française ne ressemble pas plus à la plèbe romaine que nos lectures ne ressemblent à celles où figuraient comme lecteurs Néron ou Domitien. C'est la bonne et vraie démocratie, celle qui veut mériter ses destinées, monter par les lumières et la moralisation, qui demande son pain au travail, ses jeux aux nobles fêtes de l'intelligence.

PAUL ROUSSELOT.

Digitized by Google

LES

TRANSFORMATIONS DE LONDRES

DEUXIÈME PARTIE[1]

I

Dans la première partie de cette étude, j'ai fait l'exposé des travaux, tant particuliers que d'utilité publique, dont l'effet est d'embellir ou simplement d'améliorer l'aspect général de Londres. Il me reste maintenant à parler de ces ouvrages qui, affaire de service à part, sont en train de changer, à son grand détriment, la physionomie de la métropole britannique. Comme on l'a vu, les travaux d'embellissement sont de nature fort diverse; ceux, au contraire, dont j'ai à faire la description peuvent se nommer d'un mot : ce sont des chemins de fer urbains.

Mais, outre ces modifications d'effets si différents, il se poursuit d'autres ouvrages qui n'exerceront aucune influence, ni en bien ni en mal, sur le caractère général de Londres, par la raison qu'enfouis dans le sol, ils échapperont à la vue. Je veux parler de l'achèvement du grand système d'égouts et de l'établissement des tunnels de fer destinés à la transmission pneumatique des lettres.

Pour ne pas affecter la physionomie de Londres au point de vue architectural, ces ouvrages curieux à divers titres, comme on en aura bientôt la preuve, n'en sont pas moins trop importants pour pouvoir être passés sous silence. D'ailleurs si le mode nouveau de transmission des lettres doit rester à peu près insensible à l'exté-

[1] Voir 2e série, t. XLIII, p. 315 (livr. du 31 janvier 1865).

Digitized by Google

rieur, il n'en sera pas de même des travaux qui concernent le drainage général de Londres. A propos du quai en construction au bord de la Tamise, j'ai dit deux mots de l'état du fleuve, véhicule, jusqu'en ces derniers temps, de tout le *refuse* de l'agglomération londonnienne. C'est pour que ses eaux ne soient plus souillées par la bouche des égouts sur toute l'étendue des deux rives que ces travaux ont été entrepris.

Il y a cent ans, un peintre d'une puissante imagination, Jean Martin, suggéra l'idée d'intercepter le contenu des égouts afin de purifier la Tamise. Il proposait, en même temps, d'amener la rivière Colne dans le Parc-Vert (*Green-Park*),—qui borde Piccadilly, — d'où, après avoir formé une série de « belles cascades, » suivant ses propres termes, elle serait allée se jeter dans la Tamise, en traversant des promenades verdoyantes, — qui ne peuvent être que Saint-James's-Park. La partie utile des suggestions du fameux peintre a, jusqu'à présent, été réalisée en un point par l'introduction dans Londres d'une grande abondance d'eau, et elle est à la veille de l'être complétement par l'interception du produit des égouts et la purification graduelle de la Tamise. Les « belles cascades » se sont évaporées, ce qui, certes, n'est pas un grand malheur, bien au contraire ; car, au lieu de ce cartonnage qui, comme tous les ouvrages semblables, eût été puéril, les Londonniens possèdent les plus vertes pelouses des parcs de leur ville telles qu'elles étaient au siècle passé. Londres reçoit du dehors tant d'eau potable que ses trois cent soixante mille maisons, mieux partagées que celles des capitales du continent, ont chaque matin leur réservoir empli et peuvent, ce n'est qu'une affaire d'argent, avoir de l'eau à tous les étages. Quant au détournement des égouts qui iront se verser à plus de 20 milles en aval de Londres, c'est presque un fait accompli.

Les nouveaux égouts collecteurs sont au nombre de deux [1]. Celui des quartiers du nord de la Tamise atteint le fleuve entre Gallions-Reach et Barking-Reach. Celui des districts situés au sud aboutit un peu plus bas que ce dernier point, à Crossness. A ces deux endroits sont des réservoirs gigantesques creusés et bâtis dans la terre, et dont les voûtes multipliées, arrivant au niveau du sol, sont dissimulées au moyen d'un lit de gazon. Le passage du drainage dans les réservoirs s'effectue au moyen de pompes mues par la vapeur, et s'y accumule jusqu'au moment ou la marée haute a atteint

[1] Leur longueur totale est de 130,223 yards, ou 73 milles ; soit plus de trois fois la distance de Calais à Douvres. La somme que le bureau des travaux a été autorisé à dépenser pour leur construction, en vertu de la loi du 2 août 1858, est de 3,000,000 de livres ou 75,000,000 de francs.

Digitized by Google

son *maximum*. Les écluses sont alors ouvertes pour n'être plus refermées que deux heures avant que le flux se fasse sentir ; de cette manière, le drainage a le temps d'être entraîné assez loin pour n'être pas ramené par la marée montante [1].

C'est par des effets négatifs que doit se traduire l'établissement du système de transmission pneumatique dans Londres : je veux dire par une diminution et peut-être un jour par la disparition complète des chariots du service des postes. Jusqu'à présent, le transport des lettres des bureaux de district au *General Post-Office* situé au centre de Londres, s'est effectué au moyen de petits fourgons (*mail-carts*). Il n'est pas d'étranger qui, ne fût-il resté qu'un jour à Londres, n'ait remarqué de petites voitures d'un rouge vif dont la caisse cubique, posée sur deux roues, porte sur les côtés les lettres dorées V. R. (*Victoria regina*) entrelacées, et qui étaient conduites, jusque dans ces derniers temps, par un *postman* en livrée écarlate (livrée qu'il a échangée, je ne sais pourquoi, pour la tunique bleue du garde national français). A ces voitures de l'administration des postes, commencent à se substituer, sous la direction d'une compagnie indépendante du gouvernement, de petits chariots circulant avec une rapidité extraordinaire dans les entrailles de la terre.

Le service postal des lettres par la force pneumatique a été inauguré au commencement de l'année 1863, après que des expériences faites à Battersea eurent démontré l'efficacité de ce mode de transmission. Les dispositions qu'on avait prises à Battersea étaient simples et peu nombreuses. Sur une longueur d'un quart de mille, on avait établi un tube en fonte de fer de 33 pouces de haut sur 30 de large, et dont la coupe verticale ressemblait, en petit, à la bouche d'un tunnel de chemin de fer. On avait donné à dessein à ce tube composé de sections d'une longueur d'environ 3 mètres, des courbes très prononcées et des pentes raides. Sous un hangar provisoire, une machine à vapeur de la force de 32 chevaux imprimait le mouve-

[1] L'établissement de Crossness couvre une superficie de 15 acres. Les pompes du réservoir se trouvent dans un bel édifice, et les machines sont au nombre de quatre, de 125 chevaux chacune. Le réservoir seul a une superficie de 6 acres 1/2. Outre ces ouvrages, il comprend un dédale compliqué d'égouts, et trois issues munies de larges écluses en fonte de fer, tout ce matériel mécanique étant nécessaire pour les besoins du service.

Dès la fin de l'année 1863, une partie des impuretés des districts du Nord a été dirigée sur Barking-Reach, et il en est de même, depuis plusieurs mois, pour plusieurs grands égouts de la rive du Sud. Ils ont été condamnés, et l'établissement de Crossness est utilisé. Lorsque l'ouverture de tous les conduits aboutissant à la Tamise, dans l'intérieur de Londres, sera fermée, ce qui aura lieu incessamment, il en résultera un changement radical dans la nature et même dans le simple aspect de ses eaux. Si elles ne se montrent pas complétement pures, ce qui sera la faute des villes d'Oxford et de Kingston, du moins pourront-elles passer pour telles. Jusqu'à présent, pareille illusion n'a pas été possible. L'établissement de Barking-Reach est encore plus considérable que celui de Crossness.

Digitized by Google

ment, au moyen d'une manivelle, à un large disque de fer qui, mis en communication, par son essieu tubulaire, avec une chambre vide située au-dessous, l'épuisait ou l'emplissait rapidement d'air. L'air précipité au dehors ou attiré avec une force considérable, mettait les chariots en mouvement. Pour première épreuve, on chargea un chariot du poids d'une tonne de ciment en sacs, et on l'introduisit dans l'extrémité ouverte du tube. Le disque ayant été mis en mouvement, on ouvrit la soupape de départ au moment où le baromètre d'eau indiquait une colonne de 7 pouces de hauteur. Le disque faisait alors cent cinquante révolutions par minute. Cinquante secondes après le signal, le chariot entrait dans le hangar. Après une expérience analogue opérée avec une charge double, on plaça dans le chariot une tonne de marchandise et un chien vivant. La chambre à air fut vidée jusqu'à ce que le baromètre ne montrât plus que 2 pouces d'eau. Ces dispositions prises, le parcours du tube se fit en une minute et demie, et, à l'entrée du chariot dans le hangar, le chien ne parut pas avoir souffert du tout de l'épreuve à laquelle il venait d'être soumis.

Ces expériences étaient provoquées par la compagnie actuelle, fondée dès 1859, en vue d'introduire le mode de transmission par la force pneumatique dans le service des postes. Leur succès ne fut pas plutôt constaté, que les directeurs du *North-Western* offrirent gratuitement à la compagnie le terrain nécessaire à l'établissement de tout l'appareil. La *Pneumatic dispatch Company* commença aussitôt ses opérations en dressant le moteur à vapeur à la gare d'Euston-Square, et en posant, à partir de ce point, sous la chaussée d'Upper-Seymour-Street, une ligne de tubes de fonte d'environ un demi-mille de long, s'étendant jusqu'au bureau de poste d'Eversholt-Street. Les tubes sont de la même grandeur que ceux qui ont été employés aux épreuves de Battersea. Quant à l'appareil pneumatique, c'est en bordure d'une des plate-formes de la gare d'Euston-Square, dans une maisonnette de briques de l'apparence la plus simple, qu'il a été installé. Entre les deux fenêtres et la porte de ce qui, du dehors, ressemble à un rez-de-chaussée, et la base d'un fronton triangulaire, est écrit : *Pneumatic dispatch Company* (*limited*). En ouvrant la porte, on se trouve au haut d'un escalier de bois de cinq ou six marches, d'où on aperçoit, à quelques mètres de distance, entre la terre et la charpente du toit, un objet à demi circulaire, blanc, assez semblable à un tambour de roue de navire à vapeur que l'on aurait posé debout sur le sol. Cette moitié de grande boîte ronde, en feuilles de tôle, est, qu'on me passe le mot, l'étui de toute la partie du disque qui se trouve située au-dessus de la chambre à air. Entre l'enveloppe du disque et le pied de l'escalier, sont des

Digitized by Google

rainures de bois ou rails sur lesquelles reposent des espèces de grands cylindres de 2 mètres de long, en fer battu, échancrés à leur partie supérieure, et qui font l'effet de longues baignoires montées sur quatre roues plates, assujetties, sur le côté, dans des échancrures assez grandes pour les empêcher de faire saillie. Ces cylindres roulants sont les chariots à dépêches. Du mur de gauche se projette un grand tube de fer noir, poli comme un canon bien entretenu, et dont l'orifice est fermé par une soupape de fer, qui se soulève à l'arrivée des chariots, et s'abaisse à leur départ aussitôt qu'ils ont été poussés, par le *postman* de garde, dans sa gueule béante.

L'étui du disque étant construit pour l'isoler de l'air extérieur, il présente, du côté opposé à l'entrée, le même aspect que celui qui fait face à la porte, avec cette différence pourtant, que le centre, l'essieu du disque, si je puis parler ainsi, est mis en communication immédiate avec une petite machine à vapeur de la force de quinze chevaux, qui lui imprime le mouvement.

La section actuellement en activité sert fréquemment au transport des facteurs, comme l'indiquent les appareils de la télégraphie électrique que l'on voit aux deux stations [1].

La compagnie de la transmission pneumatique a stipulé avec l'administration des postes, pour un *minimum* de parcours de 15 milles par heure; mais des expériences ont démontré qu'elle peut aller jusqu'à 35 milles.

Au commencement de l'année 1864, la compagnie a entrepris les travaux de communication entre la station d'Euston-Square et la Cité. Une ligne de tubes, d'une capacité double de ceux employés entre cette gare et Eversholt-Street, a été posée tout le long de Tottenham-Court-Road, jusqu'à High-Holborn, où se trouve un bureau de poste de district; cette section, longue de près de 2 milles, est complétement terminée. Les chaudières à vapeur sont fixées et la haute cheminée construite. Les engins pneumatiques sont à leur place et presque en état d'être mis en mouvement. Tandis que les entrepreneurs sont occupés à consolider les fondations des maisons voisines, on presse l'achèvement de ce qu'il reste à terminer, et l'on pense que le service pourra commencer entre Euston-Square et Holborn vers le milieu du mois de mars. La pose des tubes entre ces deux points a eu lieu depuis quelque temps; mais le cours des travaux ultérieurs d'installation a été suspendu par suite de contestations et de procès entre la compagnie et les propriétaires de diverses maisons contiguës à la station. Sans ces difficultés, la section

[1] Ces appareils portent : « Préparez-vous à recevoir. — Prêt. — Préparez-vous à envoyer. — Parti. — Arrivé. — *Un homme dans le tube.* — Arrêtez.

Digitized by Google

serait déjà en activité. Depuis qu'elles ont été applanies, c'est-à-dire depuis quelques semaines, les travaux ont été repris à High-Holborn, et la ligne des tubes atteindra, en mai prochain, pense-t-on, le *General Post-office*, vers lequel elle se dirige. Sur la longueur d'un mille à construire, trois huitièmes sont actuellement terminés, et l'on croit qu'à l'époque susdite, l'administration générale des *postes* aux lettres pourra communiquer avec la station d'Euston-Square.

L'achèvement de cette branche sera infailliblement le prélude d'un système général de transmission pneumatique entre le bureau central et tous les bureaux de district, et un jour viendra probablement, où les *mail-carts* vermillons seront aussi rares dans les rues de Londres que le sont aujourd'hui les malle-postes sur les grandes routes de France et d'Angleterre.

II

En parlant des grands travaux d'amélioration et d'embellissement de Londres, je me suis appliqué, chemin faisant, à mettre de mon mieux en lumière les traits particuliers de la physionomie de cette ville étrange et, pour avoir quelques chances de plus d'y parvenir, je me suis efforcé de faire ressortir les différences et les contrastes qui existent entre la métropole britannique et la capitale de la France.

Il y aurait peut-être quelque chose d'aussi intéressant à faire que le rapprochement des oppositions de ces deux villes à première vue si dissemblables ; ce serait de rechercher leurs points de similitude. Cette recherche, je l'ai essayée et j'ai été surpris de trouver combien ces points sont nombreux. L'une et l'autre ville sont partagées en deux par une rivière parallèle à l'équateur, et chez toutes deux la section du nord est la plus grande, la plus peuplée et la plus riche. C'est dans la section du nord que se trouvent les principaux établissements, les grandes institutions, la demeure des souverains. Guildhall et l'Hôtel-de-Ville, le Royal-Exchange et la Bourse, chacun avec la Banque à proximité, sont au nord; dans les quartiers du nord et du nord seulement se trouvent les arcs de triomphe et les colonnes commémoratives. Au nord encore sont la Poste aux lettres, les principaux musées et les bibliothèques. Au nord, allai-je dire, les deux cathédrales; mais cela n'est pas. Saint-Paul est effectivement dans la section nord, tandis que Notre-Dame se tient entre les deux fractions, ce qui est plus charitable.

Dans les deux capitales, les districts de l'est sont la résidence

Digitized by Google

des ouvriers et le quartier général du rude labeur, tandis que dans l'ouest habitent à Londres l'aristocratie, à Paris ce qui en tient lieu. Buckingham palace répond, pour la situation, au palais des Tuileries. Il n'est pas jusqu'à la courbe prononcée que la Tamise décrit dans l'ouest qu'on ne trouve, dans la partie correspondante marquée par la Seine. Enfin, dans les deux villes, la section du sud n'a que les bribes du festin auquel s'assied son aînée.

Là cesse, je crois, la similitude entre Londres et Paris. L'idée que la première de ces villes suggère à l'esprit, avec ses avalanches de véhicules, ses foules qui vont et viennent par bataillons, ses entassements de marchandises, est celle d'un travail effréné, d'un commerce sans limites. L'autre, avec sa tranquillité relative, l'air de flânerie de ses gens, la brillante apparence de ses rues et de ses promenades, inspire l'idée de la richesse oisive et des passe-temps délicats. Mais c'est surtout par ses foules actives et serrées, ses multitudes affolées par le temps qui toujours presse, que Londres se distingue de Paris. Voyez tous ces hommes, négociants, commis, ouvriers, ils ne marchent pas, ils courent, ils volent. Leur course est rectiligne comme celle d'un boulet de canon, et elle ne connaît d'autre interruption que le but. Voulez-vous mesurer le contraste? Figurez-vous un habitant de Paris tombant inopinément un beau jour au milieu de cette fourmilière tumultueuse de la Cité, et y important ses allures natives: s'il est seul, sa marche en zig-zag; s'il est en compagnie, sa marche marquée de dix pas en dix pas par la halte qui lui est nécessaire pour bien convaincre son interlocuteur par ses meilleurs arguments. Figurez-vous-le au milieu du torrent où il s'est engagé, et vous comprendrez ses étonnements, ses impatiences et même ses révoltes. Voulez-vous le prendre sur le vif? Parcourez les livres publiés par nos compatriotes après les deux expositions universelles tenues à Londres en 1851 et en 1862. Ces livres sont remplis de récriminations fort amusantes, non-seulement pour les Anglais, mais encore pour les étrangers qu'un assez long séjour parmi eux a façonnés peu à peu à leurs mœurs et à leurs habitudes. Les auteurs de ces livres se plaignent de ce qu'ils ne pouvaient s'arrêter en groupes sur les trottoirs des voies artérielles sans que les *policemen* leur enjoignissent, sans aucun doute, de ce ton calme et magistral qui leur est particulier, d'avoir à poursuivre leur chemin pour ne pas obliger le courant animé de la foule, qui déjà maugrée et murmure, de les contourner comme une île et de descendre sur la chaussée, où ses membres courent immédiatement le risque de subir le supplice de Jaggernaut. Le respectueux *pass on*, *gentlemen*, *pass on*, si différent des brutales injonctions du continent, les irrite. Il en est même qui

Digitized by Google

vont jusqu'à se plaindre que les jeunes *misses*, ces blondes filles suivant eux si mélancoliques, si délicates, n'hésitaient pas, pour se frayer passage, à leur enfoncer dans les côtes des coudes qui semblaient mus par des ressorts de fer. Qui l'eût jamais cru à voir la douce langueur répandue sur leurs gracieux visages? Ne plaisantons pas : les Anglaises, et les mieux élevées, sont en possession d'une certaine manière de faire trou dans la foule à laquelle il n'est pas de grenadier qui résiste. Les Français, qui vont en Angleterre, peuvent se faire montrer comment la jonction des mains sur la poitrine et la projection des deux coudes en avant acquièrent la force d'une machine de guerre, et ils trouveront que les doléances de leurs compatriotes n'ont rien de surprenant. Je me suis dit qu'il était impossible que de pareilles doléances n'eussent pas leur contre-partie quelque part dans les publications anglaises du temps, et comme de l'idée à la curiosité de s'en assurer il n'y avait pas loin, je me suis mis en quête et j'ai eu la satisfaction de ne pas revenir les mains tout à fait vides de mon voyage d'exploration. « Les étrangers, dit une revue[1], n'entendent rien au système que la nécessité a introduit peu à peu parmi nous, tant pour les piétons que pour les véhicules. Ils ne savent pas s'adapter aux règles de la voirie. Le Français, surtout, ne peut tenir sur les trottoirs. A l'époque de l'exposition, des groupes d'étrangers se formaient à tout moment au milieu du courant indigène, et l'entravaient comme un amas d'arbres et de branches, jusqu'à ce qu'ils fussent entraînés. C'était pourtant là le moindre inconvénient. Trouvant le trottoir trop embarrassé pour leurs allures incertaines, et n'ayant pas été élevés à regarder sa bordure comme une frontière sacrée, que l'on ne doit dépasser en aucun endroit, excepté aux angles des rues, où voitures de toute sorte, cavaliers, etc., ralentissent immanquablement leur course, ils descendaient sur la chaussée lorsqu'ils trouvaient la foule trop dense. Autre embarras : les voitures lancées au galop s'arrêtaient soudain, se choquaient l'une après l'autre. C'étaient des cris dans toutes les langues, et les gesticulations les plus désordonnées; des *cabs* qui reculaient, des coups de fouet, des chevaux qui se cabraient, des glaces brisées, des portières enfoncées. Bien des fois, ces imprudents *foreigners* traversaient en courant la rue dans toute sa largeur, aux cris d'alarme des cochers eux-mêmes. » Ces tableaux peuvent donner, je pense, à ceux de nos lecteurs qui n'ont jamais posé le pied dans la métropole britannique, une idée assez nette de l'aspect de ses rues commerçantes. Eh bien, cet état de choses, que l'on accepterait avec résignation

[1] *Fraser's Magazine*. 1851.

Digitized by Google

sans les chemins de fer qui, soit dit en passant, en sont jusqu'à un certain point la cause, était devenu insupportable depuis qu'il en coûte moins de temps pour se rendre de London-Bridge à Brighton, le Versailles maritime de Londres, que du même point dans les *suburbs* du nord ou de l'ouest. Les grandes chaussées et les larges trottoirs ne suffisant plus au transit des marchandises et à la circulation des piétons, qui vont tous les jours croissant, tandis que la somme de distance augmente à mesure que la métropole recule ses limites, on a dû chercher un moyen de soulager les artères principales de leur engorgement, et ce moyen, on l'a trouvé dans l'agent même qui le produit en grande partie, je veux dire dans l'emploi de chemins de fer intérieurs. Si étonnante que puisse paraître cette résolution, il est quelque chose de plus surprenant encore, c'est que la population innombrable de la capitale britannique, ayant dans son activité incessante plus besoin de facilités de circulation et de locomotion que les habitants d'aucune ville au monde, se soit soumise si longtemps à toutes les incommodités dont elle a été entourée. L'idée d'introduire des locomotives dans le centre de Londres a mis juste trente ans à porter fruits ; ce devait être le plus long et le plus difficile. Cependant, quand on considère de quoi il s'agissait, quand on jette les yeux sur ces œuvres de grosse maçonnerie et ces œuvres d'art d'un caractère si étrange qui s'approprient le droit de cité, trente ans c'est peu. A dire vrai, on n'est qu'au lendemain du jour où, les chemins de fer essayant leur première invasion, il fut posé en principe par le Parlement britannique que jamais locomotive ne circulerait dans l'enceinte de la métropole. Au commencement de cette nouvelle ère, les voitures et les fourgons[1] du *London and North-Western* durent se contenter de pouvoir atteindre le point de *Chalk-Farm*, situé un peu au nord de Regent's-Park, au moyen de câbles et d'une machine à vapeur à demeure. Aujourd'hui, non-seulement la locomotive n'est plus traitée comme une servante dont on accepte volontiers les services tout en évitant son contact, mais elle circule librement, en souveraine absolue, aux acclamations enthousiastes d'une foule reconnaissante. Les filles de ces locomotives humbles et timides qui hier s'arrêtaient respectueusement hors de la banlieue de Londres, s'avancent maintenant, à la rencontre les unes des autres, des points les plus opposés jusqu'au cœur de la Cité. De tous côtés, ce sont des gares nouvelles et des chemins de briques ou de fer de proportions gigantesques : viaducs en tôle de 100 pieds d'ouverture jetés sur deux piles au-

[1] Les Anglais diraient respectivement *carriages* (pour les voyageurs), et *wagons* (pour les marchandises et les matériaux de toute sorte).

Digitized by Google

dessus des rues populeuses; séries de lourdes et massives arches de briques, espèces de ponts bâtis sur terre, enjambant chacune autant de terrain qu'elles peuvent et qui eussent porté les jardins de Babylone; ici une forêt de colonnes de fonte, là un fossé plus large et plus profond que celui d'une ville de guerre.

Une fois l'autorisation d'ouvrir des chemins de fer dans l'intérieur de la métropole obtenue, il ne restait plus qu'à se prononcer sur le genre de ceux que l'on adopterait. Il y avait à choisir entre les chemins au niveau du sol, les chemins souterrains, les chemins à l'américaine (ou *tramways*), les chemins sur piliers de fer et les chemins sur viaduc soit en fer, soit en briques. C'est à ce dernier mode qu'on s'est rattaché, excepté pour une seule ligne d'une grande longueur, le chemin de fer métropolitain. En principe, le système de chemins de fer au-dessus du sol, dans Londres, a toujours été repoussé à cause de la dépense incalculable qu'entraînerait le seul achat du terrain, à quoi il faudrait ajouter le coût non moins dispendieux d'une œuvre d'art continue. C'est sur cette considération qu'a été dressé le plan du chemin de fer métropolitain ou souterrain (*underground*). Commencés à Paddington, les travaux furent poursuivis dans la direction de la Cité, tantôt au-dessous d'une grande chaussée, tantôt à ciel ouvert. De Paddington jusqu'à la station de Bishop's road, le fossé où se déroulent les rails est voûté. Au départ de cette station, on voyage quelques secondes en plein jour, puis le tunnel se reforme, longe l'extrémité méridionale du Regent's-Park, passe sous les maisons de la pointe orientale du Park-Crescent, entre dans la New-Road, suit la chaussée qui partage en deux le beau square d'Euston et poursuit droit jusqu'à King's-Cross. L'espace ainsi parcouru peut se comparer, tant pour sa situation que pour son aspect extérieur, à la ligne des boulevards qui s'étendent des Thernes à la barrière Montmartre. A la station de King's-Cross, la voie décrit une courbe dans la direction du sud-est, et, alternativement ouverte ou tubulée, se continue jusqu'à Victoria-Street, au bas de Holborn ; c'est actuellement son point le plus rapproché du centre des affaires. De ce point — supposez pour continuer la comparaison, le passage du Saumon, dans la rue Montmartre — le chemin de fer métropolitain doit être poussé jusqu'à West-Smithfield et de là jusqu'à Finsbury-Circus, comme qui dirait le marché des Innocents et la place Royale, rue Saint-Antoine. West-Smithfield, située dans le voisinage de la fameuse prison de Newgate, est une place de la forme la plus irrégulière qui se puisse imaginer, et qui a été consacrée jusque dans ces derniers temps à la vente du bétail. Une chaussée la partage en deux sections, dont l'une était naguère encore hérissée de *boxes* vermoulues, la plupart disloquées ou boiteuses,

Digitized by Google

à demeure sur un sol jonché de cailloux et de détritus de toutes sortes, qui donnaient à cette portion un air de ruine et de misère inexprimable. L'autre servait de remise en plein vent aux véhicules de toutes formes affectés au transport des animaux de boucherie. Au-dessus de cette place et dominant le mur d'enceinte en pierres de taille grises de l'hôpital Saint-Barthélemy et le toit de constructions plus élevées, placées en arrière-plan, monte le dôme majestueux de Saint-Paul, semblable à un ballon gigantesque qui s'enlève. C'était un étrange contraste que les courbes magnifiques de ce dôme planant dans le ciel, au-dessus de cette laideur terrestre. Elle a disparu, et sur son emplacement le vide s'est fait à une profondeur double d'une cave ordinaire. On creuse et l'on nivelle, à 5 ou 6 mètres plus bas que le pavé, le sol d'une gare considérable pour une gare intérieure. Au-dessus sera situé un marché pour la viande de boucherie. Les deux côtés du fossé, qui doivent lui servir de base, s'écartant, à partir du point où le tunnel du chemin de fer métropolitain débouchera dans Smithfield, décrivent une vaste ellipse. Un mur de soutènement qui se développe dans toute son étendue avec des contreforts rapprochés, terminés par le haut en arcades, ce qui produit l'effet d'une galerie continue, est, pour le moment, tout ce qui existe de la gare future. De ce point au Finsbury-Circus, la tranchée est ouverte sur les trois quarts de son parcours, et c'est dans l'exécution de ce dernier travail que la maison de Milton a été balayée. Il ne reste plus guère qu'à traverser Finsbury-Place, aux points où les maisons, couvertes de grands placards imprimés, annoncent les changements de domicile des occupants pour cause de démolition, et le Finsbury-Circus, grande place ovale, dont le milieu est occupé par un jardin de même forme, se trouvera atteint.

Lorsque les travaux en cours d'exécution seront terminés, on n'aura que quelques pas à faire, en sortant de la Banque ou du Royal-Exchange, pour être transporté en quelques minutes dans les districts du nord-ouest, non plus seulement jusqu'à Paddington, ainsi que cela a eu lieu dès l'ouverture de la ligne, au commencement de l'année 1863, mais jusqu'à Hammersmith, localité qu'elle dessert depuis le mois de juin dernier.

Comme œuvre d'art, le chemin de fer métropolitain ne peut être classé parmi les travaux marqués au coin de la hardiesse, mais, en revanche, peu ont exigé plus de patience et mis plus à l'épreuve les ressources d'un esprit plus ingénieux. Les difficultés que l'exécution de cette œuvre a rencontrées, pour être d'un ordre inférieur, n'en ont pas moins été incessantes. Comme il s'agissait de poser les rails à trente pieds au-dessous du niveau du sol, des sources eussent été, sous une route ordinaire, le plus grand obstacle qu'on eût eu à

Digitized by Google

surmonter. Ici, chose autrement épineuse, il fallait pratiquer une route large et régulière dans un terrain traversé en tous sens par les conduits des eaux et du gaz, et cela sans porter le trouble dans le service de ces agents. A force de patience et de talent, on y est parvenu; mais ce qui avait été relativement aisé pour ces conduits ne s'est pas accompli aussi facilement en ce qui concerne les égouts. Pendant la durée des travaux, il se produisit plusieurs accidents plus ou moins graves; un, surtout, prit les proportions d'un désastre. Un jour, malgré les précautions habituelles, un grand égout, mis à découvert par le travail d'excavation, céda soudain sur un point et fit irruption dans la tranchée sur une étendue considérable. Cet événement fut pour bien des gens la première nouvelle de l'œuvre qui s'accomplissait dans l'intérieur de Londres. Pendant toute la durée des travaux, l'observateur le plus attentif ne se serait pas douté, en effet, à voir la simplicité des opérations à la surface du sol, qu'il se creusait sous ses pieds, entre deux rangées de maisons, une galerie où devaient bientôt circuler, dans les deux sens, des locomotives traînant à leur suite des chapelets de voitures, anneaux mobiles de ces serpents à tête de feu. Une ouverture au milieu de la chaussée, ouverture surmontée d'un appareil mu par la vapeur, pour soulever les déblais et les eaux, comme cela se passerait pour un simple puits, tel était l'indice des travaux souterrains. La tâche accomplie sur un point, l'appareil était transporté à une centaine de mètres plus loin, et fonctionnait de la même manière. Ainsi s'exécutait, sans bruit, sans embarras autre que les tombereaux chargés du transport des déblais, un travail extraordinaire, dont, non-seulement l'étranger, mais les voisins immédiats se doutaient à peine, travail dont la fin était de donner à l'homme le moyen de parcourir l'espace à travers le sol plus rapidement qu'il ne l'a jamais fait à la surface de la terre, réduit à ses anciennes ressources.

On voyage sur le chemin de fer souterrain de Londres aussi rapidement et aussi agréablement que sur un chemin de fer anglais quelconque. Que cela tienne à l'écartement des rails ou à la pesanteur du matériel de locomotion, d'où résulterait plus de stabilité et d'adhérence, à l'emploi, comme sur le *Great-Western*, de poutres ajoutées de bout en bout, et sur lesquelles sont assujettis les rails au lieu de l'emploi ordinaire de simples traverses, ou à toute autre cause, toujours est-il que la trépidation y est insensible, et j'en parle par une fréquente expérience. Le bruit, loin d'être assourdissant, comme on inclinerait à le penser, est au contraire comme étouffé. On peut croire qu'en prévision d'accidents qui, dans ces galeries souterraines, atteindraient le comble de l'horreur, aucune précaution n'a été négligée. Après toutes les mesures imaginables

Digitized by Google

de sûreté, on a songé à celles de confort : les locomotives brûlent leur fumée, ce qui permet à l'air de se maintenir au maximum de pureté exigible dans un sous-sol ; et les compartiments des voitures, plus spacieux qu'ils ne le sont d'ordinaire, sont magnifiquement éclairés chacun par deux brillants becs de gaz dont elles emportent avec elles la provision. Au dehors, un bruit sourd, assez semblable à ceux qui accompagnent les tremblements de terre, annonce seul le passage des trains sous la chaussée.

Maintenant que la plus grande partie du chemin de fer métropolitain, œuvre de M. Jean Fowler, est exécutée; maintenant que toutes les difficultés ont été vaincues, comme il ressemble à tous les tunnels que traversent les chemins de fer, sa seule originalité consiste dans le fait d'avoir été construit après coup dans l'intérieur d'une ville. Le merveilleux de cette œuvre qui égale au moins si elle ne surpasse les constructions les plus célèbres des temps qui ont précédé le nôtre, est déjà évanoui. On sort de chez soi et l'on descend à la cave de la maison en face pour aller, emporté par la vapeur, jeter une lettre à la grande poste, comme on montait précédemment en voiture. De petits pavillons, semblables à ceux des chemins de fer de la banlieue de Paris, sont bâtis à la distance d'un mille ou d'un demi-mille les uns des autres, à l'alignement du jardin des maisons, sur tout le parcours de la ligne. Ces pavillons et les plaques de verre dépoli d'où le jour descend par des embrasures en éventail dans la profondeur des stations sont les seuls indices de l'existence de ce chemin étrange. Ainsi s'est trouvé réalisé le grand idéal des ingénieurs anglais, de créer des moyens rapides et sûrs de circulation au-dessous des rues trop peuplées de Londres.

Le chemin de fer métropolitain qui, pendant qu'on y travaillait, semblait le dernier mot des constructions de ce genre, n'a pas plutôt été fini qu'il a été question d'une sorte d'œuvre encore plus extraordinaire. Il a surgi je ne sais combien de projets de chemins de fer souterrains pour Londres, mais tous ces chemins de fer en projet n'ont pas la prétention, on le pense bien, d'être dirigés dans un sens parallèle au *Metropolitan-Railway*. Il en est qui le coupent comme ils se coupent entre eux. Sur le sol, ces croisements de lignes, les unes au-dessus des autres, ne sont pas une difficulté. Il n'en est pas de même dans ce cas-ci, où les croisements ne peuvent avoir lieu qu'au-dessous les uns des autres, et c'est ainsi que va être construite une première ligne, plus bas que la ligne existante. Le *Midland-Railway* et le *Charing-Cross-Railway* vont être mis en communication sous terre par une ligne qui, à l'intersection d'Hampstead-road et d'Euston-road coupera à angles droits le chemin de fer métropolitain. Ce chemin est déjà à 30 pieds au-dessous du sol ; le

Digitized by Google

chemin projeté passera à 40 pieds au-dessous du premier, ce qui fera en tout 23 mètres plus bas que le sol. Cette profondeur donne quelque crédit au projet dont il a été parlé, de faire monter et descendre les voyageurs sur des plateaux mus par des presses hydrauliques. Les salles d'attente seraient superposées les unes aux autres. Enfin, comme conséquence de ces travaux, des rues entières, situées sur le parcours de la ligne de communication devront être démolies et rebâties sur un plan nouveau. Nous sommes bien loin, on le voit, du jour où l'entrée de Londres était défendue aux locomotives.

Il résulte du rapport des directeurs du railway métropolitain, que le nombre des personnes transportées sur la ligne a été, en 1863, de 9,445,175, et, en 1864, de 11,721,889. La semaine la plus forte, relativement au nombre des voyageurs, depuis le commencement de l'exploitation, est celle de la Noël dernière. Elle a accusé 317,813 personnes; en fait de jours, le 26 décembre de cette même semaine a donné le chiffre le plus élevé : 64,143. Il n'est pas surprenant que l'on commence à trouver insuffisantes les deux lignes de rails, et que l'on songe à les doubler de King's-Cross à Finsbury-Circus.

Si tous les chemins de fer, en ce moment en construction dans l'intérieur de Londres devaient cacher la locomotive à tous les yeux, ce serait tout profit sans inconvénient; mais il est loin d'en être ainsi, et s'ils viennent ajouter de nouveaux traits au caractère de force et de grandeur qui, sur plusieurs points, distingue la capitale britannique, ils ne sont pas des éléments de beauté, tant s'en faut. Ceci peut se dire hardiment des chemins dont je vais parler, et qui, prolongeant des lignes déjà existantes, convergeront vers deux gares collectives, celle de Smithfield et celle de Finsbury-Circus, à peu près comme convergent à Paris, vers certains points, les diverses lignes d'omnibus.

III

A prendre les choses au pied de la lettre, ce n'est pas d'aujourd'hui que les chemins de fer font invasion dans l'intérieur de Londres et que la locomotive, fuyant à toute vapeur, décrit mille contours au-dessus du toit des maisons. Depuis des années, des trains circulent sans relâche sur les lignes qui ont pour tête, l'une la gare de London-Bridge, l'autre celle de Waterloo; et pourtant ce n'est que tout dernièrement, lorsqu'il a été question de faire tra-

Digitized by Google

verser la rivière et certaines rues aux lignes existantes, que l'on a parlé de chemins de fer dans l'intérieur de Londres comme d'une chose absolument nouvelle, et que l'on s'est ému. Cette espèce d'inconséquence s'explique par le fait que les quartiers traversés par les lignes auxquelles je viens de faire allusion ne sont pas considérés comme faisant partie du Londres véritable. Quartiers de transit et d'entrepôts, on y chercherait en vain des rues aristocratiques ou simplement bourgeoises. De même à Paris, on ne regarde pas comme chemins intérieurs les tronçons des lignes de l'Ouest et de Lyon, qui se trouvent dans les quartiers de Plaisance et de Bercy; parce que, par des raisons analogues, ces quartiers jouissent à peine du droit de cité. On s'imaginera facilement l'émotion que les premiers projets de ces lignes de fer urbaines, dont plusieurs sont maintenant en pleine exploitation, durent causer, parmi les habitants de la métropole britannique, en supposant un moment que l'on vînt à proposer de faire passer des voies ferrées sur la Seine, parallèlement au Pont-Neuf, au pont au Change et dans les quartiers des Halles et de l'Hôtel de ville. Dans la partie au sud de la Tamise, les lignes existantes ne gâtent rien. Ces quartiers, presque entièrement couverts de chantiers de maçons, de charpentiers, et d'autres corps d'ouvriers, ainsi que de dépôts en plein air ou sous clé, de matériaux et de marchandises de toutes sortes, n'ont, sinon rien, du moins que fort peu à perdre au contact de la locomotive. Il ne pouvait en être de même sur la rive septentrionale du fleuve, et il était évident par avance que son admission dans des rues bordées de riches et brillants magasins n'aurait pas lieu à leur avantage. Cette facile prévision ne s'est que trop bien vérifiée, comme on aura bientôt occasion de le reconnaître.

Avant d'entamer la description des chemins de fer intérieurs, et, pour la clarté de mon exposé, je mettrai encore en lumière, comme autant de jalons, quelques points de ressemblance entre les deux capitales. A Londres comme à Paris, il existe dans la section du nord trois grandes voies publiques parallèles entre elles. L'une est voisine de la rivière; le deux autres s'étagent plus haut. La ligne de Piccadilly, du Strand, de Fleet-Street et de Cannon-Street jusqu'à London-Bridge, correspond, à Paris, à la rue de Rivoli et à la rue Saint-Antoine. La ligne d'Oxford-Street, de Holborn, Newgate et Cheapside à celle des boulevards, — de la Madeleine à la place de la Bastille. Enfin celle de Paddington, Islington et City-road, jusqu'au Finsbury-Circus, aux boulevards extérieurs du nord.

Presque tous les Français qui ont écrit sur Londres ont noté que cette ville ne possédait rien de comparable à la ligne des boulevards intérieurs, de la Madeleine à la place de la Bastille. Il faudrait vrai-

Digitized by Google

ment beaucoup de bonne volonté pour y découvrir quelque chose de semblable, comme aspect monumental. Londres ne peut montrer que le palais du Parlement et Saint-Paul. Vu de l'extrémité méridionale du pont de Westminster ou du parc de Saint-James, le palais du Parlement produit un effet indescriptible. Mais Saint-Paul, malgré la hardiesse mâle et les gracieux détails de son dôme, n'est déjà plus un beau spectacle. Les monuments demandent un milieu convenable, comme les tableaux, fussent-ils des chefs-d'œuvre, des cadres qui ne les dégradent pas. Ces deux édifices manquent de dégagements, d'avenues. Il n'y a certainement point à Londres de voie publique que l'on puisse mettre en parallèle avec les boulevards intérieurs du nord de Paris et ce serait en vain qu'on y chercherait les perspectives ou les effets que présentent et la partie des boulevards terminés par la colonne de Juillet, et l'avenue des Champs-Elysées, et la Madeleine, au fond de la rue Royale. Mais s'il n'y a point à Londres l'analogue des boulevards intérieurs du nord, rien n'est plus facile que d'y découvrir une doublure, si je puis m'exprimer ainsi, des boulevards extérieurs du même côté. Toute la différence consiste en ce que, au lieu de dire boulevard pour chaque section de la voie, on dit route (road). Quant à leur physionomie, rien ne ressemble plus à la New-Road depuis Paddington que la voie commençant aux Ternes et finissant au Père-Lachaise. Quoique, à Londres, les cimetières nouveaux soient fort éloignés de cette ligne de routes, les marbriers, les sculpteurs sur pierre y ont élu domicile, et la foule qui, le dimanche, va se promener dans les parcs, défile entre des rangées de tombes de toutes les formes. Londres, en ceci, prime Paris. Sur ces pseudo-boulevards on ne voit pas étalés seulement nos dernières demeures toutes complètes, avec les colonnes tronquées, les urnes funéraires et les anges agenouillés qui doivent leur servir d'ornement au dehors : de distance en distance, on aperçoit de beaux magasins, d'une teinte un peu sombre, il est vrai, mais rehaussés de dorures, où se confectionnent le dernier ameublement de ces dernières demeures. Derrière les vitres sont pendues des armoiries à fond noir et des plaques d'étain figurant des couronnes de comte, de baronnet, etc., qui pourraient faire prendre ces magasins pour des bureaux héraldiques, si — sans parler du mot lugubre *undertaker* inscrit sur l'enseigne — de charmants petits cercueils en acajou, longs comme trois fois la main et tout rehaussés de clous à tête dorée, n'indiquaient le genre d'industrie de la maison.

Sur cette ligne de *roads*, qui a tant de ressemblance avec nos boulevards extérieurs du nord de Paris, sont situées, en allant de l'ouest vers l'est, les gares (en anglais, *station* ou *terminus*) de Paddington, d'Euston-Square et de King's-Cross (répondant aux gares de Saint-

Digitized by Google

Lazare, du Nord et de l'Est) et têtes du *Great-Western*, du *North-Western-Railway* et du *Northern-Railway*. Comme leurs dénominations anglaises l'indiquent, ces trois grandes lignes desservent l'Ouest et le Nord de l'Angleterre. Il est deux autres chemins de fer dont les gares occupent un emplacement semblable à celui des chemins de fer de Vincennes et de Lyon, ce sont l'*Eastern-Counties-Railway*, et le *Blackwall*. Enfin, sur la rive sud de la Tamise est située la gare de London-Bridge, à laquelle on arrive en traversant le pont du même nom, comme on arrive à la gare d'Orléans par le pont d'Austerlitz. Les deux embarcadères sont chacun un peu au sud-est de l'angle méridional du pont, comme pour compléter l'analogie. J'ai essayé de décrire le mouvement de la circulation dans les rues de Londres. Nulle part, il n'est plus actif qu'aux approches de London-Bridge. C'est là qu'il atteint son apogée, puisque tout ce qui se dirige de voyageurs et presque tout ce qui s'écoule de marchandises vers le continent, descend par les milliers de petits canaux de la voie publique dans une des trois grandes artères parallèles dont je viens de parler, et est porté vers ce pont. Qu'on se figure le mouvement de charroi et de piétons de Paris au décuple ou au quintuple de ce qu'il est, se dirigeant par les trois grandes routes que j'ai dites vers la gare d'Orléans par le pont d'Austerlitz, et on aura une image de ce qui se passe à Londres.

Diminuer autant que possible l'engorgement qui résulte de cet état de choses, dû en partie au péage qui est prélevé sur les autres ponts, telle a été, avec le désir de gagner du temps et d'abréger les distances, l'idée génératrice des prolongements de lignes dans l'intérieur de la ville.

Il semble incroyable qu'ayant à sa disposition d'autres ponts que celui de la Cité, on n'ait pas songé à les utiliser pour soulager ce dernier d'une partie de son encombrement. C'est pourtant ce qui est arrivé. Si ces ponts n'eussent pas existé, on eût gémi journellement sur leur absence. Les ponts existent, mais il y avait quelque mesure financière à prendre pour les affranchir du péage, et en attendant ils étaient comme nuls. Les ponts de Waterloo et de Southwark étant soumis au péage [1], tout ce qui ne passait pas sur les ponts libres de Westminster et des Blackfriars venait à London-Bridge. Ce n'est que maintenant, alors que les locomotives commencent à parcourir Londres dans tous les sens, que l'on vient d'adopter une résolution qui, si elle est tardive, doit certainement avoir le mérite de la maturité. Dernièrement, la municipalité de Londres est entrée en arrangement avec la compagnie propriétaire du pont de Southwark;

[1] Le rachat du premier coûterait 390,000 liv. sterl., celui du second, 200,000.

Digitized by Google

et, moyennant la somme de 4,588 liv. payée par la Cité, prix d'un affranchissement d'un an, ce pont a été librement ouvert au public depuis le 8 novembre 1864. Situé vers le milieu de Cannon-Street, c'est-à-dire sur le parcours de Saint-Paul à London-Bridge, il devrait maintenant servir de passage à un nombre considérable de véhicules et de piétons. Il n'en est rien. La force de l'habitude fait donner la préférence à un chemin long, encombré et même dangereux. Si le public imite les moutons de Panurge, l'administration n'est guère plus sage. Depuis plus de vingt ans, on discute la question de savoir quand et comment on pourra affranchir au plus vite le public de la taxe qui est prélevée sur divers ponts de Londres. Or, dernièrement, on construit le pont pseudo-oriental de Chelsea pour conduire au parc de Battersea, et ce pont on le soumet au péage comme les autres. On ne saurait être plus progressif [1].

Lorsque, à la fin de l'année 1836, fut inauguré le chemin de fer de Greenwich, la première ligne complète de la métropole, l'ouverture eut lieu au point où se voit aujourd'hui l'accumulation de gares connues sous la dénomination de *London-Bridge-Station*. Depuis cette époque, et à mesure que la ligne primitive s'est multipliée et a jeté des rameaux, le tronc principal s'est accru de presque autant de gares supplémentaires qu'il comptait de nouvelles branches, et cette espèce de ruche n'a plus connu de repos ni de stabilité.

Il y avait déjà longtemps que le public se plaignait de la perte de temps qu'entraînait, par les moyens de locomotion ordinaires, le trajet des quartiers du West-End à la station de London-Bridge, lorsque cette considération, ajoutée à la nécessité d'éparpiller sur divers points de Londres le mouvement indescriptible dont cette gare est le centre, fit décider l'extension de la voie ferrée le long de la rive méridionale de la Tamise. La nouvelle section devait s'avancer de l'est vers l'ouest et, jetant des branches au nord de distance en distance, traverser la rivière sur trois points. Conformément à ce projet, qui a été adopté et mis à exécution, le premier embranchement passe la Tamise entre le pont de Londres et celui de Southwark, et aboutit à Cannon-Street, sur le derrière de la Mansion-House. Continuant de prendre des termes de comparaison dans Paris, je dirai : supposez le chemin de fer d'Orléans porté par des viaducs, des arches, etc., passant vers le milieu de l'Entrepôt des vins, puis, arrivé un peu avant le pont de Constantine, traversant la Seine et s'arrêtant sur l'autre rive, au côté méridional de la rue Saint-Antoine. Le second embranchement, un peu à l'ouest du premier prolongement de

[1] Pendant la dernière session du Parlement, il a été soumis aux Communes un projet de loi ayant pour objet le rachat de tous les ponts à péage de Londres. Ce projet a été repoussé ; un nouveau *bill* doit être présenté à la session prochaine.

Digitized by Google

la ligne de Chatham et Douvres, longe le pont des Blackfriars, et pousse jusqu'à West-Smithfield, où il se met en communication avec le Northern-Railway au moyen des rails du chemin de fer souterrain. Qu'on se figure le prolongement du chemin d'Orléans reprenant à la hauteur du pont de Constantine, passant entre les quais et le Faubourg-Saint-Germain et, à la hauteur du Pont-au-Change, franchissant la rivière pour aller s'unir à la gare, que j'ai supposée se trouver au Marché-des-Innocents. A partir des Blackfriars, le chemin de fer se prolonge toujours dans la direction de l'ouest, à peu de distance de la Tamise, et, arrivé à l'extrémité méridionale du pont de Hungerford (comme qui dirait le Pont-Royal), traverse le fleuve et s'arrête au bord, sur l'emplacement du marché de Hungerford, à deux pas de Charing-Cross. Une ligne, le *South-Western-Railway*, correspondant au chemin de fer de Versailles, rive gauche, a profité de la circonstance pour traverser le pont en compagnie et atteindre aussi la rive du Middlesex.

Il me reste à ajouter, pour être complet, qu'à partir de Smithfield, sur la ligne de Londres à Chatham et Douvres, il n'est pas nécessaire, après avoir traversé le viaduc des Blackfriars, de longer la rivière pour se raccorder à la gare de London-Bridge, mais que, la rivière franchie, la ligne de fer se prolonge droit au sud, pour ne se joindre aux anciens rails qu'en dehors de la banlieue de Londres.

De ces trois prolongements, deux, celui de Charing-Cross et celui des Blackfriars sont en activité. Le plus voisin du pont de Londres, celui qui aboutit à Cannon-Street, exige encore quelques mois pour être terminé. L'embranchement de Charing-Cross a commencé d'être en exploitation dans le courant de l'été dernier. Celui de Douvres et Chatham, quelques mois après, en décembre.

Ai-je besoin de dire que les chemins de fer, qui, même en pleine campagne, modifient profondément le paysage, ne peuvent traverser Londres sans en altérer complétement la physionomie? Les trois embranchements qui, à leur sortie de la gare de London-Bridge, ne forment qu'un tronc, ont nécessité la démolition de l'hôpital de Saint-Thomas. Ce tronc est porté par des arches massives jusqu'à Duke-Street, qu'il traverse sur un pont de fer. La ligne des arches de briques recommence et atteint le Marché du Bourg (*Borough-Market*), où il est supporté par de puissantes colonnes de fonte. Les arches reprennent ensuite jusqu'à Belvedere-Road. Arrivés là, les rails franchissent la Tamise sur l'ancien pont suspendu de Hungerford, ou, plus exactement, sur les restes de ce pont transformé en viaduc. L'œuvre de l'ingénieur Hawkshaw s'est substituée pièce à pièce à l'œuvre de Brunel. Les portes élancées en briques rouges se sont abaissées et n'ont laissé que les deux piles qui les supportaient; tout

Digitized by Google

cet appareil de chaînes et de câbles qui se courbaient comme les cordes d'un hamac se balançant sur le fleuve, a disparu; et le pont le plus pittoresque de Londres, avec ses formes élégantes et les courbes gracieuses de ses arcs, a fait place à une construction rigide et noire, que soutiennent, de distance en distance, des colonnes de fer énormes, autour desquelles le courant tourbillonne [1].

Si une sorte de fatalité s'attache aux ouvrages extraordinaires des Brunel et que des créations telles que le *tunnel* de la Tamise et le *Great-Eastern* soient des œuvres d'art aussi inutiles que merveilleuses ; que d'autres, telles que le pont de Hungerford, qui remplissaient les conditions de leur destination soient détruites par la main de l'homme, du moins, ce qui avait été un viaduc de piétons, n'a pas cessé, en se changeant en un viaduc de locomotives, de remplir son premier emploi, et l'on continue de communiquer d'une rive à l'autre du fleuve, en suivant la corniche du nouveau pont, entre deux lignes de balustrades.

Tandis qu'Hungerford-Bridge subissait cette sombre transformation, ses dépouilles étaient transportées, comme par le coup de baguette d'un enchanteur, à 120 milles de là, à Clifton, où elles remplissent le même emploi qu'elles remplissaient à Londres.

Les colonnes ou cylindres qui, concurremment avec les anciennes piles, supportent le viaduc de Hungerford, sont disposées par couples de deux, et ces couples ont un écartement de 154 pieds. Elles ont, à la base, un diamètre de 14 pieds, et sont enfoncées dans le lit de la rivière, à la profondeur de 30 à 38 pieds; dans tous les cas, elles pénètrent de plusieurs pieds dans la couche d'argile de Londres. Après que ces colonnes, formées de cylindres ou tambours creux superposés les uns aux autres, eurent été mises en place, on les remplit d'une maçonnerie solide, et elles se dressent au milieu du fleuve, avec leur sombre couleur, comme autant d'aiguilles de basalte, polies par le ciseau du tailleur de pierre. Telle est leur force de résistance, qu'un poids de 750 tonneaux, auquel elles ont été soumises, ne les a fait fléchir que de quelques lignes. Le viaduc de Hungerford est, dit-on, le plus léger, le plus consistant et celui qui promet la plus longue durée de tous les ouvrages d'art de ce genre qui ont été construits en Angleterre. Aucun n'aurait comparativement coûté moins [2].

[1] 7,000 tonnes de fer, dont 5,000 forgé et les 2,000 restants en fonte ont été employées dans la construction de ce viaduc. Le tablier est soutenu par des poutres de fer forgé, capables de porter la charge de 1,500 tonneaux.

[2] Le pont suspendu a été acheté par la compagnie du chemin de fer pour 40,000 liv. Elle a payé 120,000 liv. pour l'indemnité du péage. (Il est de 1/2 penny, ou 5 cent. par personne.) Ce péage et certains droits payés par les bâtiments à vapeur omnibus qui ont une station au bas de la pile du Middlesex, constituent une source de revenus pour la

Digitized by Google

Au point de recontre du viaduc avec la rive du Middlesex, se dressent, des deux côtés de la ligne des rails, deux murailles énormes, servant de point d'appui à une arche de fer et de verre; c'est la gare, large de 170 pieds et longue de 450. Cette gare s'élève sur le site même du marché de Hungerford qui, avec ses galeries couvertes, servait comme de vestibule au pont suspendu. Nulle part, jusqu'à présent, dans Londres, la métamorphose n'a été aussi frappante que sur l'emplacement occupé naguère par ce marché. D'abord, du Strand, parallèle à la Tamise, au bord de l'eau, il existait une grande différence de hauteur, qui se traduisait en une pente rapide. Le plan horizontal du marché était à peu près à mi-côte. Le sol a dû être élevé pour se trouver au niveau du Strand, et on y est parvenu au moyen d'une série d'arches énormes. Puis, en même temps que le marché s'écroulait sous la pioche des démolisseurs, ses abords subissaient une transformation radicale. Aujourd'hui, il ne reste plus rien des anciennes constructions comprises entre les deux petites rues latérales. Les poissonniers, qui s'étaient établis dans ce Billingsgate du West-End, les marchands de volaille et de comestibles se sont dispersés çà et là dans le Strand et les rues environnantes.

La station de Charing-Cross se distingue des autres gares en général par une innovation assez originale. Il existe près la station de Victoria, dans Pimlico, un magnifique hôtel. Les hôtels abondent autour de la station de London-Bridge. L'hôtel, qui tôt ou tard eut été construit dans le voisinage de la Charing-Cross-Station, les directeurs du chemin de fer ont imaginé de le donner pour façade à la gare. Echappant au dilemme d'une construction monumentale sans utilité ou d'une entrée de gare indigne de sa situation, ils ont élevé un magnifique caravansérail, dont le rez-de-chaussée est affecté au service du chemin de fer, tandis que les six étages qui s'élèvent au-dessus sont destinés au logement des voyageurs. Rien n'a été négligé pour donner à cet édifice un caractère de force et de richesse. On a employé pour l'extérieur des briques d'un jaune pâle et pour l'ornementation, des terres cuites en si grande quantité que la façade a l'air d'avoir été travaillée à jour. C'est la première fois que des ornements en terre cuite sont employés sur une aussi large échelle. Des briques à tête de clou, sorte d'ornementation très commune dans les maisons plusieurs fois séculaires du vieux Marseille, et qui ont été introduites dans la partie du rez-de-chaussée, composent un motif d'un très bon effet. Le toit est de cette sorte de pyra-

compagnie; tandis que les chaînes ont été vendues pour le pont suspendu de Clifton 5,000 liv. La compagnie a épargné 8,000 liv. en utilisant les deux piles de briques du pont primitif. C'est donc environ 20,000 liv. sur les 40,000 liv. déboursées, qui ont fait retour à la compagnie. Le prix de revient du nouveau pont ne s'élève qu'à 160,000 liv.

Digitized by Google

mide tronquée, empruntée au Louvre, qui obtient une si grande vogue en Angleterre, sinon auprès du public, du moins auprès des architectes. Enfin, les portes d'entrée et de sortie de l'édifice ont pour encadrement des colonnes de granit rouge avec bases et chapiteaux de granit gris. Au milieu de l'espace compris entre la façade de la gare et la grille qui se trouve à l'alignement du Strand, on construit un *fac-simile* de la croix d'Eléonore qui jadis se dressait à une centaine de mètres de là (au point où se voit aujourd'hui la statue de Charles Ier) et aurait donné au quartier, s'il faut en croire la tradition, le nom de Charing-Cross qui ne serait, prétend-on, que la corruption de *Chère reine Cross*, la croix de la chère reine.

Le prolongement des rails de la station de London-Bridge à Hungerford a nécessité des travaux considérables : dix-sept ponts ou viaducs; cent quatre-vingt-dix arches de briques, dont dix-huit sur des rues; un viaduc de fer de 404 pieds de long sur le marché du Borough, le nouveau pont de Hungerford et la gare de Charing-Cross avec l'hôtel qui la complète. Cette gare mettant l'ouest de Londres en communication directe avec les lignes méridionales de l'Angleterre, appelées lignes continentales par les Anglais, on compte débarrasser les rues de la Cité de la présence de 8 millions d'individus sur les 13 millions qui les parcouraient annuellement pour se rendre, ainsi que cela a eu lieu jusques dans ces derniers temps, aux multiples stations de London-Bridge.

Le prolongement de la ligne de Chatham et Douvres traversera la Tamise, à quelques mètres de distance en aval du pont des Blackfriars, actuellement en démolition. En abordant la rive septentrionale de la rivière, le chemin de fer est porté sur une série d'arches énormes, en briques, jusques à cette portion de la grande artère de la Cité qui a nom Ludgate-Hill. Ces arches se trouvent en arrière du côté oriental de Bridge-Street et d'une portion de Farringdon-Street, mais assez près des maisons pour que, sur une partie de ce parcours, il ait été indispensable de les abattre. Les bureaux et l'imprimerie du *Times* se trouvent à droite des arches, à quelques pas seulement de la vaste trouée qu'elles ont faite dans ces antiques quartiers qui marquent la limite occidentale de la Cité romaine. Arrivée à Ludgate-Hill, la voie ferrée passe à la hauteur d'un second étage sur un pont tubulaire. Ici la laideur des transformations dont Londres est l'objet éclate sans atténuation possible. Ludgate-Hill est, avec Ludgate-Street qui lui fait suite, une des rues les plus passantes et les plus marchandes de Londres. Partant de Farringdon-Street, dont la dépression marque la place où coulait autrefois la Fleet, petit affluent de la Tamise, elle gravit, en décrivant une courbe, une petite colline,

Digitized by Google

hill, et débouche, sous le nom de Ludgate-Street, sur le parvis de Saint-Paul. Pour se faire une idée de l'effet que le pont tubulaire produit sur les gens qui du bas de Ludgate-Hill s'avancent vers la cathédrale, que l'on suppose un appendice de même nature traversant le bas de la rue Soufflot comme un pont jeté entre les maisons, et que l'on se figure l'effet que produirait le Panthéon vu du Jardin du Luxembourg. L'effet est le même à Londres, avec cette seule différence que Ludgate-Hill et Ludgate-Street forment une courbe au lieu d'être rectilignes; le viaduc ne masque en réalité qu'une partie de la cathédrale. Pourtant la clameur a été grande parmi les Londonniens lorsqu'il a été question de dégrader ainsi Ludgate-Hill. Ce pont raide et noir (tel il est du moins à présent) leur a inspiré une véritable horreur. Ils en ont même parlé comme s'il masquait leur magnifique église tout entière. Je soupçonne qu'il s'est mêlé quelque coquetterie à l'amertume de leurs plaintes, et qu'ils n'ont crié si fort que pour persuader à tout le monde et se persuader à eux-mêmes que Saint-Paul et son dôme superbe avaient en face une voie publique répondant à leur grandeur, ce qui n'est point.

Le viaduc de Ludgate-Hill est donc incontestablement très laid. Ceci posé, il faut reconnaître les bonnes intentions de la compagnie, de restreindre le mal autant que possible. Elle se propose d'employer toutes les ressources de l'ornementation pour enjoliver ou désenlaidir, si l'on aime mieux, le viaduc de Ludgate-Hill. Médaillons, consoles, candélabres à gaz, les armes de la compagnie et même celles de la Cité de Londres, on y verra tout cela soigneusement peint, verni, bronzé, et le reste. On ne négligera rien, en un mot, pour bien dorer la pilule. Puisque le viaduc est une de ces nécessités du temps qu'il faut subir, on a été bien inspiré en cherchant à le rendre de quelque utilité aux passants dont il blesse la vue. Ludgate-Hill est un des points les plus dangereux de Londres, à cause d'abord de l'encombrement continu de piétons et de véhicules, puis de la forte déclivité du terrain. Là, comme à London-Bridge, on attend des dix minutes le moment favorable pour traverser la chaussée, et souvent cette voie publique est, malgré l'habileté bien connue des cochers anglais, le théâtre de fatals accidents. On a donc eu l'idée de faire servir le viaduc au passage des piétons d'un trottoir à l'autre. Les culées en pierre de taille de Portland contiennent des escaliers qui conduisent au niveau du chemin de fer, et au moyen desquels, étant monté d'un côté, on longera la balustrade du viaduc pour descendre de l'autre côté de la rue par l'escalier correspondant.

A partir de Ludgate-Hill, le prolongement du chemin de fer de Douvres poursuit sa course vers le nord, en côtoyant le derrière des

Digitized by Google

maisons de Farringdon-Street, passe sous Skinner-Street et va, tout près de là, joindre le chemin de fer métropolitain dans la gare souterraine, en ce moment en construction, de West-Smithfield. Par une bifurcation à l'est, il joindra le même chemin dans sa course vers Finsbury-Circus. Cette ligne de fer, passant par Ludgate-Hill, mettra donc le railway de Douvres à Londres en communication avec les chemins de fer du Nord, du Nord-Ouest et de l'Ouest du royaume, et l'on compte que ce sera à partir du printemps prochain.

Aux gens qui soutiennent que Ludgate-Hill est dégradé, et la façade de Saint-Paul rendue invisible par un viaduc, les partisans enthousiastes des chemins de fer urbains répondent que l'*Apothecaries' Hall* et le cimetière qui y est contigu, les bureaux du *Times* et l'église Saint-Martin, la maison des sessions d'Old-Bailey et la prison de Newgate, que tout cela a été épargné par la ligne de fer en question, et ils ne veulent pas entendre dire qu'il ne faut en rendre grâces qu'au hasard. Pour la première fois, le 6 octobre dernier, un train partait de la station des Blackfriars, sur la rive méridionale de la Tamise, et quelques secondes après atteignait la station de Ludgate-Hill. C'était un train d'essai [1] portant seulement les directeurs et les ingénieurs de la compagnie. Le pont de fer des Blackfriars ainsi que la locomotive étaient décorés de drapeaux, et, comme les voitures passaient pour la première fois sur les arches qui supportent la voie, les ouvriers, rangés des deux côtés, poussaient d'enthousiastes hurras. Ce train était le premier qui pénétrât dans la Cité de Londres ; car, bien que la station de Farringdon du chemin métropolitain, et la station de Fenchurch, du chemin de Blackwall soient les gares de la Cité de ces deux lignes, elles sont toutes deux situées en dehors des limites de la Cité proprement dite. Le pont-viaduc des Blackfriars porte quatre lignes de rails sur une largeur de 56 pieds. Il est utilisé par la télégraphie électrique. Les fils, au nombre de quarante, seront fixés, non sur les côtés, mais sur les arches elliptiques élevées de distance en distance, ce qui lui donnera l'apparence d'une tonnelle ou, si l'on aime mieux, d'un tunnel [2].

J'ai dit, à propos du chemin de fer souterrain, qu'il devait être

[1] Le service a commencé le 21 décembre.

[2] C'est un fait curieux que ce retour dans notre langue, avec une orthographe et une prononciation différentes, de mots français que les Anglais, en nous les empruntant, ont façonnés à leur orthographe. De ce nombre est *tunnel*, que nos voisins du nord prononcent *tonnelle* dont il est formé. En suivant le système anglais, nous devrions écrire et prononcer *reil*, *révolveur* (au lieu de *rail*, *revolver*), sauf à voir les Anglais prendre ces mots pour des termes français !

Digitized by Google

construit une ligne qui passerait au-dessous de lui. C'est le tronçon qui mettra en communication la gare de Charing-Cross avec le chemin de fer North-Western, à peu près comme le ferait le chemin de Versailles, rive gauche, avec la gare de Saint-Lazare, en passant dans l'axe du Pont-Royal. Les travaux de ce prolongement n'ont pas encore été entamés. Mais il en est d'autres du même genre qui sont pleinement en cours d'exécution. Les viaducs des chemins dits des *Eastern-Counties* et de *Blackwall* que j'ai comparés respectivement au chemin de fer de Vincennes et à celui de Lyon, ne tarderont pas à aboutir au Finsbury-Circus, comme qui dirait la place Royale. Les deux lignes de viaducs sont sur le point d'être achevées. J'ai dit plus haut que le chemin de fer métropolitain s'arrêtait à Hammersmith (supposez Auteuil). A partir de là, il doit revenir vers l'est en traversant, entre autres quartiers, Belgravia, et aboutir, toujours souterrainement, au pont de Westminster. C'est là, on le sait, que commencera le quai. Le Metropolitan-Railway le longera jusqu'au pont des Blackfriars. De ce point, il s'éloignera de la rivière et courra jusqu'à la Tour dont il côtoyera les fossés; il décrira ensuite une courbe au nord et viendra finir au Finsbury-Circus. C'est comme si l'on disait, pour continuer ma comparaison, que d'Auteuil on construirait une ligne au-dessous de la chaussée des quais de Billy, de la Conférence, etc., qui, arrivée au pont des Arts, suivrait la Seine à égale distance de la rue de Rivoli et des quais, et ayant poussé au delà de la ligne de Lyon sous laquelle elle passerait, viendrait aboutir à la place Royale. Il va de soi que, pour compléter l'analogie, le lecteur doit supposer triples, quadruples et même quintuples, les distances que je prends pour termes de comparaison.

Le système des chemins de fer intérieurs de Londres doit se compléter par une ligne de ceinture. Un partie de cette ligne existe et est en exploitation depuis bien des années. C'est le *North London-Railway*. Il commence à Fenchurch-Street, ligne de Blackwall, se sépare de cette ligne à Limehouse, monte au nord, jusqu'à ce qu'il longe le Victoria-Park; de là se dirige en ligne droite vers l'ouest, et, arrivé à la hauteur du Regent's-Park, se confond avec le *North Western-Railway* (ligne de Birmingham). Il reste maintenant à construire la section au sud de la Tamise; la construction de cette partie de la ligne de ceinture a été autorisée par une loi du Parlement votée pendant sa dernière session. Parlerai-je, après cela, du projet agité en 1863, d'un *tramway*, dit en France, chemin de fer à l'américaine, qui devait partir de l'arc de triomphe de marbre (*Marble-Arch*), lequel sert d'entrée à Hyd-Park, à l'angle nord-est, et aboutir dans la Cité à Aldgate? La longueur de la ligne eût été de

Digitized by Google

4 milles ou 6 kilomètres; la largeur 70 pieds (largeur de Regent's-Street). Il fallait faire table rase de maisons sur toute cette étendue et l'on estimait les dépenses à 60 millions de francs seulement. En 1863, une compagnie était en formation pour mettre à exécution ce projet, mais depuis cette époque nous n'avons plus entendu parler ni du projet du chemin de fer ni de la compagnie promotrice.

Tous les autres projets — et l'on sait si le nombre en est grand — qui avaient été présentés à la sanction des Communes ont été, je l'ai dit au commencement de cette étude, repoussés, pour le moment du moins. Mais ils vont être présentés de nouveau pendant la session qui va s'ouvrir. J'ai sous les yeux un plan de Londres où sont figurés les chemins de fer existants, ceux dont la construction a été autorisée, et les lignes pour lesquelles l'autorisation va être demandée. Ces dernières, tracées en rouge pour se distinguer des autres tracées en noir, sont si nombreuses, si enchevêtrées, si embrouillées, qu'elles ressemblent à un paquet de serpents entrelacés. En comparant ce plan à un autre, vieux de quelques années, où sont indiquées toutes les lignes d'omnibus, je suis amené à induire que le jour n'est peut-être pas très éloigné où les voitures publiques traînées aujourd'hui par des chevaux en chair et en os ne le seront plus que par des chevaux-vapeur. Tout dépend de la Chambre des communes. Si elle sait résister, comme elle a résisté l'année dernière, tout sera pour le mieux.

Londres est, jusqu'à nouvel ordre, délivré de la perspective de chemins de fer de toute sorte, coupant, hachant dans tous les sens ses rues, ses places et ses parcs; car dans les anciens projets les parcs devaient être spécialement *utilisés*. On a pensé qu'il valait mieux qu'ils ne servissent à rien qu'à des promenades publiques, et il est à souhaiter que l'on pense longtemps de même. D'ici à très peu de temps, aussitôt que les lignes sanctionnées seront construites, Londres sera couvert d'un véritable réseau de fer. Mais ce réseau, heureusement, aura des mailles encore suffisamment larges pour qu'on y vive hors de la vue ou du bruit des locomotives. Des lettres qui apparaissent de temps en temps dans les journaux prouvent qu'il ne fait pas bon demeurer trop près de ces lignes urbaines, même lorsqu'elles sont enfouies dans le sol. Je lisais dernièrement la plainte d'un habitant de Nottingham-Place, lequel déclarait que les vibrations, très sensibles le soir, produites par le passage des trains du chemin métropolitain, le forçaient, lui et sa famille, à abandonner sa propre maison. Les chemins de fer intérieurs ne sont donc pas sans inconvénients. Un de ces inconvénients, plus grave encore que celui que je viens de noter, c'est leur fâcheuse influence sous le rapport de l'hygiène. Cette considération

Digitized by Google

n'a soulevé dans aucun quartier de Londres d'opposition plus vive, de plaintes plus amères que de la part des habitants du Finsbury-Circus et des environs de cette rotonde. J'ai dit plus haut que l'administration du chemin de fer souterrain (Métropolitan-Railway) avait choisi cette place pour sa station de la Cité.

En septembre dernier, lord Derby s'est fait auprès du Parlement l'interprète des plaintes des habitants, en présentant et appuyant de sa parole trois pétitions émanant des propriétaires et des locataires des maisons de Finsbury-Circus et de son voisinage, ainsi que de diverses institutions particulières. Lord Derby s'est longuement étendu sur les graves inconvéniens qu'en divers endroits de Londres les chemins de fer doivent infailliblement engendrer, au grand préjudice, non-seulement des particuliers, mais encore des habitants de Londres en général et surtout de la population ouvrière. Il a rappelé que, lorsqu'on discuta pour la première fois l'opportunité des chemins de fer à travers la capitale britannique, comme l'on objectait qu'ils porteraient la perturbation dans les quartiers les plus pauvres par où ils passeraient, on répondit qu'il y aurait une compensation à ce mal dans l'amélioration hygiénique de ces mêmes quartiers par l'introduction de courants d'air dont ils étaient alors privés. Il a fait observer qu'aujourd'hui, contrairement à cette promesse, il ne s'agissait pas d'ouvrir une tranchée à travers Finsbury-Circus, mais de la fermer de toutes parts : de sorte qu'au lieu d'une prétendue amélioration, c'était à des inconvénients regrettables sous le rapport de la santé et de la circulation qu'il fallait s'attendre. La substitution d'une grande gare avec toutes ses émanations, au jardin du Circus, ne devait certainement pas avoir pour effet de purifier l'atmosphère de la localité. Quel succès lord Derby a remporté, on peut le voir en se promenant. Au milieu du *Pavement*, cette belle rue qui est comme une tangente de la rotonde, les maisons sont en ce moment marquées par le doigt de la destruction. Du trottoir jusqu'au toit, leur façade est maculée d'affiches multipliées annonçant en gros caractères la vente forcée des marchandises, *selling off*.

Comme on le pense bien, les démolitions qui, depuis quatre ans, se font dans l'intérieur de Londres, ont eu pour conséquence une élévation du prix des loyers. Mais cette hausse n'est que d'un cinquième et n'a guères porté que sur une classe de maisons, celles divisées en *lodgings* et dites à dix, douze ou quatorze chambres ; les maisons de cette sorte ayant été démolies en plus grand nombre que les autres. Celle dont le loyer était à 50 liv. sterl. se loue maintenant 60 liv. sterl., c'est-à-dire 1,500 fr. au lieu de 1,250. Il y a loin de là, on le voit, à la hausse exorbitante dans les loyers des maisons de

Digitized by Google

Paris. Quant aux maisons habitées par la population ouvrière, qui ont aussi disparu, elles ont été remplacées par les logements disponibles dans les environs, et sans hausse dans le prix de la location. Mais cette population s'est trouvée, à son grand détriment, transportée loin du centre de ses occupations journalières et assujettie ainsi par un déplacement continuel, matin et soir, soit à des frais d'omnibus, soit à des courses fatigantes. Comme cet état de choses n'existe pas seulement à Londres, mais dans presque toutes les grandes villes d'Angleterre, lord Derby a présenté à la Chambre des lords un projet de loi ayant pour objet d'obliger les compagnies de chemin de fer à organiser matin et soir des trains à bon marché pour les classes ouvrières. La proposition de lord Derby n'est encore qu'un projet, et l'attitude des compagnies montre qu'elles ne céderont que devant une loi formelle. Une seule, celle du Métropolitan-Railway, a pris l'initiative d'une mesure aussi urgente. Matin et soir, à certaines heures, des trains spéciaux transportent les ouvriers moyennant 1 *penny* (10 cent.) pour tout le parcours de la ligne. Les autres compagnies, par leur mauvais vouloir, ajoutent un argument de plus à tous ceux que font valoir contre elles, les partisans de l'exploitation des chemins de fer par le gouvernement. On sait qu'il en est grandement question en Angleterre, et qu'un système de payement uniforme, analogue à celui qui est en vigueur pour la taxe des lettres, serait appliqué aux chemins de fer.

IV

Comme on vient de le voir, les chemins de fer priment par leur importance tous les travaux et tous les changements qui doivent contribuer à la transformation de Londres. Et vraiment, le changement que ces chemins de fer vont produire dans l'aspect intérieur de cette ville est si grand, qu'on ne peut le comparer qu'à la révolution que l'artillerie, substituée aux anciens moyens d'attaque, opéra dans la physionomie extérieure des places fortes.

Londres et Paris, dont je me suis appliqué à faire ressortir les dissemblances et les similitudes, tendaient à avoir de nouveaux rapports de conformité par l'introduction, dans l'une, de places avec jardins et de grandes rues; par la création, dans l'autre, d'un quai et par des emprunts à l'architecture de Paris, que les Anglais, tout en lui reprochant avec raison de manquer de relief, qualifient « d'admirable. » La construction de chemins de fer dans la capitale britannique efface ces traits de ressemblance et ouvre, entre les deux

Digitized by Google

villes, un abîme de différence et de contraste plus grand qu'il ne fut jamais. Sans l'admission de ces chemins de fer, on pourrait dire que les deux capitales, en se fondant en une seule, formée de ce que chacune a de bon, réaliseraient l'idéal le plus difficile de l'élégance et du confort. Une pareille proposition n'est plus possible aujourd'hui, attendu que si Paris est resté *ville*, Londres cesse d'être ce qu'on entend proprement par ce mot, et devient une sorte de carrefour de chemins de fer, entouré de maisons.

Je ne sais pas comment les Anglais s'y prendront pour concilier la physionomie nouvelle de leur capitale avec l'intention plus ou moins manifeste de l'embellir. S'il suffisait d'un bel emplacement, la chose serait facile, car Londres est bâtie dans une vaste plaine, bien moins accidentée que le sol de Paris, et qui s'étend, au nord et au sud, jusqu'à une ceinture de vertes collines, toutes parsemées de cottages. Mais nous avons vu, au commencement de cette étude, quelles raisons s'opposaient à ces beaux projets. Londres doit se contenter d'obtenir le prix du confort. Il n'y a pas de doute qu'à cet égard elle l'emporte sur Paris, avec ses larges chaussées, ses beaux trottoirs ininterrompus, ses traverses si commodes, ses îlots de refuge, et même son système de dénomination des rues. On trouve l'application de cette tendance, de ce souci, dirai-je, jusque dans les plus petites choses, jusque dans les bancs de ses promenades. Ces bancs sont ce qu'il y a de moins gracieux ; ils sont pourtant plus commodes, avec leur appuie-pied de fer ou de bois garantissant de la poussière ou de l'humidité, que les bancs de marbre tout sculpté du jardin des Tuileries, dépourvus de cet appendice. Je n'ai pas besoin d'insister pour qu'on se figure combien ces traverses des rues, ces espèces de tapis de pierre si lisses, sont doux et sûrs au marcher. On comprend de même de quelle utilité doivent être les îlots de refuge. Je n'en connais guère qu'un seul à Paris, celui du Théâtre-Français. Il est vrai qu'il en vaut dix pour la grandeur. Qu'on les multiplie, qu'on en construise à l'intersection des grandes rues entre elles ou avec les boulevards ; qu'on en place deux ou trois et même un seul place Saint-Michel, au moyen duquel on parviendra peut-être à découvrir les beautés, jusqu'à présent cachées, de la fameuse fontaine qui orne cette place, et l'on n'entendra plus une foule de gens se plaindre qu'on leur a gâté Paris, que Paris a perdu tous ses charmes, qu'on ne peut plus y flâner, ni même y circuler comme au bon temps des rues étroites, faute de sécurité. Quand on imite, il faut imiter entièrement et ne pas s'arrêter à mi-chemin, sous peine de faire de la pire besogne. Or, il y a encore une foule de bonnes choses à emprunter là d'où l'on a importé le square et la boîte aux lettres isolée. Il y a toute une classe d'impor-

Digitized by Google

tations à faire, de celles qui se réfèrent à ces deux mots : *Decency forbids*, que l'on y voit peints discrètement sur les murs. Le système de dénomination des rues me semble bien supérieur à celui qu'on vient d'inaugurer à Paris. Il invite à la répétition des mêmes noms au lieu de l'éviter et de l'exclure ; c'est-à-dire qu'il épargne des efforts à la mémoire et facilite le souvenir[1]. Paris a maintenant deux mille trois cents rues ou places, chacune avec un nom particulier. Pour le moment, c'est fort bien. Mais Paris croît ; si jamais Paris atteint la taille de Londres et compte treize mille rues ou places, quelle tête pourra loger autant de noms différents d'hommes ou de lieux ? Il est des peuples dont le langage écrit se compose d'autant de signes conventionnels distincts qu'il y a de mots dans leur langue. On passe sa vie, chez ces peuples-là, à apprendre à lire. C'est par un procédé analogue que l'on dénomme actuellement les rues de Paris, et je plains d'avance les descendants des Parisiens nos contemporains, qui auront à faire entrer dans leur cerveau les dictionnaires d'histoire et de géographie. Donc, pour revenir à la question, la palme du confort à Londres, mais non celle du bon goût en matière d'art. Ici, l'infériorité éclate. Elle est manifeste depuis les plus grandes jusqu'aux plus petites choses ; depuis l'emplacement des monuments et des édifices qui, neuf fois sur dix, est on ne peut plus malheureux, entourés qu'ils sont même quelquefois d'un dangereux voisin[2], jusqu'à ces corniches qui ne font pas retour sur les côtés, jusqu'à ces fenêtres plus larges que hautes. C'est surtout par le mauvais goût des détails que pèche l'architecture anglaise, celle qui est un fruit du sol.

Les exceptions confirment les règles, c'est un principe admis. Je m'autorise de cet axiome pour apporter quelques restrictions à ce que j'ai dit de l'excellence de la voirie anglaise. Je ne voudrais pas laisser croire que l'économie des rues de Londres réunit aux avantages signalés plus haut ceux que nous connaissons en France, autant vaudrait admettre qu'elle atteint la perfection ou à peu près. Or, il semble qu'il est essentiellement humain que rien ne soit parfait, et rien n'est plus vicieux à Londres que tout ce qui tient à l'étiquetage et au numérotage des rues. Dans ce département de la voirie, la plus ef-

[1] Il y a à Londres je ne sais combien de *king* et de *queen-streets* se distinguant les unes des autres par le nom de la localité où elles se trouvent, ou par celui de la grande artère ou du *square* le plus voisin.

[2] Je fais allusion, entre autres, au palais du Parlement, sur l'un des côtés duquel se trouve un dépôt de *paille*. Dernièrement, un journal qui n'a pas l'habitude de se livrer à des plaisanteries, invitait les Londonniens qui aimeraient à voir un bel incendie à se tenir prêts pour aller au palais de Westminster. Le fait est qu'au commencement de l'année 1863, le feu prit à ces meules de paille, et que ce ne fut qu'avec de grands efforts qu'on put s'en rendre maître.

Digitized by Google

froyable anarchie règne en souveraine. Certes, considérant les distances énormes que l'on a la plupart du temps à parcourir pour vaquer à ses affaires, il serait bon, quand, après avoir employé l'aide combinée de voitures, de bateaux à vapeur omnibus, de chemins de fer, souterrains ou non, et enfin de ses propres jambes, on est arrivé au but approximatif de sa course, il serait bon qu'on pût se diriger en ne consultant que les tablettes du coin des rues, au lieu d'avoir, en leur absence trop fréquente, à recourir à l'obligeance d'un *policeman*, que l'on n'a pas toujours sous la main, ou à celle de passants plus ou moins affairés. Trop souvent, arrivé au point d'intersection de deux rues, interroge-t-on vainement les huit faces des maisons qui se font vis-à-vis. Trop souvent encore a-t-on à deviner quel est le bon numéro entre deux ou trois qui se répètent dans la longueur de la rue, suivant qu'elle est partagée en North, South, Middle, East, West et autres divisions encore plus capricieuses. Lorsque les rues portent leur dénomination, c'est la plupart du temps en caractères noirs, peints sur la brique enfumée, et qui, bien qu'énormes, se confondent, par suite, presque entièrement avec elle. Pendant le jour, on réussit sans trop de peine à déchiffrer ces hiéroglyphes ténébreux, mais le soir, il n'y a pas de Champollion qui pût y parvenir, et si l'on se trouve dans un quartier bourgeois, c'est-à-dire désert, on risque fort d'errer longtemps à l'aventure.

Ce que je dis du confort de Londres, je le dis de même de son aspect. Pris en masse et malgré des édifices particuliers sans rivaux et de fort beaux quartiers, Londres n'a rien d'aimable ; il est laid ; pourtant cette laideur n'est pas absolue. On doit tenir compte à Londres de l'ingénieuse variété de formes de la voie publique. C'est une supériorité qu'il a sur Paris, où on ne semble connaître que la ligne droite et le rectangle. Si le sentiment du beau fait défaut à la masse du public et même à cette partie du public qui, par son éducation et son rang dans la société, devrait avoir des goûts raffinés ; si les plus belles maisons particulières sont bariolées comme l'habit de *Pulcinello*, si l'on y coiffe les chapiteaux des colonnes de paniers à salade, Londres rappelle fréquemment à l'étranger que l'Angleterre est la patrie de Christophe Wren, d'Inigo Jones et de Barry. Le Français qui arrive à Londres avec l'idée préconçue de trouver les défauts de ses monuments et de ses édifices, car Londres a encore des édifices, tandis que Paris n'a plus que des « monuments », terme consacré, ce Français n'a pas de peine à les découvrir. Mais il en découvrirait aussi chez lui si une longue familiarité ou l'amour-propre national ne rendaient ses yeux indulgents. Les Français se sont égayés beaucoup, jusque vers ces derniers temps, et avec raison, aux dépens du dôme de la *National-Gallery*. Eh bien ! ce dôme est

Digitized by Google

primé aujourd'hui, dans l'échelle du ridicule, par celui du Tribunal de Commerce. Que dirait le Parisien lui-même si c'était à Londres qu'il vit, pour la première fois, la grille du square Montholon, les tritons et les naïades de la place de la Concorde? J'en passe et des meilleurs, et me contente de dire que l'on n'est pas plus parfait à Paris qu'à Londres.

Je ne sais si j'ai réussi à faire ressortir le caractère respectif des transformations dont ces deux villes sont le théâtre, et l'esprit qui préside à ces changements. Ce qui saute à tous les yeux, c'est que, dans l'échelle de la civilisation *matérielle*, les modifications de Londres, par les chemins de fer intérieurs, sont d'un autre ordre que celles qui s'opèrent à Paris. Cette avance, ce progrès conforme à la tendance de la civilisation moderne n'est pas à envier. Contentons-nous de ces perfectionnements où tout n'est pas sacrifié à l'intérêt commercial. Introduisons dans l'économie d'une existence élégante le confort, qui en est le complément indispensable. Ne craignons pas de faire des importations dont le seul défaut, comme c'est le cas pour celles qui les ont précédées, est de n'avoir été que trop tardives.

Quant à Londres, qui aspire vers l'élégance, qui veut se donner un air aimable, il n'y réussira qu'en faisant disparaître de ses rues des laideurs sociales aussi bien que matérielles. Ce ne sont pas des points de repos fort agréables pour les yeux que ces cimetières, que ces tombes au milieu des rues les plus populeuses, à côté des magasins les plus brillants. Mais il est quelque chose qui blesse encore plus la vue; ce sont ces êtres, hommes, femmes, enfants de tout âge qui, en hiver comme en été, errent çà et là en loques, et que l'on dirait sortis de ces tombes en ruines.

Si le tableau que, chemin faisant, j'ai essayé de tracer de la capitale britannique peut inspirer ou hâter quelques améliorations à Paris, je ne regretterai pas d'avoir consacré tant de pages au récit des transformations actuelles de Londres.

JUSTIN AMÉRO.

Digitized by Google

L'ENQUÊTE

SUR LES ENGRAIS

Le 1er juin dernier, M. le ministre de l'agriculture adressait à l'Empereur un remarquable rapport sur le commerce des engrais. Cette question est peut-être la plus importante de l'économie rurale, parce que, dans notre vieille Europe, sans fumier, la terre demeure stérile. Or, si la terre est stérile, il n'y a pas de récolte, pas de blé, pas de viande, pas de vin, ce qui revient à dire que l'homme serait privé des matières alimentaires. Les engrais sont donc le centre autour duquel gravite la vie matérielle des nations; de leur abondance ou de leur rareté dépendent la richesse et la force.

La théorie des engrais est fort simple. Les plantes s'assimilent dans le sol les principes minéraux qui les constituent et dont on obtient de la cendre par la combustion; elles puisent dans l'atmosphère tous les éléments qui se volatilisent. Or, si l'on veut que la couche végétale soit toujours féconde, il faut sans cesse lui rendre les principes minéraux qu'elle abandonne aux plantes; mais cette restitution ne peut être faite que par les engrais, qui se composent eux-mêmes de tous les débris végétaux, de toutes les matières organiques que l'homme ne pourrait autrement utiliser. Ainsi se réalise ce cercle mystérieux de la décomposition et de la recomposition des êtres qui ne peuvent se dissoudre sans que leurs détritus ne deviennent aussitôt les éléments de nouvelles plantes, de nouveaux êtres animés.

Les engrais ne sont donc qu'un état transitoire, particulier à la matière, qui cesse d'exister comme être organique et qui cherche

Digitized by Google

une vie nouvelle ; la matière ne peut ainsi redevenir vivante que par l'absorption des plantes ou des animaux dont elle forme les éléments solides. Quant aux principes gazeux, nous l'avons déjà dit, les plantes et les animaux les tirent de l'atmosphère, immense laboratoire dans lequel ces corps invisibles se constituent ou se détruisent, d'après des lois qui ne nous sont point encore bien connues.

En nous bornant aux matières inorganiques qui sont la base des engrais et des amendements, on peut diviser les principes de fertilisation en deux catégories : ceux qui se fabriquent dans la ferme par les procédés les plus anciennement connus ; ceux qui se fabriquent dans des usines, et dont les modes de préparation s'appuient sur la chimie et sur la géologie. Durant des siècles, le fumier de ferme fut à peu près seul en usage ; mais depuis que la population s'est accrue et qu'on a senti le besoin de multiplier les subsistances, il a bien fallu recourir aux engrais de commerce qui sont aujourd'hui devenus un auxiliaire indispensable de l'agriculture.

L'emploi des engrais de commerce a lieu sur une vaste échelle ; on les recherche dans les pays qui cultivent les plantes industrielles ou qui se livrent à la mise en valeur des terres incultes. D'après une enquête officielle faite en 1862, nous en consommions alors 500 millions de quintaux métriques, que l'on n'évaluait pas à moins de 500 millions de francs. Soixante-sept départements en faisaient l'usage le plus étendu, six seulement ne les avaient pas encore adoptés.

On conçoit que la fraude ait dû se glisser dans un négoce aussi considérable, alors surtout qu'il est si facile d'introduire des matières inertes dans des matières fertilisantes ; c'est, en effet, ce qui a eu lieu. Des industriels éhontés n'ont pas craint de vendre du sable jaune pour du guano, de la tourbe pour de la poudrette, des schistes bitumineux pour du noir animal. Ces fourberies audacieuses ont été un instant si multipliées, que l'avenir des engrais artificiels a failli en être compromis.

Les fraudes de cette nature ont un caractère particulier que ne présentent pas les autres. Si un marchand de draps me trompe sur la qualité du tissu qu'il me livre, cette mauvaise action ne frappe que moi seul ; mais lorsqu'un fabricant d'engrais me vend du sable pour du guano, ce n'est pas seulement le prix qu'il me vole, il prive la société tout entière des récoltes que mes domaines auraient produites. Au préjudice qu'il me cause s'en ajoute un autre plus considérable, puisque la fraude pourrait compromettre les approvisionnements publics. La falsification des engrais artificiels est donc une plaie sociale ; ce n'est pas un simple fait d'escroquerie, mais bien un crime qui appelle la plus sévère répression.

Digitized by Google

Aussi, de bonne heure, les cultivateurs si effrontément trompés ont-ils fait entendre leurs plaintes. Le premier cri de détresse est parti de la Loire-Inférieure, de la Bretagne tout entière, qui emploie beaucoup de noir animal à la fertilisation de ses landes. Dès 1837, M. de Mencq, aujourd'hui sénateur, alors préfet à Nantes, rendait un arrêté réglementaire du commerce des engrais. Cet arrêté, qui depuis a été reproduit par vingt autres préfets, enjoignait aux fabricants de mettre une indication analytique sur chaque sorte de produits déposée dans leurs magasins, et de ne délivrer leurs factures qu'avec les dosages des diverses matières qui avaient servi à la composition de ces engrais.

Ce frein mis à la fraude donna d'excellents résultats. L'enquête de 1862 constate que, si elle n'avait pas complétement disparu, elle était beaucoup moins fréquente. Mais depuis lors deux arrêts de la cour de cassation sont venus renverser toute cette réglementation préfectorale si utile. Une décision souveraine du 28 août 1862 et une autre du 6 novembre 1863 ont reconnu que la police des engrais appartenait exclusivement à l'autorité municipale, que, par conséquent, les arrêtés préfectoraux rendus sur cette matière n'avaient aucune force.

Cette décision, conforme aux véritables principes, a eu ce résultat regrettable, de faire disparaître toutes les garanties qui protégeaient les cultivateurs contre la fraude. C'est dans cette situation que M. Armand Behic, ministre de l'agriculture, a pris le parti de provoquer une mesure législative; il s'agit aujourd'hui de combler les lacunes que notre législation renferme; il faut qu'une loi protectrice vienne soustraire nos travailleurs agricoles aux fourberies d'un commerce déloyal.

C'est pour atteindre ce but désirable, que M. le ministre a nommé une commission chargée de faire une nouvelle enquête sur la fabrication et la vente des engrais, et de préparer les éléments d'une loi de police. Quels devront être les caractères de cette loi? Faudra-t-il la restreindre à la France seulement, ou bien ne conviendrait-il pas de l'appliquer à tous les peuples civilisés? Devra-t-on lui donner un caractère préventif, ou bien sera-t-elle simplement répressive? eu égard aux relations qui existent entre les différents peuples du globe et à l'importance que prend chaque jour le commerce des engrais, la loi devrait avoir un caractère universel. Déjà la France, l'Angleterre, la Belgique et la Hollande se sont entendues entre elles pour régler d'une manière uniforme la législation sur les sucres. Rien ne s'opposerait à ce que la législation sur les engrais revêtit le même caractère. Cette branche de commerce en retirerait d'incontestables avantages, et l'agriculture n'aurait qu'à s'en féliciter.

Digitized by Google

Mais la loi à intervenir devra-t-elle être préventive ou répressive? Faudra-t-il saisir la raude au moment même où elle commencera à se produire, ou bien ne conviendrait-il pas, pour la poursuivre, d'attendre qu'elle soit consommée? Ici, les meilleurs esprits se divisent. Les partisans de la liberté commerciale repoussent les mesures préventives comme portant une grave atteinte à l'industrie, qu'il faut affranchir de toutes les entraves. Mais on leur répond que, même avec la liberté, certaines restrictions sont nécessaires lorsqu'elles reposent sur l'utilité générale. Nul ne peut en France élever des établissements dangereux, insalubres et incommodes, sans se conformer à certaines règles de police. De même le commerce de l'imprimerie et de la librairie est sujet à des restrictions, parce qu'il peut offrir du danger pour les mœurs. La fabrication des bijoux est soumise à un contrôle, parce que le consommateur ne pourrait par lui-même en constater le titre. Toutes ces entraves apportées au libre exercice de l'industrie ont leur raison d'être. Pourquoi, dans un intérêt social, ne les étendrait-on pas au commerce des engrais?

Entre deux opinions extrêmes, pour sortir d'embarras, on propose un moyen terme. On demande que le fabricant soit tenu de faire l'analyse de ses produits et d'inscrire, sur les matières mises en vente, les résultats de cette analyse. Si l'étiquetage était sincère, les sociétés d'agriculture pourraient, avec cette notion, éclairer les praticiens sur la qualité des matières fertilisantes qu'on leur offrirait. Déjà, en Angleterre, le club des fermiers, à Londres, possède un laboratoire dans lequel on fait des analyses, et où l'on donne des consultations, aux cultivateurs qui les réclament, sur la valeur des engrais et sur la convenance qu'il y a de les employer dans certaines terres ou dans d'autres. En France, depuis que la cour de cassation a renversé la réglementation préfectorale, quelques sociétés d'agriculture ont ouvert des laboratoires à l'instar de celui du club des fermiers; l'initiative a été prise par la société de Tours. D'autres ont suivi son exemple. Nous approuvons beaucoup ce mouvement; mais, quant à nous, nous ne pensons pas qu'un simple laboratoire placé au chef-lieu de département puisse suffire à tous les cultivateurs de la circonscription. L'agriculteur qui se trouve à 100 kilomètres du chef-lieu ne pourra pas profiter du laboratoire. Dès lors, si on lui offre des engrais falsifiés, comment fera-t-il pour les reconnaître? Comment pourra-t-il échapper à la fraude, si la loi ne punit pas les fraudeurs? On aura beau invoquer le grand principe de la liberté des transactions; le respect pour un principe, fondamental il est vrai, ne doit pas faire absoudre le commerce des falsifications, des vols, des empoisonnements qu'il commet chaque jour. Laissons, puisqu'on le veut, les mesures préventives; mais soyons d'autant

Digitized by Google

plus sévères pour les falsificateurs, qu'ils auront joui d'une plus grande liberté d'action.

Comment la commission d'enquête a-t-elle résolu ce difficile problème? Nous l'ignorons encore. Nous savons seulement qu'elle a tenu quatorze séances et qu'elle a envisagé la question sous toutes ses faces. Elle a entendu de nombreux cultivateurs, des fabricants d'engrais, des chimistes, les directeurs de nos grandes lignes de chemin de fer. L'enquête est aujourd'hui terminée; on en imprime les résultats, qui formeront deux gros volumes. Cette œuvre offrira un très grand intérêt.

En attendant que nous puissions la lire, on nous permettra de soulever quelques questions que, très probablement, nous trouverons traitées à la fois et dans les réponses des personnes consultées, et dans les rapports des membres de la commission.

La première qui se présente est celle du droit perçu à la frontière sur les engrais étrangers. Depuis le traité de commerce avec l'Angleterre, il est de principe que les matières premières servant aux diverses industries nationales doivent entrer en franchise. C'est ainsi que le coton, la laine, le bois, n'ont plus aujourd'hui à payer qu'un simple droit de balance. Pourquoi l'agriculture n'a-t-elle pas été traitée aussi favorablement que les fabriques? Il est vrai que le droit sur les engrais exotiques est supprimé, lorsque ceux-ci nous arrivent sous le pavillon national. Mais lorsqu'ils sont introduits par navires étrangers, ils acquittent encore une certaine taxe. Par exemple, avant le 15 janvier de cette année, le guano du Pérou payait 36 fr. par tonne de 1,000 kilos.

On sait que le guano est un composé de fientes d'oiseau et de matières animales, et qu'il est très riche en azote et en phosphate, les deux éléments de fertilisation par excellence. L'usage de cet engrais était fort ancien au Pérou. Signalé pour la première fois en Europe par l'illustre de Humboldt, au commencement de ce siècle, c'est seulement vers 1840 qu'il fut introduit en France. Son emploi dans notre agriculture s'est longtemps fait attendre. D'abord, il ne nous arriva que par petites quantités, et seulement sur des navires anglais, construits spécialement pour faire ce service. Depuis lors, les Anglais ont conservé en quelque sorte le monopole de cette fourniture; nos armateurs se refusent à charger une matière qui infecte les vaisseaux et les rend impropres à toute autre sorte de transports.

Lors donc qu'on a rédigé les nouveaux tarifs et qu'on a frappé d'un droit de 36 fr. la tonne le guano introduit sous pavillon étranger, on a imposé à l'agriculture une charge qui n'est pas en harmonie avec l'esprit libéral de notre législation douanière. Aussi, depuis quelque temps, l'agriculture faisait-elle entendre ses plaintes. Le

Digitized by Google

Sénat avait été saisi de pétitions nombreuses qui demandaient le dégrèvement des droits pesant sur les guanos.

A ces réclamations, on répondait que le droit n'existait pas sur les guanos apportés par nos armateurs. La raison n'était pas très sérieuse, puisque notre marine ne se livrait pas à ce genre de transports. On répondait encore que la suppression du droit profiterait au gouvernement péruvien seul, ou à ses concessionnaires, puisque, jouissant d'un monopole, il avait le droit de fixer les prix selon son bon vouloir. Cette dernière objection ne pouvait être levée que par une convention entre la France et le Pérou. Il s'agissait de faire profiter nos acheteurs de toute la somme dont les tarifs seraient réduits. C'est, en effet, ce qui vient d'avoir lieu. Un acte diplomatique, en vigueur depuis le 15 janvier, fixe à 310 fr. le prix de la tonne de guano, rendu dans nos ports. Moyennant cette concession de la part du Pérou, notre gouvernement vient d'abaisser le droit d'entrée de 36 fr. à 18 fr. La différence doit profiter à notre agriculture seule.

Cette réforme des tarifs est très louable; mais ne serait-il pas à désirer que la commission d'enquête demandât la libre entrée de toutes les matières fertilisantes? L'engrais en abondance peut seul donner le pain, le vin, la viande à bon marché. Tout impôt sur cette substance est un véritable impôt sur les denrées alimentaires; il importe donc qu'au plus vite on le fasse disparaître de notre législation douanière. Ce ne serait là, du reste, qu'établir l'égalité entre l'agriculture et l'industrie, puisque cette dernière reçoit en franchise de tous droits les principales matières qu'elle transforme.

La commission a entendu les directeurs de nos grandes compagnies de chemins de fer. Il résulte des explications qui ont été fournies que les unes se sont montrées très libérales pour le transport des engrais, tandis que les autres, se renfermant dans leurs droits, s'en tiennent à la lettre des tarifs. Parmi celles qui comprennent combien le transport des matières fertilisantes doit leur être favorable, il faut citer la compagnie d'Orléans, qui est presque toujours la première à inaugurer les réformes utiles. Cette compagnie a réduit le transport des engrais en Sologne, aux simples remboursements des frais de traction. Il y a plus. Comme elle est chargée par le gouvernement de transporter à prix réduit les marnes d'Orléans, et de les déposer dans les diverses stations qui traversent la Sologne, la compagnie s'est en quelque sorte fait marchande de marne; elle cède à crédit, pendant une année, cet amendement précieux à tous les cultivateurs qui veulent en faire usage. De cette manière, les amendements affluent dans la Sologne, et le principe calcaire dont elle a si grand besoin ne lui fait pas défaut. Ces deux mesures dispensent en quelque sorte les cultivateurs de ce triste pays d'avoir

Digitized by Google

recours à des établissements de crédit, qui d'ailleurs n'existent point encore pour eux. La Sologne se couvre de riches moissons; son bétail se développe rapidement; il est arrivé que, par suite de ce surcroît de produits, le chemin de fer a vu son trafic s'accroître dans de telles proportions, qu'aujourd'hui les sacrifices qu'il s'est imposés, sont trois à quatre fois couverts par les profits qu'il réalise. Voilà, certes, des administrateurs intelligents : ils ont bien compris qu'avant de récolter il faut semer.

Les mêmes faits se sont produits sur la ligne de l'Est. Cette ligne transporte jusqu'en Champagne les engrais qui encombrent Paris, et les distribue sur les mauvaises terres crayeuses, dont on retire de magnifiques produits lorsqu'on peut les fumer. En échange de ces matières fertilisantes livrées à bas prix, le chemin de fer reçoit des céréales, des laines, des bestiaux, des vins, qu'il transporte par grandes masses, et qui sont pour lui la source d'un immense revenu. Toutes les autres compagnies, si sagement, si intelligemment administrées en France, imiteront avec le temps cet exemple. Le transport des engrais est encore trop élevé sur les lignes de l'Ouest, qui sillonnent la Bretagne. Ce pays, aujourd'hui à moitié désert, ne donne aucun aliment au trafic; avec des amendements calcaires et des engrais, il pourrait devenir très riche. Alors, il offrirait au chemin de fer les éléments de transports considérables, qui feraient la fortune de ses actionnaires. Il n'y a pas de doute qu'aussitôt qu'elle se croira en mesure de le faire, la direction ne s'impose un sacrifice qui doit lui devenir plus tard si profitable.

Il est encore d'autres points qui doivent certainement avoir attiré l'attention de la commission d'enquête; c'est la possibilité d'établir des banques faisant aux cultivateurs l'avance des engrais dont ils auraient besoin, à charge pour ces derniers d'en rembourser le prix aussitôt après la récolte. Des banques ainsi organisées constitueraient une des branches les plus importantes du crédit agricole.

Mais avant que les capitaux puissent s'engager dans cette voie, éminemment féconde pour eux-mêmes et pour la richesse générale, il faut leur donner toutes les garanties désirables. Par exemple, il ne faudrait pas qu'une banque de prêts en nature, qui aurait fourni du guano à l'aide duquel on doublerait la récolte, pût être primée par des créanciers privilégiés. Or, parmi ces créanciers il faut compter le propriétaire à l'encontre du fermier et le fournisseur des semences. D'après l'art. 2,102 du Code Napoléon, le propriétaire a contre son fermier un privilége sur tout ce qui garnit la ferme pour le payement de ses loyers; il en est de même du fournisseur des semences, qui doit être remboursé par préférence sur les produits de la récolte. Ces priviléges sont absolus, et dans l'hypothèse où un fa-

Digitized by Google

bricant d'engrais viendrait à faire crédit à un fermier, en cas de saisie des fruits, le fabricant ne serait qu'un simple créancier chirographaire : si les résultats de la vente ne suffisaient qu'à désintéresser le propriétaire de la ferme et le fournisseur des semences, le fabricant d'engrais n'aurait rien à prétendre et se trouverait frustré de ses avances. Ainsi le veut l'art. 2,102 que nous avons cité plus haut.

Cependant, si l'on examine le rôle qu'a joué le fabricant dans la production de la récolte vendue, on voit que, sans son concours, elle aurait été bien moindre. Supposons qu'au lieu d'avoir reçu du guano, la terre dont s'agit n'eût point été fumée ; sans ce puissant auxiliaire, elle aurait peut-être produit de 12 à 15 hectolitres à l'hectare; avec du guano elle donnera 30 hectolitres. Eh bien, tout ce que le propriétaire et le fournisseur des semences prendront au delà de 15 hectolitres ne leur appartiendra pas légitimement; la différence entre 15 et 30 est véritablement l'œuvre du fabricant d'engrais et, en définitive, elle doit lui revenir. Toute décision contraire est injuste et devient un obstacle invincible à la création du crédit agricole en nature et au développement de la production territoriale ; cette doctrine est en opposition avec l'intérêt social.

Les tribunaux refusent de ranger le fournisseur d'engrais sur la même ligne que le fournisseur de semences ; on cite entre autres un arrêt rendu par la cour de Caen, le 28 juin 1837, qui sanctionne cette doctrine ; mais l'illustre président Troplong critique vivement cet arrêt, qu'il trouve, à juste titre, rétrograde et qu'il déclare incompatible avec les besoins de notre époque. Nous ne saurions trop approuver cette opinion.

Le jour où le fabricant d'engrais aura de véritables garanties, il n'hésitera plus à créditer le cultivateur, c'est-à-dire à lui livrer, au moment des semailles, les matières fertilisantes dont il aura besoin. Il suffira que ce dernier s'engage à rembourser son vendeur sur les produits de la prochaine récolte. Ainsi la réforme de l'art. 2,102 du Code Napoléon, dans le sens indiqué par le célèbre jurisconsulte, dont nous invoquions tout à l'heure l'autorité, amènerait la fondation de banques, ayant pour objet des prêts en nature, et principalement des prêts d'engrais ; il s'établirait par suite un vaste courant d'affaires, qui roulerait chaque année sur plusieurs centaines de millions. La même organisation pourrait avoir lieu pour les fournitures de bétail, de semences, de plants et d'instruments aratoires. Alors se trouverait fondé le véritable crédit agricole, le seul qui puisse être utile aux cultivateurs : Le *crédit en nature.*

Le principal objet que semble s'être proposé la commission d'enquête, c'est de trouver les moyens de faire disparaître la fraude. La

Digitized by Google

loi ne pourrait ici rendre que de très faibles services. Ce qu'il faut avant tout, c'est moraliser le commerce des engrais, afin, si c'est possible, de le purger de tous les hommes tarés qui le déshonorent. Pour atteindre ce but, on devrait réunir tous les fabricants et placer les intérêts de la corporation sous la surveillance d'un syndicat. Ce syndicat, que plusieurs des parties intéressées appellent de tous leurs vœux, aurait pour principale mission de poursuivre la fraude et d'introduire dans cette branche si importante de commerce toutes les réformes désirables. Le syndicat aurait un laboratoire pour les analyses ; il rechercherait la fourberie partout où elle se produirait, et ferait punir les coupables. Les membres de l'association s'engageraient d'honneur à ne vendre qu'avec garantie de dosage. Ceux qui contreviendraient à cette loi seraient impitoyablement rayés des cadres.

Ainsi organisés, les fabricants pourraient facilement se constituer en banque des engrais. Il leur suffirait alors de trouver une institution de crédit qui acceptât leurs billets renouvelables pendant une année ; nous croyons la chose facile, car le crédit agricole de France pourrait ici utilement intervenir

Nous ne savons point encore si la commission d'enquête s'est occupée de cette grave question ; mais elle est véritablement digne des méditations de nos hommes d'Etat. Les lois ne suffisent pas pour moraliser l'industrie. Si l'on veut résoudre ce difficile problème, il faut d'abord, au moyen d'institutions bien ordonnées, chercher à moraliser les hommes. C'est dans cette moralisation que résident la vitalité des peuples et la richesse des empires. Aussi toutes les enquêtes doivent-elles viser à ce but et s'efforcer de l'atteindre.

JACQUES VALSERRES.

Digitized by Google

LA DESTINÉE DES AMES

APRÈS LA MORT

DANS LES CROYANCES DES GRECS ET DES ROMAINS

I

Parmi les causes qui déterminèrent l'adhésion du monde grec et romain au christianisme, une des principales est, sans contredit, que c'était la seule religion qui donnât une réponse précise, satisfaisante et pleine d'autorité à la question de la destinée de l'âme après la mort. Cette question redoutable, qui fera toujours le tourment de l'humanité, s'était depuis longtemps posée devant les philosophies et les religions de la vieille Europe, et les solutions n'avaient pas manqué; mais toutes étaient ou vagues ou incapables de répondre aux aspirations des esprits et des cœurs, ou dénuées de tout caractère qui les pût imposer à la croyance et au respect. Elles se réduisaient à des légendes populaires, à des rêveries poétiques, à des systèmes émis par quelque philosophe, détruits par quelque autre, enfin aux enseignements rares et déconsidérés des vieux cultes. Tant que le monde antique ne connut pas d'autre divinité que celles dont la poétique histoire amusait dès l'enfance son imagination, force lui fut de croire à l'immortalité de l'âme sur la foi des prêtres de Jupiter, de Vénus et d'Apollon, sur la foi de la plupart de ses philosophes et de ses poètes. Mais c'étaient là de médiocres garanties sur un sujet bien sérieux, et qui tenait fort à cœur à toute l'antiquité.

Digitized by Google

Sans doute, chez les anciens, comme de nos jours, il y a eu des hommes qui ont cru et enseigné qu'au delà de cette vie il n'y a rien pour l'homme à espérer ni à craindre; mais la négation de l'autre vie a été plus rare dans l'antiquité que dans les temps modernes, et elle a rencontré un moins grand nombre de partisans. Plus l'humanité était jeune, moins elle était portée au désenchantement et au doute; tandis qu'aujourd'hui, en matière de croyances religieuses, on ne craint rien tant que d'être dupe d'une illusion, même bienfaisante, les anciens en général ne demandaient qu'à croire, pourvu que leur croyance leur apportât une consolation aux misères de l'humanité. Lorsque le christianisme parut, il excita d'abord quelque étonnement; il eut à vaincre les obstacles que rencontrent les choses nouvelles; il lui fallut dissiper les fausses interprétations, les erreurs et les calomnies; de longues années furent nécessaires pour que le monde grec et romain, si fier de sa grandeur, s'habituât à cette pensée que la lumière lui était venue d'un peuple obscur et méprisé. Mais que faire en une époque de souffrances sans nombre, devant le despotisme souvent violent des empereurs, devant l'égoïsme et la rapacité des hautes classes, en présence du fléau de l'esclavage, et au milieu d'une dégradation morale que trahissaient à la fois la barbarie des jeux du Cirque et l'obscénité des spectacles de pantomimes? Le langage qu'avait autrefois tenu l'apôtre à son maître, l'Empire tout entier le tint à son tour : « Seigneur, à quel autre » irions-nous? Vous seul avez les paroles de la vie éternelle. »

Ces paroles de la vie éternelle, qu'au IVe siècle l'ancien monde avoua n'avoir pas trouvées encore, il les avait cherchées longtemps. Il ne s'était pas contenté d'essayer pour son compte de résoudre l'énigme de la destinée, il en avait demandé le mot aux races qui l'avaient précédé dans la civilisation. Sa philosophie, par une transmission obscure, mais certaine, avait hérité des spéculations de la sagesse orientale; et presque rien ne lui était étranger de ce qu'avaient pensé les prêtres de l'Egypte, les mages de la Perse ou les brahmanes de l'Inde. Seulement, l'esprit grec et l'esprit romain, grâce à l'originalité puissante dont ils étaient doués l'un et l'autre, ou bien s'étaient assimilé les spéculations étrangères au point de se les rendre propres, ou bien en avaient fait le choix qui convenait le mieux à leur tempérament. Dans le monde oriental, la croyance la plus générale est le panthéisme. Le panthéisme est au bout de presque toutes les religions, de presque toutes les philosophies de l'Orient. Une telle croyance sied bien en effet aux peuples de l'Orient, à ces fourmilières humaines dont la mobilité inconsciente et fatale ressemble à l'immobilité, et chez qui l'individualité tient si peu de place qu'il semble assez naturel qu'elle n'y soit revendiquée

Digitized by Google

par personne. Mais il n'en est pas de même en Grèce et à Rome. Là, quelles que soient les exigences de l'Etat ou de la Cité, la personne humaine réclame ses droits ; et, si elle consent à se laisser absorber dans l'ordre politique, il est rare que, dans l'ordre moral, elle ne tienne pas à se distinguer des autres et à s'affirmer. A coup sûr, le panthéisme pénétra dans le monde grec et romain, mais non profondément. Il ne s'y fit des adeptes que dans les rangs des philosophes ; et, tandis que le dernier Hindou se croit destiné à se perdre un jour au sein de l'Être infini, chez les Grecs et chez les Romains le peuple, habitué à multiplier les personnes divines, ne crut jamais à autre chose qu'à la persistance de la personne humaine, soit dans le Tartare ou l'Elysée, soit même sur cette terre. Certes, s'il y a quelque chose de propre à bien faire sentir la différence de la civilisation orientale et de la civilisation grecque, c'est l'idéal que l'une et l'autre se formèrent de la destinée de l'âme après la mort : pour l'une, c'est de cesser d'être soi, c'est de s'endormir dans un éternel *nirvâna ;* pour l'autre, c'est de prolonger la vie, et la vie individuelle, au delà du tombeau, c'est de ne jamais cesser à travers les siècles de penser, de sentir, d'agir de quelque façon.

Mais cette croyance est loin d'avoir été immuable. Il y a eu sur ce point, selon les temps et selon les doctrines, des hésitations et des variations que nous nous proposons d'étudier ici. Il n'est pas sans intérêt de suivre par la pensée les efforts généreux que fit l'ancienne Europe pour se soustraire à ce qui lui était le plus antipathique, la perspective du néant, et pour dégager des ténèbres du paganisme la notion salutaire d'une autre vie.

II

Nous l'avons dit, et c'est un point essentiel à marquer tout d'abord, aussi loin qu'on remonte dans l'histoire des idées, en Grèce et à Rome, on voit le peuple entourer de chimères et de superstitions la croyance à l'autre vie ; nulle part on ne la lui voit repousser. Pour rencontrer la négation de cette croyance universelle, c'est dans les écoles de philosophes qu'il faut aller. Il suffit de citer le *Phédon* de Platon pour prouver que l'immortalité de l'âme n'a pas été méconnue par tous les philosophes de l'antiquité : mais il faut reconnaître que, dans les écoles, ce dogme si nécessaire à la vie morale de l'humanité a été souvent ou mal établi, ou nié, ou dénaturé par de fausses interprétations.

Il a été si mal établi par bon nombre de philosophes, que c'est

Digitized by Google

une question de savoir s'ils l'ont admis. Dans une excellente étude *Sur l'immortalité de l'âme chez les Stoïciens*, M. Courdaveaux a démontré que la plupart des philosophes, et particulièrement les stoïciens, résolurent d'une manière ou indécise ou négative la question de l'immortalité de l'âme. Les stoïciens surtout auraient cru que c'était abaisser leur sage que de lui supposer, dans l'exercice du devoir, le moindre motif intéressé : il leur semblait que la vertu portait avec elle son prix. Conception plus hautaine que vraiment grande, qui présume trop de la faiblesse humaine, et qui, sous prétexte de faire appel au désintéressement, surexcite un des mauvais sentiments de notre nature, l'orgueil !

La philosophie ancienne elle-même nous a laissé un témoignage de ses indécisions sur cette question capitale : c'est la première *Tusculane* de Cicéron. Le spirituel et savant écrivain se demande *si la mort est un mal;* et, avant de répondre pour son propre compte, il interroge les philosophes qui l'ont précédé, et montre combien peu ils étaient d'accord sur ce point soit entre eux, soit avec eux-mêmes. Mais lui, qui se fait ici le défenseur éloquent de la doctrine de l'immortalité, y a-t-il été bien fidèle ? Il semble la nier dans un de ses plaidoyers, ou du moins il renvoie aux fables tout ce qu'on disait de son temps sur les châtiments infligés aux méchants dans l'autre vie. Sans doute, on peut dire que ce n'est là qu'un argument d'avocat. Mais ce qui donne à penser, c'est qu'on ne trouve pas trace de la croyance à l'immortalité de l'âme dans toute sa correspondance, c'est que, dans le traité *de la Vieillesse*, il en parle comme d'un grand peut-être, c'est que, dans ses livres de morale, où il est tout stoïcien, il n'en dit pas un mot; au contraire, il avance dans son traité des *Devoirs* (livre III, ch. XXVIII.), cette opinion que Dieu ne saurait ni s'irriter ni nuire, et que la seule punition d'un serment violé, c'est la honte de l'avoir violé. Il est vrai que le *Songe de Scipion* nous présente un tableau enchanteur de l'immortalité réservée aux grandes âmes. Mais le *Songe de Scipion* a-t-il une autre portée qu'une fiction littéraire ? Il est permis de croire que Cicéron a partagé l'indécision des philosophes qui l'ont précédé : Qu'est-il en effet, du moins en philosophie, si ce n'est un écho qui répète presque autant de sons qu'il s'en est produit ?

A côté de ces démonstrations indécises et insuffisantes de l'immortalité, il y avait des négations très arrêtées, et en assez grand nombre. L'immortalité de l'âme n'était qu'un mot pour toutes les écoles de philosophie sceptique, matérialiste, panthéiste, atomistique ou épicurienne. Les uns croyaient à l'entier anéantissement de l'homme après la mort; les autres pensaient que les atomes dont nous étions formés devaient produire d'autres combinaisons, ou que

Digitized by Google

la parcelle de souffle divin, selon l'expression d'Horace, devait retourner à son foyer. Lucrèce, qui avait entrepris de délivrer l'esprit de l'homme « des chaînes de la superstition, » se vantait d'avoir réduit à néant tous les récits sur l'autre vie, qui n'étaient à ses yeux que de poétiques allégories de la vie présente ; Virgile l'estimait heureux d'avoir mis sous ses pieds toutes les frayeurs du vulgaire, d'avoir méprisé « le fracas de l'avare Achéron ; » et il semble qu'il n'y eût pas à cela grand mérite, puisque, au dire de Cicéron, « des fables aussi ridicules ne pouvaient déjà plus inspirer d'effroi aux vieilles femmes, bien loin qu'il convînt à un philosophe de faire le fier pour en avoir vu la fausseté. » Il y avait longtemps en effet que l'on avait dit : Enfers, Champs-Elysées, pures inventions des philosophes et des législateurs, purs moyens de conduire les hommes et de les moraliser ! Au temps de Cicéron, l'immortalité de l'âme commençait même déjà à n'être plus une croyance d'Etat. Un homme qui était appelé à gouverner Rome, mais qui n'avait pas encore de responsabilité qui l'obligeât à peser ses paroles, avait dit un jour en plein Sénat : « Dans le deuil et le malheur, qu'est-ce que la mort? un repos, et non une souffrance. Avec elle, tous les maux sont finis ; au delà, il n'y a place ni pour la peine ni pour la joie [1] ». Et Caton avait relevé ces paroles de César, sans paraître s'étonner qu'elles fussent prononcées en pareil lieu. Le dernier mot de toutes ces négations sera dit à deux siècles de là, par un empereur bel esprit qui, se transportant à son dernier jour, souhaitera un bon voyage à son âme en des vers ironiques :

Animula vagula, blandula,
Hospes comesque corporis,
Quæ nunc abibis in loca,
Pallidula, rigida, nudula,
Nec, ut soles, dabis jocos [2] ?

Parmi les philosophes qui combattaient le plus la croyance au complet anéantissement de l'homme après la mort, le dogme de l'immortalité de l'âme était quelquefois étrangement travesti. Du panthéisme oriental était sortie l'idée d'une *palingénésie*, ou d'un renouvellement, d'un retour à l'Etre infini après une série de migrations. De la même source découla la doctrine de la *métempsycose*, que la Grèce paraît avoir empruntée à l'Egypte, et qu'elle fit de vains efforts pour rendre plausible.

[1] Ces paroles nous sont connues seulement par le discours que Salluste prête à César, dans son *Histoire de la Conjuration de Catilina ;* mais il paraît constant que ce fut en effet un des arguments du discours de César.

[2] Cette pièce de l'empereur Adrien nous est conservée par un écrivain de l'*Histoire Auguste*, Spartien. (*Vie d'Adrien*, ch. XXIII.)

Digitized by Google

Selon les Egyptiens, la vie que chacun de nous passait sur la terre était multiple : lorsque l'âme s'était séparée du corps d'un homme, elle allait dans celui de quelque animal ; et ce n'est qu'après avoir fait partie successivement de toutes les espèces d'animaux, terrestres, aquatiques, volatiles, après avoir employé à ces diverses migrations l'espace de trois mille ans, qu'elle rentrait dans un corps d'homme. Quel que soit le philosophe qui ait apporté en Grèce la doctrine de la métempsycose, que ce soit Orphée, Phérécyde de Scyros ou Pythagore, il est constant qu'il la modifia. La métempsycose ne consista plus, pour les philosophes grecs qui l'adoptèrent, en une série de migrations toutes fortuites, à laquelle l'âme était condamnée avant de se réunir à un corps pour n'en plus être jamais séparée : ils posèrent en principe que ces migrations dépendaient de certaines conditions, et qu'il y avait une certaine convenance, une certaine harmonie entre l'âme qui changeait ainsi de demeure, et le corps qui lui devait appartenir. Ce n'est pas une idée cosmogonique, mais une idée morale qui présida, pour les Grecs, à cette doctrine : la vie n'étant considérée par eux que comme un châtiment pour des fautes antérieures, toute la série des existences successives fut regardée comme une suite de ces fautes et un moyen de purification. D'après ce système, les animaux qui peuplaient la terre, depuis les oiseaux jusqu'aux reptiles, n'étaient autres que nos ancêtres, coupables à divers degrés, et expiant dans une humble existence les fautes de leur vie d'homme. La conséquence dernière de ces croyances était qu'il fallait s'abstenir de viande, et que c'était un crime de tuer un animal ; car c'était chasser l'âme d'un de ses proches de la demeure qui lui avait été momentanément assignée par les dieux. On sait que Pythagore et les pythagoriciens ne reculèrent pas devant cette conséquence, et qu'ils s'astreignirent rigoureusement à une diète végétale : encore se crurent-ils obligés de respecter les fèves, comme ayant aussi avec les hommes je ne sais quel degré de parenté ; c'est du moins l'explication d'Horace, qui s'amuse beaucoup de toutes ces imaginations.

Platon, après Empédocle, reprit la doctrine pythagoricienne de la métempsycose, et, l'exposant à sa façon, insista plus encore sur le caractère moral qu'elle avait pris en Grèce. Si l'on ramène à l'unité les idées peu précises et peu concordantes qu'il en donne dans le *Timée*, dans le *Phédon*, dans le *Phèdre*, dans la *République*, que trouve-t-on ? Pour lui aussi, la vie présente n'est qu'un châtiment mérité, dans une série d'existences antérieures, par des crimes qui n'ont pas encore été expiés, et qui doivent l'être. Après la mort, les âmes vertueuses, celles qui auront suffisamment expié leurs iniquités passées, retourneront habiter l'astre à la société duquel elles étaient

Digitized by Google

destinées, et partageront son bonheur. Les autres seront soumises à une série de transformations, dont elles ne verront le terme que lorsqu'elles seront revenues à l'excellence et à la dignité de leur premier état ; mais elles n'y peuvent revenir qu'au bout de dix mille ans, à moins que, par trois fois, dans l'espace de mille ans, elles n'aient choisi la condition et le genre de vie des philosophes : ces dernières, après leur troisième vie philosophique, reprennent leurs ailes et peuvent regagner leur céleste patrie. Voilà bien des métaphores et des images : elles nous avertissent de ne pas prendre à la lettre ce que dit Platon de la métempsycose, d'autant plus que lui-même ailleurs traite d'une manière toute différente de la destinée de l'âme après la mort, et qu'il lui arrive souvent de parler par mythes et par symboles. Plus tard, cela doit fournir à Virgile quelques vers du VIe livre de l'*Enéide*, dans l'exposition que fait Anchise à Enée du système du monde. Mais, ce qui n'était pour Platon et pour Virgile que l'occasion de belles et poétiques peintures, devint pour les pythagoriciens et surtout pour les néo-platoniciens d'Alexandrie le sujet d'un enseignement dogmatique.

Il est vraiment curieux de voir quelle peine se sont donnée les tardifs rénovateurs du platonisme pour faire entrer dans la science l'hypothèse de la métempsycose. Pour Plotin, le chef de la nouvelle école platonicienne, ce n'était même plus une hypothèse, c'était un dogme ; et il en était si pénétré, il en voyait tout le monde si persuadé autour de lui, qu'il ne lui venait pas à l'esprit qu'on pût le mettre en doute : selon lui, « c'est une croyance universellement admise, que l'âme commet des fautes, et que, pour les expier, elle passe dans de nouveaux corps [1]. » Mais quels étaient ces corps, et dans quelles conditions s'opérait la migration des âmes coupables ? Platon, pas plus que Pythagore, n'avait hésité, dans ses mythes sur la métempsycose, à faire passer les âmes méchantes dans des corps de bêtes. Il changeait les avares en éperviers et en loups, en ânes les esclaves de la concupiscence ; il faisait entrer l'âme de Thersite dans le corps d'un singe. Ces éperviers, ces loups et ces singes de Platon ayant soulevé bien des objections, Plotin les abandonne : pour lui, l'épervier n'est qu'un épervier, le loup un loup, le singe un singe ; mais les âmes des méchants entrent dans ces corps d'animaux en raison de leur méchanceté même, et en général l'âme revêt le corps de tel ou tel animal selon les affinités qu'il y a entre la nature de ces animaux et la sienne. Cette rectification du maître ne satisfait ni Jamblique ni Porphyre : suivant eux, l'homme revit, non dans un âne, mais dans un *homme à nature d'âne*, non dans un

[1] Première *Ennéade*, liv. Ier, ch. XII, t. Ier, p. 48, de la traduction de M. Bouillet.

Digitized by Google

lion, mais dans un *homme à nature de lion*. Proclus vient ensuite, et raffine à son tour. Non-seulement il ne change pas en épervier l'âme disposée aux rapines, mais il ne l'envoie même pas dans un homme qui ait une nature d'épervier ; car il ne juge pas raisonnable que le vice soit augmenté par le châtiment. Que fait-il donc ? Il laisse à l'épervier son âme irraisonnable, mais il lui attache l'âme cupide et la condamne à demeurer avec lui, à vivre avec lui. Voilà, selon Proclus, le dernier mot de la métempsycose [1].

D'autres cependant, à côté de lui ou après lui, ont tenu à rajeunir selon leur fantaisie cette vieille doctrine. Les Manichéens, par exemple, non contents de faire entrer les âmes coupables dans des corps d'animaux, les font vivre dans des végétaux, et sous cette enveloppe leur font continuer les fonctions du sentiment et de la pensée. Cette idée bizarre, d'emprisonner sous l'écorce des plantes des âmes raisonnables, et de leur faire sentir le mal qu'on fait à ces plantes, a fort égayé saint Augustin dans sa polémique contre une hérésie qui l'avait d'abord séduit. Il s'attendrit avec une ironie vraiment plaisante sur le sort de ces pauvres légumes que l'égoïsme de l'homme soumet à tant de tortures, depuis le moment où il les coupe jusqu'à celui où il les mange. Peut-être les modernes partisans de la sensibilité des plantes ne goûteront-ils pas ces railleries : mais qu'ils fassent attention que le ridicule relevé par l'évêque d'Hippone, c'est d'avoir mis une âme humaine dans les végétaux. Pourquoi ne pas descendre jusqu'aux minéraux ? Les Orientaux n'avaient pas reculé devant cette dernière conséquence du système. La plupart des philosophes grecs qui avaient enseigné la métempsycose avaient cru faire preuve de sens en se bornant aux échelles supérieures des êtres. Mais était-ce la peine de se faire des scrupules à propos d'une doctrine qui heurtait de front la raison ?

Toutes les objections qu'on peut faire aujourd'hui à cette doctrine lui ont été adressées par les anciens. D'accord avec le bon sens populaire, qui s'en est toujours préservé, des critiques ont fait observer, dès l'antiquité, que l'immortalité par la métempsycose n'est qu'une immortalité dérisoire. « Quand on accorderait que les âmes des morts passent dans d'autres corps, dit Athénée (XI, 117), qu'y gagnerions-nous ? N'ayant ni souvenir de ce que nous avons été, ni même soupçon d'avoir jamais été, que nous reviendrait-il d'une telle immortalité ? » Rien n'est plus juste, car la véritable immorta-

[1] Toutes ces doctrines sont exposées dans le *Dialogue sur l'âme*, d'Enée de Gaza, dont on trouve la traduction dans le premier volume du Plotin de M. Bouillet (p. 677 et suiv.). Grâce à son excellente traduction, grâce aux précieux *Eclaircissements* et *Appendices* qui l'accompagnent, on peut dire que M. Bouillet a contribué plus que personne à dissiper les ténèbres de la métaphysique alexandrine.

Digitized by Google

lité exige deux conditions, l'identité et le souvenir. Les docteurs de la métempsycose l'ont si bien senti que quelques-uns d'entre eux ont prétendu se rappeler distinctement leurs existences antérieures. On a conservé des vers d'Empédocle, où il disait gravement :

> J'ai été précédemment jeune fille, jeune homme,
> Arbrisseau, oiseau, et esturgeon dans la mer.

Voulait-on savoir d'où était venue à Empédocle cette réminiscence ? Pythagore qui se disait, lui aussi, doué de cette faculté, l'expliquait à qui voulait l'e tendre. C'était, selon lui, un don supérieur accordé par Mercure à quelques mortels. Lui-même, Pythagore, affirmait se souvenir qu'il avait été Etholide au temps des Argonautes, Euphorbe lors de la guerre de Troie, puis Hermotime de Milet, puis un obscur pêcheur de Délos. Tout cela, il faut l'avouer, était d'un goût meilleur que l'esturgeon d'Empédocle ; mais, au point de vue de la science, la valeur était la même.

Mais il est temps de passer à une autre solution du problème de la destinée de l'âme après la mort, puisque aussi bien la métempsycose, en Grèce et à Rome, n'est guère sortie du cercle des écoles de philosophie, et n'a jamais eu de racines dans le peuple.

III

Il ne faut pas être injuste envers les vieux cultes de la Grèce. Ils ont à leur charge bien des fables qui choquent à la fois la raison et la morale, et que ne justifient pas tout à fait de ce double reproche les explications symboliques proposées par les anciens et les modernes exégètes ; car le peuple n'entendait rien à tous ces symboles, et bien souvent les prêtres eux-mêmes en avaient perdu la clef. Que restait-il ? Des récits souvent bizarres, d'ordinaire peu édifiants. Mais il y a un fait qu'il ne faut pas méconnaître, c'est qu'une religion ne s'établit et ne se maintient qu'autant qu'elle répond au génie d'un peuple, et qu'elle lui apporte quelque appui moral. Chaque religion résout à sa manière l'énigme de la destinée. Dans la Scandinavie, les adorateurs d'Odin ont leur Walhalla, qui leur promet l'ivresse après la bataille. Pour l'Arabie et pour une grande partie de l'Asie, il y a aujourd'hui le paradis de Mahomet, dont on sait les promesses. Les premières notions un peu précises, disons plus, un peu raisonnables sur la destinée des âmes, sortirent pour la Grèce de ses sanctuaires. Tandis que Phérécyde et Pythagore, renouve-

Digitized by Google

lant les spéculations de l'Egypte ou de l'Inde, n'eurent aucune action sur la multitude, les mythes religieux en eurent une immense, et ils répandirent partout la croyance au royaume de Pluton, au jugement d'Eaque, de Minos et de Rhadamanthe. Plus tard, mais encore avant l'ère des philosophes, des opinions semblables furent accréditées par les mystères d'Eleusis, dont l'antiquité faisait remonter l'institution jusqu'à Orphée.

Il paraît établi que, dans aucun des temples païens, il n'y eut d'enseignement oral, et que ni la Grèce ni Rome ne connurent l'éloquence à laquelle le christianisme a donné un si brillant développement, l'éloquence religieuse. Presque tout ce que le Grec et le Romain savaient de leur religion, ils l'avaient appris en écoutant d'abord leur mère et leur nourrice, plus tard, les poètes ; ils l'avaient appris encore en assistant aux fêtes, aux sacrifices, aux prières publiques. Peut-être cependant y avait-il, au moins dans les mystères d'Eleusis, quelques expositions orales sur les dieux, sur la destinée des âmes, et sur les devoirs de l'homme ; car Platon cite quelque part, comme « enseignée dans les mystères, » cette doctrine que nous sommes dans le corps ainsi que dans une prison, et qu'il ne nous est pas permis de nous en échapper, en d'autres termes, que le suicide est interdit par la loi morale. Il est certain du moins, et M. Guigniaut l'a récemment démontré [1], qu'il se donnait dans les mystères un enseignement figuré, et que cet enseignement portait surtout sur les mystères de l'autre vie. Le dogme de l'immortalité de l'âme était rendu sensible par des représentations symboliques, où les initiés étaient à la fois spectateurs et acteurs ; livrés à de mystiques extases, ils prenaient comme un avant-goût des félicités qui leur étaient réservées dans les Champs-Elysées. C'est là un fait dont nous avons un témoignage irrécusable dans *les Grenouilles* d'Aristophane. Le poète y met en scène la procession d'Iacchus aux portes du palais de Pluton, et, sur un ton moitié plaisant, moitié inspiré, représente les saints transports de joie des initiés.

C'est dans le haut Orient qu'il faudrait chercher le germe de cette notion d'un Enfer et d'un Elysée, c'est-à-dire d'un lieu où les coupables étaient punis après la mort, et d'un lieu où les bons étaient récompensés. Les Juifs avaient leur *géhenne*, et leur résurrection dans la vallée de Josaphat ; le *Douzakh* des Persans, ou empire d'Ahriman, ressemble bien au Tartare, et le *Gorotman*, ou empire d'Ormuzd, à l'Elysée ; mais l'Hadès, ou le royaume de Pluton, rappelle surtout l'*Amenthès* égyptien, et le mot même d'Elysée semble

[1] *Mémoire sur les mystères de Cérès et de Proserpine, et sur les mystères de la Grèce en général*, 1836. (*Mém. de l'Académie des Inscriptions*, t. XXI.)

Digitized by Google

venu, sinon de l'Egypte, du moins de l'Orient. En Grèce et à Rome, le royaume de Pluton subsista aussi longtemps, plus longtemps même que celui de Jupiter; il ne disparut qu'à la suite du discrédit général dont fut frappé le polythéisme au IVe siècle de l'ère chrétienne. Peut-être ne sera-t-il pas superflu de marquer ici quelques époques dans la croyance à l'Hadès ou au royaume de Pluton, et quelques nuances dans la peinture qui en a été faite chez les Grecs et chez les Romains, soit par les poètes, soit par les philosophes.

L'Hadès des poètes grecs est naturellement l'expression la plus fidèle des croyances populaires. Si l'on réunit les traits épars dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée*, que trouve-t-on ? L'Hadès, dont le nom se confond en grec avec celui du dieu son souverain, est situé à l'extrémité occidentale de l'univers, au delà du *fleuve Océan*, sous la terre des Cimmériens. Il se divise en deux régions : le *Tartare* où sont punis les coupables, et où Jupiter, un jour, menace de précipiter les dieux qui prendraient parti entre les Grecs et les Troyens ; et les *Champs-Elysées*, « prairie d'asphodèles, » qu'habitent les âmes pieuses. Les âmes sont amenées dans l'Hadès par Hermès, que les Grecs appelaient pour cette raison Hermès *Psychopompe* ou *Conducteur des âmes*. Chaque âme est ainsi conduite dans l'Hadès aussitôt qu'elle « a franchi le rempart des dents, » ou bien qu'elle « s'est enfuie par une blessure faite dans le combat. » L'âme, pour Homère, c'est le souffle vital ; lorsqu'elle s'échappe du corps, elle est souvent comparée à un songe qui s'évanouit, à une fumée qui se dissipe dans les airs. Veut-on avoir la profession de foi d'Achille sur le dogme de l'immortalité? « Il reste de nous, dit-il à ses amis, l'*âme* et l'*image ;* mais l'intelligence ne subsiste pas. » Et il raconte que l'*âme* de Patrocle lui est apparue en songe, et que c'était de tout point son *image*. Mais, dira-t-on, s'il ne reste de Patrocle que l'*âme*, c'est-à-dire le souffle vital, et l'*image* ou l'*ombre* du corps, pourquoi Achille passe-t-il toute la nuit à verser du vin sur le tombeau de son ami, en « appelant son âme? » Si l'intelligence et la sensibilité ne subsistent pas, comment se fait-il que, dans l'Hadès d'Homère, les âmes raisonnent entre elles, qu'elles aient des peines et des joies? Si même il ne reste que l'*image* ou l'*ombre* du corps, comment se fait-il que Sisyphe soit « baigné de sueur, » et qu'Ulysse, pour obtenir des âmes une réponse, leur offre d'abord une boisson composée de miel et de vin, avec de la farine délayée dans de l'eau, puis leur fasse boire le sang d'une victime qu'il vient d'immoler ? Sans doute, il ne faut pas trop presser cette psycôlogie homérique, si l'on ne veut pas la prendre en flagrant délit de contradiction ; mais il ne faut pas non plus trop sourire de cette naïve manière d'entendre l'immortalité ; car c'est un des premiers efforts de la pensée

Digitized by Google

grecque pour préciser ce dogme. Après tout, en dépit de la théorie d'Achille, l'âme, dans Homère, subsiste avec l'identité, avec le souvenir, avec l'intelligence et la sensibilité.

La sanction morale n'est même pas, comme on l'a prétendu, absente de l'Hadès, seulement elle n'est qu'indiquée. Tous les morts se plaignent également, vertueux ou coupables ; ils paraissent tous, plus ou moins, regretter la vie, c'est-à-dire la force, la puissance ; et l'âme d'Achille pense à peu près comme La Fontaine :

Mieux vaut goujat debout qu'empereur enterré.

Mais on ne saurait demander à l'époque d'Homère l'expression des sentiments élevés qu'on trouvera plus tard dans Platon et dans Virgile. Toujours est-il que la mention des supplices de Sisyphe, de Titye et de Tantale prouve qu'Homère avait au moins une vague idée de la sanction morale dans l'autre vie ; s'il omet les récompenses, il n'oublie pas les châtiments.

Quant à la persistance de la forme humaine, c'est là un trait qu'on retrouve dans toute l'antiquité grecque. Il nous reste une foule de monuments, soit statues, soit bas-reliefs, soit peintures, qui représentent l'âme sous forme humaine, ordinairement couverte d'un grand voile et conduite dans les Enfers par Hermès Psychopompe. On alla même jusqu'à penser que les mutilations qu'avait subies le corps au moment où l'âme le quitta, subsistaient jusque dans la mort, et que les ombres en portaient la trace ; c'est d'après ces croyances que Virgile a peint l'ombre de Déiphobe, fils de Priam, sans nez, sans oreilles et sans mains.

Tel l'Hadès avait été décrit par Homère, tel il se trouve reproduit, au moins dans ses grandes lignes, par tous les poètes grecs et latins, depuis Hésiode jusqu'à Virgile. Seulement, plus l'influence de la philosophie se fait sentir, plus la sanction morale est mise en relief.

A côté des Champs-Elysées, un mythe nouveau se développe, celui des *Iles Fortunées*, dont les premiers traits paraissent dans Hésiode. Au point de vue moral, les Iles Fortunées se confondent avec les Champs-Elysées ; c'est toujours un lieu de délices réservé aux âmes vertueuses, et ces délices sont telles que les pouvaient rêver les hommes des époques primitives. « Chaque année, dit Hésiode, la terre leur apporte trois fois le tribut de ses fruits. » « Un soleil étincelant les éclaire toujours, dit Pindare ; ils vivent dans des prairies émaillées de fleurs, sous des bosquets embaumés. Ils charment leurs loisirs par l'équitation ou les jeux du gymnase, par les échecs ou la musique..... »

L'admirable tableau du VIe livre de l'*Enéide* permet de mesurer le

Digitized by Google

progrès qui s'est accompli dans les idées depuis Homère. Le cadre de Virgile est le même que celui du chantre de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Tout au plus l'*Hadès* a-t-il perdu son nom grec; il est devenu le *Séjour d'en bas* (*Infernas sedes*), ce que, dans les idiomes de l'Europe latine, on appellera l'*Enfer*. Mais quelle différence, pour la peniture des peines et des joies! Assurément, le corps conserve une part des unes et des autres, mais c'est surtout dans son cœur que le coupable trouve sa peine et l'homme vertueux sa récompense. Il y a encore dans l'Enfer de Virgile l'attirail des supplices du Tartare antique, le rocher de Sisyphe, la roue d'Ixion, que sais-je? Il y a encore dans son Elysée les danses et les exercices de gymnase, et surtout l'éblouissante lumière qui avait séduit l'imagination de Pindare. Mais il y a autre chose aussi. Remarquons d'abord une savante distribution des châtiments et des récompenses; puis, à côté des maux et des joies physiques, la peinture de douleurs et de félicités morales. Les amants coupables ont pour peine de se nourrir de leurs soucis dans les Champs des Pleurs; Rhadamanthe ne se contente pas de châtier les criminels, il prélude au châtiment en exigeant d'eux l'aveu de fautes qu'ils ont si péniblement cachées durant leur vie; l'impie Phlégyas a pour supplice de crier à travers les ombres : « Que mon exemple vous apprenne à respecter la Justice et les Dieux! » D'un autre côté, non-seulement les âmes des justes ont la jouissance d'un horizon plus large, d'une lumière plus éclatante, d'un air embaumé, d'astres inconnus aux mortels; non-seulement elles goûtent les plaisirs du gymnase, de la danse, de la poésie et de la musique, mais elles possèdent, comme les dieux, la connaissance de toute chose, contemplent la merveilleuse harmonie de la nature, et continuent à s'intéresser aux destinées de leur race, qu'elles voient même dans l'avenir.

Sans doute, ces belles peintures du Tartare et des Champs-Elysées sont mêlées de métempsycose et de panthéisme; sans doute, Virgile croit moins que personne à tout ce qu'il raconte; mais qu'importe? Ce ne sont pas ses idées sur l'autre vie qui nous intéressent ici. Virgile ne se serait pas ainsi étendu sur cet épisode, si sa poésie n'eût répondu à des croyances généralement acceptées autour de lui, en dépit du scepticisme des patriciens de Rome. Son Enfer n'était pas une fiction pour tous ceux qui devaient le lire. Quelles que fussent d'ailleurs ses opinions, il y a quelque chose qu'il aimait mieux que les négations hardies, c'étaient les croyances douces et consolantes. Il permet qu'on trouve Lucrèce heureux de mépriser les terreurs de l'Achéron; mais il estime plus heureux encore « celui qui connaît les divinités des champs, et Pan, et le vieux Sylvain, et les Nymphes, » c'est-à-dire celui qui respecte les

Digitized by Google

légendes populaires, soit pour la poésie qui les pare, soit pour la moralité qu'elles consacrent.

Virgile avait d'ailleurs dans un philosophe, qui lui aussi est un poète, un devancier dont il s'est souvenu et dont il a beaucoup profité. Platon ne croyait guère plus que Virgile au *mythe* du Tartare (c'est le mot dont il se sert en maint endroit); mais il lui suffisait que ce fût une croyance populaire et une croyance morale pour qu'il ne dédaignât pas de lui donner place dans ses *Dialogues*, d'en faire le couronnement de sa métaphysique et de lui prêter tous les charmes de son style. C'était sa coutume de traiter sous forme de *mythes* les sujets qui lui paraissaient plutôt donner lieu à des hypothèses qu'être susceptibles d'une démonstration régulière. L'immortalité de l'âme, Platon le dit en propres termes dans les *Lois* (liv. X), était pour lui une hypothèse fort vraisemblable, mais non une doctrine scientifiquement démontrée. Ailleurs, il la fait reposer sur la promesse de Dieu, soit celle que le *Démiurge* a faite aux âmes en les créant, soit plutôt celle que l'homme trouve au fond de son cœur, dans le désir et l'espérance de l'immortalité ; désir sacré, divine espérance dont il est bon, dit-il, que l'homme enchante sa pensée. Qu'il n'y eût rien de rigoureusement démontré sur l'autre vie, peu importait à Platon : « La chose, fait-il dire à Socrate dans le *Phédon*, vaut bien que l'on se hasarde d'y croire; après tout, c'est une noble chance à courir. »

Hypothèse pour hypothèse, il préférait à la métempsycose le mythe du Tartare et des Champs-Elysées; seulement, comme ce n'était qu'un mythe, il prenait avec lui toute espèce de liberté, au point de le reproduire trois fois, et chaque fois d'une manière nouvelle[1].

Le caractère commun aux peintures qu'il présente de l'autre vie est une précision inconnue à Homère dans la distribution des joies et des peines. On y trouve très nettement indiquée la division devenue aujourd'hui populaire sous les noms d'*Enfer*, avec l'éternité des peines, de *Purgatoire* et de *Paradis*.

Voici les propres paroles de Socrate dans le *Phédon :*

Ceux qui sont reconnus incurables à cause de la grandeur de leurs fautes, ceux, par exemple qui ont commis de nombreux sacriléges, plusieurs homicides ou de semblables crimes, la Destinée vengeresse les précipite dans le Tartare, d'*où ils ne sortent jamais*. — Ceux dont les fautes, quoique graves, peuvent cependant s'expier; ceux, par exemple, qui se sont portés à des violences contre leurs parents ou qui ont commis un meurtre, mais qui ont passé leur vie dans le repentir, ceux-là sont aussi condamnés à être précipités dans le Tartare ; mais lorsqu'ils y sont demeurés un an,

[1] Dans le *Phédon*, le *Gorgias* et la *République*.

Digitized by Google

ils appellent à grands cris leurs victimes et les supplient de leur pardonner. Si leurs prières sont accueillies, ils sont délivrés de leurs maux ; sinon, leurs tourments continuent jusqu'à ce qu'ils aient fléchi leurs victimes. — Quant à ceux qui sont trouvés purs et irréprochables, ils se rendent immédiatement dans un séjour de bonheur.

Ce séjour de bonheur, Platon évite prudemment de le décrire ; Socrate s'excuse sur la difficulté de la chose et sur le peu de temps qui lui reste. L'originalité du *Songe de Scipion*, par lequel Cicéron imite et surpasse le mythe d'*Her l'Arménien*, c'est précisément de n'avoir pas reculé devant cette peinture du bonheur des justes. Il nous les montre ayant leur séjour dans la voie lactée, contemplant le spectacle admirable des sphères, en écoutant le bruit harmonieux, veillant sur ceux d'entre les mortels qui leur sont chers, et jouissant ainsi d'un bonheur auprès duquel toutes les félicités de la terre ne sont rien. Noble tableau, mais où ne figurent que « les grandes âmes, » c'est-à-dire celles des bienfaiteurs des peuples ; grandes images, mais que, dans le dessein de son livre, Cicéron n'applique guère qu'aux Paul Emile et à ses égaux, patriciens, sénateurs et consulaires.

C'est pourtant encore la plus complète peinture d'un ciel philosophique que nous ait laissée l'antiquité. Mais est-ce la plus sincère? Sans faire tort à Cicéron, il est permis de croire que Plutarque était, en fait d'immortalité de l'âme, un adepte plus ardent et plus convaincu. La *Vision de Timarque de Chéronée* et le récit sur Thespésius sont, à côté du *Songe de Scipion*, de bien pâles imitations du mythe d'*Her l'Arménien ;* mais il y faut noter la trace de spéculations qui remontent sans aucun doute à une antiquité plus haute. Plutarque, on le sait, a plus de mémoire que d'invention. Selon lui, aussitôt que les âmes quittent le corps, elles s'envolent dans les airs sous la forme de bulles de feu ; les âmes qui ont subi les souillures du corps flottent obscures dans les régions inférieures ; les autres, au contraire, sont de brillantes étoiles qui se meuvent dans les hauteurs et y jettent un vif éclat. Le mouvement des unes et des autres est plus ou moins régulier, plus ou moins harmonieux, selon que, dans la vie terrestre, elles ont pris plus de part aux désordres des passions ou bien aux salutaires enseignements de la philosophie. Tel est, dans ses grands traits, et à part de légères incohérences, le ciel philosophique de Plutarque. Ce n'est pas à dire que Plutarque s'inscrive en faux contre le Tartare et les Champs-Elysées ; ce rôle de sceptique ne pouvait convenir à un esprit aussi prudent et aussi mesuré que le sien. Libre à Lucien d'en faire le sujet de ses moqueries et de n'y voir qu'un lieu commun d'épopée, comme ce l'est en effet

Digitized by Google

devenu pour les tardifs imitateurs d'Homère et de Virgile. Le bon Plutarque se contente d'hésiter entre les diverses solutions qui ont été données de la vie future : après avoir développé le système qui transforme les âmes en astres, il parlera de métempsycose dans la *Consolation à sa femme*, et reprendra le vieux thème du Tartare et de l'Elysée dans la *Consolation à Apollonius*.

Que ces contradictions ne nous étonnent pas. Ce qui se passait dans l'esprit de Plutarque se passait également dans l'esprit d'un bon nombre de ses contemporains, même éclairés. Il ne faut pas croire que le scepticisme et la négation, dont un Lucien pouvait se faire un doux oreiller, fût la conclusion générale de la société païenne, même à son déclin. Une preuve irrécusable que la croyance au Tartare avait encore des racines dans les âmes, c'est que Plutarque ne craignait pas d'en entretenir un ami qu'il voulait consoler. Et cette preuve n'est pas la seule. Cicéron n'est pas suspect lorsqu'il nous dit : « Le consentement universel des peuples a enseigné l'immortalité de l'âme ; mais, faute de pouvoir comprendre des âmes existant par elles-mêmes, on leur a donné une forme, une figure. De là l'*Evocation des Morts* dans Homère, de là ces *Consultations des Morts* dont mon ami Appius faisait sa pratique habituelle ; de là, dans le voisinage d'Arpinum, ce lac Averne, où, comme dit un poète, l'on ouvre le profond abîme de l'Achéron, pour faire surgir du sein des ténèbres les ombres des morts encore tout ensanglantées[1]. » On le voit, les Grecs et les Romains ne s'étaient pas tenus à la croyance au Tartare et aux Champs-Elysées ; ils étaient allés jusqu'à la nécromancie. Rien d'étonnant à cela, puisque ces pratiques étaient répandues dans tout l'Orient, et que les Hébreux eux-mêmes, malgré les défenses de Moïse, n'échappèrent point à la contagion. Mais, chez les Hébreux, c'est une impiété que le *Lévitique* punit de mort ; et, si Saül va consulter la pythonisse d'Endor, ce n'est qu'après avoir poursuivi de ses rigueurs les évocateurs des morts, et lorsque son esprit troublé le précipite à sa perte. Dans le monde grec et romain, au contraire, la nécromancie, n'ayant rencontré d'autre obstacle que la raison et le bon sens, prospéra et fut, pour les esprits superstitieux, comme le développement naturel de la croyance au royaume de Pluton.

Chose remarquable, ce n'est pas dans les temps d'ignorance que la nécromancie eut le plus d'adhérents. A l'époque homérique, ses pratiques sont encore peu répandues ; le XIe livre de l'*Odyssée* est la peinture d'une évocation des morts, sans doute, mais c'est presque aussi bien une descente aux Enfers ; du moins Ulysse, pour évoquer

[1] *Tusculanes*, I, 16.

Digitized by Google

l'âme de Térésias, est-il obligé de sortir du monde habitable et d'aller au delà du fleuve Océan. A quelques siècles de là, il y a partout des *Oracles des morts*. La réputation des sorciers et sorcières de Thessalie remplit toute l'antiquité. Mais on évoquait aussi les morts sur les bords du fleuve Achéron (en Thesprotie), à Phigalie (en Arcadie), au cap Ténare, à Héraclée (sur le Pont), à Cumes et près du lac Averne. Les nécromanciens de Grèce et d'Italie paraissent avoir été plus habiles que la pythonisse d'Endor; à en juger par le récit biblique, il n'a pas fallu des prodiges d'adresse pour tromper le pauvre Saül : il supplie la pythonisse d'évoquer l'ombre de Samuel, lui demande si elle voit cette ombre, et la prie de la faire parler. Avec le secours de la ventriloquie, le tour devait être bien vite joué : c'est l'enfance de l'art. Les nécromanciens de la Grèce et de l'Italie ne se bornaient pas à dire, à qui venait les consulter : « Je vois telle ombre, » et à contrefaire, par la ventriloquie, la voix de cette ombre; ils arrivaient à produire l'illusion même sur les yeux, en faisant surgir quelque forme spectrale. Il faut dire qu'une circonstance venait en aide à l'artifice d'une telle mise en scène : les évocations avaient lieu la nuit, et les ténèbres sont propres à la fraude comme à la superstition.

Il suffit d'un coup d'œil rapide jeté à travers l'histoire et la littérature de l'antiquité pour voir quelle place importante tient la nécromancie dans les croyances des hautes classes comme dans celles du peuple, et cela depuis les temps homériques jusqu'au triomphe du christianisme. Nous venons d'entendre Cicéron nous citer son ami Appius comme un des adeptes de la nécromancie à Rome, Appius, un patricien de la plus haute lignée. Des noms comme celui-là s'offrent en foule, parce que ce sont les seuls dont l'histoire garde le souvenir. C'est Périandre, l'un des sept sages, qui envoie consulter l'âme de sa femme Mélisse, qu'il a fait égorger; c'est Pausanias, qui va lui-même à un oracle des morts évoquer une jeune fille qu'il a tuée, et dont il veut apaiser l'âme; ce sont les magistrats de Sparte, qui font venir de Thessalie des évocateurs d'âmes, pour éloigner l'ombre de ce même Pausanias du temple où il avait été réduit à mourir de faim; c'est Vatinius, que Cicéron traite avec moins d'indulgence que « son ami Appius, » et qu'il dénonce comme un évocateur des âmes des morts; c'est Libo Drusus, qui est mis à mort sous Tibère, pour avoir associé à la nécromancie le crime de lèse-majesté; c'est le grammairien Apion, inventeur d'une nouvelle espèce d'histoire littéraire, qui évoque l'ombre d'Homère, pour l'interroger sur sa patrie et ses parents; c'est Néron, c'est Caracalla, qui ajoutent à leurs crimes le ridicule d'être des nécromanciens couronnés.

Il faut que les sciences occultes eussent pris, dès le temps de Pla-

Digitized by Google

ton, des proportions bien effrayantes, pour que ce philosophe ait cru nécessaire, dans le Xe livre des *Lois*, d'insister sur la nécessité de les réprimer. Il juge ces pratiques si coupables et si dangereuses pour les particuliers et pour l'Etat, qu'il propose de tenir ceux qui s'y livrent dans une étroite prison, de leur interdire toute communication avec les autres hommes, de les priver de sépulture après leur mort. Impuissantes protestations! La nécromancie était si bien entrée dans les mœurs, que le religieux Eschyle n'avait pas dédaigné d'en présenter des peintures dans deux de ses tragédies : dans *les Perses*, où l'on entendait le chœur évoquer l'âme de Darius, et où l'on voyait Darius sortir du tombeau pour répondre à ses Fidèles et à la reine ; puis dans une pièce aujourd'hui perdue, qui avait pour titre *les Evocateurs d'âmes*, et qui n'était autre chose que la représentation dramatique de la scène de l'*Odyssée*. Ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'Aristophane fait un nécromancien du maître de Platon ; mais comme Socrate est, pour Aristophane, le représentant de toutes les idées mauvaises, il lui semble tout naturel de lui faire « évoquer des âmes, près d'un marais, dans le pays des Sciapodes, » et de comparer son école à l'antre de Trophonius.

Il serait trop long de noter toutes les traces que cette croyance a laissées dans la littérature, et qui sont surtout fréquentes sous l'empire romain. On en trouve partout, dans le poème épique, dans la tragédie, dans le roman. C'est d'abord Lucain, qui emprunte aux souvenirs de la nécromancie thessalienne un des plus remarquables épisodes de la *Pharsale*, et qui représente une magicienne faisant surgir et parler devant Sextus Pompée le cadavre d'un soldat récemment tué. Stace, dans la *Thébaïde*, reproduit à sa manière la scène homérique de l'évocation des âmes par Tirésias ; Sénèque le tragique essaye de renouveler, par un épisode semblable, le vieux sujet d'*Œdipe*. Enfin l'auteur de *Théagène et Chariclée* met dans son roman une scène de ce genre, qui n'est pas la moins frappante de celles que nous a laissées l'antiquité.

Ce ne sont là que des fictions ; mais, si ces fictions ne prouvent rien sur les croyances de leurs auteurs, elles sont à coup sûr d'irrécusables témoignages des préoccupations de l'époque qui les produisit. La nécromancie était devenue une puissance, et le christianisme eut à lutter avec elle. Dans le roman théologique des *Clémentines*, on voit saint Clément hésiter entre Simon le magicien et saint Pierre, entre les vieilles pratiques de la nécromancie et les prescriptions de la foi nouvelle : il embrasse la dernière, mais ce n'est pas sans avoir été séduit par l'autre. Le christianisme finit par confondre dans une égale haine le polythéisme et la nécromancie, comme deux ennemis ligués contre lui ; aussi, dans les invectives que saint Grégoire

Digitized by Google

de Nazianze lance contre Julien, voit-on le titre infamant de nécromancien parmi ceux qu'il essaye d'infliger à l'apostat.

IV

Avec la doctrine philosophique de la métempsycose, avec la croyance populaire au royaume de Pluton et aux évocations d'âmes, nous n'avons pas épuisé, il s'en faut bien, toutes les idées qu'avaient conçues les Grecs et les Romains sur la vie future. Il nous reste à parler d'une des plus étranges, d'une des plus curieuses de ces opinions, d'après laquelle les âmes ne quittaient pas la terre, mais y demeuraient invisibles, capables toutefois de se faire voir et sentir des vivants quand elles le voulaient. Cette opinion est fort ancienne; c'est même, selon l'auteur d'un livre fort savant et fort distingué, la *Cité antique*, la première croyance des Grecs et des Romains. M. Fustel de Coulanges insiste sur ces opinions, parce qu'il y voit, non sans raison, une des bases de cette cité antique qu'il a entrepris de décrire. Il est certain que les cérémonies des funérailles, dès l'époque homérique, ne s'expliquent guère sans cette croyance, dont l'origine d'ailleurs remonte jusqu'aux *pitris* de l'Inde, c'est-à-dire jusqu'à l'époque des Védas. Il est certain également que le Pluton des Romains, *Dis* ou *Orcus*, représentait exclusivement une force de la nature, et que jamais il ne s'y est rattaché l'idée morale du Tartare et des Champs-Elysées. Mais il faut reconnaître aussi qu'en Grèce cette dernière idée a de bonne heure pris le pas sur l'autre, et l'a pour longtemps reléguée au second plan. Il n'est fait mention de la permanence des âmes sur la terre ni dans Homère ni dans Hésiode. Achille dit bien avoir vu l'ombre de Patrocle, mais c'est en songe. Partout ailleurs on ne trouve que les traditions sur l'Hadès et sur les évocations des morts.

Il est vrai que, de la croyance aux évocations à la croyance en la permanence des âmes sur la terre, la distance n'est pas grande. M. Fustel de Coulanges a tort de voir entre elles une contradiction. Parce que, d'après les anciens, l'âme restait sur la terre, autour du tombeau, ce n'est pas à dire qu'elle ne fût point descendue dans l'Hadès et qu'elle n'y eût point été jugée : de l'Hadès elle pouvait revenir sur la terre, soit spontanément, soit plutôt avec la permission des dieux infernaux. C'est ainsi que, dans Eschyle, Atossa et les Fidèles viennent au tombeau de Darius prier les dieux des Enfers de laisser monter sur la terre l'ombre du grand roi. Plus tard, cette idée a pu devenir plus ou moins indépendante de la croyance au Tartare

Digitized by Google

et à l'Élysée, c'est-à-dire de la croyance à une sanction morale ; mais ces opinions ne s'excluaient pas l'une l'autre. Qu'on se rappelle les premières scènes des *Euménides* d'Eschyle. Aux pieds de l'autel d'Apollon, dans l'attitude des suppliants, est Oreste, les mains encore dégouttantes de sang ; autour de lui dorment les Euménides, qui ont poursuivi jusque-là le parricide. Tout à coup, arrive l'ombre de Clytemnestre, qui les réveille pour les déchaîner contre son fils. A son appel, la troupe hideuse se lève et se précipite sur Oreste ; mais elle est arrêtée par Apollon. Où se passe cette scène ? A Delphes, par conséquent sur la terre, où l'ombre de Clytemnestre est venue d'elle-même du fond de l'Hadès, pour réclamer l'assistance vengeresse des divinités infernales. Voilà comment, dans l'imagination des Grecs, se conciliaient des idées en apparence contradictoires.

Cette conception de la permanence des âmes sur la terre a quelque chose de touchant, à son principe. Le tombeau, où les parents venaient de déposer une cendre chérie, n'était pas, pour la piété des anciens Grecs et des anciens Romains, un lieu simplement consacré à garder la dépouille mortelle de celui qu'ils pleuraient, et à rappeler aux survivants son souvenir. C'était sa demeure dernière, et sa demeure dans toute l'acception du mot : là résidaient pour eux, non pas des restes inanimés, mais des êtres doués d'une vie qui, pour être différente de la nôtre, n'en était pas moins réelle. Et d'ailleurs, y avait-il donc tant de différence entre cette vie et la nôtre ? Nous avons entendu Cicéron nous le dire : l'antiquité a toujours eu la plus grande peine à se figurer les âmes existant seules et sans corps. Aussi ne se figurait-elle pas qu'à la mort tous les liens qui avaient attaché le corps à l'âme fussent rompus. Homère conservait aux âmes, dans l'Hadès, non-seulement l'*image* du corps, mais certains appétits et certains besoins tout physiques : nous avons vu qu'Ulysse, au moment d'évoquer les morts, leur offrait des aliments et des boissons. N'était-ce pas faire entendre que les morts étaient sujets à la faim et à la soif ? Et n'est-ce pas là ce que signifient les rites des funérailles, tels que les a observés, à quelques différences près, l'antiquité tout entière ? On enferme dans la tombe des vêtements et des armes ; on y répand du vin, on y place des aliments ; on fait et l'on renouvelle à des intervalles réglés un repas funèbre dont les restes leur sont réservés ; on brûle certaines parties des victimes, et ils en ont la fumée, comme les dieux.

Les rites des funérailles sont si bien une preuve de l'énergie singulière qu'avait chez les anciens la croyance à l'immortalité de l'âme, que ces rites n'ont jamais été qu'un objet de dédain pour les adversaires de ce dogme. Il n'y a pas de plaisanteries que ne se

Digitized by Google

permette Lucien sur un sujet qui pourtant n'est pas gai : « Les morts, dit-il dans son dialogue *sur le Deuil*, se nourrissent des mets que nous plaçons sur leurs tombeaux, et boivent le vin que nous y versons ; en sorte qu'un mort à qui l'on n'offre rien est condamné à une faim perpétuelle. » Mais que peuvent contre les croyances populaires les épigrammes des beaux esprits? Si bizarre que puisse nous paraître aujourd'hui l'opinion que les âmes des morts avaient faim et soif dans le tombeau, elle se retrouve dans toute l'antiquité. Plutarque nous dit (*Vie d'Aristide*, XXI.) qu'à l'époque d'Aristide, les habitants de Platée s'étaient engagés à offrir chaque année un sacrifice aux âmes des guerriers morts près de leurs murs pour la défense de la Grèce, que cette cérémonie s'accomplissait de son temps, et que, par une formule consacrée, les morts étaient invités à venir prendre le repas qui leur était offert. Il est à croire que la vanité des familles, autant que leur piété, exagéra de bonne heure ces marques publiques de sollicitude pour la vie matérielle des âmes après la mort. Et c'est sans doute ce qui décida Solon à restreindre, par une de ses lois, le luxe des funérailles, à interdire qu'on sacrifiât un bœuf sur une tombe et qu'on y enfermât plus de trois vêtements.

De ces idées sur la vie matérielle des âmes venait la croyance que les morts non ensevelis erraient misérablement sur les bords du Styx. Un mort qui n'avait pas reçu les honneurs funèbres ne pouvait attendre de l'autre côté de la tombe que souffrances de toute sorte. Pas d'endroit sur la terre où ses os pussent « se reposer mollement ; » pas d'offrandes, pas de libations ; mais, avec l'oubli des vivants, le mépris des autres morts. Aussi faut-il entendre les supplications que, dans Homère et dans Horace, adressent aux vivants des morts non ensevelis. La mort réputée la plus horrible était d'être noyé ; et c'est là ce qui explique la colère des Athéniens contre les généraux vainqueurs aux îles Arginuses, qui n'avaient pas recueilli les blessés et les cadavres. Par suite des mêmes idées, l'imprécation la plus terrible était de souhaiter à un ennemi la mort sans sépulture ; la plus grande vengeance était de l'en priver. C'est ainsi que l'on voit quelquefois dans Homère des corps livrés en pâture aux chiens ; c'est ainsi que, dans Sophocle, Créon interdit d'ensevelir Polynice, comme traître envers l'Etat ; c'est ainsi que, selon le récit de Pausanias, Lysandre vainqueur égorge quatre mille prisonniers athéniens et les prive de sépulture ; c'est ainsi que Platon lui-même, nous l'avons vu, dans son horreur des nécromanciens, prononce contre eux dans ses *Lois* ce dernier châtiment.

Il y avait une sorte de nostalgie qui faisait le principal tourment des âmes dont les corps n'avaient pas reçu les honneurs funèbres.

Digitized by Google

Elles erraient, tristes et plaintives, aux environs du lieu où elles s'étaient séparées du corps, regrettant la terre natale et l'appelant de leurs vœux. Une ressource restait à la piété des parents ou des amis, s'il était impossible de trouver ce corps et de lui donner une sépulture régulière : c'était de construire un tombeau vide, un *cénotaphe*, et d'appeler par trois fois l'âme à qui l'on voulait donner une demeure. Le *cénotaphe* pouvait, faute de mieux, se construire sur une terre étrangère, comme celui de Polydore au IIIe livre de l'*Enéide;* cela suffisait pour que l'âme fût en repos. Mais pour qu'elle fût heureuse, il lui fallait la patrie. Aussi n'est-il rien qu'on ne fasse, aux époques religieuses, c'est-à-dire aux époques primitives, pour assurer à un parent ce bienfait. La cause de l'expédition des Argonautes, selon Pindare [1], ce n'est pas la conquête de la toison d'or; ce n'est pas un mobile d'une cupidité vulgaire qui pousse Jason dans des contrées lointaines, au delà de mers tentées pour la première fois : non, il veut, sur la prière de l'âme de Phrixus, son parent, « ramener cette âme du royaume d'Eétès. »

La sépulture assurant le repos des âmes, et les accidents qui privaient de la sépulture pouvant être réparés par la cérémonie de l'*appel des âmes*, les anciens croyaient en général à l'immortalité bienheureuse de leurs ancêtres. Qu'on ne pense pas que ce fût par oubli du jugement qui devait avoir lieu dans le royaume de Pluton; non, mais ils ne redoutaient guère ce jugement que pour les criminels, et chaque famille avait ses raisons pour ne pas mettre les siens dans ce nombre. Les morts étaient regardés comme sacrés : parmi les lois de Solon les plus universellement approuvées, était celle qui défendait de dire du mal des morts. Et, comme il est naturel que la mort mette dans l'ombre les défauts et en relief les qualités, comme l'éloge d'honnêteté ou de bonté était souvent répété sur les tombes, on en vint, dès le temps d'Aristote, à désigner les morts de ce nom, *les bons*. Rien n'était plus respectable et plus moral que cette bonne opinion des ancêtres, qui faisait en quelque sorte de la vertu une partie de l'héritage de chacun. Mais peu à peu la piété exalta ces croyances, et ce qui n'était qu'un tribut d'hommages devint une sorte d'adoration. Pour les anciens, ces mots de *culte des morts* ne sont pas une simple métaphore, ils expriment une réalité.

On avait commencé par croire (et c'était l'opinion de Platon) que les ancêtres, dans leur vie par delà le tombeau, s'intéressaient à leur famille et à leur patrie; on finit par les regarder comme les génies, comme les dieux protecteurs du foyer domestique et des villes

[1] *Pythique IVe, 7e épode.* — Il est fait allusion à cette tradition même dans Apollonius de Rhodes, *Argonautiques*, II, v. 1196.

Digitized by Google

qui leur avaient donné le jour ou qu'ils avaient fondées. Oreste, dans les *Choéphores* d'Eschyle, vient au tombeau de son père pour demander son appui en vue de la vengeance qu'il médite. « Penché sur ce tombeau, s'écrie-t-il, je t'appelle, ô mon père, entends ma voix [1]..... » Quelques instants après, Electre vient au même tombeau, et y fait aussi sa prière : « Je t'invoque, ô mon père, prends pitié de moi, de mon Oreste chéri ; fais-nous rentrer dans ton palais..... Fais, je t'en supplie, qu'Oreste nous ramène la fortune !.... Et à moi, donne-moi un cœur plus chaste que celui de ma mère, donne-moi des mains plus pures..... » Dans l'*Electre* de Sophocle, l'héroïne tient à peu près le même langage, lorsqu'elle fait ses recommandations à Chrysothémis, qui va au tombeau d'Agamemnon.

L'histoire vient, sur ce point, confirmer le témoignage de la poésie. On lit dans Hérodote que, lors de la guerre Médique, les Grecs invoquèrent solennellement les Eacides, Télamon et Ajax, pour obtenir la victoire contre Xerxès. Lorsqu'on bâtissait une ville, dit Pausanias, les colons qui s'y établissaient invitaient les âmes de leurs ancêtres à se transporter avec eux dans leur nouvelle patrie ; et quand Epaminondas rebâtit Messène, la population ramenée dans sa patrie y rappela par des invocations les ancêtres qui l'avaient quittée comme elle.

Ce sont les Romains qui sont allés le plus loin dans leur culte pour les morts. Les Romains, dont le Panthéon était si large et toujours si prêt à s'ouvrir pour recevoir quelque nouvelle divinité, ont fini par diviniser en masse tous leurs ancêtres. AUX DIEUX MANES, disent toutes les tombes. Il est vrai que, dans l'origine, les dieux mânes étaient distincts des âmes : c'étaient des divinités infernales, les dieux des morts. Mais plus tard ces distinctions entre les morts et leurs dieux ont disparu. Sans adopter ce que dit saint Augustin (*Cité de Dieu*, VIII, 26), inspiré par un évhémérisme excessif, et sans croire que tous les dieux des Romains fussent des morts divinisés, il faut bien reconnaître qu'à Rome, au moins à partir d'une certaine époque, tous leurs morts sont devenus des dieux. Les témoignages abondent à l'appui de ce fait, et l'on n'a qu'à choisir entre ceux de Varron, de Cicéron, de Plutarque et de Servius, le commentateur de Virgile.

Il ne semble pas que les Grecs aient été aussi prodigues d'apothéose. Les sacrifices aux dieux ont toujours été, dans la langue grecque, désignés par un autre mot que les sacrifices offerts aux âmes, et les Grecs n'ont jamais donné à ces âmes le nom de dieux, mais celui de *démons* ou *héros*, tantôt l'un, tantôt l'autre, plus ordinaire-

[1] Vers 4 et suiv. Le texte est ici mutilé, et la prière d'Oreste est perdue.

Digitized by Google

ment le second. Et ces noms mêmes, ils ne les donnaient pas à toutes les âmes, du moins dans le principe. C'est à tort que l'on a cru, sur la foi d'inscriptions de date récente, qu'en Grèce le nom de *héros* s'était de tout temps appliqué aux morts. Il était d'abord réservé aux demi-dieux, ou bien aux guerriers célébrés dans les épopées, qui étaient considérés comme d'une race supérieure aux autres hommes. Il désigna plus tard les âmes des hommes qui étaient honorés d'un culte, soit pour leur vertu, soit pour des services rendus à un pays, soit parce qu'on leur avait attribué de leur vivant ou après la mort quelque pouvoir surnaturel; il y avait une sorte de *canonisation* des *héros*, qui était ordinairement prononcée par l'oracle de Delphes, mais que n'attendait pas toujours la crédulité populaire. Ce n'est que dans les derniers temps du polythéisme, quand l'abus de l'apothéose fut devenu général, que tous les morts furent appelés *héros;* les *héros* ne furent plus que les *âmes des ancêtres*, et presque toutes les tombes portèrent cette inscription banale : ADIEU, HEROS! HEROS BIENFAISANT, ADIEU! L'adieu s'adressait aux mortels qui n'étaient plus, et le titre de *héros* à l'âme transfigurée par la mort.

Mânes, *héros* ou *démons*, ce sont toujours, sous des noms différents, les âmes justes et heureuses qui sont sorties de la vie terrestre, mais n'ont pas tout à fait quitté la terre. Elles voltigent, êtres aériens et subtils, autour de leur tombeau, entre le ciel et la terre; et elles ont la faculté de se mêler tantôt aux dieux, tantôt aux hommes. On connaît les beaux vers de Lucain (*Pharsale*, IX, 5), sur les *mânes demi-dieux*, « qui habitent tout l'espace compris entre la terre et le globe de la lune, et que leur nature ignée fait mouvoir dans des cercles éternels. » Le platonicien Maxime de Tyr s'étend avec complaisance sur l'état des âmes devenues *démons :* « Elles occupent un séjour où règne une longue et profonde paix, et qui est tout plein de chants et de chœurs divins. Leurs yeux ne sont plus offusqués par les ténèbres de la chair, elles voient d'une pleine vue le beau. Elles jouissent d'un bonheur sans mélange..... Elles prennent en pitié les âmes de leurs parents, qui s'agitent encore sur la terre, et, par affection pour elles, consentent à les assister, à les relever dans leurs chutes. Dieu a voulu qu'elles vinssent souvent sur la terre, qu'elles se mêlassent aux hommes pour aider les bons et punir les méchants..... »

Ainsi la piété des familles avait fait des ancêtres des êtres bienheureux et bienfaisants; la reconnaissance des hommes avait accordé à ceux qui avaient bien mérité de leurs semblables les *honneurs héroïques*, c'est-à-dire des hommages qui approchaient du culte rendu aux dieux. Mais une superstition puérile ne tarda pas à dénaturer les opinions qu'on s'était d'abord faites de ces âmes, et la

Digitized by Google

nature du culte qu'on leur rendait. D'êtres heureux et bienfaisants, propices à qui les implorait, les *héros*, et en général les âmes des morts, devinrent des puissances capricieuses et tyranniques, ou des êtres inquiets, tourmentés et malfaisants. Au lieu de rester invisibles dans l'atmosphère où ils étaient répandus, ils multiplièrent, au gré des imaginations faibles et des esprits crédules, les apparitions les plus effrayantes. Souvent même les apparitions furent accompagnées d'actes de vengeance et de cruauté. Il ne suffit plus de les honorer, il fallut les apaiser. Ces superstitions, venues d'en bas, envahirent peu à peu une grande partie de la société, et il vint une époque où elles infestèrent la littérature.

La croyance aux apparitions des âmes des morts, aux fantômes ou spectres date de loin chez les Grecs. L'intrigue de quatre comédies grecques et latines (de Ménandre, de Philémon, de Théognète et de Plaute) reposait sur cette croyance. Hérodote raconte en un endroit qu'Aristée de Proconèse apparut aux Métapontins trois cent quarante ans après sa mort, et leur demanda un autel pour Apollon, et une statue pour lui-même. Ailleurs il rapporte une tradition d'après laquelle la femme du roi de Sparte Ariston aurait reçu pendant une nuit la visite du héros Astrabace, qui l'aurait rendue mère. Platon, toujours plein de ménagement pour les traditions populaires, parle sérieusement de celle-là dans le *Phédon*. Après avoir marqué la différence des âmes immatérielles et pures et des âmes charnelles et impures, il dit que les premières entrent immédiatement en possession du bonheur véritable, et que les autres ne peuvent se détacher de la forme matérielle, par suite de la longue et étroite union qui les a liées à la matière. « La forme matérielle étant quelque chose de lourd, de terrestre, de visible, l'âme en cet état est appesantie et entraînée de nouveau vers le monde visible, tant elle a peur de l'invisible et de l'Hadès; alors, dit-on, elle erre autour des sépulcres et des tombeaux, autour desquels on a vu parfois des spectres ténébreux, tels que doivent être les fantômes des âmes de cette sorte : comme elles ont quitté le corps sans être entièrement pures, et qu'elles retiennent quelque chose de la forme matérielle, il en résulte que l'œil peut les apercevoir. Il est très vraisemblable qu'elles ne sont pas les âmes des bons, mais bien des méchants, ces âmes qui sont forcées d'errer dans des lieux où elles portent la peine de leur première vie. » On croit rêver quand on lit de pareilles choses chez un philosophe : mais qui prendrait toujours Platon à la lettre s'exposerait à bien des illusions. Les néo-platoniciens toutefois n'ont eu garde de rien rabattre de ce que dit ici Platon : et même, au lieu de donner cela, comme lui, pour des ouï-dire, ils en ont fait une de leurs doctrines.

Digitized by Google

On voit dans le petit traité grec du philosophe Salluste *Sur les Dieux et le Monde* (chap. XIX), ces rêveries présentées comme des articles de foi. Cela conduit Plutarque à une imagination vraiment burlesque : comme les âmes gardent au delà du tombeau les penchants qu'elles ont eus pendant la vie, il nous montre les âmes des voluptueux et des charnels se plaisant après la mort « à errer autour de la maison et de la chambre des nouveaux mariés. » (*Dialogue sur l'Amour.*)

Il n'y a pas de conte de vieille femme que ne soit disposé à admettre le philosophe Porphyre. « C'est une opinion universellement répandue, dit-il, que, si nous n'avons point d'attention pour eux, si nous négligeons leur culte, ils nous font du mal, et, qu'au contraire, ils nous font du bien lorsque nous nous efforçons de nous les rendre favorables par des prières et des sacrifices. » Puis, parlant en son propre nom, il nous fait toute une théorie des apparitions de mauvais démons ou d'âmes perverses : « Il n'y a sorte de maux qu'ils n'entreprennent de nous faire, avec leur caractère violent et sournois ; ils attaquent fréquemment les hommes, quelquefois en se cachant, d'autres fois à force ouverte.» (*De l'abstinence des viandes*, II, 37.)

Malheur donc à quiconque s'attirait la colère d'une âme vindicative, ou trouvait sur son chemin quelque âme perverse ! La moins fâcheuse de ces sortes de rencontres était celle d'une âme en peine; on en était quitte pour lui rendre les honneurs de la sépulture dont elle avait été privée. C'est ce que l'on contait du philosophe Athénodore. Nous devons à Pline le Jeune (*Lettres*, liv. VII, 27) le récit d'une curieuse histoire de revenant, qu'il nous donne « telle qu'il l'a reçue. » Quoique son élégante narration soit bien connue, on ne nous saura pas mauvais gré de la transcrire ici ; c'est le modèle du genre :

Il y avait à Athènes une maison fort grande et fort logeable, mais décriée et déserte. Dans la nuit, au milieu du silence le plus profond, on entendait un bruit de fer qui se choquait contre du fer ; si l'on prêtait l'oreille avec plus d'attention, c'était un bruit de chaînes qui paraissait d'abord venir de loin et ensuite s'approchait. Bientôt apparaissait un spectre sous la forme d'un vieillard maigre, décharné, effrayant à voir ; il avait une longue barbe, des cheveux hérissés, et portait aux pieds et aux mains des fers qu'il secouait avec fracas. De là, pour les habitants de cette maison, des nuits affreuses et sans sommeil..... A la fin, la maison fut abandonnée et laissée tout entière au fantôme. On y mit pourtant un écriteau, dans la pensée qu'elle pourrait être louée ou achetée par une personne qui ne serait pas avertie d'un si grand inconvénient. Le philosophe Athénodore, étant venu à Athènes, voit l'écriteau et demande le

Digitized by Google

prix. La modicité de ce prix le met en défiance; il s'informe, on lui dit l'histoire ; malgré cela, ou plutôt à cause de cela, il loue la maison. Sur le soir, il fait dresser son lit dans le premier corps de logis, demande ses tablettes, sa plume, de la lumière, renvoie tous ses gens au fond de la maison ; lui-même, il se met à écrire, tenant occupés à la fois son esprit, ses yeux et sa main, de peur que son esprit inoccupé n'aille, au gré d'une crainte frivole, lui forger les fantômes dont il a eu les oreilles remplies. D'abord ce n'est, comme partout, que le silence de la nuit; un moment vient où le philosophe entend heurter du fer et remuer des chaînes ; il ne lève pas les yeux, il ne quitte pas sa plume, se rassure et s'efforce d'imposer à ses oreilles. Le bruit s'augmente, s'approche, il semble qu'il se fasse près de la porte de la chambre, et enfin dans la chambre même. Il lève les yeux, et voit le spectre tel qu'on le lui a dépeint. Ce spectre était debout et l'appelait du doigt. Athénodore lui fait signe d'attendre un peu, et se remet à écrire. Le spectre s'approche et vient faire sonner ses chaînes au-dessus de la tête du philosophe; celui-ci se retourne, et voit le fantôme continuer à l'appeler du doigt; sans tarder davantage, il prend une lumière et suit le fantôme, qui marche lentement, comme accablé par le poids des chaînes. A peine arrivé dans la cour de la maison, il disparaît tout à coup et laisse là notre philosophe, qui ramasse des herbes et des feuilles et les place à l'endroit où il avait été quitté, pour le pouvoir reconnaître. Le lendemain, il va trouver les magistrats et les prie d'ordonner que l'on fouille en cet endroit. On le fait, et l'on trouve des os encore enlacés dans des chaînes; le temps avait consumé les chairs. On assemble avec soin ces os, on les ensevelit publiquement; ces rites une fois accomplis, le repos de la maison ne fut plus troublé.

Voilà un récit qui dispense de bien d'autres. Et combien l'antiquité ne nous en offre-t-elle pas de semblables! Comme le moyen âge, elle a eu sa littérature du fantastique, qui s'est développée surtout à partir du IIe siècle de l'ère chrétienne. Le principal représentant de cette littérature est Philostrate, et son principal monument est *l'Héroïque*, ou *Dialogue sur les Héros ;* le merveilleux y joue un rôle encore plus considérable que dans un autre ouvrage de ce sophiste, la *Vie d'Apollonius de Tyane.* Philostrate, dans le *Dialogue sur les Héros*, met en scène un vigneron des champs « où fut Troie, » qui s'entretient avec un navigateur phénicien récemment débarqué dans ces parages. Ce vigneron est un ancien sophiste qui a quitté la ville pour habiter la campagne et « philosopher avec le beau Protésilas, » c'est-à-dire avec un Grec du temps de la guerre de Troie. Protésilas a beau avoir changé depuis longtemps son existence d'homme pour celle de héros, il est toujours aussi épris de son épouse Léodamie, et plus vivant que jamais. Non-seulement, grâce à lui, tout vient à point au vigneron, mais il charme les loisirs de son favori par des récits sur la guerre de Troie tout à fait différents de

Digitized by Google

ceux d'Homère, et qui ont la prétention d'être plus vrais. C'est là un des côtés les plus originaux de ce livre. L'auteur inaugure une critique historique d'un nouveau genre, qui consiste à contrôler les traditions par le témoignage posthume de ceux qui furent mêlés aux faits; qu'on ne parle plus d'Homère ni de tel ou tel historien : pour la guerre de Troie, Philostrate ne connaît qu'une autorité, l'ombre de Protésilas.

Nous ne suivrons point Protésilas dans ses récits sur la guerre de Troie; renvoyons-les aux romans historiques du genre de ceux de Darès de Phrygie et de Dictys de Crète. Ce qui nous intéresse ici, ce n'est pas la vie terrestre des héros de cette guerre, c'est leur vie d'outre-tombe; sur ce point, c'est le vigneron qu'il nous faut écouter; et il va nous en parler savamment, puisqu'il converse tous les jours avec Protésilas, et vit au milieu de campagnes où apparaissent fort souvent les autres héros de la guerre de Troie, « avec leur air martial d'autrefois, et leurs aigrettes flottantes. »

Les ombres de ces héros, nous dit le vigneron de Philostrate, sont, comme autrefois leurs corps, hautes de dix coudées. Ces ombres se livrent encore aux exercices du gymnase et à la chasse. Elles boivent et mangent, mais comment? C'est ce que n'a jamais pu voir le vigneron, malgré tous ses efforts pour observer Protésilas, quand il lui portait ses offrandes; il sait seulement qu'en un clin d'œil tout avait disparu. Les héros aiment à visiter les hommes et à leur parler. Protésilas surtout est philanthrope : il guérit toutes les maladies de ceux qui l'implorent, et en particulier « les phthisies, les hydropisies, les ophthalmies et la fièvre quarte. » Disons en passant que Protésilas n'est pas la seule ombre qui ait passé pour guérir les malades : un contemporain de Philostrate, le sophiste Aristide, dans ses *Discours sacrés*, nous raconte tout au long les consultations que lui a données pendant plusieurs mois l'ombre d'Esculape, et la manière merveilleuse dont il fut guéri d'un mal considéré par les médecins comme incurable; il ajoute que, pendant le cours de cette cure merveilleuse, une autre ombre lui est apparue pour l'encourager et lui dire que, dans sa vie mortelle, son corps avait été guéri par Esculape d'une maladie de dix ans.

L'ombre de Protésilas, étant très sensible à l'amour, est particulièrement secourable aux amoureux; elle les aide à se concilier l'objet de leurs vœux, mais seulement lorsque ces vœux sont légitimes. Cette ombre bienfaisante n'est pas la seule qui ait inspiré à un mortel un culte passionné; un autre vigneron a voué un semblable culte au héros Palamède; il nourrit un chien et lui a donné le nom d'Ulysse exprès pour battre Ulysse, le grand ennemi de Palamède, sur le dos du chien, qui n'en peut mais. Palamède n'est pas plus

Digitized by Google

ingrat que Protésilas, il donne à son vigneron un préservatif contre la grêle. Une jeune fille rencontre l'ombre d'Antiloque, s'éprend d'amour pour elle, et la voilà dans ses bras; le lendemain, on trouva son corps étendu sur le tombeau du héros.

Ce qui domine, dans *l'Héroïque* de Philostrate, comme dans les croyances populaires de son temps, c'est l'opinion que les ombres des morts se manifestaient le plus souvent par des actes de colère et de vengeance. Ses héros sont en général malfaisants. Leur vue seule est un sinistre présage : c'est un signe de sécheresse, d'épidémies, de fléaux de toute sorte. Hector tue un jeune homme qui a dit du mal de lui. Mais rien n'égale les violences d'Achille. Des bouviers jouaient aux dés sur l'autel voisin de son tombeau; il prend le bâton de l'un, l'en assomme, et se dispose à tuer aussi l'autre, quand il en est empêché par Patrocle, qui trouve que « c'est assez d'un homme tué à propos de dés. » Il prie un marchand de lui amener une esclave troyenne; et, à peine est-elle entre ses mains qu'il la déchire. Pourquoi? parce qu'elle est de la race d'Hector. Les héros de Philostrate sont, on le voit, proches parents des *Lémures* et des *Larves*, qui effrayaient bon nombre de Romains.

Si puériles et si misérables que soient ces relations, il faut bien qu'elles aient été prises au sérieux, puisque Philostrate les expose en quelque sorte *ex professo*. Il semble tenir à ces idées, car il y revient dans sa *Vie d'Apollonius de Tyane* en plusieurs endroits, et en tire un argument en faveur de l'immortalité de l'âme. Un jeune homme la niait : l'ombre d'Apollonius de Tyane lui apparaît, et le jeune homme se déclare convaincu. Les conteurs d'histoires semblables (et il y en a beaucoup dans l'antiquité) n'avaient pas toujours des visées si ambitieuses. En général ils ne songeaient qu'à amuser le public, comme Lucien dans le *Menteur*, ou qu'à contenter une curiosité crédule, comme Phlégon de Tralles, l'affranchi d'Adrien, dans ses *Récits merveilleux*.

Non-seulement le fantastique, au déclin de l'antiquité grecque et latine, a eu sa littérature propre, mais il a envahi tous les genres littéraires, la poésie, le roman, la philosophie et même l'histoire. Pour la philosophie, il est inutile d'y revenir. Nous connaissons l'opinion de Porphyre, elle est celle de toute l'école d'Alexandrie. Quelques exemples pris au hasard dans la poésie nous montreront l'importance qu'y avait prise le fantastique, à l'époque même de Virgile. Qui ne se rappelle l'ombre de Créüse apparaissant à Enée, qui la cherche au milieu de Troie en flamme? Dans Horace, le malheureux enfant que la magicienne Canidie et les sorcières ses complices ont condamné à une mort lente les charge d'imprécations et leur dit : « Arrachez-moi la vie; mais Furie nocturne, je vous

Digitized by Google

apparaîtrai. Mon ombre vous déchirera le visage de ses ongles, comme les Mânes en ont le pouvoir; je pèserai sur vos poitrines haletantes. » Ovide, dans ses *Fastes*, recommande de célébrer avec soin la fête des Mânes, *Dies parentales :* C'est alors, dit-il, que les âmes vont et viennent autour des tombes pour se repaître des mets déposés pour elles. Malheur à qui oublierait ce qu'il doit aux Mânes! Un jour ils se vengèrent sur Rome entière de négligences de ce genre, devenues trop nombreuses : la ville fut envahie de fantômes, et ces fantômes ne disparurent qu'après que les Mânes eurent été apaisés. Tibulle, qui fait au sujet des Mânes la même recommandation qu'Ovide, se représente, dans une de ses plus mélancoliques Elégies, changé après sa mort en une ombre légère, qui erre autour de son tombeau, entend la voix de Néère et reçoit les prières adressées à son âme par une amante fidèle. Enfin l'une des plus poétiques pièces de Properce est celle où l'ombre de Cornélie, femme de Paulus, vient trouver son mari qui la pleure et lui porter du fond de la tombe de douces et touchantes consolations.

Il était naturel que le roman d'amour et d'aventures, venu plus tard que la poésie, s'emparât de ces croyances populaires, pour en varier ses fictions. Aussi trouve-t-on plusieurs scènes d'ombres et de fantômes dans les romans de Jamblique le Syrien, de Xénophon d'Ephèse, d'Achille Tatius. Mais, ce qui est plus étonnant, c'est que les scènes de ce genre sont au moins aussi nombreuses dans les historiens. Et ce n'est pas seulement chez le vieil Hérodote, qui écrivait avant l'éveil de la critique historique, et qui songeait plus à recueillir et à bien raconter les traditions antiques qu'à les contrôler; Tite-Live lui-même rapporte que « les Mânes de Virginie errèrent de maison en maison pour obtenir vengeance, et ne se reposèrent que lorsqu'il ne resta plus un seul coupable impuni. » Suétone et Vopiscus, presque contemporains des faits qu'ils racontent, mêlent à leurs récits de vraies histoires de revenants. Selon Vopiscus, qui n'en fait pas un doute, et qui même énumère les raisons de croire à l'authenticité de son récit, l'ombre d'Apollonius de Tyane apparut à Aurélien pour sauver sa patrie menacée de dévastation. Selon Suétone, qui donne le fait comme « presque constant, » Caligula ayant été enseveli un peu précipitamment, son ombre vint chaque nuit épouvanter par des bruits sinistres la maison où il avait péri, jusqu'au jour où ses sœurs lui eurent donné la sépulture avec tous les rites consacrés. S'il fallait en croire le même Suétone, un empereur qui dans son règne d'un moment fit preuve d'intelligence et de courage, Othon, aurait eu peur des fantômes, et aurait eu recours à toute sorte d'expiations pour apaiser les Mânes irrités de Galba : il ne vient pas à l'esprit de l'historien que c'est l'imagination d'Othon,

Digitized by Google

et surtout sa conscience, qui lui créait ces fantômes. La *Description de la Grèce* par Pausanias est, comme l'*Héroïque* de Philostrate, son contemporain, un véritable répertoire de contes sur les *héros* ou âmes des morts. Sans doute, Pausanias n'est pas un historien, c'est un archéologue, qui a plus à cœur de savoir et d'entasser les faits que de les discuter. Mais c'est avec une complaisance visible qu'il enregistre toutes les légendes où le fantastique a quelque part, c'est avec le plus grand sérieux qu'il les rapporte : on voit qu'il croit de bonne foi que ce sont là des matériaux pour l'histoire.

Rien n'était plus puéril que tous ces récits, quand ils avaient la prétention d'être autre chose que de poétiques fictions. Mais ils n'étaient pas seulement puérils : il y avait quelque chose d'immoral dans cette idée sans cesse présentée qu'il fallait rendre un culte, c'est-à-dire offrir un sacrifice aux âmes des morts, sous peine de les voir devenir malfaisantes. Toute distinction était ainsi supprimée entre les âmes des bons et celles des pervers, et il arrivait même que c'étaient les dernières qui, étant jugées les plus à craindre, étaient les plus honorées. «Il est aisé de voir, dit saint Augustin (*Cité de Dieu*, IX, 11), quelle large porte une telle croyance ouvre à la dépravation, puisque, plus les hommes auront de penchant à nuire, plus ils se livreront à ce penchant, dans la pensée qu'ils sont destinés à devenir des larves, et qu'après la mort on leur offrira des sacrifices. » Ce n'est pas saint Augustin seul qui proteste contre ces doctrines, au nom de sa foi et au nom de la morale, c'est Lactance, c'est Tertullien. Et le christianisme répudia toujours si énergiquement ces doctrines que le patriarche Photius, rendant compte, dans sa *Bibliothèque*, des livres du philosophe Damascius, parmi lesquels il y a des *Récits extraordinaires sur des âmes revenues après la mort*, en porte ce jugement : « Tous ces livres sont remplis de récits invraisemblables, impossibles, d'imaginations absurdes et insensées, tout à fait dignes de l'impiété de Damascius, qui, au milieu de la lumière de sainteté répandue sur le monde, dormait plongé dans les ténèbres de l'idolâtrie. » On le voit, pour la foi nouvelle, c'était un signe d'idolâtrie que la croyance au retour des âmes sur la terre après la mort. La foi nouvelle condamnait la croyance aux *héros*, comme la métempsycose, comme la nécromancie, comme l'Enfer et les Champs-Elysées, du moins avec leur cortége de fictions païennes. Mais elle mettait quelque chose à la place de ce qu'elle rejetait, et son dogme parlant à la fois à la raison et à l'imagination, lui fournissait des menaces et des promesses pour l'autre vie, par conséquent un frein et un appui pour celle-ci : de là sa force dans la grande mêlée des sectes religieuses et philosophiques; de là son triomphe définitif.

Digitized by Google

V

Nous venons de passer en revue des doctrines qui semblent bien mortes. Mais sont-elles toutes mortes en effet, comme elles le paraissent au philosophe et au chrétien qui les repoussent? Regardons autour de nous. Quelques-unes d'entre elles vivent toujours, d'une vie bien humble et bien précaire, mais qu'on ne saurait contester.

Assurément le jugement de Minos, d'Eaque et de Rhadamanthe n'effraye plus personne; on ne croit plus aux supplices de Sisyphe, de Tantale et d'Ixion, non plus qu'aux joies toutes sensuelles de l'Elysée. Mais, tandis que la philosophie admet des peines et des récompenses, sans chercher à les déterminer, tandis que la théologie elle-même est pleine de réserve en ces matières, et que saint Augustin, saint Thomas et Bossuet se bornent à parler en général de joies et de souffrances morales, il s'est produit dans les temps modernes, il se produit chaque jour sous nos yeux toute une mythologie de la vie future. L'art chrétien a multiplié à l'infini les tableaux qui représentent les joies des élus et les tourments des damnés. Le *Jugement dernier* de Michel-Ange est effrayant comme l'*Enfer* de Dante; mais la peinture du ciel chrétien, sans cesse renouvelée par les artistes, depuis le moyen âge jusqu'à nos jours, est monotone et sans grâce, avec son cercle immense d'anges et d'élus aux figures béates posant sur une paire d'ailes, avec son foyer de lumière qui d'en haut se dissémine en mille rayons, avec les personnages de la Trinité ou le triangle mystique, au-dessous duquel plane la symbolique colombe. Renvoyons, si l'on veut, à la pure poésie les images plus ou moins neuves, plus ou moins heureuses, qui ont été tracées de l'Enfer et du Paradis dans la *Divine Comédie*, dans le *Télémaque*, dans la *Messiade*, dans les *Martyrs*. Renvoyons aux pures visions le *Ciel* et l'*Enfer* de Swedenborg. Il ne manque pas de philosophes, et même de chrétiens fidèles, qui, impatients de percer le mystère de l'autre vie, ont donné sur ce sujet pleine carrière à leur fantaisie; et, non contents de satisfaire ainsi une curiosité indiscrète, peu s'en faut qu'ils n'aient posé en doctrines leurs hasardeuses spéculations. Vainement l'orthodoxie et la philosophie protestent l'une et l'autre contre ces intempérances d'imagination; vainement elles rétablissent, en les dégageant d'hypothèses téméraires, les vraies conclusions du christianisme et de la philosophie spiritualiste sur la question de la vie future. Les systèmes se succèdent, les peintures se multiplient, et les esprits mystiques rivalisent d'ardeur pour nous donner comme une vision anticipée de l'autre vie. On a vu paraître en quelques années *Terre et Ciel* de Jean Reynaud, les *Horizons célestes* de

Digitized by Google

Mme de Gasparin, le livre *Sur l'Immortalité*, dans *la Connaissance de l'âme* du P. Gratry, *l'Immortalité, la Mort et la Vie*, par M. Baguenault de Puchesse, la *Pluralité des Mondes habités*, par M. Flammarion, et la *Pluralité des Existences de l'âme*, par M. Pezzani; nous ne citons que les principaux. Personne ne respecte plus que nous les nobles esprits auxquels nous devons ces livres, mais nous ne croyons pas manquer à ce qui leur est dû en disant que, pour être plus acceptables, leurs systèmes sur la vie future ne sont pas mieux démontrés que les anciennes traditions sur le Tartare et l'Élysée.

Nous venons de citer *Terre et Ciel*. Mais, pour être exact, ce n'est pas de la *vie future* qu'il faut parler avec Jean Reynaud, c'est de la *vie éternelle*. Qu'on y prenne garde, cela n'est pas la même chose. Ce qui est synonyme pour le vulgaire est fort distinct pour une certaine école, que l'on pourrait appeler l'*école druidique*. Car c'est aux druides que se réfère cette secte, qui remonte à Saint-Simon et à Fourier, et qui compte aujourd'hui parmi ses docteurs MM. Pierre Leroux, Prosper Enfantin, Alfred Dumesnil. Qu'est-ce donc que cette *vie éternelle?* Elle se distingue, pour chacun de nous, en *vie passée*, *vie présente* et *vie future*. Nous voici ramenés à la transmigration des âmes, à la métempsycose, et ce n'était pas la peine de faire si grand bruit de la sagesse des Druides, quand on pouvait tout simplement rappeler les doctrines plus connues de Pythagore et des Brahmanes. C'est par patriotisme que, chez nous, les modernes partisans de la métempsycose invoquent l'autorité des Druides; à la bonne heure, mais, sans songer le moins du monde aux Druides, plus d'un philosophe étranger a renouvelé cette vieille doctrine, par exemple Giordano Bruno, Van Helmont, Lessing, Schopenhauer, Schubert, Lichtenberg, Schelling, etc. Qu'est-ce à dire, si ce n'est que, de nos jours, comme dans l'antiquité, la croyance à la métempsycose a des adeptes? Mais, si elle a de quoi séduire des esprits enthousiastes, des imaginations exaltées et des intelligences amies du paradoxe, aujourd'hui, pas plus qu'autrefois, elle n'a de prise sur les masses. Elle peut fournir à la poésie quelques inspirations riantes ou sombres; mais qui est-ce qui prendrait au sérieux Béranger, lorsqu'il chante *la métempsycose?* On pensera de même de M. Hugo écrivant *Ce que dit la bouche d'ombre*, et l'on ne félicitera guère le poète des images que lui fournit presque à chaque vers son apocalypse druidique :

Nemrod gronde enfermé dans la montagne à pic;
Quand Dalila descend dans la tombe, un aspic
Sort des plis du linceul, emportant l'âme fausse;
Phryné meurt, un crapaud saute hors de la fosse;
Ce scorpion, au fond d'une pierre dormant,

Digitized by Google

C'est Clytemnestre aux bras d'Egisthe son amant.

.....

Dieu livre, choc affreux dont la plaine au loin gronde,
Au cheval Brunehaut le pavé Frédégonde;
La pince qui rougit dans le brasier hideux
Est faite du duc d'Albe et de Philippe deux.

.....

Elles sont bien étranges les images que prête à la littérature la doctrine de la métempsycose, depuis l'esturgeon d'Empédocle, jusqu'aux crapauds et aux scorpions de M. V. Hugo; mais ces rêveries sont encore bien plus bizarres quand elles ont la prétention de se transporter au cœur de la vie réelle : témoin ce fameux comte de Saint-Germain qui, à la cour de Louis XV, racontait les phases merveilleuses de la migration de son âme à travers les siècles.

Le comte de Saint-Germain nous mène à Cagliostro, son digne élève; et, avec ce dernier, nous touchons à une autre conception de la vie future, qui a les plus grands rapports avec la croyance aux *Héros* et aux Mânes, et qui a pris sous nos yeux, depuis quelques années, une vogue et des développements extraordinaires. A vrai dire, l'opinion qui fait aujourd'hui tant de bruit, sous le nom de *spiritisme*, n'est pas née d'hier. Nous avons vu qu'elle remonte à la plus haute antiquité, et, puisqu'elle aime à se prévaloir de ses lointaines origines, il n'y a que justice à lui en donner acte. Longtemps, elle a sommeillé, et l'on a pu croire qu'elle n'était propre qu'à fournir aux nourrices des contes pour effrayer les enfants, aux poètes des scènes fantastiques et des effets violents, comme la ballade de *Lénore*, comme les ombres d'Hamlet, de Banquo, de Ninus, comme les nonnes évoquées par Bertram dans *Robert le Diable*, comme la statue du commandeur dans *Don Juan*. Mais voici que l'invraisemblable aspire à être le vrai, le fantastique se prétend le réel; et c'est du peuple le plus positif qu'il y ait au monde, c'est de l'Amérique du Nord que nous vient cette révélation. Aujourd'hui, un siècle après Voltaire, les *spirites* multiplient leurs sociétés et leurs publications, les âmes des trépassés sont à la merci des évocateurs, les *médiums* grossissent les œuvres des écrivains par je ne sais combien de productions posthumes, les tables rendent chaque jour des oracles comme à l'époque de Tertullien[1], et, comme du temps de Philostrate et d'Aristide le rhéteur, il n'est question que d'histoires refaites[2] ou de guérisons opérées par l'intermédiaire des esprits.

Tout cela ne prouve qu'une chose, c'est que, s'il est difficile de

[1] « Et mensæ divinare consueverunt..... » (*Apologet.*, XXII.)

[2] Celle de Jeanne d'Arc, par exemple, par Mlle Dufau, et celle de la Passion, par Mlle Hommerich.

Digitized by Google

faire au scepticisme sa part, il est plus difficile encore de la faire à la foi en l'immortalité. Comme Philostrate en effet, les *spirites* se prétendent les véritables, les seuls puissants champions de l'immortalité de l'âme. Etrange prétention, sans doute, contre laquelle réclament les spiritualistes, mais qui vient chez certains hommes d'une conviction profonde. Que ne peut l'imagination, cette « maîtresse d'erreur, » comme dit Pascal? Lorsque, sur la question de l'autre vie, on lui lâche la bride, elle s'emporte vite et rien n'est plus capable de la retenir. Le goût du merveilleux devient une passion, la curiosité de l'invisible un besoin impérieux; ce que Mme de Staël appelait « le côté nocturne de notre nature » obscurcit la lumière de la raison. Sur cet abîme qui, pour le bon sens des spiritualistes, sépare l'autre vie de celle-ci, l'imagination des *spirites* jette hardiment un pont; pour eux, c'est un article de foi que tous les jours les vivants peuvent entrer en communication avec les âmes des morts. Respectons leur illusion, et ne leur jetons pas les mots injurieux de charlatans ou de dupes. La pure supercherie ne serait pas capable de faire vivre si longtemps une croyance; et les hommes sincères ne manquent pas parmi les *spirites*, non plus que les hommes de cœur, d'esprit et même de savoir. Donnons-leur le seul nom qui leur convienne, celui d'illuminés, de visionnaires.

Partisans du spiritisme, de la métempsycose, de tel ou tel système sur la vie future, nous les définirions tous volontiers les fanatiques de l'immortalité. L'immortalité a ses fanatiques comme elle a ses incrédules. Qu'on ne s'inquiète pas outre mesure de toutes les négations de l'autre vie, de la vie personnelle et morale, qui se produisent chaque jour au nom du panthéisme, du matérialisme, du naturalisme, du positivisme. Des plumes éloquentes nous ont peint récemment les sublimes tristesses ou l'imperturbable sérénité du penseur qui cherche la vérité sans paix ni trêve, et qui, décidé à ne se payer d'aucune illusion, sans parti pris, sans autre intérêt que celui de la science, se tient en garde contre les aspirations de son cœur, en même temps qu'il fait évanouir les fantômes de son imagination. Ce spectacle est noble et grand, mais il faut être philosophe et un peu artiste pour savourer ces tristesses et garder cette sérénité. Elles peuvent être les sentiments de quelques âmes solitaires, mais elles dépassent le tempérament moyen de l'humanité. Tant qu'il y aura sur la terre des souffrances et des affections, il y aura plus d'âmes curieuses à l'excès de connaître ou de deviner l'autre vie, que d'esprits obstinés à la nier.

A. CHASSANG.

Digitized by Google

POÉSIES

L'HÉLIOTROPE

Clytie, aimer un dieu quand on n'est pas déesse,
C'est un crime si beau que tu dois en mourir !
A quels nouveaux tourments ton cœur vient-il s'offrir ?
Apollon t'a vaincue, et sa gloire te blesse.
Tu hais la pâle nuit, mère du doux sommeil,
Qui voile le front d'or de ton amant vermeil ;
Tu ne vas plus, le soir, danser sur les pelouses,
Ni moduler les vers d'Orphée ou de Linus.
Seule, et le sein gonflé de désirs inconnus,
Tu fléchis sous le poids de tes fureurs jalouses.

Leucothoé, ta sœur, qu'aime le roi du jour,
Ouvre sa lèvre heureuse aux baisers de l'Amour,
Et porte sur son front une insolente joie,
Quand ton cœur, dédaigné d'une divinité,
Gémit dans le silence et dans l'obscurité.
Pourquoi lever tes vœux vers l'astre qui flamboie ?
Les dieux sont quelquefois farouches aux mortels,
Et c'est de sang qu'il faut arroser leurs autels.
Pieds nus, les yeux rougis, tu déchires tes voiles,
Et, comme une bacchante ivre, l'on peut te voir,
Errante dans les bois, criant ton désespoir
Et blasphémant Vénus, la reine des étoiles.
Leucothoé triomphe et chaque nuit s'endort,
Fière, aux bras de l'amant nimbé de rayons d'or ;

Digitized by Google

Et toi, Clytie, et toi, tu languis et tu pleures !
Ta vie est une mort d'amour, et tu meurtris
Ta gorge, dont ta rage ensanglante les lis,
Comptant par des sanglots le vol léger des Heures.

Phœbus aura pitié des hontes de son deuil ;
Mais, pour éterniser et punir son orgueil,
La mort n'éteindra pas le feu qui la dévore :
N'étant plus une femme et près d'être une fleur,
Clytie, épanouie en toute sa douleur,
Suit des yeux le Soleil, ce dieu qu'elle aime encore,
Et son cœur, consumé, depuis quatre mille ans
Tourne vers l'astre-roi ses souvenirs brûlants.

MADRIGAL

Alain Chartier dormait sous une galerie ;
Marguerite d'Ecosse auprès de lui passa
Et d'un sourire doux longtemps le caressa :
« Les beaux vers ont poussé sur sa lèvre fleurie,
Murmura Marguerite ; il a chanté l'amour. »
Et la reine baisa cette bouche endormie.

Et moi, que l'amour tient, j'ose dire à ma mie :
« Je suis poète aussi, soyez reine un seul jour. »

HENRI CANTEL.

Digitized by Google

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

LA POÉSIE ET LES POÈTES EN 1865

Les Pensées tristes, par M. Armand RENAUD. — *Les Roses d'antan*, par M. André LEMOYNE. — *Les Figures jeunes*, par M. Louis RATISBONNE. — *Sonnets, Poèmes et Poésies*, par M. Joséphin SOULARY.

C'est bien le moins qu'on s'occupe des poètes et de la poésie une fois l'an. Il y a environ quatorze mois que nous leur avons rendu nos devoirs, qui n'étaient point les derniers, et que nous avons eu l'occasion de saluer, M. Lafenestre, un vrai poète. Aujourd'hui, en voici quatre sur mille, qui jouissent déjà d'une certaine réputation et qui pourraient nous accuser, si nous négligions de leur faire accueil, d'être à leur égard plus difficile que le public. Je vois qu'on les vante partout, qu'on les cite et même qu'on les lit, ce qui est la grosse affaire. Nous croyons, après les avoir lus nous-même, qu'il y a, au moins pour un ou deux, un peu d'amitié et de coterie dans ce grand succès, un peu d'indulgence dédaigneuse pour la poésie de qui l'on semble croire qu'elle est morte, et qu'il serait mal d'en médire; enfin une pointe de générosité méprisante dont messieurs les poètes feront bien de se défier. En ce qui me regarde, je les estime trop pour leur faire une pareille aumône.

Les Pensées tristes, de M. Armand Renaud, m'ont tout d'abord attiré par le souvenir que j'avais du dernier volume de l'auteur. Ce précédent volume intitulé : *Caprices de Boudoir*, fut assez mal reçu de la critique; on y signala une affectation trop évidente d'érotisme, un penchant malsain vers toutes sortes de raffinements équivoques de pensée et de style, un goût beaucoup trop prononcé pour l'effronterie excentrique, la pire de toutes, parce qu'elle n'est pas sincère, parce que c'est une pose, parce que nous n'en sommes pas dupes, parce qu'enfin nous surprenons sans cesse le poète au moment précis où il se torture la cervelle pour devenir impossible et où il parvient tout juste à rester ennuyeux. Je vois dans une préface, mise par M. Armand Renaud en tête des *Pensées tristes* que cet échec lui fut très sensible, et j'y devine, en outre, que, selon lui, les critiques se montrèrent fort sots en se scandalisant. M. Armand Renaud ne croit pas qu'il y ait ombre d'immoralité dans ses *Caprices de Boudoir :* il a tort; ce livre est d'une immoralité, il est vrai, médiocre, cherchée,

Digitized by Google

prétentieuse, peu contagieuse par conséquent; mais au demeurant, c'est un livre fort immoral, en ce sens qu'il témoigne, sinon d'une âme corrompue, au moins d'un esprit très dépravé, ou qui essaye de se montrer tel à plaisir. La pleine santé de l'esprit n'engendre pas une pareille peinture de ce que M. Armand Renaud appelle le monde des sensations. Chanter l'ivresse du vin, rien de mieux; mais chanter l'ivresse frelatée de l'absinthe, c'est se montrer trop parisien, trop civilisé; et c'est justement ce que je reproche à M. Armand Renaud d'avoir chanté dans ses *Caprices de Boudoir*. L'amour, qui semble être le fond du livre, n'y tient qu'une fort petite place; les plaisirs chers à notre décadence parisienne, nos raffinements d'imagination ou même de pratique y sont trop voluptueusement décrits et envahissent tout le volume. M. Armand Renaud n'en conviendra certainement jamais, et il proteste ici de son innocence, il jure qu'il n'a jamais eu l'intention d'offenser les lois divines et humaines. Parbleu! nous le croyons sur parole, et c'est parce que nous n'avons jamais soupçonné une âme si noire à un poète si jeune, que nous le soupçonnons d'avoir exprimé à froid, dans les *Caprices de Boudoir*, des sentiments et des idées qu'il n'a jamais eus. Mettons qu'il a cédé là à un désir très naturel de prouver son expérience et n'en parlons plus. Aussi bien sa préface nous réclame.

Cette préface est, en vérité, toute une poétique, et du haut de ses *Pensées tristes*, M. Armand Renaud parle au monde avec la même conviction que M. Victor Hugo du haut de son *Cromwell*, il indique aux poètes un but, il nous décrit le chemin qu'il a parcouru lui-même, il nous met au courant de ses différentes étapes, il nous révèle tout du long ses espérances, il attaque les uns, il adjure les autres, il finit par un dithyrambe à cette sainte et éternelle poésie. J'ai entendu quelques personnes qui avaient lu la profession de foi de M. Renaud taxer d'orgueil cette façon d'en user; pour moi, je n'y ai vu que de la naïveté, et une naïveté qui part assurément d'un bon naturel. C'est dans les *Caprices de Boudoir* qu'il y avait de l'orgueil caché, de la vanité sourde; ici, au contraire, on est touché de la franchise avec laquelle M. Armand Renaud, sans y être peut-être suffisamment autorisé, s'explique devant le public. On n'a pas besoin, après tout, d'être un grand personnage pour dire ce qu'on pense, et pour le bien dire. M. Armand Renaud a donc eu raison de nous afficher son programme; reste à savoir ce qu'on peut tirer de ce programme, et si ses idées sont capables de nous mener loin.

M. Armand Renaud part de ce principe, qu'en poésie « tout ce qui devait mourir est détruit, tout ce qui est appelé à vivre est debout... » Par conséquent, il ne s'agit plus de discuter; ceux qui défendent comme ceux qui attaquent, perdent leur temps; il s'agit de continuer l'œuvre de création, de faire servir la langue magnifique, fille de la nouvelle poésie, à des productions offrant un reflet plus ou moins éloigné de la véritable beauté...

Ici, je vous arrête. Croyez-vous, s'il s'agit de langage, que la nouvelle poésie ait plus apporté de beautés à la littérature française que l'ancienne ne lui en a légué? Dites, si vous le voulez, que le romantisme

Digitized by Google

(car, au bout du compte, c'est lui que vous invoquez) a émancipé le théâtre; qu'il a ajouté des rhythmes, des formes, des images à la poésie; qu'il a créé particulièrement notre poésie lyrique, mais empressez-vous d'ajouter que la moitié de ces formes et de ces images sont déjà mortes, qu'elles gâtent, lorsque vous les imitez jusqu'à satiété, vos propres sentiments et vos idées personnelles; que la poésie lyrique se serait créée en France en dehors du romantisme et qu'elle s'y créait déjà, qu'il suffisait qu'un élève de Rousseau et de Bernardin de Saint-Pierre mît en vers leur admirable prose, pour nous doter d'un genre nouveau, où Pompignan et J.-B. Rousseau n'avaient eu rien à voir. Nos premiers poètes lyriques sont Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre, Châteaubriand, Mme de Staël; ou, s'il vous faut absolument des vers pour obtenir de vous ce nom de poète, Lamartine est le premier chez nous qui l'ait mérité; Lamartine, dans le feu de son génie, a écrit et lancé jusqu'au ciel nos premières odes. On les néglige, on les oublie presque, mais on y reviendra.

L'école romantique, on ne peut le nier, a jeté des couleurs éclatantes sur le dessin un peu sec, dans sa précision, de nos plus grands écrivains; elle a plu d'abord aux yeux; elle a ébloui ceux qu'elle voulait séduire; elle a ouvert sur la poésie une fenêtre en plein soleil; mais, en somme, elle a peu ajouté au squelette primitif, à la structure foncière de la langue. Plus riche d'images, elle est plus pauvre de tours que l'école ancienne; elle n'est pas savante en réalité, et ne connaît pas les grands secrets de pureté, de correction, de force et de précision; elle à des roueries de trompe-l'œil, elle abuse des reflets, elle voile ses incertitudes sous des draperies de pourpre; si elle était simple, elle serait plate; on sent le vide et le creux sous ses hyperboles. Ses grands mots, ses grandes phrases, ses grandes images, ne vont pas sans monotonie; on la parodie comme on veut, on l'imite à plaisir; tout cela n'est pas le signe d'une valeur réelle, d'une originalité inattaquable.

Vous-même, qui la recommandez, vous vous en séparez sur bien des points, sans en rien dire, et on pourrait même vous prouver que les endroits vraiment faibles de votre livre sont ceux où l'école de la couleur vous a égaré, tandis que deux ou trois belles pièces, tout à fait neuves et fortes, vous rattachent aux meilleures traditions de l'art simple, naturel et classique. Vous le sentez si bien vous-même, que vous finissez par confesser le danger que court la poésie française entre les mains de nos enchanteurs d'aujourd'hui, qui repoussent l'idée comme inutile et s'occupent uniquement de la séduction des oreilles. Vous ne les avez pas nommés, mais on les nommerait, sur vos propres portraits, l'un après l'autre. « Tantôt c'est du mysticisme, et alors tout est fluide, vaporeux; il passe sur les yeux comme des ombres; les mots sont d'un vague qui rappelle la lueur du clair-obscur; des phrases mi-voilées invitent à la rêverie..... Tantôt c'est une description, et toutes les merveilles de la nature tropicale se dressent devant vous, non point décolorées, mais vivantes; tantôt une satire, et alors ce ne sont plus les pieds de plomb de la plaisanterie classique, mais les ailes légères, le fin aiguillon d'Aristophane; tantôt un récit épique, et on retrouve le mélange de pompe et de simplicité de

Digitized by Google

l'Orient, le ton à la fois familier et héroïque du moyen âge. Quelquefois, le poète plonge dans les bas-fonds de la réalité et il se sert avec tant d'art des brutalités réalistes, qu'on est contraint de s'écrier : non plus l'horrible, mais même l'ignoble est beau. Enfin, il y a des poésies qui n'ont de valeur que par la sonorité des mots ; mais où l'on est allé si loin dans cette science, que les mots eux-mêmes, plutôt par leur son que par le sens qui s'y attache, éveillent le rêve. Blâmer tout cela, s'en moquer comme on l'a fait, convient à des ignorants qui veulent ainsi cacher leur faiblesse. Tout ce qui produit un effet est une force qu'il ne faut pas dédaigner; il y a là dedans des richesses immenses enfouies. Le danger vient de ces richesses mêmes. La poésie est devenue une science. C'est tout un cours d'harmonie à étudier. Une fois que l'on connaît tous ces mots, toutes ces formes de strophes, tous ces effets de rhythmes et de sons, on est tenté de s'en tenir là. La palette vous éblouit tellement, qu'on ne voit plus la nécessité du tableau ! »

Voilà, certes, une excellente page de critique, et les lecteurs de la *Revue* auront reconnu à cette raison éloquente, le même Armand Renaud qui leur a écrit des pages si justes et si émues sur Tennyson. Dans tous les cas, ils ont assurément reconnu, sous ces portraits si nets et si vifs, MM. Leconte de Lisle, Théophile Gautier, Charles Baudelaire, et cet aimable Théodore de Banville, pour qui la poésie et la musique sont sœurs. M. Renaud, tout en estimant, comme il convient, ces amants de la forme, juge qu'on a assez fait pour la beauté matérielle du vers, et que les recherches ne doivent plus se tourner de ce côté. Il pense qu'on fera bien, sur ce point, de s'en tenir à un sage éclectisme et de se faire un style à soi, si l'on peut, en mélangeant avec prudence classiques, romantiques, réalistes, et *tutti quanti*. S'il veut dire par là qu'il est possible à un poète de se créer une langue personnelle où l'amalgame et la fusion de toutes ces écoles seront complétement dissimulés, il a raison; mais s'il prétend qu'on doit prendre à toutes en même temps quelque chose, pour se l'accommoder et se pavaner sous ce costume d'emprunt, quel carnaval, grands dieux, et quels arlequins nous aurons là !

Il faut laisser la forme et s'élever vers l'idée, nous dit doctoralement M. Armand Renaud, il faut chanter le deuil ou la joie, la réalité ou le rêve, la nature ou Dieu, selon ce qu'on aime, *il faut se taire si l'on n'aime rien*. Ce dernier mot est le mot vraiment profond de toute cette préface, il signifie, en réalité, que la poésie est morte, et que nous devrions tous nous taire, parce que nous n'aimons rien. Je m'explique : les grandes idées, les grandes choses dont vit ordinairement l'humanité, c'est-à-dire Dieu, la nature, la liberté, l'amour, ont singulièrement baissé dans son estime. Protestez tant qu'il vous plaira, il n'en reste pas moins vrai qu'elle n'en garde plus aujourd'hui que ce qui lui est indispensable pour vivre, pour se distraire, pour bavarder et pour mentir. Elle ne s'en inspire plus, au point d'inspirer un poète, et si le poète a assez de force pour ne puiser qu'en lui son inspiration, il n'entend plus l'écho nécessaire qui le soutient et qui le ranime. Il faut chanter, si l'on chante encore, dans la solitude ; et quelques traînards y chantent encore en effet la nature et

Digitized by Google

l'amour. Mais c'est ici justement qu'il faudrait créer une langue nouvelle en même temps que des sentiments nouveaux pour rajeunir ces vieux sujets que la lyre française a usés. Oui, l'amour est éternel; oui, la nature est immortelle; mais nous avons aujourd'hui une façon particulière de les sentir et de les comprendre qui a produit tout ce qu'elle pouvait produire; notre idéal d'amour, notre passion des beautés naturelles ont été exploités par de grands génies, qui n'ont plus rien laissé à leurs successeurs. L'humanité perd sa poésie, comme tout poète la perd lui-même. A cinquante ans, celui qui l'a été le plus cesse bien souvent de l'être; il en est ainsi de l'humanité; tant qu'elle ne s'est pas rajeunie, métamorphosée, renouvelée de fond en comble, tant qu'elle n'a pas refait sa provision d'idées et de sentiments, il n'y a plus que des orfèvres, de purs artistes, des poètes de formes, des versificateurs, pour dire le mot, et il y a déjà longtemps que nous en sommes là.

Les choses changeront, on peut le croire, parce qu'elles ont toujours changé; mais il n'y a pas, jusqu'à présent, de signes à l'horizon. Si je l'osais, je dirais que nous n'avons aujourd'hui que des imitateurs, des Delilles de la poésie romantique, comme nous avons eu un Delille classique; seulement, les nôtres valent mieux, parce que les sujets sur lesquels ils s'essayent, bien que scrutés jusqu'au fond et fouillés en tous sens, demeurent plus vastes, plus larges, plus sympathiques, plus accessibles à chacun de nous. On peut même y trouver quelques nouveautés de détails, quelques diamants précieux et ignorés; la nature et l'amour font de ces miracles-là, et leur baguette magique a découvert ainsi à M. Armand Renaud quelques joyaux inexplorés. Mais qu'il ne s'y fie pas; il y a aussi des pierres fausses dans son livre. Je ne veux tirer aujourd'hui que les perles de l'écrin. La plus belle, la plus pure, est assurément une pièce lyrique ou épique intitulée : *Linus et Orphée*. Le poète y développe cette idée que le génie est toujours victime de la sottise et de la brutalité des hommes; il y montre Linus tué par Hercule, Orphée déchiré par les Ménades; et ces deux tableaux rachètent bien par une certaine grandeur antique dont le jeune poète les a empreints, ce qu'il y a dans un pareil sujet d'un peu trop connu et prévu; on s'attend à un lieu commun; on rencontre un *quadro* de Chénier. Voilà les seules surprises que la poésie peut aujourd'hui nous faire :

> .....
> Or, Hercule, un héros fameux dans les combats
> Œil roux, énorme corps plein de nerfs et front bas,
> Grand tueur des lions que domptait le poète,
> Des chansons de Linus voulut s'emplir la tête.

Linus, tout fier sans doute d'un pareil élève, fit de son mieux pour lui apprendre son art divin; il lui chanta ses plus belles chansons, enfin il le mit tellement en goût, que le pauvre Hercule, plein d'enthousiasme, crut tout à coup qu'il n'avait plus besoin de maître, qu'il possédait le secret de Linus, et qu'à son tour il enchanterait les bêtes féroces au lieu de les tuer.

> Sitôt qu'à la leçon, il crut voir une issue,
> Hercule se saisit, comme d'une massue,

Digitized by Google

De la lyre du maître et voulut en jouer.
Mais il eut beau suer, se tordre, s'enrouer,
Rien n'y fit, de ses doigts ainsi que de sa gorge,
Il sortait des bruits durs comme des chocs de forge.
La lyre, fin coursier blessé d'un frein brutal,
Se cabrait; et parmi leurs roches de cristal,
Les naïades riaient de cet artiste étrange.
Hercule, néanmoins, ne rêvait que louange,
Et se trouvait charmant et ne s'arrêtait point.
Linus voulut en vain le diriger; du poing
Notre Hercule se mit à frapper sur les cordes,
Déchaîna fièrement le torrent des discordes,
Et brisa tout. Alors le maître stupéfait,
Anéanti devant ce sauvage forfait,
Reste les yeux sans larme et la lèvre sans plainte,
Mais en lui sentit sourdre une colère sainte,
Et sans examiner si c'était un géant,
Sans penser que la force est tout, le droit néant,
Il osa l'effleurer au front de sa main pâle.
Le colosse râlant ainsi qu'un tigre râle,
Battit le sol du pied, fronça l'œil, prit le bois
De la lyre, en frappa Linus rien qu'une fois,
Et comme l'ouragan ferait d'une javelle,
Aux quatre coins des champs émietta sa cervelle.

N'est-il pas vrai que voilà une belle et large peinture, une peinture puissante et dramatique, où le poète s'est vraiment inspiré de ses héros. A peine voudrait-on y supprimer quelques touches un peu molles ou inutiles, l'avant-dernier vers, par exemple, qui est très grec, je le sais bien, puisqu'il exprime une comparaison, mais qui détruit un peu l'effet, en le faisant trop attendre. La suite de ce récit n'est guère moins heureuse. Le triomphe sauvage d'Hercule ne laisse rien à désirer :

Aussitôt, l'assassin s'écria : « Gloire à moi!
Je suis le bras toujours vainqueur, je suis le roi.
On me peignait Linus comme un Dieu, j'entre en lutte;
Le poète et les chants, à l'instant tout culbute.
Pauvre homme! ses travaux semblaient l'exténuer,
Je n'ai vraiment pas eu grand'peine à le tuer. »

Et l'assassinat d'Orphée par les Ménades n'est pas inférieur à cette première moitié de la pièce; enfin, c'est un morceau très remarquable et qui ferait honneur à beaucoup de poètes qui ont plus de réputation que M. Armand Renaud. Si je ne me devais aux trois autres poètes dont j'ai cité les noms au début de cet article, je m'arrêterais encore sur la pièce que M. Renaud a intitulée *la Science amère*. Je n'en aime point le sujet; c'est un sujet banal, et Alfred de Musset a tout dit sur le désenchantement, sur cette mélancolie particulière qu'il a appelée *désespérance*. Elle règne et sévit encore aujourd'hui; mais, en vérité, nous nous en arrangeons fort bien, et nous n'y prenons plus garde. Pour mon compte, je ne crois guère à ceux qui en souffrent, et surtout je ne crois guère qu'elle fasse réellement souffrir ceux qui s'en plaignent. Mais, à tout prendre, c'est un thème intéressant et propre à tenter la jeunesse. M. Armand Renaud n'y a pas résisté et il a fait, lui aussi, après trente autres, sa cor-

Digitized by Google

fession d'un enfant du siècle. Eh bien, il a su, malgré la désolante vieillesse du sujet, y mettre encore une certaine chaleur, de l'éloquence; il a su,

> ..... en prenant cet air
> Déjà si suranné d'Adolphe et de Werther,

trouver quelque note vigoureuse, sinon nouvelle; voyez plutôt, on dirait le début de *Rolla*; malheureusement, cela ressemble trop à *Rolla*.

> C'était une âme forte, une belle nature,
> Un de ces cœurs voulant l'infini pour pâture.
> Jamais il n'avait vu le ciel bleu sans qu'il eût
> L'enthousiasme en lui qui vibrât comme un luth.
> Mais au lieu de s'enfuir au bord des vagues blanches,
> Parmi les ouragans, parmi les avalanches,
> Sous les noires forêts, sur les volcans en feu,
> Partout où l'on est loin de l'homme et près de Dieu,
> A seize ans, il entra dans la laideur des villes.
> Il vit des horizons de toits gris, d'âmes viles,
> Il apprit comme tout se salit et se vend,
> Comme la conscience et l'honneur sont du vent,
> Comme on est fou d'avoir sur terre un autre rêve,
> Que le bonheur des sens et la raison du glaive,
> Et pâle, reniant ce qu'il croyait jadis,
> Faisant à ses vertus un court *de profundis*,
> Dans le gouffre du mal, il plongea, tête basse.....

C'est absolument l'*entrée* de Rolla; et plusieurs épisodes à la suite rappellent de fort près ce poëme fameux; mais il n'en est pas moins vrai qu'il serait fâcheux pour M. Armand Renaud de faire dire de lui : *C'est un petit Musset!* Nous avons trop de *petits* Mussets, à la sincérité desquels personne n'a jamais cru et ne saurait jamais croire.

On croit davantage à celle de M. André Lemoyne, dont l'Académie a couronné naguère les *Roses d'Antan*. M. André Lemoyne n'est rien moins pourtant qu'un poète académique; c'est un vrai poète, dont l'inspiration un peu triste se répand sur bien des sujets qui se ressemblent par l'émotion, la pitié, l'amour, la charité dont ils sont pleins. Mais cette inspiration demeure discrète, et c'est justement son caractère particulier: elle n'éclate pas, elle s'insinue plutôt comme un parfum. Rien ne sent l'affectation dans ce livre, et M. André Lemoyne vit aux antipodes de la tribu des poseurs; c'est le plus sympathique et le plus vrai, compliment que je puisse lui adresser. Lisez et relisez ces vers intitulés : *Promenade*.

> .....
> Nous irons nous asseoir au bord des sources fraîches,
> Où le chevreuil léger comme une ombre descend,
> Où nous avons cueilli la plante aux vertes flèches.
> Dans le creux de ta main nous boirons en passant.
>
> Et nous écouterons sur les mares dormantes,
> Cet invisible écho prêt à s'effaroucher,
> Que tu croyais blotti parmi les fleurs des menthes,
> Et qui ne dit plus rien dès qu'on veut l'approcher.
>
> Notre cœur salûra ces vieux hêtres intimes
> Sous lesquels, vers le soir, trop émus pour causer,

Digitized by Google

Pour la première fois tous deux nous répondîmes
Au chant du rossignol, par un muet baiser.

Loin d'être indifférents au souvenir des autres,
Nous verrons si le temps n'aurait pas effacé,
Du grand arbre les noms plus anciens que les nôtres,
Noms d'heureux qui s'aimaient dans le siècle passé.....

J'aime et j'admire surtout cette dernière strophe, où le poète semble avoir eu à cœur de prouver que l'amour n'est pas, comme on le croit généralement et comme on a raison de le croire, un égoïsme à deux. Les stances qui suivent échauffent, si je puis dire, et font germer la semence de charité enfouie dans ces quatre premiers vers et la pièce s'achève ainsi :

Toi qui dans les douleurs sais discrètement lire,
Et dont les belles mains prêchent la charité,
Tu répandras ta bourse avec un clair sourire,
On nous pardonnera notre félicité.

Ah! je dirais que de tels accents sont d'un poète, s'il y avait encore des poètes ; mais il n'y en a plus, je suis bien forcé de le redire, puisque je l'ai déjà dit au commencement. M. André Lemoyne est à tout le moins un écrivain plein de cœur et plein de goût, sur qui Lamartine, A. de Musset, V. Hugo, voire Mürger, ont passé en laissant des traces assez visibles, comme des rides sur la surface de l'eau, sans toutefois tarir la source, et en la clarifiant au contraire. Paysagiste exact et fin tout à la fois, comme un Daubigny par exemple, il peint et il rêve, mais ce qui m'a surtout frappé en ce qui le regarde, c'est que ses tableaux sont toujours exquis et quelquefois grands dans un petit cadre.

M. Louis Ratisbonne, quoi qu'il ait traduit Dante, est avant tout le poète des enfants; sa *Comédie enfantine* l'a bien prouvé ; il s'adresse de préférence à ce petit monde, et son nouveau recueil, les *Figures jeunes*, est dédié à sa fille, une enfant. Ce penchant à rester père de famille en vers lui ferait une originalité, quand bien même il n'aurait pas pour lui la grâce, la fraîcheur, le tour aimable et l'abandon qu'on lui connaît, j'allais oublier une émotion qui le suit partout, et à laquelle je reprocherais plutôt d'être trop aisément excitée que de ne pas s'éveiller assez vite. Les larmes viennent du premier coup aux yeux de M. Louis Ratisbonne; il est sous ce rapport, un petit Virgile. Au reste, disons-le tout de suite, cet attendrissement est bien naturel quand on parle à l'enfance, c'est-à-dire au plus intéressant, au plus gai, au plus pleurant aussi de tous les publics. Dans tous les cas, M. Louis Ratisbonne ne s'attendrit jamais qu'à bon escient et pour des causes justes. Les plus chaudes pièces de ce nouveau recueil sont consacrées à la jeune liberté de l'Italie et au vieux martyre de la Pologne. Le poète n'y a pas vigoureusement flétri les bourreaux ; mais il y a sincèrement plaint les victimes. Quoiqu'il ait traduit Dante (en parlant des vers de M. Ratisbonne, on est tenté de répéter cela comme une formule), il s'arrange mieux de la pitié que de la malédiction.

Mon cœur s'ouvre à l'amour et non pas à la haine.

Digitized by Google

Ainsi parle l'*Antigone* de Sophocle, et son oncle la fait mourir de faim pour cela.

J'ai surtout remarqué dans les *Figures jeunes* une pièce *humanitaire*, où le poète met en scène une ouvrière anglaise, qui meurt de fatigue pour terminer à l'heure dite une robe de bal, qu'une jeune miss de l'aristocratie lui a commandée.

Cette robe enfin viendra-t-elle?
Attendre ainsi, mais c'est affreux.
Pour y coudre un brin de dentelle,
Il fallait donc un an ou deux?
Ma mère, voyez! le temps vole;
Cette ouvrière de malheur,
Qui m'avait promis sur l'honneur,
Me manquer ainsi de parole!
Pour moi cette robe sera
La dernière qu'elle fera!

.....

— C'est votre robe qu'on vous porte,
Miss! — Ma robe, enfin! Dieu merci!
Avoir attendu de la sorte,
M'avoir inquiétée ainsi!
J'avais une angoisse mortelle.
Le tailleur dit: — Nous avons fait
Notre possible tout à fait.
L'ouvrière, mademoiselle,
Travaillant vingt heures durant,
Vient de mourir en l'achevant.

On dirait du Legouvé, et en effet, M. Louis Ratisbonne est le Legouvé du *Journal des Débats*, comme M. Legouvé est le Ratisbonne du *Siècle*. Ce sont, de cœur et de pensée, deux démocrates, mais des démocrates distingués, c'est-à-dire les seuls possibles, et les meilleurs de tous. Celui du *Siècle* va sans doute un peu plus loin que l'autre, il accepte je crois la formule *par le peuple*; l'autre ne reconnait que le fameux *pour le peuple*; en tout cas, ils veulent le bien tous les deux, et leurs vœux se ressemblent encore plus que leurs opinions.

Que dire de M. Joséphin Soulary qui n'ait déjà été dit par M. Sainte-Beuve lui-même. M. Joséphin Soulary est un Lyonnais extraordinaire, qui s'est imposé comme une loi de n'écrire que des sonnets, et qui en a écrit, en vérité, trois ou quatre cents, dont pas un seul n'est tout à fait mauvais, et dont les deux tiers au moins sont remarquables. Ils sont imprimés sur un papier magnifique, et il n'est pas un typomane qui n'ait admiré ce chef-d'œuvre de typographie. Avez-vous remarqué, du reste, comme les poètes se font richement imprimer? M. André Lemoyne, M. Louis Ratisbonne brillent aussi bien par là que M. Joséphin Soulary. C'est un plaisir de feuilleter ces beaux volumes, ces éditions somptueuses, d'un vaste et puissant format ou, au contraire, d'un luxe microscopique, suivant l'occasion ou le goût du poète.

Pour en revenir à M. Joséphin Soulary, assez d'autres ont salué en lui un vrai poète, pour qu'il me soit permis de regretter qu'il se soit empri-

Digitized by Google

sonné dans ce cadre fatal du sonnet. Je sais bien qu'au moment même où l'oiseau marche on sent qu'il a des ailes; mais pourquoi se les couper volontairement et ramper à plaisir? Certes, l'émotion est habilement condensée dans ces petits tableaux; la science du vers y est, pour ainsi dire, obligatoire; des oppositions adroites, des antithèses naturelles, des traits forts et uniques mettent en lumière, d'un seul coup et par un jet soudain, l'inspiration profonde et soutenue de l'auteur. Mais pourquoi ne pas se donner carrière? Quoi qu'il fasse, il aura beau réussir à souhait, on le louera plutôt de la difficulté vaincue que de l'originalité atteinte. Voici, par exemple, ce beau sonnet des *Deux Cortéges*, déjà cité par M. Sainte-Beuve :

Deux cortéges se sont rencontrés à l'église:
L'un est morne; il conduit la bière d'un enfant.
Une femme le suit, presque folle, étouffant
Dans sa poitrine en feu le sanglot qui la brise.

L'autre, c'est un baptême. — Au bras qui le défend,
Un nourrisson gazouille une note indécise;
Sa mère, lui tendant le doux sein qu'elle épuise,
L'embrasse tout entier d'un regard triomphant.

On baptise, on absout, et le temple se vide.
Les deux femmes alors, se croisant sous l'abside,
Echangent un coup d'œil aussitôt détourné,

Et merveilleux retour qu'inspire la prière,
La jeune mère pleure en regardant la bière,
La femme qui pleurait sourit au nouveau-né.

C'est un tour de force, oui; mais j'aime encore mieux l'hercule qui porte des poids à bras tendus ou qui casse des pavés avec son pouce, que le jongleur qui entre tout entier dans une boîte d'un pied carré. Au fond, et avec tout son talent, M. Joséphin Soulary me fournit une preuve vivante d'une décadence à laquelle je ne suis que trop fâché de croire : il en est déjà à la *difficulté vaincue*. Autrefois, on s'amusait à mettre le jeu d'échecs en vers; aujourd'hui, on s'astreint, on se voue au sonnet; n'est-ce pas, comme je le disais plus haut, Delille sous une autre forme? A. CLAVEAU.

REVUE MUSICALE

Plus les théâtres sont heureux, moins on parle d'eux; plus les recettes abondent chez eux, plus les ouvrages nouveaux y sont rares. Au Grand-Opéra, par exemple, depuis près de cinq mois, *Roland à Roncevaux* n'a cessé d'attirer la foule, et c'est tout au plus si, le dimanche excepté, quelque autre ouvrage du répertoire, *Moïse* ou *Guillaume Tell*, a pu réclamer sa place. Nous le constatons d'autant plus volontiers, que la vogue de *Roland* a dépassé bien des prévisions, à commencer par les nôtres. Avions-nous mal jugé la valeur de l'œuvre? Franchement, nous ne le pen-

Digitized by Google

sons pas; mais le public n'a pas eu tort non plus de s'intéresser à une action simple, héroïque, présentée avec un naturel qui avait l'attrait d'une nouveauté. Ce sera toujours pour des gens de notre pays un grand et attachant spectacle que celui de vaillants hommes décidés à mourir les armes à la main, quand cette mort ne devrait rien amener, rien produire qu'un souvenir immortel! Encore moins le public peut-il être blâmé de s'être laissé prendre à une musique dont l'intelligence ne demande aucun effort, qui, dès la première audition, se livre à peu près sans réserve. Quelle leçon, s'ils étaient capables d'en profiter, pour ces chercheurs de mondes nouveaux, de musiques nouvelles, d'où la mélodie serait exilée surtout, comme trop vieille et trop vulgaire! Entassez des montagnes de combinaisons, Titans que vous êtes! Creusez des abîmes d'harmonie et d'accords! le premier hymne guerrier, la première chanson de pâtre aura raison de vous.

Cependant le Grand-Opéra ne s'est pas endormi sur les lauriers de *Roland*, quoique la couche fût assez douce, il n'en a pas moins vaqué aux immenses apprêts qu'exige l'enfantement de *Vasco de Gama*, de *l'Africaine*. Pas un jour, pas une heure, n'ont été perdus pour que l'événement arrivât au terme fixé. Ce terme est près de nous : on pourrait en indiquer le mois et le quantième; mais à propos d'une machine si compliquée, que le moindre retard dérange, que la moindre indisposition arrête, comment se permettre une telle témérité? Ce qu'il y a de certain, c'est que toutes diligences ont été faites, et qu'on n'a rien laissé au hasard de ce qui pouvait lui être enlevé.

Depuis la fin de l'année dernière, l'Opéra-Comique est en possession d'un succès de la plus lucrative espèce. Il le doit au *Capitaine Henriot*, dont les auteurs sont MM. Gustave Vaëz et Victorien Sardou pour les paroles, M. Gevaërt pour la musique. M. Gustave Vaëz n'est, hélas! plus de ce monde; mais, en revanche, M. Sardou en est plus que jamais, et ses pièces lui ressemblent pour la vivacité, la jeunesse. C'est un auteur en plein rapport et en plein talent. Auparavant, l'Opéra-Comique s'était amusé à préluder, en donnant deux petits ouvrages, *les Absents*, en un acte, qui était un peu court, et le *Trésor de Pierrot*, en deux actes, qui étaient beaucoup trop longs. L'auteur des *Absents* avait entrepris de prouver, contrairement au proverbe, que les absents ont toujours raison et jouissent du même privilége que les morts, que l'on regrette toujours, parce qu'on n'aperçoit plus de loin que leurs bonnes qualités. La thèse était ingénieuse, sinon parfaitement vraie; mais c'était une thèse, et, conséquemment, ce qu'il y a de moins favorable à la musique. Le compositeur, M. Poise, qui a déjà donné plusieurs opéras, dont les meilleurs sont *Bonsoir, voisin*, et les *Charmeurs*, n'avait trouvé dans *les Absents*, que la matière de quelques morceaux sans prétention, qui ne constituaient pas une œuvre durable; aussi *les Absents* ont-ils peu duré, quoique de temps à autre ils reparaissent *incognito* sur l'affiche. Le *Trésor de Pierrot* a passé bien plus vite encore; c'était une réminiscence d'une pièce de l'ancien théâtre italien, *l'Embarras des Richesses*, de l'abbé d'Allainval, l'auteur de *l'Ecole des Bourgeois*. Le villageois Pierrot y avait

Digitized by Google

pris le rôle, mais non la naïve et fine balourdise d'Arlequin. M. Eugène Gautier, homme d'esprit, qui raisonne fort bien sur son art, avait eu le tort de raisonner sa musique au lieu de l'écrire de verve, comme il avait fait pour celle du *Docteur Mirobolan*. De tout cela était résulté l'ouvrage le plus faux, le plus froid, le moins sympathique, dont l'ennui a fait promptement justice.

L'Opéra-Comique n'attendit pas longtemps une brillante revanche, et c'est le *Capitaine Henriot* qui la lui procura. Personne n'ignore, à l'heure qu'il est, que ce capitaine, c'est le grand Henri, le bon Henri, « qui fut de ses sujets le vainqueur et le père. » Les auteurs nous l'ont montré faisant le siége de Paris, affamé de revoir les Parisiens et surtout les Parisiennes, non moins que les habitants de la bonne ville l'étaient de revoir un roi. Au fond, l'idée de la pièce est tirée d'une anecdote dont on a fait un tableau, dans lequel on voit Henri IV soupant chez la belle Gabrielle et passant quelques morceaux à Bellegarde, son rival, caché sous la table, en disant : « *Il faut que tout le monde vive.* » Voilà précisément ce que dit le capitaine Henriot, au second acte du nouvel opéra, dans des couplets qui n'ont pas peu contribué à son heureuse fortune. Mais que de ressorts mis en jeu pour amener là, sous un faux nom, le roi de Navarre, qui, le lendemain, sera le roi de France ! Dieu nous préserve de raconter ici, par le menu, les détails et incidents d'une intrigue alliée de plus près au roman qu'à l'histoire. Il suffit que ces détails et incidents soient de la bonne espèce, c'est-à-dire amusants : il suffit qu'il y ait de l'intérêt, du mouvement dans les scènes, et parfois, dans le dialogue, le mot pour rire. A la vérité ce mot n'est pas toujours d'un goût irréprochable. Faut-il en donner un échantillon ? Au premier acte, deux belles dames déguisées en moines profitent de la trève pour venir au camp, sous la conduite d'un gros écuyer, comme elles revêtu du froc, mais qui n'a qu'un besoin, qu'une idée, c'est de trouver quelque chose à mettre sous la dent. En parlant de son appétit vorace, il déclare qu'il serait en état de manger son semblable. — *Qu'on lui donne une oie !* s'écrie sur le champ le capitaine Henriot, et le parterre d'accueillir ce mot par un éclat de rire bruyamment unanime !

L'amour ne pouvait manquer d'avoir sa part dans un ouvrage dont le héros était ce *Diable à quatre*, dont on connaît de reste le *triple talent*. Mais ce n'est pas le vert galant qui nous occupe le plus par ses tendres prouesses. Le débat sérieux, héroïque et désespéré s'agite entre René de Mauléon et Mlle Blanche d'Etianges, qu'il aime depuis trois ans. Mauléon est successivement amené à croire que Blanche le trahit, d'abord pour un certain don Fabrice, officier de fortune espagnol, servant avec les ligueurs, ensuite pour le roi lui-même, jeté par ce don Fabrice dans un guet-apens dont il faut qu'à tout prix Blanche le sauve, et elle n'y parvient qu'en l'introduisant dans son appartement par une porte dérobée.

Le guet-apens tourne nécessairement à l'avantage du roi et de sa cause. Si le soldat conquérant n'eût poussé l'imprudence jusqu'à la folie, il ne fût pas devenu maître de Paris le soir même. Le lendemain, il

Digitized by Google

n'est plus question que de savoir si Mauléon sera fusillé par les ligueurs, où s'il épousera Blanche, après avoir bien et dûment reconnu que sa fidélité n'avait pas été un seul instant douteuse. Personne ne fera aux auteurs l'injure de soupçonner qu'ils ont livré le brave Mauléon aux balles ennemies. D'ailleurs les lois du genre s'y seraient opposées formellement.

L'auteur de la partition du *Capitaine Henriot* est un musicien de grand savoir et de grand talent, mais qui ne s'était pas encore nettement classé au théâtre. Jusqu'à présent son nom y était plus connu que ses ouvrages, dont aucun n'avait fait un long séjour au répertoire, et pourtant M. Gevaërt excelle dans l'art d'écrire : tous les secrets de l'art lui sont familiers, hormis peut-être celui de contenir son abondance et de s'imposer une plus sévère concision. On ne saurait dire que la mélodie lui manque, car il en met partout, mais cette mélodie manque de physionomie, de caractère : on sent qu'elle vient de tous les pays, de toutes les écoles : c'est de la mélodie belge, dont la race mélangée ne se devine pas tout d'abord. Pour réussir au théâtre, il faut absolument être soi-même : il faut que chaque morceau, chaque phrase se termine distinctement par un nom propre. Nous avons eu de bien petits musiciens, qui jouissaient de ce privilége et dont les refrains vivent encore. Voilà ce qu'on eût cherché vainement dans le *Billet de Marguerite*, les *Lavandières de Santarem* et même dans *Quentin Durward*, qui visait trop aux dimensions du grand opéra. Le *Capitaine Henriot* n'est pas non plus exempt de ce reproche ; il y a notamment une situation où le musicien n'a pas évité le péril de refaire le duo du quatrième acte des *Huguenots*; il y a aussi des chœurs qui ont toute l'ampleur d'une *Marseillaise* avec orchestre. On a fort injustement accusé M. Gevaërt d'avoir cédé à l'entraînement de l'exemple donné par M. Mermet dans le troisième acte de *Roland*. Cette accusation tombe d'elle-même en face de la chronologie : la partition du *Capitaine Henriot* est écrite depuis huit ans !

Le principal mérite de son auteur, c'est d'avoir composé une musique destinée à vivre en parfaite intelligence avec son libretto sans l'écraser, sans l'obscurcir, comme il n'est arrivé que trop souvent à d'autres musiques fort estimées d'ailleurs, mais trop préoccupées d'elles-mêmes pour que la pièce s'en trouvât bien. Dans *le Capitaine Henriot*, la musique a ses coudées franches, mais elle n'est pas trop égoïste ; elle choisit son moment, sa place et n'arrive pas quand on ne demanderait pas mieux que de se passer d'elle. Sans cesser d'être élevé, distingué dans son style, le compositeur s'est détendu souvent et avec beaucoup de grâce. Si nous ne craignions d'avoir l'air de dresser une table thématique, nous citerions bon nombre de couplets, de duos, de trios, qui produisent au théâtre un excellent effet, et dont la valeur se soutient à la lecture. C'est donc pour M. Gevaërt une œuvre qui comptera que sa partition nouvelle. Il n'aura pas perdu son temps pour attendre, et d'autant moins qu'à aucune époque il n'eût pu espérer d'interprétation meilleure. L'un des bonheurs, dont il faut le féliciter avant tout, c'est celui d'avoir retrouvé pour son Henri IV ce même acteur qui déjà lui avait servi pour son Louis XI. Comparez M. Couderc à lui-même dans ces deux rôles, dans ces deux personnifica-

Digitized by Google

tions royales, car vous ne sauriez le comparer à nul autre artiste de son genre. Faire chanter Henri IV et M. Couderc, ce n'était pas chose si facile, et il est juste de dire que M. Gevaërt a fort habilement levé la difficulté. Les couplets que chante l'artiste, sous les traits du roi, ne sont pas ce que la partition contient de meilleur, mais c'en est assurément le morceau le plus populaire, tant par sa tournure franche que par le ton de finesse et de bonhomie exquise dont il est débité. Une actrice, qui s'était déjà signalée dans le succès de *Lara*, Mme Galli-Marié, n'a pas peu contribué à celui du *Capitaine Henriot*. M. Léon Achard chante et joue avec noblesse et chaleur le rôle de Mauléon. Autour de lui, MM. Ponchard, Crosti, Prilleux, doivent être cités comme d'utiles auxiliaires.

Ainsi que l'Opéra-Comique, le Théâtre-Lyrique avait lancé quelques ballons d'essai avant de tenter un coup décisif. Du plus loin qu'il nous en souvienne, l'un de ces petits ouvrages s'appelait l'*Alcade* et avait pour compositeur M. Uzépy, dont l'œuvre ne péchait pas par l'absence de rhythme; au contraire, on eût dit que le musicien ne s'était soucié d'autre chose, et qu'il ne s'était nullement rappelé qu'au théâtre on écrit sur des paroles, et que les paroles ne sont pas précisément destinées à n'être jamais entendues ni même légèrement soupçonnées. C'était se montrer bien sévère, mais peut-être aussi fort juste envers les paroles de l'*Alcade*.

Bégayements d'amour et *le Cousin Babylas*, ainsi se nomment les deux autres productions exiguës dont nous avons à parler. La première a pour sujet l'entrevue de deux personnages charmants, mais frappés tous les deux d'une infirmité singulière : dès que leur cœur est agité, leur bouche bégaye, et ils ne savent comment se soustraire à cet inconvénient ridicule; ils se déguisent, se cachent, rien n'y fait; mais à la fin l'amour leur vient en aide, et leur salut naît de l'excès de leur danger même : un coup de *tam-tam* annonce qu'ils ne bégayeront plus. Ce n'est là qu'une de ces saynètes tout au plus bonnes à être jouées entre deux paravents. L'auteur de *l'Eau merveilleuse* et de *Gilles ravisseur*, M. Grisar, n'a pas dédaigné d'écrire là-dessus une musiquette à laquelle il n'a épargné ni le rouge, ni les mouches. Un maître seul pouvait traiter aussi finement une bagatelle de si mince valeur, que Mme Faure-Lefebvre et M. Fromant font valoir à merveille. *Le Cousin Babylas*, descendant en droite ligne du *Crispin médecin*, d'Hauteroche, n'est vraiment remarquable qu'en ce point, qu'une collaboration fraternelle lui a donné l'être. Il y a deux frères Caspers, l'un est auteur, l'autre musicien, et le second s'était déjà révélé par la musique de *Ma Tante dort*, laquelle valait beaucoup mieux que celle du *Cousin Babylas*.

Les traductions sont toujours en grande faveur au Théâtre-Lyrique, quoique leur fortune n'y soit pas plus sûre que celle des ouvrages originaux. Le directeur a comme garantie le mérite connu de la partition qu'il emprunte aux répertoires étrangers; mais cette garantie est-elle suffisante? La question d'opportunité, celle de la distribution des rôles n'entrent-elles pas pour une part considérable dans les causes d'un succès? M. Carvalho l'a éprouvé en montant deux opéras italiens, *Don Pasquale* et *Violetta*, ou,

Digitized by Google

pour mieux dire, *la Traviata*. *Don Pasquale* est un opéra très gai, très amusant, mais qui ne saurait se passer d'une comédienne très habile dans son unique rôle de femme. Or, Mlle de Maesen est appelée au drame beaucoup plus qu'à la comédie, et le rôle de Norina ne lui convient guères. *Violetta* est un drame qui se termine par une mort, et ce n'est pas l'amour seulement qui conduit au tombeau son héroïne ; une maladie de poitrine exerce ses ravages sur elle à tel point, que Mlle Piccolomini, qui joua ce rôle pour la première fois à Paris, se croyait obligée à une petite toux sèche, pour faire pressentir le dénoûment. Eh bien ! il s'est rencontré précisément une jeune fille douée d'une voix charmante, et dont M. Wartel a complété l'éducation, Mlle Nilsson, qu'on croirait mise au monde et créée tout exprès pour représenter *la Dame aux Camélias*, dans sa double condition de femme et de cantatrice. On ne s'est pas refusé le plaisir d'écrire des légendes sur cette jeune Suédoise, et d'en faire une seconde Rachel, qui aurait commencé, non par chanter, mais par jouer du violon dans les cafés et sur les places. Quoi qu'il en soit de son origine et de ses romanesques aventures, il faut reconnaître en Mlle Nilsson une rare faculté vocale, et même un instinct dramatique dont les exemples ne sont pas communs. Faut-il s'étonner que la foule soit accourue à l'opéra de Verdi, tandis qu'elle témoignait une certaine froideur pour celui de Donizetti ?

Nous avons dit dans le temps ce que nous pensions de *Mireille* et de la partition de M. Gounod. Nous regrettions avec bien d'autres que cette œuvre, si riche de sentiment, de coloris, ne formât pas un ensemble dont toutes les parties bien attachées, bien mesurées, répondissent les unes aux autres. Il y avait dans le libretto des lacunes et des vides que le musicien le plus fort ne pouvait dissimuler. Pour remédier au mal, on a tranché dans le vif et supprimé ce qu'on n'espérait pas rendre meilleur. On a changé le dénoûment, qui aboutit, non plus à la mort, mais au mariage. Au premier acte, on a intercalé une valse étincelante, que Mme Carvalho chante à ravir ; on a engagé Mme Ugalde pour remplir le rôle de Taven, la sorcière, qu'on a ôté à Mme Faure-Lefebvre ; celle-ci ne paraît donc plus qu'en costume de berger, et ne chante qu'un morceau ; mais pourquoi l'avoir reléguée dans le coin d'une ferme et collée contre un mur pour dire une chanson qui demande surtout de l'air et de l'espace ? Cette variante n'est pas des plus heureuses : un peu plus d'adresse n'y aurait pas nui. Somme toute, *Mireille*, revue, corrigée, diminuée, vaut mieux que dans sa forme primitive, mais elle subira toujours la peine d'une conception défectueuse. Il fallait inventer beaucoup pour tirer une bonne pièce du poëme de M. Mistral, et les auteurs du libretto n'ont pas même cru devoir l'essayer. Etait-ce par respect pour le poëme, par paresse ou par impuissance ? Nous ne nous permettons pas de décider.

Enfin, nous arrivons à *l'Aventurier*, opéra-comique en quatre actes, le dernier des ouvrages nouveaux représentés au Théâtre-Lyrique, et que nous devons à une collaboration célèbre, à celle de M. de Saint-Georges et de M. le prince Poniatowski. Cet aventurier, qui porte le costume espagnol et se nomme don Manoël, est de l'espèce la plus élégante et la plus joyeuse. Il est parti de Cadix avec cinq mille piastres dans sa bourse ;

Digitized by Google

mais il faut bien se distraire pendant la traversée. Le *monte* est un si joli jeu ! Bref, en arrivant à Mexico, Manoël n'a plus que deux piastres, et encore il les donne sans hésiter à un pauvre diable, qu'il a défendu contre des brigands, et qui se plaint de n'avoir pas de quoi souper. Que reste-t-il à Manoël et à la jeune fille qu'il a protégée sur le navire? Pas une obole pour payer leur gîte; ils coucheraient donc à la belle étoile si Manoël n'avisait par terre une mandoline égarée, qu'il ramasse, et comme il a de la voix, il se met à chanter; la foule s'arrête et l'écoute; Anita fait la quête, et quelques pièces de monnaie tombent dans le chapeau qu'elle promène en souriant de l'air le plus gracieux.

Don Manoël et Anita souperont donc et dormiront tranquilles. Ah! bien, oui, dormir! Est-ce qu'un aventurier se livre jamais au sommeil? Est-ce que les grandes dames ne le privent pas toujours du repos? En voici une, qui force Manoël à accepter une bourse pleine d'or, tandis qu'il dépose en ses mains, comme nantissement, un rosaire qui lui a sauvé la vie dans les batailles. La grande dame s'appelle dona Fernande, et c'est la propre nièce du vice-roi. L'aventurier, qui ne songe plus qu'à la revoir, se met à courir toutes les rues, à chanter sous tous les balcons dans l'espoir qu'elle daignera lui apparaître, et bientôt elle lui apparaît : elle lui ordonne d'escalader une fenêtre et de tomber à ses pieds. *Proh pudor!* Ne condamnez pas la nièce du vice-roi sans l'entendre. L'oncle voulant absolument la marier à don Annibal, qui n'est qu'un idiot, mais dont les millions ne lui sont pas indifférents, elle a signifié au riche prétendant qu'il fallait renoncer à sa main, parce qu'il n'aurait jamais son cœur, et l'entêté prétendant lui a répondu qu'il ne renoncerait jamais à rien, s'il ne voyait un amant, un rival à ses genoux. Puisque tel est le plaisir d'Annibal, dona Fernande se décide à le lui procurer. Le vice-roi et le prétendant surviennent au moment propice. Le prétendant se résigne, mais le vice-roi se fâche, et plonge Manoël dans les profondeurs d'une mine, d'où il sortira quand il plaira au ciel.

Le vice-roi ne se doute pas qu'il envoie l'aventurier à la fortune et aux grandeurs. Parmi les mineurs, ses camarades, don Manoël retrouve Quirino, le pauvre diable qui, un soir, a soupé grâce à lui. Quirino, le supposant riche, ne lui savait pas le moindre gré de sa largesse : en apprenant que les deux piastres étaient tout son bien, il se confond en remercîments, en protestations, en exaltations d'enthousiasme : de misanthrope qu'il était, il devient tout à coup l'ami du genre humain, l'ange tutélaire de Manoël. — Vous n'avez rien, lui dit-il, et vous voulez « épouser la nièce du vice-roi? Rien de plus simple. Remettez ce papier au vice-roi, et à toutes les questions qu'il vous fera, répondez toujours par l'affirmative. » Ainsi dit, ainsi fait: les finances du Mexique éprouvent de légers embarras, dont les tireraient quelques millions de piastres. Qu'est-ce que cela pour Quirino, qui, en se promenant dans les déserts pour prendre le frais, a découvert une mine qu'envierait la Californie ? Quand il avait les hommes en horreur, Quirino voulait emporter avec lui le secret de sa mine, mais depuis son retour à des sentiments plus doux, il fait hommage de son secret à Manoël, et rétablit ainsi l'équilibre dans

Digitized by Google

les finances du Mexique. Jamais peut-être on n'avait vu d'argent rapporter un si gros intérêt que les deux piastres si lestement sacrifiées par don Manoël.

La partition écrite par M. le prince Poniatowski sur le canevas ingénieux et vraiment musical de M. de Saint-Georges dénote à la fois un excellent compositeur et un chanteur de la meilleure école. Non, certainement, l'auteur de cette partition n'est pas un novateur, en ce sens que, fidèle aux vieilles doctrines, il pense qu'un opéra doit être fait surtout pour qu'on puisse le chanter sans briser les voix ni fatiguer les oreilles. Sans connaître tous les ouvrages sortis de sa plume féconde, il nous avait suffi d'entendre *don Desiderio*, *Pierre de Médicis*, *à Travers le Mur*, pour savoir que l'Italie comptait parmi nous un héritier, un continuateur des traditions du grand art qui constitue l'une de ses plus belles gloires. L'*Aventurier* vient encore à l'appui de nos opinions préconçues : la mélodie y coule à pleins bords et se distingue toujours par une teinte assez prononcée d'esprit français. Des deux rôles principaux, celui de Manoël a le mérite d'être admirablement approprié au talent de l'artiste qui le chante, et cet artiste est M. Monjauze. Par malheur, celui de dona Fernande sied infiniment moins à Mlle de Maësen, qui, nous le disions tout à l'heure, a plus du drame et de la tragédie en elle que de la comédie; sa voix obéit à la même loi : les vocalises légères ne sont pas son fait. Le rôle de Quirino contient de belles et graves cantilènes, dont M. Ismaël tire un fort bon parti. Mme Faure-Lefebvre n'a pas moins de succès dans le rôle d'Anita. Au dernier acte, elle chante des couplets que toujours on redemande. C'est dans cet acte aussi que se trouve une touchante romance de Quirino, et un fort beau trio vient ensuite. Le finale du troisième acte est une de ces choses trouvées qui nous reportent aux heureux temps des inépuisables inventions de Rossini, lorsqu'il improvisait ses chefs-d'œuvre comiques, auxquels devaient succéder *Mosé*, *Semiramide* et *Guillaume Tell*.

Ce que le Théâtre-Lyrique se dispose à nous donner prochainement, ce sont deux œuvres, l'une plus ancienne et l'autre plus nouvelle, *la Flûte enchantée* (*Die Zauberflœte*) de Mozart et *Macbeth* de Verdi. N'y a-t-il pas quelque chose de curieux dans la seule rencontre de ces deux opéras sur la même scène?

Une autre fois, nous nous occuperons particulièrement du Théâtre-Italien. Parmi les reprises qui s'y sont multipliées, celles de l'*Elisire d'amore* et de *Linda di Chamouni* ont été les plus heureuses, parce que Mlle Adelina Patti en faisait les honneurs. Une nièce de M. Fraschini vient de débuter dans *Rigoletto*; Mlle Vitali chanta le rôle de Gilda à côté de son oncle, qui remplit mieux que jamais celui du duc de Mantoue. Mlle Vitali, dont la voix a du timbre et de l'éclat, ne manque pas non plus de sentiment, de passion. Elle a obtenu à Paris la confirmation des suffrages qu'elle avait mérités à Madrid et à Londres.

WILHELM.

Digitized by Google

CHRONIQUE POLITIQUE

14 février 1863.

Tous les grands Etats de l'Europe renaissent l'un après l'autre à la vie législative ; les Chambres se rouvrent presque simultanément, et les discours du Trône se succèdent à de courts intervalles. Il y a à peine quelques semaines que nous appréciions ici les paroles prononcées par l'empereur d'Autriche à l'occasion de l'inauguration du Reichsrath ; peu de jours après, la reine d'Espagne à son tour convoquait les Cortès et leur exposait avec une rare franchise la triste situation du royaume ; hier, c'était le roi de Prusse qui invitait les députés et les seigneurs à reprendre leurs travaux interrompus depuis un an ; aujourd'hui, c'est la reine Victoria qui, trop affectée encore de son deuil récent pour vouloir paraître en public, fait lire son message aux deux chambres du parlement anglais ; demain, ce sera l'empereur Napoléon qui réunira dans la salle des Etats les membres du Sénat et du Corps législatif et leur adressera un de ces discours qui ont dans le monde entier un retentissement si profond. Mais il s'en faut de beaucoup que toutes ces cérémonies officielles offrent le même intérêt, que toutes ces harangues d'apparat aient la même importance, que toutes les paroles royales pèsent du même poids sur les destinées de l'humanité. La décadence de l'Espagne et le rôle effacé qu'elle joue depuis plus d'un siècle au milieu des complications européennes, condamneront pendant longtemps encore ceux qui la gouvernent à ne s'occuper que de ses affaires particulières et de ses propres embarras. L'Autriche, quoique bien autrement puissante, ne jouit pas au dehors d'une beaucoup plus grande liberté d'action, et, bien que les graves questions qui s'agitent dans son sein ne puissent se résoudre sans que tous les Etats voisins et l'Europe entière peut-être en soient ébranlés, l'attitude passive et la politique expectante que lui impose le triste état de ses finances la privent de toute l'influence extérieure à laquelle l'étendue de son territoire et le nombre de ses habitants lui donneraient le droit de prétendre. La Prusse elle-même, malgré l'audace et l'énergie du ministre qui la gouverne aujourd'hui, ne peut agir dans un cercle bien vaste ; ses crises intérieures n'intéressent en réalité qu'elle seule, et si nous les avons suivies avec quelque attention, si nous avons prêté l'oreille aux paroles que son roi adressait dernièrement aux représentants de la nation prussienne, c'était plutôt par une sorte de curiosité spéculative et pour constater une

Digitized by Google

fois de plus les dangers de certaines institutions que parce que nous croyions que les événements qui se passent à Berlin ou les résolutions qu'on y prend pûssent avoir de grandes conséquences pour le reste du monde. Il n'y a véritablement en Europe que deux nations qui soient assez respectées pour faire écouter leur voix, assez fortes pour faire exécuter leur volonté, assez libres de toute entrave intérieure pour faire sentir au même instant leur pouvoir sur les points les plus opposés du globe, assez puissantes enfin pour exercer une influence décisive sur les destinées de l'humanité entière. Mais tandis que l'une de ces deux nations, aussi vigoureusement qu'habilement gouvernée, étend sans cesse la sphère de son action et accomplit chaque jour avec plus d'intelligence et d'ardeur sa noble et généreuse mission, portant résolûment son drapeau partout où il y a une cause juste à défendre ou une idée sainte à faire triompher, l'autre, dirigée par des hommes d'Etat trop prudents, commence à s'épouvanter de sa propre grandeur et aspire à se restreindre, pour ne se point trouver mêlée aux conflits des autres peuples et pouvoir jouir dans une égoïste sécurité des fruits de ses efforts passés.

Cette tendance du gouvernement anglais à amoindrir volontairement son rôle et son influence au dehors, cette indifférence qui s'empare de lui chaque jour davantage pour tout ce qui ne concerne pas immédiatement les intérêts matériels de l'Angleterre, éclatent à chaque ligne du message que lord Palmerston vient de dicter à sa souveraine, et les grands événements qui ont, l'année dernière, ému l'opinion publique et remué jusqu'à nos impassibles voisins d'outre-Manche y sont rappelés avec une froideur et une impartialité dédaigneuse, qui font de ce discours du trône une des plus pâles et des plus insignifiantes harangues qui aient jamais été prononcées à l'ouverture d'un Parlement. Une convention qui avait été signée à Londres, que le cabinet de Saint-James avait toujours regardée comme son œuvre et qu'il avait longtemps cru de son honneur de défendre, a été déchirée et foulée aux pieds; une nation amie qui, à défaut du bon droit, avait du moins eu pour elle, dans sa lutte contre l'Allemagne, les sympathies du peuple anglais, s'est vu enlever deux provinces dont le ministère anglais lui avait solennellement garanti la possession, et la reine d'Angleterre enregistre tranquillement ces faits sans protestation, sans regret; elle pousse même l'esprit de conciliation et l'amour de la paix jusqu'à applaudir au traité qui a terminé la guerre en dépouillant son alliée. De l'autre côté de l'Atlantique, un épouvantable conflit ravage un continent entier, et ruine et détruit une nation, anglaise par la civilisation, anglaise par la religion, anglaise par le sang; et la reine d'Angleterre, au lieu de faire quelques efforts pour arrêter cet affreux carnage, se borne à exprimer, pour la quatrième fois en quatre ans, l'espoir, auquel assurément elle ne croit pas, « qu'une heureuse réconciliation va prochainement mettre un terme à cette lutte fratricide. » Quant aux graves questions qui troublent en ce moment le reste de l'Europe, quant aux relations de la Grande-Bretagne avec les puissances étrangères, le discours du trône les a entièrement passées sous silence; pas un mot de sympathie pour la jeune et intelligente nation dont l'Angleterre accueillait si bruyamment,

Digitized by Google

l'année dernière l'aventureux représentant; pas un mot de gratitude pour les fidèles alliés qui, en Chine et au Japon, combattaient naguère ou combattent encore aujourd'hui aux côtés des marins et des soldats britanniques. On dirait que, enfermés dans leur île et retranchés derrière leur mur de brouillard, les Anglais finissent par oublier jusqu'à l'existence de leurs voisins et par se croire seuls au monde.

Quelque indifférence pourtant que l'on affecte de l'autre côté de la Manche pour l'amitié ou l'inimitié des puissances étrangères, on n'est pas en ce moment sans inquiétude sur les dispositions du cabinet de Washington, et l'opposition a été unanime pour reprocher au gouvernement de ne s'être pas, dans le discours du Trône, expliqué catégoriquement sur ce point. Les Anglais savent depuis longtemps combien les sympathies qu'ils ont toujours témoignées aux confédérés ont profondément irrité les Américains du Nord; tant que cette irritation ne s'est traduite que par des démonstrations individuelles, par des déclamations dans les meetings ou dans les journaux, les hommes d'Etat de la Grande-Bretagne n'ont pas cru devoir beaucoup s'en inquiéter; mais aujourd'hui le mécontentement du gouvernement fédéral vient de se manifester d'une manière officielle par deux actes émanés, non point d'une tumultueuse assemblée populaire, mais d'une réunion d'hommes respectés pour leur sagesse et leur modération : le Sénat de Washington a résolu de dénoncer les deux traités qui avaient été conclus avec l'Angleterre, l'un pour fixer les relations commerciales des Etats-Unis avec le Canada, l'autre pour déterminer les forces navales que les deux puissances limitrophes auraient le droit d'entretenir sur les lacs qui les séparent. C'est en vain qu'en répondant à lord Derby, le comte Russell a essayé d'expliquer ces mesures, par la nécessité où se trouve le gouvernement fédéral de pourvoir à la sécurité de ses frontières; les autorités canadiennes ont pris sur-le-champ les dispositions les plus rigoureuses pour que le territoire des Etats-Unis fût désormais respecté; un cordon de volontaires a été établi pour empêcher les confédérés réfugiés dans le Canada de tenter de nouvelles incursions, et l'attorney général à soumis au Parlement de Québec une série de bills pour interdire la fabrication clandestine d'armes et d'équipements militaires, pour ordonner que les navires suspects fussent visités et saisis, pour obliger les étrangers qui abuseraient de l'hospitalité canadienne à quitter immédiatement le pays. Le cabinet de Washington n'a donc plus à craindre que sa banque de Saint-Alban soit une seconde fois pillée, ou que ses steamers soient encore attaqués sur le lac Erié par un autre capitaine Burley, et s'il prétend augmenter ses forces navales, ce n'est point uniquement dans l'intérêt de sa défense. On comprend moins encore qu'il veuille abroger son traité de commerce avec le Canada. Ce n'est évidemment pas dans un but stratégique qu'il désire modifier des règlements de pêche et reviser des tarifs; et l'on ne peut supposer davantage qu'il obéisse à des considérations économiques, quand on connaît tous les bénéfices que le commerce américain a jusqu'ici retirés de ces traités. Il n'est donc pas permis de se faire illusion ; ce ne peut être que dans une intention hostile à l'Angleterre que le Sénat de Washington a adopté ces résolutions, et ce qui rend cette mau-

Digitized by Google

vaise disposition plus redoutable encore, c'est qu'en abolissant les deux traités, il a fait revivre du même coup tous les sujets de dissentiment et de querelles, toutes les occasions de conflit qui avaient autrefois troublé si souvent les relations des deux Etats, et qui n'avaient été supprimés que par ces salutaires conventions. Le gouvernement fédéral est sûr, désormais, de ne pas manquer de prétextes pour déclarer la guerre à la Grande-Bretagne dès qu'il jugera le moment opportun, et les Anglais se figurent, peut-être avec quelque raison, qu'aussitôt qu'il sera délivré de ses embarras actuels, il s'empressera de satisfaire à la fois ses rancunes et son ambition en s'emparant du Canada. Il est vrai qu'avant que M. Lincoln ou son successeur soit en mesure d'exécuter un pareil projet, toutes les colonies de la Grande-Bretagne dans l'Amérique du Nord seront, selon toute apparence, complétement émancipées; de sorte que, les laissant libres de s'annexer si elles le désirent à la république étoilée, leur ancienne métropole ne sera plus obligée ni par son intérêt ni par son honneur à les défendre, dans le cas où elles prétendraient conserver leur entière indépendance; et nous ne serions même pas étonnés que ce fût en prévision d'une semblable éventualité, et parce qu'elle sent que l'Angleterre sera tôt ou tard forcée de combattre pour ses possessions américaines ou de les abandonner, qu'une grande partie de la presse britannique les encourage aujourd'hui à briser presque tous les liens qui les rattachent à la mère-patrie, et à former entre elles une sorte de confédération autonome.

Le discours du Trône a promis beaucoup de réformes et d'améliorations intérieures; un grand nombre de projets de loi seront soumis à la Chambre des communes : bills pour la révision du statut, bills pour la concentration des cours de justice, bills sur les brevets d'invention, bills sur l'assistance publique, bills sur les écoles populaires; lord Palmerston a réservé aux députés, pour leur dernière session, plus de besogne qu'ils n'en ont fait en six ans. Mais on ne croit pas que la Chambre, à son déclin et sur le point d'aller rendre ses comptes à ses commettants, ait conservé encore assez d'ardeur pour réparer le temps perdu en accomplissant toute la tâche que le ministère lui a préparée. Le gouvernement a d'ailleurs oublié de mentionner dans son programme la plus importante de toutes les réformes, celle qui peut seule passionner l'opinion publique et rendre un peu de jeunesse et de vigueur à la représentation du pays, la réforme électorale. On se rappelle quelle sensation M. Gladstone a produite l'année dernière dans la Chambre et dans le public, lorsqu'il s'est tout à coup séparé du reste du cabinet pour se prononcer hautement en faveur de l'extension du droit de suffrage. Bien des orateurs ont développé depuis cette thèse populaire, bien des députés ont profité de leurs vacances parlementaires pour entreprendre, dans les meetings et dans les banquets, une active croisade contre le système électoral en vigueur aujourd'hui; et dernièrement encore, le 30 janvier, le propre fils de lord Russell, le vicomte Amberley, déclarait, au milieu des applaudissements enthousiastes des habitants de Leeds, qu'on fait injure aux classes ouvrières en ne les croyant ni capables, ni désireuses de choisir elles-mêmes leurs représentants. Lord Churchill s'est exprimé dans le même sens, lorsqu'il a écrit à

Digitized by Google

ses commettants, le jour de la réunion du Parlement, pour les avertir qu'il ne se présenterait plus à leurs suffrages, et la lettre qu'il a publiée à ce sujet a inspiré au *Daily-News* de curieuses réflexions. Ce journal, dont on connaît les hautes relations, ne peut assez s'étonner de la naïveté avec laquelle on admire, dans certains pays, les institutions anglaises; on prend modèle sur nous, dit-il, et l'on croit que c'est chez nous que le système représentatif existe dans toute sa perfection et dans toute sa pureté; il faut que l'on connaisse bien peu notre organisation et que l'on n'ait jamais entendu parler de ces bourgs qui, comme celui dont lord Churchill était le mandataire, envoient nécessairement à la Chambre leur propriétaire ou le candidat qu'il daigne leur désigner à sa place, ni de ces électeurs que l'on mène au scrutin comme des moutons à l'étable. Chaque jour, comme on voit, l'opinion publique se prononce avec plus d'unanimité et d'énergie en faveur de la réforme électorale; et cependant, durant la courte discussion qui a précédé le vote de l'Adresse, pas un député radical n'a élevé la voix pour réclamer une plus grande extension du droit de suffrage. M. Bright, M. Forster assistaient à la séance d'ouverture : pourquoi ont-ils laissé échapper cette occasion de protester contre les priviléges électoraux, et de faire entendre une de ces chaleureuses harangues qui leur ont valu tant de triomphes à Manchester et à Liverpool? M. John Bright a-t-il craint de compromettre son plan de réforme en l'introduisant incidemment dans la discussion de l'Adresse, et se réserve-t-il d'en faire prochainement l'objet d'une motion spéciale? Ou bien croit-il que la Chambre actuelle est trop profondément conservatrice, et se flatte-t-il de mieux réussir auprès d'une chambre nouvelle? Il se tromperait, selon nous; car il n'est guère probable que les députés qui viendront d'être élus et de faire, comme c'est l'usage en Angleterre, d'énormes dépenses pour assurer leur nomination, soient très empressés de voter une réforme qui amènerait nécessairement la dissolution immédiate de la Chambre et un nouvel appel aux électeurs.

Mais si les radicaux et les réformistes ont écouté en silence la lecture de l'Adresse, les députés irlandais n'ont point laissé passer sans protestation ce paragraphe du discours du Trône : « Pendant l'année dernière, l'Irlande a eu d'excellentes moissons; l'industrie et les manufactures prospèrent dans cette partie du royaume. » Ils ont montré que les assertions contenues dans ce paragraphe étaient erronées, et demandé à ce qu'il y fût répondu dans l'Adresse de la manière suivante : « La Chambre regrette que la situation générale de l'Irlande ne puisse être considérée comme prospère et satisfaisante, et qu'un grand nombre de ses habitants soient forcés chaque année d'émigrer dans les pays étrangers, faute de trouver chez eux une occupation suffisamment rétribuée. » Mais ce fut en vain que MM. Scully, Brady et Maguire retracèrent la triste condition de l'Irlande et firent voir que les riches moissons de l'an passé aussi bien que les progrès industriels dont parle le discours royal n'ont jamais existé que dans l'imagination des ministres; ce fut en vain que deux députés anglais, MM. Long et Seymour, vinrent confirmer leur témoignage; la majorité de l'assemblée accueillit avec des rires ironiques les plaintes des Irlan-

Digitized by Google

dais, un grand nombre de membres quittèrent la salle, et l'amendement proposé par M. Scully ne réunit que douze voix. Cette discussion pourtant n'a pas été entièrement perdue puisqu'elle a eu l'avantage d'arracher aux membres du gouvernement anglais des aveux instructifs. Ainsi sir Robert Peel a été obligé de reconnaître que dans certains districts de l'Irlande, et notamment dans le comté de Galway, il y avait eu beaucoup de misères et de souffrances (*much pressure and suffering*); il a été forcé de convenir que le nombre des Irlandais qui avaient quitté leur pays pour n'y plus revenir avait été, en 1862, de 70,000, en 1863 de 117,000, en 1864 de 114,000. Depuis le dernier recensement jusqu'aujourd'hui, la population totale n'a diminué — grâce à l'excédant des naissances sur les décès — que d'environ 128,000 têtes, et c'est un grand sujet de triomphe pour sir Robert Peel; mais il n'en est pas moins vrai que, d'après les statistiques officielles, plus de 350,000 personnes ont, dans le même espace de temps, abandonné l'Irlande pour toujours. La plupart de ces émigrants se rendent, comme on sait, aux Etats-Unis, et le temps n'est pas loin ou le nombre des Irlandais établis en Amérique égalera ou dépassera même celui des Irlandais restés dans leur patrie. C'est parmi eux que le gouvernement fédéral recrute ses plus braves soldats; et il n'est guère douteux que, si une guerre venait à éclater entre les Américains et les Anglais, les régiments irlandais deviendraient bientôt aussi redoutables à leurs anciens oppresseurs que le furent aux armées françaises, à la fin du XVIIe et au commencement du XVIIIe siècle les protestants expulsés de notre pays, par la révocation de l'édit de Nantes.

Les Irlandais seraient sans doute bien flattés d'aider les fédéraux à chasser les Anglais du Canada; mais si douce que pût être à leur cœur une pareille vengeance, elle n'est rien encore en comparaison de celle qui leur est offerte en ce moment par plusieurs journaux américains. Il ne s'agirait de rien moins que de choisir parmi eux cinquante mille soldats d'élite, de les entasser sur quelques monitors armés d'une centaine de canons Parrott, et de les envoyer en Europe reconquérir leur chère Irlande. Cet admirable projet fait partie d'un vaste plan imaginé presque au même moment par deux feuilles ennemies, l'*Enquirer* de Richmond et le *Herald* de New-York. Si le cabinet de Washington, dit le journal confédéré, comprenait ses véritables intérêts et se décidait enfin à reconnaître l'indépendance du Sud, qui empêcherait les deux moitiés — séparées, mais reconciliées — de l'ancienne République étoilée, de contracter ensemble une étroite alliance et d'unir leurs efforts pour faire prévaloir la doctrine de Monroë? Et qui peut douter, en songeant aux ressources qu'elles viennent de déployer dans cette malheureuse guerre, qu'elles ne parvînssent aisément si, au lieu de se combattre, elles mettaient en commun leurs armées, leurs marines et leurs trésors, à expulser les Anglais du Canada, les Français du Mexique, les Espagnols de Cuba, les Russes de leurs possessions septentrionales, et à étendre leur domination sur tout le continent américain et sur toutes les îles adjacentes, depuis le détroit de Behring jusqu'à l'isthme de Panama? Si les rebelles du Sud comprenaient leurs véritables intérêts, dit à son tour la feuille fédérale, s'ils con-

Digitized by Google

sentaient à rentrer dans l'Union, avec quelle joie nous nous vengerions de la conduite ambigue des puissances européennes, et comme nous emploierions volontiers à les chasser de notre continent et de nos mers les forces que nous dépensons inutilement au siége de Mobile ou de Wilmington ! Des deux côtés, comme on voit, on nourrit les mêmes sentiments et l'on caresse un semblable projet; mais des deux côtés aussi l'exécution de ce beau plan est subordonnée à des hypothèses dont la réalisation ne paraît pas jusqu'ici bien prochaine. Le Nord ne veut point reconnaître l'indépendance du Sud, et le Sud veut encore moins se soumettre. Les négociations qui avaient été entamées à Richmond par M. Blair ont définitivement échoué. M. Jefferson Davis, et avec lui tous les hommes importants de la confédération, ne veulent traiter avec le gouvernement fédéral qu'à la condition que celui-ci reconnaîtra la souveraineté des États qui se sont séparés de l'Union et cessera de les considérer comme des provinces rebelles. Bien loin d'ailleurs que ses derniers revers aient abattu son courage, il paraît aujourd'hui décidé à prendre deux mesures importantes qui pourront exercer une grande influence sur la conduite de la guerre et rétablir la fortune des confédérés; la première, qui lui a été déjà conseillée par les gouverneurs de plusieurs Etats, c'est d'armer et d'enrégimenter les nègres; la seconde, c'est de concentrer le commandement supérieur de toutes les troupes du Sud entre les mains d'un seul général.

De leur côté, les unionistes sont pleins d'espérance et se flattent qu'avant la fin de 1865, ils auront complétement réduit leurs adversaires. Il est incontestable que l'heureuse expédition de Sherman à travers la Georgie a porté aux Etats du Sud un coup funeste. Désormais, les fédéraux peuvent tourner et prendre à revers toutes les positions contre lesquelles ils se sont jusqu'ici inutilement heurtés de front; cerner et attaquer par terre toutes les places fortes que depuis tant de mois ils bombardent vainement par mer. De Savannah, Sherman donne la main au général Grant et menace à son gré Wilmington, Mobile ou Charleston. C'est, dit-on, contre cette dernière ville qu'il marche en ce moment; mais le général Lee a envoyé contre lui des forces considérables, et il n'exécutera pas son projet sans rencontrer une résistence sérieuse; s'il est vainqueur, Charleston, la capitale de la Caroline du sud, le berceau de la sécession, court un immense danger; mais s'il est vaincu, son armée, mise en déroute au milieu d'un pays ennemi, sera complétement détruite, et tous les fruits que le Nord avait retirés de son audacieuse campagne seront irrévocablement perdus. Devant Wilmington, les fédéraux avancent lentement. La perte du fort Fisher a obligé les confédérés à abandonner et à détruire les forts Caswell et Campbell ainsi que les positions fortifiées de Smith-Island, Smithville et Rivespoint (25 janvier); les canonnières fédérales essaient de remonter le Cape-Fear, malgré les obtacles de toute nature que les assiégés ont accumulés dans le lit de ce fleuve, et l'armée unioniste qui doit attaquer Wilmington par terre est arrivée à 14 kilomètres de la première ligne de défense; cependant le commandant de la place, le général Braxton-Bragg, a télégraphié à Richmond qu'il avait des

Digitized by Google

forces suffisantes pour repousser les assaillants. Devant Pétersburg, la situation des belligérants est toujours la même et, sauf la malheureuse tentative que les canonnières confédérées ont faites dernièrement sur le James-River, rien d'important n'a été entrepris ni d'un côté ni de l'autre; et ce n'est peut-être pas un des spectacles les moins curieux de cette guerre si féconde en surprises que de voir les deux armées principales demeurer inactives en face l'une de l'autre, se contenant et se neutralisant mutuellement, tandis qu'autour d'elles de faibles corps de troupes poussent dans toutes les directions des pointes hardies et exécutent de téméraires coups de main. Quoiqu'il en soit, la situation générale de la Confédération est moins défavorable qu'il y a un mois; et ceux des Etats voisins, que l'ambition américaine effraie, peuvent se rassurer, le Nord n'est pas encore à la veille de triompher du Sud; et, s'il y réussit jamais, il aura reçu dans la lutte d'assez terribles blessures pour n'être point de sitôt en état d'exécuter les menaces fanfaronnes de l'*Enquirer* et du *Herald*.

En attendant, l'ordre se rétablit peu à peu au Mexique et le trône de Maximilien Ier se consolide. Quelques journaux anglais et américains ont répandu ces jours derniers le bruit que le nouvel empereur avait promis de céder à la France, pour l'indemniser de l'assistance qu'elle lui a fournie et qu'elle lui fournit encore, plusieurs riches provinces comme la Sonora et la Chihuahua, et déjà l'on désignait le vice-roi qui devait administrer ce vaste territoire au nom du gouvernement français: mais ces invraisemblables rumeurs ont été formellement démenties par le *Moniteur*, et nous croyons que la malveillance seule a pu leur donner naissance. Le souverain du Mexique a pris un engagement solennel et dont toutes les stipulations ont été rendues publiques; nous sommes sûrs qu'il le tiendra fidèlement, et ce serait faire injure à la France que de supposer qu'elle veuille lui demander quelque chose au delà. Mais l'empereur Maximilien se trouve en ce moment aux prises avec des difficultés d'un genre tout à fait particulier et qui ont dû d'autant plus le surprendre qu'il croyait sans doute les avoir d'avance résolues. Avant de partir pour ses nouveaux Etats, le prince autrichien avait eu soin de se rendre dans la capitale de la chrétienté pour s'entendre avec le Saint-Père sur la délicate question de la sécularisation des biens du clergé et arrêter avec lui les bases d'un concordat qui devait être signé à Mexico et voilà qu'aujourd'hui le nonce qui arrive de Rome, circonvenu sans doute par quelques prélats influents, affecte d'ignorer les arrangements consentis l'année dernière par le Souverain-Pontife et déclare que ses instructions ne lui permettent pas de souscrire aux propositions de l'empereur. Cette attitude du nonce, dans un pays où le clergé jouit d'une si grande influence, pouvait créer à l'autorité civile les plus grands embarras. Mais Maximilien a maintenu avec une grande fermeté ses justes exigences, et nous apprenons maintenant que le Saint-Père vient d'ordonner à Mgr Meglia de se montrer désormais plus conciliant vis-à-vis du gouvernement mexicain. Les réformes que le jeune empereur veut accomplir sont urgentes, si nous nous en rapportons

Digitized by Google

à une statistique fort impartiale et fort bien faite qui vient de paraître en Allemagne [1]. Le clergé, malgré les immenses richesses dont il jouit et qui contrastent singulièrement avec la pauvreté générale du pays, continue à arracher aux fidèles soit sous forme de dîmes et de redevances, soit à l'occasion de l'administration des sacrements des sommes relativement considérables. Ainsi, pour faire dire une messe, un Indien paie 1 *peso* (5 fr.) et un blanc 2 *pesos* et demi (12 fr. 50 c.); un baptême coûte à un Indien 5 fr. et à un blanc 40; un homme de couleur peut être enterré pour 35 à 40 fr., le service funèbre d'un blanc ne coûte jamais moins de 70 fr. Dans les diocèses de Mexico, de Puebla, de Durango, les plus pauvres gens ne peuvent se marier sans payer au prêtre de 70 à 90 fr.; à Michoagan, le prix de ce sacrement s'élève à plus de 100 fr. (22 pesos). Grâce à ce tarif, certains curés se font un revenu de 50 à 60,000 fr.; il y en a, il est vrai, quelques-uns qui ne réalisent pas plus de 15 ou 1,600 fr. par an, mais ils sont riches encore en comparaison de nos modestes curés de campagne. Les revenus du clergé mexicain tout entier s'élèvent encore aujourd'hui — après toutes les spoliations dont il se plaint d'avoir été victime — à près de 100 millions de francs, sans compter les 30 à 32 millions que lui rapporte la vente des images pieuses et des rosaires. C'est à cet état de choses que l'empereur Maximilien veut, avec l'agrément du Saint-Siége, apporter quelque remède, et la première mesure qu'il vient de prendre a été d'ordonner que tous les sacrements fussent désormais dispensés gratuitement. Il n'en a pas fallu davantage pour lui attirer les reproches et les anathèmes de toutes les feuilles ultramontaines, qui naguère encore reconnaissaient et vantaient si haut sa piété et son dévouement au catholicisme.

En cette circonstance, du reste, comme en bien d'autres, le Saint-Père s'est montré infiniment plus tolérant et plus libéral, non-seulement que les écrivains qui se sont, sans son aveu, constitués ses champions, mais que les prélats auxquels il a conféré la sainte investiture, et que le nonce même qu'il a chargé du soin de le représenter; nous constatons avec d'autant plus de plaisir ces bonnes dispositions du Souverain-Pontife que nous les regardons comme un heureux augure pour l'avenir, et que nous y voyons une nouvelle raison d'espérer encore — en dépit de l'Encyclique et du *Syllabus* — que toutes les chances d'une réconciliation de la Papauté avec l'Italie ne sont pas irrévocablement perdues. C'est en vain que ses conseillers voudraient l'égarer et le pousser dans une voie funeste, Pie IX est trop sage et trop éclairé pour ne pas rendre tôt ou tard justice aux excellentes intentions du gouvernement français, et pour ne pas comprendre un jour que, loyalement exécuté, le traité du 15 septembre ne sera guère moins profitable au Saint-Siége lui-même qu'à la nation italienne. Un grand pas a déjà été fait vers l'accomplissement de cette convention: Victor-Emmanuel a quitté Turin le 3 février, et transporté sa résidence à Florence. Ce départ était prévu depuis quelque temps, mais on ne pen-

[1] *Beitræge zur Geschichte, Statistik und Zoologie von Mexico*, par le baron Müller. Leipzig, Brockhaus. 1865.

Digitized by Google

sait pas qu'il dût être si brusque, ni surtout accompagné de circonstances si pénibles. Les tristes scènes qui se sont produites dans l'ancienne capitale du Piémont, pendant la soirée du 30 janvier, ont profondément affligé le roi, et quand il a vu qu'au lieu de flétrir énergiquement ces démonstrations coupables, les autorités municipales s'y associaient jusqu'à un certain point par leur silence, il a cru de sa dignité de ne pas séjourner plus longtemps dans une ville où il ne se sentait plus ni aimé, ni respecté. Il s'est rendu à la gare à sept heures du matin, accompagné d'une suite peu nombreuse, et quelques heures après il arrivait dans sa nouvelle capitale, après avoir été salué par les acclamations les plus enthousiastes dans toutes les villes qu'il avait traversées. Les Florentins ont naturellement accueilli leur souverain avec des transports d'allégresse; un grand nombre de municipalités se sont empressées de protester contre la conduite des habitants de Turin, et d'assurer le roi de leur fidélité et de leur dévouement, et les Turinois eux-mêmes, un peu honteux sans doute de la leçon qui leur était infligée de tous les points de l'Italie, se sont enfin décidés à signer à leur tour une adresse, et à déposer aux pieds de Victor-Emmanuel l'expression de leurs regrets. La députation qu'ils ont envoyée à Florence, et qui se compose du maire et de quatre assesseurs, sera reçue le 19 par le roi.

Nous sommes bien loin de vouloir excuser les manifestations du 30 janvier : des attroupements, des sifflets, des cris, de grossières insultes proférées contre les personnages les plus respectables du royaume, des pierres et de la boue lancées contre des étrangers et contre des femmes; ce sont là des excès qui ne conviennent qu'à la plus vile populace et qu'on ne saurait trop hautement flétrir. Mais nous ne voudrions pas non plus qu'en stigmatisant, comme ils le méritent, les auteurs de ces désordres, on confondît avec eux tous les honorables habitants de Turin qui, malgré leur patriotisme et leur dévouement à la cause italienne, voient avec plus de chagrin que d'enthousiasme une mesure qui les frappe si douloureusement dans leurs intérêts les plus chers. On a été souvent injuste, dans ces derniers temps, envers la population turinoise; on l'a accusée d'égoïsme, de municipalisme jaloux, et on lui a opposé l'exemple de Milan, de Florence et de Naples qui ont si généreusement, nous pourrions presque dire si gaiement, renoncé à leur titre de capitale. Mais ni Milan, ni Florence, ni Naples n'ont perdu ce que Turin perd en ce moment. Depuis 1859, disons mieux depuis 1848, Turin avait été la tête et le cœur de l'Italie régénérée; tandis que Milan gémissait encore sous le joug de Radetzki, tandis que Florence végétait sans gloire sous un archiduc autrichien et que Naples s'endormait dans l'atmosphère énervante de la tyrannie, Turin était déjà le centre où toutes les forces vives de la nation venaient aboutir et le foyer qui leur communiquait le feu sacré. C'était vers Turin, que de tous les coins de la Péninsule, tous les opprimés tournaient leurs regards; c'était à Turin que tous les exilés venaient chercher un asile et conspirer contre leurs bourreaux; c'était de Turin que s'élançaient les héroïques bataillons qui allaient mourir à Novare ou triompher à San-Martino. Cette généreuse ville a été véritablement la libératrice de

Digitized by Google

l'Italie, et elle a d'autant plus le droit de s'en enorgueillir qu'en travaillant ainsi à l'affranchissement de la Péninsule, elle préparait inévitablement sa propre déchéance. Faut-il oublier tous ses services passés parce qu'au moment de faire à l'unité italienne le dernier et le plus douloureux de tous les sacrifices, elle manifeste quelque tristesse? Nous espérons pourtant que ce ne sera là qu'une émotion passagère et que les Turinois s'apercevront bientôt qu'en cessant d'être la résidence du souverain, leur vaillante cité n'a pas été pour cela condamnée à une irrémédiable décadence. Turin sera pendant longtemps encore la véritable capitale politique et intellectuelle de l'Italie, de même que les Piémontais continueront d'être les administrateurs les plus habiles, les fonctionnaires les plus intègres et les plus braves soldats du nouveau royaume.

Le gouvernement autrichien vient de faire à l'opinion libérale une concession importante. Jusqu'ici, les membres du Reichsrath n'avaient eu à examiner chaque année que les comptes de l'exercice courant, ce qui avait toujours rendu leur contrôle complétement illusoire : se trouvant la plupart du temps en présence de faits accomplis, de dépenses déjà faites, d'entreprises déjà commencées ou d'engagements contractés par l'Etat, ils n'auraient pu, le plus souvent, proposer des rectifications ou des réductions sans jeter l'administration dans d'étranges embarras ou léser les intérêts des particuliers de la manière à la fois la plus grave et la plus inique. Le ministère a décidé qu'à l'avenir, conformément à la pratique de toutes les monarchies représentatives, le budget serait soumis aux députés un an d'avance, et qu'en conséquence, celui de 1866 serait prochainement déposé sur le bureau de la Chambre. M. de Schmerling a communiqué cette résolution dimanche dernier à une réunion d'environ quatre-vingts députés qu'il avait convoqués à son hôtel, dans l'intention de rallier au gouvernement quelques-uns des membres de l'opposition la plus modérée, et de reformer les rangs de l'ancienne majorité ministérielle, dispersée et dissoute depuis la discussion et le vote de l'adresse. Il leur a promis en outre que le régime exceptionnel auquel la Gallicie est soumise depuis si longtemps allait avoir un terme, et que cette malheureuse province serait bientôt délivrée de l'état de siége. Enfin, il leur a annoncé une nouvelle importante, mais qui a peut-être provoqué un peu d'incrédulité parmi ses auditeurs, c'est que les diètes de la Croatie et de la Hongrie seraient très prochainement convoquées, et que tout faisait espérer qu'elles consentiraient, cette fois, à se faire représenter dans le Reichsrath. S'il en est vraiment ainsi, si M. de Schmerling ne se fait point illusion, si la réconciliation de l'Autriche et de la Hongrie est réellement à la veille de s'opérer, le gouvernement de François-Joseph a véritablement remporté un grand triomphe; il peut reprendre son ancien rang dans les conseils de l'Europe et sa prépondérance séculaire au sein de la Diète germanique; il peut se faire de nouveau le protecteur des moyens et petits Etats de l'Allemagne contre les empiétements de la Prusse; il peut sommer le cabinet de Berlin avec plus d'énergie qu'il ne l'a fait jusqu'aujourd'hui, de renoncer définitivement à toutes ses velléités annexionnistes, et de ne pas retarder davantage, par ses lenteurs calculées,

Digitized by Google

l'établissement d'un gouvernement régulier dans les duchés enlevés au Danemark.

Au moment où M. de Schmerling multiplie les concessions pour reconquérir les bonnes grâces du Reichsrath, M. de Bismark et ses collègues semblent, au contraire, prendre à tâche d'irriter et de pousser à bout les députés prussiens. On s'était flatté, en entendant M. d'Eulenbourg et le président du conseil lui-même reconnaître, l'un dans la Chambre des seigneurs, l'autre dans la seconde Chambre, la nécessité d'un compromis, que le ministère était enfin disposé à renoncer à quelques-unes de ses exigences; mais le projet de loi que le ministre de la guerre a déposé mercredi dernier sur le bureau de la Chambre a fait évanouir toutes ces espérances. Le nouveau plan de réorganisation militaire est conçu presque dans les mêmes termes que celui qui a été repoussé si unanimement en 1863 par les représentants du pays. La seule différence que, après un examen attentif, nous ayons pu découvrir entre les deux projets de loi, c'est que le projet de cette année promet expressément au premier ban de la landwehr que, dans le cas d'une petite guerre localisée — comme celle qui vient d'être faite dans les duchés — il ne pourra être appelé sous les drapeaux, tandis que le projet d'il y a deux ans était resté muet sur ce point; du reste, toutes les dispositions importantes des deux lois sont les mêmes. En 1865 comme en 1863, M. de Roon persiste à fixer à trois ans la durée du service actif; en 1865 comme en 1863, il veut, sous prétexte de compléter les cadres des troupes de ligne, que le séjour dans la réserve soit prolongé de deux ans, et cette année, comme il y a deux ans, il affecte de regarder comme une grande compensation sa proposition de réduire de cinq ans la durée du service dans le second ban de la landwehr. Quel avantage y a-t-il, comme le font très bien remarquer les journaux de l'opposition, à faire un peu moins longtemps partie du second ban de la landwehr? Les charges qui en résultent sont, en temps ordinaire, presque nulles, et s'il venait à éclater une grande guerre, si la patrie était dangereusement menacée, quel est le citoyen prussien qui voudrait s'appuyer sur les dispositions de la nouvelle loi pour refuser son bras à la cause commune? La Chambre ne veut point que la durée du service dans la réserve soit augmentée, et elle veut que le contingent annuel soit déterminé par une loi; ce sont là les deux points auxquels elle tient essentiellement, et si le ministère les lui avait concédés, elle eût volontiers sanctionné toutes les augmentations qui ont déjà été accomplies dans l'effectif des troupes, elle eût consenti à ce que le contigent fixé en 1814 à 40,000 hommes, fût élevé à 60,000, ce qui, avec les trois ans de présence sous les drapeaux, aurait porté à 180,000 hommes le pied de paix de l'armée prussienne. Mais, comme on vient de le voir, M. de Roon maintient ses exigences relativement à la réserve; et, quant à la prétention des députés de régler eux-mêmes par une loi le contingent annuel, le ministre a donné fort clairement à entendre, en présentant son projet de loi, qu'il ne reconnaît à la Chambre d'autre droit que d'accorder ou de refuser les fonds nécessaires à la réorganisation militaire. Le projet de loi a été renvoyé à l'examen d'une commission de vingt-et-un membres,

Digitized by Google

et la discussion se trouve, par conséquent, ajournée ; mais le résultat de cet important débat ne saurait être douteux, la Chambre rejettera, à une imposante majorité, les propositions du ministère.

Le conflit constitutionnel, dont nous rappelions, il y a quinze jours, les principales phases, n'est donc pas près de cesser, et il n'est guère possible de prévoir comment la Prusse sortira de l'impasse où elle est fourvoyée depuis cinq ans. Ce qui encourage les députés dans leur résistance aux volontés du roi, c'est qu'ils ont la certitude d'être soutenus dans cette lutte par l'immense majorité du pays. Chaque fois que le gouvernement a consulté la nation, depuis le commencement du différend, il en a toujours obtenu la même réponse ; chaque élection a ramené à Berlin une opposition plus énergique et plus compacte ; et chaque fois que, dans le sein même de la Chambre, il s'est produit quelque incident qui a de nouveau mis en lumière l'inébranlable résolution des députés, chaque fois qu'une solennelle protestation a retenti du haut de la tribune contre les prétentions de la couronne, elle a trouvé dans le public un long et redoutable écho. Nous venons d'en avoir une nouvelle preuve. La vive et agressive harangue que M. Grabow a prononcée en reprenant possession de son fauteuil de président, lui a valu une distinction flatteuse : le 9 février, une députation est venue lui offrir, de la part des électeurs de Cologne, une couronne civique. M. Grabow a déclaré modestement qu'il ne pouvait accepter ce « précieux joyau » qu'au nom de la majorité de la Chambre, au nom des membres du parti libéral qui combattent avec lui « pour les droits sacrés du peuple et pour les prérogatives imprescriptibles de la représentation nationale. » Les préoccupations politiques ne font, du reste, pas complétement oublier à la Chambre les grandes questions économiques qui intéressent plus directement la prospérité matérielle du pays ; et M. Schultze (de Delitsch), un des économistes les plus distingués de l'Allemagne, a réclamé samedi en termes éloquents la liberté de coalition pour les ouvriers. Le ministre de l'agriculture a répondu que le gouvernement attachait une haute importance à cette question, et la jugeait digne de la plus sérieuse étude ; et il a été décidé qu'une commission, composée de membres des deux Chambres et d'hommes compétents, choisis parmi les industriels et les ouvriers, serait chargée de procéder à une enquête générale sur tous les graves problèmes que soulève la motion de M. Schultze. Il est curieux de voir les Etats les plus avancés de l'Europe, ceux que l'on nous propose sans cesse pour modèles, s'occuper après nous des questions que nous avons déjà résolues, et la Prusse constitutionnelle entrer après la France impériale dans la voie des réformes sociales.

Le *Moniteur* du 9 février a inséré deux décrets qui déclarent que S. E. le cardinal-archevêque de Besançon et Mgr l'évêque de Moulins se sont rendus coupables d'abus, en lisant en chaire la partie de l'Encyclique dont la publication n'a pas été autorisée dans l'Empire français. Nous ne savons quelle impression cette condamnation aura produite sur les deux vénérables prélats ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que la décision prise par le conseil d'Etat, sur le remarquable rapport de M. Langlais, a paru

Digitized by Google

à quelques organes de la presse ultramontaine le comble de l'intolérance et de l'oppression. Que diraient ces journaux si le gouvernement français eût fait comme le gouvernement italien ; si Mgr de Dreux-Brézé et Mgr Mathieu eussent été simplement traduits en justice et condamnés à quelques mois de prison comme l'évêque de Mondovi vient de l'être par le tribunal de cette ville? On nous répondra que nous choisissons mal nos exemples et que la conduite d'un gouvernement qui a spolié le Saint-Siége, d'un souverain qui a encouru l'excommunication majeure, ne saurait être qu'un méchant modèle. Mais qu'a fait le Portugal, qu'a fait l'Espagne, la catholique Espagne, et comment a-t-elle accueilli l'Encyclique du 8 décembre? Exactement comme le gouvernement français. Après de longues délibérations, le conseil d'Etat de Madrid a décidé que la publication de l'Encyclique ne serait autorisée que dans celles de ses parties qui n'étaient pas contraires aux lois fondamentales du royaume; et dans l'exposé de motifs qui a accompagné cette résolution, il a été fort bien démontré que les souverains espagnols s'étaient réservé de tout temps le droit d'interdire la circulation, dans leurs Etats, de tous les brefs ou actes pontificaux qui leur sembleraient attentatoires à leur propre autorité, ou dangereux pour la tranquillité publique. Mais l'Encyclique du 8 décembre a encore fait naître un autre incident : le nonce apostolique, Mgr Chigi, ayant cru devoir adresser aux évêques d'Orléans et de Poitiers, pour les féliciter de leur attitude, deux lettres qui ont été rendues publiques, M. Drouyn de Lhuys a invité notre ambassadeur près le Saint-Siége à se plaindre au souverain Pontife de cette infraction aux règles du droit international et du droit public français. C'est, en effet, une maxime du droit international, qu'un ambassadeur ne peut communiquer officiellement qu'avec le gouvernement auprès duquel il est accrédité, et le nonce qui, malgré le caractère sacré dont il est revêtu, n'est en réalité que l'ambassadeur du souverain Pontife près du gouvernement impérial, est tenu de se conformer à cette maxime, aussi bien que tous les autres membres du corps diplomatique. M. de Corbière — un ministre de la Restauration — ne s'est pas fait faute de rappeler ce principe à Mgr Macchi, quand ce prélat se fut permis, en sa qualité de nonce du Saint-Siége, d'annoncer à l'épiscopat français la mort de Pie VII et l'avénement de son successeur. En 1824 pourtant, il ne s'agissait que d'une innocente circulaire, tandis que, par sa lettre aux évêques de Poitiers et d'Orléans, Mgr Chigi formule un blâme énergique, quoique indirect, contre la défense faite par le gouvernement français, de publier dans les églises le *Syllabus*. Il est donc bien naturel que le gouvernement impérial en ait éprouvé quelque mécontentement, et qu'il ait fait part de cette impression au Saint-Siége; mais quant à croire, comme l'ont fait plusieurs journaux, que les relations du cabinet des Tuileries avec la cour de Rome soient devenues depuis ce temps moins cordiales; quant à supposer, comme on en a répandu le bruit, qu'un incident aussi léger puisse exercer la moindre influence sur la direction générale de notre politique, et hâter, ne fût-ce que d'un instant, l'époque où le drapeau de la France cessera de protéger le Vatican, ce sont là, selon nous, des hypothèses aussi injurieuses qu'invraisemblables ; c'est mécon-

Digitized by Google

naître à la fois la sage et haute raison qui inspire toutes les décisions du gouvernement français et le sincère et respectueux dévouement de l'Empereur pour la personne même du souverain Pontife. ALEXANDRE PEY.

Annuaire scientifique, publié par M. DEHÉRAIN, avec le concours de MM. DUMÉRIL, A. GUILLEMIN, MARGOLLÉ, E. MORIN. V. TRÉLAT, etc., 4e année.

Dans ce nouveau volume, notre jeune et savant collaborateur reste fidèle à son plan primitif. Au lieu de faire une sorte de résumé ou de revue sommaire de l'ensemble des travaux scientifiques de l'année, il s'en tient à un certain nombre de sujets plus particulièrement intéressants, qu'il peut traiter ainsi avec plus de précision et d'étendue. Ce nouveau recueil d'études fait, comme les précédents, honneur au judicieux éclectisme de M. Dehérain. Dans le travail consciencieux de M. Guillemin, sur la variabilité et la dispersion des nébuleuses, nous voyons alternativement paraître, s'évanouir et enfin reparaître, jusqu'à plus ample télescope, la théorie de la matière nébuleuse cosmique. C'est un curieux exemple de ces flottements inévitables de l'observation scientifique, que raillait dernièrement, avec un peu trop d'amertume peut-être, notre collaborateur, M. Derôme. La partie de l'*Annuaire* consacrée à la physique du globe nous offre un résumé lucide de la belle théorie géologique du « réseau pentagonal » de M. Elie de Beaumont, et deux fort bons articles, dus l'un à la plume de M. Zurcher, l'autre à celle de M. Margollé. Ces deux savants, qui ordinairement travaillent ensemble, suivent, pour cette fois, des directions diamétralement opposées; le premier nous enlève dans les « hautes régions de l'atmosphère, » aux limites extrêmes d'altitude qu'aient jamais atteintes les explorateurs de montagnes et les aéronautes les plus hardis. De ces hautes régions, M. Margollé nous précipite dans les profondeurs de l'Océan; groupant avec art les données positives de la science et ses inductions les plus probables, il nous donne une idée approximative de ce monde sous-marin dont l'imagination de Schiller a pressenti et indiqué d'avance les merveilles redoutables dans la belle ballade du *Plongeur*. Nous citerons encore, sous la rubrique *Physiologie*, un résumé court, mais substantiel, de M. Duméril, sur la question pleine d'actualité des vivisections, et une excellente analyse, faite par M. Vignes, des travaux récents de plusieurs physiologistes distingués, sur la migration des vers intestinaux. Ce sujet, qui paraît devoir offrir un intérêt sérieux au point de vue pathologique, eût été mieux placé à l'article médecine. Nous préférons de beaucoup cet article de M. Vignes à ses divagations aventureuses de l'année dernière, à propos de la théorie de Darwin. En revanche, l'étude de M. Menu de Saint-Mesmin, sur les Alpes, valait mieux que celle qu'il nous a donnée, cette année, sur le percement des Pyrénées. On y remarque des traces d'une précipitation regrettable; M. de Saint-Mesmin peut et doit faire mieux que cela. Les hommes spéciaux, et même les gens

Digitized by Google

du monde, liront avec plaisir ce qu'a dit M. Saint-Edme des « soleils artificiels, » et le travail de M. Schwæblé, sur les divers systèmes de ventilation présentement employés dans les hôpitaux, les théâtres et autres établissements publics. L'un des plus longs et des meilleurs articles, est celui de M. E. Morin, sur le Nil et ses sources. C'est un résumé vif et coloré de toutes les explorations anciennes et modernes, couronnées par celle de Speke. M. Morin rend pleinement justice à ce voyageur, qui, par une de ces fatalités trop communes dans l'histoire des pionniers héroïques de la géographie, n'est revenu de tant de fatigues et de périls que pour succomber presque aussitôt, dans sa patrie, à un accident vulgaire. Speke est admirable, sans doute; mais, de son propre aveu, il y a encore quelque chose à rabattre de sa fameuse affirmation télégraphiée ; *the Nil is settled.* Le compte du Nil n'est pas encore pleinement *réglé*, comme il le croyait alors de bonne foi[1]; d'abord parce que, suivant la judicieuse remarque de M. Morin, placer la source du Nil-Blanc aux chutes de Ripon, en aval du lac de Nyanza, c'est placer la source du Rhône à Genève; ensuite, parce qu'en redescendant à partir de ces chutes, le cours d'eau qu'il nomme le Nil-Blanc, d'impérieuses nécessités contraignirent Speke de « couper droit par la corde de l'arc. » Il a perdu ainsi de vue son fleuve pendant près de deux mois, et il l'a retrouvé coulant dans un sens opposé; Speke lui-même reconnaît que les eaux lui ont paru diminuées de volume, que la couleur même était modifiée. Il ne doute pas pourtant que ce ne soit le même cours d'eau, mais d'autres en doutent pour lui. Quoi qu'il en soit, Speke a fait faire à la question un pas immense, et son nom est inscrit à jamais dans les fastes de la géographie héroïque. Enfin, M. Dehérain lui-même a contribué à son *Annuaire* par de nombreux travaux, dont la plupart sont déjà connus des lecteurs de la *Revue*, notamment l'article « Chaleur solaire et forces terrestres, » qui a obtenu un grand et légitime succès. On remarquera aussi son intéressante notice sur l'aérolithe d'Orgueil, d'une composition si différente de tous ceux qu'on avait observés jusqu'ici; l'étude sur les bœufs de Durham, dans laquelle il a mis judicieusement à profit les travaux du regrettable Baudement, son maître en zootechnie; enfin sa curieuse analyse des découvertes récentes du docteur Marey, de son cardiographe et de son sphygmographe, ingénieux appareils au moyen desquels on décalque littéralement la circulation du sang en lignes plus ou moins onduleuses ou brisées, suivant le mouvement du pouls. Cette découverte n'est pas de simple curiosité, elle paraît devoir aider puissamment au diagnostic des maladies du cœur, notamment des anévrismes.

Bon ERNOUF.

[1] C'est ce que la *Revue* a déclaré au moment même où la découverte de Speke se produisait avec tout l'éclat de la nouveauté. (Voir l'étude de M. Delaplace sur les sources du Nil, livraison du 15 novembre 1863.)

ALPHONSE DE CALONNE.

Paris. — Imprimerie de Dubuisson et Ce, rue Coq-Héron, 5.

Digitized by Google

LES

PAQUEBOTS A VAPEUR FRANÇAIS

I.—LES MESSAGERIES IMPÉRIALES

Par une belle après-midi du mois de mai 1837, le port de Marseille était en fête. On inaugurait un service de paquebots à vapeur dépendant de l'administration des postes et destiné à mettre la France en communication régulière avec l'Italie, la Grèce, la Turquie et l'Egypte. Le premier de ces bâtiments allait prendre sa course à travers la Méditerranée : c'était le *Scamandre*, tout frais sorti de l'arsenal de Toulon, solidement construit, propre à la guerre comme aux transports, et aménagé à l'intérieur de manière à offrir aux voyageurs un logis satisfaisant. A cinq heures, il obéit au signal du départ; la paire de roues se mit en mouvement, et les aubes, plongeant tour à tour, entraînèrent en rade le héros de la fête, au milieu des acclamations de la foule assemblée sur les navires, sur les quais, sur les hauteurs environnantes. Les cœurs n'étaient pas seulement intéressés par la nouveauté de cette entreprise, l'orgueil national aussi se mettait de la partie et rendait les démonstrations d'autant plus éclatantes. Le *Scamandre* répondit par un salut de vingt et un coups de canon qu'il adressa courtoisement à la reine de la Méditerranée; puis, gagnant la haute mer entre le château-d'If et l'île de Pomègue, il mit le cap sur Gênes, sa première escale.

Si d'autres nations avaient su prendre l'avance dans l'application de la vapeur aux transports par mer, chez nous du moins on avait

Digitized by Google

observé les progrès que faisait l'emploi de cette force merveilleuse, apprécié les avantages qu'il procurait au commerce, étudié le parti qu'on pourrait en tirer dans la première guerre maritime qui éclaterait, et en 1835 le gouvernement s'était décidé à demander aux Chambres un crédit de 6 millions, qui avait été voté avec empressement. On ne voulait pas que la France restât plus longtemps en arrière. Elle aussi devait être pourvue du nouvel instrument de richesse et de puissance qui venait changer toutes les conditions de l'industrie, du commerce et de la politique. Mais on pensait que ce but serait atteint avec plus de promptitude et d'économie si l'on construisait des bâtiments à vapeur à deux fins, propres au combat comme aux transports; par ce moyen, se disait-on, la flotte militaire à vapeur, qui comprenait alors une quinzaine de bâtiments de 100 à 160 chevaux de force, pourrait, tout en s'accroissant d'année en année, compter en outre, en cas de besoin, sur le concours de ces auxiliaires prêts à entrer en ligne. Tant que la paix les laisserait à leur rôle de simples transports, la correspondance voyagerait à bord avec une vitesse et une régularité qu'on ne pouvait obtenir de la navigation à voiles, et indépendamment de l'augmentation que ce perfectionnement amènerait infailliblement dans le produit de la taxe des lettres, les transactions, facilitées par des communications plus rapides, prendraient des développements qui se traduiraient en accroissement de recettes publiques. Sans doute la France ne pouvait aspirer à recouvrer la suprématie commerciale qu'elle possédait en Italie et dans le Levant pendant le siècle dernier, et qu'elle avait perdue à la suite de la Révolution de 1789; mais lorsque son pavillon se représenterait dans ces parages à de courts intervalles, il la relèverait aux yeux des populations; il favoriserait la création de nouveaux rapports qui seraient pour nous des sources fécondes d'influence et de richesse; à nos compatriotes établis sur son passage, il porterait le courage et la confiance; pour eux, ce serait l'image de la patrie veillant au loin sur leurs jours et sur les fruits de leur travail. On comptait aussi que les voyageurs en grand nombre profiteraient d'un moyen de transport rapide et commode, que l'on trouverait en abondance, pour charger les paquebots, sinon les marchandises encombrantes que les navires à voiles pouvaient voiturer à meilleur compte, du moins les métaux précieux et les objets de valeur qui supportaient volontiers un fret plus élevé. Avec ces divers éléments d'activité, le succès paraissait assuré, et M. Humann, le ministre circonspect par excellence, ne craignait pas de promettre à la Chambre des députés des résultats tels, que les produits du nouveau service dépasseraient les dépenses qu'il nécessiterait.

Digitized by Google

Une compagnie avait offert de se charger de l'entreprise moyennant une subvention; cette proposition fut écartée à l'unanimité. « C'était un cadeau annuel qu'elle voulait, disait-on, pour faire, aux dépens du Trésor, des bénéfices plus ou moins considérables, sauf à quitter la partie si ses espérances étaient déçues et à laisser l'administration dans l'embarras. Etait-ce en aidant ainsi un armateur privilégié à faire aux autres une concurrence ruineuse, qu'on entendait favoriser le développement de notre marine marchande? En principe, d'ailleurs, l'intérêt privé ne pouvait se concilier avec la régularité et la ponctualité qu'exigeait un semblable service; l'Etat seul pouvait remplir ces conditions essentielles. La compagnie qui se présentait avait-elle un seul paquebot en état d'aller jusqu'à Constantinople? Une concession impliquait au moins un choix entre plusieurs soumissionnaires; or, où voyait-on paraître des armateurs disposés à concourir à une adjudication? Ce ne serait pas une compagnie qui voudrait ou qui pourrait apporter à la construction de ses navires les perfectionnements que le temps devait amener dans la navigation à vapeur. Elle ne viserait qu'à l'économie; ses bâtiments ne seraient que des transports incapables de prendre rang dans une escadre et de servir à exercer nos officiers et nos matelots aux manœuvres exigées par le nouveau système de propulsion. Des paquebots de l'Etat auraient encore l'avantage d'être armés de manière à faire respecter le pavillon, tandis que ceux d'une compagnie auraient plutôt besoin d'être protégés dans leurs voyages. Serait-ce ainsi que se réaliserait l'espoir qu'on nourrissait de faire renaître au dehors des sentiments favorables à nos intérêts politiques? Il fallait la flamme aux couleurs nationales pour agir sur les esprits, pour exercer l'influence à laquelle la France avait droit de prétendre, et lors même que l'entreprise imposerait au Trésor quelques sacrifices, on ne saurait les regretter puisqu'il s'agissait de l'honneur et de la puissance du pays[1]. »

Pendant que le service postal s'établissait sous l'empire de ces opinions, dans les autres pays où s'organisaient de semblables entreprises c'était à l'industrie privée, au contraire, que les gouvernements en confiaient la direction. Ainsi en Autriche, dès que le Lloyd de Trieste offrit de se charger de desservir des lignes postales dans l'Adriatique et dans les mers du Levant, sa proposition fut agréée avec le plus grand empressement. On lui alloua une rétribution pour le transport des dépêches; on l'exempta de tous impôts ou redevances, des quarantaines, des droits de douane sur toutes les matières destinées à sa flotte; on lui accorda la liberté pleine et entière de

[1] Voir le *Moniteur* de 1835, Chambre des députés.

Digitized by Google

construire et d'armer ses bâtiments comme bon lui semblerait, d'établir telles lignes qu'il jugerait à propos, de régler à son gré ses tarifs comme son tonnage. Au bout de quelques années, comme le placement de nouvelles actions éprouvait des difficultés, l'Etat garantit aux actionnaires un intérêt de 4 p. 0/0, et la ville de Trieste y ajouta une garantie supplémentaire de 2 p. 0/0. En Angleterre, le gouvernement abandonna le service postal que des bâtiments de la marine royale faisaient entre Falmouth et Gibraltar, aussitôt que la compagnie péninsulaire offrit de s'en charger à sa place moyennant une subvention annuelle de 740,000 fr.; il trouvait dans cette concession une économie importante sur la dépense antérieure, et il n'attendait pour faire d'autres conventions analogues que des propositions qui ne devaient pas tarder à se présenter.

Mais quelles différences aussi dans la manière d'envisager la question! A l'étranger on prenait en grande considération une circonstance qui chez nous était laissée de côté comme indifférente ; c'était que des paquebots régis par l'Etat n'avaient à espérer aucun chargement de marchandises. En effet ni les officiers qui en avaient le commandement, ni des agents administratifs ne pouvaient être soumis aux obligations de droit commun que les capitaines contractent envers les négociants qui leur confient des ballots ou des caisses de produits. L'Etat non plus ne pouvait accepter la responsabilité ordinaire des propriétaires de navires et s'exposer aux mille contestations qui s'élèvent dans le commerce maritime. Or on calculait que réduire les paquebots à l'office de malles-postes c'était priver les industriels et les commerçants d'une très grande partie des services que pouvait leur rendre cette navigation accélérée, et que, pour remplir complétement son rôle, elle devait contribuer au développement de l'industrie nationale, en multipliant les échanges, en favorisant le transit, en facilitant l'écoulement des produits. On pensait, en outre, que des opérations de transports maritimes convenaient beaucoup mieux à l'industrie privée qu'à l'Etat; car il fallait avoir l'œil constamment ouvert sur les concurrences qui devenaient de plus en plus actives, sur les besoins du public et du commerce; travailler à se faire une clientèle et à l'accroître, en s'enquérant sur les différents marchés des produits qui pouvaient y être le plus favorablement accueillis et de ceux qu'on pouvait en rapporter avec avantage ; régler les itinéraires et les escales suivant les circonstances; faire immédiatement dans les tarifs, dans les armements, dans toutes les branches de l'entreprise, tous les changements reconnus nécessaires, en un mot agir librement, sous sa responsabilité personnelle, avec une parfaite entente du commerce maritime ; ce qui était interdit à une administration publique.

Digitized by Google

Autre différence. On n'apercevait pas en Autriche et en Angleterre comment la concession d'une ligne postale à une compagnie moyennant certains avantages rémunératifs, donnait aux autres armateurs un sujet de plainte légitime, ni comment l'Etat faisait un marché de dupe. Les nouveaux paquebots n'empiétaient sur l'industrie de personne; les transports dont ils se chargeaient ne se faisaient pas avant eux, et ne pouvaient se faire que par eux, à cause des conditions particulièrement onéreuses qui leur étaient imposées. Il fallait qu'à jours et à heures fixes, en toute saison, les bâtiments partissent pleins ou vides, que l'on en tînt en disponibilité pour remplacer ceux que des fortunes de mer mettaient hors de service. Pour marcher vite, il fallait employer des appareils puissants et coûteux, consommer beaucoup de combustible, donner aux machines et aux approvisionnements une plus large place, c'est-à-dire subir de plus grands frais d'exploitation, prendre à bord moins de fret que sur les autres bâtiments, et demander des prix plus élevés. La marine marchande n'avait donc pas à redouter de ce côté une concurrence ruineuse; c'était plutôt du profit qu'elle pouvait en attendre par suite des relations que les paquebots devaient créer et multiplier sur leur passage; les échanges pouvaient-ils s'accroître sans que les transports ordinaires aussi s'en ressentissent avantageusement? Quant aux subventions directes ou indirectes, on les considérait comme une juste compensation des conditions exceptionnelles d'une ligne postale, et on les accordait d'autant plus volontiers que les concessionnaires traités avec libéralité ne s'en tiennent point aux parcours déterminés dans leurs marchés. On comptait sur leur propre intérêt qui les pousserait naturellement à établir, sans subvention, des lignes ou des embranchements supplémentaires, tantôt pour rendre un parcours plus profitable, tantôt pour parer aux nécessités de la concurrence. On calculait d'ailleurs que le Trésor, indépendamment du produit de la taxe des lettres qu'il se réservait et des rabais qu'il stipulait en sa faveur sur certains transports, profiterait de l'augmentation que le développement des échanges produirait dans les recettes de l'impôt indirect, notamment dans celles de la douane. Tout bien pesé, il paraissait plus avantageux pour l'Etat de laisser à des compagnies subventionnées l'organisation et la direction de semblables entreprises, et l'on ne considérait pas cette tâche comme au-dessus des forces de l'industrie.

L'épreuve se fit en même temps dans les trois pays. Le Lloyd, qui avait tout à créer en matériel comme en personnel, se monta, aussitôt après la signature de la convention, une grande usine pour la fabrication des machines et un chantier pour la construction des paquebots; il fit venir d'Angleterre les machines-outils, les fers, les

Digitized by Google

fontes, les aciers, la houille, jusqu'à des briques; il y acheta aussi des bâtiments pour hâter l'ouverture de son service. Les opérations, secondées par celles des chemins de fer allemands en communication avec Trieste, s'accrurent d'année en année. En 1850, le Lloyd avait à flot trente paquebots d'une force collective de 4,510 chevaux et d'un tonnage total de 13,235 tonneaux, qui visitaient régulièrement les ports autrichiens de l'Adriatique, Corfou, la Grèce par l'isthme de Corinthe, l'Archipel, Constantinople et les autres échelles du Levant. Les transports s'étaient accrus dans les proportions suivantes : Passagers : 1837, 7,967; 1850, 215,752. — Numéraire : 1837, 4 millions de florins; 1850, près de 44 millions. — Marchandises : 1837, 9,613 quintaux; 1850, 437,217. — Lettres : 1837, 35,205; 1850, 417,358. Le nombre des voyageurs avait monté de 87 à 43,652 et celui des milles parcourus de 1,090 à 517,782.

En Angleterre, la compagnie péninsulaire qui se chargea en 1837 du service postal entre Falmouth et Gibraltar moyennant une subvention de 740,000 fr., s'engagea bientôt après à prolonger cette ligne jusqu'à Malte et Alexandrie, et à y joindre deux nouveaux services, l'un de Southampton en Italie, l'autre de Malte à Constantinople et à Trébizonde. Puis, s'associant aux vues du gouvernement britannique qui voulait accélérer la correspondance entre l'Angleterre et l'Indostan, la même compagnie établit sur la mer Rouge et l'Océan indien une grande ligne de paquebots qui de Suez allèrent jusqu'en Chine, par Bombay, Madras, Calcutta, Ceylan, Singapore, Hong-kong, avec des embranchements sur Maurice et l'Australie. Le gouvernement lui accorda pour ce nouveau service une subvention de 5,502,500 fr. En 1850, elle avait une flotte de trente paquebots d'une force collective de 10,830 chevaux et de 35,520 tonneaux, sans compter les bâtiments affectés au transport de la houille.

Deux autres compagnies organisèrent, l'une un service d'Alexandrie à Smyrne avec escales en Syrie, l'autre un service de Gibraltar à Constantinople. Loin de repousser ou de négliger par mesquinerie les perfectionnements dont la navigation à vapeur était susceptible, toutes ces entreprises recherchaient avec ardeur les moyens de rendre les transports plus rapides et plus économiques. On porta la longueur des bâtiments jusqu'à sept fois la largeur principale. Le poids fut allégé par la substitution du fer au bois dans la construction des coques; ce changement rendait, il est vrai, les bâtiments impropres au combat, les boulets pouvant causer dans les murailles de fer de cette époque des avaries difficiles à réparer; mais on avait reconnu qu'avec les perfectionnements apportés aux vaisseaux de

Digitized by Google

guerre, il faudrait des dépenses considérables pour approprier les paquebots au service militaire, et que cette transformation très coûteuse ne procurerait encore que des bâtiments d'une qualité très inférieure. Les coques en bois, d'ailleurs, eussent été trop désavantageuses dans les mers de l'Inde, où les ravages de la fourmi blanche et les effets de la pourriture sèche les eussent promptement détériorées. Les compagnies commençaient aussi à employer l'hélice qui diminuait le port des machines et dont l'action se combinait mieux que les roues avec l'usage simultané ou alternatif des voiles; on n'avait pas besoin d'une aussi grande quantité de combustible et l'on pouvait, en réduisant les dimensions des soutes à charbon, augmenter d'autant l'espace réservé aux marchandises. Puis, les chaudières à parois planes étaient remplacées par les chaudières tubulaires moins grandes et moins pesantes. Les paquebots acquéraient ainsi un caractère d'individualité par la forme, par les moteurs, par les aménagements; ils remplissaient de mieux en mieux leur véritable destination, en accélérant les correspondances et les voyages. Avec la vitesse, les échanges se multipliaient; l'Autriche et l'Angleterre voyaient s'ouvrir pour leurs fabriques des débouchés considérables dans des contrées où, quelques années auparavant, elles ne plaçaient aucune marchandise; sur le parcours de leurs paquebots, leur commerce faisait des progrès qui leur rapportaient bien au delà du montant de leurs subsides. Quant à l'influence politique, on ne voyait que trop, au rôle de ces deux puissances dans les affaires du Levant, combien des relations de commerce actives et multipliées avaient plus d'efficacité qu'un vaisseau abordant de temps en temps au même port, eût-il la flamme au grand mât.

Chez nous, le service marchait toujours avec la même exactitude, mais sans recevoir aucun des perfectionnements qui faisaient le succès des entreprises rivales. Les itinéraires, les vitesses, les tarifs demeuraient invariables; le seul changement qui se manifestât de plus en plus, était l'effet de l'âge dont se ressentaient les bâtiments. Chaque année, on inscrivait au budget des dépenses les crédits nécessaires, sans qu'aucune observation s'élevât soit dans les chambres, soit dans le public, et l'on suivait tranquillement l'ornière dans laquelle on s'était engagé. Ce ne fut qu'après la révolution de 1848 que le bilan de l'affaire fut examiné à fond. En préparant le budget de 1850, on reconnut que de 1837 à 1849, les dépenses, déduction faite de la valeur des paquebots et des approvisionnements existants, s'étaient élevées à 57,841,343 fr., et les recettes à 20,603,449 fr.; il y avait donc une perte de 37,237,894 fr., c'est-à-dire 20 millions de plus que si l'on eût accepté les offres de la

Digitized by Google

compagnie qui avait offert de se charger du service, et encore la dépense eût-elle été réduite dans la proportion du produit de la taxe des lettres et de l'accroissement de l'impôt indirect. Sur les dix-huit bâtiments construits en deux fois, dix en 1835 et huit en 1842, il en restait quatorze qui n'étaient plus en rapport avec les progrès de la navigation à vapeur et dont plusieurs demandaient d'urgence des remplaçants. On vit ce que valait le système adopté en 1835; les erreurs sur lesquelles il reposait apparurent dans tout leur jour, et l'expérience assez chèrement acquise démontra la nécessité de se dégager au plus tôt d'une entreprise mal conçue, en faisant appel à l'industrie privée.

Aussitôt, un concessionnaire se présenta. C'était la compagnie des messageries impériales, qui, dépossédée par la vapeur de ses lignes de transport par terre, voulait s'emparer à son tour de cette puissance nouvelle pour l'exploiter sur un autre élément. Les ressources financières dont elle disposait, la considération dont elle était entourée, l'intelligence et l'activité bien connues des hommes qu'elle avait à sa tête, garantissaient l'exécution de ses engagements. Cependant, lorsque le projet de concession arriva devant l'Assemblée législative, il rencontra, au lieu de la discussion calme et sérieuse qui convenait à une affaire semblable, une opposition des plus violentes. L'Etat, disait-on, n'était pas en perte, comme le prétendaient le gouvernement et la commission chargée du rapport; il fallait qu'ils ignorassent les principes élémentaires de la comptabilité. C'était un préjugé que de croire l'Etat incapable de gérer une entreprise de ce genre; c'était à lui qu'on devait la réserver; autrement, on créerait un monopole égoïste, individuel, au détriment de tous, au profit exclusif de quelques spéculateurs; un monopole qui supprimerait toute notre navigation à voiles, tout notre cabotage méditerranéen, qui s'emparerait du transit et du commerce de la moitié de l'Europe. A l'aide de la subvention, la compagnie pourrait faire aux négociants une concurrence ruineuse en vendant au dehors des marchandises au rabais. Ce n'était pas assez de lui donner des millions, il faudrait l'avertir quand on voudrait déclarer la guerre à une puissance maritime, lui dévoiler les secrets de l'Etat. On ne s'expliquait des conditions aussi monstrueuses qu'en sachant qu'elles avaient été écrites en quelque sorte sous la dictée des représentants de la compagnie. Le monopole, du moins, était-il concédé par adjudication? Le tempérait-on par des tarifs? Non, pas de tarifs, pas d'adjudication! « J'appelle cela le vol de l'Etat, » disait un membre. « C'est le pays jeté en pâture à une compagnie, » disait un autre [1].

[1] Voir *Moniteur* de 1851, Assemblée législative.

Digitized by Google

Heureusement, il se trouva une majorité insensible à ces déclamations, dont l'inanité s'apercevait aisément. La compagnie ne pouvait ruiner aucun négociant, puisqu'il lui était expressément interdit de faire du commerce; et quant au transit de la moitié de l'Europe, il eût fallu que la France le possédât pour pouvoir en disposer. On traitait directement avec une compagnie sans recourir à la voie d'une adjudication, parce qu'il était nécessaire, pour une entreprise semblable, d'être édifié sur les ressources du concessionnaire, sur son aptitude à remplir les obligations qu'il contractait. Devait-on s'exposer à ce que l'affaire tombât dans les mains d'une compagnie qui aurait trop présumé de ses forces et laisserait bientôt les services interrompus, au détriment du commerce, du public et du Trésor? Si l'on craignait d'injustes préférences, ne suffisait-il pas de soumettre à l'approbation du pouvoir législatif les clauses de la concession? Des tarifs étaient également inutiles avec la concurrence qui attendait la compagnie; ne serait-elle pas obligée, pour se faire une clientèle et pour l'accroître, de maintenir ses prix dans de justes limites, et même, parfois, de s'imposer des sacrifices? Les tarifs, d'ailleurs, comportaient une multitude de détails dans lesquels le législateur ne pouvait descendre. Les avantages accordés à la compagnie n'avaient rien d'exagéré; avec la subvention convenue, elle devait éprouver encore un déficit de 2 millions, qu'elle avait à combler par son industrie. Si l'on voulait que l'Etat et le public fussent bien servis, il ne fallait pas marchander et lésiner; une compagnie besoigneuse eût chicané chaque jour sur les conditions à remplir, et se fût retranchée derrière toutes les arguties imaginables pour donner le moins possible, tandis qu'une conduite libérale appelait la réciprocité. En supposant que la compagnie fît de bonnes affaires, que pouvait-on voir là de si fâcheux? Plus ses bénéfices seraient considérables, plus l'Etat serait à même de réduire la subvention lorsque le marché arriverait à son terme.

Le contrat fut conclu le 8 juillet 1851. Quatre lignes devaient être desservies pendant vingt ans : 1° de Marseille à Malte; 2° de Marseille à Constantinople; 3° de Marseille à Alexandrie; 4° de Constantinople à Alexandrie. Le parcours total était de 105,216 lieues marines. L'Etat s'engageait à payer, pendant les dix premières années, une subvention de 3 millions, qui, à partir de la onzième année, serait réduite chaque année de 100,000 fr.; c'était donc, pour la moitié de la durée, 28 fr. par lieue. Le produit de la taxe des lettres était réservé au Trésor. La compagnie ne devait faire aucune opération commerciale; il lui était interdit de sous-traiter, en tout ou en partie, des services dont elle était chargée, sans le consentement du ministre des finances; elle s'engageait à acheter, à

Digitized by Google

son choix, dix des paquebots de l'Etat, à en faire construire cinq dans le délai de cinq années, à transporter gratis les correspondances sur les lignes ou embranchements qu'elle établirait spontanément. Des rabais étaient stipulés pour le transport des passagers militaires voyageant sur réquisition de l'administration, des marins, des soldats convalescents des colonies, des rapatriés et des indigents. Les membres des ordres religieux devaient être admis gratuitement, et la compagnie était tenue de recevoir à bord, jusqu'à concurrence du dixième du tonnage, les armes et approvisionnements destinés au service de l'Etat, avec un rabais de 30 p. 0/0. Dans le cas où, par toute autre cause que la guerre ou un cas de force majeure, l'exploitation serait suspendue, l'administration pourrait reprendre, à dire d'experts, les bâtiments, le matériel et les approvisionnements, sauf l'amende à laquelle la compagnie pourrait être assujettie.

On ne tarda pas à se féliciter d'avoir fait ce traité. En 1854, lorsque la France prit les armes pour la défense de la Turquie, elle trouva à sa disposition une flotte auxiliaire toute prête à transporter des troupes et du matériel à Gallipoli, à Varna, en Crimée, avec une rapidité sans exemple. Les voyages furent rapprochés; de 105,216 lieues marines, les parcours furent portés à 245,824, et spontanément la compagnie établit d'autres services qui élevèrent ce chiffre à 286,280. Le crédit solide dont elle jouissait répondit à l'ardeur de son zèle pour rendre tous les services que lui demandait l'administration de la guerre : portant immédiatement son capital à 36 millions, elle acheta des bâtiments, elle poussa la construction de ceux qui étaient sur le chantier, elle augmenta en proportion les approvisionnements et les moyens de réparation. Le nombre des paquebots à flot, qui était de vingt-cinq à la fin de 1853, s'élevait à quarante et un à la fin de 1855 ; de 5,160 chevaux, la force collective était portée à 8,970 ; la valeur du matériel naval atteignait 30 millions. En trois années, les relevés donnèrent un mouvement de 315,214 officiers et soldats, et de 97,868 tonnes de matériel pour l'armée.

La guerre d'Italie et l'expédition de Syrie mirent encore à l'épreuve l'activité des messageries et la fécondité de leurs ressources. En 1859, les paquebots transportèrent pour le service militaire 125,940 hommes avec 13,446 tonnes de matériel, et en 1860, on compta 70,442 officiers et soldats sur les lignes d'Italie et de Syrie. L'Etat, dans ces trois occasions importantes, obtint le double avantage d'être servi avec une promptitude précieuse pour le succès de ses armes et de payer des prix inférieurs aux tarifs. Quant à la compagnie, elle retira de ces opérations plus d'honneur que de profit. Non-seule-

Digitized by Google

ment les transports militaires rapportaient beaucoup moins que ceux du commerce; mais ils avaient en outre l'inconvénient d'exiger un appareil extraordinaire dont l'emploi cessait avec les hostilités. Pour ne pas éprouver de perte, il fallait trouver immédiatement le moyen d'utiliser ces augmentations de matériel naval; or la guerre jetant le trouble dans la production et les échanges des pays où s'étendaient les opérations militaires, et de ceux avec lesquels ils étaient en relations habituelles, le fret diminuait en proportion. Des événements défavorables vinrent encore aggraver ces difficultés. En 1858, ce fut la crise financière que produisit en Amérique et en Allemagne l'abus des spéculations. Deux ans après, les agitations politiques et religieuses de la Turquie, ses embarras financiers, et cette guerre affreuse qui n'a pas encore cessé de désoler l'Amérique du Nord, exercèrent sur le mouvement des échanges une influence désastreuse dont le commerce maritime se ressentit nécessairement. Néanmoins les messageries impériales parvinrent à maintenir leurs services en pleine activité, en modifiant les itinéraires laissés à leur discrétion, en faisant sur les tarifs et sur les dépenses toutes les réductions possibles. Leur courage exercé par les traverses qu'elles rencontraient, ne s'arrêtait pas aux nécessités du présent; elles étaient animées d'un esprit de progrès et d'agrandissement qui se manifestait dans tous leurs actes et que le président du conseil d'administration formulait ainsi en 1860 : « Les grandes entreprises de transport appelées à desservir des besoins essentiellement élastiques doivent être douées d'une faculté proportionnée d'expansion sous peine de manquer à leur destinée et d'abandonner à d'autres les avantages nés de leur propre initiative. » Avec cette politique habile et résolue, les opérations ne cessèrent de s'accroître. En 1853, on voit la compagnie remplacer dans le service de la correspondance et des transports militaires entre la France et l'Algérie, un concessionnaire qui ne pouvait remplir ses engagements. En 1857, à la suite de la guerre d'Orient, les services de la Méditerranée autres que ceux de l'Algérie, prennent une extension nouvelle; de Constantinople, une double ligne passant dans la mer Noire, se dirige d'un côté vers Ibraïla, de l'autre vers Trébizonde, et dans l'Atlantique, un service dont nous parlerons dans la seconde partie met Bordeaux en communication régulière avec le Brésil et la Plata. Puis, en 1861, commence l'organisation d'une entreprise de la plus haute importance pour nos relations avec l'Inde et l'extrême Orient.

Il s'était passé dans ces contrées lointaines des événements très favorables à l'extension de notre commerce : le monopole de la compagnie des Indes avait cessé d'entraver la liberté des échanges; la Chine et le Japon avaient dû, bon gré mal gré, ouvrir leurs portes

Digitized by Google

aux étrangers, et notre empire colonial s'était enrichi d'une partie de la Cochinchine. Cependant, notre pavillon continuait à ne couvrir que la même quantité de marchandises encombrantes, amenées par la voie du Cap sur des bâtiments à voiles. Les objets de plus grande valeur, qui ne peuvent s'accommoder des lenteurs et des risques de ce voyage, arrivaient toujours par la voie de Suez, sur les paquebots à vapeur britanniques, et c'était aussi sur ces bâtiments que se chargeait le numéraire partant d'Europe pour solder les importations des pays d'Asie. Notre commerce était exclu de ce mouvement maritime, faute, non-seulement de moyens de transport direct, mais encore d'instruments de crédit local. Le gouvernement impérial résolut de faire cesser au plus tôt ce désavantage. Il s'adressa à la société du comptoir d'escompte de Paris et à la compagnie des messageries, qui répondirent l'une et l'autre à son appel avec le plus louable empressement. La première établit des agences à Shang-haï, Calcutta, Madras, Pondichéry, la Réunion, et la seconde arrêta avec le ministre des finances les conditions d'un service postal dans l'Indo-Chine.

Il fut convenu que d'Alexandrie, où aboutissait déjà une des lignes existantes, on suivrait le chemin de fer égyptien jusqu'à Suez, en attendant l'ouverture du canal à Port-Saïd sur la Méditerranée. Au delà de Suez, on marqua comme points de relâche, Aden et Pointe de Galles. Devait-on s'arrêter à Calcutta? On pensa que ce serait simplement doubler la ligne britannique et engager une concurrence impossible dans une contrée où l'Angleterre, indépendamment de la domination politique qu'elle y exerce, a des intérêts commerciaux si considérables que son service postal s'y fait sur le pied de quatre ordinaires par mois. Il valait mieux se contenter des excédants de transports auxquels la compagnie péninsulaire et orientale ne pourrait suffire, et chercher des combinaisons d'itinéraire au moyen desquelles on éviterait toute lutte avec cette entreprise. On choisit donc, après Pointe de Galles, Pinang et Singapore pour points de relâche. Prolonger ensuite la ligne jusqu'à Shang-haï, c'était accroître la dépense dans une mesure considérable sans une utilité pratique proportionnée, le trafic ordinaire entre l'Inde et la Chine n'exigeant pas d'aussi grands paquebots. On préféra s'arrêter à Saïgon où les messageries trouveraient un bon port, une possession française, et toutes les conditions favorables à de grands établissements.

Une ligne annexe devait aller d'Aden à la Réunion et à Maurice[1];

[1] On est forcé de prendre Port-Louis-de-Maurice comme point extrême, au lieu de Saint-Denis de la Réunion, parce que le premier est, dans ces parages, le seul port où les paquebots peuvent en tout temps se procurer leur provision de charbon avec la promptitude et la sûreté nécessaires.

Digitized by Google

mais le gouvernement britannique, cédant à un vœu depuis longtemps exprimé par cette dernière colonie, établit entre elle et Suez un service dont il chargea la compagnie péninsulaire. Notre annexe, avec transbordement à Aden, se fût trouvée dans une condition trop désavantageuse; on se décida donc à relier aussi Suez à Maurice par un service direct qui doit être alimenté par des passagers plus que par des marchandises.

Trois embranchements furent dirigés, l'un de Pointe de Galles, sur Calcutta et Chandernagor, un autre de Singapore à Batavia, et le troisième de Saïgon à Shang-haï, le grand marché des soies de la Chine, avec une relâche à Hong-kong, l'entrepôt principal du commerce des thés. On avait l'intention d'organiser une ligne annexe entre Saïgon et Manille, dans l'espoir que l'Espagne en apprécierait les avantages pour elle-même et qu'on la trouverait en conséquence disposée à abaisser la barrière de douane qui réserve au pavillon espagnol, par des droits différentiels très élevés, l'exploitation exclusive du marché des Philippines. Mais cet espoir ayant été complétement déçu, l'embranchement fut reconnu trop désavantageux pour la compagnie, et d'un commun accord, on le remplaça par un autre de Shang-haï à Yokohama, le port du Japon où le commerce avec les étrangers a le plus d'importance [1].

Pour exécuter ces différents services, la compagnie s'engagea à avoir à flot dans le délai de trois ans et pendant les vingt-quatre ans que devait durer la concession, douze bâtiments à vapeur mus par 3,625 chevaux nominaux, et construits ou achetés en France. On fixa la vitesse moyenne par heure à 9 nœuds 5/10 sur les lignes principales et à 9 nœuds sur les embranchements. Il fut stipulé que l'Etat pourrait, après douze années d'exploitation, résilier le marché, et, en cas de guerre, prendre possession des bâtiments, du matériel et des approvisionnements moyennant une indemnité réglée par des arbitres. A l'obligation de transporter les dépêches, on ajouta celle de faire certains transports gratuitement et d'autres au rabais, comme dans la convention de 1851. Comme la compagnie ne pouvait se charger de l'entreprise sans un subside de l'Etat, on calcula que les dépenses annuelles d'exploitation seraient de 14,185,570 fr., et, d'après des renseignements partiels qu'on eut assez de peine à se procurer concernant les profits de la compagnie péninsulaire, les entreprises anglaises étant très discrètes sur leurs opérations, on évalua à 8 millions les recettes moyennes pour la durée de la concession. Il y avait donc un déficit de 6,185,570 fr. Pour le couvrir, l'Etat s'engagea à payer aux messageries une subvention annuelle

[1] Ce service ne doit s'ouvrir que le 1er janvier 1866.

Digitized by Google

décroissante dont la moyenne serait de 6 millions, et, pour compenser l'excédant de 185,000 fr., il leur accorda une avance de 12 millions qui leur servit à compléter, avec leurs propres capitaux, les 32 millions nécessaires à l'organisation du service de l'Indo-Chine, sans faire appel à des ressources étrangères. Enfin la compagnie obtint la prolongation pendant dix ans des concessions de la Méditerranée et de la mer Noire, à la condition : 1° que si la convention de l'Indo-Chine était résiliée par le gouvernement, ces concessions prendraient fin en même temps ; 2° que la prolongation ne s'étendrait pas aux lignes de l'Italie et de l'Algérie ; 3° que la compagnie établirait sans subvention une ligne directe et mensuelle de Marseille à Alexandrie et une ligne hebdomadaire de Marseille à Naples par Civita-Vecchia. Quant à la subvention, l'embranchement primitivement convenu entre Aden et Maurice ayant été converti en une ligne directe de Suez sur ce dernier port, l'augmentation de 10,464 lieues marines qui en résultait fut rémunérée sur le pied de la moitié de la subvention moyenne afférente aux embranchements de 1864 à 1871 [1].

Les messageries avaient un délai de trois années pour construire leurs paquebots, composer leur personnel, et créer, de distance en distance, sur un parcours de 4,700 lieues, les établissements nécessaires à l'exploitation. Elles se mirent à l'œuvre avec tant d'ardeur qu'au bout de quinze mois, des paquebots étaient déjà mouillés à Suez, attendant les passagers, les lettres et les marchandises qui

[1] Par suite de ces conventions, les voyages sont réglés ainsi qu'il suit :

LIGNES ou EMBRANCHEMENTS.	DISTANCES en lieues marines.	VOYAGES par an.	PARCOURS annuels en lieues marines.	DURÉE de chaque voyage.
Ligne d'Italie, de Marseille à Malte, par Gênes, Livourne, Civita-Vecchia, Naples, Messine	290	52	30.160	5 jours 20 heures.
Ligne de Marseille à Naples, par Civita-Vecchia	144	52	14.976	2 jours 4 heures.
Ligne de Marseille, à Constantinople, par Messine, le Pirée et les Dardanelles	480	52	49.920	6 jours 13 heures.
Ligne de Thessalie, de Constantinople à Salonique, par Gallipoli et les Dardanelles	115	26	5.980	1 jour 19 heures.
Ligne d'Anatolie, de Constantinople à Smyrne, par Gallipoli, les Dardanelles et Mételin	100	36	21.600	1 jour 15 heures.
Ligne d'Egypte, de Marseille à Alexandrie par Messine	470	36	33.840	6 jours 12 heures.

Digitized by Google

leur arrivaient de Marseille par Alexandrie. La même activité, du reste, se montre dans la marche ordinaire du service ; jamais la navigation n'est restreinte dans les limites des parcours réglementaires ; la compagnie les dépasse constamment, en organisant sans subvention les services supplémentaires qu'elle juge utiles au commerce et suffisamment rémunérateurs. Pendant les années 1857, 1861, 1862, 1863, où le mouvement des transports n'a pas été surexcité par des opérations militaires, les parcours réglementaires se sont étendus ainsi spontanément dans les proportions suivantes :

ANNÉES.	PARCOURS RÉGLEMENTAIRES.	PARCOURS EFFECTIFS.
1857. . .	256,004 lieues marines.	298,616 lieues marines.
1861. . .	280,362 —	356,196 —
1862. . .	293,378 —	348,070 —
1863. . .	292,947 —	314,989 —

Le stimulant de la concurrence s'est fait sentir également dans la vitesse des traversées. La moyenne qui était de 8 nœuds 43 en 1856,

LIGNES ou EMBRANCHEMENTS.	DISTANCES en lieues marines.	VOYAGES par an.	PARCOURS annuels en lieues marines.	DURÉE de chaque voyage.
Ligne de Syrie, de Marseille à Alexandrie, par Palerme, Messine, Syra, Smyrne, Rhodes, Mersina, Alexandrette, Lattaquié, Tripoli, Beyrouth et Jaffa.....	828	36	59.616	17 jours.
Ligne du Danube, de Constantinople à Ibraila, par Varna, Sulina, Tultscha et Galatz....	135	52	14.040	3 jours 19 heures.
Ligne de Constantinople à Trébizonde, par Inéboli, Sinope, Samsoun et Kerrassunde. ...	184	52	19.136	3 jours.
Indo-Chine.				
Ligne de Suez à Saïgon, par Aden, Pointe-de Galles et Singapore.....	1.860	12	44.640	25 jours 18 heures.
Ligne de Suez à Maurice, par Aden, les Seychelles et la Réunion.....	1.266	12	30.384	18 jours 13 heures.
Ligne de Pointe-de-Galles à Calcutta, par Pondichéry et Madras.....	450	12	10.800	6 jours 17 heures.
Ligne de Singapore à Batavia..	183 1/3	12	4.400	2 jours 13 heures.
Ligne de Saïgon à Shang-haï...	571 2/3	12	13.720	6 jours 22 heures.
Ligne de Shang-haï à Yokohama	345	12	8.280	»

Digitized by Google

a été portée à 9 nœuds en 1857, 9 nœuds 27 en 1859, 9 nœuds 54 en 1861, et ce qui n'est pas moins à noter, c'est qu'on a opéré cette amélioration sans le moindre accroissement de dépense, en remplaçant les vieux paquebots de l'administration des postes par d'autres plus légers et plus rapides, en adoptant des appareils plus économiques, en intéressant le personnel naviguant à obtenir de la même quantité de charbon un effet plus considérable.

La compagnie a porté dans son approvisionnement de combustible le même esprit de perfectionnement. Jusqu'en 1862, la totalité de la houille nécessaire arrivait d'Angleterre ; on la trouvait plus avantageuse que la nôtre pour le service des paquebots, on l'avait à meilleur compte, on la préférait donc, malgré l'incertitude des arrivages, qui pouvaient être arrêtés ou retardés par une guerre, par un vent contraire, ou par un calme en haute mer. Afin d'échapper à ces inconvénients, la compagnie a fait des essais et trouvé des expédients pour tirer un meilleur parti des houilles de la Grand'Combe, de Bességes et de la Loire ; elle a obtenu de la compagnie du chemin de fer de Lyon à la Méditerranée une réduction de tarif pour le transport de ce combustible de la mine à Marseille. Aujourd'hui, les fournitures de l'Angleterre sont réduites aux deux tiers de la consommation et destinées probablement à décroître de plus en plus.

Les paquebots sont aussi plus vastes qu'antérieurement et mieux appropriés aux nécessités du service. Le tonnage de déplacement qui était en 1852, de 875 tonneaux en moyenne, s'élevait à 1,093 en 1857, et à 1,800 en 1863. En 1852, la force moyenne était de 182 chevaux ; en 1857, elle allait à 228, et en 1853, à 305. Les paquebots le plus récemment construits pour les grandes lignes de la Méditerranée ont une force de 400 chevaux ; dans l'Indo-Chine, la force est de 500 chevaux sur les lignes principales, et de 280 sur les lignes secondaires. La navigation intertropicale a été l'objet de soins proportionnés à ses exigences ; on a assuré autant que possible l'aération des bâtiments ; les installations de confort ont été multipliées et toutes les branches du service organisées de manière à satisfaire les goûts et les habitudes des passagers de nationalités diverses.

Aussi les transports se sont-ils accrus en même temps que la flotte :

ANNÉES.	NOMBRE des paquebots.	PASSAGERS CIVILS.	MARCHANDISES.
—	—	—	—
1852. . .	17	27,347	9,338 tonnes.
1858. . .	45	102,226	83,857 —
1862. . .	52	125,601	94,634 —

Digitized by Google

L'arsenal est à la Ciotat; c'est là que se construisent les coques en bois ou en fer, les machines, les chaudières, que se fait l'aménagement des paquebots, que s'installent les moteurs, les agrès et les apparaux. Lorsque le service exige d'urgence des constructions auxquelles cet établissement ne peut suffire, on recourt à la compagnie des forges et chantiers de la Méditerranée, à la Seyne, près de Toulon, ou aux chantiers de M. Arman, à Bordeaux. Les ateliers des messageries comprennent seize cents ouvriers occupés aux divers travaux d'architecture navale, et parmi lesquels les directeurs ont pris soin de répandre le bien-être et l'instruction par un ensemble d'institutions qui leur font le plus grand honneur. Des habitations construites pour les travailleurs et leurs familles forment un quartier auquel, par un pieux souvenir de l'ancien établissement de Paris, on a donné le nom de Notre-Dame-des-Victoires. Une caisse de secours mutuels destinée à venir en aide aux malades et aux vieillards, reçoit de la compagnie des subventions qui grossissent notablement le produit des cotisations versées par les membres. Il y a une bibliothèque littéraire et scientifique à la disposition des ouvriers, des écoles primaires pour les garçons et pour les filles, une école spéciale pour les apprentis, des cours du soir pour les adultes, et un cours de dessin de machines et de constructions navales, où se pressent des hommes et des enfants également désireux de profiter de cet enseignement. Cette population laborieuse se montre sensible, en général, à la sollicitude éclairée dont elle est l'objet; attachée à l'usine, témoignant de sa reconnaissance par l'ordre et la paix qui règnent chez elle, c'est dans son sein que se recrutent les chefs-ouvriers, les contre-maîtres et les mécaniciens de la flotte.

A Marseille, centre de tous les services, s'est formée progressivement une vaste agglomération de bâtiments renfermant des magasins de marchandises, des ateliers de réparation, des dépôts d'approvisionnements, des bureaux. A Constantinople, tête de ligne pour le Levant, la Syrie et la mer Noire, un établissement semblable est situé sur le Bosphore. Une agence, des magasins et un dépôt d'approvisionnements sont installés au Pirée, à Smyrne, ainsi qu'à Alexandrie, à proximité de la mer et du chemin de fer égyptien. Le vice-roi a généreusement accordé à la compagnie française toutes les facilités nécessaires pour la placer dans ses Etats sur le même pied que la compagnie péninsulaire d'Angleterre. Les mêmes conditions lui ont été assurées pour l'usage de la voie ferrée d'Alexandrie à Suez. Dans ce dernier port, elle a obtenu la concession des bâtiments élevés pour le service de la Medjidieh, compagnie qui avait organisé une entreprise de navigation à vapeur sur la mer Rouge, mais qui n'a pu soutenir la concurrence des petits caboteurs

Digitized by Google

arabes. Le vice-roi a fait construire, en outre, un bassin de radoub, autour duquel sont groupés des ateliers et des bâtiments servant de magasins et de bureaux. Un chantier, qui forme une succursale de celui de la Ciotat, est établi sur des terrains bien situés, muni d'un outillage complet, et renferme cinq cents ouvriers, pour lesquels on a construit aussi des habitations.

A Aden, la compagnie a obtenu du gouvernement britannique, sur des terrains dépendant du domaine de la couronne, un emplacement à côté de l'établissement fondé par la compagnie péninsulaire; il y a un dépôt de charbon, une agence, une cale de halage. De là, sur tous les autres points où s'arrêtent les paquebots, sont disposés des établissements proportionnés à l'importance des opérations.

Tous les services sont ainsi organisés sur la plus grande échelle et marchent avec une régularité parfaite; mais les soins et les efforts de la compagnie ne reçoivent pas partout une récompense également satisfaisante. En Italie, à mesure que les chemins de fer étendent leur réseau, le nombre des passagers diminue sur les paquebots qui desservent les lignes de peu d'étendue. Depuis plusieurs années d'ailleurs, les entreprises de transports maritimes se sont multipliées de ce côté. Il y a les neuf bateaux à hélice de la compagnie Fraissinet qui sont disposés pour porter des quantités considérables de marchandises et dont un, l'*Algérie*, marche aussi vite que les paquebots-poste; ces bâtiments desservent une ligne de Marseille à Naples, par Gênes, Livourne et Civita-Vecchia. La compagnie Valery, qui fait le service postal entre la France et la Corse, est chargée par le gouvernement italien d'un service postal entre Gênes, Livourne, Naples, Messine et Palerme; elle a dix paquebots de 100 à 120 chevaux. On compte encore trois grands paquebots de la compagnie Bazin, particulièrement destinés aux transports de marchandises entre Marseille, Livourne, Malte et Alexandrie. Les Italiens ont en activité six compagnies, dont une fait le service postal entre Livourne, Piombino, l'île d'Elbe, Bastia, Cagliari et Tunis. Deux autres compagnies font circuler leurs bâtiments de Livourne à Gênes et à Nice. Cinq paquebots de la compagnie Accossato font le service postal entre Gênes, Livourne et Naples, et six paquebots de la compagnie napolitaine naviguent sans jours fixes. La sixième compagnie est subventionnée par l'Etat pour faire un service hebdomadaire d'Ancône à Gênes, en touchant à Manfredonia, Bari, Corfou, Brindes, Messine, Naples, Livourne et Marseille, et elle correspond à Corfou avec les paquebots de la Grèce. Sept compagnies de Liverpool envoient leurs bâtiments à hélice chargés de marchandises pour Gênes, Livourne, Naples, Messine, Palerme,

Digitized by Google

Corfou, et en ramènent des passagers et des produits; quarante-trois paquebots de 110 à 350 chevaux sont employés à la navigation. Puis un grand pyroscaphe hollandais, le *Rotterdam*, navigue de Livourne à Naples, Messine, Palerme, embarquant des marchandises pour les pays du Nord, et un autre va de Livourne à Marseille, Malaga, Cadix et Amsterdam.

De l'autre côté de la péninsule italique, le Lloyd de Trieste règne sans partage dans tous les ports autrichiens, à la faveur des droits différentiels qui le protègent. Son pavillon domine aussi dans l'Epire et l'Albanie. Mais en Grèce, l'avance considérable qu'avaient sur nous l'Angleterre et l'Autriche tend à diminuer d'année en année, grâce aux efforts des messageries, dont les paquebots font tous les transports de marchandises entre Marseille et le Pirée.

Sur la ligne de Constantinople, malgré la concurrence que font à notre compagnie un grand nombre d'entreprises [1], ses opérations sont en progrès [2]. Elle a fait sa place à Volo, l'entrepôt de la Thessalie, à côté du Lloyd autrichien, et depuis l'établissement de sa ligne de Thessalie, notre commerce maritime a dépassé à Salonique celui de l'Angleterre et de l'Autriche. A Gallipoli, à Trébisonde, la vente de nos produits a pris un accroissement remarquable. A Smyrne, la France occupe le second rang après l'Angleterre, pour l'importation et l'exportation; les messageries et une autre compagnie dite Phocéenne rapportent à Marseille des soies, des graines de vers à soie, des fruits, des graines oléagineuses, de la garance. Même accroissement sur la ligne de Syrie; si certains produits de la Suisse sont préférés aux nôtres à cause de leur bas prix, ils passent du moins par Marseille plutôt que par Trieste et forment un élément de fret pour les messageries. En somme, le commerce général de la France avec la Turquie s'est élevé, depuis 1847, de 126 à 290 millions de francs.

En Egypte, notre compagnie postale a exercé sur nos relations la plus heureuse influence. De 1847 à 1863, notre commerce maritime à Alexandrie s'est accru de 32,000 à 108,000 tonneaux, et le commerce général de la France avec l'Egypte, de 26 à 85 millions de francs. Au delà de Suez, dans la mer Rouge, l'océan Indien et la mer de Chine, les services de nos messageries ne font que de naître; mais la compagnie péninsulaire et orientale, qui, seule encore, exploitait des lignes postales dans ces parages, ne saurait satis-

[1] Les bateaux à vapeur du Zarap-Hané, les services maritimes ottomans, le Lloyd autrichien, une compagnie anglaise de Liverpool, la compagnie russe de commerce et de navigation, la compagnie belge d'Anvers, la compagnie grecque, et autres moins importantes.

[2] De 1847 à 1863, la part de la France dans le mouvement de la navigation à Constantinople s'est élevée de 62,000 à 131,000 tonneaux.

Digitized by Google

faire à tous les besoins qui se manifestent ; à côté d'elle, les messageries peuvent, sans contrarier ses opérations ni porter atteinte à son revenu, trouver encore assez de passagers et de marchandises pour faire de très bonnes affaires. Aussi les deux entreprises vivent-elles ensemble dans les meilleurs termes ; si le service de l'une est troublé par quelque accident, l'autre, immédiatement, lui vient en aide ; entre elles, point de ces procédés hostiles qu'engendre l'ardeur de la concurrence ; exemptes de sentiments de rivalité, elles n'échangent que de bons offices. A Maurice, à Batavia, nos paquebots ont reçu l'accueil le plus favorable. Le gouvernement général des Indes hollandaises a témoigné de l'intérêt particulier qu'il porte à l'entreprise, en faisant exécuter provisoirement, par un bateau à vapeur de sa marine, le service de Singapore à Batavia, jusqu'à ce que la compagnie eût organisé cet embranchement. Les Espagnols aussi viennent à Saïgon s'embarquer sur nos bâtiments, et, pour comble de faveur, des familles appartenant à la noblesse et à la *gentry* britanniques témoignent, par leur présence, du confortable qui règne à bord.

Que de difficultés vaincues et de progrès accomplis depuis le jour où le service du Levant passa des mains de l'Etat dans celles des messageries ! L'horizon politique était alors chargé de nuages menaçants ; l'inquiétude pesait sur le crédit et le commerce ; mille entraves suscitées par de fausses doctrines économiques contrariaient le développement des échanges. La compagnie, néanmoins, répondit au premier appel et se mit résolûment à l'œuvre. Energique et habile, n'épargnant ni efforts ni sacrifices, en quelques années elle créa autant pour la France que pour elle-même, cette flotte de soixante navires construits d'après les meilleurs types et portant si noblement le pavillon national. Soit qu'elle s'associe au succès de nos armes en transportant vers les champs de bataille les troupes et les munitions, soit qu'elle offre à nos commerçants le moyen d'étendre leurs relations jusque dans les contrées les plus lointaines, toujours on la voit identifier généreusement l'intérêt du pays avec le sien propre. Ce n'est pas seulement une des plus belles entreprises qu'aient organisées parmi nous l'activité individuelle et l'esprit d'association, c'est aussi pour l'Etat un serviteur fidèle et utile, attaché à sa fortune et concourant à sa grandeur.

L. Smith.

Digitized by Google

FRÉDÉRIC II

ET LES

IDÉES RELIGIEUSES

AU XIIIe SIÈCLE

Vie et Correspondance de Pierre de la Vigne, ministre de l'empereur Frédéric II, avec une étude sur le mouvement réformiste au XIIIe siècle, par A. HUILLARD-BRÉHOLLES, 1 vol. in-8°. Paris, Plon. 1865.

Les événements de chaque jour ressemblent à des touffes d'arbres qui seraient placées entre nous et l'horizon, et nous empêcheraient de voir à distance. On se figure volontiers qu'il n'y en a pas encore eu de pareils. L'avenir aura, certes, à compter avec eux; mais il rabattra de leur importance actuelle et ne verra que le jeu historique et permanent de deux forces dont le conflit est naturel, là où le présent croit reconnaître des prodiges ou des événements nouveaux. Ce qui est vrai des faits communs dont la trame toute fraîche nous paraît si merveilleusement tissue, l'est surtout du grand dualisme des intérêts religieux et politiques. Ce dualisme est avec raison considéré comme la question mère de notre temps. Ce que l'on ne considère pas, c'est qu'il est nécessaire, éternel, une condition de notre nature, un ressort providentiel créé par l'auteur anonyme des choses pour maintenir notre destinée sociale en équilibre.

A y regarder de près, on découvrirait facilement que notre époque

Digitized by Google

est une époque d'apaisement relatif, peut-être malsain comme ces températures lourdes qui procurent un bien-être momentané, présage de tempêtes prochaines; époque de calme, néanmoins, et non dépourvue de ce charme attractif que donne le repos intérieur. Les esprits d'il y a trente ans dormaient d'un sommeil plus léger que le nôtre. Ils entendaient des sons graves qui ont cessé d'être perçus par les oreilles affairées d'aujourd'hui. Ils avaient assisté aux spectacles émouvants de la République et de l'Empire, et leurs souvenirs leur tenaient les nerfs dans un état d'irritation entretenu d'ailleurs par la presse et la tribune. Leur conscience inquiète, douloureuse, tourmentée par des souffles divers, était sensible à d'autres bruits, des bruits pensants que, depuis, la vapeur a couverts de sa voix stridente, et l'école de Saint-Simon éloignés comme importuns. Ils l'empêchaient de professer à son aise sur les avantages infinis attachés à une digestion saine et abondante.

Du mouvement intellectuel d'alors, il est pourtant resté quelque chose : l'histoire de France est née, une création monumentale et sans précédent. Nous sommes encore trop près de ceux qui lui ont assigné ses limites et donné une physionomie, pour pouvoir juger en connaissance de cause de l'œuvre qu'ils ont accomplie. Le temps déterminera la part qui revient à chacun, et prononcera définitivement sur les travaux respectifs d'hommes tels que MM. Guizot, Augustin Thierry et Michelet. Il statuera aussi en dernier ressort sur les travaux, qui pour être moins brillants n'ont pas une moindre utilité, du petit groupe de savants distingués qui, de nos jours, ont découvert le moyen âge, exhumé ses actes, ses croyances, sa littérature, ses arts. M. Huillard-Bréholles est du nombre. Quoi qu'on dise, ils ont accompli une tâche éminente, morale, civilisatrice, remis la France et l'Europe en possession de leur passé, établi un lien direct entre l'antiquité et les temps modernes. Cela vaut autant que d'avoir découvert un insecte, mesuré la parabole décrite par un boulet de canon ou inventé une méthode économique. Si l'art culinaire n'a rien à gagner à ces investigations laborieuses, il en est autrement des sciences morales, qui puiseront désormais dans l'étude de l'histoire leur plus ferme appui, une confirmation à leurs doctrines ou un redressement au manque d'expérience que comporte nécessairement leur étude purement psychologique.

I

Dès la renaissance, la science, la littérature et l'art, d'accord avec les gouvernements y compris le gouvernement pontifical, se sont

Digitized by Google

entendus pour décrier de concert la société féodale et religieuse à laquelle ils succédaient. La haine était pour beaucoup dans ce mépris systématique; les circonstances pour davantage. D'une part, on était las d'avoir souffert et jeûné : tous les sens avaient été mis à une épreuve rigoureuse; ils étaient aiguisés, avides de prendre une revanche, et ennemis des souvenirs de l'ascétisme. D'autre part, on venait de retrouver un monde tout à fait opposé de mœurs et de maximes à celui dont on sortait, n'offrant avec lui aucun rapport commun. De cette absence de rapports, on conclut que le dernier était vide ou horrible, ou plutôt vide et horrible : c'était l'enfer, une région de ténèbres dont on apercevait encore devant soi la bouche béante, dans lequel on avait peur de retomber. Pour horrible, le moyen âge l'était sans doute sous plusieurs de ses aspects importants. Il doit à cette qualité d'avoir été fort et fécond. Vide, il ne l'était pas. Si par là on entend qu'il était privé d'un mobilier confortable et d'un matériel qu'on puisse comparer à celui d'une compagnie de chemins de fer ou de paquebots transatlantiques, il est permis de penser qu'il était vide. Au contraire, à ce point de vue, la société antique en décadence était mieux pourvue et même opulente. Elle possédait un ameublement de luxe supérieur au nôtre, des temples, des théâtres, des bains publics, des palais, des jardins, une industrie médiocre, qui était de l'industrie pourtant, car elle confectionnait des étoffes de pourpre et d'or, des bijoux, des tableaux et des statues. Elle avait aussi un attirail de littérature tout autrement considérable que celui du moyen âge; mais l'énumération de ses richesses à ces divers égards ne serait point un argument sans réplique. Les érudits du XVIe siècle, sur l'imagination desquels pesait ce contraste, ne savaient pas qu'au milieu de tant de prestiges matériels, le moral était ruiné au déclin de l'Empire, que l'homme n'y était plus qu'une momie entourée de bandelettes reposant dans un somptueux tombeau, qu'il avait perdu la foi, la volonté, l'énergie, la force, tout ce par quoi l'on vit, que les Germains le trouvèrent mourant d'inanition, étendu et inerte dans ses palais de marbre. La littérature et l'art, au XVIe siècle, furent séduits par le décor extérieur de la société antique, sans voir que ce décor était celui d'une chambre mortuaire.

Les savants et les philosophes modernes célèbrent à l'envi le grand déploiement de force, l'essor de la pensée et des institutions de la renaissance. Ils oublient de faire une réflexion fort simple : c'est qu'une civilisation forte et éclairée comme la civilisation à qui Luther, Calvin, Léon X, Michel-Ange, Raphaël, Montaigne, etc., servent maintenant d'enseigne, ne tombe pas du ciel comme une couche de rosée entre un coucher du soleil et son lever du lende-

Digitized by Google

main. Cette grandeur virile et cette rudesse d'aspect dont sont empreints et rayonnent les hommes et les choses du XVIe siècle, sont le fruit d'une séve latente, longtemps couvée dans une pénombre où les yeux superficiels de la critique au jour le jour ne distinguent rien de saillant, mais où un œil attentif entrevoit des masses noires, compactes, étranges, qu'avait dissimulées longtemps une absence à peu près complète de lumière au dehors, c'est-à-dire de publicité. Ces trésors occultes, cette vie cachée, distillée goutte à goutte durant une longue période, dite *de ténèbres*, se révélèrent tout à coup. A l'heure qu'il est, on vit encore sur cette réserve, et il n'est pas démontré que la civilisation qui lui a succédé n'en est pas la *mise en coupe* et la dépense, et qu'il ne faille pas rapporter à cette épargne quoi que ce soit de ce qui maintenant a une vitalité quelconque.

Pourquoi s'obstiner à ne pas comprendre qu'en ce cas, comme en tout autre, la moisson est moins à considérer que le terrain sur lequel on la récolte? Si elle est abondante, le terrain est fertile. Or, cette fertilité vient de quelque part : elle précède la moisson. Le génie de la renaissance est donc le fruit d'un sol auparavant fécondé. Il n'est bruit que de la stérilité du milieu catholique où cette moisson a poussé subitement. On a écrit des milliers de volumes destinés à expliquer le fait; ceux qui les ont écrits étaient évidemment étrangers au développement historique de la civilisation. Pourquoi n'y a-t-il pas et n'y aura-t-il pas de XVIe siècle au Maroc ou chez les Peaux-Rouges d'Amérique? Parce qu'on n'introduit pas dans ces contrées les classiques grecs et latins? Eh, non. Ce ne sont point les classiques qui font défaut au Maroc, mais un terrain propre à la culture des classiques. Il manque aux habitants du pays un tempérament convenable : ce tempérament existait en Europe au début de la renaissance, et il est l'œuvre de la civilisation chrétienne. On ne trouve rien au XVe siècle, dit avec emphase M. Michelet; il a mal vu. Il n'y a peut-être rien à fleur de terre, mais à deux pieds plus bas coulent des fleuves profonds, alimentés par le mysticisme. Ils surgiront tout à l'heure et couvriront le monde de leurs inondations fécondantes.

Et puis on exagère, en déclarant le XVe siècle stérile en œuvres pratiques. La société politique vit, agit, secoue les institutions, contracte des habitudes nouvelles. A côté d'elle, l'Eglise continue d'être un établissement moral sans exemple; elle travaille, gouverne, se défend partout où elle a cessé de conquérir. N'eût-elle produit à cette époque que l'*Imitation*, que cette œuvre suffirait à la justifier du reproche d'inertie. Un livre comme l'*Imitation* prouve plus au profit de l'Eglise catholique que deux cents chefs-d'œuvre littéraires au profit d'un siècle lettré; car il est un thermomètre qui permet de

Digitized by Google

mesurer la température morale du milieu dans lequel il s'est produit.

Cette température était fort élevée, si élevée qu'elle donne le vertige à quiconque essaye de vouloir s'en rendre compte. On sent à cette lecture combien le catholicisme est fort. C'est encore l'Eglise d'Innocent III avec son armée de moines mendiants, armée de volontaires—car le catholicisme n'a jamais eu recours à la conscription—et son budget, qui n'est point alimenté par l'impôt, mais par le revenu des terres ecclésiastiques. Une preuve que ces institutions-là n'étaient point oppressives comme on l'enseigne communément, c'est qu'elles ont tenu contre des tempêtes où sombraient les gouvernements et les dynasties. De fait, il y a moins d'arbitraire dans l'Eglise d'alors qu'autour d'elle. Elle opprime quelquefois ; mais où n'opprime-t-on pas ? D'ordinaire, elle discute au lieu d'agir militairement comme elle aurait pu. L'épiscopat dirige la machine cléricale de compagnie avec les moines, qui travaillent au-dessous de lui sur les petits que la crosse n'atteint pas. Au-dessus de ces grands corps disséminés sur le sol afin de l'étreindre tout entier, où chacun est jaloux de son autorité qu'il maintient contre le voisin, conservant ainsi à chaque district de la chrétienté une autonomie précieuse, règne le pape. Son gouvernement n'est pas précisément paternel, bien qu'il prétende l'être ; heureusement, la nécessité corrige ce que son joug aurait de trop lourd. On le respecte beaucoup et on lui obéit le moins possible. Or, il n'a souvent d'autre moyen de contraindre les fidèles à l'obéissance que leur bon vouloir ; ce bon vouloir a des intermittences. Les conciles décrètent à peu près ce qu'ils veulent. A l'occasion, ils déposent le souverain Pontife. Aucune assemblée délibérante, hors peut-être le sénat romain à ses jours de splendeur, n'a joui de pouvoirs aussi étendus que les conciles de Bâle et de Constance. Ils formulent le dogme, modifient la discipline ecclésiastique à leur gré, en bon français, exercent à la fois le pouvoir législatif et le pouvoir exécutif. On peut résumer la situation en disant que les idées gouvernent encore, et que, si très souvent le fait y contrevient, il commet un délit, n'est pas légitime parce qu'il est accompli.

Le domaine de l'intelligence, lui non plus, n'est pas en friche. On trouve des Universités dans les villes importantes, en Allemagne, en Italie, en Espagne, en France, en Angleterre. On étudie dans les couvents, où la solitude et la non-obligation de se faire une carrière, autorisent la réflexion silencieuse, celle qui féconde le cerveau. On découvre aussi l'imprimerie à cette époque. Vingt mille copistes passaient déjà leur vie à transcrire des manuscrits. Ils ne suffisent plus aux besoins urgents. On les remplace par cinquante mille typo-

Digitized by Google

graphes. Si le siècle de l'imprimerie et de l'*Imitation* est un siècle stérile, on ne sait plus quel sens donner à ce mot. L'érudition était sans contredit moins étendue que de nos jours ; mais si elle manquait de surface, elle y suppléait par la profondeur. La science du langage fut au XVe siècle l'objet de travaux immenses, dont profitèrent sans le dire les humanistes. Ce furent des grammairiens de ce siècle, par exemple Laurent Valla et Sulpizio di Veroli, qui organisèrent l'enseignement classique auquel on n'a apporté depuis que des modifications de détail. La langue française, correcte, logique, supérieure aux langues anciennes par la méthode et l'étendue, sinon par la richesse, s'est formée dans les écoles de ce temps. Sa correction, sa syntaxe, son génie sont nés à l'ombre du syllogisme, dans les ateliers diffamés de la scolastique. Les docteurs dont on rit volontiers dans nos classes de philosophie, Pierre Lombard, le Maître des sentences, et saint Thomas, le bœuf muet, en furent les patrons au même titre, et peut-être à un meilleur titre que Pascal et Voltaire, puisque ceux-ci n'en ont pas formé la structure intime.

Une preuve difficile à contester de la connaissance familière qu'avaient de la langue latine les érudits contemporains de l'invention de l'imprimerie, est consignée dans les manuscrits et les éditions *princeps* d'ouvrages anciens dont ils se servaient. Elle résulte du système d'abbréviation adopté par eux. Il est comparable à celui dont les Romains faisaient usage dans leurs monuments épigraphiques. Ce système à peu près généralement employé au moyen âge, consiste à retrancher la moitié du mot, souvent même à n'en laisser subsister que la lettre initiale. Pour arriver aujourd'hui à déchiffrer les manuscrits et les éditions *princeps* des auteurs anciens, il faut avoir suivi un cours à l'école des chartes, et quand on arrive à épeler avec difficulté ce que les écoliers du Maître des sentences lisaient couramment, on est couronné par l'Institut. On était donc instruit. On écrivait aussi, et ce qui vaut mieux, on pensait; car la tenue des livres n'étant point encore inventée, on s'instruisait d'ordinaire afin, par ce moyen, d'arriver à penser. Il est vrai qu'on pensait et qu'on écrivait d'une façon différente de la nôtre. Ceci est une question de tempérament, de milieu, d'éducation dont il importe de tenir compte. Plusieurs circonstances s'opposent d'ailleurs à ce qu'on puisse apprécier avec justice la portée des travaux littéraires et intellectuels de la dernière moitié du moyen âge. Ils ont un costume à part. Le roman et la poésie parlent une langue en voie de formation, inintelligible à des lecteurs modernes, que les écrivains d'alors maniaient eux-mêmes difficilement. On ne la possède ni ne l'enseigne maintenant; elle appartient exclusivement à quelques

Digitized by Google

amateurs et aux savants obligés par état à en rechercher le sens péniblement dans l'intérêt d'études historiques forcément peu communes. Le latin scolastique est une autre chambre obscure, où ne pénètrent que des initiés. Il faut être antiquaire pour l'aborder avec succès. Il ne suffit même pas de connaître le latin classique, ce qui déjà ne le mettrait qu'à la disposition d'un petit nombre. De sorte que le vulgaire de la critique, incapable de pratiquer, faute d'études spéciales, les lettres populaires aussi bien que les lettres des hautes classes de la société française de cette époque, la tient pour non avenue. On se tire de là grâce à beaucoup de mépris affecté et à l'ignorance où l'on est des mœurs auxquelles la littérature de nos ancêtres servait d'expression.

Au triple point de vue religieux, politique et littéraire, le XIIIe siècle fut, comme le sera le XVIe, un renouvellement partiel de la civilisation. Il débute par l'insurrection albigeoise, comme le XVIe par la réforme. Matériellement, l'insurrection est vaincue, mais son échec n'est qu'une illusion : elle n'est qu'ajournée. Le libre-penser se recueille, compte ses morts et prépare lentement sa revanche. Comme à l'avénement de la réforme, les pouvoirs politiques sont également hostiles à l'Eglise ; ils sont vaincus comme l'insurrection religieuse à laquelle ils n'osent s'associer. Seules, les lettres et la philosophie doivent à leur obscurité de n'offusquer personne. On les morigène de temps en temps, ce qui ne les empêche pas de poursuivre en silence et sans exciter d'effroi la révolution qui doit les émanciper. On les rencontre déjà partout, dans les cloîtres et les châteaux de la féodalité, dans les écoles, jusque dans la chaire qu'elles illustreront plus tard. Ce caractère de renouvellement universel qui est, à proprement parler, le cachet du XIIIe siècle, ne se marque pas très distinctement chez nous, parce qu'à aucun moment du moyen âge la France n'a servi de centre de gravité à l'Europe. A partir de la bataille de Verdun (843), l'Europe oscille entre l'Allemagne et l'Italie. Les grandes affaires se font par l'empereur ou par le pape. Le pouvoir s'exerce surtout au delà du Rhin ; l'argent se dépense en Italie. Quant aux idées, elles ne viennent s'établir un instant en Languedoc que pour y être noyées dans des flots de sang ou contraintes d'aller se réfugier ailleurs. Il faudra Richelieu, Voltaire et la Révolution pour que la civilisation vienne établir en France son quartier général : Du IXe au XIIIe siècle, la France n'est en réalité qu'un fief séparé de l'empire. Le pouvoir royal est presque nominal ; chaque province, retirée chez elle, y vit obscurément de sa vie propre. Il n'y a debout en Occident que deux forces politiques, l'empire avec un reste d'autorité réelle et les souvenirs de Charlemagne, et le souverain Pontife, dont l'influence croissante menace

Digitized by Google

de concentrer les deux puissances civile et religieuse dans les mains de l'Eglise.

En l'absence de la centralisation, les grandes figures historiques sont rares. Chacun reste chez soi et n'en sort pas, même par la renommée. Il faut arriver au XIIIe siècle pour que, depuis Charlemagne, les regards des hommes se concentrent de nouveau en grand nombre sur une même physionomie, ou plutôt sur deux physionomies. Ce sont celles de Frédéric II et d'Innocent III. Elles en valaient vraiment la peine. Frédéric II est une figure d'empereur tout à fait romaine. Qu'est-ce en face de lui que Charlemagne lui-même, ne sachant pas lire à trente-deux ans, faisant vendre les œufs de ses basses-cours, guerroyant presqu'un demi-siècle contre les Saxons, pour obtenir un tribut de cinq cents vaches, ayant pour Mécène Eginhard et pour neveu Roland ?

Qu'est-ce à plus forte raison que nos roitelets capétiens — Hugues Capet, que Dante qualifie de fils de boucher (beccaio), — Robert, qui chante au lutrin comme un homme à gages, — Louis le Gros, qui dépense un règne de trente ans à batailler contre les hobereaux de la banlieue de Paris? Que sont tous ces princes en présence de Frédéric II, épris à la fois de littérature et d'art, de vice et d'incrédulité, homme étonnant par ses défauts autant que par ses vertus, visant partout au gigantesque, excessif dans ses haines comme dans ses faveurs, détruisant une population comme on abat une forêt, sans scrupule ni émotion, méprisant le genre humain avec ses croyances, rêvant de la civilisation romaine au milieu de la société féodale, assez naïf et confiant en son pouvoir pour espérer changer au gré de sa volonté les conditions générales de la vie publique autour de lui ? La race de ses pareils avait disparu avec les Césars romains, dont il professe le culte et admire les pratiques, alliant sans vergogne le glaive de l'inquisition à la fréquentation des musulmans, car si d'une main il brûle les hérétiques, il tend l'autre aux astrologues de l'Orient, emprunte aux Sarrasins leurs mœurs, un harem, une armée de janissaires, une cour de savants et de parasites, jusqu'à leur costume.

« Frédéric dit Villani, parlait la langue latine, notre langue vulgaire (italienne), l'allemand, le français, le grec et l'arabe ; abondant en vertus, il était généreux, et à ses dons il joignait encore la courtoisie ; guerrier vaillant et sage, il était aussi fort redouté. Mais il fut dissolu dans la recherche des plaisirs ; il avait un grand nombre de concubines suivant l'usage des Sarrasins ; comme eux, il était servi par des mamelouks ; il s'abandonnait à tous les plaisirs des sens et menait une vie épicurienne, n'estimant pas qu'une autre vie dût venir après celle-ci. » Villani est un Guelfe, par conséquent

Digitized by Google

hostile. Il énumère les défauts de Frédéric. Par contre l'historien de Conrad et de Manfred est un Gibelin; il a étudié le côté louable du caractère de l'empereur : « Ce fut, dit-il, un homme d'un grand cœur, mais la sagesse, qui n'était pas moins grande en lui, tempérait sa magnanimité, en sorte qu'une passion impétueuse ne déterminait jamais ses actions, mais qu'il procédait toujours avec la maturité de la raison..... il était zélé pour la philosophie; il la cultiva pour lui-même et la répandit dans ses Etats. Avant les temps heureux de son règne, on n'aurait trouvé en Sicile que peu ou point de gens de lettres; mais l'empereur ouvrit dans son royaume des écoles pour les arts libéraux et pour les sciences; il appela des professeurs de différentes parties du monde, et leur offrit des récompenses libérales. Il ne se contenta pas de leur accorder un salaire, il prit sur son trésor de quoi payer une pension aux écoliers pauvres, afin que, dans toutes les conditions, les hommes ne fussent point écartés par l'indigence de l'étude de la philosophie. Il donna lui-même une preuve de ses talents littéraires, qu'il avait surtout dirigés vers l'histoire naturelle, en écrivant un livre sur la nature et le soin des oiseaux, où l'on peut voir combien l'empereur avait fait de progrès dans la philosophie. » Cet ouvrage est un traité de fauconnerie, science très cultivée dans les cours féodales. Un grand nombre d'historiens se sont plu à mettre Frédéric en parallèle avec divers Césars romains. Il aspira plutôt à leur ressembler qu'il ne leur ressembla réellement. Sans disconvenir que, par la hauteur du caractère, la dépravation des mœurs, qui était chez lui plutôt une erreur de l'esprit qu'un appétit des sens, il n'offre par exemple avec Domitien plusieurs traits communs, c'était un prince d'une trempe différente de celle des empereurs auxquels on a voulu le comparer. A son insu, le christianisme avait déteint sur lui, donné à sa personne et à sa politique un cachet de responsabilité morale inconnu à Rome antique. Il est féroce, mais point à la manière des Romains; il ne tue pas pour tuer, parce que la vue du sang lui fait plaisir. Il y est contraint par les exigences de sa colère ou les nécessités de sa position. Du reste, quoique de race germanique, il faut bien avouer qu'il était de complexion italienne, ce qui comporte le goût de la violence combinée avec l'astuce. Il était né en Italie, avait reçu une éducation italienne, s'était chauffé dès l'enfance à ce soleil ardent qui brûle le sang et irrite les passions. Mis en rapport de bonne heure avec les Grecs de Byzance, corrompus, habiles et fastueux, il fut ébloui de l'éclat de la vie orientale, impression que le commerce des Sarrasins d'Afrique ne fit que fortifier en lui. Aussi le voit-on s'entourer à leur exemple de luxe, de femmes et d'eunuques. La force militaire, en l'absence de foi religieuse, lui paraît, comme aux

Digitized by Google

Orientaux, la sauvegarde unique de l'ordre dans ses Etats, et le seul moyen d'action convenable à ses principes. Tout cela allait ensemble et formait dans sa pensée un corps de doctrine complet. Les mœurs qui furent chez Frédéric le résultat de son éducation, étaient contagieuses. Il les communiqua, non point en Allemagne, où il vécut peu, mais aux tyranneaux qui lui succédèrent en Italie. Il les communiqua de même à ses enfants, à qui elles furent aussi fatales qu'à leur père. On s'imagine sans peine combien la maison de Souabe, hostile au christianisme par principe, et ennemie de l'Eglise par intérêt politique, dut effrayer, non-seulement la papauté qu'elle avait en face d'elle, mais bien davantage l'épiscopat et les fidèles, qui voyaient en elle un scandale public et un attentat à leurs croyances. Cela suffit à expliquer l'acharnement déployé contre Frédéric. On ne lui accorde ni paix ni trêve. On ne pouvait en effet traiter avec lui. Son existence était en péril. Aussi ne pardonne-t-on ni à lui ni aux siens. Il finit par « tomber dans les mains du seigneur. » (1252). Son fils Conrad ne lui survécut que deux ans, et mourut également proscrit par l'Eglise. Son petit-fils Conradin n'eut pas un meilleur sort : il mourut de la main du bourreau, ministre de l'Eglise. Elle poursuivit d'une haine particulière ses bâtards, Enzio et Manfred. C'étaient en réalité deux héritiers dignes du vieil empereur. Manfred, élevé par les musulmans de la cour de Frédéric, comme lui ami des arts, généreux, poli et d'une beauté féminine, alliait à ces qualités une vie effroyablement dissolue. Il alla jusqu'à déshonorer sa sœur, mariée au comte de Caserte : « Il ne craignait ni Dieu ni les saints. » Après la mort de son père, il reste l'allié des Sarrasins et s'en sert pour piller les gens d'église ; on ne l'appelle plus que le sultan de Nocera, poste fortifié que les Arabes possédaient sur la côte du royaume de Naples, et où Manfred tenait quelquefois sa cour. Il était pourtant doué des vertus éminentes prodiguées par le ciel à sa famille. Il est vrai que ses crimes n'étaient pas moins éminents : on ne l'aime ni ne le hait à demi. Il se vantait avec complaisance de son illégitimité, disant que les grands hommes avaient toujours été des bâtards. Un historien remarque à ce propos que, si le dire de Manfred était vrai, l'Italie, de son temps, ne devait pas manquer de grands hommes.

Quoi qu'il en soit, le noir Charles d'Anjou, ayant accordé la sépulture au cadavre de Manfred, le légat du pape le fit déterrer et jeter à la voirie. Dante lui a consacré une oraison funèbre. (*Purgatoire*, ch. III.)

Biondo era e di gentile aspetto.....
Poi disse sorridendo : io son Manfredi,
Nipote di Gostanza imperatrice.
Se 'l pastor di Cosenza ch' alla caccia

Digitized by Google

Di me fu messo per Clemente, allora
Avesse in Dio ben letta questa faccia,
L'ossa del corpo mio sarieno ancora
In co' del ponte presso a Benevento,
Sotto la guardia della grave mora.
Or le bagna la pioggia e muove 'l vento.....

Dante est l'historien véridique des hommes de fer de cette terrible époque. Il les qualifie mieux en quelques vers que les chroniqueurs en un volume.

Enzio avait le tempérament de la famille de Souabe, et finit comme son frère Manfred, d'une façon misérable. Lors du supplice du Conradin, il essaya de s'enfuir de la prison où il passa une partie de sa vie, et fut trahi par une boucle de chevaux : « Ah ! il n'y a que le roi Enzio qui puisse avoir de si beaux cheveux blonds, » dit le geôlier. Il ne sortit pas. La maison de Hohenstauffen était une maison tragique ; elle vécut de meurtre et s'éteignit dans un bain de sang, parce qu'elle avait voulu rétablir la centralisation romaine contre le catholicisme, qui l'avait détruite de concert avec les Germains. Mais si elle était l'organe des intérêts laïques et du libre penser naissant, déjà puissante de ce chef, elle dut à une autre cause la pitié qu'elle inspire à l'histoire et l'éclat de ses succès politiques : Frédéric et ses enfants surent faire surgir autour d'eux des amitiés héroïques. Ils avaient les qualités de leurs vices ; féroces d'instinct et de conduite, quand la chaleur du sang chez eux s'appliquait à la bienveillance, ils la pratiquaient avec une grandeur qui faisait naître sur leurs pas des dévouements sans bornes. De leur part, l'amour comme la haine était expansif ; ils mettaient les ressources de l'empire au service de leurs passions. Frédéric II fut le premier prince chrétien qui put dire à l'exemple de Sylla : « Nul n'a jamais tant fait de bien à ses amis et de mal à ses ennemis. » Les amis de Frédéric mouraient pour lui volontairement. On mourut pour Conrad, on mourut pour Manfred et pour Enzio. Conradin était un jeune homme incapable et le représentant d'une cause vaincue d'avance ; il n'importe, des milliers d'hommes affrontèrent la mort pour lui sans peur, bien que sans illusion. Quand il eut été décapité, les survivants de sa cause continuèrent de conspirer ; on assassina ceux qui l'avaient vaincu. Le dévouement à outrance était, du reste, une vertu systématique inoculée par Frédéric II et Manfred aux membres du parti gibelin ; et puis, il était traditionnel en Italie, il avait été la dernière passion des Romains. Chez eux, le dévouement à une cause personnelle avait survécu aux convictions morales. Lorsque les idées règnent, elles font des martyrs ; lorsqu'il n'y en a plus en circulation, comme il faut qu'on se dévoue à quelque chose, on prend un homme, on vit

Digitized by Google

et l'on meurt ensemble; cela explique les hécatombes immenses qui accompagnent à Rome les changements de règne. Les amis et les clients d'une grande maison s'attachent à elle et en partagent la destinée. Si le chef de la maison arrive à une magistrature, à un office impérial, ou mieux à l'empire, il n'arrive pas seul, sa clientèle et ses amis arrivent avec lui. S'il tombe violemment, son personnel administratif succombe en même temps, souvent même est détruit; un autre le remplace, et s'en va de même tout d'une pièce. Ces habitudes de dévouement exclusif, si profondément invétérées en Orient, existaient en Germanie avant l'invasion du Ve siècle. Tacite en a donné une esquisse; un chef de bande faisait à ses compagnons cadeau d'un cheval et d'une framée; la formule du serment prêté et reçu indiquait que désormais on vivrait du même souffle. Partout où l'homme isolé se trouve aux prises avec de grands obstacles, il agit ainsi; il cherche dans le dévouement collectif poussé jusqu'à l'héroïsme un remède efficace à sa faiblesse privée. Ce dévouement était le ressort immédiat de l'âme de Frédéric II; il ne connaissait de crime que celui d'avoir trahi ses bienfaits.

M. Huillard-Bréholles, très au fait des événements de cette époque, s'est attaché à rechercher les causes secrètes de l'animosité de Frédéric II contre son ministre Pierre de la Vigne, à qui, entre parenthèses, M. Huillard-Bréholles vient de restituer son vrai nom. On avait dit jusqu'ici Pierre des Vignes, sur la foi de documents sans autorité. Pierre de la Vigne, objet spécial du savant travail de M. Huillard-Bréholles, était l'homme d'affaires préféré de Frédéric II, mieux que cela, son conseiller intime et son ami. Le ministre partageait les idées politiques, religieuses et littéraires du maître. Frédéric lui avait octroyé sa confiance impériale, ce qu'on pourrait dire une confiance illimitée. Pierre de la Vigne doit à cette confiance d'avoir été, malgré l'humilité de sa naissance, un des personnages influents du XIIIe siècle, où il joua un rôle tout autrement considérable que celui de Pierre Du Bois, en France, sous le règne de Philippe le Bel[1].

M. Huillard-Bréholles, dis-je, examine en détail pourquoi l'empereur, non satisfait d'un arrêt de mort, y ajoute comme surcroît les raffinements d'une cruauté lente et artificieuse. Il n'y a pas à chercher loin. Pierre de la Vigne l'avait trahi, du moins Frédéric en était persuadé, et il voulut que le châtiment fût proportionné à l'ingratitude. Pierre était un homme de rien, dont il avait fait le

[1] Voir, au sujet de Pierre Du Bois, l'étude publiée par M. Boutaric, dans la *Revue Contemporaine* du 15 avril 1861.

Digitized by Google

second personnage de l'empire, Eh bien, Pierre de la Vigne essaye d'empoisonner l'empereur, ce qui ne prouve pas en faveur de son discernement, car son autorité dans l'Etat n'eût pas survécu à la mort de Frédéric. Quand Pierre et le médecin qui lui servait de complice présentent à l'empereur la coupe empoisonnée : « Mes amis, dit Frédéric, mon âme se fie à vous (elle ne s'y fiait pas du tout); gardez-vous, je vous en supplie, de me présenter du poison au lieu de médecine, à moi qui ai confiance en vous. » Ils insistaient. « Bois-moi la moitié de ce breuvage, dit le vieux lion au médecin. » Celui-ci feint de trébucher et en répand la moitié. Frédéric fit boire le reste à des condamnés, qui moururent sur-le-champ. Le médecin fut pendu; mais une corde n'aurait pas suffi à venger Frédéric de Pierre de la Vigne; il va lui-même expliquer pourquoi : « Comme il est d'une saine politique de mesurer la justice à l'iniquité, en détruisant la race des traîtres et en desséchant le fleuve des factions, l'excellence de notre majesté impériale, interprète de la volonté divine (on met toujours Dieu de compte à demi dans ses vengeances), ordonne, de l'avis des grands de l'Etat (qu'il voulait associer à l'œuvre), que ce traître soit conduit de ville en ville, dans notre royaume, au milieu des insultes et des tourments, jusqu'à ce qu'il finisse par subir le dernier supplice; car c'est un acte de piété de se montrer cruel dans la punition d'un pareil crime[1]. » On avait, au préalable, brûlé les yeux au condamné avec un fer rouge.

Dante a une autre explication de la disgrâce du ministre : « La courtisane qui n'a jamais détourné du palais de César ses yeux effrontés..... enflamma contre moi tous les esprits et, enflammés, ils enflammèrent tellement Auguste, que mes joyeux honneurs se changèrent en un triste deuil. — Mon âme, dans un transport dédaigneux, croyant, par la mort, fuir le dédain, me rendit injuste contre moi-même, qui étais si juste. — Par les racines récentes de ce bois, je vous jure que jamais je ne manquai de foi à un maître qui fut si digne d'être honoré, — et si l'un de vous retourne au monde, relevez ma mémoire sous le coup que l'envie lui a porté. » (*Enfer*, ch. XIII.) Le poète fait allusion au bruit répandu, que Pierre de la Vigne s'entendait secrètement avec le pape pour détrôner Frédéric II.

Pierre de La Vigne, que le pinceau du Dante a voué à l'immortalité, dut sa fortune politique à ses talents littéraires. Mais s'il n'avait été qu'un lettré fort éminent, il n'est pas probable qu'il eût mérité à ce titre la faveur de Frédéric II. Il est l'auteur d'un traité *de Po-*

[1] *Grande Chronique*, t. VI. — La traduction est de M. Huillard-Bréholles.

Digitized by Google

testate imperiali célèbre à l'époque où il parut et qui ne fut pas sans influence sur l'opinion, puisqu'Innocent IV crut devoir le réfuter lui-même. Frédéric appréciait particulièrement chez lui l'habileté avec laquelle il rédigeait une circulaire diplomatique. Il en reste plusieurs dans la correspondance étendue dont l'ouvrage de M. Huillard-Bréholles contient des fragments inédits. Philosophe, poète, orateur, on lui attribue un traité *de Consolatione*, sans doute inspiré par celui de Boëce, un poëme latin sur les douze mois de l'année, dont les poètes de l'antiquité ont dû lui fournir la trame, enfin d'autres poésies latines et italiennes, œuvre d'une plume exercée et d'une imagination variée sinon facile à l'émotion. La tradition le fait impie. Il serait, au dire de plusieurs, de moitié avec Frédéric dans la composition du livre fameux *des Trois Imposteurs*. On lui attribue avec plus de raison la paternité d'un pamphlet dirigé contre les dignitaires de l'Eglise et intitulé : *Pavo figuralis*. Ce pamphlet a une raison politique. Le *Pavo figuralis* est le pape Innocent IV présidant le premier concile de Lyon. Il est entouré de colombes, de tourterelles, d'oies, de canards, de passereaux, d'hirondelles qui figurent les cardinaux, les évêques, les abbés noirs et blancs, les bourgeois, les clercs de tout genre, les ordres mendiants déjà tout-puissants et l'objet d'une haine autorisée par l'efficacité de leurs œuvres. Le coq s'entend du roi de France, la pie du parti guelfe, le corbeau du parti gibelin ; l'aigle représente l'empereur ; les oiseaux de proie sont les Allemands, les Siciliens et les Espagnols. L'existence de ce pamphlet témoigne d'un fait surprenant au premier abord, à savoir : 1° que les nations européennes n'étaient point aussi étrangères les unes aux autres qu'on le suppose communément ; 2° qu'il y avait déjà une opinion publique, avouée pour juge compétent, puisqu'on en appelle à elle ; 3° qu'il y avait déjà une littérature militante et des intérêts intellectuels. La réforme développera plus tard ces tendances, mais ne les créera pas. De nos jours, les chemins de fer ont rapproché les peuples, à en croire les hymnes de la presse industrielle; à l'encontre de cette assertion, il résulte de l'étude attentive des documents publics au XIIIe siècle, qu'alors les mœurs différaient moins qu'aujourd'hui d'une contrée de l'Europe à une autre contrée. Ce ne sont point les intérêts matériels qui rapprochent, ce sont les idées communes. En réalité, si chaque coin de terre s'appartenait alors, disposait de lui-même, si l'on manquait de cette union qui consiste à obéir à un maître commun, une conformation intellectuelle identique unissait les nations chrétiennes d'une façon vraiment effective. Le commerce ne rapproche que les corps. Les idées, le tempérament, le commerce habituel des choses métaphysiques établissent entre nous des liens plus difficiles à dénouer que les liens résultant d'un

Digitized by Google

contrat, œuvre de défiance et de désunion qui se propose de recourir à des moyens coërcitifs en l'absence d'union réelle.

II

L'énergie du parti politique qui soutint la cause de Frédéric II en Allemagne durant quarante ans, le partage de l'Italie en deux fractions hostiles qui se déchirent depuis le XIe siècle jusqu'au déclin de l'indépendance italienne, à l'avénement de la réforme, la lutte soutenue contre l'Eglise par les Albigeois dans le midi de la France, celle qu'entreprendra bientôt la royauté capétienne contre l'intervention du pape et du clergé dans les affaires de l'Etat, divers autres symptômes significatifs qu'il serait trop long d'analyser ici, témoignent d'un fait nouveau en Europe, c'est que l'élément laïque a repris dans la société, au XIIIe siècle, une influence prépondérante. L'Eglise extérieure, le christianisme lui-même, baissent à l'horizon. L'exercice du pouvoir a déconsidéré le catholicisme et compromis l'Evangile. On commence à évoquer contre eux des souvenirs contradictoires : d'un côté la mémoire d'une civilisation sans culte ayant joui d'une prospérité sans précédent, et dont le fantôme injecté de sang chrétien se tient encore debout en Orient ; de l'autre, la liberté de conscience venue d'Asie, tolérée jadis et protégée par l'empire romain et que les royautés temporelles essayent timidement de réinstaller en Occident, au mépris du formalisme judiciaire des tribunaux ecclésiastiques. Evidemment, le danger que courait le catholicisme était pressant, menaçait l'avenir et faisait peur au présent. Mais l'édifice bâti laborieusement par l'Eglise avait des assises d'une telle profondeur, qu'il résistera et gouvernera le mouvement réformiste pour trois cents ans, au moyen d'institutions nouvelles adaptées aux circonstances. Ce fut Innocent III qui organisa la résistance au laïcisme. Grégoire VII était mort à la peine. Ou Innocent III comprit mieux la situation, ou les événements le secondèrent davantage. Les perspectives d'une révolution prochaine se dessinaient de toute part ; on avait cherché des points d'appui contre elle. La Providence devait en fournir sur lesquels on ne comptait pas. Innocent III se mit à l'œuvre en arrivant à la papauté (1198). Il avait dix-huit ans devant lui. Dix-huit ans suffisaient à un homme de cette trempe. Il était d'ailleurs à la fleur de l'âge et pourvu d'une de ces volontés que façonnent les épreuves, habituées à trouver en elles-mêmes de quoi répondre aux besoins de chaque situation. Il était donc fait pour être un adversaire digne de Frédéric II, dont il avait été le tu-

Digitized by Google

teur. Son pupille lui survivra, mais il trouvera, quand le pontife sera mort, des armes forgées pour le combattre avec succès.

Innocent déconcerta du premier coup ses adversaires par l'énergie de son attitude. Il débuta par s'emparer autour de Rome d'un territoire allant d'une mer à l'autre, territoire que les vieux Romains avaient mis cinq cents ans à conquérir. Il voulait assurer sa liberté d'action au dehors; auparavant il fallait n'être tenu en échec par aucun obstacle à l'intérieur : il se défait donc du sénat, des consuls, nomme lui-même le préfet de la ville, droit réservé à l'empereur. Cette besogne terminée, il s'entoure d'instruments assez forts et assez dociles pour lui venir en aide sans le gêner : c'est d'abord un conseil privé, composé de jurisconsultes et de canonistes. Puis il abolit la vénalité des charges, qui est une condition d'indépendance pour les possesseurs, qu'elle met à l'abri d'une destitution, institue des cours judiciaires à sa dévotion, prend l'habitude nouvelle de convoquer des consistoires qu'il préside et dirige à son gré, couvrant leur autorité de la sienne et les associant à la responsabilité de ses actes. Du reste, comme il connaît la jurisprudence et le droit canon, non point en simple érudit, mais en homme qui domine son objet et sait comment les lois fonctionnent ou doivent fonctionner pour avoir l'efficacité qu'il attend d'elles, il introduit dans le droit des formes à lui, qu'il impose et qui viendront jusqu'à nous, consacrées par une pratique de six cents ans dans les tribunaux de l'inquisition, les officialités épiscopales et les cours parlementaires de France et d'ailleurs. Maintenant qu'il est maître chez lui, il peut agir à l'extérieur et affronter la tempête qui menace « la barque de Pierre » prince des apôtres. La hauteur de son caractère lui conseille les moyens violents, mais les lumières de son esprit le déterminent aussitôt à y allier la prudence et l'obstination. Celle-ci était sa vertu de prédilection : il n'abandonna jamais une entreprise qu'elle n'eût abouti, ni un agent compromis pour la papauté.

Mais non content d'avoir auprès de lui un consistoire responsable de ses œuvres et une administration créée tout exprès pour concourir à ses projets personnels, il entend de plus les mettre à couvert derrière l'autorité traditionnelle et respectée des conciles. Ses prédécesseurs n'avaient point abusé de la faculté de convoquer des conciles œcuméniques. Lui en convoque trois, et ce n'est point en Allemagne ou en France qu'il les convoque; ils seraient là sous l'influence plus ou moins avouée du souverain dans les Etats duquel ils siégeraient, qui les envelopperait d'intrigues difficiles à surveiller ou à déjouer par le pape. Afin d'y couper court, il convoque des conciles à Saint-Jean-de-Latran; de cette manière, il les a sous la main. Du reste, il ne les violente pas, et, en homme d'esprit qu'il

Digitized by Google

est — les gens de la taille d'Innocent III ont, d'ordinaire, des idées larges—il admet sans arrière-pensée qu'en matière de foi, les conciles généraux ont une compétence exclusive de la sienne.

Quand Innocent III mourut, le résultat politique, inutilement poursuivi depuis plusieurs siècles par le souverain pontificat, était atteint : jusqu'à ce qu'une force incapable d'être prévue par un œil d'homme vienne détruire le fruit de ses travaux, il est acquis que les institutions sociales du monde chrétien graviteront autour de la chaire papale. C'est ici qu'apparaît dans tout son relief la supériorité d'Innocent III sur Frédéric II, son adversaire. L'empereur ne fonde rien; il règne au jour le jour. Que lui importe, en définitive? Ne suffit-il pas à son ambition d'être le maître, de pouvoir tailler à sa guise dans la toison du genre humain? Après lui, que la terre croule si bon lui semble. Innocent III ne se considère pas comme un individu favorisé par la fortune, en possession de la chaire de saint Pierre pour l'exploiter. Il est un anneau d'une chaîne sacrée. Il veille à ce que les anneaux suivants ne soient pas endommagés par le temps. Sa pensée le précède dans l'avenir comme elle recule dans le passé, pour envisager d'un coup d'œil la destinée entière du christianisme doctrinal et politique confié un moment à sa direction.

Les institutions à l'aide desquelles il se proposa de restaurer ou de consolider l'action extérieure de l'Eglise sur les consciences peuvent se résumer dans les deux instituts monastiques qui éterniseront sa mémoire. Ces deux fils de la pensée intime d'Innocent, ce sont : 1° l'ordre de Saint-Dominique; 2° celui de Saint-François-d'Assise.

Les moines n'ont jamais inspiré de sympathie qu'à eux-mêmes. Ils ont fait peur à quiconque aspirait à la possession de sa pensée. La philosophie leur est hostile, la liberté aussi. Ils menacent l'une et l'autre : ce sont des régiments de ligne spirituels; leur glaive ne touche point le corps, il cherche l'âme. Les moines sont au pouvoir spirituel ce que la démocratie est au pouvoir temporel, c'est-à-dire son affirmation exagérée, violente, communiste, absolue, illibérale par excellence. Lors de la constitution de l'Eglise au sein de l'empire romain, ils avaient entrepris de détruire brutalement la société laïque, et obtenu partout des succès importants, mais éphémères. Le monachisme et la démocratie doivent à leur caractère essentiellement exclusif de la liberté, de ne pouvoir rien fonder de durable. Ils détruisent ce qu'ils attaquent et tombent en poussière immédiatement après.

Au temps où le pape n'était qu'évêque de Rome et représentant du clergé séculier, il était hostile aux moines. Le fait tient aux principes mêmes de l'organisation hiérarchique de l'Eglise. Le clergé séculier fut à l'origine, comme il n'a cessé d'être, une institution

Digitized by Google

mixte, un essai de conciliation entre le Christ et César, un trait d'union entre deux civilisations ennemies de leur nature. Les moines haïssaient le clergé séculier, et le laissaient voir; le clergé séculier le leur rendait, comme on le devine. Cela occasionna maintes hérésies, des déchirements sans nombre, dont les obscurités de l'histoire ecclésiastique du IIe et du IIIe siècles gardent le secret. Les moines avaient été vaincus, grâce au concours de l'Etat, auprès de qui le métier de moine fut toujours un métier suspect. Plus tard, l'invasion germaine ayant morcelé la souveraineté de l'Occident, l'épiscopat, associé à cette œuvre, étant devenu féodal ou, si l'on veut, une aristocratie gouvernante, jalouse de son indépendance autant que de ses priviléges territoriaux, montrait pour les prétentions de l'évêque de Rome, héritier du souverain pontificat, tombé on sait à quelle occasion du chef des empereurs d'Occident, des dispositions peu bienveillantes. Le pape appela les moines à son aide, les convia à concourir à l'établissement de sa suprématie. Ceux-ci, très mal venus au milieu du monde, où ils vociféraient sans attirer l'attention publique, impuissants d'ailleurs, car ils étaient disséminés, furent heureux de trouver un maître qui voulût et pût les protéger. Ils comprirent de suite le rôle mis à leur disposition. Ils allaient devenir les agents officiels de l'Eglise romaine, une milice suivant le cœur de Dieu, avec une organisation militaire et un général résidant à Rome, chose significative. Ils n'eurent de glaive que la parole, et c'était assez à une époque où le développement anormal de l'imagination et du sens de l'amour pour tous donnait à la parole un empire qu'elle n'avait point encore eu, qu'elle a perdu désormais. La parole ecclésiastique a eu longtemps, en Europe, une influence comparable à celle que donne aujourd'hui à un grand Etat la possession d'une armée d'un demi million d'hommes. Ceux qui refuseraient de le comprendre, doivent se résigner à n'avoir pas le sens des événements accomplis par le catholicisme sur l'économie générale de la civilisation. La parole suppléait à l'administration absente de la justice, à la force armée, à la police, aux bagnes, aux prisons, et elle y suppléait avec avantage. Les violences de la féodalité, si multipliées qu'on les suppose, ne constituaient nulle part qu'un désordre local, temporaire et pour ainsi dire légal; il n'a pas de gravité historique. L'Eglise le savait si bien, qu'elle ne tenta, dans aucune circonstance, d'organiser à son usage une force armée quelconque. Après tout, les moines, qui permirent de s'en passer, ont accompli une tâche gigantesque, et j'ai peut-être eu tort de les maltraiter tout à l'heure. On va, du reste, les voir fonctionner.

Les projets d'Innocent III pour réformer la constitution intérieure de l'Eglise étaient de deux sortes : d'une part, développer et diri-

Digitized by Google

ger, dans les classes inférieures de la société, l'esprit mystique; fonds commun des croyances évangéliques. Cette mission fut dévoue aux franciscains.

En haut, la société féodale, aristocratique, à laquelle l'Eglise séculière était affiliée, avait besoin d'être défendue et contenue en des bornes légales, formalistes, conservatrices, comme on dirait de nos jours. Ce fut l'œuvre confiée à saint Dominique et à son institut. Les franciscains prêchent et remuent les couches profondes que la misère ou le servage oppriment. Ils se feront va-nu-pieds pour être au niveau de leurs ouailles, et quand ils prendront leur métier de vagabonds trop au sérieux, afin d'être mieux dans leur rôle, on les réprimera, on les brûlera même, ce qui achèvera de les rendre intéressants. Les dominicains, leurs frères aînés, s'efforceront de maintenir ce qui existe contre les atteintes du libre penser, déjà fort, et les révolutions sociales qu'on entend gronder sourdement. Ils s'empareront aussi de l'enseignement supérieur, afin de le morigéner et d'empêcher qu'il ne s'émancipe.

Saint Dominique était un gentilhomme espagnol, austère et mélancolique. Dans l'effroyable dévastation du Languedoc par les bandits de Montfort, les talents répressifs du prêtre Domenigo le firent distinguer d'Innocent III. Il lui confia des missions délicates dont il s'acquitta bien. Innocent l'examina longuement comme un homme à qui il méditait de remettre une part importante de son autorité. Domenigo était instruit et digne d'être l'interprète du pape. Il s'agissait de la direction morale des idées autant que du soin de créer une hiérarchie judiciaire, dont il serait le chef, un ministre de la justice. Saint Dominique fut le premier ministre de la justice que l'Europe ait vu. Il fut également le premier ministre de l'instruction publique. Les attributions de l'ordre de saint Dominique s'étendaient à ces deux branches de l'administration ecclésiastique; les gouvernements civils les empruntèrent plus tard à l'Eglise. Le besoin d'un ministre de la justice canonique et d'un ministre de l'instruction qui convenait aux fidèles, était urgent au point de vue d'Innocent III. Les universités existaient (la fondation de celle de Paris fut régularisée en 1200); il fallait les diriger; ce n'était pas une tâche facile : l'esprit laïque venait de faire substituer Aristote à saint Augustin, et ce n'était pas une question d'auteurs, mais la dialectique remplaçant la grâce. Il était nécessaire d'empêcher le mysticisme d'être abandonné, même en théorie, de surveiller l'enseignement, de faire en sorte que ses tendances s'éloignassent le moins possible des vues de l'Eglise. Les dominicains fondent des écoles, se font admettre dans les universités, inventent des systèmes. Dès leur début, ils ont une pépinière d'hommes éminents, parmi lesquels saint

Digitized by Google

Thomas. Si les franciscains prêchent, eux écrivent. De ce côté, ils étaient à la hauteur des circonstances.

La tâche de former une magistrature et de créer des tribunaux ne ressortant que du souverain Pontife, était infiniment plus ardue. Les princes temporels, à peu près désintéressés à propos de croyances, avaient une juridiction civile établie ; l'épiscopat était dans le même cas. Le pape n'hésita point : il brava ouvertement leurs remontrances, et saint Dominique exécuta les ordres qu'il reçut avec une ponctualité conforme à son caractère. Le nouveau système fut inauguré dans le midi de la France, où les tribunaux de saint Dominique sévirent d'abord avec une vigueur qui imprima sur l'avenir de l'inquisition un cachet définitif.

Il y a, entre les croisades et l'établissement de l'inquisition dans les principaux Etats de la chrétienté, des liens d'affinité qu'on n'a pas remarqués. Le contact des croisés avec les mœurs du vieil Orient avait eu des effets contagieux. Les survivants, parmi ceux qui avaient concouru aux expéditions contre les Sarrasins, avaient rapporté dans leurs foyers des doctrines dangereuses à l'ordre de chose établi. On n'avait pas prévu l'événement. De fait, les croisades furent fatales à l'autorité dogmatique de l'Eglise. Elles importèrent partout des éléments d'opposition qui ne tardèrent point à germer. Une croisade à l'intérieur était devenue la conséquence obligée de celles d'Asie. Provisoirement, une répression militaire et judiciaire suffit pour éteindre l'incendie. On n'est pas tellement loin du christianisme, qu'il faille que l'Eglise en sorte elle-même pour aller chercher l'ennemi dehors et le ramener à son insu, comme les jésuites devront faire au XVIe siècle.

Innocent III avait tracé aux dominicains le chemin à suivre ; Honorius III leur donna (1216) une existence canonique afin d'acquérir du relief à l'institut et d'en signaler l'importance à ceux qui auraient été tentés de le méconnaître ; le pape crée en faveur du général de l'ordre la charge de *magister sacri palatii*, office emprunté aux traditions byzantines. De cette façon, le général, déjà ministre de la justice pontificale dans l'univers catholique, devient en même temps un grand dignitaire de la cour papale. Je l'ai dit plus haut, c'était l'inauguration d'un système sans précédent ; un ministre à Rome, des tribunaux partout, des juges nommés par lui, révocables à sa volonté, voués par leur condition monastique à une obéissance passive ; un trait à ajouter à ce tableau, c'est que la police des croyances et le soin de rechercher les coupables ou de les épier n'était pas distinct de celui de les juger. L'obstacle ordinaire au fonctionnement régulier de cette magistrature sacrée, d'un genre inconnu jusqu'alors, était l'existence simultanée d'une

Digitized by Google

justice épiscopale, ayant les mêmes attributions, hostile, sournoise, se prévalant d'un droit antérieur et plus légitime. Mais les résistances épiscopales isolées, intermittentes, paralysées par l'intervention continuelle du souverain Pontife, et l'attitude des pouvoirs civils, neutres en face de compétitions qui ne pouvaient tourner qu'à leur profit, se lassèrent vite. Cinquante ans ne s'étaient pas écoulés, que les dominicains avaient su prendre, dans la plupart des Etats chrétiens, une place éminente, que leur ménagèrent souvent les souverains eux-mêmes, dont ils se firent les sbires ; en Espagne, par exemple, où Torquemada fit du pays presque un cimetière, opération politique dirigée contre les Maures et les Juifs. Le catholicisme a porté le poids de cette exécution devant l'histoire. Elle ne lui est pas imputable ; mais s'il ne fut pas le vrai juge, ses agents jouèrent néanmoins le rôle du bourreau. Les fêtes solennelles du bonnet vert furent organisées par eux. Dans le Languedoc, ils n'avaient respecté, sous prétexte d'hérésie, aucune indépendance ni aucune fortune privée.

L'inquisition, guidée par le génie fertile d'Innocent III et de saint Dominique, inventa d'ailleurs des moyens d'action dont l'antiquité ne s'était point avisée et dont ont bénéficié depuis les gouvernements laïques. En matière de procédure, la règle de l'ordre était de n'en avoir point ; façon commode de n'être pas responsable. Les supérieurs prescrivaient de s'en remettre à l'inspiration du moment. Les victimes n'avaient à arguer d'aucun texte canonique, et les moindres délégués de l'ordre de Saint-Dominique étaient revêtus d'une autorité indiscutable, qui abrégeait toute espèce de lenteur dans l'accomplissement de leur mandat ; personne ne pouvait être sûr d'ailleurs de ne point tomber un jour sous leur juridiction. Qu'on s'étonne maintenant de l'impression produite par la simple vue de leur froc blanc, sur des esprits disposés par leur éducation mystique à une sensibilité maladive. Au commencement de la réforme, Ulhric de Hutten essaya de rire à leurs dépens. Quand on lit maintenant quelques-unes de ses lettres licencieuses et spirituelles (*Epistolæ obscurorum virorum*), on sent l'effroi percer à travers son humeur badine. Ce devait être bien pis trois siècles plus tôt. Pendant ce laps de temps considérable dans l'histoire d'un culte, la vision mystique avait presque disparu, le sens de l'émotion avait tari. Ces choses-là n'ont pas de langue et quand elles en acquièrent une, elles ont fini d'être. Les raisonneurs contemporains rient de tout leur cœur à ces récits émouvants, où un pauvre diable, accusé d'être possédé parce qu'il aboie, ne peut se défendre d'aboyer devant le tribunal et une affluence de quinze cents personnes, lesquelles, atteintes de la contagion, se mettent à aboyer

Digitized by Google

aussi. Ce récit est plus terrible qu'il n'en a l'air, et témoigne d'habitudes mentales peu faites pour exciter le rire; notre gaieté et notre doute à cet égard signifient seulement que le tempérament public a changé depuis lors. La solitude était la cause de ces violentes perturbations; les cerveaux aujourd'hui sont moins sujets à de pareilles crises. Quand on les séquestre, ils s'éteignent en silence; il est d'ailleurs de mauvais goût d'être surexcité du côté de l'imagination : les convenances s'y opposent.

Le collaborateur de saint Dominique est saint François d'Assise. Saint François d'Assise, dit Thomas de Célano, son disciple et son biographe, était dans son jeune âge plein de vanité, bouffon, farceur, chanteur, léger, prodigue, hardi. A vingt-cinq ans, il éprouve, comme saint Paul sur le chemin de Damas, un effet subit de la grâce de Dieu. Son père prit mal cette conversion inopinée, et le força juridiquement de renoncer à son bien devant le tribunal de l'évêque. Le jeune homme se dépouille publiquement de ses vêtements, et cela d'une manière si complète, que l'évêque est obligé de le couvrir de son manteau. Il se sauve dans les bois, où il fait connaissance avec tous les êtres de la création, qui deviennent ses amis et le texte ordinaire de ses discours. Il parle, au surplus, une langue intelligible pour eux. « Un jour que le chant des hirondelles couvrait sa voix, il les prie de se taire et elles obéissent. » Sa tendresse pour les animaux touche à celle des faquirs de l'Inde, tant l'amour est communicatif et s'inquiète peu des distances et de l'enseignement positif; il n'avait certainement pas lu les *Vedas*. Une autre fois, il vend son manteau (peut-être celui de l'évêque) pour racheter un mouton de la boucherie. Il exhorte à l'amour de Dieu les cailloux épars le long des chemins; il mène, du reste, une vie errante et agitée. S'il revenait parmi nous et que des gendarmes le rencontrassent, ils l'arrêteraient pour le conduire dans un dépôt de mendicité, en attendant qu'on l'envoyât à Charenton. Cet homme n'en est pas moins un homme de génie, dont la parole et le geste vont remuer l'humanité jusqu'au fond. Il ne laissera pas d'œuvres écrites; mais le sillon tracé par ses idées, dans l'imagination échauffée des foules, gardera son empreinte et lui assurera plus d'action sur l'avenir que s'il avait écrit les livres de Platon. Son premier disciple est un idiot. A cette période d'exaltation intérieure, il ne sait trop quelle route prendre. Servira-t-il Dieu par la prière ou par la prédication? Il serait encore à délibérer si frère Sylvestre ne l'eût déterminé à servir Dieu par la parole. François court à Rome se présenter à Innocent III; le pape l'examine comme une bête curieuse. Ses nerfs vibraient à ce point, « qu'il pouvait à peine contenir ses pieds et tressaillait comme s'il eût dansé. » Quelques

Digitized by Google

années après (1219), il réunissait autour de sa personne, devenue un objet de vénération, cinq mille franciscains. Dans ce nombre, ne figuraient pas ceux qui étaient en mission.

Les franciscains n'eurent pas de doctrine officielle à défendre; ils colportent la grâce comme on colporterait maintenant de la toile; ils en distribuent à la discrétion des fidèles, et ne demandent en payement qu'un morceau de pain et un verre d'eau. Ils prêchent comme ils peuvent, dans les carrefours, sous les toits de chaume, sur les champs de foire; ce sont les aventuriers du bon Dieu. Ceints d'une corde et armés d'un gourdin populaire, ils voyagent sans peur et sans reproche. Les hérétiques se déguisent sous la qualité de marchands pour parcourir l'Europe et y répandre leurs doctrines; les franciscains les suivent partout, afin d'atténuer l'effet de leur prédication.

Ils donnent aussi des représentations dramatiques; tout est bon qui procure la gloire de Dieu. Ce sont les vrais dramaturges du temps, d'autant meilleurs qu'ils croient à l'objet de la pièce. Pour se mettre au niveau de leur auditoire — et leur auditoire de tous les jours n'est pas distingué, car les grands de la terre se moquent d'eux et de leur costume — ils matérialisent leur enseignement jusqu'à le rendre grotesque; saint François leur en avait donné l'exemple : « Quand il prononçait le nom de Jésus, il allongeait la langue et se léchait les lèvres comme pour y recueillir du miel. » La naïveté du temps prêtait une saveur d'éloquence extraordinaire à ce mouvement oratoire. Les populaces du moyen âge étaient très malléables, le tout était de les intéresser. Saint François s'y exerçait de son mieux; la veille de Noël, il s'enfermait dans une étable pleine de bestiaux, et s'habituait à prononcer Bethléem en bêlant à l'instar d'un mouton. (*More balantis ovis Bethleem dicens.*)

Cette doctrine dispense de dignité personnelle, dira-t-on. Sans doute, elle n'est bonne qu'à faire des lazzaroni. L'Eglise ne hait point les lazzaroni : elle en cultive à Rome. Au moyen âge, l'Europe méridionale en était peuplée. Ils rappellent l'âge d'or par l'innocence de leur entendement et la frugalité de leur vie. Dans les rues de Naples, deux sous de macaroni suffisent à leurs besoins quotidiens. Ils pratiquent l'oisiveté avec béatitude; le soleil n'a jamais eu de pareils clients. Ils tuent volontiers; ils volent ou font de la délation à bon marché. On n'est pas sans défaut; et puis, ils ont tant de respect pour la *santa Vergine!* Saint François fut proprement le fondateur de l'ordre des lazzaroni. Suivant les données de cette doctrine, l'homme n'est qu'un jouet de Dieu; ce qui lui arrive est providentiel; aussi, n'a-t il pas à s'en inquiéter. Le caractère, s'il en avait, serait un obstacle aux vues de Dieu, à la pratique de l'humilité et

Digitized by Google

de l'indigence. Pourquoi ne pas reconnaître que la prédication franciscaine répond à des instincts enracinés dans les classes inférieures? Saint François avait le mérite de comprendre sa mission. Son néophyte ne sera qu'un chien, mais un chien sans souci, toujours gai. Le venin de la pensée n'empoisonne point ses jours; l'ambition ne dessèche pas son cœur; un rayon de soleil et du loisir satisfont à ses désirs. L'homme qui pense est un animal dépravé, a dit Rousseau; ce jour-là, le citoyen de Genève était franciscain.

Quoi qu'il en soit, le nouvel institut obtint immédiatement un succès inouï. Il opéra surtout sur les femmes : elles furent littéralement ravies; aussi ne tardèrent-elles pas à s'enrôler sous la bannière de saint François. En 1226, elles obtinrent de lui une règle et s'organisèrent régulièrement (Clarisses).

Emus de la sympathie qu'ils avaient rencontrée chez les femmes, les franciscains entreprirent en leur faveur une campagne destinée à devenir le point de départ d'une évolution inattendue du christianisme : ce fut le développement du culte de la Vierge. Il est antérieur à leur prédication dans l'Eglise; mais il leur doit les trois quarts de sa splendeur. Le dogme aujourd'hui défini de l'immaculée conception est proprement leur œuvre. La Vierge ne fut guère honorée par les premiers chrétiens. Il y avait de cela plusieurs raisons qu'on peut voir dans l'Evangile. Le moyen âge ne l'avait pas mieux traitée que les écrits apostoliques; on possède une lettre de saint Bernard où il tance vertement l'Eglise de Lyon d'avoir accueilli l'idée de l'immaculée conception, qualifiée par lui de nouveauté. (*Epist.* 174.) Cette conduite était habituelle chez l'illustre docteur; la tradition était sa règle de foi. Il eût certainement professé sur saint François et son institut la même opinion que Bossuet. Ces deux colonnes du catholicisme légal étaient frappées à la même marque, un respect sans limites pour les institutions en vigueur et les pratiques consacrées par le temps. Ils avaient également de la pudeur chrétienne et le mépris instinctif de la prostitution de l'amour de Dieu jeté en proie aux ardeurs grossières de la multitude; ils prévoyaient aussi le scandale qui en résulterait nécessairement. Le scandale eut lieu. Il est dû particulièrement à un disciple de saint François d'Assise, frère Barthélemy de Pise, qui écrivit, vers 1389, un livre intitulé : *Conformités de la vie de saint François avec la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ.* « Ceux qui compilèrent au XVIe siècle l'*Alcoran des Cordeliers*, dit Bayle, tirèrent de là leurs matériaux et ne firent que publier les extraits de cet ouvrage avec quelques notes ; ils se servirent de l'édition de Milan de 1510.» Plus loin, Bayle écrit au sujet du protestantisme : « Il a eu toutes sortes de plumes en abondance, de manière qu'il a fallu boire toutes

Digitized by Google

les sottises qu'on avait faites. On avait eu l'imprudence de permettre l'impression du livre des *Conformitez*, et il a fallu en porter la peine. Ce n'est pas une plaie qui ne fasse que passer comme lorsque l'on extermine tout une secte avec ses livres. Ceux qui ont fait cette plaie ont des auteurs à foison et une infinité de bibliothèques et d'imprimeries. »

Les franciscains ont été, en effet, une des pierres d'achoppement du catholicisme au XVIe siècle; ils avaient contribué largement à le sauver au XIIIe. Il fut obligé de payer plus tard les bienfaits qu'il avait reçus d'eux, et de prendre sa part des quolibets qui leur pleuvaient sur le dos. Or, les huguenots de France ne les leur épargnaient pas. A l'époque où les réformés écrivaient sur leur compte les plaisanteries que l'on peut lire dans la *Confession de Sancy* (liv Ier, ch. II), les branches de l'arbre planté par saint François couvraient encore l'Europe de leur puissante végétation. Au XIIIe siècle, la puissance dont il jouit à son début avait donné à Frédéric II l'envie de la confisquer à son profit; il voulut acheter le concours du général de l'ordre, frère Hélie, successeur de saint François. L'incident n'eut pas de suite; chacun rentra bientôt dans son rôle, et les souverains temporels ne rencontrèrent nulle part d'opposition plus effective que parmi les prédicateurs ambulants de l'ordre de saint François.

III

Les indications précédentes étaient nécessaires si on veut mesurer approximativement les forces respectives de l'Eglise et de l'empire, dans la grande querelle où Frédéric II et son ministre, Pierre de la Vigne, ne forment qu'un épisode. Dans cette lutte, la papauté avait commencé par s'appuyer sur le clergé séculier. Mais les attaches de l'Eglise épiscopale et séculière avec la société féodale en faisaient forcément une alliée d'une tiédeur suspecte, car elle entendait conserver son établissement politique et territorial; cela résulte de l'ensemble des événements. Comme on a vu tout à l'heure, le pape est obligé de chercher ailleurs des agents directs de sa politique, sans liens avec les puissances de la terre, et d'une ferveur telle qu'ils n'hésitent point à compromettre leur vie à l'occasion : ce sont les moines. Les dominicains et les franciscains lui firent deux grandes armées autour desquelles gravitent les anciens ordres dégénérés, attachés à la glèbe, pour ainsi dire, par l'effet de leurs richesses mondaines. Les nouveaux ordres ne peuvent rien posséder

Digitized by Google

en propre, afin d'échapper à toute sujétion politique. Ils pratiquent une mendicité rigoureuse. De cette manière, ils ne s'endormiront point dans la fortune, ne s'aliéneront point aux princes au détriment des successeurs de saint Pierre. Voilà un secret d'indépendance dû à la perspicacité d'Innocent III, et auquel on n'avait pas songé depuis les temps apostoliques.

Le caractère essentiel de la guerre entre le Saint-Siége et le pouvoir civil est d'être surtout morale et de ne point aboutir complétement dans un sens ni dans l'autre : ce sont deux tempéraments sociaux d'origine et de mœurs distinctes. Ils ne sont point ennemis; seulement, ils ne se conviennent pas, et puis si le glaive frappe toujours inutilement dans des questions de croyance, la discussion n'amène pas de meilleurs résultats. Des deux côtés, on n'a pas les mêmes idées et on ne parle pas la même langue. En fin de compte, malgré le bruit des armes et les anathèmes prononcés, les situations ne varient pas. Les personnages succombent ou disparaissent ; les choses restent. La guerre à laquelle les partis exaspérés recourent périodiquement est elle-même sans fruit, impuissante, ce qui s'explique facilement : chaque parcelle de chaque contrée s'appartient à elle-même ; il n'y a de concentration de force matérielle possible dans aucune main. En dépit des apparences, à aucun moment de l'histoire, l'arbitraire de l'Etat n'eut si peu de prise sur les individus. On ne voit nulle part les royaumes changer de maîtres du soir au matin comme dans les temps modernes, où, dans le vide universel des convictions et des caractères, on s'installe et l'on s'en va sans rencontrer ces résistances anonymes, résultat d'obstacles dépendant des conditions mêmes du milieu civilisé. Comme le fait observer avec beaucoup de discernement M. Huillard-Bréholles, on aurait tort d'ailleurs de chercher, pour comprendre l'esprit courant de l'époque, des termes de comparaison chez les grands hommes, souverains et penseurs, tels que Frédéric II, Innocent III ou saint Thomas. Ce sont des physionomies à part, qui ne reflètent à aucun degré, pour ainsi dire, celle du temps. Ce qui domine, ce ne sont pas les individus, ce sont les doctrines. Elles effacent les personnes par leur ampleur autant que par leur originalité. Il en est toujours un peu de cette manière ; la postérité se plaît à grouper des systèmes ou des événements autour de certaines figures. Ce sont là des classifications purement artificielles, utiles sans doute à l'étude des mœurs ; mais il faut en tenir le même compte que des divisions d'un livre. Il est indifférent qu'il ait quinze ou dix-huit chapitres ; au contraire, il n'est pas indifférent qu'il soit exact, complet et bien ordonné. La mise en chapitres y contribue, aide la mémoire, dirige l'entendement, facilite la compréhension de l'esprit, le dispose à embrasser à la fois

Digitized by Google

l'ensemble d'un sujet : les personnes, en histoire, ne sont qu'une méthode.

Pendant la période qui nous occupe, les têtes de chapitres sont d'une part Frédéric II et son ministre Pierre de La Vigne, de l'autre Innocent III, Grégoire IX, les dominicains et les franciscains. La lutte est surtout doctrinale ; il est nécessaire de ne pas l'oublier.

Une théorie sociale formulée avec éclat au XIIe siècle par Pierre Damien, « consistait à faire graviter, dans un équilibre harmonieux, la chrétienté tout entière autour de deux centres, le pape et l'empereur délégués par Dieu même pour gouverner les choses du ciel et de la terre. » Frédéric II, à son avénement, trouva cette théorie en vigueur. L'opinion l'avait acceptée ; les Universités l'enseignaient du consentement officiel de l'Eglise ; elle avait cours dans les châteaux et les chroniques. Elle était en un mot le grand ressort de la diplomatie et le dernier mot des économistes contemporains. On n'entrevoyait point d'autre idéal en matière de gouvernement. On peut consulter à cet égard n'importe quel document écrit et l'on est sûr qu'il y sera professé toutes les fois qu'il sera question des rapports à établir entre le spirituel et le temporel. Pierre de la Vigne, ministre des affaires étrangères de Frédéric II, comme on dirait maintenant, n'a garde de contrevenir à cette vérité première ; il l'a sans cesse au bout de sa plume diplomatique. Elle lui sert de lieu commun, et d'inspiration dans les endroits difficiles. Toutes les fois qu'il se trouve à court d'arguments à produire, il rentre dans la distinction des pouvoirs. En 1232, il écrit au pape Grégoire IX : « Bien que les deux puissances : le sacerdoce et le saint empire, paraissent distinctes dans les termes qui servent à les désigner, elles ont réellement la même signification, en vertu de leur origine identique. Toutes deux sont dès le principe instituées par l'autorité divine, et elles doivent être soutenues par la faveur de la même grâce, comme elles pourraient être renversées par la destruction de notre foi commune. » Pierre de la Vigne insiste sur cette origine commune des deux pouvoirs pour en tirer des conséquences auxquelles on ne s'attendrait pas : le pouvoir civil émanant de l'autorité divine est égal par son origine au pouvoir spirituel, c'est-à-dire pontifical. Il s'ensuit qu'il est légitime au même titre ; par cette légitimité, le hardi casuiste entend qu'il n'a à répondre de ses actes qu'à Dieu. Il écarte ainsi le droit que s'arroge le pape de déposer ou faire déposer l'empereur par un concile. Il conteste même au pape le droit d'intervenir dans les affaires temporelles des princes. L'arme est à double tranchant. L'empereur, tenant son pouvoir de Dieu, n'a pas plus à en répondre devant ses sujets que devant l'Eglise. Ses barons ont tort de vouloir se mettre entre lui et Dieu. C'est la vieille doc-

Digitized by Google

trine du droit divin venue en ligne directe de Byzance, où l'empereur est en quelque sorte Dieu fait homme. Les légistes de la maison de Souabe l'avaient recueillie dans les archives des despotes byzantins. Les Parlements français l'ont empruntée aux Allemands; elle a fait ainsi son tour d'Europe et n'a cessé qu'à la Révolution française de figurer en tête du droit politique de l'ancien régime.

Pierre de la Vigne, à l'appui de sa thèse, ne manque pas de textes sacrés. Le canon de l'Eglise est si large et les textes écrits en général d'une élasticité si merveilleuse qu'on peut les accommoder comme on veut. Il est notoire que le christianisme primitif était hostile à l'autorité impériale : L'Apocalypse de saint Jean qui a toujours fait partie du canon de l'Eglise, est le pamphlet le plus violent qu'on ait jamais écrit, non pas contre un gouvernement, mais contre une société prise en bloc. Il n'est pas moins notoire cependant qu'en pratique obligés de suivre les errements d'une époque où l'empereur était devenu la divinité réelle et le seul culte professé par la majorité des hommes, les chrétiens avaient ployé le genou devant l'idole, afin d'échapper à la proscription. César n'avait pas été dupe de leur subterfuge; les casuistes de Frédéric II ne l'étaient pas davantage, mais ils étaient heureux d'avoir des textes à leur service et en usaient le mieux possible.

Ce dualisme mystique d'une même grâce opérant en deux personnes distinctes, le pape et l'empereur, se retrouve dans la lettre de Pierre de la Vigne citée plus haut; il insinue que la rébellion est au pouvoir temporel ce que l'hérésie est au pouvoir spirituel, doctrine admise de son temps par les mœurs et le droit public : « A ces deux maux, dit-il, la Providence a préparé non pas deux remèdes, mais un seul sous une double forme, le baume de la puissance sacerdotale, et la puissance du glaive impérial. » Si la réalité avait correspondu à cette emphase, on n'aurait pas vécu fort à l'aise sous les mailles serrées de cette doctrine épouvantable. Heureusement, ce n'est qu'une déclaration de droit. On ne l'appliquait que dans les cas extrêmes, quand on avait un crime à justifier ou quelqu'un à opprimer.

Cette langue métaphorique continue de nos jours d'être celle du souverain pontificat. Ailleurs elle est usée. Elle n'existe plus même à l'état d'objet d'art, excepté peut-être en Prusse. Partout, le temps en a fait justice. Au XIIIe siècle, elle était dans l'épanouissement de sa jeunesse, et le pape, comme le ministre de l'empereur, la parle avec un luxe d'expressions à faire trembler le libre-penser, si ce n'étaient là des souvenirs recueillis par piété et conservés au même titre dans les chroniques. Clément V écrit au moment de couronner Henri de Luxembourg : « La sagesse de la divine Providence,

Digitized by Google

répandant sur les fidèles les dons de sa grâce, a institué sur la terre les deux dignités prééminentes du sacerdoce et de l'empire, en leur donnant *plein pouvoir* pour le bon gouvernement des choses spirituelles et mondaines. Elle a voulu que, pour l'accomplissement de de leur auguste ministère, l'une et l'autre puissance, fortifiées de leur mutuel appui, agissant dans une parfaite unité de vues et dans une concorde profitable au genre humain, exerçassent plus librement leur œuvre de justice, donnassent la tranquillité au monde et entretinssent l'unité. » Bertrand de Got était fort lettré ; sa prose facile et redondante en fait un rhétoricien distingué. Comme on voit, sa littérature n'est pas endommagée par la conscience du marché qu'il a conclu avec Philippe-le-Bel. Il devise sur les affaires de l'Eglise avec un sang-froid digne de Grégoire VII.

La tranquillité et l'unité étaient des choses absentes. On les rencontre néanmoins dans la bouche de tout le monde, au milieu de cette tempête des intérêts aux prises, où la légalité est à peu près nominale, l'autorité nominale, la sécurité nominale, où tout, en définitif, hors le souffle moral, est à l'optatif et où rien n'est assuré. Partout on poursuit avec ardeur la réalisation de rêves devenus des cauchemars depuis qu'ils ont pris un corps.

Les deux pouvoirs étaient ainsi deux luminaires divins. Le mal est que chacun aspirait à éclairer tout seul. Légitimes au même degré, ayant en apparence des attributions non susceptibles d'être confondues, ils vivent dans un état d'hostilité permanent. L'empereur commet des violences militaires quand il peut recruter des troupes ; le pape fulmine l'excommunication majeure, jette l'interdit sur des contrées entières. L'un entend que son glaive impérial prévaille, l'autre qu'un morceau de parchemin sur lequel il a mis le sceau du pêcheur fasse des révolutions.

Frédéric II se plaint, dans une circulaire aux princes, de l'absorption des souverainetés européennes par le pontife romain. Les rois, dit-il, sont devenus les tributaires du Saint-Siége ; tout à l'heure, il n'y aura plus de souverain que le pape dans la chrétienté ; l'empereur étant le suzerain légitime des rois chrétiens, en appelle à eux. Le cas était vrai, et les plaintes de Frédéric fondées. Innocent III avait tenu quelque temps le roi de France Philippe-Auguste en échec, gouverné le Languedoc par ses légats et ses inquisiteurs de la foi, commandé l'armée de Montfort et dépouillé les vaincus, qui étaient le comte de Toulouse et le roi d'Aragon, revendiqué en même temps une suzeraineté réelle sur les monarchies espagnoles. Les deux Siciles relevaient déjà de lui, le nord de l'Italie obéissait à ses inspirations ; il intriguait en Hongrie, en Allemagne, soudoyant partout des compétiteurs aux princes qui refuseraient d'accepter son joug

Digitized by Google

sacré. Bien plus, après s'être fait adjuger la couronne d'Angleterre, qu'il rétrocéda immédiatement au possesseur légitime, sous obligation de vasselage, il avait eu l'audace d'écrire à Jean sans Terre en 1215 : « Vous serez plus dignement et plus solidement assis sur le trône que je vous rends que si vous le teniez de votre droit; la royauté est un sacerdoce, a dit saint Pierre après Moïse; vous serez un prêtre dans un fauteuil de roi. »

Pourtant, si les accusations de l'empereur contre le pape étaient fondées, celle du pape contre l'empereur ne l'étaient pas moins : « Quelle est, disait-il, la cause principale de la haine que Frédéric témoigne à l'Eglise catholique? C'est qu'il la trouve toujours entre lui et le but de son ambition, qui est de soumettre les autres royaumes à sa puissance. Or, c'est à l'Eglise qu'il appartient, dans sa maternelle affection, de sauvegarder les droits et de défendre les libertés des rois chrétiens qui sont ses fils spirituels. » L'argument du pape est vraisemblable. Il est évident que l'empereur, très affairé chez lui et souvent incapable de maintenir les droits de sa couronne contre les convoitises de ses feudataires, nourrissait des projets ambitieux contre les princes indépendants. Sur le chef d'un homme faible, le pouvoir impérial n'était pas dangereux; aux mains de Frédéric II, il menaçait les trônes voisins. Il eût suffi de la simple neutralité du souverain Pontife pour que la menace se réalisât; un nouvel empire romain aurait surgi avec les hontes de l'ancien et dépourvu de ses lumières, c'est-à-dire que le monde occidental eût été converti violemment en une monarchie asiatique, un sépulcre ouvert, comparable à la Turquie actuelle. La civilisation eût été atteinte dans ses racines, la renaissance impossible, le génie moderne étouffé dans son germe. La papauté politique a certainement sauvé alors, par son attitude et ses actes, le présent et l'avenir, la religion et la liberté, l'autonomie des Etats et les espérances infinies que la diversité des mœurs, des langues et des formes de gouvernement autorise à concevoir au profit des races européennes que leur rivalité intérieure grandira : l'unification de notre espèce serait le terme de sa prospérité.

Le pape n'était pas seul à prévoir le danger imminent. Frédéric II préparait au grand jour l'accomplissement de ses vœux : « Il cuidoit bien par lui et par ses filz sousprendre tôt l'empire et la terre toute, en telle manière que ele n'issist jamais de leur subjection, » dit Brunetto Latini. L'esprit envahisseur du chef de l'Eglise, l'avidité de l'épiscopat et des ordres religieux cherchant à accaparer partout les propriétés territoriales et l'influence qu'elles procurent, étaient de fait moins redoutables que les vues de l'empereur. La sujétion cléricale était surtout une sujétion morale. L'Eglise catholique,

Digitized by Google

quoi que prétendent les passions soulevées contre elle et son joug, a constamment eu horreur du glaive et de la force. Agir autrement eût été mentir à son origine. Tant que dura sa splendeur, elle n'aspira qu'à régner par l'opinion. Elle était née par l'opinion ; elle vécut de même par l'opinion. Ceci est son rôle historique ; on ne le lui ôtera pas. Les démentis qu'elle a donnés depuis et qu'elle pourra donner encore à cette conduite ne seront que des taches sur son manteau, qui est le manteau de la persuasion. Elle naquit indépendante, elle a vaincu sans glaive, par l'unique effort de la pensée. A l'époque où elle gouvernait le monde, elle n'a pas renoncé à ses vieilles maximes : *ecclesia abhorret a sanguine*, « l'Eglise ne verse point de sang. » La loi civile ne pardonne pas ; la loi religieuse pardonne. Les répressions terribles qu'on reproche à l'Eglise ont été des répressions politiques. L'inquisition qu'on a injuriée d'une manière si continue que l'injure a couvert la voix du temps, l'inquisition, dis-je, a prononcé des peines de mort. Le jury moderne en prononce également. Ces peines sont destinées à inspirer le respect des institutions établies ; les peines prononcées par l'inquisition n'avaient pas d'autre objet. Le moyen âge avait des institutions qu'il aimait, que la conscience du temps avait consacrées. Ceux qui les attaquaient étaient punis : c'était une mesure défensive, à l'usage de toutes les sociétés qui aspirent à durer. Est-ce parce que le délit était un délit religieux que la répression est horrible ? Etre vil par la conscience ne vaut pas mieux que d'être un banqueroutier. Le droit positif est purement conventionnel. Son autorité dépend essentiellement de la confiance qu'il inspire. Il a changé depuis le XIIIe siècle. On punit autre chose qu'alors. Qu'est-ce que cela prouve, sinon que les intérêts sociaux ne sont pas toujours identiques ? Le mérite exclusif de ceux d'aujourd'hui est qu'ils sont actuels. Leur infériorité date du jour où ils cessent de l'être. Le coup de pied de l'âne vient longtemps après. Il viendra pour les intérêts que nous révérons : *asinus intractabilis*, l'âne est un animal intraitable..... quand il s'agit de faire la guerre aux morts.

A part le côté moral, inhérent aux prétentions pontificales, ces prétentions étaient tout à fait exorbitantes. Ainsi, Dieu étant le maître du monde, et le pape son vicaire, revêtu de *pleins pouvoirs*, il voulait qu'il n'y eût pas de propriété réelle en dehors de l'Eglise, et les princes infidèles à leurs mandats ou censés tels, tenant d'elle leur autorité, pouvaient en être dépouillés en vertu des pleins pouvoirs susdits, de même qu'un hérétique pouvait être privé de son bien, dont il n'était qu'usufruitier, l'Eglise étant propriétaire réel. Le droit canon, qui fut un moment le code civil autant que le code disciplinaire de l'Eglise, consacre ces allégations impertinentes ré-

Digitized by Google

pudiées par la jurisprudence impériale, qui tombe à son tour dans l'extrême opposé. Aux yeux des juristes de Frédéric II, le pouvoir impérial, émanant de Dieu même, ne pouvait être aliéné dans aucune de ses parties, était par conséquent absolu. Ils en concluaient hardiment que l'empereur était le seul propriétaire de ses Etats, propriétaire des personnes et propriétaire des choses, déclaration renouvelée plus tard par Louis XIV, qui était un souverain de la même famille historique que Frédéric II. Pierre de la Vigne, dont la dialectique n'était jamais en défaut, avait recueilli dans le *droit du préteur* un adage dont l'application n'eût pas laissé d'être lucrative : c'est que l'ingratitude du donataire permettant de reprendre le don, et l'Eglise se montrant ingrate envers Sa Majesté impériale, les bénéfices possédés par elle dans toute l'étendue de l'empire pouvaient lui être enlevés par un décret.

C'était plus facile à dire qu'à faire. Grégoire IX, ne voulant pas rester en arrière, écrivit d'ailleurs en 1236, en réponse aux arguments de Pierre de la Vigne, que « Constantin, qui étendait sur tous les climats du monde une seule monarchie, au nom du Sénat et du peuple, non-seulement du peuple de Rome, mais aussi au nom du peuple répandu dans tout l'empire romain, décida qu'il était juste que le vicaire du prince des apôtres, déjà en possession du sacerdoce et du gouvernement des âmes sur toute la terre, obtînt également la souveraineté des choses et des corps en ce monde. Persuadé que celui-là à qui le Seigneur avait confié sur la terre le gouvernement des choses célestes devait diriger les choses terrestres avec les rênes de la justice, il transféra au pontife romain, *à perpétuité*, les insignes et le sceptre de la dignité impériale, la ville de Rome avec tout son duché, et même l'empire de l'Ouest[1]. » C'était descendre des nuages et préciser au moins la question. La donation de Constantin passa pour authentique et fut admise dans le droit canon, où elle est restée jusqu'à ce jour. Personne ne réclama contre son authenticité, qui demeura acquise au Saint-Siége jusqu'à la réforme, époque désastreuse pour les parchemins historiques et les titres nébuleux.

Frédéric II, à bout de mauvaises raisons et las de discussions inutiles, envahit le patrimoine de saint Pierre. Rome était ouverte. Mais le vieux lion manqua d'audace, et, profitant de cette hésitation d'un homme qui n'hésitait point d'ordinaire, le pape eut assez d'éloquence pour faire lever en sa faveur les habitants de la ville, désormais inexpugnable à une armée sans approvisionnements ni équipage de siége. Grégoire IX mourut. Frédéric, afin d'arriver à

[1] *Corp. jur. civ. decret. prima pars dist.* 96, c. XIV.

Digitized by Google

réformer l'empire — le mot réforme erra quatre cents ans dans toutes les bouches avant d'aboutir — Frédéric, dis-je, voulut au moins avoir un pape qui lui fût agréable. Pierre de la Vigne y perdit sa faconde et le fruit de ses intrigues : Innocent IV fut nommé. L'empereur n'était pas homme à se résigner. Il en revint, dit Pierre de la Vigne dans sa *Correspondance*, à une idée de sa jeunesse, celle de constituer dans chaque Etat une Eglise nationale. Les deux pouvoirs, spirituel et temporel, seraient réunis dans la même main. Frédéric II déclarait naïvement qu'on éviterait ainsi les tiraillements ordinaires à des pouvoirs divisés ; il avait le goût de l'ordre. Mais l'heure de cet ordre-là n'était pas venue ni près de venir. Le pape était mieux renseigné que l'empereur à cet égard. Frédéric s'obstine en vain à ignorer qu'on ne crée pas les situations, que, tout au plus, arrive-t-on à les comprendre, et que le moindre défaut d'attention vous expose à être écrasé. Il ne savait pas que l'orgueil est un mauvais conseiller, qu'il perd ceux qu'il égare. La ruine de sa maison sera le résultat de son entreprise. Son exaspération et celle de ses fils ne feront que rendre cette ruine complète. On le dépose solennellement au concile de Lyon. Son arrogance augmente ; il écrit aux princes : « Croyez aux paroles de nos envoyés comme si le bienheureux Pierre lui-même les avait affirmées par serment. *Notre intention*, Dieu en est témoin, a toujours été de ramener les ecclésiastiques, et *principalement les plus grands*, à un état tel qu'ils persévèrent désormais jusqu'à la fin dans les voies qui furent celles de la primitive Eglise, en menant une vie apostolique et en se montrant humbles comme Jésus-Christ..... Nous croyons faire une œuvre de charité en enlevant à de tels hommes les trésors dont ils sont gorgés pour leur damnation éternelle. » On voit qu'il est très inquiet du salut des gens d'église ; pourquoi ne leur laisse-t-il pas le soin de le faire eux-mêmes ? Il convie donc ouvertement les princes au pillage des biens de l'Eglise. Luther leur offrit le même appât. Au XIIIe siècle, le conseil était trop hardi ; aucun n'osa le suivre. Frédéric II resta seul aux prises avec le souverain Pontife, secondé, cette fois, par l'épiscopat, menacé dans ses biens.

Le désir manifesté par l'empereur, de ramener l'Eglise à sa condition primitive, a depuis servi d'enseigne à quiconque a essayé de la dépouiller. Le but est uniformément de lui rendre service, de la ramener à la simplicité évangélique, comme si on pratiquait soi-même cette simplicité évangélique qu'on désire tant voir pratiquer aux prêtres. Si Frédéric II avait pu prévoir ce qu'il en coûterait de sang et de dévastation à l'Europe moderne pour exécuter un dixième de son programme, tenu à l'ordre du jour pendant cinq cents ans, et mis en adjudication vingt fois par siècle, il se fût gardé d'avoir

Digitized by Google

autant de présomption, et n'aurait pas affronté de gaîté de cœur le sort réservé à sa fortune et à sa maison. Il ne connaissait pas l'énergie propre aux institutions religieuses, et il comptait trop sur le concours du libre penser. Certainement, le libre penser était né. Il a traversé le moyen âge entier. Il n'a point quitté Byzance; après la chute du platonisme et la fermeture des écoles d'Athènes et d'Alexandrie, il avait vécu caché dans quelques intérieurs de maison, en compagnie d'Homère et des classiques. Il florissait en même temps dans les cours voluptueuses des califes et des sultans, d'où il était venu à celle de Frédéric. Mais il est digne de remarque qu'il n'était alors qu'une école philosophique; or, une école philosophique n'a d'empire que sur les esprits cultivés, et la culture intellectuelle était, au moyen âge, confinée dans quelques cerveaux. Il faut bien se rappeler qu'il n'existait alors aucun des moyens par lesquels les anciens mettaient des idées en circulation : le théâtre, les jeux olympiques, les écoles, les lectures publiques, les livres, les grands chemins, une centralisation puissante. L'isolement forcé était la loi fondamentale de l'époque. D'autre part, l'imprimerie n'avait pas encore été inventée. Maintenant, la presse transmet en deux jours ce qu'il fallait cinquante ans au moyen âge pour communiquer à moitié moins de personnes, au prix d'un labeur infini, que les libres penseurs n'affrontaient pas. Leur principale vertu est de vivre et de penser pour eux-mêmes. Ils se soucient peu de faire des prosélytes, et sont, de leur nature, épicuriens, exclusifs ou contempteurs de la multitude. Ils jouissent enfin de leur pensée comme Lucullus de ses richesses. Frédéric manquait de discernement en comptant sur eux ; leur influence n'allait pas au delà des murailles de son palais.

Le libre penser populaire, séparé de l'autre par toute la différence qu'il y a entre un sentiment et une idée pure, était beaucoup plus étendu. Il faut entendre, par libre penser populaire, les opinions religieuses tenues en suspension dans les esprits depuis l'origine du gnosticisme dans les provinces orientales de l'empire romain. Les idées gnostiques, vaincues par le catholicisme aidé du bras séculier, s'étaient réfugiées au désert. En Occident, elles continuaient de vivre souterrainement dans les profondeurs inconnues de ces siècles presque inédits, qui séparent le monde ancien du moyen âge proprement dit. Les chroniques antérieures au XIIe siècle n'en parlent pas. A partir de l'invasion des gens du Nord, elles disparaissent de l'histoire officielle, non parce qu'elles sont mortes, mais parce qu'elles sont proscrites et forcées de se couvrir d'un voile épais. De temps à autre, on les voit surgir, sous forme d'étincelles, à la surface des choses religieuses; puis elles rentrent dans l'ombre aussitôt. Ce n'est pas qu'elles se taisent; elles agissent en secret. C'est

Digitized by Google

un feu qui ne fume qu'à de longs intervalles. Il est probable qu'elles ne parvinrent pas à se dissimuler tout à fait; pourtant, ce n'est qu'une conjecture. Dans le trouble immense qui accompagna la reconstitution de la société, trouble qu'il faut souvent deviner, car les documents sont rares et secs, le gnosticisme dut agir et être réprimé. Ses actes, comme leur répression, échappent à l'histoire. Il est certain qu'à aucune époque l'action des sociétés secrètes ne fut plus efficace; elles n'ont point d'annales. On est réduit à soupçonner qu'elles végétaient vigoureusement, par le spectacle qu'elles offrent aux XIIe et XIIIe siècles, où elles ont pénétré jusque dans le sanctuaire et communiqué leurs doctrines à des catégories entières d'hommes affiliés au sacerdoce ou à des fonctions analogues, par exemple, aux chevaliers du Temple. Leur quartier général était alors en Languedoc. Ecrasées un instant, elles se turent, émigrèrent ou prirent une forme nouvelle. Il est constant qu'elles furent connues de l'empereur Frédéric II. Il a pu espérer leur concours indirect, mais il ne les aimait pas. Il les réprima même avec ostentation. Frédéric n'était point un sectaire; les idées religieuses lui faisaient peur quand il ne les méprisait pas. Il avait un esprit à la romaine, c'est-à-dire inaccessible aux produits de l'imagination et de l'amour; et puis il avait, pour agir contre elles, des raisons très variées : il importait à sa politique de ne point rompre en visière avec le catholicisme, qu'il avait à ménager et qu'il voulait transformer. D'autre part, sa qualité de prince absolu le rendait antipathique aux sociétés secrètes. Enfin, il savait le mysticisme redoutable, parce qu'il tient l'âme dans un état d'exaltation peu favorable à l'obéissance, et l'obéissance de ses sujets était le premier article de son *Credo*.

Ce qui perdit Frédéric II, ce fut son éducation italienne autant que son ambition. En ce pays, la licence des mœurs avait survécu aux Romains; l'incrédulité était endémique. Cette double dépravation du corps et de l'esprit qu'il voyait régner autour de lui l'avait trompé sur la situation véritable de l'Europe. L'orgie au milieu de laquelle se consumaient ses jours, les scandales asiatiques de sa cour, la splendeur dont il s'entourait, lui donnaient grand air dans le royaume de Naples, centre réel de sa domination; ce fut là que sa famille tint le plus longtemps. Le nord de la péninsule lui était presque aussi attaché que le sud. Florence y était le noyau de la résistance organisée contre les intérêts catholiques. On n'a jamais été croyant dans la vallée de l'Arno. Au XIIIe siècle, on s'y moquait volontiers des miracles. Jean de Vicence accomplissait des prodiges qui ramenaient partout la foi dans les cœurs. Ayant manifesté le désir de venir opérer à Florence : « Pour Dieu! dirent les Florentins, qu'il ne vienne pas; on sait qu'il ressuscite les morts, et nous au-

Digitized by Google

tres vivants sommes déjà si nombreux que la ville a peine à nous contenir. » Frédéric II exploitait ces tendances à l'incrédulité; puis, quand les flots compacts des serviteurs de l'église romaine l'empêchaient d'avancer, il s'écriait avec amertume à propos des prêtres : « La sottise du vulgaire attribue la sainteté à ces gens-là, en masse et sans examen, les improvise saints d'emblée, de même que la fable accordait les honneurs divins aux géants ennemis des dieux. »

Frédéric II mourut au plus fort de la lutte prématurée du libre penser naissant et des idées religieuses; il mourut avec le livre des *Trois Imposteurs*, attaché comme une épitaphe à sa mémoire. L'ouvrage est une imposture, dit M. Huillard-Bréholles, on ne le conteste pas; mais il s'agit de l'ouvrage portant actuellement ce titre; le factum manque de couleur locale, d'accord. Il suffit d'un peu de sens critique pour le voir de suite; mais la tradition qui attribue un pamphlet du même nom à Frédéric II, de moitié avec son ministre Pierre de la Vigne, est-elle aussi une imposture? Non, car elle est unanime. Ils ont commis le livre ensemble. Qu'il ait disparu, il n'y a pas lieu d'en être surpris, tant d'autres ouvrages ont disparu! Les pamphlets ordinaires peuvent survivre. Ils contiennent des attaques personnelles. Leur nocuité finit avec ceux qu'ils attaquent, et la postérité les tolère volontiers parce qu'ils sont devenus inoffensifs.

Le livre des *Trois Imposteurs* n'avait pas ce caractère transitoire; il s'en prenait au christianisme, aux cultes quels qu'ils fussent. Deux cents ans après la mort de l'auteur, il était aussi actuel que le jour de son apparition : il continuait d'outrager la foi publique. Il serait surprenant qu'il eût échappé au zèle de l'Eglise, en l'absence de l'imprimerie, qui aurait pu braver le zèle de n'importe qui. Où sont les livres de la gnose, du manichéisme, des Albigeois? La victoire les a surprimés. Frédéric est aussi le vaincu du christianisme; on n'a pas laissé subsister le plus dangereux monument de sa haine : c'était dans l'ordre.

Quoi qu'il en soit, M. Huillard-Bréholles vient d'éclairer plusieurs côtés inattendus de cette figure d'empereur colossale et sanglante. L'ouvrage s'appelle : *Pierre de la Vigne;* il n'illustre en réalité que l'empereur. Pierre de la Vigne a du mérite et quelque éclat; mais, quoi qu'il fasse, il n'est qu'un comparse de cette épopée impériale, c'est un agent très habile, ce n'est qu'un agent; il n'a pas d'individualité. Son maître n'eût pas souffert à côté de lui une personnalité éminente; les grands acteurs de l'histoire n'en tolèrent pas; il leur faut de la main-d'œuvre, de guides, point.

C'est donc comme source de renseignements que la publication

Digitized by Google

de M. Huillard-Bréholles est intéressante. L'auteur a beaucoup pratiqué le XIIIe siècle; il le connaît à fond; il en a des vues d'ensemble qu'autorise son érudition variée; cela lui permet de préciser et de rapprocher une quantité de faits auparavant vagues ou sans cohésion. Enfin, il a enrichi notre avoir historique de plusieurs pièces inédites, dont quelques-unes ont une valeur digne d'être appréciée. Il possède déjà une place distinguée parmi les érudits de notre temps. On le consultera désormais avec fruit lorsqu'il s'agira des hommes et des événements de cette époque tourmentée, sur laquelle il a répandu un jour nouveau. Il y a, certes, du courage à consacrer ainsi sa vie à des travaux qui n'excitent pas toujours l'enthousiasme, mais servent de sentier aux publicistes proprement dits. La sagacité que supposent des études de ce genre ne s'acquiert pas, hélas! à l'improviste. Le vulgaire en ignore le prix, mais le suffrage des esprits cultivés dédommage, en partie, des soins qu'elle a coûtés.

L. DEROME.

Digitized by Google

DE LA DISPERSION

DU

TRAVAIL INDUSTRIEL

DANS LES CAMPAGNES

EN FRANCE

LAVERGNE, *Agriculture et Population.* — DUTOUQUET, *de la Condition des Classes pauvres à la Campagne.* — PIOGEY, *Morcellement du Sol en France.* — LEPLAY, *les Ouvriers des deux mondes.* — SCHNITZLER, *Statistique complète de la France.* — REYBAUD, *la Crise de l'Industrie des Soies.* Paris, Guillaumin.

Le travail, dans ses formes les plus élémentaires, constitue en général le régime agricole. Sous ce régime, les cités et les villes sont rares, les populations sont répandues dans les campagnes, la production industrielle est restreinte, et le commerce se renferme dans d'étroites limites. Les peuples qui se trouvent dans cette condition n'alimentent leurs industries que par les produits de leur propre sol, les exigences de la vie se rapetissent aux premières nécessités; l'exploitation grossière du sol et l'industrie domestique les satisfont entièrement. L'industrie professionnelle arrive plus tard, lorsque les échanges s'opèrent déjà avec une certaine activité. Les professions désertent alors la campagne, et elles se portent d'instinct dans les villes, où elles sont, comme spécialités, un premier pas vers la division du travail. En recherchant les agglomérations d'individus qui les font vivre, elles en augmentent le nombre et contribuent à leur

Digitized by Google

donner plus de cohésion par la création d'intérêts nouveaux et de spéculations inattendues. Bientôt il se crée des foyers industriels dont les formes et les moyens se renouvellent et s'améliorent constamment, et à mesure que les voies de communication se multiplient, que le principe de la division du travail s'applique et se généralise, que les capitaux s'accumulent et se créent des débouchés profitables, on voit surgir des cités industrieuses qui empruntent aux campagnes une partie de leur population, et une classe commerciale et industrielle qui se détache de la classe agricole pour former ces agglomérations denses qui caractérisent aujourd'hui le régime manufacturier. Par suite de cet élément nouveau des sociétés, la population des villes acquiert de la prépondérance en puissance et quelquefois en nombre sur les populations agricoles. Le travailleur, autrefois assujetti au sol, poursuit d'autres intérêts en se livrant à des travaux d'un ordre différent; il était agriculteur, maintenant il est ouvrier industriel. Les champs n'ont plus à compter sur son labeur et ses sueurs.

La transition de l'industrie agricole à l'industrie manufacturière affecte partout à peu près les mêmes formes. En Russie, en Autriche, en Prusse, en Allemagne, ce même problème a toujours suivi les même phases. L'emploi des machines, la division du travail, la présence des gîtes minéraux et des moteurs naturels ont produit une nouvelle distribution de la richesse ; les villes et les centres manufacturiers se sont formés successivement, recrutant chaque fois leur population dans les campagnes, et, en s'aidant de la statistique, on trouve que, selon que l'industrie est plus ou moins avancée, les populations urbaines l'emportent sur les populations rurales, bref, que l'industrie provoque l'agglomération des populations, et qu'elle dépeuple les campagnes au profit des villes. Ainsi, en Prusse, la population urbaine n'est que de 27 p. 100; en Autriche, de 23 p. 100, et de 15 p. 100 en Russie, tandis qu'en Angleterre, la population urbaine forme la moitié de la totalité des habitants du pays. D'après d'autres calculs, la population commerciale et industrielle, abstraction faite de sa distribution dans les villes et dans les campagnes, est, en Prusse, le quart de la population agricole; en Autriche, la septième partie, et la treizième partie en Russie, tandis qu'en Angleterre, la population industrielle est de beaucoup plus forte que la population agricole. Ces chiffres suffisent pour indiquer quelle est, dans chaque Etat, le rapport de la distribution des populations dans les villes et dans les campagnes, et, par contre, son importance industrielle. Toutefois, cet accroissement de la population urbaine, né de l'industrie, rencontre des limites. Il y a, dans un moment donné et dans des conditions déterminées par des circonstances toutes ma-

Digitized by Google

térielles, sinon une réaction, du moins une période stationnaire qui, d'après les statistiques souvent contrôlées, semble annoncer pour l'avenir une certaine fixité dans le chiffre des populations urbaines dans les pays où l'industrie est arrivée à son extrême développement. On remarque déjà depuis longtemps, en Angleterre, un arrêt soit dans l'accroissement absolu de la population des villes, soit dans l'absorption par celles-ci des habitants de la campagne. La même observation se peut faire en France où les conditions industrielles ne sont pourtant pas les mêmes. En France, la population agricole l'emporte sur la population des villes, et, à l'inverse de l'Angleterre, la population commerciale et industrielle, abstraction faite de sa distribution dans les villes ou dans les campagnes, est plus faible que nos populations agricoles. Il ne faut pas en conclure que notre industrie soit dans des conditions d'infériorité. En France, la situation économique, dans ses relations avec les manufactures et le commerce extérieur, est moins compliquée que chez nos voisins; nous n'avons plus à lutter avec les mêmes obstacles politiques intérieurs que la Grande-Bretagne, et les réformes introduites par la révolution de 1789 dans la distribution du sol et dans la condition des travailleurs nous mettent à l'abri d'une foule de difficultés qui pèsent encore sur la race anglaise. La nature et la topographie de notre territoire contribueront toujours à maintenir un équilibre rassurant entre notre industrie manufacturière et notre agriculture. Les transformations du travail se sont opérées chez nous d'une manière moins brusque et moins radicale que dans la Grande-Bretagne. Le morcellement de la propriété, qui implique aussi jusqu'à un certain point la dissémination des capitaux, prévient chez nous les choquantes inégalités qui se voient en Angleterre. Tout cela explique que notre industrie s'accommode parfaitement de la présence d'une population moins dense dans la totalité des villes que dans la totalité de nos campagnes. Cette tendance, éminemment française et nationale, va en se caractérisant chaque jour davantage. L'indépendance, le goût des champs, l'aptitude agricole, le sentiment artiste y entraînent le Français, et le capital a dû céder à cet instinct. Le travail industriel a, peu à peu, toutes les fois que cela a été possible, abandonné la ville. Aujourd'hui, il est une foule d'industries remuant des millions et occupant des milliers d'ouvriers, qui ne peuvent exister qu'à la condition d'être exploitées à la campagne. Cela est généralement ignoré; les économistes eux-mêmes n'en tiennent aucun compte, et, malgré les statistiques, le préjugé veut que l'industrie ait pour résultat nécessaire de dépeupler les campagnes. Nous allons prouver qu'on peut se rassurer et que, tout au contraire, le salut de notre industrie est d'abandonner les villes, de se

Digitized by Google

soustraire à la pression des populations urbaines ; c'est tout un problème qu'on n'a pas encore étudié, et qui cependant importe beaucoup à la civilisation et aux intérêts matériels, soit de notre industrie, soit de notre agriculture.

I

Il est des métiers que l'on retrouve partout, dans le village comme dans les capitales et dans les petites villes, parce qu'ils sont partout d'une nécessité immédiate. Nous n'avons pas à nous en occuper. Les autres se sont localisés dans les villes, où ils restent définitivement fixés. Enfin, il est des métiers qui, transformés par degrés et assimilés à telle contrée, à telle plaine, à telle montagne, ont rallié la population, qui peu à peu s'est accoutumée à réunir dans ses mains le travail industriel et le travail agricole. Ces ouvriers laboureurs sont ceux qui sollicitent particulièrement notre attention. D'ordinaire, ils travaillent isolément, en dehors de tout atelier. S'ils s'assemblent, c'est fortuitement et pour des motifs étrangers à leur industrie. Quelquefois, un atelier transitoire s'organise ; mais le travail reste toujours isolé, et, si c'est la femme qui travaille, son industrie ne la délivre aucunement de sa tâche de femme de ménage, d'épouse et de mère ; elle n'est pas absorbée par son industrie et rendue esclave de son labeur comme elle le serait si elle acceptait le travail et le salaire de la manufacture. En outre, il y a tendance pour l'industrie agricole à travailler sans le secours des moteurs mécaniques. Tels sont les caractères distinctifs des industries localisées dans les campagnes, que nous avons à étudier et parmi lesquelles nous pouvons citer déjà, par exemple, la ganterie, si longtemps fixée dans l'Isère, la fabrication de la dentelle localisée en Normandie, l'horlogerie, la taille des pierres fines et fausses qui ont leur siége dans le Jura, la broderie et les chapeaux de paille que la Lorraine s'est définitivement appropriés, etc.

L'industrie de la dentelle est un des plus étonnants exemples de l'avantage que présente quelquefois *le travail à la main* sur le travail à la mécanique, et du bénéfice que l'on trouve dans ce cas à employer le travailleur qui habite les champs. On a eu beau s'épuiser en tentatives habiles : la mécanique n'a pu produire que du tulle ; la dentelle faite à la main conserve son importance et sa valeur. Ce système de fabrication par les ouvriers des campagnes s'est même beaucoup étendu, et de France il a gagné la Belgique. Les applications de Bruxelles, les broderies sur tulle, imitation très remar-

Digitized by Google

quable de l'application, les dentelles de Malines, les dentelles de Grammont en soie noire constituent la grande fabrication belge. Il faut citer aussi les guipures noires et blanches au fuseau, qui se fabriquent à Bruges, à Gand et dans les environs de Saint-Nicolas et d'Anvers. Les ouvrières, femmes ou filles, occupées aux différents genres de dentelles en Belgique, sont au nombre de 125 à 130,000. Cette industrie a quitté les villes et ne s'exerce plus qu'à la campagne. Ce fait remarquable et tout en faveur de notre assertion se constate tout particulièrement à Valenciennes, où la production de la dentelle qui porte ce nom a complétement déserté la ville pour se répandre dans les campagnes environnantes. Il n'y a plus en ce moment dans la ville même que 3 personnes s'occupant, l'une, de la vraie valenciennes, et gagnant 1 fr. 25 c. par journée de douze heures; les deux autres s'occupant de la valenciennes telle qu'on l'imite en Belgique, et travaillant à raison de 12 à 13 cent. par heure. Le prix d'un carreau de dentelle varie de 8 à 10 fr. Les dessins ou patrons se payent en moyenne 1 fr.; il faut, en outre, des fuseaux et des épingles, et un coupon de valenciennes n'emploie guère moins de 1,500 épingles et de 400 fuseaux. Toutes ces dépenses rentrent dans l'ensemble du salaire. C'est d'ailleurs un travail difficile, qui exige un long apprentissage et qui absorbe complétement l'artiste. Comme il faut plusieurs mois, quelquefois une année, pour faire un coupon de trois mètres, et que, dans les villes, les nécessités de la vie réclament la distribution du salaire par semaines et par mois, il est d'usage de payer fragmentairement et par avances successives le prix du travail de la dentelle. Il en résulte une charge et un danger pour le patron qui a fourni le fil et payé presque complétement les salaires longtemps avant de recevoir la marchandise. Les ouvrières de la campagne présentent plus de garantie, et le plus souvent elles préfèrent n'être rétribuées qu'au bout de l'année, afin de recevoir tout un capital à la fois. La rétribution qui leur est offerte et qui est insuffisante pour faire vivre l'ouvrière dans les villes, revient tout entière en bénéfice à l'ouvrière de la campagne, et le nombre des artistes paysannes s'est tellement augmenté en Belgique, dans les deux Flandres, dans les provinces du Brabant et d'Anvers, que la main-d'œuvre est descendue à 80, 60, 50 et même 30 cent. par journée de dix heures.

L'industrie en a-t-elle souffert? Non. La main-d'œuvre se fait chaque jour avec plus d'habileté et gagne si sensiblement en qualité que, par exemple, les guipures noires et blanches fabriquées au fuseau dans les campagnes des environs de Bruges, Gand et Anvers, bien que tout récemment confiées aux mains d'ouvrières non exercées, supportent déjà la comparaison avec celles de Mirecourt et du

Digitized by Google

Puy. On tire encore les dessins de Paris, mais quoique ces dessins soient toujours très estimés, il s'est formé en Belgique un certain nombre de dessinateurs habiles. A Bruxelles seulement, il y en a plusieurs qui fournissent déjà des dessins vraiment dignes d'être recherchés.

On comprend que les ouvrières de la ville de Valenciennes aient renoncé à cette industrie si onéreuse pour elles et si peu lucrative. En revanche, les ouvrières qui habitent la campagne, dans toutes les parties des deux Flandres, et plus particulièrement aux environs d'Ypres, Gand, Courtray, Roulers et Bruges, s'occupent avec une activité et un profit toujours croissants de la production si essentiellement féminine de la valenciennes, désormais impossible dans Valenciennes même. Grâce au travail à la campagne, l'industrie charmante du point d'Alençon se trouve également dans des conditions excellentes. Tandis qu'à Valenciennes, le réseau et la fleur de la dentelle incombent à la même ouvrière, les ouvrières qui font le point d'Alençon se divisent le travail; l'une est traceuse; l'autre, la réseleuse, fait le filet; la remplisseuse fait les mats; il y a ensuite les foncières qui font les mats les plus grossiers, les modeuses qui font les jours, et, enfin, les brodeuses qui font le petit cordonnet destiné à entourer et soutenir les dessins. Trois mois suffisent pour l'apprentissage. Le carreau, le fuseau, les épingles forment tout l'attirail peu encombrant de la dentellière, et, pourvu qu'elle ne s'alourdisse pas la main à des labeurs grossiers, elle peut vaquer à tous les soins du ménage, du verger, même de la basse-cour et de la laiterie. La dentelle se prend, se quitte et se reprend comme une broderie ou un tricot. Tantôt les jeunes artistes travaillent isolément sur le seuil de la maison, tantôt elles se réunissent pour causer tout en agitant leurs fuseaux. Le soir, pour économiser la lumière, elles s'assemblent et improvisent chez chacune d'elles tour à tour de petits ateliers. Les hommes, revenus des champs, font cercle autour d'elles dans une demi-obscurité. On cause, on lit. Chacun travaille de son côté. Le point d'Alençon est un travail gracieux, intelligent, qui contribue à la fois à l'aisance de la famille, à l'agrément de la maison et à sa propreté, et qui réclame, chez la dentellière, des instincts d'élégance. Les ouvrières gagnent toutes, en moyenne, 1 fr. par jour, soit, par heure, 10 cent. Les plus habiles gagnent parfois 1 fr. 25 c., 1 fr. 50; mais le nombre de ces fées est bien restreint. Dans les magasins, à la ville, il y a toujours des dentellières émérites chargées de recevoir, de vérifier et de réparer le travail des autres. Leur salaire n'en est guère augmenté, puisqu'il ne varie que de 7 à 10 fr. par semaine. A salaire égal, elles aiment mieux rester chez elles, à la campagne, dans leur

Digitized by Google

ménage. Les dentelles qui, par leur prix, n'appartiennent pas au grand luxe, vont nous offrir un résultat inattendu. Il est prouvé que les ouvrières des villes sont, dans cette industrie, toujours et sous tous les rapports, inférieures à celles de la campagne. La raison que l'on en donne est que les ouvrières des villes sont élevées spécialement pour être dentellières, qu'elles ne savent pas faire d'autre travail et qu'elles sont insuffisamment rétribuées. Toujours pressées d'argent, elles coupent le bout achevé de leur dentelle si longue à terminer et essayent de le vendre, ce qui en diminue la valeur, les marchands trouvant plus de vente et de bénéfice sur les grands aunages. En outre, la mauvaise nourriture, le logement insalubre, la lumière insuffisante leur gâtent vite la santé et surtout les yeux déjà blessés et irrités par la poussière du blanc de plomb avec lequel les dentelles sont blanchies. Bref, le travail est peu régulier, le produit est souvent inférieur, puis la propreté manque. Or, la blancheur irréprochable fait une partie de la valeur des dentelles. C'est un ouvrage si délicat, que l'haleine suffit à en ternir la pureté. La faiblesse de santé oblige donc souvent l'ouvrière à renoncer à ce travail, qui a ainsi successivement disparu de plusieurs localités de la Lorraine et de l'Auvergne, d'Arras, de Mirecourt, etc., pour se porter dans les campagnes environnantes. Dans l'arrondissement de Mirecourt, dans les environs d'Arras, il n'occupe pas moins aujourd'hui de 6,000 ouvrières. Tout le travail se fait au compte du travailleur, et, l'ouvrage terminé, il est vendu au marchand. La rémunération n'a rien de fixe. Une foule de circonstances, la bonne exécution du travail, la propreté et la netteté du produit font varier le salaire, sur lequel influe grandement, comme toujours, le caprice des modes. A la ville, le salaire de ce travail ne dépasse guère 1 fr. A la campagne, le salaire est à peu près le même ; mais on comprend que la dépense étant moindre, il donne un bénéfice plus considérable. Du reste, l'apprentissage de ce métier se fait très bien hors des villes et il n'y coûte presque rien.

La ganterie est d'une très grande importance dans le commerce de la France. Le travail de la campagne accapare aussi cette fabrication. Pour juger de son importance, il suffit de savoir que, par exemple, une seule maison de Chaumont, dans les campagnes de la Haute-Marne, la maison Téfousse Hertz et C°, emploie plus de 2,000 ouvrières couseuses, que la ganterie n'occupe pas moins de 15,000 ouvrières dans les campagnes de l'Isère et que la fabrique de Grenoble compte environ 1,200 ouvriers coupeurs faisant en moyenne 600,000 douzaines de gants par an, ce qui, à raison de 30 fr. la douzaine, représente une valeur de 1,600,000 à 1,700,000 fr. Il y a trois parties dans le travail de la ganterie. Couper le gant, le coudre,

Digitized by Google

puis le finir, c'est-à-dire l'ourler, le border, faire la boutonnière et poser le bouton. La coupe, réservée aux hommes jusqu'à présent, tend à passer aux femmes. La fabrique de Grenoble emploie 5 ou 600 femmes chargées de placer le gant sur le calibre ou main de fer, de le fendre à l'aide d'un balancier et de le préparer pour qu'il passe à la couture. C'est un travail en rapport avec les forces de la femme. Les ouvrières qui sont à leurs pièces, quand elles sont adroites, peuvent gagner de 70 à 80 fr. par mois. Les ouvrières piqueuses et couseuses sont largement rétribuées à Paris par la raison qu'elles travaillent très habilement et qu'elles prennent l'ouvrage directement chez le fabricant ; mais, comme le remarque très justement M. J. Simon, dans toutes les branches de l'industrie, les ouvrières qui travaillent directement pour la clientèle perdent une partie de leur temps et la plus grande part du pain nécessaire à leur famille dans les antichambres des patrons ou des maîtresses de maison. Les longues courses pour aller chercher l'ouvrage et pour le rapporter absorbent presque tout leur bénéfice ; qu'importe le salaire, s'il faut reporter sur six journées le gros salaire d'un seul jour de travail surhumain ! La rémunération des couseuses et piqueuses qui travaillent à la campagne est moins forte, mais elle reste entière dans les mains de l'ouvrière, sauf la part qui revient à l'entrepreneur. Le prix payé à celle-ci pour la couture d'une douzaine de gants de femme à un bouton, est de 4 fr. 50 c. et 4 fr. 75 c. s'il y a deux boutons, prix sur lequel elle prélève 50 cent, la fourniture représentant une valeur de 40 cent., est à la charge de l'ouvrière; il reste donc 30 cent. pour le salaire de la couture d'une paire de gants. Une bonne ouvrière fait quatre paires de gants par jour, trois paires forment la moyenne, cela représente 90 cent. par jour. A la campagne, c'est un revenu. Mais il y a les déchets. Le travail de la ganterie exige la propreté la plus scrupuleuse, les gants tachés sont laissés pour compte à l'ouvrière et on lui retient le prix de la peau. Un meilleur salaire est attribué aux piqueuses, qui gagnent 7 fr. 50 c. net par douzaine de gants piqués, tout compris, la fourniture de la soie et la part prélevée par l'entrepreneur. Il n'est pas rare de voir une piqueuse experte, si l'ouvrage donne, gagner par semaine de 6 à 7 fr., soit une moyenne de 300 fr. par an.

La fabrication des chapeaux de paille, celle des boutons et le travail au petit métier des passementeries entremêlées de jais sont encore des industries que la ville a dû céder aux ouvriers de la campagne. Ce sont les ouvriers d'Auvergne qui ont accaparé les boutons; les passementeries se sont dispersées un peu partout. Les campagnes de la Moselle, de la Meurthe et du Bas-Rhin et tout ce qui avoisine Nancy se sont approprié la fabrication des chapeaux de paille, qui

Digitized by Google

s'exportent jusqu'en Amérique et constituent un salaire variable de 90 cent. à 1 fr. aux habiles tisseurs.

Le défaut absolu d'éducation et d'apprentissage réduit un grand nombre de travailleurs à des professions qui ne leur rapportent que des salaires tout à fait insignifiants et qui, par cela même, ne peuvent être exercées qu'à la campagne; ce sont notamment la vannerie, la sparterie, la fabrication des paillassons, des plumeaux, des balais, des sabots et des galoches, des chaises, y compris le rempaillage. En général, il n'y a que le talent qui soit payé. Pour les hommes, la force est une valeur, mais la concurrence des machines la déprécie désormais. Le travail sans talent et sans force ne trouve à s'employer avec quelque profit que dans les manufactures. Le travail des ouvriers de la campagne réclame une habileté plus marquée, sans laquelle les débouchés deviendraient impossibles. Les chapeaux de paille fabriqués dans les campagnes de la Meurthe ne s'exportent dans tout l'univers que parce qu'ils ne supportent aucune comparaison. Nos dentellières ne vaincront la concurrence belge qui lutte contre elles par une main-d'œuvre de moitié moins rétribuée, que par le fini du travail, la supériorité de nos dessins, l'excellence de l'exécution. L'art se mêle de plus en plus aux travaux manuels les plus simples, je dirai même les plus grossiers. Tout Paris a pu assister, ces trois dernières années, à la transformation d'une industrie qui a pour objet un produit des plus primitifs, la spardille, sorte de chaussure grossière à semelle de corde, à tissu de coutil commun. Cette chaussure, importée des Pyrénées à Paris il y a trois ans, a réussi pour plusieurs raisons, dont la plus importante est son excessif bon marché; en deux ans, l'industrie a été transformée. La chaussure est restée la même, mais le tissage des cordes de la semelle, leur agencement, le choix des tissus, la couture, toute la main-d'œuvre s'est modifiée, et la spardille, qui a rallié 8 ou 10,000 ouvriers, jadis inoccupés dans les Pyrénées, a désormais des débouchés dans toute la France. Les pauvres ouvriers qui dans les banlieues et les campagnes gagnaient à peine assez pour se procurer un morceau de pain en faisant des couronnes de râclures de corne de bœuf et des couronnes d'immortelles, gagnent aujourd'hui de bonnes journée par ce fait seul qu'ils ont apporté dans leur main-d'œuvre un peu d'intelligence et d'art.

La taille des pierres précieuses, fausses ou vraies, est une des belles industries qui ont déserté les villes pour se fixer à la campagne. Le diamant se taille à Amsterdam à l'aide de puissantes machines et dans des ateliers vastes et somptueux, comme il convient au gemme le plus estimé du monde. Le reste de nos pierres, opales, améthystes, aigues-marines, émeraudes, saphirs, rubis, est taillé et

Digitized by Google

poli au fond d'un désert, par une population de montagnards, à Septmencel, sur le sommet du Jura. Ici encore la main-d'œuvre a dû compter avec l'art, sous peine de voir se retirer le travail. A la taille et au polissage des pierres fines, ces ouvriers montagnards ont ajouté des industries analogues. Leurs femmes fabriquent des pierres fausses avec une habileté sans pareille, elles percent des rubis pour pivots de montre, elles commencent même à faire des mosaïques avec des carrés envoyés de Florence. Les salaires s'élèvent à 1 fr. 50 c. par journée, pour les habiles ouvriers. La moyenne pour les femmes est par jour de 75 cent., sans préjudice des travaux du ménage, des repas à préparer, du bois à fendre dans la montagne ou des travaux rustiques, de la terre à ensemencer, de la récolte à faire, après quoi hommes et femmes s'installent à l'établi placé dans la cabane auprès de la fenêtre, et reprennent leur tâche industrielle, à laquelle s'associent les enfants eux-mêmes.

En général, les menus ouvrages qui réclament de l'assiduité, de l'agilité de main, de la précision, passent des mains de l'ouvrier dans les mains de l'ouvrière et ne quittent plus la femme, mais alors ils émigrent à la campagne et ce résultat, pour être tardif, n'en est pas moins inévitable. Il est certain qu'il y a des hommes qui perdent l'emploi de leur force à faire des métiers qui n'exigent que de l'adresse, et combien y a-t-il de femmes qui voudraient travailler et qui ne trouvent pas d'ouvrage ou ne font qu'un ouvrage dérisoirement rétribué? En Suisse et dans plusieurs parties de l'Allemagne, les femmes excellent à préparer des organes pour l'horlogerie, des verres de montre, des verres de lunettes. La population française est très routinière. Les économistes s'épuisent à le redire dans tous les termes depuis près de deux cents ans. Mais pendant qu'ils s'évertuent à reprocher à nos paysans de s'obstiner à des travaux grossiers, inintelligents et mal payés, ils oublient d'observer et de constater que ces paysans si routiniers s'ouvrent chaque jour des voies nouvelles. Est-ce d'hier seulement que l'on a tenté de réserver aux ouvriers de la campagne les travaux d'imagerie, de dessin, de gravure d'imprimerie, d'ornementation des porcelaines et des éventails, de bimbeloterie, et même des arts de précision? Les campagnes vivent de ces travaux depuis longtemps. Les statistiques l'ont démontré ; mais les économistes ont dépouillé les statistiques en chiffrant les résultats en faveur de leur thèse. Quoi qu'il en soit, il est prouvé aujourd'hui que toutes les fois qu'on a ouvert une voie nouvelle à l'industrie comme appoint à l'agriculture, on a réussi, et que les patrons y ont trouvé économie, profit et sûreté.

Le principal avantage du travail industriel à la campagne, c'est qu'il s'ajoute au travail agricole, qu'il marche de front avec l'exploi-

Digitized by Google

tation de la ferme, avec la culture du verger, avec l'élève des bestiaux, du cheval ou de la basse-cour. Le peu de cherté des loyers et de la nourriture permet d'accepter le salaire inférieur que peut offrir l'industrie forcée elle-même au bon marché par la concurrence. Or, ce salaire inférieur ne peut qu'être repoussé par l'ouvrier des villes, qui n'est pas maître de ses exigences. Il doit vivre ; son salaire doit le nourrir ; qu'on lui marchande la rémunération, c'est en réalité sa vie qu'on lui dispute. Chaque sou qu'on lui retire se traduit pour lui en une privation nouvelle, et, par conséquent, il y a toujours un dernier rabais auquel il faut qu'il se refuse. Le fabricant, dans ce cas, est aussi embarrassé que l'ouvrier, car il fait travailler à perte. A la campagne, les conditions changent. Arrivé au dernier rabais où le travail n'est plus profit, l'ouvrier renonce, et préfère, labeur pour labeur, les fatigues qui améliorent son jardin, son champ, son verger. Dès que la main-d'œuvre remonte, il redevient industriel. Le fabricant n'a rien à perdre à cette pondération salutaire du travail industriel et du travail agricole ; et l'on a ainsi les bénéfices de la concurrence sans en connaître les dangers.

La broderie va nous révéler un des plus frappants inconvénients du travail dans les villes. Je veux parler de la concurrence faite aux ouvriers et aux ouvrières pour qui l'ouvrage est le gagne-pain, par des hommes et par des femmes qui, dans le travail industriel pris d'aventure et laissé par caprice, ne cherchent qu'un moyen d'augmenter les revenus de leur maison. Ce mal a été signalé par tous les économistes et, quoique leurs récriminations soient vaines, il n'est pas moins nécessaire de le signaler de nouveau après ce qu'en ont dit tous ceux que préoccupe la question ouvrière. Le personnel qu'emploie la broderie est très nombreux. Dans les villes, cette industrie présente des conditions sinistres. On y compte, par exception extraordinaire, trois, quatre ouvrières qui gagnent des journées de trois francs. Mais presque toutes les brodeuses travaillent au rabais, par suite de la concurrence des femmes non ouvrières. Aussi la journée de douze heures de travail sans relâche, même pour les ouvrières d'élite, ne s'élève guère qu'à 1 fr. 50 c. 2 fr., tandis que la majorité s'exténue pour gagner par heure de travail non interrompu de 4 à 6 cent. Ces salaires dérisoires ne sont même pas assurés : les maladies de l'ouvrière et de sa famille, les longues et meurtrières stations dans les antichambres, les caprices de la mode, sans parler des crises industrielles et de l'humeur fantasque ou changeante de la patrone ou de l'entrepreneur, les menacent ou les diminuent. Toutes les brodeuses ont à subir de longs chômages et alors les travailleuses les plus expertes sont bien obligées d'accepter les ouvrages les plus ingrats et les moins rétribués. La mode impose d'ailleurs les plus

Digitized by Google

imprévues extravagances à toute cette industrie. Telle broderie très demandée ce soir tombe au rebut le lendemain matin. Les commandes sont faites, le fabricant ne s'en inquiète point; seulement il examine avec une sévère exigence tout ce qu'on lui rapporte; il élimine le plus qu'il peut pour diminuer sa perte. L'entrepreneur à qui l'ouvrage reste pour compte fait retomber la malfaçon sur l'ouvrière qui a le plus besoin de son entremise et qui, parce qu'elle n'a ni pain ni linge, est obligée de se soumettre et de rester nue et affamée pour ne pas perdre les chances du travail. La broderie est un ouvrage d'absolue finesse, et il a l'inconvénient terrible de détruire la vue. Un travail d'aiguille continué pendant une heure ou deux est un amusement; alterné de labeurs divers et de plaisirs, il distrait et ne fatigue point. Mais quand l'ouvrière sans feu, mal nourrie, mal vêtue, dans la mansarde misérable, reste le matin, tout le jour, le soir, clouée sur sa chaise, poussant l'inévitable, la fatale aiguille, hier, aujourd'hui, demain et après et toujours, prolongeant son travail avec fièvre pendant quatorze, quinze heures, le matin, dès l'aurore blafarde, le soir à la lampe fumeuse, sans aucune trêve, à travers le chagrin, la maladie, l'épuisement, l'affaiblissement de la vue, et que, pour cette tâche terrible, il ne lui revient qu'un salaire tout à fait insuffisant, il y a vraiment de quoi désespérer.

A la campagne, cette industrie présente des conditions plus rassurantes. Mieux organisée, elle donnerait même des bénéfices encourageants. L'étranger pourrait nous fournir quelques leçons sur ce sujet. Saint-Gall est le centre d'une fabrication de broderies répartie depuis de longues années dans toutes les campagnes avoisinantes. Il n'y a point d'intermédiaire entre le fabricant et les ouvrières qui, toutes, appartiennent à des familles de colons et de paysans. Elles-mêmes rapportent leur ouvrage à la ville à des jours convenus, qui sont l'occasion d'une fête autant pour l'ouvrière que pour le fabricant. Le jour où l'ouvrage est rapporté, dit Gœthe, les brodeuses s'endimanchent, se réunissent et se dirigent vers Saint-Gall, où on les voit arriver de tous côtés, chantant en chœur des morceaux de musique sacrée empruntés aux maîtres célèbres. Le premier rendez-vous est au temple. Après l'office, elles s'assemblent dans une vaste salle où les attendent les fabricants et les syndics chargés de prononcer sur les contestations. Au milieu de la salle est une longue table sur laquelle une collation est servie. La collation terminée, les brodeuses entament un chœur et les fabricants parcourent les rangs des travailleuses, examinent l'ouvrage rapporté et le payent immédiatement. Si le travail est refusé, l'ouvrière et le fabricant se rendent dans une chambre voisine, et la contestation est soumise aux syndics. Quand les broderies ont été toutes

Digitized by Google

reçues et payées, les fabricants déploient sur la table des broderies nouvelles ; chaque ouvrière fait son choix, discute le prix, indique le jour où elle rapportera son ouvrage. Tout cela est inscrit sur un livret et les ouvrières reprennent le chemin de leur village. groupe par groupe, et chantant en chœur des psaumes ou des morceaux profanes. Ces mœurs anciennes sont encore conservées aujourd'hui.

En Saxe, les brodeuses et les fabricants ont les mêmes habitudes qu'à Saint-Gall. Toutes ces ouvrières paysannes sont très laborieuses; elles s'opiniâtrent à leur travail et font, en moyenne, un quart de plus de travail que nos brodeuses françaises; elles ont aussi un très grand amour-propre, et rivalisent pour faire de beaux ouvrages, ce qui leur assure des gains moins précaires ; elles sont très frugales, et, comme salaire, peuvent très bien accepter la discussion sur les bases que nécessitent les circonstances changeantes de l'offre et de la demande. Les fabricants, pour livrer leurs produits à meilleur marché, ont imaginé de faufiler les pièces pour payer le blanchissage au mètre, cela leur procure sur un seul article une économie de moitié ; en outre ils n'emploient que les modèles fournis par la contrefaçon et arrivent ainsi à nous faire une concurrence dont le résultat est tout à fait à nos dépens et tout à leur bénéfice, sauf la question de loyauté.

Nous avons dit qu'en France, la broderie est devenue complétement infructueuse pour l'ouvrière. Dans les villes, ce résultat est malheureusement trop réel. A la campagne, la broderie commune procure à grand'peine un salaire de 5 cent. par heure de travail. Les ouvrières habiles gagnent cependant de 1 fr. 75 cent. à 2 fr. par jour ; le plus grand nombre est payé à raison de 75 cent. à 1 fr. par journée de douze heures. Les plumetis de Neuchâteau, de Plombières, de Fontenoy, les ouvrages à la main de Réchecourt et de Lorquin représentent des salaires supérieurs, et les ouvrières des campagnes de Nancy, qui sont d'incomparables artistes, obtiendraient par leur main-d'œuvre féerique des salaires très élevés si les fabricants organisaient mieux leur commerce. D'abord, ils devraient supprimer les intermédiaires. Les fabricants livrent leur mousseline toute tracée aux entrepreneurs de broderie proprement dite. Ceux-ci font travailler dans la campagne et vivent ordinairement dans les villages qu'ils exploitent. La broderie est ensuite rapportée chez le fabricant, qui la confie successivement aux mains d'ouvrières spéciales, chargées de lui donner un dernier apprêt avant la mise en vente.

On comprend que les brodeuses de campagne qui ne connaissent pas même le fabricant et n'ont de rapport qu'avec un entrepreneur

Digitized by Google

étranger à ce métier, sans goût et qui les exploite, travaillent sans amour-propre et négligent la perfection de la main-d'œuvre. Or, l'habileté de la main-d'œuvre est si importante dans la broderie, que le même article, selon l'ouvrière, peut valoir 1 franc ou 100 fr., c'est ce que l'on a pu voir en 1855, à l'exposition universelle, où un fabricant de Nancy mit sous les yeux du public cinq cols faits sur le même dessin et avec le même coton mais par cinq ouvrières différentes. Le moins cher était estimé 2 fr. 50 c., les autres valaient dans la progression suivante, 22, 70, 120 fr., le plus cher était coté 200 fr. Nos broderies sont faites avec du coton trop gros. A Saint-Gall et en Saxe, le coton est fourni par le fabricant et il évite ainsi la supercherie de l'ouvrière intéressée à acheter du coton plus gros que l'échantillon, parce qu'il couvre plus de superficie et que l'ouvrage est plus vite terminé. Outre la finesse du coton et la délicatesse de la main-d'œuvre, il faut, pour qu'une broderie soit parfaite, un dessin élégant. Les fabricants français tirent leurs dessins de Paris, et, en général, ces dessins sont sans rivaux. Mais on n'en fait jamais le dépôt légal; la propriété n'en est donc pas garantie; la contrefaçon s'empare de nos plus beaux modèles, et cette facilité qu'ont les fabricants étrangers, outre qu'elle leur permet de réaliser une économie notable, nous empêche de tirer le bénéfice légitime que nous procurerait la supériorité incontestée de nos dessinateurs. On voit quelle perte de capital entraînent toutes ces négligences. Qui en est la victime? le travailleur! 50,000 ouvrières, qui sont presque des artistes, vivraient largement de la broderie dans nos campagnes, si cette industrie se régularisait, si on en livrait l'exploitation à un commerce largement compris et sagement organisé.

Gœthe, qui avait visité avec soin cette fabrication de Saint-Gall dont nous parlions plus haut, s'est très longuement et dans plusieurs occasions, occupé de cette question de l'installation de l'industrie dans les campagnes. Toute une moitié de ses *Années de voyage de Vilhelm Meister* est consacrée à développer ce problème avec l'intérêt que peut lui donner un grand poète, et en même temps avec tous les renseignements, tous les détails techniques et matériels qu'on peut réclamer d'un économiste et d'un homme qui a pratiquement touché à l'industrie et au commerce. Dans ses *Voyages en Suisse et en Italie*, dans ses travaux scientifiques, il revient plusieurs fois et avec sollicitude sur cette question déjà épuisée par lui dans les *Années de voyage*. Jusqu'à présent toutes ces études étaient peu connues. Les traducteurs dédaignaient ces travaux d'économie sociale. Grâce à la complète traduction de M. Porchat, nous les avons aujourd'hui intégralement et très fidèlement représentés en français. Les économistes qui lisent Gœthe à ce point de vue ne peuvent manquer de

Digitized by Google

trouver à l'admiration si bien justifiée que l'on accorde à ce grand poète un nouvel élément et un nouveau motif. Weimar est une petite ville qui a plutôt l'apparence d'une bourgade que d'une capitale. Quand Gœthe y arriva, elle n'offrait aucune manufacture et le pays était sans commerce. La contrée n'était point sans charme ; elle avait un caractère gracieux et champêtre. Les mœurs étaient simples et les usages rappelaient le bon vieux temps. C'est dans ce milieu que Gœthe voulut réaliser son beau projet de l'industrie rattachée à l'agriculture. Il y consacra une partie de son temps, de son intelligence et surtout de son influence auprès de son prince, qui se prêta avec ardeur à toutes ses vues. On a souvent blâmé Gœthe de s'être distrait de ses œuvres dramatiques, de ses romans, de ses poésies pour s'occuper de ces détails d'économie rurale et industrielle; mais ces distractions avaient pour la prospérité des habitants du duché de Weimar des résultats si avantageux, qu'on serait mal venu à les lui reprocher; au lieu d'ignorer ou de dédaigner les choses excellentes qu'il accomplit comme administration, nous ferions mieux de les étudier et de les imiter.

II

Voici maintenant une autre face du problème qui nous occupe. Les ouvriers, dans presque toutes les industries, ont eu pour associé redoutable et souvent pour rival triomphant le moteur mécanique. Il importe de savoir si l'envahissement de la machine n'a pas ses limites et s'il n'arrive point un moment où l'ouvrier que la machine remplace partout, reprend son rang et dit au moteur mécanique : Tu n'iras pas plus loin. Il importe également de savoir comment l'industrie, travaillant à la campagne, s'accommode des machines et comment le moteur mécanique et le travail manuel s'équilibrent dans les industries établies dans les villes.

Il y a dans toute industrie des moments de presse, où il faut beaucoup produire en un clin d'œil, sauf à languir ensuite pendant des mois. Le retour d'une saison ou d'une fête, une mode qui a changé, les chaleurs, les froids prématurés, tout cela réclame un personnel toujours à portée, mais limité. C'est pour former ce personnel qu'on recrute dans les grands centres un choix d'ouvriers que l'on tâche de garder à poste fixe; le reste est bien obligé de renoncer au travail industriel ou de se joindre aux ouvriers de manufactures, ou de s'établir à la campagne. La machine à coudre, qui transforme la couture, émigre déjà loin de la ville et travaille dans les villages.

Digitized by Google

Nous en avons vu à la cité de Mulhouse et à celle de Guebwiller. Dans les campagnes, près de Rheims, nous avons vu des ouvriers blousiers, tailleurs, cordonniers, coudre à la mécanique. Le plus souvent, ce sont les patrons qui achètent les machines pour les ouvriers ou pour les ouvrières qu'ils emploient, en se remboursant par des retenues sur le salaire. C'est ainsi que la machine, répondant au travail isolé, se vulgarisera partout. L'industrie des fils et des tissus pourra nous montrer comment s'équilibrent pour l'ouvrier le maintien des métiers à la main et l'invasion des métiers mécaniques, problème curieux et que l'on tremblait de ne voir se résoudre qu'à la suite de crises terribles. Il est évident que le métier à vapeur finira par détrôner l'ancien métier à main ; mais en ce moment on se ferait une idée très fausse de l'industrie des fils et tissus si l'on croyait qu'elle a complétement renoncé au travail à la main. Même autour des usines qui ne subsistent que par les machines, on trouve encore debout l'ancien métier. La petite industrie subsiste ainsi dans la grande. Elles s'aident l'une l'autre et elles seront toujours nécessaires l'une à l'autre, la petite industrie se trouvant seule capable, par le travail manuel, de se glisser dans certains détails où la machine reste impuissante. Le coton est tissé mécaniquement à toutes les finesses en Alsace, en Normandie, dans le Nord. Dans les Vosges, les cours d'eau très nombreux ont facilité l'établissement de métiers mécaniques au nombre de plus de 1,500. En est-il résulté la disparition des métiers à main ? Non. La réalité, il faut bien insister là-dessus, puisque c'est une vérité méconnue, la réalité est que le moteur mécanique et le travail à bras font deux ouvrages différents, et qui tendent de plus en plus à se séparer nettement ; par exemple, un métier mécanique fait en moyenne 7,500 mètres par an ; un métier à bras, ne travaillant pas constamment, fait en moyenne 1,300 mètres par an. Pour un tissu coûtant 9 cent. de façon à la mécanique, la façon à bras est de 11 cent. Le bénéfice industriel étant de 1 cent. par mètre, bon an mal an, pour les étoffes courantes, il en résulte que le métier mécanique, par la grande quantité de travail qu'il procure, doit seul être employé sous peine, pour le fabricant, de ne recueillir aucun profit. Mais dès qu'il s'agit des sortes demandées en dehors de la grande vente commerciale, le métier à main peut seul satisfaire les exigences restreintes et directes de la clientèle, par la raison que seul il permet de varier sans préjudice les articles, et de tisser avec art et à petit nombre, sans tous les frais généraux qu'exige l'emploi du métier à vapeur. En conséquence, les usines les mieux outillées ne se trouvent complétement organisées qu'à la condition de conserver le métier à bras comme appendice, comme complément du métier à va-

Digitized by Google

peur. A Saint-Dié, à Gérardmer, à Remiremont et dans la Meurthe, près de Blamont, les fabricants ont essayé de faire tisser à leurs métiers mécaniques des fils de lin et de chanvre, et des articles coton d'une force et d'une largeur exceptionnelle, destinés à la consommation sur commande. Tous leurs essais ont été inutiles, et ils ont été obligés de confier ce travail aux métiers à main. Partout, le métier mécanique répond aux grandes ventes courantes ; mais le métier à main persiste partout et se maintient en nombre plus ou moins grand, selon la diversité des demandes, des debouchés et des besoins. Ainsi, dans le Haut-Rhin, on compte 20,000 métiers mécaniques, contre 400 métiers à la main, tandis qu'à Saint-Quentin, la ville et l'établissement de la Bussière, aux environs de Guise, appartenant à MM. Joly, n'opposent que 800 métiers mécaniques aux 40,000 métiers à main distribués dans le rayon industriel de la place, entre 80,000 ouvriers dispersés dans toute la campagne qui s'étend jusqu'à Cambrai, Péronne et même d'un autre côté jusqu'à Vervins. La machine et le métier à main se partagent également la transformation du lin. Le tissage automatique n'opère que dans les finesses moyennes ; le travail à la main peut seul réussir les beaux articles et la batiste extra-fine. A Reims, à Roubaix, même division pour les laines : le travail à la main a gardé, sans qu'il soit profitable et possible de le lui enlever, une grande part dans la fabrication des étoffes de laines rares non foulées. Quant à la laine cardée dont les fils ont peu de régularité et de solidité, notre industrie n'ose point encore les confier aux machines. A Sedan et dans les campagnes environnantes, la disproportion est telle, que le métier mécanique ne peut compter que comme exception. 30 métiers à la mécanique ont pu seuls s'y acclimater, et, sur les 30, 15 appartiennent à M. David Bacot. Voici comment s'explique cette énorme différence. Pour les façonnés ou nouveautés Jacquard, le prix du mètre varie de 1 fr. à 1 fr. 10 c. A la mécanique, il est de 50 cent. L'écart est considérable, il couvre le loyer de l'atelier, l'amortissement des machines, la dépense du charbon et permet un bénéfice. Le manufacturier est, en outre, plus facilement garanti contre le vol de la laine et le vol du dessin. Pour le drap tissé, les prix de revient changent. Il coûte, tissé à la main, 60 cent., et 50 cent. tissé à la mécanique. L'écart est insignifiant. Mais si l'on calcule rigoureusement, il entraîne pour l'emploi des machines, la dépense de charbon, le loyer et l'amortissement, une perte considérable. A bénéfice égal, l'avantage se trouve du côté du travail à la main, qui, fait par les ouvriers campagnards, s'opère avec autant de régularité et de vitesse que par les machines ; c'est ainsi qu'on s'explique que les fabricants de Sedan opposent aux 30 métiers à la mécanique que

Digitized by Google

nous avons cités 3,970 métiers à la main, distribués dans la banlieue et les campagnes. Dans les campagnes de l'ouest, où se cultivent le lin et le chanvre, on prépare ces matières textiles, on les file, on les tisse, et tout cela se fait à la main sans le secours de la vapeur et des métiers mécaniques. En Bretagne, on file le lin au rouet et à la quenouille, on le tisse à la main, on le blanchit à la rosée. Certes, les fileuses ont tort de répudier absolument la machine et de ne pas réserver au travail manuel la part seule qui réclame de l'habileté et de l'art. Mais elles vivent à la campagne; si peu que leur tâche leur rapporte, elle augmente les ressources du travail agricole, qui fournit tout le reste, et, soit paresse, soit ignorance, soit routine, on garde la vieille méthode. Quoi qu'il en soit, la toile de Bretagne est toujours en faveur sur le marché, et on lui attribue plus de solidité et de valeur qu'aux toiles de Flandre.

De tout ce qui précède, il est facile de conclure que les économistes ne se basent pas sur des calculs rigoureux lorsqu'ils réclament la transformation absolue de tout travail industriel, de manière à lui imposer sans restriction aucune l'emploi du moteur mécanique et l'organisation de la manufacture. En parlant ainsi, nous ne faisons pas la guerre aux machines, à la vapeur, à tout ce qu'on est convenu d'appeler la grande industrie. Le moteur mécanique est un progrès réel; il exempte de plus en plus les hommes de l'obligation d'être des bras, et il leur permet de plus en plus d'être des intelligences; il augmente le bien-être des ouvriers; il met à leur portée des meubles, des étoffes, qui étaient encore, il y a moins de cent ans, des objets de grand luxe. Le mètre de coton, qui coûte aujourd'hui 1 fr., aurait coûté 3 fr. avant la Révolution. La consommation des produits manufacturés était, en 1788, de 38 fr. par chaque habitant, et, en 1864, elle est de 130 fr. Les services que les machines rendent aux consommateurs sont trop évidents pour qu'on puisse les contester. On ne peut point contester davantage les services qu'elles rendent au fabricant. On a calculé que quatre ouvriers, aidés par un moteur mécanique, font la besogne de douze. En mettant pour le prix d'achat, l'alimentation et l'entretien d'une machine hydraulique, une somme équivalente au salaire de deux ouvriers, on dépasse certainement le chiffre des frais et on a encore une économie nette de moitié sur la main-d'œuvre du tissage. On pourrait discuter sur ces chiffres, dont nous ne garantissons pas l'exactitude absolue; mais peu importe, il suffit que l'économie soit certaine et considérable. Dès que les machines pourront être employées, on les emploiera sous peine de manquer au progrès, à la bonne entente du travail, ainsi qu'au placement utile des capitaux. On sera donc fatalement amené à remplacer les bras par les machines, et à simplifier de

Digitized by Google

plus en plus ces machines. L'ignorance, l'hésitation, la mauvaise volonté, n'empêcheront point cet envahissement. On pouvait, à la rigueur, s'obstiner dans les vieilles routines quand on travaillait à l'abri des lois prohibitives ; alors, il était permis de réfléchir longuement avant d'adopter un nouvel appareil ; on voyait même des fabricants employer des machines surannées. Mais à présent, les prohibitions sont effacées des codes commerciaux, la concurrence impose à tous la loi de courir sans relâche sous peine d'être immédiatement distancés. Chaque chef d'industrie a pour rivaux les manufactures du monde entier ; il se trouve en face de la fabrique étrangère ; s'il ne la devance pas ou s'il ne l'imite pas sans retard quand elle réalise une économie sur la main-d'œuvre, il perd soudain son rang sur le marché, et s'il laisse accaparer le marché national par un confrère qui abaisse ses prix, sans lui emprunter aussitôt ses moyens de fabrication, il faut qu'il quitte la partie ou qu'il se ruine. Le fabricant ne doit plus désormais compter que sur la sûreté de son coup d'œil et sur la promptitude de sa décision ; il est perdu s'il hésite ou s'il tâtonne. On peut donc prévoir qu'avant peu, la force humaine sera obligée de céder au moteur mécanique, et l'on n'aura même pas besoin de recourir à la vapeur, puisque les cours d'eau se présentent de toutes parts à l'homme pour diminuer ses fatigues et les frais de son travail. Néanmoins, l'emploi des machines a sa limite. Quelle que soit sa perfection, la machine ne peut faire qu'un travail de machine, et le travail intelligent reste la part inaliénable de l'homme intelligent. A chacun son œuvre ! Laissons la machine brutale accaparer la confection uniforme et monotone de tout ce qui, en industrie, est forcé d'obéir à la loi du bon marché, de tous les produits dont la consommation peut s'étendre dans une proportion infinie. A l'ouvrier vivant, intelligent et artiste, il reste la part du travail qui réclame l'habileté de la main-d'œuvre, le discernement, le goût, la raison, l'application constante de l'esprit. L'industrie des soies en est la preuve intéressante et irréfragable, de même qu'elle est une nouvelle preuve des avantages que l'industrie trouvera désormais à se transporter hors des villes.

L'Autriche, la Suisse, le Zollverein et l'Angleterre, produisent des tissus de soie dont l'ensemble peut être évalué à 500,000,000 de francs. Tous ces tissus sont travaillés par des machines, et les fabricants de l'étranger ont une trop longue expérience des bénéfices que leur procure ce système des manufactures, pour n'avoir pas complétement renoncé au travail à la main dans l'industrie de la soie. Le résultat a été tout opposé en France. Nos industriels ont été les premiers à reconnaître les bénéfices des machines ; ils ont écouté tour à tour les théoriciens et les praticiens ; ils sont allés en Angle-

Digitized by Google

terre voir opérer les machines; ils en ont construit eux-mêmes; ils n'ont épargné ni le temps, ni l'argent, ni l'étude attentive, ni les expérimentations sagaces et souvent répétées; bref, ils ont agi avec la prudence et la sagesse que réclamait l'intérêt d'une industrie sans rivale dans le monde, puisque, à elle seule, notre fabrication dépasse de plus de 150 millions le produit des usines réunies de l'Europe entière; le résultat de cette série d'expériences, c'est que toute la fabrique française, Lyon en tête, est restée inébranlablement fidèle à ses anciennes allures et aux procédés qui ont fait son succès; qu'aucun de nos produits, soit étoffes courantes, soit articles de luxe et de goût n'a été sacrifié, et que le commerce des soies en France, n'en continue pas moins à soutenir la concurrence des prix anglais, et à garder sur le marché sa place d'honneur au premier rang, tout en renonçant absolument aux machines et en confiant définitivement la production à la main de l'ouvrier et de l'ouvrière. Ce phénomène, particulier à l'industrie des soies, s'explique par plusieurs causes que nous allons étudier en nous appuyant des lumineuses recherches qui en ont été faites à Lyon même, dans ces derniers temps, par MM. Jules Simon et Reybaud.

La supériorité de la fabrique lyonnaise, loin d'être menacée par les progrès de nos rivaux, s'affirme chaque année d'une manière plus incontestée. D'une part, nous restons les maîtres sur tous les marchés pour les étoffes de haute fantaisie et de grand luxe; de l'autre, nos étoffes courantes, qui sont la force et le plus profitable produit de cette industrie, n'ont pas été atteintes par les imitations étrangères. C'est une question d'art définitivement jugée en notre faveur. Cet inappréciable résultat est dû en très grande partie à l'union sympathique qui a existé jusqu'ici entre les trois hommes nécessaires à la fabrication d'un produit irréprochable et qui sont : le fabricant, le dessinateur, l'ouvrier. Le fabricant de soieries, en France, diffère essentiellement du fabricant anglais. Celui-ci emploie des ouvriers enrégimentés par centaines; il est chef d'une vaste usine; il a un immense loyer, des impôts à payer; le capital qu'il emploie est énorme; les frais courants de chaque jour sont considérables. Il est obligé de travailler sans trêve; l'inaction lui constitue soudain des pertes difficiles à réparer. La nécessité de travailler dans les crises entraîne l'obligation de recourir au crédit, et la fatalité de la machine impose à ses habitudes commerciales une fabrication d'objets courants, de produits bien établis dans leur fixité et qui n'aient rien à craindre des variations du goût, de la mode, et des mille changements nés des besoins ou des circonstances. Un semblable fabricant doit produire beaucoup, produire

Digitized by Google

toujours; produire bien, dans des conditions d'art et de bon goût, n'est pas son affaire.

Tout autre est le fabricant de Lyon. Les opérations fondamentales de son industrie sont, d'abord l'achat des matières premières, et, en second lieu, la surveillance intelligente de la fabrication. Les opérations commerciales qu'entraîne l'achat des matières premières montrent déjà combien le manufacturier anglais diffère du fabricant français. Le fabricant anglais achète par grandes quantités, en prévision d'un travail non-interrompu. Pour le fabricant lyonnais, l'achat de la matière première est une affaire grave; la soie la plus belle et la meilleure est choisie par lui comme base d'un produit irréprochable. De plus, une prudence extrême guide l'acheteur pour la quantité de matière première qu'il s'approprie. La soie représente en effet, dans cette industrie, à peu près la moitié de la valeur des tissus; il en résulte que les crises prennent très vite une proportion désastreuse. Aussi on ne fait jamais, à Lyon, d'approvisionnement supérieur aux besoins présumés de la saison. Dès que le marché se restreint, dès que la vente diminue, les achats se restreignent par contre-coup. De plus, les fabricants de Lyon, qui sont tous négociants de la vieille roche, ont pour règle de spéculer à coup sûr, autant du moins que le permet l'incertitude des prévisions humaines. Comme ils sont soumis aux chances de la récolte et à celles de la mode, très influente dans l'industrie de la soie, non-seulement en France mais dans les marchés du monde entier, ils se refusent à supporter les chances du crédit; ils achètent la soie à soixante jours, sous condition de payer l'intérêt s'ils vont jusqu'au terme, et de ne pas payer l'intérêt s'ils effectuent le payement dans les dix jours. Il est si rare qu'ils ne s'affranchissent point des intérêts par un payement anticipé, qu'il en est résulté qu'un négociant qui ne solde pas ses achats dans les dix jours de la livraison porte infailliblement atteinte à son crédit commercial. Ils traitent avec leurs acheteurs dans les mêmes conditions. Aussi la place de Lyon se distingue-t-elle par une solidité à toute épreuve.

Les transactions commerciales étant ainsi réglées, le fabricant lyonnais se trouve en face du dessinateur et de l'ouvrier. Nos dessinateurs sont les premiers du monde; mais leur supériorité n'a tout son effet qu'exploitée en France. L'Angleterre fonde d'excellentes écoles de dessin, et, comme l'aptitude de ses ouvriers n'est pas suffisamment exercée, elle emprunte à Lyon les meilleurs dessinateurs et les modèles les plus réussis; mais elle n'arrive à rien créer; nos produits gardent toujours la première place, et le principal effort de la fabrique étrangère consiste à nous copier. En ce sens, Lyon est

Digitized by Google

devenu une fabrique d'échantillonnage universel. Mais les reproductions sont fort imparfaites. L'ouvrier anglais ou allemand imite scrupuleusement la pièce ; le dessin, la couleur, la nuance, tout se retrouve mathématiquement dans la copie ; ce qui y manque, c'est une certaine physionomie de l'original qui lui donne son cachet. Cette perfection de nos soieries tient, après le bon choix de la matière et l'excellence de nos dessinateurs, au contrôle incessant que le fabricant exerce sur la mise en œuvre et en relief confiée par lui à des ouvriers d'élite.

En France, l'ouvrier qui travaille la soie se trouve vis-à-vis de son patron dans des conditions bien meilleures que l'ouvrier anglais vis-à-vis du patron anglais. L'ouvrier anglais, par suite même des conditions d'une fabrication surchargée de frais par les vastes terrains qu'elle emploie, par la manœuvre de son outillage énorme, par son capital immense, qui ne doit pas rester improductif, arrive à n'être, en somme, que l'appendice d'une machine, le serviteur de la vapeur et de l'eau. L'ouvrier lyonnais est l'artisan, je dirai mieux, l'artiste au service d'une industrie, et c'est de lui que dépend, en dernier lieu, l'achèvement heureux de l'œuvre d'art qui fait la gloire de notre industrie. Mais ici encore se représente dans toute sa gravité la question du choix entre la machine et le travail manuel. On a compris déjà que le salaire est le nœud de la question. En 1835, M. Villermé déclarait déjà que les compagnons qui fabriquent les étoffes unies légères gagnaient à peine de quoi vivre. Depuis, la situation ne s'est pas améliorée, et l'on calcule que, dans l'état actuel, les capitaux employés dans la fabrication de la soie ne rendent pas au delà de 10 p. 0/0, ce qui prouve que les exigences du capital, dans cette industrie, en France, ne sont pas exagérées. Comment Lyon a-t-il pu fournir à ses ouvriers un salaire suffisant, faire des soieries incomparables et soutenir son marché ? Il n'y a pas là de secret bien difficile à deviner ; la méthode a été toute simple, et la situation s'est arrangée toute seule, par la force des choses et l'instinct des travailleurs. Le travail, concentré à la ville, s'en est peu à peu retiré, et s'est établi à la campagne, et c'est ainsi que Lyon a lutté contre les machines par la dissémination chaque jour croissante des métiers dans la banlieue, ce qui a permis de réaliser d'importantes économies sur la main-d'œuvre, et, par conséquent, de tenir les prix de vente au niveau des prix de l'étranger. L'exemple de cette décentralisation du travail a été donné par quelques-unes des maisons les plus fortes, les plus intelligentes ; il a été immédiatement suivi ; il tend à se généraliser, et tout le monde y gagne. L'ouvrier, qui dépense moins, peut plus facilement limiter ses exi-

Digitized by Google

gences, et le fabricant réalise une économie considérable, tout en maintenant les salaires sur un pied raisonnable.

Les défenseurs de l'agglomération prétendaient, dans les débuts de cette décentralisation, qu'on ne peut confier la soie à de grandes distances; mais l'expérience a prouvé bientôt qu'il est plus facile de se renseigner sur un paysan demeurant chez lui, dans son village natal, que sur un ouvrier perdu au milieu de Lyon, à cinquante lieues de sa famille. On avait également opposé la nécessité de surveiller le travail, pour que le dessin fût bien exécuté, la trame serrée avec unité, le tissage opéré avec propreté. L'expérience a prouvé que, transporté à la campagne, l'ouvrier y travaille avec plus de conscience, d'art et d'attention. D'ailleurs, le fabricant n'a pas discontinué de surveiller la partie la plus délicate et la plus importante. Pour le reste du travail, la surveillance en a été confiée à des commis spéciaux, nommés commis de vente. On avait aussi redouté les déplacements de l'ouvrier, de la matière première, des tissus, etc., et bien d'autres difficultés qui tout d'abord semblaient insurmontables. A la pratique, toutes ces difficultés n'ont plus été que des nouveautés, et tout s'est promptement organisé à la satisfaction et au bénéfice de chacun. Il s'est créé des centres secondaires; des comptoirs se sont installés dans des villages que le travail industriel a improvisés; les commis de vente ont été multipliés, et l'on a donné un cheval à ceux dont les courses étaient trop lointaines. Les avantages se sont d'ailleurs bien vite fait sentir. Le premier a été la suppression du chef d'atelier, ce qui a permis une économie considérable. A Lyon, tout maître tisseur prélève de droit la moitié du salaire gagné par les compagnons. Si, par exemple, le travail d'un compagnon produit 8 fr. par jour, le commerçant débourse 8 fr. et l'ouvrier n'en touche que 4; 2 fr. à peu près représentent les frais généraux; il y a donc 2 autres francs qui accroissent la part du chef d'atelier sans utilité réelle. Comme il n'y a, dans ce fait, ni droit de maîtrise ni brevet, et que la différence entre le maître et le compagnon tient uniquement à la possession du métier, on craignit tout d'abord que la même distinction ne se produisît à la campagne; mais, tout au contraire, il est arrivé que l'achat d'un métier a été moins difficile pour l'ouvrier rural, et que presque tous les ouvriers transplantés de la ville à la campagne ont bientôt été à même d'en acheter de leur propre argent. Un métier pour tisser les châles coûte de 12 à 1,500 fr., c'est le prix courant à Saint-Etienne pour la fabrique des rubans. Un métier à tisser ordinaire, tel qu'il en faut aux ouvriers de la banlieue lyonnaise, ne coûte pas plus de 150 fr., et il en coûte, en outre, depuis 30 jusqu'à 150 suivant le nombre de

Digitized by Google

crochets, pour le transformer en métier à la Jacquart. Or, l'apprentissage à la ville coûte quatre années de temps ou une année et 400 fr. Il est clair qu'à la campagne, il a été facile de faire une économie de plus de 200 fr. sur cette dépense, et, sans exagérer, on peut dire que le métier n'a rien coûté ; ensuite, il est arrivé que la maison a acheté le métier à son propre compte. Plusieurs fabricants des plus importants ont donné l'exemple, qui a été suivi aussitôt. Quand la charge a paru trop lourde, le négociant s'est couvert au moyen d'annuités, et c'est ainsi que la fabrique de Lyon a élevé les compagnons au rang de maîtres sans se grever d'un lourd excédant de dépense.

Cette transformation de l'ouvrier de la ville en ouvrier rural a amené dans le travail une division toute naturelle et qui s'est opérée d'elle-même. Les étoffes communes sont revenues aux machines. Le travail rural a recueilli les façonnés, qui réclament une main d'artiste et une surveillance assidue. Or, il faut le remarquer, si le travail rural, avec ses exigences moindres comme salaire, ne fût pas venu en aide aux fabricants lyonnais, toute la fabrication incombait fatalement et à bref délai aux machines, et, dès lors, le commerce de Lyon se trouvait transformé tout entier non sans danger. Cela est facile à prouver. Dans son organisation actuelle, et avec la dissémination de plus en plus grande dans les campagnes, rien n'est plus facile pour le négociant que de suivre les variations impérieuses de la mode et du goût. Cette aptitude à se modifier, impossible avec le travail par masses et l'outillage en grand, est une des conditions de succès de la fabrique lyonnaise. C'est là, dans cette industrie spéciale, l'avantage réel du travail en dehors des machines, avantage mille fois plus important chez nous que chez nos rivaux, dont les modes, surtout dans les étoffes courantes, présentent toujours une certaine fixité. Non-seulement le négociant de Lyon peut en un clin d'œil changer les dessins ; mais il peut ralentir ou même suspendre sa fabrication selon les circonstances. Les machines admises, tout le commerce de Lyon se trouve changé, l'ouvrier s'annexe à la machine, le négociant devient manufacturier, la nécessité de travailler dans les crises entraîne l'obligation de recourir au crédit ; et tous les rapports sont bouleversés avec les producteurs de la soie, les ouvriers et les marchands ; la solidité proverbiale de la place est compromise, et, au milieu de cette transformation universelle, nos produits cessent de conserver leur supériorité ; ils deviennent des produits de machine. Engagés dans cette voie, nous pourrions nous montrer moins habiles que les Anglais, et, si nous étions battus dans les étoffes courantes, qui sont la réelle force du commerce, tout serait perdu ; la fabrication des étoffes de luxe ne serait plus qu'une

Digitized by Google

partie insignifiante de la richesse nationale, et nous ne pourrions guère la continuer longtemps dans ces conditions, parce qu'il faut qu'une industrie soit montée sur un grand pied pour être florissante, et que les ouvriers d'élite se recrutent dans la masse des ouvriers ordinaires. Quant aux crises, on accuse le système actuel de les rendre très nombreuses, et l'on préjuge qu'avec les machines elles seraient moins fréquentes. Ceci reste à prouver. En admettant que le calcul soit exact, il faut dire que ces crises moins fréquentes seraient bien plus redoutables. Dans les conditions présentes, on atténue le chômage de la vente par le chômage de la fabrication et c'est tout; mais avec les machines, le crédit et toutes ses conséquences, la crise serait cent fois plus terrible; car la modération des achats n'entraîne qu'une suspension de travail, tandis que la faillite d'un négociant a pour conséquence la suppression des métiers. Dans toute cette question, il ne faut pas oublier que l'industrie de la soie est dans une situation toute particulière. Ce marché, qui est immense, a atteint désormais tout son développement. On n'y trouve aucun avantage à forcer la fabrication pour forcer la demande. Lutter par la fabrication grossière et le bas prix contre le lin et le coton serait une entreprise ruineuse.

En dehors de l'exceptionnelle industrie de la fabrication des soies, la machine s'imposera inévitablement; mais elle ne contrarie aucunement la tendance du travail à s'implanter à la campagne. Il est prouvé aujourd'hui que l'emploi du moteur mécanique peut très bien se concilier avec l'établissement des métiers ruraux. La houille est abondante dans les campagnes de Saint-Etienne et de Lyon. Les chutes d'eau ne manquent point dans la banlieue lyonnaise, qui comprend au point de vue industriel l'Isère, l'Ardèche, la Loire et la Haute-Loire. Il n'est pas nécessaire qu'une machine, quand elle coûte peu, fasse mouvoir un grand nombre de métiers à la fois, et dès lors l'ouvrier rural, même dans de mauvaises conditions, vaincra la machine de la ville. A Eberfeld, quand le premier moteur mécanique fut introduit, les ouvriers, comme partout, se crurent perdus. Mais au lieu de s'attrouper et de briser les appareils, ils attendirent patiemment le résultat de l'épreuve, non sans un secret désir de la voir échouer. Les machines réussirent. Que firent nos ouvriers? Ils achetèrent des machines, ils luttèrent avec des machines de six chevaux contre des machines de trente-six chevaux et luttèrent avec succès; au lieu de métiers isolés, ils organisèrent des ateliers restreints, et devinrent partisans des machines, qui leur permettaient de cumuler le travail des champs et le travail industriel. Au reste, il faut le constater, il y a tendance, c'était inévitable, de la part des fabricants, à transporter à la campagne leurs usines et leurs ma-

Digitized by Google

chines. Nous avons visité nous-même bon nombre de fabriques dans la vallée de Rouen, aux environs de Lille et de Roubaix, dans les banlieues de Paris et de Dornach et dans tous les grands centres industriels; l'aspect habituel est celui-ci : On a devant soi un vaste bâtiment en briques rouges, percé d'immenses fenêtres qui s'allument le soir et éclairent au loin la campagne, tandis que le sifflement de la vapeur et le bruit des métiers contrastent avec le silence solennel de la nuit. La cheminée de l'usine, qui s'élance dans l'air à quelques mètres de la fabrique, se couronne constamment de flamme et de fumée. Tout auprès, un ruisseau roule impétueusement ses eaux bruyantes. Au loin, s'étalent les arbres, les prairies, les collines, tout un paysage frais et tranquille. Tel est l'aspect des contrées au milieu desquelles sont installés les magnifiques ateliers de Wesserling, les grands établissements créés au Cateau par M. Paturle et dirigés aujourd'hui par M. Seydoux; les fabriques de M. Saintès, de M. Fossin, de M. Villeminot, de M. Gilbert dans les environs de Reims, la toute petite mais incomparable filature de M. Lachapelle, aux Capucins, la fabrique de M. David Bacot à Sedan, au Dijonval; les nouveaux établissements de Dornach et de Mulhouse, la filature fondée à Roubaix par M. Motte Bossut, et que les ouvriers appellent *le Monstre*, à cause de ses proportions inusitées; la fameuse chartreuse de Strasbourg, qui réunit une filature et un tissage. Tous ces établissements sont des modèles parfaits d'installation hygiénique. Si l'on pénètre dans les ateliers, l'élégance des machines, les vastes espaces qui les séparent, l'air, la lumière versés à flots de tous côtés à la fois, la propreté, tout rassure l'esprit sur le sort des travailleurs et donne plutôt l'idée de l'activité féconde et bien réglée que d'un travail fatigant et dangereux. Les salles sont drainées et ventilées par les appareils les plus rationnels. Des stores s'opposent au rayonnement direct du soleil. Chaque ouvrier, homme ou femme, a son armoire fermant à clef. Des robinets sont disposés de distance en distance et versent l'eau à volonté. Une petite pharmacie est rangée sur des tablettes, à côté du bureau du contre-maître. Un peu plus loin s'ouvre la salle d'école pour les enfants de la fabrique. Tout cet ensemble est d'une séduction puissante, parce que tout y est utile et bien ordonné, et qu'on y respecte partout la dignité du travailleur. Rien, en effet, n'a été oublié. A l'heure du repas, l'ouvrier peut se promener dans une cour ombragée de beaux arbres, ou trouver un abri commode sous de vastes hangars, et, pour dernier avantage, comme nous l'avons dit, le tout se trouve encadré à la campagne dans des paysages qui semblent tracés pour le plaisir du regard.

Digitized by Google

Ici se clôt naturellement notre étude. Nous croyons avoir donné suffisamment de détails et de chiffres pour rassurer ceux qui pensent que les villes absorbent de plus en plus les campagnes. Il n'en est rien; l'équilibre se fait et le bénéfice est pour tous. L'établissement des usines à la campagne présente d'incalculables avantages. Le terrain coûte moins cher hors des villes, et la fabrique peut s'étendre indéfiniment. Rien n'empêche donc de supprimer les étages supérieurs et de s'en tenir au rez-de-chaussée. Pour le fabricant, c'est un avantage; sa surveillance est rendue plus facile, et tous ses aménagements sont améliorés. L'uniformité de la température et les vibrations moindres de la machine exercent une action favorable sur la qualité des produits. Pour l'ouvrier, c'est une source considérable de bien-être, parce que les salles du rez-de-chaussée, que rien ne surcharge, ont une hauteur beaucoup plus grande, et peuvent être mieux ventilées. Ce qui mine à la longue la santé des travailleurs, c'est moins la fatigue que l'air vicié des ateliers, et, de plus, il arrive très souvent que l'air est encore moins respirable dans leurs logements qu'à la fabrique; c'est presque un bonheur pour eux d'avoir un long chemin à faire pour se rendre de leur manufacture à leur domicile; c'est un surcroît de fatigue, mais c'est un bain d'air salubre et vivifiant. Il y a déjà longtemps que M. Alcan, professeur au Conservatoire des Arts-et-Métiers, l'a remarqué : les ouvriers industriels qui demeurent dans la campagne ou qui travaillent dans des manufactures à la campagne ont le teint plus coloré et sont plus vigoureux que les autres. En outre, il ne faut pas oublier que les denrées sont à plus bas prix dans la campagne que dans les villes, qu'on s'y nourrit mieux, à meilleur marché, et que la table hospitalière et prodigue, impossible à la ville, est facile à la campagne. L'intérêt des ouvriers et des manufacturiers est donc de se transporter aux champs, d'échapper à la pression des populations urbaines. L'industrie manufacturière n'est point encore arrivée à son expression définitive; elle vient de naître et, conséquemment, elle subira de nombreuses transformations. L'établissement des manufactures au milieu des populations agricoles sera une des plus importantes; c'est une révolution qui est inévitable et qui a déjà commencé à s'accomplir. Les principales objections qu'on a opposées à la dispersion des établissements industriels s'affaibliront tous les jours. Nous avons trop de cours d'eau, trop de voies ferrées pour que la question des transports conserve l'importance qu'elle avait jadis. L'abolition du régime prohibitif, en permettant à nos industriels de se servir d'outillages de premier choix, rend la proximité du mécanicien moins nécessaire. Enfin, plus l'industrie se développe,

Digitized by Google

plus la vente et l'achalandage deviennent indépendants de la situation topographique. Il ne s'agit plus, pour les maisons isolées, que de trouver les moyens d'avoir toujours un personnel suffisant et fidèle. C'est au manufacturier à retenir près de lui le bon ouvrier par le salaire équitable, l'aménagement salubre et attrayant de son usine, par la diffusion des trésors à la portée de tous, et qui sont la base du bonheur, l'instruction, les honnêtes délassements, les mille avantages que résume l'innovation des cités ouvrières. La seule objection sérieuse qu'on puisse opposer à cette dispersion du travail industriel dans les campagnes, c'est que les ouvriers y deviennent le plus souvent agriculteurs. Nous ne voyons pas que ce soit un mal. Expliquons-nous. On dit : l'ouvrier ne peut être à la fois laboureur et tisseur ; le paysan qui, pour utiliser son chômage, n'aborde son métier qu'aux heures rares où le travail de la terre ne l'absorbe pas, travaille sans propreté et sans délicatesse. A Crefeld, la plupart des métiers à tisser ruraux sont tenus par des hommes ; leur ouvrage est de qualité inférieure, cela est vrai ; mais il s'agit ici de l'homme cultivateur par état, ouvrier industriel par exception, et, dès lors, les conditions du travail ne sont plus les mêmes. Tandis qu'il s'agirait de ne confier ce travail délicat, et qui réclame de l'attention et de l'intelligence, qu'à des ouvriers consacrant tout leur travail à l'industrie, et ne faisant de l'horticulture, de l'agriculture qu'une distraction profitable et salubre. Au reste, les faits répondent eux-mêmes à l'objection, et il suffit de citer les résultats excellents obtenus dans la campagne de Lyon, de Saint-Etienne, de Carcassonne, de Mulhouse, de Guebwiller, de Rouen, de Lille, etc. Les ouvriers ont vu, dans leur jardin et dans le jardinage, un délassement qui leur rassérénait l'esprit, leur entretenait la santé, et apportait une salutaire occupation aux heures de loisir. Le travail industriel n'en a pas souffert, au contraire. Après les quelques heures employées chaque semaine au soin de leur jardin, ils se trouvent plus dispos, plus courageux pour reprendre leur travail, et le plaisir délicat du verger et de l'agriculture les rend plus difficiles, plus artistes dans tout ce qui concerne leur industrie, sans parler des mœurs nouvelles que leur crée l'habitude de travailler et de vivre au milieu de la campagne. Jusqu'ici, il est prouvé, par d'innombrables exemples, que les ouvriers qui sont entrés dans les exploitations manufacturières établies à la campagne, ou qui, travailleurs isolés, se sont établis aux champs, s'y sont attachés et y ont définitivement fixé leur existence mobile. Nous trouvons, dans le département du Haut-Rhin, des établissements exploités depuis soixante-dix ans par une maison respectable, et qui occupent six cents ouvriers, lesquels, de génération en génération, y sont restés attachés invariablement. Ils sont

Digitized by Google

presque tous devenus propriétaires d'un petit immeuble, et ils sont ainsi, de toutes les manières, assurés contre la misère. L'Alsace s'est particulièrement montrée propice à l'établissement de ces ateliers. Dans cette partie de la France, la vie de famille subsiste encore dans toute sa sainteté, à côté de la vie d'atelier alternant avec la vie agricole, et les visites que les ouvriers font aux villes ne leur donnent qu'un désir, c'est de retourner à leur atelier champêtre. Nous sommes heureux de pouvoir constater que l'Alsace n'est plus la seule province qui se plaise à implanter dans la campagne le travail industriel. Cette transformation salutaire est entrée dans nos mœurs nouvelles. Il était utile de le constater pour répondre au préjugé qui veut que les villes doivent fatalement absorber tout le travail industriel.

MAURICE CRISTAL.

Digitized by Google

SOUVENIRS

DE

L'EXPÉDITION DE CHINE

EN 1860

PREMIÈRE PARTIE

Ces souvenirs sont ceux d'un officier qui a assisté à la plus grande partie des événements de la campagne de Chine, mais qui ne prétend point se faire l'historien de cette mémorable expédition. Le narrateur s'est proposé simplement de retracer les incidents qui l'ont le plus frappé ; il a souvent négligé l'ensemble pour les détails et les actes principaux pour les épisodes. Sa seule règle a été de ne parler que des faits dont il a été le témoin oculaire, et de ne rien affirmer dont il ne fût parfaitement certain.

Après le récit étendu de M. de Bazancourt et les bulletins détaillés des opérations de la flotte, publiés par M. Pallu, après les études données ici même (*Revue Contemporaine*, 15 et 31 mars 1862), après tant d'autres chroniques qui ont paru en France et en Angleterre, l'histoire de l'expédition de 1860 n'est plus à faire, mais il reste encore place pour des souvenirs personnels. Nous espérons que nos lecteurs s'intéresseront à ces détails, à ces incidents caractéristiques, quelquefois peu importants en apparence et négligés par les historiens, mais qui souvent jettent plus de jour sur les

Digitized by Google

causes et les conséquences des événements que les graves récits des annalistes officiels.

I

Le 11 janvier 1859, je m'embarquai à Marseille avec le général de Montauban et son état-major, ainsi que plusieurs officiers du corps d'armée qui était parti un mois environ auparavant sur des bâtiments de l'Etat. Tandis qu'il doublait le cap de Bonne-Espérance, nous passions par Suez, et nous devions arriver longtemps avant lui. Cependant la route de Chine ainsi abrégée est encore plus d'un tiers du tour du monde. A cette époque, la ligne de paquebots français n'était pas créée; le trajet entier se faisait sur des bâtiments anglais. L'amour-propre national de tout Français n'avait pas moins à souffrir de cette nécessité que son estomac. Nos compatriotes qui font aujourd'hui ce voyage doivent éprouver une double satisfaction de ne quitter ni le pavillon national ni la cuisine française. En huit jours, nous fûmes à Alexandrie, et deux ou trois heures après le débarquement, nous montions en chemin de fer. Vers minuit, nous arrivions au Caire. Là, il fallut se jeter promptement dans des voitures, puis se précipiter vers les hôtels qui, presque toujours pleins lors de ces passages, laissent souvent dans le plus grand embarras les derniers arrivants. Le lendemain matin, le télégraphe ayant annoncé que le paquebot de Suez était prêt à partir, nous nous mîmes en route sans avoir pu visiter la ville. Ce ne fut que par les portières des wagons et une fois loin du Caire que nous vîmes à l'horizon, derrière nous, les imposantes silhouettes des pyramides dominant la plaine uniforme.

J'ai revu depuis, à mon retour, ces singuliers monuments, prodigieux témoignage de la grandeur ou de la sottise humaine. Leur masse vous écrase quand vous êtes à leur pied, chacune de leurs énormes pierres même vous étonne, mais de loin la régularité de leurs proportions empêche qu'on ne se fasse une idée exacte de leur hauteur. On la devine cependant peu à peu en les voyant toujours pendant que le train s'enfonce dans le désert de sable. Nous mîmes quatre heures environ pour arriver à Suez, village dont on compte les maisons en un clin d'œil, et peu d'instants après nous fûmes reçus sur la *Némésis*, vaste bâtiment où nous nous trouvâmes près de deux cents passagers. Chaque mois, deux navires pareils viennent de Calcutta et y retournent, deux autres font le service avec Bombay.

Digitized by Google

Nous étions là en plein monde anglais, et nous admirions la facilité avec laquelle hommes, femmes et enfants savent se tirer des difficultés d'un voyage et se faire à l'existence de la mer. On pourrait croire que le poisson et la viande sèches ont été le lait de leur enfance. Les femmes elles-mêmes s'accommodent admirablement de tout ce qui semble insupportable à des Français. Il n'y a plus d'ennui à voyager quand on a de pareils goûts, et l'émigration s'explique facilement. Les habitudes et les instincts ont bien plus d'influence que les motifs politiques pour pousser les peuples vers les colonies. En France, tous les efforts du gouvernement ne parviennent pas à donner des colons à nos possessions, et je crois vraiment que cela ne changera pas de longtemps. Plus on embellira Paris et nos autres villes, moins les Français penseront à s'en éloigner, à moins cependant que la cherté ne les rende tout à fait inhabitables. Encore n'ira-t-on sans doute aux colonies qu'après s'être complétement ruiné à l'éclat du gaz des boulevards ; nous sommes trop bons patriotes pour abandonner sans nécessité notre beau pays. Mais ce sont de mauvais fondateurs que les gens chassés par la misère et regrettant cependant ce qu'ils quittent. Rien n'est plus ingrat que les débuts d'un établissement commercial ou les défrichements dans les pays nouveaux. La fortune n'y récompense que les plus persévérants, ceux qui ne tournent jamais la tête en arrière.

La *Némésis* nous montrait une nombreuse population d'employés, de militaires ou de négociants, tous convaincus que l'Inde était pour eux une nouvelle patrie. Ils ne comptaient revoir que rarement leur vieille Angleterre, rappelés soit par des raisons de santé, soit pour les intérêts de leurs affaires et l'éducation de leurs enfants.

Notre traversée se fit avec un temps magnifique ; mais naturellement par une chaleur si violente, que quelquefois des voyageurs y succombent, surtout dans la mer Rouge. Nous relâchâmes d'abord à Aden, véritable Gibraltar de cette mer, ressemblant singulièrement au premier par sa position et la configuration de sa baie ; puis, nous arrivâmes à Pointe de Galles, dans l'île de Ceylan, où nous quittâmes la *Némésis*, qui continuait sa route pour Calcutta. On nous fit passer sur un bâtiment plus petit nommé le *Gange*, qui nous conduisit jusqu'à Hong-kong, en touchant à Poulo-pinang et à Singapore.

Il est facile pour un voyageur de s'enthousiasmer devant les beautés que déploie la nature sous ces riches climats, mais il est impossible d'en dépeindre le charme. Le moindre îlot sur la mer, le plus petit vallon qu'arrose une rivière, sont embellis par une magnifique végétation. La population européenne est cependant en petit nombre dans ces charmants séjours. Elle a l'air de n'y apparaître que pour y constater sa domination en gouvernant les indi-

Digitized by Google

gènes et en profitant des produits de la terre. Quelques familles de négociants, quelques officiers commandant à des soldats indiens, voilà tout ce qui représente la domination anglaise, et cependant tout est déjà soumis à ses intérêts et transformé par ses habitudes. Ces petites villes présentent non-seulement de très agréables habitations, mais des rues propres, balayées et ombragées, des routes admirablement tenues, un service de port parfaitement fait et jusqu'à de nombreuses voitures de place. En peu d'heures, les voyageurs des paquebots en relâche ont toutes les facilités possibles pour visiter les curiosités des environs. Et qui ne se souvient ensuite du pavillon de Bellevue à Ceylan et de la cascade de Poulo-pinang?

Quant à Singapore, c'est un des points du globe les plus heureusement situés pour le commerce, aussi est-ce un comptoir d'une très grande importance depuis que le régime du monopole que les Hollandais y avaient apporté a fait place à la liberté d'allures du commerce britannique. Tout s'y vend ou s'y échange, des métaux et des espèces pour l'Europe, de l'opium pour la Chine, des canons et des boulets pour les pirates Malais. On ne demande pas de passeport à ceux qui veulent s'y fixer.

La rade, située à l'extrémité de la longue presqu'île de Malacca, est le point de jonction de la mer de Chine avec celle des Indes et se trouve au centre des colonies hollandaises, comme sur la route de Manille; aussi est-elle continuellement couverte de navires. La ville est le rendez-vous des races asiatiques; mais les Chinois et les Malais y sont en plus grand nombre et ont leurs quartiers séparés. Les derniers sont presque tous des marins ou de très pauvres artisans, tandis que les Chinois montrent leur supériorité dans l'industrie et le commerce. Presque toutes les boutiques de détail sont à eux, et on en cite plusieurs qui dirigent, avec un habileté de Juifs, des maisons de banque importantes. Leur quartier est propre et confortable, et on peut dire à la lettre que le bruit des piastres y résonne d'un bout à l'autre [1]. Cependant bien peu d'entre eux vieillissent loin de leur pays, d'où ils ne peuvent amener aucune femme. Ils se contentent en général d'une fortune modeste, et retournent aussitôt qu'ils le peuvent dans leurs familles. S'ils meurent à la tâche, ils tiennent au moins à ne pas priver leur patrie de la possession de leurs cercueils, ou plutôt à ne pas perdre eux-mêmes les honneurs du culte rendu par les vivants aux cendres et à la mémoire des ancêtres. De temps en temps donc, de tous les lieux où les Chinois émigrent, on voit partir quelques navires rapportant une

[1] L'argent seul a cours dans ces contrées, et aucun payement n'est accepté sans que le caissier indigène n'ait vérifié la valeur de chaque pièce en la faisant passer rapidement dans sa main.

Digitized by Google

cargaison de cadavres, soigneusement encoffrés, qui sont respectueusement reçus par les héritiers.

Dans le quartier européen, nous pûmes voir de belles et spacieuses maisons entourées de jardins, appartenant à la colonie anglaise, et un assez grand nombre de monuments publics, églises, écoles, bourse, attestant sa richesse. Il y a aussi d'excellents hôtels où l'on trouve toutes les conditions de bien-être appropriées au climat. Malgré la chaleur excessive, nous y passâmes, au bord de la mer, dans de vastes salles bien aérées, quelques matinées délicieuses.

Il nous suffit de peu d'heures, après le départ de Singapore, pour sentir que nous venions de changer de région. La mousson du nord-est régnait avec assez de force; du calme nous passâmes subitement à une mer rude, et d'une température étouffante à celle de de 18 ou 20 degrés centigrades, qui nous semblait très froide. Nous éprouvâmes, en outre, presque tous, une sensation singulière et qui nous surprit grandement. A peine quelqu'un s'asseyait-il sur le pont ou dans sa cabine, que ses yeux se fermaient et peu à peu un sommeil pesant s'emparait de lui. C'était avec peine qu'on se laissait réveiller, même pour l'intéressante opération du dîner. Nous n'aurions jamais su à quoi attribuer cette disposition, si les gens du bord n'avaient fini par nous apprendre que la cale du bâtiment avait été remplie à Singapore de caisses d'opium. C'étaient les émanations de cette marchandise qui agissaient sur nous, et nous étions ainsi à même, sans l'avoir cherché, de pouvoir témoigner de sa bonne qualité comme narcotique. Quant à son efficacité comme substance enivrante, on sait que ce n'est qu'en faisant brûler l'opium et en aspirant la fumée qu'on peut s'en assurer.

Cet effet, du reste, ne se fit sentir que pendant les deux ou trois premiers jours de la traversée; mais les ennuis d'une mer très houleuse ne cessèrent pas aussi vite, et ce fut avec un double plaisir que nous atteignîmes la belle rade de Hong-kong, formée par une île et une des pointes montagneuses de l'embouchure du Wam-po. Le premier coup d'œil montra à nos yeux surpris une grande ville européenne, où l'on apercevait, à travers une forêt de mâts, des quais réguliers et de magnifiques façades. Ce n'était pourtant, il y a vingt ans, qu'un repaire de pirates et de contrebandiers. Mais, en 1842, à la suite de la guerre de l'opium, l'Angleterre se l'est fait céder, et les négociants, à l'abri des entraves et des humiliations qu'on leur imposait auparavant, dans les comptoirs chinois, y ont déployé leurs enseignes. Les mots de thé et d'opium ont eu plus de succès que n'en auraient eu ceux de religion ou de civilisation, les boutiques ont plus fait que les ambassades et les prédications. La Chine est venue à elles. L'établissement a prospéré à la satisfaction

Digitized by Google

de tous, et c'est aujourd'hui le plus grand marché entre la Chine et l'Europe, malgré le voisinage de Macao et de Canton.

On y trouve déjà, depuis quelques années, toutes les ressources des grands ports d'Europe ou des Etats-Unis, et quelques fortunes y ont atteint des proportions inouïes. Les Dent, les Jardine et Matheson sont dans le commerce ce que les Rothschild sont parmi les banquiers. Ils ont des succursales sur tous les points de la Chine et du Japon, et entretiennent à des prix fabuleux d'excellents bateaux à vapeur pour leur seul courrier. Leurs commis sont de vrais grands seigneurs et ont des chevaux de course.

Les établissements publics et particuliers de Hong-kong sont dignes de ces millionnaires. Eglise, bourse, cercle ou champ de course, tout respire le luxe. On y trouve des lieux de réunion pour les amateurs du canotage et pour ceux du jeu de paume. Ces détails sont bons à citer parce qu'ils montrent le caractère complet et définitif que les Anglais ont donné dès les premiers temps à leurs établissements les plus lointains. On les retrouve à Shang-haï et dans d'autres colonies plus récentes encore. Les gens qui sont venus faire le commerce en Chine n'ont pas toujours les regards tournés vers l'Europe; aussi s'empressent-ils de s'installer de leur mieux. Ajoutons qu'ils ne rougissent pas trop d'aimer la société de leurs femmes, d'écouter leurs filles chanter des romances et de faire quatre ou cinq repas par jour. Moyennant toutes ces petites satisfactions, ils consentent volontiers à faire fortune en s'expatriant.

Ce spectacle de l'habileté et de la prospérité des Européens n'a pas été perdu pour les Chinois. Personne mieux qu'eux n'était fait pour comprendre et partager la passion de s'enrichir; ils ont promptement afflué à Hong-kong, et ils en font autant partout où les Européens peuvent s'établir librement. En dépit de l'antipathie séculaire de leur gouvernement pour tout ce qui est étranger et des vanteries des mandarins ou des lettrés, les gens du peuple n'ont pas tardé à reconnaître que ces « diables incarnés, » ces « monstres à figures hideuses » du style officiel, étaient de très utiles voisins, activant le commerce, fécondant le pays, et qu'il était très bon de les aider ou même de les voler.

Il n'est pas douteux que cette expérience n'ait fait une révolution dans leurs idées, et la conduite des populations dans la dernière guerre est certainement une preuve qu'elles ne sont point aussi exclusives vis-à-vis des Européens qu'on l'a cru longtemps. Loin de se montrer hostiles envers nous, elles n'ont jamais paru éprouver le moindre regret, le moindre désappointement patriotique en voyant les défaites des troupes impériales, et, en plusieurs circonstances, nos armées ont facilement trouvé en elles des auxiliaires. En pré-

Digitized by Google

sence de ces premiers résultats, on est tenté d'absoudre l'opium des anathèmes dont on l'a si souvent frappé. Je ne veux pas dire que ce soit un objet bien utile à la santé ni au bonheur des Chinois; mais on reconnaîtra probablement un jour qu'il a été l'instrument indirect de leur régénération. L'avidité des négociants anglais, leur envie d'accaparer les riches denrées de la Chine, quelque innocentes qu'elles soient de toute bonne intention, auront produit, en abattant les barrières de l'Empire, plus de bien réel que toutes les missions pacifiques, car ce n'est que par le contact de notre civilisation que les institutions décrépites de ce pays seront forcées de se laisser rajeunir.

Il n'en serait peut-être pas de même avec d'autres peuples. Les Indiens, par exemple, paraissent immuables; mais les Chinois sont gens d'esprit et de pratique ; ils saisiront avidement les progrès matériels, et le progrès moral suivra. Ceux qui ne les connaissent et ne les jugent que par les tableaux faits il y a deux ou trois siècles, se demanderont peut-être si les Chinois ont beaucoup à gagner au change; mais pour les personnes qui ont pu voir de nos jours quelques-unes de leurs provinces, le doute à cet égard n'est pas même possible.

La ville indigène de Hong-kong était trop peu importante et trop moderne pour nous offrir aucun point de comparaison entre le présent et le passé; mais pendant le reste de la campagne nous en apprîmes beaucoup à ce sujet. Nous y vîmes pourtant, avec une certaine curiosité, quelques-unes de ces petites industries particulières à ce peuple et qui en peignent les habitudes originales. C'étaient, par exemple, les magasins où sont étalés de charmants cercueils vernis ou dorés, tout prêts à être donnés en cadeaux, les maisons où se fume l'opium et que parcourent des troupes de chanteuses hardies et coquettes, ou, sur les quais, les groupes de batelières bruyantes et souvent jolies, êtres amphibies, qui font de leurs *sampans* leur domicile et celui de leurs enfants, et qui ont le monopole du batelage de la rade, tandis que leurs maris travaillent à terre à divers métiers.

Le général de Montauban débarqua à Hong-kong pour pouvoir visiter Macao et Canton[1], et étudier les ressources qu'il pourrait tirer de ces villes. Je fus du nombre de ceux qui continuèrent leur voyage sur Shang-haï. A chaque relâche nous avions laissé beaucoup de monde et nous repartîmes cette fois sur un petit paquebot qui n'était plus que l'ombre de celui que nous avions pris à Suez. A peine hors de vue des côtes, nous trouvâmes pendant plusieurs heures la mer couverte de petites jonques ou de barques de pêche, dont les voiles

[1] Depuis 1858, Canton était occupé par nos troupes.

Digitized by Google

ne pouvaient se compter. A mesure que nous changions d'horizon il en paraissait de nouvelles. Le nombre total devait s'élever à des milliers et témoignait de l'immense quantité d'hommes qui peuplent ces rivages. Plus tard, nous fûmes pris par un brouillard épais, et obligés de jeter pendant quelques heures l'ancre auprès d'un îlot que, même à une aussi courte distance, on distinguait à peine. Le soleil depuis plusieurs jours se cachait obstinément. Ce n'était pas un des moindres dangers de la navigation dans ces parages, dont tous les récifs sont encore loin d'être connus et portés sur les cartes. Aussi a-t-il été remarqué, à l'honneur de notre marine, que cette expédition ne nous a coûté qu'un bâtiment de guerre, l'*Isère*, qui s'échoua dans le port d'Amoy. La marine anglaise y perdit, je crois, deux navires, un grand transport de troupes et un brick qui périt plus tard sur les côtes du Japon. Sans la longue pratique des capitaines employés exclusivement à cette navigation depuis leur jeunesse, la compagnie péninsulaire exposerait ses navires à de fréquents malheurs. Le nôtre n'était pas homme à perdre plus de temps que ce n'était absolument nécessaire. Dès les premières clartés qui lui permirent de s'assurer de sa position, nous nous remîmes en marche. La mer était devenue d'un jaune foncé, et cette teinte nous annonçait notre arrivée vis-à-vis l'embouchure des grands fleuves qui y apportent une telle quantité de sable pris dans les déserts de l'intérieur, que l'eau en est surchargée jusqu'à 30 ou 40 lieues au large. L'embouchure du Yang-tse-kiang est si vaste, que le bâtiment remontait déjà ce fleuve, sans que nous pussions le soupçonner autrement que par le phare flottant que le commerce anglais y entretient. La rive droite seule se voyait au loin, plate, basse et sans un arbre où pût s'arrêter la vue. Nous entrâmes ensuite dans un affluent et nous mouillâmes aussitôt devant le petit village de Wo-sung, où le paquebot devait séjourner quelques jours pour déposer son opium.

Depuis Marseille nous avions eu l'heureuse fortune de voyager avec la femme du ministre de France en Chine, et pendant cette longue traversée nous avions pu apprécier le plaisir de trouver chez une jeune femme une conversation spirituelle, une instruction remarquable, et la connaissance de presque toutes les langues européennes. Le ministre de France vint à sa rencontre à Wo-sung, dans une petite jonque fort bien aménagée. Il eut la complaisance, non-seulement d'offrir le passage à ceux des officiers qu'elle put contenir, mais encore de nous traiter comme ses hôtes. Il fallut remonter la rivière à la voile, et le vent était contraire. Vers minuit, après un nombre infini de virements de bords, nous avions ainsi fait plusieurs lieues entre des rives resserrées et marécageuses, et

Digitized by Google

nous arrivions à l'entrée de Shang-haï, devant l'hôtel de l'ambassade. Nous ne distinguions point de ville, mais seulement de rares lumières et les masses noires de nombreux navires à l'ancre. Chez M. de Bourboulon nous attendait le coup d'œil réjouissant d'un salon éclairé et d'un excellent souper.

Pendant plus de deux mois, nous eûmes souvent le plaisir de retrouver en ce même lieu un cordial accueil et des réunions pleines d'agrément.

L'un des officiers supérieurs resta logé à la légation, les autres montant pour la première fois dans des palanquins, furent conduits chez diverses personnes, qui, à la recommandation de notre ministre, leur avaient préparé une hospitalité complète. Cette circonstance ne nous étonna pas, après ce que nous avions déjà appris et pu voir de la grande existence de quelques négociants en Chine. A cette époque on ne trouvait qu'un assez médiocre hôtel à Shang-haï, et l'on aurait en vain cherché à y louer un appartement. Nous restâmes ainsi, toujours, traités avec la plus parfaite cordialité, jusqu'à ce que que l'administration de la guerre eût loué ou bâti des maisons pour faire face à tous les services. Ce n'était pourtant pas seulement des compatriotes, mais des Anglais, des Américains ou des Suisses qui nous ouvraient ainsi leurs maisons. Un seul négociant français, M. Schmit, se trouvait alors en position d'en faire autant. Il avait déjà réclamé le droit de loger le général en chef, et à son arrivée il mit à sa disposition une vaste maison tout entière. Le général put avoir auprès de lui son état-major, et recevoir très largement.

La ville de Shang-haï avait été choisie pour y rassembler les approvisionnements et y faire les préparatifs de la campagne, qui ne pouvait commencer avant le mois de juin. C'était d'ailleurs, des endroits ouverts aux Européens le plus rapproché de Pékin; les ministres de France et d'Angleterre y séjournaient et devaient y préparer leur dernier ultimatum. Quant à l'armée anglaise, qui arrivait peu à peu de l'Inde ou d'Europe, elle s'organisait à Hong-kong.

Comme dans cette dernière ville, l'établissement des Européens à Shang-haï date du traité qui suivit la guerre dite de l'opium; mais il s'est fait dans des conditions bien différentes. Tandis que l'île entière de Hong-kong appartient aux Anglais et forme une colonie; à Shang-haï, comme à Canton, Amoij et Sou-chéou, le gouvernement chinois a accordé à l'Angleterre, à la France et aux Etats-Unis la concession d'un vaste emplacement où chacune de ces nations a pu former un établissement indépendant en distribuant et vendant les terrains à sa guise, et en le régissant suivant ses lois, mais à condition, toutefois, de ne pas le fortifier.

Ces concessions sont situées sur le bord de la rivière, qui, large

Digitized by Google

et profonde dans cet endroit, forme un excellent port, et sont séparées entre elles par deux petits affluents. Dans la nôtre, les acheteurs furent d'abord très rares, et quand nous la vîmes, la plupart des maisons appartenaient à des étrangers. Cependant, le prix du terrain, excellente mesure de l'importance de la situation, ne nous étonna pas médiocrement. Ce n'était rien moins que le prix moyen de Paris. Une cour d'un hectare et demi environ fut louée, par l'artillerie, 2,000 piastres pour quelques mois (10,000 fr.). L'on ne s'étonnera donc pas si j'ai dit plus haut que l'administration de la guerre acheta des magasins ou en fit bâtir. Des maisons ne pouvaient être louées qu'à des prix exorbitants, car les propriétaires n'eussent plus su où aller.

Aujourd'hui, les ravages des Taï-pings ayant chassé vers Shanghaï les populations de toute la province, et notre concession étant la plus voisine de la ville chinoise, des émigrés s'y sont fixés en foule et y ont peuplé un immense faubourg; mais ils sont là sur le domaine français, soumis à nos règlements de police et à notre consul.

La concession anglaise renferme aussi un quartier chinois, mais le quai et les rues avoisinantes sont habités par les principaux négociants européens et présentent un grand nombre de magnifiques maisons ornées de colonnades, qui mettent l'intérieur à l'abri du soleil, et entourées de jardins quelquefois assez grands. L'aspect en est aussi élégant que celui de Hong-kong, et les affaires y sont tout aussi animées. Les Chinois y apportent du thé et de la soie, et reçoivent beaucoup de marchandises, draps, cotonnades, horlogerie, etc. L'opium est le monopole du commerce anglais et la source principale de sa richesse. La France vend beaucoup d'articles variés, mais peu importants, et n'achète presque que la soie, ce qui lui constitue une infériorité marquée dans le chiffre total des transactions.

Pour arriver à nous faire, dans la Chine et le Japon, un marché plus considérable, nous avons à lutter non-seulement contre ce manque d'objets d'échange entre les deux peuples, mais encore contre les intrigues et les jalousies de nos rivaux. C'est ainsi que les Américains, ayant été les premiers à conclure un traité de commerce avec le Japon, leurs négociateurs ont eu l'ingénieuse idée de faire stipuler que les vins, étant une boisson enivrante et malsaine, ils devaient être rangés, comme les alcools, dans la catégorie la plus imposée. Comme ils n'en produisent pas, on devine facilement contre qui cette précaution était prise. En effet, quand nos ambassadeurs réclamèrent aussi les bénéfices d'un traité, il fut impossible de faire rien changer aux tarifs convenus avec les Américains. Suivant la

Digitized by Google

formule d'usage, nous fûmes traités comme la nation la plus favorisée, mais notre principale marchandise se trouvait pour ainsi dire prohibée. Cette convention dure encore et, d'après la politique qui domine au Japon, ne paraît pas pouvoir être modifiée de sitôt.

Pendant que le gros de l'armée achevait son long voyage et que les ministres attendaient la réponse de Pékin, à leur dernière sommation, le général Montauban avait à préparer bien des choses nécessaires à son entrée en campagne. Jamais des troupes françaises n'avaient été envoyées aussi loin jusqu'alors ; la marine seule avait souvent porté la guerre sur ces côtes ; mais ses expéditions avaient dû nécessairement se borner aux régions que pouvaient atteindre les navires. Cette fois, on s'attendait à quitter le littoral ; il fallait pouvoir se passer des secours immédiats de la marine et s'établir complétement en pays ennemi. Aussi de très grands pouvoirs avaient été donnés au général en chef pour organiser ses différents services et prendre toutes les précautions qu'il jugerait utiles pour le succès de la guerre et la santé de ses troupes.

Le principal était d'abord de se procurer des chevaux pour l'artillerie et la cavalerie, de s'assurer des moyens de transport convenables dans un pays où l'on ne trouve pas de bêtes de somme et où il y a peu de routes, d'avoir un dépôt de vivres et de munitions, et de se prémunir enfin contre les influences d'un climat qu'on disait fort malsain en certains lieux. Le général s'éclaira de tout ce que les précédentes opérations et les hommes compétents purent lui apprendre à ces différents égards et il prit ses mesures en conséquence. Les résultats de la campagne ont prouvé combien elles ont été justes et sensées ; et, de plus, il est facile de s'assurer que, malgré la cherté de presque toute chose dans ce pays, cette expédition a été bien moins coûteuse qu'on ne le craignait, et que les intérêts du trésor ont été ménagés avec un soin extrême.

Le ministre de la guerre avait voulu que pas un cheval, même pour le commandant en chef, ne fût embarqué en France. Le prix auquel étaient revenus les chevaux envoyés en Crimée, comme celui qu'ont coûté depuis ceux de l'armée du Mexique, prouve combien cet ordre était sage. Cependant, il ne fut pas aussi facile qu'on l'avait supposé de s'en procurer en arrivant. Il n'en fallait pas moins de deux mille. Au bout d'un mois, on n'avait pu en acheter que quelques centaines à Shang-haï, et encore étaient-ils de si petite taille qu'ils ne pouvaient être donnés à l'artillerie. Le général se décida à envoyer au Japon son fils, seul officier de cavalerie qui fût auprès de lui, et un capitaine d'état-major pour présider à une remonte qui fut soumissionnée par des négociants français. Cette opération réussit complétement, malgré bien des difficultés que fit d'abord le gouver-

Digitized by Google

nement japonais. Les chevaux ne revinrent, transportés à Shang-haï, qu'à 600 fr. chaque, et valaient bien mieux, comme force et comme taille, que les chevaux chinois. Seulement, on craignit un instant de ne pas pouvoir en tirer parti facilement. Quand ils arrivèrent, les premiers qui furent débarqués donnèrent sur le quai un spectacle peu rassurant. Ils poussaient des cris comme des bêtes sauvages et se ruaient sur ceux qui les approchaient en les attaquant des pieds et des dents. Il fallut les conduire avec des longes en se tenant à grande distance. Quand on en eut réuni quatre ou cinq cents dans la cour du consulat, dans des écuries provisoires, il y eut, malgré leurs entraves, des combats furieux. Leurs yeux injectés de sang, leurs crinières courtes et hérissées, leurs formes sèches et musculeuses leur donnaient un aspect farouche. Plusieurs de leurs gardiens furent blessés dans les premiers jours, mais la persévérance des canonniers qui en étaient chargés vint à bout de leur mauvais caractère. Du reste, la vue et l'odeur des Européens étaient sans doute la principale cause de toute cette fureur. Ils s'y habituèrent peu à peu, et au bout de quelques jours on les promenait sans danger. Plus tard, quand on put s'occuper de les atteler et de les dresser, ils se montrèrent assez dociles. L'artillerie n'en eut pas moins une tâche rude et considérable[1]; mais elle était sous les ordres d'un officier dont l'activité, la précision d'idées et la fertilité d'esprit étaient bien appréciables en de pareilles circonstances. C'était le colonel de Bentzmann, aujourd'hui général.

Pour tous les autres détails, le commandant en chef était aidé par le colonel Schmitz, son chef d'état-major, le colonel du génie Livet, dont le climat de la Chine et la fatigue de l'expédition devaient abréger la vie, le sous-intendant Dubut, qui périt si horriblement victime d'une trahison des Chinois, et par plusieurs officiers de l'état-major et des corps spéciaux. La marine aida aussi aux reconnaissances que l'on fit pour préparer le débarquement et se chargea d'une partie des approvisionnements. Le génie construisait des magasins et un hôpital. L'intendance faisait acheter depuis Canton jusqu'à Manille des bestiaux et des instruments de transport. Le général fit encore lever à Canton un corps de quinze cents coolies, qui suivirent l'armée pour servir de portefaix; car ce qu'il y a de mieux à faire dans chaque pays est d'employer ses procédés et ses ressources.

On songea aussi à modifier dans quelques détails le vêtement des

[1] Il fallut, en outre, réparer presque tous les harnais qui avaient séjourné dans l'eau à la sortie du naufrage de l'*Isère*; puis les diminuer pour les proportionner à la taille des chevaux japonais.

Digitized by Google

soldats. Les canonniers, dont l'équipement avait été brûlé en mer[1], reçurent à la place de leurs uniformes des chemises de flanelle semblables à celle des matelots, et que l'on fit faire par des tailleurs chinois. Ce costume, l'un des plus commodes qu'il y ait pour les pays chauds, était très en faveur. Enfin, le général ne craignit pas, malgré la singularité de la chose, de faire prendre à toute l'armée une sorte de casque, fait d'une écorce épaisse et légère, préservant admirablement des coups de soleil et inventé pour les soldats anglais dans l'Inde, mais dont la forme étrange et la couleur sombre firent longtemps la gaîté de nos soldats.

Ce que les circonstances actuelles offraient de plus remarquable, c'est que tous ces préparatifs se faisaient au milieu d'une province chinoise, avec des ouvriers du pays et au su de toutes les autorités. On n'eût pas eu alors cent hommes à mettre sous les armes à Shang-haï s'il fût venu une armée pour nous attaquer. Mais plusieurs raisons s'opposaient à ce que cette armée vînt avec pareille intention. D'abord, on négociait encore, et les mandarins de la province n'auraient pas osé prendre sur eux d'amener une rupture. Comme tous ceux du littoral, si on les eût consultés, ils n'eussent jamais poussé l'empire à la guerre. En second lieu, les rebelles, connus sous le nom de Taï-pings, possédaient alors la plus grande partie des environs de Shang-haï, et la petite garnison de cette ville, hors d'état de leur résister, n'avait d'espoir qu'en notre présence et réclamait notre appui.

Le ministre anglais, M. Bruce, et plusieurs de ses agents, hésitèrent beaucoup sur la conduite à tenir vis-à-vis de cette insurrection. Ils pensaient pouvoir se fier aux protestations des Taï-pings et trouver en eux les germes d'un gouvernement raisonnable qui ouvrirait la Chine aux Européens. Cependant, les crimes affreux que les insurgés commettaient systématiquement, les ravages qu'ils exerçaient dans la campagne, l'odieux massacre des habitants de Nan-kin et de Han-tchéou ne permettaient guère de conserver d'illusion sur leur compte. Le général de Montauban et M. de Bourboulon furent d'avis qu'il fallait absolument les éloigner de Shang-haï, pour sauvegarder nos établissements. Leur avis prévalut, et quand les troupes arrivèrent, on se hâta d'y mettre une garnison anglo-française qui y demeura pendant toute la campagne, et qui eut fort à faire, car la ville fut attaquée plusieurs fois.

Les environs de Shang-haï, presque tout en rizières, offraient l'uniformité la plus désolante à la vue. Le sol d'alluvion était très riche, mais presque partout on avait sévèrement proscrit les arbres,

[1] Sur le navire de commerce *la Reine-des-Clippers*.

Digitized by Google

et la plaine s'étendait à perte de vue sans le moindre accident de terrain. Les chemins étaient fort étroits et coupés à chaque instant par des canaux dont les ponts permettaient à peine à un cheval de passer. Toute promenade était donc presque impossible, et la ville chinoise offrait bien peu d'attraits. Elle formait une masse compacte, tout entourée de murailles, même du côté de la rivière, comme nos villes du moyen âge, et elle était traversée par plusieurs affluents; mais leurs eaux bourbeuses et leurs bords dégradés et couverts d'ordures n'en faisaient point un ornement ni une source de salubrité. La population ordinaire était, disait-on de 100,000 âmes au moins; mais, dans ce moment, elle devait s'élever au-dessus de ce chiffre, à cause du grand nombre de réfugiés. La rivière portait toute une ville de jonques attachées en rangs et formant des rues flottantes dont les habitants vivaient en grande partie de pêche. C'était la portion la plus pittoresque de Shang-haï, car ces grands bateaux, surmontés de maisonnettes bien vernies et ornées de mille bannières de toutes couleurs, faisaient un très curieux effet. De loin, leurs mâts paraissaient former une forêt. Dans cette partie de la Chine, les plus petits cours d'eau sont souvent habités de cette façon par des familles nomades, qu'ils nourrissent de leurs poissons et coquillages.

Le reste de la ville et les faubourgs présentaient un tableau plus souvent repoussant qu'original. Nous y rencontrions, auprès des portes surtout, des mendiants couverts de plaies, dont l'horreur et la saleté auraient pu faire honte aux tableaux des plus célèbres peintres espagnols. On voyait parfois quelqu'un de ces malheureux s'approcher jour par jour de l'agonie, puis enfin mourir sans secours, et l'on emportait le cadavre seulement quand les voisins ne pouvaient plus en soutenir la vue. Il est singulier que les Chinois, qui ont l'esprit d'association, qui, pour la banque, savent se coaliser, et qui ont des monts-de-piété, n'aient pas su créer des hôpitaux.

Les rues étroites et boueuses, malgré les restes d'un pavé en larges dalles, étaient toujours encombrées d'une foule considérable, mais parmi laquelle on ne rencontrait jamais ni un riche costume, ni un cortége brillant, et quant aux maisons ou monuments publics, pas un n'était digne d'attention. On voyait cependant quelques traces d'une ancienne élégance et d'une meilleure administration. Le jardin de thé en était le plus bel échantillon. C'était une place ornée de nombreuses pièces d'eau, d'îles, de grottes, de ponts en zigzag, de kiosques pour les buveurs et de bosquets pour les promeneurs, en un mot, un de ces jolis paysages de paravent que tout le monde se figure par les peintures, mais dans un état déplorable de vétusté et de dégradation. Les eaux étaient croupissantes, les

Digitized by Google

ponts vermoulus, les arbres morts ou mourants, et, au lieu du monde élégant sans doute qui le fréquentait jadis, on n'y voyait plus que des gens de mauvaise mine, attroupés autour de saltimbanques.

Tout auprès étaient situées de nombreuses boutiques de marchands de bric-à-brac, que nous fréquentions assidûment, malgré les habitudes de friponnerie de ces industriels et les inconvénients qu'il fallait braver pour y arriver. Quand nous parvenions à en arracher, à un prix raisonnable, quelque pièce d'émail cloisonné pas trop frauduleusement restauré, quelque bronze d'une jolie forme ou quelque porcelaine de la brillante période des Mings aux ornements d'un si beau bleu, quand nous nous étions assurés que les marques n'étaient pas falsifiées, nous étions justement heureux de notre trouvaille, et nous l'emportions avec autant de joie que si nous eussions franchi les sept plis du Styx pour nous la procurer.

Presque partout, pendant cette campagne, nous avons vu dans cette pauvre Chine les mêmes preuves évidentes de décadence. Routes, canaux et monuments de tous genres attestent une grande époque passée et une incurie complète pour le présent. Tout cela rappelait cette triste pensée, que non-seulement les ouvrages des hommes sont de peu de durée, mais que la civilisation et les progrès moraux et matériels ont partout jusqu'ici rétrogradé après avoir atteint un certain maximum. Espérons, cependant, qu'il n'en sera pas ainsi pour nous, et que, du point où nous sommes, nous ne retournerons pas à la barbarie. Notre civilisation européenne a pour base une religion qui nous améliore sans cesse et qui conquerra le monde. La Chine sera sans doute un jour appelée à profiter de ses lumières; mais, au dire des missionnaires eux-mêmes, l'œuvre de conversion sera lente, car le Céleste-Empire est le pays de l'indifférence pour tout ce qui n'est pas intérêt matériel.

Les premiers navires apportant nos troupes arrivèrent dans le commencement du mois de mai. Après leur avoir laissé prendre quelques jours de repos à Wo-sung, on les dirigea sur la rade de Ché-fou, située à l'entrée du golfe de Pé-tche-li. Il y avait là un mouillage assez bon, formé par une presqu'île s'avançant perpendiculairement à la côte, et par quelques îlots qui arrêtaient la houle du large. Les troupes furent mises à terre et un camp fut formé pour constituer l'armée qui, jusque-là, n'avait pas encore été réunie. Les habitants des villages voisins s'enfuirent d'abord, puis reparurent dès qu'ils furent rassurés, et le camp fut bientôt approvisionné de toutes les productions du pays. C'était une population principalement agricole, les hommes étaient grands et de bien meilleur aspect que les ouvriers et portefaix des villes que nous avions vus jusqu'a-

Digitized by Google

lors. La Chine est si étendue, que le climat, les produits et les races y sont très différents suivant les provinces. Ici, nous pûmes acheter des mulets et des mules de forte taille, tandis que ces animaux étaient comme inconnus dans le sud.

L'artillerie trouva un terrain de manœuvre convenable et des fourrages abondants dans les récoltes encore en herbe. On s'occupa de dresser les chevaux. Quoiqu'ils n'eussent jamais senti le harnais, on eut, au bout de peu de jours, la satisfaction de voir les attelages manœuvrer passablement et s'habituer au bruit du canon. Les spahis ne furent pas aussi facilement satisfaits. Eux qui aiment les chevaux vifs et brillants, ils trouvaient des bêtes sans vitesse et sans distinction, et c'était un grand sujet d'humiliation dont ils ne se consolèrent que par l'espoir de se remonter aux frais des Tartares, la première fois qu'ils pourraient les rencontrer.

Le général de Montauban, resté à Shang-haï, y avait vu arriver le général Grant, commandant l'armée anglaise, l'amiral Charner et les nouveaux ambassadeurs : le baron Gros et lord Elgin. Des conférences avaient eu lieu, et la réponse de Pékin ayant été précisément telle qu'il fallait pour ne plus laisser d'hésitation sur la nécessité de la guerre, les principales résolutions furent arrêtées, et chacun fit route vers le Pé-tche-li. L'arrivée du général à Ché-fou donna une grande animation au camp. La marine y avait aussi un chantier, où on reconstruisait de petites canonnières dont les pièces démontées venaient d'arriver de France.

Les Anglais avaient choisi pour point de rassemblement la baie de Ta-lien-wan, située vis-à-vis de Ché-fou, de l'autre côté du golfe. Les deux camps n'étaient séparés que par une distance d'une trentaine de lieues, que des bâtiments à vapeur pouvaient traverser en dix ou douze heures. L'ambassadeur et le général anglais étant venus à Ché-fou, assistèrent à une revue de nos troupes. A son tour le général Montauban leur rendit une visite, accompagné d'un petit nombre d'officiers, dont je fis partie.

Le général Grant avait, comme son collègue de l'armée française, toujours servi dans la cavalerie, et venait de se distinguer dans l'Inde d'une façon tout à fait remarquable. Tous deux étaient à peu près du même âge, et bien que de tempérament fort différent, ils furent bientôt cordialement réunis par la sympathie que peuvent faire naître la communauté de grandes qualités et le sentiment d'un même devoir. En bon Anglais, sir Hope Grant vivait à bord d'un bateau à vapeur, le *Coromandel*, ainsi que tout son état-major, composé à peu près comme celui d'une armée française, mais un peu plus nombreux. Il faut avouer d'ailleurs que le corps anglais étant disséminé sur toute l'étendue d'une baie vaste et profonde, un

Digitized by Google

bateau à vapeur était le logis qui convenait le mieux pour en occuper le centre et communiquer promptement avec tous les points. Nous vîmes successivement les divers campements, et nous assistâmes à un exercice de canons Armstrong. Leur tir excellent ne nous parut pas cependant supérieur ni en portée ni en justesse à celui de nos pièces rayées de même calibre, et le petit avantage de se charger par la culasse était loin de compenser l'inconvénient d'un poids beaucoup plus considérable. Pour moi, je crois que la réussite de cet ingénieux système est due seulement à la perfection remarquable qu'on a atteinte en Angleterre pour la plupart des travaux métallurgiques; mais sa complication est un défaut et son utilité très mince pour les pièces de campagne [1]. Quant à la manière dont ces pièces étaient manœuvrées, elle ne pouvait qu'exciter notre admiration.

Tout le monde se souvient encore dans notre armée du luxe des attelages de l'artillerie anglaise que nous avons vue en Crimée. Ici, nous en étions plus frappés encore par la comparaison de la beauté et du nombre des chevaux et de l'élégance du harnachement, avec le modeste tableau que ces détails présentaient parmi nous, par suite des circonstances déjà indiquées. Peut-être même fallait-il encore reconnaître aux conducteurs anglais plus de sûreté et d'habitude qu'aux nôtres; et cependant je crois que l'avantage était de notre côté, puisque, dans cette campagne, nous avons toujours vu nos canons et nos munitions arriver tout aussi ponctuellement que ceux de nos alliés, et qu'en un mot nous avons eu les mêmes résultats avec des frais moitié moindres. Cela a dépendu en grande partie, il est vrai, de circonstances spéciales; et en d'autres pays, sur des routes larges et des terrains propres aux grandes manœuvres, nous aurions évidemment eu quelque désavantage sous le rapport de la vitesse. Quoi qu'il en soit, rien n'était beau comme le spectacle de ces canons et fourgons traînés par huit ou dix chevaux, quand on les lançait au galop contre des obstacles ou sur le sable dans lequel les roues entraient jusqu'aux essieux et qu'elles faisaient voler comme un nuage.

On fit ensuite manœuvrer devant le général Montauban les deux régiments de cavalerie indiens. Ce corps était entièrement composé de sicks, de familles nobles, ayant presque tous avec eux un ou deux serviteurs. Les cavaliers avaient tous ce grand air qu'on retrouve si souvent parmi les races orientales. Ils montaient des chevaux de prix et portaient le costume indigène régularisé par l'uniformité des couleurs, mais accompagné de la grande botte de la grosse ca-

[1] Il est aujourd'hui abandonné.

Digitized by Google

valerie. En rentrant à leur camp, ils nous donnèrent le spectacle d'un court carrousel, dans lequel ils déployèrent toute leur habileté de cavaliers, en enlevant sur le sol, avec leurs lances ou leurs sabres, les plus petits objets.

Ces régiments étaient commandés par deux jeunes officiers anglais, dont ils prenaient les noms, car on les appelait les *Fane-horses* et les *Probyn-horses*. Fane et Probyn n'étaient pourtant que des capitaines de l'armée régulière. Quelles magnifiques positions la souveraineté de l'Inde donne à une partie de la jeunesse anglaise! Quel attrait que ces commandements dans l'armée, et cette autorité presque absolue dans des provinces vastes comme des royaumes, pour les caractères aventureux et amoureux de la gloire, comme pour les ambitions positives! Les capitaines Fane et Probyn étaient de magnifiques cavaliers, et leur réputation de bravoure répondait au prestige de leur personne. Nous les vîmes prendre part aux mêmes exercices que leurs soldats et l'emporter presque sur tous par leur habileté à manier leurs chevaux et leurs armes, aussi bien que par leur tournure martiale et l'éclat du costume.

Nous revînmes à Ché-fou dans la nuit. Quelques jours après, les généraux en chef et les amiraux s'y réunirent de nouveau en une conférence, qui fixa définitivement le jour du départ et le point où l'on devait se rencontrer. C'était non pas au Pé-ho, dont on savait l'embouchure barrée et fortifiée, mais plus au nord, vis-à-vis la petite rivière du Pe-tang-ho auprès des îles Sha-lui-tien. Le débarquement devait s'opérer dans cette rivière, où se trouvait un village peu important, mais qui pouvait servir de base à nos communications avec la mer.

L'embarquement de notre côté commença le 20 juillet et fut terminé le 25. Le lendemain 26, le départ eut lieu dans l'après-midi, et une fois que tous les bâtiments furent à la mer, ils se rangèrent sur trois colonnes, dont l'alignement offrait un aspect imposant. La flotte se composait de trente et un bâtiments à vapeur de l'Etat, remorquant quelques navires de commerce et un grand nombre de jonques chinoises, qu'on avait saisies et chargées de munitions et même de chevaux. Le vice-amiral Charner montait la *Renommée* et tenait la tête de la colonne du centre, veillant ainsi à l'ordre de toute la flotte. Le général Montauban avait embarqué encore cette fois sur la corvette à vapeur le *Forbin*, qui, depuis Hong-kong avait été mise à sa disposition. C'était le meilleur marcheur de l'escadre, et il se tenait près de la frégate-amirale. Le 28, on mouilla au rendez-vous, près de la flotte anglaise, qui venait d'arriver. Elle portait environ 11,200 hommes, la nôtre en avait embarqué à Ché-fou 8,700, auxquels devait se joindre un bataillon de marins tirés des

Digitized by Google

navires. Le 30 on changea de mouillage pour se rapprocher de l'entrée du Pe-tang-ho, autant que le permettait la profondeur de la mer, et, à cause du mauvais temps, on ajourna le débarquement au surlendemain. Ce délai fut utilement employé à marquer avec précision le chenal que devaient suivre ceux des bâtiments qui pouvaient entrer dans la rivière.

Le débarquement d'une armée dans un pays ennemi est une opération qui devient commune de nos jours; mais c'est une chose toujours difficile, compliquée et imposante. Les grands navires ne peuvent aborder la côte comme un quai, il faut donc que de faibles embarcations les remplacent. Les hommes et les munitions y sont entassés, on doit aussi trouver moyen d'y mettre de l'artillerie, des chevaux et des vivres pour les premiers jours. Elles plient sous la charge, car il faut aller vite et éviter une attaque qui serait fatale dans un pareil moment; alors on se jette en avant et on tente l'aventure; souvent on ignore si on va se trouver en face de l'ennemi, qu'un pli de terrain inconnu peut cacher. En cette occasion, quelques-unes de ces difficultés devaient se trouver plus grandes que dans la plupart des cas, à cause de la distance qu'on avait à parcourir pour atteindre la plage. La descente devait se faire tout à fait hors de vue de la flotte.

Le 1er août, deux mille hommes de chaque armée furent embarqués au point du jour dans des bateaux et des chalands plats, ou sur les canonnières et les avisos qui allaient les remorquer. On les groupa de façon à ce que les différents corps fussent distribués de la même manière qu'ils devaient l'être sur le terrain, et dès que la hauteur de la marée permit de franchir les bas-fonds barrant l'entrée de la rivière on s'ébranla sur deux files, une pour chaque drapeau. En tête marchaient les canonnières, prêtes à porter et à recevoir les premiers coups.

Ces deux longues colonnes formaient un tableau animé et émouvant comme tous les déploiements militaires. Le chapelet des embarcations se déroula comme un double serpent. Des premières on distinguait à peine les dernières qui semblaient se fondre dans la masse des navires à l'ancre.

L'émotion était vive partout. Ce n'était point précisément cette ardeur que donne le voisinage du danger, car on croyait Pé-tang peu fortifié, et on ne s'attendait pas à une résistance sérieuse ; mais on était arrivé au premier instant des opérations militaires, si vivement attendu ; on allait enfin se trouver en face de l'ennemi et commencer la guerre. Puis à mesure qu'on approchait on voyait la côte couverte

Digitized by Google

d'une multitude de petites éminences semblables à des tentes, on se demandait ce que ce pouvait être. Si c'était une armée, elle devait être considérable. Le terrain était si plat que les saillies du sol se confondaient en masses indécises.

Arrivés dans la rivière, les bâtiments se serrèrent le plus possible, et, après avoir remonté presqu'en vue du village, on jeta l'ancre, la ligne anglaise avançant en tête de la nôtre puisqu'elle devait avoir la droite. Les embarcations se tinrent prêtes à se jeter à terre toutes à la fois, sur une étendue de près d'une demi-lieue, mais auparavant les généraux en chef voulurent faire explorer le terrain sur lequel on allait mettre pied. La rive sans végétation ne présentait qu'une surface de vase, et les saillies aperçues de loin furent reconnues pour des tertres funéraires. Tout le sol en était couvert aussi loin que la vue pouvait s'étendre du haut des mâts. A droite, on voyait le fort à revers et deux canonnières le tenaient en respect; nous étions d'ailleurs presque hors de sa portée. Autour du village on distinguait un peu de mouvement, une porte s'ouvrait de notre côté, et des cavaliers en sortaient s'avançant sur une chaussée qui, pour aller dans l'intérieur, se rapprochait de nous.

Bientôt le général de Montauban impatient, poussa son canot en avant jusqu'à ce qu'il fût échoué, et, se jetant à l'eau suivi d'un officier d'état-major et d'un peloton de chasseurs, mit le premier le pied sur la rive ennemie. Tous les yeux étaient fixés sur lui, et cette vue nous animait d'une vive ardeur. Nous le vîmes marcher péniblement en fendant l'eau et la vase et atteindre enfin ce terrain inconnu, d'où pouvait surgir une attaque soudaine. Il n'hésita pas. Le général anglais, plus à droite, en fit autant; tous deux avancèrent de quelques pas pour juger de la position, lancèrent quelques hommes en éclaireurs et, ne voyant rien de suspect, donnèrent à la fois le signal de débarquer. Un hourrah retentit sur toute la ligne, et les cent cinquante embarcations s'avancèrent ensemble vers la plage. Des chaloupes armées de canons se tenaient prêtes à faire feu si l'ennemi se montrait, mais pas un coup de fusil ne se fit entendre. Les hommes eurent de l'eau jusqu'aux genoux seulement, mais le fond étant très plat il fallut faire plusieurs centaines de pas avant de sortir de l'eau. Et quand on s'en fut tiré, on éprouva encore plus de peine à marcher. Le sol qu'on avait atteint n'était qu'une immense bande de vase gluante, couverte d'eau à chaque marée haute, et dans laquelle on enfonçait à mi-jambe. Les fantassins, avec leur dextérité et leur entrain ordinaires, surmontèrent cependant assez bien cette difficulté, et, malgré de nombreuses chutes et une fatigue extrême, ils parvinrent à s'avancer et à se réunir. Mais ce fut long. Après avoir marché quelques minutes sur un terrain un peu plus solide, on re-

Digitized by Google

tomba dans une nouvelle fondrière et ce ne fut qu'après plusieurs alternatives semblables que l'on put enfin s'arrêter.

On s'aperçut bientôt qu'il fallait renoncer à mettre à terre l'artillerie. On ne put avoir que les pièces de montagne. Les chevaux ne voulaient pas avancer. Le général lui-même ne parvint à en avoir un que vers la fin de la journée. Chacun s'épuisait en efforts. Je n'ai jamais eu de ma vie de plus rude travail que ce jour-là. Pour ne pas perdre mon cheval au milieu de cette vase, il fallait lui soulever à chaque pas les quatre pieds l'un après l'autre. Quand j'arrivai sur un terrain ferme, il était temps qu'il me portât à son tour. Les rôles avaient été renversés pendant plus d'une heure à mon grand dommage.

De tous côtés, je voyais des hommes essoufflés, mais courant encore pour se rallier. Il y avait naturellement quelque confusion, mais elle fut courte. Les bataillons finirent par se reformer dans l'ordre indiqué et sans qu'il manquât personne. Les généraux placèrent au plus vite leurs troupes, de manière à pouvoir résister s'ils étaient attaqués et firent une reconnaissance plus complète. Le colonel, chef du service topographique, s'étant approché de la porte de la ville et ne la voyant pas défendue, la franchit avec quelques hommes et s'assura que la place était abandonnée.

Mais déjà le soleil était descendu au niveau de l'horizon, nous montrant à perte de vue la plaine presque inondée et coupée par une seule chaussée qui joignait Pé-tang au Pé-ho. Les deux armées établirent leur bivouac adossées à cette chaussée qu'elles gardaient. Les rangs de notre corps formaient un carré. Il n'y avait aucun bagage, les soldats avaient comme toujours, dans ces occasions, du café et du biscuit pour trois jours. Mais les officiers étaient à peu près dépourvus de tout. Dès que la grande garde et les sentinelles furent placées, j'entendis le général en chef donner l'ordre de mettre bas les armes et de faire faire le café. J'avoue que jamais je ne fus plus surpris qu'en entendant ces paroles. Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, on ne voyait ni arbres, ni buissons, ni maisons. Rien que le terrain boueux et des flaques d'eau de mer. Comment, pensai-je, va-t-on faire du café sans bois et sans eau. Je ne connaissais pas encore la fécondité de ressources de nos soldats et leur habileté de recherche. Personne ne me parut embarrassé; la nuit était venue, je vis cependant dans l'ombre les rangs se dissoudre, et des hommes disparurent dans toutes les directions en apprêtant leurs ustensiles. Une demi-heure après, cent feux brillants éclairaient l'atmosphère de leurs joyeuses flammes et de leur blanche fumée. L'arôme du café s'élevait de toutes parts. Je m'informai ou plutôt je suivis les coureurs et je vis bientôt que quelques

Digitized by Google

cabanes basses découvertes çà et là avaient fourni leurs toits et leurs pans de bois pour combustible. Quant à l'eau, on avait cru s'apercevoir à tort ou à raison que dans quelques mares plus éloignées du rivage elle n'était presque pas salée. Les connaisseurs la déclarèrent suffisamment bonne. Tout le monde les crut. Cependant les chevaux refusèrent de la boire. L'espèce humaine, appréciant mieux les lois de la nécessité, sut s'en contenter.

Quand je revins au campement, quelques paniers intrépidement sauvés par nos ordonnances, étaient arrivés. Les vivres furent vigoureusement fêtés. Tout le monde soupa et puis dormit. La terre n'était pas trop dure, bien au contraire. On y faisait vite son empreinte. Un manteau ou une selle servait d'oreiller. Mais on manquait de points fixes pour attacher son cheval. Il nous fallut enfoncer nos sabres de toute leur longueur dans la vase, et encore à peine offraient-ils assez de solidité pour attacher les licous, qu'il fallut garder dans la main. Bon nombre d'animaux, malgré ces précautions, errèrent toute la nuit, troublant notre sommeil de leur galop. Ce fut pour tous cependant une belle nuit. Le temps était doux, et si nous ne dormions pas, nous pensions avec un joyeux espoir aux aventures qui nous attendaient sur cette terre lointaine.

Au point du jour ,nous pénétrâmes dans la ville, qui était presque déserte. Les soldats furent établis dans les maisons, chaque corps occupant une rue ou un quartier. Le fort aussi était abandonné. Les Chinois nous avaient fait cependant la malice de laisser sous le sol, à fleur de terre, d'énormes bombes chargées et prêtes à éclater si on eût mis le pied dessus. Mais les soldats du génie ne furent pas longs à les dépister. On convint de s'arrêter à Pé-tang le temps nécessaire pour y débarquer le reste des troupes et le matériel. Le génie et l'artillerie établirent sur la rivière quelques portions de quai en pilotis et les canonnières à vapeur firent nuit et jour le transport de tout ce qui était resté sur la flotte.

Nous ne fûmes pas favorisés par le temps. Au bout de deux ou trois jours, la pluie survint et l'on ne peut imaginer le spectacle abominable que présenta Pé-tang. Les habitants l'avaient évacué à la hâte le matin de notre arrivée. Tout était en désordre dans les maisons. Le mobilier qui n'était pas du goût de nos soldats et la plupart des ustensiles qui exhalaient une odeur repoussante, furent jetés au dehors et obstruèrent bientôt les rues déjà fort étroites. Leur sol sans pavé se transforma par la pluie en égouts infects. Des cadavres de chiens et de chats que les maraudeurs s'amusaient à tuer, se rencontraient à chaque pas. Le quartier des Anglais était encore plus affreux que le nôtre par suite du grand nombre de coolies, de soldats indiens et de serviteurs de tout genre attachés à leur armée et

Digitized by Google

qu'il était bien plus difficile de surveiller dans le labyrinthe d'une ville que dans un camp.

Dans quelques maisons, on fut frappé d'un spectacle étrange. Des femmes et des enfants étaient noyés dans de grands vases de terre que les habitants de cette contrée emploient pour faire reposer l'eau des rivières et la rendre buvable, car il n'y a point de sources dans ces terrains d'alluvion. Il avait fallu que les victimes, ou de gré ou de force, fussent maintenues la tête sous l'eau. La jalousie, le fanatisme, les bruits monstrueux que les autorités chinoises faisaient courir sur les « barbares, » expliquent cette horrible résolution de quelques habitants, livrant à la mort leurs femmes et leurs enfants, que, sans doute, ils n'avaient pu emmener. Une famille assez nombreuse s'était empoisonnée. On sauva une petite fille, qui fut envoyée à Shang-haï, où Mme de Bourboulon la fit élever. Fort heureusement, nous ne retrouvâmes pas dans le reste de la campagne de pareils actes de désespoir.

Les difficultés de détail qu'offrit la mise à terre du matériel furent si nombreuses, que l'opération dura dix jours. Quelques corps de cavalerie chinoise, qui se montrèrent trop près de la ville, furent aisément repoussés. Enfin, le 12, les deux armées purent se mettre en route. Tout le monde avait hâte de quitter cette atmosphère humide et repoussante.

Ce ne fut pas sans peine que l'artillerie parvint à se tirer de ces rues obstruées et changées en fondrières. Les canons anglais emportés par huit ou dix chevaux, qui franchissaient au galop les obstacles, étaient superbes à voir. Les nôtres, comme je l'ai déjà dit, avançaient lentement et avec patience, mais arrivaient en même temps. La colonne, défilant sur la chaussée, était fort longue. L'avant-garde enleva un camp de cavaliers, défendu par quelques pièces de campagne de fort petit calibre, et on s'établit le soir sur son emplacement. Le terrain était ferme, et à une petite distance on voyait un village et quelques jardins. Nous étions à 2 lieues de Pé-ho et sur le derrière des trois forts de la rive gauche. Un peu plus haut se trouvait un grand village entouré de remparts et défendu par une nombreuse garnison. Le 14 août, dès le matin, il fut attaqué par de l'artillerie, puis deux colonnes d'assaut, une française et une anglaise, enlevèrent le rempart sur deux points différents. Le colonel Schmitz, très souffrant, sortit de son lit pour commander la première. Les Chinois se défendirent assez bien avec leurs canons et nous tuèrent quelques hommes, mais ils ne firent pas de résistance sur la brèche et se réfugièrent dans les forts. Le général Montauban voulait les y suivre, et très probablement le

Digitized by Google

plus rapproché eût été enlevé ainsi ; mais le général anglais jugea ses troupes assez fatiguées pour la journée.

N'ayant pas profité du premier moment de désordre, il fallait recourir à un siége ou du moins à une attaque vigoureusement concertée ; car ces forts, placés à la suite les uns des autres sur la rivière et abordables seulement par une chaussée, étaient de nature à opposer une redoutable résistance. Chacun d'eux se composait d'un énorme terrassement chargé d'artillerie et dominant la plaine, entouré d'un rempart en terre d'une épaisseur prodigieuse. Deux rangées de fossés pleins d'eau et bordés de pieux pointus les entouraient. On fit venir pour les attaquer la plus grosse artillerie, et cela dut prendre quelques jours. Il fallait aussi se préserver des batteries de l'autre rive.

Pendant qu'on faisait ces préparatifs, on construisait un peu plus haut sur le Pé-ho, qui avait en cet endroit une largeur considérable, un pont de bateaux qui demanda un travail énorme. La marée, qui se faisait sentir avec grande force, rendait nécessaire de l'assujettir dans les deux sens. Pour franchir le fleuve, il fallut livrer un combat assez vif, et le général Jamin avec sa brigade s'établit sur la rive droite. Au milieu des plaines de vase et de marais salants, il s'élevait en cet endroit une véritable oasis qui nous donna les plus agréables surprises. Sur un espace de 5 ou 6 kilomètres s'étendaient des jardins potagers et des vergers d'une richesse incroyable. C'était pour nous la terre promise au sortir des boues de Pé-tang. On y trouvait à profusion tous les fruits et les légumes d'Europe en pleine maturité, et certaines espèces, comme les choux et les aubergines, valaient certainement mieux que les nôtres. Les raisins et les abricots étaient aussi d'une qualité exquise. On peut facilement se figurer la joie que les soldats en éprouvèrent. Le paysan n'est pas amateur de nouveauté en cuisine, et les fruits de son pays valent mieux pour lui que les merveilleuses productions des tropiques. Le 20 août, les batteries étant prêtes, les deux brigades chargées de l'attaque prirent leurs positions. Le général Collineau commandait les Français et le major général Napier les Anglais. Le 23 au point du jour, une canonnade des plus vives résonnait jusqu'aux extrémités de la plaine[1], et de tous côtés les boulets labouraient la terre. Vers neuf heures, le rempart de terre se trouva suffisamment entamé par l'artillerie pour qu'on pût lancer les colonnes d'assaut. Les généraux en chef arrivèrent en ce moment sur les lieux, et sans retirer la direction aux généraux de brigade qui avaient commencé

[1] Les canonnières de la flotte, mouillées ou échouées dans le Pé-ho, attaquaient aussi les forts de face avec des boulets de 30 kilogrammes, et y tuèrent beaucoup de monde en faisant sauter deux magasins à poudre.

Digitized by Google

l'affaire, ils se tinrent prêts à parer aux événements qui pourraient survenir. La résistance des troupes chinoises fut très opiniâtre, leur artillerie avait fait de larges brèches dans les colonnes quand elles abordèrent le dernier fossé. Non-seulement il était défendu par des plates-bandes plantées de pieux aigus si rapprochés qu'on ne savait ou poser le pied, mais la profondeur de l'eau était fort gênante, les premiers hommes qui s'y lancèrent en avaient jusqu'aux épaules. Les échelles de bambous qu'on jetait en guise de pont étaient tellement flexibles que l'on ne pouvait s'en servir. Les coolies de Canton qui les avaient apportées, voyant ce contre-temps, descendirent tranquillement dans les fossés et soutinrent sur leurs épaules le milieu des échelles, bien que l'on fît pleuvoir sur les assaillants et sur eux une grêle de balles, de flèches, de bombes, de boulets et même de pierres lancées à la main du haut du rempart. La boucherie fut horrible pendant près d'une demi-heure. Cet épisode nous donnait une mesure très brillante du courage que les Chinois sont susceptibles de déployer. Les coolies n'étaient point engagés pour se battre ni pour aller au danger. Ils auraient pu, le marché à la main, déposer les munitions à la limite où le feu pouvait les atteindre; mais ils avaient été enrégimentés, et ils étaient commandés par quelques officiers et sous-officiers détachés des différents corps. Un lieutenant de vaisseau, M. Rouvier, en avait le commandement supérieur, et l'ascendant pris par leurs chefs était tel, qu'on n'éprouva pas la moindre difficulté à les entraîner au plus fort du péril. Je suppose bien que l'espoir d'avoir une bonne place au moment où le fort succomberait et d'en faire leur profit, fut *in petto* leur principal mobile; mais on n'en doit pas moins conclure que, en général, leur valeur personnelle en tant que mépris de la mort, est suffisante pour faire d'eux de vaillants soldats. Ce qui manque à l'armée chinoise, ce ne sont pas les hommes ni même l'organisation, mais de bonnes armes et une instruction militaire à la hauteur de l'époque.

Les colonnes d'assaut perdirent près de la moitié de leur monde. Du rempart à demi ébranlé, on voyait retomber à chaque instant quelque soldat tué ou blessé; les bords du fossé étaient couverts de sang; enfin, la position fut enlevée à la fois sur deux points. Le général Collineau, le colonel Dupin, le chef de bataillon Tétart, avaient brillé entre tous. Un tambour arriva le premier au sommet du rempart, tandis que le sous-officier Duchayla, qui le suivait, tombait frappé de quatorze balles ou coups de pique. L'attaque des Anglais n'avait pas été moins vigoureuse, et ils avaient enlevé aussi le saillant placé près du fleuve.

Une centaine d'hommes de notre côté, autant parmi les Anglais,

Digitized by Google

étaient étendus morts ou horriblement blessés sur le glacis et le rempart, au moment où les défenseurs, envahis et refoulés à coups de baïonnettes, se décidèrent à fuir vers les autres forts. Mais, de ce côté, il n'y avait ni porte ni passage ; ils se précipitaient du haut des remparts, beaucoup se noyant encore dans les fossés ou se clouant sur leurs chevaux de frise. C'était affreux à voir : les cadavres formaient des tas ; mais la joie d'un succès chèrement disputé laisse peu de place à tout autre sentiment dans les premiers instants. On courut triomphant sur la partie culminante du fort où trônait, au milieu de débris d'hommes et d'armes, un canon de bronze d'une masse monumentale, entouré de pièces plus petites et d'armes de tous genres abandonnées. Des éclats provenant de nos boulets et des boulets Armstrong, témoignaient de la justesse de tir des deux artilleries.

Bientôt les généraux Montauban et Grant s'y rencontrèrent. Leur satisfaction était vive. La possession de ce premier fort, d'où l'on pouvait tirer à revers sur le suivant et commencer ainsi une série de succès qui devaient nous livrer l'entrée de Pé-ho, était un résultat très considérable. En outre, le grand nombre des Chinois détruits, la mort d'un général important, dont le cadavre venait d'être reconnu, pouvaient faire espérer que le reste des défenses se rendraient, intimidées par notre position. En effet, des parlementaires ne tardèrent pas à se présenter ; mais, en bons Chinois, ils discutèrent d'abord tout autre chose que la reddition des forts. On les ramena à la question et on leur donna jusqu'à deux heures pour se décider.

Pendant ce temps, les troupes reçurent l'ordre de déjeuner et de se préparer à une nouvelle attaque. On fit avancer l'artillerie et un supplément de munitions. La route, bordée de flaques d'eau, était exposée de tous côtés au feu des deux rives. Pendant que la colonne d'attaque se formait, un orage des plus violents fondit sur nous ; l'eau tombait en cataractes et avec une telle force, qu'on se voyait cloué sur place. Au bout de quelques instants, tout le terrain se trouva inondé ; les gros canons ne pouvaient plus avancer. Quand la pluie cessa, le délai fixé était expiré. Le général Collineau entraîna sa brigade ; il arriva, lui en tête, au pied du second fort. Le silence le plus absolu régnait ; on n'apercevait aucun mouvement, et cependant nous étions bien sûrs qu'il n'était pas abandonné. La gueule des canons était toujours braquée sur la route. Le général s'élance le premier, passe le fossé, gravit le rempart et voit une garnison de près de 2,000 hommes rassemblés dans la place, et qui, ayant jeté ses armes, fait immédiatement signe qu'elle est prête à se rendre. Des interprètes arrivent ensuite, on s'explique, et les Chinois décla-

Digitized by Google

rent que, leur général étant tué, ils ne peuvent plus combattre. On s'empara immédiatement de toutes les armes, et les généraux ayant appris que le vice-roi, commandant en chef l'armée, était sur la rive droite, désignèrent quelques officiers pour se transporter auprès de lui et le sommer de rendre aussi les forts situés de ce côté du fleuve.

Mieux armés encore que ceux de la rive gauche, ils étaient partant en état de faire une résistance sérieuse, et il semblait impossible de s'en emparer par un coup de main. Hang-fuh le savait parfaitement, et, malgré le peu d'ardeur de ses troupes, il repoussa d'abord toutes les propositions. Les négociateurs étaient, de notre côté, deux officiers d'état-major : MM. Campenon et de Cools; pour les Anglais, il y avait aussi deux officiers auxquels on avait joint M. Parkes, interprète habile, ayant rempli de nombreuses missions diplomatiques, et dont le nom déjà bien connu pour les affaires chinoises, est arrivé pendant cette campagne à une véritable popularité dans les deux armées. Sa physionomie répondait parfaitement aux qualités qu'on s'accordait à lui reconnaître. Tout en lui annonçait une énergie et une adresse peu communes. Parfaitement au courant de la langue et des habitudes des Chinois, il avait remporté tant de victoires dans ses négociations, que la plupart des mandarins et ministres chinois ayant eu affaire aux Anglais le connaissaient et le redoutaient d'avance ; ce jour-là, il se surpassa peut-être. Il s'agissait de frapper un grand coup et d'employer surtout la terreur. Au mépris des usages et des rits du pays qu'il blessait à dessein, sa main agitait, au grand scandale des assistants chinois, une cravache plombée, et laissant une partie des formules lentes du style officiel, il montrait d'un côté notre colonne triomphante, de l'autre, les canonnières, dont la ligne grossissait et qui semblaient prêtes à prendre les fortifications à revers. Le pauvre vice-roi fut bientôt terrassé. Après de vifs débats, il signa non-seulement l'évacuation des forts, mais la cessation de toute défense et la retraite de son armée au delà de Tien-tsin qui nous était ouvert. C'était bien plus qu'on n'avait le droit d'espérer. Les parlementaires triomphants repassèrent le Pého, et l'on prit possession immédiatement de tous les ouvrages ennemis.

La journée avait été réellement glorieuse, et, de plus, excessivement fructueuse. Elle semblait même devoir être la dernière où l'on combattrait, et, sous ce rapport, beaucoup d'entre nous eussent volontiers trouvé la victoire trop complète ; mais la lenteur et les ruses de la diplomatie chinoise allaient ménager encore plus d'un brillant succès à l'armée anglo-française.

H. DE MONDY.

(*La 2e partie à la prochaine livraison.*)

Digitized by Google

PORTRAITS MILITAIRES

DE LA

RÉPUBLIQUE ET DE L'EMPIRE

MASSÉNA

Histoire de Masséna, par M. A. Amic. Paris, Dentu. 1864.

On a déjà beaucoup écrit sur ces géants nés de la Révolution, qui ont « combattu dans les tonnerres, » et dont le nom jouit encore d'une popularité européenne. Pourtant il reste sur eux bien des choses à dire, bien des renseignements à extraire de documents intimes, dont la publication ne présente plus d'inconvénients aujourd'hui. C'est surtout pendant la période républicaine que les correspondances inédites de nos généraux offrent un puissant attrait. Il passait alors de tels souffles dans l'air, il y avait une telle effervescence de pensée et d'action chez ces chefs illustres, qu'il s'en échappait toujours quelque chose dans leurs moindres écrits. Je possède un grand nombre de lettres adressées au général Ernouf par Masséna, Kléber, Championnet, Jourdan, Bernadotte, Joubert, et bien d'autres encore. A cette époque d'enthousiasme et d'honorable dénûment, les généraux français se servaient rarement de secrétaires. Écrivant ainsi sans intermédiaire à un frère d'armes, ils s'expriment à cœur ouvert. Souvent, à propos d'un détail secondaire d'administration, de la mutation ou du congé de quelque officier d'un rang inférieur,

Digitized by Google

ils se laissent aller aux plus intimes confidences sur les chocs des partis à l'intérieur, sur les opérations militaires récentes ou en voie d'exécution, enfin sur leurs propres rêves d'avenir. Nous espérons donc intéresser nos lecteurs en leur offrant les portraits de quelques-uns des plus illustres parmi ces guerriers, portraits conformes aux données les plus exactes de l'histoire, et auxquels nous ajouterons quelques détails caractéristiques, empruntés à des documents inédits. Dans cette galerie d'illustrations militaires, la première place sera pour celui qui obtint de Bonaparte le surnom « d'enfant chéri de la victoire, » que l'histoire lui a conservé. Nous profiterons, en la rectifiant parfois, de l'étude que vient de publier M. Amic sur le héros de Zurich, de Gênes et d'Essling.

I

L'exemple de Masséna est un des plus mémorables qu'on puisse alléguer contre l'absurde règlement de 1781, qui interdisait l'accès des grades supérieurs aux militaires les plus capables, quand ils ne pouvaient faire preuve de noblesse. Cette mesure, en froissant les aspirations et les intérêts légitimes d'un grand nombre d'hommes capables et instruits, assurait d'avance le succès de la Révolution. Né à Nice, le 16 mai 1758, de parents honorables, mais qui n'étaient ni nobles ni fortunés; orphelin de bonne heure et forcé de compter uniquement sur lui-même, Masséna s'était engagé en 1775 dans le régiment Royal-Italien, où il se fit promptement remarquer par son aptitude et sa bonne conduite. Pourtant il n'en était encore, au bout de quatorze ans, qu'au grade d'adjudant sous-officier. Il venait de renoncer à cet ingrat métier des armes et de se marier, quand la Révolution rouvrit tout à coup la carrière à sa légitime ambition. Masséna était de ceux qui, dans les temps de crise, obtiennent un avancement rapide. A ces milices ardentes et novices, qui s'assemblaient pour défendre le territoire français, il apportait le concours d'une expérience déjà longue, les traditions d'ordre et de discipline des armées régulières. Aussi on le vit parvenir en moins de deux ans, du grade d'adjudant major de la garde nationale d'Antibes, à celui de commandant du bataillon du Var (1791). Il prit part en cette qualité aux heureuses opérations du général Anselme dans le comté de Nice, en 1792, et contribua ainsi à faire de sa patrie une ville française.

Au début de la campagne suivante, il trouva l'occasion de se signaler d'une façon éclatante au combat d'Utelle (28 février 1793).

Digitized by Google

Chargé d'enlever les postes piémontais de la rive droite du Var, il révéla, dans l'accomplissement de cette mission, des qualités de premier ordre, qui se trouvent rarement ensemble, et qu'il devait bientôt développer sur de plus vastes théâtres : une grande sûreté de coup d'œil, l'impétuosité irrésistible, et en même temps la plus indomptable tenacité dans l'exécution, enfin un sang-froid et une activité également remarquables pour discerner et poursuivre jusqu'aux dernières limites les résultats de la victoire. Il parvint en 1793 au grade de colonel, puis à celui de général de brigade (23 août). Désigné, sur sa demande, pour être employé au siége de Toulon, il n'arriva qu'au moment même où s'accomplissaient contre cette place les opérations décisives inspirées par Bonaparte, et ne figura que comme volontaire dans la journée mémorable du 19 décembre. Il n'en fut pas moins remarqué par les représentants et, ce qui valait mieux encore pour l'avenir, par le jeune commandant d'artillerie, véritable vainqueur du jour. L'habile promptitude avec laquelle Masséna fit retourner contre les vaisseaux ennemis les feux des forts Lartigue et Saint-Georges, où il était entré des premiers avec la colonne de Lapoype, lui valut le grade de général de division. Il fut investi du commandement supérieur de la place ; mais, peu de jours après, on jugea ce poste trop sédentaire pour un officier aussi actif, et il partit à la tête de quelques milliers d'hommes aguerris pour rejoindre l'armée d'Italie (janvier 1794). On sait que le commandement supérieur de cette armée était dévolu à Dumerbion, vieil officier valétudinaire, mais heureusement docile aux inspirations de Bonaparte. Dans les opérations qui suivirent (avril), Masséna remplit un rôle considérable : tandis que Bonaparte s'emparait d'Oneille, Masséna, franchissant un contrefort que l'ennemi jugeait encore impraticable dans cette saison, le débusqua vivement des retranchements d'Iola. Tournant ensuite avec une heureuse audace la position importante de Saorgio, il tomba comme la foudre sur le camp de Fourches. Cette vigoureuse opération, qui faisait perdre à l'ennemi ses magasins, ses dépôts et sa ligne de communication, le força d'abandonner Saorgio, qu'il avait cru imprenable.

Ce brillant début de campagne n'était que le préliminaire du plan déjà conçu par Bonaparte, et les résultats qui furent obtenus en 1796 l'auraient été deux ans plus tôt sans les événements de thermidor. Le contre-coup de cette détente si salutaire à l'intérieur, eut un fâcheux résultat pour l'armée des Alpes, où la disgrâce momentanée de Bonaparte paralysa presque entièrement les opérations. Après avoir donné à ses soldats l'exemple d'une admirable résignation pendant un rude hivernage au milieu des montagnes, Masséna,

Digitized by Google

dont la santé était gravement altérée, fut forcé d'aller respirer quelques semaines l'air plus doux de sa ville natale; mais dès le mois d'avril suivant, nous le retrouvons à la tête de sa division. En attendant l'arrivée des troupes que la paix conclue avec l'Espagne permettait de reporter des Pyrénées aux Alpes, Kellermann, successeur de Dumerbion, jugea convenable de faire adopter à son armée une ligne de défense plus concentrée. Ce mouvement rétrograde enhardit le général en chef autrichien de Vins, qui dirigea, le 19 septembre 1795, une vigoureuse attaque sur les postes de Rocca-Curaira et du Petit-Gibraltar. Le succès de ce mouvement aurait eu des conséquences désastreuses pour l'armée française; heureusement les troupes ainsi attaquées formaient le centre de la division Masséna, et Masséna lui-même était là; c'est dire que les Autrichiens furent repoussés avec perte.

Kellermann, bon soldat, mais mauvaise tête (j'ai des lettres de lui qui le prouvent assez), ne put s'entendre avec Carnot et les autres tacticiens du comité de Salut public. Schérer, désigné pour remplacer Kellermann, amena enfin les troupes attendues d'Espagne, et résolut d'agir sans retard, bien que la saison fût déjà fort avancée, et qu'il ne disposât que de trente-trois mille hommes contre cinquante mille; il eut cette fois le bon esprit de se méfier de lui-même, et de concerter son plan d'opérations avec Masséna. Dans la mémorable série d'engagements connue sous le nom de journée de Loano (21 novembre 1795), ce furent les divisions placées sous le commandement immédiat de Masséna qui percèrent le centre des Autrichiens, tandis que notre droite, commandée par Schérer en personne, chassait l'ennemi de Loano, et que Serrurier, à notre gauche, tenait en échec les Piémontais de Colli. Un orage épouvantable ralentit la poursuite des vainqueurs, mais ceux des fuyards qui s'engagèrent dans les gorges de San-Giacomo y trouvèrent quatre bataillons des nôtres envoyés à temps par Masséna, et furent pris ou complétement dispersés. Pour cette prévoyance, comme pour la vigueur qu'il avait déployée dans la partie des opérations confiées à ses soins, Masséna pourrait revendiquer en grande partie la gloire de cette journée. Mais Schérer a perdu assez de batailles pour qu'on lui laisse l'honneur d'avoir gagné au moins celle-là.

II

Accusé, à tort ou à raison, de n'avoir pas su profiter de sa victoire, et d'avoir condamné ainsi l'armée d'Italie aux souffrances

Digitized by Google

meurtrières d'un second hivernage de montagnes, Schérer fut remplacé par Bonaparte, qui prit le commandement le 24 mars 1796. Nous n'avons pas à raconter cette campagne à jamais célèbre, mais seulement à rappeler la part glorieuse qu'y prit Masséna. Elle se trouve résumée tout entière dans cette phrase de Bonaparte : « Vous comptez pour six mille hommes de plus dans votre commandement, et puis vous et vos braves vous comptez double de vos forces réelles. » Pendant une année de combats incessamment renouvelés, Masséna ne cessera pas de mériter cet éloge si flatteur de la part d'un tel capitaine. Dès le début, nous le trouvons en tête de l'avant-garde, vainqueur au combat de Montenotte. Ses soldats, déjà maîtres de Dego, en sont expulsés par surprise, mais Masséna accourt au bruit de la fusillade, rallie les fuyards et les ramène au combat; non content de reconquérir la position enlevée, il dirige si bien sa poursuite qu'il coupe la retraite à une partie de la troupe qui nous avait d'abord surpris, et ramène quinze cents prisonniers. Nous le voyons ensuite figurer à Mondovi, enlever aux Piémontais la forteresse de Cherasco. Puis, quand ces échecs réitérés ont décidé le roi de Sardaigne à séparer sa cause de celle de l'Autriche, Masséna paraît en tête des héroïques grenadiers qui enlèvent le pont de Lodi. Il entre le premier dans Milan, force quelques jours après le passage du Mincio, s'empare sans coup férir de Vérone. On sait quelle influence exerça sur les opérations ultérieures l'occupation de cette place, effectuée avec tant de promptitude et d'à-propos. Pendant que l'armée française envahissait les Etats romains, la division Masséna, laissée en arrière pour couvrir le siége de Mantoue, eut à soutenir le choc de Wurmser, qui arrivait pour débloquer cette ville. Après avoir résisté pendant quarante heures aux attaques d'un ennemi plus fort que lui du double, Masséna fit sa retraite sur Peschiera sans être entamé. Quand Bonaparte arrive et prend à son tour l'offensive, Masséna, dont la personnalité grandit avec les circonstances, emporte Lonato d'un élan, culbute le général Ott, qu'il retrouvera deux ans plus tard au siége de Gênes, et va coopérer à la bataille de Castiglione. Après avoir débloqué Peschiera, il se lance résolûment dans les gorges du Tyrol, sur la trace des colonnes autrichiennes. Il rencontre sur le Lawis Davidowich, chargé de tenir en échec la poursuite du vainqueur, tandis que Wurmser lui-même redescendait vers Mantoue. Instruit de ce revirement, Masséna commence par forcer la ligne de défense de Davidowich; laissant ensuite Vaubois avec une arrière-garde pour contenir un retour offensif de ce côté, il se rabat sur Wurmser, et arrive à temps pour prendre part à la journée de Bassano. Ici, vient se placer entre Bonaparte et lui une mésintelligence passagère,

Digitized by Google

dont le dernier historien de Masséna n'a pas saisi la véritable cause. Nous l'avons indiquée ici même dans une précédente étude sur la correspondance de Napoléon [1]. Wurmser, atteint et battu à Bassano, n'en avait pas moins continué son mouvement audacieux sur Mantoue, et réussi à y pénétrer. Bonaparte reprocha à son lieutenant de n'avoir pas déployé dans la poursuite du vétéran autrichien son activité ordinaire. Mais ce ne fut là qu'une ombre bientôt effacée par les immenses services que rendit Masséna dans les opérations contre Alvinzi. Ce fut avec l'aide de Masséna et d'Augereau que Bonaparte exécuta cet admirable mouvement sur Ronco, qui raffermit la fortune chancelante; ce fut l'arrivée de Masséna, déjà vainqueur à Porcire, qui décida le gain de la bataille d'Arcole, si longtemps et si chaudement disputée. L'enlèvement du plateau de Rivoli, l'un des plus beaux faits d'armes de la campagne, appartient tout entier à Masséna. Enfin, quand Provera voulut, à son tour, faire une trouée sur Mantoue, Masséna répara glorieusement la faute commise avec Wurmser, en enveloppant ce nouvel ennemi et le contraignant à déposer les armes. Ce beau succès détermina la capitulation de Mantoue.

Dans la dernière partie de la campagne, nous retrouvons constamment Masséna digne de Bonaparte et de lui-même, surmontant victorieusement toutes les difficultés d'une guerre de montagnes en plein hiver. Tandis que la masse principale de l'armée franchit le Tagliamento, il remonte la vallée, écrase le corps de Lusignan. « Combattant au-dessus des nuages, » suivant l'expression épique de Bonaparte, il tourne et enlève la position de la Chiusa-Veneta, réputée inaccessible, s'empare de la chaussée de Pontéba, refoule en désordre sur Tarvis les débris de la division Ocskay. Poursuivant sa course, il renverse la division Mercandin, postée en avant de Klagenfurth, et occupe cette ville (26 mars 1797); c'est encore lui que nous voyons, dans la glorieuse journée du 12 avril, dirigeant l'attaque principale de l'avant-garde sur les Autrichiens, retranchés dans les gorges de Dirnstein. Dans cet impétueux mouvement d'offensive, qui ne devait s'arrêter qu'à Léoben, Masséna est constamment la pointe du glaive dont Bonaparte tient la poignée.

Toute trace de ressentiment entre Bonaparte et son lieutenant avait depuis longtemps disparu; aussi, ce fut à Masséna, comme au plus digne, qu'il confia l'importante mission de porter au Directoire les préliminaires de paix signés à Léoben. Masséna, si jaloux de combattre au premier rang contre les armées étrangères, n'ambitionnait pas le même rôle dans nos discordes civiles. Bien que vive-

[1] *Revue Contemporaine*, t. LXX, p. 439.

Digitized by Google

ment froissé, comme presque tous les généraux républicains, de l'attitude imprudemment hostile des royalistes vis-à-vis de l'armée, il déclina, pendant son séjour à Paris, les avances des patriotes extrêmes, se hâta d'aller reprendre le commandement de sa division, et n'envia aucunement la triste gloire d'Augereau dans la journée du 18 fructidor. Quand l'armée envahit le territoire vénitien, la division Masséna s'établit dans le Padouan. Un peu plus tard, de graves considérations, que nous avons expliquées ailleurs, ayant déterminé la cession de Venise à l'Autriche, Masséna, par l'habileté de ses dispositions et l'énergie de son attitude, prévint l'explosion qui semblait imminente dans la région qu'il occupait.

Après l'établissement de la République romaine, le commandement de l'armée d'occupation fut décerné à Masséna (février 1798). Il n'arriva que pour être témoin et presque victime d'une émeute militaire, provoquée par le retard du payement de la solde, et par le spectacle des dilapidations de divers agents, tant civils que militaires. La conduite de Masséna, dans ces circonstances pénibles, est chaleureusement défendue par son dernier historien. Il semble résulter des témoignages qu'il a recueillis et confrontés que les griefs plus ou moins fondés des séditieux étaient antérieurs à l'arrivée de Masséna; que l'exécution de leurs projets fut facilitée par l'imprudence du Directoire, qui conférait à Masséna et à Berthier, dans la même localité, des pouvoirs inexactement délimités, et par la maladresse de Berthier, aussi impropre à commander lui-même qu'habile à interpréter et à transmettre les ordres d'un supérieur. Nous possédons, sur ce sujet, une longue et curieuse lettre de Bernadotte, alors ambassadeur à Vienne. Ce général, qu'on accuse souvent d'avoir été l'ennemi de Masséna, prend son parti dans cette circonstance et déplore, au point de vue de la discipline, ce qui venait de se passer à Rome, nonobstant « les pillages vrais ou supposés » qui avaient servi de prétexte aux séditieux. Le Directoire, prit une résolution mixte, qui témoignait de son embarras. Il rappela Masséna, tout en prescrivant à Gouvion Saint-Cyr, son successeur, de faire rechercher et emprisonner les plus mutins parmi les officiers. Dans cette disgrâce, Masséna n'obtint pas même la consolation qu'il ambitionnait et qu'on lui avait fait espérer, celle d'être employé dans l'expédition d'Egypte. Cette déception, comme on va le voir, fut le plus grand des bonheurs pour lui et pour sa patrie.

Parmi les généraux restés en France, Masséna occupait une place trop éminente pour demeurer longtemps condamné à l'inaction, en présence des nouvelles éventualités de guerre continentale. Dès le 16 août 1798, il fut employé de nouveau comme général divisionnaire à l'ancienne armée de Sambre-et-Meuse, dite alors de

Digitized by Google

Mayence, et appelé peu après au commandement en chef de l'armée d'Helvétie.

Masséna avait alors un peu plus de quarante ans, mais ne paraissait pas cet âge. D'après le témoignage d'officiers qui l'avaient connu dans la période glorieuse de sa vie, aucun de ses portraits ne donne suffisamment l'idée de sa physionomie fine, intelligente et fière. Empreinte, au repos, d'une sorte de quiétude ironique, elle se transfigurait dans les moments de crise. On y voyait alors resplendir en traits de feu, non cette intrépidité vulgaire qui ne sait qu'affronter les périls, mais l'héroïsme qui les dompte en se jouant. Sa figure offrait ainsi le reflet fidèle de son genre de talent. L'insouciance dédaigneuse qu'il portait dans les loisirs de la paix, dans les détails d'administrations, parfois jusque dans les dispositions d'attaque préliminaires, n'était en réalité que le calme de la force sûre d'elle-même. Les officiers l'aimaient, ou du moins se plaisaient à servir sous lui, sûrs qu'ils étaient d'y trouver un avancement rapide. Quant aux soldats, il en était peu aimé, parce que sa bonhomie apparente dissimulait mal une raideur inflexible, et qu'il montrait assez peu de souci de leur bien-être. Mais au combat, les meilleures troupes comptaient double avec lui ; elles subissaient l'ascendant irrésistible de son génie, dans les instants décisifs qui lui donnaient la libre et entière possession de lui-même.

III

Pour reprendre l'offensive avant l'entrée en ligne des Russes, le Directoire ne pouvait disposer que de cent vingt mille hommes, répartis en trois masses à peu près égales : l'armée du Danube, sous Jourdan ; celle d'Helvétie, sous Masséna ; celle d'Italie, abandonnée à Schérer. Ces trois corps allaient avoir affaire, il est vrai, à deux cent mille ennemis, mais les succès de Bonaparte et de Championnet avaient inspiré au gouvernement une confiance illimitée, que partageaient alors la plupart des officiers supérieurs. On jugera de leur enthousiasme par la lettre suivante, écrite à la veille du renouvellement des hostilités, par l'un de nos plus jeunes et de nos plus brillants généraux.

Il paraît, mon cher général, que le bal n'est pas encore ouvert ; les violons sans doute sont prêts, mais peut-être le parquet n'est-il pas encore balayé. Nous attendons avec bien de l'impatience que la scène s'ouvre, et puisqu'il faut en découdre, nous trouvons qu'on nous fait bien languir.

Digitized by Google

Nous espérons que, cette fois, vous irez boire du vin de Tokai, et installer le département du Danube inférieur. Je ne crois pas les Russes si méchants qu'on le dit; d'ailleurs pourront-ils s'accorder avec les Allemands? Je suis persuadé que l'entrée de ces barbares dans l'empire entraînera la chute de la maison d'Autriche, et qu'avant la fin de la campagne vous verrez une débâcle comme celle de Naples.....

Quelques mois après, celui qui avait tracé ces lignes, où éclatait la joyeuse impatience de la gloire, ce Joubert, si digne de mourir dans un jour de victoire, tombait sur le fatal champ de bataille de Novi!

Depuis longtemps déjà, il n'y avait plus d'incertitude que sur l'époque précise d'une rupture désormais inévitable. Dès le 2 pluviôse, Masséna écrivait à Jourdan la lettre suivante :

On me donne avis, mon cher général, que les Autrichiens ont évacué le Frickthal, et se replient sur l'abbaye de Saint-Blaise; que les archives de Rheinfelden ont été enlevées et transportées dans des lieux plus sûrs, que les denrées et autres objets que les Autrichiens n'ont pu emporter ont été vendus à bas prix, que leur retraite s'est faite avec beaucoup de précipitation. Quelques mouvements de votre armée auraient-ils donné lieu à cette retraite? L'on m'annonce pareillement que les Autrichiens ont évacué quelques postes chez les Grisons. Je pars demain pour faire une tournée vers le Rheinthal[1].....

Je pense, répondait Jourdan, que ce mouvement a été occasionné ou par le dessein d'attaquer, ou par la crainte d'être attaqués, attendu que, dans l'un ou l'autre cas, les troupes qui étaient dans le Frickthal auraient été compromises. Je n'ai encore aucune certitude sur la prochaine reprise des hostilités.

Quelques jours après, les Autrichiens n'ayant pas tenu compte de la sommation de faire rétrograder les troupes russes, nos généraux reçurent l'ordre d'attaquer immédiatement. Masséna fut heureux au début; lui-même battit complétement à Coire le général Auffenberg, tandis que l'un de ses plus habiles divisionnaires, Lecourbe, refoulait le corps de Laudon dans la vallée de l'Inn. Mais l'armée d'Helvétie éprouva ensuite, contre les Autrichiens de Hotze, retranchés à Feldkirch, un échec qui rendit impossible la jonction projetée avec celle du Danube, et laissa Jourdan aux prises avec des forces très supérieures. Accablée à Stokach malgré des prodiges de valeur, l'armée du Danube se retira néanmoins en bon ordre sur le Rhin, grâce aux excellentes dispositions d'Ernouf, devenu commandant en chef par *intérim*. L'infériorité flagrante du nombre contraignit de même Masséna à se renfermer strictement dans la dé-

[1] Cette lettre confidentielle porte en marge le projet de réponse écrit en entier de la main de Jourdan.

Digitized by Google

fensive, et tout le mois d'avril se passa ainsi, sur le Rhin et en Suisse, dans une immobilité presqu'absolue. Pendant ce temps, Schérer, Moreau, Macdonald, furent tour à tour accablés par l'armée austro-russe, et en quelques semaines nous reperdîmes l'Italie.

Cette série non interrompue de désastres donna lieu, comme on sait, au coup d'Etat de prairial, qui expulsa du Directoire les vainqueurs du 18 fructidor. Un grand nombre de lettres, que nous avons sous les yeux, attestent que ce nouveau coup d'Etat fut encore plus approuvé aux armées que celui de fructidor. « Les cœurs se dilatent et l'espoir renaît, écrivait de Zurich le général Soult, digne lieutenant de Masséna. Des poignées de Français n'iront donc plus attaquer des armées ! La sagesse du nouveau Directoire nous préparera sans doute les moyens de vaincre qu'on nous avait ôtés ! (17 messidor). — Ce qui me fait prendre patience, écrivait Championnet de sa prison, c'est que les monstres qui voulaient nous enchaîner ne sont plus ! — Que je suis donc aise, s'écriait Lefebvre avec sa brusque franchise, de voir quitter la toge directoriale à ce j... f..... de Merlin ! Les événements qui viennent de se passer sauveront, suivant moi, notre patrie (1er messidor). »

Cependant le nouveau Directoire s'était empressé de mettre en liberté Championnet et de lui confier le commandement d'une armée des Alpes. A l'armée d'Italie, il remplaçait le circonspect Moreau par l'ardent Joubert, et confirmait Masséna dans le commandement en chef des deux armées réunies du Danube et d'Helvétie. En même temps, impatient de prendre une revanche éclatante de tant de revers, il ordonna aux généraux d'attaquer de suite. L'obéissance trop prompte de Joubert causa le désastre de Novi; Championnet, dont la santé et les facultés étaient gravement altérées, éprouva coup sur coup deux échecs, et mourut peu de temps après. Seul, Masséna osa résister au Directoire pour mieux servir la France. Plutôt que de prendre l'offensive avant d'être suffisamment préparé, il ne craignit pas d'offrir sa démission, qui fut heureusement refusée.

Au mois de mai, Masséna eut à se défendre contre le vainqueur de Stokach, l'archiduc Charles, après quelques engagements partiels où le succès fut balancé, le général français, presque débordé sur ses deux ailes, se replia dans le camp retranché qu'il s'était préparé en avant de Zurich. Dès le 2 juin, il y fut attaqué par l'archiduc, impétueux cette fois comme Bonaparte. Cette action meurtrière et indécise coûta la vie au chef d'état-major Chérin, excellent officier, qui avait rempli les mêmes fonctions auprès de Hoche. Le 7, l'archiduc renouvela son attaque avec plus de vigueur que jamais, et obtint, par l'habile emploi de son artillerie, un succès chèrement

Digitized by Google

acheté. Cette journée valut aux Autrichiens l'occupation de Zurich, mais l'armée française demeura campée en face de la ville, sur les côteaux de l'Albis, position menaçante dont l'archiduc tenta vainement de la débusquer deux jours après. Masséna attaqua à son tour le 25, sans résultat décisif; puis les deux armées demeurèrent immobiles pendant près de deux mois. L'inaction singulière de l'archiduc tenait en grande partie à des considérations politiques que nous avons eu occasion de développer ailleurs[1]. Il nous suffira de rappeler ici que, dans cet intervalle, de nouvelles combinaisons militaires s'élaboraient entre Vienne et Pétersbourg. Les Russes, vainqueurs en Italie, étaient appelés à prendre part aux opérations dirigées contre cette dernière armée française si difficile à forcer. Cependant, le 16 août, l'archiduc ayant reçu, quelques jours plus tôt que Masséna ne s'y attendait, un renfort de trente mille Russes commandés par Korsakov, tenta de forcer le passage de l'Aar à Dattingen. Ce mouvement, s'il avait réussi, coupait en deux l'armée française, et livrait à l'invasion Bâle et nos départements du Rhin. Heureusement le projet de l'archiduc, bien conçu, fut mal exécuté. Les difficultés naturelles du sol et le feu meurtrier des carabiniers de Zurich retardèrent le travail des pontonniers autrichiens, et le général Ney, chargé de la défense de ce côté, eut le temps d'arriver avec la majeure partie de sa division, avant que l'ennemi fût en mesure d'agir. Le lendemain même de cette entreprise, Masséna attaqua avec vigueur, mais encore sans succès décisif, le centre des Autrichiens devant Zurich. Ce fut la dernière fois qu'il se mesura avec l'archiduc dans cette campagne. Ils devaient se retrouver encore face à face dans deux circonstances également honorables pour tous deux, à Caldiero et à Essling.

D'après le nouveau plan d'opérations, définitivement concerté entre les puissances coalisées, toutes les troupes russes qui avaient combattu en Italie devaient être concentrées en Suisse; et la plus grande partie des forces autrichiennes était reportée sur le Bas-Rhin. Ce fut pour exécuter ce plan, et en conséquence des ordres formels de sa cour, que l'archiduc remit le commandement à Korsakov, en attendant l'arrivée prochainement attendue de Souwarov, et s'en fut avec le gros de ses forces, secourir la forteresse de Philipsburg assiégée par une seule division française. Il ne laissa sur l'Aar que le corps de Hotze pour seconder l'effort des Russes.

Nous ne saurions raconter en détail tous les incidents de la lutte gigantesque dont Masséna sortit vainqueur. Tandis qu'il se prépare à frapper sur Zurich un coup décisif, Lecourbe, dignement secondé

[1] *Nouvelles Etudes sur la Révolution française*, p. 193 et suiv. Paris, F. Didot. 1854.

Digitized by Google

par Gudin et Molitor, met en jeu toutes les ressources de la guerre des montagnes pour ralentir la marche de Souwarov. Depuis le val Tremola jusqu'au lac de Lucerne, il lui a disputé pied à pied le terrain, Mais tout à coup le terrible Russe, se détournant brusquement du lac, escalade le mur de rochers qui lui ferme le passage au nord, entraîne son armée entière dans le Schachenthal, par des sentiers auxquels Lecourbe lui-même n'avait pas pensé. Après trois jours de marche forcée, il arrive, ou plutôt se laisse tomber, dans la vallée de la Muotta. Quelques pas de plus vont l'amener sur le revers des positions de Masséna. Heureusement, celui-ci, instruit de cette approche, avait avancé de vingt-quatre heures son attaque générale contre Korsakov.

Cette lutte se prolongea pendant deux jours. Soult était chargé d'assaillir le corps autrichien, qui formait l'aile gauche de l'ennemi. Ce corps, posté le long du canal de la Linth, était couvert par des marécages que le général Hotze, né dans le pays même, jugeait impraticables, mais qui ne le furent pas pour les vétérans de Sambre et Meuse que dirigeait Soult. La mort de Hotze et celle de son chef d'état-major, tués presque en même temps, jetèrent le désordre parmi les Autrichiens, qui furent mis en déroute et complétement séparés des Russes. La fortune nous souriait également du côté de Zurich. Souwarov avait prévenu qu'il serait le 26 septembre à Schwytz, prêt à envelopper l'armée française. Toutes les mesures de Korsakov étaient prises pour seconder ce mouvement, et l'attente de cette diversion ajournée par la résistance de Lecourbe servit merveilleusement Masséna. Tandis que Mortier fait une fausse attaque sur Zurich, Masséna, portant son effort principal sur l'extrême droite de l'ennemi, passe la Limmath à Fahr; Korsakov s'inquiète peu; toute son attention est fixée sur notre centre, derrière lequel il croit entendre éclater à chaque instant les feux de Souwarov. Le soir seulement, il comprit tout le péril de sa position, en apprenant le désastre du corps autrichien, et en se voyant investi dans Zurich, sans nouvelles ni apparences de secours. Réduit à compter uniquement sur lui-même, il parvint à se frayer le lendemain un passage vers le Rhin; mais une partie de son arrière-garde fut coupée et faite prisonnière. Les magasins, les blessés, presque toute l'artillerie des Russes tombèrent en notre pouvoir.

Débarrassé de Korsakov, Masséna se retourne contre l'ennemi bien autrement redoutable qu'il espère maintenant détruire. En effet, l'audace même de Souwarov n'a servi qu'à l'engager dans une situation qui, pour tout autre, serait déjà désespérée. Dès qu'il a acquis la certitude du désastre de son lieutenant, au lieu de continuer sa marche sur Schwytz, par où débouche déjà l'avant-garde

Digitized by Google

des vainqueurs de Zurich, Souwarov cherche à s'ouvrir une retraite sur Glaris ; mais, dans les escaliers abruptes du Pragel, il se heurte contre Molitor. Assailli par des forces supérieures, celui-ci finit par reculer ; mais, le lendemain, Souwarov le retrouve, rempart vivant et inexpugnable, au passage de la Linth. Au point du jour, s'engagent deux combats terribles, dont les détonations se répondent. Tandis que Souwarov lui-même attaque Molitor sur la Linth, son arrière-garde est aux prises avec Masséna dans la vallée de la Muotta. Sur des corniches étroites, sur des troncs d'arbres jetés en travers des abîmes, se heurtent des guerriers aux pas chancelants, mais au cœur intrépide. L'arrière-garde russe eut l'avantage, mais Souwarov en personne ne put forcer Molitor.

Souwarov semblait absolument perdu. D'un côté, il ne pouvait plus faire sa trouée sur Glaris ; de l'autre, Masséna avançait rapidement avec le gros de ses forces ; encore quelques heures, et les Russes, épuisés de froid et de faim, allaient se trouver pris comme dans un étau. Mais personne ne devait avoir la gloire de faire prisonnier Souwarov. Il franchit le mur à pic qui le séparait des Grisons, par des sentiers à peine praticables en plein été, et l'on était déjà en octobre ! Après quatre jours de fatigues et de souffrances inouïes, cet ennemi, l'un des plus redoutables que la France ait jamais eus à combattre, atteignit enfin la vallée du Rhin, laissant derrière lui le tiers des hommes qu'il avait encore au début de cette évasion. Il était arrivé en Italie avec 40,000 hommes, il en avait ensuite reçu 10,000 ; 30,000 autres avaient marché sous les ordres de Korsakov. De tout cela, il restait à peine, en tout, 30,000 soldats exténués, en haillons. Mais la politique est impitoyable dans ses calculs, et la cour de Vienne, en voyant repasser ces spectres décharnés, triste reste d'une armée puissante qui avait vaincu pour elle, se consolait par la réflexion que, du moins, le czar s'était mis hors d'état de vaincre par lui-même et de dicter la loi dans le partage éventuel des dépouilles.

Ces engagements, que nous venons de nommer et non de décrire ; ces batailles partielles où des généraux de division, même de brigade, déploient toutes les qualités d'un général en chef ; ces mouvements rapides, ces chocs terribles s'échelonnant des dernières pentes des précipices à la région des neiges éternelles, ne forment en réalité qu'une seule bataille, celle de Zurich, dont l'honneur principal revient à Masséna. De ce moment, son nom s'entoura d'une auréole de popularité qui vivra autant que sa patrie. Ces succès, tout en excitant l'enthousiasme et la reconnaissance de ses concitoyens, ne rendirent aucune consistance au gouvernement directorial, irrévocablement condamné par l'opinion, mais ils rassu-

Digitized by Google

rèrent la France contre l'invasion étrangère, et lui rendirent un juste sentiment de ses ressources militaires. Grâce à Masséna, on avait désormais le temps d'attendre le retour de Bonaparte, qui, dans ce moment même, voguait vers la France.

IV

Dépourvu d'ambition politique, et d'ailleurs mécontent du Directoire, Masséna s'était franchement rallié au gouvernement réparateur issu du 18 brumaire. Ce ne fut pourtant pas sans répugnance qu'il échangea son armée victorieuse contre celle de Ligurie, affaiblie par les revers et des privations de toute sorte. Il comprit néanmoins que le premier consul lui donnait un témoignage de haute confiance en l'envoyant là où le danger était le plus imminent. Ce débris d'armée était réduit à trente et quelques mille hommes, éparpillés de Nice à Gênes, sur une ligne de 40 lieues; mais Bonaparte estimait qu'ils compteraient double avec Masséna. Il lui prescrivit d'en concentrer les quatre cinquièmes à Gênes, de manière à pouvoir compenser l'infériorité numérique par la rapidité des mouvements et un tel choix des points de rencontre, que l'avantage dépendît surtout des têtes de colonne. « Souvenez-vous, écrivait-il à Masséna, de nos grandes journées; » et en effet, ce qu'il lui prescrivait, c'était une répétition du mouvement de Ronco contre Alvinzi, avec cette différence qu'en Ligurie les défilés remplaçaient les digues. Suivant M. Thiers, « diverses causes empêchèrent Masséna de suivre ces sages conseils, dont il ne comprenait pas toute la profondeur. » Nous croyons que l'éminent historien fait ici trop peu d'honneur à la perspicacité du digne lieutenant de Bonaparte. De l'aveu de M. Thiers, l'armée de Ligurie, celle-là même dont le dénuement était le plus profond, fut précisément la plus négligée lors des nouveaux préparatifs militaires. D'ailleurs, le plan de Bonaparte reposait sur la concentration dans Gênes du gros de l'armée française. Il aurait fallu, pour que cette concentration pût s'opérer en temps utile, que l'approvisionnement de la place fût complet avant l'attaque des Autrichiens. Ceux-ci, profitant des avantages de leur position concentrique, agirent avec bien plus de résolution et d'à-propos que ne l'avait pensé Bonaparte. Aussi, malgré la prodigieuse activité que Masséna n'avait cessé de déployer depuis son arrivée, le temps et les moyens matériels lui avaient manqué pour compléter cet approvisionnement, quand les opérations commencèrent.

Le jour même où Mélas, par son judicieux mouvement sur Savone,

Digitized by Google

coupait en deux l'armée de Ligurie, son lieutenant Ott, qui avait attaqué notre droite, s'était avancé jusqu'à une portée de canon de Gênes. Cette invasion provoqua dans les vallées liguriennes un mouvement que dirigeait le baron d'Aspres, dont les meneurs oligarchiques annonçaient déjà l'entrée dans la ville. Il y entra en effet dès le surlendemain, mais ce fut en prisonnier, à la suite d'une énergique sortie de Masséna, qui fit perdre aux Autrichiens toutes leurs positions. Après une tentative héroïque, mais infructueuse, pour rouvrir ses communications avec sa gauche, à travers les masses ennemies, Masséna, ne pouvant plus espérer de rétablir sa ligne d'opérations, se renferma dans Gênes, résolu de disputer le plus longtemps possible cette ville aux Autrichiens. Une première sommation de capituler, inutilement adressée au guerrier « dont la valeur avait conquis l'estime de l'univers, » fut suivie d'une attaque combinée par terre et par mer (30 avril), qui mit un moment la petite armée française à deux doigts de sa perte, par la prise du fort de Quezzi et surtout de celui de la Madona del Monte, d'où l'ennemi aurait pu foudroyer la ville à bout portant. C'est à Soult, dont on a trop rabaissé de nos jours le mérite militaire, que revient l'honneur immédiat d'avoir repris cette position capitale. Vainqueurs sur tous les points, nos soldats emportèrent triomphalement les échelles apportées par l'ennemi pour donner l'assaut au corps de la place. Cet échec, qui coûta aux Autrichiens environ quatre mille hommes tués, blessés ou prisonniers, les détermina à convertir le siége en blocus, et l'offensive repassa du côté de l'assiégé. Le 11 mai, Masséna et Soult enlevèrent les positions de l'ennemi sur le Montefaccio, mais ils furent moins heureux le surlendemain au Monte-Creto. L'occupation de ce poste aurait mis en notre pouvoir une partie notable des magasins de l'ennemi, et assuré le ravitaillement de la place. Malheureusement, la résistance de l'ennemi fut favorisée par un violent orage qui éclata au moment même de l'attaque, et dont tout le désavantage était pour l'assaillant. Notre perte fut d'un millier d'hommes tués et blessés, et le général Soult, grièvement atteint d'un coup de feu à la jambe, dont il est demeuré boîteux toute sa vie, tomba au pouvoir de l'ennemi.

Malgré ce désastre, Masséna jugea avec raison qu'il importait de prolonger jusqu'aux dernières limites du possible une résistance qui, tenant en échec un corps considérable, paralysait les attaques de l'ennemi sur la ligne du Var, et facilitait la diversion du premier consul. Les incidents de cette défense héroïque, qui se prolongea jusqu'au 6 juin, ont été racontés en grand détail par un célèbre historien. Nous ne voulons pas refaire ici l'éloquent récit de M. Thiers. On sait que Masséna ne céda qu'à la famine, plus redou-

Digitized by Google

table que les Autrichiens, et que jusqu'au dernier moment, il conserva son indomptable attitude. On pourra juger de l'enthousiasme qu'excitait alors dans l'armée française et jusque chez nos ennemis, cette belle résistance, par quelques extraits d'un document contemporain que nous aurions voulu pouvoir citer en entier. C'est une longue lettre, écrite quelques jours après la capitulation, par un aide de camp de Masséna, nommé Drouin, officier aussi brave qu'intelligent, sorti comme tant d'autres des rangs de l'armée de Sambre-et-Meuse, et qui malheureusement mourut jeune. Dès les premiers jours de l'arrivée de Masséna à l'armée de Ligurie, il avait envoyé Drouin à l'île de Capraia, pour rassembler des prises de grains faites par nos corsaires, en former un convoi, et le diriger vers Gênes. Drouin s'était acquitté de cette mission avec intelligence et succès. Après plusieurs courses, non moins périlleuses, de Gênes au camp de Suchet, et réciproquement, il finit par être « pris pour tout de bon. » Cette capture aurait pu avoir une influence incalculable sur les événements, car les dépêches dont Drouin était alors porteur contenaient précisément l'exposé du plan de campagne adopté par le premier consul. Heureusement il avait eu le temps de jeter ces dépêches à la mer, tandis qu'une seconde barque, qui voguait de conserve avec la sienne, et sur laquelle se trouvait un officier nanti d'un *duplicata*, parvint à gagner le port. Drouin demeura pendant quarante-cinq jours en vue de Gênes, prisonnier à bord de l'amiral Keith.

C'était un vrai supplice, dit-il, de me retrouver ainsi chaque matin devant le port de Gênes, sans pouvoir y entrer. Avec leurs longues-vues, je reconnaissais les beaux palais; je voyais, je comptais, pour ainsi dire, tout mon monde; j'étais là comme Tantale au milieu des enfers. Je jugeais de toutes les sorties, j'étais témoin de tous les mouvements, de tous les préparatifs. En flattant l'orgueil des Anglais, je finissais par savoir d'eux tout ce que je voulais. Il fallait pour cela attendre l'issue du dîner, l'instant de la ronde du porto. Ils buvaient, au bon vent, au roi Georges; moi à la République. Plusieurs fois, admirant la constance de Masséna, ils portèrent des toasts en son honneur; je ripostai en buvant à la santé de M. Pitt, un grand ministre, disais-je, dont nous admirions les talents. Eux-mêmes en disaient autant de Bonaparte.....

J'ai été particulièrement satisfait de l'amiral Keith. Il me reçut au son d'une musique militaire, qui joua en mon honneur l'hymne des Marseillais et le chant du Départ..... De mon côté, je parus tout admirer, ce dont il fut si content qu'il voulut me remettre mon sabre de sa propre main. Il est de la famille des Stuarts. C'est un homme de quarante-huit à cinquante ans, d'une belle figure, qui a vécu quelque temps en France et s'exprime facilement dans notre langue. Le pauvre homme est affligé de 40 millions, dont il a gagné 30 depuis la guerre.....

Digitized by Google

Enfin, il y a un terme à toute chose. Au bout de quarante-cinq jours, j'ai obtenu d'être renvoyé sur parole, et l'on m'a débarqué à Menton. J'ai appris, presque aussitôt, l'évacuation de Gênes ; je me suis rendu de suite à Antibes..... Mon pauvre général ne s'est décidé à quitter Gênes qu'après l'époque fixée par le consul pour sa délivrance. Le 10 ou le 15 prairial au plus tard, suivant les avis de Bonaparte, Gênes devait être débloqué. Ce n'est que le 15 au soir que, n'entendant pas parler de secours, il a signé. Ce n'est qu'après avoir souffert la plus horrible disette au milieu d'une population nombreuse, qu'après avoir soutenu un blocus de deux mois avec huit mille hommes tout au plus, dans une grande ville, contre une armée formidable et malgré le bombardement anglais, qu'après avoir fait les sorties les plus vigoureuses, qui lui ont valu l'estime et l'admiration de nos ennemis; qu'après avoir fait plus de prisonniers qu'il n'avait de soldats; enfin, qu'après avoir vu tomber à ses côtés quatorze officiers généraux, dont plusieurs blessés à mort, plus de deux cents officiers, parmi lesquels quatre de ses aides de camp, que Masséna sortit libre de Gênes avec armes et bagages, suivi de sa petite armée, dont les soldats n'étaient plus que des squelettes. C'est avec de pareils soldats qu'il a dicté ses conditions à deux puissants ennemis. Refusaient-ils de se battre? Alors, messieurs, à demain sur le champ de bataille, et le lord anglais courait après lui et le rattrapait par sa basque..... J'en étais là de ma longue histoire, quand j'ai reçu l'ordre du départ. Le général Masséna venait d'être instruit que nos avant-postes et ceux de l'armée du consul venaient d'opérer leur jonction près de Novi, et quelques heures après un aide de camp, envoyé par Bonaparte, a apporté la nouvelle de la capitulation de Mélas et l'ordre au général Masséna de rejoindre le consul à Milan, pour y prendre le commandement des deux armées réunies. Vous devez juger de notre joie..... Depuis trois jours, je suis à Milan, où le général nous a précédés de quelques jours. C'est avec bien du plaisir que nous avons été les témoins de toute la justice que lui rend Bonaparte. Il convient que ce n'est qu'à la vigoureuse résistance de Masséna à Gênes qu'il doit les succès brillants qu'il a obtenus. Grâce à l'heureuse diversion que Masséna a opérée en occupant aussi longtemps Mélas dans la Ligurie, Bonaparte a eu le temps d'exécuter son mouvement, quoique son entrée en Italie n'ait eu lieu que près d'un mois après l'époque fixée par son plan de campagne.....

Pendant son exil, Napoléon revint sur cette éclatante approbation donnée jadis à Masséna sous l'impression immédiate des événements. Il jugeait que ce général, s'il avait montré autant d'activité au début de ses opérations qu'il montra de constance à la fin, aurait pu occuper et affaiblir davantage l'ennemi, s'épargner les souffrances du blocus et la nécessité d'évacuer Gênes et rendre plus facile la tâche de l'armée principale. Nous l'avons dit, Masséna n'eût pas été digne de lui-même s'il avait attendu la communication du plan de campagne pour comprendre la nécessité d'une

Digitized by Google

concentration que la situation militaire indiquait clairement d'elle-même. Mais il trouve une pleine excuse dans les circonstances qui démontrent l'impossibilité matérielle où il fut de masser ses forces en temps utile, détail essentiel qui n'avait pas échappé à Bonaparte, mais que perdit de vue Napoléon. On peut donc sûrement en appeler sur ce point du jugement rigoureux du prisonnier de Sainte-Hélène à l'équitable appréciation du premier consul. La défense de Masséna dans Gênes compte pour jamais parmi les faits d'armes les plus mémorables de ce genre. Pour en trouver de comparables, il faut remonter aux siéges de Sagonte, de Numance, d'Uxellodunum, redescendre à ceux de Diu, de Bréda, de Lille, de Saragosse; et si l'on tient un compte exact des difficultés toutes spéciales que Masséna eut à surmonter, de la rigueur impitoyable du blocus, de la force des assiégeants, de leurs intelligences à l'intérieur, de l'apathie et du découragement de nos partisans, et plus tard de l'épuisement de nos propres soldats, on arrivera à reconnaître qu'aucun siége ancien ou moderne ne fit jamais plus d'honneur à l'assiégé.

V

Homme de guerre active plutôt qu'administrateur, Masséna ne conserva pas longtemps le commandement de l'armée d'Italie; mais l'accueil affectueux du premier consul, les honneurs qu'il s'empressa de lui conférer à la proclamation de l'Empire, ôtèrent à ce remplacement le caractère d'une disgrâce. Conformément à l'attente universelle, le nom du vainqueur de Zurich figura dans la première liste des maréchaux, et à la reprise des hostilités contre l'Autriche, dès qu'il fallut en Italie non plus un gouverneur, mais un général en chef, Napoléon se hâta d'y renvoyer Masséna. Les succès foudroyants obtenus à la même époque par la grande armée ont nui auprès des contemporains et jusque dans l'histoire à la campagne particulière d'Italie, et pourtant Masséna, qui avait à lutter contre l'archiduc Charles avec des forces inférieures de moitié, s'acquitta honorablement de cette tâche difficile. Par une série d'attaques aussi judicieusement combinées que vigoureusement exécutées, il se rendit maître du cours de l'Adige, assura sa base d'opérations, et livra à Caldiero, sur le même terrain où Bonaparte avait momentanément échoué contre Alvinzi, en 1796, une sanglante bataille qui dura deux jours, et dont Masséna, malgré son infériorité numérique, put s'at-

Digitized by Google

tribuer l'honneur, puisqu'elle fut suivie de la retraite de l'archiduc (octobre 1805). Il est vrai que cette retraite fut en partie déterminée par les revers des armées autrichiennes en Allemagne.

Après la bataille d'Austerlitz, Masséna fut chargé de conquérir le royaume de Naples, destiné par Napoléon à son frère Joseph. Son succès fut aussi rapide et plus complet que celui de Championnet. Seule, la citadelle de Gaëte semblait devoir nous opposer une longue et sérieuse résistance, mais la présence de Masséna donna une si vigoureuse impulsion aux travaux du siége, que quarante-huit heures après son arrivée la place capitula (18 juillet 1806). « Il montra, dit M. Amic, qu'il était aussi grand capitaine dans l'art d'attaquer les places que dans celui de les défendre. » Quelques semaines plus tard, il rendit au nouveau roi de Naples un service encore plus signalé en comprimant l'insurrection des Calabres, et repoussant jusque sur leurs vaisseaux les troupes expéditionnaires du général Stuart, qui avait battu d'abord le général Reynier. Dès cette première rencontre, Masséna conçut une juste idée de la solidité des troupes anglaises, qu'il devait plus longuement expérimenter en 1810.

Retenu plus longtemps qu'il n'aurait voulu dans l'Italie méridionale, Masséna ne rejoignit l'Empereur qu'en 1807, après Eylau, et ne prit qu'une part secondaire aux dernières opérations qui amenèrent le glorieux traité de Tilsitt. Ce fut néanmoins à la suite de cette campagne qu'il reçut le titre de duc de Rivoli, consécration d'un de ses plus anciens souvenirs de gloire. Mais la guerre de 1809 remit en pleine lumière ses éminentes qualités. « Jamais je n'ai eu plus besoin de votre dévouement, lui écrivait Napoléon, le 18 avril, et le maréchal Masséna, appelé au commandement d'un des corps de la grande armée, retrouva, pour répondre à cet appel, toute l'héroïque ardeur de ses jeunes années. Nous le voyons à l'œuvre successivement à Landshut, à Eckmühl. C'est lui qui, précipitant l'attaque pour prévenir la jonction des archiducs, livre sur la Traun ce trop sanglant combat d'Ebesberg, si bien raconté par M. Thiers, où nos soldats, électrisés par la présence et l'exemple de Masséna, enlevèrent d'assaut une position formidable, défendue par des troupes supérieures en nombre. Enfin, dans le dénouement de cette campagne mémorable, le nom de Masséna étincelle à chaque page avec celui de Lannes. En dépit de la résistance désespérée des Autrichiens et de la trahison des éléments, ils ramènent encore sous nos drapeaux la fortune déjà lasse de nous favoriser. Ce sont eux qui, lancés aventureusement sur la rive gauche du Danube, adossés à ce fleuve, dirigèrent, le 21 et le 22 mai, la défense des postes d'Aspern et d'Essling. Journées à jamais glorieuses, où la rupture réi-

Digitized by Google

térée des ponts du Danube et l'épuisement des munitions, incidents qui suffiraient pour démoraliser et perdre des soldats ordinaires, suffisent à peine pour sauver de la défaite des ennemis braves, bien commandés, forts de plus de moitié. La vie de Lannes a été comme la rançon du salut de cette avant-garde héroïque, mais Masséna survit et c'est assez. Il était dans un de ces moments sublimes où ses facultés s'exaltaient en raison directe de la gravité des circonstances, où il se montrait le plus digne du magnifique éloge de Napoléon, résumé dans ces deux mots : *jamais découragé*. C'est le 22 au soir, quand l'Empereur lui-même n'ose plus demander à son lieutenant, comme effort suprême de tenacité, que de prolonger encore deux heures la résistance, c'est alors que celui-ci fait cette réponse vraiment épique : « Je resterai deux heures, vingt-quatre heures, toujours ! » Quelques heures plus tard, au conseil de guerre tenu dans l'île de Lobau, quand les autres maréchaux parlent de ramener toutes les troupes sur la rive droite : « Nous sommes, dit Masséna, consulté à son tour, dans une position dont nous ne pouvons sortir qu'en payant d'audace. » Il a deviné et exprimé d'avance l'opinion de l'Empereur, suivant lequel « une retraite sur Vienne équivaudrait, dans un semblable moment, à une retraite sur Strasbourg. » Pourtant une nécessité impérieuse commande l'évacuation des postes d'Aspern et d'Essling, et le soin de diriger ce mouvement rétrograde revient de droit à Masséna. « Tu vas achever, lui dit Napoléon, ce que tu as si glorieusement commencé. » Grâce à ses sages dispositions et à la fatigue de l'ennemi, cette retraite, aussi périlleuse que nécessaire, se trouve, au point du jour, presque entièrement achevée, et Masséna quitte la rive gauche le dernier, sous le feu de l'ennemi tardivement réveillé.

Enfin, pendant les dernières opérations qui aboutissent à la victoire de Wagram, Masséna est toujours « le bras droit de l'Empereur. » Lorsque le Danube est enfin dompté et que Napoléon, trompant l'archiduc par d'habiles démonstrations, a tout préparé pour le passage réel en face d'Enzersdorf, ce sont les divisions de Masséna qui reparaissent les premières sur la rive gauche, que cette fois elles ne quitteront plus ; ce sont elles qui reprennent leurs positions d'Aspern et d'Essling. Pendant les deux journées de Wagram, Masséna, chargé du commandement de notre gauche, et auquel une chute récente ne permet pas de se tenir à cheval, courait en calèche découverte sous la grêle incessante des balles et des boulets. Nous ne saurions raconter ici en détail toutes les péripéties de cette bataille si vaillamment disputée de part et d'autre ; nous nous bornerons à rappeler que Masséna eut une part glorieuse au dénouement. Il avait dû d'abord exécuter une marche de flanc aussi meurtrière

Digitized by Google

que périlleuse, pour protéger nos communications menacées; mais quand l'instant décisif est arrivé, tandis que Davoust escalade et enlève Neusiedel, que Macdonald perce enfin le centre de l'ennemi, « foudroyé comme une forteresse, » suivant l'ordre de Napoléon, par l'artillerie de Drouot; de son côté, Masséna, par un changement de front admirablement exécuté, nonobstant le feu le plus violent et de continuelles charges de cavalerie, aborde en face et refoule la droite des Autrichiens. Le lendemain, c'est encore Masséna, le plus infatigable de ces vainqueurs, quoique encore tout meurtri de sa chute, qui dirige la poursuite de l'ennemi, et livre le dernier combat de la campagne, celui de Znaim, interrompu par la nouvelle de l'armistice.

Quand, au début des hostilités, le jeune vice-roi d'Italie essuya l'échec de Sacile, bientôt glorieusement réparé, Napoléon lui écrivait : « Si je vous eusse envoyé Masséna, cela ne serait pas arrivé. Masséna a des talents militaires devant lesquels il faut vous prosterner tous, et, s'il a des défauts, il faut les oublier, car tous les hommes en ont. » Quelques semaines plus tard, l'Empereur dut s'applaudir de n'avoir pas voulu, comme dans la campagne d'Austerlitz, se priver d'un tel lieutenant sur le théâtre principal de la guerre. Sans Lannes et sans Masséna, l'armée française eût éprouvé, par suite de la débâcle du grand pont dans la journée du 22, un désastre qui pouvait exercer sur les événements une influence incalculable. Pour paralyser un tel coup du sort, et se maintenir dans les termes d'une affaire meurtrière et indécise, il fallut à ces deux maréchaux, et surtout à Masséna, demeuré seul, plus de sang-froid, d'opiniâtreté héroïque que pour remporter plusieurs victoires complètes dans des conditions ordinaires. De tous les titres de la noblesse impériale, le mieux gagné fut celui de prince d'Essling.

VI

Pendant cette campagne, Masséna avait échappé comme par miracle, d'abord à une blessure des plus graves et ensuite à la mort. A Essling, un boulet avait emporté, sans toucher ni à lui ni à son cheval, un soldat occupé à raccourcir son étrier; à Znaim, un autre boulet avait traversé sa voiture de part en part au moment où il venait d'en descendre. S'il eût été frappé alors, il léguait, comme Kléber, Desaix et Lannes, un problème insoluble à la postérité. On se demanderait encore aujourd'hui si, à défaut de ceux-là, Masséna

Digitized by Google

n'aurait pas suffi pour aider Napoléon à maîtriser les destins contraires. Encore mal remis des fatigues surhumaines de cette dernière campagne, Masséna eut le tort d'accepter le commandement de l'expédition de Portugal, pour laquelle il n'eût pas fallu moins que Napoléon lui-même. On ne saurait porter sur cette campagne de Portugal un jugement impartial et complet, sans embrasser l'ensemble des opérations militaires dans la Péninsule. Ici encore, Masséna a été vigoureusement défendu par son dernier historien. Il s'efforce de démontrer qu'à aucune époque de la campagne son héros n'eut à sa disposition les ressources que Napoléon avait promises et jugeait lui-même indispensables; qu'en toute occasion il fut mal secondé, mal obéi par les maréchaux placés sous ses ordres, ou dont ses instructions l'autorisaient à réclamer le concours. Prétendre comme lui que le vainqueur de Zurich ne fut jamais alors au-dessous de lui-même, c'est aller bien loin ; mais, en sens inverse, on ne peut s'empêcher de trouver plus que de la dureté dans le brusque rappel du maréchal, et surtout dans la fameuse apostrophe de Napoléon : « Eh bien, prince d'Essling, vous n'êtes donc plus Masséna ? » Maintenant que tous les témoignages tant français qu'étrangers ont été recueillis, confrontés, qu'on sait et qu'on peut dire toute la vérité, il faut bien reconnaître que, vers le commencement, les qualités les plus caractéristiques du talent de Masséna, la vigilance et la promptitude, lui firent défaut dans une occasion essentielle. C'est après la prise de Ciudad-Rodrigo et d'Alméida, quand l'avant-garde ren contre l'armée anglaise, encore imparfaitement installée sur la crête de Busaco, quand Ney et Reynier sollicitent vainement l'ordre d'attaquer de suite. « Le prince d'Essling était à trois lieues en arrière, et l'aide de camp envoyé pour l'informer de l'état des affaires, après avoir attendu deux heures avant d'être introduit, revint dire que tout devait rester dans la même situation jusqu'à l'arrivée du prince. » (*Napier*, VI, 21.) Masséna n'arriva que le lendemain, à midi, et ce long retard avait donné le temps à Wellington de concentrer et d'établir ses forces, comme il savait trop bien le faire. C'est ainsi que fut perdue la bataille de Busaco, qui eût été très probablement gagnée la veille, si l'on eût appliqué dans cette circonstance décisive le principe favori de Souwarov : *attaquer sur le champ avec ce qui est arrivé!* Cet échec eut pour nous, politiquement et militairement, des conséquences désastreuses. D'un côté, il raffermit le moral des Portugais, et la confiance fort ébranlée du ministère anglais, qui autrement allait ordonner l'évacuation du Portugal. De l'autre, il confirma les commandants des corps français dans l'opinion que « Masséna avait vieilli, » et devint un prétexte permanent d'insubordination. Passé ce moment, Masséna était pourtant rede-

Digitized by Google

venu lui-même. On a critiqué, comme téméraire, le mouvement de flanc par Boyalva, qui contraignit l'ennemi victorieux à évacuer Busaco; en face d'un général circonspect comme Wellington, ce mouvement n'était que hardi, et l'événement le justifia. On ne saurait faire un reproche sérieux à Masséna de n'avoir pu, avec les moyens dont il disposait, forcer les fameuses lignes de Torres Vedras; l'armée qui avait vaincu à Wagram n'y eût pas suffi peut-être. Mais, de l'aveu des écrivains anglais, « les difficultés avaient réveillé le talent de Masséna; » sa fausse retraite sur Santarem était un piége habilement combiné, auquel un adversaire moins prudent se serait laissé prendre. Dans cette position si judicieusement choisie, qu'il conserva plusieurs mois, il menaçait plusieurs points essentiels, restait maître de deux lignes de retraite distinctes, tandis que les éléments hétérogènes des forces ennemies et le caractère même de leur chef nous garantissaient d'une offensive sérieuse. Quand le retard indéfini des renforts français d'un côté, et de l'autre, l'arrivée des renforts anglais décident Masséna à abandonner Santarem, il déploie dans cette retraite difficile toutes les qualités d'un grand capitaine. Enfin, il n'a pas tenu à lui que sa dernière bataille, celle de Fuentes d'Oñoro, ne fût la plus glorieuse de sa vie. Napier lui-même laisse échapper l'aveu que « dans le cours de la guerre de la Péninsule, il n'y avait point eu de moment aussi dangereux pour les armes anglaises. » Jamais, si ce n'est peut-être à Waterloo, ce Wellington toujours invincible tantôt par habileté, tantôt par fortune, ne fut aussi près d'un désastre complet. L'avantage obtenu au début par Masséna fut tel, que l'insubordination flagrante de plusieurs généraux vers la fin de la journée ne put que rendre la victoire indécise.

Ici finit la carrière de Masséna. Après le désastre de Marmont aux Arapiles, Napoléon, connaissant enfin toute la vérité, venait d'appeler Masséna au commandement en chef de nos troupes d'Espagne, mais une dangereuse maladie, dont il ne se rétablit que bien imparfaitement, priva la France de ses services, au moment où ils lui devenaient plus que jamais nécessaires. La première Restauration le trouva et le laissa commandant de la 8e division militaire (Marseille). Lors du retour de l'île d'Elbe, Napoléon, par sa marche accélérée, épargna de cruels embarras à son ancien lieutenant, placé entre ses anciens souvenirs et ses serments nouveaux. Masséna, toutefois, ne se crut pleinement dégagé vis-à-vis des Bourbons qu'après la capitulation du duc d'Angoulême dans le Midi. Déjà il n'était plus que l'ombre de lui-même; et sa fin fut encore hâtée par le spectacle de nos derniers désastres, de l'abaissement de la patrie, qu'il avait jadis sauvée inutilement. Quand on voulut essayer de prolonger ses jours

Digitized by Google

en le transportant dans un climat plus doux, il eut une belle parole : « J'ai bien acquis le droit de mourir dans notre France ! » Presque mourant, il voulut remplir l'office de témoin du mariage du colonel Ernouf, fils de l'ancien chef d'état-major de Sambre-et-Meuse. C'était un dernier témoignage d'affection et de gratitude qu'il avait voulu donner à ce vieil ami, dont le témoignage l'avait puissamment aidé à se disculper, vis-à-vis des Bourbons, d'une accusation injuste de trahison.

Il s'éteignit le 4 avril 1817. On vit tous ses vieux compagnons d'armes se presser à ses funérailles, qui eurent en France et dans l'Europe entière un retentissement immense et vraiment triomphal. En ce moment, Nice, sa patrie, redevenue française, s'apprête à lui ériger une statue. Sa mémoire immortelle n'avait pas besoin de cet hommage, mais la France, en le lui rendant, remplit un devoir et s'honore elle-même.

Bon Ernouf.

Digitized by Google

LE

ROMAN CONTEMPORAIN

EN ANGLETERRE

LE ROMAN ANTIESCLAVAGISTE

A côté des écrivains qui ont étudié la question de l'esclavage au point de vue moral ou politique, nous avons vu des romanciers et des auteurs dramatiques s'en emparer et la traiter comme un intéressant sujet littéraire. Répandue et vulgarisée sous cette forme, elle a captivé et ému le lecteur, que les dissertations économiques ou sociales avaient laissé froid et indifférent. D'éloquents plaidoyers, soutenus par le charme du récit, ont fait couler bien des larmes sur le sort des esclaves, et auraient conquis, — si elle n'eût été chez nous gagnée depuis longtemps, — de nombreux partisans à la cause de l'émancipation. L'un des derniers, dont le retentissement a été immense, est encore, après dix ans, présent à tous les esprits. Je veux parler de *la Case de l'Oncle Tom* (*Uncle Tom's Cabin*), ce roman qui passionna le nouveau et l'ancien monde, et ne fut certainement pas étranger au mouvement abolitionniste qui joue en ce moment un si grand rôle en Amérique. Le pathétique ouvrage de mistress Beecher Stowe avait eu le mérite de venir à son heure ; il s'adressait à des cœurs tout préparés à le recevoir ; il interprétait des idées et des sentiments qui existaient à l'état latent dans chacun de nous ; il nous les présentait sous une forme saisissante. Il

Digitized by Google

venait porter un dernier et vigoureux coup à une question mûre, et il achevait de la résoudre au moins moralement. De là son prodigieux succès et le sympathique attendrissement avec lequel il fut accueilli par tous les peuples d'Europe, qui purent, grâce à des traductions, le lire chacun dans sa langue maternelle.

C'est le propre de toutes les grandes questions sociales d'être ainsi mises en action par le roman, qui les rend accessibles à tout le monde, entraînant, comme par un irrésistible courant, les opinions chancelantes. Et non-seulement ces questions se retrouvent en elles-mêmes et dans leur essence chez les romanciers, mais encore elles s'y rencontrent dans leurs différentes phases et transformations. Examinons ce qui s'est passé à propos de l'esclavage dans ces derniers temps où l'attention s'est portée plus vivement et plus directement sur *l'institution*. Nous avons entendu un *tolle* général; nous avons assisté à une formidable levée de boucliers. L'indignation s'est manifestée sous une forme violente, fougueuse, quelquefois déclamatoire. Nous avons enveloppé dans la même proscription non-seulement l'institution en elle-même, mais encore tous ceux qui y prenaient une part quelconque. Nous avons considéré les planteurs et tous les propriétaires d'esclaves comme autant de monstres dénaturés, jouant avec la vie de leur bétail humain et se plaisant à lui infliger les plus cruelles tortures. C'est à cet état de l'opinion que répondit *la Case de l'Oncle Tom*.

Depuis, nos idées se sont un peu modifiées. La guerre actuelle, qui nous a fait mieux connaître les populations du Sud des Etats-Unis, et qui nous les a montrées sous un jour aussi héroïque, nous a fait revenir sur certaines exagérations sentimentales auxquelles nous nous étions peut-être trop facilement abandonnés. Nous n'avons pas, grâce à Dieu ! cessé d'abhorrer l'esclavage et d'en souhaiter la fin, mais nous avons dû reconnaître que, dans la pratique générale, il n'était point aussi horrible qu'on nous l'avait dépeint, et avouer que les planteurs du Sud n'étaient pas tous d'abominables bourreaux. Cette manière nouvelle et certainement plus équitable d'envisager la question devait se retrouver dans le roman. Sans doute, les œuvres conçues d'après ces idées ne peuvent avoir un intérêt aussi puissant et un écho aussi prolongé que celles qui, dans la période précédente, ont frappé les premiers coups de tocsin; elles ne sont cependant pas indifférentes. Elles marquent pour ainsi dire les différentes étapes de la marche de l'opinion, et si elles joignent à ce mérite une véritable valeur littéraire et des qualités dramatiques, on conviendra qu'elles ne sont pas indignes de notre attention.

Un roman anonyme, qui vient d'être publié à Londres, nous pa-

Digitized by Google

rait correspondre parfaitement à ce nouvel état des esprits. Nous y voyons en effet dominer ces deux traits principaux : réprobation absolue de l'esclavage, appréciation plus juste des conditions dans lesquelles il fonctionne actuellement. Cet ouvrage, qui a pour titre *la tache de Zoé* (*Zoe's Brand*), est dramatiquement conçu, et écrit avec une chaleur communicative. Il est en même temps remarquable sous le rapport de l'observation des mœurs et des caractères en Amérique. Ses acteurs ont vécu ; l'auteur nous le dit dans sa préface : « Le récit que nous publions sous le titre de *Zoe's Brand* a été commencé il y a quelques années, pendant un séjour que l'auteur a fait dans la vallée du Mississipi. Les principaux personnages du roman, et notamment celui de l'héroïne, sont tracés d'après nature, et les remarques antiesclavagistes qui sont placées dans la bouche des planteurs du Sud ne proviennent pas, à beaucoup près, de l'imagination de l'écrivain. » Ce n'est pas cette seule déclaration qui nous inspire confiance dans la véracité de l'auteur, c'est l'œuvre tout entière, qui dénote un esprit sincère et cherchant la vérité.

Citons encore quelques lignes de cette préface : « La possession des esclaves est considérée, par beaucoup de planteurs intelligents, comme un très grand malheur ; c'est un fait qui est devenu constant pour l'auteur pendant son séjour à la Nouvelle-Orléans et dans les plantations de la Louisiane. Il a la conviction que la majorité des propriétaires d'esclaves — s'ils ne redoutaient point l'ingérence du Nord dans leurs affaires — accueilleraient favorablement des lois propres à apporter une réforme efficace aux abus de l'*institution*. Les souffrances et les privations des nègres affranchis, sous le gouvernement de leurs prétendus libérateurs, et leur incontestable préférence pour l'état de servitude sont désormais des faits acquis à l'histoire, et le traitement que les fédéraux font subir à ceux dont ils prétendent servir et défendre la cause a ajouté une tache de plus à la sombre histoire de la guerre exceptionnelle à laquelle nous assistons. »

Tout l'esprit du roman est dans ces quelques lignes, et c'est surtout cet esprit que nous voudrions faire ressortir. Il est assurément original de chercher dans le Sud des avocats favorables à la cause de l'émancipation. Nous nous proposons de mettre leurs arguments sous les yeux du lecteur, en les dégageant du récit. On nous pardonnera donc la sécheresse de l'analyse qui sera nécessaire pour les amener et les encadrer. Ce n'est point, comme nous l'avons fait dans nos précédentes études, au côté romanesque de l'œuvre que nous nous nous attacherons exclusivement, mais bien aussi à la partie pour ainsi dire théorique, qui constitue, à notre avis, le plus grand intérêt de *Zoe's Brand*.

Digitized by Google

L'auteur nous introduit, au début de son récit, dans un pensionnat de demoiselles, situé à Paris et dirigée par une Mme Duchâtel. Dans le tranquille jardin, entouré de hautes murailles, se promènent, tendrement enlacées, deux compagnes, deux amies, Zoé Gordon et Pauline de Rouvray. La première, nature aimante et délicate, parée de toutes les grâces de la jeunesse et de la beauté, possède en même temps l'indolente élégance de la créole et la distinction souveraine d'une fille du grand monde. C'est l'héroïne de l'histoire; elle est la fille d'un planteur de la Louisiane, qui l'a placée toute enfant dans ce pensionnat. Pauline, son amie, appartient à une noble famille de Bretagne, et les vacances arrivant, elle emmène Zoé passer deux mois avec elle dans le château paternel, au bord de l'Océan. Le frère de Pauline, Alfred de Rouvray, jeune homme de vingt-six ans, cavalier accompli, s'éprend de Zoé; mais son caractère timide et réservé l'empêche de déclarer à la jeune fille l'amour sincère et profond qu'elle lui a inspiré. Zoé revient donc à Paris au bout de deux mois, ayant peut-être passé à côté du bonheur. A peine est-elle de retour, que son père, M. Gordon, vient la chercher pour la ramener dans sa patrie. Il la conduit à Liverpool, d'où ils doivent s'embarquer pour l'Amérique.

Déjà là, nous voyons M. Gordon prendre certaines précautions pour cacher sa fille à tous les regards; il la confine dans une chambre d'hôtel; puis, à bord, il lui recommande avec instance de se tenir enfermée dans sa cabine et de ne parler à personne. Zoé ne voit dans ces recommandations qu'une marque de la sollicitude paternelle, qui veut la soustraire au contact de la société mêlée du steamer. Elle s'y conforme d'abord, elle s'enferme dans la cabine qui lui est destinée. Une seule fois, attirée par les pleurs d'une enfant, elle sort, et se trouve dans le salon des dames. Elle y fait la connaissance d'un M. Seymour, le frère de l'enfant qu'elle a soignée et consolée. Sa grande beauté produit sur le jeune homme une très vive impression, et fait naître en lui un sentiment de sympathique admiration, que la jeune fille n'est pas éloignée de partager. M. Seymour est, en effet, un gentleman accompli. Cette première connaissance se fait à l'insu de M. Gordon, qui ne l'apprend par hasard qu'au moment du débarquement. Il se résigne à faire du jeune homme le confident de son secret.

« C'est une malencontreuse affaire et difficile à mener, dit-il à Seymour. Je suppose que vous avez deviné de quoi il s'agit, bien que vous ayez été longtemps absent de la Nouvelle-Orléans. »

Seymour ne répondit pas immédiatement. Son absence avait, en effet, duré plusieurs années, et bien des préjugés engendrés par les fatales institutions de sa patrie étaient sortis de son esprit.

Digitized by Google

« Vous comprenez, reprit le père de Zoé, prenant le silence de Seymour pour une réponse affirmative, vous comprenez combien il est difficile de savoir ce que l'on a à faire en pareil cas. Mon devoir était de lui donner de l'éducation. Sa mère avait été élevée à Paris. Vous vous rappelez sa mère, Charles? Jamais New-York ou Baltimore n'ont vu une plus belle créature.

— Vous voulez dire aussi belle, s'écria Seymour, emporté par son culte pour la beauté féminine. Pouvez-vous la comparer à ces poupées habillées que nous rencontrons ici, cachant leur pâleur malsaine sous le fard et leur maigreur étique sous les plis ridicules d'une crinoline?

— Sans doute, répliqua M. Gordon, rassuré par le tour que la conversation avait pris. Et quelle bonté de cœur! Jamais il n'y eut au monde meilleure épouse. Sa fille n'a pas hérité que de sa beauté. Entre nous, j'ai le projet de réaliser ma fortune; mes affaires ne vont pas bien là-bas; une fois en Europe, je régulariserai ma position par un mariage sérieux. Quant à Zoé, elle ne sera pas, grâce à sa beauté, embarrassée de trouver un bon parti. La difficulté est, pour le moment, d'arriver chez moi. Zoé est si exceptionnellement belle, qu'elle ne peut passer inaperçue dans la foule. Bien que je l'aie tenue, la pauvre enfant, confinée dans sa cabine pendant tout le voyage, je ne serais pas étonné que sa présence n'ait été découverte et n'ait donné lieu à quelques commentaires. Ils se croiraient déshonorés, ces maudits Yankees, si cette enfant du Sud, avec son angélique beauté, avait bu dans le même verre qu'eux et mangé dans les mêmes assiettes. »

Seymour promet de ne point révéler le secret de la présence de Zoé à bord du steamer, et Gordon, enchanté, l'invite à venir le visiter soit à la Nouvelle-Orléans, soit à sa plantation d'Orange-Creek.

Cette conversation nous éclaire sur ce que l'auteur appelle *Zoe's Brand.* Zoé est la fille de Gordon et d'une quarteronne; elle n'est point fille légitime, parce que la loi du Sud ne reconnaît point le mariage entre un blanc et une personne de couleur; de plus, elle a du sang noir dans les veines, et malgré sa beauté, malgré la blancheur de son teint, elle ne peut cacher aux yeux exercés des Yankees sa tache originelle. Ses ongles la trahissent, et quand elle s'anime, quand le sang lui monte au visage, le sceau fatal paraît sur son front et révèle le secret de sa naissance. De là, les inquiétudes et les précautions paternelles. Elles ne font que croître à New-York, quand, gantée et voilée, elle arrive avec son père dans un hôtel de Broadway.

Après l'avoir installée dans sa chambre, M. Gordon lui recommande de n'en point sortir et va à ses affaires. Mais voici que l'heure du dîner arrive et que, par une méprise, une servante vient chercher Zoé et l'invite à se rendre à la salle à manger. Elle descend, croyant

Digitized by Google

obéir aux ordres de son père. Celui-ci, en rentrant, apprend que Zoé est à table. Il court à la salle à manger, mais il était trop tard. L'origine de Zoé avait été reconnue. Une scène terrible en résulte entre M. Gordon et quelques-uns des convives. Le malheureux père parvient cependant à ramener sa fille dans sa chambre, mais cette retraite n'apaise pas la colère des Yankees. Zoé peut bientôt entendre un tumulte croissant dans l'hôtel; des voix menaçantes viennent jusqu'à elle; des pas nombreux et agités retentissent dans le corridor. Heureusement on parvient à faire sortir le père et la fille par une porte dérobée; ils échappent à la vengeance peut-être sanglante des Yankees et vont chercher un asile dans un hôtel plus modeste.

Jusqu'alors, Zoé n'avait eu aucun soupçon de la situation douloureuse que lui créait sa naissance. Cependant, quand le moment du départ fut venu ; quand M. Gordon lui eut enjoint de couvrir son visage d'un voile épais, de ne jamais quitter ses gants et de ne point laisser voir non-seulement qu'il était son père mais encore qu'elle le connaissait à un titre quelconque, elle ne put s'empêcher de faire quelques questions. Il fallut bien lui apprendre une partie de la vérité, c'est-à-dire qu'elle avait dans les veines quelques gouttes de ce sang noir réprouvé par les habitants du Nord.

De New-York à Cincinnati, Zoé voyagea silencieusement, plongée dans les tristes pensées que lui inspirait sa position, dont elle était cependant loin de connaître encore toute l'horreur. A Cincinnati, elle s'embarqua sur un steamer où elle jouit d'une liberté relative. Personne à bord ne connaissait M. Gordon. Elle put se tenir au salon, et soit que son origine fût connue ou non, elle y fut, grâce à sa beauté, l'objet de beaucoup de prévenances et d'attentions. Plusieurs conversations auxquelles elle put assister achevèrent de l'éclairer sur bien des points restés obscurs pour elle dans la grande question de l'esclavage et du sort des noirs, qui l'intéressait si directement. Laissons ici la parole à l'auteur :

Cette histoire, dit-il, commence, ainsi que je l'ai indiqué, au printemps qui précéda l'élection de M. Lincoln. Le mécontentement qui, pour mille causes, fermentait au cœur des populations du Sud, croissait de jour en jour et menaçait de faire explosion. Tout le monde savait que l'élection de M. Lincoln devait être le signal d'un soulèvement contre un gouvernement odieux, et déjà depuis plusieurs mois on discutait, dans les entretiens particuliers, sur la manière dont la lutte devait être conduite.

La cause principale du conflit imminent était-elle seulement une question de tarif? Non, et il n'était personne qui n'admît en lui-même et dans une conversation intime, que cette cause n'était autre que l'esclavage. On le niait bien haut et avec indignation en public, mais dans le tête-à-tête,

Digitized by Google

les propriétaires d'esclaves n'y mettaient pas tant de ménagement. Ce fut donc sur ce sujet que vint à tomber la conversation entre M. Gordon et M. Davenport Seymour, le frère du jeune homme déjà connu du lecteur.

Ce dernier était un homme d'une grande portée d'esprit, et qui, depuis longues années, avait employé toutes les ressources de son intelligence à chercher une solution du grand problème, et à diminuer autant que possible les maux terribles qu'engendrait, pour tous ceux qui y avaient part, l'institution de l'esclavage.

« C'est pour nous, à tous égards, disait-il, en réponse à une question de M. Gordon, une malédiction ; malédiction collective, en ce qu'elle nous rend l'objet de la réprobation de tous les peuples policés, malédiction individuelle, en ce qu'elle est un obstacle à tout progrès, et, quoi qu'on en puisse dire, une charge très onéreuse pour les propriétaires.

— J'en conviens avec vous, dit M. Gordon. En tenant compte de la nourriture et des vêtements, des soins donnés aux vieillards et aux infirmes, du temps qui s'écoule avant que les enfants soient propres au travail, on verra que nous sommes bien souvent en perte avec nos nègres.

— Ce qui, soit dit en passant, est une des raisons pour lesquelles ces impitoyables surveillants Yankees surchargent les pauvres diables de travail jusqu'à les faire mourir à la tâche.

— Je ne crois pas qu'il en soit souvent ainsi, — beaucoup moins souvent sans contredit que dans les fabriques anglaises, où de pauvres enfants de sept et huit ans sont condamnés pendant de longues heures à un travail qui atrophie leurs membres et ruine leur constitution. J'en ai vu de douloureux exemples lors de mon passage à Liverpool, et j'engage les abolitionnistes anglais à regarder chez eux et à affranchir leurs propres esclaves avant de se lamenter sur le sort des nôtres.

— Je ne disconviens pas, dit Davenport, que des terribles souffrances ne soient infligées dans les autres pays aux travailleurs, mais.....

— Mais, interrompit Gordon, quels sont les auteurs de ces souffrances ? Les propres parents qui, pour un gain de quelques sous par semaine, envoient leurs enfants dans ces antres de corruption pour y travailler et y mourir. Et ce sont les compatriotes, hommes et femmes, de ces misérables victimes immolées au Dieu de l'or qui viennent nous reprocher de séparer les mères de leurs enfants. Jetez un regard sur nos jeunes nègres, dont les membres sont libres et robustes, l'air joyeux et bien portant, qui ignorent les vices précoces, les paroles impures et la science funeste qui fait les voleurs et les assassins ; — regardez-les et comparez-les avec ces avortons voués à la mort qui languissent par milliers dans les grandes villes industrielles d'Angleterre. Je suis sûr que quiconque a souci des intérêts et des principes de l'humanité reconnaîtra, après cette comparaison, que, du moins en ce qui concerne les enfants, le sort des nôtres est de beaucoup le plus heureux.

— C'est incontestable, reprit Davenport, mais en même temps et à la veille d'une crise redoutable, nous devons considérer que l'Angleterre est depuis si longtemps accoutumée à ces abus qu'elle a cessé de les apercevoir. Ses yeux, au contraire, sont toujours ouverts sur l'esclavage, qui

Digitized by Google

existe de nom et de fait dans les Etats du Sud de l'Union. A mon avis, nos chances de succès dans un conflit avec le Nord sont petites, et la victoire nous sera presqu'aussi ruineuse qu'une défaite.

— Je ne peux partager cette opinion. Que la séparation soit déclarée et je réponds d'un avenir de gloire et de prospérité. Quand nous aurons levé le drapeau de l'indépendance, des milliers de combattants se lèveront pour la défense de notre juste cause. Les Etats de l'Ouest se joindront à nous, et nous aurons bientôt raison des avides et hypocrites Yankees, dont le joug de fer voudrait nous écraser. »

Davenport fit un mouvement de tête qui exprimait ses doutes, et réprima le sourire qu'amenait sur ses lèvres la véhémence de son contradicteur.

« L'avenir, continua Gordon, prouvera qui de vous ou de moi a raison. On verra bientôt ce que pensent les Etats de l'Ouest, et la part qu'ils entendent prendre dans le conflit. Et d'ailleurs, quand bien même ils nous seraient contraires, nous avons pour nous notre allié naturel, le pays dont la prospérité est entre nos mains, — l'Angleterre, — qui, sous peine de se voir ruinée, ne nous abandonnera pas. L'Angleterre marchera avec le Sud. Nous avons toujours vécu avec elle en communauté de sentiments et d'intérêts. Au premier coup tiré par la confédération, on verra la flotte anglaise quitter ses ports, et ses armées se joindre aux nôtres sur les champs de bataille.

— Je crains, dit froidement Davenport, que l'Angleterre ne confonde pas notre cause avec celle de la liberté. Pour obtenir d'elle le concours que vous espérez, nous devons nous laver de ce qu'elle appelle la tache de l'esclavage. Ce serait à mon avis, par une étrange contradiction, que l'Angleterre ferait cause commune avec un peuple chez lequel la liberté n'est encore qu'un mot et non un fait.

— Ce sont là, dit M. Gordon stupéfait, des idées dangereuses, et d'autant plus singulières qu'elles sont exprimées par un grand propriétaire d'esclaves. — Quand vous viendrez chez moi, nous reprendrons la question. En attendant, que penseriez-vous d'un sherry colber? »

Dans une autre conversation, où intervient un nouveau passager, le docteur Lane, M. Davenport Seymour, le planteur, développe sa pensée et l'appuie d'un intéressant calcul. Nous continuons à traduire.

« Vous avez été récemment en Virginie, demanda le docteur à Seymour. Je serais curieux de savoir comment les propriétaires s'y conduisent?

— Ils sont modérés, c'est tout ce que j'en peux dire. J'ai surtout parcouru les *Turpentine districts*[1], et j'en ai rapporté une impression peu favorable.

[1] Vastes forêts de pins dans la Caroline du Sud, où la récolte de la térébenthine occupe un nombre considérable d'esclaves.

Digitized by Google

— Pourquoi cela? Sans doute les abolitionnistes exercent là leur fâcheuse influence; ils effrayent le propriétaire et le poussent, par leurs efforts hypocrites et inopportuns, à une sévérité qu'il n'aurait pas autrement.

— Ce n'est pas cela. Je n'ai point remarqué que les possesseurs d'esclaves éprouvassent la moindre crainte de leur bétail humain. La plupart d'entre eux, cependant, et les plus intelligents, sont abolitionnistes, et cela, non par humanité, car, pour dire vrai, et en considérant le sort des nègres affranchis dans le Nord, la liberté me semble pour eux un bien fort incertain.

— Pourquoi sont-ils donc abolitionnistes? demanda le docteur, qui avait longtemps habité l'Europe et n'avait pas suivi le mouvement des idées chez ses compatriotes.

— Pour des raisons économiques tout simplement. Ils trouvent qu'il y a plus d'argent à gagner en louant qu'en possédant des nègres. Supposez, en effet — c'est l'exemple qui m'a été donné — que chaque nègre leur coûte cent cinquante dollars par an, et que, d'un autre côté, la location d'un nègre libre, pendant le même espace de temps, ne leur coûte que quatre-vingts ou cent dollars, vous comprendrez parfaitement pourquoi ils sont favorables à l'abolition.

— Il doit y avoir des pertes énormes dans les plantations aussi bien que dans les districts où l'on récolte la térébenthine. Si, en outre, l'on songe qu'une portion notable — un quart environ du sol cultivable — est maintenant laissée en jachère, on doit se demander si le système que nous ont laissé nos pères les Anglais est bien le meilleur et le plus sage que l'on puisse employer.

— Les pertes, répondit Seymour, sont considérables en effet. Vous en aurez une idée en jetant un regard sur les nègres âgés et inutiles, sur les malades, les infirmes, les mères enceintes, les enfants en bas âge, qui sont une charge onéreuse pour un domaine souvent appauvri. Je ne parle pas des mois de chômage nécessaire, pendant lesquels la nourriture et le couvert sont donnés aux nègres sans aucune compensation. — J'ai fait une fois le calcul des économies que pourrait réaliser un de mes amis qui fabrique de la térébenthine, s'il n'était point forcé d'employer ces coûteux instruments qu'on appelle des esclaves. J'ai tiré ma conclusion des faits qu'il m'a lui-même fournis, et j'ai été assez récompensé de ma peine par l'inexprimable étonnement dans lequel m'a jeté ma découverte. — Vous dites, ai-je fait observer à mon ami, que vous possédez deux cent soixante-dix nègres, dont vous estimez le prix, en y joignant les mules, les distilleries et quelques autres valeurs, à deux cent mille dollars. Vous avez vingt mille acres de terre à trois dollars et demi l'acre, soit ensemble deux cent soixante-dix mille dollars. Le travail de cent cinquante-quatre esclaves vous donne chaque année un produit de onze mille dollars, qui, sans compter les frais de garde, l'entretien et l'usure des machines et du bétail, la perte des nègres que la mort vous enlève, constituent un intérêt de quatre pour cent de votre capital. Maintenant, supposons que vous placiez à un intérêt fixe, soit en Europe, soit dans le nord de l'Amérique, le seul prix de votre domaine, que nous avons évalué

Digitized by Google

à soixante-dix mille dollars, vous obtiendrez ainsi un intérêt supérieur d'au moins un ou deux pour cent. Et si vous placez ces soixante-dix mille dollars dans une entreprise commerciale, en y ajoutant, comme vous le faites, votre temps et votre travail, vous réaliserez un bénéfice infiniment plus considérable que celui que vous donne aujourd'hui votre capital tout entier [1].

A une époque comme la nôtre, où le côté pratique des choses tient une si grande place, voilà des arguments qui ont leur valeur et dans lesquels on nous permettra d'avoir plus de confiance que dans les armées fédérales. Nous retrouverons plus tard ces mêmes arguments reproduits sous une autre forme. Reprenons en attendant le fil du récit.

Avant d'arriver à Orange-Creek, la plantation de son père, Zoé rencontre à bord du steamer un personnage qui la fatigue d'une attention obstinée et importune. C'est un parfait Yankee, résumant en lui toutes les laideurs, tous les vices que les gens du Sud prêtent, non sans quelque fondement, à leurs adversaires. Il se nomme John Lincoln Morse. Parti de rien, il a, grâce à la tenacité qui caractérise sa race et à son amour peu scrupuleux du gain, amassé une fortune considérable. Frappé de la beauté de Zoé, il essaye plusieurs fois de se rapprocher d'elle et fait même quelques tentatives de conversation qui sont repoussées avec hauteur par la belle jeune fille. L'arrivée du steamer devant Orange-Creek la débarrasse enfin de ses odieuses assiduités. Elle devait le revoir plus tard.

Clarisse, la mère de Zoé, était la fille d'un planteur de la Louisiane et d'une mulâtresse esclave. Son père était mort avant de l'avoir affranchie ; elle avait été mise en vente et achetée par Gordon dont elle était devenue la compagne fidèle et dévouée. Gordon lui avait permis de porter son nom, mais elle n'était pour cela ni libre, ni femme légitime. Elle était d'une santé très délicate, qui depuis quelque temps inspirait des inquiétudes. Malgré l'apparente considération dont elle était l'objet, elle était sourdement minée par le chagrin que lui inspirait l'irrégularité de sa position. Le retour de sa fille lui causa cependant une joie bien vive et parut la ranimer pour quelque temps.

L'auteur nous dépeint en quelques pages riantes la vie large et facile de la plantation, loin des bruits du monde, en face de l'opulente et radieuse nature de ces pays aimés des cieux. Zoé y passa quelques mois heureux et trop tôt interrompus par son départ pour la Nouvelle-Orléans. Les événements politiques se précipitaient, la

[1] Je suis redevable de ce calcul à M. Edward Kerke, auteur d'un ouvrage sur l'esclavage dans les Etats du Sud. (*Note de l'auteur.*)

Digitized by Google

crise devenait de plus en plus imminente. M. Gordon, en allant à la ville, était plus à portée des nouvelles et pouvait y suivre les phases diverses du mouvement qui se préparait. Disons qu'étant encore à la plantation, Zoé avait reçu des lettres de son amie Pauline de Rouvray. L'absence n'avait point éteint l'amour qui vivait toujours au cœur du frère de Pauline, le jeune Alfred de Rouvray.

Un douloureux incident signala l'arrivée de la famille à la Nouvelle-Orléans. Pendant que l'on s'occupait sur le quai du débarquement des bagages, un lourd chariot renversa et écrasa un enfant, fils d'une des mulâtresses de la plantation. Celle-ci, nommée Angélique et honorée des faveurs de son maître, conçut, à la suite de cet accident, contre Zoé et sa mère une haine violente, dont les effets ne tardèrent pas à se faire sentir. Pendant que Zoé revoyait Seymour, plus tendre et plus épris que jamais, John Lincoln Morse ourdissait, avec la complicité d'Angélique, un complot qui devait faire tomber la jeune fille entre ses mains. L'adroit Yankee avait peu à peu circonvenu le planteur, toujours obéré, et, en lui rendant de coûteux services, s'était introduit dans sa maison, dont il était devenu l'hôte assidu.

Cependant Davenport Seymour n'avait pas vu sans inquiétude la passion croissante de son frère pour Zoé Gordon. Une explication eut lieu entre eux à ce sujet.

« Le singulier personnage que ce Morse, dit Davenport en allumant un cigare.

— Une véritable brute, répondit Seymour en s'entourant d'un nuage de fumée.

— Brute ou non, il me paraît en bonne voie près de la fille de Gordon. Cela fait peine à voir, car une aussi belle et aussi aimable fille n'est point faite pour être la maîtresse de cet ivrogne et déshonnête spéculateur.

— Sa maîtresse! Miss Gordon la maîtresse de ce hideux personnage! Quelle plaisanterie! Qui a pu vous mettre une pareille idée en tête?

— Vous le verrez..... Vous n'ignorez pas sans doute que mistress Gordon est mourante et qu'elle meurt le cœur plein d'angoisses dans lesquelles l'avenir de sa fille a la plus grande part?

— Je ne vois pas en quoi le sort de Zoé peut l'inquiéter, à moins qu'elle ne prévoie le cas dont vous parliez tout à l'heure, et qui, je suis prêt à lui en donner l'assurance positive, ne se réalisera pas.

— Et comment cela? Probablement en lui mettant devant les yeux l'écueil de Scylla contre lequel ira inévitablement se briser la jeune fille si elle évite le gouffre de Charybde. — Charley, aurez-vous le courage d'en venir là? Votre honneur vous permettra-t-il d'enlever cette enfant à cette mère mourante, quand.....

— Quand je n'ai ailleurs que l'embarras du choix. Oui, je sais que l'*institution* nous fournit en abondance des beautés faciles dont nous pou-

Digitized by Google

vons faire, pendant plus ou moins longtemps, nos maîtresses; mais nous parlons ici de Zoé Gordon et non de femmes susceptibles d'être achetées ou vendues, de celles que nous rencontrons dans ces antres de corruption, les bals de Quarteronnes, où les mères mettent aux enchères la vertu de leurs filles.

— Vous avez raison, Charley, Zoé Gordon ne peut pas, ne doit pas être comptée au nombre de ces créatures plus malheureuses que coupables. — Maintenant, écoutez-moi avec attention, car je vous parle au nom d'une mère mourante. En admettant, ce qui ne peut faire aucun doute, tous les droits de Zoé Gordon à notre admiration et à notre respect, il est une question qui se dresse et qui doit être résolue aujourd'hui même entre nous. Quelle doit être la fin de votre amour pour la fille de Gordon?

— Je la conduirai en Europe et je l'épouserai.

— Vous avez oublié ou plutôt vous n'avez jamais connu deux circonstances qui seront peut-être de nature à entraver ce projet; l'une c'est que Gordon est à deux pas de sa ruine, l'autre c'est que sa fille Zoé, celle dont vous voulez faire votre femme, est une esclave.

— Juste ciel, s'écria Seymour, en se levant dans un transport de douleur et d'étonnement. Est-ce possible? Gordon ruiné! Et sa fille..... Oh! non, cela n'est pas possible. Cette belle et pure jeune fille relèverait de ces lois qui donnent à un homme le droit de disposer de la liberté d'un autre. Mon frère, est-ce vrai? Et si cela est vrai, dites-moi quand vous avez appris ces terribles nouvelles? »

Davenport les tenait de mistress Gordon elle-même, avec laquelle il avait eu la veille une longue conversation. Il n'était que trop vrai, Gordon n'avait jamais affranchi sa fille qui, née d'une esclave, était esclave elle-même. Quant à sa fortune, les voyages, un brillant train de maison, le jeu, la mauvaise administration l'avaient ébranlée, puis enfin détruite. John Morse, profitant de cette situation, s'était rendu acquéreur des hypothèques qui grevaient les biens de Gordon, et, grâce à ce moyen, le dominait absolument.

Mistress Gordon ne tarda pas à expirer. Toutefois, avant de mourir, elle put obtenir que celui dont elle avait porté le nom, prît les mesures nécessaires pour l'affranchissement de Zoé, et elle emporta dans le tombeau cette consolation qu'elle laissait au moins sa fille libre. Elle l'avait d'ailleurs, à son lit de mort, confiée à l'honneur de Charles Seymour, qui avait juré de ne jamais chercher à la voir seule jusqu'à ce qu'un prêtre eût béni et consacré leur union. C'était un serment difficile à tenir. Toutefois, Zoé eut la force de résister aux prières que Seymour lui adressait dans des lettres chaque jour plus pressantes et plus passionnées. Les deux jeunes gens restèrent ainsi tout un mois sans se voir.

On était au mois d'avril, et la chaleur était presque insupportable

Digitized by Google

pour ceux qui ne sont pas accoutumés au climat presque tropical de la vallée basse du Mississipi. Malgré la température élevée, les rues étaient pleines de passants, parmi lesquels figuraient en grand nombre des représentants de la race noire. On pouvait en voir de toutes les nuances ; le nègre couleur de charbon, à la chevelure crépue, représentant le type africain dans toute sa pureté ; la quarteronne au teint jaune avec les cheveux ondulés, et l'esclave blanche, aussi belle que les plus belles créatures de la Georgie ou de la Circassie.

Il était impossible de voir un peuple plus satisfait, en apparence du moins, de sa condition que ces « misérables esclaves », et Zoé, qui avait beaucoup réfléchi sur la grande question de l'esclavage, promenait un regard curieux et sympathique sur les victimes de « l'institution. » Elle distinguait le jeune nègre dandy, le commis de la cité (*city-clerk*) que son maître loue au dehors à un prix très élevé et dont il autorise le goût pour la magnificence de la toilette. Mais si le passant observateur est frappé d'étonnement à la vue de ces exagérations d'élégance, quelle admiration ne lui causera pas la richesse extrême de la toilette chez le sexe faible ! Dire que les femmes de couleur, prises en masse, sont littéralement éblouissantes, c'est donner une idée faible de l'effet produit par les bijoux et les étoffes aux couleurs voyantes qui brillent, par un beau jour d'été, dans les rues de la Nouvelle-Orléans. Quels chapeaux, quelles sorties de bal ! quelle variété de fleurs artificielles de toutes nuances ! quelles crinolines dépassant de beaucoup en dimension celles des maîtresses moins ambitieuses ! Ce spectacle ne peut manquer de faire croire à un voyageur inexpérimenté qu'une partie au moins de la race proscrite n'est pas totalement dépourvue de quelques-unes des consolations appartenant aux personnes libres.

Dans sa promenade, Zoé rencontre M. Davenport Seymour. La conversation s'engage. Elle se ressent naturellement des préoccupations de la jeune fille. Nous allons entendre la suite des idées de M. Davenport, dont l'auteur a fait, on se le rappelle, le type du planteur éclairé et libéral.

« Vous nous faites injure, répond-il à une observation amère de la jeune fille, en pensant que la goutte de sang noir qui coule dans vos veines puisse nous indisposer contre une personne si digne de notre affection et de notre respect. Toutefois, je ne suis pas sûr que la conviction que vous exprimez de faire le bonheur de Charley lui fasse oublier que, pour vous épouser, il devra — du moins tant que nos lois subsisteront — s'exiler de sa maison et de sa patrie.

— Je n'y avais pas songé, dit tristement Zoé. J'ai si peu vécu dans ce pays, que je ne puis comprendre encore de semblables préjugés.

Digitized by Google

— Ils sont cruels. Quelle en est l'origine? Il n'est pas facile de le dire. Commencèrent-ils, il y a maintenant trois siècles, alors qu'un des plus grands rois d'Angleterre s'associa, dans un but de piraterie, avec le premier négrier, John Hawkins, d'infâme mémoire, qui arracha les noirs de leur pays pour satisfaire sa passion du gain? Une belle association, n'est-ce pas, Sa Majesté britannique et le marchand d'esclaves! Si l'historien dit vrai, elle ne fut pas sans réaliser d'assez beaux bénéfices.

— Mais l'Angleterre, du moins, revint à de meilleurs sentiments et délivra ses esclaves; tandis que les Pharaons de ce pays, si souvent qu'on les en ait priés, ne veulent pas permettre l'exode de la race noire.

— Peut-être cela vaut-il mieux que de leur donner une liberté qu'ils ne sont pas préparés à recevoir. Que feraient-ils, abandonnés à leurs passions déréglées ou à la pitié du Nord? On y insulte les nègres libres; souvent on les laisse mourir de faim, tout en prêchant en faveur de l'abolition et en écoutant, avec une horreur de commande, les récits imaginaires sur la misère de la population noire dans le Sud.

— C'est, je suppose, en partie à leur couleur qu'ils doivent la haine et le mépris dont ils sont l'objet.

— Ce fut là, en effet, suivant toute probabilité, la cause première de ce sentiment; mais pourquoi cette couleur différente emporte-t-elle une idée d'infériorité, c'est ce que les plus zélés avocats de l'institution n'ont jamais pu nous expliquer d'une manière satisfaisante. La science se rend compte des nuances diverses de la peau, d'après des données positives, et qui excluent l'idée que.....

— Que nous sommes une race intermédiaire entre le singe et l'homme, interrompit Zoé avec amertume; une race créée par Dieu pour servir les blancs, qui ont sans doute une autre âme, d'autres sentiments que les nôtres. Enfin, dites-moi ce que la science dit de notre couleur, afin que je sache toutes les opinions qui ont cours sur notre compte. »

Davenport sourit, quoiqu'il regrettât au fond le tour qu'avait pris la conversation.

« Une apologie, dit-il, est souvent pire qu'un outrage, surtout quand l'outrage est involontaire. Je vous dirai toutefois, aussi brièvement que possible, l'avis de la science dans cette épineuse question. La peau humaine se compose de trois membranes, et ce qui constitue la différence, au point de vue de la couleur, entre le blanc et le nègre, ce n'est pas que celui-ci possède une membrane spéciale et particulière, c'est seulement parce qu'une substance colorante se trouve en abondance entre les deux membranes supérieures. Cette substance existe chez tous les hommes, mais en quantité plus ou moins grande, suivant la latitude sous laquelle ils vivent.

— Je comprends. Cette substance flétrissante abonde chez l'Africain, tandis qu'elle est rare chez l'homme du Nord.

— Pourquoi flétrissante? Nous sommes tous susceptibles de l'accroître chez nous en faisant un long séjour sous les tropiques. Pour ma part, je ne comprends pas comment on trouve dans la couleur des nègres un argument en faveur de l'esclavage. Il faudrait donc alors prétendre que les

Digitized by Google

rousses et les blondes d'Europe ont sur nous autres bruns une supériorité de race et, par conséquent, un droit naturel de propriété.

— On peut jusqu'à un certain point, dit Zoé en riant, expliquer le préjugé populaire par la laideur des pauvres nègres, qui n'ont certainement rien de commun avec Apollon et Vénus. Mais, comme vous le dites, la laideur physique n'est pas une raison suffisante pour justifier le maintien d'une institution antinaturelle.

— De quel prodigieux perfectionnement, reprit Davenport, suivant le cours de sa pensée, cette race noire est susceptible quand elle est modifiée par le plus léger mélange du sang de la race blanche ! N'y a-t-il pas dans ce fait un démenti donné à l'opinion qui en fait une race inférieure ? Quelle beauté de formes, quelle élégance de traits ne voyons-nous pas dans ce qu'on appelle la population de couleur ! Quelle preuve enfin n'y trouve-t-on pas..... Mais, pardon, ajouta-t-il en s'interrompant, je m'oublie dans une interminable dissertation.

— Ne vous excusez pas, dit Zoé avec un de ses plus doux sourires, je vous ai provoqué. Il y a longtemps que je désirais savoir la vérité et connaître sous toutes leurs faces les préjugés dont nous sommes l'objet. Pardonnez-moi si je vous fais encore une question. Que faut-il croire des récits qui ont cours parmi les abolitionnistes sur les mauvais traitements auxquels seraient soumis les nègres dans les plantations ? Sont-ils accablés de coups, brûlés vivants ? Leur fait-on éprouver toutes les tortures possibles ? Et, si cela est, comment se fait-il que nous voyions autour de nous tant de visages joyeux ? Pourquoi beaucoup d'esclaves restent-ils chez leurs maîtres quand ils pourraient acheter leur liberté ?

— Parce que, répondit le planteur, il y a deux faces à toute question, et que chacun montre celle qui est la plus favorable à ses idées. Il y a des exemples de grandes souffrances, cela est hors de doute ; il est évident que l'on a peu égard aux lois promulguées pour la protection et le bien-être des nègres. Les directeurs des plantations éloignées, surtout en l'absence du maître, sont durs pour les nègres, et comme leur mérite se calcule sur le nombre de balles de coton ou de caisses de sucre produites, ils sont portés à surmener les esclaves. Mais, en même temps, leurs talents sont jugés d'après l'état de leur troupeau humain, et il n'est pas probable qu'ils les compromettent en diminuant, par d'inutiles mauvais traitements, leur personnel, et, par conséquent, la valeur de la propriété qui leur est confiée.

— A plus forte raison, le maître lui-même doit-il être soucieux de conserver intacte cette partie si importante de sa fortune. Cependant, la colère peut le pousser à des actes de violence ; car, si j'en crois les annonces relatives aux nègres fugitifs, la plupart de ces malheureux sont marqués et mutilés.

— C'est la vérité, et nous ne nous en étonnerons pas en songeant combien le nègre, privé de tous les mobiles qui nous poussent à l'action, est enclin à la paresse. Remarquez aussi que le premier mouvement naturel à l'homme, depuis son enfance, est, lorsque la colère s'empare de lui, d'infliger une souffrance physique à tout être plus faible que lui. Il y a

Digitized by Google

des lois — lois parfaitement oubliées et méprisées — qui punissent de mort le blanc qui fait périr un nègre. Il est interdit, sous peine d'amende, de frapper les esclaves si ce n'est avec le fouet; mais il n'y a rien qui empêche l'usage, mérité ou non, modéré ou non, de cet instrument sur ces malheureuses victimes du caprice ou de la tyrannie d'un maître. L'esclavage est en somme, chère miss Gordon, une chose mauvaise, incommode et coûteuse. Mais, si j'envisage la moyenne de bien-être dont jouissent nos quatre millions d'esclaves, et que je la compare à celle des pauvres dans les autres pays, je trouve que la comparaison n'est pas à l'avantage de ces derniers, ce qui, remarquez-le bien, ne m'empêche pas de réprouver absolument une institution qui dégrade également le possesseur et le possédé, et nous place à un rang si bas parmi les nations civilisées. »

Jusqu'à quel point le romancier est-il fondé à placer de pareilles idées et surtout une pareille conclusion dans la bouche d'un planteur du Sud, c'est ce que nous ne saurions dire. Toutefois, il est probable que tous les hommes éclairés de ce pays ne sont pas éloignés de s'y rallier. Les derniers événements auront beaucoup aidé ce mouvement d'opinion, en montrant au Sud que sa persévérance et son courage ne pouvaient prévaloir contre la réprobation que l'esclavage inspirait aux gouvernements et aux peuples de l'Europe.

Reprenons rapidement l'analyse du récit. John Lincoln Morse a demandé Zoé en mariage. Gordon aux abois est tout à fait à la merci du Yankee, a engagé sa parole, et il enjoint à sa fille de se préparer à cette union. Celle-ci, désespérée, fait appel à Seymour, qui lui propose de fuir. Elle hésite, Seymour insiste et lui donne jusqu'au soir, à neuf heures, pour se décider. Si à cette heure, il n'a pas reçu une réponse affirmative, il partira ; elle ne le reverra jamais.

Après bien des combats, ne voyant pas d'autre moyen d'échapper au sort qu'on lui prépare, Zoé, avant l'heure indiquée, écrit à Seymour qu'elle se confie tout entière à lui. Angélique est chargée de porter la lettre, mais elle la remet, infidèle messagère, à l'ennemi de sa maîtresse. Seymour, dépité, ne paraît pas, et le mariage a lieu. Pour légitimer en apparence l'union, qui eût été nulle, entre un blanc et une fille de couleur, le Yankee avait déclaré complaisamment qu'il avait du sang noir dans les veines.

A partir de ce moment, les incidents romanesques se multiplient. A peine embarqué à bord du *John C. Calhoum*, steamer qui descendait le Mississipi, Morse, pendant que Zoé s'était renfermée dans sa cabine, tombe à l'eau et n'en est tiré qu'à grand'peine. On le ramène à bord frappé d'une congestion, suite de l'état d'ivresse dans lequel il se trouvait lors de sa chute, et pendant quelque temps on craint pour ses jours. Les angoisses de Zoé, pendant ce terrible moment, sont décrites d'une manière saisissante. La mort

Digitized by Google

de cet homme abhorré l'arracherait au sort qui la menace. Mais il devait vivre. Les soins d'un médecin qui se trouvait à bord le mirent bientôt hors de danger.

Nous extrairons encore du roman un épisode intéressant de cette traversée. C'est un curieux trait de mœurs américaines. Au milieu de la nuit, l'attention de Zoé est attirée par un mouvement inusité, des bruits de pas et de voix qui partaient du pont. Elle sort de sa cabine et se mêle aux passagers qui allaient et venaient en discutant avec animation.

Il suffisait, dit le romancier, d'un regard à une personne qui avait vécu sur les bords du Mississipi pour reconnaître qu'une course était engagée entre deux steamers rivaux. Zoé s'accouda sur la balustrade et se mit à suivre, avec un mélange d'étonnement et d'effroi, les péripéties de la lutte.

A une distance de cinquante pieds, sur la même ligne, un steamer, au pont élevé, d'une construction semblable et de la même dimension que le *John C. Calhoum*, s'avançait avec rapidité, parfaitement visible et distinct à la lueur d'une pleine lune de mai. Autour de Zoé, une sorte de folie semblait s'être emparée de tous les passagers ; hommes, femmes, enfants, tout le monde s'agitait, se passionnait. C'était une fièvre générale. Le steamer rival, qui était neuf et dont la vitesse était prodigieuse, bien que parti le dernier, avait bientôt atteint le *John C. Calhoum*.

Le capitaine de ce fameux bateau n'était pas homme à supporter froidement cet affront. Il y avait eu d'ailleurs entre lui et le capitaine du *Magnolia*, lors du lancement de ce dernier, des discussions assez animées. C'était un homme résolu que le capitaine Grigg, aimant à boire et usant volontiers d'un langage énergique. Néanmoins les hommes l'appréciaient comme un bon compagnon ; il avait confié son buffet à un industriel entendu, qui dirigeait à la satisfaction générale cette branche importante du service.

Il était encore mieux venu auprès des dames, car il était garçon et de bonne humeur. En outre, il les laissait aller où elles voulaient, ne les troublait jamais dans leurs distractions, et faisait volontiers leur partie de cartes.

Dans toute autre contrée du monde civilisé, il eût été naturel de penser que la plus belle moitié des passagers, trop agitée encore par le récent accident dont J. Morse avait failli être la victime, n'était pas disposée à accepter de nouvelles émotions. Il n'en était rien cependant. Les dames américaines savent mieux dominer la faiblesse de leur sexe. Aussi quand elles eurent compris la situation, elles se rangèrent d'un commun accord en ordre de bataille, et sommèrent leur brave capitaine de tenir ferme et de lutter de toutes ses forces contre les puissantes et neuves machines du *Magnolia*.

Le capitaine Grigg n'hésita pas un instant à accepter le défi que lui adressa, par son porte-voix, le capitaine du steamer rival. Il donna ses ordres à ses hommes, qui obéirent avec entrain et bientôt la vitesse du

Digitized by Google

John C. Calhoum fut doublée. Les passagers mâles, excités par de fréquentes visites au buffet, achevèrent de se griser par le bruit et la rapidité vertigineuse du steamer. Ces deux monstres, vomissant la fumée, allaient côte à côte, d'une course à peu près égale et sans que l'avantage se dessinât en faveur de l'un ou l'autre.

Au moment où Zoé quitta sa cabine, l'agitation était à son apogée. L'eau bouillonnait furieusement entre les deux steamers. Les cris, les imprécations se mêlaient. Enfin, le noble *John C. Calhoum* gagna quelques pieds sur son adversaire. Mais à quel prix ! au prix de toute sa provision de bois, qui se trouvait épuisée. Un frémissement général accueillit cette fatale nouvelle.

« Prenez les chaises et les tables, s'écria le capitaine ! Brûlez les nègres, au besoin. »

Au même instant, une douzaine de mains s'emparaient des meubles du salon qui allaient entretenir le foyer ranimé. L'effet de ce combustible se fit bientôt sentir. Le *John C.Calhoum* regagna le terrain perdu et reprit même une certaine avance sur le *Magnolia*.

« Tout va bien ! Courage ! » cria le capitaine.

Qu'était-ce en effet que la perte de quelques meubles élégants, et qu'importait la facture des tapissiers quand l'honneur du navire était en jeu ?

L'eau cependant, soulevée par les roues puissantes, jaillissait jusque sur le pont ; le steamer craquait sous l'impulsion de ses machines surmenées ; on eût dit qu'une dislocation générale était imminente. La nuit était si claire que l'on pouvait voir les rossignols au plumage rouge-vif, perchés sur les branches des arbres qui s'inclinaient sur le fleuve.

Tout à coup, sur le pont du *Magnolia*, à quelques pieds de distance, en arrière, Zoé aperçut aussi distinctement qu'en plein jour et en plein soleil, la taille élevée et la physionomie aristocratiquement pâle de Charles Seymour. Elle poussa un cri perçant, un cri qui domina le bruit des eaux fouettées par les roues, et tendit les bras vers cette soudaine apparition. Mais pouvait-elle espérer qu'il la reconnaîtrait au milieu de la foule qui encombrait ce pont, et l'eût-il reconnue, que pouvait-il en résulter ? L'élan involontaire qui l'entraînait vers lui n'était-il pas criminel ?

A peine avait-elle eu le temps de faire cette réflexion que le *Magnolia*, à la grande surprise des passagers du *John C. Calhoum*, s'arrêta brusquement. Les cris qui partaient de son bord se turent et de sa cheminée cessèrent de sortir des flots épais de fumée. Le *John C. Calhoum* s'éloigna au milieu de clameurs triomphales et eut bientôt perdu de vue son rival.

Pendant que la traversée continuait, Zoé sut gagner l'amitié et la confiance du docteur qui soignait son mari. Elle lui raconta son histoire et les incidents de son mariage. Le docteur lui apprit que ce mariage n'était pas valable, et lui demanda si elle avait l'acte établissant sa condition de femme libre. Elle s'aperçut alors que cet acte lui avait été dérobé. Un plan de fuite fut formé et mis à exécution. Par une nuit pluvieuse, Zoé quitta le steamer à l'une des stations. Elle vécut quelques jours avec une famille nègre qui habi-

Digitized by Google

tait une misérable cabane sur les bords du fleuve, puis se mit courageusement en route pour Philadelphie, où elle comptait demander asile à un oncle de son père qui habitait cette ville. Elle y arriva heureusement, fut reçue a bras ouverts et put goûter du moins quelques mois de tranquillité et de repos.

L'auteur nous montre ensuite son héroïne forcée de quitter cette retraite pour fuir les persécutions de J. Morse qui était sur sa trace. Nous la voyons institutrice dans une famille sur les bords de l'Hudson, dont elle est chassée par l'amour du frère de son élève; puis dans un pensionnat de New-York, où l'on découvre son origine et où on lui fait subir mille humiliations. Elle retrouve enfin dans les rues de New-York Charles Seymour et retourne avec lui à la Nouvelle-Orléans, où la rappelle une dépêche lui annonçant que M. Gordon est dangereusement malade. Elle arrive et trouve son père dans une pauvre chambre d'hôtel qui devient le théâtre d'un drame sanglant. J. Morse, qui a appris son retour, se présente pour la revendiquer comme sa propriété. Il est accompagné d'un acolyte digne de lui. Seymour se trouve en ce moment près de Zoé. Une lutte s'engage. Le compagnon de Morse est renversé par Seymour qui, en même temps, reçoit du Yankee une balle de revolver dans la poitrine et tombe mort entre les bras de sa bien-aimée.

Après ces douloureux événements, l'auteur repose l'imagination de son lecteur sur des tableaux moins tristes. Alfred de Rouvray a traversé l'Océan; il est allé chercher Zoé et l'a ramenée en Bretagne. Là, au milieu des soins les plus tendres, la raison ébranlée de la jeune fille se raffermit peu à peu, et elle finit par récompenser, en lui donnant sa main, l'ami discret dont ni le temps ni la distance n'avaient pu altérer l'affection et le dévouement.

La thèse de l'auteur se dégage clairement de cette analyse et des citations dont nous l'avons accompagnée. Il est partisan de l'abolition de l'esclavagé, mais, considérant l'institution telle qu'elle existe aujourd'hui, il attribue les maux qu'elle fait peser sur la race noire bien plus aux abolitionnistes du Nord qu'aux propriétaires mêmes d'esclaves. Il met en regard l'intolérance provoquante des premiers et l'indulgence presque paternelle des seconds. Qu'on nous permette encore deux citations qui feront ressortir ce contraste.

Zoé, pendant son séjour à New-York, monte dans un omnibus pour rentrer à l'institution où elle remplissait les fonctions de sous-maîtresse, et, après avoir difficilement trouvé place dans le véhicule à peu près plein, elle promène ses regards sur les voyageurs.

Il y avait dans la voiture plus d'hommes que de femmes; mais, en revanche, une de ces dernières, qui se trouvait à l'extrémité opposée à Zoé, pouvait bien passer pour occuper la place de deux personnes. Elle

Digitized by Google

était vêtue d'une robe de coton commun à rayures jaunes et rouges, d'un châle de barége aux couleurs voyantes, et d'un chapeau d'une dimension exceptionnelle. Un voile cachait son visage, qu'elle détournait du reste avec une certaine affectation.

L'omnibus avait fait quelques pas depuis que Zoé y avait pris place, quand la jeune fille se sentit soudainement pressée comme par un reflux des voyageurs dans sa direction. Elle leva les yeux et vit sur toute les physionomies une expression de colère. Deux des voyageurs les plus rapprochés de la porte enjoignirent au conducteur de s'arrêter.

« Il y a, dit l'un, une négresse dans l'omnibus ! Que le diable emporte cette maudite créature !

— Comment, ajouta l'autre, laissez-vous monter une pareille ordure avec des blancs ? »

Plusieurs voyageurs, avec des imprécations analogues, descendirent de l'omnibus, qui était arrêté, et réclamèrent, en criant et gesticulant, l'expulsion immédiate de la négresse, qui n'était autre que la corpulente personne que nous avons signalée. Le conducteur, qui n'avait pas remarqué la couleur de la voyageuse, qui était voilée en montant dans la voiture, commença à s'effrayer des suites de son imprudence, et se mit en devoir d'obéir aux réclamations des voyageurs furieux. Il prit assez rudement la négresse par le bras pour procéder à son expulsion ; mais celle-ci se montra peu disposée à se laisser mettre dehors.

« Au nom du ciel, disait-elle, prenez pitié de moi. J'étais si fatiguée, que j'allais tomber en faiblesse quand je suis entrée dans l'omnibus. Il fait si chaud ! Vrai, je n'aurais pas osé monter si je n'avais cru que j'allais mourir. Ces messieurs auront peut-être pitié de moi, et me permettront de rester encore quelques instants. Je demeure à un mille d'ici, pas davantage. »

Le conducteur, qui était humain, l'écouta et eut pitié d'elle. Il rapporta aux voyageurs de l'un et de l'autre sexe, qui — à l'exception de Zoé — étaient tous descendus sur le trottoir, le plaidoyer de la négresse, croyant sans doute qu'eu égard à sa fatigue, on lui accorderait ce qu'elle demandait si piteusement. Il connaissait mal ses concitoyens, et il suffit d'un moment pour lui montrer qu'il s'était fourvoyé en comptant sur leur pitié. D'une voix unanime, hommes et femmes déclarèrent qu'ils ne toléreraient pas un instant de plus la présence de la négresse.

« Elle n'a rien à faire ici, disaient-ils ; pourquoi vient-elle empoisonner l'air que nous respirons. Il y a des voitures spéciales pour les gens de sa race, où ils peuvent se pavaner à leur aise sans offenser, par leur odieuse présence, les sens délicats des blancs.

Nous n'insisterons pas davantage sur ces arguments sortant, avec beaucoup d'autres de la même valeur, de ces bouches hypocrites qui font retentir si haut, aux oreilles du monde abusé, les mots de liberté et d'égalité. Il suffit de dire que les voyageurs furent sourds à l'appel d'une femme souffrante, et la virent, à leur pressante instigation, jetée brutalement hors de la voiture. En vain, elle renouvela ses prières, suppliant avec un accent et des larmes qui eussent touché un cœur de pierre, qu'on ne la

Digitized by Google

laissât pas mourir seule et sans secours au milieu de la rue; elle dut céder à la force et purger l'omnibus de son odieuse présence.

Cet incident avait à peine duré quelques minutes. Zoé, qui en avait suivi toutes les phases avec une muette horreur, vit enfin son infortunée compatriote gisant sur le pavé, les bras étendus, et remplissant l'air de ses plaintes.

« Laissez-moi descendre, cria-t-elle au conducteur qui s'occupait à replacer les vengeurs satisfaits de l'honneur de la race blanche. Laissez-moi descendre. C'est trop de cruauté. Cette femme souffre et vous l'aurez tuée.»

Tous les yeux se tournèrent vers elle et remarquèrent alors sur son visage rayonnant d'une double beauté, la marque fatale qui trahissait son origine. De nouvelles clameurs s'élevèrent, et on la jeta presque sur le pavé brûlant, à côté de la négresse dont le regard mourant demandait au ciel le secours et la pitié que lui refusaient les hommes. »

Retournons maintenant dans le Sud, et écoutons le récit d'un épisode qui est à la fois le contraste et le complément du précédent. Nous sommes dans une plantation appartenant à un M. Latour, chez lequel Seymour, après la fuite de Zoé, est allé passer quelques jours. La conversation est engagée entre ce dernier et ses hôtes; l'esclavage en est le thème :

« J'aurais voulu, dit mistress Latour, que M. Seymour eût assisté au retour de la gouvernante de nos enfants. Nous lui avions donné la liberté, mais elle est revenue d'elle-même à la plantation, préférant sa première condition aux outrages dont on l'accablait dans les Etats libres.

— Ajoutez, dit M. Latour, qu'elle est revenue reprendre sa chaîne auprès d'un mari doué du plus mauvais caractère qui se puisse voir..... — Jemina avait été pendant plusieurs années une servante choyée et gâtée, profitant de sa position vis-à-vis des enfants pour prendre sur nous un empire que j'oserai qualifier de tyrannique. Elle faisait la loi dans la maison.

— Mon mari, reprit Mme Latour, voulut l'affranchir et l'envoyer à New-York. Il prétendait qu'elle trouverait à s'y placer avantageusement comme femme de chambre. J'étais sûre, quant à moi, qu'elle serait malheureuse dans le Nord, et, qu'oubliant ses infortunes domestiques, elle serait prise, avant une semaine, de l'envie de retourner à la plantation.

— Je suppose du moins, objecta Seymour, qu'elle fut ravie de s'en aller, ravie à l'idée d'être libre, de faire ce qui lui plairait.

— Sans doute, répondit M. Latour. Elle parut tout d'abord transportée au septième ciel; mais ce qui la charma le plus, à mon avis, ce fut de se sentir non-seulement débarrassée de son tyrannique époux, mais encore socialement supérieure à lui. Rien n'était plus amusant que les regards de mépris dont elle accablait Kit, qui devenait de jour en jour plus humble et plus souple. Elle chantait toute la journée, errant dans la maison, comme un oiseau délivré de sa cage.

— Et combien de temps s'est-il écoulé, demanda Seymour, avant qu'elle ne revînt reprendre ses devoirs d'épouse?

Digitized by Google

— Jemina est restée six mois absente de la plantation, répondit mistress Latour. J'avoue que je commençais à douter de la réalisation de ma prophétie, quand, par une sombre journée de février, il y a trois mois de cela, je vis, de la verandah où je travaillais, Jemina s'approcher à pas lents de la maison. Elle avait l'air le plus triste du monde. Sa toilette, ordinairement si soignée, accusait une extrême négligence pour ne pas dire plus; le foulard, autrefois coquettement posé sur ses cheveux, pendait sur ses épaules en lambeaux déchirés. « Est-ce vous, Jemina, m'écriai-je, » est-ce bien vous, fatiguée, souffrante, accablée? » Elle prit ma main que je lui tendis, et la couvrit de baisers en fondant en larmes. Il se passa quelque temps avant qu'elle pût raconter sa déplorable histoire, les humiliations, les insultes, la faim même qu'elle avait souffertes et auxquelles la douce vie de la plantation ne l'avait point accoutumée. »

Nous abrégeons beaucoup le récit des infortunes de Jemina, l'affranchie qui revient volontairement reprendre sa chaîne. Ce que nous en avons reproduit, rapproché de la citation précédente, montre bien le but que l'auteur s'est proposé. Les deux faits qu'il rapporte, vrais ou non en eux-mêmes, sont parfaitement vraisemblables, et conformes à tout ce que nous connaissons de l'esprit qui anime les deux parties de l'ancienne république des Etats-Unis. Il faut cependant se garder d'en tirer une conclusion favorable au maintien de l'esclavage, ce qui serait certainement aller contre l'intention du romancier. C'est simplement la constatation de l'état de choses actuel. La grande question reste intacte et n'a qu'une solution possible. Il n'est permis de livrer à la discussion que les moyens d'arriver à cette solution.

Un des meilleurs moyens serait assurément de faire prévaloir les idées économiques qui sont indiquées dans *Zoe's Brand*. Le jour où les planteurs seront persuadés que la possession des esclaves est pour eux une possession essentiellement onéreuse, un obstacle à l'accroissement de leur fortune personnelle et à la prospérité générale du pays, l'esclavage cessera d'exister, sinon immédiatement, du moins peu à peu, par la force des choses, comme toute institution qui n'a plus sa raison d'être. Mais ce n'est pas au milieu de la surexcitation des esprits, de la fièvre guerrière et patriotique qui règne dans le Sud, que ces salutaires doctrines ont quelque chance de recruter des adhérents. Il suffit que le Nord ait inscrit sur son drapeau le mot abolition, pour que, par une réaction naturelle, les sentiments esclavagistes se manifestent avec une nouvelle énergie dans le Sud. Sous ce rapport, le romancier est dans le vrai. La Confédération indépendante, maîtresse de ses destinées, pourra seulement alors, sans subir la pression d'un peuple rival, s'occuper de l'émancipation de ses esclaves. Sa dignité, la morale et l'économie politique lui en feront un devoir auquel elle ne faillira pas. ERNEST BOYSSE.

Digitized by Google

LE

THÉATRE CONTEMPORAIN

LA FAMILLE AU THÉATRE

I

Il y a, au début de la comédie des *Effrontés*, une scène fort amusante, d'une allure vive et leste, entre le banquier Charrier et son fils, au moment où le père vient à avoir connaissance d'une lettre de change signée par le jeune homme, et qui n'est, par malheur, « ni la première ni la dernière. » Le banquier entre d'abord, imposant, solennel, et comme drapé dans une sourde indignation. Mais cette mise en scène inusitée n'est pas faite pour intimider son fils, trop entré dans les mœurs du jour pour s'y laisser prendre, habitué à la vie facile et aux propos légers, nourri dans le scepticisme et la causticité. Aux premières répliques de celui-ci, lancées d'un ton froid et mordant, la dignité du bonhomme se trouve désarçonnée ; à chaque mot du fils, on voit tomber, pièce à pièce, tout cet attirail de sévérité et de raideur dont le père avait cru devoir s'affubler, armure trop lourde pour ses épaules. On s'explique alors, on se rapproche ; la conversation descend des hauteurs du ton que le banquier avait voulu lui donner au début, pour redevenir simple et naturelle. Le père gronde encore, mais doucement, amicalement même. Il va, dans ses épanchements, jusqu'à donner à son fils de tels conseils, et entrer avec lui en de telles explications, que, cette

Digitized by Google

fois, on le voit bien, il a mis de côté, et tout à fait, le souci de sa dignité paternelle.

On trouve dans une telle scène, comparée à l'ancien répertoire, un saisissant exemple de la révolution complète opérée, au théâtre, dans les rapports des pères avec leurs enfants. Où sont ces parents à la parole menaçante, dont l'inflexible autorité ne parlait que de déshériter un vaurien de fils ou de mettre au couvent une fille rebelle? S'ils revenaient au jour, ces pères intraitables, quelle rougeur ne monterait pas à leur front, à voir la faiblesse de leurs modernes représentants? Et n'est-il pas curieux de remarquer quelle distance sépare, sur ce point, le théâtre moderne de celui des contemporains de Louis XIV?

Dans quelques excès singuliers de familiarité que puisse tomber le fils de la comédie contemporaine, il faut avouer que celle-ci aura le mérite d'avoir moins que l'autre compromis la dignité et même l'autorité du père de famille. Si les fils de l'ancien théâtre tremblaient en présence de leur père, ce n'est pas à dire qu'ils eussent pour lui beaucoup plus de respect que le fils même dont je parlais plus haut. La dureté des parents amenait la révolte des enfants, révolte d'esclaves, timide et sourde pour l'ordinaire, où l'autorité des premiers était plutôt trompée que bravée, par un ménagement hypocrite qui n'en sauvait pas l'honneur aux yeux du public, toujours prêt à s'égayer aux dépens des dupes. Entre le père et le fils de l'ancien théâtre, il y a état de guerre presque permanent, si ce n'est toujours déclaré, et l'on sait à qui revient le triomphe et le gain de la victoire [1].

La comédie contemporaine nous présente un autre tableau: en admettant le fils à une familiarité plus grande, en exigeant de lui une obéissance moins passive et moins absolue, en le faisant entrer dans de plus intimes relations avec son père, elle rapproche les deux parties, et le plus souvent fait cesser cet état d'hostilité, dont nous ne ririons plus aujourd'hui, la famille étant une des choses dont nous avons gardé le respect. Notre siècle aurait tort de se réserver tout l'honneur de cette réconciliation. Il s'était trouvé dans le courant du précédent, et surtout vers sa fin, des hommes qui avaient voulu rompre avec le rigorisme des pères de Molière. Tel fut l'auteur *du Jeu de l'Amour et du Hasard*, qui, dans cette comédie, nous montre un intérieur de famille tout nouveau au théâtre, à cette épo-

[1] L'autorité paternelle, généralement bafouée dans l'ancienne comédie, s'y présente aussi avec un caractère digne et solennel, mais par exception et dans des œuvres qui ne sont pas véritablement nationales. Le père du *Menteur*, comédie qui n'est guère qu'une traduction, a une grandeur tragique qui trahit bien en lui un compatriote de don Diègue, et celui de *Don Juan* n'est, à son tour, qu'une réminiscence du premier.

Digitized by Google

que. Orgon n'a des vieillards de l'autre siècle que le nom ; et, lorsqu'il se prête aux singuliers projets de sa fille Silvia, c'est à la grande admiration de la soubrette, peu habituée à rencontrer de tels pères de comédie, qu'il dit cette parole, empreinte de ce quelque peu de recherche qu'on doit pardonner à Marivaux, tant ce ton semble naturel dans sa bouche, « qu'il faut être un peu trop bon pour l'être assez. »

Cette tendance se fait surtout sentir aux approches de la Révolution. Il ne faut pas s'en étonner, si l'on songe quelle influence singulière celle-ci a eue sur les arts et les lettres, poussant à l'extrême, et jusqu'à les forcer, certains sentiments doux et tendres aussi bien que les plus énergiques passions, et s'inspirant, par la plus curieuse anomalie, de la grandeur des héros de Plutarque et de la mignardise des héros de Florian. Aussi ne trouve-t-on nulle part l'autorité paternelle mélangée d'une tendresse plus affectueuse que dans *le Père de Famille*, de Diderot, et *le Philosophe sans le savoir*, de Sedaine. Ici même, le mot d'autorité semble mal traduire le droit que le père s'attribue : s'il se reconnaît une autorité, elle est toute morale et n'est guère qu'une influence : cette idée est poussée jusqu'à une grande exagération, et l'on pourrait presque dire que le père de famille, dans les deux œuvres que je viens de citer, en arrive presque à n'être que le frère aîné de ses enfants [1]. A cet égard, on est aussi loin du répertoire du XVIIe siècle qu'il est possible ; malheureusement on est loin surtout de son ardeur scénique et de sa vie puissante, et l'œuvre de Diderot et celle de Sedaine ont un tort qu'à la scène on ne saurait pardonner : celui d'exhaler l'ennui. Mais si quelque chose y peut plaire, c'est le charme, après la sévérité tyrannique des Géronte, de trouver ce ton de douceur paternelle, comme un voyageur se plaît, au sortir d'un passage dans les hautes cimes habitées par l'ouragan, à redescendre dans une petite vallée sans caractère, mais fraîche et reposée.

Nous n'avons pas le droit, du reste, de nous montrer trop dédaigneux à l'égard de ce théâtre lourdement sentimental de la fin du XVIIIe siècle ; car, d'une façon plus ou moins directe, le nôtre en subit encore l'influence. Il en est ainsi surtout en ce qui touche la peinture des rapports de famille. Sans tomber dans ce parti pris d'abdiquer toute autorité paternelle, il est certain toutefois que le père de la comédie contemporaine use moins d'autorité que d'influence ; que le fils le regarde de plus près et de moins bas que dans l'ancien théâtre, qu'il trouvera plus souvent en lui le confident que

[1] Dans l'œuvre de Diderot, le père de famille dit à son fils, en se reportant au moment de sa naissance : « Mon cœur s'épanouit en voyant en vous un ami que la nature me donnait. »

Digitized by Google

l'auteur de ses ennuis et de ses peines ; que le tableau enfin présenté par la famille, après avoir été si orageux, s'est bien rasséréné, et que, sans avoir gardé toute la fadeur pseudo-pastorale de l'époque de Diderot, il offre une perspective aimable et souriante, où l'affection fait plus que ne faisait autrefois la crainte.

Il faut applaudir, ce me semble, à cette moderne tendance. S'il est un point sur lequel on ait quelque répugnance à suivre le courant entraînant de l'im mortelle gaieté de Molière, c'est celui qui nous occupe. Pour ma part, je l'avoue, devant cette guerre ouverte entre les pères et les enfants, j'ai peine à m'associer au rire du poète, et c'est là, à mon sens, un des très rares côtés par où la moralité de ses œuvres peut sembler attaquable. Le rire n'est qu'une des formes de l'approbation, et l'on ne peut presque plus rire où l'on cesse d'approuver. Ce n'est donc pas de ce côté qu'il est à souhaiter que notre scène revienne au comique vigoureux de l'ancien théâtre. Le ton qu'elle donne aux pères et aux enfants dans les rapports qu'elle établit entre eux a quelque chose qui satisfait davantage, sans être pour cela moins naturel et moins vrai. Si l'on y relève, de la part des enfants, une familiarité d'allures qui paraît parfois singulière, il faut remarquer que le manque de respect y est plus apparent que réel, et l'on doit reconnaître que le fils, dans l'ancien répertoire, quoiqu'il tremblât le plus souvent en face de cette autorité rigoureuse et absolue qui pesait sur lui, prononçait aussi, à ses heures de révolte, telle parole que le théâtre moderne ne pourrait plus tolérer. J'en veux citer un exemple. Lorsque, dans *l'Avare*, Harpagon dit à Cléante : « Je te donne ma malédiction, » on se souvient de la réponse du fils, qui indigne si fort Jean-Jacques Rousseau : « Je n'ai que faire de vos dons. » Il n'est pas sans intérêt de remarquer combien la parole d'Harpagon et la réponse de Cléante sont également loin du théâtre moderne. Il est rare que, chez nous, le père en vienne, fût-ce même dans le mélodrame, à cette solennité de la malédiction, si chère au théâtre de la fin du XVIIIe siècle, et qui rentrait si bien dans ces effets d'autorité morale qu'il employait presque uniquement à l'appui de la puissance paternelle. Mais, d'un autre côté, il est certain que, s'il venait à l'idée d'un père de maudire son fils dans une comédie contemporaine, celui-ci ne pourrait plus lui répondre comme Cléante, le père fût-il aussi odieux que l'est Harpagon.

Nous avons donc le droit de dire que si le fils, dans la comédie actuelle, est quelquefois un peu plus le camarade du père qu'il ne le faudrait, il y a, au fond de cette forme légère, plus de respect que dans cette timidité servile dont le fils de l'ancien théâtre ne sortait que par accès. Plus émancipé, le personnage est aussi plus affec-

Digitized by Google

tueux, et le respect retrouve peut-être au fond ce que parfois il perd dans la forme. On peut faire cette remarque, que ce n'est pas au théâtre seulement qu'une telle révolution a eu lieu dans les rapports des parents avec leurs enfants : on a dit que le théâtre était le miroir des mœurs, et, quoi qu'en puissent penser les esprits frondeurs qui s'irritent des lieux communs, au point d'aimer mieux une idée fausse qui est neuve, qu'une idée juste qui date de loin, il y a dans cette remarque banale une vérité que les faits confirment manifestement en ce qui touche le sujet qui nous occupe. Et comment en serait-il autrement ? N'est-il pas naturel à l'écrivain de peindre ce qu'il voit ? et les pensées qu'il exprime pourraient-elles, quelque puissance d'abstraction qu'il ait en lui, ne pas se ressentir de l'influence du milieu dans lequel il a vécu ? De toutes les transformations que la Révolution aura apportées dans nos lois et dans nos mœurs, il n'y en a peut-être pas de plus intéressante à étudier et de plus radicale dans ses effets que celle qui a substitué à la famille de l'ancien régime une famille nouvelle, si différente qu'on a peine à croire qu'un si court espace de temps les sépare l'une de l'autre.

Certes, Molière et ses contemporains pouvaient à bon droit s'étonner, et s'indigner même, d'une sévérité trop commune de leur temps, qui laissait si peu de place, je ne dis pas à la tendresse, mais à l'expansion et aux témoignages affectueux. La lecture des mémoires de leur temps nous fait voir qu'avec les idées qui dominaient alors l'organisation de la famille, il y avait souvent dans l'inflexible volonté de son chef autant de l'orgueil d'un homme jaloux de son autorité que du sentiment d'un devoir et d'une dignité véritable ; et, si ce n'était qu'il y a quelque chose qui nous choque à voir le fils se rendre justice à lui-même en de tels points, il semble que la portée morale de ce théâtre n'eût pas prêté le flanc à la critique. A cette époque enfin, la famille, avec les inégalités qu'elle mettait entre les enfants, avec cette préoccupation de sacrifier le bonheur de tous à la vanité d'un seul, était loin de présenter cet aspect calme et heureux que son nom seul évoque aujourd'hui. Il y a donc, dans le théâtre du XVIIe siècle, une large part à faire au tableau que l'écrivain avait alors sous les yeux. Il ne faudrait pas cependant tomber dans l'exagération en assombrissant ce tableau plus qu'il ne doit l'être. Ce qui explique le degré d'hostilité auquel arrivent les pères et les enfants dans l'œuvre de Molière, c'est aussi que, sur aucun point peut-être, le grand homme ne s'est inspiré plus directement des anciens et surtout de Plaute ; et, quelque inflexible et dure que pût être, sous Louis XIV, l'autorité paternelle, elle ne saurait être comparée à ce qu'elle était chez ces Romains, où le chef de la famille avait à peu près tous les droits et presque aucun devoir, où enfin

Digitized by Google

tout ce qui eût dû être établi pour la protection et l'appui des membres jeunes et nouveaux venus, tournait à leur exploitation au profit de ce chef, qui, parfois, y semblait moins un père que le maître d'un esclave.

D'où vient donc que ce théâtre toutefois nous semble, sur ce point même, beaucoup plus vivant et plus vrai que celui dont *le Père de famille* présente le type le plus complet, bien que celui-ci ait plus directement préparé et engendré le nôtre? A cela il y a une bonne raison. Si Molière peut tomber dans une exagération due à l'influence de la comédie antique, il n'en reste pas moins vrai que la roideur de l'autorité paternelle, à son époque, et le manque d'intimité dans les rapports ordinaires de la famille, ne fournissaient que trop matière à son esprit observateur, ainsi que nous venons d'en faire la remarque. Tout au contraire, les écrivains qui tenaient la scène il y a quelque cent ans, dans leur ardeur de créer et de devancer la société moderne, se plaçaient, pour se former un idéal de la famille, et le pousser jusqu'au point où ils mettaient la perfection, en dehors des temps où ils vivaient. Leurs œuvres, avec une sorte de divination fort curieuse à observer, qui leur fait peindre à l'avance et presque exactement la société du XIXe siècle, n'en pèchent pas moins du côté de l'observation. Ce dont ils parlent, on sent qu'ils ne l'ont pas vu. De là vient que leur théâtre manque de ce cachet de vérité qui seul anime et fait vivre le drame, comme ce feu du ciel, qui, suivant la belle allégorie de Prométhée, fait un homme là où il n'y avait qu'une statue; de là vient aussi ce ton faux et déclamatoire, qui fait que, tout en nous représentant des mœur qui sont à peu près devenues les nôtres (je ne parle que de la famille), ce théâtre a vieilli au point de n'être plus supportable aujourd'hui.

Le XIXe siècle, qui s'est imbu des idées bourgeoises dans ce qu'elles ont de mauvais et dans ce qu'elles ont de bon aussi, leur doit le singulier mérite d'avoir créé une vie de famille plus intime et plus unie qu'aucun autre ne l'a connue jamais. Sa littérature en devait nécessairement ressentir les effets, et l'on ne peut contester qu'elle excelle à tracer des peintures d'intérieur et à nous faire voyager autour de la chambre et du foyer. Ceci est vrai, surtout du roman, dont le cadre peut aisément se rétrécir jusqu'à l'analyse des sentiments les plus déliés observés dans leurs moindres nuances. Mais il en est même ainsi du théâtre, quoiqu'il ne se prête guère à une observation minutieuse de détails et de petites choses, et qu'il lui faille, d'ordinaire, une vie plus active et plus mêlée aux chocs et aux luttes du dehors. C'est un des meilleurs côtés de la comédie contemporaine, parce que c'est l'un de ceux où elle se montre le plus

Digitized by Google

vraie, que le tableau qu'elle présente du monde et des sentiments de la famille. Il ne faut pas se dissimuler qu'à cette littérature souvent un peu trop sentimentale pour la scène, le théâtre perd quelque chose de son entrain et de son mouvement; mais il me semble que, sur ce point, nous n'avons pas à regretter la verve comique de l'ancien théâtre : il l'achetait à un prix qui nous semblerait trop cher aujourd'hui, et l'entrain d'autrefois heurterait ici trop directement nos instincts et nos idées actuelles pour que, sur ce terrain, l'ancienne comédie doive et puisse être ressuscitée.

II

Tout ce que nous venons de reconnaître de différence entre le théâtre du XVIIe siècle et celui du XIXe, tout ce qu'enfin la comédie a parcouru de distance pour en venir, sur le point qui nous occupe, où elle est arrivée aujourd'hui, peut se résumer en un mot beaucoup plus gros de choses qu'on ne le penserait d'abord : le tutoiement introduit dans les rapports des enfants avec le père et la mère. Tout est là, il faut l'avouer : un peu moins de respect en la forme, cela est possible, mais beaucoup plus d'affectueuse tendresse, cela est certain. Il ne faut pas dire que parler ainsi, c'est attribuer bien plus d'importance qu'il ne convient à ce qui n'est que la forme du langage. Dans des relations aussi étroites et aussi fréquentes que le sont celles du père et de l'enfant, ces nuances acquièrent une gravité extrême, et, si elles n'emportent le fond, ce sont elles du moins qui le manifestent. En faisant tomber cette froideur sévère que mettait entre eux l'exagération des formes respectueuses, le tutoiement a permis aux parents, chose inconnue dans l'ancien théâtre, d'être les confidents de leurs enfants et les dépositaires des secrets de leurs jeunes cœurs. Il y a là tout un nouveau monde d'idées, tout un renversement des relations passées, qui met sur ce point, un abîme entre nos devanciers et nous.

Où verrait-on, dans la comédie ancienne, un père adresser à son enfant le reproche que, dans *Jean Baudry*, M. Vacquerie fait adresser par le négociant Bruel à sa fille Andrée : « Je ne sais pas si tu t'aperçois que tu ne me tutoies plus. — Mais si ! je vous tutoie, mon père. — Tu vois ! Tu ne t'en aperçois pas. Et tu me dis solennellement : mon père ! Auparavant tu me disais : père ! Je ne sais pas si c'est parce que c'est plus court, mais il me semble que ça mettait moins de distance entre nous. » Ce n'est pas qu'il y ait fort à louer ce mot qui rapproche les distances, parce qu'il est plus

Digitized by Google

court, chez un homme surtout qui semble trop véritablement ému pour donner à sa pensée un tour si raffiné ; mais ce qu'il y faut voir, c'est la grande délicatesse de sentiment dans l'amitié paternelle, c'est cette familiarité plus intime réclamée par le chef de famille. Aujourd'hui, c'est le père qui se plaint si la distance est trop grande entre sa fille et lui.

C'est ainsi que, dans notre comédie, portée surtout vers l'étude des sentiments doux et tendres, et qui est à l'ancienne à peu près ce que la comédie de Térence était à celle de Plaute, nous avons vu se développer un genre de scènes dont on ne peut contester la grâce touchante, dans ces épanchements du fils au père, de la fille à la mère, où les mouvements inquiets de l'amour se révèlent peut-être plus heureusement que dans une confidence à un valet ou à une suivante. Les exemples en sont trop nombreux pour qu'il soit nécessaire d'en citer : cette tendance est aujourd'hui fort commune. Plus d'une œuvre contemporaine présente, à cet égard, des scènes d'intérieur et ce qu'on pourrait appeler des tableaux de genre très finement observés et dessinés avec délicatesse. Le ton n'y a pas cette tendresse solennellement fade du drame philosophique, mais quelque chose d'intime, d'adouci et comme de voilé qui convient à de tels épanchements. L'effusion s'y fait souvent sentir dans les moindres mots : l'art est ici dans mille nuances qui pourraient partager, avec l'esprit des comédies de Marivaux, le reproche d'être trop déliées et trop fines pour la scène ; mais, il faut le dire, ces scènes de famille, traitées même avec un médiocre talent, ont encore ceci de bon qu'on s'y sent vivre au milieu d'une atmosphère saine et fraîche, et dans laquelle la personne du père ou de la mère de famille se détache avec une autorité véritable, forçant le respect de ses enfants, en ne semblant viser qu'à leur affection.

Ce n'est pas qu'on ne puisse trouver dans le théâtre contemporain des fils qui n'usent point de cette intime confiance avec le chef de famille, voire même qui le trompent et qui exploitent sa crédulité ; mais telle est la différence qu'il y a ici entre notre comédie et celle de nos pères, que ce fait sera présenté comme anormal et fâcheux là où il semblait auparavant commun et naturel. Qu'on prenne, par exemple, la comédie *des Jeunes gens*, que M. Léon Laya a fait représenter au Théâtre-Français il y a une dizaine d'années. Sans nous arrêter ici à sa valeur plus ou moins grande en tant qu'œuvre dramatique, reconnaissons à cette pièce, d'une action très simple, le mérite de poser nettement la thèse d'éducation que l'auteur veut défendre. On pourrait la nommer : « l'Ecole des Pères ; » car elle fait exactement pendant à *l'Ecole des Maris*, critiquant, à propos d'autorité paternelle, les mêmes erreurs que blâme la comédie de Molière en matière

Digitized by Google

d'autorité conjugale, et le faisant par les mêmes moyens. Une certaine direction, jointe à une certaine confiance, n'est-elle pas préférable à une rigoureuse compression? Telle est la question posée de part et d'autre. Quant à la réponse, chacune de ces œuvres nous la donne en mettant en présence deux hommes partant des deux principes opposés et en nous montrant que celui qui ne s'appuie que sur la contrainte ne peut obtenir qu'une obéissance apparente sous une dissimulation d'esclave. Ainsi, dans *les Jeunes gens*, le fils du banquier Rigaud se joue d'un père qui croit, grâce à des mesures de rigueur, être assuré de sa bonne conduite, tandis que Max mène, sous une autorité plus douce, une vie à la fois plus libre et plus sage. Et, pour compléter le parallèle avec l'ancienne comédie, le père dur et dupé se raille de son ami, dont il croit la confiance mal récompensée, par suite d'un malentendu qui met sur le compte du meilleur des jeunes gens les fautes de l'autre. Mais ce qu'il faut signaler, pour en revenir au point qui nous occupe maintenant, c'est qu'on ne rit pas, dans la comédie moderne, de cette tromperie du père par le fils, que celui-ci même exprime de sincères regrets du rôle qu'il est amené à jouer, qu'il dit, par exemple : « Je plaisante! Mais j'ai le cœur triste de penser qu'on a un père pour toujours se cacher de lui. Certes, moi aussi, j'aime mon père..... et plus qu'il ne s'en doute..... Car ai-je jamais une heure d'abandon, d'épanchement avec lui, lui, au fond, pourtant si bon et si sensible? » Ainsi, ce fils qui dupe son père, le voici, et ce père dupé, entré si avant dans sa sévérité systématique, on nous le montre, au fond, bon et sensible! Voilà bien la comédie moderne; la voilà même avec ses exagérations de sensibilité pour l'effet de ses dénoûments! Certes, il n'était pas nécessaire, en dehors de ce besoin d'attendrissement que nous poussons si loin, de nous montrer le banquier Rigaud si tendre, au fond, quoiqu'il nous semblât tout autre d'abord, et de nous faire voir que ce lion, qui rugissait si bien, n'était qu'un agneau revêtu d'une peau d'emprunt. Mais ceci marque les tendances actuelles, et nous n'admettons guères l'autorité paternelle sans qu'elle soit mélangée d'une tendresse réelle, lors même qu'elle semble se jeter dans une dureté de parti pris. Nous ne ririons plus aujourd'hui de la réponse d'Harpagon à Elise, lorsqu'elle implore la grâce de Valère, qui lui a sauvé la vie : « Tout cela n'est rien, et il valait bien mieux pour moi qu'il te laissât noyer que de faire ce qu'il a fait. » A peine admettrions-nous, dans le drame, cette scène du *Marchand de Venise*, une des plus belles qui soient d'ailleurs, où Shylock, maudissant sa fille et pleurant l'or et les diamants qu'elle a emportés dans sa fuite, finit par dire, en digne frère aîné d'Harpagon : « Je voudrais ma fille là, à mes pieds, morte, avec les bijoux à ses oreilles! Je la voudrais là, ensevelie, à

Digitized by Google

mes pieds, avec les ducats dans son cercueil. » Tel est, sur ce point, l'adoucissement des mœurs dramatiques.

S'il est vrai, toutefois, que nous ne pourrions plus, aujourd'hui, suivre dans tout l'odieux de leur caractère les Harpagon et les Shylock, je ne dis pas qu'en cherchant bien on ne puisse trouver, sur la scène contemporaine, des pères dont la dureté ne soit pas jouée comme celle du banquier Rigaud, et dont la tendresse soit même plus que douteuse; mais, si l'on peut retrouver ce type, ce n'est que dans une infiniment petite proportion. Je ne crois pas que, dans toutes les œuvres dramatiques qui se sont produites depuis une dizaine d'années, on en puisse citer plus de deux exemples. Ceux-ci nous sont offerts par les héros de *Montjoye* et de *Maître Guérin*. Je ne parle pas ici de *Maître Guérin*, sur lequel j'aurai à m'arrêter plus loin pour envisager l'attitude prise par le fils en face du père; mais je dois dire quelques mots de *Montjoye*, qui nous présente à peu près le même type, celui d'un égoïste par raisonnement et par principe, qui raffine son indifférence pour tous ceux qui l'entourent jusqu'à ignorer le sentiment si naturel de l'amour paternel. Tel est Montjoye, personnage tout d'une pièce, comme nous disons maintenant, condamné, du moins à la scène, à mourir dans l'impénitence finale; car, nul ne s'y est trompé, cette pièce est une œuvre en quatre actes, suivie d'une fantaisie nommée cinquième acte par quelque erreur de copiste, sans doute, où ce *Deus ex machinâ*, qui sort on ne sait d'où, plus tendre qu'un père de Sedaine ou de Diderot, et qui voudrait se faire passer pour le héros, n'est évidemment pas celui que nous avons vu dans les quatre premiers.

Dans *Montjoye*, du reste, il n'y a vraiment pas de famille. Roland n'est que le fils naturel du héros, et celui-ci, fidèle à ses principes, ne l'a même pas reconnu, afin de ne lui rien devoir, de garder envers lui son entière liberté d'action, et de le tenir par la famine quand il en sera besoin. « Ne vous fiez pas trop à vos droits civiques, mon fils, » dit Montjoye à Roland, qui se croit enfant légitime, « vous n'ignorez pas que j'ai un code à moi, qui finit toujours par faire loi..... Si tu me pousses à bout, je te ménage quelque chose qui t'étonnera bien. — Mon père, vous m'avez toujours traité en camarade, en ami..... et ce langage..... — Je suis toujours ton ami, mon garçon, mais à charge de revanche..... Il n'est pas juste que je sois ton ami, et que tu sois mon ennemi, comprends-tu? » Et cette conversation, en même temps enjouée et menaçante, arrache au fils ce cri d'admiration bien désintéressé : « Un fier homme, mon père. »

Je ne sais si l'on a remarqué ces mots du fils : « Vous m'avez toujours traité en camarade. » Il n'y a rien là qui contredise le reste du

Digitized by Google

caractère de Montjoye, tout au contraire. Si le personnage n'accepte pas les charges de la paternité, il n'en réclame pas l'honneur non plus. Ne respectant rien chez les autres, il est au moins assez logique pour ne pas exiger d'eux de respect. Si son fils lui parlait avec la déférence qu'on doit à un père, il rirait de sa simplicité. Il est donc naturel qu'il traite celui-ci en camarade, jusqu'au jour où il le traitera en ennemi. Ce jour arrive vers le milieu de l'œuvre; les prétendus époux se séparant, la fille suit sa mère, et le fils veut rester avec son père, pour qu'il ne soit pas abandonné de tous. Mais celui-ci, qui ne peut croire à un dévouement réel, l'accuse de n'avoir choisi ce parti que parce que l'argent était de son côté. On a trouvé l'injure gratuite ; peut-être est-elle dans le caractère donné ; mais il est certain que c'est là un personnage bien odieux pour une comédie.

A côté du père qui n'aime point ses enfants, type si rare dans notre comédie, et qui, d'ailleurs, est peu dans nos mœurs, il faut placer les parents qui les aiment mal, dont l'espèce est bien plus commune. Ceci touche à une question bien grave, celle de l'éducation ; mais quel est le point sérieux auquel le théâtre n'ait pas le droit de toucher? M. et Mme Dufouré, dans *les Faux Bonshommes*, sont de l'espèce dont je parle. Ils ont élevé leur fils unique dans tous les raffinements de l'égoïsme, dans toutes les recherches de l'intérêt personnel, pour s'étonner ensuite le jour où l'élève aura bien profité de la leçon. La scène où Raoul réclame à son père la succession de sa tante Anastasie, que celui-ci « détient illégalement, » est une des meilleures de la comédie : « Depuis que je suis au monde, vous m'avez toujours répété : « La fortune est le premier des biens ; si tu » veux être recherché, aie de l'argent ; si tu veux avoir des amis, » aie de l'argent ; et toujours de l'argent ! » Eh bien ! j'en veux, voilà tout. » Le père, voulant donner le change à cette inquiétante ardeur pour la fortune, propose à Raoul d'épouser la fille de Péponet. Mais le jeune homme n'a pas hâte de se marier, et veut manger son argent à sa guise. « Et voilà, s'écrie Dufouré, la jeunesse d'aujourd'hui ! On ne pense plus qu'à se créer une société en dehors de la famille. Les liens de parenté sont anéantis !.... On les brise !.... on les foule aux pieds pour une misérable question de plaisir ou d'intérêt !.... — Pour deux douzaines d'assiettes..... — Que voulez-vous dire ? — Ah ! papa, vous ne vous souvenez pas qu'à la succession de grand'maman, vous vous êtes fâché avec mon oncle..... — Monsieur !.... — Parce qu'il avait pris, de plus que vous, une douzaine d'assiettes ! — Je vous ordonne de vous taire..... — Va, maman, quand j'aurai fait une belle opération, je viendrai te prendre en voiture, et nous écraserons les passants ! — Ah ! dit Mme Dufouré,

Digitized by Google

il a un cœur excellent ! » La mère, du moins, est logique lorsqu'elle admire dans son fils les défauts qu'elle y a toujours entretenus avec tant de soin ; mais l'indignation du père nous amuse surtout, et nous rions de lui à bon droit, lorsqu'il s'étonne, avec tant d'autres du reste, de récolter ce qu'il a semé lui-même.

N'oublions pas ici le bonhomme Poirier, qui, en présentant dans l'ensemble de son caractère un type d'égoïste, a cependant une tendresse véritable pour sa fille Antoinette. A la vérité, cette tendresse a aussi son caractère d'égoïsme ; elle tend à accaparer l'affection de son enfant, qu'il aime plus pour lui que pour elle-même ; elle vise à la brouiller avec son mari, ce qui est toujours fâcheux, lors même qu'on est la femme du marquis de Presle ; elle est enfin jalouse au dernier point, et ce n'est pas, aux yeux de Poirier, le moindre tort du marquis que d'être son gendre. A côté de cet amour peu désintéressé, les auteurs du *Gendre de M. Poirier* en placent un autre tout dévoué et vraiment paternel, qui est celui de Verdelet, le parrain d'Antoinette. Ce personnage, très heureusement conçu, dont le bon sens et la loyauté forment un tel contraste avec la manière d'être de son vieux camarade, est assurément très sympathique ; mais s'il est une chose que je ne puis lui pardonner, c'est sa lutte avec Poirier pour gagner l'affection d'Antoinette, dont l'amour filial est d'ailleurs peu développé. N'est-ce pas assez, pour le père, d'avoir à lutter contre son gendre, sans que Verdelet se glisse dans sa maison pour lui voler le cœur de sa fille ? Ici, je l'avoue, je commence à plaindre Poirier, sa jalousie me semble naturelle, c'est pour lui que je prends fait et cause, et, quoi que fassent les auteurs, je me sens porté à « pleurer sur ce pauvre Holopherne, » comme le bon bourgeois dont parle Racine dans son épigramme sur la *Judith* de Boyer.

Dans *la Jeunesse*, M. Emile Augier nous montre une mère qui partage, en partie, les erreurs de Mme Dufouré, sans en avoir les ridicules. Cette femme, personnage de drame plus que de comédie, qui aime son fils d'une tendresse profonde, bien que peu expansive, qui a connu la misère, dont le cœur s'est, à vrai dire, un peu desséché à cette épreuve, et qui pousse son fils à sacrifier son amour à une alliance utile à sa fortune, nous offre le spectacle d'un esprit puissant faussé par une expérience amère de la vie. Si l'on ne sentait qu'en tout ce qu'elle dit, elle ne songe qu'au bonheur de son fils, tel du moins qu'elle peut le comprendre, on se prendrait à haïr cette mère, en voyant le soin qu'elle prend à étouffer au cœur de son enfant tout ce que la jeunesse y met de grand et de généreux. Telle qu'elle est, elle nous choque comme une vérité qui ne semble pas bonne à dire, et ce n'est pas le rôle que nous aimons à

Digitized by Google

donner, dans notre vie, à l'amour de nos mères. Peut-être n'y a-t-il pas, dans le théâtre de M. Emile Augier, de caractère plus profondément étudié ; mais l'impression fâcheuse que je signale n'en existe pas moins pour le spectateur ; le réalisme de ce type passe la mesure de la comédie ; ce qui peut expliquer que le succès de l'œuvre n'ait pas répondu à son mérite incontestable.

Il est sûr que nous avons assez de foi aujourd'hui dans l'amour paternel ou maternel, et que nous gardons assez de respect à ce sentiment pour souffrir avec peine qu'on nous le montre sous un aspect qui ne le relève pas à nos yeux. Ceci est prouvé même par l'insupportable exagération de nos mélodrames ; car, si l'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu, on peut dire qu'ici l'affectation de sentiment et les émotions de procédé sont aussi un hommage rendu aux tendances générales de cette époque, en ce qui touche les affections de famille. Si l'impression est généralement fausse chez l'auteur, qui ne prend pas le temps de penser ce qu'il dit et qui s'échauffe à froid, elle est souvent vraie chez son spectateur, généralement trop simple et trop peu éclairé pour en sentir le caractère artificiel et factice. Disons-le donc, spectateurs petits ou grands, nous admettons difficilement qu'on ne respire pas au foyer paternel un air sain et vivifiant et que l'influence n'en soit pas bienfaisante. Tel est, nous l'avons dit, le plus ordinaire tableau que nous présente la famille au théâtre. Qui s'en plaindra? La peinture est fidèle, et notre siècle y est savant. Il ne faut pas craindre qu'elle nous jette dans trop de monotonie. Que de nuances n'y a-t-il pas dans cette intimité de la famille, en raison d'abord du caractère de chaque personnage, et, pour ne s'en tenir ici qu'aux généralités, en raison de la différence des sexes. Le ton devra se modifier, suivant qu'on mettra, soit le père, soit la mère, en rapports, ici avec un fils et là avec une fille. Que de variétés délicates dans l'observation, presque inconnues aux écrivains du grand siècle, et finement appréciées par les nôtres !

Du père au fils, de la mère à la fille, ce sera avec la différence nécessaire d'une situation à l'autre, le plus souvent une intimité et une confiance entières, où l'autorité se fera douce et protectrice chez les uns, la déférence tendre et expansive chez les autres. Le père trouvera dans le fils celui qui saura prendre sa part de ses travaux, de ses ennuis et de ses inquiétudes, et il rajeunira lui-même à s'associer, à son tour, aux rêves et aux espérances du jeune homme. De la jeune fille à la femme, cette intimité a quelque chose de plus charmant encore et qui se prête à de gracieux tableaux : là se placeront ces confidences, à demi arrachées au trouble d'une jeune âme, plus murmurées que dites, plus devinées qu'entendues.

Digitized by Google

Mais c'est surtout lorsque le sexe diffère que ces rapports de famille se présentent sous l'aspect le plus heureux ; il s'y mêle alors je ne sais quoi de plus délicat, il s'y glisse une nuance assez difficile à définir, mais que chacun conçoit, car il est certain que, même dans les relations du foyer, la différence de sexe entre deux personnes se retrouve et se fait sentir. Les relations ont ici quelque chose de plus réservé qui n'en est peut-être que plus tendre. L'homme, même le moins raffiné dans ses sentiments et les formes de son langage, trouvera, en face d'une fille, des ménagements et des délicatesses qui, renversant à de certains égards les rôles attendus, semblent témoigner d'une sorte de respect du père pour son enfant. Dans *Maître Guérin*, le notaire dit à M. Desroncerets : « En vérité, on dirait que votre fille vous fait peur, » et nous ne nous étonnons pas trop d'entendre celui-ci répondre : « Eh bien, oui ; j'ai pour elle une tendresse mêlée de déférence. » Et combien l'amour-propre ne vient-il pas alors augmenter encore l'amour paternel, offrant à l'homme comme un souvenir de sa propre image sous la forme gracieuse de la jeune fille !

Ce n'est pas par la déférence que se marque l'amour de la mère pour le fils ; mais encore sera-t-il généralement plus tendre, dans son expression, que celui qu'elle montrera pour une fille ? Ce qu'on trouve surtout ici et ce qui est avant tout digne d'intérêt et de remarque, c'est cette véritable abnégation, cet entier oubli de soi-même qui n'est nulle part aussi parfait que dans l'amour maternel et qui est, en raison de ses effets, si curieux à observer lorsque cet amour s'adresse à un fils. S'il est vrai de dire qu'avec une fille la femme recommence sa vie, avec un fils elle commence une vie nouvelle, dont elle n'a fait nulle part l'apprentissage. Il est singulier de la voir, si l'on peut dire, se faire petit garçon avec lui, entrer dans toutes ses impressions comme un autre lui-même ; s'il va au lycée, prendre avec lui parti pour ou contre les maîtres, aimer ceux qu'il aime et dont il a à se louer, prendre en aversion ceux dont il se plaint. Jeune homme, elle le suivra dans ses travaux, épousant ses espérances, ses inquiétudes, ses affections et ses antipathies comme aucun ami ne pourrait le faire, et, pour ne le pas quitter même dans ses plaisirs, sa pensée devra parfois le suivre jusque dans un monde qu'elle préfèrerait ne point connaître, mais auquel elle voudra le disputer. Cette façon si absolue, dont la mère sait vivre de la vie de son fils, a été, en général, assez bien comprise du théâtre contemporain ; mais peut-être pourrait-on faire ressortir, plus qu'on ne l'a fait, cette curieuse transformation de la femme, devenant, en quelque sorte, collégien, étudiant ou soldat, dès que son fils est au lycée, à l'école ou sous les drapeaux.

Digitized by Google

On ne peut nier que, sauf de rares exceptions, dont nous avons parlé plus haut, c'est sous cette physionomie heureuse de bienveillance et d'intimité que se présente la famille sur la scène moderne; mais il y faut signaler des degrés dans la confiance et l'abandon. Ainsi, les jeunes filles du théâtre de M. Emile Augier, qu'ailleurs déjà nous avons trouvées douées de qualités plus viriles que féminines et un peu trop étrangères à la simplicité de la jeunesse, qui sont les vrais hommes de la pièce et les vrais caractères fortement trempés, n'ont pas, dans leur tendresse filiale, le laisser-aller qu'on voudrait y trouver. On rencontre même, dans leur manière d'être envers leur père (les mères sont presque inconnues dans ce théâtre), plus de déférence que de tendresse véritable. Qu'on prenne les jeunes héroïnes du *Gendre de M. Poirier*, de *Ceinture dorée*, des *Effrontés*, et l'on avouera que si elles accordent à celui-ci le respect, la soumission et le dévouement même auquel il peut prétendre, elles lui laissent désirer quelque chose du côté de l'expansion et de ces affectueux témoignages dont se repaît, avant tout, la vie commune et régulière. L'amour filial est, chez elles, sans abandon et froid dans son expression. On y sent trop le devoir, pas assez cet élan spontané qui fait le prix de l'amitié. Graves et dignes, avant tout, elles ne savent pas être jeunes même pour un père. Je sais bien que l'auteur des trois pièces que j'ai citées donne au père une âme étroite et basse, que l'esprit élevé et généreux qu'il prête à la fille, d'autre part, ne lui permet pas de se faire illusion sur ce qu'il est et ce qu'il vaut, et refroidit un amour où ne peut entrer l'estime; mais c'est là précisément une situation qui nous choque et que l'on saurait gré à l'auteur d'avoir su éviter.

J'aime mieux, à tout prendre, la manière d'être du fils avec le père, dans le théâtre du même écrivain. Reportons-nous au fils du banquier, dans *les Effrontés*. Certes, il est libre et dégagé dans ses allures autant qu'il se peut; le ton goguenard dont il accueille les plus solennelles reparties de Charrier, le met avec son père, quoi que celui-ci puisse faire, sur un pied assez singulier de véritable camaraderie. Ceci passe peut-être la mesure même de l'observation réaliste, et il me semble que peu de jeunes gens, dans le monde même où se place l'auteur, prendront un tel ton en face d'un père et malgré lui. Mais ce qui plaît, en dépit de tout, dans Henri Charrier, c'est qu'on sent, sous cet abord cavalier, une tendresse filiale plus vraie que n'en laisse voir la forme plus réservée et plus respectueuse de sa sœur. Lorsqu'il découvre une flétrissure sur le nom de son père, le coup qui lui est porté par là nous montre ce qu'il cachait d'amour et de respect réels sous la légèreté du désœuvré. Ici, se révèle ce caractère très heureusement tracé; Henri est, sans doute,

Digitized by Google

apte à éprouver de nobles sentiments, mais il est trop habitué à vivre dans un milieu sceptique et railleur pour n'être pas, le plus souvent, habile à les bien cacher. Ceci se trahit, dans le courant de l'œuvre, par ces mille nuances où nous avons vu déjà M. Augier se montrer artiste consommé. Ainsi, lorsque Henri veut témoigner à Sergine tout ce qu'il sent pour lui de sincère amitié, il commence et n'achève point, comme s'il voyait braqués sur lui les regards moqueurs de ses compagnons de plaisirs : « Je n'aime pas, dit-il, les phrases sentimentales ; mais j'éprouve le besoin de te dire..... — Quoi ? — Non, c'est bête comme une romance. » Tout le personnage est là. Nous trouvons chez lui quelque effusion, mais elle s'arrête en route. C'est ainsi qu'il se montre à nous dans ses rapports avec son père. En cela, je le préfère aux héroïnes ordinaires de l'écrivain, dont l'effusion filiale ne va pas même à mi-chemin.

Ces distinctions à part, il y a, chez l'auteur des *Effrontés*, une tendance assez curieuse, qui le pousse à faire que la leçon donnée aux pères vienne presque toujours, et plus ou moins directement, des enfants. Ceci explique en partie pourquoi ses comédies, souvent fort remarquables, ne satisfont presque jamais complétement. C'est là une tentative délicate, et où difficilement on garde la mesure. L'auteur a beau faire ; si bas que tombe le père, et quelque méritée que soit la leçon, il ne peut empêcher que quelque chose ne s'élève en nous, nous disant que c'est d'ailleurs que de là qu'elle devait partir. Ceci nous frappe surtout dans la comédie de *Maître Guérin ;* et cependant quel personnage fut jamais plus odieux que celui de ce rusé notaire ! Comme homme et comme père, il est également méprisable. Il faut renoncer à trouver chez lui une délicatesse d'aucune sorte, une trace d'amitié pour qui que ce soit. Lorsqu'il parle du boulet qui pourrait arrêter son fils dans son heureuse carrière, et que la mère s'écrie : « Comment peux-tu dire de pareilles choses sans frémir ? » l'aimable personnage répond : « Si on ne peut plus plaisanter !.... » C'est que ce n'est pas seulement de l'indifférence qu'il a pour son fils, mais quelque chose de plus encore ; c'est la jalousie du fripon obscur, qui se croit fort, contre l'homme brillant et loyal, qui est un niais à ses yeux, une jalousie féroce, implacable, que l'auteur nous laisse deviner plus grande encore qu'il ne nous la montre, qui va jusqu'à la haine, il faut le dire, et se fait connaître avec cet art des détails que je relevais à l'instant chez l'écrivain, si profond dans ces petites choses. C'est ainsi que toute cette inimitié du père pour le fils se retrouve dans un mot qui renferme l'aveu implicite de cette sorte d'ascendant que la nature droite du fils exerce sur le père et le refus obstiné d'en convenir : « Crois-tu qu'il m'intimide avec ses moustaches ? » Certes, il y a de la profon-

Digitized by Google

deur dans ce trait, et jusque dans le rôle qu'y jouent les moustaches du colonel, tant il est vrai que c'est souvent dans ces critiques du port et du visage que se manifestent le mieux les antipathies. Toutefois, lorsque, dans la dernière scène, dont l'auteur croit grandir l'effet en coiffant le colonel de son shako et de son plumet blanc, ce personnage parle à son père d'un ton d'autorité et même de menace, lorsqu'emmenant sa mère de chez *Maître Guérin*, dont elle a été trop longtemps la victime, il dit à celui-ci : « Rendez grâce au ciel que je n'aie pas été instruit plus tôt, » il nous est impossible de ne pas penser que, si toutes les paroles de reproche qu'il lui adresse alors sont justes, si la leçon donnée à maître Guérin lui était due, le colonel est précisément le seul personnage de la pièce qui n'ait pas le droit de lui donner cette leçon et de lui adresser ces paroles.

A côté des pères, il faut parler des oncles au théâtre. Le personnage de l'oncle présente à l'écrivain dramatique d'assez grands avantages. S'il est dur et despotique, les sentiments du spectateur seront plus à l'aise pour se révolter contre lui que contre un père ; et, s'il se montre au contraire bon et affectueux, on lui saura gré d'une tendresse qui, n'étant pas si rigoureusement dans la nature des choses, a un caractère plus volontaire et partant comme plus méritoire. Des oncles de la première espèce, notre théâtre nous en offre plus d'un ; car, avec notre ordinaire répugnance à pousser à l'odieux le personnage du père, il était naturel que quelques écrivains se tournassent vers un parent plus éloigné et moins désigné à nos sympathies pour lui faire jouer le rôle des pères de l'ancien régime. Tels se montrent Durandin, dans *la Vie de Bohême*, Vertillac dans *les Faux Bonshommes*. Il y a une grande analogie entre ces deux personnages, heureusement conçus l'un et l'autre ; et, si l'on remarque qu'à côté du nom de Mürger dans la première pièce et de M. Capendu dans la seconde, nous trouvons la signature de M. Théodore Barrière, nous ne nous étonnerons pas qu'un des caractères de ces types soit l'horreur de l'art et la lutte contre la vocation d'un neveu rebelle. Tous les deux sont plus jaloux de ramener celui-ci à une absolue soumission que soigneux de gagner son affection en lui faisant sentir la leur. S'ils lui ont d'abord ouvert leur maison et entr'ouvert leur bourse, on sent que la vanité et le respect humain ont eu dans leur bienfaisance la plus grosse part. Et s'ils veulent, après cela, que le jeune homme, au prix de cette demi-charité, aliène sa liberté entière, s'ils viennent à lui reprocher sans cesse leurs bienfaits amers, nous pourrons le croire dégagé envers ux et les poursuivre de toute l'aversion qu'ils doivent inspirer.

Le théâtre contemporain nous montre aussi le personnage sous un aspect aimable et sympathique ; il y réussit même assez bien, et

Digitized by Google

ce type de l'oncle bienveillant semble porter bonheur à ceux qui l'emploient. J'ai déjà parlé de la comédie *des Jeunes Gens :* ici l'oncle Antonin et son neveu Max sont mis en opposition avec le banquier Rigaud et son fils Francisque, pour servir, par l'exemple, la thèse d'éducation que l'auteur veut défendre. Je ne reviendrai pas sur ce point; et, sans m'arrêter à l'oncle Antonin, je dirai quelques mots d'un personnage, que le même auteur nous présente dans *le Duc Job* et qui lui ressemble beaucoup; car M. Laya, qui n'est rien moins que pessimiste, a une tendance à s'attacher à ce personnage du brave et bon oncle. Celui-ci est le marquis de Rieux, qui séduit tout d'abord; car la seule façon dont l'auteur l'introduit dans son œuvre est particulièrement habile et propre à lui gagner les bonnes grâces du spectateur. Il apparaît vers le milieu de la comédie, quand le héros Jean de Rieux est pris d'un découragement profond en voyant tant d'obstacles lui barrer le chemin du bonheur, et l'accueil qu'il fait à ses ennuis, qui a quelque chose de fraternel dans sa cordialité et de paternel dans sa sollicitude, produit une impression d'autant meilleure que son intervention est moins attendue et moins préparée. L'on se ranime et l'on se réchauffe, avec Jean, au foyer de cet aimable et joyeux vieillard, et la connaissance est vite faite avec lui. C'est là un type qui a sa valeur dans la comédie de sentiment.

Mais le véritable modèle des oncles de comédie, c'est cet excellent Van Buck, dans le proverbe de Musset, *Il ne faut jurer de rien.* Comment le poète fait-il pour concilier ici la verdeur du ton de l'ancien théâtre avec la délicatesse de sentiment du nôtre? Il est certain que Van Buck, malgré sa bonhomie toute moderne, a le relief et l'entrain d'un oncle farouche échappé au vieux répertoire. C'est qu'il gronde en oncle qui sait son métier; mais nous ne nous y laissons pas prendre, non plus que son neveu Valentin, irrévérencieux parfois, mais affectueux toujours. Certes, il sait rouler des yeux mécontents, lancer des éclats de voix indignés, arrondir des périodes orageuses et accusatrices; mais il a beau faire, il ne peut persuader à Valentin qu'il n'est pas le meilleur des oncles. Si je n'avais eu ailleurs l'occasion de parler de ce charmant premier acte du proverbe, qui se passe tout entier entre Van Buck et son neveu, si je n'en avais déjà cité une page merveilleuse, que pas un écrivain d'autrefois n'eût désavouée, j'aimerais à m'arrêter plus longuement sur ces deux figures si heureuses et si vivantes. Valentin a, en face de son oncle, ce sans-façon que plus tard l'auteur des *Effrontés* devait donner au fils de Charrier, mais il le corrige par une amitié qu'on sent si vraie qu'on ne le voudrait pas autrement. Je cite les derniers mots de cet acte, dans lesquels le neveu se montre sous ce double

Digitized by Google

aspect : « Me prends-tu pour un oncle du Gymnase ? » s'écrie Van Buck, fatigué du ton gouailleur du jeune homme. — « Moi, grand Dieu ! le ciel m'en préserve ! je vous tiens pour un oncle véritable, et de plus le meilleur des oncles. Croyez-moi, venez-aux Champs-Elysées. Après un bon repas, et une petite querelle, un tour de promenade au soleil fait grand bien. Venez, je vous conterai mes projets, je vous dirai toute ma pensée. Pendant que vous me gronderez, je plaiderai ma thèse ; pendant que je parlerai, vous ferez de la morale, et c'est bien le diable s'il ne passe pas un beau cheval ou une jolie femme, qui nous distraira tous les deux. Nous causerons sans nous écouter ; c'est le meilleur moyen de s'entendre. Allons, venez. » N'y a-t-il pas ici la preuve qu'on peut donner à la conversation d'un oncle et d'un neveu, au fond toute moderne, un ton et un entrain digne des meilleurs temps de l'ancienne comédie ? Qu'enfin ce n'est pas la matière qui manque à l'écrivain, mais l'écrivain qui manque à la matière ? Par malheur, il faut, pour cela, être Musset, et Musset dans ses bons jours.

III

Mais la vie de famille ne se borne pas à ces relations de bas en haut et de haut en bas : à côté d'elles, celles des frères et sœurs ont, je ne dirai pas une intimité plus grande, mais le charme d'une égalité parfaite. Ici, le ton ordinaire sera celui de l'amitié libre et sans réserves, hors le respect dû à la jeune fille, que gardera le frère et que nous avons vu partagé par le père lui-même. Et quelle plus douce amitié que celle-ci, quel sort plus commun et plus intimement confondu que celui des enfants du même père, groupés au même foyer, frappés des mêmes revers et nourris des mêmes espérances ! Où la confiance sera-t-elle plus grande, l'expansion plus nécessaire qu'entre ces associés de fortune, qu'un seul navire entraîne ensemble au port ou au naufrage ?

Notre théâtre, si familier et si intime, où le coin du feu joue littéralement un rôle si souvent répété, trouve, de ce côté, d'heureux développements. Nous sommes ici bien loin de l'ancien théâtre, où le frère et la sœur, élevés loin l'un de l'autre, semblent à peine se connaître, où le *vous* établit entre eux une réserve glacée, où l'intérêt seul les rapproche, quand besoin est de s'unir contre l'ennemi commun, le père. Sur notre scène, au contraire, l'intimité est complète et n'attend pas pour se produire les besoins d'une commune défense. Mais la différence des sexes établira, ici encore, des nuances

Digitized by Google

importantes à signaler; et, bien qu'on ait dit avec raison qu'une sœur n'est pas une femme pour son frère, et qu'un frère n'est pas un homme pour sa sœur, il se mettra dans leurs rapports, sous un air de camaraderie, quelque chose de plus réservé et de plus délicat qu'on n'en pourrait trouver dans les rapports de deux sœurs ou de deux frères entre eux. Ceci, bien compris, pourra donner une grâce singulière aux scènes entre frère et sœur. Lorsque La Bruyère se demandait si l'amitié pouvait réellement exister entre deux personnes de sexe différent, il ne songeait pas à cette amitié charmante qui croît à l'ombre du foyer paternel. L'effet en est trop heureux pour que notre théâtre n'en ait pas souvent reproduit la peinture. Les enfants du banquier Duchâteau, dans *la Fiammina* [1], ceux de M. Rigaud, dans *les Jeunes gens*, ceux de Charrier, dans *les Effrontés*, sont d'assez bons modèles du genre.

Il ne faut pas s'étonner si, dans les allures respectives du frère et de la sœur, la plus grande hardiesse se trouve du côté de la jeune fille, puisque la plus grande innocence s'y trouve aussi. Le frère aura souvent quelque chose à cacher à sa sœur, tandis que celle-ci n'aura rien à lui cacher. Le jeune homme, lancé dans une vie facile et dissipée, ne trouvera guères qu'en face d'elle cette réserve sur le chapitre de ses aventures galantes, que le théâtre moderne ne lui donne pas même en face de son père. Il faudrait, en effet, qu'il fût tombé bien bas, celui qui ne respecterait pas l'innocence d'une sœur. « Mais à quoi, dit Clémence à Henri, dans *les Effrontés*, à quoi peux-tu dépenser tant d'argent? — A quoi? Parbleu..... » et il s'arrête aussitôt, et dit : « Je n'en sais rien. — C'est bon, répond Clémence, tu as des secrets pour moi, j'en aurai pour toi. » Mais ces secrets, elle ne les garde pas longtemps, et, avant que la scène soit finie, ils s'échappent de son jeune cœur, impatients de se trahir. Peut-être un frère n'est-il pas le confident naturel des pensées d'amour d'une jeune fille; mais celle-ci n'a plus de mère, et, pour son père, nous savons ce qu'il est; son amour d'ailleurs, né en grande partie de l'estime, est si pur et si honnête que, volontiers, elle l'irait dire en face à celui qui en est l'objet, par cette raison, « qu'elle est riche et qu'il ne l'est pas. »

J'ai dit, plus haut, que les héroïnes de M. Augier ne brillaient pas ordinairement par les témoignages de leur amour filial. Nous retrouvons, en effet, ici, Clémence bien plus tendre en face d'Henri que nous ne l'avions vue en présence de Charrier, et son affection se manifeste beaucoup plus comme sœur que comme fille. Henri, de son côté, perd aussi, avec elle, ce ton railleur et léger qu'il prend

[1] De M. Mario Uchard.

Digitized by Google

avec les autres ; il ne craint pas, comme avec Sergine, de dire des choses « bêtes comme une romance, » et, lorsqu'il la voit feindre le calme, quand elle se trouve réduite à devenir la femme de Vernouillet, c'est avec une amitié très profonde et très émue qu'il lui parle : « Tu ne me donnes pas le change, ma chère Clémence. Tu as beau te bassiner les yeux avec de l'eau fraîche, je vois bien que tu as pleuré. Va, ne te gêne pas pour moi, ma chérie ; ta fausse gaieté me fait plus de peine que ne m'en ferait ta tristesse ; si tu te plaignais à moi, cela te soulagerait du moins, et je te serais bon à quelque chose. »

Le théâtre moderne, à l'imitation de l'auteur des *Femmes savantes*, s'est souvent aussi servi de deux sœurs, lorsqu'il a voulu répandre sur sa donnée cette vie qu'elle emprunte à l'opposition de deux caractères bien tranchés. Mais il y faut voir cette différence que, tandis que les filles de Philaminte ne font pas montre de beaucoup de sympathie l'une pour l'autre, l'optimisme de la scène contemporaine, tout en douant les sœurs de caractères fort différents, ne les rapproche pas moins, pour l'ordinaire, par une amitié véritable. Cette opposition de caractères dont je parle, très commune sur notre scène, peut se remarquer, par exemple, dans *Philiberte*, *Cendrillon*, *le Démon du Foyer*, *l'Honneur et l'Argent*, *le Luxe*, *les Faux Bonshommes*, etc. De ces œuvres, on n'en peut guères citer qu'une, faisant exception à la règle commune, qui veut entre les deux sœurs une entière amitié. C'est *le Démon du Foyer*, dont nous nous sommes occupé ailleurs. Nous trouvons ici deux sœurs cantatrices : l'une, artiste médiocre, qui compte plus sur sa beauté et les artifices de sa coquetterie que sur son talent pour gagner les suffrages, envie à l'autre des succès qu'elle n'a pas le courage de partager au prix d'un égal travail. A cela se joint encore une rivalité d'amour, et ajoutons que, pour rendre l'opposition plus saisissante et présenter plus favorablement le caractère de la grande artiste, l'auteur la fait passer à côté de cette jalousie de sa sœur sans que son âme aimante et douce en ait soupçon, jusqu'à l'heure où celle-ci lui en fait elle-même l'aveu. S'il y a donc ici jalousie, s'il y a animosité, ce n'est que d'un côté ; et d'ailleurs, il faut avouer que le père des jeunes filles, qui a seul deviné le fond des choses, accable, à toute occasion, l'artiste paresseuse et coquette de tels et de si durs reproches qu'il faut lui attribuer en partie la révolte de cette âme humiliée. Il arrive alors que l'auteur, avec son habileté si grande en matière de sentiments et en raison de ses tendances optimistes, arrive à ne plus guères nous faire voir en Flora qu'un esprit plutôt malade que méchant.

Il n'en reste pas moins vrai que notre théâtre ose rarement trou-

Digitized by Google

bler la concorde qui doit exister entre deux sœurs. Ainsi, même dans des œuvres comme *Philiberte* et *Cendrillon*, où nous voyons une mère déshériter l'une de ses filles des caresses et des témoignages d'affection qu'elle prodigue à l'autre, l'intimité et la tendresse des relations entre les deux filles n'en paraît pas être troublée. Il y a là quelque chose de touchant, qui élève grandement à nos yeux le caractère de la déshéritée et la rend profondément sympathique. Il est vrai que Marie, l'héroïne de *Cendrillon*, finit par avoir des mouvements de révolte, qu'on ne peut guères lui reprocher ; mais, dans ce moment même, où elle réclame de sa mère sa part d'affectueux témoignages, nous ne sentons pas, à la différence de Flora, dans *le Démon du Foyer*, s'altérer en elle son amitié pour sa sœur.

Que si nous cherchons enfin tout l'abandon et toute la confiance d'une intimité sans motif de jalousie et sans ombrage, entre deux sœurs de caractères toujours opposés, dont l'une sera légère et l'autre sérieuse, l'une coquette et l'autre tendre, l'une ambitieuse et l'autre modeste, c'est là ce que nous n'aurons pas de peine à trouver et ce dont notre théâtre nous donnera le plus d'exemples. On peut dire qu'ici l'opposition même des caractères empêche toute jalousie, en écartant toute rivalité, et que, dans les confidences réciproques que se feront les deux sœurs de leurs espérances et de leurs déceptions, il leur sera facile de causer sans s'écouter, ce qui est, à en croire le poète que je citais plus haut, « le meillenr moyen de s'entendre. » Mais pourquoi mettrions-nous en doute l'intérêt que peuvent prendre les jeunes filles au récit l'une de l'autre? et qu'importe, dans cet échange de tendres secrets, que la diversité des natures pousse les rêves de chacune vers des objets différents? Ce ne sont là que des variations d'un même thème, que l'on reconnaît toujours en quelque ton qu'un autre vienne à le jouer. Les auteurs des *Faux Bonshommes* l'ont fort bien reconnu, et les mutuelles confidences des deux jeunes filles qui semblent, par leurs caractères, si éloignées l'une de l'autre, donnent lieu à de charmantes scènes, et qui sont presque les modèles du genre.

A l'inverse du théâtre de Molière, qui cherche souvent une opposition de cette nature dans le rapprochement de deux frères, le théâtre contemporain met rarement des frères en présence l'un de l'autre. Si je porte les yeux autour de moi sur les œuvres de ces dernières années, je n'en vois guère qu'un exemple dans la remarquable comédie du *Testament de César Girodot*[1]. Ici, ce n'est certes pas la concorde qui règne; mais il en serait du moins ainsi s'il ne tenait qu'à Félix Girodot, qui fait les plus louables efforts

[1] De MM. A. Bélot et E. Villetard.

Digitized by Google

pour se faire pardonner par son frère Isidore d'être riche, heureux et fêté partout, tandis que celui-ci vit misérablement, aigri par son impuissance et à charge à chacun. Il est assez curieux de remarquer que, à prendre en lui-même le caractère d'Isidore, il semble qu'on ait peine à y trouver les éléments d'un personnage comique et que l'odieux de ce caractère ne soit pas de nature à faire rire le spectateur. D'où vient pourtant qu'il amuse véritablement et qu'il apparaît comme le mieux venu de la comédie? C'est qu'il nous est présenté, tout envieux qu'il est, plutôt encore comme un esprit faux que comme un cœur mauvais. Il ne comprend pas, il ne peut véritablement comprendre pourquoi cet autre fils de son père a réussi, tandis que lui, son frère, ne peut parvenir à rien; cette injustice le révolte, et le révolte de très bonne foi. De là vient que nous pouvons rire de la susceptibilité qui le tient sans cesse en éveil, qui le met en garde contre les moindres mots de Félix, qui lui fait découvrir partout des manques d'égard et des intentions blessantes, qui lui fait savoir aussi peu de gré à celui-ci des services qu'il lui rend que de ceux qu'il lui refuse, et l'amène à reprocher à son frère de « l'écraser de ses bienfaits. » Il n'a nulle conscience de ses prétentions ridicules, lorsqu'il voit quelque défaut de délicatesse dans la manière dont son frère lui rend service. Rien ne le prouve mieux que son aparté, d'un excellent comique, au moment où Félix répond amicalement à une demande d'emprunt : « Viens demain..... nous arrangerons cela. — Il faut toujours que j'aille chez lui, et il demeure rue Saint-Jacques..... comme s'il ne pouvait pas passer aux Batignolles en allant à la Sorbonne! » La sincérité de son étonnement accuse bien le personnage : c'est sa bonne foi qui en sauve le comique. Qu'on la retranche, en effet, et l'on se trouve en face d'un personnage de drame, auquel il y aurait bien peu de traits à ajouter pour en faire un pendant d'Yago et des envieux les plus farouches que le théâtre ait produits. Il est certain, par exemple, que, dans la scène du dernier acte, d'ailleurs pleine de traits et fort remarquable, où Isidore reproche à son frère, avec une exaltation qu'il ne peut plus contenir, « d'avoir accaparé sa part de bonheur, » on sent qu'on approche de cette limite, difficile à déterminer exactement, où la comédie finit et le drame commence.

IV

Il faut remarquer que le siècle où nous vivons, s'il a resserré le lien qui rattache les parents aux enfants, ainsi que les frères et

Digitized by Google

sœurs les uns aux autres, relâche singulièrement celui qui nous relie à des parents plus éloignés. Dans cette vie agitée qui nous pousse et qui jette si facilement chacun de nous loin du clocher et des horizons paternels, les parents ne se connaissent plus guères au delà de quelques degrés très proches, et ce que l'affection a gagné dans le cercle intime du foyer, elle le perd dans ces relations du dehors que la famille d'autrefois conservait si religieusement. Il ne faut pas trop s'en plaindre : ce que nous gagnons vaut mieux que ce que nous avons perdu.

Il résulte de là que, lorsque des parents éloignés viendront jouer un rôle sur la scène contemporaine, il sera bien rare que ce rôle ne soit pas l'opposé de ce que nous avons vu presque exclusivement jusqu'ici. De ce côté, le théâtre rentre franchement sur le terrain de la vraie comédie. Ici, plus de concorde, ou du moins une concorde apparente ; tout juste assez d'intimité pour se jeter à la tête mille vérités désagréables et qu'on n'oserait pas dire au premier venu. Riche, on fera valoir sa fortune et on la comptera devant un parent pauvre ; on se plaindra de n'en pas avoir assez en face de celui qui en aura dix fois moins ; on ne saura comment chacun fait pour vivre, aujourd'hui qu'il faut être si riche pour avoir le droit de respirer un air sain et pur : on est en famille ! Beau parleur et homme du monde, on écrasera, sans respect humain, celui qui ne le sera pas ; chaque mot, chaque geste, chaque sourire lui feront comprendre qu'il n'est qu'un sot et qu'un rustre, si on ne le lui dit en termes exprès ; on sera franc, c'est-à-dire brutal ; il n'est pas besoin de se flatter : on est en famille ! Envieux et jaloux enfin, l'on n'épargnera rien pour satisfaire sa passion, en poursuivant de ses traits méchants celui qui nous aura fait cette injure d'être plus heureux ou plus intelligent que nous ; on jouera avec délices le rôle de l'insulteur du triomphe romain, et l'on ne cachera pas même la dureté de ses attaques sous cette forme adoucie, qu'on emploie dans le monde, par pudeur, envers ceux qu'on aime le moins : on est en famille !

Voyez ces vieilles parentes, recueillies généreusement par une branche de la famille plus heureuse que la leur, et que nous rencontrons dans *le Roman du jeune homme pauvre* et dans *les Ganaches :* par quelles susceptibilités offensives, par quelle aigreur venimeuse ne reconnaissent-elles pas les bienfaits qu'elles ont reçus ! Mais il y a, dans le type de ces deux femmes quelque chose de trop odieux pour les maintenir sur le pied comique où les auteurs ont la prétention de les placer : leurs ridicules amusent d'abord, mais l'indignité de leur conduite révolte ensuite ; de sorte que le caractère en demeure trop comique pour le drame et trop dramatique pour la comé-

Digitized by Google

die. D'ailleurs, dans l'idée première de ce personnage, on trouve difficilement matière, à n'en prendre même que les côtés ridicules, à ce rire honnête et franc qui est le fond de la comédie. La situation d'un parent pauvre, n'ayant d'asile que celui que la charité lui laisse, ne peut guère inspirer, ce me semble, un rire de ce genre, et la misère est une rude école d'aigreur, qui porte en elle bien des excuses. Et ceci n'est pas seulement une considération morale, mais bien littéraire, ou, pour mieux dire, la thèse morale et la thèse littéraire se confondent ici, comme il en est le plus souvent. Certes, Molière, le satirique impitoyable, n'eût pas songé à railler la pauvreté !

J'aime mieux, pour ma part, ces scènes d'intérieur quelque peu tourmentées, où une famille avide et armée en guerre se précipite sur les dépouilles de quelque pauvre mort, plus vite oublié qu'enseveli. Il est curieux cependant que la rapacité des héritiers ait été si souvent et si heureusement exploitée par la comédie, et qu'un tableau, qui devrait sembler lugubre, se prête ainsi à d'amusantes peintures ; mais on doit remarquer que les agitations de cette foule inquiète et en éveil nous amusent à ses dépens, et que les rires du public vengent celui qu'on oublie ; pourvu donc que ces héritiers ne soient pas des parents trop proches, afin de ne pas tomber dans l'odieux du drame, et que, d'un autre côté, le mort ne nous soit pas connu et ne s'offre guère à nous que comme une abstraction, on comprend que la comédie s'égaye d'une peinture qui a ses côtés comiques et ridicules. Il est certain, du reste, qu'il en est ainsi, et *le Testament de César Girodot*, par exemple, est l'une des œuvres modernes qui ont excité la plus franche gaîté. Les auteurs y ont eu l'habileté, comme Jean-Paul Richter, dans son *Etrange Testament*, d'adoucir la pensée de la mort, en nous donnant le défunt pour un homme d'esprit, observateur des ridicules, qui a voulu comme se donner la comédie à l'avance, en préparant, par ses dernières dispositions, les scènes dont nous sommes les témoins. Pendant qu'elles se jouent, on sent qu'il est parmi les rieurs et l'ont rit avec lui.

Outre la fièvre de l'héritage, maladie commune à presque tous les parents de César Girodot, les auteurs relèvent heureusement les rapports de ceux-ci les uns avec les autres. Au ton général aigre-doux, qui domine ces rapports, on s'aperçoit que, là encore, on est en famille. C'est Lehuchoir, le riche industriel, écrasant de l'abus du pronom possessif le petit employé d'administration ; c'est la femme de celui-ci, Clémentine, humiliée de sa situation modeste, qui trouve dans les mots même les plus innocents mille intentions malignes, et qui ferait pendre un homme avec quatre paroles. —

Digitized by Google

« Où est ce notaire? dit Lehuchoir. Ne va-t-il pas falloir lui envoyer *ma* voiture et *mes* chevaux pour qu'il se rende ici?.... Il s'imagine donc que je vais l'attendre? » Et Clémentine disant : « Mon Dieu! mon cher cousin, nous l'attendons bien. — Vous! vous! avec cela que votre temps est précieux! Moi, j'ai à surveiller une armée d'ouvriers qui mangent *mon* argent et qui perdent *mon* temps pendant que je suis ici. » Quant à la susceptibilité inquiète et jalouse de Clémentine, elle se trahit par de fines et justes nuances, telles que ce mot : « C'est moi qu'on embrasse la dernière, c'est tout naturel, » ou celui-ci, lorsque Hortense emmène Pauline, ne voulant pas gêner les fumeurs, qui ont peur pour les nerfs des dames. « On ne me propose pas de sortir, à moi; il paraît que je n'ai pas de nerfs. » Voilà de bons traits de caractère et comme il en faudrait rencontrer plus souvent sur la scène comique.

Les auteurs de la *Poudre aux yeux* ont su aussi trouver d'excellentes scènes de comédie dans la peinture de certaines petites faiblesses si communes dans les relations de famille. On connaît ce brave parent que les Ratinois appellent l'oncle Robert, qu'on aime de tout cœur, mais dont on rougit si fort, lorsqu'on se voit menacé de le mettre en présence de la future bru et de sa famille. L'oncle Robert n'est pas un parent pauvre, tant s'en faut; mais il est si commun avec sa grande redingote et ses boucles d'oreilles en or! Il a été marchand de bois, et il a cette manie de le dire à qui veut l'entendre; ce dont Ratinois lui conseille de s'abstenir par modestie : car, si le commerce de bois est une si belle profession, il ne faut pas humilier ceux qui n'ont pas le bonheur d'y vivre. Mais le trait distinctif de l'oncle Robert, celui qui le signale à l'effroi de sa famille, ce sont ces éternelles boucles d'oreilles qui ne le quittent pas : à la pensée de le voir réuni aux brillants Malingear, chose qu'on veut éviter à tout prix, ce sont toujours ces malheureux ornements qu'on voit avec terreur s'agiter comme un cauchemar et une menace. Tandis que Robert parle, Ratinois, qui n'a rien écouté, et a suivi avec impatience tous les mouvements des deux anneaux d'or, lui demande tout d'un coup si cela ne le gêne pas, et s'il ne pourrait pas s'en passer. Enfin, lorsqu'on discute le menu d'un dîner à offrir aux Malingear, un employé de la maison Chevet venant à parler d'un poisson accompagné de crevettes en boucles d'oreille, une liaison d'idées toute naturelle reporte cruellement la pensée de Ratinois sur l'oncle Robert, qu'il ne se rappelait pas avoir invité, et qui va se trouver en face du fameux docteur, de sa femme et de sa fille. Au dernier moment même, lorsqu'on finit par rejeter la fausse honte, il ne faut pas croire que les fameuses boucles d'oreilles soient oubliées dans le singulier compliment que Ratinois adresse à Robert :

Digitized by Google

« Ecoutez, mon oncle Robert : vous n'avez pas d'esprit, pas d'instruction ; vous avez des boucles d'oreilles ; mais vous avez de ça (montrant son cœur). » Ce sont là de petits détails, mais d'un effet comique assuré et d'une frappante observation, tels enfin que les meilleurs écrivains comiques ne les eussent pas dédaignés.

V

Si nous voulons maintenant résumer nos observations, nous reconnaîtrons que la part faite à la satire et à la comédie est, en ce qui touche la famille, très restreinte dans le théâtre contemporain. La règle, à cet égard, est facile à poser. Là où nous trouvons des membres de la famille vivant à un foyer commun, nous avons une comédie de sentiment, et la comédie satirique et joyeuse ne commence guère que lorsque nous sortons de ce foyer, qui est l'une des choses que nous respectons le plus. A cette douce intimité, à ce charme des rapports introduits dans la maison, il était inévitable, je l'ai dit, que l'entrain scénique perdît quelque chose ; mais il ne faut pas trop s'en plaindre, car nos goûts, nos idées et nos mœurs sont ici singulièrement changés, et c'est là un des points, et presque le seul, où le réveil de la vraie comédie serait vraisemblablement impossible. D'ailleurs, ôter au théâtre moderne la peinture qu'il a faite de la famille, ce serait vouloir lui enlever presque toute son originalité, puisque c'est de ce côté qu'il a le plus inventé, créant une famille nouvelle, que la fin du XVIIIe siècle n'avait fait qu'ébaucher.

On peut même dire qu'à peine le théâtre du temps de Louis XIV connaissait-il la famille, puisqu'à peine il nous fait sentir le lien d'affection nécessaire qui en doit unir les membres entre eux. A vrai dire, s'il arme les fils contre les pères, ce n'est pas à l'autorité paternelle qu'il s'attaque, mais à ses abus ; la lutte est celle des forces vives de la jeunesse contre une vieillesse chagrine et morose, aussi folle dans son système de compression que celle-là dans son ardeur amoureuse. Mais il n'en reste pas moins vrai que ces hostilités au sein de la famille ont quelque chose qui nous choque. Le XVIIIe siècle l'a si bien compris, que déjà, dans cette guerre des jeunes contre les vieux, il remplace le père par le tuteur et, le plus souvent, par le tuteur infidèle.

Nous allons plus loin, souffrant avec peine que, des enfants aux parents, les rapports ne soient pas ceux d'une intimité affectueuse, et, lors même que les idées des uns sont en lutte avec celles des

Digitized by Google

autres, nous voulons sentir que la tendresse ne se perd pas dans ce conflit des passions. En tout cela, du reste, le théâtre n'a fait que suivre l'impulsion des faits. Ce que la famille a gagné, depuis seulement un demi-siècle, du côté de l'intimité est curieux à constater. J'ai déjà relevé ce tutoiement, à peine employé autrefois par le père et la mère avec son enfant, et dont aujourd'hui celui-ci use le plus souvent à leur égard ; question de forme qui ne serait rien par elle-même, et qui est tout comme indice du fond. Que de choses peut-on dire, sous cette forme douce et confiante, que le *vous* solennel et froid arrêterait au passage! De là, nécessairement, des relations nouvelles : le père, distance gardée, devient l'ami du fils ; la mère, la confidente de la fille.

Tous les faits, aujourd'hui, favorisent et encouragent cette intimité nouvelle, et jusqu'à cette exiguité de nos habitations, qui, en nous rapprochant matériellement les uns des autres, raccourcit aussi quelque peu la distance morale. Je n'admets pas la généralité de la thèse que les grands effets proviennent le plus souvent des petites causes, et je ne pense pas que la chute d'un verre d'eau décide du sort des Etats; mais comment nier l'influence du fait dont je parle, lorsque, répétée chaque jour, elle agit sur toute notre vie et entre dans toutes nos habitudes? Vu de plus près, avec moins de solennité et de prestige, et comme en déshabillé, le père de famille laisse de côté une partie de la raideur et même de la dignité qui accompagnaient autrefois l'exercice des droits paternels. Ses rapports plus fréquents avec l'enfant les mettent ensemble sur le pied d'une familiarité qui pourra tomber jusque dans la camaraderie. Il faut le dire, en effet, à ne parler ici que du théâtre, il est nécessaire de garder, sur ce point, une mesure sans laquelle le père de famille perd tout ce qu'il y a de sympathique dans son caractère. Le père, confident et complice des écarts de son fils, est un personnage que la comédie ne devrait admettre que pour en faire une verte critique, et qu'elle traite souvent avec une trop facile indulgence. Tel est l'écueil auquel peut conduire le ton d'intimité accepté par la scène moderne, lorsqu'on ne le circonscrit pas dans les limites que le tact de l'écrivain doit lui indiquer. Que le père se rapproche amicalement du fils, mais à la condition de n'oublier ni la dignité de son caractère ni le sentiment de son âge.

Cette observation faite, il faut louer le ton de notre théâtre dans la peinture de la famille ; il faut louer aussi la place qu'il lui donne, si considérable qu'elle soit. Ce n'est pas qu'il n'y ait point quelque exagération dans la part faite chez nous à la comédie de sentiment, et l'on aimerait à trouver plus souvent, chez l'écrivain, l'habileté dont j'ai loué Musset, qui sait concilier, dans *Il ne faut jurer de*

Digitized by Google

rien, la rondeur de la forme avec la délicatesse du fond; mais il est certain toutefois que, dans ce genre de la comédie de sentiment, le monde de la famille sera toujours celui qui remuera le plus sûrement nos fibres intimes. Laissons de côté l'exagération des faiseurs de mélodrames, qui nous irrite parce qu'elle ne produit que des caractères faits de convention et de métier. Le fond de ces caractères, qui ne sont faux que par la facture, n'en reste pas moins vrai. Le dévouement d'un père et d'une mère, l'amour qu'ils inspirent, la tendresse affectueuse qui unit le frère et la sœur, tous ces sentiments, heureusement développés, sont sûrs d'aller au cœur du spectateur, à la condition de venir de celui de l'écrivain. Ne l'oublions pas, le propre d'une bonne œuvre dramatique est de trouver des traits d'une observation si générale et si vraie, qu'ils puissent frapper à la fois chacun des éléments si divers dont se compose la masse du public : c'est là ce qui a poussé nos devanciers vers cette étude des types, dont les erreurs de notre réalisme nous éloignent trop aujourd'hui. Cette observation, de nature à saisir par sa vérité le premier d'entre nous, la famille au théâtre, a l'avantage de la rencontrer facilement. Et si l'écrivain, par exemple, sait bien observer et bien rendre la tendresse maternelle, quel sûr écho ne trouvera-t-il pas dans l'émotion de ceux qui l'ont connue, plus sûr encore, peut-être, dans les regrets de ceux qui n'ont pas pu la connaître?

JULES GUILLEMOT.

Digitized by Google

TRAVAUX

DES

ACADÉMIES ET DES SOCIÉTÉS SAVANTES

ARCHÉOLOGIE. — HISTOIRE ANCIENNE

France : Vente Pourtalès : le vase de Thésée. De l'expropriation appliquée aux collections. — *Alesia. — Archives des missions scientifiques, l'île de Thasos*, par M. Perrot. — *Sépultures d'Albano*, par M. le duc de Blacas. — Allemagne : Académie de Berlin. *Inscription latine de l'époque d'Auguste*, par M. Mommsen. — Société des Antiquaires du Rhin : *Vases acoustiques dans les théâtres antiques et dans des églises du moyen âge.* — Italie. Académie royale de Turin : *Inscription trilingue de Sardaigne. Les Manuscrits d'Arborea.* — Antiquités de la Sicile : Musée de Palerme. — Pompéi. — Grèce : Fouilles d'Athènes.

L'événement du jour est la vente de la collection Pourtalès. Les plus belles pièces s'en vont décorer les musées de Londres et de Berlin. Le Louvre s'est enrichi aussi de quelques ouvrages de prix. Certains journaux avaient paru insinuer que les vases grecs qui avaient été l'objet d'un véritable culte sous le premier empire avaient perdu beaucoup de leur prestige, qu'ils se vendraient sans doute bien moins cher. Le résultat leur a donné un démenti formel; le prix en a presque doublé. Cela tient à une cause très simple; c'est qu'un véritable sentiment de la valeur de ces œuvres d'art a remplacé un engouement passager. C'est que les simples amateurs cèdent la place aux admirateurs intelligents. Depuis les beaux travaux de Visconti, de Gerhard, de Panofka et de tant d'autres sur les vases grecs, on sait tout ce qu'ils renferment de renseignements utiles pour l'étude de la vie des anciens en général et de leur religion en particulier. D'ailleurs la collection Pourtalès comptait des spécimens célèbres. Dans le nombre, il suffira de signaler le vase de Thésée, à peinture jaune, vendu 10,000 fr. Ce vase, provenant d'un tombeau de Nola, est une *hydrie* (cruche à eau, à deux anses), haute de 37 centimètres. Il a donné lieu à une discussion aussi intéressante qu'instructive. D'un côté est représenté le combat entre

Digitized by Google

Thésée et l'amazone Hippolyte, de l'autre un jeune homme armé d'une lance auquel l'inscription donne le nom de Politès, avec deux femmes, Phylonoé et Deinomaché. Visconti [1] avait supposé que ces noms étaient ceux de personnages réels; qu'ils appartenaient à la famille du premier propriétaire, dont la scène représentait le mariage. L'idée de peindre le combat de Thésée sur l'autre face aurait été inspirée à l'artiste uniquement par le nom de Deinomaché, qui était celui d'une Amazone. — M. Welcker [2], en revanche, a proposé une autre explication, suivant laquelle nous aurions ici, non plus un mariage, mais bien, d'après les noms mêmes inscrits sur le vase, un jeune Athénien reçu au nombre des citoyens (*Politès*), inscrit comme tel dans sa tribu (φυλή), représentée allégoriquement par *Phylonoé;* il vient d'être armé pour la défense de sa patrie, et il est encouragé par la Bravoure (*Deinomaché*). Le combat de Thésée forme un pendant tout naturel à cette scène; n'était-ce pas l'exemple le plus patriotique à choisir dans la légende nationale que celui du héros délivrant son pays des Amazones? L'illustre Raoul Rochette penchait fort en faveur de cette interprétation; il écrivait (en 1835) à M. Welcker : « Certainement cette vue est plus scientifique, plus conforme au génie de l'antiquité grecque, que l'explication bourgeoise de Visconti, et l'usage qui s'en peut faire dans l'étude des vases peints est d'une bien autre portée. » — La vente des vases grecs a produit 82,200 fr. Celle des pierres gravées, des bijoux, des statuettes d'argent et des verres antiques a lieu actuellement. Ce n'est qu'à la fin du mois de mars qu'arriveront les plus belles pièces, les statues, entre autres cette belle tête de l'Apollon Giustianini, que M. de Pourtalès préférait à tout le reste de sa collection.

La dispersion de la plus belle des galeries particulières de Paris, de ce charmant musée dont le propriétaire ouvrait l'accès au public et provoquait l'étude, fait naître de légitimes regrets. En voyant disputer et enlever par l'étranger des chefs-d'œuvre que nous étions habitués à considérer un peu comme nôtres, nous les suivons d'un œil jaloux et nous avons peine à étouffer un murmure. C'est sans doute sous l'impression de ces sentiments, qu'une revue des beaux-arts réclame une loi appliquant aux collections d'objets d'arts les principes de l'expropriation. Une proposition semblable n'a pas besoin d'être réfutée ; il est probable que son auteur ne la soutiendrait guère à l'heure qu'il est; il s'est trop pressé de la produire. Elle n'aurait même pas le mérite de la nouveauté. Il y a près de vingt siècles, Agrippa la faisait à Auguste. Il demandait qu'on déclarât propriété de l'Etat toutes les statues grecques et qu'on les concentrât à Rome. Les circonstances et l'époque rendaient la chose bien plus compréhensible qu'aujourd'hui. Rome était la ville par excellence, le centre absolu du monde. Puis, en ce temps-là, les lois d'expropriation étaient inutiles, on avait un moyen bien plus simple, la confiscation ou la proscription. Enfin, et ceci est pour nous le point capital, la plus grande partie

[1] *Cabinet Pourtalès*, pl. 35, 36.
[2] *Alte Denkmæler*, III, p. 343.

Digitized by Google

des trésors artistiques provenaient des rapines et des exactions exercées dans les provinces par les proconsuls et leur suite. Les chefs-d'œuvre de la sculpture, aux mains de riches souvent fort ignorants, étaient ou relégués dans les villas ou l'objet d'une vaine et inintelligente ostentation. De nos jours, la situation est bien différente. Tous les monuments de quelque valeur sont reproduits par le dessin, décrits par des hommes compétents. Les propriétaires des collections se montrent en général fort empressés d'en faire profiter le public. Il n'y a pas si longtemps que la Bibliothèque impériale et le Louvre se sont enrichis de dons généreux. L'Empereur, le gouvernement, les Chambres, font tous les sacrifices nécessaires pour conserver aux musées nationaux le rang des plus honorables qu'ils occupent parmi les galeries de l'Europe. Au fond, rien n'est plus profitable à la diffusion du goût et au progrès de la science que ce mouvement continuel d'une partie des chefs-d'œuvre antiques. Il serait assez singulier qu'au moment où l'on applique les principes du libre-échange au commerce, on y renonçât dans les arts. — L'Empereur vient d'acheter, pour le musée de Saint-Germain, la collection des monnaies gauloises de M. de Saulcy au prix de 150,000 fr.; le Louvre a acquis pour 24,000 fr. la collection de monuments égyptiens et babyloniens de M. de Laporte.

Les deux premiers numéros de la *Revue archéologique* (année 1865) ne contiennent pas de mémoires d'un intérêt majeur. On peut citer, plutôt à titre de curiosité, celui de M. Guérin sur le tombeau de Josué, qu'il croit avoir retrouvé en Palestine, et celui de M. de Saulcy, sur le tombeau dit de saint Jacques, qu'il attribue à la famille du grand-prêtre Elaazer, ce qui lui assignerait une date beaucoup plus ancienne qu'on ne le croyait (255 av. J.-C.). Un article de M. J. Quicherat attirera sans doute l'attention. C'est l'éternelle question d'*Alesia* qui revient sur le tapis; au mois de décembre dernier, M. Verchère de Reffye avait publié dans la *Revue Archéologique* une étude très curieuse sur les armes trouvées à Alise-Sainte-Reine. M. Quicherat, dans le numéro de janvier. cherche à le réfuter et rappelle à cette occasion toutes les preuves qu'il a déjà apportées en faveur d'Alaise. C'est son droit; mais on a peine à comprendre le ton qu'il prend. Qu'une localité revendique avec une certaine vivacité l'honneur d'avoir été le dernier boulevard de la liberté gauloise, il n'y a rien de plus naturel et de plus honorable; mais qu'un savant du mérite de M. Quicherat s'abandonne à des récriminations qu n'ont rien de scientifique, il y a lieu de s'en étonner. Nul doute qu'il ne soit très convaincu en défendant ses opinions; mais on ne voit pas qu' soit nécessaire d'apporter dans cette discussion une aigreur qui ne peu manquer d'indisposer même les gens impartiaux. Le savant auteur du *Procès de Jeanne d'Arc* se croit victime d'injustices qui n'ont de réalité que dans son imagination. Il se plaint tout bonnement qu'on a fait autour de ses arguments *la conspiration du silence*. Or on sait l'épidémie de brochures enfantées par cette mémorable dispute d'Alesia; si c'est là ce que M. Quicherat appelle du silence, nous nous résignons volontiers à toujours ignorer ce qu'il appelle du bruit.

Digitized by Google

Les *Archives des Missions scientifiques*[1], dont la publication avait été interrompue pendant quelque temps, ont reparu à la fin de l'an dernier. Les deux premières livraisons contiennent, outre un rapport très succinct de M. Wescher sur sa mission en Egypte, trois mémoires envoyés il a quelques années par MM. Perrot, Boutan et Bazin, membres de l'école française d'Athènes. Les deux derniers, sur la Triphylie et l'Etolie, attestent un travail sérieux; mais le premier, sur l'île de Thasos, nous semble présenter un intérêt tout particulier. Tour à tour habité par des tribus thraces et grecques, soumis successivement aux Phéniciens, aux Perses, aux Athéniens, à Sparte, ce petit coin de pays a joui pendant quelque temps, sous les successeurs d'Alexandre, d'une autonomie presque entière. Sous la domination romaine, il était encore florissant; puis est venue la décadence et la ruine; les empereurs de Byzance, les croisés, les Turcs enfin l'ont transformé en une terre presque aride. Toutes ces époques ont laissé des traces dans l'île; mais la dévastation a été fort grande et les vestiges qui restent ne sont pas des plus remarquables. On trouve encore l'emplacement de nombreuses cités antiques, des fondations, des pans de murs. Un autre que M. Perrot se fût laissé rebuter par la tâche ingrate de relier ces minces débris et de les faire rentrer dans le domaine de l'histoire. Pourtant, il a parfaitement réussi. Il a constaté la situation des villes anciennes, des ports, des carrières de marbre, des mines de fer. Sa description de la nature du sol et des antiquités montre l'observateur sérieux et consciencieux. Les plans, cartes et dessins, exécutés par l'auteur lui-même, sont faits avec un goût, une clarté qui ne laissent rien à désirer. La partie historique, qui raconte les destinéee de Thasos jusqu'à nos jours, est habilement reconstruite à l'aide des données fournies par les auteurs anciens, par les chroniques du moyen âge et par l'épigraphie. Le tout est de l'écrivain distingué qu'ont révélé des travaux plus recents. C'est à S. Exc. le ministre de l'instruction publique que nous devons la reprise de cette publication importante, qui fait enfin profiter le public de tant de mémoires utiles restés enfouis dans les cartons administratifs. Il y aurait plus d'un avantage à ce que les travaux des membres de l'école d'Athènes fussent imprimés aussitôt après leur réception. Car d'une part ils sont exposés, comme celui de M. Perrot, à être prévenus par des savants étrangers. D'un autre côté, ce serait à la fois un encouragement pour leurs auteurs et une garantie de l'emploi utile de leur temps. Ils pourraient ainsi profiter des critiques du monde savant, sinon pendant leur séjour en Grèce, du moins pendant que leurs souvenirs sont encore frais et leurs impressions vivantes.

Dans le recueil de la *Société impériale des antiquaires*, on remarquera le mémoire de M. le duc de Blacas[2], sur une découverte qui remonte à 1817. Il s'agit d'un énorme vase contenant une série d'autres vases plus petits, des réchauds et des objets de toilette, mêlés avec des ossements

[1] Paris. Imprimerie impériale, in-8°. Hérold.

[2] Extrait des *Mémoires de la Société impériale des Antiquaires de France. Une découverte de vases funéraires près d'Albano*, par le duc de Blacas, in-8°, avec planches.

Digitized by Google

humains. Cette trouvaille, faite près d'Albano, au cœur même du Latium, dans une couche épaisse de pépérin, acquiert une certaine actualité, parce qu'on serait tenté de la rapprocher des antiquités mises au jour ces dernières années dans les lacs de la Suisse, dans les cavernes à ossements et dans des couches de terrain de formation récente. On sait que l'on a fait remonter ces objets à une époque très primitive, selon les uns, antérieure au déluge. M. de Blacas s'attache à démontrer qu'on ne peut établir aucune connexité entre les pièces découvertes à Albano et les antiquités lacustres ou autres, que la couche de pépérin peut provenir d'une coulée relativement récente. Il paraît craindre avec raison qu'on ne se laisse entraîner à de fausses inductions par l'analogie qui existe entre quelques-uns des vases d'Albano et ceux qu'on retire des lacs et tourbières. Ces vases ont cependant, en partie, des formes très originales; ainsi, l'un représente la hutte des anciens bergers latins. Plusieurs de ces objets se trouvent dans le cabinet de l'auteur. Suivant lui, ils seraient contemporains des premiers rois de Rome et remonteraient à l'époque où florissait Albe-la-Longue. Il est évident qu'ils n'appartiennent pas à l'âge de pierre, puisqu'on trouve dans ces débris des fibules en cuivre. Par son sujet, le mémoire de M. de Rochambeau, sur les *sépultures en forme de puits* [1], se rapproche du précédent.

Si nous passons à l'Allemagne, nous devons constater, en première ligne, la tendance marquée des savants d'outre-Rhin à concentrer leurs forces. En épigraphie, en numismatique, en philologie, on coordonne les résultats acquis, on perfectionne les méthodes, on complète les grands recueils et on les dispose d'une manière plus pratique. Tandis qu'il y a quelques années on pouvait, avec un semblant de raison, reprocher à l'érudition germanique d'être presque insaisissable, de se perdre dans les nues et dans les détails, nous la voyons maintenant procéder à un travail d'épuration d'où l'on peut attendre les conséquences les plus heureuses. L'Académie de Berlin publie, on le sait, le *Corpus Inscriptionum Latinarum*, recueil complet des inscriptions latines, que la France avait longtemps médité d'entreprendre. Le premier volume seul a paru, la suite exigera encore beaucoup de temps et de travail. Il est difficile de se faire une idée exacte de la patience, de la sagacité, des recherches que suppose une pareille œuvre. Les recueils antérieurs, comme Gruter, Muratori et tant d'autres, sont incomplets et mal distribués; ils contiennent, en outre, bon nombre d'inscriptions fausses, falsifiées, supectes ou simplement mal copiées. Au triage qu'il faut opérer dans ces collections se joint la réunion des inscriptions, publiées depuis lors et dispersées dans une quantité de mémoires, dissertations, brochures de tous les pays. Constater si les originaux subsistent encore, les faire comparer à nouveau par des hommes de confiance d'après des instructions uniformes, là ne se borne pas la tâche des éditeurs; il existe dans les diverses bibliothèques de l'Europe, et surtout en Italie, une foule de recueils manuscrits très précieux, parce qu'ils nous conservent des copies d'inscriptions égarées

[1] Extrait du *Bulletin monumental* publié à Caen par M. de Caumont. In-8° avec pl.

Digitized by Google

ou détruites, souvent inédites. Par malheur, la falsification s'y est glissée. Le fameux Ligorio, entre autres, a laissé plus de trente volumes in-folio, où les monuments authentiques sont confondus avec les faux. Pour ses cours sur les antiquités romaines, ce savant fabriquait ses preuves avec une habileté que la critique parvient, il est vrai, à déjouer, mais qui, dans beaucoup de cas, est embarrassante. Le pire est que ces inscriptions ont été, en grande partie, copiées ou publiées par d'autres. On conçoit combien est rebutant ce travail qui consiste à faire le dépouillement de tant de volumes, à noter les variantes, à reconnaître les monuments déjà publiés ou copiés par d'autres, à démêler enfin le vrai du faux. La gloire d'attacher son nom à l'une des grandes entreprises de la science moderne, ne serait encore qu'une faible compensation de ces fatigues, si quelquefois le chercheur n'avait de petits bonheurs, si la fortune ne lui ménageait quelque surprise agréable.

En voici un exemple. M. Mommsen[1] a réussi à reconstruire d'une façon très satisfaisante un monument du siècle d'Auguste, qui, brisé et mutilé, avait souffert les injures des hommes et des siècles. Sur les cinq fragments rapprochés par l'éminent épigraphiste, deux seulement sont conservés (à Rome, à la villa Albani) ; le texte de deux autres nous est parvenu par deux manuscrits de la bibliothèque du Vatican ; le cinquième enfin avait été copié par Sirmond, et se trouvait dans les papiers de ce savant, à la Bibliothèque impériale, à Paris. Cette inscription funéraire est d'un genre à part. D'ordinaire, le style épigraphique offre peu d'intérêt à l'homme qui n'est pas initié à la science ; les tombeaux portent le plus souvent une sèche énumération de charges publiques dont l'archéologue seul tire parti. Ici, au contraire, nous avons un discours en règle, un éloge funèbre en l'honneur de l'épouse d'un personnage important. Comme il nous manque le commencement et la fin de l'inscription, les noms font précisément défaut ; mais comme d'autre part le discours n'est autre chose qu'un récit très circonstancié de la vie des deux époux, on a pu établir presque avec certitude qu'il s'agit de ce Lucretius Vespillo, dont parle l'historien Appien, et de sa femme Turia. Ce document date donc de l'époque mémorable qui vit la chute de la république et l'avénement de l'empire. D'un caractère essentiellement privé, il jette un jour précieux sur la situation de la société et de la famille romaines dans ce passage de l'anarchie à la monarchie. On reconnaît bien là cette période agitée où des frères se proscrivaient mutuellement, où des femmes dénonçaient leurs époux, où le divorce était à la mode. Sous le ton quelque peu solennel et rhéteur de Lucrétius, on sent l'honnête homme, le mari dévoué et reconnaissant. Après avoir servi, en Macédoine, dans l'armée républicaine, il était revenu à Rome, où il avait laissé sa fiancée. Les parents de celle-ci avaient été, sur ces entrefaites, assassinés par des gens de leur maison ; aussitôt, certains personnages, se disant membres de la famille, avaient engagé Turia à faire casser le testament de son père ; ils avaient prétendu, en outre, exercer sur elle la tutelle légale, à laquelle ils n'avaient aucun

[1] *Mémoires de l'Académie de Berlin*, 1863.

Digitized by Google

droit. L'orpheline, réfugiée chez sa future belle-mère, y attendait son époux. A peine marié, les troubles civils forcent Lucretius à s'enfuir; mais, manquant de tout, il revient chez lui, et sa femme le dérobe aux poursuites des triumvirs. Enfin, « lorsque Auguste eut pacifié le monde et rétabli la république, ils eurent des temps heureux. » C'est là le témoignage précieux et inattaquable d'un contemporain; il montre combien Tacite était dans le vrai lorsqu'il a dit d'Auguste : « *cuncta discordiis civilibus fessa sub imperium accepit;* il nous apprend, en outre, que la série de mesures libérales décrétées par Auguste en 28 et 27 av. J.-C. fut considérée, dans le public et dans les cercles officiels, comme le rétablissement de l'ordre légal et de l'ancienne constitution républicaine. Dans de pareilles circonstances, on comprend les éloges adressés à la défunte, on comprend surtout des cris partis du cœur comme celui-ci : « Elles sont rares, les unions si longues (quarante et un ans) et non interrompues par le divorce. » Nous renonçons à signaler tous les détails curieux de ce document. La question de droit soulevée par le testament a fait l'objet d'une discussion instructive entre MM. Mommsen et Rudorff. Mais on nous permettra de reproduire ici un passage qui rappelle, à certains points de vue, les mœurs patriarcales, et montre qu'il existait encore de bons et nobles sentiments dans quelques familles, même plébéiennes comme celle de Lucretius. Après avoir raconté la perte de ses enfants, il continue en ces termes : « Craignant de n'être plus féconde, et peinée de me voir sans enfants, tu as eu peur que les liens qui nous unissaient, m'ôtant tout espoir d'en avoir, ne me rendissent malheureux. Tu as parlé de divorce; tu m'as proposé d'abandonner la maison à la fécondité d'une autre. Tu m'as dit que, grâce à notre concorde bien connue, tu me chercherais et me trouverais une compagne digne de moi; que les enfants que j'aurais seraient les tiens; que nos biens resteraient en commun comme jusque-là; que tu continuerais à remplir ta tâche selon ma volonté, qui serait la tienne..... que tu aurais pour moi les attentions d'une sœur ou d'une belle-mère..... Quoi! il était question de divorce entre nous avant que le sort nous eût séparés. Tu as pu songer à me quitter, toi vivante, lorsque tu m'étais restée fidèle au moment où j'étais presque exilé! Mais à quoi bon tant de paroles? Tu es restée auprès de moi, car je ne pouvais te céder sans me déshonorer et sans nous rendre malheureux tous deux. »

Une question qui peut intéresser tous les archéologues et spécialement ceux qui s'occupent du moyen âge vient d'être débattue dans la *Société des Antiquaires du Rhin*[1]. Il s'agit de ces vases à répercuter ou à fortifier le son que Vitruve prétend avoir été placés dans les théâtres antiques. Jusqu'ici, on n'avait guère pu s'expliquer cette assertion; on avait signalé d'autres passages d'auteurs anciens, passages non moins obscurs, mais qui semblaient se rapporter à des faits analogues; quelques voyageurs, par exemple MM. Texier et Lebas avaient cru reconnaître dans les ruines de théâtres en Asie-Mineure les niches où devaient être déposés ces vases.

[1] *Jahrbücher des Vereins von Alterthumsfreunden im Rheinlande*, XXXVII, p. 57, in-8°. Bonn. 1864.

Digitized by Google

Enfin on a publié dernièrement à Londres, d'après un manuscrit inédit, une description de quelques théâtres de l'île de Crète, extraite d'une *Histoire de Candie*, rédigée en 1586 par Onorio Belli, et dans cet ouvrage on trouve la mention formelle de vases acoustiques, rangés treize par treize comme le dit Vitruve. Tout cela n'avait point suffi à convaincre les savants, et les physiciens révoquaient en doute sinon l'existence du moins l'efficacité de pareils vases. Mais voici que, dans une petite chapelle du château d'Altbaumburg on croit avoir définitivement retrouvé des vases de cette espèce entièrement encastrés dans la muraille; ils sont en terre cuite, ont la forme d'un pain de sucre et au fond une petite bosse comme nos bouteilles. Leur profondeur est de 7 à 8 pouces, leur diamètre à l'ouverture de 6 pouces 3/4 à 7 pouces, les parois en sont très minces. Ils sont placés irrégulièrement, à une distance de deux pieds l'un de l'autre. Leur destination ne peut être celle de simples ornements, ils n'ont pu être placés là ni pour alléger la maçonnerie, ni pour servir de nids aux oiseaux. La construction de la chapelle pourrait remonter jusqu'au XIV ou XIIIe siècle. On assure que des vases analogues se retrouvent à Metz, dans le couvent des Célestins et dans deux églises de la Suisse. Il importerait d'examiner si d'autres exemples ne s'en trouveraient point encore et de bien élucider cette question.

Pendant que nous sommes dans la Prusse rhénane, empruntons au *Musée du Rhin* une notice sur une inscription de Sardaigne, qui nous servira en même temps de transition pour passer en Italie. Cette inscription est trilingue, c'est-à-dire rédigée en trois langues, le phénicien, le grec et le latin, ce dont on n'a que bien peu d'exemples; elle était ainsi de nature à exciter l'attention des orientalistes et des archéologues. En effet, elle a été l'objet de plusieurs mémoires, d'abord à l'Académie royale de Turin, puis dans le journal de la société orientale allemande; les célèbres professeurs Ewald et Ritschl l'ont commentée à leur tour. Elle se trouve sur un autel votif en bronze, du poids de cent livres, offert à Esculape, par «Cléon, esclave au service de la société exploitant les salines de Sardaigne, pour remercier le dieu de lui avoir indiqué en songe le moyen de se guérir.» Sa date ne saurait être postérieure au dernier siècle de la république romaine. Elle nous montre d'une part combien était grand, à cette époque, le mélange des races dans l'île, comment les deux peuples commerçants de l'antiquité y avaient laissé des établissements qui continuaient à être exploités par les capitalistes romains, c'est-à-dire, comme toutes les entreprises financières, par des sociétés de chevaliers. Les conquérants antérieurs aux Romains y avaient conservé en partie leurs institutions, car l'inscription indique les noms de suffètes phéniciens au lieu de ceux des consuls, et les trois langues s'y parlaient concurremment. Cléon était, selon toute probabilité, l'un des préposés aux autres esclaves, sinon leur chef. Enfin, conformément à l'usage des anciens, les temples phéniciens, respectés par les Grecs, puis par les Romains, subsistaient en Sardaigne, et le dieu de la médecine, entre autres, avait un sanctuaire où les trois nationalités venaient chercher la guérison; de là la nécessité de faire connaître à chacune, par une inscription dans sa langue, le caractère

Digitized by Google

sacré de l'autel. — La Sardaigne a aujourd'hui le privilége d'attirer l'attention de tous les savants italiens. Il paraît que la situation isolée de cette île avait fait méconnaître jusqu'ici l'importance de son histoire et de sa littérature. Voici que tout à coup elle se révèle, grâce à la publication des *manuscrits d'Arborea*, entreprise en 1863 par M. Pietro Martini, bibliothécaire de Cagliari[1]. Ces manuscrits doivent s'être conservés dans un couvent de la ville d'Oristano jusqu'en 1832. Le couvent fut alors supprimé et les parchemins, confiés par les moines à un de leurs confrères, ont été vendus à diverses personnes, au nombre desquelles figurent le général della Marmora et l'archevêque de Cagliari ; mais, en définitive, ils tendent à se réunir soit par don, soit par achat, dans la bibliothèque de cette dernière ville. Chaque siècle, à dater du VIIe, se trouve représenté, celui-ci par un discours, par un mandement en latin, celui-là par une chronique en langue vulgaire, espèce de milieu entre le latin et les dialectes ou patois actuels. Au XIIe siècle, ce sont des sonnets, qu'on avait crus jusqu'à présent originaires de Toscane, et ne dater que du XIIIe. Ce qui m'a semblé le plus singulier dans toutes les pièces annoncées, car toutes n'ont point encore paru, c'est la mention de vers latins de Tigellius, ce poète d'origine sarde qu'Horace raille dans une de ses satires ; puis, dans la chronique du IXe siècle, chronique versifiée, l'auteur exposant, dans une sorte de préface, les sources où il a puisé. Ces sources, s'en douterait-on, sont, pour les temps les plus anciens, des inscriptions grecques, latines et phéniciennes ; mais, comme alors on ne comprenait guère ces dernières, le chroniqueur a bien soin d'expliquer qu'il a consulté un juif, Canahim, petit-fils d'Abrahim. Ces documents ont suscité au mois de mai dernier, des débats très vifs à l'Académie de Turin. Plusieurs savants de premier mérite ont signalé des points qui semblaient indiquer une origine très suspecte, ainsi des inscriptions évidemment fausses et fabriquées. Mais, après une longue discussion, l'Académie s'est décidée en faveur de l'authenticité d'*un* de ces documents. Cependant un jeune érudit français, très versé dans l'étude des langues romanes, M. Paul Meyer, a attaqué M. Martini dans la *Correspondance littéraire* avec une vivacité par trop grande. Il est certain que si toutes les pièces découvertes étaient authentiques ce serait presque à crier au miracle ; depuis les fameuses supercheries de Simonidis jusqu'à la méprise de l'abbé Domenech, on a eu trop d'exemples de la facilité avec laquelle on peut se laisser tromper en pareille matière, pour qu'on puisse suspecter le moins du monde la bonne foi de M. Martini. Un grand nombre de savants italiens déclarent qu'après avoir douté, ils sont maintenant convaincus de l'authenticité. M. Martini lui-même est dans ce cas, et demande qu'on ne se prononce qu'après la publication entière des *codici d'Arborea*. On peut sans se compromettre accéder à ce désir, mais il est à craindre que l'amour-propre, nous dirons même le patriotisme, du bibliothécaire de Cagliari, ne s'expose à une rude déception. Nous le voyons, en effet, dans une lettre à l'Académie de Turin,

[1] *Pergamene, codici e fogli cartacei d'Arborea*, raccolti ed illustrati da Pietro Martini, dispense I, II, III, gr. in-4°. Cagliari, 1863-64.

Digitized by Google

apporter comme un argument décisif l'effervescence causée dans toute l'île par l'injustice faite à la Sardaigne, à qui on refuse, dit-il, le droit d'avoir une histoire. Il serait assez curieux qu'une querelle scientifique fût l'occasion d'une guerre civile en Italie.

Les antiquités de la Sicile, cette autre grande annexe du royaume, sont maintenant recherchées et conservées avec soin, grâce à l'heureuse impulsion donnée par M. Amari, lors de son passage au ministère. A Syracuse, on a déblayé le temple de Diane; à Palerme, on a agrandi le musée situé dans le bâtiment de l'Université. Il ne contenait autrefois que les métopes de Sélinonte, l'*Hercule à la biche* de Pompéi, et quelques vases et monnaies. Peu avant la révolution, le gouvernement des Deux-Siciles avait acheté la collection Astuto, comprenant un grand nombre de statues, d'inscriptions et de vases. Le musée de Palerme a reçu, dès lors, du musée des Jésuites tout ce qui avait survécu au pillage, puis des fragments d'architecture polychrome, provenant des fouilles entreprises au temple d'Himère, un bélier de bronze de grandeur naturelle, deux beaux sarcophages phéniciens, trouvés entre Palerme et Solonte, enfin plus de deux cents vases; on remarque parmi ces derniers un vase archaïque trouvé à Sélinonte, à fond blanc, avec des figures peintes en noir et violet, représentant des animaux et une amphore panathénaïque. M. Cavallari, architecte distingué et très connu, vient d'être rappelé du Mexique et a été nommé directeur des antiquités de l'île. Enfin, la commission des antiquités publie désormais un bulletin, qui nous fournira sans doute des renseignements précis et nouveaux.

Le lecteur s'attend sans doute à trouver ici beaucoup de détails sur l'Italie et sur les fouilles de Pompéi en particulier. Il ignore que, d'une part, la librairie italienne est d'une lenteur désespérante, qu'on reçoit les ouvrages et journaux scientifiques presque pour toute l'année à la fois, et que, d'autre part, on ne peut avoir aucune confiance dans les faits divers donnés par les journaux politiques. M. Fiorelli est un excellent administrateur; il déploie la plus grande activité dans les travaux, mais il écrit peu. Son journal des fouilles est interrompu; il en est de même du *Bulletino Napolitano* de M. Minervini. Un instant, on avait cru à la découverte d'une inscription de Pompéi faisant mention des chrétiens; nous avions puisé la nouvelle dans le *Bulletino di Archeologia Cristiana* de M. de Rossi; ce savant antiquaire était depuis longtemps à l'affût d'une trouvaille de ce genre, qui serait un témoignage des plus anciens et des plus authentiques. Malheureusement, le *grafitto* qu'il a publié de la meilleure foi du monde n'a eu qu'une existence très passagère, puisqu'on ne peut en retrouver la moindre trace à l'heure qu'il est. Nous apprenons, en effet, de très bonne source que tout le monde, à Naples, croit à une mystification ou à une erreur. En même temps, on nous annonce comme positive une nouvelle d'un tout autre genre : Il y a quelque temps, on avait trouvé à Rome, dans les fouilles du Palatin, des vers, d'une facture très remarquable, inscrits au trait sur une muraille. Or, par un hasard inouï, on vient de découvrir à Pompéi les mêmes vers, accompagnés d'autres. Si ce fait se confirme, on peut prévoir la multitude d'hypothèses auxquelles il va donner lieu. L'Ins-

Digitized by Google

titut de correspondance archéologique de Rome est, en ce moment, le centre de tous les travaux sur les antiquités. Son bulletin contient une foule de notices sur les monuments découverts en Italie et en Grèce. Nous renvoyons à notre prochaine chronique ce qui concerne la première; quant à la seconde, nous pouvons nous borner aux fouilles d'Athènes. On continue à déblayer le théâtre de Bacchus; à l'heure qu'il est, on a déjà dégagé une grande partie des gradins; sur tous, on trouve des inscriptions indiquant les propriétaires des places; quand ces travaux seront achevés, il y aura là matière à un ouvrage très important soit au point de vue de l'architecture, soit à celui des institutions politiques et religieuses d'Athènes sous la domination de Rome. A l'Acropole, M. l'architecte Ziller a constaté que les substructions du Parthénon atteignaient une profondeur de 10 mètres; MM. Pervanoglu et Decharme, élève de l'école d'Athènes, ont consigné les trouvailles faites en creusant les fondements du musée qu'on voulait construire à l'angle S.-E. de l'Acropole. Aucune des sculptures n'est intacte; on a tiré de là des jambes, des bras, des torses, des têtes, c'est un vrai champ de bataille. Parmis ces débris figurent une tête archaïque de Minerve et un torse de la même déesse d'une époque un peu plus récente; une autre statue qui a beaucoup souffert, puisqu'il n'en reste que la tête et le buste avec une partie du bras gauche, semble représenter un Mercure Criophore (porteur de bélier); il est barbu et coiffé d'un bonnet attaché autour du menton par un cordon. Au sommet de la tête on remarque un trou garni de plomb qui probablement servait à assujettir une plaque ronde de métal destinée à préserver la statue des injures du temps et..... des oiseaux. M. Decharme croit cette statue antérieure à Calamis; il assure qu'elle se rapproche plutôt de l'Apollon de Ténée que des sculptures du Parthénon. On a trouvé aussi quelques fragments d'inscriptions et de bas-reliefs votifs tous d'une époque assez archaïque. Qui sait si jamais on pourra construire le musée projeté; à chaque coup de pioche, le sol fournit tant de débris importants qu'on continue à fouiller au lieu de bâtir. Actuellement, on parle de le placer dans le voisinage des Propylées; là encore, on vient de trouver une inscription en l'honneur du poète comique Philémon, sur une base carrée qui supportait probablement sa statue.

Nous venons de faire à travers le monde antique un véritable voyage en zigzag. Pour le compléter, nous aurions pu parler encore des recherches qu'on ne cesse de faire pour retrouver l'emplacement de Troie; jusqu'ici, elles ne paraissent pas avoir donné de résultat bien concluant. En prenant congé de nos lecteurs, nous croyons devoir recommander à leur attention trois publications, sur lesquelles nous espérons revenir une autre fois. C'est d'abord la *Monographie de la voie sacrée Eleusinienne*, par M. Fr. Lenormant. (Paris, Thunot, in-8°.) C'est ensuite l'*Essai sur la Numismatique gauloise du nord-ouest de la France*, par M. Ed. Lambert. (Paris, Derache, in-4°.) C'est enfin et surtout le beau livre de M. Herzog sur la Gaule narbonnaise, *Galliæ Narbonensis provinciæ romanæ historia, descriptio, institutorum expositio.* (Leipzig, Teubner, in-8°, 1864.)

CHARLES MOREL.

Digitized by Google

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

LES HOMMES NOUVEAUX. — J.-J. WEISS.

Essais sur l'Histoire de la littérature française, par M. J.-J. Weiss, 1 vol. Paris, Michel Lévy. 1865.

La méthode adoptée aujourd'hui par les maîtres de la critique pour juger un homme ou un écrivain, consiste à rechercher d'abord ses origines avec un soin minutieux, à rassembler tous les documents possibles sur lui et sur ceux qui l'ont entouré, à recueillir jusqu'aux plus insignifiantes particularités de son enfance, de sa jeunesse; à le mettre en plein, comme on dit, dans son milieu; puis, cela fait, à nous montrer comment ces origines, comment cette naissance, ce milieu, cette famille et tout cet entourage, comment ce début, pour ainsi dire involontaire et inévitable, a dû amener irrésistiblement telles évolutions obligatoires de conduite, tels développements nécessaires de pensée et de talent, marqués d'avance sur le livre du destin, et dont l'homme et l'écrivain n'étaient pas plus les maîtres que de leur naissance ou de leur vie. C'est la critique fataliste, c'est la critique de M. Taine, c'est, en quelques points, la critique de M. Sainte-Beuve lui-même, et M. J.-J. Weiss, précisément dans le livre qui nous occupe, a fort bien observé jusqu'à quel point elle répond à un besoin de nos esprits, à l'inclination actuelle de nos âmes vers un certain fatalisme, ou, pour parler plus exactement, il a montré que cette critique fataliste est la critique naturelle, la compagne obligée de la littérature qui fleurit aujourd'hui.

Elle a ses défauts, ou plutôt ses dangers, quand elle est maniée par d'autres que ses inventeurs. Le principal, c'est de nous tromper aisément, de nous duper du premier coup, et de nous faire voir, dans un écrivain ou dans un homme, ce qui n'y est pas. Lorsqu'il s'agit de personnages vivants et voisins, dont la vie nous est connue jusqu'en ses moindres détails, cette abondance de lumière nous aveugle ou du moins nous égare; le désir d'établir une concordance immédiate entre leurs origines et leur développement, c'est-à-dire le besoin de vérifier notre théorie, nous fait naturellement, et à notre insu, sacrifier le développement aux origines; nous l'y plions pour qu'il s'y ajuste et y cadre; c'est le défaut d'un cadre tout fait, qui nous force quelquefois à couper le tableau. Avec les anciens, avec des hommes ou des génies définitivement jugés, la méthode a

Digitized by Google

du bon, elle révise, elle corrige, elle explique, elle confirme, sans rien changer au fond des choses; avec les contemporains, je voudrais qu'on l'employât encore; mais en la retournant, pour ainsi dire; qu'on ne fît pas de l'accessoire le principal, qu'on n'accordât pas aux origines une influence continue et continuellement décisive sur toute la suite des destinées; qu'on n'enfermât pas tout homme et tout écrivain dans un cercle fatal dont il lui est défendu de sortir sous peine de mort. Je voudrais enfin qu'on commençât par juger sur les actions ou sur les œuvres, quitte à découvrir ensuite que telle œuvre ou telle action s'explique naturellement par les circonstances et les événements. On n'aurait pas ainsi la prétention d'expliquer tout, et la critique ne se réduirait pas à une sorte de biographie préventive, sans cesse démentie et ruinée par tout essai sérieux d'analyse et de psychologie.

J'en userai ainsi avec M. J.-J. Weiss, je retournerai pour lui la méthode à la mode. Certes, je sais de ses origines et de sa vie ce que tout le monde en sait: qu'il a été professeur, qu'il a donné sa démission, qu'il écrit au *Journal des Débats*, qu'il fait de la politique; j'en sais même ce que connaît l'entourage, les petits détails d'amis, quelque chose des habitudes et des goûts, une ou deux anecdotes du passé, des traits particuliers et intimes; j'ajoute que j'ai l'honneur de le connaître personnellement, lui, et son air, et sa physionomie, et tout ce qui fait l'homme extérieur; eh bien, je veux aujourd'hui oublier tout cela; je veux (c'est une épreuve) ne voir absolument que son livre, j'en veux parler comme d'un livre inconnu qui me serait tout à coup tombé du ciel; je veux essayer enfin, à son endroit, de revenir à l'ancienne, et bonne, et simple critique, de ne songer qu'à l'écrivain, de ne juger que l'écrivain. Si, après cela, il se trouve que la biographie est conforme à l'œuvre, eh bien, soit, c'est tout profit; elles s'éclaireront et se compléteront l'une l'autre, mais il n'y aura ni empiétement de l'une sur l'autre, ni excès, ni grossissement, ni illusion. On dira peut-être qu'une phrase est née d'une circonstance, mais on ne dira pas que cette même circonstance devait engendrer nécessairement cette phrase-là; il y aura corrélation, mais non fatalité; c'est une nuance dont il ne faut pas faire trop bon marché, car elle sauve, en le mitigeant, un système trop entier et trop absolu.

Les *Essais sur l'Histoire de la Littérature française* sont divisés en deux parties bien distinctes. La première intitulée *Considérations générales*, comprend des études sur le caractère originel de l'esprit français, sur la littérature des deux derniers siècles, sur la littérature sous la Restauration et sous Louis-Philippe, et enfin sur la littérature de l'époque actuelle, que M. Weiss appelle brutalement de son vrai nom *la littérature brutale*. La seconde partie renferme de simples portraits littéraires et politiques, Fléchier, Saint-Simon, Regnard, Mme du Deffand et Mme de Choiseul, Mme la duchesse d'Orléans, M. Alexandre Dumas fils. On voit que la variété n'y manque pas, et qu'on fait même de l'un à l'autre un saut quelquefois inattendu.

Quel est, suivant M. Weiss, le caractère général, ou si l'on veut, le mérite principal de l'esprit français? M. Taine a dit que c'était l'éloquence,

Digitized by Google

et on est bien tenté d'être avec M. Taine quand on songe à Corneille et à Bossuet; M. Weiss assure que c'est l'analyse pénétrante et fine, la psychologie en un mot, et l'on n'est pas loin de se rendre à ses raisons quand on se rappelle Racine et La Bruyère. La vérité réside sans doute, non pas entre les deux, mais avec tous les deux; la psychologie et l'éloquence, le double don de démêler avec subtilité les sentiments et de les exprimer avec chaleur, demeurent également notre apanage, et en vérité nous tenons ainsi les deux bouts de l'échelle. Mais M. Weiss déclare nettement sa préférence pour le côté fin et délicat de notre esprit; il vote ouvertement pour une certaine classe de talents français par excellence; s'il le faut, il sacrifiera Corneille à Racine, et, dans une certaine mesure (pour l'élégance et la grâce du style), Molière lui-même à cet étourdi de Regnard.

Quoi qu'on puisse objecter contre Molière, dans le même sens que les critiques de Fénelon, et bien qu'on surprenne chez lui, à certains moments, quelque reste de l'énergique barbarie d'un Descartes ou d'un Pascal, il est certain que ce dernier rapprochement entre Regnard et lui, que cette préférence même accordée à Regnard, nous paraissent un peu excessifs; on n'aurait pas osé croire cela. Mais, qu'il y ait préjugé de notre côté, en faveur de Molière, ou passion, chez M. Weiss, en faveur de Regnard, ce qui est certain, c'est que ce parallèle est un trait qui dénonce, entre mille autres, les goûts particuliers du critique; il est franchement pour les délicats, pour les gracieux, pour les fins observateurs, moralistes ou poètes, qui ont fait du cœur humain, et surtout du cœur humain français, leur principale étude; il les aime, il les admire, il les met au-dessus des orateurs, des imitateurs de l'antiquité romaine, il exprime en vingt endroits la passion qu'ils lui inspirent, et les raisons qu'il a de s'enflammer pour eux. C'est eux surtout qu'il oppose à l'amour-propre étranger, pour marquer le rang de notre littérature nationale.

« On imprime aujourd'hui, nous dit M. Weiss, que les créations manquent dans notre littérature avant 89, du moins ces créations puissantes qui jaillissent en un seul jet d'un effort du génie. Où sont, s'écrie-t-on de bonne foi, où sont nos Ophelia, nos Charlotte, nos Werther, nos Marguerite, nos Hamlet, nos don Quichotte, nos Pierre Crespe, nos Armide et nos Angélique? Nous faisons ces questions par trop peu de connaissance de nous-mêmes et des autres. Tout nous est nouveau comme au rat qui se met en voyage; et à peine au sortir de chez nous, devant Marguerite, comme devant Ophelia, nous nous récrions de surprise, disant que nous n'avons jamais rien vu de si vivant ni de si digne d'être aimé; qu'au moins cela ne ressemble pas à tout. Ingrats que nous sommes! Changeons de point de vue; prenons habitude avec Ophelia ou avec Marguerite, et un beau jour, repassons le Rhin ou la Manche! Le voyez-vous se lever devant vous, l'essaim des figures françaises, toutes parées de vives couleurs que vous n'aviez pas aperçues? Direz-vous encore que Manon ressemble à tout? Je jure qu'elle ne ressemble pas à Marguerite et qu'elle pèche plus gaîment. Ces figures ne diffèrent pas seulement de celles que vous venez de quitter; elles diffèrent aussi entre elles; vous en distinguez les nuances.

Digitized by Google

Pour ne parler dans notre littérature que des caractères de femme, quelle richesse d'invention ne supposent pas les femmes de Racine, celles de Marivaux? » (Remarquez ici Racine et Marivaux comme là-bas Molière et Regnard.....) « Pauline, Mérope, Victorine, Rosine! Comme elles vivent! quel charme étincelant, quel charme particulier qui n'est qu'à elles, et j'ajoute quel charme solide qui résiste aux longues épreuves!..... Qui ne ferait la folie d'épouser Rosine? qui serait assez fou pour ne pas se dire, en écoutant Sylvia, que là est le bonheur d'un honnête homme..... etc. » Il n'est pas jusqu'à la Chloé du *Méchant* que M. Weiss n'oppose à toutes les héroïnes étrangères, et il nous jure que, telle qu'elle est, elle soutient dignement la comparaison :

..... Ni laide ni jolie,
C'est un de ces minois que l'on a vus partout,
Et dont on ne dit rien.....

Minois bien français, en effet! minois à faire des passions, quoi qu'on en dise. Au reste, M. Weiss a une sympathie profonde pour le créateur de ce minois-là. Gresset est un de ses favoris, j'allais dire un de ses dieux; il le cite en toute rencontre, avec Racine, avec Marivaux, avec Regnard, avec Sedaine et quelques autres; vous voyez d'ici toute la lignée.....

Voici de lui une seconde profession de foi, encore plus courte et plus nette, pour en finir : « Pousser aussi loin que nous en politique, en philosophie, en morale, l'art de décomposer les sentiments et les idées, personne ne l'a pu qu'en nous prenant nos procédés et en se nourrissant de nos exemples. C'est l'analyse qui nous a donné cette science profonde du cœur humain, cette science délicate de la vie et du jeu des passions dans l'état de société, que les anciens n'ont pas connue, que les modernes, en dehors de nous, n'ont presque entrevue que par éclairs.... Cette analyse n'est pas d'ailleurs le froid instrument des géomètres; elle colore, elle a des ailes, elle franchit d'un bond des espaces infinis, et, en les franchissant, elle les illumine. Elle est si bien une qualité française, que je n'ai pu la décrire sans tracer le portrait et sans définir le genre de talent du premier de nos poètes. Racine, bien plus que Bossuet et Voltaire, doit être donné comme la souveraine expression de ce que le génie français renferme en soi de plus particulier. Avec La Rochefoucauld à sa droite, La Bruyère à sa gauche, et, un peu en arrière, Marivaux, il éveille l'idée d'un phénomène sans équivalent comme sans précédent dans l'histoire générale de la littérature et des mœurs..... »

Racine, vous l'entendez, c'est-à-dire l'analyse; bien plus que Bossuet et Voltaire, c'est-à-dire bien plus que l'éloquence et l'esprit. Assurément, on peut ne pas partager cette opinion, on peut discuter ce jugement, on peut du moins en rabattre et ne l'admettre qu'à moitié. Ce n'est point mon affaire, je ne veux ici que mettre en lumière les idées propres à M. Weiss et son amour pour la psychologie. Remarquez, je vous prie, dans cette apothéose de Racine, « La Rochefoucauld à sa droite..... » Voilà une belle place pour un homme que nos Pangloss voudraient rabaisser d'un échelon chaque fois que son nom leur vient à la bouche, pour un méchant qui em-

Digitized by Google

pêche les Nicodèmes de dormir. Oui, La Rochefoucauld immédiatement après Racine, à côté de lui ; cela est bien dans l'ordre et dans la logique d'esprit de M. Weiss ; il ne pouvait faire autrement que d'aimer ces ingénieux, ces perspicaces, ces subtils moralistes, qui semblent être chargés spécialement, selon lui, de faire la véritable besogne de l'esprit français, d'accomplir sa destinée, de servir d'instruments à sa vocation.

M. Weiss a mis La Rochefoucauld avant La Bruyère; cela prouve qu'il est pour les moralistes revenus, pour les maximes amères ; et, en effet, il y a dans ces *Essais*, qui ne sont pourtant qu'un volume de critique, un fonds d'amertume, de mépris, d'ironie et de dédain, tellement prononcé et sensible, qu'il devient le fonds même du livre, et que l'écrivain ne peut s'en détacher un instant que pour y revenir bientôt après avec un redoublement de colère sourde, de rancune secrète, d'indignation concentrée. Un autre vous dira qu'un livre pareil est nécessairement le livre d'un homme qui a vécu, qui a vu le monde tel qu'il est, qui en a gémi, qui en a souffert, et qui a versé de l'encre sur ses plaies vives pour en cacher le sang..... Je vous donne ma parole d'honneur que je n'en sais rien, que je n'en veux rien savoir, que cela me préoccupe assez peu, qu'il me semble indiscret d'y insister, qu'aucune allusion directe à de pareilles blessures n'est faite dans ce livre, dont les deux héros sont La Rochefoucauld et Racine. Tout ce que j'y puis voir comme vous et confesser avec vous, ce sont des rages soudaines, une bile splendide qui se fait jour à chaque instant, de belles nausées devant certains spectacles, *hujus rei fit aliquando nausea*, dit Sénèque.

J'y reviens, parce que cela a son intérêt : le goût de la psychologie, et de la psychologie amère, voilà ce qui domine dans ces *Essais*, voilà le point de départ du livre, en voilà l'unité. Tout ce que M. Weiss aime ou déteste ensuite, lui est venu de là. A ce besoin de nature se rattachent par mille liens invisibles tous ses jugements sur l'histoire du passé comme sur la littérature du présent. Selon moi, le meilleur, le plus profond des articles qu'il a groupés ici, celui du moins qui a le plus de portée, et qui doit exciter le plus de passion, est celui qui a pour titre : *la Littérature brutale*, nos lecteurs le connaissent depuis sept ou huit ans, car il a paru pour la première fois dans la *Revue Contemporaine*. M. Weiss qualifie de *littérature brutale*, ce qu'on est convenu d'appeler *le réalisme* ; il l'étudie dans deux de ses œuvres les plus remarquables, *les Faux Bonshommes* de M. Barrière, les *Fleurs du Mal* de M. Baudelaire, et surtout dans son œuvre capitale, dans *Madame Bovary*. Ailleurs, il prend à partie un quatrième représentant de cette littérature, M. Alexandre Dumas fils, et il les accuse tous ensemble d'abaisser notre niveau, de nous faire déchoir, de ne pas maintenir nos lettres au rang qu'elles occupaient autrefois dans le monde. Ces deux articles auraient suffi à la réputation de M. Weiss, à l'époque où un seul article fondait la renommée de Jouffroy ; aujourd'hui, ces deux morceaux si achevés de style, si forts d'idée, si éloquents surtout, auraient sans doute laissé leur auteur fort obscur, si son bon génie ne l'avait conduit ailleurs, et si la politique ne l'avait mis en lumière. Mais il importe moins d'en faire l'éloge que d'en indiquer le sens. Ce que

Digitized by Google

M. Weiss reproche à MM. Barrière, Baudelaire, Flaubert et Dumas fils, ce n'est pas tant une certaine prétention à la grossièreté, une horreur invincible de toute délicatesse et de toute morale, l'abus de la trivialité excentrique, la sécheresse toute mécanique de leurs personnages, qu'un manque absolu d'analyse interne; c'est, d'un seul mot, l'absence de psychologie. Une fatalité machinale entraîne ces héros vulgaires à des sottises, à des fautes, à des crimes sans préparation et sans art. Leurs auteurs, gens d'observation extérieure, n'entendent rien à l'observation intime, aux savantes gradations des sentiments, à la marche de l'âme enfin, et trouvez ailleurs, si vous le pouvez, une satire plus piquante que celle-ci des procédés ordinaires de M. Dumas fils : « S'il avait eu à écrire la déclaration de Phèdre à Hippolyte, Phèdre dont les yeux n'eussent été facilement étonnés ni du jour ni d'autre chose, eût soupiré le résumé biographique suivant, ou quelque fleurette analogue : « Thésée voyage, nous » sommes seuls, et je vous aime. » Et les fervents de M. Dumas se fussent récriés sur un style aussi énergique. L'énergie qui retranche tant de beautés doit être suspecte; elle a tous les caractères d'une qualité négative; elle paraît moins puissance de concentrer qu'impuissance à expliquer. »

Mais ne croyez pas que ce soit seulement l'analyse, la psychologie qui manque à M. Alexandre Dumas fils pour être un véritable auteur comique, c'est l'analyse amère, c'est la psychologie aboutissant au dégoût, c'est l'ironie impitoyable et vengeresse; c'est enfin, si j'en crois les idées que soulève en moi le livre de M. Weiss, la moitié de ce qui fait le poète. Et ici, je suis heureux de citer tout au long une des plus belles pages, une des plus ardentes que la critique contemporaine ait produites : « La force de M. Dumas fils ne se soutient pas au delà de quelques scènes, après quoi elle retombe épuisée sous son propre effort. Les violences plates et la brutalité n'y suppléent point; elle ne servent qu'à mieux accuser l'irrémédiable défaut d'ampleur dans l'énergie comique. D'où vient que cette force soit sujette à de si brusques défaillances; d'où vient qu'elle s'affaisse tout à coup quand elle semblait se développer avec le plus d'aisance. C'est, je le crains, que l'art et le travail en produisent les rares éclats; mais qu'elle n'est point soutenue par le levain qui fait les maîtres..... Ce levain, les expériences cruelles seules le donnent. Il ne suffit pas de beaucoup de talent, il faut encore avoir longtemps souffert de l'égoïsme et de la sottise humaine avant d'essayer de les peindre. Qu'on parcoure la vie de nos grands comiques. La comédie forte a été pour eux un besoin tardif, un triste fruit de la maturité. C'est vers quarante ans, leur jeunesse flétrie, leurs espérances brisées, que la plupart d'entre eux se sont jetés sur la scène, armés de leurs douleurs. Figaro nous a dit leur mot à tous : ils rient de tout, de peur d'en pleurer. Chacune de leurs œuvres est une plaie saignante. Celui qui n'a point mangé son pain dans les larmes, celui qui n'a point consumé ses nuits dans les insomnies de l'amour trompé, dans le chagrin des légitimes ambitions déçues, dans la colère des affronts dévorés, celui-là ne vous connaît point, rire si cuisant et si doux, ô puissance du ciel, ironie, qui console et qui venge ! »

Avec quel plaisir ces lignes se lisent, vous le sentez bien, et cette

Digitized by Google

corde vibre sans cesse, et cette note revient toujours sous le doigt de M. Weiss. Je défie qu'on trouve un seul de ses articles où la corde se brise, où la note s'éteigne. Ce qui en fait le charme, le charme réel et profond, c'est une certaine pitié qui s'y mêle, et qui ne nous permet pas d'accuser trop souvent la cruauté de l'écrivain. Je me rappelle un morceau de M. Renan, où l'auteur de la *Vie de Jésus* bénit les sots de régner sur la terre, et les remercie de l'ineffable bonheur qu'ils procurent aux gens d'esprit. Cela est vraiment d'une méchanceté âcre et empoisonnée ; je la comprends ; mais ma sympathie s'arrange mieux d'un mot de M. Weiss, qui est évidemment une réponse de moraliste au dilettantisme pur de M. Renan : « Les sottises des sots sont tristes ; je ne trouve pas précisément qu'ils soient ici-bas pour nos menus plaisirs. » Ce que M. Weiss poursuit de sa rancune, c'est encore moins la perversité criminelle des méchants, que l'imbécile optimisme des niais qui voient tout en rose, et qui ont la bêtise de croire qu'il faut avoir l'âme mauvaise pour faire une objection à leur candeur. Ce qu'il flétrit de toute la puissance de son ironie, c'est encore moins le crime que l'intolérance. Il n'a pas assez de sarcasmes pour la prudhomie d'une certaine espèce de lauréats que l'Académie couronne de temps en temps. Il y a un excellent homme, qui même n'écrit pas mal, M. Eugène Poitou, conseiller à la Cour impériale d'Angers. Ce M. Poitou a eu l'idée de se faire primer par l'Académie pour un livre débonnaire intitulé *du Roman et du théâtre contemporains, et de leur influence sur les mœurs*. Il y a longtemps que j'ai lu ce livre et que j'ai envie de dire toute l'ingénuité dont il témoigne. M. Weiss l'a dit pour moi, et je l'en remercie, il l'a dit bravement, il l'a écrit, il l'a gravé, il a enlevé le morceau, et il a bien fait :

« Les moralistes sont admirables, surtout pour peu qu'ils aient fait leur chemin et construit leur nid dans ce monde. Ils ont une jolie maison blanche aux contrevents gris ; tous les jours, la nappe mise ; à côté d'eux une bonne femme qui les aime, des enfants sains et beaux, qu'on établira avec la dot de leur mère. Ils sont honnêtes gens, et vivent discrètement au gîte. Et chaque soir, tandis que le grillon chante, que les enfants bâtissent des châteaux de cartes ou que la jeune mère, heureuse et souriante, leur fait réciter *le Lapin et la Sarcelle*, ils songent, en eux-mêmes, combien l'adultère est horrible, le suicide une mauvaise action et l'envie un vilain vice..... Un jour cependant, sur la prairie plantée de saules où ils aiment à méditer, la rivière dépose un cadavre parmi les marguerites. Qui est-il? d'où vient-il? On l'ignore. Le corps ne porte aucune trace de violence. Sur la figure, flétrie d'une vieillesse précoce, *les soucis rongeurs, la colère, l'amertume, les douloureuses surprises* ont empreint leurs traces. (Ici, M. Weiss peint une fois de plus son tableau favori.) C'est un suicide. Il y a donc des gens assez égarés ou assez malheureux pour qui c'est une consolation suprême de mourir, et de cette horrible mort ! Et qui sait si celui-ci n'a pas été, dans sa première fleur, une âme douce et sans fiel, qui ne demandait qu'à vivre et à laisser vivre. Qui sait s'il n'a pas, lui aussi, rêvé, pour toute aventure et pour tout roman, la maison blanche et le travail fécond entre une femme et

Digitized by Google

un berceau! Le moraliste ne songe pas à se le demander, il a de l'humeur. Cette percée qui s'est faite brusquement à ses yeux vers le vaste monde a failli lui troubler l'idylle de son existence. Il rentre au logis d'un pas pressé. Il déclame en lui-même contre les gazettes et les mauvais livres qui font tout le mal, et il répète avec un peu plus d'aigreur que de coutume : « L'adultère est un crime, l'envie est horrible, et le sui-« cide abominable. »

Quelle peinture! Ce portrait du faux moraliste, par le vrai philosophe, réjouira tout homme qui est sorti une fois par hasard de sa chambre pour regarder le spectacle de ce monde. Il est plein, ce monde que nous regardons, de moralistes du même calibre, naïfs, poltrons, pour ne pas dire plus, qui écrivent des maximes dans leur jardin, et qui réforment la société entre deux whists. M. Weiss nous a vengés d'eux, il a bien fait : on les craint plus que les voleurs. D'ailleurs, l'Académie les a couronnés, ils ont reçu leur récompense!

Il est inutile, je le crois, de multiplier les citations et de relever tous les passages où éclate, après un grondement sourd, la sombre et ardente colère de l'écrivain. Il a montré en dix occasions

Les protégés si bas, les protecteurs si bêtes,

il a peint avec des traits saisissants ce pédantisme démocratique dont nous sommes envahis de toutes parts et noyés : « Ah! nous faisons chaque jour de merveilleux progrès dans le pédantisme, et il est incroyable, dans toutes les carrières publiques, à combien de pieds-plats l'égalité profite. Quand même il serait vrai qu'on ne se pousse plus par les femmes, la belle avance! on se pousse par son obséquiosité envers un sous-chef. Autrefois, un galant homme qui avait à se faire sa place au soleil en était quitte pour tirer sa révérence à une duchesse en faveur..... Aujourd'hui, il faut une courbette à chaque échelon, et devant quels tyranneaux subalternes aussi mal appris que mal habillés! Pouah! cela écœure! »

C'est encore M. Weiss qui, parlant des libertés de langage d'un Fléchier, par exemple, s'exprime ainsi : « On sera surpris de ce qu'autorisaient, chez un personnage de sa robe, les bienséances de ce siècle qui, désespéré d'être venu trop tard pour inventer la Saint-Barthélemy, inventa du moins, faute de mieux, les dragonnades..... » C'est lui, un ancien professeur, qui, du même Fléchier, dit, dans un autre endroit : « Il avait été professeur, métier dont on ne guérit pas. » C'est lui qui, après avoir peint au vif les sottises passionnées et les inconséquences tumultueuses de Saint-Simon, approuve en ces termes quelques-unes de ses chimères : « Ne sentez-vous pas dans ces idées quelque chose de fauve, qui n'est pas d'un grand seigneur, même enragé de pairie, et que donnent seules les longues souffrances dévorées au fond de l'abîme social, avec le ciel resplendissant au-dessus de soi? » C'est lui qui emprunte à Saint-Simon une phrase où il dit que « les négociants veulent toujours que leur intérêt particulier soit la règle de l'Etat, et ne connaissent de bien public que leur gain; » et une autre phrase : « J'ai vu à la cour la pros-

Digitized by Google

titution de la majesté royale à Samuel Bernard. » C'est lui qui, avec un air de jouissance rancunière et vindicative, commence un développement ainsi, à l'exemple du lion qui se prélèche les babines : « Certes, les représailles, après les longues fureurs impuissantes, sont une douce chose..... » C'est lui enfin qui, dans un panégyrique ému de la duchesse d'Orléans, trouve le moyen de rester dans son naturel et d'insister, avec un contentement visible, sur certaines défaillances intimes : « Ah! qu'elle a besoin de patience avec Dieu! comme parfois la révolte gronde sous sa résignation! « Dieu nous a enlevé *notre ange*, dit-elle, après avoir perdu la reine des Belges. Il sait ce qui est bon; mais ses desseins sont bien impénétrables. » Et ce dernier cri, qui est l'*aveu suprême de sa défaite :* « Tout me fait mal, tout, jusqu'à la sainteté de l'admirable reine. Je m'irrite de ne pas la voir indignée. Elle a un mot d'indulgence, de charité pour chacun. Moi, je ne puis!.... » J'ose dire, ajoute M. Weiss, qu'elle met le sceau à sa sainteté, et que le triomphe trop complet sur soi-même eût été moins chrétien! »

Ce dernier trait peint et achève M. Weiss. Tel il est, en vérité, tel je l'ai vu dans son livre : psychologue curieux, acharné, moraliste un peu désabusé et sceptique, d'une honnêteté à la fois tolérante et amère, observateur actif et toujours en éveil, quoique édifié d'avance sur le résultat de ses observations; lettré extrêmement raffiné et délicat, artiste nerveux, passionné, subtil; tel il se montre dans ce premier ouvrage, et cet ouvrage, sans donner peut-être toute sa mesure, renferme des morceaux parfaits, qu'aucune autre plume n'eût pu faire. Encore une fois, son originalité est là, dans une ingénieuse pénétration, servie par une sourde colère. On devine au fond de lui des rancunes enfouies, mais il se pourrait que ce fussent de simples rancunes philosophiques, et que l'objet réel en fût trop haut pour être atteint. Je ne le sais pas, et ne veux pas le savoir. Dans tous les cas, la victime se soulage de temps en temps par des cris magnifiques. Dites-moi, si vous le voulez maintenant, vous tous qui le connaissez, vous, ses camarades de l'Ecole normale, qui l'avez suivi jusqu'aujourd'hui, avec l'intérêt qui nous unit tous les uns aux autres; dites-moi que c'est bien là son penchant; que ce qui triomphe en effet en lui, c'est l'observateur et le moraliste; je vous répondrai que je le savais d'avance aussi bien que vous. Je vous rappellerai même, si par hasard vous l'aviez oublié, que son naturel, que son inclination étaient là dès l'Ecole. Tel de vous, aujourd'hui professeur distingué, mais un peu naïf dans ce temps-là, avec sa belle tête et sa longue chevelure, fut baptisé dès lors par lui « un Jean-Jean majestueux! » Vous voyez qu'il eut tout de suite le goût de l'analyse qui creuse et des mots qui se gravent; il donnait des noms durables aux personnes et aux choses, il faisait des portraits, et il n'oubliait pas les légendes. Il y avait dans ce jeune homme, à l'œil vif et mobile, à la physionomie passionnée et intelligente, du La Bruyère et du La Rochefoucauld.

Si j'avais eu à étudier en lui l'écrivain politique, j'aurais pu trouver dans ses articles de quoi compléter son personnage. J'aurais remarqué quelle attention sympathique il prêtait aux choses de la guerre, quel enthou-

Digitized by Google

siasme il y mettait ; j'aurais même noté dans les *Essais* (article sur la duchesse d'Orléans), l'air heureux et convaincu avec lequel il parle de Vincennes et des artilleurs du 3e ; et alors vous m'auriez répondu qu'il y avait dans ses origines de quoi expliquer cette ardeur belliqueuse, qui sort de l'ensemble, et tranche en lui, comme une particularité tout à fait inexplicable. Je le savais aussi ; mais j'ai essayé, je le répète, de me détacher de tout cela, de m'arracher à ces données trop commodes, pour ne découvrir dans son livre que ce qu'il y a mis et le juger sans aucune prévention, sur pièces authentiques, et pour ainsi dire visées par lui. Si les témoignages que l'on possédait d'avance confirment un jugement pareil, c'est que la méthode est bonne ; dans tous les cas, ils ne doivent servir que de documents à l'appui, et non pas de preuves anticipées. La critique, selon moi, abuse un peu trop du système des tribunaux, elle a aujourd'hui ses dossiers, et se fait sa conviction sur cette première enquête ; elle a raison quand l'homme et l'écrivain ne font qu'un ; mais quelquefois ils font deux, et ne peuvent pas se confondre. Alors elle force les indices, elle travaille les documents pour réunir ce que le fait sépare, elle connaît si bien l'homme, qu'elle arrive à fausser l'écrivain. Vu et jugé simplement sur son livre, M. Weiss reste un des hommes nouveaux de ce temps qui ont le plus d'originalité et qui semblent avoir le plus d'avenir.

Cette originalité, outre sa grande marque distinctive, sur laquelle je crois m'être assez longuement étendu, a mille petits signes particuliers et extérieurs qui frappent tout de suite, et qui, à défaut de traits plus saillants, empêcheraient M. Weiss d'être confondu avec aucun des hommes nouveaux qui sont sortis de la même école. Ces signes sont comme la petite monnaie de l'originalité. Je n'en noterai qu'un seul, en passant ; mais point commun, et même tout à fait caractéristique : c'est ce qu'on peut appeler le *germanisme* de M. Weiss. M. Weiss est un de nos rares *Allemands* ; j'entends par là qu'il possède à fond la langue et la littérature de l'Allemagne, que la trace en est partout visible dans ses écrits, et qu'une citation d'outre-Rhin pointe sans cesse au bout de sa plume. Assurément il n'est pas le seul qui germanise ainsi ; mais je n'en connais pas beaucoup qui le fassent avec une pareille étendue et une aussi véritable compétence. M. Taine sait son Hegel ; M. Renan, son Strauss ; mais M. Weiss sait son Goëthe, c'est-à-dire l'homme universel de l'Allemagne, et non-seulement son Goëthe, mais tous ses Allemands, vivants ou morts, poètes, historiens, romanciers, philosophes, de Müller à Henri Heine, de Lessing à Kotzebue, de Wieland à Gervinus. Cette science lui va bien, il la porte légèrement, il s'en pare avec une grâce qui fait une heureuse diversion à la physionomie plus volontiers anglaise d'un Prevost-Paradol ou d'un John Lemoinne. Depuis Mme de Staël et Chateaubriand, on suit ainsi, dans notre littérature, comme un double courant étranger.

S'il faut finir absolument par *un trait de critique*, je ne trouve à M. Weiss qu'un tort, qui lui est commun du reste avec tous nos amis, c'est de surfaire un pédant de psychologie nommé Stendhal ; Stendhal n'est pas plus un grand psychologue que Proudhon n'est un grand logi-

Digitized by Google

cien. Il a beaucoup analysé comme l'autre a beaucoup raisonné ; mais ils ont visé à faux tous les deux, et c'est ce qui les sépare profondément des Montesquieu et des Racine. A. CLAVEAU.

L'*Histoire de Jules-César* va paraître ; la préface en a déjà paru. Antique de style, mais profondément moderne par les idées, cette préface indique avec une netteté qu'on n'a pas le droit de trouver étonnante, la méthode et le but de tout l'ouvrage. La méthode est simple : prendre les grands hommes par leur grand côté ; le but est clair : prouver ainsi leur mission providentielle. Dégager leur personnage des minuties humaines, pour laisser à leur rôle sa grandeur divine, telle est la tâche de l'histoire. Elle y manque lorsque, au lieu de se mettre à leur niveau, pour comprendre leur caractère, elle les rabaisse au niveau ordinaire pour juger leurs actions. Les César, les Charlemagne, les Napoléon n'ont point de commune mesure ; ils ne tiennent à l'humanité que par le bien qu'ils ont voulu lui faire ; ils s'en séparent absolument par les moyens qu'ils ont employés. Il faut s'inspirer de leur génie pour les juger ; il faut, pour la mesurer, accepter leur grandeur.

Mais leur grandeur même, qu'est-ce qui la prouve ? L'impuissance de leurs ennemis, la durée de leur œuvre. « Le génie survit au néant, et étend son empire sur les générations futures. » C'est là sa marque distinctive et son sceau.

On comprend quel livre annonce une pareille préface. Certaines idées ont par elles-mêmes une telle autorité, qu'elles découragent en quelque sorte l'admiration. Le mieux qu'on puisse faire, c'est de les méditer en silence et de se recueillir pour en pénétrer toute la profondeur. Quand l'*Histoire de Jules-César* aura paru, nous essayerons, si c'est possible, d'oublier, pour en parler, la première impression qu'on ressent en présence du héros et de l'historien. A. C.

Digitized by Google

CHRONIQUE POLITIQUE

27 février 1865.

Avec quelque clarté que l'Empereur se soit exprimé ces jours derniers, en s'adressant aux grands corps de l'Etat, quelque lumière qu'il ait répandue sur toutes les graves questions qui préoccupent à bon droit la France et l'Europe, il y a encore aujourd'hui des curiosités qui se déclarent mal satisfaites et des inquiétudes qui se plaignent — avec trop de vivacité pour que nous les croyions bien sincères — de n'avoir été qu'imparfaitement calmées. Ce n'est point assez, en effet, pour certaines gens qu'on leur ait fidèlement raconté le passé et exposé le présent, ils voudraient qu'on leur eût aussi révélé l'avenir; et, non contents que le gouvernement impérial leur ait scrupuleusement expliqué ce qu'il a fait et pourquoi il l'a fait, ils s'indignent qu'il ne leur ait pas en même temps annoncé d'avance tout ce qu'il fera, si telle ou telle éventualité, qu'il leur plaît de prévoir, venait par hasard à se réaliser. Le discours du Trône, disent-ils, nous a bien appris que, partagé entre ses sympathies pour le Danemark et son bon vouloir pour l'Allemagne, le cabinet des Tuileries s'était fait une loi d'observer entre les belligérants la plus stricte neutralité, mais il ne nous a pas fait savoir si la France était résolue à persister, quoi qu'il arrivât, dans cette attitude, et à laisser à l'ambition prussienne le champ entièrement libre. Le gouvernement nous a assuré qu'il considérait le traité du 15 septembre comme une œuvre de conciliation et de paix et qu'il l'avait conclu dans la double pensée d'affermir le nouveau royaume d'Italie et de sauvegarder l'indépendance du Saint-Siége ; mais il ne nous a pas instruits des mesures qu'il comptait prendre si cette convention n'était pas loyalement exécutée, ou si, lorsque nos troupes auront quitté Rome, quelque mouvement intérieur venait à renverser le trône du souverain pontife. L'Empereur nous a affirmé « qu'au Mexique, le nouveau trône se consolide, que le pays se pacifie et que ses immenses ressources se développent » ; mais il ne nous a point dit s'il était déterminé à protéger éternellement le gouvernement mexicain contre tous ses ennemis du dedans et du dehors ; si, dans le cas, par exemple, où les Etats-Unis attaqueraient l'empereur Maximilien, le cabinet des Tuileries se croirait obligé par ses intérêts ou par son honneur à défendre ce prince contre les agresseurs. Nous comprenons, poursuivent-ils, qu'un roi constitutionnel ne s'exprime qu'avec une extrême réserve et prononce quelquefois des discours vagues et sans portée; mais un souverain qui gouverne réellement, un prince

Digitized by Google

dont l'autorité n'est subordonnée, ni aux votes d'une chambre, ni à la sanction d'un ministère responsable, un monarque, en un mot, aussi obéi que l'Empereur Napoléon n'est point astreint à tant de précautions; il doit avoir pris d'avance son parti sur toutes les conjonctures qui peuvent se présenter, et, s'il ne veut laisser son pays et le monde dans la plus pénible incertitude, il doit, quand il prend la parole, faire connaître toutes ses résolutions et tous ses desseins.

Voilà assurément une étrange prétention. Nous ne sommes pas étonnés, il est vrai, que l'on revendique pour les rois constitutionnels le droit de prononcer des discours insignifiants, et nous reconnaîtrons même volontiers qu'ils ont, surtout dans ces derniers temps, fréquemment usé de ce privilége; mais ce que nous ne saurions admettre, ce qui nous paraît en contradiction avec les principes les plus élémentaires de la politique, c'est qu'on ose prétendre qu'un prince doit s'exprimer avec d'autant moins de ménagements sur ses déterminations, qu'il dépend davantage de lui de les accomplir. Il nous semble au contraire que, si — ce que nous sommes, à la vérité, bien loin de soutenir — il était permis à quelques souverains de parler à la légère et d'aliéner imprudemment leur liberté d'action, ce serait plutôt à ceux qui, sans autorité comme sans responsabilité, tiennent de la constitution même de leur monarchie la précieuse faculté de reprendre quand il leur plaît leur parole, et dont les promesses n'inspirent, par conséquent, aux nations étrangères, qu'une médiocre confiance. Supposons, par exemple, que la reine Victoria eût annoncé positivement, l'année dernière, dans son discours du Trône, l'intention de prendre les armes pour la défense du Danemark, et que, plus tard, mieux éclairée sur les véritables sentiments de ses sujets et sur leur invincible répugnance pour la guerre, elle n'eût plus voulu sortir l'épée du fourreau, il lui aurait suffi, pour dégager sa parole, de changer de ministres; les Danois n'auraient pu faire retomber ni sur la reine, ni sur le peuple anglais la responsabilité de leurs espérances déçues, et c'est tout au plus s'ils auraient eu le droit de reprocher à lord Palmerston d'avoir contracté, par la bouche de sa souveraine, un engagement qu'il n'était point sûr de pouvoir tenir. Supposons maintenant qu'une semblable déclaration eût été formulée par l'empereur Napoléon, et nous n'aurions pu, sans faire une tache ineffaçable non-seulement à l'honneur personnel de l'Empereur, mais à l'honneur même de la France, nous dispenser de secourir le Danemark, quelque changement que notre situation intérieure ou extérieure eût éprouvé dans l'intervalle, dans quelque embarras politique ou financier que nous nous fussions alors trouvés, dans quelque péril qu'une guerre contre l'Allemagne eût pu nous jeter. L'Empereur ne parle pas au nom d'un cabinet qui peut être, d'un jour à l'autre, précipité du pouvoir; il parle en son propre nom et au nom de la France. Voilà pourquoi il doit peser scrupuleusement toutes ses expressions; voilà pourquoi il doit veiller à ce qu'il ne se glisse dans ses discours aucun mot qui puisse lui créer, à lui-même et au pays, de sérieuses difficultés. Ainsi, pour ne prendre qu'un seul exemple, Napoléon III désire certainement bien vivement que les souverains pontifes continuent à exercer, sur tout leur terri-

Digitized by Google

toire actuel, leur double autorité; mais il n'est que trop aisé d'imaginer un concours de circonstances tel, qu'avec toute sa bonne volonté, avec tout son dévouement au Saint-Siége, le gouvernement impérial se trouverait dans l'impossibilité absolue de prendre les armes pour le pouvoir temporel; et, d'un autre côté, si, dans une occasion aussi solennelle que la réouverture des Chambres, il avait fait la moindre allusion à une si regrettable éventualité, s'il avait admis un instant, ne fût-ce que par hypothèse, que la France pût assister inactive au renversement du trône pontifical, n'eût-ce pas été encourager les ennemis de la papauté et rendre plus prochaine la catastrophe ou la lutte? La seule attitude qu'il convienne donc à notre gouvernement de prendre dans cette question, comme dans toutes les autres, c'est de réserver complétement sa liberté d'action, et de conserver la faculté de conformer sa conduite aux circonstances, en ne tenant compte que de ses intérêts et de son honneur; c'est ce qu'il a fait, non-seulement dans le discours du Trône, mais encore dans l'exposé de la situation extérieure de l'Empire, tout en établissant de la manière la plus catégorique et la plus nette les principes qui ont dirigé jusqu'ici notre politique étrangère, et qui continueront à lui servir de guide à l'avenir.

C'est la question dano-allemande qui occupe la première place dans le discours impérial aussi bien que dans le recueil des pièces diplomatiques; et l'on ne saurait s'en étonner quand on songe que ce conflit, après avoir fait couler le sang des deux nations intéressées et menacé un moment l'Europe d'une conflagration générale, trouble encore aujourd'hui les relations de l'Autriche et de la Prusse et entretient l'agitation et l'inquiétude dans toute l'Allemagne. Il nous serait facile maintenant de refaire sur les documents officiels l'histoire de ces longues et stériles négociations et d'y trouver la justification éclatante, non-seulement de la politique que le gouvernement français a suivie dans cette question, mais encore de toutes les appréciations que la *Revue* a émises, depuis le commencement du débat, sur cette même politique. Les contradicteurs ne nous ont pas manqué lorsque nous avons soutenu que le cabinet des Tuileries n'avait jamais cessé d'obéir aux considérations les plus impartiales et les plus élevées et qu'il avait constamment cherché à concilier ses sympathies pour la nation danoise avec les droits des populations allemandes des duchés; et tandis qu'un grand nombre de publicistes français ne se faisaient point faute d'accuser notre gouvernement de trahison envers un de ses plus anciens et de ses plus fidèles alliés, beaucoup de journaux étrangers prêtaient à l'Empereur les vues les plus ambitieuses et suspectaient jusqu'à son dévouement à la cause des nationalités. Le *livre jaune* a prouvé péremptoirement combien les uns et les autres se sont trompés. Si Napoléon III ne s'était fait le champion du principe des nationalités que pour allumer une guerre générale dont il pût profiter pour son propre agrandissement, il n'aurait point fait dès le premier jour de si énergiques efforts pour conjurer le danger et obtenir du roi Christian quelques concessions; et s'il n'eût pris au sort du Danemark un vif et sincère intérêt, il n'aurait pas jusqu'au dernier moment si chaleureusement intercédé en sa faveur auprès des cours victorieuses de Vienne et de Berlin. Rien d'ailleurs de plus

Digitized by Google

conséquent ni de plus logique que la marche suivie par le cabinet français pendant tout le cours de ce long débat. Ainsi, le 9 décembre 1863, avant par conséquent que les hostilités eussent éclaté, M. Drouyn de Lhuys exprimait à M. le général Fleury, envoyé en mission extraordinaire à Copenhague, sa résolution de « tenir un compte légitime du mouvement national qui s'est produit en Allemagne, » et invitait ce plénipotentiaire à recommander au nouveau roi de Danemark de remplir les engagements contractés en 1852 par son prédécesseur envers les populations allemandes du Schleswig-Holstein. Le 20 mars, notre ministre des affaires étrangères signalait comme la principale cause de ce malheureux conflit la diversité des nations qui composent la monarchie danoise, et proposait de prendre pour base de l'arrangement qui semblait à la veille d'être conclu « le vœu des populations. » Le 26 mai, au moment où l'idée d'un partage du Schleswig commençait à gagner du terrain au sein de la Conférence, ce même homme d'Etat rappelait à notre ambassadeur à Londres « qu'il importait de tenir moins de compte des dénominations géographiques que de la répartition des populations par nationalités distinctes ; » il ajoutait que « la séparation lui paraissait devoir être accomplie de manière à ce que les races dont l'antagonisme a amené la crise actuelle soient placées dans des conditions qui, en les rattachant définitivement au groupe auquel elles appartiennent, rendent à l'avenir tout choc impossible entre elles ; » il terminait en disant que le but de la Conférence devait être de partager autant que possible les deux nationalités dans le Schleswig, de façon que les Danois fussent incorporés au Danemark et les Allemands reliés plus étroitement au Holstein, et que, quant à la désignation du souverain, sous l'autorité duquel ce territoire devrait être placé, « le gouvernement de l'Empereur n'avait point de parti pris, et qu'il préterait volontiers son appui à tout arrangement qui serait conforme au vœu des populations loyalement consultées. » Enfin le 11 juin, lorsque déjà les plénipotentiaires européens désespéraient de leur pacifique entreprise, M. Drouyn de Lhuys a encore écrit au prince de la Tour d'Auvergne pour l'inviter à soumettre aux membres de la Conférence un dernier moyen d'accommodement : c'était — puisque les puissances ne pouvaient se mettre d'accord sur le tracé des frontières respectives du Danemark et du nouvel Etat — de consulter, commune par commune, non point les populations du midi et du nord du Schleswig dont les sympathies danoises d'une part et allemandes de l'autre étaient trop manifestes, mais les populations du centre qui appartenaient dans une proportion difficile à déterminer à l'une et à l'autre nationalité, et dont les inclinations et les vœux pouvaient par conséquent faire l'objet d'un doute. Cette proposition si sage fut, comme on sait, repoussée ; la conférence de Londres se sépara et les hostilités recommencèrent.

Durant toutes ces négociations donc, la France, malgré ses vives sympathies pour le malheureux et brave peuple danois, s'était montrée moins opposée que les autres puissances neutres aux prétentions de l'Allemagne. L'Allemagne, en effet, invoquait en sa faveur le principe des nationalités, l'Allemagne appuyait ses réclamations sur les désirs manifestes de la

Digitized by Google

plupart des habitants du Schleswig, les plénipotentiaires de l'Allemagne, à l'exception peut-être de l'ambassadeur autrichien, se déclaraient prêts à consulter loyalement les populations. Mais à partir de la dépêche du 11 juin, un grave dissentiment éclate entre les cabinets de Paris et de Berlin. A M. Drouyn de Lhuys qui voulait, comme nous le rappelions tout à l'heure, que les communes mixtes fussent seules interrogées, M. de Bernstorff répond en demandant que le Schleswig tout entier soit appelé à voter en masse. Il n'est que trop évident que si le système proposé par le plénipotentiaire prussien avait été adopté, les Danois qui habitent le nord de la province n'auraient exercé qu'un droit de suffrage illusoire, et que leurs votes se seraient nécessairement perdus au milieu des votes plus nombreux des Allemands. Désormais, le rôle de la France doit changer : il ne s'agit plus pour elle de défendre la race germanique contre les empiétements du gouvernement de Copenhague ; il faut, au contraire, qu'elle prenne sous sa protection la race scandinave, menacée par les cabinets de Vienne et de Berlin. Elle ne croit pas, il est vrai, devoir pour cela déclarer la guerre aux puissances allemandes; elle ne croit pas, comme M. Drouyn de Lhuys l'a fort bien répondu à lord Russell, qu'il convienne d'exposer toute l'Europe à une conflagration générale pour conserver au roi Christian vingt-cinq mille sujets de plus ; mais elle met en œuvre tous les moyens pacifiques, elle emploie toute son influence pour obtenir à la nation vaincue des conditions moins dures. C'est ce qui ressort clairement de la courte dépêche que notre ministre des affaires étrangères a adressée à M. le duc de Grammont, le 10 août dernier, et dans laquelle il lui remet en mémoire qu'il l'a déjà, dans ses communications précédentes, invité à faire appel à la modération du cabinet de Vienne envers le Danemark. « J'ai écrit dans le même sens à M. le baron Talleyrand, poursuit M. Drouyn de Lhuys, et je l'ai prié de recommander également à la cour de Prusse une politique de conciliation et d'équité. » Mais le gouvernement français ne se borna pas à intercéder d'une manière générale en faveur des vaincus : le Danemark ayant sollicité quelques compensations territoriales pour la cession des enclaves et des îles du Jutland, le cabinet des Tuileries appuya énergiquement les réclamations de la cour de Copenhague (dépêche du 17 juillet), et parvint à les faire écouter des grandes puissances allemandes.

Après le traité de Vienne, la question des duchés, au lieu de toucher à sa solution, n'a fait qu'entrer dans une nouvelle phase. Les Danois, violemment incorporés dans le nouvel Etat, se sont soumis à leur sort, non sans murmurer, non sans conserver l'espérance de secouer tôt au tard le joug odieux qui leur était imposé; mais les populations allemandes, en faveur de qui la guerre avait été faite, ont commencé presque aussitôt à s'agiter et à presser leurs libérateurs de les laisser enfin jouir de l'indépendance qu'ils venaient de leur rendre, et de leur permettre de se donner un souverain de leur choix. Bien loin de déférer à ce vœu légitime, les cabinets de Vienne et de Berlin ont pris en main le gouvernement des provinces enlevées au Danemark et annoncé l'intention de les maintenir sous leur autorité, jusqu'à ce qu'ils se fussent mis d'accord entre eux,

Digitized by Google

non-seulement sur le futur souverain du Schleswig-Holstein, mais encore sur les relations ultérieures de ce nouvel Etat avec le reste de la Confédération germanique; en même temps le bruit se répandait, confirmé par des indices significatifs, que M. de Bismark ne songeait à rien moins qu'à incorporer purement et simplement les deux duchés dans la monarchie prussienne. Quelle attitude le gouvernement impérial devait-il prendre en présence de cette situation nouvelle, pour rester fidèle aux principes qu'il avait émis et à la politique de justice et d'impartialité qu'il avait suivie depuis le commencement? Exprimer encore une fois le regret que les droits des nationalités n'aient pas été plus respectés par les négociateurs du dernier traité de Vienne et formuler le désir que les vœux des populations allemandes fussent un peu mieux écoutés que ne l'avaient été ceux des habitants scandinaves du Schleswig septentrional. C'est ce que M. Drouyn de Lhuys a fait dans la circulaire qu'il a adressée le 30 décembre 1864 à tous les agents diplomatiques de l'Empereur et qui, malgré sa forme pacifique et bienveillante, a presque le caractère d'une protestation. C'est ce que le gouvernement a fait d'une manière encore plus explicite dans l'exposé de la situation extérieure de l'empire, en montrant les tristes résultats de la politique que les grandes puissances allemandes ont choisie et les embarras auxquels elles se sont exposées en repoussant la juste et sage solution que la France n'avait cessé de leur recommander. « Nous constatons avec regret, lisons-nous dans cet important document, que la solution imposée à la monarchie danoise n'est pas conforme aux vœux que nous avions exprimés. Les populations n'ont pas été consultées sur leur sort; la partie scandinave du Schleswig n'a point été laissée au Danemark, auquel la rattache cependant une incontestable communauté de mœurs, d'origine et de langage, et l'Allemagne s'est ainsi placée elle-même dans la fausse position qu'elle avait si longtemps reprochée au cabinet de Copenhague..... La situation des duchés est aussi anormale que précaire, et la fâcheuse incertitude qui pèse sur l'avenir compromet gravement leurs intérêts moraux et matériels. Les habitants de la partie danoise du Schleswig protestent contre leur annexion à l'Allemagne. La question de succession attend encore un règlement et soulève de regrettables débats entre les divers cabinets germaniques..... »

Cette persistance du gouvernement français à soutenir sans relâche le principe des nationalités et à revendiquer jusqu'au bout pour les peuples le droit de disposer d'eux-mêmes doit faire réfléchir l'imprudent parti qui pousse la Prusse depuis quelque temps dans une voie funeste, et l'excite, sur la foi de vagues rumeurs, de prétendus encouragements venus de Paris, à s'annexer les deux duchés de l'Elbe. La France, qui proteste sans relâche en faveur de quelques milliers de Danois réunis malgré eux au nouveau Schleswig-Holstein, ne saurait tolérer que plus d'un million d'Allemands fussent incorporés violemment dans la monarchie prussienne; elle ne saurait souffrir, qu'après avoir fait la guerre pour délivrer les populations des duchés du joug scandinave, le cabinet de Berlin les opprimât à son tour et leur imposât une domination qui ne leur serait guère moins odieuse. M. de Bismark se flatte, il est vrai, de donner le change à

Digitized by Google

l'opinion publique; il provoque, par tous les moyens en son pouvoir, des manifestations annexionnistes, des adresses de dévouement à la maison de Hohenzollern ; mais toute cette pression n'a eu jusqu'ici d'autre effet que d'exaspérer encore les habitants du Schleswig-Holstein, et de leur inspirer pour le nom prussien une véritable haine. M. de Bismark cherche à leur persuader que, s'ils s'obstinent à garder leur indépendance, ils ne pourront se défendre contre un retour offensif du gouvernement de Copenhague; mais ces braves populations, qui se souviennent de la résistance qu'elles ont opposée en 1848, qui se sentent d'ailleurs soutenues par toute la Confédération germanique, et qui se savent égales en nombre et supérieures en ressources à la nation danoise, ne se laissent pas influencer par des terreurs chimériques. M. de Bismark soutient — et avec quelque justice — que la Prusse ne peut laisser se constituer derrière elle, et dans une position maritime importante, un Etat hostile à ses intérêts et capable d'entraver le développement de sa puissance navale ; mais est-ce une raison pour retarder indéfiniment l'établissement d'un gouvernement régulier dans le Schleswig-Holstein, et pour mettre d'éternels obstacles à l'installation, si ardemment désirée par les populations, du duc d'Augustenbourg? Ce prince, bien loin d'être hostile à la Prusse, est au contraire dévoué à la maison de Hohenzollern, avec laquelle il a des relations de parenté; dès le commencement des complications actuelles, il a reconnu hautement la nécessité, pour ses futurs Etats, d'entretenir avec la Prusse les relations les plus amicales et les plus intimes, et il s'est déclaré prêt à offrir au cabinet de Berlin toutes les garanties, toutes les facilités qu'il pourrait souhaiter, soit pour le développement de sa marine, soit pour le recrutement de sa flotte. Pourquoi M. de Bismark n'a-t-il opposé jusqu'ici que de dédaigneuses fins de non-recevoir à toutes les ouvertures qui lui ont été faites dans ce sens? Pourquoi a-t-il repoussé toutes les propositions que le duc d'Augustenbourg lui a soumises dans le but de contracter, au nom du Schleswig-Holstein, une alliance étroite avec la monarchie prussienne? Le chef du cabinet de Berlin accuse, dit-on, la petite cour de Kiel d'être trop favorable aux idées démocratiques; mais elle a, depuis un an, au milieu des circonstances difficiles où elle s'est trouvée placée, donné les meilleures preuves de sa sagesse et de sa modération, et, à moins qu'il n'en veuille au prince d'avoir réclamé, pour la représentation nationale des duchés, le droit de sanctionner tous les arrangements qu'il pourrait lui-même conclure avec la Prusse, et qu'il considère cette exigence comme l'indice d'un esprit profondément révolutionnaire, nous ne voyons pas, quant à nous, ce que M. de Bismark pourrait reprocher au duc d'Augustenbourg. Le gouvernement prussien ne saurait d'ailleurs hésiter plus longtemps; les habitants des duchés sont las d'un provisoire qui les épuise et qui les ruine; les moyens et petits Etats de l'Allemagne sont impatients de voir enfin résoudre une question qui les intéresse tous au plus haut point, et si le roi Guillaume ne se rend pas bientôt aux réclamations unanimes de l'opinion publique, les populations dont son ministre se joue depuis tant de mois pourraient bien trouver un protecteur puissant. Le langage que le gouvernement français vient de tenir est significatif; nous

Digitized by Google

désirons pour la paix de l'Europe et dans l'intérêt de la Prusse elle-même qu'il soit compris à Berlin.

L'Empereur, du reste, paraît compter plus que jamais sur la prudence et la modération des cabinets européens. Aussi n'a-t-il accordé aux questions extérieures, dans son discours du Trône, qu'une place relativement petite, et s'est-il particulièrement attaché à énumérer les importantes réformes intérieures et les nombreux projets de loi qu'il va bientôt soumettre à la sanction du Corps législatif. Répandre l'instruction dans toutes les classes de la société; simplifier notre système administratif; donner à la commune et au département une vie plus indépendante; susciter l'initiative individuelle et l'esprit d'association; « élever enfin l'âme et fortifier le corps de la nation, » telle est la vaste et magnifique tâche que le gouvernement se propose de remplir cette année, et pour laquelle il réclame le loyal concours des représentants du pays. N'est-il pas vraiment surprenant que tant de gouvernements « libéraux » qui se sont succédé en France depuis trente-cinq ans, aient encore laissé au gouvernement impérial tant de réformes libérales à faire? Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, la loi sur la détention préventive a été bien souvent et bien vivement attaquée; on a démontré combien il est à la fois rigoureux et injuste de commencer par frapper d'une peine afflictive un citoyen qui n'est que soupçonné d'un délit, et dont on sera peut-être obligé de reconnaître l'innocence; on a fait voir combien les Anglais s'enorgueillissaient avec raison de leurs *writs* d'*habeas corpus*, combien la législation des Etats-Unis et de la Suisse était plus humaine et plus équitable que la nôtre; des faits éloquents ont été produits, et un député est venu déclarer à la tribune, en 1845, qu'il ne se passait pas d'année où plus de 19,000 citoyens fussent mis en liberté après avoir été incarcérés *préventivement* pendant plusieurs mois; cependant, ni la Restauration, ni la monarchie de Juillet, ni la République n'ont eu le courage d'abolir ou de modifier cette loi draconienne, et ce sera à Napoléon III que reviendra l'honneur d'avoir le premier entouré la liberté individuelle de sérieuses garanties. Au nombre des projets de loi qui seront déposés pendant cette session sur le bureau de la Chambre, il en est un destiné à diminuer les rigueurs de la détention préventive et à autoriser la mise en liberté provisoire, avec ou sans caution, même en matière criminelle. Un autre projet de loi, inspiré par le même esprit libéral, supprime la contrainte par corps en matière civile aussi bien qu'en matière commerciale.

Mais rien ne nous a plus frappés dans le discours du Trône que ce mot si profond et si juste dans son énergique simplicité : « Dans le pays du suffrage universel, tout citoyen doit savoir lire et écrire. » Il est en effet difficile d'admettre en principe qu'un individu dénué de l'instruction la plus élémentaire puisse exercer avec intelligence ses droits de citoyen, et quoiqu'il arrive bien souvent dans la réalité qu'un cultivateur qui ne sait ni lire ni écrire possède plus de bon sens et de discernement politique que tel ou tel habitant des villes qui a fait ses humanités, il n'en faut pas moins convenir que l'électeur qui est réduit à faire écrire son vote, ou, s'il se sert d'un bulletin imprimé, à s'en rapporter à autrui pour savoir

Digitized by Google

s'il met réellement dans l'urne le nom qu'il veut y déposer, se trouve dans une position aussi fausse qu'humiliante ; il ne peut d'ailleurs se conformer aux intentions des législateurs, qui ont voulu assurer son indépendance en instituant le scrutin secret, et la nécessité où il est de faire connaître à quelqu'un son vote peut bien souvent influer sur son choix. Il s'en faut de beaucoup pourtant que tous les électeurs français sachent lire et écrire. Suivant certaines statistiques, 40 p. 100 de la population totale de l'Empire n'ont reçu aucune espèce d'instruction ; M. Duruy lui-même a dû reconnaître qu'il y avait, l'année dernière, 1,018 communes totalement dépourvues d'écoles, et que, malgré tous ses efforts pour atténuer cette situation, le nombre de ces localités vouées à l'ignorance s'élève encore aujourd'hui à 818. Ajoutons qu'aux Etats-Unis, en Suisse, en Prusse, en Saxe, dans le grand-duché de Bade, dans presque toute l'Allemagne enfin, l'instruction primaire est beaucoup plus répandue qu'en France. Comment faire cesser cette regrettable infériorité ? Faut-il rendre l'enseignement primaire gratuit sans distinction pour tous ? Mais les gens aisés seuls profiteraient de cette nouvelle disposition, puisqu'aux termes de la loi du 15 mars 1850, cette première éducation est déjà donnée gratuitement « à tous les enfants dont les familles sont hors d'état de la payer. » Faut-il multiplier les écoles et mettre un instituteur dans chaque hameau ? Ce serait excellent sans doute, mais les parents cesseront-ils pour cela d'envoyer leurs enfants aux champs dès qu'ils pourront leur y rendre quelques services, ou dans les manufactures, sitôt qu'ils seront d'âge à y gagner quelques centimes ? Faudra-t-il enfin, comme on l'a fait dans la plupart des pays dont nous parlions tout à l'heure, rendre l'enseignement primaire obligatoire, et punir d'une amende ou de la prison les pères et mères qui ne veilleront pas à ce que leurs enfants fréquentent assidûment les écoles ? Nous croyons qu'il serait aisé de justifier, au moins en théorie, une loi qui forcerait les parents à instruire ou à faire instruire leurs enfants ; l'Etat punit bien le père qui maltraite son fils ou lui refuse les aliments nécessaires ; pourquoi n'aurait-il pas le droit de sévir contre celui qui, en laissant languir ses enfants dans l'ignorance, leur cause un préjudice moral auprès duquel des meurtrissures et des coups sont peu de chose ? Cette loi serait-elle aussi facile à appliquer qu'elle est aisée à défendre ? Produirait-elle, en France, d'aussi bons résultats que dans les autres pays où elle est depuis longtemps en vigueur ? N'aurait-elle pas pour effet d'irriter certains pères de famille et de les exciter, ne fût-ce que par l'attrait de la désobéissance, à négliger un devoir qu'ils auraient peut-être sans cela volontairement rempli ? Ce sont là des questions trop délicates et trop graves pour que nous essayions de les résoudre en passant ; et nous aurons du reste occasion d'y revenir quand elles seront discutées au sein du Corps législatif. En attendant, M. Duruy emploie, pour répandre l'instruction dans les campagnes, des moyens qui, pour n'avoir point de caractère coërcitif, n'en sont peut-être que plus efficaces. Ainsi, dans le but de prévenir la désertion des enfants qui fréquentent les écoles primaires rurales, il a songé à fonder dans chaque village des fêtes annuelles de l'enfance et du travail. « Des récompenses accordées, à la fin de l'an-

Digitized by Google

née scolaire, aux élèves qui se seraient fait remarquer par leur bonne conduite, leur application et leur assiduité, entretiendraient une profitable émulation. De même un concours cantonal pour les adultes assurerait la conservation et l'extension des connaissances acquises dans l'école primaire. » L'attention de MM. les préfets a été appelée sur ce point par l'actif ministre de l'instruction publique, et le *livre bleu* nous apprend que ces utiles institutions fonctionnent déjà dans plusieurs départements, notamment dans l'Hérault et dans l'Aveyron.

Nous rappelions, il y a quelques jours, au plus fort des débats soulevés par l'Encyclique, le sincère dévouement de l'Empereur aux intérêts de la religion, et nous affirmions qu'aucun gouvernement n'avait autant fait que le sien pour la majesté du culte catholique, pour le bien-être matériel et l'autorité morale des ministres de Dieu. Nous trouvons aujourd'hui dans le *livre bleu* des preuves abondantes à l'appui de notre assertion. Depuis 1852, plus de 52 millions ont été consacrés à la construction de nouveaux édifices religieux, à la restauration et à l'entretien des anciens; les églises et les presbytères, principalement dans les communes rurales, ont reçu des subventions qui s'élèvent à plus de 20 millions. En même temps, la situation des membres du clergé à tous les degrés de la hiérarchie a été l'objet constant de la sollicitude impériale; par la loi du 13 mai 1863, une augmentation annuelle de 100 fr. a été accordée à tous les desservants âgés de plus de soixante ans; par des décisions successives, le supplément de traitement alloué aux archevêques promus au cardinalat et appelés en outre au Sénat par la Constitution de 1852, le traitement des archevêques, celui des évêques, des vicaires généraux et des chanoines, ont été notablement augmentés. Plus de mille sept cents vicariats, nouvellement créés, ont été subventionnés par le budget des cultes; la caisse des retraites ecclésiastiques a été fondée et dotée; au 1er janvier 1852, les dépenses annuelles du personnel du culte catholique n'étaient portées au budget que pour 35,757,950 fr., elles y figurent aujourd'hui pour 42,528,050 fr. Le gouvernement de l'Empereur ne s'est pas borné à améliorer la position matérielle du clergé, il l'a admis, par la loi sur l'enseignement, à dispenser et à surveiller l'instruction publique; il lui a facilité, par la loi électorale, l'entrée dans les conseils publics; il a réservé à ses grands dignitaires, par la Constitution de 1852, des siéges dans le Sénat. Le clergé, en un mot, a beaucoup reçu du pouvoir civil; doit-il s'étonner si le pouvoir civil attend à son tour de lui quelques concessions, si le gouvernement, en retour de ses nombreux bienfaits, lui demande de ne pas ébranler les principes sur lesquels il repose? Les ministres de la religion catholique ont, dans l'Empire français, trop de droits et trop de priviléges pour n'avoir pas aussi, envers l'Empire, quelques devoirs; et, comme l'Empereur l'a dit dans son discours, « plus nous entourons le clergé de considération et de déférence, plus nous avons lieu de compter qu'il respectera les lois fondamentales de l'Etat. »

C'est ce que comprennent assurément tous les ecclésiastiques dont le bon sens et les lumières ne sont pas troublés par une regrettable exaltation religieuse ou par les suggestions plus fâcheuses encore de l'esprit

Digitized by Google

de parti. Le remarquable mandement que vient de publier Mgr Darboy en est la preuve. L'éminent archevêque de Paris revendique, il est vrai, hautement pour le Saint-Père le droit d'étendre son influence morale, non-seulement sur la conscience des individus, mais encore sur les mœurs, les lois et les institutions des peuples; il soutient en termes excellents que le Pape, loin d'excéder ses droits de chef spirituel de l'Eglise catholique, n'a fait que remplir sa mission apostolique en condamnant dans le *Syllabus*, parmi des erreurs dogmatiques, un certain nombre de principes politiques; « divinement instituée, dit-il, pour procurer le salut des hommes, l'Eglise doit animer de son souffle la vie civile et publique; » mais il s'empresse d'ajouter que, tout en proclamant et en maintenant ses doctrines immuables, l'Eglise sait les appliquer avec la discrétion et les tempéraments que réclame le besoin des siècles et des peuples, « son but étant de garder toujours sauf l'honneur des principes, la paix et la concorde avec le pouvoir civil, bien loin de s'en séparer et de le combattre. » Il garde le silence sur la défense faite par le gouvernement impérial de lire dans les églises le *Syllabus*; il laisse de côté, dans un esprit de conciliation et de douceur, ces questions de légalité qui irritent les esprits et font naître de stériles débats, mais il s'exprime sur le concordat de 1801 de manière à prouver qu'il comprend et accepte toutes les obligations que le pouvoir religieux a contractées par ce grand acte envers le pouvoir civil. Jamais cette bienfaisante transaction n'avait été appréciée plus dignement; nous n'avons jamais lu de page plus éloquente que celle où Mgr Darboy nous montre dans quel abaissement la religion était tombée, quand « un jeune héros, entraînant sur ses pas toute une nation éblouie par la splendeur de son génie et fascinée par l'autorité de son commandement, » a ramené solennellement dans Notre-Dame le Dieu que dix ans de profanations en avaient banni. Mgr Darboy sent trop vivement le service que Napoléon a rendu alors à l'Eglise pour s'étonner qu'en rétablissant le culte catholique le premier consul ait demandé à ses ministres de ne pas abuser contre lui ou contre ses successeurs du pouvoir qu'il leur rendait. L'archevêque de Paris a entrepris comme Mgr Dupanloup d'expliquer dans un sens libéral une partie du *Syllabus*; et s'il n'a pas complétement réussi dans cette tâche difficile, nous trouvons que sa démonstration, plus modérée dans la forme et moins absolue au fond que celle de l'évêque d'Orléans, est par cela même infiniment plus persuasive. Nous ne serions pas étonnés du reste que, tout en prenant la défense de l'Encyclique, comme c'était jusqu'à un certain point son devoir, Mgr l'archevêque de Paris ait profondément regretté cette fâcheuse manifestation du Saint-Siége, et ce qui nous porte à le croire, c'est la touchante apostrophe que le prélat adresse au saint Père en terminant son mandement, et dans laquelle il le supplie de détourner un moment ses regards des erreurs de notre époque pour les arrêter sur ce qu'elle a d'honorable et de bon, et de tirer enfin de sa grande âme de Pontife « une de ces paroles qui amnistient le passé, rassurent le présent, et ouvrent les horizons de l'avenir. » Il nous semble que si Mgr Darboy eût cru bien fermement au libéralisme de l'Encyclique, il

Digitized by Google

n'aurait pas éprouvé le besoin d'adresser au saint Père une adjuration si pressante. En tout cas, il n'est pas permis de douter qu'il ne ressente vivement lui-même cet amour de la liberté et du progrès qu'il veut faire naître, ou, si l'on aime mieux, développer dans l'esprit de Pie IX et de ses ministres. Il a rompu ouvertement avec les doctrines ultramontaines; il a condamné sans ménagements « ces apôtres sans mandat qui, tous les jours, discutent, affaiblissent ou défigurent la vérité, et qui semblent vouloir suppléer à la mission qui leur manque par l'abondance et l'excès de leurs affirmations; » il a déclaré hautement qu'il veut être *de son temps* « qui en vaut bien un autre, » et *de son pays* « qui ne fait pas trop médiocre figure dans l'histoire de l'Eglise et du monde; » il a montré enfin que le dévoûment à l'Eglise et la soumission au Saint-Siége n'excluent pas le patriotisme, et qu'on peut être à la fois un bon prêtre et un excellent citoyen.

Nous savions déjà, il y a quinze jours, qu'un effort avait été vainement tenté pour mettre un terme à la guerre qui ensanglante l'Amérique; aujourd'hui que les laconiques dépêches qui avaient d'abord annoncé cette nouvelle sont complétées par des journaux et des correspondances particulières, nous pouvons mieux apprécier l'importance de cette tentative. Les négociateurs étaient pour le Sud, MM. Stephens, Hunter et Campbell régulièrement accrédités par M. Jefferson Davis, et pour le Nord, M. Lincoln en personne, assisté de M. Seward, son ministre des affaires étrangères; la conférence qui s'est tenue au fort Monroë avait un caractère officiel. Mais elle ne s'ouvrait pas pour cela sous des auspices beaucoup plus favorables que les divers pourparlers qui l'avaient précédée; et les hommes d'Etat qui y ont pris part ont dû s'apercevoir dès le premier instant que leurs prétentions étaient trop opposées pour qu'il fût possible de trouver entre elles un moyen terme. Le Sud est disposé à faire toutes les concessions à condition que le Nord reconnaîtra son indépendance; le Nord de son côté est prêt à tous les sacrifices pourvu que le Sud consente à rentrer dans l'Union. M. Hunter demandait, au nom de ses commettants, un armistice de soixante à quatre-vingt-dix jours, mais sans dissimuler qu'au bout de ce terme les confédérés seraient probablement aussi résolus qu'aujourd'hui à conserver leur existence séparée; M. Lincoln a répondu, comme il fallait s'y attendre, qu'il avait reçu de ses électeurs un mandat impératif, celui de rétablir l'Union et l'autorité du gouvernement fédéral, et qu'il devait poursuivre la guerre jusqu'à ce qu'il eût obtenu ce résultat. Les négociations ont donc été aussitôt rompues; et, comme on pouvait le prévoir, le premier résultat de cette tentative pacifique a été de donner une énergie nouvelle aux passions belliqueuses.

ALEXANDRE PEY.

ALPHONSE DE CALONNE.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES DU QUARANTE-TROISIÈME VOLUME

JANVIER et FÉVRIER 1865. (14e année. — 2e série.)

CONSTANTINOPLE EN 1864, par M. GEORGES NOGUÈS 5

DE L'APPLICATION DE L'ANALYSE MATHÉMATIQUE A L'ÉCONOMIE POLITIQUE, par M. CH. SIMON. 38

LES INDUSTRIES PARISIENNES : LA DÉCORATION DE LA PORCELAINE, par M. OSCAR HONORÉ. 60

PIERRE ET MARIETTE (1re partie), par M. EUGÈNE MULLER. 95

LE THÉATRE CONTEMPORAIN : L'ARTISTE ET LE POÈTE AU THÉATRE, par M. JULES GUILLEMOT 131

LE CZAR PIERRE EN FRANCE (1716), par M. E. DE BARTHÉLEMY 161

REVUE CRITIQUE : *La Bible comprise ou le véritable Progrès*, de l'auteur de *Rêveries et Vérités*, par M. B. AUBÉ. — *Le Premier livre des Chroniques de Jehan Froissart*, édition de M. le baron KERWYN DE LETTENHOVE, par M. HENRI BEAUNE. — *Nouvelles Etudes d'histoire et de littérature*, de M. D. NISARD, par M. LOUIS LIÉVIN. — *La Liberté civile, étude critique sur les publicistes contemporains*, de M. BERTAULD, par M. A. MOULHARAC. — *Marseille, les Portefaix et le Dock*, par E. L. 175

CHRONIQUE LITTÉRAIRE : LES ROMANS EN 1864, par M. A. CLAVEAU. 188

CHRONIQUE POLITIQUE, par M. ALEXANDRE PEY 197

LES ANTIQUITÉS PRIMITIVES DU DANEMARK : L'AGE DE FER (1re partie), par M. E. BEAUVOIS. 209

LA LITTÉRATURE DU COLPORTAGE EN FRANCE, par M. LOUIS LIÉVIN 250

PIERRE ET MARIETTE (2e partie), par M. EUGÈNE MULLER 276

LES TRANSFORMATIONS DE LONDRES (1re partie), par M. JUSTIN AMÉRO 315

L'EMPIRE OU LE PARLEMENT, par M. EDOUARD BOINVILLIERS, maître des requêtes au conseil d'Etat. 349

TRAVAUX DES ACADÉMIES ET DES SOCIÉTÉS SAVANTES . SCIENCES PHYSIQUES, NATURELLES ET MÉDICALES — XIII — par M. HENRI MONTUCCI. 375

REVUE CRITIQUE : *Biographies contemporaines*, de M. A. BOULLÉE, par M. ALEXANDRE GRESSE. — *Négociations entre la France et la Chine, en 1860*. — *Livre jaune du baron Gros*, par M. le baron ERNOUF 391

Digitized by Google

Chronique littéraire : les vieux garçons, de M. V. Sardou, par M. A. CLAVEAU. . . 395
Chronique politique, par M. Alexandre PEY. 404

La Persécution de Néron, par M. B. AUBÉ. 417
Pierre et Marietta (3e partie), par M. Eugène MULLER. 450
Les Lectures publiques sous l'empire romain et a notre époque, par M. Paul ROUSSELOT 498
Les Transformations de Londres (2e partie), par M. Justin AMÉRO. 514
L'Enquête sur les engrais, par M. Jacques VALSERRES 546
La Destinée des ames après la mort dans les croyances des Grecs et des Romains, par M. A. CHASSANG 555
Poésies : l'Héliotrope. — Madrigal, par M. Henri CANTEL. 590
Chronique littéraire : la poésie et les poètes en 1865, par M. A. CLAVEAU 592
Revue musicale, par M. WILHELM 601
Chronique politique, par M. Alexandre PEY 609
Annuaire scientifique, de M. Dehérain, par M. le baron ERNOUF. 623

Les Paquebots a vapeur français. — I. Les messageries impériales, par M. L. SMITH 625
Frédéric II et les idées religieuses au XIIIe siècle, par M. L. DEROME. 645
De la Dispersion du travail industriel dans les campagnes en France, par M. Maurice CRISTAL 682
Souvenirs de l'expédition de Chine en 1860 (1re partie), par M. H. DE MONDY. 711
Portraits militaires de la République et de l'Empire : Masséna, par M. le baron ERNOUF. 738
Le Roman contemporain en Angleterre : le roman antiesclavagiste, par M. Ernest BOYSSE 762
Le Théatre contemporain : la Famille au théatre, par M. Jules GUILLEMOT 784
Travaux des Académies et des Sociétés savantes : Archéologie. — Histoire ancienne, par M. Charles MOREL. 813
Chronique littéraire, par M. A. CLAVEAU. 824
Chronique politique, par M. Alexandre PEY. 835

Paris. — Imprimerie de Dubuisson et Ce, rue Coq-Héron, 5.

Digitized by Google

2e SÉRIE. — N° 1er. 31 JANVIER 1865.

ATHENÆUM FRANÇAIS

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

DE LA

REVUE CONTEMPORAINE

Bulletin critique

Histoire de Masséna, par M. AMIC, in-8. Paris, Dentu.

C'est une pensée heureuse et patriotique d'avoir concentré en un volume tous les faits qui concernent l'une des plus éclatantes illustrations militaires de la République et du premier Empire.

M. Amic professe pour son héros une admiration sincère et légitime; il a bien fait ressortir cette physionomie si caractéristique de Masséna, propre à l'offensive comme à la défensive, unissant la promptitude et la sûreté du coup d'œil à l'entraînement dans l'attaque, à la tenacité dans la résistance. Chacun de ses trois grands faits d'armes, Zurich, Gênes, Essling, suffirait à lui seul pour assurer au nom de Masséna l'immortalité. L'illustre maréchal a dû regretter de n'avoir pas été enseveli dans son dernier triomphe, et de se survivre en quelque sorte à lui-même. Nous croyons que M. Amic, par un sentiment d'ailleurs bien excusable, a trop vanté la campagne de Portugal. Masséna fut sans doute mal secondé, mais il ne s'aidait plus assez lui-même. Il y eut, suivant l'expression de Napoléon, des moments où le prince d'Essling cessait d'être Masséna. Nous croyons devoir aussi relever quelques appréciations hasardées de M. Amic sur un épisode curieux, et généralement mal connu, de 1815, la campagne qu'[illegible]nta dans le Midi le duc d'Angoulême, campagne conduite (dit M. Amic), par des *généraux de cour*. L'un de ces prétendus généraux de cour était le général Ernouf, ancien chef d'état-major de Sambre-et-Meuse, officier qui avait été pour quelque chose, pour plus même qu'on ne le croit généralement, dans le succès de plusieurs des grandes batailles de la Révolution, notamment de celles d'Hondschoote et de Fleurus. Le plan d'opérations du duc d'Angoulême était l'œuvre d'Ernouf; il avait reçu l'approbation de Masséna, qui, bien que les circonstances ne lui permissent pas d'y concourir activement, en avait d'abord encouragé l'exécution par plusieurs lettres qui ont été conservées. Napoléon, qui s'y connaissait, a dit que le duc d'Angoulême et ses lieutenants « avaient fait tout ce qui était possible, » et il fut le premier à reconnaître qu'il aurait été inique de punir des généraux coupables seulement d'avoir trop bien tenu leur serment. B. E.

Lettres sur la Philosophie de l'histoire, par M. Odysse BAROT, in-8. Paris, Germer Baillère.

Sous ce titre, M. Odysse Barot vient de réunir en un volume plusieurs articles publiés l'année dernière dans le journal la *Presse*. Selon M. Odysse Barot le progrès n'est qu'un mot vide de sens; l'humanité est condamnée à tourner sans cesse dans le même cercle, en traversant toujours les mêmes faits et les mêmes idées; c'est la thèse de Vico présentée sous une autre forme. Mais le point le plus important du livre de M. Odysse Barot est celui des nationalités. Selon cet écrivain, qu'est-ce qu'une nationalité? un bassin. Qu'est-ce qu'une frontière? une montagne. Aux grands États M. Odysse Barot préfère les petits et il s'écrie avec espoir et conviction : « A la fin du siècle peut-être et certainement avant cent ans sur le sol où il n'a jamais existé d'unité gauloise — nous l'avons prouvé — l'unité française qui date d'hier, de ce matin, qui n'a point de racines dans le passé — nous l'avons surabondamment démontré — qui n'est pas moins artificielle que les autres agglomérations européennes, l'unité française aura vu se former sur ses ruines *cinq Etats* : 1° La France; 2° la Bretagne; 3° l'Aquitaine; 4° la Bourgogne; 5° la Lorraine. » Voilà certes une théorie assez étrange; vous regardez les montagnes comme les seules limites

Digitized by Google

naturelles, mais les montagnes aujourd'hui sont percées et les chemins de fer traversent plusieurs de ces royaumes imaginaires; les peuples ne sont plus confinés dans des bassins; magistrats, soldats, administrateurs sont français de cœur et non aquitains ou bourguignons. Mais quelle cause pourrait morceler ainsi notre patrie? une révolution? quel avantage auraient les peuples à se faire plus petits pour être plus nombreux? M. Odysse Barot regardant une carte du passé présage l'avenir d'après les siècles qui se sont écoulés; il semble mal connaître les aspirations de nos jours. Quoique ne partageant point les idées de M. Odysse Barot, nous avons lu son ouvrage avec plaisir; de la science, de curieuses citations, de l'esprit en font, malgré tous ses paradoxes, un livre qui offre un vif intérêt. PAUL ROGER.

Six mois en Italie en 1863.—De Palerme à Turin, par Jules LOGEROTTE. Paris, Michel Lévy. 1864.

Ce petit livre de « lettres à un ami », sous son titre modeste, est des plus intéressants et des plus agréables à lire d'un bout à l'autre. M. Logerotte est un véritable paysagiste; ses vues de la Sicile, de Naples, de Pompei, de Florence, de Milan, et même celles de Rome et de Venise, toutes sombres qu'en soient les couleurs, sont de petites merveilles d'agencement et de coloris; ses notes, trop rares, sur les grands artistes de l'Italie portent l'empreinte du goût le plus sérieux et le plus délicat. M. Logerotte voit en peintre et il décrit en poète. Mais, hélas! tout poète a ses exagérations; et, plus l'imagination est vive et puissante, plus elle se laisse facilement affoler. M. Logerotte est plus Italien que les Italiens eux-mêmes; amoureux enthousiaste de la très nouvelle unité, il la veut tout à coup complète; il demande à grands cris Venise et surtout Rome. Pour lui, l'Italie n'existera pas tant qu'elle n'aura pas Rome pour capitale. « Roma o la morte. » Cela rend l'auteur injuste; il ne lui reste aucune bienveillance pour tout ce qui n'est pas Italien unitaire, Italien du parti que l'on a trop poliment nommé « parti de l'action. » Un quart de son petit volume est consacré à glorifier le héros d'Aspromonte, à glorifier tous ceux des Mille dont le nom a pu parvenir jusqu'à lui. — C'est là, d'ailleurs, un léger inconvénient; cela passera. Mais nous reprocherons à M. Logerotte d'être un peu dur après la victoire, d'accabler sous les traits de son esprit mordant des adversaires qui sont déjà à terre et aussi d'avoir donné place dans son livre, en parlant des anciens rois de Naples, à un sobriquet qu'il aurait dû laisser dans les colonnes du *Siècle* ou du *Charivari* de 1850. — Sauf cette réserve et en faisant la part des enthousiasmes politiques du spirituel cicerone, nous engagerons nos lecteurs à faire avec M. Logerotte une charmante promenade de six mois dans l'Italie de l'année dernière, dussent-ils être exposés momentanément à cette petite maladie que l'auteur dit régner encore épidémiquement dans toute la péninsule et que l'on pourrait appeler *delirium garibaldiense*. E. R.

Etude sur l'Association des Idées, par M. MERVOYER, 1 vol in-8. Paris, Durand, éditeur.

M. Mervoyer est un docteur ès lettres, et son livre est une thèse. Il faut en général se défier des thèses. Ce sont des leçons convenues d'avance. A moins qu'il ne s'agisse d'érudition pure, auquel cas les travaux sérieux ont une valeur intrinsèque indépendante des circonstances, d'ordinaire, une thèse est un exercice de gymnastique intellectuelle où il s'agit moins d'idées que de méthode, de style correct et de sens commun à constater. Cela peut servir à mesurer un homme, mais la science ni le public lettré n'ont rien à y voir. On n'ignore pas, en effet, et les candidats moins que d'autres, que l'orthodoxie est de rigueur, l'initiative proscrite. On ne vous pardonnerait pas d'être Descartes. La médiocrité est d'uniforme. M. Mervoyer était assez expert pour savoir à quoi s'en tenir, et il n'a point failli à la consigne. Aussi, son livre est-il fort ennuyeux à lire, d'un ennui solennel. Il avait pourtant pris, à M. de Gérando (*Des signes et de l'art de penser*), une épigraphe magnifique. Oui, la liaison des idées est l'agent mystérieux qui met l'homme en rapport avec les choses et avec ses semblables, qui forme la chaîne de ses connaissances et les liens de la société, le principe secret qui unit ensemble toutes les parties du monde intellectuel et moral, et qui devient ainsi, aux esprits et à la pensée, ce que les affinités sont à la matière. Mais s'il prend à quelqu'un l'envie d'aller voir dans le livre de M. Mervoyer comment il commente ces grandes paroles, il sera bien vite las de la prose opaque et prétentieuse de l'auteur. Il ne manque rien, logiquement, à ces longues phrases sonores et vides; quand on cherche le sens, on finit même par le trouver. C'est l'ouvrage qui est inintelligible, et au bout duquel on reste perplexe; c'est une lyre qu'on a entendu sonner sur un ton grave, mais le son a fui avec le vent, et la musique est finie.

L. DERÔME.

Les Lois de la Vie, par R.-W. EMERSON, traduit de l'anglais par Xavier EYMA, 1 vol. Paris, librairie internationale.

La vie de l'homme est soumise à la fatalité. La réaction de la volonté contre cette loi sévère engendre le libre-arbitre. La volonté et la nécessité obéissent à la souveraine intelligence et finissent par se confondre dans le courant général du juste et du bien. Ayant établi sur cette base les rapports de l'homme avec l'absolu, l'auteur du livre que nous signalons examine les influences secondaires qui pèsent sur la vie. Il les nomme *puissance, richesse, culture de l'esprit, maintien, adoration, beauté, illusion*. Facultés, conquêtes ou prestiges, toutes ces choses président aux relations des

Digitized by Google

hommes entre eux et les conduisent par des routes tortueuses, inégales, vers le temple du progrès. Il serait difficile de définir la nature de cet ouvrage. Les spéculations philosophiques et les aperçus de physiologie sociale y heurtent à chaque pas les boutades et l'humeur. L'auteur ne crée ni ne défend aucun système et se préoccupe médiocrement de la logique. Eclairer de vifs rayons l'obscurité qui entoure notre existence, flétrir en passant les abus et les vices, river au cœur de l'homme le courage et la foi dans l'avenir, tel paraît être le but qu'il se propose. La forme est virile et un peu âpre. L'idée jaillit comme un métal en ébullition et se modèle en axiomes ou en sentences. Enfant de l'Amérique Septentrionale, Emerson trahit son origine par son allure libre et fantasque, par son goût pour l'activité commerciale et industrielle, par sa prédilection pour la race anglo-saxonne. Il nous fait un important aveu. « On reproche, dit-il, à ses compatriotes de donner en toute circonstance un tour oratoire à leur pensée. » Ce défaut chez lui devient une qualité et l'éloquence forme l'un des traits principaux de son beau talent. M. Xavier Eyma a porté dans la traduction de ce remarquable ouvrage la conscience et les qualités de style qu'on s'accorde à lui reconnaître. LOUIS BULOT.

Les Philosophes de l'Antiquité. — Philosophie naturelle; esprit de Voltaire, par M. L. LENOEL, 2 vol. in-8. Paris, Dentu. 1864.

Le premier de ces volumes renferme de courtes études sur les philosophes de l'antiquité et de la renaissance, suivies d'un éloge enthousiaste de Voltaire. Le second, la *Philosophie naturelle*, est tout entier consacré à l'apothéose du génie brillant et facile qui a exercé une si grande influence sur le XVIIIe siècle. Si l'on en croyait M. Lenoël, il suffirait, pour ramener l'âge d'or, de rétablir le culte du patriarche de Ferney, qui a compté chez nos pères tant de fervents adorateurs. Voltaire a dit de Pascal qu'il était né cent ans trop tôt; on pourrait, à plus juste titre, penser que M. Lenoël est venu cent ans trop tard, car nous ne sommes plus au temps où l'on croyait que la philosophie du XVIIIe siècle devait régénérer le monde, et nous n'avons plus en elle la foi robuste de l'auteur. Selon lui, cette philosophie est « la lumière et l'essence de l'âme, le droit de la pensée sur toutes choses, l'étude de toutes les sciences, la mère de la morale, de l'obéissance aux lois et de la soumission à la justice. Elle est en outre la conscience, la mémoire, l'imagination, le jugement, la raison, la sensibilité, la conception et l'activité intellectuelle de l'homme. »

La philosophie de Voltaire, il faut le reconnaître, a rendu des services en contribuant à introduire dans nos mœurs et dans nos lois les grands principes de tolérance religieuse et d'égalité civile et politique, mais elle a causé un mal irréparable en s'efforçant de détruire toute religion positive. Cette atteinte aux croyances fondamentales des sociétés a été une des causes qui ont paralysé les efforts de nos pères et rendu vaines tant d'aspirations généreuses. L'adoration que M. Lenoël professe pour l'auteur de *Candide* l'empêche d'apercevoir cette vérité; il accumule, pour peindre son idole, plus de qualificatifs que Mme de Sévigné n'en emploie dans sa fameuse lettre, et il les couronne par ces mots : « Sublimité, universalité, perfection, voilà Voltaire. » Du reste, la *Philosophie naturelle* renferme les tableaux les plus divers; on y trouve, agréablement entremêlées, la théologie, la philosophie, la métaphysique, la psychologie, la physique et l'astronomie, voire même l'histoire des sciences et des arts. M. Lenoël nous dit ingénument que ce livre pourrait remplacer toute une bibliothèque, et qu'il n'a négligé ni soins ni peines pour le rendre complet sans être long. Complet, il ne l'est que trop. Cette foule d'idées, groupées au hasard, forme le plus étrange labyrinthe qu'on puisse imaginer; mais hélas! le lecteur cherche en vain le fil conducteur. Toutefois, il est une chose qu'on ne saurait contester, c'est la bonne foi du nouvel apôtre de Voltaire, qui croit sincèrement avoir fait une œuvre fort utile à l'humanité. E. J.

L'Herbier des demoiselles, ou Traité complet de la Botanique, ouvrage illustré de 230 figures, par Edmond AUDOUIT; nouvelle édition, revue et corrigée par le docteur HOEFER, in-12. Paris, Didier.

La science des végétaux et des fleurs n'a pas toujours été une science d'agrément, comme le devrait être toute étude des merveilles de la nature; et bien souvent la sévérité des classifications, la formation étrange de certains noms peu harmonieux, ont effacé de la botanique les charmes naturels dont cette étude devait être primitivement douée. Le traité de M. Audouit fait une heureuse et rare exception; sous son titre modeste, il remplit à merveille sa mission d'instruire et d'intéresser en même temps.

Ce livre datait de près de vingt ans déjà, lorsque les éditeurs résolurent d'en donner une édition nouvelle, mise au niveau de la science dont les progrès sont incessants. Pour le corriger sans sortir de l'esprit de sa destination, et pour lui donner à la fois un fond plus solide et une forme agréable, il fallait la main d'un ami de la nature, accoutumé à la comprendre et à transmettre fidèlement ses leçons. Le docteur Hœfer était, à tous les titres, autorisé à perfectionner ce travail : la lecture du nouvel ouvrage montre qu'il a pleinement réussi dans cette délicate entreprise. Ecoutons un instant l'auteur lui-même, dans l'expression directe de sa pensée : « Avec ce nouveau livre, dit-il, les jeunes personnes, curieuses de connaître les beautés de la nature peuvent se passer de maître dans l'étude des plantes, et entrer d'elles-mêmes « dans ce » temple sacro-saint, pour y admirer, comme dit » Montaigne, des statues non ouvrées de mortelles

Digitized by Google

» mains. » Mais ces statues, silencieusement éloquentes, il ne suffit pas de les admirer, de les contempler de loin, il faut les voir de près, les toucher, les sentir, les *interroger*. Et, dans ces interrogatoires sublimes, il importe de ne jamais prêter à la nature des conceptions qui ne sont pas celles du Créateur. De la violation de cette règle de conduite sont nées, naissent et naîtront toutes les erreurs. Quel travail, quelle source d'inspiration que ce dialogue de l'homme avec Dieu représenté dans ses œuvres! Efforçons-nous donc d'en saisir toute la grandeur, et tâchons, au milieu des merveilles qui de toutes parts nous environnent, et que souvent nous foulons sous nos pas, tâchons, dans la mesure de nos forces, de nous identifier avec la pensée créatrice d'où tout émane et au sein de laquelle tout doit retourner. »

Lorsqu'un tel esprit anime l'auteur d'un ouvrage sur la nature, l'œuvre ainsi conçue n'est-elle pas une œuvre vivante? En même temps qu'elle donne à l'intelligence sa lumière, n'ouvre-t-elle pas au cœur la source vivifiante qui nous met en communion avec la nature?

C. F.

Les débats sur la Banque de France. — Résumé, Conclusion, par J.-A. Rey. Paris, Guillaumin.

En moins de deux cents pages vivement écrites et faciles à lire, M. Rey est parvenu à condenser toute la discussion à laquelle ont donné lieu, depuis la dernière crise, les institutions de crédit; et comme une analyse complète d'une question, quelle qu'elle soit, conduit presque toujours à partager également le blâme et l'éloge entre les partis opposés, c'est dans un esprit de conciliation que l'auteur intervient dans le débat. M. Rey est un théoricien, sans doute, mais il est avant tout un praticien. Comme théoricien, il n'est pas fort éloigné de penser que la meilleure loi qu'on pût faire sur les banques, la plus facile à rédiger (ceci est incontestable), et même la plus facile à exécuter, dans un état commercial suffisamment avancé, serait celle que contiendrait tout entière une belle page blanche. Mais en homme pratique, il abandonne bien vite le terrain de la pure spéculation, pour se placer au point de vue du temps présent et de la réalité des choses. M. Rey ne s'insurge pas contre le monopole légal ou contre le monopole de fait de notre grand établissement financier : ce qu'il demande, c'est que la Banque de France se renferme strictement dans les limites de ses attributions vraies. Invoquant le principe salutaire de la division du travail, il signale les inconvénients et les dangers que présente la confusion, dans le même établissement, des divers services de l'escompte, des dépôts et des prêts sur valeurs mobilières, et, fort de l'autorité du comte Mollien, il voudrait que la Banque bornât ses opérations à escompter le papier de commerce; il voudrait, par une conséquence naturelle, qu'au lieu de constituer son encaisse en grande partie par des dépôts toujours exigibles, elle le constituât avec son propre capital immobilisé aujourd'hui en rentes sur l'Etat.

L'auteur aborde ensuite la question du taux de l'escompte. Il n'a pas de peine à faire voir que la fixité du taux ne pourrait être obtenue qu'au prix de sacrifices difficiles à consentir, tels que la mutilation des bordereaux et la restriction des échéances. Il approuve donc la faculté que la loi accorde à la Banque d'élever indéfiniment le prix de ses services, pour défendre son encaisse contre l'exportation du numéraire; mais il reconnaît en même temps que, en vertu de cette faculté, les bénéfices des actionnaires, déjà fort beaux dans les périodes de calme et de prospérité, deviennent plus beaux encore dans les périodes de crise, et il lui paraît juste que le public, qui paye tous les frais de la guerre, participe a x bénéfices dans une certaine mesure. Sans mettre en doute un seul instant la scrupuleuse loyauté du conseil de la Banque, il pense que la femme de César ne doit pas même s'exposer à être injustement soupçonnée. C'est pourquoi il voudrait substituer à l'arbitraire de ce conseil une règle fixe en vertu de laquelle le taux de l'escompte s'élèverait, pour ainsi dire mécaniquement, lorsque le rapport de la circulation des billets à l'encaisse métallique dépasserait certaines limites : c'est à peu près le résultat qui a été atteint en Angleterre par le bill de 1844. Il voudrait qu'au delà d'un certain taux, 5 p. 0/0 par exemple, l'agio fût employé par la Banque, non pas à accroître le capital de ses actionnaires, mais d'abord à racheter ses propres rentes, et, plus tard, à amortir d'autres rentes au profit du Trésor. Nous n'avons pas la prétention de traiter incidemment des questions aussi graves, et, sans prendre parti dans le débat, nous voulons nous borner à signaler, aux hommes compétents, des opinions qui n'ont assurément rien de chimérique, et qui ne perdent rien de leur valeur à être exprimées avec la plus grande modération, dans ce style clair et rapide qui est la langue des affaires. Le travail de M. Rey est un important mémoire à consulter dans le grand procès qu'instruit, en ce moment, la commission d'enquête récemment instituée.

CH. SIMON.

Le Libre Travail, ou Abolition des Brevets, par M. Vermeire, in-8. Paris, 1861.

Un grand nombre d'économistes pensent aujourd'hui que les brevets, après avoir eu peut-être leur utilité, sont une anomalie qui ne se concilie plus avec le système de liberté adopté par l'industrie et le commerce. Telle est l'opinion qui a été soutenue dans la *Revue*, par M. Arthur Legrand, et que M. Vermeire expose avec talent dans sa brochure. Sans admettre toutes les conclusions de l'auteur, nous croyons qu'il a fait une œuvre utile en appelant l'attention sur la grave question des brevets, question qui se lie si intimement à la prospérité nationale. L'économie politique semble, de nos jours, disposée à ne reconnaître d'autre propriété

Digitized by Google

industrielle que celle qui est incorporée dans la matière; quant à l'idée, elle ne saurait être retenue captive : des moyens de communication faciles et rapides, la télégraphie, les chemins de fer la transportent bientôt d'un bout du monde à l'autre; elle doit appartenir à tous. M. Vermeire examine la question au point de vue de l'intérêt des sociétés, et il rejette la doctrine de la propriété des découvertes. Il fait ensuite ressortir avec beaucoup de force la difficulté qu'il y a de reconnaître le véritable auteur d'une découverte industrielle. Souvent le besoin d'un perfectionnement se faisant sentir, plusieurs esprits conçoivent simultanément les mêmes moyens de le réaliser; souvent encore, un procédé découvert depuis longtemps, mais resté dans l'oubli parce qu'il avait devancé son époque, est plus tard inventé de nouveau quand le progrès de l'esprit humain amène l'heure où il peut entrer dans la pratique. En pareil cas, à qui doivent revenir l'honneur et le profit de la découverte? Combien de procès ruineux naissent d'une pareille incertitude! D'ailleurs, les brevets ne présentent très souvent qu'une garantie illusoire, et, sans protéger l'inventeur, privent des avantages de l'invention la généralité des consommateurs.

Toutefois, M. Vermeire, entraîné par la passion des réformes, nuit peut-être à sa cause en voulant, du même coup, abolir la propriété littéraire. Aussi a-t-il rencontré sur ce terrain deux adversaires redoutables : M. Lehardy de Beaulieu et M. Paillotet. Leur polémique sous forme de lettres, que *l'Economiste belge* a publiée, se trouve résumée dans la brochure de M. Vermeire; le lecteur entend ainsi l'attaque et la défense, et peut juger en connaissance de cause. ÉMILE JONVEAUX.

Les Histoires d'Hérodote, traduction nouvelle avec une introduction et des notes, par P. GIGUET, 1 vol. in-12. Paris, Hachette.

M. Giguet a consacré sa vie à traduire Homère, le père de la poésie; il a voulu finir une longue carrière par une traduction d'Hérodote, le père de l'histoire. Il y a cinq cents ans d'Homère à Hérodote. Tous les deux ont raconté la même histoire : le combat victorieux de l'Europe contre l'Asie; le premier, la guerre de Troie; le second, les guerres médiques. Ceux qui sont plus sensibles à l'élévation morale et à la délicatesse de goût qu'à l'invention poétique préfèrent Hérodote à Homère. D'une part, on voit la cité héroïque. « Elle est modelée sur le héros son fondateur : infatigable, irascible, inexorable, violente, niant qu'elle soit contenue par des droits, ne relevant que du glaive. » Chez Homère, la grossièreté des mœurs est égale à la sérénité du narrateur. Avec Hérodote, la scène change; la fatalité brutale a disparu, la Providence est née. L'historien s'applique à rendre évident que la Providence dirige les événements dans l'intérêt du vrai et du bon. Elle n'est point arbitraire, passionnée, odieuse. Elle s'applique à développer de plus en plus parmi les hommes les intérêts de la liberté et de la vertu.

M. Giguet a l'intelligence distincte de ces choses-là. Sa traduction a un sens. Les gens qui traduisent le vocabulaire d'un écrivain ne sont pas des traducteurs. Il faut être fort instruit, spécial, pour aborder un livre quelconque, connaître les mœurs de ceux que le livre concerne. L'archéologie grecque n'a pas de secrets pour M. Giguet. Sa traduction a donc de l'intérêt. Elle fera réellement connaître Hérodote. L. DEROME.

Holberg considéré comme imitateur de Molière, par M. A. LEGRELLE. Paris, L. Hachette. 1864.

Les littératures étrangères, si longtemps ignorées en France, y sont devenues à la mode depuis le XVIIIe siècle, et surtout depuis le mouvement romantique de la Restauration; mais elles n'y ont eu précisément que l'attrait d'une mode, et elles ne s'y sont jamais sérieusement naturalisées. En dehors de quelques dramaturges ou romanciers exotiques, combien peu d'écrivains, nés au delà de la Manche ou du Rhin, des Alpes ou des Pyrénées, ont obtenu chez nous le droit de bourgeoisie! Cependant, ces dernières années ont fourni, à cet égard, d'utiles exemples, d'honorables tentatives; telle est celle que M. Legrelle a faite tout récemment. Licencié en droit et ès lettres, docteur en philosophie de l'Université d'Iéna, il a obtenu à la Faculté de Paris le grade de docteur ès lettres par une thèse développée et substantielle, qu'il a consacrée au poète danois Holberg, en tant qu'imitateur de Molière. Le jeune critique montre que notre grand comique a exercé dans l'Europe entière, après sa mort, une influence longtemps méconnue; on jouait ou on copiait ses pièces en Angleterre et en Allemagne, en Espagne et en Italie, en Danemark et en Suède, en Russie et en Pologne, voire même en Asie et en Amérique. Parmi ses nombreux disciples, un des plus habiles, sinon un des plus célèbres, fut assurément le Danois Holberg. Quelque grande que soit la différence du talent du maître et de l'élève, il existe entre eux des analogies évidentes pour ce qui est de leurs procédés et de leurs manières de comprendre l'art. Tous deux ont choisi la famille pour type et pour centre de leurs explorations poétiques, faisant parler, suivant la nature et la vérité, le père et la mère, le fils et la fille, le valet et la servante, ne craignant pas le trivial et le grotesque, pourvu que la réalité apparut fidèle et saisissante. Tous deux, en construisant leurs pièces, se sont, avant tout, préoccupés d'étudier et de peindre quelque travers instinctif, à la fois bizarre et nuisible, plaisant et blâmable. Si Molière a excellé dans la comédie de caractère, vingt-neuf des trente-quatre ouvrages d'Holberg appartiennent à ce même genre; la *Capricieuse*, le *Ferblantier politique*, l'*Oisif affairé*, le *Bal masqué*, *Don Ramido de Colibrados*, en sont d'agréables échantillons. Ainsi que Molière, Holberg prouve en riant que le vice est le fléau destructeur des familles; qu'il nous rend d'abord égoïstes, puis ridicules;

Digitized by Google

ainsi que lui, il précipite les dénoûments, escamote les unités de temps et de lieu, use des stratagèmes, des déguisements, des enlèvements, des fuites, des reconnaissances. Chez lui également, les quiproquos abondent, les scènes de discussion et de reproches sont habilement maniées, les plaisanteries sont vives et mordantes. Holberg a agi sur les mœurs de son temps et de son pays, et, disons-le, il a agi d'une façon heureuse et libérale. Un peu plus tard, c'est lui qui a communiqué à Iffland et à Kotzebue le goût et le secret de la comédie bourgeoise, qui, en dépit des drames de Lessing, de Gœthe et de Schiller, a, pendant longtemps, fait fortune en Allemagne. Le livre de M. Legrelle a pour nous une double utilité : il nous fait connaître nettement un poète dont le nom n'est pas connu de tous et dont les œuvres sont lues à peine, et, de plus, il nous confirme, après tant d'autres preuves, l'étendue et la profondeur de la renommée de ce Molière, que nous avons eu la chance de voir naître parmi nous, mais qui n'en est pas moins le plus universel et le plus cosmopolite des écrivains, puisqu'il a eu pour perpétuels modèles la vie et la nature humaines.

A. PHILIBERT SOUPÉ.

Le Cardinal de Retz, sa vie et ses écrits, par M. TOPIN, 1 vol. in-18. Paris, Gosselin.

L'Académie a eu une heureuse idée en mettant au concours une étude sur le cardinal de Retz. Le célèbre coadjuteur, sans avoir le génie de Richelieu et l'habileté de Mazarin, possédait une ambition démesurée. Comme ces deux grands ministres, il voulait parvenir au poste le plus élevé, mais il lui manqua toujours la volonté énergique et froide du premier, le talent souple du second. Dans la vie active, Retz n'a été qu'un brouillon intrépide, toujours prêt à sacrifier ses amis du jour, lorsque la cour, cédant à ses menaces, lui donnerait le poste qu'il convoitait. Mais si, pendant les troubles de la Fronde, il ne s'est montré qu'agitateur mesquin, ambitieux vulgaire, dans les mémoires écrits dans son château de Commercy, il s'est fait voir sous un jour nouveau. Estimant à leur valeur les hommes de son temps, jugeant froidement tous ces princes qui flattaient le peuple et menaçaient la cour pour obtenir les uns des titres, les autres des gouvernements ou des priviléges, Retz s'est montré impitoyable à leur égard; il a mis au jour les différents mobiles qui les faisaient agir, et dévoilé les idées étroites, les vues intéressées de ces nobles qui, regrettant leurs anciens priviléges, cherchaient, par tous les moyens, à les reconquérir. En couronnant le livre de M. Topin, l'Académie a rendu justice au talent de l'écrivain et à la patience du chercheur, qui dans un petit volume, a trouvé le moyen d'initier le lecteur à la connaissance d'un personnage plus généralement célèbre par ses aventures que par son génie d'historien.

A. LEPAGE.

Essais de Critique d'Art, par C. DE SAULT. Paris, Michel Lévy frères.

Une bonne partie du livre de M. C. de Sault est consacrée au Salon de 1863. Les visiteurs de ce Salon retrouveront, dans les pages de l'auteur, l'écho de leur sentiment, de leurs propres observations, et comme un réveil de leurs souvenirs. A vrai dire, le Salon de 1863 n'a offert ni une œuvre capitale, ni une série d'œuvres lui donnant un caractère particulier. — L'examen des peintures murales de l'abbaye Saint-Germain-des-Prés fait suite au Salon de 1863; puis viennent les concours des prix de Rome et le musée Campana. — Les peintures murales de l'église Saint-Germain-des-Prés ont été exécutées par H. Flandrin. Cet artiste a créé une œuvre d'art originale et forte, d'une exécution parfaite et d'une haute portée. M. de Sault reproche à l'éminent artiste de n'avoir figuré qu'une fois, en un point obscur et dissimulé, saint Germain, le patron de l'église, et, selon lui, la synthèse de Flandrin est loin d'embrasser tous les rapports de l'existence humaine. Malgré ces réserves, il reconnaît que Flandrin peint l'idée chrétienne telle que nous la voyons de nos jours. Le musée Campana nous présente les débris les plus précieux de l'orfévrerie antique, de belles majoliques et une suite de tableaux des plus anciens peintres de l'Italie. Bien que la Russie en ait prélevé quelques morceaux de premier choix, entre autres le fameux vase de Cumes, il faut approuver l'acquisition du musée Campana. L'éparpillement de cette précieuse collection eût été un grand malheur pour la science comme pour l'art. La recherche des origines a pour les hommes un puissant attrait; avec le musée Campana se trouve complétée la série des documents par lesquels se révèle l'un des aspects les plus intéressants de la civilisation européenne, depuis les Etrusques jusqu'à nos jours.

A. M.

Génie du Sacerdoce, par Achille MARMINIA. Paris, E. Maillet.

Le but que s'est proposé M. Achille Marminia, en écrivant le *Génie du Sacerdoce*, est louable sans doute : il a voulu chanter le prêtre, sa mission divine, en un mot le relever aux yeux des peuples. Selon lui, il n'y a jamais eu autant qu'aujourd'hui de « ces âmes dédaigneuses, sceptiques, sacriléges, qui, se faisant une fausse idée du prêtre et du saint ministère qu'il exerce, ne savent que médire de ce serviteur de Dieu, en dénigrant ses imperfections, sans tenir compte des vertus qu'il possède. » M. Marminia prend le prêtre au presbytère, le suit à l'autel, au confessionnal, dans la chaire de vérité; il le représente recevant l'homme sur le seuil de la vie, bénissant l'union conjugale et la tombe, c'est un beau sujet; mais peut-être n'offre-t-il pas à la poésie autant de ressources que l'a pensé l'auteur? Il y a de beaux vers dans le poëme de M. Marminia; mais tout à côté combien de vers

Digitized by Google

languissants! En adoptant la forme didactique, il n'a pu éviter les longueurs et la monotonie. A nos yeux, M. Achille Marminia a un autre tort; c'est d'avoir tenté de refaire ce qui a déjà été si bien fait par Châteaubriand : le grand prosateur n'a rien à gagner en passant par la forme versifiée.

A. M.

Les Elévations, par Emmanuel DES ESSARTS. Paris, lib. du *Petit Journal*.

Les *Elévations* sont l'œuvre d'un jeune homme, de M. Emmanuel des Essarts. Il y a des strophes éclatantes dans son recueil; malheureusement, l'imitation de Victor Hugo s'y fait trop sentir, et bien des pièces ne sont qu'un pastiche de l'auteur de la *Légende des siècles*. M. Emmanuel des Essarts, en suivant le maître pas à pas, pour ainsi dire, s'est attaché à copier ses beautés, encore plus ses défauts. Il vise comme lui à l'étrange, sème à profusion les métaphores et les épithètes. La poésie se nourrit d'images, nous le savons; mais il faut cependant savoir les choisir ou les laisser naître naturellement. Il y a dans le volume qui nous occupe bien des mots qui doivent s'étonner de leur accouplement, comme par exemple dans ce vers :

Elle va dans sa grâce étrange et *monstrueuse*.

Puis nous retrouvons à chaque page : *infini*, *immensité*. Il serait difficile de saisir un lien quelconque dans ses poésies. L'auteur est tour à tour déiste, panthéiste, chrétien, païen. Est-ce à dire cependant que tout mérite le blâme dans l'œuvre de M. Emmanuel des Essarts? Non. A côté de nombreux défauts, il y a de réelles beautés; le poète est surtout doué d'une imagination brillante; qu'il la contienne dans de justes bornes. Il cherche son chemin et il le trouvera. Il a surtout le culte de l'idéal et ce n'est pas lui qui ferait descendre la muse de son piédestal immaculé. Quand M. Emmanuel des Essarts aura élagué les épithètes inutiles qui déparent trop souvent ses vers, mis plus de suite dans ses idées, il aura conquis sa place parmi la jeune génération qui se lève. Il est plein d'ardeur et de sève, il n'a qu'à se recueillir et à se modérer.

ALEX. MASSÉ.

L'alouette aux blés, poésies par Rose HAREL, servante à Lisieux, 2e édition, augmentée. Paris, Ledoyen.

Quelques villes du Midi s'enorgueillissent de leur poète populaire : Nîmes revendique Reboul; Agen Jasmin; Aix Reine Garde. Voici maintenant Lisieux, la cité industrielle de la Basse-Normandie, qui s'arrête charmée aux chants d'une humble servante : Rose Harel. Sans autre guide qu'elle-même, cette pauvre fille du peuple a rencontré dans les sentiers d'ici-bas la fleur exquise de poésie. Qui lui enseigna les secrets du rhythme, le mécanisme de la versification? Nous l'ignorons. — Nous avons lu d'un seul trait la seconde édition du recueil qu'elle vient de publier sous ce titre : *l'Alouette aux blés*. Rose y parle de ses rêves de bonheur, de ses tristesses, des déceptions de son cœur, de ses consolations absentes ou tardives : mais comme elle est émouvante cette poésie intime! Comme tout y respire la réalité des impressions! Mais pourquoi analyserions-nous son œuvre? Ce livre est un parfum; or, on n'analyse pas un parfum, on le respire. Aussi nous détacherons du recueil une pièce fort courte et qui donnera une idée de ce talent délicat et gracieux. Respirez donc le parfum de la *Marguerite* :

Connaissez-vous la fleur des champs,
Celle, mignonne et si petite,
Qu'on nomme la Marguerite?
C'est la sorcière des amants :
Elle cache sous sa corolle
Le livre divin du secret,
Et le cœur en lit un feuillet
A chaque feuille qui s'envole.

A. M.

Croisières de l'Alabama et du Sumter, Livre de bord et Journal particulier du commandant R. Semmes, de la marine des Etats confédérés, et des autres officiers de son état-major. Paris, Dentu. 1864.

Le 19 juin 1864, des milliers de curieux couvraient les hauteurs de Cherbourg. Le Kearsage et l'Alabama venaient d'engager, à quelques milles du rivage, la lutte où le célèbre corsaire confédéré devait, en sombrant, terminer le cours de ses croisières aventureuses. Cet événement eut en Europe un grand retentissement. Le capitaine Semmes, qu'un yacht anglais avait recueilli avec la plus grande partie de son équipage, s'empressa de publier à Londres le récit de ses opérations, afin d'éclairer l'opinion publique sur le véritable caractère de la mission que lui avait confiée le gouvernement de Richmond, et pour combattre les accusations de piraterie que les Américains du Nord répandaient contre lui. Parti de la Nouvelle-Orléans, en juin 1861, à bord du *Sumter*, il ne tarda pas à causer un tort considérable au commerce maritime du Nord-Amérique. Le nombre de ses prises fut considérable; il les incendia presque toutes. L'impossibilité de les conduire en lieu sûr lui faisait une loi de cette mesure extrême. Après une croisière de six mois, le *Sumter* mis hors de service fut abandonné pour l'*Alabama* dont le nom devint bientôt célèbre. Ce fut sur ce sloop rapide que le capitaine Semmes poursuivit avec une ardeur infatigable « son œuvre de destruction. » En moins de deux ans, il brûla plus de soixante navires, et la terreur qu'il inspira fit disparaître momentanément le drapeau américain des hautes mers. Personne ne prendra le capitaine Semmes pour un champion de l'esclavage; il a voué son énergie, son courage, son habileté, sa vie à un but plus digne et plus élevé, l'indépendance de son pays. Néanmoins à la lecture de son livre le cœur

Digitized by Google

se serre. On ne peut voir cette longue suite d'holocaustes allumés de sang-froid, sans se demander quand viendra l'heure où la conscience des nations répudiera enfin cette vieille et barbare coutume qu'on appelle la guerre. S. R.

Voyage au centre de la Terre, par M. J. VERNE. Paris, Hetzel.

Dans cet ouvrage, destiné à faire pendant aux *Cinq semaines en Ballon*, publiées l'année dernière, M. Verne a groupé les données positives et les inductions les plus plausibles, fournies jusqu'ici par la science sur les mystères du monde souterrain. Le docteur hambourgeois Liddenbrock, héros de cette aventureuse exploration, et le docteur Fergusson, l'aréonaute plus que téméraire des *Cinq semaines*, ont évidemment pris leurs grades à la même Université, et sont dignes, en tout point, de se donner la main. Sur les indications assez vagues du grimoire d'un alchimiste du XVIe siècle, Liddenbrock se lance résolûment dans l'abîme d'un des cratères éteints de l'Islande, muni d'un formidable assortiment d'engins de mine et accompagné de son neveu, qui dissimule par amour-propre ses terreurs incessantes, et d'un honnête serviteur islandais, impassible et ponctuel, qui ne manque jamais, dans les situations les plus émouvantes et les plus désespérées, de réclamer sa paye le samedi soir. Dans ce terrible voyage, nos aventuriers suivent d'interminables couloirs, dont les parois leur révèlent, à la lueur puissante d'un appareil électrique de Ruhmkorff, les terrains de diverse nature qu'ils parcourent. De temps en temps ils rencontrent soit un mur impénétrable, qui les force à rebrousser chemin jusqu'au plus prochain carrefour où ils ont fait fausse route, soit un abîme profond de quelques milliers de mètres, mais dans lequel la Providence, souriant d'avance à la noble témérité de l'homme, a ménagé, de distance en distance, des creux ou des saillies pour servir de points de repère à ces hardis plongeurs. Enfin, après avoir failli tour à tour mourir de soif et être noyés, après avoir navigué plusieurs jours sur une Méditerranée souterraine, où ils sont témoins et presque victimes d'un combat de monstres anté-diluviens trop bien conservés dans ces profondeurs, et retrouvé sur une des falaises de cette mer étrange le nom de l'alchimiste dont ils ont suivi la trace, il leur prend la fantaisie de changer de route pour revenir à la surface de la terre. Le procédé est facile; à l'aide de la poudre coton, ils font sauter un énorme bloc de rocher; seulement l'issue qu'ils se ménagent ainsi se trouve beaucoup plus large et d'une pente infiniment plus rapide qu'ils ne pensaient. La mer souterraine s'y précipite en cataracte avec eux; finalement, après avoir descendu pendant un temps incalculable avec une rapidité vertigineuse, ils aboutissent au fond d'un abîme où l'eau tend à s'élever pour reprendre son niveau. Le radeau sur lequel ils flottaient (radeau d'une solidité à toute épreuve, comme on voit), remonte à la surface de ce liquide étrange qui, insensiblement, passe d'un froid de glace à une chaleur insupportable. Bientôt des effluves ardentes enveloppent de toute part nos voyageurs; des reflets fauves sillonnent çà et là les ténèbres, et ils émergent vainqueurs par le cratère du Stromboli qui, admirant sans doute leur courage, se contente de les roussir légèrement. A part quelques invraisemblances par trop fortes, même dans le merveilleux, cette fantaisie poético-scientifique, nouvelle réminiscence de celles d'Edgar Poë, est intéressante et instructive, et fait dignement suite à l'exploration de l'Afrique centrale à vol d'aérostat. Nous espérons que M. Verne ne nous laissera pas en si beau chemin; il ne lui en coûte pas plus maintenant de nous faire connaître en détail Mars ou tout au moins la Lune, par un troisième docteur sorti de la même Université. Bon ERNOUF.

O'Donoghue, Histoire d'une Famille irlandaise, par Charles LEVER, traduction de Charles-Bernard DEROSNE, 2 vol. in-12. Paris, Hetzel et Lacroix. 1865.

Ce nouveau roman de M. Ch. Lever nous peint, d'une manière touchante et dramatique, avec une grande vérité d'observation la malheureuse Irlande, que l'Angleterre ne s'est pas encore aujourd'hui assimilée, car la race conquérante et la race conquise sont profondément séparées par les mœurs, le caractère et la religion. L'auteur nous représente, dans un vieux manoir tombant en ruines, l'ancienne famille des O'Donoghue, jadis riche et puissante, qui languit dans l'oisiveté, nourrissant son orgueil par le souvenir de son ancienne opulence. Les domaines ont, en grande partie, passé pièce par pièce entre les mains d'un riche Anglais, qui les fait gérer par un intendant fourbe et cupide. Cet homme rapace a pressuré sans pitié les malheureux tenanciers livrés à sa discrétion et précipité la ruine des O'Donoghue. Malgré l'aversion que ce misérable s'est efforcé de lui inspirer pour l'Irlande et ses habitants, son maître, sir Marmaduke-Travers, vient avec sa fille passer quelques mois sur ses terres. Ainsi devenus voisins, les Travers et les O'Donoghue ne tardent pas à se lier d'amitié. Le personnage sur lequel l'auteur a su réunir toute la magie de son pinceau est une jeune Irlandaise, nommée Kate, qui joint à un esprit vif et sympathique le charme et la grâce des manières françaises. C'est elle qui, à son arrivée, apporte un rayon de joie et de bonheur dans le château des O'Donoghue, depuis longtemps triste et désolé. C'est elle qui rapproche les deux familles, et parvient ainsi à dissiper les préjugés qu'elles nourrissaient l'une contre l'autre. Plus tard, la généreuse fille épouse son cousin Marc, héritier de la maison déchue, au moment où, compromis dans une conspiration, il est obligé de s'exiler et de chercher un asile en France.

Cette peinture de l'Irlande, aussi vivante que

Digitized by Google

fidèle, fait passer tour à tour sous nos yeux les différents types de ce curieux pays; à côté du grave et majestueux vieillard, dont le front garde encore l'empreinte de sa grandeur passée; du jeune homme inculte et farouche, brûlant des haines et des colères de la race conquise, on voit le paysan insouciant et gai, l'homme du peuple plein de bonne humeur, de verve, de saillies piquantes. L'auteur place les scènes auxquelles il nous fait assister vers la fin du siècle dernier, à l'époque de la tentative d'insurrection de 1796.

EMILE JONVEAUX.

Mystères des Couvents de Naples, Mémoires de Mme Enrichetta CARACCIOLO, princesse, etc. Paris, Dentu.

Nous plaignons de grand cœur la femme qui a consenti à signer ce triste livre, œuvre collective, où les vaincus sont injuriés sans merci, et qui produirait un effet opposé à celui qu'on en attend, si elle pouvait produire un effet quelconque. Suivant ces révélations, tous les couvents de femmes, en Italie, et surtout dans le royaume de Naples, seraient des repaires d'immoralité, d'ignorance, d'oppression. Il y a bien pourtant une circonstance qui embarrasse quelque peu les auteurs de ce pamphlet. Si ces établissements étaient quelque chose d'aussi infernal qu'ils veulent bien le dire, il semble que toutes les religieuses auraient dû s'empresser de profiter de la liberté qui leur était rendue, et l'on est obligé de convenir que « le contraire a eu lieu. » Mme E.... est la seule qui ait profité des événements politiques pour déposer « le voile noir » et suivre enfin sa vocation, comprimée pendant vingt ans, pour l'état de mariage. Il est vrai qu'elle ne retrouve aucune des personnes qui avaient jadis fait battre son jeune cœur, mais elle s'en console, faute de mieux, avec « un homme d'un âge mûr. » Aucun prêtre catholique n'ayant voulu donner son concours à cette union, elle l'a fait bénir sans plus de façon par un prêtre d'un autre rite, rabbin, pope ou muphti, peu importe. Si aucune autre religieuse n'a suivi cet exemple édifiant, il faut s'en prendre « aux confesseurs de ces malheureuses, dont le soin unique est de ravaler et d'abrutir leur intelligence. » Tout cela est bien violent, bien exagéré, et cette publication, qui n'a pas même le mérite d'être amusante, ne peut que contrister les vrais amis de la liberté italienne.

E. DE V.

Les Circulations en Banque, ou l'Impasse du Monopole, par M. Paul COQ, in-8. Paris, Dubuisson.

Crises périodiques, dépôts à intérêts, banques départementales, banques d'Ecosse et de Suffolk, comptes courants, billet à rente, check, papier étranger, émission, monnayage par l'Etat, capital des banques, virements en compte, cours forcé, taux de l'escompte : tels sont les principaux points traités dans ce livre. Cet écrit réunit au mérite de l'actualité, l'avantage de former une exposition des plus complètes sur la matière.

Almanach de Paris, Annuaire général de Diplomatie, de Politique, d'Histoire et de Statistique, pour tous les Etats du globe, In-32, Paris, Amyot. 1865.

Voici le plan de ce nouvel *Annuaire*. Un article spécial est consacré à chacun des 80 Etats indépendants : empires, royaumes; principautés, républiques, villes libres, confédérations, dont se compose le monde politique. Cet article comprend, pour chacun d'eux : les armes, le pavillon ou drapeau, l'historique, la famille régnante, la cour, les décorations, le corps diplomatique et consulaire, la constitution, le personnel du gouvernement, de l'administration supérieure, du clergé, de l'armée, de la marine; la statistique, savoir : territoire, population, finances, armée, marine, cultes, enseignement, banques, chemins de fer, télégraphes, postes, agriculture, commerce, navigation, les monnaies poids et mesures, les colonies.

Bulletin bibliographique

LIVRES FRANÇAIS.

Affaire du Comité électoral, dite des Treize. Cour impériale de Paris. In-8. Paris, Donnaud.

Ainsworth. Le Bandit de Londres. Traduit de l'anglais. In-4. Paris, impr. Voisvenel.

Anacréon. Odes, avec 54 compositions par Girodet. Traduction d'Ambroise Firmin Didot. In-8. Paris, Firmin-Didot frères, fils et Ce.

Annales de la Société d'émulation de Dinan. 1862-1863. In-12. Dinan, impr. Bazonge.

Annuaire scientifique, publié par P.-P. Dehérain, 4e année. 1865. In-18 jésus. Paris, Charpentier.

Annuaire des Sociétés savantes de la France et de l'étranger, par M. le comte Achmet d'Héricourt. T. II. Suisse, Confédération germanique. Danemark, Suède et Norwége, Turquie, Grèce, Italie, Espagne, etc., etc. In-8. Paris, Dumoulin, Durand, etc.

Antimore (Théophile d'). Petits portraits d'envieux, de jaloux et de soi-disant têtes vives. In-32. Paris, Paulmier.

Antimore (Théophile d'). Petits traits de haute extravagance chez d'illustres écrivains, au XIXe siècle. In-18. Paris, Paulmier.

Apilly (Louis d'). Les Amis du peuple. La Légende de 1848. In-12. Paris, Clanet.

Arnaud (Camille). Manuel du directeur du jury d'expropriation pour cause d'utilité publique. In-8. Marseille, Camoin; Paris, Cosse.

Barbié du Bocage. Essai sur l'histoire du commerce des Indes-Orientales. In-8. Paris, Challamel.

Digitized by Google

Barrault (Emile). Le Christ. In-8. Paris. Dentu.

Benoit (Charles). Etude morale et littéraire sur Châteaubriand. In-8. Paris, Adrien Le Clerc et Ce.

Berthoud (Henry). Les Peties Chroniques de la Science. In-18 jésus. Paris, Garnier frères.

Bertin (Emile). Le Matérialisme physiologique. In-8. Paris, Asselin.

Billette (Ad.). L'Enquête sur le taux de l'Intérêt de l'argent doit amener la réforme des banques. In-8. Paris, impr. D buisson et Ce.

Bimbenet (Eugène). Les Essais de Montaigné dans leurs rapports avec la législation moderne. In-8. Orléans, Herluison.

Block (Maurice). Dictionnaire général de la politique. T. II. In-8. Paris, Lorenz.

Boissière (P.). Revue analogique des mots français, études sur le fond même de la langue, avec de nombreux exercices. 2 vol. in-8. Paris, Larousse et Boyer.

Bonnemère (Eugène). La France sous Louis XIV (1643-1715). 2 vol in-8. Paris, Librairie Internationale.

Bonnet (Edmond). Souvenirs de Guy-Joseph Bonnet, général de division des armées de la république d'Haïti. Documents relatifs à toutes les phases de la révolution de Saint-Domingue, recueillis et mis en ordre. In-8. Paris Durand.

Bonnet (Mlle Adolphine). Les Chants de l'âme, poésies. In-8. Toulouse, impr. Rouget frères.

Brouillet et **Meillet.** Epoque anté-diluvienne et celtique du Poitou. Topographie et technologie. In-8. Paris, Derache.

Bucher de Chauvigné (A.). De la Liberté de la souveraineté de l'homme, ou la Raison du sacrifice. in-8. Laval, Mary-Beauchêne.

Burnier (Eugène). Histoire du Sénat de Savoie et des autres compagnies judiciaires de la même province. T. II. In-8. Chambéry, impr. Puthod, frères.

Camoin de Vence. Etude sur l'avocat-général Jérôme Bignon et ses œuvres comme historien. In-8. Saint-Germain, impr. Toinon et Ce.

Campenon (E.). Le Code Napoléon, commentaire usuel, indiquant, sous chaque article, les solutions théoriques et pratiques de la jurisprudence. In-32. Paris, Plon.

Capefigue. La belle Corisande et les galanteries du Béarnais. In-18 jésus. Paris, Amyot.

Caracciolo (Mme). Mystères des couvents de Naples. Mémoires de madame Enrichetta Caracciolo, princesse de Forino, ex-bénédictine. In-18 jésus. Paris, Dentu.

Castan (Auguste). Notice sur Hugolin Folain, doyen du Chapitre métropolitain de Besançon et vice-amiral de la flotte du pape Calixte III. In-8. Paris, Impr. Impériale.

Chéron de Villiers. Le Sang de Marat. Facsimile des nos 506 et 678 du journal *l'Ami du Peuple*, teints du sang de Marat, donnés par Albertine Marat, sa sœur, au colonel Maurin, communiqués par M. Anatole France. Notice par M. Chéron de Villiers. Portrait de Marat, d'après le Médaillon de Bonvallet, par M. Emile Bellot. In-8. Paris, France.

Chevalier (Emile) et **Clergeot** (Léon). Les Auberges de France. Le grand saint Eloi. In-18 jésus. Paris, Cournol.

Cocquelin. Interprétation des psaumes et cantiques de David qui se disent tous les jours de la semaine dans l'office de l'Eglise, etc. In-12. Paris, Ardant frères.

Coq. Les Circulations en banque ou l'Impasse du monopole, émissions et change, dépôts en compte, check, billet à intérêt, etc. In-8. Paris, Guillaumin et Ce.

Cousin-Desgréaux (Louis). Les Leçons de la nature, ou l'Histoire naturelle, la physique, la chimie, présentées à l'esprit et au cœur. 4 vol. in-12. Lyon et Paris, Pélagaud et Ce.

Dash (comtesse). Le Château de la Roche sanglante. Grand in-18. Paris, Michel Lévy frères.

Deberly (Albert). Etude sur Estienne de la Boétie. Traité de la servitude volontaire ou contre un. In-8. Amiens, Jeunet.

Dhormoys (Paul). Sous les Tropiques, souvenirs de voyage. Grand in-18. Paris, Librairie centrale.

Du Cleuziou (Henri). L'Œuvre de Delacroix. In-12. Paris, Marpon.

Duhamel (J.-M.-C.) membre de l'Institut. Des Méthodes dans les sciences de raisonnement. In-8. Paris, Gauthier-Villars.

Encyclique adressée par N. S. P. le pape Pie IX à tous les patriarches, primats, archevêques et évêques, le 8 décembre 1864. 1re à 10e édition. In-8. Paris, veuve Poussielgue et fils.

Flotte (Gaston de). Souvenirs, études, mélanges littéraires, précédés de la correspondance de Jean Reboul. In-18 jésus. Paris, L. Giraud.

Forgeais (Arthur). Collection de plombs historiés trouvés dans la Seine. 4e série. Imagerie religieuse. In-8. Paris, Aubry.

Foucault (Maurice de). Les Premières larmes, poésies. In-18 jésus. Paris, Marpon.

Fourgeaud (Alexandre). Avis aux gens mariés. Confidences d'une dame trois fois veuve. In-18. Paris, Dentu.

Gilly (Alfred). La Science du langage. In-8. Paris, Douniol.

Gratry (A.). Commentaire sur l'Evangile selon saint Matthieu. 2e partie. In-8. Paris, Douniol.

Grillon-Deschapelles. Esquisses biographiques du département de l'Indre, ou Aperçu historique sur la principauté de Déols, baronnie, comté, marquisat, et enfin duché de Châteauroux (ancien Bas-Berri). T. I. In-18 jésus. Paris, Duprat.

Guestier (A.). Histoire des Ecoles impériales d'arts et métiers. Liancourt, Compiègne, Beaupréau, Châlons, Angers, Aix. In-8. Paris.

Guignaut. Notice historique sur la vie et les travaux de George-Frédéric Creuzer, associé étranger de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Gr. in-8. Paris, Firmin Didot frères, fils et Ce.

Guizot (Guillaume). Etude sur Vauvenargues. In-8. Nîmes, Clavel-Ballivet.

Digitized by Google

Impôts et liberté en France au XIXe siècle. In-8. Paris, Claye.

Kerckhoff (E.). Le Costume à la cour et à la ville. Etiquette, tenue officielle et de fantaisie. In-8. Paris, Dubuisson et Ce.

Klopstock. La Messiade, traduite par Mme de Carlowitz, précédée d'une notice sur l'auteur. In-18 jésus. Paris, Charpentier.

Labbé (E.). Des Réformes dans l'enseignement secondaire. In-8. Paris, Durand.

La Brizolière (Georges de). Les Noms aimés. Etudes littéraires contemporaines. In-18 jésus. Paris, Dentu.

Lachelin-Daguillon (J.). Les Gerbes d'or, poésies. In-18. Paris, Dentu.

Lambert (Ed.). Essai sur la Numismatique gauloise du nord-ouest de la France. In-4. Paris, Desache.

Lanoye (F. de). La Sibérie d'après les voyageurs les plus récents. In-18 jésus. Paris, Hachette et Ce.

Laverdant (Désiré). Appel aux artistes contre le Sphinx et Satan pour le Christ. La Madone et le Paradis, bilan des Salons français. In-8. Paris, Douniol.

Lavergne (Alexandre de). La Famille de Marsal. In-18 jésus. Paris, Amyot.

Lavialle de Lameillière. Documents législatifs sur la télégraphie électrique en France, comprenant les lois, exposés des motifs, rapports et résumés des discussions aux chambres, etc.; précédés d'une introduction historique. In-8. Paris, Lacroix.

Lebœuf (Abbé). Histoire de la Ville et de tout le Diocèse de Paris, continuée jusqu'à nos jours par Hippolyte Cocheris. T. II. In-8. Paris. Durand.

Lefévre (André). Les Merveilles de l'Architecture. Illustrées de 50 vignettes par Thérond, Lancelot, etc. In-18 jésus. Paris, Hachette et Ce.

Lescure (de). La Princesse de Lamballe, Marie-Thérèse, Louise de Savoie-Carignan, sa vie, sa mort (1749-1792), d'après des documents inédits. In-8. Paris, Plon.

Lettres de Mgr l'évêque de Chartres à S. Exc. le garde des sceaux, ministre de la justice et des cultes, au sujet de la question romaine. In-8. Paris, Adrien Le Clère et Cie.

Lettre pastorale de Mgr l'évêque de Nîmes sur certaines perfidies de langage dont la presse hostile au Saint-Siége ne cesse d'user dans la question romaine. In-8. Nîmes, impr. Soustelle.

Levol (Harmond). Poésies. In-18 jésus. Paris, Lainé.

Madre (comte Ad. de). Education des jeunes filles d'ouvriers. Œuvre du Saint-Cœur de Marie expliquée. In-8. Paris, Hachette et Cie.

Margollé et Zurcher. Les Météores. Ouvrage illustré de 28 vignettes sur bois, par Lebreton. In-18 jésus. Paris, Hachette et Cie.

Mayne-Reid. Les Chasseurs de bisons. In-18 jésus. Paris, Barba.

Mayne-Reid. Les Grimpeurs de rochers, suite du Chasseur de plantes. Traduit de l'anglais, par Mme Henriette Loreau. In-18 jésus. Paris, Hachette.

Mémoires de la société dunkerquoise pour l'encouragement des sciences, des lettres et des arts. 1862-1864. 9e vol. In-8. Dunkerque, impr. veuve Kien.

Mémoires de la société académique de Maine-et-Loire. 15e et 16e vol. In-8. Angers, Cosnier et Lachèse.

Mémoires de la société d'agriculture, commerce, sciences et arts du département de la Marne. Année 1864. In-8. Châlons-sur-Marne, Laurent.

Méry. Trafalgar. In-18 jésus. Paris, Michel Lévy frères.

Monselet (Charles). Fréron ou l'illustre Critique, sa vie, ses écrits, sa correspondance, sa famille, etc. In-16. Paris, Pincebourde.

Monselet (Charles). Les Femmes qui font des scènes. In-18 jésus. Paris, Michel Lévy.

Muret (Théodore). L'Histoire par le Théâtre, 1789-1861. 1re série : la Révolution, le Consulat, l'Empire. In-18 jésus. Paris, Amyot.

Mury (P-Paul). Histoire de Gabriel Malagrida, de la compagnie de Jésus, l'apôtre du Brésil au XVIIIe siècle, étranglé et brûlé sur la place publique de Lisbonne, le 21 septembre 1761. In-18 jésus. Paris, Douniol.

Offerts (A.). Discours sur l'histoire universelle de Bossuet, publié avec la Chronologie des bénédictins et celle de Bossuet. In-12. Paris, Hachette et Cie.

Pautet (Jules). Les Maîtres des requêtes et les Etats de Bourgogne. Fragments lus à l'Institut. In-8. Paris, Guillaumin.

Peigné-Delacourt. Fac-similé de Quatre Chartes du XIIe siècle (1102, 1110, 1153, 1187), concernant Compiègne, Pierrefonds et Noyon, accompagnés du texte latin, avec traduction française. In-4. Paris, impr. Claye.

Ponson du Terrail (vicomte). La jeunesse du roi Henri. In-18 jésus. Paris, Dentu.

Pressensé (Mme de). Rosa. In-18 jésus. Paris, Meyrueis et Cie.

Prévost-Paradol. Etudes sur les moralistes français, suivies de quelques réflexions sur divers sujets. In-18 jésus. Paris, L. Hachette et Ce.

Quicherat (J.). Les Trois saint Germain de Paris. In-8. Paris, Hachette et Ce.

Renard (Léon) et **Morel-Fatio** (L.). La Marine française et les marines étrangères. Grand in-8 avec 44 planches. Paris Blaisot.

Rogers (Eliza). La Vie domestique en Palestine. In-12. Paris, Agence de la Société des écoles du dimanche.

Rolland (E.). Mémoire sur la réglementation de la température dans les fourneaux ou réservoirs quelconques traversés par un flux variable de chaleur. In-4 avec planches. Paris, Impr impériale.

Routhier (Constant). Plus d'expéditions lointaines, plus d'expéditions au dehors, mais expéditions à l'intérieur. In-8. Besançon, Mme Baudin.

Digitized by Google

Salvandy (P. de). Les chemins de fer devant l'opinion publique. In-8. Paris, Douniol.

Sanson (André). Science sans préjugés. Exposé critique des faits et questions scientifiques du temps (1re série). In-18 jésus. Paris, Plon.

Ségur (comtesse de). François le Bossu. In-18 jésus. Paris, L. Hachette et Ce.

Serrigny (D.). Traité de l'organisation de la compétence et de la procédure en matière contentieuse administrative dans leurs rapports avec le droit civil. 3 vol. in-8. Paris, Durand.

Spach (Louis). Mélanges d'Histoire et de Critique littéraire. In-12. Strasbourg, Silbermann.

Spinelli (Antonio). Ce que disent les Fleurs, sonnets. In-18 jésus. Paris, Dentu.

Stern (Daniel). Le Cap Plouha. Dialogues sur Dante et Gœthe. In-8. Paris, à la *Revue germanique et française.*

Tailliar. Fêtes religieuses à Douai au XVIIe siècle. In-8. Douai, Crépin.

Tasse. La Jérusalem délivrée, poëme du Tasse, traduit en français par le prince Le Brun. In-18 jésus. Paris, Firmin Didot frères, fils et Ce.

Tessier (J.-P.). Etudes de médecine générale, 2e partie. De la Doctrine de l'unité de l'homme dans ses rapports avec les sciences médicales. In-8. Paris, J.-B. Baillière et fils.

Tilloy (Anselme). Essai de conciliation entre l'Eglise laline et l'Eglise grecque non unie. In-8. Paris, Palmé.

Valromey, par J. P. In-18 jésus. Paris, Dentu.

Viollet-Leduc. Réponse à M. Vitet, à propos de l'enseignement des arts et du dessin. In-8. Paris, Morel.

Zaleski (Bronislas). La vie des steppes Kirghizes, descriptions, récits et contes. Texte et illustrations à l'eau forte. In-folio, oblong. Paris, Vasseur.

Zeller (Jules). Entretiens sur l'histoire. Antiquité et moyen âge. In-18 jésus. Paris, Didier et Ce.

Zola (Emile). Contes à Ninon. In-18 jésus. Paris, Hetzel et Lacroix.

Zweifel (J. G.). L'Assistance publique. In-8. Mulhouse, Risler.

LIVRES ANGLAIS.

Bayard Taylor. John Godfrey's Fortunes, related by himself. 3 vols post 8vo. Sampson, Low, Son and Marston.

Beke (Mrs). Jacob's Flight, or, a pilgrimage to Harran, and thence in the Patriarch's Footsteps into the promised Land.

Belforest. A novel, by the author of Meadowleigh and the Ladies of Bever Hollow. 2 vols post 8vo. Richard Bentley.

Cooley (Arnold J.). Two Mouths in a London Hospital; its inner life and scenes. A personnal narrative. 8vo. Groombridge and Sons.

Delmard (Sophia). Village Life in Switzerland. Post 8vo. Longman, Green.

Felix (Charles). Velvet Lawn, a novel. 3 vols post 8vo. Saunders, Otley and Ce.

Graham (George). Percy Talbot, a novel. 3 vols post 8vo. Saunders, Otley and Ce.

Herand (John). Shakespeare, his inner life, as intimated in his writings. Demi 8vo. John Maxwell.

Lascelles Wraxall (sir C.-F.). Military Sketches. 8vo. Allen and Ce.

Lecky (W.-E.-H.). The Rise and Influence of the Spirit of rationalism in Europe. 2 vols 8vo. Longman, Green.

Paterson (R. H.) The economy of capital, or gold and trade. Crown 8vo. Blackwood and Sons.

Pierce Egan. The Flower of the Flock. 3 vols post 8vo. Johnson and Ce.

Scarth (Rev. H.-M.). Aquæ solis, or notices of Roman bath. 8vo, with 52 illustrations. Bath, R.-E. Peach.

Vambéry (Arminius). Travels in central Asia, in the disguise of a dervish, from Teheran across the Turkoman desert to Khiva, Bokhara and Samarcand, 1863. 8vo. Murray.

Wright (Thomas). A History of Caricature and grotesque in literature and art. Small 4to. Virtue brothers and Ce.

PRINCIPAUX PÉRIODIQUES FRANÇAIS.

Annales des Voyages (janvier 1865).

V.-A. Malte-Brun. Le Yucatan : Géographie, Histoire, Monuments; avec une carte. — L'abbé Dinomé. Analyse géographique du voyage entrepris par les capitaines Speke et Grant pour rechercher les sources du Nil. — V.-A. Malte-Brun. Exploration du Sahara. Les Touaregs du Nord, par M. Henri Duveyrier. — Discours prononcé par S, E. M. le Ministre de la marine à l'Assemblée générale de la Société de géographie du 16 décembre. — Tristes nouvelles du Voyageur suédois Andersson dans l'Afrique australe. — Nouvelles de M. l'abbé Brasseur de Bourbourg, voyageur au Yucatan. — Statistique des Colonies françaises en 1862. — Table cosmogéographique de M. J. Jager. — Sociétés savantes. — Bibliographie. — Carte.

L'Artiste (15 janvier).

Théophile Gautier. Corrège. — Charles Bousquet. Le Joueur de harpe. — Arsène Houssaye. Les Poètes s'en vont. — Edouard Lockroy. Le Monde des Arts. — Le Dessous des Cartes, par la Dame de Trèfle. — Charles Jolret. Poésies. — Charles Coligny, Les Nouveaux venus. — Trois Gravures : *Christophe Colomb* de Léopold Flameng, *Femmes d'Alvito*, de Bouguereau, *Le Vice et la Vertu* de Prud'hon.

Beaux-Arts (15 décembre 1864 et 1er janvier 1865).

Blondel et Renaud. Exposition de 1864. Société du Progrès de l'art industriel. — L. G. Les Ruses de la tableaumanie (troisième suite). — Marius Chaumelin. L'Ecole Duprez. — L. Goblet. Les Livres d'étrennes. — Ecole des Beaux-Arts. — L. Goblet.

Digitized by Google

Courrier des Beaux-Arts. — L. G. Bibliographie littéraire. — A. Le Brethon. L'Année artistique.— S. Blondel. Exposition de 1864. Société du Progrès de l'art industriel. — S. Blondel. Histoire de la Glyptique depuis les temps antiques jusqu'à nos jours. — X. Pierre-Paul Prud'hon. — Ernest-André, Exposition de la Société artistique de Marseille. — Maurice Duvernay. Ecole des Beaux-Arts. — L. G. Courrier des Beaux-Arts. — F. G. Bibliographie littéraire.

Bulletin du Bouquiniste (1er et 15 janvier 1865).

Variétés bibliographiques. René de Belleval. Nobiliaire de Ponthieu et de Vimeu. — A. de Fontaine de Resbecq. Voyages littéraires sur les quais de Paris. — M. et Mme F.-J. Fertiault. Les Voix amies, poésies. — Jehan de Malmy. Histoire des Chevaliers templiers et de leurs prétendus successeurs. —Ch. E. Ruelle. Du Mouvement des études historiques en province. — Discours de M. A. Thierry. — L'abbé Valentin Dufour. Histoire de la Commune de Lorgues. — T. V. Un mot au sujet de deux bibliothèques d'Italie. — Vergnaud Romagnesi. Correspondance sur les poésies de Marc-Antoine Romagnesi.—E. de B. Les Artistes orléanais.

Le Correspondant (25 décembre 1864).

A. de Broglie. La Liberté divine et la Liberté humaine. — L. de Lavergne. Le Marquis de Chastellux. — Lettres d'Hipp. Flandrin. — P. de Salvandy. Les chemins de fer devant l'opinion publique. — H. Audeval. Valentine (fin). — L. R. Captier. De la Réforme universitaire. — F. de Champagny. Une Nouvelle histoire de France. — E. Lamé-Fleury. De l'Enseignement de l'Economie politique en France. — Mélanges, etc.

Economiste Français (22 et 29 décembre 1864, 5 et 12 janvier 1865).

Saint-Maas. La Situation politique et économique. Société de géographie. Assemblée générale. — Jules Duval. Le Mouvement intellectuel. Sorbonne. Collége de France. Entretiens et lectures. — Nécrologie. — Jules Duval. Indemnités dues aux colons algériens. — Mlle Julie Daubié. Les Communes rurales (suite et fin). L'Epargne et la Tempérance. — Leullier. La Bibliothèque populaire d'Amiens. — Gluck. De l'Emigration française en 1860-1863. — Nouvelles de l'Algérie et des colonies. — Mlle Clémence Masson. La Loi naturelle, par M. de Neufbourg. — Jules Duval. Fin de notre troisième année. — Saint-Maas. La Situation politique et économique. — Béléguic. Culture de la mer à propos du livre du docteur Kemmerer. — Nouvelles de l'Algérie et des colonies. — Bulletin agricole et économique, — Jules Duval. Notre quatrième année. Notre programme. — Saint-Maas. La Situation politique et économique. — Jules Guillet. Il est urgent de supprimer les octrois. — Gluck. Les colons allemands au Brésil. — Jules Duval. Ecrits et polémiques sur les finances. — Concours de l'Académie des sciences morales et politiques. — M. de Metz-Noblat. La Banque de Savoie. — Jules Delbruck. La France sous Louis XIV, par Eugène Bonnemère. — Saint-Maas. Situation politique et économique. — Jules Duval. Ecrits et polémiques sur les finances (suite). — Jules Guillet. Il est urgent de supprimer les octrois (suite et fin). — Jules Bonhomme. Réflexions sur l'Instruction obligatoire.

Correspondance littéraire (novembre 1864).

Lud. L. Chronique. — G. Vattier. Galerie des Académiciens, M. de Montalembert. — Ludovic Lalanne. Les Mémoires du duc de Luynes. — Gustave Masson. Les Publications historiques entreprises par le gouvernement anglais (suite). — L.-R. C. Questions et réponses.

La France médicale (décembre 1864).

Th. Josset. De la Nature médicale des Eaux naturelles, de M. le docteur Brochard. — Etudes sur la Kératite, par M. le docteur Fano. — C. Favrot. De la Transformation des matières animales en engrais. — Séance annuelle de l'Académie. Eloge de M. Delpech, par M. J. Béclard. — Docteur A. Bayard. De l'Isolement des varioleux dans les hôpitaux. — Ch. Robin. Principes généraux d'histologie. — Scoutetten. De l'Electricité considérée comme cause principale de l'action des eaux minérales. — Docteur Ferran. Recherches sur les accidents diabétiques, de M. le docteur Marchal,

Revue Contemporaine (15 et 31 décembre 1864, et 15 janvier 1865).

L. Derôme. La Science et le Surnaturel. — Hipp. Audeval. Les Dettes d'honneur (8e partie). — L. Bonneville de Marsangy. Madame Roland. — A. Philibert-Soupé. Les poètes de l'Inde ancienne. Le Mahabhârata (2e partie). — Anatole de Montaiglon. Le Chant de mort du chêne, Souvenir des côtes de Vendée. — Henri Ameline. Les Discours de rentrée de la Magistrature en 1864. — A. Claveau. Chronique littéraire. — Alexandre Pey. Chronique politique. — Bulletin bibliographique. Athenæum français. Livres nouveaux. — Hipp. Audeval. Les Dettes d'honneur (dernière partie). — Camille Flammarion. Le Soleil, sa nature et sa constitution physique. — Baron Ernouf. Ludwig van Beethoven, d'après les derniers documents. — E. Delaplace. Les Nouveaux historiens de la littérature anglaise, M. Taine, M. Morley. — Albert Lefaivre. Les Electroptères, vision d'un spirite. — G. Perrot. De la littérature autobiographique en France. — A. Claveau. Chronique littéraire. — Alexandre Pey. Chronique politique. — Mélanges. L'Expédition prussienne dans l'Asie orientale. L'Air et le Monde aérien, par M. Arthur Mangin. — Georges Noguès. Constantinople en 1864. — Ch. Simon. De l'Application de l'Analyse mathématique à l'Economie politique. — Oscar Honoré. Les Industries parisiennes. La Décoration de la porcelaine. — Eugène Muller. Pierre et Mariette (1re partie). — Jules Guillemot. Le Théâtre contemporain. L'Artiste et le Poète au théâtre. — Edouard de Barthélemy. Le czar Pierre en France (1716). — Revue critique. — B. Aubé. La Bible comprise ou le Véri-

Digitized by Google

table progrès. — Henri Beaune. Le Premier livre des Chroniques de Jehan Froissart. — L. Liévin. Nouvelles Etudes d'histoire et de littérature, de M. D. Nisard. — A. Moulharac. La Liberté civile, Etude critique sur les publicistes contemporains, de M. Bertauld. — E. L. Marseille. Les Portefaix et les Docks. — A. Claveau. Chronique littéraire. Les Romans en 1864. — Alexandre Pey. Chronique politique.

Revue des Deux Mondes (1er et 15 décembre 1864, 1er et 15 janvier 1865).

Emile Burnouf. La Science des religions, sa méthode et ses limites (1re partie). Conditions et principes de la science. — E.-D. Forgues. Sandra Belloni, roman de la vie anglaise, de M. George Meredith (2e partie). — Guillaume Lejean. Théodore II et le Nouvel empire d'Abyssinie (2e partie). La Politique du Négus depuis 1861, ses Rapports avec l'Europe. — Charles Lavollée. Les Expositions universelles et leur Influence sur l'Industrie contemporaine. — Amédée Achard. Madame de Sarens. — Jules Simon, de l'Institut. Statistique morale. L'Ouvrier de huit ans. — Henri Blaze de Bury. Revue musicale. Le Théâtre-Italien en 1864 et le Théâtre-Lyrique. — Elisée Reclus. L'Homme et la Nature. De l'Action humaine sur la Géographie physique. — Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire. — Essais et Notices. — Auguste Laugel. Les Etats-Unis pendant la guerre (1re partie). L'Election présidentielle de 1864. — H. Taine. L'Italie et la Vie italienne, souvenirs de voyage (1re partie). Naples. — H. Blerzy. L'Australie, son histoire physique et sa colonisation (4e partie). Les Mines d'or, découverte et exploitation des terrains aurifères. — Charles de Rémusat, de l'Académie française. Des Tristesses humaines. — E.-D. Forgues. Sandra Belloni, roman de la vie anglaise, de M. George Meredith (dernière partie). — Louis Reybaud, de l'Institut. Les Chaires d'économie politique en France. — Emile Burnouf. La Science des religions, sa méthode et ses limites (2e partie). Les grandes religions et leurs origines. — Emile Montégut. Essais de morale et de littérature (5e partie). La Vraie nature du bonheur. — Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire. — P. Janet, de l'Institut. Essais et Notices. M. A. Garnier. — Charles de Mazade. Deux Femmes de la Révolution (2e partie). Marie-Antoinette d'après de nouveaux documents. — Elisée Reclus. Sciences. Les Oscillations du sol terrestre. — Julian Klaczko. Deux Négociations de la diplomatie européenne. Pologne et Danemark, 1863-64 (3e partie). M. de Bismark et l'Alliance du Nord. — Paul Perret. Le Prieuré (1re partie). — H. Taine. L'Italie et la Vie italienne, souvenirs de voyage (2e partie). Le Mont-Cassin, Rome, les Antiquités et Raphaël. — Emile de Laveleye. Les Crises commerciales et monétaires (1re partie). Le Money-Market en Angleterre depuis cinquante ans. — H. Blaze de Bury. Revue musicale. Faust, reprise de Mireille. — Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire. — Une Crise ministérielle en Espagne. — L. Simonin. Essais et Notices. Les livres de la Science populaire. — H. Taine. L'Italie et la Vie italienne (3e partie). Rome, les Villas, les Palais, Michel-Ange. — Mme Dora d'Istria. La Nationalité serbe d'après les Chants populaires. — Charles Lévêque. Les Derniers jours de la Théologie païenne, Proclus et son Dieu. — Paul Perret. Le Prieuré (seconde partie). — Emile de Laveleye. Les Crises commerciales et monétaires (2e partie). La Fuite de l'argent et la Hausse de l'escompte. — Gaston Boissier. Cicéron dans la vie publique et dans la vie privée à propos des derniers travaux publiés en Allemagne et en Angleterre (1re partie). La vie publique de Cicéron. — Théodore Pavie. Toby le Lumberer, scènes de la vie canadienne. — Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire. — Essais et Notices.

Revue Française (1er janvier 1865).

Cl. Gindre de Mancy. Un Manifeste en faveur de l'instruction obligatoire. — Lucien Biart. L'Enmascarado, scènes de la vie du Mexique. — P. Charpentier. Les Discours de rentrée de la magistrature en 1864. — P. Mantz. Exposition de la Société du progrès de l'art industriel. — E. Caro. La Situation actuelle du spiritualisme. — Ch. Dickens. L'Expiation, nouvelle. — A. Renaud et E. Deschamps. Poésies. — G. Vapereau. Le Mouvement dramatique, etc.

Revue de l'Instruction publique (8, 15, 22 et 29 décembre 1864, 5 et 12 janvier 1865).

Victor Chauvin. Chronique hebdomadaire. — Conférences de la rue de la Paix. — Bibliographie. — Analyses et comptes rendus. — Nouvelles diverses. — Séances de la Sorbonne. — Ernest Le Barbier. Nouvelles diverses. — Documents officiels. — Victor Chauvin. Chronique de la semaine. — B. Jullien. Correspondance. — Littérature et sciences. — Bibliographie. — Charles Defodon. Le Tour du Monde, journal des voyages sous la direction de M. Edouard Charton. — Victor Chauvin. Voyage à travers les étrennes. — Nouvelles diverses. — Instruction publique en France. — M. Garcin de Tassy. Discours d'ouverture du cours d'hindoustani. — Conférences, entretiens et lectures. — Victor Chauvin. Chronique hebdomadaire. — Littérature. — Bibliographie. — Paul Rousselot, J.-M. Guardia, Charles Defodon. Analyses et comptes-rendus. — O. Muller. Sciences. — Victor Chauvin. Nécrologie : M. Bouillet. — Nouvelles diverses. — Victor Chauvin. Chronique hebdomadaire. — O. Muller. Grand Orient de France. — Charles Defodon. Salle de la rue de la Paix. — Bibliographie. — Analyses et comptes rendus. — Ernest Le Barbier. Nouvelles diverses. — Examens, concours.

Revue du Lyonnais (novembre et décembre 1864).

Sylvain Blot. Les Alcyons, poésie. — Aug. Bernard. Histoire territoriale du département de Saône-et-Loire (suite). — A. Péan. Origine de Lugdu-

Digitized by Google

num. Divinités ségusiennes. — Paul Saint-Olive. Le Quartier du Massu. — Aimé Vingtrinier. Histoire du château de Varey (suite). — Variété de chiens de chasse, particulière au pays des Ségusianes (Lyonnais, Forez, Beaujolais), — J. Petit-Senn. La Dame aux bêtes. — Félix du Boys. Bibliographie : Marie-Antoinette, poëme historique par M. Monier de la Sizeranne. — Nécrologie : Emmanuel Verguin, Vital Berthin. — A. Gromier. La Croix du Pont-d'Ain. — Beaux-arts : un Tableau de Ribera à Monthiel. — Glanes archéologiques. — T. Doucet. La Fleur de pourpre, poésie à M. Joséphin Soulary. — R. de Chantelauze. Biographie de M. Paul Sauzet. — Lettres inédites de Grimod de la Reynière à un Lyonnais de ses amis. — A. Péan. Antiquités de Lugdunum (suite). — Aimé Vingtrinier. Histoire du château de Varey (suite). — Maurice Simonnet. De l'Idéal de la Gloire. — G. Petit-Senn. Divagations sur la pluie et le beau temps. — Les Marrons de Lyon et le Vin de Mâcon. Bibliographie. Glanes archéologiques.

Revue du Monde Catholique (10 et 25 décembre 1864).

Mgr Berteaud. L'Incarnation. — Docteur Frédault. Les Origines du Positivisme (suite). — H. de Riancey. M. Michelet et la Bible de l'h manité (2e article). — Eugène Veuillot. Les Distractions et les Préjugés d'un Erudit. — Mme Bourdon. Une loi de l'an XI. — G. de Chaulnes. Montesquieu. — P.-M. de Boylesve. Précurseurs les plus immédiats du protestantisme. Mélanges : Ernest Hello. M. Beulé, secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts. Ce que devient une église réformée. La mer Rouge est-elle rouge? Encore un mot sur les générations spontanées. — G. Seigneur. Nouvelles du pays littéraire. — Bulletin littéraire. — L'abbé Lecanu. La Mystique des Autels. — G. Seigneur. Un Livre timide. — Etudes historiques. — Ernest Hello. Henri-Marie Bondon, archidiacre d'Evreux. Un Erratum à l'histoire des réformes révolutionnaires. — Ph. Serret. La Mainmorte. — Mme Mathilde Bourdon. Une Loi de l'an XI (suite). — Louis Nicolardot. Un chapitre de l'Histoire de la table. — Eugène Veuillot. Chronique de la quinzaine.

Revue du Monde colonial (novembre et décembre 1864).

A. Noirot. La Russie en Orient. — Ch. Expilly. La Traite, l'Emigratiou et la Colonisation au Brésil. P.-Ch. Joubert. Exposition franco-espagnole à Bayonne. — W. de Fonvielle. Les conseils généraux de l'Algérie en 1864. Encore les Transatlantiques. Lettres africaines.—Henri Blancho. Un Idéal, l'Afrique, grenier de Rome.—A. Noirot. Toujours le port de St-Pierre à la Réunion.—Courriers étrangers. — Chroniques diverses. — A. Noirot. Revue d'outre-mer. — Martel Caristie. Revue théâtrale. — Variétés. — W. de Fonvielle. Etudes sur les républiques hispano-américaines. — Charles Expilly. La Traite, l'Emigration et la Colonisation au Brésil (suite). — A. Noirot. Les vrais principes de colonisation (suite). — P.-Ch. Joubert. Exposition franco-espagnole à Bayonne (suite et fin). — W. de Fonvielle. L'Insurrection arabe et Mgr l'évêque d'Alger. — A. Laumas. Courrier de Taïti. — A. Noirot. Revue d'outre-Mer. — Chroniques diverses. — Bibliographie. — Martel Caristie. Revue théâtrale. — Variétés. — Correspondance, etc., etc.

Revue de Paris (11, 25, 31 décembre 1864, 7 et 15 janvier 1865).

Méry. A propos d'un livre d'étrennes. — A. de Rolland. Les Femmes polonaises. — Lud. Halévy. Marcel (nouvelle). — André Lemoyne. Marguerite, poésie. — A. Desprez. Un nouveau biographe de Donizetti. — Léon Cladel. Eaux fortes. — A. Jusselain. Cayenne et la Comté. — J. Vilbort. Les Dunes. — Louis Asseline. Erckmann-Chatrian. — Ch. Baudelaire. Le Spleen de Paris. — A. Lefèvre, poésie. — Jean Rousseau. Les Maîtres italiens. Ghirlandajo. — E. de Pompery. Les Touaregs du nord. — A. Jusselain. Cayenne et le Comté (suite). — Th. de Banville. Pierre Margueritte. — C. Ledoux. L'Eternité des peines. — Catulle Mendès. Clairs de lune, poésie. — J. Assézat. Le bon Jardinier. — La Science vulgarisée. Duranty. — A. Jusselain. Cayenne et la Comté (fin). — H. Mille-Noé. Les Sensations d'un mort. —Ph. Burty. Lettres inédites d'Eugène Delacroix. — Louis Dépret. Récits et Conseils. — Armand Silvestre. Sonnets païens. — G. de Landelle. De la Navigation aérienne. Etat de la Question. — A. Vermorel. Les Femmes et la Justice dans la Société moderne. — H. Reynald. La dernière Heure de l'année. — Ch. Asselineau. — A. de La Salle. Le capitaine Henriot. — Philibert Audebrand. L'Hymne de Riégo. — Armand Renaud. De la Poésie du Jour. — Henry Monnier. Le Couteau sous la gorge (scène populaire). — Adrien Desprez. Les Mystères des couvents de Naples. —Léopold Laluyé. Poésies : la Danseuse de corde. Souvenir. Compensation. — Alfred Michiels. Le Génie d'Horace. — Charles Asselineau. L'Italie et Constantinople (suite). — Tablettes contemporaines, etc.

Séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques (décembre 1864 et janvier 1865).

Louis Reybaud. Rapport sur la condition morale, intellectuelle et matérielle des ouvriers qui vivent de l'industrie de la laine (suite). — L. Wolowski. Question des Banques (suite et fin). — Jules Simon. Rapport au nom de la Commission pour le prix Halphen. — Bulletins des séances. — Ch. Dupin. Extrait de la force productive des nations. L'Inde britannique. — Francisque Bouillier. Mémoire sur le Plaisir et la Douleur (suite et fin). — M. Dumon. Discours d'ouverture prononcé à la séance publique annuelle, le samedi 17 décembre 1864. — M. Mignet. Notice historique sur la vie et les travaux de M. de Savigny.

Digitized by Google

Revue de Toulouse (janvier 1865).

Emile Vaisse. De la Mélancolie dans la littérature contemporaine. — Mathieu Guesde. La Vie aux Antilles. Le Saut de la lézarde (1re partie). — F. Lacointa. De la Restauration de l'église des Jacobins et de la Transformation du cloître en Sorbonne. — D. C. Bibliographie : Le Monde de la mer, par Alf. Frédol. — Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse. — E. Amalric. Revue dramatique. — Chronique, etc.

Tour du Monde (31 décembre 1864 et 14 janvier 1865).

Vivien de Saint-Martin. Revue géographique (1864, 2e semestre). — Riou et Merson. Neuf dessins, (texte inédit). — Amable Crapelet. Voyage à Tunis (Afrique du Nord), 1862, texte et dessins complétement inédits. — A. de Bar. Treize dessins.

PÉRIODIQUES ANGLAIS.

Dublin University Magazine (january 1865).

Gentlemen, past and present. — Who is the heir (chapt. VI to X). — Lectures on the Science of Language. — Guy Deverell (chapt. I to VI). — The crisis of British rule in India.—An Irish actress. Elizabeth Farren, with contemporaneous notices. — Scenes in the transition age from Cæsar to Christ. — Two remarkable executions : Governor wall and colonel Despard. — The Bardic triad of Wales.

The Edinburgh Review (january).

Sir F. Palgrave's History of Normandy and England. — Dictionaries of the Bible (Smith and Kitto). — Life of sir William Napier. — Criminal Law reform. — Lord Derby's translation of the Iliad. — Ecclesiastical jurisdiction of the crown. — The British-American federation. — Gairdner's memorials of Henry VII. — Seven per cent. — The last American campaign.

The Quarterly Review (january).

William Blake the artist. — Aristotle's History of animals. — Sir John Eliot. — Lord Derby's Homer's Iliad. — Memoirs of sir Robert Wilson. — Servia. — Syriac Literature. — Epigrams ancient and modern. — America and England.

PÉRIODIQUES ITALIENS.

Rendiconti del Reale Istituto Lombardo di scienze e lettere (Luglio-Agosto 1864).

Magrini. Esperienze sull' inzuppamento delle masse polverose. — Polli. Dei solfiti e Degli iposolfiti medicinali nelle febbri esantematiche e nelle tifoidee. — Schiaparelli. Osservazioni della cometa novamente trovata da Tempel e da Respighi, fatte nella R. Specola di Brera. — Cornalia. Di una nuova specie di felino, appartemente al gruppo dei leopardi. — Mantegazza. Sugli innesti animali, e sull' organizzazione artificiale della fibrina. — Stoppani. Saggio d'una storia naturale dei petrolj. — Schiaparelli. Relazione sopra due opuscoli meteorologici, inviati al R. Istituto dall' ing. Francesco de Bosis di Ancona. — Longoni. Intorno l'essere della parola. — Cantù Cesare. Alcune notizie su Venezia, spigolate negli Archivj toscani. — Cantoni. Sulla permeazione dei liquidi nei solidi porosi. — Rapporti diversi. — Corrispondenza. — Bulletino bibliografico. — Osservazioni meteorologiche.

Rivista Contemporanea (dicembre 1864).

B. Serra. Il Bilancio dello stato per l'anno 1865 (fine). — V. Rossi. Societa cooperative di consumo e di produzione. — A. Zannini. Come Inghilterra si regga a libero governo (IV ed ultimo). — Selmi. Del Concetto dantesco. Libero Papa in libero impero; del desiderato et del trionfo di Beatrice. — Carlo Beolchi. Il Piemonte nel 1825. (II ed ultimo). — Bibliografia. — Musso. Rassegna politica.

PÉRIODIQUES SUISSES.

Bibliothèque Universelle et Revue Suisse (20 décembre).

Ant. Morin. La Suisse et M. Thiers. — A. Briquet. Les Ascensions d'un professeur (fin). — Les Cloîtres napolitains. — La Chanson populaire chez les anciens Grecs. — Chronique suisse. — Bulletin littéraire et bibliographiqne. — A. Gautier. Détermination télégraphique de la différence de longitude entre les observatoires de Genève et de Neufchâtel. — Edlund. Sur la formation de la glace dans la mer. — Discours prononcé à l'ouverture de la quarante-huitième session de la Société helvétique des sciences naturelles, par M. O. Heer, président. — Kirchoff. Sur la théorie de la décharge d'une bouteille de Leyde. — Bulletin scientifique. Chimie, par MM. Debray et Bunsen. Zoologie. par Van-Beneden et John Lubbock. — Botanique, par Ch. Planchon. — Observations météorologiques.

On se souvient qu'il y a quelques années M. Achille Jubinal, depuis professeur de faculté et actuellement député au Corps législatif, mit au jour, pour la première fois, les œuvres du vieux trouvère Rutebeuf (le Béranger du temps de saint Louis), restées inédites jusqu'à nous. La seconde édition de ces poésies va paraître prochainement en un joli volume de la bibliothèque spéciale publiée par M. Gay, éditeur, quai des Grands-Augustins. Cette publication curieuse, dont la première édition est depuis longtemps épuisée, sera certainement enlevée par les bibliophiles.

JOURNAL GÉNÉRAL D'AFFICHES.

(*Petites-Affiches et Journal judiciaire réunis.*)

Ce Journal, fondé en 1612, paraît tous les jours sans exception. Il est désigné comme PUBLICATEUR OFFICIEL pour toutes les *Annonces judiciaires et légales* du département de la Seine, en matière de *procédure civile*, de *commerce*, et de *faillites*.

Bureaux à Paris, rue de Grenelle-St.-Honoré, 45.

Paris. Impr. de Dubuisson et Ce, rue Coq-Héron, 5.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

3 2044 092 977 008

Digitized by Google